TUFTS COLLEGE LIBRARY.
GIFT OF
JAMES D. PERKINS,
OCT. 1901.
40984

REVUE

DES

DEUX MONDES.

—

QUATRIÈME SÉRIE.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, 14.

TUFTS COLLEGE LIBRARY.

REVUE

DES

DEUX MONDES.

TOME DEUXIÈME.

QUATRIÈME SÉRIE.

PARIS,

AU BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES,

RUE DES BEAUX-ARTS, 10.

LONDRES,

CHEZ BAILLIÈRE, 219, REGENT STREET.

1835.

TUFTS COLLEGE
LIBRARY.
40984

ANDRÉ.

DEUXIÈME PARTIE.[1]

X.

Henriette, en quittant Geneviève, était allée, pour calmer son petit ressentiment, écouter un sermon du vicaire. Ce vicaire avait beaucoup de réputation dans le pays, et passait pour un jeune Bourdaloue, quoique le moindre vieux curé de hameau prêchât beaucoup plus sensément dans son langage rustique. Mais heureusement pour sa gloire, le vicaire de L..... avait fait divorce avec le naturel et la simplicité. Son accent théâtral, son débit ronflant, ses comparaisons ampoulées, et surtout la sûreté de sa mémoire, lui avaient valu un succès incontesté, non-seulement parmi les dévotes, mais encore parmi les femmes érudites de l'endroit. Quant aux

(1) Voyez la livraison du 15 mars, tome 1er.

auditeurs des basses classes, ils ne comprenaient absolument rien à son éloquence, mais ils admiraient sur la foi d'autrui.

Ce jour-là, le prédicateur, faute de sujet, prêcha sur la charité. Ce n'était pas un bon jour; il y avait peu de beau monde. Il y eut peu de métaphores, et l'amplification fut négligée; le sermon fut donc un peu plus intelligible que de coutume, et Henriette saisit quelques lieux communs qui furent débités d'ailleurs avec aplomb, d'une voix sonore et sans le moindre *lapsus linguæ*. On sait qu'en province le *lapsus linguæ* est l'écueil des orateurs, et qu'il leur importe peu de manquer absolument d'idées, pourvu que les mots abondent toujours et se succèdent sans hésitation.

Henriette fut donc émue et entraînée, d'autant plus que le sujet du sermon s'appliquait précisément à la situation de son cœur. Ce cœur n'avait rien de méchant, et donnait de continuels démentis à un caractère arrogant et jaloux. La pensée de Geneviève malheureuse et méconnue le remplit de regrets et de remords. Le sermon terminé, Henriette résolut d'aller trouver son amie, et de réparer, autant qu'il serait en elle, le chagrin que ses consolations, moitié affectueuses, moitié amères, avaient dû lui causer.

Elle prit à peine le temps de souper, et courut chez la jeune fleuriste. Elle frappa, on ne lui répondit pas. La clef avait été retirée; elle crut que Geneviève était sortie; mais au moment de s'en aller, une autre idée lui vint : elle pensa que Geneviève était enfermée avec son amant, et elle regarda à travers la serrure.

Mais elle ne vit qu'une chandelle qui achevait de se consumer dans l'âtre de la cheminée, et le profond silence qui régnait dans l'appartement lui fit pressentir la réalité. Elle poussa donc la porte avec une force un peu mâle, et la serrure, faible et usée, céda bientôt. Elle trouva Geneviève assez malade pour avoir à peine la force de lui répondre; et tandis qu'elle se rendormait avec l'apathie que donne la fièvre, la bonne couturière se hâta d'aller chercher les couvertures de son propre lit pour l'envelopper. Ensuite elle alluma du feu, fit bouillir des herbes, acheta du sucre avec l'argent gagné dans sa journée, et s'installant auprès de son amie, lui prépara des tisanes de sa composition, auxquelles elle attribuait un pouvoir infaillible.

La nuit était tout-à-fait venue, et le coucou de la maison sonnait

neuf heures, lorsque Henriette entendit ouvrir la première porte de l'appartement de Geneviève. La pénétration naturelle à son sexe lui fit deviner la personne qui s'approchait, et elle courut à sa rencontre, dans la grande salle vide qui servait d'antichambre à l'atelier de la fleuriste.

Le lecteur n'est sans doute pas moins pénétrant qu'Henriette, et comprend fort bien qu'André, n'ayant pas vu Geneviève de la journée, et rôdant depuis deux heures sous sa fenêtre sans qu'elle s'en aperçût, ne pouvait se décider à retourner chez lui sans avoir au moins échangé un mot avec elle. Quoique l'heure fût indue pour se présenter chez une grisette, il monta, et s'approchait presque aussi tremblant que le jour où il avait frappé pour la première fois à sa porte.

Il fut contrarié de rencontrer Henriette, mais il espéra qu'elle se retirait, et il la saluait en silence, lorsqu'elle le prit presque au collet, et l'entraînant au bout de la chambre : — Il faut que je vous parle, monsieur André, dit-elle vivement; asseyons-nous.

André céda tout interdit, et Henriette parla ainsi :

— D'abord il faut vous dire que Geneviève est malade, bien malade.

André devint pâle comme la mort.

— Oh! cependant ne soyez pas effrayé, reprit Henriette; je suis là, j'aurai soin d'elle, je ne la quitterai pas d'une minute; elle ne manquera de rien.

— Je le crois, ma chère demoiselle, dit André éperdu, mais ne pourrais-je savoir... quelle est donc sa maladie? Depuis quand?... Je vais...

— Non pas, non pas, dit Henriette en le retenant; elle dort dans ce moment-ci, et vous ne la verrez pas avant de m'avoir entendue. Ce sont des choses d'importance que j'ai à vous dire, monsieur André, il faut y faire attention.

— Au nom du ciel, parlez, mademoiselle, s'écria André.

— Eh bien! reprit Henriette d'un ton solennel, il faut que vous sachiez que Geneviève est perdue.

— Perdue! Juste ciel! elle se meurt!...

André s'était levé brusquement, il retomba anéanti sur sa chaise.

— Non, non! vous vous trompez, dit Henriette en le secouant,

elle ne se meurt pas ; c'est sa réputation qui est morte, monsieur, et c'est vous qui l'avez tuée !

— Mademoiselle ! dit André vivement, que voulez-vous dire? Est-ce une méchante plaisanterie?

— Non, monsieur, répondit Henriette en prenant son air majestueux. Je ne plaisante pas. Vous faites la cour à Geneviève, et elle vous écoute. Ne dites pas non ; tout le monde le sait, et Geneviève en est convenue avec moi aujourd'hui.

André confondu garda le silence.

— Eh bien ! reprit Henriette avec chaleur, croyez-vous ne pas faire tort à une fille en venant tous les jours chez elle, en lui donnant des rendez-vous dans les prés? Vous *droguez* jour et nuit autour de sa maison, soit pour entrer, soit pour vous donner l'air d'être reçu à toutes les heures.

— Qui a dit cette impertinence? s'écria André ; qui a inventé cette fausseté?

— C'est moi qui ai dit cette impertinence, répondit Henriette intrépidement, et je n'invente aucune fausseté. Je vous ai vu vingt fois traverser le jardin d'en face, et je sais que tous les jours vous passez deux ou trois heures dans la chambre de Geneviève.

— Eh bien ! que vous importe? s'écria André, chez qui la timidité était souvent vaincue par une humeur irritable. De quel droit vous mêlez-vous de ce qui se passe entre Geneviève et moi? Êtes-vous la mère ou la tutrice de l'un de nous?

— Non, dit Henriette en élevant la voix, mais je suis l'amie de Geneviève, et je vous parle en son nom.

— En son nom ! dit André effrayé de l'emportement qu'il venait de montrer.

— Et au nom de son honneur qui est perdu, je vous le dis.

— Et vous avez tort d'oser le dire, répartit André en colère, car c'est un mensonge infâme.

Henriette, en colère à son tour, frappa du pied.

— Comment ! s'écria-t-elle, vous avez le front de dire que vous ne lui faites pas la cour, quand cette pauvre enfant est diffamée et montrée au doigt dans toute la ville, quand les demoiselles de la première société refusent de dîner sur l'herbe avec elle, et lui tournent le dos dès qu'elle ouvre la bouche ; quand tous les garçons

crient qu'il faut l'insulter en public, qu'elle le mérite pour avoir trompé tout le monde et pour avoir méprisé ses égaux?

— Qu'ils y viennent! s'écria André transporté de colère.

— Ils y viendront; et vous aurez beau monter la garde et en assommer une douzaine, Geneviève l'aura entendu, tout le monde autour d'elle l'aura répété, la blessure sera sans remède : elle aura reçu le coup de la mort.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria André en joignant les mains, que je suis malheureux! Quoi! Geneviève est désolée à ce point! sa vie est en danger peut-être, et j'en suis la cause!

— Vous devez en avoir du regret, dit Henriette.

— Ah! si tout mon sang pouvait racheter sa vie! si le sacrifice de toutes mes espérances pouvait assurer son repos!...

— Eh bien! eh bien! dit Henriette d'un air profondément ému, si cela est vrai, de quoi vous affligez-vous? qu'y a-t-il de désespéré?

— Mais que faire? dit André avec angoisse.

— Comment! vous le demandez? Aimez-vous Geneviève?

— Peut-on en douter? Je l'aime plus que ma vie!

— Êtes-vous un homme d'honneur?

— Pourquoi cette question, mademoiselle?

— Parce que si vous aimiez Geneviève, et si vous étiez un honnête homme, vous l'épouseriez.

André, éperdu, fit une grande exclamation, et regarda Henriette d'un air effaré.

— Eh bien! s'écria-t-elle, voilà votre réponse? C'est celle de tous les hommes. Monstres que vous êtes! que Dieu vous confonde!

— Ma réponse! dit André lui prenant la main avec force; ai-je répondu? puis-je répondre? Geneviève consentirait-elle jamais à m'épouser?

— Comment! dit Henriette avec un éclat de rire, si elle consentirait! Une fille dans sa position, et qui, sans cela, serait forcée de quitter le pays?

— Oh! non, jamais! si cela dépend de moi, s'écria André éperdu de terreur et de joie. L'épouser! moi, elle consentirait à m'épouser!

— Ah! vous êtes un bon enfant, s'écria Henriette se jetant à son

cou, transportée de joie et d'orgueil en voyant le succès de son entreprise. Ah ça! mon bon monsieur André, votre père donnera-t-il son consentement?

André pâlit et recula d'épouvante au seul nom de son père. Il resta silencieux et attéré jusqu'à ce qu'Henriette renouvelât sa question; alors il répondit *non* d'un air sombre, et ils se regardèrent tous deux avec consternation, ne trouvant plus un mot à dire pour se rassurer mutuellement.

Enfin Henriette, ayant réfléchi, lui demanda quel âge il avait. —Vingt-deux ans, répondit-il. — Eh bien! vous êtes majeur; vous pouvez vous passer de son consentement.

— Vous avez raison, dit-il, enchanté de cet expédient; je m'en passerai; j'épouserai Geneviève sans qu'il le sache.

— Oh! dit Henriette en secouant la tête, il faut pourtant bien qu'il vous donne le moyen de payer vos habits de noces... Mais, j'y pense, n'avez-vous pas l'héritage de votre mère?

— Sans doute, répondit-il, frappé d'admiration : j'ai droit à soixante mille francs.

— Diable! s'écria Henriette, c'est une fortune. Oh! ma bonne Geneviève! oh! mon cher André! comme vous allez être heureux! et comme je serai contente d'avoir arrangé votre mariage!

— Excellente fille! s'écria André à son tour, sans vous, je ne me serais jamais avisé de tout cela, et je n'aurais jamais osé espérer un pareil sort. Mais êtes-vous sûre que Geneviève ne refusera pas?

— Que vous êtes fou! Est-ce possible? quand elle est malade de chagrin! Ah! cette nouvelle-là va lui rendre la vie!

— Je crois rêver, dit André en baisant les mains d'Henriette : oh! je ne pouvais pas me le persuader; j'aurais trop craint de me tromper; et pourtant elle m'écoutait avec tant de bonté! elle prenait ses leçons avec tant d'ardeur! O Geneviève, que ton silence et le calme de tes grands yeux m'ont donné de craintes et d'espérances! Fou et malheureux que j'étais! je n'osais pas me jeter à ses pieds et lui demander son cœur : le croiriez-vous, Henriette? depuis un an je meurs d'amour pour elle, et je ne savais pas encore si j'étais aimé! C'est vous qui me l'apprenez, bonne Henriette! Ah! dites-le-moi, dites-le-moi encore!

— Belle question! dit Henriette en riant : après qu'une fille a sacrifié sa réputation à monsieur, il demande si on l'aime! Vous êtes trop modeste, ma foi! et à la place de Geneviève... car vous êtes tout-à-fait gentil avec votre air tendre.... Mais chut... la voilà qui s'éveille... Attendez-moi là.

— Eh! pourquoi n'irais-je pas avec vous? Je suis un peu médecin, moi; je saurai ce qu'elle a, car je suis horriblement inquiet...

— Ma foi, écoutez, dit Henriette, j'ai envie de vous laisser ensemble : elle n'a pas d'autre mal que le chagrin; quand vous lui aurez dit que vous voulez l'épouser, elle sera guérie. Je crois que cette parole-là vaudra mieux que toutes mes tisanes... Allez, allez, dépêchez-vous de la rassurer... Je m'en vais... je reviendrai savoir le résultat de la conversation.

— Oh! pour Dieu, ne me laissez pas ainsi, dit André effrayé; je n'oserai jamais me présenter devant elle maintenant, et lui dire ce qui m'amène, si vous ne l'avertissez pas un peu.

— Comme vous êtes timide! dit Henriette étonnée : vraiment, voilà des amoureux bien avancés! et c'est bien la peine de dire tant de mal de vous deux! Les pauvres enfans! Allons, je vais toujours voir comment va la malade.

Henriette entra dans la chambre de son amie; André resta seul dans l'obscurité, le cœur bondissant de trouble et de joie.

XI.

La maladie de Geneviève n'était pas sérieuse : une irritation momentanée lui avait causé un assez violent accès de fièvre; mais déjà son sang était calmé, sa tête libre, et il ne lui restait de cette crise qu'une grande fatigue, et un peu de faiblesse dans la mémoire.

Elle s'étonna de voir Henriette la soulever dans ses bras, l'accabler de questions, et lui présenter son infaillible tisane. Sa surprise augmenta lorsque Henriette, toujours disposée à l'amplification, lui parla de sa maladie, du danger qu'elle avait couru. — Eh! mon Dieu, dit la jeune fille, depuis quand donc suis-je ainsi?

— Depuis trois heures au moins, répondit Henriette.

— Ah! oui! reprit Geneviève en souriant : mais, rassure-toi, je ne suis pas encore perdue, j'ai la tête un peu lourde, l'estomac un peu faible, et voilà tout. Je crois que si je pouvais avoir un bouillon, je serais tout-à-fait sauvée.

— J'ai un bouillon tout prêt sur le feu; le voici, dit Henriette en s'empressant autour du lit de Geneviève avec la satisfaction d'une personne contente d'elle-même. Mais j'ai quelque chose de mieux que cela : c'est une grande nouvelle à t'annoncer.

— Ah! merci, ma chère enfant; donne-moi ce bouillon, mais garde ta grande nouvelle; j'en ai assez pour aujourd'hui : tout ce qui peut se passer dans cette jolie ville m'est indifférent; je ne veux que tes soins et ton amitié. Pas de nouvelles, je t'en prie.

— Tu es une ingrate, Geneviève : si tu savais de quoi il s'agit!... Mais je ne veux pas te désobéir, puisque tu me défends de parler. Je suppose aussi que tu aimeras mieux entendre cela de sa bouche que de la mienne.

— De sa bouche? dit Geneviève en levant vers elle sa jolie tête pâle coiffée d'un bonnet de mousseline blanche; de qui parles-tu? Es-tu folle ce soir? C'est toi qui as la fièvre, ma chère fille.

— Oh! tu fais semblant de ne pas me comprendre, répondit Henriette; cependant, quand je parle de *lui*, tu sais bien que ce n'est pas d'un autre. Allons, apprends la vérité : il attend que tu veuilles le recevoir; il est là.

— Comment! il est là? Qui est là? chez moi, à cette heure-ci?

— M. André de Morand : est-ce que tu as oublié son nom pendant ta maladie?

— Henriette, Henriette! dit tristement Geneviève, je ne vous comprends pas; vous êtes en même temps bonne et méchante : pourquoi cherchez-vous à me tourmenter? Vous me trompez; M. de Morand ne vient jamais chez moi le soir : il n'est pas ici.

— Il est ici, dans la chambre à côté. Je te le jure sur l'honneur, Geneviève.

— En ce cas, dis-lui, je t'en prie, que je suis malade, et que j'aurai le plaisir de le voir un autre jour.

— Oh! cela est impossible; il a quelque chose de trop important

à te dire : il faut qu'il te parle tout de suite, et tu en seras bien aise. Je vais le faire entrer.

— Non, Henriette, je ne le veux pas. Ne voyez-vous pas que je suis couchée? et trouvez-vous qu'il soit convenable à une fille de recevoir ainsi la visite d'un homme? Il est impossible que M. de Morand ait quelque chose de si pressé à me dire.

— Cela est certain, pourtant. Si tu le renvoies, il en sera désespéré, et toi-même tu t'en repentiras.

— Cette journée est un rêve, dit Geneviève d'un ton mélancolique, et je dois me résigner à tomber de surprise en surprise. Reste près de moi, Henriette; je vais m'habiller et recevoir M. de Morand.

— Tu es trop faible pour te lever, ma chère : quand on est malade, on peut bien causer en bonnet de nuit avec son futur mari : vas-tu faire la prude?

— Je consens à passer pour une prude, dit Geneviève avec fermeté; mais je veux me lever.

En peu d'instans elle fut habillée, et passa dans son atelier. Henriette la fit asseoir sur le seul fauteuil qui décorât ce modeste appartement, l'enveloppa de son propre manteau, lui mit un tabouret sous les pieds, l'embrassa, et appela André.

Geneviève ne comprenait rien à ses manières étranges et à ses affectations de solennité. Elle fut encore plus surprise lorsque André entra d'un air timide et irrésolu, la regarda tendrement sans rien dire, et, poussé par Henriette, finit par tomber à genoux devant elle.

— Qu'est-ce donc? dit Geneviève embarrassée; de quoi me demandez-vous pardon, monsieur le marquis? vous n'avez aucun tort envers moi.

— Je suis le plus coupable des hommes, répondit André en tâchant de prendre sa main qu'elle retira doucement, et le plus malheureux, ajouta-t-il, si vous me refusez la permission de réparer mes crimes.

— Quels crimes avez-vous commis? dit Geneviève avec une douceur un peu froide. Henriette, je crains bien que vous n'ayez fait ici quelque folie, et importuné M. de Morand des ridicules histoires de ce matin : s'il en est ainsi....

— N'accusez pas Henriette, interrompit André; c'est notre meilleure amie : elle m'a averti de ce que j'aurais dû prévoir et empêcher; elle m'a appris les calomnies dont vous étiez l'objet, grace à mon imprudence; elle m'a dit le chagrin auquel vous étiez livrée.

— Elle a menti, dit Geneviève avec un rire forcé; je n'ai aucun chagrin, monsieur André, et je ne pense pas que, dans tout ceci, il y ait le moindre sujet d'affliction pour vous et pour moi....

— Ne l'écoutez pas, dit Henriette : voilà comme elle est, orgueilleuse au point de mourir de chagrin plutôt que d'en convenir! Au reste, je vois que c'est ma présence qui la rend si froide avec vous : je m'en vais faire un tour, je reviendrai dans une heure, et j'espère qu'elle sera plus gentille avec moi. Au revoir, Geneviève la princesse. Tu es une méchante; tu méconnais tes amis.

Elle sortit en faisant des signes d'intelligence à André. Geneviève fut choquée de son départ autant que de ses discours; mais elle pensa qu'il y aurait de l'affectation à la retenir, puisque tous les jours elle recevait André tête à tête.

Quand ils furent seuls ensemble, André se sentit fort embarrassé. L'air étonné de Geneviève n'encourageait guère la déclaration qu'il avait à lui faire : enfin, il rassembla tout son courage, et lui offrit son cœur, son nom et sa petite fortune, en réparation du tort immense qu'il lui avait fait par ses assiduités.

Geneviève fut moins étonnée qu'elle ne l'eût été la veille d'une semblable ouverture : le caquet d'Henriette l'avait préparé à tout. Elle n'entendit pas sans plaisir les offres du jeune marquis. Elle avait conçu pour lui une affection véritable, une haute estime; et quoiqu'elle n'eût jamais désiré lui inspirer un sentiment plus vif, elle était flattée d'une résolution qui annonçait un attachement sérieux. Mais elle pensa bientôt qu'André cédait à un excès de délicatesse dont il pourrait avoir à se repentir. Elle lui répondit donc, avec calme et sincérité, qu'elle ne se croyait pas assez peu de chose pour que son honneur fût à la disposition des sots et des bavards, que leurs propos ne l'atteignaient point, et qu'il n'avait pas plus à réparer sa conduite qu'elle à rougir de la sienne.

— Je le sais, lui répondit-il, mais souvenez-vous de ce que vous m'avez dit un jour. Vous êtes sans famille, sans protection; les méchans peuvent vous nuire et rendre votre position insoutenable.

Vous aviez raison, mademoiselle : vous voyez qu'on vous menace; j'aurai beau me multiplier pour vous défendre, l'insulte n'en arrivera pas moins jusqu'à vous. Il suffit d'un mot pour que mon bras vous soit une égide, et vos ennemis réduits au silence. Ce mot fera en même temps le bonheur de ma vie; si ce n'est par amitié pour moi, dites-le au moins par intérêt pour vous-même.

— Non, monsieur André, répondit doucement Geneviève en lui laissant prendre sa main, ce mot ne ferait pas le bonheur de votre vie; au contraire, il vous rendrait peut-être éternellement malheureux. Je suis pauvre, sans naissance; malgré vos soins, j'ai encore bien peu d'éducation; je vous serais trop inférieure, et comme je suis orgueilleuse, je vous ferais peut-être souffrir beaucoup. D'ailleurs votre famille ferait sans doute des difficultés pour me recevoir, et je ne pourrais me résoudre à supporter ses dédains.

— O froide et cruelle Geneviève! s'écria André, vous ne pourriez rien supporter pour moi, quand moi je traverserais l'univers pour contenter un de vos caprices, pour vous donner une fleur ou un oiseau. Ah! vous ne m'aimez pas.

— Pourquoi me dites-vous cela? répondit Geneviève; avez-vous bien besoin de mon amitié?

— Cœur de glace! s'écria André; vous m'avez parlé avec tant de confiance et de bonté, nous avons passé ensemble de si douces heures d'étude et d'épanchement, et vous n'aviez pas même de l'amitié pour moi!

— Vous savez bien le contraire, André, lui répondit Geneviève d'un ton ferme et franc, en lui tendant sa main qu'il couvrit de baisers, mais ne pouvez-vous croire à mon amitié sans m'épouser? Si l'un de nous doit quelque chose à l'autre, c'est moi qui vous dois une vive reconnaissance pour vos leçons.

— Eh bien! s'écria André, acquittez-vous avec moi, et soyez généreuse? acquittez-vous au centuple, soyez ma femme...

— C'est un prix bien sérieux, répondit-elle en souriant, pour des leçons de botanique et de géographie! Je ne savais pas qu'en apprenant ces belles choses-là je m'engageais au mariage...

— Nous nous y engagions l'un et l'autre aux yeux du monde, dit André; nous ne l'avions pas prévu, mais puisqu'on nous le rappelle, cédons, vous par raison, moi par amour.

Il prononça ce dernier mot si bas, que Geneviève l'entendit à peine.

— Je crains, lui dit-elle, que vous ne preniez un mouvement de loyauté romanesque pour un sentiment plus fort. Si nous étions du même rang, vous et moi, si notre mariage était une chose facile et avantageuse à tous deux, je vous dirais que je vous aime assez pour y consentir sans peine. Mais ce mariage sera traversé par mille obstacles. Il causera du scandale ou au moins de l'étonnement. Votre père s'y opposera peut-être, et je ne vois pas quelle raison assez forte nous avons l'un et l'autre pour braver tout cela. Une grande passion nous en donnerait et la force et la volonté; mais il n'y a rien de tout cela entre nous, nous n'avons pas d'amour l'un pour l'autre.

— Juste ciel! que dit-elle donc? s'écria André au désespoir. Elle ne m'aime pas, et elle ne sait pas seulement que je l'aime!

— Pourquoi pleurez-vous? lui dit Geneviève avec amitié. Je vous afflige donc beaucoup? ce n'est pas mon intention.

— Et ce n'est pas votre faute non plus, Geneviève. Je suis malheureux de n'avoir pas senti plus tôt que vous ne m'aimiez pas; je croyais que vous compreniez mon amour, et que vous en aviez quelque pitié, puisque vous ne me repoussiez pas.

— Est-ce un reproche, André? hélas! je ne le mérite pas. Il aurait fallu être vaine pour croire à votre amour; vous ne m'en avez jamais parlé.

— Est-ce possible? je ne vous ai jamais dit, jamais fait comprendre que je ne vivais que pour vous, que je n'avais que vous au monde?

— Ce que vous dites est singulier, dit Geneviève après un instant d'émotion et de silence. Pourquoi m'aimez-vous tant? comment ai-je pu le mériter? qu'ai-je fait pour vous?

— Vous m'avez fait vivre, répondit André; ne m'en demandez pas davantage, mon cœur sait pourquoi il vous aime, mais ma bouche ne saurait pas vous l'expliquer; et puis vous ne me comprendriez pas. Si vous m'aimiez, vous ne demanderiez pas pourquoi je vous aime; vous le sauriez comme moi, sans pouvoir le dire.

Geneviève garda encore un instant le silence, ensuite elle lui dit :

— Il faut que je sois franche. Je vous l'avoue, dans les premiers jours vous étiez si ému en entrant ici, et vous paraissiez si affligé quand je vous priais de cesser vos visites, que je me suis presque imaginée une ou deux fois que vous étiez *amoureux*; cela me faisait une espèce de chagrin et de peur. Les amours que je conçois m'ont toujours paru si malheureux ou si coupables, que je craignais d'inspirer une passion trop frivole ou trop sérieuse. J'ai voulu vous fuir et me défendre de vos leçons. Mais l'envie d'apprendre a été plus forte que moi, et...

— Quel aveu cruel vous me faites, Geneviève! C'est à votre amour pour l'étude que je dois le bonheur de vous avoir vue pendant ces deux mois! Et moi je n'y étais donc pour rien!...

— Laissez-moi achever, lui dit Geneviève en rougissant, comment voulez-vous que je réponde à cela? je vous connaissais si peu;... à présent c'est différent. Je regretterais le maître autant que la leçon....

— Autant? pas davantage? Ah! vous n'aimez que la science, Geneviève; vous avez une intelligence avide, un cœur bien calme...

— Mais non pas froid, lui dit-elle; je ne mérite pas ce reproche-là. Que vous disais-je donc?

— Que vous aviez presque deviné mon amour dans les commencemens, et qu'ensuite....

— Ensuite, je vous revis tout changé, vous aviez l'air grave; vous causiez tranquillement, et si vous vous attendrissiez, c'était en m'expliquant la grandeur de Dieu et la beauté de la terre; alors je me rassurai. J'attribuai vos anciennes manières à la timidité ou à quelques idées de roman, qui s'étaient effacées à mesure que vous m'aviez mieux connue.

— Et vous vous êtes trompée, dit André : plus je vous ai vue, plus je vous ai aimée. Si j'étais calme, c'est que j'étais heureux, c'est que je vous voyais tous les jours et que tous les jours je comptais sur un heureux lendemain, c'est que les seuls beaux momens de ma vie sont ceux que j'ai passés ici et aux Prés-Girault. Ah! vous ne savez pas depuis combien de temps je vous aime, et combien, sans cet amour, je serais resté malheureux.

Alors André, encouragé par le regard doux et attentif de Geneviève, lui raconta les ennuis de sa jeunesse, lui peignit la situation de son esprit et de son cœur avant le jour où il l'avait vue pour la première fois au bord de la rivière. Il lui raconta aussi l'amour qu'il avait eu pour elle depuis ce jour-là, et Geneviève n'y comprit rien.

— Comment cela peut-il se passer dans la tête d'une personne raisonnable? lui dit-elle. J'ai souvent entendu lire à Paris, dans notre atelier, des passages de roman qui ressemblaient à cela. Mais je croyais que les livres avaient seuls le privilége de nous amuser avec de semblables folies.

— Ah! Geneviève, lui dit André tristement, il y a dans votre ame une étincelle encore enfouie. Vous avez la candeur d'un enfant, et ce qu'il y a de plus cruel et de plus doux dans la vie, vous l'ignorez! Ce qu'il y a de plus beau en vous-même, rien ne vous l'a encore révélé. C'est que vous n'avez pas encore entendu une voix assez pure pour vous charmer et vous convaincre; c'est que l'amour n'a parlé devant vous qu'une langue grossière ou puérile. Oh! qu'il serait heureux celui qui vous ferait comprendre ce que c'est qu'aimer! Si vous l'écoutiez, Geneviève, s'il pouvait vous initier à ces grands secrets de l'ame, comme à une merveille de plus dans les œuvres du Tout-Puissant, il vous le dirait à genoux, et il mourrait de bonheur le jour où vous lui diriez : « J'ai compris. »

Geneviève regarda André en silence, comme le jour où il lui avait parlé pour la première fois des étoiles et de la pluralité des mondes: elle pressentait encore un monde nouveau, et elle cherchait à le deviner avant d'y engager son cœur. André vit sa curiosité, et il espéra.

— Laissez-moi vous expliquer encore ce mystère. Je n'oserai guère parler moi-même, je serais trop au-dessous de mon sujet; mais je vous lirai les poètes qui ont su le mieux ce que c'est que l'amour; et si vous m'interrogez, mon cœur essaiera de vous répondre.

— Et pendant ce temps, lui dit Geneviève en souriant, les médisans se tairont! on les priera d'attendre, pour recommencer leurs injures, que j'aie appris ce que c'est que l'amour, et que je puisse leur dire si je vous aime ou non!

— Non, Geneviève, on leur dira dès demain que je vous adore : que vous avez un peu d'amitié pour moi; que je demande à vous épouser, et que vous y consentez

— Mais si l'amour ne me vient pas? dit Geneviève.

— Alors vous ferez un mariage de raison, et je mettrai tous mes soins à vous assurer le bonheur calme que vous craignez de perdre en aimant.

— Oh! André, vous êtes bon! dit Geneviève en serrant doucement les mains brûlantes d'André; mais je vous crains sans savoir pourquoi. Je ne sais si c'est moi qui suis trop indifférente, ou vous qui êtes trop passionné : j'ai peur de mon ignorance même, et ne sais quel parti prendre.

— Celui que vous dictera votre cœur : n'avez-vous pas seulement un peu de compassion?

— Mon cœur me conseille de vous écouter, répondit Geneviève avec abandon : voilà ce qu'il y a de vrai.

André baisait encore ses mains avec transport lorsque Henriette rentra.

— Eh bien! s'écria-t-elle en voyant la joie de l'un et la sérénité de l'autre, tout est arrangé : à quand la noce?

— C'est Geneviève qui fixera le jour, répondit André. Vous pouvez, ma chère Henriette, le dire demain dans toute la ville.

— Oh! s'il ne s'agit que de cela, soyez en paix. Il n'est pas minuit : demain, avant midi, il n'y aura pas une mauvaise langue qui ne soit mise à la raison. Oh! quelle joie! quelle bonne nouvelle pour ceux qui t'aiment! car tu as encore des amis, ma bonne Geneviève! M. Joseph, qui ne t'aimait pas beaucoup autrefois, il faut l'avouer, se conduit comme un ange maintenant à ton égard; il ne souffre pas qu'on dise un mot de travers devant lui sur ton compte; et c'est un gaillard.... Qu'est-ce que je dis donc? c'est un brave jeune homme, qui sait se faire écouter quand il parle.

— C'est par amitié pour M. André qu'il agit ainsi, dit Geneviève; je ne l'en remercie pas moins : tu le lui diras de ma part, car je suppose que tu lui parles quelquefois, Henriette?

— Ah! des malices? Comment! tu t'en mêles aussi, Geneviève? Il n'y a plus d'enfans! Il faut bien te passer cela, puisque te voilà bientôt marquise.

— Ne te presse pas tant de me faire ton compliment, ma chère, et ne publie pas si vite cette belle nouvelle ; c'est encore une plaisanterie, et nous ne savons pas si nous ne ferons pas mieux, M. André et moi, de rester amis comme nous sommes.

— Qu'est-ce qu'elle dit là? s'écria Henriette; est-ce que vous vous jouez de nous, monsieur le marquis? est-ce que ce n'était pas sérieusement que vous parliez?

Elle était au moment de lui faire une scène; mais il la rassura, et lui dit qu'il espérait vaincre les hésitations de Geneviève; il la pria même de l'aider, et Henriette, en se rengorgeant, répondit de tout. N'ai-je pas déjà bien avancé vos affaires? dit-elle : sans moi, cette petite sucrée que voilà aurait toujours fait semblant de ne pas vous comprendre, et vous seriez encore là à vous morfondre sans oser parler.

Les plaisanteries d'Henriette embarrassaient Geneviève; elle se plaignit d'être un peu fatiguée, refusa les offres de sa compagne qui voulait passer la nuit auprès d'elle, l'embrassa tendrement, et toucha légèrement la main d'André, en signe d'adieu.

— Comment! c'est comme cela que vous vous séparez? s'écria Henriette; un jour de fiançailles! Par exemple! Vous ne vous aimez donc pas?

— Qu'est-ce qu'elle veut dire? demanda André à Geneviève, en s'efforçant de prendre de l'assurance, mais en tremblant malgré lui.

— Eh! vraiment, on s'embrasse! dit Henriette. De beaux amoureux, qui ne savent pas seulement cela!

— Si l'usage l'ordonne, dit André avec émotion, est-ce que vous n'y consentirez pas, mademoiselle?

— Mais savez-vous, dit Geneviève gaiement, qu'Henriette ira le dire demain dans toute la ville!

— Raison de plus, dit André un peu rassuré; ce sera un engagement que vous aurez signé, et qui donnera plus de poids à la nouvelle de notre mariage.

— Oh! en ce cas, je refuse, dit-elle; je ne veux rien signer encore.

— Eh bien! par amitié, reprit André, qui déjà la tenait dans ses bras, comme vous avez embrassé Henriette tout-à-l'heure.

— Par amitié seulement, répondit Geneviève en se laissant embrasser.

André fut si troublé de ce baiser, qu'il comprit à peine ensuite comment il était sorti de la chambre. Il se trouva dans la rue avec Henriette sans savoir ce qu'était devenu l'escalier. Cependant, lorsqu'il se rappela plus tard cet instant d'enivrement, il s'y mêla un souvenir pénible. Geneviève avait un peu rougi, par pudeur; mais son regard était resté serein, sa main fraîche, et son cœur n'avait pas tressailli. C'est ma Galatée, se disait-il, mais elle ne s'est animée que pour regarder les cieux. Descendra-t-elle de son piédestal, et voudra-t-elle poser ses pieds sur la terre auprès de moi?

Cependant l'espérance, qui ne manque jamais à la jeunesse, le consola bientôt. Geneviève, avec un si noble esprit, ne pouvait pas avoir un cœur insensible; cette tranquillité d'ame tenait à la chasteté exquise de ses pensées, à ses habitudes solitaires et recueillies. Il avait déjà vu se réaliser un de ses plus beaux rêves : il était le conseil et la lumière de cette sainte ignorance; maintenant un vœu plus enivrant lui restait à accomplir, c'était de se placer entre elle et la divinité universelle qu'il lui avait fait connaître. Il fallait cesser d'être le prêtre et devenir le dieu lui-même. L'enthousiasme d'André, les palpitations de son cœur allaient au-devant d'un pareil triomphe, et son ame, avide d'émotions tendres, ne pouvait pas croire à l'inertie d'une autre ame.

De son côté, Geneviève ressentait un peu d'effroi. Les paroles d'André, ses caresses timides, son accent passionné, lui avaient causé une sorte de trouble; et quoiqu'elle désirât presque éprouver les mêmes émotions, elle avait, par instant, comme une certaine méfiance de cette exaltation dont elle n'avait jamais conçu l'idée, et dont elle craignait de n'être pas capable.

Cependant il est si doux de se sentir aimé, que Geneviève s'abandonna sans peine à ce bien-être nouveau : elle s'habitua à penser qu'elle n'était plus seule au monde; qu'une autre ame sympathisait à toute heure avec la sienne, et que désormais elle ne porterait plus seule le poids des ennuis et des maux de la vie. Elle fit ces réflexions en s'habillant le lendemain; et en comparant cette matinée à la journée précédente, elle s'avoua qu'il lui avait fallu

un certain courage pour supporter les soucis de la veille, et que cette nouvelle journée s'annonçait douce et calme sous la protection d'un cœur dévoué. Après tout, se dit-elle, André est sincère; s'il s'exagère à lui-même aujourd'hui l'amour qu'il a pour moi, du moins il lui restera toujours assez d'honnêteté dans le cœur pour me garder son amitié. Je ne cesserai pas de la mériter : pourquoi me l'ôterait-il? Et puis, que sais-je? pourquoi refuserais-je de croire aux belles paroles qu'il me dit? Il en sait bien plus que moi sur toutes choses, et il doit mieux juger que moi de l'avenir.

En se parlant ainsi à elle-même, et tout en se coiffant devant une petite glace, elle regardait ses traits avec curiosité, et prit même son miroir pour l'approcher de la fenêtre : là elle contempla de près ses joues fines et transparentes comme le tissu d'une fleur, et elle s'aperçut qu'elle était jolie. Quelquefois je l'avais cru, pensa-t-elle, mais je ne savais pas si c'était de la jeunesse ou de la beauté. Cependant pour qu'André, après m'avoir vue un instant, soit resté amoureux de moi tout un an, il faut bien que j'aie quelque chose de plus que la fraîcheur de mon âge. André aussi a une jolie figure : comme il avait de beaux yeux hier soir! et comme ses mains sont blanches! comme il parle bien! quelle différence entre lui et Joseph, et tous les autres!

Elle resta long-temps pensive devant sa glace, oubliant de relever ses cheveux épars; ses joues étaient animées, et un sourire charmant l'embellissait encore. Elle s'était levée tard, et la matinée était avancée. André entra dans la première pièce sans qu'elle l'entendît, et elle s'aperçut tout à coup qu'il était passé dans l'atelier : il avait toussé pour l'appeler.

Alors elle se leva si précipitamment, qu'elle fit tomber son miroir, et poussa un cri. André, effrayé du bruit que fit la glace en se brisant, et surtout du cri échappé à Geneviève, crut qu'elle se trouvait mal, et s'élança dans sa chambre. Il la trouva debout, vêtue de sa robe blanche, et toute couverte de ses longs cheveux noirs. Le premier mouvement de Geneviève fut de rire, en voyant la terreur d'André pour une si faible cause; mais bientôt elle fut toute confuse de la manière dont il la regardait. Il ne l'avait jamais vue si jolie. Le bonnet qu'elle portait toujours, comme les grisettes de L..., avait empêché André de savoir si sa chevelure était belle:

en découvrant cette nouvelle perfection, il resta naïvement émerveillé, et Geneviève devint toute rouge sous les longs cheveux fins et lisses qui tombaient le long de ses joues.

— Allez-vous-en, lui dit-elle, et, pendant que je vais me coiffer, cherchez dans l'atelier une rose que j'ai faite hier soir. La nuit est venue, et la fièvre m'a prise comme je l'achevais; je ne sais où je l'aurai laissée : vous l'avez peut-être écrasée sous vos pieds, dans vos conférences avec Henriette.

— Dieu m'en préserve! dit André; et, obéissant à regret, il chercha sur la table de l'atelier. La précieuse rose y était négligemment couchée au milieu des outils qui avaient servi à la créer. André fit un grand cri, et Geneviève épouvantée s'élança à son tour dans l'atelier, avec ses cheveux toujours dénoués : elle trouva André qui tenait la rose entre deux doigts et la contemplait dans une sorte d'extase.

— Ah ça! vous avez voulu me rendre la pareille, lui dit-elle; à quel jeu jouons-nous?

— Geneviève, Geneviève! répondit-il, voici un chef-d'œuvre! à quelle heure, et sous l'influence de quelle pensée avez-vous fait cette rose du Bengale? Quel sylphe a chanté pendant que vous y travailliez? Quel rayon du soleil en a coloré les feuilles?

— Je ne sais pas ce que c'est qu'un sylphe, répondit Geneviève; mais il y avait dans ma chambre un rayon de soleil qui me brûlait les yeux, et qui, je crois, m'a donné la fièvre. Je ne sais pas comment j'ai pu travailler et penser à tant de choses en même temps. Voyons donc cette rose, je ne vois pas comment elle est.

— C'est une chose aussi belle dans son genre, répondit André, que l'œuvre d'un grand maître : c'est la nature rendue dans toute sa vérité et dans toute sa poésie. Quelle grace dans ces pétales mous et pâles! Quelle finesse dans l'intérieur de ce calice! Quelle souplesse dans tout ce travail! Quelles étoffes merveilleuses employez-vous donc pour cela, Geneviève? certainement les fées s'en mêlent un peu!

— Les demoiselles de la ville me font présent de leurs plus fins mouchoirs de baptiste, quand ils sont usés; et avec de la gomme et de la teinture.....

— Je ne veux pas savoir comment vous faites, ne me le dites pas, mais donnez-moi cette rose, et ne mettez pas votre bonnet.

— Vous êtes fou aujourd'hui ! Prenez cette rose : c'est en effet la meilleure que j'aie faite ; je ne pensais pas à vous en la faisant.

André la regarda d'un air boudeur, et vit sur sa figure une petite grimace moqueuse ; il courut après elle, et la saisit au moment où elle lui jetait la porte au nez. Quand il la tint dans ses bras, il fut fort embarrassé, car il n'osait ni l'embrasser, ni la laisser aller. Il vit sur son épaule ses beaux cheveux qu'il baisa.

— Quel être singulier ! dit Geneviève en rougissant : est-ce qu'on a jamais baisé des cheveux ?

XII.

On pense bien qu'André, dans ses nouvelles leçons, ne s'en tint pas à la seule science. Ses regards, l'émotion de sa voix, sa main tremblante en effleurant celle de Geneviève, disaient plus que ses paroles ; peu à peu Geneviève comprit ce langage, et les battemens de son cœur y répondirent en secret. Après lui avoir révélé les lois de l'univers et l'histoire des mondes, il voulut l'initier à la poésie, et par la lecture des plus belles pages, sut la préparer à comprendre Goëthe, son poète favori. Cette éducation fut encore plus rapide que la précédente. Geneviève saisissait à merveille tous les côtés poétiques de la vie. Elle dévorait avec ardeur les livres qu'André prenait pour elle, dans la petite bibliothèque de M. Forez. Elle se relevait souvent la nuit pour y rêver en regardant le ciel. Elle appliquait à son amour et à celui d'André les plus belles pensées de ses poètes chéris ; et cette affection, d'abord paisible et douce, se revêtit bientôt d'un éclat inconnu. Geneviève s'éleva jusqu'à son amant ; mais cette égalité ne fut pas de longue durée. Plus neuve encore et plus forte d'esprit, elle le dépassa bientôt. Elle apprit moins de choses, mais elle lui prouva qu'elle sentait plus vivement que lui ce qu'elle savait ; et André fut pénétré d'admiration et de reconnaissance : il se sentit heureux, bien au-delà de ses espérances. Il vit naître l'enthousiasme dans cette ame virgi-

nale, et reçut dans son sein les premiers épanchemens de cet amour qu'il lui avait appris.

Cependant Henriette avait été colporter en tous lieux la nouvelle du prochain mariage d'André avec Geneviève. Le premier à qui elle en fit part fut Joseph Marteau, et, au grand étonnement de la couturière, celui-ci fit une exclamation de surprise où n'entrait pas le moindre signe de joie ou d'approbation.

— Comment! cela ne vous fait pas plaisir? dit Henriette; vous ne me remerciez pas d'avoir réussi à marier votre ami avec la plus jolie et la plus aimable fille du pays?

Joseph secoua la tête. — Cela me paraît, dit-il, la chose la plus folle que vous ayez pu inventer. Quelle diable d'idée avez-vous eue là?

— Fi! monsieur, je ne comprends pas l'indifférence que vous y mettez.

— Cela ne m'est pas indifférent, répondit Joseph. J'en suis fort contrarié, au contraire.

— Êtes-vous fou aujourd'hui? s'écria Henriette. Ne vous ai-je pas entendu, hier encore, dire que vous n'estimiez réellement Geneviève que depuis qu'elle aimait M. André? N'avez-vous pas travaillé vous-même à rendre M. André amoureux d'elle? Qui est cause de leur première entrevue? Est-ce vous ou moi? Ne m'avez-vous pas priée d'amener Geneviève chez vous, pour que M. André pût la voir?...

— Mais non pas l'épouser! reprit Joseph avec une franchise un peu brusque.

— Oh! quelle horreur! s'écria Henriette; je vous comprends maintenant, monsieur; vous êtes un scélérat, et je ne vous reparlerai de ma vie. Juste Dieu! séduire une fille et l'abandonner, cela vous paraîtrait naturel et juste; mais l'épouser quand on l'a perdue de réputation, vous appelez cela une *diable* d'idée, une invention folle!... Ah! je vois le danger où je m'exposais en souffrant vos galanteries; mais, Dieu merci, il est encore temps de m'en préserver. Pauvres filles que nous sommes! c'est ainsi qu'on abuse de notre candeur et de notre crédulité! Vous n'abuserez pas ainsi de moi, monsieur Joseph; adieu, adieu, pour toujours!

Et Henriette s'enfuit furieuse et désespérée. Joseph se promit de l'apaiser une autre fois, et il chercha André. Mais, pendant bien

des jours, André fut introuvable. Il passait le temps où il était forcé de quitter Geneviève, à courir les prés comme un fou, et à pleurer d'amour et de joie à l'ombre de tous les buissons. Enfin Joseph le joignit un matin, comme il allait franchir la porte de sa bien-aimée, et, à son grand déplaisir, il l'entraîna dans le jardin voisin.

— Ah ça! lui dit-il, es-tu fou? Qu'est-ce qui t'arrive? Dois-je en croire les bavardages d'Henriette et ceux de toute la ville? As-tu l'intention sérieuse d'épouser Geneviève?

— Certainement, répondit André avec candeur. Quelle question me fais-tu là?

— Allons, dit Joseph, c'est une folie de jeune homme, à ce que je vois; mais heureusement il est encore temps d'y songer. As-tu réfléchi un peu, mon cher André? sais-tu quel âge tu as? connais-tu ton père? Espères-tu lui faire accepter une grisette pour belle-fille? Crois-tu que tu auras seulement le courage de lui en parler?

— Je n'en sais rien, répondit André un peu troublé de cette dernière question; mais je sais que j'ai droit à un petit héritage de ma mère, et que cela suffira pour m'enrichir, au-delà de mes besoins et de ceux de Geneviève.

— Idée de roman, mon cher! On peut vivre avec moins; mais quand on a vécu dans une certaine aisance, il est dur de se voir réduit au nécessaire. Songes-tu que ton père est jeune encore? qu'il peut se remarier, avoir d'autres enfans, te déshériter? Songes-tu que tu auras des enfans toi-même, que tu n'as pas d'état, que tu n'auras pas de quoi les élever convenablement, et que la misère te tombera sur le corps, à mesure que l'amour te sortira du cœur?

— Jamais il n'en sortira! s'écria André; il me donnera le courage de supporter toutes les privations, toutes les souffrances...

— Bah! bah! reprit Joseph; tu ne sais pas de quoi tu parles : tu n'as jamais souffert, jamais jeûné.

— Je l'apprendrai, s'il le faut.

— Et Geneviève l'apprendra aussi?

— Je travaillerai pour elle.

— A quoi? Fais-moi le plaisir de me dire à quelle profession tu

es propre! As-tu fait ton droit? As-tu étudié la médecine? Pourrais-tu être professeur de mathématiques? Saurais-tu au moins faire des bottes, ou même tracer un sillon droit avec la charrue?

— Je ne sais rien d'utile, je l'avoue, répartit André. Je n'ai vécu jusqu'ici que de lectures et de rêveries. Je ne suis pas assez fort pour exercer un métier; mais le peu que je sais, avec le peu que je possède, pourra me mettre à l'abri du besoin.

— Essaies-en, et tu verras...

— Je compte en essayer.

Joseph frappa du pied avec chagrin.

— Et c'est moi qui t'ai mis cette sottise d'amour en tête, s'écria-t-il, je ne me le pardonnerai jamais! Pouvais-je penser que tu prendrais au sérieux la première occasion de plaisir offerte à ta jeunesse?

— J'étais donc un lâche et un misérable à tes yeux? Tu croyais que je consentirais à voir diffamer Geneviève, sans prendre sa défense, et sans réparer le mal que je lui aurais fait!

— On n'est pas un lâche et un misérable pour cela, dit Joseph en haussant les épaules; je ne crois être ni l'un ni l'autre, et pourtant je fais la cour à Henriette: tout le monde le sait, et je la laisse tant qu'elle veut se bercer de l'espoir d'être un jour madame Marteau. Je veux être son amant, et voilà tout.

— Vous pouvez parler d'Henriette avec légèreté; quoique je n'approuve pas le mensonge, je vous trouve excusable jusqu'à un certain point. Mais établissez-vous la moindre comparaison entre elle et Geneviève?

— Pas la moindre : j'aime Henriette à la folie, et il n'y a pas un cheveu de Geneviève qui me tente; je n'entends rien à ces sortes de femmes. Mais je comprends ta situation. Tu es le premier amant de Geneviève, et tu lui dois plus qu'à toute autre; rassure-toi cependant : tu ne seras pas le dernier, et il n'y a pas de fille inconsolable.

— Je ne connais pas les autres filles, et vous ne connaissez pas Geneviève. Nous ne pouvons pas raisonner ensemble là-dessus; agis avec Henriette comme tu voudras, je me conduirai avec Geneviève comme Dieu m'ordonne de le faire.

Joseph s'épuisa en remontrances sans ébranler la résolution de

son ami; il le quitta pour aller faire la paix avec Henriette, et se consola de l'imprudence d'André, en se disant tout bas : Heureusement ce n'est pas encore fait; la grosse voix du marquis n'a pas encore parlé.

Cet évènement ne se fit pas long-temps attendre. Des amis officieux eurent bientôt informé M. de Morand de la passion de son fils pour une grisette. Malgré sa haine pour cette espèce de femmes, il s'en inquiéta peu d'abord. Il fut même content, jusqu'à un certain point, de voir André renoncer à ses rêves d'expatriation. Mais quand on lui eut répété plusieurs fois que son fils avait manifesté l'intention sérieuse d'épouser Geneviève, quoiqu'il lui fût encore impossible de le croire, il commença à se sentir mécontent de cette espèce de bravade, et résolut d'y mettre fin sur-le-champ. Un matin donc, au moment où André franchissait, joyeux et léger, le seuil de sa maison, pour aller trouver Geneviève, une main vigoureuse saisit la bride de son petit cheval, et le fit même reculer. Comme il faisait à peine jour, André ne reconnut pas son père au premier coup d'œil, et, pour la première fois de sa vie, il se mit à jurer contre l'insolent qui l'arrêtait.

—Doucement, monsieur, répondit le marquis; vous me semblez bien mal appris pour un bel esprit comme vous êtes. Faites-moi le plaisir de descendre de cheval et d'ôter votre chapeau devant votre père.

André obéit, et quand il eut mis pied à terre, le marquis lui ordonna de renvoyer son cheval à l'écurie.

—Faut-il le débrider? demanda le palefrenier.

—Non, dit André, qui espérait être libre au bout d'un instant.

—Il faut le débrider, cria le marquis d'un ton qui ne souffrait pas de réplique.

André se sentit gagner par le froid de la peur, il suivit son père jusqu'à sa chambre.

—Où alliez-vous? lui dit celui-ci en s'asseyant lourdement sur son grand fauteuil de toile d'Orange.

—A L...., répondit André timidement.

—Chez qui?

—Chez Joseph, répondit André après un peu d'hésitation.

— Où allez-vous tous les matins?

— Chez Joseph.

— Où passez-vous toutes les après-midi?

— A la chasse.

— D'où venez-vous si tard tous les soirs? de chez Joseph et de la chasse, n'est-ce pas?

— Oui, mon père.

— Avec votre permission, monsieur le savant, vous en avez menti. Vous n'allez ni chez Joseph, ni à la chasse. Auriez-vous en votre possession quelque beau livre écrit sur l'art de mentir? Faites-moi le plaisir d'aller l'étudier dans votre chambre, afin de vous en acquitter un peu mieux à l'avenir. M'entendez-vous?

André, révolté de se voir traité comme un enfant, hésita, rougit, pâlit et obéit. Son père le suivit, l'enferma à double tour, mit la clé dans sa poche et s'en fut à la chasse.

André, furieux et désolé, maudit mille fois son sort, et finit par sauter par la fenêtre. Il s'en alla passer une heure aux pieds de Geneviève. Mais, dans la crainte de l'effrayer de la dureté de son père, il lui cacha son aventure, et lui donna, pour raison de sa courte visite, une prétendue indisposition du marquis.

Le marquis fit bonne chasse, oublia son prisonnier, et rentra assez tard pour lui laisser le temps de rentrer le premier. Lorsqu'il le retrouva sous les verroux, il se sentit fort apaisé, et l'emmena souper assez amicalement avec lui, croyant avoir remporté une grande victoire, et signalé sa puissance par un acte éclatant. André, de son côté, ne montra guère de rancune; il croyait avoir échappé à la tyrannie, et s'applaudissait de sa rébellion secrète comme d'une résistance intrépide. Ils se réconcilièrent en se trompant l'un l'autre et en se trompant eux-mêmes, l'un se flattant d'avoir subjugué, l'autre s'imaginant avoir désobéi.

Le lendemain, André s'éveilla long-temps avant le jour, et, se croyant libre, il allait reprendre la route de L...., quand son père parut comme la veille, un peu moins menaçant seulement.

— Je ne veux pas que tu ailles à la ville aujourd'hui, lui dit-il; j'ai découvert un taillis tout plein de bécasses. Il faut que tu viennes avec moi en tuer cinq ou six.

— Vous êtes bien bon, mon père, répondit André; mais j'ai promis à Joseph d'aller déjeuner avec lui...

— Tu déjeunes avec lui tous les jours, répondit le marquis d'un ton calme et ferme. Il se passera fort bien de toi pour aujourd'hui. Va prendre ton fusil et ta carnassière.

Il fallut encore qu'André se résignât. Son père le tint à la chasse toute la journée, lui fit faire dix lieues à pied, et l'écrasa tellement de fatigue, qu'il eut une courbature le lendemain, et que le marquis eut un prétexte excellent pour lui défendre de sortir. Le jour suivant, il l'emmena dans sa chambre, et, ouvrant les livres de ses domaines sur une table, il le força de faire des additions jusqu'à l'heure du dîner. Vers le soir, André espérait être libre : son père le mena voir tondre des moutons.

Le quatrième jour, Geneviève, ne pouvant résister à son inquiétude, lui écrivit quelques lignes, les confia à un enfant de son voisinage, et le chargea d'aller les lui remettre. Le message arriva à bon port, quoique Geneviève, ne prévoyant pas la situation de son amant, n'eût pris aucune précaution contre la surveillance du marquis. Le hasard protégea le petit page aux pieds nus de Geneviève, et André lut ces mots, qui le transportèrent d'amour et de douleur :

« Ou votre père est dangereusement malade, ou vous l'êtes vous-même, mon ami. Je m'arrête à cette dernière supposition avec raison et avec désespoir. Si vous étiez bien portant, vous m'écririez pour me donner des nouvelles de votre père, et pour m'expliquer les motifs de votre absence. Vous êtes donc bien mal, puisque vous n'avez pas la force de penser à moi et de m'épargner les tourmens que j'endure! Oh! André! quatre jours sans te voir, à présent c'est impossible à supporter sans mourir! »

André sentit renaître son courage. Il viola sans hésitation la consigne de son père, et courut à travers champs jusqu'à la ville. Il arriva plus fatigué par les terres labourées, les haies et les fossés qu'il avait franchis, qu'il ne l'eût été par le plus long chemin. Poudreux et haletant, il se jeta aux pieds de Geneviève et lui demanda pardon en la serrant contre son cœur.

— Pardonne-moi, pardonne-moi, lui disait-il, oh! pardonne-moi de t'avoir fait souffrir.

— Je n'ai rien à vous pardonner, André, lui répondit-elle; quels torts pourriez-vous avoir envers moi? Je ne vous accuse pas, je ne vous interroge même pas. Comment pourrais-je supposer qu'il y a de votre faute dans ceci? Je vous vois, et je remercie Dieu.

XIII.

Cette sainte confiance donna de véritables remords à André. Il savait bien qu'avec un peu plus de courage, il aurait pu s'échapper plus tôt, mais il n'osait avouer ni son asservissement ni la tyrannie de son père. Déclarer à Geneviève les traverses qu'elle avait à essuyer pour devenir sa femme, était au-dessus de ses forces. Bien des jours se passèrent sans qu'il pût se décider à sortir de cette difficulté, soit en affrontant la colère du marquis, soit en éveillant l'effroi et le chagrin dans l'ame tranquille de Geneviève. Il erra pendant un mois. On le rencontrait, à toutes les heures du jour et de la nuit, courant, ou plutôt fuyant à travers prés et bois, de la ville au château et du château à la ville : ici, cherchant à apaiser les inquiétudes de sa maîtresse; là, tâchant d'éviter les remontrances paternelles. Au milieu de ces agitations, la force lui manqua; il ne sentit plus que la fatigue de lutter ainsi contre son cœur et contre son caractère; la fièvre le prit et le plongea dans le découragement et l'inertie.

Jusque-là, il avait réussi à faire accepter à Geneviève toutes les mauvaises raisons qu'il avait pu inventer pour excuser l'irrégularité et la brièveté de ses visites. Il éprouva une sorte de satisfaction paresseuse et mélancolique à se sentir malade : c'était une excuse irrécusable à lui donner de son absence; c'était une manière d'échapper à la surveillance et aux reproches du marquis. Le besoin égoïste du repos parla plus haut, un instant, que les empressemens et les impatiences de l'amour : il ferma les yeux et s'endormit presque joyeux de n'avoir pas six lieues à faire et autant de mensonges à inventer dans sa journée.

Un soir, comme Joseph Marteau, en attendant quelqu'un, fumait un cigare à sa fenêtre, il vit une robe blanche traverser fur-

tivement l'obscurité de la ruelle, et s'arrêter comme incertaine à la petite porte de la maison. Joseph se pencha vers cette ombre mystérieuse, et, le feu de son cigare l'ayant signalé dans les ténèbres, une petite voix tremblante l'appela par son nom.

— Oh! dit Joseph, ce n'est point la voix d'Henriette; que signifie cela?

En deux secondes il franchit l'escalier, et, s'élançant dans la rue, il saisit une taille délicate, et, à tout hasard, voulut embrasser sa nouvelle conquête.

— Par amitié et par charité, monsieur Marteau, lui dit-elle en se dégageant, épargnez-moi, reconnaissez-moi : je suis Geneviève.

— Geneviève! Au nom du diable, comment cela se fait-il?

— Au nom de Dieu, ne faites pas de bruit et écoutez-moi. André est sérieusement malade. Il y a trois jours que je n'ai reçu de ses nouvelles, et je viens d'apprendre qu'il est au lit, avec la fièvre et le délire. J'ai cherché Henriette sans pouvoir la rencontrer. Je ne sais où m'informer de ce qui se passe au château de Morand. D'heure en heure, mon inquiétude augmente; je me sens tour à tour devenir folle et mourir. Il faut que vous ayez pitié de moi, et que vous alliez savoir des nouvelles d'André. Vous êtes son ami, vous devez être inquiet aussi.... Il peut avoir besoin de vous....

— Parbleu! j'y vais sur-le-champ, répondit Joseph en prenant le chemin de son écurie. Diable! diable! qu'est-ce que tout cela?

Préoccupé de cette fâcheuse nouvelle, et partageant, autant qu'il était en lui, l'inquiétude de Geneviève, il se mit à seller son cheval, tout en grommelant entre ses dents et jurant contre son domestique et contre lui-même à chaque courroie qu'il attachait. En mettant enfin le pied sur l'étrier, il s'aperçut, à la lueur d'une vieille lanterne de fer suspendue au plafond de l'écurie, que Geneviève était là et suivait tous ses mouvemens avec anxiété. Elle était si pâle et si brisée, que, contre sa coutume, Joseph fut attendri.

— Soyez tranquille, lui dit-il, je serai bientôt arrivé.

— Et revenu? lui demanda Geneviève d'un air suppliant.

— Ah! diable! cela est une autre affaire. Six lieues ne se font pas en un quart d'heure. Et puis, si André est vraiment mal, je ne pourrai pas le quitter!

— O mon Dieu! que vais-je devenir? dit-elle en croisant ses mains sur sa poitrine. Joseph! Joseph! s'écria-t-elle avec effusion, en se rapprochant de lui, sauvez-le, et laissez-moi mourir d'inquiétude.

— Ma chère demoiselle, reprit Joseph, tranquillisez-vous; le mal n'est peut-être pas si grand que vous croyez.

— Je ne me tranquilliserai pas; j'attendrai, je souffrirai, je prierai Dieu. Allez vite.... Attendez, Joseph, ajouta-t-elle en posant sa petite main sur la main rude du cavalier; s'il meurt, parlez-lui de moi, faites-lui entendre mon nom; dites-lui que je ne lui survivrai pas d'un jour.

Geneviève fondit en larmes; les yeux de Joseph s'humectèrent malgré lui.

— Ecoutez, dit-il; si vous restez à m'attendre, vous souffrirez trop. Venez avec moi.

— Oui! s'écria Geneviève. Mais comment faire?

— Montez en croupe derrière moi. Il fait une nuit du diable; personne ne vous verra. Je vous laisserai dans la métairie la plus voisine du château. Je courrai m'informer de ce qui s'y passe, et vous le saurez au bout d'un quart d'heure, soit que j'accoure vous le dire et que je retourne vite auprès d'André, soit que je le trouve assez bien pour le quitter et vous ramener avant le jour.

— Oui, oui, mon bon Joseph, s'écria Geneviève.

— Eh bien! dépêchons-nous, dit Joseph; car j'attends Henriette d'un moment à l'autre, et si elle nous voit partir ensemble, elle nous tourmentera pour venir avec nous, ou elle me fera quelque scène de jalousie absurde.

— Partons! partons vite! dit Geneviève.

Joseph plia son manteau et l'attacha derrière sa selle, pour faire un siége à Geneviève. Puis il la prit dans ses bras et l'assit avec soin sur la croupe de son cheval; ensuite il monta adroitement sans la déranger, et piquant des deux, il gagna la campagne; mais, en traversant une petite place, son malheur le força de passer sous un des six réverbères dont la ville était éclairée; le rayon tombant d'aplomb sur son visage, il fut reconnu d'Henriette, qui venait droit à lui. Soit qu'il craignît de perdre en explications un temps précieux, soit qu'il se fit un malin plaisir d'exciter sa jalousie, il poussa

son cheval et passa rapidement auprès d'elle avant qu'elle pût reconnaître Geneviève. En voyant le perfide, à qui elle avait donné rendez-vous, s'enfuir à toute bride avec une femme en croupe, Henriette, frappée de surprise, n'eut pas la force de faire un cri, et resta pétrifiée jusqu'à ce que la colère lui suggéra un déluge d'imprécations que Joseph était déjà trop loin pour entendre.

C'était la première fois de sa vie que Geneviève montait sur un cheval; celui de Joseph était vigoureux, mais peu accoutumé à un double fardeau, il bondissait dans l'espoir de s'en débarrasser.

— Tenez-moi bien, criait Joseph.

Geneviève ne songeait pas à avoir peur; en toute autre circonstance, rien au monde ne l'eût déterminée à une semblable témérité. Courir les chemins la nuit, seule avec un libertin reconnu comme l'était Joseph, c'était encore une chose aussi contraire à ses habitudes qu'à son caractère; mais elle ne pensait à rien de tout cela : elle serrait son bras autour de son cavalier, sans se soucier qu'il fût un homme, et se sentait emportée dans les ténèbres, sans savoir si elle était enlevée par un cheval ou par le vent de la nuit.

— Voulez-vous que nous prenions le plus court? lui dit Joseph.

— Certainement, répondit-elle.

— Mais le chemin n'est pas bon, lui dit-il; la rivière sera un peu haute, je vous en avertis : vous n'aurez pas peur?

— Non, dit Geneviève, prenons le plus court.

— Cette diable de petite fille n'a peur de rien, se dit Joseph, pas même de moi. Heureusement que la situation d'André m'ôte l'envie de rire, et que d'ailleurs mon amitié pour lui....

— Que dites-vous donc? il me semble que vous parlez tout seul, lui demanda Geneviève.

— Je dis que le chemin est mauvais, répondit Joseph, et que si je tombais, vous seriez obligée de tomber aussi.

— Dieu nous protégera, dit Geneviève avec ferveur, nous sommes déjà assez malheureux.

— Il faut que j'aie bien de l'amitié pour vous, reprit Joseph au bout d'un instant, pour avoir chargé de deux personnes le dos de ce pauvre François; savez-vous que la course est longue? et j'ai-

merais mieux aller toute ma vie à pied, que de surmener François.

— Il s'appelle François? dit Geneviève préoccupée, il va bien doucement.

— Oh diable! patience! patience! nous voici au gué.

— Tenez-moi bien, et relevez un peu vos pieds; je crois que la rivière sera forte.

François s'avança dans l'eau avec précaution; mais quand il fut arrivé vers le milieu de la rivière, il s'arrêta, et se sentant trop embarrassé de ses deux cavaliers pour garder l'équilibre sur les pierres mouvantes, il refusa d'aller plus avant : l'eau montait déjà presqu'aux genoux de Joseph, et Geneviève avait bien de la peine à préserver ses petits pieds.

— Diable! dit Joseph, je ne sais si nous pourrons traverser : François commence à perdre pied, et le brave garçon n'ose pas se mettre à la nage à cause de vous.

— Donnez-lui de l'éperon, dit Geneviève.

— Cela vous plaît à dire, un cheval chargé de deux personnes ne peut guère nager : si j'étais seul, je serais déjà à l'autre bord; mais avec vous, je ne sais que faire. Il fait terriblement nuit, je crains de prendre sur la droite et d'aller tomber dans la prise d'eau, ou de me jeter trop sur la gauche et d'aller donner contre l'écluse. Il est vrai que François n'est pas une bête, et qu'il saura peut-être se diriger tout seul.

— Tenez! dit Geneviève, Dieu veille sur nous : voici la lune qui paraît entre les buissons, et qui nous montre le chemin; suivez cette ligne blanche qu'elle trace sur l'eau.

— Je ne m'y fie pas! c'est de la vapeur, et non de la vraie lumière; ah ça! prenez garde à vous.

Il donna de l'éperon à François, qui, après quelque hésitation, se mit à la nage et gagna un endroit moins profond où il prit pied de nouveau; mais il fit de nouvelles difficultés pour aller plus loin, et Joseph s'aperçut qu'il avait perdu le gué.

— Le diable sait où nous sommes, dit-il; pour moi, je ne m'en doute guère, et je ne vois pas où nous pourrons aborder.

— Allons tout droit, dit Geneviève.

— Tout droit? la rive a cinq pieds de haut; et si François s'en-

gage dans les joncs qui sont par là, je ne sais où, nous sommes perdus tous les trois. Ces diables d'herbes nous prendront comme dans un filet, et vous aurez beau savoir tous leurs noms en latin, mademoiselle Geneviève, nous n'en serons pas moins pâture à écrevisses.

— Retournons en arrière, dit Geneviève.

— Cela ne vaudra pas mieux, dit Joseph. Que voulez-vous faire au milieu de ce brouillard? Je vous vois comme en plein jour, et à deux pieds plus loin, votre serviteur; il n'y a plus moyen de savoir si c'est du sable ou de l'écume.

En parlant, Joseph se retourna vers Geneviève, et vit distinctement sa jambe, qu'à son insu elle avait mise à découvert, en relevant sa robe pour ne pas se mouiller. Cette petite jambe, admirablement modelée et toujours chaussée avec un si grand soin, vint se mettre en travers dans l'imagination de Joseph, avec toutes ses perplexités; et en la regardant, il oublia entièrement qu'il avait lui-même les jambes dans l'eau, et qu'il était en grand danger de se noyer, au premier mouvement que ferait son cheval.

— Allons donc, dit Geneviève, il faut prendre un parti; il ne fait pas chaud ici.

— Il ne fait pas froid, dit Joseph.

— Mais il se fait tard, André meurt peut-être. Joseph, avançons, et recommandons-nous à Dieu, mon ami.

Ces paroles mirent une étrange confusion dans l'esprit de Joseph : l'idée de son ami mourant, les expressions affectueuses de Geneviève, et l'image de cette jolie jambe, se croisaient singulièrement dans son cerveau.

— Allons, dit-il enfin, donnez-moi une poignée de main, Geneviève, et si un de nous seulement en réchappe, qu'il parle de l'autre quelquefois avec André.

Geneviève lui serra la main, et laissant retomber sa robe, elle frappa elle-même du talon le flanc de sa monture. François se remit courageusement à la nage, avança jusqu'à une éminence, et au lieu de continuer, revint sur ses pas.

— Il cherche le chemin; il voit qu'il s'est trompé, dit Joseph. Laissons-le faire, il a la bride sur le cou.

Après quelques incertitudes, François retrouva le gué, et parvint glorieusement au rivage.

— Excellente bête! s'écria Joseph; puis, se retournant un peu, il étouffa une espèce de soupir, en voyant la jupe de Geneviève retomber jusqu'à sa cheville; et il ne put s'empêcher de murmurer entre ses dents : « Ah! cette petite jambe! »

— Qu'est-ce que vous dites? demanda l'ingénue jeune fille.

— Je dis que François a de fameuses jambes, répondit Joseph.

— Et que la Providence veillait sur nous, reprit Geneviève avec un accent si sincère et si pieux, que Joseph se retourna tout-à-fait; et, en voyant son regard inspiré, son visage pâle et presque angélique, il n'osa plus penser à sa jambe, et sentit comme une espèce de remords de l'avoir tant remarquée en un semblable moment.

Ils arrivèrent sans autre accident à la métairie où Joseph voulait laisser Geneviève. Cette métairie lui appartenait, et il croyait être sûr de la discrétion de ses métayers; mais Geneviève ne put se décider à affronter leurs regards et leurs questions. Elle pria Joseph de la déposer sur le bord du chemin, à un quart de lieue du château.

— C'est impossible, lui dit-il. Que ferez-vous seule ici? vous aurez peur, et vous mourrez de froid.

— Non, répondit-elle; donnez-moi votre manteau. J'irai m'asseoir là-bas, sous le porche de Saint-Sylvain, et je vous attendrai.

— Dans cette chapelle abandonnée? vous serez piquée par les vipères; vous rencontrerez quelque sorcier, quelque *meneur de loups!*

— Allons, Joseph, est-ce le moment de plaisanter?

— Ma foi, je ne plaisante pas. Je ne crois guère au diable; mais je crois à ces voleurs de bestiaux qui font le métier de fantômes, la nuit, dans les pâturages. Ces gens-là n'aiment pas les témoins, et les maltraitent quand ils ne peuvent pas les effrayer.

— Ne craignez rien pour moi, Joseph, je me cacherai d'eux comme ils se cacheront de moi. Allez, et, pour l'amour de Dieu, revenez vite me dire ce qu'il a.

Elle sauta légèrement à terre, prit le manteau de Joseph sur son épaule, et s'enfonça dans les longues herbes du pâturage.

— Drôle de fille! se dit Joseph en la regardant fuir comme une ombre vers la chapelle. Qui est-ce qui l'aurait jamais crue capable de tout cela? Henriette le ferait certainement pour moi, mais elle ne le ferait pas de même. Elle aurait peur, elle crierait à propos de tout; elle serait ennuyeuse à périr..... elle l'est déjà passablement....

Et tout en devisant ainsi, Joseph Marteau arriva au château de Morand.

Il trouva André assez sérieusement malade et en proie à un violent accès de délire. Le marquis passait la nuit auprès de lui, avec le médecin, la nourrice et M. Forez. Joseph fut accueilli avec reconnaissance, mais avec tristesse. On avait des craintes graves : André ne reconnaissait personne; il appelait Geneviève, il demandait à la voir ou à mourir. Le marquis était au désespoir, et, ne pouvant pas imaginer de plus grand sacrifice pour soulager son fils que l'abjuration momentanée de son autorité, il se penchait sur lui, et, lui parlant comme à un enfant, il lui promettait de lui laisser aimer et épouser Geneviève; mais, lorsqu'il se rapprochait de ses hôtes, il maudissait devant eux cette *misérable petite fille* qui allait être cause de la mort d'André, et disait qu'il la tuerait, s'il la tenait entre ses mains. Au bout d'une heure, Joseph, voyant André un peu mieux, partit pour en informer Geneviève, et pour calmer, autant que possible, l'inquiétude où elle devait être plongée. Il prit à travers prés, et, en dix minutes, arriva à la chapelle de Saint-Sylvain : c'était une masure abandonnée depuis longtemps aux reptiles et aux oiseaux de nuit. La lune en éclairait faiblement les décombres, et projetait des lueurs obliques et tremblantes sous les arceaux rompus des fenêtres. Les angles de la nef restaient dans l'obscurité; et Joseph se défendit mal d'une certaine impression désagréable en passant auprès d'une statue mutilée qui gisait dans l'herbe, et qui se trouva sous ses pieds, au moment où il traversait un de ces endroits sombres. Il était fort et brave : dix hommes ne lui auraient pas fait peur; mais son éducation rustique lui avait laissé, malgré lui, quelques idées superstitieuses. Il ne s'y complaisait point, comme font parfois les cerveaux poétiques; il en

rougissait au contraire, et cachait ce penchant sous une affectation d'incrédulité philosophique; mais son imagination, moins forte que son orgueil, ne pouvait étouffer les terreurs de son enfance, et surtout le souvenir du passage de la *grand'bête* dans la métairie, où il était resté six ans en nourrice. La *grand'bête* apparaît tous les dix ans dans le pays, et sème l'effroi de famille en famille. Elle s'efforce de pénétrer dans les métairies pour empoisonner les étables et faire périr les troupeaux. Les habitans sont forcés de soutenir, chaque soir, une espèce de siége, et c'est avec bien de la peine qu'ils parviennent à l'éloigner, car les balles de fusil ne l'atteignent point, et les chiens fuient, en hurlant, à son approche. Au reste, la bête, ou plutôt l'esprit malin qui en emprunte la forme, est d'un aspect indéfinissable : plusieurs l'ont portée toute une nuit sur leur dos (car elle se livre à mille plaisanteries diaboliques avec les imprudens qu'elle rencontre dans les prés, au clair de la lune); mais nul ne l'a jamais vue distinctement. On sait seulement qu'elle change de stature à volonté. Dans l'espace de quelques instans, elle passe de la taille d'une chèvre à celle d'un lapin, et de celle d'un loup à celle d'un bœuf; mais ce n'est ni un lapin, ni une chèvre, ni un bœuf, ni un loup, ni un chien enragé, c'est la *grand'bête*; c'est le fléau des campagnes, la terreur des habitans, et le triste présage d'une prochaine épidémie parmi les bestiaux.

Joseph se rappelait, malgré lui, toutes ces traditions effrayantes; mais s'il n'avait pas l'esprit assez fort pour les repousser, du moins il se sentait assez de courage et le bras assez prompt pour ne jamais reculer devant le danger.

Il s'étonnait de ne point trouver Geneviève au lieu qu'elle lui avait indiqué, lorsqu'un bruit de chaînes lui fit brusquement tourner la tête, et il vit, à trois pas de lui, une vague forme de quadrupède, dont la longue face pâle semblait l'observer attentivement. Le premier mouvement de Joseph fut de lever le manche de son fouet pour frapper l'animal redoutable ; mais, à sa grande confusion, il vit une jeune pouliche blanche, à demi sauvage, qui était venue là pour paître l'herbe autour des tombeaux, et qui s'enfuit épouvantée en traînant ses enferges sur les dalles de la chapelle.

Joseph, tout honteux de sa terreur, pénétra au fond de la nef : une croix de bois marquait la place où avait été l'autel. Geneviève était agenouillée devant cette croix ; elle avait roulé son fichu de mousseline blanche comme un voile autour de sa tête ; et, penchée dans l'immobilité du recueillement, un cerveau plus exalté que celui de Joseph l'aurait prise pour une ombre. Étonné de trouver Geneviève dans une attitude si calme, et ne comprenant pas l'émotion que cette femme agenouillée, la nuit, au milieu des ruines, lui causait à lui-même, le bon campagnard eut comme un sentiment de respect qui le fit hésiter à troubler cette sainte prière ; mais au bruit des pas de Joseph, Geneviève se retourna, et se levant à demi, le questionna d'un air inquiet.

Il eut presque envie de la tromper et de lui cacher la vérité ; mais elle interpréta son silence, et s'écria en joignant les mains :

— Au nom du ciel, ne me faites pas languir... s'il est mort!... ah! oui... je le vois... il est mort!... Et elle s'appuya en chancelant contre la croix.

— Non, non! répondit vivement Joseph ; il vit, on peut le sauver encore.

— Ah! merci! merci! dit Geneviève ; mais dites-moi bien la vérité, est-il bien mal?

— Mal? certainement. Voici la réponse ambiguë du médecin : peu de chose à craindre, peu de chose à espérer, c'est-à-dire que la maladie suit son cours ordinaire et ne présente pas d'accident impossible à combattre, mais que par elle-même c'est une maladie grave et qui ne pardonne pas souvent.

— En ce cas, dit Geneviève après un instant de silence, retournez auprès de lui, je vais encore prier ici.

Elle se remit à genoux, et laissa tomber sa tête sur ses mains jointes, dans une attitude de résignation si triste, que Joseph en fut profondément touché.

— Je vais y retourner en effet, répondit-il; mais je reviendrai certainement vers vous aussitôt qu'il y aura un peu de mieux.

— Écoutez, Joseph, lui dit-elle, s'il doit mourir cette nuit, il faut que je le voie, que je lui dise un dernier adieu. Tant que j'aurai un peu d'espoir, je ne me sentirai pas la hardiesse de me montrer dans sa maison ; mais si je n'ai plus qu'un instant pour le voir

sur la terre, rien au monde ne pourra m'empêcher de profiter de cet instant-là. Jurez-moi que vous m'avertirez quand tout sera perdu, quand lui et moi n'aurons plus qu'une heure à vivre.

Joseph le jura.

— Je ne sais ce qu'elle a dans la voix, ni de quels mots elle se sert, pensait-il en s'éloignant; mais elle me ferait pleurer comme un enfant.

XIV.

Geneviève pria long-temps; puis elle s'enveloppa du manteau de Joseph, et s'assit sur une tombe, morne et résignée; puis elle pria de nouveau, et marcha parmi les ruines, interrogeant avec anxiété le sentier par où Joseph devait revenir. Peu à peu, une inquiétude plus poignante surmontait son courage et faisait saigner son cœur. Elle regardait la lune qu'elle avait vue se lever, et qui maintenant s'abaissait vers l'horizon. L'air, en devenant plus humide et plus froid, lui annonçait l'approche de l'aube, et Joseph ne revenait pas.

Après avoir lutté aussi long-temps que ses forces le lui permirent, elle perdit courage, et, s'imaginant qu'André était mort, elle s'enveloppa la tête dans le manteau de Joseph pour étouffer ses cris. Puis elle s'apaisa un peu, en songeant que, dans ce cas, Joseph, n'ayant plus rien à faire auprès de son ami, serait de retour vers elle. Mais alors elle se persuada qu'André était mourant, et que Joseph ne pouvait se résoudre à l'abandonner, dans la crainte de revenir trop tard et de le trouver mort. Cette idée devint si forte, que les minutes de son impatience se traînèrent comme des siècles. Enfin, elle se leva avec égarement, jeta le manteau de Joseph sur le pavé, et se mit à courir de toutes ses forces dans le sentier de la prairie.

Elle s'arrêta deux ou trois fois pour écouter si Joseph n'arrivait pas à sa rencontre; mais n'entendant et ne voyant personne, elle reprit sa course avec plus de précipitation, et franchit comme un trait les portes du château de Morand.

Dans l'agitation d'une si triste veillée, tous les serviteurs étaient

debout, toutes les portes étaient ouvertes. On vit passer une femme, vêtue de blanc, qui ne parlait à personne et semblait voler, mais non pas courir à travers les cours. La vieille cuisinière se signa en disant :

— Hélas! notre jeune maître est *achevé*. Voilà son esprit qui passe.

— Non, dit le bouvier, qui était un homme plus éclairé que la cuisinière. Si c'était l'ame de notre jeune maître, nous l'aurions vue sortir de la maison et aller au cimetière, tandis que cette *chose-là* vient du côté du cimetière, et entre dans la maison. Ça doit être sainte Solange ou sainte Sylvie qui vient le guérir.

— M'est avis, observa la laitière, que c'est plutôt l'ame de sa pauvre mère qui vient le chercher.

— Disons un *ave* pour tous les deux, reprit la cuisinière; et ils s'agenouillèrent tous les trois sous le portail de la grange.

Pendant ce temps, Geneviève, guidée par les lumières qu'elle voyait aux fenêtres, ou plutôt entraînée par cette main invisible qui rapproche les amans, se précipitait, palpitante et pâle, dans la chambre d'André. Mais à peine en eut-elle passé le seuil, que le marquis, s'élançant vers elle avec fureur, s'écria en levant le bras d'un air menaçant :

— Qu'est-ce que je vois là? Qu'est-ce que cela veut dire! Hors d'ici, intrigante effrontée! espérez-vous venir débaucher mon fils jusque dans ma maison? Il est trop tard, je vous en avertis; il est mourant, grace à vous, mademoiselle; pensez-vous que je vous en remercie?

Geneviève tomba à genoux.

— Je n'ai pas mérité tout cela, dit-elle d'une voix étouffée, mais c'est égal; dites-moi ce que vous voudrez, pourvu que je le voie... laissez-moi le voir, et tuez-moi après si vous voulez!

— Que je vous le laisse voir, misérable! s'écria le marquis, révolté d'une semblable prière. Êtes-vous folle ou enragée? Avez-vous peur de ne pas nous avoir fait assez de mal, et venez-vous achever mon fils jusque dans mes bras?

La voix lui manqua, un mélange de colère et de douleur le prenant à la gorge. Geneviève ne l'écoutait pas; elle avait jeté les yeux sur le lit d'André, et le voyait pâle et sans connaissance dans les bras du médecin et du curé. Elle ne songea plus qu'à courir vers

lui, et, se levant, elle essaya d'en approcher malgré les menaces du marquis.

—Jour de Dieu! maudite créature, s'écria-t-il en se mettant devant elle, si tu fais un pas de plus, je te jette dehors à coups de fouet!

—Que Dieu me punisse si vous y touchez seulement avec une plume! dit Joseph en se jetant entre eux deux.

Le marquis recula de surprise.

—Comment, Joseph! dit-il, tu prends le parti de cette vagabonde? Ne trouvais-tu pas que j'avais raison de la détester et d'empêcher André...

—C'est possible, interrompit Joseph, mais je ne peux pas entendre parler à une femme comme vous le faites; sacredieu, monsieur de Morand, vous ne devriez pas apprendre cela de moi.

— J'aime bien que tu me donnes des leçons! repris le marquis. Allons! emmène-la à tous les diables, et que je ne la revoie jamais!

—Geneviève, dit Joseph en offrant son bras à la jeune fille, venez avec moi, je vous prie; ne vous exposez pas à de nouvelles injures.

— Ne me défendrez-vous pas contre lui? répondit Geneviève, refusant avec force de se laisser emmener. Ne lui direz-vous pas que je ne suis ni une misérable, ni une effrontée? Dites-lui, Joseph, dites-lui que je suis une honnête fille, que je suis Geneviève la fleuriste, qu'il a reçue une fois dans sa maison avec bonté. Dites-lui que je ne peux ni ne veux faire du mal à personne, que j'aime André et que j'en suis aimée, mais que je suis incapable de lui donner un mauvais conseil... Monsieur le marquis... demandez à M. Joseph Marteau si je suis ce que vous croyez; laissez-moi approcher du lit d'André; si vous craignez que ma vue ne lui fasse du mal, je me cacherai derrière son rideau, mais laissez-moi le voir pour la dernière fois... après, vous me chasserez si vous voulez, mais laissez-moi le voir... vous n'êtes pas un méchant homme, vous n'êtes pas mon ennemi; que vous ai-je fait? Vous ne pouvez pas maltraiter une femme; accordez-moi ce que je vous demande.

En parlant ainsi, Geneviève était retombée à genoux, et cherchait à s'emparer d'une des grosses mains du marquis. Elle était si belle dans sa pâleur, avec ses joues baignées de larmes, ses longs cheveux noirs, qui, dans l'agitation de sa course, étaient tombés sur son épaule, et cette sublime expression que la douleur donne aux femmes, que Joseph jugea sa prière infaillible. Il pensa que nul homme, si affligé qu'il fût, ne pouvait manquer de voir cette beauté et de se rendre. — Allons, mon cher voisin, dit-il en s'unissant à Geneviève, accordez-lui ce qu'elle demande, et soyez sûr que vous êtes injuste envers elle. Qui sait d'ailleurs si sa vue ne guérirait pas André?

— Elle le tuerait! s'écria le marquis, dont la colère augmentait toujours en raison de la douceur et de la modération des autres. Mais heureusement, ajouta-t-il, le pauvre enfant n'est pas en état de s'apercevoir que cette impudente est ici. Sortez, mademoiselle, et n'espérez pas m'adoucir par vos basses cajoleries; sortez, ou j'appelle mes valets d'écurie pour vous chasser.

En même temps il la poussa si rudement, qu'elle tomba dans les bras de Joseph. — Ah! c'est trop fort, s'écria celui-ci : marquis! tu es un butor et un rustre; cette honnête fille parlera à ton fils, et si tu le trouves mauvais, tu n'as qu'à le dire : en voici un qui te répondra.

En parlant ainsi, Joseph Marteau montra un de ses poings au marquis, tandis que de l'autre bras il souleva Geneviève et la porta auprès du lit d'André. M. de Morand, stupéfait d'abord, voulut se jeter sur lui. Mais Joseph, selon l'usage rustique du pays, prit une paille qu'il tira précipitamment du lit d'André, et la mettant entre lui et M. de Morand :

— Tenez, marquis, lui dit-il, il est encore temps de vous raviser et de vous tenir tranquille. Je serais au désespoir de manquer à un ami et à un homme de votre âge. Mais le diable me rompe comme cette paille, si je me laisse insulter, fût-ce par mon père, entendez-vous?

— Mes frères, au nom de Jésus-Christ, finissez cette scène scandaleuse, dit le curé; monsieur le marquis, votre fils reconnaît cette jeune fille; c'est peut-être la volonté de Dieu qu'elle le ramène à la vie. C'est une fille pieuse et qui a dû prier avec ferveur. Si

vous ne voulez pas que votre fils l'épouse, prenez-vous-y du moins avec le calme et la dignité qui conviennent à un père. Je vous aiderai à faire comprendre à ces enfans que leur devoir est d'obéir. Mais dans ce moment-ci, vous devez céder quelque chose, si vous voulez qu'on vous cède tout-à-fait plus tard. Et vous, monsieur Joseph, ne parlez pas avec cette violence, et ne menacez pas un vieillard auprès du lit de souffrance de son enfant, et peut-être auprès du lit de mort d'un chrétien.

Joseph n'avait pas abjuré un certain respect pour le caractère ecclésiastique et pour les remontrances pieuses. Il était capable de chanter des chansons obscènes au cabaret et de rire des choses saintes le verre à la main, mais il n'aurait pas osé entrer dans l'église de son village le chapeau sur la tête, et il n'eût, pour rien au monde, insulté le vieux prêtre qui lui avait fait faire sa première communion.

— Monsieur le curé, dit-il, vous avez raison; nous sommes des fous: que M. de Morand s'apaise ce soir, je lui ferai des excuses demain.

— Je ne veux pas de vos excuses, répondit le marquis d'un ton d'humeur qui marquait que sa colère était à demi calmée, et quant à M. le curé, ajouta-t-il entre ses dents, il pourrait bien garder ses sermons pour l'heure de la messe... Que cette fille sorte d'ici, et tout sera fini.

— Qu'elle reste, je vous prie, monsieur, dit le médecin; votre fils éprouve réellement du soulagement à son approche. Regardez-le, ses yeux ont repris un peu de mobilité, et il semble qu'il cherche à comprendre sa situation.

En effet André, après la profonde insensibilité qui avait suivi son accès de délire, commençait à retrouver la mémoire, et à mesure qu'il distinguait les traits de Geneviève, une expression de joie enfantine commençait à se répandre sur son visage affaissé. La main de Geneviève qui serra la sienne, acheva de le réveiller. Il eut un mouvement convulsif, et se tournant vers les personnes qui l'entouraient et qu'il reconnaissait encore confusément, il leur dit avec un sourire naïf et puéril: *C'est Geneviève*; et il se remit à la regarder d'un air doucement satisfait.

— Eh bien, oui! c'est Geneviève! dit le marquis en prenant le

bras de la jeune fille et en la poussant vers son fils ; puis il alla s'asseoir auprès de la cheminée, moitié heureux, moitié colère.

— Oui, c'est Geneviève, disait Joseph triomphant, en criant beaucoup trop fort pour la tête débile de son ami.

— C'est Geneviève qui a prié pour vous, dit le curé d'une voix insinuante et douce, en se penchant vers le malade. Remerciez Dieu avec elle.

— Geneviève!... dit André en regardant alternativement le curé et sa maîtresse d'un air de surprise ; oui, Geneviève et Dieu!

Il retomba assoupi, et tous ceux qui l'entouraient gardèrent un religieux silence. Le médecin plaça une chaise derrière Geneviève et la poussa doucement pour l'y faire asseoir. Elle resta donc près de son amant, qui de temps en temps s'éveillait, regardait autour de lui avec inquiétude, et se calmait aussitôt sous la douce pression de sa main. A chaque mouvement de son fils, le marquis se retournait sur son fauteuil de cuir, et faisait mine de se lever. Mais Joseph, qui s'était assis de l'autre côté de la cheminée, et qui lisait un journal oublié derrière le trumeau, lui adressait avec les yeux et la bouche la muette injonction de se taire. Le marquis voyait en effet André retomber endormi sur l'épaule de Geneviève, et dans la crainte de lui faire mal, il restait immobile. Il est impossible d'imaginer quels furent les tourmens de cet homme violent et absolu pendant les heures de cette silencieuse veillée. Le médecin s'était jeté sur un matelas et reposait au milieu de la chambre, il était étendu là comme un gardien devant le lit de son malade, prêt à s'éveiller au moindre bruit, et à effrayer, par une sentence menaçante, la conscience du marquis, pour l'empêcher de séparer les deux amans. Joseph, ému et fatigué, ne comprenait rien à son journal qui avait bien six mois de date, et de temps en temps tombait dans une espèce de demi-sommeil où il voyait passer confusément les objets et les pensées qui l'avaient tourmenté durant cette nuit : tantôt la rivière gonflée qui l'emportait lui et son cheval loin de Geneviève à demi noyée ; tantôt André mourant lui redemandant Geneviève ; tantôt le corbillard d'André, suivi de Geneviève, qui relevait sa jupe par mégarde, et laissait voir sa jolie petite jambe.

A cette dernière image, Joseph faisait un grand effort pour

chasser le démon de la concupiscence des voies saintes de l'amitié, et il s'éveillait en sursaut. Alors il distinguait, à la lueur mourante de la lampe, la figure rouge du marquis luttant avec les tressaillemens convulsifs de l'impatience ; et leurs yeux se rencontraient comme ceux de deux chats qui guettent la même souris.

Pendant ce temps, le curé lisait son bréviaire à la clarté du jour naissant. Un petit vent frais agitait les feuilles de la vigne qui encadrait la fenêtre, et jouait avec les rares cheveux blancs du bonhomme. A chaque soupir étouffé du malade, il abaissait son livre, relevait ses lunettes, et protégeait de sa muette bénédiction le couple heureux et triste.

Geneviève avait tant souffert, et le trot du cheval l'avait tellement brisée, qu'elle ne put résister. Malgré l'anxiété de sa situation, elle céda et laissa tomber sa jolie tête auprès de celle d'André. Ces deux visages, pâles et doux, dont l'un semblait à peine plus âgé et plus mâle que l'autre, reposèrent une demi-heure sur le même oreiller pour la première fois, et sous les yeux d'un père irrité et vaincu, qui frémissait de colère à ce spectacle, et qui n'osait les séparer.

Quand le jour fut tout-à-fait venu, le curé, ayant achevé son bréviaire, s'approcha du médecin, et ils eurent ensemble une consultation à voix basse. Le médecin se leva sans bruit, alla toucher le pouls d'André et les artères de son front, puis il revint parler au curé. Celui-ci s'approcha alors de Geneviève, qui s'était doucement éveillée pour céder la main de son amant à celle du médecin. Elle écouta le curé, fit un signe de tête respectueux et résigné, puis alla trouver Joseph et lui parla à l'oreille. Joseph se leva. Le marquis avait fini par s'endormir. Quand il s'éveilla, il se trouva seul dans la chambre avec son fils et le médecin. Ce dernier vint à lui, et lui dit :

— M. le curé a jugé prudent et convenable de faire retirer la jeune personne, dont la présence ou le départ aurait pu agir trop violemment, dans quelques heures, sur les nerfs du malade. Je me suis assuré de l'état du pouls. La fièvre était presque tombée, et la faiblesse de votre fils permettait de compter sur le défaut de mémoire. En effet, le malade s'est éveillé sans chercher Geneviève, et sans montrer la moindre agitation. Tout-à-l'heure, il m'a

demandé si je n'avais pas vu, cette nuit, une femme blanche auprès de son lit. Je lui ai persuadé qu'il avait vu en rêve cette apparition; maintenez-le dans cette erreur, et gardez-vous de rien dire qui le ramène à un sentiment trop vif de la réalité. Je vois maintenant à cette maladie des causes purement morales; je vous déclare que vous pouvez, mieux que moi, guérir votre fils.

— Oui, oui, je le ménagerai, dit le marquis, mais n'espérez pas que je donne mon consentement au mariage. J'aimerais mieux le voir mourir.

— Le mariage ne me regarde pas, dit le médecin; mais si vous voulez tuer votre fils par le chagrin et la violence, avertissez-moi dès aujourd'hui : car, dans ce cas, je n'ai plus rien à faire ici.

Le marquis n'avait jamais trouvé une franchise si âpre autour de lui. Depuis plus de trente ans, personne n'avait osé le contrarier, et, depuis quelques heures, tous se permettaient de lui résister. Dans la crainte de perdre son fils, il le traita doucement jusqu'au jour de sa convalescence; mais, dans le fond de son cœur, il amassa contre Geneviève une haine implacable.

XV.

Geneviève rentra chez elle très lasse et un peu calmée. Joseplr retourna tous les jours auprès d'André, et tous les soirs il vint donner de ses nouvelles à Geneviève. La guérison du jeune homme fit des progrès rapides, et quinze jours après, il commençait à se promener dans le verger, appuyé sur le bras de son ami. Mais, pendant cette quinzaine, Geneviève avait lu clairement dans sa destinée. Elle n'avait jamais soupçonné jusque-là l'horreur que son mariage avec André inspirait au marquis. Elle avait entrevu confusément des obstacles dont André essayait de la distraire. L'accueil cruel du marquis, dans cette triste nuit, ne l'affecta d'abord que médiocrement; mais quand ses anxiétés cessèrent avec le danger de son amant, elle reporta ses regards sur les incidens qui l'avaient conduite auprès de son lit. La figure, les menaces et les insultes de M. de Morand lui revinrent comme le souvenir d'un

mauvais rêve. Elle se demanda si c'était bien elle, la fière, la réservée Geneviève, qui avait été injuriée et souillée ainsi. Alors elle examina sa conduite exaltée, sa situation équivoque, son avenir incertain; elle se vit, d'un côté, perdue dans l'opinion de ses compatriotes, si elle n'épousait pas André; de l'autre, elle se vit méprisée, repoussée et détestée par un père orgueilleux et entêté, qui serait son implacable ennemi, si elle épousait André malgré sa défense.

Une prévision encore plus cruelle vint se mêler à celle-là. Elle crut deviner, dans la conduite précédente d'André, l'anxiété qui la troublait elle-même; elle s'expliqua ses longues absences, son air tourmenté et distrait auprès d'elle, son impatience et son effroi en la quittant; elle frémit de se voir dans une position si difficile, appuyée sur un si faible roseau, et de découvrir, dans le cœur de son amant, la même incertitude que dans les évènemens dont elle était menacée. Elle jeta les yeux avec tristesse sur sa gloire et son bonheur de la veille, et mesura en tremblant l'abîme infranchissable qui la séparait déjà du passé.

Calme et prudente, Geneviève, avant de s'abandonner à ces terreurs, voulut savoir à quel point elles étaient fondées. Elle questionna Joseph. Il ne fallait pas beaucoup d'adresse pour le faire parler. Il avait une finesse excessive pour se tirer des embarras qu'il trouvait à la hauteur de son bras et de son œil; mais les susceptibilités du cœur de Geneviève n'étaient pas à sa portée. Il l'admirait sans la comprendre, et la contemplait tout ravi, comme une vision enveloppée de nuages. Il se fia donc au calme apparent avec lequel elle l'interrogea sur les dispositions du marquis et sur le caractère d'André. Il crut qu'elle savait déjà à quoi s'en tenir sur l'obstination de l'un et sur l'irrésolution de l'autre, et il lui donna, sur ces deux questions si importantes pour elle, les plus cruels éclaircissemens. Geneviève, qui voulait puiser son courage dans la connaissance exacte de son malheur, écoutait ces tristes révélations avec un sang-froid héroïque, et, quand Joseph croyait l'avoir consolée et rassurée en lui disant : « Bonsoir, Geneviève; il ne faut pas que cela vous tourmente; André vous aime; je suis votre ami; nous combattrons le sort; » Geneviève s'enfermait dans sa chambre et

passait des nuits de fièvre et de désespoir à savourer le poison que la sincérité de Joseph lui avait versé dans le cœur.

Joseph, de son côté, commençait à prendre un intérêt singulier à la douleur de Geneviève, et il éprouvait une étrange impatience. Il guettait le moment où il pourrait parler d'elle avec André. Mais André semblait fuir ce moment. A mesure que ses forces physiques revenaient, son vrai caractère reprenait le dessus, et de jour en jour la crainte remplaçait l'espoir que son père lui avait laissé entrevoir un instant. Il ne savait pas que Geneviève était venue auprès de son lit, il ne savait pas à quel point elle avait souffert pour lui; il se laissait aller paresseusement au bien-être de la convalescence, et s'il désirait sincèrement de voir arriver le jour où il pourrait aller la trouver, il est certain aussi qu'il craignait le jour où son père enflerait sa grosse voix pour lui dire : *D'où venez-vous?*

Geneviève attendait, pour le juger et prendre un parti, la conduite qu'il tiendrait avec elle. Mais il demeurait dans l'indécision. Chaque jour elle demandait à Joseph s'il lui avait parlé d'elle, et Joseph répondait ingénuement que non. Enfin un jour il crut lui apporter une grande consolation en lui racontant qu'André lui avait ouvert son cœur; qu'il lui avait parlé d'elle avec enthousiasme, et de la cruauté de son père avec désespoir.

— Et qu'a-t-il résolu? demanda Geneviève.

— Il m'a demandé conseil, répondit Joseph.

— Et c'est tout?

— Il s'est jeté dans mes bras en pleurant et m'a supplié de l'aider et de le protéger dans son malheur.

Geneviève eut sur les lèvres un sourire imperceptible. Ce fut toute l'expansion d'une ame offensée et déchirée à jamais.

— Et j'ai promis, reprit Joseph, de donner pour lui mon dernier vêtement et ma dernière goutte de sang : pour lui et pour vous, entendez-vous, mademoiselle Geneviève?

Elle le remercia d'un air distrait qu'il prit pour de l'incrédulité.

— Oh! vous ne vous fiez pas à mon amitié, je le sais, dit-il. André doit vous avoir raconté que *dans les temps* j'étais un peu contraire à votre mariage; je ne vous connaissais pas, Geneviève;

à présent, je sais que vous êtes un *bon sujet*, un *bon cœur*, et je ne ferais pas moins pour vous que pour ma propre sœur.

— Je le crois, mon cher monsieur Marteau, dit Geneviève en lui tendant la main. Vous m'avez donné déjà bien des preuves d'amitié durant cette cruelle quinzaine. A présent je suis tranquille sur la santé d'André, et grace à vous, j'ai supporté sans mourir les plus affreuses inquiétudes. Je n'abuserai pas plus long-temps de votre compassion; j'ai une cousine à Guéret, qui m'appelle auprès d'elle, et je vais la rejoindre.

— Comment, vous partez? dit Joseph, dont la figure prit tout à coup, et à son insu, une expression de tristesse qu'elle n'avait peut-être jamais eue. Et quand? et pour combien de temps?

— Je pars bientôt, Joseph, et je ne sais pas quand je reviendrai.

— Eh quoi! vous quittez le pays au moment où André va être guéri, et pourra venir vous voir tous les jours.

— Nous ne nous reverrons jamais! dit Geneviève, pâle et les yeux levés au ciel.

— C'est impossible, c'est impossible, s'écria Joseph. Qu'a-t-il fait de mal? Qu'avez-vous à lui reprocher? Voulez-vous le faire mourir de chagrin?

— A Dieu ne plaise! dites-lui bien, Joseph, que c'est une affaire pressée..... ma cousine, dangereusement malade, qui m'a forcée de partir; que je reviendrai bientôt; plus tard.... dites d'abord dans quelques jours; et puis vous direz ensuite dans quelques semaines, et puis enfin dans quelques mois; d'ailleurs j'écrirai; je trouverai des prétextes; je lui laisserai d'abord de l'espérance, et puis peu à peu je l'accoutumerai à se passer de moi.... et il m'oubliera!

— Que le diable l'emporte s'il vous oublie! dit Joseph d'une voix altérée; quant à moi, je vivrais cent ans que je me souviendrais de vous!.... Mais enfin, dites-moi, Geneviève, pourquoi voulez-vous partir, si vous n'êtes pas fâchée contre André?

— Non, je ne suis pas fâchée contre lui, dit Geneviève avec douceur. Pauvre enfant! comment pourrais-je lui faire un reproche d'être né esclave? Je le plains et je l'aime; mais je ne puis lui faire aucun bien, et je puis lui apporter tous les maux. Ne voyez-vous pas que déjà ce malheureux amour lui a causé tant d'agitations et

d'inquiétudes, qu'il a failli en mourir? Ne voyez-vous pas que notre mariage est impossible?

— Non, mordieu! je ne vois pas cela. André a une fortune indépendante; il sera bientôt en âge de la réclamer et de se débarrasser de l'autorité de son père.

— C'est un affreux parti, et qu'il ne prendra jamais, du moins d'après mon conseil.

— Mais je l'y déciderai, moi! dit Joseph en levant les épaules.

— Ce sera en pure perte, répondit Geneviève avec fermeté. De telles résolutions deviennent quelquefois inévitables aux ames les plus honnêtes; mais pour qu'elles n'aient rien d'odieux, il faut que toutes les voies de douceur et d'accommodement soient épuisées : il faut avoir tenté tous les moyens de fléchir l'autorité paternelle; et André ne peut que désobéir en cachette à son père ou le braver de loin.

— C'est vrai! dit Joseph, frappé du bon sens de Geneviève.

— Pour moi, ajouta-t-elle, je ne saurai ni descendre à implorer un homme comme le marquis de Morand, ni m'élever à la hardiesse de diviser le fils et le père. Si je n'avais pas de remords, j'aurais certainement des regrets; car André ne serait ni tranquille ni heureux après un pareil démenti à la timidité de son caractère et à la douceur de son ame. Il est donc nécessaire de renoncer à ce mariage imprudent et romanesque : il en est temps encore.... André n'a contracté aucun devoir envers moi.

En prononçant ces derniers mots, le visage de Geneviève se couvrit d'une orgueilleuse rougeur, et Joseph, l'homme le plus sceptique de la terre lorsqu'il s'agissait de la vertu des grisettes, sentit sa conviction subjuguée; il crut lire tout à coup, sur le front de Geneviève, son inviolable pureté.

— Écoutez, lui dit-il en se levant, et en lui prenant la main avec une rudesse amicale; je ne suis ni galant, ni romanesque : je n'ai, pour vous plaire, ni l'esprit, ni le savoir d'André. Il vous aime d'ailleurs, et vous l'aimez... Je n'ai donc rien à dire...

Et il sortit brusquement, croyant avoir dit quelque chose. Geneviève étonnée le suivit des yeux, et chercha à interpréter l'émotion que trahissaient sa figure et son attitude; mais elle n'en put deviner le motif, et reporta sur elle-même ses tristes pensées. De-

puis bien des jours elle n'avait plus le courage de travailler. Elle s'efforcait en vain de se mettre à l'ouvrage : de violentes palpitations l'oppressaient dès qu'elle se penchait sur sa table, et sa main tremblante ne pouvait plus soutenir le fer ni les ciseaux. La lecture lui faisait plus de mal encore. Son imagination trouvait à chaque ligne un nouveau sujet de douleur. Hélas! se disait-elle alors, c'était bien la peine de m'apprendre ce qu'il faut savoir pour sentir le bonheur!

Elle pleurait depuis une heure à sa fenêtre, lorsqu'elle vit venir Henriette. Elle eut envie de se renfermer et de ne pas la recevoir ; mais il y avait long-temps qu'elle évitait son amie, elle craignit de l'offenser ou de l'affliger, et se hâtant d'essuyer ses larmes, elle se résigna à cette visite.

Mais au lieu de venir l'embrasser comme de coutume, Henriette entra d'un air froid et sec, et tira brusquement une chaise sur laquelle elle se posa avec raideur. — Ma chère, lui dit-elle après un instant de silence consacré à préparer sa harangue et son maintien, je viens te dire *une chose.*

Puis elle s'arrêta pour voir l'effet de ce début.

— Parle, ma chère, répondit la patiente Geneviève.

— Je viens te dire, reprit Henriette en s'animant peu à peu malgré elle, que je ne suis pas contente de toi : ta conduite n'est pas celle d'une amie. Je ne te parle pas de tes devoirs envers la *société :* tu foules aux pieds tous les *principes;* mais je me plains de ton ingratitude envers moi qui me suis employée à te servir et à te rendre heureuse. Sans moi tu n'aurais jamais eu l'esprit de décider André à t'épouser, et si tu deviens jamais madame la marquise, tu pourras bien dire que tu le dois à mon amitié plus qu'à ta prudence. Tout ce que je te demande, c'est de rester avec lui, et de me laisser Joseph.

— Qu'est-ce que vous voulez dire par là? demanda Geneviève avec un dédain glacial.

— Je veux dire, s'écria Henriette en colère, que tu es une petite coquette, hypocrite et effrontée; que tu n'as pas l'air d'y toucher, mais que tu sais très bien attirer et cajoler les hommes qui te plaisent. C'est un bonheur pour toi d'être si méprisante et d'avoir le cœur si froid; car tu serais, sans cela, la plus grande dé-

vergondée de la terre. Sois ce qu'il te plaira, je ne m'en soucie pas, mais prends tes adorateurs ailleurs que sous mon bras. Je ne chasse pas sur tes terres, je n'ai jamais adressé une œillade à ton marjolet de marquis. Si j'avais voulu m'en donner la peine, il n'était pas difficile à enflammer, le pauvre enfant, et mes yeux valent bien les tiens...

Geneviève, révoltée de ce langage, haussa les épaules et détourna la tête vers la fenêtre d'un air de dégoût. — Oui ! oui ! continua Henriette, fais la sainte victime, tu ne m'y prendras plus. Écoute, Geneviève, fais à ta tête, prends deux ou trois galans, couvre-toi de ridicule, livre-toi à la risée de toute la ville, je n'y peux rien et je ne m'en mêlerai plus. Mais je t'avertis que si Joseph Marteau vient encore ici demain passer deux heures tête à tête avec toi, comme il fait tous les soirs depuis quinze jours, je viendrai sous ta fenêtre avec un galant nouveau : car je te prie de croire que je ne suis pas au dépourvu, et que j'en trouverai vingt en un quart d'heure, qui valent bien M. Joseph Marteau... Mais sache que ce galant aura avec lui tous les jeunes gens de la ville, et que tu seras régalée du plus beau charivari dont le pays ait jamais entendu parler. Ce n'est pas que j'aime M. Joseph : je m'en soucie comme de toi. Mais je n'entends pas porter encore le ruban jaune à mon bonnet. Je ne suis pas d'âge à servir de pis-aller.

— Infamie, infamie! murmura Geneviève pâle et près de s'évanouir ; puis elle fit un violent effort sur elle-même, et se levant elle montra la porte à Henriette d'un air impératif. — Mademoiselle, lui dit-elle, je n'ai plus qu'un soir à passer ici ; si vous aviez autant de vigilance que vous avez de grossièreté, vous auriez écouté à ma porte il y a une heure, ce qui eût été parfaitement digne de vous : vous m'auriez alors entendue dire à M. Joseph Marteau, que je quittais le pays, et vous auriez été rassurée sur la possession de votre amant. Maintenant, sortez, je vous prie. Vous pourrez demain couvrir d'insultes les murs de cette chambre; ce soir elle est encore à moi. Sortez.

En prononçant ce dernier mot, Geneviève tomba évanouie, et sa tête frappa rudement contre le pied de sa chaise. Henriette, épouvantée et honteuse de sa conduite, se jeta sur elle, la releva, la prit dans ses bras vigoureux, et la porta sur son lit. Quand elle

eut réussi à la ranimer, elle se jeta à ses pieds et lui demanda pardon avec des sanglots qui partaient d'un cœur naturellement bon. Geneviève le sentit, et pardonnant au caractère emporté et au manque d'éducation de son amie, elle la releva et l'embrassa. — Tu nous aurais épargné à toutes deux une affreuse soirée, lui dit-elle, si tu m'avais interrogée avec douceur et confiance, au lieu de venir me faire une scène cruelle et folle. Au premier mot de soupçon, je t'aurais rassurée...

— Ah! Geneviève! la jalousie raisonne-t-elle? répondit Henriette. Prend-elle le temps d'agir, seulement? Elle crie, jure et pleure, c'est tout ce qu'elle sait faire. Comment, ma pauvre enfant, tu partais, et moi je t'accusais? Mais pourquoi partais-tu sans me rien dire? Voilà comme tu fais toujours: pas l'ombre de confiance envers moi. Et pourquoi diantre en as-tu plus pour M. Joseph que pour ton amie d'enfance? car enfin, je n'y conçois rien!...

— Ah! voilà tes soupçons qui reviennent? dit Geneviève en souriant tristement.

— Non, ma chère, répondit Henriette, je vois bien que tu ne veux pas me l'enlever, puisque tu t'en vas. Mais il est hors de doute que cet imbécile-là est amoureux de toi...

— De moi! s'écria Geneviève stupéfaite.

— Oui, de toi, reprit Henriette; de toi qui ne te soucies pas de lui, j'en suis sûre: car enfin, tu aimes M. André, tu pars avec lui, n'est-ce pas? Vous allez vous marier hors du pays?

—Oui, oui, Henriette; tu sauras tout cela plus tard; aujourd'hui il m'est impossible de t'en parler: ce n'est pas manque de confiance en toi, mon enfant. Je t'écrirai de Guéret, et tu approuveras toute ma conduite... Parlons de toi, tu as donc des chagrins, aussi?

— Oh! des chagrins à devenir folle; et c'est toi, ma pauvre Geneviève, qui en es cause, bien innocemment sans doute! Mais que veux-tu que je te dise? Je ne peux pas m'empêcher d'être bien aise de ton départ: car enfin, tu vas être heureuse avec ton amant; et moi, je retrouverai peut-être le bonheur avec le mien.

— Vraiment, Henriette, je ne savais pas qu'il fût ton amant. Tu

m'as toujours soutenu le contraire quand je t'ai plaisantée sur lui. Tu te plains de n'avoir pas ma confiance; que dirai-je de la tienne, menteuse?

Henriette rougit, puis reprenant courage: Eh bien! c'est vrai, dit-elle, j'ai eu tort aussi; mais le fait est qu'il m'aimait à la folie il n'y a pas long-temps, et malgré toute ma prudence, il s'y est pris si habilement, le sournois! qu'il a réussi à se faire aimer. Eh bien! le voilà qui pense à une autre. Le scélérat! depuis cette maudite promenade que vous avez faite ensemble au clair de la lune pour aller voir André qui se mourait, M. Joseph n'a plus la tête à lui: il ne parle que de toi, il ne rêve qu'à toi; il ne trouve plus rien d'aimable en moi. Si je crie à la vue d'une souris ou d'une araignée: « Ah! dit-il, Geneviève n'a peur de rien: c'est un petit dragon; » si je me mets en colère: « Ah! Geneviève ne se fâche jamais; c'est un petit ange; » et Geneviève aux grands yeux... et Geneviève au petit pied... tout cela n'est pas amusant à entendre répéter du matin au soir: de sorte que j'avais fini par te détester cordialement, ma pauvre Geneviève.

— Si je revois jamais M. Joseph, dit Geneviève, je lui ferai certainement des reproches pour le beau service que m'a rendu son amitié; mais je n'en aurai pas de si tôt l'occasion. En attendant, il faut que je lui écrive; donne-moi l'écritoire, Henriette.

— Comment? il faut que tu lui écrives! s'écria Henriette dont les yeux étincelèrent.

— Oui vraiment, répondit Geneviève en souriant; mais rassure-toi, ma chère, la lettre ne sera pas cachetée, et c'est toi qui la lui remettras. Seulement, je te prie de ne pas la lire avant lui, pour la lui donner.

— Ah! tu as des secrets avec Joseph?

— Cela est vrai, Henriette. Je lui ai confié un secret; mais il te le dira, j'y consens.

— Et pourquoi commences-tu par lui? Tu n'as donc pas confiance en moi? Tu me crois donc incapable de garder un secret?

— Oui, Henriette, incapable, répondit Geneviève en commençant sa lettre.

— Comme tu es drôle! dit Henriette en la regardant d'un air stupéfait. Enfin, il n'y a que toi au monde pour avoir de pareilles

idées! Écrire à un jeune homme! tu trouves cela tout simple! et me donner la lettre, à moi, qui suis sa maîtresse! et me dire: La voilà; elle n'est pas cachetée, tu ne la liras pas!

— Est-ce que j'ai tort de croire à ta délicatesse? dit Geneviève écrivant toujours.

— Non certes! mais enfin c'est une commission bien singulière; et moi qui viens de faire une scène épouvantable à Joseph; quelle figure vais-je faire en lui portant une lettre de toi? une lettre!...

— Mais, ma chère, dit Geneviève, une lettre est une lettre; qu'y a-t-il de si tendre et de si intime dans l'envoi d'un papier plié?

— Mais, ma chère, répondit Henriette, entre jeunes gens et jeunes filles, on ne s'écrit que pour se parler d'amour. De quoi peut-on se parler si ce n'est de cela?

— En effet, je lui parle d'amour, répondit Geneviève, mais de l'amour d'un autre; va, Henriette, emporte ce billet, et ne le remets pas demain avant midi. Embrasse-moi. Adieu!

XVI.

Geneviève passa la nuit à mettre tout en ordre. Elle fit ses cartons, et en touchant toutes ces fleurs qu'André aimait tant, elle y laissa tomber plus d'une larme. — Voici, leur disait-elle dans l'exaltation de ses pensées, la rosée qui désormais vous fera éclore. Ah! desséchez-vous, tristes filles de mon amour! Lui seul savait vous admirer; lui seul savait pourquoi vous étiez belles. Vous allez pâlir et vous effeuiller aux mains des indifférens; parmi eux, je vais me flétrir comme vous. Hélas! nous avons tout perdu; vous aussi, vous ne serez plus comprises!

Elle fit un autre paquet des livres qu'André lui avait donnés. Mais la vue de ces livres si chers lui fut bien douloureuse. C'est vous qui m'avez perdue, leur disait-elle. J'étais avide de savoir vous lire, mais vous m'avez fait bien du mal! Vous m'avez appris à désirer un bonheur que la société réprouve, et que mon cœur ne peut supporter. Vous m'avez forcée à dédaigner tout ce qui me suffisait

auparavant. Vous avez changé mon ame, il fallait donc aussi changer mon sort!

Geneviève fit tous les apprêts de son départ avec l'ordre et la précision qui lui étaient naturels. Quiconque l'eût vue arranger tout son petit bagage de femme et d'artiste, et tapisser d'ouate la cage où devait voyager son chardonneret favori, l'eût prise pour une pensionnaire allant en vacances. Son cœur était cependant dévoré de douleur sous ce calme apparent. Elle ne se laissait aller à aucune démonstration violente, mais personne ne recevait des atteintes plus profondes; son ame rongeait son corps, sans tacher sa joue ni plisser son front.

Le lendemain, à sept heures du matin, Geneviève, tristement cahotée dans la patache de Guéret, quitta le pays. Il n'y eut ni amis, ni larmes, ni petits soins à son départ. Elle s'en alla seule, comme elle avait long-temps vécu. Ne s'inquiétant ni de la misère ni de la fatigue, se fiant à elle-même pour gagner son pain, ne demandant secours à personne, ne se plaignant de rien, mais emportant au fond de son ame une plaie incurable, le souvenir d'une espérance morte à jamais pour elle.

Henriette remit la lettre à Joseph d'un air de suffisance et de magnanimité, auquel le bon Marteau ne fit pas attention. En voyant la signature de Geneviève, il se troubla, eut quelque peine à comprendre la lettre, la relut deux fois, puis, sans rien répondre aux questions d'Henriette, il se mit à courir et monta tout haletant l'escalier de Geneviève. La clef était à la porte; il entra sans songer à frapper, trouva la première et la seconde pièce vides, et pénétra dans l'atelier. Il n'y restait, de la présence de Geneviève, que quelques feuilles de roses en batiste, éparses sur la table. Un autre que Joseph les eût tendrement recueillies : il les prit dans sa main, les froissa avec colère et les jeta sur le carreau en jurant. Puis il courut seller son cheval, et partit pour le château de Morand.

— Tout cela est bel et bon, mais Geneviève est partie!

C'est ainsi qu'il entama la conversation en entrant brusquement dans la chambre d'André. André devint pâle, se leva et retomba sur sa chaise, sans rien comprendre à ce que disait Joseph, mais frappé de terreur à l'idée d'une souffrance nouvelle. Joseph lui fit

une scène incompréhensible, lui reprocha sa lâcheté, sa froideur, et quand il eut tout dit, s'aperçut enfin qu'il avait affligé et épouvanté André sans lui rien apprendre. Alors il se souvint des recommandations de Geneviève et des ménagemens que demandait encore la santé de son ami; sa première vivacité apaisée, il sentit qu'il s'y était pris d'une manière cruelle et maladroite. Embarrassé de son rôle, il se promena dans la chambre avec agitation, puis tira la lettre de Geneviève de son sein et la jeta sur la table. André lut :

« Adieu, Joseph. Quand vous recevrez ce billet, je serai partie, tout sera fini pour moi. Ne me plaignez pas, ne vous affligez pas pour moi; j'ai du courage, je fais mon devoir, et il y a une autre vie que celle-ci. — Dites à André que ma cousine s'est trouvée tout à coup si mal, que j'ai été obligée de partir sur-le-champ sans attendre qu'il pût venir me voir. Dites-lui que je reviendrai bientôt; suivez les instructions que je vous ai données hier. Habituez-le peu à peu à m'oublier, ou du moins à renoncer à moi. Dites à son père que je le supplie de traiter André avec douceur, et que je suis partie pour jamais. Adieu, Joseph. Merci de votre amitié, reportez-la sur André. Je n'ai plus besoin de rien. Aimez Henriette, elle est sincère et bonne; ne la rendez pas malheureuse; sachez, par mon exemple, combien il est affreux de perdre l'espérance. Plus tard, quand tout sera réparé, guéri, oublié, souvenez-vous quelquefois de Geneviève. »

— Mais pourquoi? qu'ai-je fait? comment ai-je mérité qu'elle m'abandonne ainsi? s'écria André au désespoir.

— Je n'en sais, ma foi, rien! répondit Joseph. Le diable m'emporte si je comprends rien à vos amours; mais ce n'est pas le moment de se creuser la cervelle. Écoute, André, il n'y a qu'un mot qui vaille : es-tu décidé à épouser Geneviève?

— Décidé! oui, Joseph. Comment peux-tu en douter?

— Décidé, bon. Maintenant es-tu sûr de l'épouser? As-tu songé à tout? As-tu prévu la colère et la résistance de ton père? As-tu fait ton plan? Veux-tu réclamer ta fortune et forcer son consentement, ou bien veux-tu vivre maritalement avec Geneviève, dans un autre pays, sans l'épouser, et prendre un état qui vous fasse subsister tous deux?

— Je ne ferai jamais cette dernière proposition à Geneviève. Je sais que je lui deviendrais odieux et que je rougirais de moi-même, le jour où je chercherais à en faire ma maîtresse quand je puis en faire ma femme.

— Tu résisteras donc à ton père, hardiment, franchement? — Oui. — Eh bien! à l'œuvre tout de suite! Geneviève n'est pas bien loin. Il faut courir après elle : tu es assez fort pour sortir, je vais mettre François au char-à-bancs de M. ton père. Il le prendra comme il voudra, et nous partirons tous deux. Nous rejoindrons la route de Guéret par la traverse, et nous ramènerons Geneviève à la ville. Voilà pour aujourd'hui. Tu coucheras demain chez moi et tu écriras une jolie petite lettre au marquis, dans laquelle tu lui demanderas doucement et respectueusement son consentement... ensuite, nous verrons venir...

Ce projet plut beaucoup à André. Allons, dit-il, je suis prêt... — Joseph alla jusqu'à la porte, s'arrêta pour réfléchir et revint. — Que t'a dit ton père, demanda-t-il, lorsque tu lui as parlé de ton projet?

— Ce qu'il m'a dit? reprit André étonné; je ne lui en ai jamais parlé.

— Comment, diable! tu n'es pas plus avancé que cela? et pourquoi ne lui en as-tu pas encore parlé?

— Et comment pourrais-je le faire? sais-tu quel homme est mon père quand on l'irrite?

— André, dit Joseph en se rasseyant d'un air sérieux, tu n'épouseras jamais Geneviève, elle a bien fait de renoncer à toi.

— Oh! Joseph, pourquoi me parles-tu ainsi, quand je suis si malheureux? s'écria André en cachant son visage dans ses mains. Que veux-tu que je fasse? que veux-tu que je devienne? Tu ne sais pas ce que c'est que d'avoir vécu vingt ans sous le joug d'un tyran. Tu as été élevé comme un homme, toi, et d'ailleurs la nature t'a fait robuste. Moi, je suis né faible, et l'on m'a opprimé...

— Mais par tous les diables! s'écria Joseph, on n'élève pas les hommes comme les chiens. On ne les persuade pas par la peur du fouet. Quel secret a donc trouvé ton père pour t'épouvanter ainsi? Crains-tu d'être battu? ou te prend-il par la faim? L'aimes-tu ou le hais-tu? es-tu dévot ou poltron? Voyons, qu'est-ce qui t'em-

pêche de lui dire une bonne fois : Monsieur mon père, j'aime une honnête fille, et j'ai donné ma parole de l'épouser. Je vous demande respectueusement votre approbation, et je vous jure que je la mérite. Si vous consentez à mon bonheur, je serai pour toujours votre fils et votre ami ; si vous refusez, j'en suis au désespoir, mais je ne puis manquer à mes devoirs envers Geneviève. Vous êtes riche, j'ai de quoi vivre, séparons nos biens ; ceci est à vous, ceci est à moi, j'ai bien l'honneur de vous saluer. Votre fils respectueux, André. — C'est comme cela qu'on parle ou qu'on écrit.

— Eh bien ! Joseph, je vais écrire, tu as raison. Je laisserai la lettre sur une table, ou je la ferai remettre par un domestique après notre départ. Va préparer le char-à-bancs, mais prends bien garde qu'on ne te voie...

— Ah ! voilà une parole d'écolier qui tremble ! non, André, cela ne peut pas se faire ainsi. Je commence à voir clair dans ta tête et dans la mienne. J'ai des devoirs aussi envers Geneviève. Je suis son ami, je dois agir prudemment et ne pas la jeter dans de nouveaux malheurs par un zèle inconsidéré. Avant de courir après elle et de contrarier une résolution qu'elle a encore la force d'exécuter, il faut que je sache si tu es capable de tenir la tienne. Il ne s'agit pas de plaisanter, vois-tu ! Diantre, la réputation d'une fille honnête ne doit pas être sacrifiée à une amourette de roman !

— Tu es bien sévère avec moi, Joseph ! il y a bien peu de temps, tu te moquais de moi, parce que je prenais la chose au sérieux, et tu te jouais d'Henriette, comme jamais je n'ai songé à me moquer de ma chère, de ma respectée Geneviève.

— Tu as raison, je raisonne je ne sais comment, et je dis des choses que je n'ai jamais dites. Je dois te paraître singulier, mais à coup sûr pas autant qu'à moi-même. Pourtant c'est peut-être tout simple ; — écoute, André, il faut que je te dise tout.

— Mon Dieu ! que veux-tu dire, Joseph ? tu me tourmentes et tu m'inquiètes aujourd'hui à me rendre fou.

— Tâche de rassembler toutes les forces de ta raison pour m'écouter. Ce que je vois de ta conduite et de celle de Geneviève me fait croire que tu n'as pas grande envie de l'épouser... ne m'interromps pas. Je sais que tu as bon cœur, que tu es honnête et que tu l'aimes. Mais je sais aussi tout ce qui t'empêchera d'en faire ta

femme. Écoute. Geneviève est déshonorée dans le pays, mais moi je ne crois pas qu'elle ait été ta maîtresse... Je mettrais ma main au feu pour le soutenir..., elle est aussi pure à présent que le jour de sa première communion.

— Je le jure par le Dieu vivant, s'écria André, si mon ame n'avait pas eu pour elle un saint respect, son premier regard aurait suffi pour me l'inspirer!

— Eh bien! ce que tu me dis là me décide tout-à-fait. Pèse bien toutes mes paroles et réponds-moi dans une heure, ce soir ou demain au plus tard, si tu as besoin de réflexions; mais réponds-moi définitivement et sans retour sur ta parole. Veux-tu que j'offre à Geneviève de l'épouser? si elle y consent, c'est dit!

— Toi! s'écria André en reculant de surprise. — Oui, moi, répondit Joseph. Le diable me pourfende si je n'y suis pas décidé. Ce n'est pas une offre en l'air. C'est une chose à laquelle j'ai pensé douze heures par jour depuis la nuit où tu as été si malade. Je m'en repentirai peut-être un jour, mais aujourd'hui, je le sens, c'est mon devoir, c'est la volonté de Dieu. Geneviève est perdue, désespérée. Tu ne peux pas l'épouser, et si tu ne l'épouses pas, tu seras poursuivi par un remords éternel. Je suis votre ami. Une voix intérieure me dit: Joseph, tu peux tout réparer. On se moquera peut-être de toi; mais ni Geneviève, ni André, ne seront ingrats envers toi. Ils consentiront à se séparer pour jamais, et un jour ils te remercieront.

En parlant ainsi, Joseph s'attendrit et s'éleva presque à la hauteur du rôle généreux et romanesque à l'abri duquel il espérait persuader à André de renoncer à Geneviève. Joseph n'était rien moins qu'un héros de roman. C'était un campagnard madré qui s'était épris sérieusement de Geneviève, et entrevoyait l'espérance de la séparer d'André, et, par un égoïsme bien excusable, il n'était pas fâché de hâter cette rupture. Mais pour rien au monde il n'eût appelé le mensonge à son secours. Son caractère était un singulier mélange de ruse et de loyauté. Aussi, quand il vit qu'André, dupe d'abord de sa fausse générosité, après l'avoir remercié avec effusion, refusait de renoncer à Geneviève, il abandonna sur-le-champ le rêve de bonheur dont il s'était bercé. Quand il entendit André parler de sa passion avec cette espèce d'éloquence dont il n'avait

pas le secret, il revint à lui-même. Non, se dit-il intérieurement, Geneviève ne pourrait pas oublier un si beau parleur, pour s'affubler d'un rustre comme moi. Si le respect humain ou le dépit la décidait à m'accepter, elle s'en repentirait, et j'aurais fait trois malheureux, André, elle et moi. — D'ailleurs, se dit-il encore, André sait mieux aimer que moi. Il ne sait pas agir, mais il sait souffrir et pleurer. Voilà ce qui gagne le cœur des femmes. Ce pauvre enfant n'aura peut-être ni la force de l'épouser, ni celle de l'abandonner. Dans tous les cas, il sera malheureux; mais je ne veux pas qu'il soit dit que j'y aie contribué, moi, Joseph Marteau, son ami d'enfance. Ce serait mal.

C'est avec ces idées et ces maximes que Joseph Marteau, après avoir passé en un jour par les sentimens les plus contraires, se résolut à hâter de tout son pouvoir la réconciliation d'André avec Geneviève.

— Je m'abandonne à toi comme à mon meilleur, comme à mon seul ami, lui dit André; dis-moi ce qu'il faut faire, aide-moi, réfléchis et décide pour moi; j'exécuterai aveuglément tes ordres.

—Eh bien! lui dit Joseph, il faut procéder honnêtement, si nous voulons avoir l'assentiment de Geneviève. Va trouver ton père sur-le-champ, et demande-lui son consentement. S'il te l'accorde, écris à Geneviève pour la prier de revenir, je porterai la lettre, et je lui dirai tout ce qui pourra la décider. S'il refuse, nous partons sans le prévenir, et nous procédons cavalièrement avec lui.

— Ne pourrais-tu me sauver l'horreur de cet entretien? dit André : j'aimerais mieux me battre avec dix hommes que de parler à mon père.

— Impossible, impossible! dit Joseph : il refusera, il te brutalisera, il n'en faut pas douter; tant mieux! tous les torts seront de son côté, et nous aurons le droit d'agir vigoureusement.

André se décida enfin, et trouva son père occupé à nettoyer ses fusils de chasse. Il entra timidement, et fit crier la porte en l'ouvrant lentement et d'une main tremblante.

— Voyons! qu'y a-t-il? Qu'est-ce que c'est? dit le marquis impatienté : pourquoi n'entrez-vous pas franchement? Vous avez toujours l'air d'un voleur ou d'un pauvre honteux.

— Je viens vous demander un moment d'entretien, répondit

André d'un air froid et craintif. C'était la première fois qu'il essayait d'avoir une explication avec son père. Le marquis fut si surpris, qu'il leva les yeux et toisa André de la tête aux pieds. Il pressentit en un instant le sujet de cette démarche, et la colère s'alluma dans ses veines avant que son fils eût dit un mot. Tous deux gardèrent le silence, puis le marquis s'écria : — Allons, tonnerre de Dieu! êtes-vous venu ici pour me regarder le blanc des yeux? parlez, ou allez-vous-en.

— Je parlerai, mon père, dit André, à qui le sentiment de l'offense donnait un peu de courage. Je viens vous déclarer que je suis amoureux de Geneviève la fleuriste, et que mon intention est de l'épouser, si vous voulez bien m'accorder votre consentement...

— Et si je ne l'accorde pas, s'écria le marquis en se contenant un peu, que ferez-vous?

— J'essaierai de vous fléchir; et si je ne le peux pas...

— Eh bien?

André resta cinq minutes sans répondre. Les yeux étincelans de son père le tenaient en arrêt comme le lièvre fasciné sous le regard du chien de chasse, qui n'ose faire un mouvement. — Eh bien! monsieur l'épouseur de filles, dit le marquis d'un ton moqueur et méprisant, que ferez-vous, si je vous défends de mettre les pieds hors de la maison d'ici à un an?

— Je désobéirai à mon père, répondit André en s'animant, car mon père aura agi avec moi d'une manière injuste et insensée.

Rien au monde ne pouvait irriter le marquis plus que les paroles et le maintien de son fils. Un caractère plus hardi et plus souple aurait su flatter cet orgueil impérieux et brutal : mais André n'avait pas le courage de caresser un si rude animal. Tout ce qu'il pouvait, c'était de faire bonne contenance devant lui, et de ne pas s'abandonner à la tentation de fuir son aspect terrifiant.

— Ah! nous y voilà! dit le marquis en grinçant des dents et en se frottant les mains : voilà où nous devions en venir! Eh bien! qu'il en arrive ce qu'il plaira à Dieu, pleurez, maigrissez, mourez; aussi bien, les sots comme vous ne sont pas dignes de vivre : mais certainement vous n'aurez pas mon consentement. Vous attendrez

ma mort si vous voulez : je n'ai pas encore envie d'en finir pour vous laisser la liberté d'épouser une...

André fit un mouvement pour sortir afin de ne pas entendre injurier Geneviève. Le marquis le retint par le bras et le força d'écouter un déluge de menaces et d'imprécations. Il fit entrer, dans ce sermon très peu chrétien, une espèce de récrimination sentimentale à sa manière. Il lui reprocha tous les bienfaits de sa tendresse, et lui présenta, comme des preuves d'une adorable sollicitude, les soins vulgaires qu'impose à tous les hommes le plus simple sentiment des devoirs de la paternité. Il le fit en des termes qui eussent rendu son discours aussi bouffon qu'il espérait le rendre pathétique, si André eût été capable d'avoir une pensée plaisante en cet instant. — Quand vous êtes venu au monde, lui dit-il, vous étiez si chétif et si laid, que pas une femme de la commune ne voulut vous prendre en nourrice : c'était une trop grande responsabilité que de se charger de vous. Je trouvai enfin une pauvre misérable à la Chassaigne, qui offrit de vous emporter : mais quand je vous vis dans son tablier, pauvre araignée, je craignis que le soleil ne vous fît fondre dans le trajet, et je vous tirai de là, pour vous jeter sur mon propre lit. Alors je fis venir ma plus belle chèvre, une chèvre de deux ans, qui venait de mettre bas pour la première fois, et je vous la donnai pour nourrice. Je fis tuer les chevreaux et je les mangeai, et pourtant c'étaient deux beaux chevreaux ! tout le monde avait regret de voir deux *élèves* d'une si bonne race aller à la boucherie; mais je ne reculai devant aucun sacrifice pour sauver cet avorton qui ne devait cependant me donner que des chagrins. Je vous gardai à la maison pendant les années où un enfant est le plus désagréable. Je me résignai à entendre les criailleries de maillot que je déteste : vous n'avez pas fait une dent sans que j'aie donné un mouchoir ou un tablier à la servante qui prenait soin de vous. C'était, ma foi ! une belle fille ! je n'avais pas choisi la plus laide du pays, et je la payais cher ! Je voulais qu'on n'eût pas à me reprocher d'avoir négligé quelque chose pour ce fils malingre qui me causait tant d'embarras, et qui devait ne m'être jamais bon à rien. Combien de fois ne me suis-je pas levé au milieu de la nuit pour vous préparer des *breuvages*, quand on venait me dire que vous aviez des convulsions !

André aurait pu trouver à toutes ces grandes actions de son père des explications fort prosaïques. Sans parler des petits cadeaux à la servante, qui, dans le pays, n'étaient pas uniquement attribués à la tendresse paternelle, il aurait pu se rappeler aussi que le marquis avait coutume de passer les nuits dans la plus grande agitation quand un de ses bestiaux était malade; et quant aux fameux *breuvages* qu'il préparait lui-même, et pareils en tout à ceux qu'il distribuait largement à ses bœufs de travail, André avait souvent fait, dans son enfance, le rude essai de ses forces contre l'énergie de ces potions diaboliques.

Mais André était si bon et si doux, qu'il fut un instant ému et persuadé par ces grossières démonstrations d'amitié. Le marquis l'observait attentivement, tout en poursuivant sa déclamation.

Il vit sur son visage des traces d'attendrissement, et, empressé de ressaisir son empire, il en profita pour frapper les derniers coups. Mais il le fit d'une façon maladroite. Il se risqua à vouloir couvrir d'infamie la conduite de Geneviève, à la présenter comme une intrigante qui tâchait d'envahir le cœur et la fortune d'un enfant crédule. André retrouva, comme par enchantement, le peu de forces qu'il avait apportées à cet entretien. Il sortit en déclarant à son père qu'il appellerait à son secours la justice, le bon sens et les lois, s'il le fallait. Avec une résistance plus patiente et plus ménagée, il aurait pu vaincre l'obstination du marquis. Mais André craignait trop la fatigue du cœur et de l'esprit pour entreprendre une lutte quelconque; Joseph, avec les plus loyales intentions du monde, n'était pas un juge bien éclairé dans un cas de conscience.

Il vint à sa rencontre sur l'escalier et lui dit :

— J'ai entendu le commencement et la fin de la querelle. Cela s'est passé comme je m'y attendais. Le char-à-bancs est prêt. Partons.

Ils partirent si lestement, que le marquis n'eut pas le temps de s'en apercevoir. Joseph, enchanté de faire un coup de tête, fouettait son cheval en riant aux éclats; et André, tout tremblant, songeait à la première journée qu'il avait passée avec Geneviève au *Château Fondu*, et qu'il avait conquise par une fuite pareille.

Ils trouvèrent la patache, inclinée sur son brancard, à la porte d'un cabaret, dans un petit village de la Marche. Il ne faisait pas encore jour. Le conducteur savourait un cruchon de vin du pays, acide comme du vinaigre, et qu'il préférait fièrement à celui des meilleurs crûs. Joseph et André jetèrent un regard empressé autour de la salle, qu'éclairait faiblement la lueur d'un maigre foyer. Ils aperçurent Geneviève, assise dans un coin, la tête appuyée sur ses mains, et le corps penché sur une table. André la reconnut à son petit schall violet, qu'elle avait serré autour d'elle pour se préserver du froid du matin, et à une mèche de cheveux noirs, qui s'échappait de son bonnet, et qui brillait sur sa main comme une larme. Succombant à la fatigue d'une nuit de cahots, la pauvre enfant dormait dans une attitude de résignation si douce et si naïve, qu'André sentit son cœur se briser d'attendrissement. Il s'élança et la serra dans ses bras en la couvrant de baisers et de sanglots. Geneviève s'éveilla en criant, crut rêver, et s'abandonna aux caresses de son amant, tandis que Joseph, ému péniblement, leur tourna le dos, et, dans sa colère, donna un grand coup de pied au chat qui dormait sur la cendre du foyer.

Geneviève voulait résister et poursuivre sa route. André appela Joseph à son secours et le conjura d'attester la fermeté de sa conduite envers son père. Le bon Joseph imposa silence à sa mauvaise humeur, et exagéra la bravoure et les grandes résolutions d'André. Geneviève avait bien envie de se laisser persuader. On tint conseil. On donna pour boire au conducteur afin qu'il attendît une heure de plus, ce qui fut d'autant plus facile que Geneviève était le seul voyageur de la patache.

Geneviève fit observer que son départ devait déjà être connu de toute la ville de L...., qu'un brusque retour avec André serait un sujet de scandale ou de moquerie; jusque-là on pouvait croire à la maladie de sa cousine. Il ne fallait pas donner à toute cette histoire la tournure d'un dépit amoureux ou d'un caprice romanesque. La jalousie d'Henriette impliquerait Joseph dans cette combinaison d'évènemens, d'une manière étrange et ridicule. André, toujours ardent et courageux quand il ne s'agissait que de prévoir les obstacles, prétendait qu'il fallait fouler aux pieds toutes ces considérations. Joseph, plus tranquille, approuva toutes les observations de

Geneviève, et décida, en dernier ressort, qu'elle devait passer huit jours à Guéret, tandis qu'André reviendrait à L..... et s'établirait chez lui. Ce temps devait être consacré à faire, par lettres, de nouvelles démarches respectueuses auprès du marquis, après quoi on s'occuperait des démarches légales. Geneviève, à ce mot, secoua la tête sans rien dire; son parti était pris de ne jamais recourir à ces moyens-là. Elle mettait son dernier espoir dans la persévérance d'André à persuader son père. Elle ignorait que cette persévérance avait duré une demi-heure et ne devait pas se ranimer.

Ils se séparèrent donc avec mille promesses mutuelles de se rejoindre à la fin de la semaine, et de s'écrire tous les jours. André, selon le conseil de Joseph, écrivit à son père et ne reçut pas de réponse. Geneviève résolut d'attendre le résultat de ces tentatives pour prendre un parti. Nouvelles lettres d'André, nouveau silence du marquis. Geneviève prolongea son absence. André, au désespoir, fit faire une première sommation à son père et partit pour Guéret. Il se jeta aux pieds de Geneviève et la supplia de revenir avec lui, ou de lui permettre de rester près d'elle. Elle était près de consentir à l'un ou à l'autre, lorsqu'il eut la mauvaise inspiration de lui apprendre le dernier acte de fermeté qu'il venait de faire auprès du marquis. Cette nouvelle causa un profond chagrin à Geneviève. Elle la désapprouva formellement et se plaignit de n'avoir pas été consultée. Au milieu de sa tristesse, elle éprouva un peu de ressentiment contre son amant, et ne put se défendre de l'exprimer.

— Voilà où tu m'as entraînée, lui dit-elle. J'ai toujours voulu t'éloigner ou te fuir, et par ton imprudence, tu m'as jetée dans un abîme dont nous ne sortirons jamais. Me voilà couverte de honte, perdue, et, pour laver cette tache, il faut que je t'exhorte à violer tous les devoirs de la piété filiale. Non, c'est impossible, André; il vaut mieux souffrir et n'être pas coupable. Réussir au prix du remords, c'est se condamner dès cette vie aux tourmens de l'enfer.

André ne savait que répondre à ces scrupules, que d'ailleurs il partageait. Il sentait que son devoir était de la quitter et de lui laisser accomplir son courageux sacrifice, dût-il en mourir de chagrin. Mais cela était plus que tout le reste au-dessus de ses forces;

il se jetait à genoux, pleurait, et demandait la pitié et les consolations de Geneviève.

Geneviève était forte et magnanime; mais elle était femme, et elle aimait. Après l'élan qui la portait aux grandes résolutions, la tendresse et l'instinct du bonheur parlaient à leur tour. Elle regrettait de n'avoir pas pour appui un amant plus courageux qu'elle.

— Ah! disait-elle à André, tu m'entraînes dans le mal; tu me fais manquer à l'estime que je voulais avoir pour moi-même : je ne m'en consolerai pas, et je ne pourrai jamais cesser de t'accuser un peu. Avec un homme plus fort que toi, j'aurais pratiqué les vertus héroïques : il me semble que j'en suis capable, et que ma destinée était de faire des choses extraordinaires. Et pourtant, je vais tomber dans une existence coupable, égoïste et honteuse. Je vais travailler sordidement à épouser un homme plus riche que moi, et pourquoi? pour imposer silence à la calomnie. André, André, renonce à moi; il en est encore temps; crains que, si je te cède aujourd'hui, je ne m'en repente demain.

— Tu as raison, disait André, séparons-nous; et il tombait dans les convulsions. Son faible corps se refusait à ces émotions violentes. Geneviève n'avait pas le courage surhumain de l'abandonner et de le désespérer dans ces momens cruels. Elle lui promettait tout ce qu'il voulait, et elle finit par retourner à L... avec lui.

XVII.

Alors commença pour tous deux une vie de souffrances continuelles. D'une part, le marquis, furieux de la sommation de l'huissier, se plaignait à tout le pays de l'insolence de son fils, et de l'impudente ambition de cette ouvrière qui voulait usurper le noble nom de sa famille. Il trouvait beaucoup de gens envieux du mérite de Geneviève, ou avides de colporter les secrets d'autrui, et les calomnies débitées contre la pauvre fille acquirent une publicité effrayante. Toutes les prudes de la ville, et le nombre en était grand, lui retirèrent leur pratique, et se portèrent en foule chez une marchande qui avait profité de l'absence de Geneviève pour venir s'établir à L... Ses fleurs étaient ridicules auprès de celles de

Geneviève. Mais qui pouvait s'en soucier ou s'en apercevoir, si ce n'est deux ou trois amateurs de botanique, qui cultivaient des fleurs et n'en commandaient pas? Le besoin vint assiéger la pauvre fleuriste; personne ne s'en douta, et André moins que tout autre, tant elle sut bien cacher sa pénurie; mais elle supporta de longs jeûnes, et sa santé s'altéra sérieusement.

L'amitié d'Henriette, qui lui avait été douce et secourable autrefois, lui fut tout-à-fait ravie. La dernière fuite de Joseph, les fréquentes visites qu'il continuait à rendre à Geneviève, et surtout l'indifférence qu'il ne pouvait plus dissimuler, furent autant de traits envenimés dont Henriette reçut l'atteinte, et dont elle retourna la pointe vers sa rivale. Elle était bonne, et son premier mouvement était toujours généreux; mais elle n'avait pas l'ame assez élevée pour résister à l'humiliation de l'abandon et aux railleries de ses compagnes. Elle accablait Geneviève de menaces ridicules. La malheureuse enfant perdit enfin ce noble et tranquille orgueil qui l'avait soutenue jusque-là. Elle devint craintive, et sa raison s'affaiblit; elle passait les nuits dans une solitude effrayante; son imagination, troublée par la fièvre, l'entourait de fantômes : tantôt c'était le marquis, tantôt Henriette qui la foulaient aux pieds et lui dévoraient le cœur, tandis qu'André dormait tranquillement, et, sourd à ses cris, ne s'éveillait pas. Alors elle se levait effarée, baignée de sueur; elle ouvrait sa fenêtre et s'exposait à l'air froid de l'automne. Un matin, André entra chez elle et la trouva évanouie à terre; il voulut ne plus la quitter, et s'obstina à passer les nuits dans la chambre voisine. Il fallut y consentir; elle n'avait pas une amie pour la secourir. Ni Geneviève, ni André, qui était réduit au même dénuement, n'avait le moyen de payer une garde; d'ailleurs André l'aurait-il remise à des soins mercenaires, quand il croyait pouvoir la soigner avec le respect et la sécurité d'un frère?

Il ne savait pas à quel danger il s'exposait. Au milieu de la nuit, les cris de Geneviève le réveillaient en sursaut; il se levait et la trouvait à moitié nue, pâle et les cheveux épars. Elle se jetait à son cou, en lui disant : Sauve-moi! sauve-moi! Et quand cet accès de frayeur fébrile était passé, elle retombait épuisée dans ses bras, et s'abandonnait indifférente et presque insensible à ses caresses. André s'était juré de ne jamais profiter de ces momens d'accable-

ment et d'oubli. Il s'asseyait à son chevet, et l'endormait en la soutenant sur son cœur; mais ce cœur palpitait de toute l'ardeur de la jeunesse et d'une passion long-temps comprimée. Chaque nuit, il espérait calmer le feu dont il était dévoré par une étreinte plus forte, par un baiser plus passionné que la veille, et il croyait chaque nuit pouvoir s'arrêter à cette dernière caresse brûlante, mais chaste encore.

Qu'y a-t-il d'impur entre deux enfans beaux et tristes et abandonnés du reste du monde? Pourquoi flétrir la sainte union de deux êtres à qui Dieu inspire un mutuel amour? André ne put combattre long-temps le vœu de la nature. Geneviève malade et souffrante lui devenait plus chère chaque jour. Le feu de la fièvre animait sa beauté d'un éclat inaccoutumé; avec cette rougeur et ces yeux brillans, c'était une autre femme, sinon plus aimée, du moins plus désirable. André ne savait pas lutter contre lui-même, il succomba, et Geneviève avec lui.

Quand elle retrouva ses forces et sa raison, il lui sembla qu'elle sortait d'un rêve, ou qu'un des génies des contes arabes l'avait portée dans les bras de son amant durant son sommeil. Il se jeta à ses pieds, les arrosa de larmes, et la conjura de ne pas se repentir du bonheur qu'elle lui avait donné. Geneviève pardonna d'un air sombre et avec un cœur désespéré; elle avait trop de fierté pour ne pas haïr tout ce qui ressemblait à une victoire des sens sur l'esprit; elle n'osa faire des reproches à André; elle connaissait l'exaspération de sa douleur au moindre signe de mécontentement qu'elle lui donnait, elle savait qu'il était si peu maître de lui-même, que dans sa souffrance, il était capable de se donner la mort.

Elle supporta son chagrin en silence; mais, au lieu de tout pardonner à l'entraînement de la passion, elle sentit qu'André lui devenait moins cher et moins sacré de jour en jour. Elle l'aimait peut-être avec plus de dévouement; mais il n'était plus pour elle, comme autrefois, un ami précieux, un instituteur vénéré; la tendresse demeurait, mais l'enthousiasme était mort. Pâle et rêveuse entre ses bras, elle songeait au temps où ils étudiaient ensemble sans oser se regarder, et ce temps de crainte et d'espoir était pour elle mille fois plus doux et plus beau que celui de l'entier abandon.

Pour comble de malheur, Geneviève devint grosse : alors il n'y

eut plus à reculer, André fit les sommations de rigueur à son père, et un soir, Geneviève, appuyée sur le bras de Joseph, alla à l'église, et reçut l'anneau nuptial de la main d'André. Elle avait été le matin à la mairie avec le même mystère; ce fut un mariage triste et commis en secret, comme une faute.

La misère où tombait de jour en jour ce couple malheureux, et surtout la grossesse de Geneviève mettaient André dans la nécessité de réclamer sa fortune; mais Geneviève s'opposait avec force à cette dernière démarche. — Non, disait-elle, c'est bien assez de lui avoir désobéi, et d'avoir bravé sa malédiction et sa colère; il ne faut pas mériter son mépris et sa haine. Jusqu'ici, il peut dire que je suis une insensée, qui s'est éprise de son fils et qui l'a entraîné dans le malheur; il ne faut pas qu'il dise que je suis une vile créature qui veut le dépouiller de son argent pour s'enrichir.

André voyait les souffrances et les privations que la misère imposait à sa femme : il aurait dû surmonter les scrupules de Geneviève et sacrifier tout à la conservation de celle qui allait le rendre père; mais cet effort était pour lui le plus difficile de tous. Il savait que le marquis tenait encore plus à l'argent qu'au plaisir de commander; il prévoyait des lettres de reproches et de menaces plus terribles que toutes celles qu'il avait reçues de lui à l'occasion de son mariage, et puis il se flattait de faire vivre Geneviève par son travail. Il avait obtenu, avec bien de la peine, un misérable emploi dans un collége. André était instruit et intelligent, mais il n'était pas *industrieux*. Il ne savait pas s'appliquer et s'attacher à une profession, en tirer parti, et s'élever, par sa persévérance, jusqu'à une position meilleure et plus honorable. Ce métier de cuistre lui était odieux : il le remplissait avec une répugnance qui lui attirait l'inimitié des élèves et des professeurs. On l'accabla de vexations qui lui rendirent l'exercice de son misérable état de plus en plus pénible; il les supporta du mieux qu'il put, mais sa santé en souffrit. Chaque soir, en rentrant chez lui, il avait des attaques de nerfs, et souvent le matin il était si brisé, et il se sentait le cœur tellement dévoré de douleur et de colère, qu'il lui était impossible de se traîner jusqu'à sa classe : on le renvoya.

Joseph lui avait ouvert sa bourse; mais il était pauvre, chargé de famille. D'ailleurs Geneviève, à l'insu de laquelle André avait

accepté d'abord les secours de son ami, avait fini par s'apercevoir de ces emprunts, et elle s'y opposait désormais avec fermeté. Elle supportait la faim et le froid avec un courage héroïque, et se condamnait aux plus grossiers travaux, sans jamais faire entendre une plainte. Il était assez malheureux; assez de tourmens, assez de remords le déchiraient: elle essaya de le consoler en pleurant avec lui. Mais une femme ne peut pas aimer d'amour un homme qu'elle sent inférieur à elle; l'amour sans vénération et sans enthousiasme n'est plus que de l'amitié : l'amitié est une froide compagne pour aider à supporter les maux immenses que l'amour a fait accepter.

Joseph ne voyait de tout cela que l'air souffrant et abattu d'André et sa situation précaire; il ne savait plus quel conseil ni quel secours lui donner. Un matin, il prit sa gibecière et son fusil, acheta un lièvre en traversant le marché, et s'en alla à travers champs au château de Morand. Il y avait six mois qu'il n'avait eu de rapports directs avec le marquis; il savait seulement que celui-ci s'en prenait à lui de tout ce qui était arrivé, et parlait de lui avec un vif ressentiment. — Il en arrivera ce qui pourra, se disait Joseph en chemin; mais il faut que je tente quelque chose sur lui, n'importe quoi, n'importe comment. Joseph Marteau n'est pas une bête, il prendra conseil des circonstances, et tâchera d'étudier son marquis de la tête aux pieds, pour s'en emparer.

Le marquis ne s'attendait guère à sa visite. Il assistait à un semis d'orge dans un de ses champs; Joseph, en l'apercevant, fut surpris du changement qui s'était opéré dans ses traits et dans son attitude. La révolte et l'abandon d'André avaient bien porté une certaine atteinte à son cœur paternel; mais son principal regret était de n'avoir plus personne à tourmenter et à faire souffrir. La grosse philosophie de tous ceux qui l'entouraient recevait stoïquement les bourrasques de sa colère; l'effroi, la pâleur et les larmes d'André étaient des victoires plus réelles, plus complètes, et il ne pouvait se consoler d'avoir perdu ces triomphes journaliers.

Joseph s'attendait au froid accueil qu'il reçut; aussi fit-il bonne contenance, comme s'il ne se fût aperçu de rien.

— Je ne comptais pas sur le plaisir de vous voir, lui dit M. de Morand.

— Oh! ni moi non plus, dit Joseph; mais passant par ce che-

min, et vous voyant si près de moi, je n'ai pu me dispenser de vous souhaiter le bonjour.

— Sans doute, dit le marquis, vous ne pouviez pas vous en dispenser..... d'autant plus que cela ne vous coûtait pas beaucoup de peine.

Joseph secoua la tête avec cet air de bonhomie qu'il savait parfaitement prendre quand il voulait.

— Tenez, voisin, dit-il (je vous demande pardon, je ne peux me déshabituer de vous appeler ainsi), nous ne nous comprenons pas, et puisque vous voilà, il faut que je vous dise ce que j'ai sur le cœur. J'étais bien résolu à n'avoir jamais cette explication avec vous; mais quand je vous ai vu là, avec cette brave figure, que j'avais tant de plaisir à rencontrer quand je n'étais pas plus haut que mon fusil, ç'a été plus fort que moi, il a fallu que je misse mon dépit de côté, et que je vinsse vous donner une poignée de main. Touchez là. Deux honnêtes gens ne se rencontrent pas tous les jours dans un chemin, comme on dit.

La grosse cajolerie avait un pouvoir immense sur le marquis : il ne put refuser de prendre la main de Joseph; mais en même temps il le regarda en face d'un air de surprise et de mécontentement.

— Qu'est-ce que cela signifie? dit-il; vous prétendez avoir du dépit contre moi, et vous avez l'air de me pardonner quelque chose, quand c'est moi qui...

— Je sais ce que vous allez dire, voisin, interrompit Joseph, et c'est de cela que je me plains; je sais de quoi vous m'accusez, et je trouve mal à vous de soupçonner un ami sans l'interroger.

— Sur quoi, diable! voulez-vous que je vous interroge, quand je suis sûr de mon fait? N'avez-vous pas emmené mon fils sous mes yeux, pour le conduire à la recherche de cette folle, qui, sans vous, s'en allait à Guéret et ne revenait peut-être plus? N'avez-vous pas été compère et compagnon dans toutes ces belles équipées? N'avez-vous pas conseillé à André de m'insulter et de me désobéir? N'avez-vous pas donné le bras à la mariée le jour de cet honnête mariage? Répondez à tout cela, Joseph, et interrogez un peu votre conscience; elle vous dira que je devrais retirer ma main de la vôtre, quand vous me la tendez.

Joseph sentit que le marquis avait raison, et il fit un effort sur lui-même pour ne pas se déconcerter.

— Je conviens, dit-il, que les apparences sont contre moi, marquis; mais si nous nous étions expliqués au lieu de nous fuir, vous verriez que j'ai fait tout le contraire de ce que vous croyez. Le jour où j'ai emmené André avec votre char-à-bancs et mon cheval, il est vrai, je crois avoir rempli mon devoir d'ami sincère envers le père autant qu'envers le fils.

— Comment cela, je vous prie? dit le marquis en haussant les épaules.

— Comment cela? reprit Joseph avec une effronterie sans pareille : ne vous souvient-il plus de la colère épouvantable et de l'insolente ironie de votre fils durant cette dernière explication que vous eûtes ensemble?

— Il est vrai que jamais je ne l'avais vu si hardi et si têtu, répondit le marquis.

— Eh bien! dit Joseph, sans moi, il aurait dépassé toutes les bornes du respect filial : quand je vis ce malheureux jeune homme exaspéré de la sorte, et résolu à vous dire l'affreux projet qu'il avait conçu dans le désespoir de la passion...

— Quel projet? interrompit le marquis. Son mariage? il me l'a dit assez clairement, je pense.

— Non, non, marquis, quelque chose de bien pis que cela, et que, grace à moi, il renonça à exécuter ce jour-là.

— Mais qu'est-ce donc?

— Impossible de vous le dire : vos cheveux se dresseraient. Ah! funestes effets de l'amour! Heureusement je réussis à l'entraîner hors de la maison paternelle; j'espérais le tromper, lui faire croire que nous courions après sa belle, et à la faveur de la nuit, l'emmener coucher à ma petite métairie de Granières, où peut-être il se serait calmé et aurait fini par entendre raison; mais il s'aperçut de la feinte, et après m'avoir fait plusieurs menaces de fou, il s'élança à bas du char-à-bancs, et se mit à courir à travers champs comme un insensé. J'eus une peine incroyable à le rejoindre, et avant de le saisir a bras le corps, j'en reçus plusieurs coups de poing assez vigoureux...

— Impossible! dit le marquis, jusque-là demi persuadé, mais que cette dernière impudence de Joseph commençait à rendre incrédule; André n'a jamais eu la force de donner une chiquenaude à une mouche.

— Ne savez-vous pas, marquis, dit Joseph sans se troubler, que, dans l'exaspération de l'amour ou de la folie, les hommes les plus faibles deviennent robustes? Ne vous souvenez-vous pas de lui avoir vu des attaques de nerfs si violentes, que vous aviez de la peine à le tenir, vous, qui certes n'êtes pas une femmelette?

— Bah! c'est que je craignais de le briser en le touchant.

— Oh bien! moi, précisément par la même raison, je me laissai gourmer jusqu'à ce qu'il s'apaisât un peu. Alors, voyant qu'il était impossible de l'empêcher d'aller rejoindre Geneviève, je pris le parti de l'accompagner pour tâcher de rendre cette entrevue moins dangereuse. Est-ce là la conduite d'un traître envers vous, voisin?

— A la bonne heure, dit le marquis; mais depuis vous lui avez certainement donné de mauvais conseils.

— Ceux qui disent cela en ont menti par la gorge, s'écria Joseph en jouant la fureur. Je voudrais les voir là, au bout de mon fusil, pour savoir s'ils oseraient soutenir leur imposture.

— Tu diras ce que tu voudras, Joseph: si tu avais voulu employer ton crédit sur l'esprit d'André, tu l'aurais empêché de faire ce qu'il a fait; mais tu t'es croisé les bras, et tu as dit: Il en arrivera ce qu'il pourra; ce sont les affaires de ce vieux grondeur de Morand; je ne m'en embarrasse guère... Oh! je connais ton insouciance, Joseph, et je te vois d'ici.

Joseph, voyant le marquis sensiblement radouci, redoubla d'audace, et affirma, par les sermens les plus épouvantables, qu'il avait fait son possible pour ramener André au sentiment du devoir: mais André, disait-il, était un lion déchaîné; il n'écoutait plus rien, et montrait un caractère opiniâtre, violent et vindicatif, sur lequel rien ne pouvait avoir prise.

— Chose étrange! dit le marquis en l'écoutant d'un air stupéfait: il était si craintif et si nonchalant avec moi!

— Ne croyez pas cela, marquis, disait Joseph; vous ne l'avez jamais connu: ce garçon-là est sournois en diable!

— C'est vrai, dit le marquis : il avait l'air de se soumettre ; mais je n'avais pas les talons tournés que le drôle désobéissait de plus belle.

— Vous voyez bien que je le connais, reprit Joseph; il a agi de même avec moi : quand je lui avais fait une scène infernale pour le ramener au respect qu'il vous doit, il avait l'air d'être convaincu. Je tournais les talons, et voilà mon drôle qui allait trouver les huissiers pour vous les envoyer.

— Ah! le scélérat! s'écria le marquis en serrant les poings à ce souvenir. Je ne sais pas, Joseph, comment tu peux le fréquenter encore, car tu es toujours ami intime avec lui : on vous voit partout ensemble; tu donnes le bras à sa femme; on a même dit que tu en étais amoureux, et que, durant la maladie d'André, tu avais été au mieux avec elle. Ne m'as-tu pas fait une scène incroyable la nuit où elle a osé venir jusqu'ici? En d'autres circonstances, j'aurais oublié notre vieille amitié, et je t'aurais cassé la tête : vrai, j'étais un peu en colère.

— Voisin, permettez-moi de dire, au nom de notre vieille amitié, que vous aviez tort. Il s'agissait de la vie d'André dans ce moment-là. Je me souciais bien de cette pécore! N'avez-vous pas vu comment je l'ai fait détaler aussitôt qu'André a été rendormi?

— Non, je m'étais endormi moi-même dans ce moment.

— Ah! je suis fâché que vous n'ayez pas vu cela. Je lui ai dit son fait; et à présent, croyez-vous que je ne le lui dise pas tous les jours? Quant à elle, c'est, après tout, une assez bonne fille, douce, rangée, et pleine de bons sentimens. J'en ai eu mauvaise opinion autrefois; mais je suis bien revenu sur son compte. Je suis sûr que vous n'auriez pas à vous plaindre d'elle, si vous la connaissiez. Celui qui n'entend raison sur rien, celui qui menace et exécute, c'est André. Vous n'avez pas l'idée de ce qu'est votre fils à présent, marquis; et si vous saviez ce qu'il a résolu et ce que jusqu'ici j'ai réussi à empêcher, vous ne diriez pas que je lui donne de mauvais conseils.

— Il faut que tu me dises ce qu'il a résolu contre moi. Ah! je m'en moque bien! Je voudrais bien voir qu'il essayât du nouveau!

— Il y a des choses que le caractère le plus ferme et l'esprit le plus sensé ne peuvent ni prévenir, ni empêcher, dit Joseph d'un air grave : les nouvelles lois donnent aux enfans un recours si étendu contre l'autorité sacrée des parens!

Le marquis commença à prévoir l'ouverture que lui préparait Joseph. Il y avait pensé plus d'une fois, et s'était flatté que son fils n'oserait jamais en venir là. Grossièrement abusé par la feinte amitié de Joseph, il commença à concevoir des craintes sérieuses, et il jeta autour de lui un regard étrange, que Joseph interpréta sur-le-champ. Il se promit de profiter de la terreur cupide du marquis ; et, pour s'emparer de lui de plus en plus, il s'invita adroitement à dîner. Ma demande n'est pas trop indiscrète, dit-il en tirant de sa gibecière le lièvre qu'il avait acheté au marché : j'ai précisément sur moi le rôti.

— C'est une belle pièce de gibier, dit le marquis en examinant le lièvre d'un air de connaisseur.

— Je le crois bien, dit Joseph ; mais ne me faites pas trop de complimens, car c'est votre bien que je vous rapporte : j'ai tué *ça* sur vos terres.

— En vérité? dit le marquis, dont les yeux brillèrent de joie : eh bien! tu vois, ils prétendent tous qu'il n'y a pas de lièvres dans ma commune! Moi je sais qu'il y en a de beaux et de bons, puisque j'en élève tous les ans plus de cinquante que je lâche en avril dans mes champs. Ça me coûte gros; mais enfin, c'est agréable de trouver un lièvre dans un sillon de temps en temps.

— A qui le dites-vous?

— Eh bien! tu sais les tracasseries de mes voisins pour ces malheureux lièvres. L'un disait : Il se ruine, il fait des folies ; l'autre : Il a perdu la tête; jamais lièvres ne multiplieront dans un terrain si sec et si pierreux ; ils s'en iront tous du côté des bois. Un troisième disait : Le marquis fournit de lièvres la table du voisin ; il fait des élèves pour sa commune, mais ils iront brouter le serpolet de Theil. Jusqu'à mon garde champêtre qui me soutient effrontément n'avoir jamais vu la trace d'un lièvre sur nos guérets.

— Eh bien! qu'est-ce que c'est que ça? dit Joseph en balançant d'un air superbe son lièvre par les oreilles : est-ce un âne? est-ce une souris? Je voudrais bien que le garde champêtre et tous les

voisins fussent là pour me dire si ce que je tiens là est une chouette ou un oison.

Cette aimable plaisanterie fit rire aux éclats le marquis triomphant.

— Dis-moi, Joseph, est-ce le seul lièvre que tu aies vu *sur* la commune?

— Ils étaient trois ensemble, répondit Joseph sans hésiter. Je crois bien que j'en ai blessé un qui ne s'en vantera pas.

— Ils étaient trois! dit le marquis enchanté.

— Trois, qui se promenaient comme de bons bourgeois dans la Marsèche de Lourche. Il y a une *mère* certainement; je l'ai reconnue à sa manière de courir. Elle doit être pleine.

— Ah! jamais lièvres ne multiplieront sur les terres du marquis! dit M. de Morand d'un air goguenard, en se frottant les mains. Et dis-moi, Joseph, tu n'as pas tiré sur la mère?

— Plus souvent! Je sais le respect qu'on doit à la progéniture. Ah! par exemple, nous lâcherons quelques coups de fusil à ces petits messieurs-là dans six mois, quand ils auront eu le temps d'être papa et maman à leur tour.

— Oui, s'écria le marquis, je veux que nous fassions un dîner avec tous les voisins; et pour les faire enrager, on n'y servira que du lièvre tué sur les terres de Morand.

— Premier service, civet de lièvre, s'écria Joseph; roti, râble de lapereau; entremets, filets de lièvre en salade, pâté de lièvre, purée, hachis... Les convives seront malades de colère et d'indigestion.

En réjouissant son hôte par ces grosses facéties, Joseph arriva avec lui au château. Le dîner fut bientôt prêt. Le fameux lièvre, qui peut-être avait passé son innocente vie à six lieues des terres du marquis, fut trouvé par lui savoureux et plein d'un goût de terroir qu'il prétendait reconnaître. Le marquis s'égaya de plus en plus à table, et quand il en sortit, il était tout-à-fait bonhomme et disposé à l'expansion. Joseph s'était observé, et tout en feignant de boire souvent, il avait ménagé son cerveau. Il fit alors en lui-même une récapitulation du plan territorial de Morand. Élevé dans les environs, habitué depuis l'enfance à poursuivre le gibier le long des haies du voisin, il connaissait parfaitement la topogra-

phie des terres héréditaires de Morand, et celle des propriétés de même genre apportées en dot par sa femme. Il choisit en lui-même le plus beau champ parmi ces dernières, et pria le marquis de l'y conduire, sans rien laisser soupçonner de son intention. — On m'a dit que vous aviez planté cela d'une manière splendide; si ce n'est pas abuser de votre complaisance, allons un peu de ce côté-là. — Le marquis fut charmé de la proposition : rien ne pouvait le flatter plus que d'avoir à montrer ses travaux agricoles. Ils se mirent donc en route : chemin faisant, Joseph s'arrêta sur le bord d'une traîne, comme frappé d'admiration. — Tudieu! quelle luzerne! s'écria-t-il; est-ce de la luzerne, voisin? quel diable de fourrage est-ce là? C'est vigoureux comme une forêt, et bientôt on s'y promènera à couvert du soleil.

— Ah! dit le marquis, je suis bien aise que tu voies cela; je te prie d'en parler un peu dans le pays : c'est une expérience que j'ai faite, un nouveau fourrage essayé pour la première fois dans nos terres.

— Comment cela s'appelle-t-il?

— Ah! ma foi, je ne saurais pas te dire; cela a un nom anglais ou irlandais que je ne peux jamais me rappeler : la société d'agriculture de Paris envoie tous les ans à notre société départementale (dont tu sais que je suis le doyen) différentes sortes de graines étrangères. Ça ne réussit pas dans toutes les mains.

— Mais dans les vôtres, voisin, il paraît que ça prospère. Il faut convenir qu'il n'y a peut-être pas deux cultivateurs en France qui sachent, comme vous, retourner une terre et lui faire produire ce qu'il vous plaît d'y semer. Vous êtes pour les prairies artificielles, n'est-ce pas?

— Je dis, mon enfant, qu'il n'y a que ça, et que celui qui voudra avoir du bétail un peu présentable, dans notre pays, ne pourra jamais en venir à bout sans les regains. Nous avons trop peu de terrain à mettre en pré, vois-tu; il ne faut pas se dissimuler que nous sommes secs comme l'Arabie : ça aura de la peine à prendre : le paysan est entêté et ne veut pas entendre parler de changer la vieille coutume. Cependant ils commencent à en revenir un peu.

— Parbleu! je le crois bien; quand on voit au marché des bœufs comme les vôtres, on est forcé d'y faire attention. Pour moi, c'est

une chose qui m'a toujours tourmenté l'esprit. L'autre jour encore, j'en ai vu passer une paire qui allait à la Berthenox, et je me disais : Que diable leur fait-il manger pour leur donner cette graisse, et ce poil, et cette mine?

— Eh bien! veux-tu que je te dise une chose? Tu vois cette luzernière anglaise : cela m'a rapporté vingt charrois de fourrage l'année dernière.

— Vingt charrois là-dedans! Votre parole d'honneur, voisin?

— Foi de marquis!

— C'est prodigieux! vous me vendrez six boisseaux de cette graine-là, marquis ; je veux la faire essayer dans mon petit domaine de Granières.

— Je te les donnerai, et je t'apprendrai la manière de t'en servir.

— Dites-moi, voisin, qu'est-ce qu'il y avait dans cette terre-là auparavant?

— Rien du tout; du mauvais blé : c'était cultivé par ces vieux Morins, les anciens métayers du père de ma femme; de braves gens, mais bornés. J'ai changé tout cela.

Joseph alongea sa figure de deux pouces, et prenant un air étrangement mélancolique : C'est une jolie prairie, dit-il, ce serait dommage qu'elle changeât de maître !

Cette parole tira subitement le marquis de sa béatitude : il tressaillit.

— Est-ce que tu crois, dit-il après un instant de silence, qu'il y aurait quelqu'un d'assez hardi pour me chercher chicane sur quoi que ce soit?

— Je connais bien des gens, répondit Joseph, qui se ruineraient en procès pour avoir seulement un lambeau d'une propriété comme la vôtre.

Cette réponse rassura le marquis; il crut que Joseph avait fait une réflexion générale, et ayant escaladé pesamment un échalier, il s'enfonça avec lui dans les buissons touffus d'un pâturage.

— Je n'aime pas cela, dit-il en frappant du pied la terre vierge de culture, où depuis un temps immémorial les troupeaux broutaient l'aubépine et le serpolet; je n'aime pas le terrain que l'on ne travaille pas. Les métayers ne veulent pas sacrifier les pâturages,

parce que cela leur épargne la peine de soigner les bœufs à l'étable. Moi, je n'aime pas ces champs d'épines et de ronces où les moutons laissent plus de laine qu'ils ne trouvent de pâture. J'ai déjà mis la moitié de celui-là en froment, et l'année prochaine, je vous ferai retourner le reste; les métayers diront ce qu'ils voudront, il faudra bien qu'ils m'obéissent.

— Certainement, si vos prairies à l'anglaise vous donnent assez de fourrage pour nourrir les bœufs au-dedans toute l'année, vous n'avez pas besoin de pâturaux. Mais est-ce de la bonne terre?

— Si c'est de la bonne terre! une terre qui n'a jamais rien fait! N'as-tu pas vu sur ma cheminée des brins de paille?

— Parbleu oui, des tiges de froment qui ont cinq pieds de haut.

— Eh bien! c'étaient les plus petits. Dans tout ce premier blé, les moissonneurs étaient debout dans les sillons, aussi bien cachés qu'une compagnie de perdrix.

— Diable! mais c'est une dépense, que de retourner un pâtural comme celui-là.

— C'est une dépense qui prend trois ans du revenu de la terre. — Peste! je ne recule devant aucun sacrifice pour améliorer mon bien.

— Ah! dit Joseph avec un grand soupir, qu'André est coupable de mécontenter un père comme le sien! Il sera bien avancé quand il aura retiré son héritage des mains habiles qui y sèment l'or et l'industrie, pour le confier à quelque imbécille de paysan qui le laissera pourrir en jachères!

Le marquis tressaillit de nouveau et marcha quelque temps les mains croisées derrière le dos et la tête baissée. — Tu crois donc qu'André aurait cette pensée? dit-il enfin d'un air soucieux.

— Que trop! répondit Joseph avec une affectation de tristesse laconique. — Heureusement, ajouta-t-il après cinq minutes de marche, que son héritage maternel est peu de chose.

— Peu de chose! dit le marquis, peste! tu appelles cela peu de chose! un bon tiers de mon bien, et le plus pur, le plus soigné!

— Il est vrai que ce domaine est un petit bijou, dit Joseph; des bâtimens tout neufs.

— Et que j'ai fait construire à mes frais, dit le marquis.

— Le bétail superbe! reprit Joseph.

— La race toute renouvelée depuis cinq ans, croisée mérinos, moutons cornus, dit le marquis; il m'en a coûté cinquante francs par tête.

— Ce qu'il y a de joli dans cette propriété de Morand, reprit Joseph, c'est que c'est tout rassemblé, c'est sous la main : votre château est planté là; d'un côté les bois, de l'autre la terre labourable, pas un voisin entre deux, pas un petit propriétaire incommode fourré entre vos pièces de blé, pas une chèvre de paysan dans vos haies; pas un troupeau d'oies à travers vos avoines : c'est un avantage, cela!

— Oui! mais vois-tu, si j'étais obligé par hasard de faire une séparation entre mon bien et celui qui m'est venu de ma femme, les choses iraient tout autrement. Figure-toi que le bien de *Louise* se trouve enchevêtré dans le mien. Quand je l'épousai, je savais bien ce que je faisais. Sa dote n'était pas grosse, mais cela m'allait comme une bague au doigt. Pour faucher ses prés, il n'y avait qu'un fossé à sauter; pour serrer ses moissons, il n'y avait pas de chemin de traverse, pas de charrette cassée, pas de bœuf estropié dans les ornières, on allait et venait de mon grenier à son champ, comme de ma chambre à ma cuisine. C'est pourquoi je la pris pour femme, quoique, du reste, son caractère ne me convînt pas, et qu'elle m'ait donné un fils malingre et boudeur, qui est tout son portrait.

— Et qui vous donnera bien de l'embarras, si vous n'y prenez pas garde, voisin!

— Comment, diable, veux-tu que j'y prenne garde, avec les sacrées lois que nous avons?

— Il faut tâcher, dit Joseph, de s'emparer de son caractère.

— Ah! si quelqu'un au monde pouvait dompter et gouverner un fils rebelle, répondit le marquis, il me semble que c'était moi! Mais que faire avec ces êtres qui ne résistent ni ne cèdent, que vous croyez tenir, et qui vous glissent des mains comme l'anguille entre les doigts du pêcheur?

Joseph vit que le marquis commençait à s'effrayer tout de bon; il le fit passer habilement par un crescendo d'épouvantes, affectant avec simplicité de l'arrêter à toutes les pièces de terre qui appartenaient à André, et que le pauvre marquis, habitué à regarder

comme siennes depuis trente ans, lui montrait avec un orgueil de propriétaire. Quand il avait ingénument étalé tout son savoir-faire dans de longues démonstrations, et qu'il s'était évertué à prouver que le domaine de sa femme avait triplé de revenu entre ses mains, Joseph lui enfonçait un couteau dans le cœur, en lui disant : Quel dommage que vous soyez à la veille d'être dépouillé de tout cela!

Alors le marquis affectait de prendre courage. — Que m'importe? disait-il; il m'en restera toujours assez pour vivre : me voilà vieux.

— Hum! voisin, les belles filles du pays disent le contraire.

— Eh bien! reprenait le marquis, j'aurai toujours moyen d'être aimable et de faire de petits cadeaux à mes bergères, quand je serai content d'elles.

— Eh! sans doute; au lieu du tablier de soie, vous donnerez le tablier de cotonnade; au lieu de la jupe de drap fin, la jupe de droguet. Quand c'est le cœur qui reçoit, la main ne pèse pas les dons.

— Ces drôlesses aiment la toilette, reprit le marquis.

— Eh bien! vous ne réduirez en rien cet article de dépense; vous ferez quelques économies de plus sur la table : au lieu du gigot de mouton rôti, un bon quartier de chair bouillie; au lieu du chapon gras, l'oison du mois de mai. Avec de vrais amis, on dîne joyeusement sans compter les plats.

— Mes gaillards de voisins font pourtant diablement attention aux miens, reprit le marquis; et quand ils veulent manger un bon morceau, ils regardent s'il y a de la fumée au-dessus de la cheminée de ma cuisine.

— Il est certain qu'on dîne joliment chez vous, voisin! *Il en est parlé.* Eh bien! vous établirez la réforme dans l'écurie. Que faites-vous de trois chevaux? un bon bidet à deux fins vous suffit.

— Comme tu y vas! Et la chasse? ne me faut-il pas deux poneys pour tenir la Saint-Hubert?

— Mais votre gros cheval?

— Mon grison m'est nécessaire pour la voiture : veux-tu pas que je fasse tirer mes petites bêtes?

— Eh bien! laissons le grison au râtelier, et descendons à la cave.... Vous faites au moins douze pièces de vin par an?

— Qui se consomment dans la maison, sans compter le vin d'Issoudun.

— Eh bien! nous retrancherons le vin d'Issoudun : vous vendrez six pièces de votre crû, et vous couperez le reste avec de l'eau de prunes sauvages; ce qui vous fera douze pièces de bonne piquette bien verte, bien rafraîchissante.

— Va-t'en à tous les diables avec ta piquette! je n'ai pas besoin de me rafraîchir : ne me parle pas de cela. A mon âge, être dépouillé, ruiné, réduit aux plus affreuses privations! Un père qui s'est sacrifié pour son fils dans toutes les occasions, qui s'arrache le pain de la bouche depuis trente ans! Que faire? Si j'allais le trouver, et lui appliquer une bonne volée de coups de bâton? Qu'en penses-tu, Joseph?

— Mauvais moyen! dit Joseph; vous l'aigririez contre vous, et il ferait pire : il faut tâcher plutôt de le prendre par la douceur, entrer en arrangement, le rappeler auprès de vous.

— Eh bien! oui, dit le marquis, qu'il revienne demeurer avec moi; qu'il abandonne sa Geneviève, et je lui pardonne tout.

— Généreux père! je vous reconnais bien là : mais qu'il abandonne sa Geneviève! abandonner sa femme! c'est chose impossible: il serait capable de m'étrangler si j'allais le lui proposer.

— Mais c'est donc un vrai démon que ce morveux-là! dit le marquis en frappant du pied.

Un vrai démon! répondit Joseph : vous serez forcé, je le parie, de vous charger aussi de sa sotte de femme et de son piallard d'enfant.

— Il a un enfant, s'écria le marquis : ah! mille milliards de serpens! en voilà bien d'une autre!

— Oui, dit Joseph : c'est là le pire de l'affaire. Est-ce que vous ne saviez pas que sa femme est grosse?

— Ah! grosse seulement?

— L'enfant n'est pas né, mais c'est tout comme. André est si glorieux d'être père, qu'il ne parle plus d'autre chose; il fait mille beaux projets d'éducation pour monsieur son héritier. Il veut aller se fixer à Paris avec sa famille. Vous pensez bien que, dans de pareilles circonstances, il n'entendra pas facilement raison sur la succession.

— Eh bien! nous plaiderons, dit le marquis.

— C'est ce que je ferais à votre place, répondit tranquillement Joseph.

— Oui; mais je perdrai, reprit le marquis, qui raisonnait fort juste quand on ne le contrariait pas : la loi est toute en sa faveur.

— Croyez-vous? dit Joseph avec une feinte ingénuité.

— Je n'en suis que trop sûr.

— Malheur! Et que faire? vous charger aussi de la femme? C'est à quoi vous ne pourrez jamais consentir, et vous aurez bien raison.

— Jamais! j'aimerais mieux avoir cent fouines dans mon poulailler qu'une grisette dans ma maison.

— Je le crois bien, dit Joseph. Tenez, je vous conseille de vous débarrasser d'eux avec une bonne somme d'argent comptant, et ils vous laisseront en repos.

— De l'argent comptant, bourreau! où veux-tu que je le prenne? Avec ce que j'ai dépensé pour retourner ce pâtural, une paire de bœufs de travail que je viens d'acheter, les vins qui ont gelé, les charançons qui sont déjà dans les blés nouvellement rentrés, c'est une année épouvantable : je suis ruiné, ruiné! je n'ai pas cent francs à la maison.

— Moi, je vous conseille de courir la chance du procès.

— Quand je te dis que je suis sûr de perdre : veux-tu me faire damner aujourd'hui?

— Eh bien! parlons d'autre chose, voisin : ce sujet-là vous attriste, et il est vrai de dire qu'il n'a rien d'agréable.

— Si fait, parlons-en; car enfin il faut savoir à quoi s'en tenir. Puisque te voilà, et que tu dois voir André ce soir ou demain, je voudrais que tu pusses lui porter quelque proposition de ma part.

— Je ne sais que vous dire, répondit Joseph; cherchez vous-même ce qu'il convient de faire : vous avez plus de jugement et de connaissances en affaires que moi, lourdaud. En fait de générosité et de grandeur dans les procédés, ni moi ni personne ne pourra se flatter de vous en remontrer.

— Il est vrai que je connais assez bien le monde, reprit le marquis, et que j'aime à faire les choses noblement : eh bien! va lui dire que je consens à le recevoir et à l'entretenir de tout dans ma maison, lui, sa femme et tous les enfans qui pourront survenir, à

condition qu'il ne me demandera jamais un sou, et qu'il me signera un abandon de son héritage maternel.

— Vous êtes un bon père, marquis, et certainement je n'en ferais pas tant à votre place; mais je crains qu'André, qui a perdu la tête, ne montre en cette occasion une exigence plus grande que vos bienfaits : il vous demandera une pension.

— Une pension! jour de Dieu!

— Ah! je le crains. Une petite pension viagère.

— Viagère encore! Qu'il ne s'y attende pas, le misérable! Je me laisserai couper par morceaux plutôt que de donner de l'argent : je n'en ai pas; je jure par tous les saints que je ne le peux pas. Qu'il vienne me chasser de ma maison, et vendre mes meubles, s'il l'ose.

Joseph ne voulut pas aller plus loin ce jour-là : il crut avoir déjà fait beaucoup en arrachant la promesse d'une espèce de réconciliation; il savait que c'était ce qui ferait le plus de plaisir à Geneviève, et il espéra qu'une nouvelle tentative sur le marquis pourrait l'amener à de plus grands sacrifices : il voulut donc laisser à cette première négociation le temps de faire son effet, et il prit congé du marquis avec force louanges ironiques sur sa magnanimité, et en lui promettant de porter sa généreuse proposition aux insurgés.

XVIII.

Le bon Joseph retourna à la ville d'un pied leste et le cœur léger. Arriver vers des amis malheureux, et leur apporter une bonne nouvelle à laquelle ils ne s'attendent pas, c'est une double joie. Il trouva Geneviève seule, et contemplant, à la lueur de sa lampe, une branche artificielle de boutons de fleurs d'oranger. Il était entré sans frapper, comme il lui arrivait souvent de le faire par précipitation et par étourderie; il entendit Geneviève qui parlait seule et qui disait à ces fleurs : « Bouquet de vierge, j'ai été forcée de te porter le jour de mon mariage; mais je t'ai profané, et mon front n'était pas digne de toi : j'étais si honteuse de ce sacrilége, que je

t'ai caché bien avant dans mes cheveux, que je t'ai couvert de mon voile. Cependant tu ne t'es pas effeuillé sur ma tête : pour t'en remercier, je veux t'emporter dans ma tombe. »

— Qu'est-ce que vous dites, Geneviève! dit Joseph épouvanté de ces paroles qu'il comprenait à peine.

Geneviève fit un cri, jeta le bouquet, et devint pâle et tremblante.

— Je vous apporte une bonne nouvelle, dit Joseph en s'asseyant à son côté : André est réconcilié avec son père; le marquis est réconcilié avec vous; il vous attend; il veut vous avoir tous deux, tous trois près de lui.

— Ah! mon ami, dit Geneviève, ne me trompez-vous pas? comment le savez-vous?

— Je le sais, parce qu'il me l'a dit, parce que je viens de le quitter, et que je lui ai fait donner sa parole.

— Ah! Joseph! répondit Geneviève, embrassez-moi; grâce à vous, je mourrai tranquille.

— Mourir! dit Joseph, en l'embrassant avec une émotion qu'il eut bien de la peine à cacher; ne parlez pas de cela, c'est une idée de femme enceinte; où est André?

— Il se promène tous les soirs aux bords de la rivière, du côté des *couperies*.

— Pourquoi se promène-t-il sans vous?

— Je n'ai pas la force de marcher; et puis nous sommes si tristes, que nous n'osons plus rester ensemble.

— Mais vous allez vous égayer, de par Dieu! dit Joseph; je vais le chercher et lui apprendre tout cela.

— Il courut rejoindre André; celui-ci fut moins joyeux que Geneviève, à l'idée d'un rapprochement entre lui et son père. Il désirait le voir, obtenir son pardon, l'embrasser, lui présenter sa femme, et rien de plus. Demeurer avec lui était un projet qui l'effrayait extrêmement. Au milieu de ses hésitations et de ses répugnances, Joseph fut frappé de l'indolence et de l'inertie avec laquelle il envisageait sa position et la pauvreté où se consumait Geneviève.

— Malheureux! lui dit-il, tu ne songes donc pas que l'important n'est pas de jouer une scène de comédie sentimentale, mais d'avoir du pain pour ta femme et l'enfant qu'elle va te donner? Il faut bien

se garder d'accepter cette première proposition de ton père, sans arracher de son avarice quelque chose de mieux : une pension alimentaire au moins, et une moitié de ton revenu, s'il est possible.

— Mais par quel moyen? dit André; je ne puis avoir recours aux lois, sans que Geneviève en soit informée; tu ne connais pas sa fermeté; elle est capable de me haïr, si je viole sa défense.

— Aussi, reprit Joseph, faut-il lui cacher soigneusement mes démarches, et me laisser faire.

André s'abandonna à la prudence et à l'adresse de son ami; trop faible pour combattre son père, et trop faible aussi pour empêcher un autre de le combattre en son nom. Toujours effrayé, inerte et souffrant entre le bien et le mal, il retourna auprès de sa femme, feignit de partager son contentement, et s'endormit fatigué de la vie, comme il s'endormait tous les soirs.

Quelques jours s'écoulèrent avant que Joseph pût revoir le marquis. Une foire considérable avait appelé le seigneur de Morand à plusieurs lieues de chez lui, et il ne revint qu'à la fin de la semaine. Il rentra un soir, s'enferma dans sa chambre, et déposa, dans une cachette à lui connue, quelques rouleaux d'or, provenant de la vente de ses bestiaux, — Ceux-là, dit-il, en refermant le secret de la boiserie, on ne me les arrachera pas de si tôt; il revint s'asseoir dans son fauteuil de cuir, et s'essuya le front avec la douce satisfaction d'un homme qui ne s'est pas fatigué en vain. En ce moment, ses yeux tombèrent sur une petite lettre d'une écriture inconnue qu'on avait déposée sur sa table; il l'ouvrit, et après avoir lu les cinq ou six lignes qu'elle contenait, il se frotta les mains avec une joie extrême, retourna vers son argent, le contempla, relut la lettre, serra l'argent, et sortit pour commander son souper d'un ton plus doux que de coutume. Comme il entrait dans la cuisine, il se trouva face à face avec Joseph qui attendait son retour depuis plusieurs heures, et qui était venu pour lui porter le dernier coup; mais cette fois toutes les batteries du brave diplomate furent déjouées.

— Eh bien! mon cher, lui dit le marquis, en lui donnant amicalement sur l'épaule une tape capable d'étourdir un bœuf, nous sommes sauvés, tout est réparé, arrangé, terminé, tu sais cela? c'est toi qui as apporté la lettre?

— Quelle lettre? dit Joseph renversé de surprise.

— Bah! tu ne sais pas? dit le marquis: les enfans ont entendu raison, ils se confessent, ils s'humilient; c'est à tes bons conseils que je dois cela, j'en suis sûr; tiens, lis.

— Joseph prit avidement le billet, et tressaillit en reconnaissant l'écriture :

« Monsieur,

« Notre excellent ami Joseph Marteau nous a appris avant-hier que vous aviez la bonté de pardonner à l'égarement de notre amour, et que vous tendiez les bras à un fils repentant : dans l'impatience de voir s'opérer une réconciliation que j'ai demandée à Dieu, tous les jours depuis six mois, je viens vous supplier de hâter cet heureux instant. J'espère que Joseph vous dira combien mon respect pour vous est sincère et désintéressé. Si André avait jamais eu la pensée de vous vendre sa soumission, j'aurais cessé de l'estimer, et j'aurais rougi d'être sa femme. Permettez-nous bien vite d'aller pleurer à vos pieds; c'est tout, absolument tout ce que vous demande

« Votre respectueuse servante,

« Geneviève. »

— Tout est perdu pour ces malheureux enfans romanesques, pensa Joseph; ce qu'il me reste à faire, c'est de réparer de mon mieux le tort que j'ai pu faire à André dans l'esprit de son père par mes abominables mensonges.

Il y travailla sur-le-champ, et n'eut pas de peine à faire oublier au marquis les prétendues menaces qui l'avaient effrayé. Le hobereau était si content de ressaisir à la fois ses terres et son argent, qu'il était dans les meilleures dispositions envers tout le monde : il se grisa complètement à souper, devint tendre et paternel, et prétendit qu'André était ce qu'il avait de plus cher au monde.

— Après votre argent, papa! lui répondit étourdiment Joseph, qui, par dépit, s'était grisé aussi.

— Qu'est-ce que tu dis! s'écria le marquis; veux-tu que je te casse une bouteille sur la tête pour t'apprendre à parler?

La querelle n'alla pas plus loin; le marquis s'endormit, et Joseph se sentait une mauvaise humeur inquiète et agissante, qui lui don-

nait envie d'être dehors, et de faire galoper François à bride abattue. Avant de le laisser partir, M. de Morand lui fit promettre de revenir le lendemain avec André et Geneviève.

Le lendemain de bonne heure, Joseph, reposé et dégrisé, alla trouver ses amis. Il avait bien envie de les gronder; mais la candeur et la noblesse de Geneviève, au milieu de ses perfidies obligeantes, le forçaient au silence. Ils montèrent tous trois en patache, et arrivèrent au château de Morand, sans s'être dit un mot durant la route. André était triste, Joseph embarrassé, Geneviève était absorbée dans une rêverie douce et mélancolique; les embrassemens du marquis et de son fils furent convulsivement froids: la douce figure de Geneviève, son air souffrant, ses respectueuses caresses, firent une certaine impression sur la grossière écorce du marquis. Il ne put s'empêcher de lui témoigner des égards et des soins qu'il n'avait peut-être jamais eus pour aucune femme, hors les cas d'amour et de galanterie, où il se piquait d'être accompli. Le jeune couple fut installé au château assez convenablement, et richement en comparaison de l'état misérable dont il sortait. Le marquis eut l'air de faire beaucoup, quoiqu'il ne fît que prêter une chambre, et céder deux places à sa table. André ne se plaignait pas, Geneviève était reconnaissante des plus petites attentions. Joseph venait de temps en temps; il était mécontent et découragé d'avoir manqué sa grande entreprise. La conduite sordide du père le révoltait, la résignation indolente du fils l'impatientait; mais il ne pouvait que se taire et boire le vin du marquis.

Tout alla bien pendant quelques jours. Quand les premiers momens de satisfaction d'un côté et d'allégement de l'autre furent passés, quand le marquis se fut accoutumé à ne rien craindre de la part de son fils, et André à ne rien espérer de la part de son père, l'antipathie naturelle qui existait entre eux reprit le dessus. Le marquis était méfiant maladroitement, comme un vieux campagnard. Il croyait avoir maté André; mais il ne pouvait croire à l'excessive noblesse de sa femme, et n'était pas tranquille sur l'abandon qu'elle faisait de toute prétention d'argent. Il consulta Joseph, qui, ennuyé de cette affaire, et près d'éclater en injures et en reproches contre le marquis, refusa de s'en occuper et répondit laconiquement que Geneviève était la plus honnête femme

qu'il connût. Cette réponse redoubla la méfiance du marquis. Il trouvait une contradiction évidente dans les manières de Joseph avec lui. Il commença à se tourmenter et à tourmenter André, pour qu'il signât un désistement complet de sa fortune. André fut indigné de cette proposition, et l'éluda froidement. Le marquis s'inquiéta de plus en plus. Ils m'ont trompé, se disait-il; ils ont fait semblant de se soumettre à tout, et ils se sont introduits dans ma maison, dans l'espérance de me dépouiller.

Dès que cette idée eut pris une certaine consistance dans son cerveau, son aversion contre Geneviève se ranima, et il commença à ne pouvoir plus la cacher. Une grosse servante maîtresse, qui depuis long-temps gouvernait la maison et qui avait vu avec rage l'introduction d'une autre femme dans son petit royaume, mit tous ses soins à envenimer, par de sots rapports, ses actions, ses paroles et jusqu'à ses regards. Elle n'eut pas de peine à aigrir les vieux ressentimens du marquis, et l'infortunée Geneviève devint un objet de haine et de persécution.

Elle fut lente à s'en apercevoir; elle ne pouvait croire à tant de petitesse et de méchanceté. Mais quand elle s'en aperçut, elle fut glacée d'effroi, et tombant à genoux, elle implora la Providence qui l'avait abandonnée. Elle supporta un mois l'oppression, le soupçon insultant et l'avarice grossière, avec une patience angélique. Un jour, insultée et calomniée à propos d'une aumône de quelques francs qu'elle avait faite dans le village, elle appela André à son secours, et lui demanda aide et protection. André, pour tout secours, lui proposa de prendre la fuite.

Geneviève approchait du terme de sa grossesse; elle ne possédait pas un denier pour subvenir aux frais de sa délivrance; elle se sentait trop malade et trop épuisée pour nourrir son enfant, et elle n'avait pas de quoi le faire nourrir par une autre. Elle ne pouvait plus rien gagner; son état était perdu; André n'avait pas l'industrie de s'en créer un. Elle sentit qu'elle était enchaînée, qu'il fallait vivre ou mourir sous le joug de son beau-père. Elle se soumit et sentit la douleur pénétrer comme un poison dans toutes les fibres de son cœur.

Quand son parti fut pris, quand elle se fut détachée de la vie par un renoncement volontaire et complet à toute espérance de bon-

heur, elle retrouva la forte patience et le calme extérieur qui faisaient la base de son caractère. Une grande passion pour son mari l'eût rendue capable de porter joyeusement le poids d'une si rude destinée et de se conserver pour des jours meilleurs : mais ces jours-là n'étaient pas à espérer avec une ame aussi débile que celle d'André. Geneviève n'était pas née passionnée; elle était née honnête, intelligente et ferme. Elle raisonnait avec une logique accablante, et toutes ses conclusions tendaient à la désespérer. Un instant elle avait entrevu une vie d'amour et d'enthousiasme; elle l'avait comprise plutôt que sentie : pour lui inspirer l'aveugle dévouement de la passion, il eût fallu un être assez grand, assez accompli pour la convaincre avant de l'entraîner. Elle avait vu cet être-là dans ses livres, et elle avait cru le voir encore derrière l'enveloppe douce, gracieuse et caressante d'André : mais à la première occasion, elle avait découvert qu'elle s'était trompée.

Elle continua de l'aimer et le traita dans son cœur, non comme un amant, mais comme elle eût fait d'un frère plus jeune qu'elle. Elle s'efforça de lui éviter la souffrance en lui cachant la sienne. Elle s'habitua à souffrir seule, à n'avoir ni appui, ni consolation, ni conseil; sa force augmenta dans cette solitude intellectuelle; mais son corps s'y brisa, et elle sentit avec joie qu'elle ne devait pas souffrir long-temps.

André la vit dépérir sans comprendre qu'il allait la perdre. Elle souffrait extrêmement de sa grossesse, et attribuait à cet état toutes ses indispositions et toutes ses tristesses.

André la soignait tendrement, et s'imaginait qu'elle serait délivrée de tous ses maux, le jour où elle deviendrait mère.

Geneviève, se sentant près de ce moment, songea à l'avenir de cet enfant qu'elle espérait léguer à son mari. Elle s'effraya de l'éducation qu'il allait recevoir, et des maux qu'il aurait à endurer; elle désira lui procurer une existence indépendante, et pensant qu'elle avait assez fait pour montrer sa soumission et son désintéressement personnel, elle décida en elle-même que le moment du courage et de la fermeté était venu.

Elle déclara donc à André qu'il fallait demander à son père une pension alimentaire qui mît leur enfant, en cas d'évènement, à couvert du besoin, et qui pût par la suite lui assurer un sort indé-

pendant. Elle fixa cette pension à douze cents francs de rente, le strict nécessaire pour quiconque sait lire et écrire, et ne veut être ni soldat, ni domestique.

André laissa voir sur son visage l'émotion pénible que lui causait cette nécessité : il promit néanmoins de s'en occuper. Geneviève comprit qu'il ne s'en occuperait pas. Elle s'arma de résolution et alla trouver le marquis. Elle lui exposa sa demande dans les termes les plus doux, et fut accueillie mieux qu'elle ne s'y attendait. Le marquis espéra acheter à ce prix modeste la signature d'André à un acte de renonciation, et il promit à cette condition d'acquiescer à la demande de Geneviève : mais celle-ci, qui en toute autre situation se fût engagée à tous les sacrifices possibles, comprit qu'elle n'avait pas le droit de le faire en ce moment : elle allait mourir et laisser un orphelin, car André n'était pas plus propre au rôle de père qu'à celui de fils et d'époux. Elle frémit à l'idée de dépouiller son enfant, et de le sacrifier à un sentiment d'orgueil et de dédain. Elle essaya de faire comprendre à son beau-père ce qui se passait en elle; mais ce fut bien inutile : le marquis insista. Geneviève fut forcée de résister franchement. Alors le marquis entra dans une fureur épouvantable, et l'accabla d'injures; la gouvernante, qui avait écouté à la porte, dans la crainte que son maître ne se laissât persuader par cet entretien, entra et joignit ses reproches et ses insultes à celles du marquis. Geneviève avait supporté les premières avec résignation; elle répondit aux secondes par une seule parole de ce froid mépris qu'elle savait exprimer dans l'occasion, d'une manière incisive. Le marquis prit le parti de sa maîtresse, et ayant épuisé tout le vocabulaire des jurons et des gros mots, leva le bras pour frapper Geneviève. En cet instant, André, attiré par le bruit, entrait dans la chambre. Personne n'était plus violent que lui, quand une forte commotion le tirait de sa léthargie habituelle : dans ces momens-là il perdait absolument la tête, et devenait furieux. A la vue de Geneviève enceinte, à demi terrassée par le bras robuste du marquis, tandis que l'odieuse servante s'avançait, une chaise dans les mains pour la jeter sur elle, André s'élança sur un couteau de chasse qui était ouvert sur la table, prit d'une main son père à la gorge, et de l'autre le frappa à la poitrine.

Geneviève s'était élancée entre eux avec un gémissement d'horreur; elle avait saisi le bras d'André et l'avait contraint à céder. La chemise du marquis fut à peine effleurée par la lame, et Geneviève se coupa les doigts assez profondément en cherchant à s'en emparer. — Ton père, ton père; c'est ton père! criait-elle à André d'une voix étouffée; André laissa tomber le couteau et s'évanouit.

La servante essaya de jeter sur Geneviève tout l'odieux de cette scène déplorable; mais le marquis avait vu de trop près les choses, pour ne pas savoir très-bien que Geneviève lui avait sauvé la vie, que le sang dont il était couvert était sorti des veines de la pauvre innocente. Il se calma aussitôt et l'aida à secourir André, qui était dans un état effrayant. Quand il revint à lui, il regarda son père et sa femme d'un air effaré, et leur demanda ce qui s'était passé. — Rien! dit le marquis dont le cœur n'était pas toujours fermé à la miséricorde, à la vue d'un repentir sincère, et qui d'ailleurs se sentait aussi coupable qu'André. — A genoux! André, dit Geneviève à son mari, à genoux devant ton père! et ne te relève pas qu'il ne t'ait pardonné. Je vais te donner l'exemple.

Cette soumission acheva de désarmer le marquis; il embrassa son fils et Geneviève, et déclara qu'il accordait la pension de douze cents francs. Les malheureux jeunes gens n'étaient guère en état de songer au sujet de la querelle. André eut, pendant trois jours, un tremblement nerveux de la tête aux pieds. Son père radoucit sensiblement ses manières accoutumées, mit sa servante à la porte et témoigna presque de la tendresse à Geneviève; mais il n'était plus temps : son enfant était mort ce jour-là dans son sein; elle ne le sentait plus remuer, et elle attendait tous les jours avec un courage stoïque les atroces douleurs qui devaient la délivrer de la vie.

Le brave médecin qui avait soigné André vint la voir, et lui demanda comment elle se trouvait. Geneviève l'emmena dans le verger, et quand ils furent seuls: — Mon enfant est mort, lui dit-elle d'un air triste et calme, et moi je mourrai aussi; dites-moi si vous croyez que ce sera bientôt? — Le médecin n'eut pas de peine à la croire, et vit qu'elle était perdue, mais qu'elle avait du courage.

— Au moins, lui dit-il, vous mourrez sans trop souffrir; vous

n'aurez pas la force d'accoucher, vous avez un anévrisme au cœur et vous étoufferez dès les premiers symptômes de délivrance.

— Je vous remercie de cette promesse, dit Geneviève, et je remercie Dieu qui m'épargne à mon dernier moment, j'ai assez souffert dans cette vie; il a fini avec moi.

En effet, pendant ce dernier mois, Geneviève ne souffrit plus : elle n'avait plus la force de quitter son fauteuil; mais elle lisait l'Écriture sainte, ou se faisait apporter des fleurs dont elle parsemait sa table. Elle passait des heures entières à les contempler d'un air heureux, et personne ne pouvait deviner à quoi elle songeait dans ces momens-là. Geneviève souffrait de se voir entourée et surveillée, elle demandait en grace à être seule : alors il lui semblait qu'elle rêvait ou priait plus librement; elle regardait doucement le ciel et ses fleurs, puis elle se penchait vers elles, et leur parlait à demi-voix d'une manière étrange et enfantine. — Vous savez que je vous aime, leur disait-elle, j'ai un secret à vous dire : c'est que je vous ai toujours préférées à tout. Pendant long-temps je n'ai vécu que pour vous; j'ai aimé André à cause de vous, parce qu'il me semblait pur et beau comme vous. Quand j'ai souffert par lui, je me suis reportée vers vous; je vous ai demandé de me consoler, et vous l'avez fait bien souvent, car vous me connaissez, vous avez un langage, et je vous comprends. Nous sommes sœurs. Ma mère m'a souvent dit que, quand elle était enceinte de moi, elle ne rêvait que de fleurs, et que quand je suis née, elle m'a fait mettre dans un berceau semé de feuilles de roses. Quand je serai morte, j'espère qu'André en répandra encore sur moi, et qu'il vous portera tous les jours sur mon tombeau, ô mes chères amies!

Quelquefois elle prenait un lis, et l'approchait du visage d'André, agenouillé devant elle : — Tu es blanc comme lui, lui disait-elle, et ton ame est suave et chaste comme son calice; tu es faible comme sa tige, et le moindre vent te courbe et te renverse; je t'ai aimé peut-être à cause de cela, car tu étais comme mes fleurs chéries, inoffensif, inutile et précieux.

Quelquefois il lui arriva de se surprendre à regretter presque la vie. Le matin, quand la nature s'éveillait riante et animée, quand les oiseaux chantaient dans les arbres, couverts de fleurs, quand tout semblait goûter et savourer le bonheur, alors elle éprouvait

contre André une sorte de colère sourde; elle se rappelait les jours calmes et délicieux qu'elle avait passés dans sa petite chambre avant de le connaître, et elle sentait que tous ses maux dataient du jour où il lui avait parlé d'amour et de science; elle regrettait son ignorance, et le calme de son imagination, et les tendres rêveries où elle s'endormait heureuse, alors qu'elle ne savait la raison de rien dans l'univers. Dans ces momens de tristesse, elle priait André de la laisser seule, et elle attendait, pour le rappeler, que cette disposition eût fait place à sa résignation habituelle; alors elle le traitait avec une ineffable tendresse, et pour le récompenser de ses derniers soins, elle emporta dans la tombe le secret de quelques larmes accordées à la mémoire du passé.

Quelques jours avant sa mort, Henriette vint la voir et lui demanda pardon, à genoux et en sanglottant, de sa conduite folle et cruelle. Geneviève la pressa contre son cœur, et lui promit de prier pour elle dans le ciel.

Le dernier jour, Geneviève pria André de lui apporter plus de fleurs qu'à l'ordinaire, d'en couvrir son lit, et de lui faire un bouquet et une couronne. Quand il les eut apportées, il s'aperçut qu'il y avait des tubéreuses, et voulut les retirer dans la crainte que leur parfum ne lui fît mal : Geneviève le força de les lui rendre. — Donne, donne, André, lui dit-elle, tu ne sais quel service j'en espère; le moment de souffrir et de mourir est venu : puissent-elles me servir de poison, et m'endormir vite. Joseph entra en ce moment, elle lui tendit la main, et le fit asseoir près d'elle; elle passa son autre bras autour du cou d'André, et appuya sa joue froide contre la sienne. Ils voulurent lui parler. — Taisez-vous, leur dit-elle, je pense à quelque chose, je vous répondrai plus tard. Elle resta ainsi une demi-heure. Joseph sentit alors un léger tressaillement : il baisa la main qu'il tenait; elle était raide et froide.

— André, dit-il d'une voix étouffée, embrasse ta femme.

André embrassa Geneviève; il la regarda, elle était morte.

André fut malade pendant un an. L'infortuné n'eut pas la force de mourir. Joseph ne le quitta pas un seul jour. On les voit souvent se promener ensemble le long des traînes : André marche lente-

ment et les yeux baissés, quelquefois il sourit d'un air étonné; son père est devenu doux et complaisant pour lui. Depuis qu'il n'a plus ni désirs, ni espérances sur la terre, il n'a plus de lutte à soutenir contre ce vieillard obstiné. Henriette ne parle jamais de Genevieve, sans un déluge d'éloges et de larmes sincères et bruyantes. Celui qui la regrette le plus vivement, c'est Joseph : il n'en parle jamais, il semble aussi insouciant, aussi *viveur* qu'autrefois; mais il y a des momens où sa figure trahit une souffrance encore plus longue et plus profonde que celle d'André.

GEORGE SAND.

DE

LA RÉFORME

DE LA COMÉDIE.

En France, à l'heure qu'il est, il n'y a pas de comédie. La rénovation dramatique tentée par MM. Dumas, Hugo et de Vigny, n'a pas encore touché ce point de la question, et, selon toute apparence, aucun des trois n'y songe sérieusement. Depuis que l'auteur de *Cromwell* a proclamé d'une voix dictatoriale la fusion de la comédie et de la tragédie dans le drame, il semble au plus grand nombre que la passion et le ridicule ne doivent plus désormais être séparés, mais bien alterner sur la scène, afin de ne laisser dans l'ombre aucune des faces de la réalité, aucune partie de la misère humaine, c'est-à-dire que l'idée représentée par Shakspeare et Schiller détrônerait à jamais les idées personnifiées dans Sophocle et Molière. Cela est-il vrai? Je ne le crois pas. Qu'il plaise à quelques intelligences de ce temps-ci d'embrasser d'un

seul regard tous les aspects de la vie, de mêler sur le même visage le rire et les larmes, d'amener sur les lèvres d'un même homme le sarcasme et les sanglots, c'est une chose facile à comprendre, c'est une évolution légitime et naturelle du génie poétique; mais dans le fait qui s'accomplit sous nos yeux, je ne sais pas lire la condamnation irrévocable de la comédie. Ni Molière, ni Beaumarchais ne peuvent se recommencer, je le veux bien. Mais, entre l'analyse impartiale du XVIIe siècle et la satire passionnée du XVIIIe, il y a place à coup sûr pour une comédie nouvelle. Que les types généraux du ridicule soient épuisés pour un siècle ou deux, à la bonne heure! que le pamphlet soit aujourd'hui passé de mode, il n'y a là rien qui doive nous étonner. Mais il reste encore à trouver une comédie tout entière, la comédie politique.

Or, à quelles conditions cette comédie nouvelle pourra-t-elle se réaliser? Où sont les sujets qu'elle pourra traiter impunément? Le poète que nous attendons empruntera-t-il avec un égal bonheur le thème de ses méditations à l'histoire du passé ou à l'histoire contemporaine? Et pour cette comédie nouvelle, faudra-t-il créer des formes sans exemple jusqu'ici? Est-il possible aux gouvernemens modernes d'accepter la comédie politique et d'envisager sans colère ce nouvel ennemi? et d'abord le ridicule n'est-il pas voué à la vieillesse la plus rapide? N'est-ce pas folie de ranimer les cendres des vices qui ne sont plus?

Je pense très sincèrement que les deux momens de la comédie politique, à savoir le moment historique, et le moment contemporain, ont la même valeur, si non la même puissance. Le rôle d'Aristophane peut fort bien ne pas convenir à tout le monde. Les Cléon de nos jours n'ont pas l'humeur si facile que les Cléon d'Athènes. Nous avons des lois plus empressées à punir le railleur. Le passé, où l'on est sûr de ne blesser personne, est encore pour le génie comique un champ assez vaste, assez fécond. Vienne pour labourer ce sol vierge encore une main vigoureuse, un œil exercé, et la gerbe mûrira.

Sans doute la comédie historique offre des difficultés nombreuses. Libre de toute préoccupation personnelle, sûr de ne rencontrer sur sa route aucune vanité jalouse ou hargneuse, il faut que le poète lutte contre l'ignorance et l'oubli. Pour appeler

le rire sur Louis XII et François Ier, pour traduire en un dialogue vivant et intelligible les joyeuses mazarinades, l'érudition et la poésie suffisent à grand'peine. Ce n'est pas tout de savoir, il faut enseigner à propos; ce n'est pas tout de réveiller les ombres du coadjuteur et de Mme de Longueville, il faut que chacune de leurs paroles s'adresse à la foule aussi bien qu'aux studieux. Je ne crains pas de le dire, la comédie historique impose au poète une tâche bien autrement laborieuse que le drame historique; je veux parler seulement de celui qu'on nous donne aujourd'hui. Pour évoquer les ridicules endormis depuis Pavie ou Marignan, la science héraldique ne sert de rien. L'étude indispensable et souveraine, c'est la vie privée et la vie publique du siècle qu'on veut ressusciter. Connaître Chambord, Fontainebleau et Versailles comme Brantome, Bussy et Saint-Simon, voilà le but que le poète doit se proposer.

Que si, préparé par une laborieuse initiation, familiarisé avec les habitudes des personnages qu'il va peindre, l'inventeur choisit pour sa pensée un moule consacré, le moule de Molière ou de Beaumarchais, par exemple, n'espérez pas que le métal, en se figeant, offre aux yeux éblouis une statue complète et glorieuse. Non, le moule est usé; il ne sait plus contenir sans éclater le bronze vomi par la fournaise.

Si l'imitation est dans tous les cas un travail stérile, l'imitation partielle n'échappe jamais au ridicule; obliger les personnages de l'histoire à prendre le caractère d'Alceste ou d'Arnolphe, d'Elmire ou de Célimène, c'est un projet insensé, et qui ne mérite pas même d'être discuté. La forme littéraire est à la pensée ce que l'armure est au mouvement; pour porter le haubert, la cotte de maille et l'épée à deux mains, il faut d'autres hommes que pour manier l'épée de nos jours. Eh bien! pour prononcer le couplet de Molière, pour réciter sans fatigue et sans contrainte la période abondante et sentencieuse du *Misanthrope*, et de *l'École des Femmes*, il ne faut pas aller chercher les héros de la Fronde ou les courtisans de Richelieu.

S'il y a dans l'alexandrin de Molière des beautés éternelles, ce n'est pas une raison pour imposer à la réalité historique, dont il ne s'est jamais occupé, les habitudes d'un style inventé pour un autre

usage. Chez lui, on le sait, la pensée domine le caractère, et le caractère domine l'action; pourvu que ses personnages parlent sensément, il ne s'inquiète guère de les engager dans une action vraisemblable et animée. Ils sont vrais, leur langage est plein de révélations, cela suffit au poète; ils se peignent et n'ont pas besoin d'agir. Mais l'histoire ne peut se plier à ces conditions.

Quelle sera la forme de la comédie historique? Ni Molière, ni Beaumarchais, voilà ce qui est certain. Mais la réflexion peut tout au plus prévoir, et non pas prescrire l'avenir; seulement il est permis d'affirmer que cette forme, quelle qu'elle soit, naîtra pour la comédie nouvelle, et de la comédie elle-même, comme l'écorce pour la tige qui s'élargit.

La comédie politique empruntée aux caractères contemporains impose au poète d'autres conditions et d'autres difficultés; dans tous les gouvernemens imaginables, au milieu des institutions les plus libérales, il sera toujours déraisonnable d'identifier la satire et la comédie politique. Sans vouloir museler la raillerie, sans imposer silence à l'ironie vengeresse, sans mutiler l'expression de la pensée publique, le pouvoir le plus loyal et le plus généreux ne confondra jamais la satire et la comédie dirigées contre la marche des affaires.

La satire a ses dangers sans doute, elle peut ruiner prématurément des hommes et des projets qui n'ont pas encore fait leur temps; mais contre une pareille attaque, la meilleure défense n'est pas la fuite. Or, si je ne me trompe, confisquer la raillerie équivaut à la fuite; il faut accepter la satire ingénieuse et hardie, engager la lutte avec elle, braver ses coups, recruter une armée digne de la combattre, ne pas trembler devant l'épée qui luit, mais appeler à son aide des lames aussi fines, aussi acérées, et si la bataille est impossible, se ménager au moins une retraite savante et glorieuse.

Mais l'homme d'état qui se résigne à la satire n'a pas toujours le droit de lui permettre l'entrée de la scène; l'action exercée sur la foule par les représentations dramatiques est tellement puissante, tellement soudaine, tellement irrésistible, qu'une fois personnifié sous le masque d'un comédien, le ministre ne pourrait plus se présenter devant les chambres; il aurait beau marcher tête haute, défier le rire glapissant qui le suivrait partout, et invoquer

le dédain comme l'arme la plus sûre, son abnégation serait un réel suicide. Non pas au moins que je conseille la censure préventive; le pouvoir a trop beau jeu à se faire justice dans l'ombre; sa vanité chatouilleuse ne mettrait plus de bornes à ses caprices; s'il ne pouvait obtenir la louange publique, il prendrait la docilité du silence pour la solennité du cantique. Mais si une parole prononcée devant deux mille auditeurs doit flétrir sans retour une ambition sérieuse, une volonté sincère, le veto assurément n'est plus qu'une légitime défense. Pourvu que le pays soit juge dans ce débat, pourvu qu'il ait entendu la parole incriminée, il n'a pas à se plaindre, et le poète n'est pas condamné sans appel. D'ailleurs c'est à la loi seule qu'il appartient de décider, et cette loi, promise depuis quatre ans, est encore à faire.

S'il n'y avait pas contre Walpole d'accusation plus sérieuse que la censure dramatique, il mériterait encore le nom de juste. Les railleries personnelles de Fielding le désignaient au rire et au mépris de l'Angleterre; le sarcasme avait librement retenti devant le peuple joyeux et à demi vengé par sa gaieté. Quand il plut au ministre injurié de rayer de l'affiche les nouvelles *Nuées*, la multitude regretta son plaisir, mais les esprits sages ne prirent pas la prévoyance pour la tyrannie. La satire, bannie du théâtre, demeurait souveraine dans les journaux et dans les pamphlets. Pour infliger le ridicule sans le secours d'un travestissement, sans la caricature visible et palpable, sans appeler à son aide l'imitation de la voix et de la démarche, les joues grimées et la plus grossière des parodies, sans doute il fallait un talent bien autrement fécond et sûr de lui-même. Mais ce talent trouvait à s'employer, et le chancelier, chargé de lire et de raturer les manuscrits du théâtre, n'essayait pas de sceller les lèvres du génie. Livrée à sa seule puissance, la satire avait encore une partie assez belle. En se rétrécissant, le champ de bataille ne garottait pas l'agilité. Loin de là, les mouvemens se multipliaient, et les coups portés ne glissaient plus.

Le peuple d'Athènes, qui se connaissait en démocratie, accepta des mains de Périclès ce que l'Angleterre a reçu de Walpole. La comédie *ancienne* ou directe fit place à la comédie *moyenne* ou indirecte, et plus tard à la comédie *nouvelle* ou de pure invention.

C'est qu'en effet, outre l'excuse de la légitime défense, il y a dans

la satire politique, mise en scène, une singulière monotonie, une rapide satiété. Personnelle et nominale, la comédie politique est trop facile, trop vulgaire, et continue la place publique sans l'agrandir ou l'élever. Ce n'est plus pour l'intelligence une distraction, un délassement; c'est une perpétuelle redite, une excitation inutile des passions assouvies déjà dans les combats de la tribune ou de la presse.

L'inévitable pauvreté de la comédie personnelle n'est qu'une conséquence particulière d'une loi plus générale et plus haute : à savoir que la réalité ne suffit pas aux arts d'imitation. Molière n'a pas copié les marquis et les princesses de Versailles et de Paris, pas plus que Phidias n'a copié les canéphores d'Athènes, ou Raphaël les filles de la campagne romaine.

Or, la satire qui, sous la forme lyrique, demande impérieusement toutes les richesses de la poésie, et qui ne peut être écoutée qu'à la condition de mettre la grace dans la force et la majesté dans l'énergie, la satire s'appauvrit en passant par la bouche d'un acteur. Le poète se dispense d'imaginer parce qu'il a sous la main une fortune toute prête; un pli du visage, un geste pris sur la nature, parlent plus haut qu'une image ou une allusion. A quoi bon trouver pour la pensée des symboles aussi purs que les strophes de Pindare, aussi animés que la colère de Juvenal? Le comédien, s'il est habile, et pour une pareille tâche il est rare qu'il ne le soit pas, le comédien répond à tout. Le costumier, le miroir et le vermillon font la moitié de la besogne.

Reste donc la comédie politique d'invention.

Mais une fois résigné à l'invention, dans quelles limites le poète choisira-t-il le thème de ses travaux? Dégagé volontairement de la personnalité, trouvera-t-il dans les évènemens qui s'accomplissent sous ses yeux, parmi les hommes qui s'agitent autour de lui, des fables et des personnages dignes d'attention, et surtout dignes de durée? Je ne crois pas qu'il soit possible de se prononcer pour la négative. Seulement il ne sera jamais donné au poète comique de prétendre à l'immortalité comme l'artiste voué à la peinture exclusive des passions sérieuses. Pourquoi cela? parce que les ridicules changent et se renouvellent, et s'abolissent rapidement, au point de paraître, après quelques générations, inintelligibles au plus

grand nombre, tandis que les déchiremens de l'ame humaine, à vingt siècles de distance, se comprennent comme au premier jour.

Depuis la Constituante jusqu'à la conférence de Londres, il s'est joué, Dieu le sait, bien des comédies politiques; eh bien! le poète qui serait doué du génie comique, n'aurait pas besoin de s'en tenir à la lettre du *Moniteur* pour amener le rire sur les lèvres et obtenir la popularité, même parmi les intelligences d'élite. Ce que le romancier fait avec bonheur pour les souffrances de sa vie personnelle, ou pour les douleurs dont il a été le témoin, le poète peut le faire pour le ridicule des races royales, pour les fourberies des ambassadeurs, pour la mystification des peuples. Il n'est pas indispensable, à coup sûr, de copier les caquets de Trianon ou du pavillon Marsan, pas plus que d'écrire dans un livre la confession de ses défaites, ou les ruses d'une maîtresse perdue. Qu'il y ait, dans un récit de mille pages destiné au public, deux ou trois chapitres d'une réalité poignante pour une seule personne au monde, c'est un mystère très innocent, une vengeance bien excusable, mais qui n'exclut pas l'invention; appliqué à la comédie politique, ce procédé offrirait au poète des ressources pareilles, et de pareilles chances de succès.

Voir dans un évènement accompli non pas seulement ce qu'il contient réellement, mais le germe avorté d'un avenir désormais impossible, la lutte acharnée de prétentions réduites à l'oisivité désespérée, telle serait, selon nous, la tâche du poète comique.

Et qu'on ne dise pas, comme on l'a trop souvent répété, que la presse déflore la comédie. La presse est une œuvre quotidienne, impersonnelle, involontaire, qui n'a rien à faire avec la poésie. De la presse à la scène, il y a toute la distance qui sépare le marbre de la statue. Dans l'improvisation de chaque jour, le bloc est tout au plus équarri; mais la gloire toute entière est promise au ciseau persévérant.

Ce qui est vrai pour l'invention des sujets, n'est pas moins vrai pour l'invention des personnages. S'il est possible à l'amant trompé, au rêveur déchu de ses angéliques espérances, de se consoler dans une fiction inoffensive, et de repeupler avec des fantômes bienheureux la solitude de son cœur, sera-t-il défendu au spectateur des ambitions et des mésaventures politiques d'arranger au gré de

sa fantaisie, sans blesser les hommes qu'il coudoie, une fête ingénieuse où le ridicule soit infligé, comme un joyeux châtiment, aux Arnolphe et aux Dandin de la tribune?

En réunissant sur une seule tête, en gravant sur un seul visage, toutes les grotesques pensées, toutes les bouffonnes espérances qui chaque matin s'épanouissent, et meurent avant la fin du jour, le poète ne pourra-t-il pas atteindre aux cîmes de l'idéalité comique? Exagérer le ridicule, ou exagérer la passion, n'est-ce pas même chose? n'est-ce pas même labeur? Qui osera dire combien de misérables trivialités, combien d'épisodes méprisables sont enfouis au fond des romans les plus pathétiques? Sans la divine transformation des souffrances réelles, sans la ciselure patiente des plus grossiers instincts, qu'aurions-nous si ce n'est des narrations dignes tout au plus de l'office et de l'antichambre?

De l'invention du sujet et des personnages à l'invention de la fable la transition est naturelle et nécessaire. Si la comédie historique répugne à entrer dans un moule consacré dès long-temps, la comédie contemporaine demande plus impérieusement encore une fabulation et un dialogue d'une égale nouveauté. Ce qui convenait au XVIIe siècle, en présence des deux antiquités si laborieusement étudiées et commentées, ne peut plus convenir à la France de 1855. Nous avons manié familièrement trop de génies de toute nature pour nous en tenir à Plaute et à Térence. Notre estime littéraire pour ces deux maîtres de la scène romaine ne va plus jusqu'à l'imitation. C'est encore aujourd'hui pour notre curiosité un délassement précieux, pour nos méditations un enseignement austère; mais ce n'est plus un modèle exclusif, un précepte sans appel.

Que si, contre notre attente, on voyait, dans les réflexions qui précèdent, l'intention de nier dédaigneusement tout ce qui se fait autour de nous, nous ne prendrions pas la peine de nous justifier. En face d'une accusation de cette nature, le seul parti sage serait le parti du silence. Est-ce que par hasard *l'Ambitieux* et *la Princesse Aurélie* sont des comédies politiques? Est-ce que MM. Eugène Scribe et Casimir Delavigne sont de la famille d'Aristophane? Qu'on nous pardonne de ne pas le croire; nous n'avons pas étudié à l'école de d'Hozier.

GUSTAVE PLANCHE.

REVUE LITTÉRAIRE DE L'ALLEMAGNE.

N° II.

Amerika und die Auswanderung dahin, etc. (*L'Amérique et l'émigration dans ce pays*, etc. 1 vol. in-8°, Leipzig (1).)

Il y a en Allemagne des gens qui n'aiment pas l'Amérique : ce sont les petits princes des états méridionaux et des bords du Rhin, dont les sujets émigrent en foule, comme saisis du mal de l'étranger. J'en excepterais peut-être le prince de Wied-Neuwied, par la raison qu'il est savant, qu'il a eu l'immense avantage de parcourir, sous l'incitation d'une pensée profonde, d'une vocation chérie, les magnifiques forêts du Brésil, et d'y empailler des ovipares et des mammifères, de manière à se consoler des émigrations des autres. Et puis les Allemands émigrent très peu au Brésil. Quant au prince Bernard de Saxe-Weimar, comme il a vu les États-Unis, je doute qu'il soit aussi indifférent sur le sort de ses compatriotes qui vont se faire Américains. Je ne dis pas d'ailleurs que tous ces princes aient tort, même philantropiquement parlant, et je trouverais encore assez naturel qu'ils fissent faire des brochures pour prouver qu'ils ont raison, et surtout pour dégoûter les émigrans.

(1) Paris, chez Heideloff et Campe, rue Vivienne, 16.

Je ne suis pas prince, Dieu merci; je n'ai donc pas de sujets, ce qui est pour moi un motif bien plus puissant d'action de graces; mais je n'aime pas l'Amérique, les États-Unis surtout, plus que ne le font les souverains Allemands. Je n'aime pas les États-Unis, parce que la matière y règne seule, parce que la civilisation y a rétrogradé jusqu'à la satisfaction unique des appétits les plus grossiers, parce que le lien d'homme à homme n'y est qu'une exception, que les associations n'y sont qu'une ligue momentanée d'intérêts destinés à se combattre, et que la garantie la plus forte de l'ordre social est l'égoïsme se dressant avec sa défiance et sa jalousie incessantes contre l'égoïsme du voisin. Je n'aime pas les États-Unis, parce qu'avec ce matérialisme révoltant, on s'y sert de la bigotterie comme d'une arme défensive pour le foyer domestique, offensive à l'occasion contre l'étranger; que l'amour n'y est qu'une affaire comme une autre, convention écrite ou marché sans entraînement, totalement inconnu sous une autre forme; que les femmes n'y sont que des barêmes en chair et en os, économes du père de famille, domestiques en chef et nourrices de ses enfans; que les hommes croient avoir beaucoup fait pour ces pauvres créatures, et les avoir indemnisées amplement de leurs infidélités continuelles pour le club et pour la tabagie, en leur payant des parures inutiles et des pianos qui les endorment, le tout pour exciter l'envie de leurs amies; puis en leur permettant de promener gratis leur ennui dans les boutiques : ce qui fait que, chez ces puritains, la condition des femmes est reportée aux derniers siècles de la Rome de Caton. Je n'aime pas les États-Unis, parce que la vie intellectuelle y est inconnue, que l'argent n'y sert qu'à gagner de l'argent, et qu'il n'y a point de place pour le poète, le peintre, le musicien, et autres fainéans que nous aimons tant, vous et moi; que la poésie n'y peut plus même se promener seule, indépendante et rêveuse, aujourd'hui que les vieilles forêts, son dernier sanctuaire, tombent sous la hache de cette civilisation sauvage. Enfin je n'aime pas les États-Unis, parce que l'ennui y règne despotiquement, et que de tous les rois, c'est celui que j'aime le moins.

Je ne me crois point pour cela le pouvoir de changer la détermination d'aucun émigrant, car l'émigration est l'idée du jour chez beaucoup d'hommes malheureux, et plus encore chez les paysans allemands, inquiets et rêveurs à leur manière. Or, sans estimer le fatalisme historique autrement que comme une belle doctrine qui fait écrire d'admirables pages, je crois que certaines idées, une fois venues, doivent faire leur chemin. Qu'on les appelle inspiration, engouement, voies providentielles ou fascination, le nom n'y fait rien. Profondes ou insensées, ou tout cela ensemble, elles entraînent les masses, perdent le plus grand nombre,

exaltent un petit nombre d'habiles ou d'heureux, et trouvent quelques siècles plus tard des hommes de génie pour en révéler la profondeur. Je crois donc qu'aucun livre, quelque bien fait qu'il soit, ne guérira les gens tourmentés aujourd'hui du malaise de l'émigration. Il est possible qu'un souverain ait déterminé la publication du livre que j'ai sous les yeux, car les idées en sont graves, morales, lourdes, le style pesant, hérissé de phrases longues d'une page, vraies phrases de chancellerie, et sentant d'une lieue le professeur protestant. C'est une œuvre qui manquera son but, d'autant plus sûrement, que l'auteur s'adresse à la réflexion froide et impuissante, au lieu de frapper l'esprit par des faits, et de faire rebrousser les convictions établies en effrayant l'égoïsme. Enfin je n'ai jamais vu livre qui exposât plus complètement mes idées et qui me déplût davantage.

WANDERUNGEN DURCH SICILIEN UND DIE LEVANTE (*Voyage dans la Sicile et dans le Levant*). Première partie, 1 vol. in-12. Berlin.

C'est une chose reconnue par ceux qui lisent, qu'il faut se garder de juger un livre d'après un premier désappointement, surtout quand ce désappointement vient d'un espoir exagéré, ou, comme disent si bien les Allemands, d'espérances sanguines. Cette faute, j'avoue l'avoir faite à propos du présent livre, qui vaut mieux, après tout, que l'opinion qu'on en pouvait prendre. L'auteur anonyme s'annonce dès l'abord avec la quintuple qualité de poète, peintre, antiquaire, musicien et savant. L'ouvrage est distribué par chapitres, en forme de lettres adressées à une dame nommée Annunziata. La préface, en guise de dédicace, est une pièce de vers qu'on ne lit pas jusqu'au bout, parce qu'on se lasse d'attendre une idée. Rien n'est encore désespéré, parce qu'on peut avoir beaucoup d'esprit, de jugement, et de poésie dans l'ame, et se trouver gêné par la versification. La forme même du livre, qui entraînerait à la frivolité un auteur français, peut n'être pour un Allemand que le salutaire engagement d'être moins spécial que de coutume, d'intéresser par des détails plus humains, par des artifices auxquels la masse des lecteurs se laissera toujours prendre. Pourtant la date de la première lettre est inquiétante, car nous rétrogradons en 1822; c'est prendre trop de temps pour réfléchir que de publier un voyage au bout d'un laps de douze années. N'importe, cette date est curieuse, car le voyageur rencontre cette année-là garnison autrichienne à Palerme, et il peut être intéressant de savoir quelle action eurent sur la Sicile la révolution de Naples et les déceptions qui la suivirent, renseignemens que je ne sache avoir été donnés par personne. Les informations recueillies à cet égard par l'auteur se bornent, pour Palerme, à la destruction de

la corporation privilégiée des mégissiers par les Autrichiens. On s'imagine qu'un écrivain aussi artiste va nous donner des tableaux étincelans de lumière, éblouissans de couleur, exubérans de poésie : nullement. En revanche, il suppute minutieusement l'emploi de son existence transplantée, compte les fissures des monumens, analyse et sépare les teintes du paysage, non avec l'espèce de charme que présente encore une palette, mais comme le ferait le marchand de couleurs dans sa brutale indifférence. C'est une véritable lithographie allemande, où la magie de l'effet est perdue dans les détails, tous également traités avec une exactitude impitoyable. Pourtant on ne peut douter, au tourment qu'il éprouve, aux efforts qu'il fait, que le dieu de l'enthousiasme ne s'agite en lui. Mais j'ai grand'peur qu'il ne soit de ces êtres revêtus d'une écorce si dure, que les émotions les plus réelles et les plus vives sont impuissantes à s'y faire jour. Transporté à la vue de cette mer presque africaine, il ne peut trouver une image électrique pour nous communiquer ses tressaillemens. Il se contente de dire que cette mer est encore plus bleue que dans le golfe de Naples.

A la fin cependant, on se résigne, on s'habitue à cette manière, et l'on devine, sous la sécheresse des mots, la séduction vivante de ces merveilles méridionales, surtout dans les descriptions de la grotte des *Due Fratelli*, à Syracuse, et du lever du soleil vu du cratère de l'Etna. La peinture de Malte n'est pas non plus dépourvue d'intérêt. Et puis on doit penser que l'auteur a les qualités de ses défauts, et qu'on ne peut révoquer en doute son exactitude. Je prendrais, dans un voyage en Sicile, son livre pour guide, d'autant plus volontiers qu'il y a joint un énorme catalogue (cinquantes pages !) de tous les écrits généraux ou spéciaux qui ont rapport à la Sicile, sans oublier les voyages postérieurs au sien ; c'est là une belle et louable conscience germanique. Nos braves voisins sont toujours les bibliothécaires de l'Europe. C'est un mérite, mérite immense, que nous aimons à leur reconnaître, et que personne ne peut encore leur enlever.

Homer und Lykurg, etc. (*Homère et Lycurgue, ou le siècle de l'Iliade et la tendance politique de cette poésie*, etc.), par C. Heinecke, professeur au lycée de Wernigerode. 1 volume in-8°, Leipzig.

Le but de l'auteur est de prouver qu'on doit accorder toute confiance à l'opinion d'Hérodote au sujet de l'époque où vivait Homère. Partant de cette idée qu'il élargit et féconde avec toutes les ressources de la science, il entreprend d'établir, sans mettre précisément en doute l'existence d'Homère, que les noms des poètes de l'antiquité grecque n'étant que la traduction du caractère qui distingue chaque espèce de poésie, comme on peut facilement le voir dans ceux d'Orphée, d'Homère, d'Eschyle et de

Sophocle, l'idée religieuse ou politique une fois posée, toutes les poésies qui la révèlent prennent le nom qui désigne ce caractère, quoique les auteurs puissent être différens. Il croit que Lycurgue contribua plus qu'un autre à répandre en Grèce les poésies homériques qui étaient l'expression de son système politique. Lycurgue au moins les introduisit à Sparte comme le corrélatif nécessaire de ses nouvelles institutions. Les Pisistratides, soutenus par les Lacédémoniens, firent enseigner à Athènes l'homérisme qu'ils considéraient comme une apologie poétique et religieuse du système monarchique. Il y a donc lieu de croire que des interpolations et des falsifications ont dû être faites dans ces poèmes au profit d'un système et de quelques hommes. Périclès et les aristocrates furent partisans de l'homérisme, par les mêmes raisons que Lycurgue et Pisistrate. Platon, au contraire, et les philosophes dévoués comme lui à l'orphéisme, sont les adversaires du sens des poésies homériques. Le principe d'harmonie de l'orphéisme était l'amour, tandis que celui de l'homérisme, dans l'Iliade, était l'opposition et le combat, enfin l'expression de l'héracléisme, qui n'est que l'ordre établi par le combat et par la victoire. Les tragiques grecs, dont les idées de fatalité et de nécessité dominaient les conceptions, étaient et devaient être homériques. L'Odyssée est plus orphéique, et n'est pas du même auteur, ni du même siècle que l'Iliade.

Je ne pousserai pas plus loin cette analyse, d'abord parce que le cadre et l'objet de cette *Revue* ne permettraient pas de longs développemens, et qu'un pareil travail doit être compris avec l'ensemble des citations et des argumens qui le soutiennent. Et puis j'ai hâte de déclarer que je suis doublement incompétent. Je dois avouer, malheureusement pour moi, que les travaux immenses entrepris depuis soixante ans en Allemagne, et en Europe à l'imitation de l'Allemagne, pour arriver à l'intelligence de l'antiquité par l'explication de ses mythes et de ses symboles, m'ont trouvé quelquefois sceptique, et que j'ai naturellement négligé de suivre avec une attention soutenue tout ce qui s'est fait à cet égard; mais, tout en regrettant que des trésors d'imagination et de poésie aient été ainsi dépensés et enfouis de nos jours sous les décombres du passé, je ne puis que rendre justice et payer ma part de respect aux hommes qui ont su construire d'aussi ingénieux édifices avec des matériaux si peu solides. D'ailleurs, si les querelles et les contradictions des docteurs m'ont rendu un peu incrédule, je comprends très bien leur vocation, et serai trop heureux de leur offrir mon assistance, quelque faible qu'elle soit. C'est la raison qui me fait signaler aux savans français l'ouvrage du docteur Heinecke dont je ne puis me dispenser de citer la conclusion :

« Ces observations doivent éclairer suffisamment le caractère des mythes

homériques et de l'art qui a présidé à leur emploi. Jusqu'à quel point peut-on en considérer, avec Hérodote, le principe comme égyptien, c'est ce qui dépendra de la confiance qu'on accordera à ce premier des historiens. Toutes les circonstances qui peuvent être pesées pour la fixation des commencemens de la poésie homérique, et de l'époque où vivait son coryphée, circonstances que j'ai essayé de discuter, me paraissent favorables aux indications d'Hérodote. D'après ses assertions, l'Iliade ne pourrait pas être plus ancienne que Lycurgue; ce poème ne paraîtrait pas autre chose que le panégyrique de l'héracléisme que Lycurgue soutint et restaura; et rien ne défendrait de croire jusqu'à un certain point que Lycurgue lui-même a pu en être l'auteur. Du moins, d'après Hérodote, les épopées homériques n'ont pu avoir une origine ionienne....

« Je n'ai point traité la question de l'Odyssée. Je m'en occuperai dans une autre occasion, et je ferai seulement remarquer, en passant, que si une allégorie fait le fonds de l'Iliade, on peut en dire autant de l'Odyssée. Pendant que dans l'Iliade se développe l'allégorie de l'union du ciel et de la terre par le soleil, et que cette allégorie personnifie l'idée du destin immuable, dans l'Odyssée l'idée de l'ordre universel se rattache par un mot à la nécessité de la disparition du soleil, et dans cette nécessité est justement l'élément du comique qui s'y fait jour dans le ton d'une ironie philosophique, et se répand d'une manière conséquente sur la partie historique du poème. Cette opinion s'accorde avec celle de l'antiquité qui nomme l'Iliade une tragédie, et l'Odyssée une comédie. Ces deux poèmes sont des héracléides. Ulysse paraît déjà dans l'Iliade comme le complément d'Achille, ainsi que Pollux auprès de Castor..... Que l'Odyssée soit du même auteur que l'Iliade, c'est ce dont on a douté plusieurs fois, et je crois, avec raison; je soupçonne que l'Odyssée a une origine plus récente et même athénienne; l'idée du combat y est exprimée dans un ton plus doux et plus mystique, et c'est ce qui pourrait donner le plus de poids à cette opinion. »

ANLEITUNG ZUR KUNSTKENNERSCHAFFT, etc. (*Introduction à la science du connaisseur en objets d'arts, ou l'art de devenir connaisseur en trois heures*), par Detmold. 1 volume in-12, Hanovre.

Une chose m'effraie chez les Allemands d'aujourd'hui : c'est leur tendance à faire ce que nous appelons ordinairement de l'esprit. Autrefois, l'Allemagne tirait l'esprit tout fait de France et quelque peu d'Angleterre. A présent, elle en fabrique d'indigène, et beaucoup de ces essais ont réussi. Or, j'y vois un double résultat peu rassurant. Le premier, c'est une concurrence redoutable pour un grand nombre de nos producteurs;

le second, c'est peut-être l'abandon de ce caractère de mélancolie imposante et de sensibilité profonde qui a si magnifiquement favorisé en Allemagne l'élan poétique pendant un demi-siècle. Quoique les productions où l'esprit domine aient fait à notre nation une réputation auprès de la foule, surtout à l'étranger, on prise chez nous cette qualité beaucoup moins qu'on ne le pourrait croire. D'ailleurs la masse toujours croissante des gens qui ont voulu se recommander par là, nous en a dégoûtés. Nous préférons généralement, surtout dans la littérature de nos voisins, la raison éloquente et la poésie, même un peu trop naïve. Et puis, quoiqu'on puisse citer de notables exceptions, je crains fort que le génie allemand se prête peu à la plaisanterie, et que le résultat le plus net de cette tentative soit une foule de bouffons insipides.

J'ai dit pourtant que beaucoup d'Allemands contemporains réussissaient en ce genre, et le livre de M. Detmold est une preuve fort remarquable de cette assertion, un symptôme éclatant de cette nouvelle direction qui méritait d'être signalée. On en jugera par les citations suivantes, qui font d'ailleurs connaître le but de l'ouvrage.

« Le jour où s'éveilla soudain le sentiment artistique à Hanovre, le 24 février 1833, il lui fallut faire d'abord triste figure. Il y avait à la vérité une foule de tableaux dont plusieurs étaient sans doute excellens; on trouvait aussi des artistes distingués, mais le sentiment artistique fut mal servi pour son cortége de connaisseurs. Il y en avait fort peu. Le public ressentit vivement leur absence; on ne voulait pourtant pas avoir donné pour rien son argent : on voulait au moins rapporter, pour le prix de l'entrée, un jugement, l'avis d'un étranger, à défaut du sien propre. A qui s'adresser? Les chambres de l'exposition où le public était endoctriné par quelqu'un des rares connaisseurs établis ici, étaient toujours remplies; chacun se pressait pour entendre les paroles de la sagesse, mais ces chambres ne pouvaient contenir tout le monde.... Donc notre essai, qui donne à chacun la possibilité de devenir connaisseur, répond à un besoin réel et vivement senti.

« Pourquoi l'art existe-t-il? on l'ignore. Cette question a été souvent débattue, mais jamais résolue. L'art n'est pas un mal nécessaire comme la science médicale, la jurisprudence, le métier de soldat, et tant d'autres sciences et métiers... L'homme doit trouver du plaisir à l'art; mais on ne peut pas jouir de toute sorte de plaisirs sans préparation: il faut tout apprendre, même la jouissance. Les jeux de quilles, de whist, sont sans doute des amusemens importans, mais ils veulent être appris. Il en est de même du plaisir de l'art; celui qui l'a appris est un connaisseur, et de même que les quilles et le whist n'existent que pour ceux qui savent y

jouer, l'art existe avant tout pour le connaisseur. Seulement, comme l'art est bien plus difficile que le whist et les quilles, je crois faire un ouvrage méritoire en essayant de faire de mes concitoyens autant de connaisseurs avant l'exposition prochaine....

« Le connaisseur ne jugera pas d'après son sentiment, mais il cherchera dans le tableau même les motifs de son jugement. Par exemple, ce tableau est très brun; puisqu'il est très brun, il faut qu'il y ait beaucoup de bitume; puisqu'il y a beaucoup de bitume, il faut qu'il soit de l'école de Düsseldorf; puisqu'il est de l'école de Düsseldorf, il doit être bon : le tableau est bon. Ainsi le véritable connaisseur arrive à la perfection, non-seulement comme connaisseur, mais comme homme. Il se défie de ses sentimens et les comprime. Il vient, par exemple, de décider par induction que le tableau brun était bon, et peut-être ce noble cœur ne peut souffrir le brun : il porte plus volontiers du bleu ou quelque autre couleur, mais il a poussé l'abnégation personnelle au point de déclarer bon le tableau brun. Or l'homme, et particulièrement le chrétien, devant toujours faire abnégation de soi, l'on voit que la science du connaisseur est l'apogée de la perfection humaine; car le connaisseur se fortifie de plus en plus dans l'abnégation de ses sentimens; il arrive bientôt à ne plus faire que juger sans plus rien sentir, et c'est là ce qui distingue le véritable connaisseur. Les arts du dessin comme les autres beaux-arts ne sont faits que pour être jugés, non pour être sentis. On a dit à la vérité que l'art existe pour le plaisir de l'homme, mais ce n'est pas l'art lui-même, mais bien l'acte par lequel on le juge, qui fait plaisir à l'homme... Sentir est une sottise; la bête elle-même peut sentir, mais non pas juger; le premier paysan venu peut sentir que les coups font mal, mais porter un jugement sur les coups exige déja un haut degré de culture....

« .... Je me réjouis déjà de voir à la prochaine exposition les connaisseurs se reconnaître entre eux. Oh! le public entier ne formera qu'une seule et belle communion, toute composée de connaisseurs. Tous les monopoles de cette science vont disparaître; tous seront égaux devant l'art, tous frères connaisseurs, tous libres d'admirer à leur gré.... »

Après cet exorde, l'auteur passe aux définitions et divisions préliminaires, ce qui est bientôt fait : on dirait d'un catéchisme pour préparer aux examens de droit ou de médecine. Le plus amusant est de le voir quelquefois prendre à son insu le sujet au sérieux, puis s'en tirer par quelque bonne bouffonnerie. Vient ensuite la partie la plus précieuse pour les futurs connaisseurs, la phraséologie artistique toute faite, que l'auteur conseille de décomposer au besoin et de mêler comme une sorte de *componium* à variations; on ne saurait imaginer de meilleure parodie de

certains feuilletons allemands. Les lieux communs de la fausse profondeur et la pénible technologie y sont tous réunis de la manière la plus grotesque. C'est l'encyclopédie de la sottise gourmée. Nous ignorons jusqu'à quel point cette excellente satire a pu réussir chez les compatriotes de l'auteur : car la brave Allemagne a la bonté de respecter la science jusque dans les pédans, et ne se rend pas volontiers complice de leur immolation. Pour nous, nous le répétons, nous ne craignons qu'une chose, c'est que ce nouvel exemple ne trouve des imitateurs, et l'on ne sait nulle part autant qu'en France combien est insupportable la tourbe des auteurs spirituels.

Der Geæchtete (*le Proscrit*), recueil mensuel, rédigé par Venedey, avec la coopération dé plusieurs Allemands amis du peuple (1).

Les écrivains allemands que les malheurs de leur patrie ont jetés chez nous, emploient noblement les loisirs que leur a faits la proscription. En approuvant un digne emploi de leurs facultés, nous ne voulons pas dire que nous sympathisions avec toutes les doctrines exposées dans les cahiers que nous avons sous les yeux. La diversité de celles qui s'y produisent et se combattent quelquefois, ne permettrait déjà pas cette adhésion absolue de notre part, mais nous voulons dire, parce que nous le croyons, que les rédacteurs ont mis un talent incontestable au service de leurs convictions. Toute conviction, quelle qu'elle soit, par cela qu'elle se produit comme telle, comme désintéressée, est respectable pour nous, même lorsqu'elle heurte notre opinion. D'ailleurs, entre hommes qui veulent le bien, quoique par des moyens différens, il y a toujours un point de contact : entre nous et les patriotes allemands, la question principale est celle de l'opportunité. Cette question établit aussi une différence entre M. Venedey et M. Schuster. Celui-ci, dont on ne pourra dire que les idées sont rétrogrades, puisqu'il veut pour base d'un nouvel état de société l'abolition absolue de la richesse, prétend qu'une révolution allemande ne produirait aujourd'hui que des ruines, ou tout au moins des mécomptes. Sans vouloir discuter sa théorie sociale qui ne nous regarde en rien, car une antipathie isolée d'un système de prédilection n'est pas discutable, nous sommes de son avis, quant à l'opportunité. Les rédacteurs ordinaires du *Proscrit* semblent, au contraire, voir, dans une révolution immédiate en Allemagne, le seul remède à tous ses maux. En attendant cet évènement, ils ont exposé déjà des vues et des théories sociales, dont plusieurs sont remarquables par ce mélange d'imagination aventu-

(1) On s'abonne rue de Richelieu, 65.

reuse et de science positive dont la réunion caractérise la plupart des écrivains allemands. A ceux qui trouveraient ces vues trop avancées pour l'état de l'humanité, nous ferons remarquer qu'il nous est peut-être facile, à nous autres Français, d'attendre des améliorations que nous obtiendrons infailliblement, mais que la position malheureuse et impolitique faite aux patriotes allemands par les souverains justifie ou explique l'irritation et la haine qui peuvent quelquefois nous affliger à la lecture de ce journal.

Darstellungen aus der Geschichte des Reformations. Zeitalters (*Tableaux du siècle de la réforme*, etc.), par Wachsmuth. 1 vol. in-8°, Leipzig.

Pendant que le *Geæchtete* prédit les révolutions futures de l'Allemagne, M. Wachsmuth raconte celles du passé, et s'occupe uniquement du XVIe siècle, qui, malgré les efforts des historiens et des romanciers, restera pour le monde moderne une mine inépuisable de découvertes, un livre d'enseignemens qui paraîtront toujours nouveaux. Dans le XVIe siècle se trouvent toutes nos idées actuelles, ou en germe, ou développées avec des moyens semblables à ceux que nous employons aujourd'hui. Fiers de nos découvertes et de notre culture intellectuelle, fécondée avec un zèle incessant et infatigable, nous sommes confondus en voyant que toutes ces conquêtes, que nous croyions nôtres, nous ont été indiquées et presque commandées il y a trois cents ans. Le XVIe siècle a fait faire des pas gigantesques à toutes les sciences, sans être préparés et conduits comme nous l'avons été. C'est un bisaïeul qui tient encore par la main son arrière-petit-fils. L'expérience antique du vieillard étonne le jeune homme qui ne peut comprendre que des impressions, des faits tout neufs pour lui, aient déjà été révélés de la même manière. Il ne veut pas croire à l'entière similitude des conséquences, et chaque instant lui démontre que le bisaïeul avait en lui une révélation complète.

Ainsi, nous nous croyons forts et passés maîtres en révolution. Peu s'en faut que nous ne pensions en avoir inventé la théorie. C'est de notre temps seulement que date l'emploi de certains leviers qui soulèvent les masses tôt ou tard. Nous avons appris à nous défier des dévouemens égoïstes, des hommes à positions intermédiaires. Nous savons, par la connaissance de tel désir isolé d'un homme, quel parti il prendra dans une commotion politique. Tout cela est aussi vieux que le XVIe siècle. L'insurrection des paysans allemands en 1525 n'offre rien qui n'ait précédé un fait semblable de notre temps. Les paysans se révoltèrent d'abord à cause des affreuses vexations dont les accablaient les seigneurs, et bientôt ils eurent

leurs écrivains religieux et politiques, qui mirent la science et la presse au service des masses. La fameuse déclaration des douzes articles invoqua le droit religieux et naturel pour l'abolition des corvées, des dîmes, du droit exclusif de chasse et de pêche, du monopole de l'église catholique, de la main-morte et de toute espèce de privilèges. Puis des brochures aussi nombreuses que celles de nos jours discutèrent tous les principes de l'ordre social avec une hardiesse qui nous semble inouie. On demanda l'abolition de toute hérédité, l'élection de l'autorité, y compris l'autorité royale; quelques-uns conclurent à l'abolition de la monarchie, au partage des biens, puis à la mort de tout noble ou prêtre qui résisterait. A la tête de ces prédicans d'opinions si avancées se trouvait le fameux Thomas Müntzer, qui fit appliquer quelque temps ses doctrines aux environs de Fulda. Pour que rien ne manquât à la ressemblance avec des temps plus rapprochés de nous, des nobles qui voulaient se faire des principautés temporelles aux dépens du clergé catholique, ameutèrent les bourgeois et les paysans contre les princes ecclésiastiques et les couvens. Franz de Sickingen, le premier, fit avec de tels soldats la guerre à l'archevêque de Trèves. Le duc Ulrich, voulant recouvrer le Würtemberg, demanda le secours des paysans révoltés, disant qu'il lui importait peu de reconquérir son trône avec la botte du cavalier ou le soulier du paysan, faisant allusion au soulier ou sabot doré que les révoltés portaient pour enseigne. D'autres nobles marchèrent avec eux, moitié de gré, moitié de force. De ce nombre fut le célèbre Gœtz de Berlichingen qui les accompagna pendant quatre semaines, suivant le serment qu'il leur en avait fait. Quand les politiques de l'insurrection virent que les excès des paysans nuisaient à l'entreprise, dont chacun comptait tirer un profit différent, ils demandèrent qu'il fût rédigé une interprétation des douzes articles, disant que les paysans les avaient mal compris. Il fut arrêté dans ce commentaire que l'ancien ordre de choses devait subsister jusqu'au moment où une réforme générale serait convenue. En attendant cette réforme, les insurgés, qui se souciaient fort peu de ce que désiraient leurs meneurs, continuèrent à promener le pillage et l'incendie jusqu'au moment où ils furent massacrés par les troupes des princes temporels et spirituels.

Après la victoire, plusieurs de ceux-ci, parmi lesquels l'évêque de Würtzbourg et le grand-maître de l'ordre teutonique, louèrent des bourreaux pour faire une justice très étendue dans les promenades qu'ils firent à leur tour.

L'auteur de ce mémoire, M. Wachsmuth, s'était proposé d'abord de faire l'histoire générale de toutes les guerres et révoltes de paysans dans l'Europe moderne. La grandeur de l'entreprise paraît l'avoir effrayé, et

il s'est borné, pour le moment, à cette histoire partielle qui sera suivie d'autres mémoires sur divers points spéciaux de l'histoire du XVIe siècle. C'est une œuvre de science, mais, sous ce rapport, elle n'est peut-être pas assez complète. Considérée comme œuvre d'art, ce serait un travail à peu près nul. C'est un récit un peu confus, supporté par une masse de citations, souvent très curieuses, placées au bas des pages. J'ignore si, en Allemagne, tout le monde lit les notes ainsi séparées, mais en France on ne les lit guère. Je conseille à M. Wachsmuth d'intercaler et de fondre à l'avenir ses notes les plus précieuses dans le corps du récit, qui y gagnera évidemment beaucoup d'attrait et une physionomie tique.

NOVELLENKRANTZ FUR 1835 (Série de nouvelles, année 1835), par M. L. Tieck. 1 vol. Berlin.

Dans ce recueil, M. Tieck écrit pour son compte particulier: personne pour le soutenir, lui prêter lustre ou le gêner; un seul roman remplit le volume.

L'auteur prend le commencement de son récit dans la vie réelle; les personnages sont ceux que vous connaissez depuis long-temps dans les romans d'Allemagne: le bourgmestre, l'aubergiste brasseur, le sénateur de petite ville, l'apothicaire, le syndic, le conseiller de légation ou de toute autre chose, le poète local, le jeune officier hautain, fougueux et méprisant le Philistin, caractère que les Philistins allemands aiment beaucoup, parce que c'est à leurs yeux le symbole de la force virile; la jeune fille sentimentale, la vieille dame fardée, et tout ce que vous pouvez vous rappeler de semblable, avec des manies qui ne sont pas plus nouvelles.

On est en plein XIXe siècle, cela n'empêche pas le bourgmestre Heinzemann, qui s'occupe d'astronomie pour tuer le temps, et occuper l'imagination toujours si dévorante en Allemagne, d'arriver à croire à l'astrologie et à toutes les influences secrètes. Son beau-frère, l'aubergiste Peterling, a sans doute pris le goût de l'alchimie auprès de sa chaudière dans sa brasserie. Il croit, lui, à la possibilité de transformer le cuivre en or. Tous deux ont un ami, sénateur d'une petite ville des montagnes, qui est passionné pour l'art, et veut convertir au culte du beau les habitans de son petit endroit. Il colle dans ce but des gravures sous le portail de l'église, et transforme en statue de fontaine publique un magot grotesque. Ce qui l'indigne surtout, c'est la barbarie avec laquelle sont construits les mannequins placés dans les champs pour épouvanter les oiseaux. Prêchant d'exemple, il en fabrique un en cuir bouilli, armé de ressorts et d'une arquebuse, qu'il appelle *Robin-Hood*, et qu'il estime à

l'égal des plus belles statues antiques. Sa fille Ophelia, jeune personne qu'il a fort bien élevée, qui sait par cœur Shakspeare et lit toutes choses, brûle aussi d'un beau feu pour l'art, et passant à l'application, elle est devenue amoureuse du mannequin Robin-Hood, qu'elle appelle son Adonis ou son Hamlet, *ad libitum*. Le grave sénateur est tout fier de cette passion. Tout cela, comme on voit, est bien gai et surtout bien naturel. Quand les trois amis sont réunis, ils se contredisent sur leurs manies respectives, ce qui doit bien les ennuyer, car cela fait naître des discussions et dissertations interminables sur la science, la nature et l'art. En général, hommes ou femmes, dans cette nouvelle, n'agissent que dans la seule fin de s'asseoir pour disserter à leur aise. Pendant cette première ou seconde dissertation, un orage éclate, une étoile filante tombe du côté des montagnes; nouvelle dissertation sur les forces et les influences célestes et telluriques. Le sénateur, de retour chez lui, trouve que son Robin-Hood a disparu du champ de pois dans lequel il l'avait placé. Aucun étranger n'a été vu dans les environs, mais le sénateur Ambrosius n'en croit pas moins que son chef-d'œuvre a été volé pour le Musée britannique où il figurera à côté des marbres de Phidias. Après quoi lui et sa fille en tombent malades à mourir. Une autre scène s'ouvre à Ensisheim, ville voisine. Un étranger y arrive sous le nom de Ledebrinna, s'y donne pour un homme de distinction, tourne les cervelles des bourgeois et des noble-imbécilles, sépare deux amans, fonde une académie de sots et y produit un dérangement complet. De son côté, le bourgmestre Heinzemann, qui continue ses recherches secrètes, parvient à découvrir et faire captif un jeune elfe, qui se transforme aussitôt en jockey obéissant.

C'était là que M. Tieck en voulait venir; tout le reste n'était qu'avant-scène, précautions oratoires pour se faire suivre dans le monde enchanté; il n'en fallait en vérité pas autant : qu'importe le *hobby-horse* d'un homme, pourvu qu'il s'en serve bien? Or, M. Tieck chevauche toujours très-bien sur le sien. Heinzemann, avide de connaître le monde invisible, fait subir de longs interrogatoires à son nouveau serviteur; cela tourne bien quelquefois encore à la dissertation, mais celle-là, du moins, est souvent très gracieuse et parfois poétique. Ces révélations du monde des elfes et des fées sont la partie agréable du livre. Heinzemann, qui veut rendre service à son ami Ambrosius, demande à son elfe de le servir dans les recherches qu'il a entreprises pour découvrir son mannequin; en attendant la réussite, il emmène Ambrosius à Ensisheim pour le distraire. O merveille! Ambrosius, présenté dans une soirée, y reconnaît, dans la personne vivante du conseiller Ledebrinna, son chef-d'œuvre tant regretté; il l'accable de caresses tout comme un fils chéri; celui ci

n'y conçoit rien et se fâche; Ambrosius, furieux, intente un procès à l'effet de faire rentrer sous sa puissance magistrale et paternelle sa Galathée masculine. L'affaire se plaide et se juge; le médecin Pancracius, magnétiseur fini, espèce de Paracelse bouffon, empêche par son témoignage les juges de condamner Ledebrinna, contre lequel s'élèvent assez de preuves amusantes. Pourtant ce dernier, ébranlé par de si vives émotions, tombe malade et donne à Pancracius occasion de faire une cure magnétique assez grotesque; une petite fée bannie quitte le corps de Ledebrinna; cette fée est la maîtresse de l'elfe Coucou, auquel Heinzemann a rendu la liberté. Coucou reconnaissant vient inviter son maître temporaire à sa noce, qui se fait dans le jardin d'une maison où se célèbre une autre noce. Le médecin Pancracius, qui assiste à celle-ci, veut aussi avoir sa part de l'autre, et après plusieurs bouffonneries, redevient le joyeux elfe Puck, que l'ami Coucou avait envoyé à Ensisheim pour servir Ambrosius. Celui-ci, réconcilié avec Ledebrinna, lui donne en mariage sa romanesque Ophelia, à laquelle son époux avoue, pendant la nuit des noces, qu'il n'est autre que le mannequin animé par certaine étoile filante, ce qui n'empêche pas Mlle Ophelia d'aimer un homme bien laid, qui a un teint de cuir bouilli et de gros sourcils de crin.

Quoi qu'il en soit de cette donnée, ce n'est pas nous qui la reprocherons à l'auteur. Nous avons appris en France à tout supporter, même ce qui est contraire à notre premier mouvement, toujours incrédule et positif. Nous aimons beaucoup la poésie, après tout, et ne marchandons plus à cause de l'origine. Nous voudrions seulement que M. Tieck se plaçât le moins possible dans la vie réelle. On a pu voir par notre scrupuleuse analyse comme il la comprend. Il serait peut-être moins dans son intérêt de supprimer les dissertations qui nous pèsent si fort. Ce mélange bâtard de caquet et de professorat, cette science eunuque, qui touche à tout, sans amuser et sans instruire, flattent pourtant la vanité d'une certaine classe de lecteurs allemands qui répond à notre monde frivole. A ceux-là, il faut toujours servir un peu de pédantisme. Cela leur rappelle qu'ils sont du pays de l'érudition, et les aide à prendre en pitié le reste du monde, plongé dans l'ignorance la plus crasse, comme chacun sait.

Pour l'auteur, ces conversations interminables avaient cette fois un autre but. C'était un moyen de placer des diatribes aigre-douces contre la littérature française d'aujourd'hui. Voilà deux nouvelles qu'il écrit cette année pour y encadrer la même malédiction. L'anathème est formulé d'une manière plus franche et plus prolixe dans la plus longue de ces deux nouvelles. M. Tieck y cite une douzaine de nos écrivains, et fait

de singulières alliances de noms et d'œuvres; par exemple, il place sur la même ligne le mélodrame des *Deux Forçats* et *Notre-Dame de Paris*. Quelques-uns des reproches qu'il nous adresse sont justes et mérités; mais il aurait pu les copier depuis dix ans dans nos propres journaux : sa critique n'en eût pas été plus mauvaise. Peut-être y eût-elle gagné de la verdeur et du mordant. Cela fait peine à dire, mais nous ne pouvons le taire : la malice de M. Tieck n'est plus, ainsi que son esprit, qu'une lame sans pointe ni tranchant, et qui n'a conservé de l'acier que le froid, le poli et l'acide.

Transatlantische Skizzen (*Esquises transatlantiques*). 2 v. in-12, Zurich.

Voici un écrivain qui n'a pas la prétention de marcher à la tête de la littérature allemande, pour toutes sortes de raisons, dont la première est qu'il habite l'Amérique. Néanmoins il peint le monde et la société avec un naturel parfait et même avec beaucoup d'esprit. On sent l'homme de la vie pratique qui emploie très bien l'*humour* propre aux pays septentrionaux. Et puis, il n'a pas de parti pris : il est bien un peu fier de sa qualité de citoyen des États-Unis, et nous plaint de languir en Europe sous des tyrans dont beaucoup d'entre nous ne s'inquiètent guère; mais il fait encore assez bon marché de sa patrie transatlantique. La forme de l'ouvrage n'est pas usée, que je sache. C'est un roman et un voyage tout à la fois. Le héros, aristocrate possesseur d'une cinquantaine de nègres, revient de New-York, où il a manqué un mariage, pour en manquer encore d'autres sur la route, et chemin faisant, il peint les pays qu'il parcourt et les scènes de la vie sociale et politique auxquelles il se trouve mêlé. On connaît déjà quelques tableaux de ce genre, mais personne, dans un ouvrage sur l'Amérique, n'avait encore accusé d'inexactitude Cooper, qui nous semble juge en dernier ressort en cette matière. C'est ce que fait pourtant l'auteur anonyme, et d'une manière fort intéressante. Il s'agit d'une race d'hommes type, des *trappeurs*. Il est curieux de comparer avec le tableau fantastique de Cooper le portrait qui suit, sauvagement crayonné par l'anonyme.

« Il y a, dit-il, dans ces immenses déserts de prairies quelque chose qui élève l'ame, et lui donne, pour ainsi dire, de la vigueur et du nerf, tout autant qu'au corps. Là, règnent le cheval sauvage et le bison, et le loup et l'ours, et les serpens sans nombre, et le trappeur qui les surpasse tous en férocité : non pas le vieux trappeur de Cooper, qui de sa vie n'en a vu un seul, mais le vrai trappeur qui pourrait fournir le sujet de romans faits pour inspirer le plus énergique enthousiasme.

« Notre civilisation, la plus noble qui se soit jamais formée et développée d'elle-même, a pourtant une écume inconnue dans les autres pays, et qui ne pouvait déborder que dans un pays où la liberté est illimitée. Ces trappeurs sont, pour la plupart, des hommes de rebut, ou des coupables échappés au bras vengeur de la loi, ou des natures effrénées auxquelles la liberté rationnelle des États-Unis paraît encore une contrainte. Peut-être est-ce un bonheur pour ces états de joindre à leur territoire ce *fagend* (1), où les passions indomptables peuvent se déployer à l'aise; car ces passions, comprimées dans le sein de la société civile, y feraient de désastreuses explosions. Si la *belle France*, par exemple, eût eu, pendant ses grandes crises, un semblable *fagend* à sa disposition, combien de ses grands guerriers ne seraient-ils pas disparus comme trappeurs! Et en vérité, ni l'Europe, ni l'humanité, n'eussent été plus pauvres pour n'avoir plus entendu parler des grands instrumens du despotisme le plus absolu, des M...., des V...., des S...., des D...., et en général, de toute cette troupe de chapeaux brodés!....

« On trouve ces trappeurs ou chasseurs depuis les sources de la Columbia et du Missouri jusqu'à celles de l'Arkansas et de la Rivière Rouge, sur les bords de toutes les rivières tributaires du Mississipi, qui sortent des *Rocky Mountains*. Leur existence entière n'a pas d'autre but que la destruction des animaux qui se sont multipliés à l'infini, depuis des milliers d'années, dans ces steppes et dans ces plaines. Ils tuent le buffle sauvage pour avoir son cuir, dont ils font leur habillement, et ses *haunches* (2) pour leurs repas; l'ours pour dormir sur sa peau; le loup, parce que cela leur plaît; et le castor, pour sa fourrure et pour sa queue. Ils reçoivent en échange de la poudre, du plomb, des jaquettes et des chemises de flanelle, de la ficelle pour leurs filets, et du whiskey pour supporter l'hivernage. Ils marchent quelquefois par centaines dans ces déserts, où ils ont souvent de sanglantes querelles avec les Indiens. Pourtant ils se réunissent ordinairement en société de huit à dix, qui forment une sorte de confédération offensive et défensive, ou, pour mieux dire, de guerilla. Il est vrai que ceux-là sont plutôt chasseurs que trappeurs. Le vrai trappeur ne s'associe qu'un ami juré avec lequel il demeure souvent des années entières, car il leur faut bien ce temps pour découvrir les repaires des castors. Si l'associé meurt, le survivant garde pour lui les peaux et le secret du séjour de ces animaux. Cette vie, que la crainte de la loi a fait

(1) *Fagend*, partie sans valeur: mot à mot, le bout usé d'une corde.

(2) Bosse du bison, la partie la plus savoureuse et la plus délicate de la chair de cet animal.

embrasser à beaucoup d'entre eux, devient bientôt un besoin absolu ; et cette liberté sans bornes et sans frein, vrai bonheur de sauvage, il en est peu qui voulussent l'échanger contre la plus brillante position dans la société civilisée. Ces hommes vivent toute l'année dans les steppes, les savannes, les prairies et les bois des territoires de l'Arkansas, du Missouri et de l'Oregon, qui enferment dans leur périmètre d'immenses steppes de sable et de pierre, et en même temps les plus belles campagnes. La neige et la gelée, le chaud et le froid, la pluie et l'ouragan, et les privations de toute espèce, ont endurci leurs membres et épaissi leur peau à l'égal de celle du buffle qu'ils chassent. La constante nécessité où ils se trouvent de se fier à leur force corporelle produit en eux une confiance qui ne recule devant aucun danger, une vivacité de coup-d'œil et une justesse de jugement dont l'homme de la société civilisée peut à peine se faire une idée. Leurs souffrances et leurs privations sont souvent affreuses, et nous avons vu des trappeurs qui avaient enduré des maux auprès desquels les aventures imaginaires de Robinson Crusoë ne sont que des jeux d'enfans, et dont la peau s'était durcie comme une écorce, et ressemblait plus au cuir tanné qu'à l'enveloppe humaine : l'acier ou le plomb pouvaient seuls la déchirer. Ces trappeurs présentent un fait psychologique digne d'attention. Relégués dans la nature sauvage et sans bornes, leur jugement se perfectionne souvent d'une façon bien remarquable. Leur esprit acquiert une pénétration particulière, et tourne même au grandiose, au point que nous avons trouvé chez quelques-uns des jets de lumière dont les plus grands philosophes des temps anciens et modernes se seraient fait honneur.

« On pourrait croire que les dangers de tous les jours, de tous les instans, devraient élever vers l'Être suprême les regards de ces hommes farouches. Il n'en est rien cependant; leur couteau de chasse est leur dieu, leur saint protecteur; leur carabine (*rifle*), leur main sûre, leur trésor. Le trappeur évite l'homme, et le regard dont il mesure celui qu'il rencontre dans le désert est plus rarement le regard d'un frère que celui d'un meurtrier, car l'amour du gain est ici un aiguillon infernal aussi puissant que dans le monde civilisé. Ordinairement, quand deux trappeurs se rencontrent, il en est un qui perd la vie. Le trappeur déteste son concurrent à la recherche des précieuses peaux de castor, bien plus encore que l'Indien. Il abat celui-ci avec le même calme qu'il abattrait un loup, un buffle ou un ours; mais il plonge son couteau dans le sein de l'autre avec une joie vraiment satanique, comme s'il sentait qu'il délivre l'humanité offensée d'un de ses affreux complices. La nourriture contribue encore beaucoup à exalter cette férocité dépravée: le trappeur ne se nourrit que

de chair de bison, l'aliment le plus énergique, qu'il mange sans pain, sans aucune autre substance neutralisante, pendant des années entières, ce qui le transforme en animal carnassier.

« Dans une excursion que nous fîmes en force sur la partie supérieure du *Red River*, nous rencontrâmes plusieurs de ces trappeurs, entre autres un vieux, tellement brûlé par le soleil, tellement desséché et tanné par l'inclémence des saisons et par les privations de toute espèce, que son cuir ressemblait plutôt à l'écaille d'une tortue qu'à la peau d'un fils d'Adam. Nous avions chassé pendant deux jours avec cet homme sans avoir remarqué en lui rien de plus particulier; il prépara notre repas, qui consista une fois en un quartier de cerf, et l'autre en *haunches* de buffle. Il connaissait le séjour et le passage du gibier et le sentait presque aussi finement que son énorme chien, qui ne le quittait jamais. Ce ne fut que le matin du troisième jour que nous découvrîmes une circonstance qui nous rendit moins confians avec notre nouveau compagnon de chasse. C'étaient une multitude d'entailles et de croix sur le bois de sa carabine, qui nous révélèrent le vrai caractère de cet homme. Ces marques étaient classées sous diverses rubriques, à peu près de la manière suivante :

« *Buffaloes* (buffles), aucun nombre, probablement parce qu'il était trop grand.

« *Bears* (ours) 19; ceux-ci étaient marqués par de simples entailles.

« *Wolves* (loups) 13; marqués par entailles doubles.

« *Red underloppers* (fraudeurs rouges) 4, marqués par quatre entailles obliques.

« *White underloppers* (fraudeurs blancs) 2; marqués avec des croix.

« Comme mon compagnon considérait avec tant d'attention ces hiéroglyphes sur la crosse de la carabine et s'efforçait de deviner le sens du mot *underloppers*, nous vîmes courir sur la figure du vieux trappeur un ricanement ironique qui nous rendit attentifs; mais lui, sans perdre une parole, s'occupa de retirer de dessous l'herbe le *haunch* de buffle qu'il avait enveloppé dans la peau et nous le servit. Ce fut un repas comme aucun roi n'en peut faire de meilleur, et qui nous fit bientôt oublier toute l'affaire de la carabine. Tout d'un coup il nous dit avec un sourire sournois, en attirant à lui son arme : *Look ye, it's my pocket-book. D'ye think it a sin to kill one of them two legged red, on white underloppers?* (Voyez, voici mon petit bréviaire. Croyez-vous que ce soit un péché de tuer un de ces coureurs à deux pieds, qu'il soit rouge ou blanc)?

« *Whom do you mean?* (Qu'entendez-vous par là)? répondîmes-nous.

« Le trappeur sourit de nouveau et se leva. Nous sûmes alors ce qu'étaient

les coureurs à deux pieds que le vieux coquin avait marqués sur sa carabine aussi tranquillement que si, au lieu d'hommes, il eût tué des outardes.

« Nous n'avions ni le droit ni la volonté de nous ériger en juges en des lieux où s'arrêtent la société civile et la portée de son bras vengeur; nous laissâmes donc cet homme parfaitement tranquille.

« Néanmoins, au bout de quelques années, ces trappeurs retournent toujours au sein de la civilisation, au moins pour quelques semaines, dès qu'ils ont amassé une quantité suffisante de peaux de castor. Ordinairement, ils abattent un arbre creux dans le voisinage ou sur la rive d'un cours d'eau navigable, le travaillent pour le rendre impénétrable à l'eau, le tirent dans la rivière, y chargent leurs peaux et quelque peu d'effets, et rament des milliers de milles sur le Missouri, l'Arkansas et la Rivière Rouge, jusqu'à Saint-Louis, Natchicoches ou Alexandrie, où ils parcourent les rues dans leur costume de peau de bêtes, et où leur aspect transporte souvent l'imagination dans le monde primitif. »

Ces esquisses sont remarquables par une grande variété de ton et de style qui ferait peut-être croire à l'existence d'un art américain. Dieu veuille qu'il en soit ainsi!

A. Sp.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 mars 1835.

Il y a aujourd'hui vingt jours que la France a été sauvée par MM. Fulchiron, Jacqueminot et Lechatellier. Grace à eux, M. Thiers est encore ministre, M. Guizot et M. Persil ministres, et M. de Broglie, président du conseil : ministère fondé sur deux bases vraiment nobles et honorables, le procès d'avril et l'allocation des fonds secrets. A l'extérieur, le traité des vingt-cinq millions, voté sous l'impression des insolentes bravades du président Jackson et de son envoyé ; voilà sous toutes ses faces le système politique du cabinet doctrinaire, reconstitué le 16 mars, pour la gloire et la prospérité du pays.

Nous avons dit, dès les premiers momens de la recomposition de ce malencontreux cabinet, à quelles conditions M. de Broglie a été investi de la présidence du conseil, quelle amende honorable il avait faite entre les mains paternelles du roi, et combien ses vieilles idées de présidence anglaise avaient été modifiées par l'influence de M. Guizot. M. Guizot a dit dans un de ses ouvrages : « Pour se faire pardonner le pouvoir, il faut le garder long-temps, non y revenir sans cesse. De petites et fréquentes vicissitudes, dans une grande situation, ont, pour la masse des spectateurs, quelque chose de déplaisant et presque d'ennuyeux. Elles diminuent celui qui les accepte quand elles ne le décrient pas. » C'est là de tous les préceptes que M. Guizot a proclamés, celui qu'il met le

mieux en pratique. On peut dire que c'est par ses mains que le ministère, poussé trois fois par celles de M. Thiers sur le penchant de sa ruine, a été retenu et étayé; trois fois l'activité et l'esprit de conduite de M. Guizot ont reformé la phalange ministérielle qui se dispersait et se jetait dans les deux côtés de l'opposition; et dans cette dernière crise, il a fait plus. Il a non-seulement créé une tête à ce ministère qui s'était laissé si lourdement décapiter; il a rajeuni ce corps usé et vacillant, il lui a donné un air de verdeur et de sève, qui trompe au premier aspect, et qui ferait prendre pour un être vigoureux et capable de quelque énergie, ce sépulcre blanchi, que sa propre corruption a dissout de lui-même, et fera bientôt définitivement tomber en poussière. Mais le miracle n'a pas moins été fait, les morts ont marché, et ils se promènent à cette heure, au milieu de nous, avec la prétention d'être vivans.

Depuis cette résurrection galvanique, on a peine à reconnaître les doctrinaires, tant le nouveau masque qu'ils ont pris diffère de celui qu'ils ont quitté. Leurs manières hautaines ont fait place au ton le plus conciliant et le plus doux, et ce n'est que par oubli et par écarts qu'ils reprennent de temps en temps leur morgue. On les entend se plaindre avec douceur d'avoir été méconnus; peut-être, disent-ils, qu'ils ont, en effet, trop vécu entre eux, dans leur cercle intérieur, où une sympathique estime les retenait; mais qu'à cela ne tienne, ils sont tous prêts à élargir le cercle, à faire cesser les exclusions dont on s'est plaint avec tant d'amertume. Désormais, l'esprit, l'intelligence et le savoir (disent-ils toujours), ne seront plus les conditions indispensables pour être admis au milieu d'eux, ils auront les bras tendus vers tout le monde, comme le Christ de la compagnie de Jésus; viendra qui voudra, les portes du collége doctrinaire seront ouvertes; les pauvres d'esprit et les infirmes seront aussi appelés, les doctrinaires n'excluent personne: que chacun se présente, nul ne sera repoussé, et M. Fulchiron lui-même est sûr d'un bon accueil.

M. Guizot est vraiment un homme unique. Voilà ce qu'il a fait. C'est à lui que sont dues ces merveilles. Il a commandé à toute sa jeune cohorte d'être douce, polie, conciliante, affable, et elle a obéi. Les caractères les moins souples ont fléchi à sa voix. M. de Broglie, cet esprit rude et cassant; ce dogme revêtu d'os et d'un peu de chair, qui se présentait si carrément, et dont les pensées se formulaient en apophtègmes inflexibles; cet argument intraitable est devenu un esprit qui discute et qui répond, qui cause et qui écoute; le verbe s'est fait homme, et la transformation a paru si agréable au roi, qu'il en oublie le maréchal Soult et M. Sébastiani, M. Thiers et M. de Montalivet. Quelques paroles de M. Guizot ont fait de M. de Bro-

glie un ministre complaisant et un commis facile. Qu'on vienne nous dire maintenant qu'il n'y a pas eu de changement ministériel !

M. Guizot n'a pas voulu faire le miracle à demi. Il a voulu se réformer lui-même, et il a passé aussi sur sa personne la couche neuve dont reluit depuis vingt jours tout ce ministère fraîchement recrépi. M. Guizot, qui ne parlait jadis que de réduire et d'exterminer ses adversaires, se déclare prêt à les recevoir dans son giron; il abjure ces étroites haines bourgeoises dont M. Thiers est si violemment saisi, et il déplore sa situation circonscrite dans le ministère spécial où il est relégué, uniquement parce qu'elle l'empêche d'accomplir ses desseins pacifiques. Que ne ferait pas M. Guizot, s'il était au ministère de l'intérieur, à la source des fonds secrets! Que de travaux encouragés, que de mérites enfouis dans les clubs et dans les utopies républicaines, seraient appelés à se mettre en lumière et convoqués pour un noble but! M. Guizot montre d'un air d'orgueil ce qu'il a fait pour la presse départementale, avec le maigre fonds destiné aux études historiques. Plus de cinquante écrivains des journaux de l'opposition, dans les provinces, ont été détournés de la polémique quotidienne par les missions scientifiques qui leur ont été données. Ce n'est pas M. Guizot qui emploierait les fonds spéciaux à donner sa protection exclusive aux artistes, en échange des dessins, des tableaux, des bronzes et des marbres dont ils doteraient sa famille; ce n'est pas lui qui apporterait dans la répartition des faveurs ministérielles des souvenirs de haines ou d'amitiés personnelles; ce n'est pas lui qui laisserait encombrer les cartons d'arrêtés anéantis faute de signature! Toutes ces pensées, M. Guizot ne les témoigne pas par des paroles expresses, sa prudence est trop grande, mais son geste, son regard, un mot jeté avec intention, tout dit en lui que l'esprit et le caractère de M. Thiers ne s'accordent pas avec son nouveau système, et qu'il ne regardera le ministère comme un et complet que le jour où le portefeuille de l'intérieur sera remis entre ses mains.

Tout en assouplissant M. de Broglie, dont le roi redoutait l'inflexibilité, M. Guizot n'a pas négligé les moyens d'établir que la présidence est réelle, et que la couronne a fait cette concession au principe fondamental de notre gouvernement. Un poète dirait que M. Guizot a peint en fer le roseau qu'il faisait en même temps courber. Le fait est que depuis le remaniement ministériel, le conseil a été tenu trois fois au ministère des affaires étrangères, dans le salon de M. de Broglie; grande manœuvre pompeusement annoncée dans les journaux ministériels, et qui a confondu tous les habiles du tiers-parti.

Le premier de ces conseils, tenu le 16, a été consacré tout entier à l'examen des principes du gouvernement et des bases sur lesquelles repose

le ministère doctrinaire. Il a été décidé que le véritable principe de cette administration, c'est le procès d'avril, que tous les efforts devaient être concentrés vers ce point, et que toute la puissance matérielle et morale du gouvernement serait employée à mener à bonne fin cette déplorable procédure.

Le second conseil tenu aux affaires étrangères a eu lieu le 21. On y a examiné quelle serait l'attitude du ministère à l'égard de la chambre; M. Thiers a parlé avec beaucoup de mépris du tiers-parti et de la gauche, et c'est à la suite de ce conseil qu'il a fait rédiger l'exposé des motifs de la loi des fonds secrets. Selon sa vieille tactique, le ministère, qui sait combien la chambre redoute d'arrêter l'action de la police, la provoque, dans cet exposé de motifs, à un vote dont l'insuccès déciderait de la retraite des ministres.

Dans le dernier de ces conseils, qui a eu lieu avant-hier, il a été question du refus probable du maréchal Maison. Les lettres de notre ambassadeur, écrites de Saint-Pétersbourg à Mme la maréchale sa femme, laissent peu de doutes sur l'issue des propositions qui lui ont été adressées. Ces lettres étaient antérieures aux ouvertures faites au maréchal Maison, et nous avons déjà dit, dans notre dernière *chronique*, qu'elles avaient en quelque sorte décidé sa nomination. On ne voulait que du temps, et le loisir de chercher un ministre de la guerre. Mais le temps s'écoule, et le ministre ne se trouve pas. M. de Rigny, qui remplit l'intérim, ne peut pas accepter le ministère de la guerre. L'esprit de l'armée de terre s'oppose absolument à ce qu'un officier-général de la marine soit à la tête de ce département. Il existe même une protestation tacite des maréchaux à ce sujet. Aucun d'eux ne s'est encore présenté chez M. de Rigny; et s'il y avait lieu de faire une visite officielle, comme celle qui est d'usage le 1er mai pour la fête du roi, il a été décidé que les officiers-généraux n'iraient chez l'amiral qu'en habits bourgeois, tant est grande la susceptibilité de l'armée de terre, qui craint d'admettre comme un antécédent la supériorité de l'arme à laquelle appartient M. de Rigny.

Dans l'embarras où se trouvent les ministres, n'ont-ils pas songé à s'adresser à M. de Caux, ce remplissage d'un des plus pitoyables ministères de la restauration. Un agent officieux et presque officiel fut donc envoyé à M. de Caux pour lui offrir le portefeuille que n'a pas encore refusé le maréchal Maison. M. de Caux, qui ne manque pas de sens et d'esprit de conduite, fit sentir à l'entremetteur ministériel tous les inconvéniens qui s'attacheraient à sa nomination; mais comme l'agent ne se rebutait pas, et levait tant bien que mal toutes les difficultés, M. de Caux finit par lui dire avec un grand sérieux : Ecoutez, il est un dernier obsta-

cle que je voudrais taire, et qui me paraît insurmontable, celui-ci. Sachez donc que le roi actuel, étant duc de Chartres, vint un jour, avec son régiment, dans une ville du nord, où il se montra dès son arrivée au club des jacobins, et que mon père, qui commandait dans la ville, le fit mettre aux arrêts pour avoir ainsi manqué à la discipline. Jugez si le roi peut avoir oublié ce fait, et s'il souffrirait que mon nom figurât sur la liste de ses ministres!

Ainsi facétieusement repoussé par M. de Caux, le conseil doctrinaire a songé au général Schneider, car pour le général Guilleminot, il ne consentirait à entrer dans le cabinet qu'avec un caractère politique, et il s'est lié à la question de l'amnistie. Or, ce choix offre encore une grande difficulté. Sans doute le général Schneider n'est pas un homme politique, il ne résistera pas aux propositions qui lui seront faites; mais il n'a pas une réputation assez grande pour imprimer à l'armée le mouvement d'obéissance nécessaire dans les circonstances sérieuses où l'on se trouve: d'ailleurs les maréchaux seraient blessés de voir un général très jeune dans son grade, leur commander comme ministre. La difficulté devient plus grave qu'on ne croit sous ce rapport, car la plus grande indiscipline règne dans tous les corps. Plus de cinq cents officiers sont à Paris sans permission, le ministre serait obligé de prendre une mesure décisive, et d'en faire mettre plusieurs à l'Abbaye. Le général Schneider est un homme de bureaux, mais il n'est que cela; la main de fer du maréchal Soult imprimait seule assez de respect à l'armée pour que les choses allassent de leur seule impulsion : mais recourir à ce maréchal, c'est chose actuellement impossible; ses engagemens sont pris avec la gauche; il s'est complètement séparé de la pensée du ministère actuel.

Comment fera donc ce ministère si le refus du maréchal Maison se confirme? Prolongera-t-il l'intérim? C'est ce qu'il y a de plus commode, quoique un intérim soit une situation précaire, et que M. de Rigny, qui rêve une ambassade, ne veuille rester là que le temps nécessaire pour se l'assurer bonne et lucrative. Quant à l'esprit du cabinet, il est tout entier résumé par M. Guizot et M. de Broglie; vainement M. Thiers cherche-t-il des auxiliaires dans l'amiral Duperré et dans M. Humann contre l'influence de MM. de Broglie, Guizot et Duchâtel; ceux-ci ne le servent qu'à demi. M. Thiers est jeté dans un rang subalterne; il n'a d'autre appui que le roi, qui se sert de lui comme d'un instrument docile pour lutter contre les doctrinaires. Le roi est tellement préoccupé de cette domination, qu'il avait songé un moment à supprimer le ministère du commerce: le roi disait : « Je n'aurais besoin alors que d'avoir trois ministres avec moi pour être le maître des résolutions de mon cabinet. »

La position secondaire que M. Thiers a maintenant dans le ministère a affaibli singulièrement son importance dans la chambre des députés; il a dû s'en apercevoir dans les dernières discussions. Jusqu'à présent on écoutait ses discours, nous ne dirons pas avec gravité, mais avec attention. Dans tous les récens débats où il a pris la parole, M. Thiers a fixé, avec quelque peine, l'esprit distrait même de la majorité ministérielle. M. Thiers est usé; il a été très faible dans toutes ses argumentations où il a invoqué, avec une désespérante monotonie, sa probité, la force du gouvernement, l'unité de ses vues, la puissance de ses moyens. C'est un jeu qu'il faut employer rarement dans la position délicate où se trouve M. Thiers en face de l'opinion publique. Quand on parle trop de sa probité, on semble faire croire qu'il y a doute; quand on s'extasie si souvent sur la franchise du pouvoir, on paraît dire que le pays n'y croit pas. L'exposé des motifs sur les fonds secrets, lu par M. Thiers à la tribune, ressemble à ces factums du Directoire, lorsqu'il demandait des mesures de déportation contre les anarchistes républicains et les chouans; c'est de la contradiction, et au bout de cela, de la police et de l'argent.

M. de Broglie, qui jouit dans la chambre des députés d'une réputation de probité, n'excite pas de plus vives sympathies; sa parole doctorale ne plaît pas même aux centres; on le voit embarrassé, il n'est pas dans son élément. A la chambre des pairs, M. de Broglie produisait une certaine impression; sa parole, d'une solennité lourde, ne va pas à la tribune de la chambre élective; il aura pour appui M. Guizot, qui se tient en réserve, car, depuis les explications ministérielles, il n'est pas monté une seule fois à la tribune. M. Guizot parle à un centre plus compacte; il y trouve de plus nombreux échos; sa parole est austère, sa gravité scientifique incontestable; c'est un homme considérable, et même en face des partis c'est quelque chose.

Au reste, c'est une pitoyable majorité que celle qui se produit dans la chambre des députés. Nous revenons aux années de la restauration, où un centre compacte ne permettait plus à personne la parole indépendante. La lecture du rapport de M. Dumon a été un véritable scandale; les murmures de la majorité n'ont pas permis même à M. Berryer de compléter sa pensée. Le rapport de M. Dumon sur la créance des Etats-Unis est un document qui, avec des prétentions à l'impartialité historique, n'a laissé voir qu'une face de la question, et a voilé tous les faits en opposition avec son système. Les garanties qu'impose la commission au gouvernement sont puériles; c'est une phraséologie bonne tout au plus pour les niais politiques qui ne savent pas le fond des choses. La vérité historique, la voici : l'empire s'est refusé à donner une indemnité aux Etats-Unis jus-

qu'en 1813, époque où Napoléon avait besoin de l'alliance des Etats-Unis contre l'Angleterre; sous la restauration, refus absolu de reconnaître le principe de l'indemnité; et quand on l'a reconnu un moment, en échange de quelques avantages commerciaux, jamais le taux n'a été fixé au-dessus de 2,700,000 fr., et encore le gouvernement invoquait des compensations pour la Floride. Après la révolution de juillet, d'autres intérêts sont nés; il y a eu des pots-de-vin, de l'argent donné, des achats de créances tombées aux mains des gens de cour, des fonds placés sur la banque des Etats-Unis par une pensée de prévoyance, et dont on a craint la confiscation. Tels sont les motifs réels du projet du gouvernement; mais on sent qu'on ne pouvait les dire.

Au reste, quiconque a assisté aux dernières séances de la chambre des députés a dû se convaincre du peu de résistance que cette chambre pourra faire au système ministériel; l'opposition y manque de deux conditions indispensables pour arriver à un résultat : l'énergie et la cohésion. Quelle que soit la nuance à laquelle on s'adresse, au tiers-parti, à la nuance Odilon Barrot ou Mauguin, on ne peut obtenir de ces hommes politiques un plan fixe de gouvernement, une idée arrêtée et des ministres choisis qui les mettent en action. La première condition des chefs de parti, quand ils veulent renverser un pouvoir, c'est d'avoir un ministère tout prêt pour remplacer celui qui existe. Or, ce ministère, où est-il? dans quelle nuance le choisir? On attaque à l'étourdie; rien n'est concerté d'avance; le tiers-parti a haine de la gauche, il tremble devant M. Garnier-Pagès et M. Lafitte; la gauche méprise le tiers-parti; M. Dupin a en jalousie M. Odilon Barrot. M. Odilon Barrot s'exprime fort durement sur M. Dupin. Au milieu de cette cohue, quelques unités politiques et administratives, telles que M. Calmon, M. Passy, sont toujours portées à faire des concessions au ministère, parce que cela entre dans leur plan de campagne pour arriver eux-mêmes au pouvoir. Et l'on ne veut pas qu'en face de cette opposition sans unité, sans vie politique, les doctrinaires, gens capables d'ailleurs, se tenant comme un seul homme, soient les maîtres des affaires! C'est la condition des choses; la chambre ne les aime pas; elle murmure sous le joug, mais elle vote avec eux; elle se résigne parce qu'il n'y a de pensées que dans la tête de ces hommes, et qu'ailleurs il n'y a qu'un éparpillement de votes réduits en poussière par le scrutin. Le projet pour la créance des États-Unis sera voté, les fonds secrets seront votés; tout sera voté, parce que rien n'est prêt pour la résistance.

L'attention de la pairie est absorbée par le procès des accusés d'avril; triste procédure que l'on poursuit avec tant d'acharnement! Comme chambre politique, la pairie a peu de choses à faire; elle a discuté la loi

communale, dans laquelle M. Thiers a été peut-être au-dessous de M. de Montlosier, et c'est beaucoup dire. De cette discussion il ne résultera rien; le rapport de M. Mounier, volumineuse collection des idées l'empire, restera seul comme un monument d'études et de connaissances parlementaires; on ne fait pas des communes; elles se font toutes seules; le sol et les populations en sont les élémens. C'est pourquoi une loi sur les communes est chose si difficile ; c'est soumettre la nature aux formules de la loi; le législateur y a souvent échoué!

D'ailleurs qu'est-ce qu'une discussion législative aussi indifférente en face du procès tout vivant et tout politique qui s'apprête? Mémoires, rapports, tout a été inutile, le procès doit se faire et il se fera; depuis quinze jours, tout est mis en œuvre pour faire arriver à Paris, non-seulement les prisonniers, mais les pairs de France, plus cruellement tourmentés que les accusés eux-mêmes, car on les soumet à la torture de leurs infirmités, de leur âge et de leurs souvenirs. On commencera les débats avec un nombre suffisant, mais ce nombre ira successivement en s'affaiblissant; la saison sera belle, mais les pairs sont bien vieux, et les consciences bien tourmentées! Qu'on ne parle plus d'amnistie! L'amnistie est impossible, la procédure est trop engagée, et le gouvernement trop fier de se montrer implacable; on veut un jugement: n'y aurait-il que vingt pairs pour juger, il le faut. Ces malheureux prisonniers que l'on conduit à Paris de tous les points de la France, se verront engagés dans un débat qui heureusement sera protégé par la plus grande publicité; nous saurons l'histoire individuelle de tous ces jeunes hommes qui ont rêvé la liberté avec frénésie; nous les verrons avec leurs passions de feu, leur brûlante énergie, en présence d'un pouvoir caduc et arriéré. La clémence, ils n'en veulent pas; la justice, ils récusent les juges; ils veulent montrer que la violence seule les jette sur les bancs d'une cour exceptionnelle : il faut que le gouvernement soit bien aveugle pour ne point voir que toutes ces rigueurs aboutissent à un grand scandale, et que la force d'un gouvernement ne consiste pas à toujours frapper, mais à se mettre au-dessus de ces terreurs vulgaires qui saisissent et effraient les petites ames. Il faut le dire, on a peur de ces jeunes gens ulcérés par tant de persécutions; la police fait croire à de sinistres projets, et si M. Thiers osait dire tout ce qu'il pense, il trouverait dans l'histoire de la révolution deux précédens à invoquer : la sentence du directoire contre Babeuf, la sentence du consulat contre Arena et Ceruti!

Poursuivre, c'est le mot d'ordre du gouvernement d'aujourd'hui. La presse est accablée d'amendes; la confiscation se rétablit sous un nom déguisé, et le gouvernement croit par là éteindre la presse comme il s'imagine proscrire les idées généreuses. Mais ces idées survivront, et la presse

avec elles. Le pouvoir essaie d'abord ses forces contre les doctrines excentriques et exagérées; il frappe la *Tribune* et la *Quotidienne* pour arriver ensuite au *National*, au *Courrier Français* et au *Constitutionnel*; ce n'est pas à une opinion qu'on en veut, c'est à la pensée humaine tout entière.

Avons-nous encore des relations à l'extérieur au moment où tous nos ambassadeurs vont quitter les capitales pour arriver hâtivement comme juges dans le grand procès poursuivi devant la pairie? Il faut que l'Europe soit bien paisible, ou les ambassadeurs bien inutiles, pour que le gouvernement se résolve à une telle mesure.

Où en est d'abord l'Angleterre? Le ministère Peel pourra-t-il soutenir l'orage toujours plus menaçant de l'opposition? C'est là, on peut le dire, un exemple pour la France. Voyez comme toutes les nuances se groupent sous lord John Russell! Voyez avec quelle vigueur l'opposition attaque le système ministériel; avec quelle persévérance elle s'agite, avec quelle puissance elle arrive à son but! Où est le pendant de John Russell en France? Quelle différence de situation parlementaire! M. Peel sera forcé de se retirer du cabinet, moins par ses fautes que par l'admirable tactique de l'opposition. Cet évènement pourra changer bien des choses en Europe. Si le ministère tory fût resté aux affaires, si le ministère doctrinaire et de *résistance* se fût consolidé chez nous, on dit qu'il se serait formé une triple alliance entre la France, l'Autriche et l'Angleterre. C'eût été un grand résultat; la quadruple alliance du Portugal, de l'Espagne, de la France et de l'Angleterre, n'existe guère que sur le papier.

Ce rapprochement avec la maison d'Autriche a été redouté par la Russie à l'avènement du ministère tory, et c'est pour l'empêcher qu'elle avait envoyé à Londres M. Pozzo di Borgo. Nous ne croyons pas que sa mission ait complètement réussi; elle deviendra d'ailleurs inutile, si le ministère tory est renversé, car jamais M. de Metternich ne voudra traiter avec les whigs. Déjà les tories avaient commencé leur plan de campagne par la reconnaissance de la Moldavie et de la Valachie comme états indépendans. Le cabinet de Saint-Pétersbourg voulait y faire dominer l'idée de son protectorat; en reconnaissant ces provinces, l'Angleterre les constitue en souverainetés parfaitement libres, ayant auprès d'elles des représentans, et c'est là une première concession faite par les tories à M. de Metternich. Le renversement du ministère Peel jettera la politique de l'Angleterre dans une route tout-à-fait hostile au continent. L'alliance avec la France se raffermira, mais les whigs ne pourront se rapprocher ni de l'empereur Nicolas, ni de M. de Metternich.

GUISCRIFF, SCÈNES DE LA TERREUR DANS UNE PAROISSE BRETONNE (1).

Ce roman, dont l'auteur s'est fait connaître déjà par des travaux historiques d'un mérite véritable, est précédé d'une notice sur la chouannerie, qui retrace dans un récit simple et lucide le caractère particulier qui distingua, sous la révolution, l'insurrection vendéenne des courses de la chouannerie bretonne. La Vendée, comme la Bretagne, s'était soulevée bien plus encore pour défendre son culte religieux, menacé dans la personne des prêtres, que par l'impulsion d'un sentiment monarchique dont les objets se trouvaient à une bien grande distance des affections nécessairement bornées des paysans de l'ouest. Mais il y avait eu dans l'insurrection de la Vendée un mouvement bien plus spontané, bien plus indépendant, bien moins subordonné au secours et à l'appui de l'étranger. Cette attente continuelle où les chefs de la chouannerie se placèrent volontairement à l'égard de l'Angleterre et des princes de la maison de Bourbon, paralysa l'élan des provinces bretonnes, qui, réunies à la Vendée, et animées du même héroïsme, auraient pu susciter à la convention, déjà occupée sur les frontières du Rhin, d'insurmontables obstacles. Cette notice sur la chouannerie n'est d'ailleurs que le prologue de l'ouvrage : les acteurs principaux du drame sont, un curé constitutionnel qui, après avoir prêté le serment exigé, se trouve de concession en concession, et par la pente irrésistible d'une fausse position, poussé jusqu'au crime, à l'oubli de ses devoirs de prêtre, et à la trahison la plus infame envers son prédécesseur, vieux et vertueux prêtre, qui a préféré la déportation à l'apostasie. Le caractère du curé Melven est bien tracé; nous en dirons autant de Bonaventure, robuste et rusé partisan, de Florent, ancien comédien sifflé, bâtard de grand seigneur, qui fait expier à l'ordre social qui s'écroule les martyres de son ambition déçue et de son amour-propre froissé. En général, il y a dans ce roman du naturel et de la vérité, qualités rares par le temps qui court; on y trouve une observation presque érudite des mœurs et des superstitions de la Bretagne. L'auteur dit, dans une courte introduction, qu'il n'est pas dans tout l'ouvrage un seul sentiment qui n'ait traversé l'ame de ses personnages pour arriver jusqu'à lui. En lisant le livre, on se convainc qu'il a dit vrai; peut-être même ce mérite, car c'en est un, est-il poussé jusqu'à l'excès; l'historien perce peut-être un peu trop sous le romancier. Ces personnages, qui, pris en eux-mêmes,

(1) 1 vol. in-8°, chez Dentu, Palais-Royal.

sont esquissés avec vérité et fidélité, pourraient avoir plus de relief, ressortir davantage, porter à un plus haut degré l'empreinte du travail propre de l'auteur; on dirait que ces souvenirs, ces physionomies qui lui sont familières, n'ont fait que traverser son cerveau, sans rien emprunter à la personnalité de l'écrivain.

Peut-être aussi l'auteur a-t-il trop compté sur la valeur dramatique de la dépravation progressive du caractère sacerdotal de Melven. Nous sommes presque tous si éloignés, par nos habitudes, notre éducation et nos convictions, ceux du moins qui ont le bonheur d'en avoir, de la parfaite intelligence d'un caractère devenu purement historique pour ainsi dire, qu'il eût été à désirer que l'auteur insistât moins sur un moyen auquel le public ne peut qu'imparfaitement répondre. Quoi qu'il en soit de cette dernière critique, malheureusement applicable aujourd'hui à tout ressort dramatique qui suppose un sentiment énergique, une conviction profonde et entière, *Guiscriff* reste un de ces livres qu'on lit avec plaisir, parce que rien n'y sent l'effort ou la prétention, un de ces livres aussi qui font pressentir plus de talent qu'ils n'en mettent à découvert.

— Le nouveau drame de M. de Vigny, *Chatterton*, vient de paraître. Nous avons lu avec un vif intérêt une préface digne et mesurée, écrite plusieurs mois avant la représentation, et qui reprend, sous la forme dialectique, la question traitée précédemment dans le beau livre de *Stello* et dans le drame de *Chatterton*; cette question, c'est la destinée du poète dans les sociétés modernes. Ces pages éloquentes résument avec noblesse et sévérité le plaidoyer esquissé dans le roman, et dessiné avec tous ses développemens dans l'œuvre dramatique.

—Nos lecteurs n'apprendront pas sans intérêt qu'un jeune poète distingué, M. Brizeux, auteur du charmant volume de *Marie*, met la dernière main à un poème auquel il travaille depuis long-temps. Nous espérons donner prochainement cette œuvre, qui aura pour titre *Les Bretons*.

— M. Capefigue publiera, le 10 avril prochain, chez le libraire Dufey, la première livraison de *Richelieu, Mazarin, la Fronde et le Règne de Louis XIV*. Cet ouvrage fait suite à l'*Histoire de la Réforme et de la Ligue*, du même auteur.

F. BULOZ.

ALGER.

DU SYSTÈME D'ÉTABLISSEMENT

A SUIVRE.

Depuis la conquête, la possession d'Alger coûte annuellement à la France 30,000,000 fr. et occupe trente mille hommes.

Après la sécurité de la Méditerranée qu'on pouvait assurer à moindre prix, quels sont les fruits de tant de sacrifices? — Pour le commerce, un débouché inférieur à celui qu'a offert la régence à certaines époques; pour ce qu'on appelle la *colonisation*, la mise en culture de quelque centaine d'hectares, l'ouverture de quelques communications, compensées par la dévastation de valeurs très supérieures à celles que nous avons produites.

La marche que nous avons suivie jusqu'à ce jour conduit-elle à une réduction notable dans les dépenses? — Une augmentation est tout aussi probable.

Conduit-elle, du moins, au développement d'avantages qui, dans un avenir même éloigné, assurent la compensation des charges du présent? — Personne n'a entrepris de le soutenir.

Une guerre continentale éclatant, laisserions-nous en Afrique un corps d'armée qui, dans un cas donné, pourrait sauver l'indépendance de la France? — Assurément non, et alors, tous les sacrifices antérieurs seraient à peu près perdus.

Après avoir posé ces questions, il semble qu'il n'y ait plus qu'à conclure à l'abandon de cette terre où les Romains firent prospérer une civilisation si féconde, et l'on s'étonne peu que de bons esprits, préoccupés des améliorations qu'on immobiliserait sur notre sol, avec ce que coûtent des résultats si mesquins et si éventuels, ne voient, dans la possession d'Alger, qu'un fardeau dont la France ne saurait trop tôt se dégager.

Mais si, en étudiant les mœurs, les intérêts, les vœux des populations indigènes, en contrôlant par leurs effets les règles de conduite suivies de 1504 à 1792 par les Espagnols à Oran, par les Français dans la province de Bône, de 1520 à 1794, par les Turcs, dans toute la régence, de 1516 à 1830, on venait à reconnaître que l'énormité des charges et la stérilité des résultats tiennent au système d'administration que nous avons pratiqué depuis quatre ans, au peu d'attention que nous avons accordé aux conditions dans lesquelles nous devons agir, à la fausse direction de nos vues; s'il ressortait de l'examen des faits que près de la moitié de nos dépenses est employée à détériorer notre situation; qu'à leur réduction semblent attachés nos succès; qu'il est facile de ramener promptement à une balance équitable les frais et les avantages de la possession d'Alger, d'y entrer dans une voie progressive d'améliorations, alors la question changerait de face; le problème sans solution qui agite les esprits s'éclaircirait, et toute la France en viendrait à considérer la possession d'Alger du même œil que nos populations du littoral de la Méditerranée. Leur enthousiasme pour cette grande et nationale entreprise est, comme on le verra plus loin, très éloigné d'être irréfléchi.

J'ai besoin d'excuser à mes propres yeux la témérité qui me porte à entreprendre cette tâche. Membre de la commission d'Afrique instituée par ordonnance du 12 décembre 1832, j'ai pu consulter beaucoup de documens ignorés du public : bientôt convaincu que toutes les questions relatives à notre établissement en Afrique étaient dominées par celle de l'établissement de nos relations avec

les indigènes, j'ai cherché, avant tout, à m'instruire de l'état social de ceux-ci, et j'ai rencontré chez quelques-uns d'entre eux une étendue d'instruction, une justesse de vues bien faites pour me guérir de la présomption qui expose notre nation, vis-à-vis de l'étranger, à de si fâcheuses méprises. A mesure que je pénétrais dans cet ordre de faits, je comprenais comment les mêmes causes, bien comprises en Egypte, avaient concilié à Bonaparte et à Kléber la soumission des populations musulmanes, et, mal comprises à Alger, nous les avaient aliénées; les vicissitudes de nos établissemens à l'extrémité orientale de la régence, de ceux des Espagnols à l'extrémité opposée, auparavant confuses et obscures, s'expliquaient d'elles-mêmes; je me rendais enfin raison de la solidité de la domination des Turcs, campés avec huit mille hommes sur le sol de la régence, de l'incertitude et du rétrécissement de la nôtre. L'Arabe est comme son cheval : celui-là seul en tire parti qui sait comment il veut être conduit.

Le gouvernement de Charles X n'avait cherché dans la conquête d'Alger que l'ascendant politique qu'elle pouvait lui donner pour l'exécution de ses projets sur l'intérieur de la France, et, l'œil fixé sur ce résultat, sur l'appui qu'il se promettait du retour d'une armée victorieuse et dévouée, il n'avait rien arrêté, rien prévu sur l'avenir des deux cent trente lieues de côtes que la Providence venait de livrer à la France : on parlait de céder la régence au vice-roi d'Egypte, sans songer qu'il y a plus loin d'Alger au Caire que de Paris à Saint-Pétersbourg, et que les déserts de la Libye sont moins faciles à traverser que l'Allemagne. Toutefois, malgré des fautes militaires que réparèrent le courage et la patience de nos soldats, M. de Bourmont prit vis-à-vis du pays une attitude convenable. Il se souvint de Bonaparte annonçant aux peuples d'Egypte que son but était de les délivrer de la tyrannie des Mameloucks, et proclama que la France n'avait d'ennemis que les Turcs, qui exploitaient et opprimaient la régence; qu'il venait détruire ce repaire d'aventuriers sortis de l'Albanie et de l'Asie mineure, qui formaient exclusivement la milice d'Alger, et constituer, dans l'intérêt de l'Europe et du pays, un gouvernement indigène. Ces espérances répandues portèrent leurs fruits : la population maure releva la tête, et lorsque le château de l'Empereur eut sauté, se

porta en masse à la Casbah, comme auparavant les janissaires. Le dey se soumit; une capitulation fut conclue le 5 juillet. Elle garantissait aux habitans que leur religion, leurs mœurs, leurs propriétés, seraient respectées, et le lendemain l'armée entra dans la ville (1). Ce fut sous ces auspices que le général Danremont fut envoyé à Oran au commencement d'août : il y arriva avec onze cents hommes, et y fut accueilli par les habitans avec un empressement dont son administration juste et modérée ne les fit pas repentir : son influence pénétra dans l'intérieur des terres; les Turcs passèrent à notre service, et nous gardèrent Mostaganem et Mascara. Dans la province de Bône, l'avenir, protégé par les souvenirs du passé, ne promettait que succès faciles; les populations n'avaient point oublié les avantages qu'elles avaient recueillis, malgré l'oppression des beys, de leurs relations avec les anciennes concessions françaises, et ce qui se passe aujourd'hui prouve combien il y avait peu à faire pour les attirer à nous.

Les espérances des premiers jours de la conquête s'évanouirent bientôt; les Maures, les Arabes, témoignèrent, chacun à leur manière, des dispositions hostiles : notre autorité fut en décadence, et dans bien des circonstances nous fîmes regretter au pays l'administration des Turcs.

La justification de ces paroles ne serait que trop aisée : elles sont bien pâles auprès des enquêtes et des procès-verbaux de la commission d'Afrique. Mais mon intention n'est point de remuer des griefs qui ne sont propres qu'à éloigner la réconciliation entre la France et l'Afrique; et quoique la justice et la politique nous indiquent bien des maux à réparer, j'aime mieux détourner les yeux et aborder, comme il aurait fallu le faire en 1830, les questions que j'ai commencé par poser.

Deux opinions extrêmes se sont jusqu'à présent nettement prononcées sur l'avenir d'Alger : l'une tend à l'*abandon*, l'autre à la

(1) *Art. 5 de la capitulation.* « L'exercice de la religion mahométane restera libre; la liberté des habitans de toutes les classes, leur religion, leurs propriétés, leur commerce et leur industrie ne recevront aucune atteinte; leurs femmes seront respectées, le géneral en chef en prend l'engagement sur l'honneur. (*Moniteur* du 13 juillet 1830).

colonisation. Quand nous aurons vu ce qu'il est possible et avantageux de faire en Afrique, la question d'abandon sera fort simplifiée et ne présentera plus qu'une seule face : occupons-nous d'abord de la colonisation.

Les partisans de la colonisation veulent former, dans l'ancienne régence, le plus solide et le plus étendu de tous les établissemens, celui que constitue l'exploitation agricole du sol : ils ont étudié celui de l'Afrique avec la même liberté d'esprit que s'il s'était agi de la Touraine ou du Languedoc : ils ont rappelé que Rome l'avait couvert de villes populeuses, de cultures florissantes; ils ont extrait des registres des douanes le tableau des denrées exotiques que nous offrirait, à cinq à six jours de navigation de nos côtes, cette Afrique française, et ont démontré, par des exemples incontestés de la fécondité naturelle du pays, qu'on pouvait y faire prospérer, avec des bras libres, la plupart des cultures compromises dans les colonies à esclaves; ils ont donné ce développement de richesse agricole pour base aux relations commerciales qui s'établiraient entre la régence et la France, et n'ont pas eu de peine à établir que notre navigation étant la plus chère de l'Europe, il faut combattre les concurrences en nous créant des relations dont le rapprochement laisse peu de place à cette cause d'infériorité.

De ces flatteuses espérances, aucune n'est complètement dépourvue de fondement, et l'on pourrait calculer le cours de leur réalisation progressive, si celle-ci devait s'opérer sur un sol vierge et libre comme l'était celui de l'Amérique : mais ce sol est occupé par des Arabes, des Kabaïls très décidés à en disputer la possession, et ce serait s'exposer à d'étranges mécomptes que de perdre de vue cette circonstance.

La condition du développement de la colonisation, telle que l'entendent les personnes qui ont inscrit ce mot sur leur bannière, c'est la transposition de la propriété des mains des détenteurs actuels à des mains civilisées, et cette transposition, il faut l'avouer nettement, c'est une révolution sociale complète, c'est la guerre la plus longue et la plus acharnée.

Cette considération émeut médiocrement de soi-disant colons qui prendraient, avec plus de justice, le titre de spéculateurs sur les terres. Ceux-là, on les dit en majorité à Alger, n'ont acheté que

pour revendre : grace à l'usage d'acquérir au prix du service de faibles rentes annuelles, ils n'ont presque pas engagé de capital, et des malheurs éloignés ne les menacent qu'assez indirectement; pourvu qu'à une époque plus ou moins rapprochée, un moment de tranquillité vienne donner du prix à leurs terres, leur but est atteint. La plupart de ces terres sont situées au-delà des avant-postes; la vérification des titres de propriété n'a pas été fort rigoureuse, et l'on se garde, pour cause, d'aller les visiter : mais, si un nombre suffisant de bataillons formait une ligne de postes au pied de l'Atlas, la sécurité qui en résulterait, si précaire qu'elle fût, s'exploiterait à grand profit; la spéculation s'échaufferait, le jeu s'engagerait à la hausse, et il faudrait supposer la bourse d'Alger bien différente de celle de Paris pour croire les détenteurs actuels très vivement préoccupés des chances fâcheuses que courraient leurs successeurs.

Ce peu de mots explique la popularité dont jouissent, dans les cafés d'Alger, tous les plans qui tendent à étendre le cercle de nos avant-postes : on ne s'y enquiert point si la France ne payerait pas, en quelques mois, fort au-delà de toutes les plus-values qui pourraient se gagner, et peut-être ces lignes y seront, aux yeux de quelques-uns, un acte d'hostilité contre nos possessions d'Afrique.

Les véritables colons, ceux qui viennent immobiliser leurs capitaux en Alger, attacher, dans l'acception la plus étendue de ce mot, leur existence au succès d'entreprises agricoles, ceux-là doivent regarder de plus près aux conditions dans lesquelles ils se placent : il y va pour eux de la fortune et de la vie; la France doit ne les livrer à aucune illusion, et ne leur promettre que ce qu'elle est assurée de pouvoir tenir toujours.

Les campagnes de la régence appartiennent à deux sortes d'habitans différens de langages, d'origines et de mœurs, les Kabaïls et les Arabes : ces populations ne se mêlent point; la première est indigène; c'est celle que les Romains refoulèrent dans les montagnes; l'autre a pris la place de ces conquérans. Les Kabaïls habitent des maisons, les Arabes des tentes, et les rapports entre eux sont aussi éloignés, même dans leur manière de faire la guerre, que la vie nomade et pastorale des uns l'est de la vie sédentaire des autres : l'Arabe combat à cheval, le Kabaïl à pied. Ces divergences

peuvent être très favorables à notre politique vis-à-vis de ces populations; il n'y a aucune conséquence à en tirer par rapport à l'établissement agricole.

Hors à Bougie, nous n'avons, jusqu'à présent, guère été en contact avec les Kabaïls, et personne, parmi les partisans les plus décidés de la colonisation, ne leur a encore envié les rudes contrées où ils se sont maintenus contre les Romains et les Arabes. Il y aurait aussi peu de profits que de motifs à cette guerre contre une population belliqueuse qui, inexpugnable derrière ses rochers, n'aura pas la moindre envie, lorsqu'elle sera une fois rassurée sur nos vues, de venir nous disputer les positions qu'il peut nous être avantageux d'occuper sur les côtes et dans les plaines.

La colonisation ne peut donc convoiter que les plaines possédées par les Arabes. Quoique nombreuses, les notions que nous avons recueillies sur l'institution de la propriété parmi ces peuples ne sauraient être complètes, et ce que nous en savons reproduit la confusion qui existe dans les choses. Dans la plaine même de la Mitidja, aux portes d'Alger, ce qu'on appelle ferme n'a point de limites fixes, et l'étendue n'a d'autre désignation que le nombre de paires de bœufs nécessaire à sa culture. En général, la propriété a ce caractère de communauté municipale que lui a imprimé la domination romaine dans toutes les îles de la Méditerranée : un canton appartient à une tribu, et tout membre de celle-ci a la faculté d'y cultiver chaque année une place qu'il abandonne après la récolte pour être, au bout de quelques années de repos, ensemencée au même titre par un autre : tout le reste du terrain est destiné à la pâture des troupeaux communs. L'incertitude des limites, les besoins des troupeaux, l'état des pâturages, ne peuvent manquer d'être l'occasion de fréquens démêlés entre les tribus voisines. Pendant que les récoltes sont sur pied, la diplomatie les résout ou plutôt les ajourne : mais, vers le mois de septembre, la saison de la guerre s'ouvre pour l'Arabe, comme pour nous celle de la chasse. Ces alternatives des méditations de la vie pastorale et des agitations de la guerre ont développé à un haut degré ses facultés : il n'oublie rien, surtout les injures; son point d'honneur ne consiste pas, comme le nôtre, à braver le danger, mais à l'éviter, à le faire re-

tomber tout entier sur son ennemi, et ses luttes de tous les jours lui ont rendu familières toutes les ressources de la tactique la mieux appropriée au pays. La population arabe a pris tout le développement que comporte la quantité de subsistances que peuvent produire les terres avec le régime d'exploitation auquel elles sont soumises. Les enlever aux nomades, soit par la force, soit par des traités, c'est refouler les tribus les unes sur les autres. Si celle dont nous aurions pris la place cherchait à s'en faire une entre les tribus qui se sentiraient menacées par nous du même avenir, elle trouverait celles-ci coalisées pour la repousser, et n'aurait de ressource que de se mettre à leur service pour faire une guerre d'extermination à l'ennemi commun : il n'est pas douteux que nos soldats ne soutinssent avec une patience héroïque ces combats sans gloire, mais il ne faut pas perdre de vue que c'est pour des travaux agricoles, et non pas pour des bulletins, que nous cherchons en ce moment un champ.

De toutes les entreprises auxquelles peut se livrer l'homme, il n'en est point qui exige plus de sécurité, plus d'avenir, que les entreprises agricoles. Le capital une fois engagé ne peut plus être retiré; il est immobilisé comme le sol même auquel il est affecté, et, pour l'anéantir, il suffit d'une interruption de travaux : quant au revenu, les fruits du labeur de toute une année peuvent s'évanouir en une heure. Que serait-ce donc que des troupeaux, des récoltes, perpétuellement exposés à l'ennemi le plus agile, le plus implacable, le plus habile à dissimuler ses attaques et sa retraite? Le pied de l'Atlas fût-il garni de troupes, qui voudrait aller exposer des capitaux sur la foi qu'un officier ne pourra pas être négligent ou un caporal ivre un seul jour? Quand une telle assurance serait donnée, ce ne serait rien encore; l'existence des cultures serait subordonnée à des évènemens sur lesquels le gouvernement local n'aurait aucune espèce d'action. Vingt évènemens peuvent susciter en Europe une telle guerre que la France devrait, sans hésitation, retirer d'Afrique une notable partie de ses troupes, et n'y laisser que ce qui sera strictement nécessaire à la défense des côtes. Que deviendraient alors les fermes de la Mitidja? Elles disparaîtraient en une semaine, et les garnisons elles-mêmes se ver-

raient assiégées par terre et par mer. Dans un système différent, que nous examinerons bientôt, nous aurions les indigènes pour auxiliaires contre les ennemis du dehors.

Le bénéfice des entreprises agricoles les mieux conduites est trop limité pour de pareilles chances, et l'esprit aventureux dont il faut être doué pour les courir est exclusif des habitudes d'ordre, d'économie, de prévoyance, qui, dans la carrière de la culture, sont la condition du succès.

Un illustre maréchal, pour la personne duquel je suis plein de respect et d'affection, dont les opinions exercent d'ordinaire une grande influence sur les miennes, ne s'est point arrêté devant ces considérations et s'est montré favorable à l'établissement d'une ligne de postes militaires qui partant, à l'est d'Alger, de l'Aratch, passant à Belida et regagnant la mer en arrière du Mazafran et de Coléah, embrasserait dans son contour une étendue d'environ cent quartorze lieues carrées. On a déjà objecté contre ce projet que chaque hectolitre de grain qui croîtrait de la sorte à l'abri des baïonnettes, coûterait à la métropole dix fois ce qu'il rapporterait à son propriétaire; on aurait pu demander encore où sont les cinquante-quatre mille ames et les cinquante-quatre millions de capitaux disposés à courir, pour mettre en culture ces cent quatre-vingt mille hectares, des chances dont nous n'avons indiqué qu'une partie. Hors de circonstances exceptionnelles très différentes de celles où se trouve la régence, rien ne se développe si lentement que les colonies agricoles. Les preuves n'en sont pas bien loin d'Alger. Au moment où l'on faisait le plus de bruit de la colonisation, au mois de juillet 1833, la culture des villages de Kouba et de Dely-Ibrahim, où l'on comptait trois cent vingt colons, s'étendait sur quarante-neuf hectares. Le plateau de Boudjaréah, qui comprend les quinze lieues carrées les plus salubres et les plus voisines d'Alger, jouit d'une tranquillité parfaite; ce n'est point à l'expulsion des tribus d'Arabes que nous en devons la paisible possession, mais à l'émigration des Turcs et des habitans de la ville qui en étaient propriétaires : là les acquisitions peuvent se faire en sûreté; il n'y a ni marais pestilentiels à dessécher, ni tribus armées à combattre; quelques postes, en relations journalières avec Alger, des routes déjà tracées, assurent la sécurité et la commodité des rela-

tions; l'étendue des terrains fertiles est considérable, et cependant après cinq ans sur les 25,000 hectares du plateau, 150 à peine sont cultivés. La terre ne manque donc point aux colons, mais les colons à la terre, et rien n'est plus vain, pour le moment, que le système de colonisation; les essais de culture que nous voudrions projeter au loin dans la plaine n'auraient d'autre effet que de multiplier à l'excès les dépenses et les difficultés, et s'opiniâtrer à des combinaisons dans lesquelles les avantages sont si inférieurs aux charges, c'est en réalité vouloir dégoûter la France de ses possessions d'Afrique et travailler à leur abandon.

On voit donc que la colonisation indéfinie présente peu d'avantages, coûterait énormément et est à peu près impossible, du moins aujourd'hui. C'est dans un autre ordre de faits et d'idées qu'est placé le système à suivre.

Les Turcs étaient pour les Arabes et les Kabaïls des maîtres et des ennemis. Leur force, dans la régence, n'était pas de plus de huit mille hommes, aidés d'autant de Colouglis; et, s'ils n'avaient eu affaire qu'aux indigènes contre lesquels nous nous tenons sur la défensive avec trente mille hommes, rien n'était mieux assuré que la continuité de leur domination, déjà ancienne de trois siècles. Ce résultat était bien moins dû à une communauté de croyances, dont l'avantage peut être compensé, qu'à une politique qu'il nous serait facile d'imiter, que les Anglais observent dans l'Inde, que Bonaparte s'appropria instinctivement en mettant le pied sur le sol de l'Égypte.

Le principe de cette politique était simple : A NOUS LES VILLES ET LA MER! A VOUS LES CAMPAGNES! avaient dit les Turcs aux Arabes. *Nous nous réservons ce dont vous ne voulez pas, et, sauf le tribut qui est objet de religion, nous nous interdisons de vous troubler dans vos campagnes où nous n'avons que faire. Nous n'interviendrons entre vous que pour régler vos débats et protéger les caravanes. De la sorte, il n'existera entre nous aucun sujet de collision, et la paix sera le résultat naturel de la divergence de nos directions.*

Les Anglais ont agi de même dans l'Inde. Soigneux de ménager les coutumes, les préjugés des indigènes, ils ont évité, vis-à-vis d'eux, tout contact étranger aux opérations commerciales qui rapprochent les hommes sans les mêler. De nombreux froissemens

auraient été la conséquence inévitable de l'installation des Européens au milieu des Indiens, et, engagé malgré soi dans les querelles des nationaux, rendu suspect aux indigènes, le gouvernement aurait vu l'efficacité de son action politique sur ceux-ci s'énerver au milieu de ces complications. La faculté de devenir propriétaire a été circonscrite, pour les Anglais, dans des limites fort rapprochées de l'enceinte des villes principales qu'ils occupent. Pour mieux diriger le pays, on a religieusement conservé tous les ressorts de son organisation sociale et politique, et l'on s'est restreint à son exploitation commerciale. Les effets ont prouvé que c'était le moyen d'obtenir la plus grande somme d'avantages possible, que tout le reste n'était que complications et difficultés.

Avant de montrer comment la réduction de nos dépenses, l'abaissement des obstacles que nous rencontrons en Afrique, la réalisation des avantages qui, jusqu'à présent, ont fui devant nous, sont attachés à l'adoption d'un système analogue, qu'il me soit permis d'invoquer en sa faveur l'expérience trop dédaignée de nos anciens établissemens dans ces mêmes contrées.

Tout le monde ne sait pas qu'ils ont précédé, dans la province de Bône, celui des Turcs : leur première origine remonte à 1520. *Les concessions françaises* ont duré 274 ans, et se sont étendues de Tabarka à Collo, sur un développement de soixante lieues de côtes. L'histoire des vicissitudes qu'elles ont subies, éparse dans les archives de la marine et des affaires étrangères, renferme l'explication de nos mécomptes d'aujourd'hui, et le secret des prospérités dont nos pères furent quelquefois témoins.

Dans ces vicissitudes, deux alternatives sont bien distinctes : l'une, toute de combats, de pertes et de désastres pour la France, ne manque pas de se produire quand la haute direction des affaires est dans les mains de grands seigneurs ou de commandans militaires ; l'autre, de paix, d'influence réelle dans le pays, apparaît lorsque c'est le commerce qui traite et qui administre.

A la fin du XVIe siècle, les Barbaresques chassent du bastion de France le comte d'Argencourt ; en 1619, d'horribles cruautés sont exercées, sur les provocations de cet officier, par les Barbaresques envers nos compatriotes, et, en représailles, un Chiaoux et quatre-vingts Algériens sont massacrés à Marseille : en 1624, un

combat, engagé par une galère de Malte, arrête le rétablissement des relations commerciales; en 1637, Maertis, envoyé à Alger avec une escadre pour y négocier, tire, en partant, sur la ville; la population, voisine du bastion de France, se soulève, le prend, massacre et réduit en esclavage tout ce qui s'y trouve de Français; en 1664, le duc de Beaufort dirige sur Gigeri une expédition aussi bien motivée que celle que nous avons récemment faite sur Bougie, et obtient pour résultat l'anéantissement d'un commerce considérable que les Français et les Génois faisaient sur cette côte. Les plus hautes folies, les plus grands obstacles à notre établissement, l'excitation aux haines les plus implacables entre les indigènes et nous, appartiennent à la période où le duc de Guise était titulaire des concessions; c'était un colonisateur comme quelques-uns l'entendent. Voilà la part du système de guerre.

Sous François Ier, la pêche du corail s'établit et se développe; sous Charles IX, Sélim II fait concession à Thomas Lanches, négociant à Marseille, des places, ports et hâvres de Malfacarel, la Calle, Collo, le cap Rozes, Bône; en 1560, les indigènes et le sultan laissent élever le bastion de France à six lieues O. de Bône; de 1624 à 1633, Sanson Napoléon, négociant et guerrier, rétablit tout ce qu'avait perdu le duc de Guise; en 1638, Coquille et Th. Piquet, négocians aimés dans le pays, réparent le désastre de l'année précédente; en 1694, « *Pierre Hély et sa compagnie, nommée et avouée par l'empereur de France pour la pêche du corail et autres négoces, sont déclarés propriétaires incommutables des places dites le bastion de France, la Calle, le cap Negro, Bône, et autres dépendances. Il est défendu à toutes les habitans de ces côtes de vendre à d'autres qu'au dit Hély et à sa compagnie, les laines, cuirs, cire et autres marchandises. Il est convenu qu'en cas de guerre il ne pourra être inquiété, mais qu'au contraire il sera maintenu dans la paisible possession desdites places, dans lesquelles il est défendu à tout autre négociant d'aller et de commercer sans le consentement dudit Hély, qui, de son côté, s'engage à payer annuellement au divan 34,000 roubies d'or* (environ 105,000 francs). » Ce sont les termes du traité, et ils sont reproduits dans les traités de 1714, 1731, 1768, 1790. Pendant les disettes de 1703 à 1709, les concessions expédient annuellement en France 160,000 hectolitres de blé. En 1716,

des querelles s'élèvent entre la régence et la France; le dey nous déclare la guerre. La milice se transporte au palais : « Sans l'argent que les concessions françaises, dit-elle au dey, répandent autour de Bône, la province ne pourrait pas payer les tributs sur lesquels est assise notre solde. Avant de commencer une guerre, dont la ruine de ces établissemens serait la conséquence inévitable, tu vas donc nous prouver que tu n'as pas besoin, pour payer les janissaires, des tributs de la province de Bône. » La milice d'Alger ne professait point nos principes constitutionnels sur l'inviolabilité du prince, et, soit que tout le revenu de Bône fût nécessaire à la balance de ses comptes, soit qu'il se souvînt de Duquesne, ou qu'il craignît les conséquences de sa responsabilité, le dey renonça à ses projets contre nous; mais il avait fait des préparatifs, et pour qu'ils ne fussent pas perdus, il déclara la guerre à la Hollande, ce qui fut approuvé de tout le monde. Après diverses alternatives pénibles, dont la plupart résultent de la situation politique de la France ou de mesures prises par son gouvernement, les concessions sont placées, en 1741, sous la direction d'une *Compagnie d'Afrique* qui se constitue à Marseille, avec un capital de 1,200,000 livres. Elles arrivent ainsi, en donnant des bénéfices souvent considérables, à l'année 1794, où la Convention fait verser au trésor public 2,048,248 livres provenant de la liquidation du fonds social de la compagnie (1). Celle-ci, à l'époque d'une suppression dont

(1) Il n'entre pas, pour le moment, dans mon plan de discuter les circonstances commerciales dans lesquelles s'est trouvée la compagnie d'Afrique : je ne donne donc les détails qui suivent que comme un témoignage de la permanence et de la sécurité de ses relations avec les indigènes. Voici le relevé de ses inventaires de fin d'année pendant ses cinquante-quatre ans d'existence :

1741	—	1,200,000 liv.	1749	—	1,077,807
1742	—	952,159	1750	—	1,218,593
1743	—	956,871	1751	—	1,491,653
1744	—	1,235,572	1752	—	1,402,182
1745	—	1,171,444	1753	—	1,517,585
1746	—	1,236,724	1754	—	1,488,073
1747	—	1,180,832	1755	—	1,398,355
1748	—	1,178,068	1756	—	1,552,644

les causes étaient si étrangères à l'Afrique, exerçait une grande influence sur le pays : le provençal était devenu la langue des tribus voisines ; de grands troupeaux, de belles cultures, appartenant à des Français, étaient devenues le sceau de la paix, fondée

1757	—	1,303,404 liv.	1776	—	4,564,761
1758	—	1,379,577	1777	—	4,666,840
1759	—	1,415,802	1778	—	4,429,800
1760	—	1,450,323	1779	—	4,512,766
1761	—	1,288,412	1780	—	3,532,226
1762	—	1,114,769	1781	—	3,350,124
1763	—	1,088,537	1782	—	2,978,584
1764	—	928,100	1783	—	2,703,073
1765	—	875,662	1784	—	2,885,242
1766	—	474,674	1785	—	2,938,861
1767	—	575,701	1786	—	3,002,791
1768	—	598,343	1787	—	2,570,117
1769	—	838,757	1788	—	2,623,086
1770	—	964,441	1789	—	2,869,011
1771	—	1,339,698	1790	—	2,885,801
1772	—	1,983,541	1791	—	2,392,509
1773	—	3,296,709	1792	—	1,901,785
1774	—	4,812,735	1793	—	2,015,720
1775	—	4,520,722	1794	—	2,048,248

D'après les derniers inventaires, les charges courantes annuelles de la compagnie consistaient :

en droits et présens aux autorités barbaresques. . .	188,137 liv.
Appointemens à Marseille, Toulon, Ajaccio.	25,900
Appointemens à la Calle, Bône, Collo, Tabarka, Alger, Tunis.	54,538
Vivres pour la Calle.	56,500
Dépenses diverses.	6,706
Loyers à Marseille.	3,300
Pensions de retraite.	9,400
Intérêt à six pour cent du capital primitif..	72,000
Total.	416,481 liv.

L'intérêt à six pour cent a toujours été exactement payé aux actionnaires et de plus, de 1772 à 1777, ceux-ci ont reçu annuellement un dividende de 300,000 liv. Ces résultats furent l'ouvrage du directeur Martin, qui vint en 1766 arrêter la décadence des affaires de la compagnie. *Cet état florissant*, disent les rapports du

sur les relations commerciales ; et pour maintenir ces mêmes populations contre lesquelles il faut aujourd'hui des armées, pour défendre ces magasins, ces troupeaux, ces cultures, quelles étaient les forces de la compagnie? la garnison de la Calle, composée de cinquante hommes, commandés par un capitaine, et munis de six pièces de canon de quatre qui n'ont jamais fait feu.

Voilà les résultats du système de paix.

S'il fallait le recommander par un autre contraste, il suffirait de rappeler l'occupation d'Oran par les Espagnols, contemporaine des concessions. Ferdinand-le-Catholique s'empare, en 1504, du fort de Mers-el-Kebir ; en 1509, d'Oran même. En 1708, pendant la guerre de la succession, les Maures chassent les Espagnols. En 1732, Philippe V fait partir de Carthagène une flotte de douze vaisseaux, deux frégates, trente-neuf bâtimens légers, et cinq cents transports chargés de vingt-cinq mille hommes d'infanterie, et trois mille de cavalerie ; Oran est repris au bout d'un mois : l'Espagne l'entoure des fortifications que nous occupons, et qui coûteraient, au prix où sont aujourd'hui les choses, 38,000,000 de francs. Les Espagnols, qui ne voulaient que soumettre les infidèles, occupent soixante ans la place avec une garnison de trois mille hommes et sans pouvoir en sortir autrement qu'avec un bataillon : las enfin de ce métier de dupe, ils la remettent en 1792 aux Algériens par un traité.

Il est pénible d'avouer que, depuis 1830, nous avons plus souvent imité les Espagnols d'Oran que les Français de Bône; le le budget et la loi des comptes sont là pour le constater. Après quarante ans, nous ressentons encore l'influence de ces systèmes opposés; les souvenirs de l'occupation espagnole nous ont donné à Oran une guerre acharnée, et nous devons à ceux des concessions d'Afrique, les dispositions pacifiques que nous avons pu cultiver à Bône.

temps, *fut dû au soin que prit le sieur Martin de conduire toutes les opérat*[illegible] *de cette compagnie sur les principes d'une compagnie marchande, de rendre* [illegible] *administration économe, fidèle et exacte, et* D'EMPLOYER PRINCIPALEMENT NE BARBARIE DES SUJETS PROBES, SAGES ET CONCILIANS AVEC LES MAURES. Ces derniers mots valent la peine d'être médités.

La régence d'Alger politiquement dominée, pendant trois siècles, par huit mille Turcs et par un dey, dont le revenu n'atteignait pas, dans les derniers temps, 2,500,000 fr.; une province entière maintenue en paix, durant cinquante-quatre ans, par une compagnie d'étrangers dont cinquante soldats formaient toute la force militaire; ces deux puissances, en apparence si frêles, ne pouvant être arrachées du pays, l'une, que par la brutalité de la Convention, l'autre que par l'effort des armes de la France, tout cela renferme d'assez hautes leçons sur le système à suivre à Alger. La destinée des Espagnols à Oran nous indique les écueils à éviter; en un mot, l'histoire du passé, l'expérience du présent, tout nous crie que nous ne saurions nous approprier l'Afrique et la civiliser que par le concours de l'organisation politique des Turcs, et du développement des relations commerciales.

Les Turcs, dit-on, avaient sur nous un immense avantage. La communauté de croyances leur attachait les indigènes par le plus puissant de tous les liens, tandis que la loi des populations musulmanes leur prescrit de ne voir en nous que des ennemis. Il ne faut pas plus s'exagérer la gravité de l'obstacle qu'il ne faut se la dissimuler.

D'une part, la religion n'a jamais empêché les sectateurs de Mahomet, ni de se faire la guerre entre eux, ni de contracter des alliances profitables avec ceux qu'ils traitaient d'infidèles. L'espace de 1792 à 1830 est occupé par de fréquentes alternatives de trêves et de combats entre les Arabes du beylick d'Oran et les Turcs, et les Maures se déclarent pour nous, en 1830, à notre entrée à Alger et à Bône. En 1820, la population de Collo chasse les janissaires, se déclare indépendante, puis redemande au dey une garnison, afin de rappeler chez elle le commerce français, que ses troubles en avaient éloigné; en 1831, les habitans de Bougie nous demandent un consul; cette même année M. Despointes, commandant le brick *l'Alcyone*, est choisi pour arbitre dans les querelles des tribus voisines d'Arzew.

D'une autre part, les mahométans, avec leurs idées de prédestination, se résignent loyalement devant la force; nous n'avons pas de soldats plus dévoués que les Turcs entrés à notre service. Les Arabes se contenteraient de tolérance pour leur religion, et le res-

pect que nous lui témoignerions leur inspirerait une profonde reconnaissance : l'attitude des populations musulmanes soumises à la Russie témoigne ce que nous pourrions à cet égard attendre des nôtres. Mais ce ne serait point assez, et il faut faire concourir à la consolidation de notre établissement tous les préjugés comme tous les intérêts du pays.

C'est pour les musulmans un point de dogme que le califat est l'empire de la terre. Le sultan prend le titre de *distributeur des couronnes*, et les Kabaïls de l'Atlas, les Arabes des plaines, sont sincèrement convaincus que si nous possédons Paris et Marseille, c'est qu'il nous en a fait don. Tant qu'Alger ne nous aura pas été concédé par lui (1), une politique ennemie pourra, dans un moment de crise, soulever contre nous le fanatisme religieux des indigènes. Le cardinal de Lorraine et Richelieu, qui, les premiers, dirigèrent leurs vues politiques vers les côtes de la régence, ne laissèrent pas une arme si dangereuse à la disposition de nos ennemis, et en 1624, le grand cardinal fit ratifier par Amurat IV la concession de Selim II. C'est ainsi que notre établissement a été légitimé aux yeux des habitans de la province de Bône, et qu'il n'a jamais été compromis que momentanément et par notre faute. Un traité plus étendu ne serait sans doute pas impossible à conclure aujourd'hui : nos armes n'ont enlevé au sultan que le plaisir assez innocent de garnir, sur l'almanach de sa cour, son pachalick d'Alger du nom d'un dey sur le choix duquel il n'avait pas la moindre action, et il serait facile d'intéresser ses sentimens religieux à la régularisation de notre possession. En effet, les biens *habous* et *ana* (2) sont nom-

(1) Constantinople a son almanach impérial, et le pachalick d'Alger a continué à y être porté au nombre des possessions du sultan; seulement, le nom du pacha y reste en blanc. Achmet, bey de Constantine, a, depuis notre occupation, soulevé les populations à l'aide d'un prétendu firman qui lui accordait l'investiture du gouvernement d'Alger.

(2) Les biens *habous* sont des espèces de majorats réversibles, après l'extinction de la famille ou de la lignée, à la Mecque ou à des établissemens religieux ou publics. Cette substitution protégeait les biens qui en sont grevés contre les spoliations et les avanies de l'autorité; ils peuvent, dans certains cas, et sur l'autorisation du cadi, être cédés en échange d'une rente qui est alors sujette à réver-

breux dans la régence, et la Mecque est aujourd'hui privée d'une partie de ses revenus : on pourrait, au prix de la reconnaissance de notre possession, se charger de régulariser la perception des rentes des établissemens pieux, et par cette convention, le paiement du tribut entre nos mains deviendrait pour les Arabes une prescription de la religion qui le leur défend aujourd'hui. Ceci est très important dans un pays où la loi politique est une avec la loi religieuse, et où le paiement du tribut constitue la reconnaissance de la souveraineté.

Cette difficulté capitale levée, notre position deviendra infiniment meilleure que celle des Turcs. Les indigènes n'avaient que des raisons de s'éloigner de ceux-ci; ils n'en auraient que de se rapprocher de nous. Le lucre est aussi un dieu pour les Arabes; ils ne recevraient un écu que par nous, maîtres, par la mer, de tous les débouchés : nous appellerions le commerce dans les rades inhospitalières d'où il ne partait autrefois que des forbans ; chaque bâtiment qui viendrait y mouiller établirait un point de contact entre l'Europe et les habitans de l'intérieur, et bientôt les conséquences d'une guerre maritime devenant à ceux-ci aussi dommageables qu'à nous, leur en ferait considérer l'auteur comme un ennemi. Quand notre civilisation se serait substituée, dans l'administration du pays, à la barbarie rétrograde des Turcs, l'intelligence rapide et l'esprit perfectible des Arabes iraient au-devant de toutes les mesures que nous prendrions dans leur intérêt et dans le nôtre.

La réduction considérable que l'adoption de ce système permettrait d'opérer sur les vingt-huit mille hommes de troupes que nous entretenons à Alger (1) ferait évanouir les plus vives animosités sur lesquelles se fonde la nécessité de leur présence. Nous n'avons pas eu le bon sens des Romains, qui se gardaient d'aller disputer aux peuples conquis leurs demeures et bâtissaient la ville romaine à côté de la ville barbare : nous avions promis de respecter la religion,

sibilité. Les biens *ana* sont les biens habous après qu'ils ont subi la vente à rente ci-dessus.

(1) Voici, d'après le budget de 1836, l'état de l'effectif à entretenir en Afrique : il est inférieur à celui des années précédentes et supérieur à ce qu'a jamais eu notre armée d'Égypte contre les forces réunies de l'empire ottoman et de l'empire

et nous avons établi nos manutentions dans les mosquées; la propriété, et nos dévastations n'ont épargné ni une maison dans la ville, ni un jardin à l'entour; les mœurs, et nous avons accablé de logemens militaires un peuple chez lequel l'appartement de la fille mariée est sacré pour le père. Ces violations de la capitulation, excusées, si l'on veut, par une déplorable nécessité, n'en ont pas moins eu pour effet de faire penser aux Arabes des campagnes, informés des souffrances de leurs coreligionnaires des villes, qu'il valait mieux être ennemis des Français que leurs amis et leurs voisins. Cet encombrement est aussi fâcheux pour l'armée que pour les habitans, et la cessation de cet état de choses est peut-être la première condition de l'efficacité de l'administration, du développement de la culture et du commerce, comme l'est aussi celle d'une

britannique. La bataille d'Héliopolis a été gagnée par onze mille Français sur soixante mille Turcs commandés par le grand-visir.

	OFFICIERS.	SOUS-OFFICIERS et SOLDATS.	TOTAUX.	CHEVAUX.
État-major.	118	45	163	116
Gendarmerie.	8	194	202	101
Infanterie française.. . . .	433	11,705	12,138	129
Infanterie étrangère. . . .	209	5,982	6,191	59
Cavalerie française.	162	2,469	2,631	2,273
Cavalerie étrangère.. . . .	44	996	1,040	846
Artillerie..	27	1,230	1,257	722
Génie.	39	1,541	1,580	230
Six compagnies de discipline.	50	1,207	1,257	2
Vétérans.	36	1,320	1,356	
Vivres, hôpitaux, équipages.	375	755	1,130	570
	1,481	27,444	28,925	5,138
Sur quoi, il y a dans les dépôts en France.			1,075	
Reste en Afrique.			27,850	

réforme économique dans les dépenses de la régence. Celles-ci devraient bientôt descendre, au grand avantage de l'Afrique et de la France, au dessous de quinze millions.

Les avantages de l'occupation balanceraient alors, aux yeux de ses adversaires les plus décidés, les charges qu'elle imposerait à la France : pour convaincre ceux-ci, il ne serait pas nécessaire de recourir aux promesses d'un avenir désormais assuré; il suffirait, on va le voir, des faits actuellement accomplis.

S'il ne faut pas attribuer exclusivement à la conquête d'Alger le mouvement qui s'opère de nos jours dans la Méditerranée, personne ne saurait nier qu'elle n'en soit la cause capitale. Il existe une mesure authentique, irrécusable, de ce mouvement; c'est le relevé du tonnage de nos ports dans cette mer. En voici le tableau, à partir de 1825, déduction faite de la pêche et du cabotage, qui, exclusivement réservés à la marine nationale, n'ont pas pu être sensiblement affectés par les évènemens que nous avons à considérer.

1825	—	548,229	Tonneaux.
1826	—	541,962	
1827	—	556,455	
1828	—	572,322	
1829	—	506,469	
1830	—	620,226	
1831	—	610,531	
1832	—	826,836	
1833	—	689,708	
1834	(1).		

La moyenne des cinq années qui ont précédé celle de l'expédition d'Alger est de 545,087 tonneaux : celle de 1832 et 1833, où les fruits de la sécurité assurée, en 1830, ont pu se recueillir, est de 708,272 tonneaux. L'augmentation est de 163,185 tonneaux, ou de 28 pour 100. Si elle était due à des causes générales, elle se

(1) Tous les élémens des tableaux du tonnage de 1834 ne sont point encore réunis; mais, à en juger par les produits des douanes des côtes qui suivent le même mouvement, il doit être à peu près le même que celui de 1833.

serait infailliblement reproduite dans le tonnage de l'Océan : trois grands fleuves, la Garonne, la Loire, la Seine, se jettent dans cette mer; elle sert de véhicule aux approvisionnemens et aux exportations de la capitale et de nos départemens les plus industrieux, elle baigne à la fois les plus riches provinces de la France et les contrées les plus commerçantes du monde. Cependant la circulation n'y a pas suivi l'essor pris dans la Méditerranée, le relevé suivant du tonnage en fait foi :

1825	—	950,927	Tonneaux.
1826	—	1,145,910	
1827	—	1,058,368	
1828	—	1,089,262	
1829	—	1,145,025	
1830	—	1,018,307	
1831	—	875,115	
1832	—	1,096,859	
1833	—	1,074,052	

Le rapprochement que nous faisions tout-à-l'heure sur la Méditerranée conduit ici à un résultat bien différent. La moyenne des cinq années de 1825 à 1829, est de 1,077,496 tonneaux : celle de 1832 et 1833 est de 1,084,995 tonneaux; au lieu d'un progrès de 165,000 tonneaux, nous n'avons ici qu'une augmentation insignifiante de 7,499 tonneaux; c'est moins de trois quarts pour cent.

Il faut donc reconnaître la puissance des évènemens qui se sont accomplis dans la Méditerranée : on peut revendiquer pour l'établissement d'un gouvernement régulier en Égypte, pour la libération de la Grèce et la pacification de l'Archipel, une part dans ces résultats; mais les effets spéciaux de la conquête d'Alger se manifestent suffisamment par les époques où le progrès devient le plus rapide : il est d'ailleurs sensible qu'exclusive de la sécurité de la Méditerranée, l'existence de la puissance barbaresque devait y comprimer l'essor de la navigation.

Quoique les états de tonnage ne comprennent pas les bâtimens de guerre, qu'il ne soit ici question que de la marine marchande, il n'y aurait pas à se prévaloir beaucoup d'un accroissement de circulation fondé sur le séjour de nos armées en Afrique, sur des

relations dont nous paierions chèrement l'entretien : ce qu'il importe de constater, c'est le développement des échanges. A cet égard, les perceptions des douanes prouvent, encore mieux que l'activité de la navigation, que, depuis la conquête d'Alger, une prospérité très réelle s'asseoit, pour nos départemens du midi, sur des bases très solides. Pendant les dix années que nous avons considérées tout-à-l'heure, les douanes ont rendu :

		Océan.		Méditerranée.
1825	—	49,607,505 fr.	—	20,715,545 fr.
1826	—	58,902,912	—	22,625,754
1827	—	55,525,654	—	21,967,679
1828	—	60,156,595	—	25,824,570
1829	—	60,662,248	—	22,095,789
1830	—	56,944,249	—	24,105,791
1831	—	55,419,151	—	24,076,559
1832	—	58,157,570	—	29,750,045
1833	—	55,495,842	—	28,590,088
1834	—	50,512,250	—	28,267,580

Pour conserver les mêmes termes de comparaison que par rapport au tonnage, la moyenne du produit des douanes pendant les cinq années qui ont précédé celle de l'expédition d'Alger est dans

	l'Océan.	la Méditerranée.
de.	56,548,902 fr.	— 22,644,987 fr.
Celle des années 1832, 33 et 34, est, en comptant pour l'Océan, à cause de l'entrepôt de Paris, la dernière comme égale à la précédente (1), de. . .	56,575,018	— 28,862,570
Tandis que l'Océan éprouve une diminution de. . . .	175,884	
Une augmentation de.. . .		6,217,583

(1) La réduction dans les droits de douane perçus en 1834 sur les côtes de l'Océan, n'est qu'apparente : une partie des produits s'est reportée sur l'entrepôt

se manifeste dans la Méditerranée; elle est de 27 et demi pour cent, sensiblement égale à celle du tonnage.

Cet accroissement dans le revenu de l'état fait plus que compenser l'excédant de dépenses que nous cause l'entretien en Afrique de troupes que nous aurions en Europe, et de plus, ces 6,000,000 fr. dont les produits de douanes se sont augmentés correspondent à un mouvement de 60 à 70,000,000 fr. de marchandises, dont moitié environ produites par l'industrie nationale. A ne considérer que la question de finances et d'intérêts matériels, nous sommes donc, dès à présent, en possession d'avantages dont la réalité peut diminuer nos regrets de ne les avoir pas acquis à meilleur marché, et dans la nature desquels il est de se consolider et de s'accroître par l'effet même du système auquel nous devrons la réduction de nos dépenses.

D'autres compensations se placent, d'ailleurs, en regard de celles-ci. Les inquiétudes que donnaient, après la révolution de juillet, les dispositions de quelques parties du midi de la France sont encore présentes à nos esprits : les réactions provoquées par les souvenirs de 1815, les regrets des uns, les exigences passionnées des autres, pouvaient faire éclater, au milieu des populations, une guerre civile qui eût été le signal de l'invasion étrangère; mais les regards se tournèrent du côté de l'Afrique, les imaginations escomptèrent, en les exagérant, les avantages de l'ère nouvelle qui s'ouvrait pour la Méditerranée, et la prospérité de Marseille, cette métropole du midi, répondit de la tranquillité des départemens appelés à la partager. Paris même, dont les agitations ébranlent toute la France, Paris a peut-être dû à la possession d'Alger d'éviter de grands malheurs. Dans les mois de janvier et février 1831, environ quatre mille cinq cents hommes de sa population la plus audacieuse et la plus turbulente ont été dirigés sur l'Afrique (1) : faute de pou-

de Paris dont les recettes se sont élevées à 6,722,982 fr. Il faudrait un long travail pour distinguer avec précision, dans cette somme, les provenances de l'Océan de celles des frontières de terre; mais en attribuant aux premières les trois quarts à peu près du produit, on s'écarte fort peu de la réalité.

(1) On demandera peut-être comment l'administration peut aujourd'hui diriger sur l'Afrique quatre mille cinq cents personnes. C'est que les gens qui sont

voir leur donner d'autre emploi, on en a formé le 67e de ligne. Ces *Parisiens*, soustraits aux mauvaises suggestions de l'oisiveté, de la misère, ces soldats enlevés à l'émeute, ont sauvé leur division dans la retraite de Médéah, et ne se sont pas montrés moins humains qu'intrépides à arracher des victimes aux désastreuses tempêtes de février dernier : ils ont tourné contre les Arabes un courage qui pouvait s'égarer dans les discordes civiles, et accru la gloire de leur pays lorsqu'ils l'auraient peut-être ensanglanté au cloître Saint-Méry. Aucun homme d'état ne voudrait, assurément, acheter au prix de pareilles chances l'économie que nous aurions pu faire sur l'occupation d'Alger.

L'évacuation de la régence compromettrait, on le voit, des intérêts dignes de ménagement, et elle ne nous permettrait pas de réduire, comme on l'a prétendu, l'effectif de notre armée des 30,000 hommes que nous y entretenons. Le pied de paix se règle,

embarrassans pour elle, le sont également pour eux-mêmes, et se jettent avec empressement dans la première voie qu'on leur ouvre.

Chargé, dans des circonstances critiques, de la sûreté de Paris, je reconnus promptement que le fonds de toutes les émeutes était dans une population flottante de vingt à vingt-cinq mille individus, privée de travaux, d'avenir, en partie par sa faute, en partie par celle des circonstances, disposée au mal quoique propre au bien, placée sous la main de tous les agitateurs, population différente des voleurs qui *ont un métier*, et ne se compromettent que le moins possible hors des limites de leur spécialité. L'éloignement ou du moins la réduction de cette population me parut le seul moyen d'assurer la tranquillité de la capitale; la préfecture de police organisa un mode d'enrôlement pour Alger. Ces enrôlemens, qui ne pouvaient séduire aucun ouvrier occupé, étaient souvent plus nombreux que nous ne voulions. Mon opinion était qu'il fallait en porter le nombre à seize mille. Il fut facile de démontrer au conseil municipal de Paris l'intérêt qu'avait la ville à cette opération, et, par une délibération du 24 janvier 1831, il consentit à se charger des dépenses du voyage des volontaires jusques à la Méditerranée. Ces mesures, concertées entre mon collègue M. O. Barrot et moi, permirent la clôture des ateliers de charité qui étaient une charge énorme pour la ville, et assuraient de nouveaux troubles au lieu d'en faire disparaître les élémens.

Des recherches sur d'autres parties de la police de Paris m'ont convaincu qu'il y aurait grand parti à tirer de la possession d'Alger, dans l'intérêt de sa sûreté et de la moralité de la capitale; mais, quoiqu'elles aient besoin d'être complétées, il serait trop long de les exposer ici.

non sur les exigences très limitées de la police intérieure, mais sur le besoin d'instruire et d'exercer le nombre de combattans nécessaires pour former, en cas de guerre, le fonds de l'armée : si cette instruction s'acquiert mieux en Afrique que dans les garnisons de nos places, le séjour de nos troupes n'y est pas tout-à-fait perdu. Les considérations d'économie ne s'appliquent donc guère au temps de paix, c'est-à-dire, dans l'état actuel de l'Europe, à neuf années au moins sur dix. Quant aux temps de guerre, notre établissement en Afrique fournit à plusieurs puissances, et notamment à l'Espagne et à l'Italie, de nouvelles raisons de tenir à notre amitié : peu de mots suffiront à montrer que, sous ce point de vue, les dépenses militaires que nous ferions à Alger sont de celles qui éloignent la guerre ou préparent la paix.

De 1509 à 1708 et de 1732 à 1792, l'Espagne a dépensé à Oran des sommes énormes en fortifications, et, malgré le peu de parti qu'elle a su tirer de cette possession, ce n'est pas sans raison qu'elle y attachait un si grand prix. En effet, ce port est à quarante lieues de Carthagène; c'est la meilleure station du cap Bon à l'Océan; des rades de Mers el Kebir et d'Arzew, on peut se porter, en une journée, sur les côtes d'Andalousie et de Murcie et intercepter, aussi bien que de Gibraltar, le cabotage espagnol. Si l'Espagne nous était hostile, les inquiétudes que nous lui donnerions d'Oran retiendraient, pour la défense de ses provinces méridionales, une partie des forces qu'elle serait tentée de porter sur les Pyrénées (1). D'un autre côté, quand le commerce aura repris son cours dans le beylick d'Oran, le plus riche de la régence, cette ville et Arzew seront les principaux marchés entre l'Afrique et la Péninsule; celle-ci sera attentive à ne point compromettre les avantages qu'elle en retirera, et toute nouvelle garantie, ajoutée à notre sécurité du côté de l'Espagne, rend une partie de nos troupes disponibles pour la défense de nos frontières du Nord et de l'Est.

(1) Il est difficile de présenter des considérations nouvelles sur les intérêts qui doivent nous faire tenir à l'Afrique. Celles qui se rattachent à notre position vis-à-vis de l'Espagne ont été le motif des alliances que François Ier et Henri II contractèrent, contre Charles-Quint et Philippe II, avec Khayr-Eddin et son fils Hassan, second et troisième deys d'Alger.

La consolidation de nos établissemens de Bône inspirera des réflexions analogues aux princes d'Italie et intéressera la Sardaigne à ne pas ouvrir facilement à nos ennemis l'accès des Alpes. Déjà les marines italiennes profitent largement de l'hospitalité qui leur est offerte sur ces côtes d'Afrique qui étaient autrefois leur terreur; elles sentent toute la valeur de cet avantage, et les développemens qu'elles prennent sont autant de liens qui rattachent à notre politique les états dont elles dépendent.

La progression du tonnage, si remarquable dans nos ports de la Méditerranée, l'est encore davantage dans ceux des petits états qu'incommodait plus que nous (1) la piraterie barbaresque, et le mouvement commercial dont il est la mesure, s'étend à de grandes puissances éloignées, à l'Angleterre, à l'Autriche, à la Russie, aux États-Unis. Les intérêts se multiplient et se compliquent dans la Méditerranée; le tissu de plus en plus serré qu'ils y forment commence à être une garantie de l'isolement où seraient laissés les gouvernemens qui voudraient troubler l'ordre établi, et bientôt nous ne pourrons plus avoir d'ennemis faits pour se mesurer avec nous, que ne puissent atteindre sur cette mer les coups de notre marine. La France gagne assez en richesse et en influence politique à ce progrès civilisateur, et si l'impulsion qu'elle lui donne du haut des remparts d'Alger, étend son patronage, affermit ses alliés, tient en échec ses ennemis, elle ne doit pas regretter le peu de sacrifices qu'il lui coûte.

Il faut enfin considérer ce que deviendrait la régence, si nous l'abandonnions. L'Angleterre avec Gibraltar, Malte et Corfou, est suffisamment forte dans la Méditerranée; la Russie et l'Autriche le pensent du moins, et ce serait perdre beaucoup de nos droits

(1) Long-temps même avant Louis XIV, les Barbaresques avaient appris à respecter le pavillon français. En 1603, Mahomet III déposa les pachas de Tunis et d'Alger, dont les corsaires avaient couru sur nos navires, et dans le traité de 1604, conclu entre ces deux princes, le sultan déclara que « les pachas et gouverneurs sous la charge desquels se seraient faites des pirateries contre les Français, en seraient responsables et seraient privés de leurs charges, promettant d'ajouter foi aux lettres qui seraient écrites à ce sujet par l'empereur de France... » Il fut en outre convenu « qu'il serait permis aux Français de courir sus à ceux d'Alger et de Tunis, s'ils continuaient leurs brigandages. »

aux égards de ces deux puissances que de nous départir d'intérêts qu'elles regardent comme connexes, à beaucoup de titres, avec les leurs. Si nous savons administrer Alger, tout ce qui se rattache à cette position constituera bientôt une de ces questions que les diplomates appellent *séparées,* sur lesquelles on est d'accord quand on est en mésintelligence sur le reste, et par lesquelles des négociations inquiétantes sont souvent ramenées dans des voies de conciliation.

Ces considérations autorisent peut-être à conclure que l'abandon d'Alger n'a pu être proposé que faute d'un examen complet de la question, et l'accueil réservé à cette opinion dans l'armée, dans la marine et dans la population du midi de la France, l'empêchera sans doute de se reproduire.

L'expédition d'Alger pouvait avoir trois objets : l'anéantissement de la piraterie, l'exploitation commerciale du nord de l'Afrique, la colonisation agricole, telle à peu près que la firent les Romains, et la réalisation successive de ces trois objets semble devoir faire passer la régence par trois états différens.

L'occupation militaire des principaux points de la côte suffit pour garantir la sécurité de la Méditerranée. Ce but est aujourd'hui atteint, un peu chèrement, il est vrai; mais, quoi qu'on en dise, nous n'avons point été au-delà, et si nous avons assez fait pour la paix de la mer, tout semble à faire du côté de la terre. Les résultats obtenus sur le premier point doivent nous encourager à franchir un second degré.

Négocier avec le grand-seigneur, étendre à toute la régence les traités relatifs à nos anciennes concessions, aplanir ainsi les barrières qui séparent de nous les populations mahométanes, voilà la meilleure base à donner aux opérations ultérieures. Les exemples qu'ont laissés, à cet égard, Richelieu, ce bon gardien des intérêts et de la dignité de la France, et Amurath le conquérant (*elghazy*), peuvent être proposés, sans qu'à Paris ou à Constantinople personne ait aujourd'hui le droit de s'en trouver blessé. L'organisation turque, dirigée dans des vues de progrès et de civilisation, suffit, à l'égard des campagnes, à tous les besoins actuels; bien comprise, elle ôte la place aux collisions, nous met vis-à-vis des indigènes dans l'heureuse impossibilité de mal faire et ne leur laisse que des rai-

sons de se rapprocher de nous. Dans ce système, on pourrait reporter sur les travaux maritimes les sommes destinées à quelques établissemens militaires (1) qui deviendraient inutiles. Creuser et élargir des ports toujours garnis de nos vaisseaux, ce serait travailler pour notre marine, aussi bien qu'à Marseille et à Toulon; ce serait aussi créer, par la multiplicité des échanges, une nouvelle existence aux indigènes. En même temps que l'accès des ports deviendrait plus facile, des routes devraient se ramifier à l'entour et pénétrer à l'intérieur; elles serviraient nos intérêts commerciaux aussi bien que ceux des Arabes, et nous fourniraient le moyen de nous porter au secours des tribus amies avec plus de promptitude et de succès que ne pouvaient le faire les Turcs. Les mœurs, les préjugés des indigènes devraient être l'objet du respect le plus minutieux; une seule de nos institutions pourrait leur être proposée avec avantage : la fixité et l'inviolabilité de la propriété sont choses qui se comprennent parfaitement dans les pays qui en sont privés. Lorsque deux mois après le débarquement en Égypte, Napoléon convoqua au Caire le grand divan, il lui fit constituer la propriété et reconnaître en échange le principe de l'impôt: cette mesure excita l'enthousiasme des populations, et le grand homme qui la prit, croyait, avec raison, la conquête de l'Égypte mieux assurée par là que par la bataille des Pyramides. Nous aurions dû en faire

(1) Voici les allocations portées au budget de 1835 et les propositions faites, pour 1836, au chapitre XVII du département de la guerre.

	1835.		1836.
Fortifications d'Alger, Oran, Bône, Bougie.	250,000 fr.	—	500,000 fr.
Bâtimens militaires et logemens des services administratifs dans les quatre places ci-dessus..	600,000	—	1,150,000
Outils et matériel du génie, défenses des camps et lignes avancées. . .	150,000	—	150,000
Crédits alloués pour l'année courante.	1,000,000		
Crédits demandés pour l'année prochaine..			1,800,000

autant dans la régence, et attendre, pour spéculer sur les terres, que les limites et les propriétaires en fussent bien connus. Il faudrait, sauf les réglemens de commerce, distinguer les territoires régis par le Code civil ou par le Coran, et admettre au bénéfice de nos lois les indigènes qui voudraient résider dans nos circonscriptions.

Plus tard enfin, la colonisation agricole s'étendrait à mesure que l'ouverture des routes, la constitution de la propriété, le commerce, lui auraient frayé les voies. C'est à l'ombre de pareilles garanties, et non pas derrière des baïonnettes, qu'elle peut cheminer. L'individualisation de la propriété, le débouché ouvert aux denrées, modifieraient bientôt la culture des Arabes, et la charrue, multipliant les produits de la terre, rendrait disponibles les vastes espaces qui suffisent maintenant à peine aux troupeaux. Des faits nombreux recueillis sur divers points de la régence, l'empressement des Arabes à se porter sur nos travaux pour gagner un salaire médiocre, ne permettent pas de douter que cette révolution ne fût facile. Tentée prématurément, la colonisation agricole ne ferait qu'y apporter des obstacles et nuire à l'exploitation commerciale du pays, celle, au bout du compte, à laquelle nous avons le plus d'aptitude et d'intérêt.

J'aurai peut-être l'occasion de montrer avec quelques détails quelle était l'organisation gouvernementale des Turcs, de faire l'histoire de nos concessions d'Afrique, d'interroger sur les principaux travaux qu'il serait possible et profitable de faire les documens statistiques que nous possédons sur la régence. Je n'ai voulu aujourd'hui que rassurer ceux que l'expérience des cinq années qui finissent fait désespérer de l'avenir d'Alger.

Nous sommes donc placés entre deux systèmes : l'un de guerre et de brutalité, onéreux au présent, dépourvu d'avenir, et conduisant, un peu plus tôt, un peu plus tard, par le dégoût, à l'abandon ; l'autre de paix et de progrès, ménager des ressources de la France, profitable à l'Afrique, n'employant la force qu'avec discernement, tendant enfin, par des voies avantageuses à toute l'Europe, à la réalisation de la grande pensée de Napoléon, qui voulait faire un lac français de la Méditerranée. Nous réfléchissons depuis près de cinq ans au choix à faire : il est temps de se prononcer.

Il y a dans l'existence des peuples de grandes occasions auxquelles ils ne manquent point impunément. L'inquiétude d'esprit, qui met mal à l'aise de nombreuses classes de la société, n'a plus le débouché des guerres de la république et de l'empire. Gardons-nous de lui fermer celui qui s'ouvre pour elle en Afrique : elle ne se replierait sur elle-même qu'au détriment du repos de la France et de l'Europe ; et, si les colonies à esclaves sont à jamais condamnées, ce n'est peut-être que dans le développement du système de colonies des anciens, dont les États-Unis sont une si grande application, qu'est placé le salut de nos vieilles sociétés.

J.-J. Baude,
Député de la Loire.

DE

L'ÉCOLE FRANÇAISE

EN 1835.

SALON ANNUEL.

I.

Gardez-vous de réclamer contre les *salons annuels* : si la peinture parvient à se relever parmi nous, elle le devra peut-être à ce mode d'exposition. En demandant que les époques fussent ainsi rapprochées, on a voulu que les arts du dessin devinssent une habitude et non plus un accident dans la vie publique. L'Opéra français est ouvert toute l'année : les représentations de l'Opéra italien, les concerts, se succèdent pendant six mois; le musicien est par conséquent sans cesse en présence du monde qui le juge et le fait vivre, et vous voudriez que, suivant l'ancienne habitude, la peinture ne se montrât au jour qu'à des intervalles éloignés, irréguliers même; vous prétendriez qu'il en fût du salon comme des éruptions du Vésuve : un beau spectacle, mais que les voyageurs de tous

les ans n'ont pas la chance de rencontrer! Je sais tout ce qu'on reproche à l'exposition annuelle, la multiplication indéfinie des tableaux, la précipitation des artistes, la tendance commerciale des arts : mais a-t-on le droit d'attribuer de tels résultats à une si petite cause? Si le nombre des tableaux augmente dans une progression qui semble indéfinie, c'est qu'on en vend toujours davantage; est-ce donc un mal qu'il se place beaucoup de tableaux, et n'y a-t-il que les mauvais qui se vendent? On ne cite que les exemples fâcheux, les succès d'emprunt de certains portraitistes, la vogue passagère de certaines peintures, et l'on ne songe pas que jamais les hommes d'un vrai talent n'ont trouvé dans la société plus de ressource; on ne réfléchit pas que tout ce qui, bon ou mauvais, établit de plus en plus les arts dans les mœurs, est une conquête pour leur prospérité.

Quant à la précipitation que mettent certains artistes à terminer les ouvrages qu'ils destinent au salon, il ne me semble pas que ce mal soit nouveau : en tout temps, nos peintres ont préféré le chemin du lièvre à celui de la tortue. Quand le salon ne s'ouvrait que tous les deux ou trois ans, j'en ai connu beaucoup, et des meilleurs, qui ne s'inquiétaient de leurs tableaux qu'un mois avant l'ouverture : j'en ai vu même qui ne pensaient à exposer qu'après la réussite de leurs rivaux. N'oubliez pas qu'alors le salon durait au moins six mois, pendant lesquels la physionomie de l'exposition se renouvelait trois fois de fond en comble; pendant ces six mois, on expédiait plus de peinture qu'on ne l'avait fait durant les deux années précédentes. Le salon annuel nous a délivrés de ces paroxysmes de production : la sévérité avec laquelle on a maintenu la règle qui défend l'introduction de nouveaux ouvrages après l'ouverture, n'a pas produit de moins salutaires effets : aujourd'hui l'existence d'un artiste ne dépend pas d'un pair ou non dont la chance ne s'offrait que trois fois en dix ans. N'est-on pas prêt au jour marqué? on se console par la pensée qu'une année de plus ramènera l'occasion de se produire. Le grand jour de la publicité fait-il voir qu'on s'est trompé de route? A dix mois la revanche, et que tout soit dit! Quant aux hommes qui, préoccupés d'un but sérieux, filent une toile plus lente, aux peintres d'histoire, aux statuaires, ils se garderont de moins en moins d'agir comme a fait cette année M. Bru-

net, l'auteur de l'*Exorcisme de Charles II*, d'improviser en peu de jours une toile de vingt pieds, et d'ajourner ainsi de gaieté de cœur des espérances bien légitimement conçues. Ils s'apercevront au contraire qu'on gagne à ne pas solliciter chaque jour la renommée; qu'il vaut mieux faire regretter son absence, que d'importuner les gens par de trop fréquentes visites. Enfin, les meilleures innovations ont leur expérience à faire : le système des salons annuels, pour en être à son début, ne me semble pas produire de si mauvais résultats.

Un autre avantage qu'on ne peut contester au salon annuel, c'est de varier la physionomie des expositions. On ne verra, par exemple, reparaître ici presque aucun des noms qui l'an dernier excitaient de si vives querelles. Alors MM. Ingres et Delaroche avaient divisé les arts en deux camps; et l'opinion profitait, ce me semble, de l'exagération mutuelle des partis. Cette fois, le nom de M. Ingres ne figure pas au livret, et l'on nous fait craindre que ce silence ne soit désormais obstiné. On prête à l'Achille moderne des projets, non de repos, mais d'éternelle colère. On sait que, dans l'intervalle du salon dernier à son départ pour Rome, M. Ingres a exécuté une tête de Christ et un portrait de M. le comte Molé: le portrait de M. Molé, que beaucoup de personnes ont été admises à voir, a fait grande sensation dans le monde des arts. On s'attendait au renouvellement du succès qui accueillit le portrait de M. Bertin l'aîné; mais l'artiste s'est refusé à ce que son œuvre franchît le seuil du Louvre, et le public en est réduit à croire sur parole une renommée trop unanime pour qu'on la craigne partiale. Il est possible que le succès du *saint Symphorien* n'ait pas répondu à toutes les espérances de M. Ingres : on pourrait croire que la franchise de certaines critiques, franchise d'autant plus confiante qu'elle s'alliait à un sentiment plus vif d'admiration, ait ouvert une blessure momentanée dans une ame démesurément impressionnable; mais la mauvaise humeur, si justifiée qu'on la suppose, devait s'en tenir à ses premiers effets. M. Ingres n'a pas le droit de bouder un public qui l'admire, ni de dénier une opinion qui le comprend. La retraite est salutaire à qui sent sa main trembler, sa vue s'affaiblir; mais dans l'âge de la production et des succès, quand on est un des premiers artistes de son temps et de son pays, on ne fait pas de

la peinture pour sa propre satisfaction; on est comptable de ses ouvrages à l'opinion publique; le salon est la barre du tribunal devant lequel il n'est pas permis de faire défaut.

Privé de ces illustrations de premier ordre, le salon de 1835 n'en offre peut-être qu'un champ plus curieux à l'observation. On remarque une rénovation heureuse de physionomie dans les sommités de l'exposition. Ainsi les noms que nous citerons en première ligne sont peut-être tout-à-fait nouveaux à la plupart de nos lecteurs; c'est d'abord, avec M. Ary Scheffer, M. Bouchot, M. Forestier; c'est en même temps M. Champmartin, reparaissant avec éclat parmi les peintres d'histoire: M. Louis Boulanger, M. Gigoux ont fait de grands efforts, en partie couronnés de succès; M. Vinchon s'est acquitté avec quelque bonheur d'une tâche difficile, et M. Lehmann s'est signalé par un début du plus heureux augure; dans la peinture anecdotique ou de demi-caractère, nous trouvons MM. Schnetz et Lugardon assez près de M. Delaroche. Parmi les peintres de scènes familières, il nous faudra bien accoler quelques noms modestes à celui de M. Biard, ce nouveau colosse de la caricature. En marine, M. Lepoittevin prend une revanche sérieuse de nos critiques passées. Pour les animaux, M. Brascassat rappelle le Paul Potter, moins la couleur, il est vrai, et la naïveté. En fait de portraits, outre les ouvrages toujours si distingués de M. Champmartin, nous trouvons un certain nombre de morceaux frais, fins et solides, à opposer aux succès bourgeois de M. Dubufe et aux fusées de M. Lépaulle. Le paysage présente un magnifique développement de promesses acquittées et d'espérances à concevoir; c'est dans le paysage que la marche de l'école nous semble à la fois la plus indépendante et la plus avancée. A côté des noms déjà bien appréciés d'Aligny, de Cabat, de Corot, de Paul Huet, ceux de MM. Bodinier et Marilhat réclament une place d'honneur. La peinture d'intérieur n'est plus le monopole de Granet; grace aux efforts de MM. Aurèle Robert et Perrot, elle a quitté la route fausse de Bouton, imparfaitement modifiée par Dauzats; elle est redevenue aussi réelle, aussi simple que la peinture de paysage; enfin, au-dessus de ce microcosme de la miniature, de l'aquarelle et du lavis, monde que nous abandonnons de grand cœur à son *train-train* de petites ventes et de modestes leçons, nous

voyons surgir les portraits de Mme de Mirbel, produit d'un talent toujours plus pur et plus brillant, et qui se classe à part par sa direction vraie et sérieuse.

Mais avant d'en venir à l'examen détaillé de ces ouvrages qui dominent l'exposition, il est bon de jeter un coup d'œil sur la direction actuelle de la peinture en France, d'indiquer ses rapports et ses dissemblances avec le passé, et de lui montrer, s'il est possible, son avenir. La critique n'a plus le droit d'aborder un tel examen d'une façon spéculative, depuis que de force on l'a intéressée dans la question; car la critique partage avec le salon annuel la responsabilité de tout ce qui se fait de mal aujourd'hui dans les arts. Au dire de bien des gens, la critique a détruit l'autorité des écoles et brisé l'indépendance des arts; c'est en faisant trop d'attention à des conseils dirigés dans des vues toutes littéraires que les peintres se sont embarrassé l'esprit d'une foule de pensées nuisibles au but de leur art. La critique n'a point respecté les vieilles gloires, elle en a créé de nouvelles à bon marché; elle a fait un pêle-mêle d'idées et de systèmes, dans lequel les jeunes têtes ont perdu de vue leur chemin. Ce n'est ni de la mauvaise foi, ni même de l'ignorance, qu'on reproche à la critique: on lui en veut de sa prétendue puissance seulement; on trouve mauvais qu'elle puisse quelque chose.

Quand il s'agit de distribuer les reproches entre les parties intéressées, on ne peut rejeter tout le fardeau sur l'épaule de son voisin; il faut se reconnaître coupable d'une portion du péché, il faut se croire une grande puissance, et s'en défier en même temps. Toutefois, nous n'avons le droit de nous trouver ni si forts, ni si coupables. Le mouvement actuel des arts s'accomplit sous une impulsion qui atteint le monde entier de l'intelligence. La foi ne préside plus à l'invention; tout aujourd'hui ressort de l'examen, et le propre de l'examen est de créer la discorde. Nous avons connu un temps où l'on pouvait encore jurer sur la parole du maître: David régnait en despote sur les arts, il faisait voir à tous exactement comme il voyait lui-même. Peu importait alors que l'accaparement des conquêtes eût entassé dans le Louvre mille chefs-d'œuvre divers; tous les artistes envisageaient ces chefs-

d'œuvre à travers le même prisme; les amateurs passionnés de telle ou telle peinture formaient des centres à part qui n'agissaient en rien sur la manière de voir des artistes de profession. Après cette époque, et la retraite du maître, et la mort ou l'affaiblissement de ses principaux élèves, est venu le grand mouvement des études historiques. Pour la première fois peut-être, les œuvres de l'art ont été jugées, non suivant une théorie absolue, mais eu égard aux temps, aux lieux et aux influences de toute espèce. L'éclectisme a d'abord envahi la critique; puis il a gagné les artistes eux-mêmes, et le temps de la réforme (je dis *la réforme* dans le sens historique et religieux) est venu.

Remarquez qu'à cette époque, et bien avant qu'il ne fût question de la puissance de la critique, les écoles un peu compactes qui subsistaient encore, s'étaient déjà fondues d'elles-mêmes; sous l'influence de Géricault, le *romantisme* avait pris pied dans l'atelier de Guérin, le pur et timide classique. Quand la jeune armée, conduite par les Delacroix, les Scheffer, les Sigalon, les Champmartin, donna pour la première fois au salon, la plume spirituelle qui secondait le mouvement d'attaque dans les colonnes du *Constitutionnel*, n'était encore que la plume d'un secrétaire écrivant sous la dictée des artistes rénovateurs, colorant leurs idées, mais n'en produisant aucune de son chef. Après la déroute de l'atelier de Guérin, celui de M. Gros fit encore quelque temps bonne résistance, et se vengea du salon en couvrant des couronnes académiques les jeunes peintres fidèles aux saines doctrines; mais la désunion se glissa là comme ailleurs, et M. Gros ferma son atelier dans un accès de douleur et de découragement. Je ne parle pas de la tentative malheureuse que fit M. Hersent pour se donner de bons élèves au lieu de produire de bons tableaux, ni de l'atelier de M. Lethière, lequel vécut petitement à côté des ateliers plus nombreux jusqu'à la mort du professeur, atelier, du reste, auquel le succès de M. Bouchot vient de donner une illustration tardive; car il n'est ici question que de ceux qui ont joué un rôle puissant et étendu dans l'école. Ce qui est incontestable, c'est qu'avant que la critique ne fût devenue une espèce de puissance, il n'y avait plus de religion, de symbole commun dans les arts, et cela par des causes auxquelles la critique n'a que faire.

Je n'ai, du reste, ni le loisir ni l'intention de recommencer le procès tant de fois intenté à l'école de David. Historiquement parlant, je ne connais rien de plus admirable que cette résolution prise par un homme, au beau milieu de sa carrière, de se refaire lui-même, et de refaire violemment le goût, les doctrines et la pratique de toute une nation dans les arts. Ce qui distingue l'entreprise de David des entreprises semblables tentées en France par Vien, et en Allemagne par Raphaël Mengs, c'est qu'il ne perdit jamais de vue le fonds même de la peinture; non-seulement il prétendit quelque chose de plus pur, de plus noble, et de plus philosophique par la pensée, mais encore il voulut une peinture plus solide et plus positive : en cela, il se rapprocha de Reynolds, le seul peintre peut-être qui ait allié une belle pratique à une théorie presque irréprochable. Les vues de David n'étaient ni aussi vastes, ni aussi justes que celles de Reynolds; il n'avait qu'une idée imparfaite de l'importance chimique des procédés, et même il professait un dédain mal entendu pour cette partie de l'art si essentielle à l'effet et à la conservation des tableaux : la nature ne lui avait donné que des facultés incomplètes pour l'ordonnance générale d'un ouvrage, d'où il suit que ses conseils à cet égard ne pouvaient avoir ni clarté suffisante, ni efficacité réelle. Enfin, toute la partie de l'art qui procède du Titien et du Corrège, l'harmonie et le clair-obscur, paraissent avoir été jusqu'au bout lettre-close pour son esprit. Mais David sentait la nature d'une manière forte et vraie; il la rendait par parties avec puissance et réalité. Ses meilleurs élèves, sans aucune exception, n'ont eu sur ce point essentiel ni la même conviction, ni une habileté égale à la sienne : Girodet s'est perdu en voyant la nature à travers l'antique, au lieu de voir l'antique à travers la nature; M. Gros, dans ses ouvrages les plus recommandables, a toujours manqué essentiellement de solidité; il a constamment fait creux et *lanterne;* c'est par le côté de l'imitation que M. Gérard, si supérieur à David pour le sentiment de l'ordonnance, a manqué dans sa meilleure peinture. David a donc pu légitimement penser qu'il n'était pas compris; il a dû désapprouver la direction que la peinture avait prise au-dehors de son atelier : c'est ce qui explique la tendance au vrai de ses derniers élèves, M. Rouget, M. Schnetz, M. Drolling. Mais ces derniers, et

particulièrement M. Drolling, qui résume mieux que personne l'état intermédiaire de la peinture entre les plus illustres élèves de David et les tentatives de réforme romantique, ont, pour leur malheur, réfléchi trop exactement l'organisation de David dans ses imperfections comme dans ses qualités. Nous avons vu régner pendant quelque temps la peinture de morceau, sans recherche de pensée ni même de style, ce qui la faisait reculer bien en-deçà de David. On conçoit que le public, auquel, avant tout, il faut des émotions dans l'art, ne se soit pas arrangé d'un tel résultat; on comprend la faveur générale qui accueillit M. Horace Vernet, quand il tenta de donner droit de noblesse dans la peinture à la prose contemporaine; on s'explique la rapide contagion qui dévora les ateliers à l'apparition des doctrines romantiques.

Ces doctrines qui, plus encore que leurs rivales, procédaient par exclusion, ne pouvaient obtenir qu'un succès partiel et momentané. Heureusement pour l'art, les tendances nouvelles ne s'étaient pas concentrées dans l'enceinte de Paris. Il existait à Florence un autre élève de David, méconnu dans sa supériorité par ses condisciples, et qui retrempait dans l'étude des maîtres une organisation toute primitive. M. Schnetz avait trouvé dans les pâtres de la campagne romaine un aliment à ses facultés si puissantes, tant qu'elles restent naïves; et, sous l'influence de son ami, M. Léopold Robert remontait, par une incroyable combinaison de sentiment, de patience et de simplicité, aux sources même de l'inspiration antique. C'est au milieu de la confusion créée par la dissolution de l'école, quand le nord, appuyé sur Rembrandt et Rubens réhabilités, aidé du secours de la mode propice aux nouveautés anglaises, menaçait d'effacer parmi nous toute trace de ce que nous considérons comme la grande et la vraie peinture, c'est alors que MM. Ingres, Schnetz et Robert se sont présentés comme ses auxiliaires inespérés. On sait le reste, et la progression du contre-mouvement déterminé par ces artistes n'est plus un mystère pour personne. Mais cette réaction n'était pas le résultat des travaux compactes d'une école : des efforts individuels l'avaient produite; elle a continué, dans sa marche, à se montrer individuelle. Est-ce un mal pour l'art? Nous sommes loin de le penser.

La France n'est pas le pays des écoles : l'agglomération des

individus n'y a jamais produit que de fâcheux effets. La France, qui a possédé tant de grands sculpteurs au XVIe siècle, n'a compté alors que des peintres du second ordre. D'où vient cela? C'est que toute la pratique ne procédait que d'un ou deux maîtres italiens, qui eux-mêmes n'avaient reçu que de seconde main les saines doctrines de la peinture. L'école italienne étouffait ce que la France pouvait renfermer de talens originaux. Vouet, formé sur l'exemple du Guide, était lui-même un homme plus indépendant; aussi le siècle de Louis XIV dut-il à Vouet ce que le siècle des Valois n'avait point possédé, d'habiles praticiens. Mais quel serait aujourd'hui le rang de notre ancienne école, si Poussin et Claude ne se fussent formés seuls, si Lesueur n'eût pas renié dans ses derniers tableaux la manière de Vouet, son maître? Après cette époque, les écoles continuent en France une persévérante tyrannie de la médiocrité fastueuse. A un Lebrun succède un Coypel, à un Coypel un Lemoine, à un Lemoine un Vanloo, à un Vanloo un Boucher. Vien lui-même, à qui l'on a prêté tellement à crédit de si belles intentions, Vien ne représente au fond qu'une réaction du style Vanloo contre le style Boucher. Pendant toute cette succession de calamités officielles, qui nous empêche de tomber au dernier rang des peuples pratiquant la peinture? Un Subleyras, un Largollière, un Wateau, un Latour, un Joseph Vernet, un Greuze, tous gens qui n'ont que faire avec les écoles dominatrices. En dehors même de l'école de David, beaucoup plus digne de commander que toutes les précédentes écoles, il surgissait des hommes indépendans, et dont les ouvrages résisteront mieux peut-être à l'effet du temps que ceux des meilleurs élèves de David; témoin Prudhon, témoins même MM. Ingres et Granet, qui n'ont d'élèves de David que le nom. Ce n'était pas du moins de cette façon qu'un Titien ou un Giorgion procédait de Jean Bellin, un Daniel de Volterre de Michel-Ange, un Jules Romain de Raphaël, un Guide et un Dominiquin d'Annibal Carrache.

En France, disons-le franchement, l'air est mauvais pour la peinture. Les convenances sociales sont à peu près toutes nées dans notre pays, et des convenances sociales il n'y a qu'un pas aux conventions de l'art. Le Français est rarement peintre par instinct: il l'est presque toujours par raisonnement et par philosophie.

Ajoutez à cela qu'il acquiert vite la superficie de l'art, et très lentement le fond. Rapprochez, en France, une vingtaine de jeunes gens qui se destinent à la peinture : les facultés d'adresse seront certainement en majorité dans la réunion; elles prendront vite le dessus; elles deviendront aisément tyranniques et dédaigneuses pour les facultés plus solides. Il y a plus, elles seront raisonneuses et dogmatiques; elles trouveront d'admirables systèmes pour se justifier à elles-mêmes leurs propres imperfections; elles séduiront sans peine tous ceux à qui manque la faculté de deviner ce qu'ils n'ont pas encore vu. Mais la même disposition systématisante, qui fait les théories burlesques de nos écoles, est celle qui produit nos peintres philosophes, et nous n'avons à opposer aux autres nations, comme type d'une supériorité qui nous soit propre, que la philosophie de nos grands peintres. L'observation précise, la conception claire, l'expression simple, voilà ce qui fera toujours de nos premiers artistes d'autres artistes que les grands peintres italiens, néerlandais ou espagnols. Ces qualités, on ne les gagne chez nous que par la résistance et l'isolement. Si nous avons cette année un progrès à constater vers le bien, c'est à la résistance et à l'isolement de certains hommes que nous en sommes redevables.

Ne dites donc plus que c'est la critique qui a mis en poudre l'école, qui a frappé le pasteur et ses troupeaux. Vous lui faites beaucoup trop d'honneur; et maintenant, quand vous aurez examiné avec bonne foi la longue série des tableaux exposés, si vous êtes frappés, comme tous les hommes sincères et éclairés, des résultats vraiment satisfaisans de tant d'efforts tentés dans des routes si différentes, ne conviendrez-vous pas qu'on a gagné quelque chose à cette effrayante dispersion de l'école? Depuis six ans, la seule tentative de cohésion qui ait été suivie de quelque succès, a été faite par M. Ingres. Nous sommes loin de contester ce que les leçons d'un tel maître ont dû avoir de bonne influence sur les jeunes gens qui les ont suivies; seulement, pour attribuer toute la réaction heureuse que nous signalons aux leçons de M. Ingres, il faudrait que tout ce qui se fait de bien aujourd'hui procédât de la direction d'idées particulières à ce maître; il serait également nécessaire que les ouvrages des élèves de M. Ingres, tout en s'éloignant du type de l'école, continuassent à s'y rattacher par un air

de parenté : or, c'est ce qui n'est exact ni dans l'un ni dans l'autre cas. Observez même une singulière confirmation de ce que nous avons dit des écoles françaises. C'est au retour d'Italie, tout plein de l'exemple des maîtres, que M. Ingres a ouvert son atelier. L'amour et la recherche du beau semblaient le drapeau obligé de cette école. Et voilà qu'au beau milieu des concours de l'Académie, après l'espoir donné par le prix de M. Flandrin, surgit une épidémie de laideurs, un je ne sais quel assemblage de monstres tortus et cagneux, escorté de préceptes qui se répandent, et qui disent : que tout est beau, et par conséquent bon à prendre dans la nature; les jeunes élèves de M. Ingres ne sont plus que des Ostade greffés sur du Raphaël. M. Ingres serait-il travaillé dans le sein même de son atelier par une maladie de révolte? Qu'il doit souffrir, se disait-on, de cette gauche et grossière déviation de ses doctrines! Et que serait-ce pourtant, si M. Ingres s'était laissé entraîner lui-même? si les taches qui déparent son admirable tableau de *saint Symphorien*, provenaient de l'invasion de certaines idées dont ses précédens ouvrages ne laissent pas deviner la trace, et auxquelles peut-être il serait resté éternellement étranger, s'il eût continué de vivre dans un salutaire isolement.

M. Ingres est parti pour Rome; il y a retrouvé ses plus habiles élèves. Revenu sans doute d'une préoccupation passagère, et puisant dans les maîtres une force de conviction que ses propres ouvrages n'imprimaient pas complètement à ses paroles, il peut donner à la France quelques artistes supérieurs. On est en droit d'espérer qu'il renouvellera le fait exceptionnel qu'a déjà produit l'école de David. On doit être convaincu qu'il empêchera la souche des dessinateurs de se sécher sur notre sol. Graces lui soient rendues, et pour ce qu'il a fait, et pour ce qu'il doit faire encore! Mais, soyez-en convaincus, quel que soit le talent des élèves de M. Ingres, ils seront redevables de la moitié de leurs succès à l'esprit de sage indépendance qui s'est établi chez nous dans l'opinion. Aujourd'hui les préjugés n'existent plus dans le public; pour en trouver encore les traces, il faut remonter haut dans l'échelle même des arts. Chose étrange pourtant! l'homme doué d'une organisation originale, qui se sent en mesure de se frayer une route à lui-même, n'a presque rien à redouter de l'opinion. Sans doute,

il ne conquerra pas du premier coup l'unanimité des suffrages; l'esprit de notre époque ne veut pas même qu'un succès unanime se déclare pour personne. Mais si l'homme dont nous parlons possède une seule des qualités de l'art, il rencontrera aussitôt de la sympathie dans une portion du public; il trouvera dans cette critique, dont on dit tant de mal, un avocat et un répondant. Heureux seulement cet homme s'il arrive jusqu'au public, s'il obtient la permission d'être jugé! Et remarquez qu'ici nous ne nous faisons pas l'écho d'amours-propres blessés, de médiocrités soulevées par de légitimes refus. Il nous a suffi de recueillir un à un les faits signalés depuis trois ans pour nous faire une idée très exacte et probablement très impartiale de la direction que suit le jury d'admission dans ses jugemens. Ce serait une puérilité que de supposer une intention malveillante contre qui que ce soit dans une réunion d'hommes où des vues personnelles n'obtiendraient en aucun cas la majorité des suffrages. Ce qui nous semble au contraire évident et parfaitement conforme à la nature des choses, c'est que cette indépendance d'opinion, qui s'est établie dans le public, n'ait point encore trouvé place dans le jury de peinture. Là on laisse, comme par le passé, une grande part à l'habitude dans les jugemens; on n'a pas pris son parti sur ces soufflets que l'aspect insolite de certains ouvrages donne à la première vue; on n'aime point à être troublé par des difficultés d'interprétation dans une opération qui se passe gravement et paisiblement; on sourit avec indulgence à la médiocrité innocente et soumise; on se cabre contre le talent qui cherche et qui la plupart du temps n'a pas encore trouvé.

La sévérité du jury d'admission, d'autant plus frappante qu'elle s'allie à la plus inconcevable faiblesse, n'a pas seulement l'inconvénient de décourager ceux qui, presque toujours, le méritent le moins; elle rend incomplet le travail de la critique; en retranchant de l'exposition ce qui semble au jury porter un cachet d'extravagance, elle nous empêche d'apprécier l'intensité de la fluctuation d'idées et de manières qui existe dans l'art, de mesurer, en quelque sorte, les points extrêmes de l'oscillation du pendule! car enfin, pour qu'on refuse des tableaux de M. Tony Johannot, de M. Delaberge, de M. Dauzats, il faut bien croire qu'il a passé quelque étrange folie par la tête de ces artistes, que M. Johannot a repré-

senté Henri IV sous la figure d'un *palæotherium*, que M. Delaberge a fiché les feuilles de ses arbres en bas et les racines en haut, que M. Dauzats a peint une cathédrale roulant comme l'entrepont d'un vaisseau de guerre. Or, le public tiendrait singulièrement à savoir à quoi s'en tenir là-dessus. Nous regrettons que de pareils élémens de comparaison nous manquent pour éclairer notre jugement; toutefois, il nous semble permis de conclure de ce que nous avons sous les yeux, que l'école est revenue des tentatives excentriques. La tendance au solide, au vrai, se manifeste de toutes parts, et dans presque toutes les directions; ce n'est plus seulement comme à l'époque intermédiaire dont nous avons parlé, une vue étroite d'un seul côté de la nature. La vérité se cherche dans l'ensemble comme dans les détails, dans la couleur comme dans le dessin, dans le sens noble comme dans le sens familier. On se persuade qu'avant d'être poétique, exalté, rêveur, atroce ou bouffon, avant de poursuivre Homère ou Shakspeare, de se plonger dans les brumes druidiques, ou d'encenser le soleil de l'Indoustan, il faut être peintre et faire positivement de la peinture. Je sais qu'ici l'on doit faire une distinction importante; notre intention n'a jamais été et ne sera jamais de recommander un faux-semblant de raison dans l'art, qui évite soigneusement tout ce qui peut surprendre ou inquiéter la vue, une sorte de *juste-milieu* timide, pauvre et décent, qu'on voit sans trop de répugnance, et qu'on oublie presque aussitôt, un passable, ou un presque-bien, qui ne comporte jamais l'excellent, une portée moyenne à l'aide de laquelle on pousse tranquillement sa pointe sans offusquer personne, on élève honorablement sa famille, on devient propriétaire-électeur le jour où l'on a cessé d'être peintre. Une telle direction, trop souvent encouragée par les faveurs du pouvoir, est ce qui dans l'art produit le plus de mal. Notre conviction, notre devoir est de la combattre partout où nous en voyons poindre la velléité. Tout autre est le caractère de la raison dont nous nous faisons les soutiens, et sans laquelle il nous semble qu'il n'est point au monde de peinture. On est loin d'être d'accord sur le but suprême de l'art; les uns prétendent qu'il est fait pour émouvoir, les autres pour plaire, d'autres enfin pour instruire et corriger. Mais ce que personne ne peut nier, c'est que son but immédiat ne soit de

rendre, d'imiter la nature; entre la réalité elle-même et le résultat le plus faible et le plus vague de l'imitation, il existe une foule de degrés, une longue échelle, une gamme progressive; dans cette gamme, chaque homme, chaque temps choisit son diapason, et si rien à l'entour ne donne l'exemple d'un degré plus élevé, si faible que soit le produit de l'imitation, l'œil s'y habitue, s'en contente et n'imagine rien de mieux ni de plus fort. On serait tenté de croire qu'il suffirait des ouvrages anciens pour donner à chaque homme le sentiment de sa faiblesse relative. Mais l'expérience démontre qu'une cause, en apparence si puissante, n'agit point efficacement. En Italie, indépendamment de tout autre motif, la proportion décroissante du mérite des peintres a été accompagnée de l'affaiblissement graduel du diapason. Depuis le Guide jusqu'à Camuccini, en passant par Carle Maratte, Battoni, Appiani et les autres, le délavement des teintes et l'effacement du modelé ont toujours été en croissant. Or, les hommes qui subissaient cette dépression avaient sous les yeux la *Madonne* de Foligno et le *saint Jean* de la tribune de Florence. On a songé bien avant David à refaire de la peinture d'après l'antique et les maîtres : d'où vient néanmoins que, sur le continent, la vraie renaissance de la peinture ne commence qu'à David? c'est que David a relevé le premier le diapason de la peinture. Il a copié Valentin avant d'imiter le *Faune à l'enfant* ou l'*Achille Borghèse*. Cette qualité indispensable, on l'appelle d'ordinaire l'exécution; mais l'expression n'est pas juste, si elle induit à confondre l'exécution d'atelier avec l'imitation forte de la nature. Dans l'atelier, la convention, le *lazzi*, se substituent sans cesse, sous le pinceau, à l'imitation du modèle; on peut avoir une exécution d'atelier foudroyante, et n'arriver à produire que de la peinture fausse et incomplète.

J'en prendrai dans l'exposition actuelle un exemple vraiment illustre. M. Gros a exposé un énorme tableau et une petite toile. Sur l'un, vous voyez, ou plutôt vous êtes invité à voir Hercule livrant Diomède à ses propres chevaux qui le dévorent; sur l'autre, c'est Acis et Galatée qui se mettent dans une grotte à l'abri des poursuites de Polyphème. Le public, qui n'a plus la clef de la peinture mythologique de M. Gros, s'afflige et se compose comme devant une grande ruine; il semble qu'on ne voie plus qu'un fan-

tôme du peintre des *Pestiférés de Jaffa*. Pour nous, nous ne saisissons aucune différence entre ce peintre, pris dans le sens restreint et matériel de la peinture, et l'auteur du *Diomède*. S'il existe une différence, elle est à l'avantage du dernier; jamais le pinceau de M. Gros ne s'est montré ni plus habile, ni plus brillant. Il y a dans les *pectoraux* du Diomède, dans ses *rotules*, une puissance de main à confondre l'imagination; les membres de la Galatée sont modelés dans le clair avec une finesse et une confiance dont aucun peintre vivant n'est capable. Voilà certainement ce que l'exécution, mais l'exécution d'atelier, entendons-nous bien, a jamais pu produire de plus étourdissant. Au-dessous du *Diomède* on voit le groupe de *Françoise de Rimini et* de *son amant*, de M. Scheffer. Selon l'esprit de l'atelier, ce sont deux figures plates et pauvrement rendues; le pinceau s'y montre à la fois pesant et timide; et pourtant, mettez de côté le choix du sujet, la convenance de la composition, la justesse de l'expression, toutes choses pour lesquelles M. Gros ne peut plus entrer en parallèle avec personne, le groupe de la *Françoise* vous paraîtra justement beaucoup plus mal *exécuté*, mais beaucoup mieux *rendu* que celui du *Diomède*.

L'école a donc compris qu'on se perdait à vouloir *exécuter*, qu'on marchait sans cesse en avant en cherchant à *rendre*. Avec une telle conviction, on se défie de sa main; on n'a confiance qu'en la nature; on s'aperçoit que cette nature n'est accessible à l'art qu'autant qu'on l'embrasse dans son unité, qu'on reporte sur la toile une contre-épreuve aussi une que la nature elle-même. Les lois de l'unité sont dans l'ensemble des proportions, dans la pondération des mouvemens, dans l'harmonie de la lumière, dans l'accord de l'intention morale avec l'action extérieure. Maintenant, si vous voulez être peintre, il est bon sans doute que vous orniez votre esprit de toute espèce de littérature; que vous évoquiez les âges écoulés avec leur caractère et leur esprit, que vous cherchiez à ravir notre ame dans les audaces du dithyrambe, ou à la plonger dans les délices de la volupté. Mais, pour l'amour de Dieu, commencez à mettre une tête ensemble, le nez au milieu du visage, et les deux yeux à leur place, c'est là le point essentiel. Je n'oublierai jamais ce que me racontait un jour un grand peintre de portraits: « Je me suis exténué, disait-il, à chercher l'expression de la physionomie

et l'originalité des poses dans mes ouvrages; mais c'était peine perdue, et chaque jour je me sentais déchoir. Enfin je m'avisai qu'il serait bon peut-être de songer sérieusement au matériel de l'imitation; je cherchai à reproduire l'ensemble des traits, et à mesure que j'avançais dans cette voie en apparence toute matérielle, mes portraits s'animaient à vue d'œil; l'expression naissait d'elle-même, les poses devenaient aussi caractérisées et aussi dissemblables entre elles que les poses même des individus. »

Et voici justement le point admirable que l'école me semble avoir atteint : elle a fait pour toute la peinture ce que mon peintre faisait pour ses portraits : elle a cru enfin qu'on devait mettre le nez au milieu du visage.

II.

Ces réflexions et celles qui précèdent me servent de transition naturelle à l'un des tableaux les plus remarquables de l'exposition : elles en feront mieux apprécier sans doute le mérite tout-à-fait hors de ligne; je veux parler du *bon Samaritain* de M. Forestier. M. Forestier est un homme peu connu de la masse du public, ou mal apprécié par elle. N'ayant exposé qu'à de rares intervalles, et toujours des ouvrages d'un caractère sérieux, froid et guindé, ceux qui l'ont regardé l'ont toujours fait avec plus d'ébahissement que d'admiration; on sait dans les arts ce qu'est le genre de mérite de M. Forestier, comme on connaît dans les sciences les expériences de M. Ampère ou les problèmes de M. Cauchy : seulement, par malheur pour M. Forestier, il n'en est pas des peintres comme des savans que l'on glorifie sur parole. Ce qui nuit encore à l'intelligence du talent de M. Forestier, c'est qu'il y a évidemment en lui deux hommes, l'artiste académique et le peintre solide et fort : le premier fait méconnaître le second. Une chose nous paraît manquer essentiellement à M. Forestier : c'est le sentiment du geste, et par conséquent la faculté d'exprimer l'action. Dépourvu de cette ressource, M. Forestier a recours à ce que l'académie lui a fait apprendre : il est convenu, il est outré; il le cède sous ce rapport aux plus académiques de ses contemporains. A côté de cela, M. Forestier conçoit la forme dans le sentiment le plus large et le plus élevé :

son contour nerveux et arrêté ne le cède en précision qu'à son modelé : nul n'attaque avec plus de sûreté les raccourcis les plus difficiles, n'accuse plus nettement les parties essentielles de la construction, ne sait mieux faire tourner les corps sans rondeur, n'exprime mieux les plans accidentés d'une surface sans rompre l'unité d'aspect de cette surface. En ce genre, M. Forestier n'a jamais mieux fait que cette année; son tableau est toute une école de peinture. Peut-être, *le Possédé* du même peintre, qu'on voit à la galerie du Luxembourg, renferme-t-il des parties aussi habilement étudiées : mais dans ce tableau, la nature du sujet fait dominer l'action, et j'ai dit que M. Forestier n'était pas heureux à exprimer l'action. Le sujet du *bon Samaritain* lui est beaucoup plus favorable : la principale figure du tableau est un blessé sans mouvement, et le vieillard qui le secourt n'exige pas, dans la simplicité de sa pose, une étude d'expression dont M. Forestier se serait probablement mal tiré. La figure du prêtre, qui passe son chemin sans prêter l'oreille aux gémissemens du blessé, offrait une difficulté du même genre, et M. Forestier est loin d'avoir évité cet écueil.

Pour rendre justice à ce peintre, et une justice aussi éclatante qu'il le mérite, il faut donc faire abstraction de la manière dont le sujet est conçu. Il faut oublier aussi que la couleur n'est pas heureuse, que les draperies sont lourdes et chiffonnées, que le paysage n'a ni atmosphère ni profondeur. M. Forestier a mieux fait que tout cela, il a résolu le grand problème de l'art; il a donné à ses figures un relief qui le dispute presque à la nature. Sous ce rapport, M. Forestier rend à notre école un service essentiel, il la maintient à un diapason que celles des autres pays ont depuis longtemps perdu. Il n'est pas malaisé sans doute de remarquer les défauts graves du tableau de M. Forestier; il l'est beaucoup plus à ceux qui ne se sont pas rendu compte des difficultés de la peinture et de son but, de se convaincre de cette vérité néanmoins incontestable : qu'il n'y a pas d'artiste vivant en France et à plus forte raison en Europe, capable de modeler avec autant de vigueur et de science que M. Forestier.

J'ai commencé l'examen du salon par l'homme qui me paraît le plus énergique dans l'ordre matériel de la peinture; c'est préci-

sément d'énergie que manque le modelé de M. Champmartin; et pourtant, s'il est une qualité qui séduise dans sa *Prédication de saint Jean*, c'est le talent avec lequel le peintre fait ressortir les objets sans effort, et presque en se jouant de la peinture. Si l'on vous disait qu'un peintre dont la pâte est onctueuse et beurrée, dont le contour a souvent de l'indécision, a abordé un tableau d'une douzaine de figures en pleine lumière, avec un terrain gris, un ciel blafard et pommelé, et que ces figures, sans sortir de l'harmonie générale, sont colorées avec séduction et s'enlèvent bien les unes sur les autres, vous croiriez qu'il s'agit d'une sorte de prestige. La *magie* est en effet la qualité dominante du tableau de M. Champmartin : il y a de plus un grand calme de pose et de physionomie dans les personnages qui écoutent la voix du précurseur, une nuance de coquetterie, et beaucoup de grace dans les femmes; quelques parties bien comprises comme masse dans la peinture des nus; en somme, c'est un tableau original et insouciant. En l'étudiant, on se sent aller à cette paresse vague de conception comme en donne la chaleur des tropiques, et l'on comprend que le peintre, qui a bien vu l'Orient, se soit laissé aller à une semblable paresse. A Paris, où l'on n'a pas une idée exacte des peuples levantins, où l'on ignore que dans ces climats il n'y a pas d'intermédiaire entre la somnolence du repos et l'intensité la plus ardente de l'action, on voudrait que saint Jean eût fait pleurer, ou crier, ou gesticuler les auditeurs qu'il persuade. Moi, je voudrais seulement que M. Champmartin n'eût pas fait ses terrains de la même couleur précisément que ces belles chèvres si soyeuses qu'il a peintes aux pieds de saint Jean : quant au reste, je ne m'en soucie pas plus que le peintre lui-même.

Les deux tableaux dont je viens de parler, quoique remplis de mérite, ont le défaut d'être écrits dans une langue que la masse du public ne comprend pas. Il n'en est pas de même des *Funérailles du général Marceau*, ouvrage par lequel M. Bouchot vient de prendre rang parmi nos peintres d'histoire. Les personnes qui suivent avec soin les concours de l'académie n'ont pas oublié le tableau qui valut, il y a douze ans, à M. Bouchot la moitié du grand prix. Le sujet, tiré de l'histoire des Atrides, avait été conçu par M. Bouchot dans un sentiment lugubre et terrible qui compensait largement la

faiblesse de l'exécution, et saisissait l'ame du spectateur. Aujourd'hui encore, si vous entrez dans la salle où la série des grands prix de peinture est exposée, parmi tant d'ouvrages complètement insignifians, le tableau de M. Bouchot est du très petit nombre de ceux qui captivent l'attention. M. Bouchot est bien là l'élève de M. Lethière; vous retrouvez cet aspect sauvage qui pétrifie la foule devant le tableau des *fils de Brutus*. Depuis ce temps, si ce n'est des portraits dépourvus de force et de simplicité, nous n'avons vu de M. Bouchot qu'un tableau d'églogue antique dans lequel le peintre avait vainement essayé d'animer, avec les teintes vives et fraîches de Rubens, ces débauches de bouffonnerie mythologique dont l'antiquité ne nous a pas laissé le secret. Les *Funérailles du général Marceau*, tableau dans lequel se montre toute l'expérience d'un homme arrivé à la maturité de son talent, nous rappellent cependant la *Mort de Clytemnestre*, exposée à l'École des Beaux-Arts, et le tableau des *fils de Brutus*. M. Bouchot a pour lui le succès populaire, et l'opinion des artistes ne dément pas l'instinct de la foule. Un mérite qu'on ne peut contester à M. Bouchot, c'est d'avoir le premier su conserver le sentiment historique dans une scène de notre histoire moderne, sans altérer la vérité du costume, ni la vraisemblance de l'action. Ajoutez à cela que l'émotion qui ressort du sujet a saisi le peintre, et s'est reproduite avec énergie sur la toile. Il n'y a pas jusqu'au fond grisâtre et froid de l'ouvrage qui ne soit en harmonie avec la solennité triste de la scène, et ne contribue à l'effet qu'elle produit. On voudrait sans doute plus d'air, une perspective plus exacte, une meilleure disposition des groupes; tout n'est pas d'une correction irréprochable, et généralement le dessin manque de finesse et d'élévation. Quelques têtes sont bien peintes, particulièrement celle du jeune officier autrichien qu'on voit à la gauche du tableau. M. Bouchot a mal fait, je crois, d'arrondir le bras du mort, que les soldats autrichiens et français portent à sa dernière demeure; cette souplesse peu naturelle donne au cadavre l'apparence d'un blessé évanoui. C'est là le seul reproche sérieux qu'on puisse adresser à M. Bouchot, sous le rapport de la clarté. Les soldats républicains, tels que M. Bouchot les a conçus, sont bien des soldats sans souliers et sans linge, dans toute la vérité de l'histoire, mais il n'y a pas d'apparence d'ironie dans

l'exactitude dont s'est piqué M. Bouchot. C'est là un mérite bien rare dans un temps comme le nôtre, où les artistes ironiques, Charlet et Decamps, occupent et méritent un rang si élevé.

J'ai déjà incidemment parlé de la *Françoise de Rimini*, de M. A. Scheffer, tableau que, dans mon opinion, il faut réunir aux trois précédens pour compléter la liste des bons ouvrages historiques de cette année. Le public fait tacitement un bien grand éloge de M. Scheffer, en ne tenant pas mieux compte à sa *Françoise* du mérite de la difficulté vaincue. La tâche n'était rien moins qu'aisée : *les ténèbres visibles* de l'enfer, et dans cet abîme un groupe de fantômes humains que le vent fait tournoyer en l'air comme un flocon de laine. Il fallait rendre vraisemblable à nos yeux la représentation d'une scène aussi étrange, et y faire entrer l'expression des affections humaines, l'amour résistant aux tourmens éternels dans Françoise et Paolo, la compassion d'un ami sur les traits de Dante. Quel problème à résoudre! Et pourtant tout cela est si nettement exprimé, qu'il semble au spectateur qu'un enfant s'en serait tiré sans peine. Le tourbillon qui souffle dans les cheveux de Françoise et gonfle les plis de son linceul, présente obliquement aux regards le groupe des amans flagellés par la vengeance divine. Déjà ils ont dû glisser une fois devant Dante et son guide immobiles : ceux-ci les attendent au passage pour leur adresser la parole. Il semble qu'on va voir sortir des lèvres de Dante le cri plein d'affection :

O anime affannate,
Venite a noi parlar, s'altri nol niega!

Ce tableau est une belle conquête de l'Italie sur un de ses vieux antagonistes. M. Scheffer, le peintre né de ces beautés blondes et frêles qui inspiraient Shakspeare, s'est efforcé, dans une ombre il est vrai, de reproduire le caractère grave et plein de la beauté méridionale; il a cherché dans Paolo la largeur des formes et la fierté du dessin. Le parti qu'a pris M. Scheffer de réformer sa manière non-seulement de peindre, mais encore d'envisager la peinture, est évidente à tous les yeux. Seulement, à chaque effort nouveau qu'il tente, la peine se fait un peu sentir, et ce n'est qu'à

l'ouvrage suivant que le public comprend bien tout ce que le peintre a gagné. Le tableau de cette année est le signe d'un nouveau progrès dans le talent de M. Scheffer; ne nous étonnons pas s'il se sent encore un peu mal à l'aise sur le terrain qu'il aborde. M. Scheffer, tout en conservant l'ordonnance originale de son tableau, n'avait qu'à s'abandonner à la pente de son ancienne peinture, laisser courir la touche capricieuse de son pinceau, mettre des chausses *mi-parties* à Paolo, et son succès eût été un succès de vogue. Mais M. Scheffer tient, avant tout, à se satisfaire lui-même; lui, que la mode a long-temps courtisé, il se soustrait courageusement au joug de la mode. Je ne pense pas que celle-ci fasse durer long-temps sa rancune.

III.

Le *Samaritain*, le *saint Jean*, *Marceau*, *Françoise* surtout, voilà sans doute des ouvrages très recommandables; je n'ai pas besoin toutefois d'avertir qu'il manque à l'exposition un tableau du premier ordre. Sans le style, il n'est pas de véritable peinture d'histoire, et les quatre tableaux que je viens d'examiner pèchent tous plus ou moins par le style. Cette réflexion me fait donner le pas cette année au paysage sur la peinture d'histoire. Mais ici je rencontre une difficulté qui pourrait arrêter ma plume, si je n'étais soutenu au fond de l'ame par une ferme conviction. Le paysage est une partie de l'art dans laquelle la discorde des opinions est flagrante; non-seulement les peintres se précipitent dans les routes les plus opposées, mais encore l'opinion qui les juge se partage en une multitude effrayante de contradictions; autant de têtes, autant d'avis; personne ne s'entend; c'est une véritable tour de Babel.

Je sais des gens qui trouvent un moyen bien simple pour expliquer cette discordance : c'est de déclarer le paysage une chose absurde *à priori*; et je l'avoue, plus j'y réfléchis, moins je me sens en état de combattre une si singulière opinion. Quand je songe à ce qu'il faut de concessions de la part de notre esprit, et d'habitude de

la part de notre œil, pour reconnaître un espace immense, l'horizon, la mer, les montagnes, sur les cinq ou six pieds carrés d'une toile, je me demande s'il peut résulter d'une telle convention une impression positive, si le jugement que nous portons de la manière dont la nature a été imitée n'est pas nécessairement aussi arbitraire que le mode lui-même de l'imitation. Je n'ignore pas qu'en remontant à la source de l'art, la même observation s'applique à toute espèce de peinture. On sait qu'un portrait, présenté aux regards d'un homme qui n'en a jamais vu, ne produit sur lui aucune impression distincte. Le Turc, un peu plus avancé que le sauvage, comprend le contour; mais l'ombre lui fait l'effet d'un trou, et la demi-teinte lui paraît une tache. Toutefois, si vous rassemblez dans nos pays civilisés un certain nombre d'hommes d'une éducation nulle ou vulgaire, si vous offrez à leurs regards une peinture dont le sujet soit accessible à leur intelligence ou de nature à émouvoir leur ame, vous verrez ces hommes s'accorder dans l'impression que produira sur eux cette peinture : mais essayez d'appliquer une expérience semblable au paysage; choisissez dans les Poussin, les Claude, les Ruysdaël, l'ouvrage qui vous semblera le plus harmonieux, le plus séduisant et surtout le plus vrai; puis amenez devant ce paysage les pâtres qui l'habitent, les voyageurs qui le côtoient cent fois par an, pas un ne reconnaîtra le site, pas un n'en recevra la moindre impression! Que si, traversant les rangs de la société instruite, qui avoue naïvement sa complète indifférence, vous remontez jusqu'aux artistes, en trouverez-vous un sur dix dont les opinions, sur le paysage, vous semblent autre chose qu'un reflet de ses premières habitudes? J'ai de fortes raisons d'en douter. En fait d'art, nous autres modernes, nous n'avons certainement inventé que deux choses, le paysage et l'harmonie; quant à l'harmonie, les trois notes de l'accord parfait semblent une horrible dissonance aux sept huitièmes de l'espèce humain; quant au paysage, la plupart des hommes n'y voient pas des images plus distinctes que nous n'en apercevons tous dans les nuages ou dans les nœuds d'une racine de buis. Et pourtant nous osons dire aux paysagistes : Ceci est bien, ceci est mal; voici la bonne et la mauvaise route!

Ce *memento* de l'incertitude fondamentale de nos jugemens en

matière de paysage me semble bien nécessaire pour nous inspirer de la tolérance à l'égard des jugemens d'autrui. Une seule chose, dans ce dédale d'opinions, me semble évidente, c'est que le paysage ne tient à l'art que par l'impression que la nature inanimée produit sur notre ame, et par la vie, la passion que nous prêtons en revanche à cette nature. L'habitude que nous nous sommes faite d'écrire nos propres pensées dans tout ce qui frappe notre vue, donne une signification positive aux moindres objets. Le paysan, qui n'a jamais détourné ses yeux du sol arrosé de ses sueurs, ne sait ce que nous voulons dire quand nous lui parlons d'un paysage gai ou d'un paysage triste; et nous, nous ne savons que répondre au peintre, quand le paysage qu'il nous offre n'exprime ni tristesse ni gaieté. Réduit à la tâche d'imitation matérielle, quand cette imitation en elle-même est quelque chose de si convenu, le métier de paysagiste est ce qu'il y a de plus puéril en ce monde; autant vaut coller des bandes de drap sur un plan en relief, ou enfeuiller les arbres avec du papier vert. Ce travail-ci vaut l'autre.

Je n'éprouve donc aucun embarras à dire ce qu'on doit exclure et flageller. S'il fallait préciser ma pensée par des exemples, les noms arriveraient sous ma plume à la douzaine; mais hors de là, je me défie de ce que mes opinions ont d'exclusif. Mon incertitude redouble lorsque, comparant ma manière de voir à celle d'hommes qui me paraissent réunir de la sincérité à une heureuse organisation, je m'aperçois que la conviction de ces hommes est toute différente de la mienne. Ainsi, j'ai été le premier à recommander chaudement la manière large, grave et abstractive de MM. Aligny, Édouard Bertin et Corot, et je trouve en face de moi des opinions tout aussi ardentes que les miennes, et qui se prononcent en faveur de M. Paul Huet. Si je condamnais le paysage de M. Paul Huet sans réflexion et par la seule raison qu'il m'affecte moins directement, j'agirais à l'étourdie, et je serais probablement très injuste. Il est évident que M. Paul Huet pèche par le métier, qu'il éprouve un certain embarras à bien exprimer sa pensée; mais quand j'ai lancé, il y a quatre ans, un ballon d'essai en faveur de M. Aligny, la pratique de ce peintre était encore très défectueuse à certains égards. Entre les ormes échevelés dans lesquels M. Paul Huet se complaît, et le feuillé de bronze des chênes

verts, auquel M. Corot ne montre pas moins de fidélité, je ne sais vraiment exprimer aucune préférence. Mais de ce que je condamne à la fois M. Paul Huet et M. Corot sous un rapport accessoire, faut-il pour cela que je les sacrifie à M. Watelet ou à ses continuateurs? Je l'ai déjà dit, j'aime mieux les fabricans de plans en relief.

Laissons donc de côté les imperfections extérieures de la peinture de M. Paul Huet, et remontons, s'il se peut, jusqu'au principe de cette peinture. Ou M. Huet n'a pas assez vu, ou son organisation ne se prête pas assez à refléter des impressions d'un ordre varié; dans tous les cas, c'est un paysagiste incomplet. Il ne sait faire résonner qu'une seule corde, la corde triste et pauvre de nos climats et de nos plaines: pour lui, la magnificence de la nature est dans les arbres d'un parc; les souffrances de la nature, dans la pluie qui bat une chaumine. Le ciel limpide, la mer bleue, les rochers incandescens, toutes les richesses et les graces de la nature méridionale sont pour lui comme si elles n'existaient pas. Un nuage plat s'abattant sur une déclivité molle et indécise, une ombre froide sous des arbres moussus, des mares vertes et dormantes, voilà ce que M. Paul Huet comprend, ce qu'il rend avec un sentiment monotone, mais vrai, poétique. Sous ce point de vue, sa *Soirée d'automne* renferme des parties vraiment admirables, et qui doivent lui gagner les suffrages de ceux même auxquels une direction toute différente d'idées rend très difficile l'intelligence de ce genre de peinture.

En me voyant circonscrire ainsi le talent de M. P. Huet, il ne faut pas croire que j'oublie les tentatives que ce peintre a souvent faites pour dépasser les bornes de sa spécialité. C'est l'issue même de ces tentatives qui le ramène à ses sujets favoris : une domination plus étendue dans le royaume du paysage lui plairait sans doute; mais un vol si haut le fatigue, et il se rabat bientôt dans ses broussailles. M. Corot revient aussi cette année d'un monde pour lequel il n'est pas fait, et il se rencontre avec M. Huet à la croisée du chemin; M. Corot a quitté, de guerre lasse, les chemins creux et les clairières de nos bois; il a revu l'Italie : il a retrouvé ces vastes horizons dont il rend si bien la limpide reculée, et son talent, tant soit peu fourvoyé, lui est fidèlement revenu. M. Corot aussi, sous

quelques rapports, ne parle la langue du paysage qu'en bégayant : sa touche est toujours lourde et matte; la souplesse, l'humidité, le charme de la nature, lui sont comme étrangers. Pour que son talent se manifeste avec éclat, il lui faut un sujet comme celui qu'il a choisi cette année, une *Agar abandonnée dans le désert*. Ici l'aspect général ne saurait être ni trop uniforme ni trop désolé : le paysage de M. Corot a quelque chose qui serre le cœur avant même qu'on se soit rendu compte du sujet. C'est là le mérite propre au paysage historique, c'est-à-dire l'harmonie du site avec la passion ou la souffrance que le peintre y veut placer. C'est comme un orchestre dramatiquement instrumenté sous des chants expressifs. Si, comme il arrive souvent dans l'école allemande, l'orchestre a plus d'importance que le chant, un opéra ainsi conçu est la contre-partie exacte du paysage historique. On passe à un homme tel que M. Corot la faiblesse de ses figures, comme on excuse dans le *Fidelio* de Beethoven la brièveté des mélodies : seulement il faut que les figures du paysagiste soient à leur place, et qu'elles disent bien ce que le peintre a voulu leur faire dire. Sous ce rapport, M. Corot est irréprochable : je trouve une simplicité non cherchée, une naïveté véritable, dans la manière dont il a fait planer en l'air, comme un oiseau, l'ange que Dieu envoie au secours d'Agar. La scène, belle de caractère, bien entendue de perspective et de dégradation, se termine par d'admirables plans de montagnes que surmonte un ciel lumineux. M. Corot a deviné l'analogie de certaines parties de la Maremme de Toscane avec les paysages orientaux : il a suivi l'exemple du Poussin, qui savait fondre les détails de la campagne de Rome dans les lignes des croquis qu'on lui apportait de l'Asie. Mais tout ce mérite, je dois en convenir, M. Corot l'eût démontré bien plus clairement au public, s'il ne s'était pas obstiné à faire les terrains du même ton que les rochers, à épaissir outre mesure les ombres portées, à donner à tous ses arbres un feuillage de *cochlearia*.

Sous ces rapports essentiels d'imitation, M. Aligny se montre cette année bien en avant de M. Corot; la jolie *Vue de Civitella*, qu'on voit à l'entrée de la grande galerie, participe encore de la manière vague que jusqu'à ce jour M. Aligny avait conservée dans ses premiers plans. La *Vue d'Amalfi*, à laquelle on peut reprocher

un ton trop rosé dans la partie du tableau qui reçoit la lumière, montre chez M. Aligny un progrès notable d'exécution. Les deux arbres de droite sont aussi bien conçus, aussi élégamment exécutés, que M. Boguet aurait pu le faire, il y a vingt-cinq ans, dans ses meilleurs dessins. Les rochers du premier plan, reflétés dans la demi-teinte, sont rendus avec une finesse et une précision merveilleuses : que M. Aligny applique ces qualités nouvelles de son pinceau à un ouvrage important, et l'on verra si le public pourra supporter encore les premiers plans, comme en fait l'école routinière, crépis au plâtre neuf, sur un fond de cirage à l'anglaise.

M. Aligny n'est pas le seul dont nous admirions les progrès : voici venir M. Bodinier, l'an passé imitateur timide et maniéré des peintres du *Campo Santo*, aujourd'hui plus harmonieux, plus complet que pas un des paysagistes du salon. On connaît le mérite singulier des peintres italiens du XIVe siècle dans le paysage : on sait quel effet produit l'emploi résolu des teintes plates qu'ils ont introduites dans les fonds de leurs fresques. En voyant, il y a quelques années, M. Aligny et les hommes de son école chercher la simplicité d'effet, on a qualifié leur tentative de singerie des peintres gothiques : ce reproche, tout-à-fait injuste à l'égard de M. Aligny, s'appliquait exactement au premier paysage de M. Bodinier; les fonds découpés, les premiers plans secs et froids, les plantes maigres, parallèles et rangées comme dans les lignes d'une plate-bande, rendaient problématique à l'œil la direction noble et sérieuse des idées de M. Bodinier. Cette fois, les premiers plans n'ont pas encore toute la largeur de touche qu'on pourrait désirer : mais les fonds ont la plénitude et la solidité de la nature; l'aspect du paysage unit la gravité de l'intention à la plus irréprochable vérité. Quant aux animaux et aux figures, ils sont admirables : le jeune pâtre, qui, couché par terre, dessine, comme Giotto, sur la face aplatie du rocher, ferait à lui seul un charmant tableau.

Ces plantes inflexibles des peintres gothiques dont je parlais tout-à-l'heure, m'amènent à citer *la vieille Femme et le Mouton* de M. Delaberge, bien qu'à tout prendre il vaille mieux abandonner ce jeune peintre aux réflexions que l'effet de son tableau doit lui inspirer. Après d'incroyables efforts dans la voie de l'imitation minutieuse, M. Delaberge en est venu à neutraliser ses qualités de

profond coloriste : l'expérience qu'il fait aujourd'hui lui démontrera sans doute, beaucoup mieux que les conseils de la critique, que l'abstraction de certains détails est une des lois fondamentales du paysage, et qu'il n'y a point de paysage sans parti pris. Si M. Delaberge se résout à accepter cette vérité, si en même temps il cesse de se défier de lui-même à certains égards, il accomplira facilement la vocation qui l'appelle à tenir le premier rang parmi nos paysagistes familiers.

M. Jadin doit profiter aussi de la leçon sévère que le public lui inflige à propos de sa *Vue d'Aigues-Mortes*. L'an dernier, la *Plaine de Montfort-l'Amaury* lui avait conquis un grand et légitime succès. Aujourd'hui, M. Jadin est descendu de la peinture positive à la peinture de décors. On peut risquer de ces grosses couleurs à l'Opéra pour combattre la lumière dévorante du gaz : mais dans une toile de cinq pieds carrés, quelque mérite relatif dont on fasse preuve, on devient avec de tels moyens complètement inintelligible : quant à moi, du moins, il m'a été impossible de saisir la pensée de M. Jadin.

M. Cabat est certainement plus clair : doit-on le croire plus vrai? j'hésite encore à le dire. On s'aperçoit que M. Cabat a fait cette année un effort sérieux pour échapper à la nuée de ses imitateurs. Il a étudié sur nature une assez grande page de la forêt de Fontainebleau : il a déployé un talent remarquable dans le dessin des arbres, le modelé des terrains et la dégradation des plans. Seulement M. Cabat est un de ces hommes qui, vivant avec la nature, s'obstinent par système à ne pas la voir telle qu'elle est, qui confondent le *procédé* et le *parti pris*, qui se placent en face de leur modèle avec la résolution formelle de le voir et de l'imiter dans le sens le plus accessible à leur pratique. On dirait de M. Cabat et de tous les hommes distingués qui suivent la même route, tels que MM. Jules Dupré, Flers, Bucquet, Rouillet, etc., que chacun s'est choisi un verre de couleur avec lequel il doit considérer les objets : la réunion de leurs ouvrages produit l'effet de la nature observée à travers les vitres d'un kiosque chinois. Il y a deux ans, c'était pour M. Cabat la vître verte; sa *Mare d'Auteuil* était peinte au verre bleu; sa *Gorge-aux-Loups* l'est au verre jaune : un tel procédé n'a qu'un

inconvénient, c'est de supprimer tout l'air et toute l'humidité de la nature. M. Cabat deviendra certainement un grand peintre de paysage quand il prendra la résolution de voir avec ses yeux.

Je n'ai jamais dissimulé ma sympathie pour les hommes qui, dans l'art, se défient des séductions de la facilité. M. Marilhat, tout au contraire, s'était annoncé au dernier salon avec une manière résolue qui laissait craindre l'envahissement prochain de la peinture de convention. Cette année, sans rien perdre de sa confiance en lui-même, M. Marilhat nous révèle un incontestable progrès. Il serait difficile de trouver des plantes mieux dessinées, des lignes plus noblement comprises, des premiers plans mieux ajustés, une couleur plus chaude, une plus belle conduite de pinceau que dans son *Paysage composé des environs de Rosette.* Cet ouvrage produit d'autant plus d'impression que le public est moins à même de comparer le site avec la nature modèle. Nous devons l'avouer, notre témoignage particulier n'est pas entièrement favorable à M. Marilhat; la nature du Delta nous paraît ici agrandie et arrangée par un procédé intermédiaire entre celui de Cassas et celui de M. de Forbin. La petite *Vue de Fouah* est bien autrement vraie, et peut servir à contrôler l'exactitude du paysage de Rosette. M. Marilhat a trop de positif dans le talent pour ne pas redouter l'application du proverbe : *A beau mentir qui vient de loin.*

Nous ne sommes plus d'ailleurs dans le temps où, de bonne foi et sans prétention aucune, M. J.-V. Bertin pouvait impunément intituler un paysage : *Site de Messénie,* sans avoir approché de cent lieues les côtes de la Messénie. M. J.-V. Bertin est la meilleure preuve peut-être de l'obligation qu'a le peintre de faire parler le paysage. Depuis l'apparition de ses premiers tableaux, il a vu se renouveler à plusieurs reprises la face de l'école; à la vogue de Watelet a succédé la vogue de Michalon; il semble que M. J.-V. Bertin, médiocre imitateur de la nature, dessinateur timide et coloriste froid, moins vrai dans ses études que M. Bidauld, inférieur à Chauvin comme harmonie, et à M. Boguet comme précision de formes, il semble qu'un tel peintre n'aurait pu résister au premier choc; et pourtant vous le voyez encore debout, vous ne pouvez vous défendre d'une impression agréable en étu-

diant ses derniers ouvrages. C'est que M. J.-V. Bertin a, dans ce qu'il fait, le sentiment de la simplicité et de la grace; c'est qu'un certain parfum de l'antique émane de ses tableaux.

IV.

Je viens de faire, en faveur d'un homme de mérite injustement oublié par la critique, une exception à la règle que je me suis imposée de signaler dans l'exposition, non tout ce qui est bien, mais seulement ce qui indique une nouvelle direction d'idées. Ainsi je prie qu'on ne m'impute pas à mauvaise volonté la prétermission nécessaire de beaucoup de noms qui devraient trouver place dans une revue complète. Tel est le cas de MM. Giroux, Lapito, Rémond, Dagnan, et de Mlle Sarrasin, la Marphise de l'art dont Mme de Mirbel est la Bradamante. Mlle Sarrasin n'a point été au-delà de ses magnifiques études des Pyrénées; M. Dagnan en est encore à sa fraîche forêt de l'an dernier; M. Giroux n'a pas complètement dépouillé le vieil homme : il ne s'ensuit pas pour cela que j'accuse ces artistes et bien d'autres, d'avoir reculé.

J'attendrai, pour m'occuper sérieusement des peintres de marine, qu'un retour à la vérité forte se soit manifesté parmi eux. M. Gudin est toujours le Gudin d'autrefois; M. Garneray se montre inégal; les progrès de M. Mozin sont sensibles : il y a transformation complète chez M. Lepoittevin dont les eaux et le ciel sont vraiment très beaux : seulement n'oublions pas que M. Lepoittevin avait à revenir de loin, et qu'il n'est encore qu'à moitié de la route.

M. Granet, M. de Forbin, M. Dauzats, ont gardé leurs positions; M. Perrot s'est porté en avant : sa vue intérieure du *Campo Santo* de Pise est non-seulement un chef-d'œuvre de patience, un véritable monument d'exactitude; c'est aussi un excellent tableau, un tour de force de perspective aérienne, et dont l'illusion vaut celle des dioramas. Une couleur plus ferme, un dessin plus hardi, se révèlent dans le *Baptistère de Saint-Marc à Venise*, peint par M. Aurèle Robert; on voit de plus dans ce tableau des figures bien éclairées, bien disposées, et d'un beau caractère. M. Aurèle Robert s'est

créé du premier coup une spécialité dans laquelle il lui manque peu pour devenir un maître.

Je me laisserais plus facilement aller à ma sympathie pour M. Brascassat, si l'éclat de son exécution, et la force de modelé qu'il donne à ses animaux, compensaient pour moi l'abus que ce peintre fait des teintes neutres. Les teintes neutres sont à la véritable harmonie des tons ce qu'un fantôme est à un corps. Cette observation n'empêchera pas le taureau de M. Brascassat de produire partout et long-temps un irrésistible effet.

M. Ziégler a conservé dans ses portraits sa puissance d'effet et son extraordinaire habileté à peindre les armures. M. Decaisne nous montre une tête de *Mater dolorosa*, bien peinte, correctement dessinée, et d'une admirable expression. On remarque d'excellentes têtes d'étude de M. Court, des portraits de M. Bouquet, de M. Mottez, de Mme Rude, conçus dans un sentiment original. M. de Creuse annonce un dessinateur ferme et vrai. M. Henri Scheffer se distingue plus que personne par le sentiment juste de la physionomie. Le modelé de M. Steuben, dans ses portraits, n'est pas moins précieux que par le passé; mais peut-être a-t-on le droit de le trouver un peu rond. Dans sa *Bataille de Waterloo*, M. Steuben fait habilement vibrer la corde populaire. On aime à voir, comme gage de promesses qui se soutiennent, une étude de jeune fille, par M. Amiel. Il faut noter M. Gallait parmi les débutans qui donnent des espérances. M. Collin a fait avec talent, sur ce qui reste dans le midi de la France de la race des *Gitanes* ou *Bohémiens*, des études curieuses, et dont l'anthropologie profitera. Les progrès de Mme de Léomenil, autrefois Mlle Girard, dans le portrait au pastel, sont tout-à-fait dignes de remarque. M. Henriquel-Dupont se distingue plus qu'à l'ordinaire encore par l'harmonie délicieuse de son exécution. M. Dupré abuse de notre bonne foi : il date de Paris un dessin fait certainement à Athènes. M. Dupré ne fera pas les dupes qu'il s'imagine; s'il produit des témoins, je les récuse. Non certes, l'inspiration qui fait de tels ouvrages n'est pas une chose qu'il puisse tirer le matin de sa valise comme une pipe de tabac de Salonike.

J'aurais l'air de hasarder une mauvaise plaisanterie si j'osais parler des nouveaux progrès de Mme de Mirbel. Je connais des

amateurs de musique qui prétendent aussi que cette année Rubini est en progrès; la chose est possible, sans doute, mais qui pourra l'apprécier? Il en est de même de Mme de Mirbel, dont le talent est arrivé à un degré de perfection qui émousse la louange tout autant que la critique. Il faut le dire cependant, au risque de se répéter, le portrait de la jeune madame P..... vaut tout ce que Petitot a jamais peint de plus délicat. Celui du roi produit l'effet des belles pierres gravées antiques. Quand on l'isole des objets de comparaison, la tête grandit à l'œil et revêt la puissance de la nature.

Après nous avoir montré Richelieu traînant Cinq-Mars à sa suite, et Mazarin mourant, M. Delaroche nous a donné cette année la *Mort du duc de Guise*. Son tableau, exécuté avec plus de soin encore que les précédens, et dans la même dimension, est aussi dans ce sentiment de comédie qui a fait dire à de bons juges que c'était là du Molière en peinture. L'intention du peintre se révèle dans la figure du roi, soulevant la portière et regardant du coin de l'œil si son ennemi est bien mort; elle n'est pas moins évidente dans la manière remplie de courtoisie dont les assassins s'écartent pour laisser voir au roi l'accomplissement de ses ordres. Mais le peintre reprend toute sa dignité, quand il montre le noble cadavre étendu sur la gauche du tableau. M. Delaroche n'a rien produit de plus ferme ni de mieux rendu que cette figure.

M. Delacroix, absorbé sans doute par les travaux de la salle qu'il décore au palais de la chambre des députés, n'a exposé qu'un petit nombre d'ouvrages, d'une importance secondaire. Les *Natchez* offrent un paysage d'un beau caractère; *le Prisonnier de Chillon* est une ébauche pleine d'ame et d'énergie. Dans sa *Crucifixion*, dont le Christ surtout nous semble remarquable, M. Delacroix s'est montré trop préoccupé du souvenir de Rubens.

M. Lugardon conserve ses qualités de dessinateur correct et hardi dans son *Guillaume Tell sauvant Baumgartner*. La faiblesse du paysage nuit à l'effet que devrait produire le tableau de M. Lugardon. Ce peintre éprouve, du reste, le sort de tous les hommes organisés pour la finesse du dessin : il faudrait qu'on mît à chacun de ses tableaux une étiquette ainsi conçue : *Le public est prié de faire attention au tableau de M. Lugardon, excellent dessinateur.* M. Sturler est aussi un peintre qui cherche la forme avec persévé-

rance et bonne foi ; mais pour lui, l'étiquette aurait beau faire : la *Mort de Suenon* et la *Mort de Brunchaut* sont des énigmes qui ne valent pas la peine qu'on les devine. On comprend mieux la peinture de M. Lestang, et la *Mort de Camoëns*, que ce peintre a exposée, mérite tout le succès qu'elle obtient. La composition en est simple et touchante, la peinture onctueuse et d'une belle pâte. M. Lestang est un des jeunes peintres qui, en dehors de l'influence de M. Ingres, témoignent le plus clairement de la bonne direction que la peinture semble avoir prise.

M. Lehmann, au contraire, a écrit le nom de son maître, M. Ingres, sur les moindres contours de son tableau. Cette influence se combine chez ce jeune homme avec celle de son organisation allemande, qui le porte à quelque chose de raide dans le trait et de cassé dans les plis. Plus qu'aucun des élèves de M. Ingres, M. Lehmann me semble doué du sentiment de la composition. On ne saurait, sans l'avoir vu, se faire une idée de la souplesse avec laquelle sont agencées les quatre figures dont se compose le tableau du *Départ du jeune Tobie*. Joignez à cela des qualités fortes de dessin, une expression naturellement grave et sentie, et vous trouverez de quoi compenser amplement ces fautes saillantes, comme j'aime tant, pour mon compte, à en rencontrer dans un *Maiden-speech*. Les portraits de M. Lehmann sont aussi fort beaux, quoique un peu durs, et produisent beaucoup d'effet.

Avec M. Lehmann nous aimons à citer Mlle Ellenrieder, dont les tableaux ne peuvent être considérés que comme des études d'après les maîtres, mais chez laquelle il faut reconnaître un goût de dessin admirable et un sentiment d'une extrême pureté. M. L. Boulanger est aussi revenu à l'imitation des maîtres vénitiens, dont il exposa pour son début un brillant pastiche. Autrefois, M. L. Boulanger ne voyait les Vénitiens que par l'épiderme du ton; aujourd'hui il les imite dans la forme et la tournure. Quand nous voyons un homme tel que M. L. Boulanger, appelé tôt ou tard à prendre un rang élevé dans l'art, revenir sur ses pas, tenter sur lui-même un nouvel essai de réforme, quelque incomplet que cet essai nous paraisse, nous admirons une semblable persévérance, nous y reconnaissons un gage d'avenir. Le malheur est qu'un peintre soit en quelque sorte obligé d'exposer le fruit de toutes ses

tentatives. J'aurais voulu, pour M. Boulanger, qu'il pût apporter sous son bras la *Judith* et le *Prophète*, les accrocher furtivement un quart d'heure, et se dire : Je marche, mais je n'arrive pas encore.

On sait gré à M. L. Boulanger d'avancer; on remercierait volontiers M. Schnetz de ce qu'il veut bien se soutenir. Se soutenir, pour M. Schnetz, c'est faire un tableau d'une couleur franche, d'une composition heureuse, et dans laquelle se trouve une figure d'une expression miraculeuse : c'est celle de la jeune fille malade, que la vieille mère couvre de son corps, pour la défendre des attaques d'un de ces Allemands qui pillèrent Rome en 1527, à la plus grande gloire de l'empereur Charles-Quint. Heureusement que ce reître est ivre-mort, sans cela nous en voudrions à M. Schnetz du choix d'un pareil sujet. Cette figure d'ivrogne me rappelle, je ne sais pourquoi, la *Vieille folle*, que M. Pigal a si drôlement représentée, serrant, avec une énergie *michelangesque*, son bancal de mari entre deux portes. Je puis réparer ainsi un oubli grave que ce dédale de tableaux m'a fait commettre. M. Biard, dont la marche, il y a deux ans, nous semblait indécise entre Robert et Charlet, paraît s'être décidée pour la voie la moins sérieuse. Son *bon Gendarme*, son *Apprenti barbier*, arrachent le rire comme les meilleurs J. Steen; ces deux petits chefs-d'œuvre sont de plus touchés avec délicatesse. M. Biard comprend tout ce que ce genre de peinture exige de finesse dans l'exécution. J'aime beaucoup moins la *Traite des Nègres*, tableau dans lequel M. Biard a procédé par accumulation comme Hogarth. Ce n'est pas que je ne reconnaisse, sous un aspect gris et lourd, un grand mérite de dessin et d'expression dans ce tableau : je me plains seulement de ce que la représentation d'un sujet si odieux amuse ma vue sans émouvoir mon ame. J'ai beau faire, la *Traite des Nègres*, avec ses horreurs d'esclaves martyrisés et garottés, me fait l'effet d'un pendant aux *Comédiens ambulans* du même peintre.

C'est aussi par le défaut d'une expression profonde, ou plutôt par l'absence d'un mérite saillant au milieu de beaucoup de qualités estimables, que pèche le tableau de M. Vinchon, destiné à la chambre des députés, et représentant Boissy d'Anglas devant la tête de Féraud. Je n'en suis pas moins émerveillé qu'un résultat si

satisfaisant, quoique presque négatif, ait pu sortir du mode détestable, et nous l'espérons, à tout jamais abandonné, des concours. M. Gigoux n'est pas un artiste négatif, tant s'en faut! c'est encore un de ces hommes dont la marche nous échappe, et dont les progrès nous confondent. Depuis que M. Gigoux expose, nous avons vainement cherché à découvrir une qualité vraie chez ce peintre, notre espérance a toujours été déçue, et pourtant M. Gigoux a marché. Aujourd'hui la *Communion de Léonard de Vinci* nous démontre que personne n'est plus en état que M. Gigoux de conduire à bien et sans embarras une vaste machine pittoresque. Ce point accordé, il est inutile, je pense, de relever le dessin maniéré et souvent grotesque de M. Gigoux, le galbe pesant de ses figures, le *lazzi* constant de l'expression. Un seul reproche domine ici tous les autres, et condamne le tableau. Je ne blâme pas seulement M. Gigoux d'avoir traité ce sujet dans une manière antipathique à celle de Léonard; à mon sens, M. Gigoux devait choisir un saint dans sa religion, peindre la mort du Josépin ou l'apothéose de Piètre de Cortone. C'est l'inconvenance radicale de la conception que j'attaque; cette inconvenance me semble effacer tout le mérite qu'on peut reconnaître à l'exécution. Quoi! l'histoire vous dit que Léonard a voulu, par respect, recevoir le saint sacrement hors de son lit, et vous me montrez un vieillard à moitié nu, que deux portefaix (dont l'un se nomme François Ier) traînent à bas de son lit comme s'ils voulaient le jeter à la porte! J'engage ceux qui seraient tentés d'admirer le tableau de M. Gigoux à relire attentivement cette phrase de Vitruve: « Pour moi, je crois que l'on ne doit point estimer la peinture si elle ne représente pas la vérité; ce n'est pas assez que les choses soient bien peintes, il faut aussi que le dessin soit raisonnable, et qu'il n'y ait rien qui choque le bon sens. »

V.

Ce n'est pas ma faute si les sculpteurs contribuent eux-mêmes à diminuer l'importance que leurs travaux devraient avoir dans l'opinion. Jamais l'exposition de la statuaire n'a été si pauvre, jamais les hommes de quelque valeur n'ont paru mieux s'entendre

pour manquer ensemble à l'appel. La décoration des monumens qu'on achève en vertu de la loi des cent millions, occupe, il est vrai, presque exclusivement nos principaux sculpteurs. Le motif qu'on allègue pour excuser leur absence est donc acceptable pour cette fois; seulement il ne faut pas que ces artistes s'imaginent être devenus trop grands seigneurs pour désormais paraître au salon. Les fonds extraordinaires sont bien près de s'épuiser : à l'encombrement des travaux succédera l'inaction. Heureux alors celui qui de statuaire ne sera pas devenu un entrepreneur de sculpture! dans ces ouvrages pressés où l'on commande beaucoup plus qu'on n'exécute soi-même, on perd facilement l'habitude du travail, et quand le moment est venu de se rajeunir par une production originale, les sources de l'inspiration sont taries.

Quoique chargé de travaux considérables à l'arc de triomphe de l'Étoile, M. Etex n'a point imité l'exemple de ses collègues; il ne s'est pas cru dispensé de rappeler son nom au public; et si l'on doit lui adresser un reproche, c'est d'avoir exposé trop de morceaux à la fois. M. Etex est jeune : sa réputation, très jeune aussi, a besoin de mûrir par de nouveaux succès; il n'est pas seulement tenu de se soutenir, on doit exiger de lui qu'il marche en avant, et qu'il accomplisse les hautes espérances qui reposent sur son début. Les deux bas-reliefs en marbre de M. Etex sont fort remarqués; dans l'un il a représenté l'*Éducation de Laurent de Médicis et de ses frères*, dans l'autre le baiser que Françoise de Rimini donne à son amant après la lecture qui les perdit. Le mérite incontestable de M. Etex dans ses ouvrages, c'est d'avoir observé fidèlement le caractère des époques, de s'être fait *moyen-âge*, comme on dit, sans renoncer à la grace et à la pureté des formes. Non-seulement la composition de ces bas-reliefs est heureuse, mais encore l'exécution en est conduite dans le vrai sentiment du genre. La *Léda*, du même statuaire, se recommande par l'unité de galbe et d'aspect. Des trois bustes également en marbre qu'il a exposés, l'enfant me semble le meilleur; il unit l'élégance à la naïveté. Le reproche qu'on peut adresser à tous ces ouvrages, c'est qu'étant destinés à être vus de près, il eût fallu que le sculpteur les terminât avec un soin plus scrupuleux.

Les deux bustes de M. Dantan aîné, qu'on a déjà vus à l'expo-

sition des envois de Rome, ne méritent pas une semblable critique; ce sont des ouvrages d'un fini précieux et d'une très bonne exécution, quoique un peu ronde. Les bustes de M. Legendre-Hérald manquent de simplicité. M. Mercier, que nous nommons pour la première fois, et qui débute d'une manière distinguée par les bustes en marbre des plus jeunes fils du roi, a trouvé la vulgarité en cherchant le naturel de l'expression. M. Grevenich a exécuté pour Versailles un buste du grand Condé, d'un faire large et dans le caractère de l'époque. On remarque un très bon buste en plâtre de M. Duret, de jolies statuettes-portraits de M. Barre fils, et même de M. Pradier, le *Raphaël* et le *Benvenuto Cellini* de M. Feuchère, l'un marbre, l'autre modèle en plâtre; deux statues de demi-nature, ajustées avec goût dans le sentiment du XVIe siècle.

Les modèles de statues en plâtre ne sont ni très nombreux ni très remarquables. Le *Job* de M. Klagmann est plus pauvre encore que vrai; les lignes de cette figure ne sont pas comprises dans le sentiment de l'art. La *Cléopâtre* de M. Grevenich n'est pas non plus conforme aux lois de la ronde bosse. Exécutée en bas-relief, ce serait une bonne imitation des nymphes de Jean Goujon. M. Duseigneur, dans son *saint Augustin*, fait preuve d'un retour sincère aux règles sérieuses de l'art. Ses draperies sont encore lourdes et chiffonnées, la tête n'est ni antique ni africaine, comme devait l'être celle de l'évêque d'Hippone; pour exprimer le moment où saint Augustin conçoit le repentir de ses fautes, M. Duseigneur l'a représenté fléchissant et comme près de tomber à genoux; ces sortes de mouvemens intermédiaires ont toujours en sculpture l'inconvénient de l'obscurité. L'aspect général de ce modèle a de l'ampleur et de la simplicité. La *Madeleine* de M. Gechter présente une composition très heureuse, mais dans laquelle la forme manque d'élévation. Le meilleur de tous ces modèles est certainement le *jeune David*, de M. Chaponnière; ici le galbe est pur, la tête gracieuse et naïve; l'artiste a tiré bon parti de la grande épée et de la grosse tête de Goliath; on aimerait à voir M. Chaponnière perfectionner sur le marbre l'étude de cette agréable figure.

La curiosité des artistes avait été d'avance éveillée par l'annonce des ouvrages de M. Préault: on parlait de tentatives plus que har-

dies; mais le jury d'admission n'a pas laissé au public la liberté d'en juger par lui-même. Il eût fallu pourtant à cette exposition de la sculpture au moins quelque chose d'étrange pour raviver l'attention. On dirait, à parcourir cette salle, d'une séance de la chambre où l'on discute un projet d'intérêt local. Les rangs sont vides et les tribunes se dégarnissent.

VI.

Si le public était en goût de s'occuper de la gravure en médailles, j'appellerais son attention sur les travaux de M. Bovy, qui a le mérite de ne pas désespérer d'un art à peu près effacé de nos mœurs. Les ajustemens nouveaux qu'a risqués dans le cadre de ses médaillons M. Barre père, artiste dont la réputation est solidement établie, pourraient donner lieu à quelques développemens d'une critique spéciale. La gravure à la manière noire nous offre quelques excellens ouvrages de M. Prévost. Dans la gravure au burin, décidément abandonnée à son sort par l'indifférence du gouvernement, les noms de M. Girard et de M. Leroux se présentent à notre mémoire. L'ouvrage capital de M. Leroux est une *Léda*, d'après un prétendu tableau de Léonard de Vinci; c'est la plus grande planche sur acier qui ait encore été exécutée. M. Leroux a trouvé dans l'emploi de ce procédé des ressources d'effet toutes neuves, et dont il s'est habilement servi. M. Richomme, dans son admirable planche de *Henri IV jouant avec ses enfans*, d'après M. Ingres, a donné une digne sœur à celle d'*Adam et Ève*, d'après la fresque de Raphaël. Nous y retrouvons, avec plus d'expérience, le graveur pur et harmonieux qui recueillit alors de si justes applaudissemens.

Mais, je le sais, on fatigue aisément le lecteur par une nomenclature qui pourtant ne dépasse pas les bornes de la plus stricte impartialité. Il me tarde d'ailleurs de parler du dernier tableau de Léopold Robert. Ce tableau, qu'on devait voir au salon, n'étant arrivé qu'après l'expiration du terme de rigueur, est devenu l'objet d'une exhibition particulière. La mort récente de l'artiste, et les circonstances de cette mort, redoublent l'intérêt qu'excite son der-

nier chef-d'œuvre. Il n'appartient à personne, encore moins à ceux qui ont aimé la personne du peintre, et admiré l'extrême pureté de son caractère, de scruter les causes d'un tel suicide, ni d'en juger l'intention. Robert emporte avec lui le secret de ses chagrins, secret qui peut-être ne sera jamais pénétré. Mais son tableau reste, et joint à vingt autres tableaux tous vraiment supérieurs, il assure à l'homme qui les a produits une des gloires les plus durables de notre école.

Le tableau des *Pêcheurs de l'Adriatique* appartient à une série d'ouvrages dans lesquels Robert s'était proposé de parcourir le cercle des saisons en Italie. Le premier qu'on a vu, c'était l'automne; Robert avait réalisé cette saison par une scène de vendanges des environs de Naples. Ce tableau, connu sous le nom du *Retour de la madona dell'Arco*, appartient au public; on le voit dans la galerie du Luxembourg. En représentant l'*Arrivée des moissonneurs dans les Marais Pontins*, Robert exprima l'été; ce second tableau appartient au roi : on a cessé de le voir depuis son apparition au salon de 1831. Le peintre a voulu cette fois rendre le caractère poétique de l'hiver en Italie. Ce troisième ouvrage, d'une dimension supérieure au précédent, qui lui-même était plus grand que le premier tableau, vient d'être acquis par un particulier; il est à regretter qu'on ne se soit pas arrangé d'avance pour que les *Saisons* de M. Robert fussent réunies dans une des salles du Luxembourg. Plus tard, elles n'auraient pas été déplacées à côté des *Saisons* du Poussin.

On sait le principe sur lequel repose toute la peinture de Robert : il remonte aux usages naturels comme à la source de toute poésie; il fait voir l'homme dans ce qu'il a pu conserver des traces de son développement primitif; le combat des affections inhérentes à l'homme avec ses besoins, tels que les climats et les lieux les modifient, est l'élément dont il tire les beautés de l'art en les élevant jusqu'à l'expression la plus grandiose. Parmi les conditions du poème dont le nouvel ouvrage de Robert est comme le troisième chant, l'une des plus nécessaires est l'harmonie du site avec le caractère de la saison. Léopold Robert s'est fidèlement conformé à cette loi. Une plage grise et nue au milieu des mornes lagunes de Venise, est le lieu qu'il a choisi. Nous sommes ici déjà

loin des palais de Venise et de ses places de marbre, si magnifiques encore dans leur désolation; le peuple que Robert représente est le peuple vif, simple et gracieux dont Goldoni a reproduit les mœurs et le langage dans sa comédie vénitienne des *Baruffe Chiozzotte*, idylle digne de Théocrite, noyée au milieu de deux cents pièces toutes farcies de poudre, de perruques et de paniers. Chiozza est encore une trop grande ville pour la muse de Robert; elle s'est réfugiée dans le pauvre village de Palestrina, entièrement habité par des pêcheurs.

Le moment choisi par le peintre est celui qui précède immédiatement le départ pour la pêche de long cours. Le ciel est gris et sans présages; un regard exercé pourrait peut-être y lire le vague pronostic d'un gros temps. C'est pour cela, ou peut-être seulement à cause des périls de cette mer pendant la mauvaise saison, que tant de tristesse est répandue sur la scène, et surtout sur les groupes des femmes à la gauche du spectateur; une vieille assise semble craindre de ne plus vivre quand les pêcheurs reviendront; une jeune femme qui porte un enfant dans ses bras, pleure en dedans; une toute jeune fille, auprès d'elle, exprime seule, par sa physionomie ouverte et curieuse, l'insouciance naturelle à son âge. Ces trois personnages sont abrités par une muraille, tapissée d'une vigne jaunie, et sur laquelle un rayon du soleil vient mourir; de l'autre côté, c'est la barque dont une partie de l'équipage hisse la vergue et prépare les agrès. Au milieu du tableau, le patron distribue des ordres; deux jeunes garçons l'accompagnent; l'un d'eux, à qui l'on a confié la madone de la poupe, et la lanterne qui doit brûler aux pieds de cette madone, part évidemment pour son premier voyage; son visage, rayonnant de fierté et de joie, offre un contraste heureux avec l'expression triste ou indifférente du reste des assistans. Au-delà est un vieillard qui porte des courges pour la provision de la barque; son âge l'exclut d'une vie de fatigues et de dangers. Dans cette suite de travaux, que les générations se lèguent l'une à l'autre, il représente l'anneau qui va se briser au bout de la chaîne; l'enfant qui porte la madone renoue cette chaîne à l'extrémité opposée. Plus près du spectateur et à sa droite sont deux matelots, l'un debout, l'autre assis; leurs traits sont sérieux sans se crisper jusqu'à la tristesse; leur

âme n'éprouve ni confiance puérile, ni vaine inquiétude : c'est l'équilibre de sentimens et d'impressions nécessaire à l'âge viril, quand l'homme accomplit sa plus large part des devoirs matériels de son espèce. Pour compléter ce tableau d'une même situation agissant diversement sur toutes les nuances d'âge et de sexe, Robert a représenté au premier plan, entre les groupes de femmes et de pêcheurs, un adolescent roulant des filets avec un sérieux presque important : ce n'est plus la gloriole de l'enfance qui se croit utile à quelque chose ; ce n'est pas encore la confiance de l'homme fait, certain qu'on a besoin de lui. Au fond du tableau d'autres pêcheurs dérivent déjà vers la mer : leurs femmes les attendent au passage, sur le bord du canal, et montrent leurs enfans en signe d'adieu.

Le jugement public décidera si, dans cet ouvrage, le peintre de l'Adriatique a surpassé celui des Marais Pontins ; ce que nous pouvons affirmer, sans crainte d'être démenti par personne, c'est que l'exécution de Léopold Robert s'était remarquablement améliorée sous le rapport de la force et de l'habileté. L'influence des chefs-d'œuvre de l'école vénitienne sur la manière du peintre est évidente ; le groupe des femmes semble une inspiration directe de Jean Bellin, mais un Jean Bellin suave et élégant comme Raphaël.

Cet irrésistible besoin qui pousse les artistes tels que Léopold Robert vers les lieux où les convenances sociales n'ont pas encore dénaturé le type de l'espèce humaine, ne pourra bientôt plus être satisfait aussi près de nous. Chaque année, chaque jour efface un trait du modèle, pour y substituer une copie de nos usages, un reflet de nos idées. Le monde dans lequel l'intelligence humaine a reçu son plus beau développement, cette ceinture riante des contrées dont la Méditerranée est le centre, avait, il est vrai, sous mille invasions, vu disparaître presque toutes les traces de la civilisation antique ; mais l'heureux tempérament des causes naturelles qui avait donné à cette civilisation son caractère artiste, ayant conservé son action indépendante des fureurs de l'homme, chaque pli de vallée dans lequel un mur naturel protégeait la culture d'un sol fertile, était devenu comme le centre d'un monde oublié, reproduction partielle, mais exacte, du monde de l'antiquité. Ces derniers vestiges vont disparaître ; le souffle délétère de l'esprit

moderne pénètre en tout lieu ; on ne se dérobe point à son influence ainsi qu'au torrent des barbares ; l'homme court au-devant de ce souffle, et l'aspire comme un fluide régénérateur. Partout l'uniformité du costume devient le signe de l'uniformité des idées. Avant un siècle, toute la famille européenne sera confondue sous le niveau des mêmes habitudes et des mêmes lois. Quand cette nécessité providentielle sera accomplie, les peintres d'alors seront réduits à se créer une individualité factice, à chercher en eux-mêmes les sources d'une inspiration intime, et à ne plus espérer qu'en leurs propres ressources pour produire le beau dans l'art. Mais tant qu'il y aura hors de la société des modèles purs et entiers, la prétention de se suffire à soi-même ne produira que des œuvres incomplètes et boîteuses, et qui pâliront devant l'étude de la nature.

Il y a dix ans, les hommes qui dominaient la peinture avaient tellement exagéré l'importance des procédés mécaniques de l'art, que la poésie pittoresque semblait morte sans retour. Quelques artistes de talent, méconnaissant la mesure de leurs forces, ont cru qu'on pouvait faire de la peinture comme le Créateur a produit la lumière, d'un souffle, d'un mot. Dans le péril que de tels hommes faisaient courir à la partie positive de l'art, il a fallu réclamer à la fois, contre ces hommes et contre leurs devanciers, l'application des principes du bon sens ; on a dû protéger en même temps les efforts souvent incertains et toujours pénibles des hommes dans lesquels repose le germe du renouvellement, contre les séductions ou les succès de la routine et de l'adresse. Ce but paraît atteint ; l'école est entrée dans une voie plus large et plus tolérante qu'à aucune autre époque. Mais l'art nouveau n'est pas encore trouvé ; le bloc est à peine équarri ; pour fouiller le marbre, pour atteindre la vraie beauté, la beauté durable, il faut un ciseau patient, un style pur, une forme précise et sévère.

Trois chemins sont ouverts : se replier sur soi-même, se fier à ses forces comme Dédale et Prométhée ; ou bien suivre pas à pas les maîtres, prendre pour guide l'empreinte qu'ils ont laissée, et s'inspirer de leurs ouvrages ; ou bien enfin étudier directement la nature, source unique et féconde où ils ont puisé. Ce dernier parti est, selon nous, le meilleur de tous. Dans le partage des difficultés qu'impose l'exécution de ce plan, le lot des paysagistes est bien

plus riche que celui des peintres d'histoire. Les lieux ne changent pas du jour au lendemain comme les sociétés humaines. Les chemins de fer peuvent sillonner les Alpes, mais l'industrie humaine ne fondra pas les glaciers et ne ralentira pas la chute des torrens. Chaque jour, au contraire, altère et métamorphose les mœurs et les coutumes des nations. David, il y a cinquante ans, disposait de Rome entière, et la faisait poser devant lui. MM. Schnetz et Robert ont interrogé les solitudes de la Sabine et les repaires de Sonnino; en 1825, ils copiaient les bandits, mais à cette heure il n'y a plus de bandits; il n'y a plus de lazzaroni à Naples; Constantinople voit disparaître les turbans, et la Grèce grisonner les derniers de ses pallikares. Mais l'ancien monde n'est pas épuisé de tout point; l'Orient garde un trésor de beautés naturelles qui attendent d'autres Robert. Raphaël et Poussin traduisaient la Bible en poésie grecque et occidentale : sous cette version des Septante, il reste encore tout le texte hébreu. La vie des Arabes au désert, c'est la Bible en action : là vous trouverez une forme moins arrêtée sans doute et moins parfaite que la forme grecque, mais vous gagnerez en grandiose ce que vous aurez perdu du côté de la précision. M. Horace Vernet a bien compris cette vérité dans son voyage d'Alger, il a découvert la mine que la peinture est appelée à exploiter; mais si son esprit a deviné cette mine, son talent l'a laissée intacte : M. Vernet est trop imbibé lui-même des influences sociales, pour qu'il puisse librement aspirer ce souffle de poésie. C'est un trait charmant que d'avoir appelé *Eliézer et Rébecca* un tableau qui n'offre que l'imitation familière et actuelle des mœurs des Bédouins; mais, quelle que soit la délicatesse de pinceau avec laquelle le peintre a traité ce sujet, sa Rébecca a trop de la femme d'agent-de-change, et son Eliézer du capitaine d'état-major, pour qu'il y ait ici plus que l'indication de la marche à suivre.

Quoi qu'il en soit, une telle direction nous semble seule réellement féconde, que le peintre s'arrête, comme Léopold Robert, à l'imitation de ce qu'il voit, ou qu'embrassant une tâche encore plus pénible, il veuille interpréter les grandes figures de l'histoire d'après les figures vivantes et familières qui les rappellent encore le mieux. Parmi les raisons qui font désespérer de la peinture, on met en première ligne la ruine des croyances religieuses : les sujets

de dévotion sont, il est vrai, les plus heureux de tous pour l'invention et le style; mais l'incrédulité ou du moins le scepticisme n'étaient pas inconnus au siècle de Périclès ni à celui de Léon X. Il est vrai que les indifférens, comme Raphaël, ou les incrédules, comme Léonard, vivaient au milieu de populations dont la foi était vive et sincère; voilà pourquoi la peinture de Léonard et de Raphaël, reflet naïf de ces impressions extérieures, nous semble une peinture religieuse. Les hommes qui voudront aborder l'art dans le sens le plus élevé continueront sans doute de préférer les sujets religieux; mais l'orthodoxie n'est pas indispensable pour atteindre aux dernières cimes de l'invention. Séparons nettement ce qui ne doit pas être confondu; que la nature, toujours nouvelle et toujours inépuisable, soit le symbole et le perpétuel enseignement de l'art, et que l'art, docile et studieux, se rajeunisse éternellement dans la contemplation de son modèle.

CH. LENORMANT.

CONTEMPLATION.

A MON PÈRE.

M. Ampère, de l'Académie des sciences, a publié depuis quelques mois, sous le titre *d'Essai sur la Philosophie des Sciences* (1), une classification nouvelle de toutes les connaissances humaines, avec un exposé analytique de la marche qu'il a suivie et des considérations qui l'ont dirigé. La tête, véritablement encyclopédique et métaphysique, de l'illustre savant n'a pu procéder à ce complet inventaire de nos connaissances sans y porter un jour nouveau et y répandre beaucoup de vues profondes à côté de beaucoup d'autres ingénieuses. Mais la classification de M. Ampère, tout ingénieuse qu'elle est, tend à établir l'ordre naturel et vrai dans la distribution des sciences; l'auteur ne s'est point mis un jour à dresser un tableau encyclopédique avec un parti pris, avec une idée antérieure; il a marché par voie de découverte successive et de perfectionnement graduel. La manière lente dont cet ordre s'est formé, l'occasion, les tâtonnemens, les indications apparues à mesure, tout cela est raconté avec lucidité et naïveté dans une préface qui rappelle les habitudes d'exposition

(1) Librairie de Bachelier, quai des Augustins, 55.

familières aux savans métaphysiciens du XVIIe siècle. M. Ampère fait voir comment la symétrie constante des divisions et subdivisions, qui semblerait au premier abord un caractère artificiel, se rattache au contraire à la nature même de notre intelligence et prend sa raison dans la forme et les lois de nos facultés. On ne pourrait donner en quelques mots idée de cette base de la classification de M. Ampère; le volume qu'il publie est destiné tout entier au développement et à la justification du principe dans l'ordre des sciences qu'il appelle *cosmologiques*, c'est-à-dire relatives à tous les êtres matériels dont l'univers est composé. Un prochain volume complètera le développement en ce qui concerne les sciences *noologiques*, c'est-à-dire relatives à l'étude de la pensée et des sociétés humaines. M. Ampère donnera aussi, dans un futur volume à part, les principaux résultats de ses observations psychologiques qui, remontant aux années de sa jeunesse, devront le classer parmi les idéologistes contemporains, à côté de son ami M. Maine de Biran : une longue note sur ce sujet, placée à la fin de sa préface, peut dès aujourd'hui en faire concevoir l'intérêt. En attendant ces publications si désirables, et à défaut d'une analyse tronquée de son présent volume, nous offrirons à nos lecteurs, ce qui leur agréera infiniment mieux, de beaux vers adressés au savant auteur de la classification par M. Ampère, son fils et notre collaborateur. Celui-ci ne fait que répondre, en quelque sorte, à une pièce de vers latins, que, sous le titre de *Carmen mnemonicum*, son père a jointe au tableau final en la lui dédiant. Ces vers latins, d'une excellente latinité et d'une précision parfaite, sans trop de sécheresse, reproduisent le ton de quelques exposés de Lucrèce. Les vers français que nous donnons n'embrassent, pour parler le langage de la classification, que le premier *embranchement* des sciences cosmologiques, c'est-à-dire les sciences mathématiques; on pourrait y mettre pour épigraphe le vers paternel

Jam numeros, spatium, vires et sidera noris.

Quant à l'élévation et au mérite de cette noble poésie philosophique, tous ceux qui apprécient certaines épîtres sérieuses de Voltaire, certaines pages du poème *de la Nature* de Lebrun, en jugeront mieux que nous ne pourrions dire.

Clermont, 1832.

Je viens à toi, mon père, au pied du Puy-de-Dôme;
Je te trouve faisant le tour de ton royaume,

Royaume du savoir, grande et calme cité
Où loge tout problème et toute vérité.
Par ses mille chemins tu vas et te promènes,
Tu fais signe, en marchant, aux sciences humaines,
Et chacune aussitôt, d'un pas obéissant,
Accourt au lieu marqué par ton geste puissant.
Et toi, législateur des célestes compagnes,
Tu les ranges d'en haut, du haut de tes montagnes,
Comme un chef en bon ordre étend ses bataillons,
Ou comme un laboureur espace des sillons.
Oui, tu l'as bien choisi ce lieu pour ta pensée;
Ici devait mûrir ton œuvre, commencée
Ailleurs, en d'autres temps, au bord de cette mer,
Dans ces prés embaumés, dont tu respirais l'air :
Tu te souviens,.... les prés, les orangers d'Hières,
Rives toujours en fleur et toujours printannières;
Nos courses à tous deux dans ces champs caressés
D'une brise salubre à tes poumons lassés;
Toi, joyeux de marcher, moi de te voir revivre;
Aidant tes pas, ou bien te lisant dans un livre
Pris au hasard, parfois te murmurant mes vers,
Éclos d'un beau soleil de ces tièdes hivers;
Mais plus souvent, mon père, écoutant tes pensées
Incertaines encor, mais nombreuses, pressées,
Et renfermant déjà, dans la tige enfoui,
Le bourgeon maintenant en fleur épanoui.
Ici tout a changé: plus de pensers malades,
Plus, sous les orangers, de molles promenades;
Ici tout est plus fort; ton dessein a grandi,
Ton œuvre, alors à l'aube, a touché son midi.
Où comprendrais-tu mieux l'esprit caché des choses
Qu'en ce pays qui vit tant de métamorphoses?
Vous les savez, ô monts qui couliez embrasés,
O générations de volcans épuisés!
Là, commença ses jours, éclatante agonie,
Pascal, aigle blessé des foudres du génie.
Oui, ces lieux, ils sont grands, mon père, et tu fais bien

A tous leurs souvenirs d'associer le tien.
J'aime que ce soit là, dans ces monts solitaires,
Où pensait un Pascal, où brûlaient cent cratères,
J'aime que ce soit là que ta main ait planté
Ton arbre de savoir et d'immortalité.
Et je vois s'inclinant l'arbre dont, sur son âge,
Bacon, pour l'avenir, dressa le vaste ombrage,
Que le flot du savoir, qui débordait toujours,
Fit tomber de la rive et roulait dans son cours,
Et que, pour étayer notre encyclopédie,
Releva d'Alembert sur sa base agrandie;
Je le vois saluer l'arbre plus fortuné
Que mon glorieux père à mon siècle a donné.

Moi, ton fils, que berça d'abord ta voix savante,
Que t'enleva trop tôt la Muse décevante;
Mais qui gardai toujours en mon ame imprimé
Le culte du Savoir pour qui tu m'as formé,
J'ai roulé quelquefois parmi mes mille rêves,
Nombreux comme les flots qui brisent sur les grèves,
Oui, j'ai roulé ce songe en moi, de refléter
Le monde du savoir, et de l'oser chanter;
D'oser faire à notre âge ouïr la mélodie
D'une Muse inconnue, à la bouche hardie,
Au vol majestueux planant sur l'univers,
De qui la forte voix soufflerait en mes vers
Non d'un passé détruit la tradition morte,
Vaine ombre que du temps l'aile rapide emporte,
Non les songes déjà vieillis du genre humain,
Songes de trois mille ans qui pâliront demain,
Mais les choses et l'homme, et le monde et la vie,
Éclairés des splendeurs de la philosophie;
Mais nous et notre foi, nous, notre vérité,
Nos symboles de Dieu : nature! humanité!
Alors les temps, les lieux, les êtres et les mondes,
Flottant dans l'infini comme des mers profondes,
En gigantesques flots rouleraient sous mes pas;

Et si cet infini ne m'engloutissait pas,
Un jour on entendrait, sur sa vague aplanie,
D'un chant contemplateur la tranquille harmonie,
Que le siècle présent ne pourrait contenir,
Et qui déborderait sur l'immense avenir.
Laissez pousser le chêne au penchant des collines,
Laissez bercer le temps par les heures divines;
Qui sait ce que vivra le chêne aux verts sommets?
Et le temps au berceau grandira-t-il jamais?
Je ne veux aujourd'hui que préluder encore.
N'as-tu pas observé les monts, lorsque l'aurore
A semé seulement sur leurs fronts diaprés
Un peu de la splendeur de ses beaux doigts dorés;
Alors l'œil ne voit point les profondes vallées
Et les mille torrens, les plaines ondulées,
Les lointaines cités qu'il comptera plus tard,
Les abîmes profonds encombrés de brouillard;
Alors l'œil voit à peine au loin des cimes blanches,
D'où l'on entend rouler le bruit des avalanches;
Ainsi je veux, mon père, à cette heure effleurer
Le saint mont qui, pour moi, commence à s'éclairer.
Sur ton large horizon planant de cime en cime,
Je ne descendrai point sur tes pas dans l'abîme;
Mais viens, car pour mon vol j'aurai besoin de toi;
A travers l'infini, mon père, emporte-moi.

CONTEMPLATION PREMIÈRE.

URANIA.

Emporte-moi d'abord dans le pays des nombres (1),
Muette région, comme celle des ombres,
Où ne se mêle rien des choses d'ici-bas,
Ni mouvement, ni forme; où ne pénètre pas

(1) L'arithmologie, ou science des nombres.

Notre jour incomplet, vague et fausse lumière,
Qui de l'homme éblouit l'esprit et la paupière;
Mais où la certitude habite, où tes transports
Découvrent chaque jour de merveilleux rapports;
Où résonne, accessible à ton heureux génie,
Un concert sans parole et non sans harmonie;
Où tu fais resplendir, à tes vives clartés,
Du calcul infini les deux immensités!

Mon ame, qui n'y peut demeurer suspendue,
De ce monde idéal tombe dans l'étendue (1);
Elle découvre alors de nouvelles grandeurs,
Dans un autre infini lit d'autres profondeurs;
Elle voit, de tout temps existant dans l'espace,
Où l'univers encor n'avait pas pris sa place,
La *forme*, vide avant que l'être universel
Eût rempli de matière un contour éternel;
Vous, point, cercle, triangle, ellipses, paraboles,
Vous, d'un type incréé figures et symboles,
N'avez-vous pas aussi des mystères sans fond,
Rapports, ordre certain, ravissement profond,
Qui faisaient immoler cent bœufs par Pythagore
Au dieu révélateur que la raison adore;
Qui faisaient qu'Archimède, en ses pensers perdu,
Ne sentait pas le fer sur son front descendu?
— Pourtant, ces grands mortels, ils n'avaient en partage
Qu'un peu de ce savoir, notre immense héritage;
Ainsi, leurs yeux voyaient des sels et des métaux,
Aux cavités des monts, se pendre les cristaux (2),
Qu'en bouquets nuancés, en joyaux diaphanes,
Dieu lui-même assortit loin des regards profanes;
Que pareils à la lampe en la main du mineur,
Dans la nuit qu'il habite allume le Seigneur,

(1) La géométrie.

(2) La géométrie moléculaire, ou crystallographie.

Dont il fait pour lui seul rayonner l'eau sereine,
Afin d'en éclairer sa veille souterraine;
Mais savaient-ils les lois, dont la simplicité
Efface, en l'expliquant, cette diversité;
Et la géométrie, incessamment vivante,
Que pratique, en secret, Dieu, de sa main savante,
Dieu qui peut tout sans peine, et peut tout à la fois,
Dieu qui fait se grouper par d'immuables lois
Des atomes légers dispersés sous les ondes,
Comme il fait dans les cieux se balancer des mondes.
Sur ces hauteurs, mon père, où tu m'as emporté,
Je sais qu'il est encor plus d'une vérité;
D'ici je crois sentir la *force* universelle (1)
Dont le foyer est Dieu, dont l'homme est l'étincelle,
La force que jamais il n'eût pu concevoir
S'il ne la sentait vivre en son libre pouvoir,
Qui ne s'absorbe pas dans l'inerte matière,
Mais s'y joint et la meut sans cesser d'être entière;
La force enfin d'où naît cet autre étonnement
De l'homme qui le voit partout, le *mouvement*;
Oui, partout et sans cesse, à nos pieds, sur nos têtes,
Et non pas seulement dans le vent des tempêtes,
Dans le torrent qui tombe ou dans l'aigle qui fuit,
Dans la foudre qui vole en sillonnant la nuit,
Mais dans le lent effort du glacier qui s'affaisse,
Du rocher que le temps travaille, et qu'il abaisse.
Partout, ô mouvement! je te sens, je te vois....
Sans doute il serait beau de dévoiler tes lois,
Tour à tour de te peindre, errant, captif ou libre,
Produisant le repos enfin par l'équilibre;
Mais pour ces grands objets, impalpables aux sens,
Je ne trouverais plus que de vagues accens;
La muse se fatigue à ces hauteurs sublimes,
Ses beaux pieds sont meurtris et saignent sur leurs cimes;
Un vertige me prend, tout se trouble à mes yeux;

(1) La mécanique, science des forces et des mouvemens.

Ah! pour nous reposer, viens, descendons aux cieux (1).
Qu'ils sont beaux dans la nuit et dans la solitude!
Comme ils invitent l'ame à leur tranquille étude!
Aussi de l'Orient les antiques pasteurs (2)
Elevèrent d'abord leurs yeux contemplateurs
Vers ce ciel qu'ils voyaient comme une roue immense,
Dont chaque soir, sans bruit, la course recommence,
Et dont les feux, versant un éclat pâle et pur,
Leur semblaient des clous d'or sur un plafond d'azur;
La Grèce vit plus tard l'astre que la nuit voile
S'endormir chaque soir avec une autre étoile,
Les planètes en chœur s'avancer, s'arrêter,
Retourner en arrière ou se précipiter,
Ainsi qu'entrelaçaient leurs danses fortunées
Les vierges d'Eleusis ou des panathénées;
Elle vit, déplaçant son lit à l'horizon,
Le soleil éveiller l'une ou l'autre saison,
Traçant sur l'écliptique une route assurée,
Son pas changer des nuits la longueur mesurée,
Et, comme autour du monde il voyage en un jour,
Dans les cieux, de l'année accomplir le grand tour.
Moi-même, abandonnant mes sens à l'apparence,
A ces illusions j'aime à donner créance;
J'aime à m'imaginer la terre des mortels,
Centre du mouvement des globes éternels,
Immobile et laissant, comme une jeune reine,
Ses mille astres former sa pompe souveraine.
Mais la science parle, et sa sévère voix (3)
Me dit que rien n'est vrai de tout ce que je vois.
La main de Copernic a brisé le prestige;
En dépit de mes sens, je le crois, ô prodige!
Et perçant le bandeau dont mes yeux sont couverts,

(1) L'uranologie, ou science du ciel.

(2) L'uranographie, ou description des mouvemens apparens des astres.

(3) L'héliostatique, ou explication des mouvemens réels des astres, en supposant le soleil immobile au centre de notre système planétaire

Par-delà j'aperçois l'invisible univers,
Univers seul réel, qu'à notre faible vue,
D'une sublime nuit, voile son étendue,
Où nous vivons dans l'ombre entourés de clarté,
Aveugles tâtonnant dans son immensité.
Adieu les chœurs légers des planètes brillantes,
Et le dôme d'azur, et ses lampes roulantes!
Adieu ce beau soleil, de la terre amoureux,
Esclave de ses fils et se levant pour eux,
Qui n'avait d'autre soin, dans toute la nature,
Que de lui faire au ciel reluire une ceinture!
Adieu la terre enfin, paresseuse beauté,
Se berçant sur son lit dans l'espace arrêté,
Cependant qu'adorait son trône solitaire
L'univers prosterné, complaisant tributaire,
Fait pour être un spectacle à ses vagues ennuis,
Pour égayer ses jours, pour embellir ses nuits!
Plus de ciel... il n'est pas! son azur est mensonge;
Plus rien qu'un vide immense où le regard qui plonge
Voit dans l'espace noir des flots d'astres nombreux,
Trop loin pour que jamais nous soyons rien pour eux;
En un coin de ce vide,... et là bas,... notre monde;
Le soleil, masse immense et que la flamme inonde;
Monotone, et roulant sur son rapide essieu
Le disque sans rayons de sa meule de feu;
Onze globes divers de vitesse et de masse
D'un inégal essor emportés dans l'espace,
Se renvoyant entre eux ses traits étincelans,
Et comme pêle-mêle autour de lui roulans
Avec ce qui les suit, lune, anneau, satellite,
Qu'un même mouvement entraîne et précipite;
Et nous-mêmes enfin, penser qui fait frémir!
Sur ce globe paisible et qui semble dormir,
Plus rapides cent fois que le boulet qui vole,
Ou que le son ailé qui porte la parole,
Nous traversons aussi le vide spacieux;
Nous roulons, nous tombons, nous fuyons dans les cieux.

Un homme osa tenter ces ténèbres profondes (1)
Et se jeter vivant dans ce gouffre des mondes,
Cet homme était Kepler, l'intrépide Germain
Qui, changeant mille fois de guide et de chemin,
Des sons et des couleurs consultant l'harmonie,
Vingt ans de rêve en rêve égara son génie;
Car à tout, de ce monde, il demandait les lois,
Même aux songes hardis des sages d'autrefois.
Un jour il les trouva: « Je puis, dit-il, attendre,
Si le siècle où je vis n'est pas mûr pour m'entendre,
Pour qu'on apprît les lois de ces globes roulans,
Le Dieu du ciel m'a bien attendu six mille ans! »
Du Christ de la science annonçant la venue,
Kepler du tabernacle avait ouvert la nue;
Alors du Dieu voyant, adoré par Platon (2),
Le verbe se fit homme, il s'appela Newton;
Il vint, il révéla le principe suprême,
Constant, universel, un comme Dieu lui-même.
Les mondes se taisaient, il dit: Attraction!
Ce mot, c'était le mot de la création.
Cependant, par-delà les orbes planétaires
L'homme retrouve encor d'insondables mystères;
Et comment pourrions-nous par des pensers certains
Atteindre de si bas des astres si lointains,
Que peut-être il en est, dont, jamais observée,
La lumière voyage et n'est pas arrivée?
Mais voici la merveille, et des étonnemens
Le plus grand... la science a ses pressentimens:
S'il est là des soleils, s'il est là des orbites,
Des planètes tournant avec leurs satellites,
A ces mondes perdus dont son génie est roi,
D'ici Newton leur maître impose encor sa loi!
Que dis-je? on a sondé ces régions voilées;
Les bornes du possible ont été reculées!

(1) L'astronomie, ou connaissance des lois du système planétaire.
(2) Mécanique céleste, fondée sur l'attraction.

Un mortel a pu voir, armé d'un œil géant,
Osciller des lueurs aux confins du néant,
C'est vous dont votre Herschel, ô pâles nébuleuses,
Découvrit les clartés qu'on dirait fabuleuses!
Il aperçut en vous des germes d'univers,
Qui, selon leurs aspects et leurs âges divers,
Ou contenaient encor leurs semences fécondes,
Ou déjà répandaient leurs poussières de mondes!
Eh bien! de ces lueurs blanchâtres, que les yeux
Discernent vaguement aux limites des cieux,
UNE renfermerait les étoiles sans nombre,
Qui font étinceler les abîmes de l'ombre,
Ce grand cintre lacté qui n'est jamais terni,
Arche d'un pont brisé qui mène à l'infini;
Mille mondes encore et le monde où nous sommes...
Ah! la terre est trop loin... je ne vois plus les hommes.

J.-J. Ampère.

VISITE

A LATTAQUIÉ.

Il y a eu en Orient quatre ou cinq villes du nom de Laodicée; celle dont nous voulons parler était connue sous la dénomination de Laodicée-sur-la-Mer (*ad mare*); c'était la plus belle et la plus noble des cités de ce nom. Malgré son importance aux temps anciens et au moyen-âge, Laodicée de Syrie n'a point trouvé dans l'histoire une fidèle gardienne de ses souvenirs; nous n'avons que des notions fort incomplètes sur le passé de cette ville. Il ne sera point question ici du moyen-âge; pour ce qui touche à l'antiquité, nous dirons que différentes médailles frappées en sa mémoire, et le combat de Dolabella et de Cassius sur ses rivages, semblent résumer à peu près l'histoire de Laodicée. Dolabella, troisième mari de la fille de Cicéron, marchant contre la Syrie à la tête d'une flotte nombreuse, rencontra dans Cassius un terrible ennemi; ayant perdu ses galères et tout espoir de conquête, il s'immola

lui-même sur les débris de sa fortune, et Laodicée vit la chute et la fin dernière d'un des Romains les plus remuans de cette époque.

Cette ville se nomme aujourd'hui Lattaquié ou Ladiquié; on la comptait encore, dans le siècle dernier, au nombre des villes les plus florissantes de la côte de Syrie. Elle a été tant de fois bouleversée par des tremblemens de terre, qu'on n'y peut faire un pas sans rencontrer des décombres. La ville de Seleucus, assise sur un sol volcanisé, qui semble trembler sans cesse, a de la peine à se tenir debout; sa principale occupation consiste à se relever de ses propres ruines. Le tremblement de terre de 1822 lui fut surtout funeste; des quartiers tout entiers tombèrent, et le grand khan de Lattaquié ne put résister à la secousse. La population de la cité arabe est réduite à 6,000 habitans environ : musulmans, 3,300; Grecs schismatiques, 5 ou 600; une cinquantaine de Maronites et autant de Juifs. Les Grecs ont cinq chapelles; la petite église du couvent de Terre-Sainte sert de sanctuaire aux familles catholiques; un seul religieux habite le couvent latin. Les musulmans de Lattaquié ne sont pas d'humeur facile et tolérante; leur piété fanatique leur donne des traits de ressemblance avec les musulmans de Damas et de Tripoli. Non contens des onze mosquées qu'ils avaient déjà, ils viennent d'en bâtir une douzième en l'honneur d'un cheik Mougrabbin, mort de la peste depuis quatre ans, et placé par eux au rang des saints de l'islamisme. La mosquée du cheik Mougrabbin s'élève sur une hauteur où fut le château de Laodicée; le luxe et l'élégance de l'édifice, les ornemens dont on l'entoure, annoncent bien vite que c'est la dévotion d'un peuple crédule qui en fait les frais. Les musulmans de cette ville implorent avec autant de confiance le cheik Mougrabbin que le prophète de Médine; ils ont voué un culte particulier à sa mémoire, et comptent beaucoup sur sa protection souveraine pour passer au dernier jour sur le pont de fil jeté à travers les flammes de la géhenne.

Voici en quelques mots la biographie du cheik Mougrabbin. Mahomet (c'est le nom du santon) naquit en Barbarie en 1775; il choisit la Syrie comme le théâtre le plus digne de ses vertus et de ses miracles, et alla d'abord dans la cité d'Alep. Ce n'est pas là que Mahomet devait avoir le plus de succès : ayant un jour prêché

que c'était un crime de permettre aux Francs d'aller à cheval dans la ville, parce que le cheval est chéri du prophète, l'apôtre barbaresque reçut ordre de sortir d'Alep et de n'y plus reparaître; il se réfugia dans un bourg voisin d'Alep, connu par l'étrange licence de ses mœurs; le cheik, s'obstinant à vouloir convertir les habitans de ce bourg, en fut chassé et se rendit à Lattaquié. Une de ses premières œuvres à Lattaquié, ce fut de faire assassiner un chef de la secte des Nosaïris ou Ansariens, répandus dans la partie septentrionale du Liban. Le santon Mougrabbin trouva dans la ville de Lattaquié des cœurs qui recueillirent ses saintes paroles, des bouches qui publièrent ses miracles; il se vantait d'entretenir un commerce habituel avec Dieu et les anges, et les musulmans croyaient cela comme parole de Koran. Il n'est point de maison turque qui ne se fît gloire de recevoir cet autre élu d'Allah; disons même que la porte des harems ne se fermait jamais pour lui.

Le tombeau du cheik Mahomet, dressé en forme de catafalque, est renfermé dans la nouvelle mosquée; il est en marbre et revêtu d'une draperie; aux quatre coins du sépulcre pendent de longs rosaires. J'ai vu des groupes de musulmans prier autour du tombeau, assis sur leurs talons et branlant la tête; ils comptaient les quatre-vingt-dix-neuf grains de leur *cumbolio* en répétant à chaque grain avec une endormante monotonie : —*Alla-Kébir*, —*Dieu est grand.*—Quelqu'un qui, passant auprès de la mosquée, eût entendu un pareil bourdonnement, sans en savoir la cause, eût pu croire facilement qu'une ruche d'abeilles était enfermée dans l'édifice plutôt qu'un sépulcre entouré de dévots musulmans.

Les bazars sont comme l'image du commerce dans une cité asiatique; le dénuement et la solitude des bazars de Lattaquié prouvent assez que les beaux jours de cette ville sont passés. Le tabac de Lattaquié, si doux, si parfumé, le meilleur et le plus célèbre d'Orient, est cultivé par les Ansariens dans les montagnes voisines. Cette peuplade vend tous les ans pour cinq à six cents piastres de tabac. Les Ansariens donnent à leur *toutoun* (tabac) la suave odeur et la couleur noire qui le distinguent en brûlant d'un bois nommé *ezez;* ils suspendent le *toutoun* en feuilles au plancher de leurs cabanes, et ces feuilles se parfument et se brunissent par la fumée du ezez. En cultivant ainsi la plante fameuse à laquelle la

moitié de l'univers a voué un culte désormais impérissable, que de jouissances, que de tranquilles plaisirs les Ansariens préparent! Pour un véritable Oriental, le bonheur est une plante qui fleurit dans les montagnes de Lattaquié, et c'est la peuplade ansarienne, peuplade sauvage et sombre, haïe et méprisée des musulmans, qui envoie chaque année aux bords du Bosphore et aux rivages du Nil les plus aimées des feuilles de *toutoun*, source de consolation et de volupté.

Les autres productions de Lattaquié, telles que la soie, les galles, la laine et la cire, sont trop peu abondantes pour qu'on s'y arrête; citons seulement le coton de ce pays que les commerçans estiment beaucoup, et qui forme, après le tabac, la ressource la plus importante des Lattaquiotes. L'huile d'olive est détestable; l'huile de noix vaut mieux, quelqu'insipide qu'elle paraisse. Jadis les vins de Laodicée coulaient dans les banquets d'Alexandrie; la cité égyptienne n'en connaissait pas de meilleurs; les mêmes vignobles sont toujours là, mais la liqueur autrefois tant vantée aurait en France tout au plus la renommée des vins de Surêne. On s'explique difficilement une semblable décadence, surtout quand on a mangé des raisins de Lattaquié qui sont délicieux, et que les habitans font sécher au soleil. Les plus beaux raisins, ceux dont les grains sont énormes, proviennent des montagnes de *Sahioum*, à l'est de Lattaquié. Cette ville reçoit tous les ans des bords du Nil une grande quantité de la poudre appelée *henné*, qui occupe tant de place dans la toilette des femmes d'Orient; Lattaquié se charge d'expédier de cette poudre égyptienne à Antioche, à Alep, aux principales cités de la Perse. La poudre de *henné* est de couleur verte; elle devient rouge aussitôt qu'on l'applique mouillée sur la peau.

L'ancien port de Laodicée, qui pouvait contenir, si l'on en croit l'histoire, plus de mille galères, est aujourd'hui en partie comblé, en partie couvert d'orangers, de citroniers, de mûriers et de jujubiers, formant un vaste jardin. Le port où mouillent maintenant les navires, n'est autre chose qu'un bassin suffisant à peine à dix ou douze bâtimens marchands. Si Dolabella revenait aujourd'hui à Laodicée avec sa flotte, il serait très embarrassé de trouver un mouillage, et les Romains seraient peut-être assez surpris de

cueillir des oranges et des jujubes là où leurs galères se balançaient autrefois sur les eaux. Le tremblement de terre de 1822, en renversant une partie du château construit à l'entrée du port, a encombré de débris cette entrée déjà bien étroite, de sorte qu'à présent les navires au-dessus de trois cents tonneaux ne peuvent s'engager dans le port. Des mains habiles qui nettoieraient le bassin de Lattaquié, pourraient en faire un asile commode et sûr ; mais avant que des mains habiles se mettent à l'œuvre dans ces pays-là, par combien d'évènemens il aura fallu passer !

Après tant de violentes secousses, il ne faut point s'attendre à trouver debout les monumens de l'ancienne Laodicée. Le seul débris remarquable des siècles antiques, c'est un édifice carré, aujourd'hui converti en mosquée, revêtu d'insignes militaires tels que des casques, des boucliers, des gardes d'épée; les savans ont pensé que cet édifice était un arc de triomphe élevé en l'honneur de Lucius Verus ou de Septime-Sévère. On peut citer aussi les ruines d'une grande église du moyen-âge, des restes de portiques et de colonnades, des chambres sépulcrales taillées dans des rochers voisins de la mer. Il est à présumer que le sol de Lattaquié cache dans son sein des monumens ou d'intéressantes ruines ensevelis à la suite des tremblemens de terre; les fouilleurs ne creuseraient point en vain dans l'enceinte de la cité, rivale d'Apamée et d'Antioche. Les vestiges circulaires de l'ancienne Laodicée, qu'on peut suivre encore, lui donnent une circonférence de plus d'une lieue et demie. On fait en trois quarts d'heure le tour de la ville nouvelle. Ainsi donc les voyageurs curieux des ruines du passé n'auront pas aujourd'hui beaucoup de choses à admirer à Lattaquié; mais les amans de la belle nature et des rians paysages y trouveront de quoi satisfaire leur goût. Les oliviers, les mûriers, les palmiers et les orangers, mêlés à toute espèce d'arbustes et de fleurs, répandus sur un sol inégal, dans les vallons et sur les collines, forment un spectacle dont l'œil ne se lasse point; la côte de Lattaquié est surtout charmante et pittoresque à voir, quand on y arrive par mer.

L'air de ce pays est très sain. En été, les habitans dorment sur des terrasses faites d'étoupes et de chaux, et la fièvre ne les atteint point. Mais la ville est fort mal propre, et les cadavres

d'animaux, et les ordures qu'on entasse dans le quartier grec, exhalent des miasmes impurs qui pourraient nuire à la santé des habitans. Dans ces dernières années, on allait jusqu'à jeter dans le quartier grec le corps de ceux qu'on avait pendus, empalés ou crucifiés. L'eau de Lattaquié est mauvaise; la seule bonne fontaine est celle de Saint-Alexis, à peu de distance de la ville, et c'est là que vont puiser la plupart des habitans.

Il est peu de villes en Syrie où les chrétiens soient aussi amoureux des plaisirs et des fêtes qu'à Lattaquié. A les voir ainsi perpétuellement disposés à s'amuser, on ne dirait pas que la domination musulmane étend sur eux de pesantes chaînes. Les femmes de Lattaquié sont en général belles; l'éclat et la noblesse de leur costume ne les servent pas médiocrement. Les chrétiens forment souvent le soir des réunions joyeuses; au printemps, en été et en automne, les familles ou les amis s'asseient en cercle dans la cour des maisons sur des nattes et des tapis; en hiver, dans une des salles intérieures meublées de divans écarlates. Là, les heures se passent en causeries, en récits, en contes merveilleux; souvent les femmes dansent en cadence à la manière des almées égyptiennes; les hommes chantent au bruit du psaltérion; Karakous (le polichinelle d'Orient) y donne des représentations tant soit peu licencieuses; et au-dessus de tous les groupes, la fumée odorante du kassabé ou du narguillé s'élève en nuages blancs. Dans ces réunions du soir se retraçaient à mes yeux différentes scènes de la vie arabe; les mœurs et les coutumes locales étaient là devant moi sans mystère, sans aucun de ces voiles qui dérobent la vérité au voyageur. Entre autres sujets de causerie, on parlait de la honte qui s'attache à une jeune fille arrivée à sa vingtième année sans avoir trouvé un époux; car la grande affaire d'une bonne mère, à Lattaquié, est de marier sa fille, n'importe de quelle manière, n'importe avec quel mari : plus une fille se marie jeune, plus elle a de droits au respect et à l'estime de tous. On imagine facilement que de pareils préjugés doivent faire bien des victimes. J'ai entendu raconter à ce sujet une histoire assez triste.

Une jeune fille, nommée Eudoxie, Arabe chrétienne de la communion grecque, vivait à Lattaquié, il y a sept à huit ans. Dans

les pays d'Orient où les races humaines offrent une précoce maturité, l'enfance et le mariage vont souvent ensemble; chez nous, on a peine à comprendre qu'une fille se marie à dix ou douze ans; c'est cependant ce qui arrive fréquemment dans les régions asiatiques. Par suite de cette coutume, et surtout à cause des préjugés de Lattaquié dont je parlais tout-à-l'heure, Eudoxie avait épousé à dix ans un Arabe de soixante ans, nommé Dimitri, appartenant, comme elle, à l'église grecque. Dimitri aimait Eudoxie toute enfant qu'elle était; il lui semblait que cette union rajeunirait son cœur, renouvellerait son existence, et que par là une vie nouvelle commencerait pour lui. Une telle différence d'âge n'effraya point les parens d'Eudoxie pauvres et sans espoir de fortune; sa mère s'était dit : Ma fille ne possède rien dans ce monde; elle trouvera difficilement un époux; quelle honte pour elle si elle parvenait à sa vingtième année sans se marier! Il faut bénir Dieu de nous avoir envoyé Dimitri pour être l'époux de notre fille.

Quand on n'a que dix ans, peut-on ne pas obéir aveuglément à une mère? D'ailleurs que sait-on à cet âge? On connaît et on aime les caresses de la famille, les fleurs qni brillent aux champs, les papillons aux ailes d'argent, d'or ou d'azur, qui jouent et s'envolent sous le soleil. Eudoxie savait quelque chose de plus pourtant; elle savait qu'elle était jolie et la plus jolie des vierges de Lattaquié. Elle avait donc silencieusement obéi à sa mère, se fiant à sa tendresse et aux soins de la Providence pour n'être pas malheureuse dans l'avenir. Lorsque la destinée unit une très jeune fille à un très vieux mari, il n'est guère possible d'espérer de la sympathie et un mutuel amour; une seule chose alors serait capable de séduire l'ame insouciante d'une jeune fille, la richesse ou l'aisance dans la vie; un ménage où tout abonde, la perpétuelle satisfaction de tous les besoins, de tous les caprices, une couronne de sequins sur la tête, un collier d'or ou de perles, un châle de cachemire à la ceinture, tout cela peut adoucir bien des ennuis intérieurs; mais si la misère s'assied au foyer, s'il faut chaque jour chercher son pain, on tombe de tristesse en tristesse, de douleur en douleur, et la vie n'est plus qu'un long deuil. C'est ce qui arriva pour Eudoxie: elle était pauvre, et Dimitri, son mari, était aussi pauvre qu'elle. Dimitri avait pour unique trésor un excellent caractère,

une humeur douce, facile, enjouée; il avait pour maxime qu'on ne doit point prendre la vie au sérieux, qu'il y a toujours un bien caché sous les plus grands maux. — Je suis pauvre, disait-il souvent; je ne suis point pour cela malheureux; je me contente des miettes de pain que la Providence m'envoie, sans jamais envier au riche sa table abondante; je dors paisiblement sur une natte dans ma cabane de pierre, et jamais je ne songe aux tapis, aux divans, aux belles maisons que d'autres ont reçus en partage. Parfois, il est vrai, j'ai des privations à subir, des momens amers à passer, mais il ne m'arrive point de me lamenter ni de pleurer. Quand même je remplirais les montagnes de Lattaquié du bruit de ma voix gémissante, je ne changerais rien à mon destin; quand il s'échapperait de mes yeux assez de larmes pour former un fleuve comme le *Nahr-el-Kébir*, l'aurore de chacun de mes jours ne se teindrait point de couleurs plus brillantes. Pourvu que je voie de temps en temps sourire mon Eudoxie, pourvu qu'une fois par semaine il coule un peu de vin ou d'eau-de-vie dans ma tasse de bois, je suis content, et le dimanche, dans notre chapelle grecque, je mêle volontiers ma voix à la voix des papas qui chantent *Kyrie eleyson*.

Les réflexions de Dimitri ne charmaient point Eudoxie, qui n'avait ni le même caractère, ni la même philosophie. Cette jolie enfant, durant les premiers temps de son mariage, n'avait jamais rêvé ni réfléchi; jamais elle ne s'était surprise, pensant à elle-même et au lendemain. Les seize ans arrivés, un voile tomba de ses yeux; elle ne vit autour d'elle qu'isolement et pauvreté. Eudoxie répondait par de la mélancolie à la gaieté de Dimitri; aucun mot ne sortait de sa bouche qui pût offenser son mari, mais elle s'attristait de sa misère et n'osait regarder l'avenir sans effroi. L'obéissance et la résignation sont les deux vertus nécessaires aux femmes d'Orient; Eudoxie ne se plaignait point, et renfermait dans son ame ses agitations, ses craintes, ses douleurs. Un jour cependant que sa mère, plus tendre que de coutume, la questionnait sur ses secrètes pensées, sur ses sentimens intimes, Eudoxie, agenouillée à ses côtés, se mit à lui confier une partie de ses tristesses. — Bonne mère, lui dit-elle, vous m'avez trop aimée; si vos sollicitudes pour moi eussent été moins vives, vous ne vous seriez pas tant pressée de me donner un époux; peut-être n'avez-vous pas

songé qu'il me serait difficile d'être parfaitement heureuse avec un mari qui a cinquante ans de plus que moi, et qui n'a reçu de la main de Dieu aucun des biens de la terre. Dimitri m'a répété plus d'une fois que je suis belle; êtes-vous sûre que si Dimitri ne m'eût point épousée, nul autre chrétien n'eût voulu passer sa vie avec moi? J'ai quelquefois entendu dire qu'une jolie fille ne vieillit point dans la solitude et l'abandon. Pardon, bonne mère, je me sens du remords et du chagrin de ce peu de paroles que je viens de vous faire entendre; je ne suis point comme Dimitri, qui croit que tout est écrit d'avance dans un livre éternel, et que cette écriture redoutable ne s'efface point : chaque matin je prie Dieu, et j'espère que, si quelque chose de mauvais pour nous est écrit dans le grand livre des destinées, le doigt divin l'effacera. — Ainsi parlait Eudoxie, et de grosses larmes brillaient suspendues à ses longs cils noirs; sa mère cherchait à lui prouver, avec une douceur mêlée de quelque brusquerie, que rien ne manquait à sa félicité.

Je n'ai point dit encore quels étaient les moyens d'existence d'Eudoxie et de Dimitri, par quelle industrie ils gagnaient le pain de la journée. Eudoxie chantait; sa voix, pure et mélodieuse, prenait différens tons, différentes expressions; on eût pu la comparer tour à tour au chant brillant du bulbul quand il salue le lever du soleil au mois d'avril dans les bois du Liban, aux soupirs amoureux de la tourterelle sur les palmiers des collines de Lattaquié, aux notes harmonieuses que l'alouette jette dans l'air quand elle plane d'un vol inégal au-dessus des guérets. Eudoxie allait chantant de place en place, de maison en maison, et le vieux Dimitri accompagnait sa jeune femme en frappant sur un petit tambour arabe. L'apparition d'Eudoxie excitait presque partout un tendre intérêt; on donnait à la jolie chanteuse des paras, des gâteaux, des olives, d'autres petites provisions. La plupart des chansons d'Eudoxie étaient des mouals ou chansons d'amour échappées à la lyre arabe de Syrie; on m'en a cité deux que j'ai traduites :

Amour! amour! mon amie et moi, nous sommes esclaves de l'amour.
L'amour m'a blessé, et la plaie qu'il m'a faite est profonde.
J'ai appelé à mon secours un médecin:

Tâtez-moi le pouls, lui ai-je dit, apprenez-moi quel est mon mal;
Et le médecin a secoué mon bras avec force;
Je lui ai dit : Prenez ma main plus doucement, si vous êtes un bon médecin.

RÉPONSE DE LA FEMME.

Si j'étais médecin, je me serais déjà guérie moi-même.
O belle nuit, belle nuit! la lune brillait dans le ciel.
Je vis mon ami; son front resplendissait des rayons de la lune,
Mes yeux, mes yeux, quelle belle chose vous vîtes alors!
Vous contemplâtes le visage de celui que j'aime.
O ma rose, ma rose! je serai votre jardinière,
Je défendrai au vent de souffler sur vous, au soleil de vous brûler.

Voici la seconde chanson, expression mélancolique des désirs d'une jeune femme arabe :

Mon bien-aimé, je vous le rappelle, je vous le rappelle;
Ne manquez pas de m'envoyer un esclave pour m'annoncer l'heure du rendez-vous.
O beau rosier! vos rameaux se sont desséchés, et j'ai perdu ma joie;
Je voudrais ne vous avoir jamais connu;
Je voudrais ne vous avoir jamais fait goûter le miel du bonheur.
Rose chérie, je désire respirer ton parfum, parce que tu es aimée de toutes les femmes, et qu'elles te choisissent pour parer leur tête.
O mon ami, mon ami! je vous aimais déjà, quand vous étiez encore dans le sein de votre mère.

Je ne chercherai point à faire ressortir le mérite poétique de ces chants d'amour simples, naturels et naïfs; dans la bouche d'Eudoxie, ils étaient divins.

Eudoxie et Dimitri étaient quelquefois appelés aux soirées arabes de Lattaquié; ils apportaient, moyennant une pincée de paras, leur contingent d'harmonie et de gaieté. On pense bien que ce n'est point Eudoxie qui remplissait le rôle jovial; cela regardait Dimitri, l'homme aux mots plaisans, à la philosophie rieuse, esprit sans souci, sans préoccupation grave, candide vieillard, qui traitait la vie comme une affaire qui n'eût pas été la sienne; Diogène bon-

homme, qui glissait sans frayeur sur la pente rapide des destinées humaines, et qui, dans son calme imperturbable, aurait pu au besoin dire au sultan : Ote-toi de mon soleil. Quant à Eudoxie, il était rare qu'on ne la vît pas doucement triste chaque fois qu'elle chantait : le spectacle du monde ne l'égayait point; elle se disait dans son ame que les portes du bonheur étaient à jamais fermées pour elle, qu'elle était venue sur la terre pour y chanter l'hymne lugubre et non point l'hymne des félicités.

Un soir, c'était en été, Eudoxie et Dimitri ayant paru dans une nombreuse réunion au milieu de la cour d'une maison chrétienne, la jeune chanteuse, inspirée par la vue d'un ciel semé d'étoiles étincelantes, charma les assistans par les accens les plus suaves qu'elle eût jamais fait entendre. Les rayons de la lune tombaient à flots blancs et purs sur le visage et la tunique d'Eudoxie. Ainsi vêtue de lumière, les cheveux inondés de molles clartés, elle était belle à ravir tous les enfans de la terre. On pouvait se demander si ce n'était pas là quelque fille errante d'un monde inconnu, qui, un moment, était venue poser son pied chez les hommes; si, descendue des cieux comme un rayon, comme un rayon elle n'y remonterait pas soudain. Elle représentait vraiment alors la muse arabe qui s'enivre du spectacle des belles nuits, qui aime la lune comme une sœur mélancolique perdue dans l'espace, qui écoute délicieusement le bruit monotone des fleuves au milieu de la nature endormie, la brise quand elle gémit avec les flots de la mer, avec les palmiers de la rive et les sapins de la montagne. Ce soir-là donc la voix et les regards d'Eudoxie troublèrent le cœur du jeune Guéorguious, chrétien de Lattaquié. Guéorguious, jeune homme au cœur pur et brûlant, avait déjà plus d'une fois arrêté ses yeux sur l'intéressante Eudoxie; en la voyant passer, il se sentait involontairement ému d'une tendre compassion, car de jour en jour le front d'Eudoxie se couvrait d'une pâleur mortelle; la tristesse habitait au fond de son œil noir, et tout son visage portait l'empreinte des secrètes douleurs que Dieu seul connaissait. Trois jours avant la soirée où Guéorguious l'aima d'un profond amour, il l'avait rencontrée dans un des bazars de la ville, et avait dit à un chrétien de ses amis : La pauvre chanteuse ne vivra pas long-temps; voyez comme elle est pâle et triste!

Le lendemain de la soirée où l'amour entra violemment dans le cœur de Guéorguious, il s'en alla vers le Nahr-el-Kébir et passa toute la journée sur ses rives, seul avec l'image d'Eudoxie et les souvenirs de la veille. — Qu'elle était belle, s'écriait-il en marchant le long du rivage du fleuve; qu'Eudoxie était belle hier lorsqu'elle chantait ces mouals si tendres, si mélodieux, pendant que les rayons de l'astre roi de la nuit s'épanchaient doucement sur elle comme des flots d'argent de l'urne des cieux, lorsque sa tunique resplendissante semblait la tunique d'une vierge du paradis! Dimitri, je ne vous maudis point, quoique vous appeliez Eudoxie votre femme; vous avez fait pour elle tout ce qu'on pouvait attendre de vous: mère d'Eudoxie, je ne vous maudis point; en mariant votre fille, vous ne croyiez point travailler à sa ruine. Mais tous les maux d'Eudoxie vont finir; je l'aime, et désormais je défie le malheur de l'atteindre; un jeune homme qui aime bien devient le dieu sauveur de la femme qu'il aime. O mon Eudoxie! j'ôterai de ton chemin les pierres qui pourraient te meurtrir le pied; j'écarterai les nuages noirs qui menaceraient ton front: maintenant pour toi plus de désert, plus de soleil dévorant; tu poursuivras le voyage de la vie dans les sentiers fleuris, sous les tranquilles ombrages, au bruit des ruisseaux et des fontaines. Tu ne seras plus la feuille pâle qui tombe de l'arbre au premier souffle du vent, et disparaît foulée sous les pas du voyageur, ou qui roule au loin de vallée en vallée, jusqu'à ce que le fleuve ou la mer l'engloutisse; tu seras la feuille printannière autour de laquelle l'oiseau chante, la feuille verte où, chaque matin, brille la rosée. — Guéorguious s'arrêta à ces mots: une pensée, un doute, avait traversé son esprit; Eudoxie m'aimera-t-elle? Le jeune chrétien s'assied près du Nahr-el-Kébir, et tombe dans une profonde rêverie; puis, inclinant sur la main droite sa tête couverte d'un turban noir, il se penche du côté du fleuve, jetant des regards distraits aux flots fugitifs.

Après un long silence mélancolique, Guéorguious prend le parti de composer quelques vers en forme de chanson; il avait une voix harmonieuse et douce, et souvent il chantait dans ses heures solitaires ou avec quelques amis. Guéorguious fréquentait à Lattaquié un café devant lequel Eudoxie s'arrêtait souvent pour chanter, accompagnée de Dimitri. L'idée d'exprimer son amour dans une

courte chanson qu'il chanterait lui-même en présence d'Eudoxie lui parut une heureuse manière d'ouvrir son ame amoureuse à la pauvre femme. Le jeune Arabe tira de sa ceinture l'écritoire de cuivre jaune qu'il avait coutume de porter, et bientôt il écrivit avec son calem de roseau, sur un bout de gros papier, des vers dont voici à peu près le sens :

Celle que j'aime a vaincu le rossignol dans les combats du chant;
Les sons de sa voix sont plus doux que les sons du nay,
Plus harmonieux que le murmure des cascades du Liban,
Que les rameaux des chênes et des mélèzes agités par le vent du soir.
Deux étoiles qui brillent à côté de nuages épais
Jettent un éclat moins vif que les yeux de celle que j'aime.
Celle que j'aime est une fleur tendre,
Courbée sur un vieux tronc qui lui donne lentement la mort;
Je veux l'arracher à son mauvais destin.

Guéorguious revint du Nahr-el-Kébir, préoccupé de mille doutes, de mille pensées inquiètes; en rentrant dans sa demeure, il rencontra une bonne vieille chrétienne liée depuis long-temps avec la mère d'Eudoxie; il se contenta de lui demander d'un air qu'il s'efforçait de rendre indifférent et léger, si, dans la journée, elle avait entendu la belle chanteuse. La bonne vieille, qui, une heure auparavant, avait vu Eudoxie, crut inutile de répondre au jeune homme. Guéorguious passa la nuit sans dormir; vous devez imaginer si la nuit lui parut longue; il quitta sa natte dès que le muezzin de la mosquée la plus voisine eut béni Allah du haut du minaret.

Guéorguious était un beau jeune homme de vingt ans, grand, bien fait, portant avec noblesse son beau turban noir et sa robe d'étoffe brune à la manière des chrétiens du pays : l'expression de sa figure était sévère et recueillie; mais dès qu'il parlait, sa physionomie animée s'adoucissait, et n'exprimait plus que la douceur et la bonté. Rien n'était charmant et franc comme son sourire sous ses moustaches noires; comme il parlait toujours avec conviction, son amitié se révélait facilement aux gens qu'il aimait.

Sorti de sa demeure au premier chant du muezzin, Guéor-

guious courut porter ses ardentes pensées dans les campagnes voisines de la ville, en attendant l'heure de midi, heure à laquelle Eudoxie commençait ses tournées accoutumées. Il promenait ses pas vagabonds des collines à la mer, de la mer aux collines; ses courses incertaines le conduisaient vers les rives du Nahr-el-Kébir qui avaient entendu les premières confidences de son amour. Le jeune Lattaquiote fredonnait sa chanson sur un air qu'Eudoxie connaissait; il avait choisi précisément un des airs qui avaient si bien inspiré Eudoxie, dans cette soirée arabe où Guéorguious la trouva belle au point de lui vouer à jamais son ame et sa vie. Enfin l'heure de midi arrive; le jeune homme se rend au café; il s'assied sur le côté de l'estrade le plus près de la porte, et fume le narguillé comme aux jours où rien ne troublait le calme de son esprit, où toutes les heures s'écoulaient pour lui indifférentes. Plusieurs chrétiens oisifs fumaient dans la taverne arabe. Guéorguious attendit long-temps. Eudoxie et Dimitri ne parurent à la porte du café qu'un peu avant le coucher du soleil. La petite chanteuse se fit entendre; les regards passionnés de Guéorguious cherchaient les regards d'Eudoxie et les rencontraient quelquefois. La pauvre jeune femme poursuivait ses mouals, tremblante et baissant les yeux autant qu'elle le pouvait; quant à Dimitri, il frappait en cadence sur son tambour et ne songeait qu'à la quantité de paras qu'il espérait ramasser. Eudoxie n'avait pu dérober à Guéorguious son émotion; celui-ci sentait son cœur battre à coups redoublés, et renonça au projet de chanter sa chanson. O Dieu! en amour, qu'est-ce que la parole auprès du regard? Lorsque vint le moment de la petite collecte, Guéorguious tira de sa poche quelques paras pour les donner à Dimitri. Plusieurs habitués chrétiens en firent autant, et tandis que Dimitri présentait à la ronde sa tasse de bois, Guéorguious se lève, paie le cafetier, et, passant à côté d'Eudoxie restée seule au seuil de la porte, il se contente de lui dire à voix basse : Guéorguious vous aime, gardez-vous d'en douter; songez à votre bonheur et au sien.

En sortant du café, le jeune homme regagna les champs à pas rapides, et marchant à l'aventure; emporté par l'ivresse de l'amour, il s'en allait parlant d'Eudoxie aux arbres, aux fleurs, aux ruisseaux, se recommandant à Dieu, à la Vierge, aux anges,

à toute la nature, aux djins qui, dans l'opinion des Arabes, favorisent ou déjouent les projets des hommes. La nuit était descendue depuis plusieurs heures, quand Guéorguious retourna dans sa demeure, uniquement occupé du moyen de revoir la bien-aimée de son ame, la fille de ses songes brûlans.

Eudoxie, troublée, avait repris le chemin de sa cabane. Que d'images, que d'impressions nouvelles pour Eudoxie! dans quelle vie inconnue elle allait entrer! Elle crut se rappeler que Guéorguious l'avait souvent regardée avec intérêt depuis quelques mois, et surprit dans son ame un penchant déjà presque ancien pour le jeune Lattaquiote qui venait de jeter à son oreille les plus douces paroles qu'elle eût jamais entendues. Ces mots : « Guéorguious vous aime, gardez-vous d'en douter, » revenaient à chaque instant sur ses lèvres et lui semblaient l'expression complète et définitive d'un sentiment vrai. Assurément il m'aime, ajoutait-elle, puisqu'il me l'a dit; quel intérêt aurait-il à tromper une pauvre femme comme moi? Guéorguious est cet inconnu que j'invoquais vaguement dans mes douleurs, ce sauveur mystérieux que j'appelais intérieurement à mon secours, dans ces heures où les larmes de mes yeux arrosaient ma natte de jonc; un moment nous a suffi pour nous comprendre, car depuis long-temps nous nous attendions tous deux, depuis long-temps nous nous appelions secrètement pour achever ensemble notre route. Vierge Marie, dites-moi quand je pourrai le revoir? — C'étaient là les préoccupations intimes d'Eudoxie; l'amour était pour elle la première page d'un livre qu'elle ne connaissait pas encore,

J'ai parlé plus haut de la fontaine de Saint-Alexis, située hors de Lattaquié, à peu de distance. Guéorguious savait que, chaque matin, Eudoxie allait y puiser de l'eau pour la journée; trois fois le soleil levant le surprit sur le chemin de la fontaine : hommes, femmes et filles passaient et repassaient devant lui avec des urnes sur la tête; mais Eudoxie n'y était point, Guéorguious avait manqué trois fois l'heure de son passage. Le quatrième jour, les premières lueurs de l'aube le trouvèrent encore sur le chemin de la fontaine. Tout à coup une femme paraît au détour du sentier; elle cheminait seule, nu-pieds, avec une urne sur la tête; un petit voile blanc, qui laissait son visage découvert, retombait le

long de ses épaules; elle portait une casaque noire bordée de cordons rouges : sa tunique de toile bleue descendait à mi-jambe; rien n'était gracieux et léger comme la démarche de la jeune Arabe. Guéorguious reconnut Eudoxie. Le chemin était solitaire; pas de témoins, aucun regard à redouter; Guéorguious attendit, pour aborder Eudoxie, qu'elle fût parvenue derrière un mur verdoyant formé d'orangers, de grenadiers et d'oliviers. Là, les deux amans se parlèrent rapidement d'amour, de bonheur, d'avenir. Eudoxie, long-temps condamnée à toutes les douleurs de l'isolement, s'abandonna sans crainte aux tendres épanchemens de Guéorguious; ceux qui ont besoin d'être aimés croient facilement qu'on les aime, et puis Guéorguious avait un langage, un accent de vérité, qui ne permettait pas de douter de lui. Eudoxie n'eut point le courage de dérober ses lèvres aux lèvres tremblantes de son ami. Le prophète arabe a dit que le baiser donné par l'enfant à sa mère égale en douceur celui qu'on donnerait au seuil de la porte du ciel; un baiser d'amour, surtout un premier baiser, c'est quelque chose de plus que les douceurs de la porte du ciel, c'est le ciel même.

A compter de ce jour-là, Eudoxie et Guéorguious trouvèrent les moyens de se rapprocher, de converser plus souvent ensemble, de se redire ces mille paroles de causerie intime et amoureuse qui, pour deux amans, sont autant de gouttes de miel versées dans la coupe de leurs jours. Eudoxie n'était plus seule dans le monde; un esprit veillait sur elle, esprit bienfaisant qui protégeait son existence; une ame tendre et dévouée était venue remplir le vide de son ame; l'univers avait pris à ses yeux de plus riantes couleurs; la nature lui semblait plus belle, l'humanité meilleure. Ce n'était plus la pâle jeune femme au front couvert d'ombres, au sourire mélancolique; la joie se peignait sur son front pur; tout son visage s'animait de bonheur; une douce gaieté avait remplacé la tristesse au fond de son œil noir. Dimitri et les gens de la ville, qui remarquaient le changement d'Eudoxie, ne voyaient dans cette soudaine métamorphose que le retour de la santé. Eudoxie songeait à Guéorguious dans tous les mouals d'amour qu'elle répétait à la porte des cafés; dans les bazars, dans les réunions du soir où elle était appelée, elle chantait de préférence la chanson composée pour elle sur les bords du Nahr-el-Kébir, et plus d'une fois des larmes de bonheur

entrecoupaient son chant. Eudoxie aimait aussi à chanter le moual cité plus haut, qui finit par ces paroles : « Mon ami, je vous aimais déjà lorsque vous étiez encore dans le sein de votre mère. »

Jamais les deux amans, dans leurs tendres causeries, ne se sentirent coupables du moindre sentiment de haine contre Dimitri, cette barrière vivante qui les séparait; ils n'obéissaient qu'à une impression naturelle quand ils murmuraient entre eux cette confidence : — Si Dimitri arrivait à sa fin, nous pourrions nous unir devant les hommes comme nous le sommes déjà devant Dieu; nos cœurs ne battraient plus de crainte, mais toujours d'amour. — Ils avaient coutume d'ajouter : Que Dieu bénisse Dimitri, et qu'il accorde à notre amour un long avenir!

Il y avait quelques mois qu'Eudoxie et Guéorguious goûtaient toutes les félicités de l'amour, lorsque la peste fut signalée à Lattaquié; on sait que rarement une année s'écoule sans que la peste descende sur les côtes de Syrie. Chaque maison, chaque famille chrétienne redoutait le fléau qui venait de s'abattre sur la cité; on s'enfermait, on s'entourait de précautions, car les chrétiens orientaux ne sont pas comme les musulmans qui se fient à la seule Providence pour échapper à la peste. Le fléau cruel atteignit plusieurs habitans de Lattaquié, entre autres Guéorguious, l'ange d'Eudoxie, la lumière et la joie de sa vie. Eudoxie, désespérée, courut auprès du malade. Les gardiens du pestiféré repoussèrent d'abord la jeune femme, ne voulant point la livrer à la contagion; mais d'heure en heure il circulait dans le quartier des nouvelles de plus en plus tristes sur l'état de Guéorguious. Eudoxie, qui, durant deux jours et deux nuits, avait été vue errant autour de la demeure du malade sans vouloir toucher à aucune nourriture; Eudoxie, qui, dans ce court espace de temps, était devenue un fantôme digne de pitié, parvint à tromper la vigilance du gardien et se précipita dans les bras de Guéorguious mourant; elle colla ses lèvres sur les lèvres livides de son ami, baiser lugubre et mortel. « Qu'ai-je à faire de la vie, s'écriait-elle, puisque Guéorguious m'est enlevé? O mon bien-aimé! toujours ensemble, toujours ensemble! Quelle honte si je restais sur la terre quand tu seras enfermé dans le tombeau! » Lorsque Eudoxie parlait ainsi, l'oreille de Guéorguious était fermée aux paroles des vivans; un faible

souffle s'échappait péniblement de sa poitrine, et déjà ses pieds et ses mains avaient été atteints du froid de la mort. Le lendemain, deux fosses étaient creusées au champ des morts de Lattaquié, et deux ames, que la mort n'avait pu séparer, étaient remontées vers Dieu.

J'arrive maintenant à ce qui me semble le plus curieux, le plus digne d'attention dans le pays de Laodicée; je veux parler de la peuplade qui habite les montagnes voisines de cette ville, et qui est connue sous le nom d'*Ensyriens*, de *Nosaïris* ou d'*Ansariens*. Les savans ne connaissent que très imparfaitement la peuplade ansarienne renfermée dans ses montagnes comme dans des forts inaccessibles ou dans des sanctuaires interdits aux profanes. La religion, les mœurs, les coutumes des Ansariens sont encore enveloppées de mystérieuses ombres. Ce que je vais rapporter, c'est le fruit des conjectures les plus probables, le résultat de longues observations faites par les chrétiens du pays; c'est surtout ce que les gens les plus éclairés de la côte ont pu comprendre par la lecture de quelques livres ansariens qu'un heureux hasard a fait tomber entre leurs mains.

Les Ansariens sont partagés en différentes sectes, parmi lesquelles on compte la secte des adorateurs du soleil, celle des adorateurs de la lune, celle des adorateurs de la femme; le nombre des villages qu'ils habitent s'élève à plus de sept cents; ils forment une population d'environ cent mille ames. Les Ansariens regardent Jésus-Christ et Mahomet comme deux grands prophètes amis de Dieu; ils ont des fêtes musulmanes et des fêtes chrétiennes; la Noël, la Pâque, l'Épiphanie, la Pentecôte et la Circoncision, sont célébrées par deux sectes ansariennes, les *Chemelié* et les *Clésié*; les autres sectes ne célèbrent que la solennité de Noël. Voici quelques cérémonies en usage chez les Ansariens, le jour des fêtes chrétiennes. Les travaux des champs sont suspendus; on se pare des plus beaux habits. Les hommes choisissent pour lieu de rendez-vous un des villages qui possèdent un cheik *eulm* ou prêtre savant; ils se réunissent dans une maison dont la porte est sévèrement gardée. L'approche en est défendue aux femmes, aux enfans et aux étrangers. Là, chacun fait son oraison. Le cheik qui pré-

side a devant lui un grand vase rempli de vin; le prêtre boit de ce vin et en offre à tous les assistans; c'est, comme vous voyez, une espèce de communion. Ceux qui, dans le courant de l'année, pour obtenir des graces particulières, ont promis des dons tels qu'un bœuf, un mouton ou une chèvre, apportent ce jour-là l'offrande promise. Après la prière, tous ces animaux sont immolés en manière d'holocaustes; puis on les fait rôtir, et un grand banquet est préparé pour tout le village, hommes, femmes et enfans. Des danses, des chants et des cris d'allégresse remplissent le reste de la journée.

Les prêtres ansariens ne mangent que ce qui sort de leur propre demeure; quand ils ont une route à faire, ils emportent avec eux toutes leurs provisions, car ils n'accepteraient rien de personne, pas même de leurs plus proches parens. Il se trouve des sectes dont les cheiks vont jusqu'à s'interdire l'usage de la pipe. On reconnaît un prêtre savant à l'écritoire qu'il porte à la ceinture, et au turban blanc qu'il arrange sur sa tête d'une manière distinctive. Quand un cheik meurt, les fidèles de sa religion lui élèvent un tombeau et le révèrent comme un saint; pour chaque prêtre qui s'éteint, on voit un oratoire de plus dans les montagnes, on compte un saint de plus dans le ciel. Le jour de la mort d'un cheik, on distribue des aumônes à tous les pauvres.

Les Ansariens prient indifféremment debout, assis ou à cheval; avant la prière, ils font des ablutions comme les musulmans. Les Ansariens ne prient qu'avant le lever du soleil, et jamais dans le courant de la journée. Pendant l'oraison, l'Ansarien se couvre tout entier de son manteau; il ne regarde ni à droite ni à gauche; si un chrétien, un nègre, un chameau ou une gazelle venait à passer en ce moment devant lui, sa prière ne serait pas valable; il serait obligé de recommencer les ablutions et la prière. Les premiers mots de l'oraison sont ordinairement des malédictions contre les chrétiens et les Turcs, contre Aba-Baker et Omar; dans le cours de sa prière, l'Ansarien invoque quelques-uns des saints de notre calendrier. Si un Ansarien se trouve par nécessité au milieu de chrétiens ou de Turcs, il est dispensé de prier, dût-il rester un mois sans remplir ses devoirs religieux.

Lorsqu'une femme ansarienne met au monde un enfant, le mari

va trouver un cheik, et lui demande quel nom il donnera au nouveau-né. Alors le prêtre ouvre un livre, et, après l'avoir parcouru un moment, dit le nom que doit porter le nouveau-né; c'est quelquefois le nom d'un saint chrétien; le plus souvent, c'est le nom d'un prophète. Dans leurs relations avec les musulmans, les Ansariens prennent des noms musulmans, tels que Mahomet, Ali, etc. On circoncit les enfans huit ou dix jours après leur naissance, et cette cérémonie est une fête pour la famille.

Les Ansariens Kadmousié, ceux qui rendent à la femme un culte particulier, ont une étrange et odieuse cérémonie qui prouve jusqu'à quelles aberrations l'esprit de l'homme peut descendre. Durant la nuit du premier jour de l'an, les hommes de chaque village s'enferment dans une maison et murmurent dévotement une prière à la lueur de quelques flambeaux; quand la prière est achevée, on éteint les flambeaux, et la porte s'ouvre pour laisser entrer confusément les femmes et les jeunes filles du village. Au milieu des ténèbres, chaque homme se saisit de la première femme que le hasard lui donne, et dans cet affreux désordre, peut-être arrive-t-il que le frère rencontre la sœur, et le fils la mère. Cette fête si révoltante se nomme *boc-bèche* (fête d'empoignement).

Comme les Ansariens ont fait de leur religion un secret qu'il importe de garder, ils ont voulu que leurs femmes restassent étrangères à la connaissance de la doctrine, et c'est pour cela aussi qu'ils n'initient leurs enfans qu'à l'âge de raison. Alors un homme s'empare de l'adolescent et l'entraîne dans des lieux déserts. Là, séparé du bruit et des choses humaines, le jeune homme est instruit dans la science sacrée; tous les mystères lui sont dévoilés, on tire devant lui cet épais rideau qui lui dérobait le tabernacle de la vérité, et l'enfant devenu homme reçoit en dépôt le grand secret. Le jeune Ansarien, qui jusqu'alors n'avait porté qu'un simple bonnet entouré d'un fichu, est admis à l'honneur de porter le turban et de participer à toutes les cérémonies.

Quoiqu'il se trouve parmi la peuplade ansarienne une secte pour qui la femme est un objet d'adoration, la femme n'est comptée pour rien dans cet étrange royaume. Ce n'est point à la noble et douce compagne de l'homme que les Kadmousié rendent hommage; ce

qu'ils adorent, ce n'est point la femme avec ses enivrantes séductions, la femme née d'une pensée d'amour pour aider l'habitant de la terre à supporter ses maux; les Ansariens adorent simplement en elle l'instrument sacré dont Dieu se sert pour multiplier la race humaine. Les femmes ansariennes n'ont aucun devoir religieux à remplir, puisque toute connaissance de la religion leur est interdite; leur salut dans la vie à venir est une question que les cheiks savans n'ont jamais pris la peine d'étudier; elles vivent comme les animaux grossiers incessamment courbés vers la terre. Pourquoi leveraient-elles les yeux en haut? Les portes du ciel leur ont été fermées.

D'après cela, on ne s'étonne point que cette nation compte pour peu de chose la fidélité conjugale. Un mari ne s'inquiète pas beaucoup que sa femme lui soit fidèle ou non, pourvu toutefois qu'il ne la surprenne point entre les bras d'un autre : aux yeux d'un Ansarien, le commerce avec les femmes est une chose sainte. Les lois du pays ne défendent point la polygamie ; un homme peut épouser jusqu'à quatre femmes, mais il ne peut en répudier aucune. La chasteté n'est point une vertu dans l'opinion des Ansariens; cette fleur de virginité, première parure d'un jeune front, charme divin qui fait tant aimer l'adolescence, l'aimable naïveté d'une ame qui ne s'ouvre que timidement aux premiers regards du monde, tout cela n'est absolument rien dans les montagnes voisines de Lattaquié.

Les Ansariens croient à la magie et à la métempsychose; un homme de cette peuplade disait qu'il se souvenait d'avoir été tour à tour Anglais, chèvre et gazelle.

Les Ansariens, ayant su que les Anglais ne sont point catholiques, ont conclu que la nation britannique professait la même religion qu'eux. « Quel dieu adorez-vous? disais-je en souriant à un cheik ansarien. » — *Ensari, Ingliz, sava, sava* (les Ansariens et les Anglais marchent ensemble), me répondit-il d'un ton très sérieux. Le même cheik me demandait pourquoi la France n'envoyait pas une armée en Syrie pour en chasser les musulmans : « Comptez sur les Ansariens, ajoutait-il; écrivez-nous un simple billet d'avis et vous aurez vingt mille cavaliers à vos ordres. » Pour comprendre cette énergique protestation contre les Turcs, il faut qu'on sache que les Ansariens, devenus pour les musulmans un objet de mépris

et de haine, gémissent sous le poids d'énormes impôts, sous le coup de perpétuelles vexations.

Une constitution forte, de la régularité dans les traits, un courage peu commun, distinguent les Ansariens; leurs femmes sont en géral grandes et belles. C'est une race d'un sang pur et généreux comme la race maronite du Liban. Si la peuplade ansarienne vivait en paix avec elle-même, si elle pouvait se former en corps de nation bien compacte, bien unie, elle serait invincible dans ses montagnes, et secouerait facilement le joug des Turcs. Telle qu'elle est, la peuplade montagnarde est singulièrement redoutable en des temps de révolution; aussi l'invasion égyptienne d'Ibrahim-Pacha a-t-elle trouvé dans les Ansariens de rudes ennemis.

Les doctrines des Ansariens sont un mélange informe de toutes les doctrines d'Orient; chacune des pages qui composent leur évangile est empruntée à des évangiles divers, et toutes ces pages sont souillées ou défigurées. Parmi les peuples orientaux, il en est qui ne sont plus aujourd'hui que des ruines, et la croyance à leur résurrection politique ne serait qu'un rêve. Il en est d'autres qui n'ont point encore vécu de la vie des nations, et qui se sont arrêtés dans la grossière ignorance d'une enfance de plusieurs siècles : de ce nombre sont les Ansariens; qui nous dira leur future destinée? Leur existence ne sera-t-elle jamais meilleure? L'avenir ne leur réserve-t-il aucune lumière? Y a-t-il des peuples condamnés à ne point connaître la vérité, semblables à ces nations hyperboréennes, dont nous parlent les poètes, qui ne verront jamais le soleil?

POUJOULAT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 avril 1835.

Chaque jour, les hommes politiques de l'Angleterre nous donnent des leçons nouvelles. La séance où sir Robert Peel a annoncé sa retraite à la chambre des communes, restera comme un monument de franchise et de loyauté. Suivez d'un coup d'œil tout ce ministère. M. Peel vivait paisiblement à Naples, où il était loin de songer au pouvoir. Peut-être même se disait-il que dans l'état où se trouvait l'Angleterre, son parti n'avait plus assez d'influence pour y exercer directement l'autorité. Tout à coup un ordre du roi l'appelle au poste de premier ministre. Il part et se dévoue. Déjà le duc de Wellington avait donné l'exemple d'un autre genre de dévouement. Appelé par le roi à former un cabinet, lord Wellington charge, sans délibérer, sa vieille tête chauve et blanchie, du poids des affaires de deux ou trois départemens; il administre les finances, la guerre, les relations extérieures; il se multiplie, et se livre nuit et jour au travail, au bruit des malédictions dont le charge la presse, et forcé de traverser une multitude menaçante, chaque fois qu'il va d'un ministère à l'autre, pour remplir ses difficiles et pénibles fonctions. C'est là ce qu'on a vu rarement faire à un ministre de France. M. de Rigny s'est, il est vrai, chargé quelquefois de deux portefeuilles, mais dans l'espoir d'en garder un. Lord Wellington, au contraire, se dévouait au travail et à l'insomnie pour sir Robert Peel. Chose rare dans un homme politique,

il se rendait justice, il reconnaissait son insuffisance et son incapacité; chose rare dans un ministre, il ne se disait pas que le pouvoir doit être impopulaire, en s'apercevant que le peuple le haïssait, et il sacrifiait jusqu'à sa vanité personnelle au triomphe de ses opinions!

En arrivant à Londres, sir Robert Peel trouve le parti tory aux abois, irrité comme tous les partis qui ont éprouvé une défaite, et il a d'abord le courage de lui faire connaître toutes les concessions qu'il faut faire. Ces concessions, il les annonce hautement; il marque avec netteté au parlement le point où il ira, il trace franchement la ligne où, selon lui, le flot populaire doit mourir; s'il s'élance au-delà de cette ligne, le ministre quittera le pouvoir et le cédera à d'autres, en regrettant de n'avoir pas accompli les desseins qu'il croit utiles à son pays, et de n'avoir pas été assez puissant pour empêcher l'exécution de ceux qui lui semblent funestes. Alors il combat presque seul; seul, disons-le, il défend pied à pied son terrain; il fait face avec un courage inoui à une opposition unique comme le ministre qu'elle attaque, à une opposition composée d'élémens qui s'abhorrent, de whigs purs, de whigs modérés, de toutes les nuances du radicalisme, d'une fraction irlandaise représentée par O'Connell, ennemie à la fois de l'opposition et du ministère, d'un parti flottant soumis à lord Stanley qui a des intérêts dans les deux camps; et cependant cette opposition est unie et manœuvre comme un seul homme.

Lord John Russel la mène comme un coursier docile. Elle s'arrête, elle marche, elle avance, elle recule à sa voix, et si elle ne renverse pas tout à coup le ministère, c'est qu'elle semble se plaire à admirer la noblesse et la grandeur qu'il apporte dans cette guerre. On dirait une de ces vieilles batailles de la chevalerie, où les assaillans s'arrêtaient et cessaient de frapper, émerveillés de la vigueur et de l'héroïsme de l'adversaire qu'ils avaient en tête. Mais enfin la lutte étant devenue trop inégale, et la mesure qu'il avait lui-même indiquée étant comblée, le ministre est venu naïvement s'avouer vaincu. C'est avec la plus grande répugnance, a-t-il dit, c'est uniquement pour céder à la nécessité que j'abandonne le poste où m'a placé la confiance de mon souverain. — N'est-ce pas ainsi qu'un lieutenant fidèle ouvre ses portes en montrant orgueilleusement que la place qu'il commandait n'est plus qu'un monceau de ruines? Sir Robert Peel n'est pas mort sur la brèche aristocratique, parce qu'il a trop d'esprit pour se faire tuer inutilement; mais il l'a défendue en héros, et les applaudissemens de ses ennemis, au bruit desquels il a battu en retraite, prouvent assez la grandeur de sa conduite. En France, nos ministres pensent qu'il est plus honorable de demeurer à leur poste au bruit des huées et des sifflets.

Il est convenu, entre penseurs politiques, de se confier que l'Angleterre est à la veille d'une violente et terrible révolution. Sans doute, si l'illustre épée de Wellington était brutale comme le sabre obscur du général Bugeaud, si M. Peel avait l'inflexible aveuglement d'un philosophe doctrinaire, cette révolution serait bientôt faite, et la discussion ne traînerait pas long-temps; mais le dernier ministère éloigne l'idée d'une lutte matérielle. Les tories ont montré, en cette circonstance, qu'ils ont appris à lire dans l'histoire des révolutions, et qu'ils savent tout ce que peut leur coûter une résistance absolue. Ils savent aussi par les discussions récentes du parlement, ce que veut l'Angleterre, et ce qu'il faut lui donner. Ils céderont, mais ils regagneront dans l'opposition une partie de l'influence qu'ils ont perdue au pouvoir. Sir Robert Peel, rentré dans la chambre des communes comme simple membre, y recueillera le bénéfice de sa noble conduite, et on peut s'en fier à son habileté pour profiter de toutes les fautes des whigs. La lutte va s'engager entre ces derniers et les radicaux; mais les progrès de ceux-ci seront bien lents, et le pouvoir reviendra sans doute plusieurs fois aux tories, avant que le parti purement démocratique ne s'empare des affaires. Nos doctrinaires, qui se sont fait tout bas le serment de faire reculer la révolution devant eux, gémissent de la chute de M. Peel. Ce n'est pas qu'ils craignent beaucoup lord Stanley ou lord Melbourne; mais M. Peel et le duc de Wellington comprenaient parfaitement les nécessités du ministère doctrinaire, et ils l'eussent aidé à s'opposer à l'esprit révolutionnaire sur tout le continent.

Nous venons d'admirer la franchise des hommes politiques de l'Angleterre; en France, c'est à qui déguisera le mieux ses opinions. Quand le ministère Soult, Guizot et Thiers eut décidé que les accusés politiques de juin et d'avril seraient traduits devant la chambre des pairs, les instrumens ne manquèrent pas pour accomplir sa volonté. Il faut rendre justice à M. Decazes, s'il est vrai qu'il profita de cette occasion pour se faire nommer grand référendaire, en remontrant que M. de Sémonville n'était plus d'âge à soutenir les fatigues d'une longue procédure, du moins il est certain qu'il apporta dans ses fonctions de juge instructeur toute la mansuétude possible. On ne trouve dans les procès-verbaux de ses interrogatoires aucune de ses questions insidieuses qui changent si facilement un innocent en un coupable; de nombreux élargissemens ont eu lieu par ses ordres, et les sous-officiers de Lunéville et de Nancy, qui se trouvaient sous sa juridiction, s'accordent à reconnaître sa bienveillance. Il se peut même que M. Decazes ait été dès-lors pour l'amnistie, bien que nous ne le pensions pas; mais aujourd'hui ce n'est pas seulement M. Decazes qui veut avoir demandé l'amnistie, c'est le maréchal Soult, c'est M. Thiers qui

eut aussi, dit-on, un jour de clémence, et c'est, le croirait-on? c'est M. Pasquier qui fait glisser dans quelques feuilles innocentes et dévouées qu'il a présenté, dès l'origine, quatre ou cinq mémoires en faveur de l'amnistie. On ne dit pas à qui s'adressaient ces mémoires. On ne dit pas si c'est au roi; mais assurément ce n'était ni aux ministres ni à la chambre des pairs que M. Pasquier les adressait. Dans tous les cas, M. Pasquier était bien actif à cette époque, car dans les intervalles de loisir que lui laissait la composition de ses quatre ou cinq mémoires, il se délassait en lançant cette multude de mandats d'amener, signés de lui, qui ont parcouru toute la France, et à l'aide desquels on a fait des arrestations jusqu'à Strasbourg et à Marseille. N'importe, M. Pasquier tient beaucoup à établir qu'il voulu amnistier tous les accusés qu'il a jetés de si bonne grace dans les cachots, et qu'il repousse le procès auquel il a travaillé avec tant d'habileté et de zèle. Il y tient tellement qu'une sorte de rixe s'est élevée entre lui et M. Dupin qui l'accuse, dans le *Journal de la Nièvre*, d'avoir été moins indulgent qu'il ne l'est aujourd'hui. M. Dupin, qui n'a d'avis ni sur le procès, ni sur l'amnistie, n'est peut-être pas en droit de s'enquérir des opinions de M. Pasquier; mais n'importe, il le poursuit avec acharnement, et c'est une petite comédie fort divertissante que cette querelle entre les présidens des deux chambres.

M. Dupin accuse aussi M. Molé de n'avoir pas toujours été du parti de la clémence, et en cela M. Dupin a tort. M. Molé désirait tellement une amnistie, qu'il ne voulait pas que le ministère dont il devait faire partie, courût les chances d'une discussion dans la chambre à ce sujet. En proposant une loi d'amnistie, disait-il, on court le risque de la voir repousser par les centres, ou de n'en obtenir l'adoption qu'à une faible majorité, ce qui ôterait toute puissance et tout caractère de clémence à cette mesure. Le rejet de la loi d'amnistie forcerait le ministère à dissoudre la chambre, ajoutait-il, et pendant ce temps les prisons ne s'ouvriraient pas. C'était donc uniquement pour mieux assurer l'amnistie que M. Molé ne voulait pas qu'on en fît une affaire législative. Sa pensée pouvait n'être pas complètement régulière, d'après la jurisprudence et les idées du barreau sur le droit de grace et de rémission, mais elle était généreuse, large et loyale, et, en ce sens, on ne peut rien reprocher à M. Molé.

Parmi ceux qui veulent l'amnistie sans le dire, et ceux qui n'en veulent pas sans l'avouer; entre ceux qui la demandent par une loi et ceux qui la proposent par ordonnance, il est bien difficile de trouver les membres d'un ministère. M. Thiers seul pourrait en faire partie ou le composer, car il sera toujours de l'avis du principe qui dominera, et le jour où l'amnistie sera la condition d'un nouveau cabinet, il nous prouvera sans doute aussi

qu'il a présenté *quatre ou cinq* mémoires en faveur de cette mesure. Les mémoires de M. Thiers se retrouveront avec ceux de M. Pasquier.

M. Guizot seul a le courage de ses opinions. Il veut le procès, et il le dit. La force doit rester au pouvoir. Le ministre de l'instruction publique explique toutes les nécessités de cette procédure; il faut, selon lui, que la victoire de juin s'achève, que les conséquences de l'état de siége s'accomplissent; c'est un homme complet qui ne reculerait pas devant les déductions de ses théories, dussent-elles en venir à l'échafaud.

C'est l'avis de tous les hommes qui observent, et qui sont en position de voir les choses de près, que le roi est impatient de se débarrasser de ce ministère, et que M. Thiers, depuis son dernier discours en réponse au duc de Fitz-James, pèse plus à son royal ami que les autres ministres. La pensée suprême laisse ce cabinet perdre ses dernières forces dans les illégalités indispensables où l'entraîne le procès qui le tuera ; elle le laisse se flétrir dans la honteuse et misérable discussion du traité américain, dont la réussite assurera à ce ministère un renom ineffaçable de lâcheté et de peur. Cela fait, ses grandes destinées seront accomplies. Il pourra se retirer en paix, après avoir couvert nos villes de sang et de ruines, enfreint partout les lois, violé la liberté individuelle, poursuivi la presse avec un acharnement inoui, dissout en vingt endroits la garde nationale, après avoir arraché les accusés à leurs juges, après avoir essayé de déshonorer les médecins par une ordonnance monstrueuse, les avocats par des prétentions insoutenables; après avoir fait fleurir la police, la délation, fondé son pouvoir sur les fonds secrets, son crédit sur la corruption et les pots-de-vin; et, enfin pour couronner l'œuvre, après avoir déposé les millions de la France aux pieds des Américains, et porté humblement notre or dans la balance où nos ancêtres ne jetaient que leur épée.

Il est facile de s'expliquer aujourd'hui l'impossibilité de former un autre ministère. Ni le maréchal Soult, ni le maréchal Gérard n'eussent voulu se charger de conquérir vingt-cinq millions dans la chambre pour le président Jackson. Ce n'est pas M. Molé qui eût consenti à débuter dans un ministère par une demande exagérée de fonds secrets, et il est probable que M. Dupin, quelque fâcheuses que soient ses réticences, n'eût pas consenti à marquer son entrée à la chancellerie par une attaque contre l'indépendance du barreau. Toutes ces choses résultent de la situation que le ministère actuel nous a faite. Il faut qu'elles s'accomplissent, et c'est à lui d'en recueillir les fruits.

Le dernier discours de M. Thiers a renouvelé les aigres discussions qu'on s'efforçait d'écarter depuis quelque temps dans le cabinet. M. de Rigny

qui doit à M. Thiers sa position actuelle, qui le sait, et qui ne lui pardonnera jamais le rôle nul et grotesque auquel il est condamné, M. de Rigny s'est empressé de saisir cette occasion pour se plaindre des mauvais procédés de M. Thiers. Il a démontré, par vingt exemples anciens et récens, que M. Thiers sacrifie, en toute occasion, ses collègues, qu'il parle toujours pour lui seul, et qu'il sera toujours un ferment de dissolution. M. Guizot se serait montré plus que généreux en cette circonstance, dit-on; il aurait parlé, sans rire, de la fidélité que garde M. Thiers à ses amis politiques, et il l'aurait protégé d'éloges si outrés, qu'on ne sait si le duel qui a failli avoir lieu entre M. de Rigny et M. Thiers n'eût pas été plus motivé entre ce dernier et M. Guizot. Aujourd'hui, grace à une haute intervention, la paix règne de nouveau dans le ministère, c'est-à-dire que les vaillantes épées qui brillaient déjà au soleil, ont été remises dans les fourreaux, et que tous ces bons amis réconciliés se contenteront de se poignarder et de se tendre des guet-à-pens.

La discussion du traité américain avance sans faire un pas, et devient, en quelque sorte, une suite d'affaires personnelles. Heureusement les guerres d'hommes à hommes se passent ici comme les querelles de nation à nation. Celle qui menaçait de s'élever entre M. de Fitz-James et M. Vigier s'est terminée, grace à Dieu, le plus heureusement du monde. On sait avec quelle plaisante vivacité M. de Fitz-James proposa à M. Vigier, qui l'interrompait, de lui céder la parole. Jugez de l'embarras et de la colère de M. Vigier. Aussi vint-il trouver dans le salon des conférences M. de Fitz-James, qui était baigné d'une noble sueur parlementaire, et se hâtait de se couvrir pour échapper à l'influence du froid de cette vaste salle. M. Vigier perça à grand'peine le groupe qui félicitait M. de Fitz-James, et voulut parler; mais sa langue fut tellement rebelle que le duc eut pitié de son embarras, et lui dit amicalement : Voulez-vous bien m'aider à passer ma rédingote?—M. Vigier, tout étonné, se prêta complaisamment à cet office, et l'affaire en resta là; entre gens de cour et gens d'esprit, il y a toujours moyen de s'arranger.

La seconde affaire personnelle, causée par le traité américain, est celle de M. de Fitz-James et de M. Thiers, du drapeau tricolore et du drapeau blanc. Elle s'est également passée sans suites fâcheuses.

Le troisième de ces duels pacifiques a eu lieu hier, grace à l'extrême susceptibilité de M. le général Tiburce Sébastiani, qui s'est cru blessé dans l'honneur de son frère, par quelques paroles de M. Ducos contre les signataires du traité du 4 juillet 1831. Les paroles de M. Ducos avaient été fort obscures; mais s'il a voulu dire que M. Horace Sébastiani a porté de son chef à 25,000,000 une indemnité fixée à 16,000,000 par trois com-

missions successives, et qu'en cela il a prodigué nos finances avec une coupable légèreté, il n'a dit que la vérité, et nous ne voyons pas quelles excuses il aurait à faire. Si l'on publiait la véritable liste des acquéreurs de créances américaines, qu'il ne serait pas impossible de procurer, bien d'autres susceptibilités seraient éveillées parmi les puissans et les heureux du jour; mais, en pareil cas, on ne répond qu'à ceux qu'on inculpe, et les plus étroits degrés de parenté n'autorisent pas à se faire le champion d'un autre: les admettre serait une véritable dérision, et les ministres échapperaient ainsi à la seule responsabilité à laquelle ils n'ont pas encore pu se soustraire.

Quel cousin et quel parent de M. Thiers se présentera pour le défendre des imputations qui lui ont été adressées cette semaine, par plusieurs journaux, au sujet des fonds secrets? L'un de ces journaux citait, entre autres, un brave général, qui a certainement gagné ses épaulettes sur les champs de bataille, mais qui touche le prix de ses services ailleurs qu'au ministère de la guerre. Il paraît que cet officier-général, dont personne n'attaque d'ailleurs l'esprit et le caractère, recevrait une faible indemnité annuelle de 18,000 francs sur les fonds secrets du ministère de l'intérieur, attribués à l'encouragement des arts, des lettres, des talens de tous genres, et sans doute de la danse aussi. Quelques dénégations s'étant élevées à ce sujet, nous donnerons l'historique de la pension du général. Elle date de la restauration. Alors elle s'élevait à 24,000 francs, qui, joints à un traitement de 15,000 francs, comme pair, et à un traitement de lieutenant-général (c'était avant la loi du cumul), composaient un revenu sortable. Les 24,000 francs s'abîmèrent dans les barricades. Depuis, Casimir Périer se laissa émouvoir, et rendit 6,000 francs au noble pensionné. A la suite d'un dîner au bois de Boulogne, M. d'Argout ajouta 6,000 francs aux 6,000 francs de Casimir Périer, et M. Thiers, ne voulant pas rester en arrière de ses prédécesseurs, porta à 18,000 francs ce mystérieux chapitre. On voit que M. Thiers ne peut pas accepter de la chambre moins que 1,200,000 francs de fonds secrets. Aussi la majorité de la chambre les lui a-t-elle votés avec enthousiasme.

Nous qu'on ne suspectera pas de complaisance et de sympathie pour le ministère, nous parlerons avec franchise des troubles qui ont eu lieu à l'École de médecine, au sujet du cours de M. Hyppolite Royer-Collard. M. Desgenettes, professeur d'hygiène, distrait de ses travaux par ses fonctions de maire du dixième arrondissement, fatigué d'ailleurs par son grand âge, avait demandé un suppléant pour cette année. La faculté nomma M. Royer-Collard qui a gagné au concours, depuis plusieurs années, le titre de professeur aggrégé à l'École de médecine. Malheureu-

sement le nom que porte le jeune professeur, la place qu'il occupe au ministère de l'instruction publique, donnèrent de l'ombrage aux étudians, déjà excités par quelques articles de journaux. Une conspiration d'école se forma contre le cours, et quelques jours auparavant, on apprit que les huées et les sifflets devaient y jouer leur rôle. Ce jour-là, en effet, M. Royer-Collard, qui se présenta à l'amphithéâtre accompagné de M. Desgenettes et de M. Orfila, fut accueilli par de violens murmures et par des apostrophes insultantes. M. Orfila prit alors la parole et rapporta comment s'était faite la nomination du professeur suppléant, nomination toute régulière, toute légale. Quelques applaudissemens s'ensuivirent, puis les huées redoublèrent, et à la sortie du cours, M. Royer-Collard, accompagné de ses amis, fut poursuivi de cris et de chants poussés par une multitude d'étudians, jusqu'à l'École des Beaux-Arts. Le jeune professeur opposa à ce tumulte le plus grand calme et la contenance la plus digne, et le lendemain, s'étant rendu à l'École de médecine, pour y remplir ses fonctions d'examinateur, il traversa, en robe, les cours remplies de jeunes gens qui le saluèrent avec politesse.

Cette distinction raisonnée entre le professeur et l'examinateur, faite par les étudians en médecine, nous fait espérer que, plus calmes et abandonnés à leurs propres réflexions, ils reviendront sur l'injustice qu'ils ont commise, et qui s'adresse malheureusement à un homme qui la mérite peu. M. Royer-Collard, nommé professeur par son seul mérite, presque au sortir des bancs de l'amphithéâtre, est une intelligence vive et droite, un esprit libre, qui n'a pas renoncé à son indépendance, en acceptant une place dans les bureaux d'un ministère. Entre autres graves reproches qui s'élevaient contre lui à l'amphithéâtre, nous l'avons entendu accuser de porter des gants blancs; quelques-uns de ses amis, qui s'étaient rendus à l'amphithéâtre pour assister à l'ouverture du cours, avaient aussi, ce jour-là, ces malheureux gants blancs qu'on croit incompatibles avec la science. Aussi les cris: *à bas les gants blancs!* retentissaient de toutes parts, et à sa seconde leçon, M. Desgenettes débuta ainsi : « Messieurs, nous professerons tranquillement aujourd'hui. Les gants blancs sont à se promener sur les boulevarts. »

En s'élevant de la sorte contre les gants blancs, M. Desgenettes s'est peut-être involontairement reporté à des souvenirs de son ancien temps, aux beaux jours de *la jeunesse dorée;* mais aujourd'hui l'élégance peut s'allier au travail et à l'érudition. Parmi ceux qui portaient des gants blancs au cours de M. Royer-Collard, il s'en trouvait qui les quittent souvent pour prendre la plume ou le pinceau, pour faire la savante autopsie d'un cadavre, et soulager les maladies les plus rebelles. On nous permettra de citer

les docteurs Pasquier, de Guise, Thierry, Subervic, MM. Mérimée, Janin, quelques autres connus par des ouvrages distingués, fruits de sérieuses études, et l'humble écrivain de cette *chronique*, qui, tous, ne devaient pas se croire déplacés au milieu d'une assemblée de jeunes gens laborieux et instruits. Tels étaient les *dandies* qui entouraient M. Royer-Collard le jour de l'ouverture de son cours, et qui ont partagé avec lui les outrages dont on l'a poursuivi. Nous espérons que les gants blancs trouveront maintenant grace auprès de messieurs les étudians. Qui sait s'ils ne seront pas aussi tentés d'en porter un jour? Nous en avons bien vu aux mains de sir Asthley Cooper et de Dupuytren.

— Depuis quelques jours, on voit au musée Colbert un dessin très remarquable de M. Chenavard, représentant le jugement de Louis XVI. Cette composition, exécutée à la mine de plomb, mais sur une échelle assez étendue, soutiendrait glorieusement la comparaison avec les meilleurs morceaux du salon de cette année. Un caprice du château a fermé les portes du Louvre à M. Chenavard : le portrait de Philippe-Egalité a paru séditieux à la clairvoyance complaisante du jury. C'est une puérilité bien ridicule, à coup sûr, de vouloir abolir l'histoire par un *veto* de M. Montalivet. Mais pour dénoncer de pareilles niaiseries, on ne peut monter jusqu'à la colère; la raison publique s'en tient à la pitié. Le dessin de M. Chenavard, conçu et composé avec une gravité singulière, touche à la tragédie sans sortir visiblement des limites du procès-verbal. La scène historique dans toute sa simplicité suffit à tous les frais de la poésie. Déjà, dans son *Mirabeau* répondant à M. de Brézé, M. Chenavard avait montré ce qu'il peut faire; il n'avait pas besoin de revanche. Il a marché, il a eu raison; l'avenir ne manquera pas à sa persévérance.

REVUE MUSICALE.

Le Théâtre Italien a fermé ses portes, et la magnifique saison d'hiver qui vient de s'écouler nous semble avoir, mieux encore que les précédentes, démontré l'importance musicale de cette belle entreprise. Ainsi donc, le voilà pour long-temps établi parmi nous, ce théâtre dont on niait tant la vitalité, et qui devait crouler tôt ou tard, parce qu'il repose sur des chefs-d'œuvre, comme si les chefs-d'œuvre ne renaissaient pas d'eux-mêmes, comme s'il en était de *Don Juan*, du *Mariage Secret* et de *Sémiramis*, comme de *Brézilia* ou de la *Tentation*, comme si tous les ans, après six mois d'abstinences musicales, lorsque paraît Lablache sur une ritournelle de Cimarosa, ou que Rubini chante *il mio tesoro*, toutes les ames pouvaient ne pas tressaillir à cette musique toujours nouvelle et toujours admirable. Certes, les chanteurs italiens ont dû être contens du sort qui les attendait cette année à Paris; le public a salué leur départ avec d'aussi flatteuses acclamations qu'il en avait fait éclater à leur retour. Aux dernières représentations, les couronnes tombaient de toutes parts, et Julie Grisi devait recueillir par soirée autant de fleurs qu'elle donnait de notes. Les corridors étaient convertis en une sorte de jardin, où venaient, comme Ophélie, moissonner toutes celles que la musique rendait folles, et grâce à cet échange, une familiarité charmante s'était établie entre la salle et le théâtre. Le public, en jetant une couronne, demandait une cavatine de plus; et c'est ainsi que Rubini, affublé de son costume bleu de cavalier et de sa perruque blonde, est venu chanter le bel air du *Pirate*, et que dans un entr'acte des *Puritains* nous avons entendu le duo du *Mariage Secret* admirablement exécuté par Lablache et Tamburini. Le duo du *Mariage Secret* dans l'entr'acte des *Puritains!* Ils sont partis, et maintenant Dieu fasse que les prés deviennent bientôt verts et les arbres touffus!

Aussi bien, à l'heure qu'il est, toute musique s'en va, et tandis que les

rameaux fleurissent et bourgeonnent, l'arbre sonore et mélodieux se dépouille, et chaque jour une dernière feuille en tombe. Le Conservatoire est à la veille de sa clôture. Depuis quelques jours la salle de Cimarosa et de Rossini est silencieuse et déserte; le sanctuaire de Beethoven n'a plus qu'une fois à retentir. A l'une des dernières séances du Conservatoire, nous avons entendu, grâce à Mlle Falcon, une scène encore inconnue en France de ce maître. On sait avec quel sentiment de mélancolie et d'amour, avec quelle émotion sereine et confiante, le public intelligent recueille tout ce qui lui vient de Beethoven; c'est alors qu'on est bienheureux d'ignorer et d'avoir dans le champ une petite fleur à ramasser encore, et dans le ciel une étoile à découvrir. Vraiment ce serait une bonne déesse, celle qui se tiendrait assiduement auprès des artistes doués, leur enlevant çà et là quelqu'une de leurs mélodieuses inspirations pour en faire part à l'avenir, et entretenir dans l'humanité l'éternelle pensée et l'éternel regret de ces anges de Dieu. Quelles bénédictions manqueraient à celle qui laisserait tomber sur la terre une esquisse de Raphaël, un sonnet inédit de Pétrarque à Laure! Aussi ce jour-là, lorsque Mlle Falcon eut paru tenant entre ces mains les feuillets mystérieux du chant de Beethoven, la salle entière frémissait de plaisir, et chacun louait dans son ame les studieuses recherches et le zèle accompli de la jeune cantatrice, avant d'applaudir sa voix éclatante et son admirable expression. On la remerciait d'abord; les applaudissemens sont venus ensuite.

La scène qui nous occupe ne porte aucune désignation spéciale; Beethoven en a pris le titre dans les premiers mots du texte italien; il aurait pu tout aussi bien l'appeler cantate en mi bémol du nom de la note qui en règle la tonalité, comme il a fait d'ailleurs pour le plus grand nombre de ses symphonies. En général, Beethoven s'est toujours médiocrement soucié de ses titres, il avait d'autres soins à prendre, et savait bien que du creuset profond où l'œuvre s'élabore, le nom monte comme une écume. De notre temps on a changé de façon d'agir; autrefois on allait de l'œuvre au titre, maintenant on trouve plus facile d'aller du titre à l'œuvre. Pour de petites choses on invente de grands noms. Le style de cette cantate est grandiose et solennel, plein de noblesse à la fois et de simplicité; ce n'est plus, comme dans *Adélaïde*, une forme indécise et vague qui flotte dans les airs, et va au hasard où la chasse le vent. Ici tout est logique, prompt, étroitement lié; plus de contemplation oisive, plus de causerie au bord du pré, plus de fleur qu'on effeuille en murmurant un nom chéri; mais une action véhémente qui naît, se développe et se conclut sous une même loi. L'unité remplace la fantaisie.

Autant *Adélaïde* révélait cette source de mélancolie et de tristesse qui

s'est épanchée à si grands flots dans le bel *andante* de la symphonie en *la*, autant cette cantate donne la mesure dramatique de cet homme puissant qui devait un jour écrire *Fidelio*. Ces cantates relèvent toutes deux de l'amour; quelle œuvre d'art sereine et pure n'en relève? et sorties d'une inspiration différente (l'une exprime la rêverie et l'inquiétude, l'autre la haine jalouse et la vengeance), elles sont sœurs en leur cause première, l'amour. Entre ces deux créations du poète il y a le même lien qui existe entre Roméo, par exemple, et le Maure de Venise. Une femme, Ariane peut-être, se lamente. La scène commence par un récitatif impétueux dès les premières mesures, la tempête éclate; tout ce qu'une femme peut chanter de plaintif, d'amer, de suppliant, à son époux qui l'abandonne, tout cela est dans cette musique désordonnée et folle comme la jalousie et son désespoir. Elle blasphème, elle crie, elle pleure, et, quand la voix manque à sa haine, elle tombe épuisée sur le roc. Alors ses cheveux roulent sur ses épaules, ses bras pendent, ses regards humides s'abaissent; cependant la mer est calme, l'air tiède, le ciel bleu, et tandis qu'apparaissent les étoiles au firmament, de plus douces pensées percent les ténèbres de son ame, et sa douleur va s'effaçant par degrés dans un adagio d'une adorable résignation. Ces deux cantates sont autant de belles créations. Comme Shakspeare, Beethoven tenait de Dieu cette force miraculeuse qui donne la vie à toute chose; pourvu que l'homme soit doué, qu'importe la matière que son souffle féconde? Les figures de Beethoven sont aussi visibles sous leurs robes sonores que celles de Raphaël ou de Dante. A toutes ses pensées, il donnait un vêtement harmonieux et leur disait : Allez. Et ces anges du poète, ayant pris leur vol dans les airs, nous les retrouvons maintenant, l'un ici, l'autre là, et les reconnaissons à ce signe d'éternelle beauté qu'ils portent à leur front comme une auréole. Chacun d'eux a sa voix pour aimer et se plaindre, et l'un ne sait pas un mot de la chanson de l'autre. Adélaïde, douce et blonde créature, est incapable des emportemens d'Ariane, et si la douleur d'où naît ce désespoir était tombée un jour sur elle, sans doute qu'elle serait morte avant d'avoir pu seulement articuler un son. Le style de cette scène, je le répète, est simple, grandiose, antique, et ne manque pourtant ni de fantaisie allemande ni de vapeur. On croirait voir le soleil du Parthénon à travers le voile humide et transparent des brouillards du nord; l'antique de Beethoven ressemble assez ici à l'antique de Gœthe dans *Iphigénie en Tauride*. Mlle Falcon dit cette scène avec une intelligence exquise des plus mystérieuses intentions du grand maître, un sentiment parfait de la mesure et du ton. Lorsqu'une cantatrice prend sous sa protection une musique ignorée, elle met d'ordinaire, à l'exécuter, tout ce qu'elle a de voix et de talent; car il faut qu'elle

fasse adopter au public ce qu'elle trouve beau, et sa conviction la soutient dans son entreprise. Ce n'est plus de roulades qu'il s'agit à cette heure; elle est responsable en même temps de la musique et de l'exécution, et le public juge à la fois son goût et son talent. Mlle Falcon s'est tirée à merveille de cette double épreuve. La musique et la cantatrice étaient dignes l'une de l'autre. Comme Rubini avait déjà fait pour *Adélaïde*. Nourrit pour les ballades de *Schubert*, elle vient d'attacher son nom à cette page immortelle du grand maître. Il est beau de contribuer pour sa part à la gloire de Beethoven, et la satisfaction qui naît d'une telle pensée vaut bien celle que donne un bouquet de camélia qui tombe en s'effeuillant à vos pieds.

L'Opéra n'a pas voulu rester en arrière du Théâtre-Italien et du Conservatoire, et s'est mis en tête de terminer par une éclatante reprise la glorieuse saison musicale qui vient de s'écouler. Vous savez qu'entre tous les chefs-d'œuvre de Rossini, il en est un qui a nom *Moïse*, magnifique partition que l'Italie admire, et que sans doute le maître ne trouvait pas assez belle pour nous, puisqu'il l'a dotée, en nous l'apportant, d'un des plus beaux finales qu'il ait peut-être jamais écrits; vous savez aussi que depuis quatre ans, cette partition a disparu du répertoire, et que la direction, sans doute par reconnaissance pour le génie du plus grand musicien de ce temps, et pur amour de l'art, la laissait reposer dans la bibliothèque du théâtre, ensevelie sous la même poussière que *la Vestale* et *le Siége de Corinthe*. Eh bien! chose étrange! c'est sur elle que le choix est tombé. Mais comme il faut bien se garder de donner au public de trop violentes émotions, et d'abuser des effets de la musique; comme de toute grande chose, il faut être avare; il a été décrété que nous n'entendrions qu'un acte de *Moïse*, et que cet acte serait presque tout entier occupé par la danse des deux sœurs Elssler. Et cela n'a rien qui nous étonne: une pareille musique a besoin de secours étrangers; on n'écoute Rossini au Théâtre-Italien que parce qu'il est chanté par Lablache et Tamburini! Qui donc le supporterait à l'Opéra français, si Mlle Elssler ne venait à son aide? Grace à ces ridicules mutilations, la partition française de *Moïse* se trouve être moins complète que celle qu'on exécute en Italie, et pourtant on sait avec quel soin et quel amour Rossini l'avait enrichie. On écoute cette musique imposante et sévère; ces chants inaccoutumés vous ravissent; on attend avec impatience la conclusion d'une œuvre si noblement commencée, et tout à coup voilà que le rideau tombe, et tout est dit. Cela dure à peu près aussi long-temps qu'un acte du *Philtre* ou de *la Bayadère*; et Rossini a passé deux ans de sa vie à refaire son œuvre! En vérité, voilà du temps bien employé, et nous faisons un étrange cas

de son inspiration. C'est merveille comme toute œuvre musicale s'amoindrit en séjournant à l'Opéra. Il faut que les murs de ce théâtre sécrètent quelque matière dissolvante, qui agit sur la musique comme la rouille sur le fer. D'une partition énorme, il reste, au bout d'un an, tout au plus un finale. La musique se fond au lustre de l'Opéra, comme la neige au soleil; pour peu que cela continue, on finira par ne plus garder d'un opéra que l'ouverture, et le *Freyschütz* de Weber se trouvera dès-lors faire partie du répertoire, car on exécute l'ouverture de *Freyschütz* à l'Opéra, dans toutes les grandes solennités musicales. Il faut espérer que de tels scandales ne seront plus donnés. Les hommes qui seront appelés à donner une direction à notre première scène lyrique, n'auront garde de s'engager dans une route qui les conduirait infailliblement à leur ruine. Le temps de la musique est venu. Les représentations de la *Juive* ont démontré que dans un opéra des décors et des costumes ne peuvent suffire. Dans la musique, je le répète, est l'avenir et la fortune de l'Opéra. Des tentatives nouvelles seront faites, et peut-être un nouveau chef-d'œuvre est près d'éclore en cette tête féconde qui vient de se reposer si long-temps. En ce point une administration nouvelle aurait déjà bien mérité de l'art. Quelles que soient les querelles que lui font certaines écoles rivales, Rossini n'en reste pas moins le musicien de ce temps; le silence dans lequel il s'est tenu sera la transition de sa gloire passée à sa gloire à venir. Tout espoir est dans l'auteur de *Sémiramis* et de *Guillaume Tell*, et maintenant que la musique est en péril, qu'il faut relever l'art qui tombe, et le mettre en honneur, c'est encore lui qui doit être appelé.

En vérité, tous les théâtres de musique semblent prendre aujourd'hui à tâche de dévier de leur route naturelle. L'Opéra français, exclusivement réservé aux gloires de l'Europe, ouvre ses portes à des hommes qui n'ont pas encore commencé de bien faire, et l'Opéra-Comique, au lieu d'appeler de jeunes compositeurs et de leur prêter appui, s'amuse à reprendre les vieilles pièces de son répertoire. L'Opéra-Comique s'occupe en ce moment de la reprise du *Diable à Quatre*. Le vieillard a brossé son habit vert pomme, poudré sa perruque à neuf, et se tient assis sous les bosquets de roses, fredonnant d'une voix débile les petits airs de sa jeunesse. L'Opéra-Comique va reprendre le *Diable à Quatre*, gracieuse partition du dernier siècle, où doit briller le talent de l'une de ses jeunes actrices qui joue et ne chante pas, car il faut que vous sachiez qu'à ce théâtre il y en a qui jouent, d'autres qui chantent, beaucoup qui ne jouent ni ne chantent. Jouer et chanter à la fois leur paraît à tous un idéal qu'ils n'ont pas la prétention d'atteindre de leur vie. Les comédiens de ce lieu sont pareils à ces hommes du concert russe qui donnent chacun une

note, avec cette différence cependant que de toutes ces notes résulte une sorte d'harmonie, et que là il y a discordance. L'Opéra-Comique va donc remonter le *Diable à Quatre*, dont les représentations suivront immédiatement celles du *Cheval de Bronze*, autre opéra à ariettes, écrit, il y a cent ans, par Auber, maître de chapelle du roi Louis XV et grand ami de Philidor; du *Cheval de Bronze*, qui eut tant de succès au dernier siècle, et serait encore fort goûté aujourd'hui, si Rossini n'en avait pris les plus jolis motifs pour en abuser étrangement et les semer pêle-mêle et sans ordre dans toutes ses partitions. — En vérité, si tout cela n'était affligeant, on se prendrait à rire volontiers en voyant cet aimable théâtre de l'Opéra-Comique épousseter de telles œuvres et les venir présenter sérieusement à la lumière de Mozart et de Beethoven.

H. W.

REVUE LITTÉRAIRE.

TROISIÈMES MÉLANGES, par M. l'abbé de La Mennais (1).

M. l'abbé de La Mennais vient de faire paraître sous ce titre un certain nombre de morceaux, sortis de sa plume à différentes époques, et publiés la plupart dans le journal *l'Avenir*. Après avoir contribué depuis quelques années d'une manière si marquante au mouvement de l'opinion publique, l'auteur a pensé avec raison que les personnes qui s'intéressent à l'histoire des idées, trouveraient avec plaisir réunis en un volume des fragmens épars jusqu'ici dans plusieurs recueils, et confondus dans la sépulture commune où vont s'abîmer presque toutes les publications de la presse périodique. Ce volume est précédé d'une préface sur laquelle nous appellerons surtout l'attention; ce morceau, en effet, résume toute la position de M. de La Mennais; c'est à la fois un coup d'œil jeté en arrière, une appréciation de ses travaux antérieurs, et aussi une profession de foi formelle; à ce double titre, elle commande l'étude et l'examen.

Après avoir rappelé ses travaux sur le principe de la certitude et ses solutions dans lesquelles il persiste plus que jamais, M. de La Mennais

(1) Paris, Daubrée et Cailleux, rue du Bouloy.

arrive à la question du gallicanisme, qui a été également pour lui l'objet de méditations profondes; il fait voir comment ce conflit, particulier en apparence, de l'autorité spirituelle et du pouvoir temporel, se rattache à la question plus générale de la souveraineté, et comment les solutions contradictoires, adoptées et par l'état et par la cour de Rome, reproduisent cette antinomie radicale qui se retrouve toujours entre l'autorité et la liberté, ces deux termes extrêmes, entre lesquels les états comme les individus oscillent sans cesse, ces deux écueils sur lesquels on se sent alternativement poussé, sans pouvoir jamais garder le milieu. Or, la souveraineté, qui, prise au point de vue absolu, n'appartient qu'à Dieu, ne peut, dans l'ordre humain, appartenir qu'au peuple, qu'à la réunion collective de toutes les volontés et de toutes les intelligences.

Dévoué en politique au succès de la cause démocratique, M. de La Mennais aurait voulu persuader au clergé de divorcer avec l'état; il aurait voulu que l'Église déclinât la solidarité des actes d'un pouvoir tombé en discrédit, et cherchât à recouvrer, par une indépendance qui ne pouvait se conquérir, il est vrai, qu'au prix de quelques dangers, le respect et l'affection des peuples; il aurait voulu réconcilier avec les idées religieuses les esprits amenés à confondre dans une même réprobation un pouvoir impopulaire et rétrograde par essence, et la religion momentanément compromise par une alliance contraire à son esprit.

Cette volonté que l'on pourrait retrouver en germe dans les premiers travaux de M. de La Mennais, est aujourd'hui articulée d'une manière plus ferme et plus précise. Il se prononce en politique sur des questions que jusque-là, moitié par incertitude, moitié par prudence, il avait laissées dans l'ombre. M. de La Mennais repousse la transmission héréditaire du pouvoir : le grand mot est prononcé, il est républicain. Nous ne le suivrons pas dans l'éloquente critique qu'il fait de la politique intérieure et extérieure de la France depuis la révolution de 1830, dans l'accumulation énergique des griefs qui ont décidé sur ce point sa conviction jusque-là flottante. Le fragment inséré dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er février 1835 a dû mettre le lecteur en état de juger par lui-même de la portée de cette profession de foi. L'accession de M. de La Mennais aux idées républicaines est un fait d'une grande importance. Il a, plus que personne, ébranlé des esprits qui jusque-là étaient restés, par le fait de leur éducation, étrangers aux sympathies populaires; il a fait sous ce rapport une brèche considérable dans les rangs du clergé, de la jeunesse libérale, mais non voltairienne, que la longue hostilité du libéralisme contre la religion avait indisposée et tenue dans l'éloignement. L'adhésion formelle et explicite d'un tel homme doit faire avancer ou reculer, mais,

dans tous les cas, fera décider un grand nombre d'intelligences encore incertaines.

Sur un seul point, nous eussions désiré des explications plus nettes. M. de La Mennais, homme politique, est aussi homme religieux; il est prêtre. Ce qu'il a voulu en politique et en religion, le pape l'a condamné. Il persiste dans ses premières opinions, il les résume, les fortifie, les explique; que pense-t-il alors de la compétence religieuse et politique du Saint-Siége? Sa conduite, son livre, sa personne, sont une protestation vivante contre l'esprit de la cour de Rome. Des phrases ironiques lui échappent plus d'une fois à ce sujet; et il dit pourtant (pag. LXXX), à propos de la séparation de l'église et de l'état, proposée par lui, repoussée par le pape: « Maintenant que la hiérarchie a prononcé, nous devons le croire et nous le croyons. » Une page plus loin, il fait remarquer ces paroles du pape, au sujet de la liberté de la presse: « On ne saurait trop la détester. » Or, en dépit de ses convictions constatées, on dirait qu'en cet endroit il se contient et s'impose le silence par une sorte de respect superstitieux en face d'un homme dont il a de loin contredit les principes et infirmé les doctrines. La pensée de M. de La Mennais, sa position comme prêtre, en face du pouvoir ecclésiastique, est claire aux yeux de tous; mais on aimerait qu'elle fût claire par son aveu.

Si nous nous exprimons avec cette franchise sur un point presque personnel, c'est que nous savons tout ce que la force des idées et la puissance du talent empruntent de crédit à une position hautement constatée, qui va d'elle-même au-devant de l'induction, et échappe, à force de clarté, à ce que la libre interprétation peut avoir d'hostile et d'aveugle.

De l'Allemagne (1). — Henri Heine fait paraître aujourd'hui même un livre intitulé : de l'Allemagne. Collaborateur d'Heine, notre louange serait suspecte de partialité; le blâme, s'il y avait lieu à en exprimer, nous serait pénible; nous laisserons donc à d'autres le soin d'exalter ou d'attaquer ce livre, qui, nous le croyons, excitera de vives sympathies, et donnera lieu certainement aussi à de rudes attaques. Nous nous bornerons donc à quelques réflexions destinées à faciliter au public l'intelligence d'un livre qui se rattache par une filiation directe, quoique partielle, à la *Revue des Deux Mondes*. Nos lecteurs n'auront pas sans doute oublié, à l'heure qu'il est, les brillans articles de Heine sur l'Allemagne depuis Luther. Ces articles se trouvent reproduits dans la nouvelle publication de Heine, ainsi que les articles insérés, il y a quelques années, dans un autre recueil,

(1) 2 vol. in-8°, librairie de Renduel.

et qui commencèrent cette rude guerre, continuée depuis avec non moins de succès, mais plus de modération, dans ses publications subséquentes.

Allemand par la naissance, par l'imagination, par un certain mélange de bonhomie rêveuse et de scepticisme panthéistique, Heine appartient à la France par ses sympathies libérales, révolutionnaires même, par ses tendances réalistes, sensualistes, bizarrement alliées chez lui à l'exubérance d'imagination qu'il tient de sa mère-patrie. Venu en France, où il n'avait point à redouter les tracasseries des petits princes allemands, il s'est fait de la France une chaire à double écho, enseignant la France à l'Allemagne, l'Allemagne à la France, s'efforçant d'inspirer à l'Allemagne ce sentiment de liberté pratique, qui ne nous permet guère, à nous autres Français, de nous tenir pour satisfaits de concessions théoriques, si larges qu'elles puissent être, commentant à l'usage de la France les rêveries panthéistiques de l'Allemagne, et cherchant un point de ralliement, un drapeau commun entre les deux pays, un terrain neutre où le traité d'alliance puisse, sans répugnance, être signé des deux parts. Tel est Heine, tel on le retrouve en littérature, en poésie, en philosophie, en politique.

C'est ainsi qu'en littérature il avait fort bien compris que les tentatives du romantisme, l'exhumation du moyen-âge, la résurrection de la chevalerie et de toute la poésie long-temps oubliée de cette époque, s'appuyaient en définitive sur des sympathies catholiques qui avaient été l'aversion de toute sa vie. En France, où les mouvemens littéraires n'ont ni le même sérieux, ni la même gravité, où l'action des poètes et des critiques se trouve à chaque instant limitée par les intérêts et la marche ininterrompue du monde matériel, le romantisme suscita quelques beaux talens, apprit à mieux apprécier les poétiques beautés de l'art et de la société catholique, en butte, depuis Voltaire, à un sarcasme superficiel et routinier, répété sur la parole du maître. Il n'y avait pas lieu de craindre que cette belle sympathie pour le passé nous portât à vouloir pour notre compte des institutions ou des croyances qui avaient régné sur nos aïeux. Les beaux temps du romantisme, c'étaient les années 1825, 26, 27, 28; or, pendant que les romanciers, et les poètes, et les historiens, réhabilitaient le moyen-âge, chantaient la Vierge, réinstallaient sur son trône historique le vieux Grégoire VII, à cette même époque, la France politique repoussait la loi du sacrilége, renversait le ministère Villèle, imposait, sous M. de Martignac, la surveillance universitaire aux séminaires des jésuites, jusque-là exempts de tout contrôle. Dans ces retours littéraires vers le passé, il n'y avait donc pas le moindre péril pour les choses

présentes, et l'on put voir au même instant, non-seulement dans la même nation, mais souvent dans le même homme, cette contradiction étrange en apparence et qui est si bien dans le caractère français : admiration théorique de l'esprit et des institutions du moyen-âge, et lutte acharnée et à la fin victorieuse contre les derniers restes de cette époque prolongés jusqu'au milieu de la nôtre.

En Allemagne, au contraire, où le bruit des questions et des assemblées politiques ne forme pas, comme en France, un perpétuel avertissement pour les imaginations ardentes, cette admiration pour le moyen-âge, pour le pape et l'empereur, sans contrepoids dans le présent, avait fait incliner les esprits, par un zèle aveugle d'imitation, vers des idées de despotisme politique et d'asservissement spirituel, qui seraient aujourd'hui pour l'Allemagne un anachronisme et un contre-sens. C'est contre cette tendance que Heine a voulu réagir en littérature; ceux qui n'apprécieraient pas cette différence entre les effets du même mouvement littéraire en France et en Allemagne, s'expliqueraient mal Heine, et son antipathie passionnée jusqu'à l'injustice contre Mme de Staël; c'est cette distinction à faire entre le catholicisme féodal d'Allemagne et le catholicisme de France, si empressé, depuis quelques années, à s'approprier les idées fécondes qui se produisent hors de son sein; c'est cette distinction, dis-je, qu'Heine s'efforce d'établir dans la préface du livre dont nous parlons.

Si nous voulions le suivre dans ses travaux philosophiques, nous le verrions encore tendre au même but, au milieu de ses digressions et de l'indépendance de son allure. Les lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* se souviennent avec quelle vigueur de bon sens et quelle verve d'imagination il a soufflé sur les vapeurs de la métaphysique allemande, avec quelle malice il a ridiculisé ces élucubrations profondes, qui, du cerveau des penseurs, n'ont pas la force de s'épancher sur le monde, savantes et laborieuses superfluités. C'est qu'en effet Heine, homme aux sympathies populaires, est impatient, dans son amour de la réalité, de voir enfin ce paradis si long-temps espéré, fût-ce celui de Mahomet, descendre sur la terre, de voir le corps, les sens, la vie matérielle en un mot, exilée jusqu'ici du sanctuaire, reconquérir enfin son droit de cité, et le peuple affranchi par là de ces jeûnes, de ces macérations rigoureuses, de ces abstinences sévères, qui lui sont si fort recommandées par les chanoines de la bourgeoisie catholique.

Après ce que nous venons de dire, on ne s'étonnera pas si le livre de Heine est dédié au père Enfantin qui lui avait fait demander d'Egypte quelques renseignemens sur la marche des idées en Allemagne. Les travaux les plus sérieux du saint-simonisme ont toujours eu pour objet la

réalisation d'une espèce de christianisme terrestre et politique assez conforme aux tendances personnelles de Heine. Cette dédicace, d'ailleurs assez singulière dans la forme, est donc en soi chose peu surprenante.

L'Échelle des Femmes, par M. Emile Souvestre (1). — La vie humaine se compose de deux parts bien distinctes : d'un côté les sentimens innés, les affections primitives; tous nous avons des parens, des enfans, des amis dont le seul nom éveille en nous les émotions les plus nobles et les plus durables de l'ame : d'un autre côté, le monde où nous vivons nous enlace dès notre naissance d'une multitude d'entraves et d'habitudes nécessitées par les besoins d'une civilisation complexe et raffinée. Ces habitudes, ces préjugés, ces maximes, fruits d'une inspiration que le progrès du temps nous a rendue étrangère, forme au-dessus de notre tête comme une croûte maudite qui nous intercepte la vue du ciel, le contact de l'air pur et vivifiant; aussi, à mesure qu'une morale plus douce et plus humaine inspire aux hommes le désir de refaire ce monde de convention, sous lequel ils sont venus chercher un abri, sur un modèle plus vaste, et suivant des proportions plus équitables, voit-on les hommes actifs et généreux s'empresser à l'œuvre, et tous à l'envi s'évertuer, comme dans une fourmilière laborieuse, à démolir, à retailler chaque pierre de l'édifice, afin de pouvoir le livrer meilleur à leurs enfans qu'ils ne l'ont reçu de leurs pères.

Le sort des femmes a été depuis quelques années l'objet spécial de l'attention de tous ceux qui pensent ou qui sentent. Le signal une fois donné, il a été facile de reconnaître écrit dans tous les livres de nos lois, dans tous les symboles dépositaires de nos traditions et de nos préjugés, combien à toutes les infirmités originelles de la femme, à ses faiblesses d'organisation, les conventions sociales ont ajouté de rigueurs injustes, de cruautés gratuites. On se plaint parfois de la monotone platitude où la société languit, de l'égoïsme qui éparpille et dessèche toutes les velléités nobles et généreuses, de la froideur, de l'impuissance où nous sommes de rien concevoir ou de rien entreprendre de grand, d'audacieux. Comment en serait-il autrement, lorsque les femmes, en qui réside toute spontanéité, toute inspiration, sont aujourd'hui, par le fait de leur éducation, et plus encore de la nôtre, réduites à dissimuler, à éteindre ce qu'il y a en elles de bon, de sincère, de poétique, et à n'acheter une condition supportable que par l'abandon des plus pures inspirations de leur cœur, quelquefois même par celui de leur propre dignité. Elevées dans des idées mesquinement bourgeoises, on leur apprend à n'exiger d'un

(1) 2 vol. in-8°, librairie de Charpentier.

homme que de l'argent, une position matérielle, une pâture pour le corps. Pour les mériter, il ne faut être ni généreux, ni brave, ni distingué par aucune des qualités du cœur ou de l'esprit; il faut seulement ou avoir reçu de son père en héritage un confortable patrimoine, ou, par une pratique assidue des coulisses de la Bourse, avoir acquis, avant que les cheveux aient entièrement blanchi, quelqu'une de ces fortunes rapides où la stricte probité n'arrive guère; il faut, en un mot, pouvoir les nourrir, les parer, les amuser : celui qui a une pareille condition à leur offrir, celui-là est un bon parti recommandé aux innocens manéges des filles, envié et circonvenu par les savantes intrigues des mères rivales.

L'éducation bourgeoise a fructifié. Les femmes égoïstes ont engendré des hommes qui paient avec usure à leurs filles les intérêts des leçons de morale sèche et cupide dont on a bercé leur enfance. *Go, my son, and make money*, dit aujourd'hui la mère à son fils. Docile aux leçons maternelles, le fils saura peut-être faire fortune; mais ne lui demandez pas de savoir faire le bonheur d'une femme, de respecter ses affections, de protéger sa faiblesse; ceci n'a point fait partie du programme exigé d'un bon parti, et, comme il est dit dans l'Evangile : « Celui qui sème le vent recueille la tempête. »

C'est en grande partie par l'effet de cette réciprocité déplorable d'égoïsme brutal et de frivolité cupide, que nous sommes arrivés à ce honteux degré d'hébétation morale, qui, si nous ne devions nous en relever, ne nous laisserait bientôt plus dans le cœur d'admiration que pour les cuisiniers et les danseuses.

C'est le profond ressentiment des misères de la femme, et le désir de contribuer pour sa part à la relever de ses douleurs et de son abaissement, qui a fait prendre la plume à M. Emile Souvestre. Comme nous voyons dans l'art autre chose que la forme, et que nous faisons remonter plus haut l'origine de sa puissance et la cause de ses succès, nous applaudirions déjà M. Souvestre de s'être inspiré de cette noble cause. Il a représenté la vie intérieure de la femme dans quatre conditions différentes : la femme du peuple, victime de la brutalité et de la misère, et entraînée innocente dans l'abîme par son mari coupable; la grisette, exposée aux séductions d'une vie plus élégante, développée par le cœur et par l'esprit, et retenue par la pauvreté dans une lutte inégale dont elle ne peut sortir qu'au prix de l'estime du monde, et quelquefois d'un mépris mérité; la bourgeoise étouffée, hébétée par une éducation machinale; enfin la grande dame pervertie par le goût du plaisir et desséchée par une concession prolongée aux *sages* exigences de la prudence mondaine. De ces quatre tableaux, celui de la grisette et celui de la bourgeoise sont incontestable-

ment les meilleurs. La femme du peuple et la grande dame sont peintes avec des couleurs heureusement exagérées, et une certaine amertume qui trouble parfois l'impartialité présumée de l'historien. En général, le reproche qu'on pourrait adresser à M. Émile Souvestre, c'est que le sentiment philanthropique nuit parfois en lui aux développemens de l'artiste; on sent trop le moraliste sous le conteur, il marche trop l'œil fixé sur la conclusion de son histoire; et cette préoccupation précipite trop sa marche et abrége ses développemens. Mais ce qui assure un succès distingué au livre de M. Émile Souvestre, ce sont des détails pleins de sensibilité, un style ferme et rapide, et enfin la moralité élevée sous l'inspiration de laquelle son livre a été conçu.

— *Isabelle de Bavière*, de M. Alexandre Dumas, a paru, il y a quelques jours, chez le libraire Dumont. Nous reviendrons sur ce livre qui présente un tableau rapide et dramatique du règne de Charles VI.

— C'est aux femmes surtout que s'adressent les *Scènes de la vie castillane et andalouse* de lord Feeling. Ce volume, qui parait aujourd'hui chez le libraire Charpentier, offre une suite d'esquisses gracieuses et coquettes, et se recommande principalement par l'analyse patiente du sentiment, saisi plutôt dans ses nuances et ses demi-teintes, que dans ses couleurs les plus vives et les plus accusées.

— Un de nos collaborateurs, M. Barchou de Penhoën, va publier, chez le même libraire, sous le titre de *Mémoires d'un officier d'état-major de l'expédition d'Afrique*, des souvenirs personnels relatifs à la campagne de 1830, où il accompagnait en qualité d'aide-de-camp le général Berthezène. Ce livre, que nous avons lu, se distingue par deux qualités rarement réunies, l'animation et la sagacité.

— Il doit paraître cette semaine chez Ebrard, libraire-éditeur, rue des Mathurins, n° 24, un volume de poésies, intitulé *Dernières paroles*, où les amis de la réalité dans les peintures naturelles et morales trouveront plus d'un sujet de s'émouvoir. L'auteur, qui garde l'anonyme, ne pourra pourtant se dérober au souvenir qu'ont laissé certaines pièces insérées dans ce volume, et précédemment connues de quelques personnes. On ne saura méconnaître à cette lecture l'un des poètes les plus distingués de la génération littéraire de 1828, un de ceux auxquels il a été le mieux donné d'anoblir par l'art de véritables souffrances.

F. BULOZ.

POÈTES

ET ROMANCIERS MODERNES

DE LA FRANCE.

XVIII.

MADAME DE STAËL.

Première partie.

On aime, après les révolutions qui ont changé les sociétés, et sitôt les dernières pentes descendues, à se retourner en arrière, et, aux divers sommets qui s'étagent à l'horizon, à voir s'isoler et se tenir, comme les divinités des lieux, certaines grandes figures. Cette personnification du génie des temps en des individus illustres, bien qu'assurément favorisée par la distance, n'est pourtant pas une pure illusion de perspective. L'éloignement dégage et achève ces points de vue, mais ne les crée pas. Il est des représentans naturels et vrais pour chaque moment social; mais d'un peu loin seulement, le nombre diminue, le détail se simplifie, et il ne reste qu'une tête dominante : Corinne, vue d'un peu loin, se détache mieux au cap Misène.

La Révolution française, qui, en aucune de ses crises, n'a manqué de grands hommes, a eu aussi ses femmes héroïques ou brillantes dont le nom s'approprie au caractère de chacune des phases successives. L'ancienne société en finissant a eu ses vierges et ses captives qui se sont couronnées d'un vif éclat dans les geôles et sur les échafauds. La bourgeoisie en surgissant a produit bien vite ses héroïnes aussi et ses victimes. Plus tard, l'orage à peine s'enfuyant, des groupes célèbres de femmes se sont élancés, qui ont fêté l'époque du retour à la vie sociale, à l'opulence et aux plaisirs. L'Empire a eu également ses distinctions dans ce sexe, alors pourtant de peu d'influence. On retrouve à la Restauration quelque nom de femme supérieure qui la représente dans la meilleure partie de ses mœurs et dans la distinction modérée de ses nuances. Mais ces diverses renommées successives, qui s'attachent à chacune des phases de la Révolution, viennent, en quelque sorte, trouver leur place et se donner rendez-vous en une seule célébrité qui les comprend et les concilie toutes dans leur ensemble, qui participe de ce qu'elles eurent de brillant ou de dévoué, de poli ou d'énergique, de sentimental ou de viril, d'imposant, de spirituel et d'inspiré, en relevant de plus, en encadrant tous ces dons par le génie qui les fait valoir et les immortalise. Issue de souche réformatrice par son père, Mme de Staël se rallie par son éducation et sa première jeunesse aux salons de l'ancien monde. Les personnages parmi lesquels elle a grandi et qui sourirent à son précoce essor, sont tous ceux qui composent le cercle le plus spituel des dernières années d'autrefois. Lisant vers 1810, au temps de ses plus grandes persécutions, la correspondance de Mme du Deffant et d'Horace Walpole, elle se retrouvait singulièrement émue au souvenir de ce grand monde, dont elle avait connu beaucoup des personnages et toutes les familles. Si elle s'y fit remarquer dans sa première attitude par quelque chose de sentimental et d'extrêmement animé, à quoi se prenaient certaines aristocraties envieuses, c'est qu'elle était destinée à porter du mouvement et de l'imprévu partout où elle se serait trouvée. Mais même en se continuant dans ce cercle pacifique, sa vie en devenait déjà l'un des plus incontestés ornemens, et elle allait prolonger, sous une forme moins régulière et plus grandiose, cette galerie des salons

illustres de l'ancienne société française. Mme de Staël reproduit donc suffisamment en elle cette manière et ce charme d'autrefois. Mais elle ne s'en tient pas à cet héritage, car ce qui la distingue comme la plupart des génies, et plus éminemment qu'aucun autre, c'est l'universalité d'intelligence, le besoin de renouvellement, la capacité des affections. A côté des succès traditionnels et déjà classiques de Mme du Deffant, de Mme de Beauveau, qu'elle eut continués à sa manière en les rompant avec originalité, elle ne sent pas moins l'énergie récente, le génie plébéien et la virilité des ames républicaines. Les héroïsmes de Mme Roland et de Charlotte Corday la trouvent prête et sont à l'aise dans son cœur; ses délicatesses pour les autres nobles amitiés n'y perdent rien. Véritable sœur d'André Chénier en instinct de dévouement, elle a un cri d'éloquence pour la reine, comme lui pour Louis XVI; elle viendrait la défendre à la barre s'il y avait chance de la sauver. Elle subit bientôt, et dans son livre *De l'Influence des Passions,* elle exprime toute la tristesse du stoïcisme vertueux en ces temps d'oppression où l'on ne peut que mourir. Sous la période directoriale, ses écrits, sa conversation, sans exclure les qualités précédentes, admettent un ton plus sévère: elle soutient la cause de la philosophie, de la perfectibilité, de la république modérée et libre, tout comme l'aurait pu faire la veuve de Condorcet. C'est alors ou peu après dans la préface de la *Littérature considérée dans ses Rapports avec les Institutions sociales,* qu'elle exprimait cette mâle pensée: « Quelques vies de Plutarque, une lettre de Brutus à Cicéron, des paroles de Caton d'Utique dans la langue d'Addison, des réflexions que la haine de la tyrannie inspirait à Tacite,... relèvent l'ame que flétrissaient les évènemens contemporains. » Et cela ne l'empêche pas au même moment de se rouvrir et de se complaire à toutes les amitiés de l'ancien monde, à mesure qu'elles reparaissent de l'exil. Et, tout à côté, elle apprécie, elle accueille en son cœur la renommée de femme de ce temps la plus en vogue, la plus ornée et la plus pure; elle s'en entoure comme d'une guirlande, tandis que les *Lettres de Brutus* restent entr'ouvertes encore, et que M. de Montmorency lui sourit avec piété. Ainsi, tour à tour ou à la fois, le mouvement d'esprit des salons du XVIIIe siècle, la vigueur des espérances nouvelles et des fortes entreprises, la tristesse du patriotisme stoïque, comme le

retour aux gracieuses amitiés et l'accès aux modernes élégances, se mêlent ou se succèdent en cette ame aussi diverse que véritablement complète. — Et plus tard, à sa rentrée en France après l'Empire, dans les trop courtes années qu'elle vécut, la voilà qui saisit avec la même promptitude le sens des transactions nécessaires, et sa liaison plus fréquente dans les derniers temps, avec des personnes comme Mme de Duras, achève de placer en son existence toutes les teintes caractéristiques des phases sociales où elle a passé, depuis le salon à demi philosophique et novateur de sa mère jusqu'au royalisme libéral de la restauration. A la prendre sous ce point de vue, l'existence de Mme de Staël est dans son entier comme un grand empire qu'elle est sans cesse occupée, non moins que cet autre conquérant son contemporain et son oppresseur, à compléter et à augmenter. Mais ce n'est pas dans un sens matériel qu'elle s'agite; ce n'est pas une province après une province, un royaume après un autre, que son activité infatigable convoite et entasse. C'est dans l'ordre de l'esprit qu'elle s'épand sans cesse; c'est la multiplicité des idées élevées, des sentimens profonds, des relations enviables qu'elle cherche à organiser en elle, autour d'elle. Oui, en ses années de vie entière et puissante, instinctivement, et par l'effet d'une sympathie, d'une curiosité impétueuse, elle aspirait, on peut le dire avec éloge, elle aspirait à une vaste cour, à un empire croissant d'intelligence et d'affection, où rien d'important ou de gracieux ne fût omis, où toutes les distinctions de talent, de naissance, de patriotisme, de beauté, eussent leur trône sous ses regards : comme une impératrice de la pensée, elle aimait à enserrer dans ses libres domaines tous les apanages. Quand Bonaparte la frappa, il en voulait confusément à cette rivalité qu'elle affectait sans s'en rendre compte elle-même.

Le caractère dominant de Mme de Staël, l'unité principale de tous les contrastes qu'elle embrassait, l'esprit rapide et pénétrant qui circulait de l'un à l'autre et soutenait cet assemblage merveilleux, c'était à coup sûr la conversation, la parole improvisée, soudaine, au moment où elle jaillissait toute divine de la source perpétuelle de son ame : c'était là, à proprement parler, ce qui constituait pour elle *la vie,* mot magique qu'elle a tant employé, et qu'il faut employer si souvent à son exemple en parlant d'elle. Tous

les contemporains se montrent unanimes là-dessus. Il en est d'elle comme du grand orateur athénien; quand vous admirez, et que vous vous émouvez aux pages spirituelles ou brûlantes, quelqu'un toujours peut dire : Que serait-ce donc si vous l'aviez entendue elle-même ! Les adversaires et les critiques qui se servent volontiers d'une supériorité pour en combattre une autre dans tout grand individu trop complet à leurs yeux, qui prennent acte du talent déjà prouvé contre le talent nouveau auquel il prétend, rendent sur ce point à Mme de Staël un hommage intéressé et quelque peu perfide, égal, quoiqu'il en soit, à celui de ses admirateurs. Fontanes, en 1800, terminait les fameux articles du *Mercure* par ces mots : « En écrivant, elle croyait converser encore. Ceux qui l'écoutent ne cessent de l'applaudir : je ne l'entendais point quand je l'ai critiquée... » Long-temps, en effet, les écrits de Mme de Staël se ressentirent des habitudes de sa conversation. En les lisant, si courans et si vifs, on croirait souvent l'entendre. Des négligences seulement, des façons de dire ébauchées, des rapidités permises à la conversation et aperçues à la lecture, avertissent que le mode d'expression a changé et eût demandé plus de recueillement. Mais, quelles qu'aient été chez Mme de Staël la supériorité et la prédominence de sa conversation sur son style écrit, du moins par rapport à ses premiers ouvrages, il n'en est pas d'elle comme des grands hommes orateurs, improvisateurs, les Mirabeau, les Diderot, un peu pareils aux Talma, puissantes renommées qui eurent le sceptre et dont il reste des témoignages écrits bien inférieurs à leur action et à leur gloire. Elle a laissé assez d'œuvres durables pour témoigner dignement d'elle-même, et n'avoir pas besoin devant la postérité d'explications étrangères, ni du cortége des souvenirs contemporains. Peut-être, et M. de Châteaubriand l'a remarqué dans un jugement porté sur elle vers l'époque de sa mort, pour rendre ses ouvrages plus parfaits, il eût suffi de lui ôter un talent, celui de la conversation. Telle que nous la voyons réalisée pourtant, sa part d'écrivain est assez belle. Malgré les défauts de sa manière, a dit M. de Châteaubriand au même endroit, elle ajoutera un nom de plus à la liste des noms qui ne doivent point mourir. Ses écrits, en effet, dans l'imperfection même de beaucoup de détails, dans la succession précipitée des aperçus et le délié des mouvemens, ne

traduisent souvent que mieux sa pensée subtile, son ame respirante et agitée; et puis, comme art, comme poème, le roman de *Corinne*, à lui seul, présenterait un monument immortel. Artiste à un haut degré par *Corinne*, Mme de Staël demeure éminente en ses autres développemens, à titre de politique, de moraliste, de critique et d'écrivain de Mémoires. C'est cette vie une et variée, émanation de l'ame à travers les écrits, et qui ne circulait pas moins à l'entour et dans les circonstances de leur composition, que nous voudrions essayer d'évoquer, de concentrer par endroits, pour rendre aux autres l'impression sensible que nous nous en sommes formée. Nous savons combien il est délicat de faire accorder cette impression en partie conjecturale et déjà poétique avec celle de la réalité encore récente, combien les contemporains immédiats ont toujours quelque particularité à opposer à l'image qu'on veut concevoir de la personne qu'ils ont connue. Nous savons tout ce que nécessairement il y a dans une vie diverse, orageuse, d'infractions de détail au dessin général qu'on en recompose à distance. Mais ceci d'abord est bien moins une biographie, qu'une idée, un reflet de peinture morale sur la critique littéraire; et j'ai tâché d'ailleurs, dans les traits généraux de ce grand esprit, de tenir compte de beaucoup plus de détails et de souvenirs minutieux qu'il ne convenait d'en exprimer.

Mlle Germaine Necker, élevée entre la sévérité un peu rigide de sa mère et les encouragemens tantôt enjoués, tantôt éloquens de son père, dut pencher naturellement de ce dernier côté, et devint de bonne heure un enfant prodigieux. Elle avait sa place dans le salon, sur un petit tabouret de bois, près du fauteuil de Mme Necker, qui l'obligeait à s'y tenir droite; mais ce que Mme Necker ne pouvait contraindre, c'étaient les réponses de l'enfant aux personnages célèbres, tels que Grimm, Thomas, Raynal, Gibbon, Marmontel, qui se plaisaient à l'entourer, à la provoquer de questions, et qui ne la trouvaient jamais en défaut. Mme Necker de Saussure a peint à merveille ces commencemens gracieux dans l'excellente notice qu'elle a écrite sur sa cousine. Mlle Necker lisait donc des livres au-dessus de son âge, allait à la comédie, en faisait des extraits au retour; plus enfant, son principal jeu avait été de tailler en papier des figures de rois et de

reines, et de leur faire jouer la tragédie : ce furent là ses marionnettes comme Goëthe eut les siennes. L'instinct dramatique, le besoin d'émotion et d'expression, se trahissaient en tout chez elle. Dès onze ans, Mlle Necker composait des portraits, des éloges, suivant la mode d'alors. Elle écrivit à quinze ans des extraits de l'*Esprit des Lois*, avec des réflexions; à cet âge, en 1781, lors de l'apparition du Compte-rendu, elle adressa à son père une lettre anonyme où son style la fit reconnaître. Mais ce qui prédominait surtout en elle, c'était cette sensibilité qui, vers la fin du XVIIIe siècle et principalement par l'influence de Jean-Jacques, devint régnante sur les jeunes cœurs, et qui offrait un si singulier contraste avec l'analyse excessive et les prétentions incrédules du reste de l'époque. Dans cette revanche un peu désordonnée des puissances instinctives de l'ame, la rêverie, la mélancolie, la pitié, l'enthousiasme pour le génie, pour la nature, pour la vertu et le malheur; ces sentimens que la *Nouvelle Héloïse* avait propagés, s'emparèrent fortement de Mlle Necker, et imprimèrent à toute la première partie de sa vie et de ses écrits un ton ingénuement exagéré, qui ne laisse pas d'avoir son charme, même en faisant sourire. Cette disposition se montra tout d'abord dans son enthousiasme pour son père, enthousiasme que le temps et la mort ne firent qu'accroître, mais qui a sa source en ces premières années; c'était au point de paraître, en certains momens, comme jalouse de sa mère. Racontant, dans la vie de M. Necker, le long séjour qu'il fit à Paris, jeune et non marié encore, Mme de Staël a pu dire : « Quelquefois, en causant avec moi dans sa retraite, il repassait ce « temps de sa vie dont le souvenir m'attendrissait profondément, « ce temps où je me le représentais si jeune, si aimable, si seul! « ce temps où nos destinées auraient pu s'unir pour toujours, si le « sort nous avait créés contemporains. » Et plus loin, parlant de sa mère : « Il lui fallait l'être unique, elle l'a trouvé, elle a passé « sa vie avec lui. Dieu lui a épargné le malheur de lui survivre!... « elle a plus mérité que moi d'être heureuse. » Ce culte de Mme de Staël pour son père, c'est avec plus de solennité et certes non moins de profondeur l'inverse et le pendant du sentiment de Mme de Sévigné pour sa fille; on aime à rencontrer de si ardentes et de si pures affections chez de si brillans esprits. Quant à Mme de Staël,

on se rend mieux compte encore de cette chaleur et de cette durée du culte filial. Dans cette ruine successive, qui se fait en avançant, de toutes les illusions du cœur et de la pensée, un seul être mortel, un seul entre ceux anciennement aimés, était resté debout en son souvenir, sans atteinte, sans tache, sans diminution aucune ni infidélité au passé, et sur cette tête auguste reposaient, immortelles et déjà célestes, toutes les flammes, ailleurs évanouies, de sa jeunesse.

A cet âge d'exaltation, la rêverie, les combinaisons romanesques, le sentiment et les obstacles qu'il rencontre, la facilité à souffrir et à mourir, étaient, après le culte singulier pour son père, les plus chères occupations de son ame, de cette ame *vive et triste*, et qui ne *s'amusait que de ce qui la faisait pleurer*. Elle aimait écrire sur ces sujets de prédilection, et le faisait à la dérobée, ainsi que pour certaines lectures que Mme Necker n'eût pas choisies. Je me la figure dans le cabinet d'étude, sous les yeux de sa mère assise, elle debout, se promenant de long en large un volume à la main, et tour à tour lisant le livre de rigueur quand elle s'avançait vers sa mère, et puis reprenant le roman sentimental, quelque nouvelle de Mme Riccoboni peut-être, lorsqu'elle s'éloignait à pas lents. Elle disait plus tard que l'enlèvement de Clarisse avait été l'un des évènemens de sa jeunesse : mot charmant, une fois trouvé, qui résume tout un monde d'émotions premières; que ce soit à propos de *Clarisse* ou de quelque autre, chaque imagination poétique et tendre peut se redire cela. Le plus précoce des écrits imprimés de Mlle Necker, s'il était réellement d'elle, devrait être un volume intitulé : *Lettres de Nanine à Simphal*, que M. Beuchot paraît attribuer à notre auteur, mais qui fut désavoué dans le temps (1818). Ce petit roman, qui n'offre rien qu'une jeune personne exaltée et innocente n'ait pu imaginer, et dont le fonds ne diffère guère de *Sophie*, de *Mirza*, de *Pauline*, et autres productions du premier début, est d'une inexpérience de style et de composition plus grande encore. Je n'y ai trouvé à remarquer, comme ton de l'époque, comme couleur du paysage familier aux héroïnes de quatorze ans, que ces paroles de Nanine : « Je parvins hier matin à aller « au tombeau; j'y versai un torrent de ces larmes précieuses que « le sentiment et la douleur fournissent aux malheureux de mon

« espèce. Une grande pluie qui survint me fit croire la nature sen-
« sible à mes maux. Chaque feuille semblait pleurer avec moi. Les
« oiseaux semblaient interdits par mes gémissemens. Cette idée
« saisit tellement mon ame, que je fis tout haut à l'Éternel les plus
« véhémentes prières. Ne pouvant rester long-temps dans ce désert,
« je revins cacher ici ma tristesse, etc., etc. » *Sophie ou les Senti-mens secrets*, composé à vingt ans, vers 1786 ou même auparavant, est un drame en vers dont la scène se passe dans un jardin anglais, en vue d'une urne environnée de cyprès et d'arbres funèbres. Cécile, enfant de six ans, s'avançant vers la triste Sophie, qu'une passion silencieuse dévore, lui dit :

Pourquoi donc loin de nous restes-tu maintenant?
Mon père est inquiet.

SOPHIE.

Ton père?

CÉCILE.

Mon amie,
Il redoute pour toi de la mélancolie.
Explique-moi ce mot....

N'est-ce pas ainsi que Mlle Necker demanda un jour brusquement à la vieille maréchale de Mouchy ce qu'elle pensait de l'amour : folle histoire dont s'égayait tant M. Necker et dont sa fille aimait chaque fois à le faire ressouvenir. Il y avait, sinon dans les premiers écrits de Mme de Staël, du moins dans sa personne, une vivacité alliée à la tristesse, une spirituelle pétulance à côté de la mélancolie, une facilité piquante à saisir vite son propre ridicule et à en faire justice, qui la sauvait de toute fadeur, et qui attestait la vigueur saine du dedans. Les trois nouvelles, publiées en 95, et composées dix ans auparavant, *Mirza, Adélaïde et Théodore, Pauline*, ont tout-à-fait la même couleur que *Sophie*, et leur prose facile les rend plus attachantes. Ce sont toujours (que la scène se passe en Afrique chez les nègres ou au fond de nos parcs anglais), ce sont des infortunés que la sensibilité enveloppe d'un nuage, des amans que la nouvelle funeste d'une infidélité réduit à l'état d'ombres; c'est quelque tombeau qui s'élève au sein des bosquets. Je

crois, en lisant ces évanouissemens, ces morts si promptes, me retrouver avec les personnages, assez semblables, du bon abbé Prévost, ou plutôt je me promène véritablement dans les bosquets de Saint-Ouën où Mlle Necker égarait ses rêves, dans les jardins d'Ermenonville où tant de pélerinages allaient s'inspirer. Je comprends sous quelles allées ont erré, de quels ombrages sont sorties en pleurs Mmes de Montolieu et Cottin, et Mme Desbordes-Valmore. Ce ne devait être pour Mme de Staël qu'un séjour passager, une saison de sa première jeunesse. Plus tard,... bientôt,... brisée par le spectacle des passions publiques, avertie peut-être aussi par quelque blessure, elle sera en réaction contre elle-même, contre cette expansion extrême de la sensibilité. Dans son livre de l'*Influence des Passions*, elle essaiera de les combattre, elle les voudrait supprimer; mais son accent accusateur en est plein encore, et cette voix qui s'efforce ne paraît que plus émue. Tant d'appareil stoïque aboutit bien vite à *Delphine;* elle restera, toute sa vie, le génie le plus entraîné et le plus aimant.

M. de Guibert avait tracé de Mlle Necker, lorsqu'elle atteignait déjà sa vingtième année, un portrait brillant, cité par Mme Necker de Saussure. Ce morceau est censé traduit d'un poète grec, et exprime bien le goût de la société d'alors, celui du *Jeune Anacharsis*; les portraits du duc et de la duchesse de Choiseul ont été donnés, on le sait, par l'abbé Barthélemy, sous les noms d'Arsame et de Phédime. Voici quelques traits de celui de Zulmé par M. de Guibert : « Zulmé n'a que vingt ans, et elle est la prêtresse la plus célèbre « d'Apollon; elle est celle dont l'encens lui est le plus agréable, « dont les hymnes lui sont les plus chers.... Ses grands yeux noirs « étincelaient de génie, ses cheveux de couleur d'ébène retom- « baient sur ses épaules en boucles ondoyantes; ses traits étaient « plutôt prononcés que délicats, on y sentait quelque chose au- « dessus de la destinée de son sexe.... » J'ai eu moi-même sous les yeux un portrait peint de Mlle Necker, toute jeune personne; c'est bien ainsi : cheveux épars et légèrement bouffans, l'œil confiant et baigné de clarté, le front haut, la lèvre entr'ouverte et parlante, modérément épaisse en signe d'intelligence et de bonté; le teint animé par le sentiment; le cou, les bras nus, un costume léger, un ruban qui flotte à la ceinture, le sein respirant à pleine haleine;

telle pouvait être la Sophie de l'*Emile;* tel l'auteur des *Lettres sur Jean-Jacques* accompagnant l'admirable guide en son Elysée, s'excitant de chacun de ses pas, allant, revenant sans cesse, tantôt à côté et quelquefois en avant.

Les *Lettres sur Jean-Jacques,* composées dès 1787, sont, à vrai dire, le premier ouvrage de Mme de Staël, celui duquel il faut dater avec elle, et où se produisent, armées déjà de fermeté et d'éloquence, ses dispositions, jusque-là vaguement essayées. Grimm, dans sa Correspondance, donne des extraits de ce *charmant ouvrage* comme il l'appelle, dont il ne fut tiré d'abord qu'une vingtaine d'exemplaires, mais qui, malgré les réserves infinies de la distribution, ne put bientôt échapper à l'honneur d'une édition publique. Avant de donner des extraits du livre, le spirituel habitué du salon de Mme Necker vante et caractérise « cette jeune personne entou-« rée de toutes les illusions de son âge, de tous les plaisirs de la « ville et de la cour, de tous les hommages que lui attirent la gloire « de son père et sa propre célébrité, sans compter encore un désir « de plaire tel qu'il suppléerait seul peut-être tous les moyens « que lui ont prodigués la nature et le destin. » Les *Lettres sur Jean-Jacques* sont un hommage de reconnaissance envers l'auteur admiré et préféré, envers celui même à qui Mme de Staël se rattache le plus immédiatement. Assez d'autres dissimulent avec soin, taisent ou critiquent les parens littéraires dont ils procèdent. Il est d'une noble candeur de débuter en avouant, en célébrant celui de qui on s'est inspiré, des mains duquel on a reçu le flambeau, celui d'où nous est venu ce large fleuve de la belle parole dont autrefois Dante remerciait Virgile : Mme de Staël, en littérature aussi, avait de la passion filiale. Les *Lettres sur Jean-Jacques* sont un hymne, mais un hymne nourri de pensées graves, en même temps que varié d'observations fines, un hymne au ton déjà mâle et soutenu, où Corinne se pourra reconnaître encore après être redescendue du Capitole. Tous les écrits futurs de Mme de Staël en divers genres, romans, morale, politique, se trouvent d'avance présagés dans cette rapide et harmonieuse louange de ceux de Rousseau, comme une grande œuvre musicale se pose, entière déjà de pensée, dans son ouverture. Le succès de ces lettres, qui répondaient au mouvement sympathique du temps, fut universel.

Grimm parle également (mais d'après un manuscrit communiqué), et donne un extrait de l'*Eloge de M. de Guibert* (1789), imprimé seulement depuis dans l'édition des œuvres complètes. L'enthousiasme de Mme de Staël ne va pas moins haut pour l'objet de cet éloge que tout à l'heure il n'éclatait pour Jean-Jacques, bien qu'un tel sentiment puisse sembler ici moins motivé; mais elle a semé dans cet écrit les vues politiques hardies et neuves, en y prodiguant trop l'apothéose et la croyance au génie. A travers son exagération pathétique, qu'elle prend pour de la *modération*, elle réussit, quoi qu'il en soit, à nous faire estimer et plaindre ce personnage, fort admiré et fort envié en son temps, tout simplement oublié depuis, et qui ne vivra désormais un peu que par elle. M. de Guibert, dans son discours de réception à l'Académie, répéta nombre de fois le mot de *gloire*, trahissant par là involontairement, dit-elle, sa passion auguste. Pour moi, je sais gré à cet esprit noblement ambitieux, à cet homme de génie manqué, d'avoir conçu, l'un des premiers, les idées et les moyens de réforme, les états-généraux, la milice citoyenne; mais je lui sais gré surtout d'avoir auguré avec certitude et exprimé à l'avance, sous les traits de Zulmé, les grandeurs futures de Corinne. Les succès de littérature et de monde attirèrent dès ce temps à Mme de Staël le persiflage des esprits railleurs, comme nous les verrons plus tard se liguer de nouveau contre elle, à l'époque de 1800. Champcenets et Rivarol, qui avaient donné le *petit Dictionnaire des grands Hommes* en 1788, firent, deux ans après, un autre *petit Dictionnaire des grands Hommes de la Révolution*, et le dédièrent *à la baronne de Staël, ambassadrice de Suède auprès de la Nation*. Cette épître atteignit du premier coup le diapason du ton auquel furent montées la plupart des critiques venues dans la suite. Rivarol et Champcenetz possédaient bien en effet le tour d'ironie dont plus tard les Fiévée, les Hoffmann et autres firent preuve contre Mme de Staël. Mais dès lors, au dire de Grimm, l'objet de ces satires avait su se placer à une hauteur où de pareils traits ne portaient pas. — Les terribles évènemens de la révolution française vinrent couper court à cette première partie d'une vie littéraire si brillamment accueillie, et suspendre, utilement je le crois, pour la pensée, le tourbillon mondain qui ne laissait pas de trève.

Malgré sa croyance absolue en M. Necker, malgré l'adoption complète et la revendication définitive qu'elle fit des idées politiques de son père dans le livre des *Considérations sur la Révolution française*, il faut noter que Mme de Staël, jeune, enthousiaste, se hasardait alors plus loin que lui dans la même route. Elle ne se tenait pas aux combinaisons de la constitution anglaise ; elle allait aussi avant sur bien des points que les royalistes constitutionnels de la plus vive génération, tels que MM. de Narbonne, de Montmorency, et M. de Lafayette lui-même. En un mot, s'il fallait dès-lors assigner une ligne politique à une pensée si traversée et si balancée par les affections, ce serait moins encore dans le groupe de MM. Malouet, Mounier et Necker, qu'on devrait, pour être exact, se représenter Mme de Staël, que dans celui des royalistes constitutionnels de 91, avec lesquels seulement elle s'arrêta. On peut voir d'elle, au reste, un article de journal conservé dans ses œuvres, seule expression écrite de son opinion à cette époque : elle y juge Mirabeau mort, d'un ton de faveur qu'elle a depuis retracté.

Mme de Staël quitta Paris, non sans danger, après le 2 septembre. Elle passa l'année de la Terreur au pays de Vaud, avec son père et quelques amis réfugiés, M. de Montmorency, M. de Jaucourt. De ces terrasses de Coppet, au bord du lac de Genève, sa plus fixe méditation était de comparer l'éclatant soleil et la paix de la nature avec les horreurs partout déchaînées de la main des hommes. A part ce cri éloquent de pitié qu'elle fit entendre pour la reine, à part une épître en vers *au Malheur*, son talent observa un religieux silence : on entendait de loin, aussi sourds et pressés qu'un bruit de rames sur le lac, les coups réguliers de la machine sur l'échafaud. L'état d'oppression et d'angoisse où Mme de Staël resta durant ces mois funestes ne lui permettait, dans les intervalles de son actif dévouement pour les autres, que de désirer la mort pour elle, d'aspirer à la fin du monde et de cette race humaine si perdue : « Je me serais reproché, dit-elle, jusques à la pensée, comme trop indépendante de la douleur. » Le 9 thermidor lui rendit cette faculté de pensée, plus énergique après l'accablement ; et le prompt usage qu'elle en fit fut d'écrire ses *Réflexions sur la Paix extérieure et intérieure*, dont la première partie s'adresse *à M. Pitt*, et la seconde *aux Français*. Dans celle-ci principalement, un mélange de

commisération profonde et de justice déjà calme, l'appel de toutes les opinions non fanatiques à l'oubli, à la conciliation; la crainte des réactions imminentes et de *tous les extrêmes renaissant les uns des autres*; ces sentimens aussi généreux qu'opportuns marquent à la fois l'élévation de l'ame et celle des vues. Il y a une inspiration antique dans cette figure de jeune femme qui s'élance pour parler à un peuple, le pied sur des décombres tout fumans. Il y a de plus une grande sagacité politique et une entente de la situation réelle, dans les conseils déjà mûrs qui lui échappent sous cet accent passionné. Témoin des succès audacieux du fanatisme, Mme de Staël le déclare la plus redoutable des forces humaines; elle l'estime inévitable dans la lutte et nécessaire au triomphe en temps de révolution; mais elle le voudrait à présent circonscrire dans le cercle régulier qui s'est fait autour de lui. Puisque ce fanatisme se portait sur la forme républicaine qu'il a enfin obtenue, elle convie tous les esprits sages, tous les amis d'une liberté honnête, quel que soit leur point de départ, à se réunir sincèrement en cette nouvelle enceinte; elle conjure les cœurs saignans de ne pas se soulever contre un fait accompli : « Il me semble, dit-elle, que la vengeance « (si même elle est nécessaire aux regrets irréparables) ne peut « s'attacher à telle ou telle forme de gouvernement, ne peut faire « désirer des secousses politiques qui portent sur les innocens « comme sur les coupables. » Il n'est pas en révolution de période plus heureuse, selon elle, c'est-à-dire plus à la merci des efforts et des sacrifices intelligens, que celle où le fanatisme s'applique à vouloir l'établissement d'un gouvernement dont on n'est plus séparé, si les esprits sages y consentent, par aucun nouveau malheur. On voit qu'elle traite le fanatisme tout-à-fait comme une force physique, comme elle parlerait de la pesanteur, par exemple : grande preuve d'un esprit ferme le lendemain d'une ruine! Persuadée qu'on n'agit que sur les opinions mixtes, Mme de Staël se montre surtout préoccupée dans cet écrit de convaincre les Français de sa ligne, les anciens royalistes constitutionnels, et de les rallier franchement à l'ordre de choses établi, pour qu'ils y influent et le tempèrent sans essayer de l'entraver : « Il est bien différent, « leur dit-elle, de s'être opposé à une expérience aussi nouvelle que « l'était celle de la république en France, alors qu'il y avait tant

« de chances contre son succès, tant de malheurs à supporter pour « l'obtenir; ou de vouloir, par une présomption d'un autre genre, « faire couler autant de sang qu'on en a déjà versé pour revenir « au seul gouvernement qu'on juge possible, la monarchie. » De telles conclusions, on le sent, durent paraître trop républicaines à beaucoup de ceux à qui elles allaient; elles durent aussi le sembler trop peu aux purs conventionnels et aux républicains par conviction. Dans les autres écrits qu'elle publia jusqu'en 1805, Mme de Staël, nous le verrons, se rattacha de plus en plus près à cette forme de gouvernement et aux conditions essentielles qui la pouvaient maintenir. La plupart des principes philosophiques, qui tendaient à leur développement sous la constitution de l'an III bien comprise et mieux respectée, trouvèrent un brillant organe en elle durant cette période, assez mal appréciée, de sa vie politique et littéraire. Ce ne fut que plus tard, et surtout vers la fin de l'Empire, que l'idée de la constitution anglaise la saisit.

Dans le volume de morceaux détachés que Mme de Staël publia en 95, on rencontre, outre trois nouvelles qui datent de sa première jeunesse, un charmant *Essai sur les Fictions*, composé plus récemment, et une *Épître au Malheur* ou *Adèle et Édouard*, petit poème écrit sous le coup même de la Terreur. Il est remarquable que, dans cette situation extraordinaire où toutes les facultés habituelles de son talent demeuraient suspendues et comme anéanties, une idée de chant, de poème, lui soit seule venue en manière d'entretien et de soulagement : tant la poésie en vers répond effectivement à la souffrance la plus intérieure, en est la plainte instinctive, l'harmonieux soupir naturellement désiré; tant ce langage aux souveraines douceurs excellerait, quand tout le reste se tait, à exprimer et à épancher nos larmes. Mais dans ce poème en vers, comme dans les autres tentatives du même genre, telles que *Jeanne Gray* et *Sophie*, l'intention chez Mme de Staël vaut mieux que la réussite. Ainsi, en cette épître, d'après le sentiment dominant qui l'affectait, et que nous avons indiqué déjà, elle s'écrie :

Souvent les yeux fixés sur ce beau paysage
Dont le lac avec pompe agrandit les tableaux,
Je contemplais ces monts qui, formant son rivage,

Peignent leur cime auguste au milieu de ses eaux :
Quoi ! disais-je, ce calme où se plaît la nature
Ne peut-il pénétrer dans mon cœur agité ?
Et l'homme seul, en proie aux peines qu'il endure,
De l'ordre général serait-il excepté ?

Ce sentiment du désaccord de la nature glorieuse et en fête avec les souffrances et la mort de l'homme a inspiré des accens d'amertume ou de mélancolie à la plupart des poètes de nos jours : à Byron dans le début magnifiquement ironique du second chant de *Lara* (1) ; à Shelley vers la fin si contristée d'*Alastor* (2) ; à M. de Lamartine dans le *dernier Pélerinage de Childe-Harold* (3) ; à M. Hugo en l'un des *Soleils couchans* de ses *Feuilles d'automne* (4). Corinne elle-même, au cap Misène, n'a-t-elle pas repris cette haute inspiration : « O Terre toute baignée de sang et de larmes, tu n'as jamais « cessé de produire et des fruits et des fleurs ! Es-tu donc sans pitié « pour l'homme ? et sa poussière retournerait-elle dans ton sein « maternel sans le faire tressaillir ? » D'où vient maintenant qu'un poète par l'ame et par l'expression, comme l'était Mme de Staël, abordant en vers un sentiment si profond chez elle, l'ait prosaïquement rendu ? Cela tiendrait-il, comme le dit Mme Necker de Saussure, à ce que, le mécanisme de la versification s'étant tellement perfectionné en France, le travail qu'il exige amortit la verve quand on n'y est pas suffisamment habitué ? Cela tiendrait-il, comme un critique moins indulgent l'a conjecturé, à ce que, ne s'assujettissant

(1) But mighty Nature bounds as from her birth, etc.
(*Lara*, cant. II.)

(2) . . . . . and mighty Earth,
From sea and mountain, city and wilderness, etc.
(*Alastor.*)

(3) Triomphe, disait-il, immortelle Nature, etc.
(Dernier chant de *Childe-Harold*, XLII.)

(4) Je m'en irai bientôt au milieu de la fête,
Sans que rien manque au Monde immense et radieux.
(*Feuilles d'Automne*, XXXV.)

En comparant les quatre poètes sur cette même pensée, on saisira bien le caractère différent de leur inspiration habituelle.

presque jamais, même dans sa prose, à un rigoureux enchaînement, Mme de Staël était peut-être, parmi les contemporains, la personne la moins propre à recevoir avec résignation et à porter avec grace le joug de la rime? — Mais d'abord, on voit des écrivains éminens, très sévères, très accomplis et très artistes dans leur prose, n'être pas plus avancés, grace à ces fortes habitudes, pour atteindre à l'expression savante et facile en vers. Et d'autre part, un des plus harmonieux et grands poètes que nous ayons ne nous offre-t-il pas la singularité d'être volontiers un des plus négligens écrivains, un des moins laborieux à ses vers comme à sa prose? Il vaut mieux reconnaître qu'indépendamment des habitudes et des tours acquis, le talent de poésie est en nous un don comme le chant. Ceux que la Muse a voués à ces belles régions y arrivent comme sur des ailes. Chez Mme de Staël, aussi bien que chez Benjamin Constant, les essais en ce genre furent médiocres. Leur pensée si libre, si distinguée, dans la prose, n'emportait jamais, à l'origine, cette forme ailée du vers, qui, pour être véritablement sacrée, doit naître et partir avec la pensée même.

Toutes les facultés de Mme de Staël reçurent, du violent orage qu'elle venait de traverser, une impulsion frémissante, et prirent dans tous les sens un rapide essor. Son imagination, sa sensibilité, sa pénétration d'analyse et de jugement, se mêlèrent, s'unirent, et concoururent aussitôt sous sa plume en de mémorables écrits. L'*Essai sur les Fictions,* composé alors, renferme déjà toute la poétique de *Delphine.* Froissée par le spectacle de la réalité, l'imagination de Mme de Staël se reporte avec attendrissement vers des créations meilleures et plus heureuses, vers des peines dont le souvenir du moins et les récits font couler nos plus douces larmes. Mais, en même temps, c'est pour le véritable roman naturel, pour l'analyse et la mise en jeu des passions humaines, que Mme de Staël se prononce entre toutes les fictions; elle les veut sans mythologie, sans allégorie, sans surnaturel fantastique ou féerique, sans but philosophique trop à découvert. Clémentine, Clarisse, Julie, Werther, ces témoins de la toute-puissance du cœur, comme elle les appelle, sont cités en tête des consolateurs chéris : il est aisé de prévoir, à l'émotion qui la saisit en les nommant, qu'il leur naîtra bientôt quelque sœur. Une note de cet *Essai* mentionne avec éloge

l'*Esprit des Religions*, ouvrage commencé dès-lors par Benjamin Constant, et publié seulement trente ans plus tard. Mme de Staël en avait connu pour la première fois l'auteur en Suisse, vers septembre 94; elle avait lu quelques chapitres de ce livre qui, au début, dans la conception primitive, remarquons-le en passant, était beaucoup plus *philosophique* et plus d'accord avec les résultats d'analyse du XVIIIe siècle qu'il n'est devenu depuis. — L'*Essai sur les Fictions* nous offre déjà, dans sa rapidité spirituelle, une foule de ces mots vifs, courus et profonds, de ces touches délicieuses de sentiment, comme il n'en échappe qu'à Mme de Staël, et qui lui composent, à proprement parler, sa poésie à elle, sa mélodie rêveuse; elle avait, en les prononçant, des larmes jusque dans les notes brillantes de la voix. Ce sont des riens dont l'accent surtout nous frappe, comme par exemple : *Dans cette vie qu'il faut passer plutôt que sentir*, etc... *Il n'y a sur cette terre que des commencemens...* et cette pensée si applicable à ses propres ouvrages : « Oui, il a raison le livre qui donne seulement un jour de distraction à la douleur, il sert aux meilleurs des hommes. »

Mais ce genre d'inspiration sentimentale, ce mystérieux reflet sorti des profondeurs du cœur, éclaire tout entier le livre de l'*Influence des Passions*, et y répand un charme indéfinissable qui, pour certaines natures douloureuses, et à un certain âge de la vie, n'est surpassé par l'impression d'aucune autre lecture, ni par la mélancolie d'Ossian, ni par celle d'Obermann. Les premières pages du livre sont très remarquables, en outre, sous le point de vue politique. L'auteur, en effet, qui n'a traité au long que de l'influence des passions sur le bonheur des individus, avait dessein d'approfondir en une seconde partie l'influence des mêmes mobiles sur le bonheur des sociétés, et les questions principales que présageait cette immense recherche sont essayées et soulevées dans une introduction éloquente. Aux prises tout d'abord avec le souvenir du passé monstrueux qui la poursuit, Mme de Staël s'écrie qu'elle n'y veut pas revenir en idée : « A cette affreuse image, tous « les mouvemens de l'ame se renouvellent; on frisonne, on s'en- « flamme, on veut combattre, on souhaite de mourir. » Les générations qui viennent pourront étudier à froid ces deux dernières années; mais elle, elle ne veut pas y rentrer, même par le raison-

nement; elle se tourne donc vers l'avenir; elle sépare les idées généreuses d'avec les hommes néfastes, et dégage certains principes de dessous les crimes dont on les a souillés; elle espère encore. Son jugement sur la constitution anglaise est formel : elle croit qu'on peut désormais se passer en France des fictions consacrées par cet établissement aristocratique de nos voisins. Elle est, non pour l'antagonisme et l'équilibre des pouvoirs, mais pour leur concours en une même direction, bien qu'avec des degrés de vitesse différens. Dans toutes les sciences, dit-elle, on débute par le plus composé pour arriver au plus simple; en mécanique, on avait les rouages de Marly avant l'usage des pompes. « Sans vouloir faire « d'une comparaison une preuve, peut-être, ajoute-t-elle, lorsqu'il « y a cent ans, en Angleterre, l'idée de la liberté reparut dans le « monde, l'organisation combinée du gouvernement anglais était « le plus haut point de perfection où l'on pût atteindre alors; mais « aujourd'hui des bases plus simples peuvent donner en France, « après la révolution, des résultats pareils à quelques égards, et « supérieurs à d'autres. » La France doit donc persister, selon elle, dans cette grande expérience dont le désastre est passé, dont l'espoir est à venir. « Laissez-nous, dit-elle à l'Europe, laissez-« nous en France combattre, vaincre, souffrir, mourir dans nos « affections, dans nos penchans les plus chers, renaître ensuite, « peut-être, pour l'étonnement et l'admiration du monde!.... « N'êtes-vous pas heureux qu'une nation tout entière se soit placée « à l'avant-garde de l'espèce humaine pour affronter tous les pré-« jugés, pour attaquer tous les principes? » Marie-Joseph Chénier aurait dû se souvenir de tant de passages inspirés par le libre génie de ces années d'espérance, plutôt que de se prendre, comme il l'a fait (*Tableau de la Littérature*), à un mot douteux échappé sur Condorcet. Vers la fin de l'introduction, Mme de Staël revient à l'influence des passions individuelles, à cette science du bonheur moral, c'est-à-dire *d'un malheur moindre*, et elle achève en éloquence attendrissante. Le besoin de dévouement et d'expansion, la pitié née des peines ressenties, la prévenance et la sollicitude à soulager, s'il se peut, les douleurs de tous et de chacun, comment dirai-je? la maternité compatissante du génie pour toutes les infortunes des hommes, y éclate, y déborde en paroles dont on ne

saurait qualifier le timbre et l'accent. Nulle part aussi visiblement que dans ces admirables pages, Mme de Staël ne s'est montrée ce qu'elle restera toute sa vie, un génie cordial et bon. Il y avait dans ses écrits, dans sa conversation, dans toute sa personne, une émotion salutaire, améliorante, qui se communiquait à ceux qui l'entendaient, qui se retrouve et survit pour ceux qui la lisent. Bien différente des génies altiers d'homme ou de femme, des Lara, des Lélia (je parle de *Lélia* seulement, et non pas de vous, ô *Geneviève!* ô *Lavinia!*), rien chez elle d'arrogant ni d'ironique contre la pauvre humanité. Malgré son goût pour les types incomparables qui font saillie dans ses romans, elle croyait à l'égalité de la famille humaine; Mme Necker de Saussure nous apprend que, même à l'égard des facultés intellectuelles, elle estimait que c'était assez peu de chose au fond, une assez petite disproportion originelle, qui constituait la supériorité des talens éminens sur la moyenne des hommes. Mais, qu'il y ait théorie ou non chez elle, son mouvement naturel n'attend pas; sa voix qui s'empresse fait d'abord appel à toutes les bonnes puissances, les réchauffe en nous et les vivifie. L'effet de sa parole est toujours sociable, conciliant, allant à l'amour de nos semblables. Elle a exprimé dans ce livre de l'*Influence des Passions* bien des idées qui sont aussi dans les *Considérations sur la Révolution française*, de M. de Maistre, écrites et publiées précisément à la même date. Mais quelle différence de ton! Le patricien méprisant, l'orthodoxe paradoxal et dur, se plaît à montrer aux contemporains et aux victimes leurs *neveux qui danseront sur leurs tombes*. Cette cervelle puissante juge les désastres à froid et avec une offensante rigidité. Mme de Staël, à travers quelques vapeurs d'illusions, pénètre souvent les choses aussi avant que M. de Maistre, mais comme un génie ému et qui en fait partie. Je n'analyserai pas le livre : qu'on relise seulement le chapitre *de l'Amour*, c'est l'histoire intime, à demi palpitante et voilée, de tout ce cœur de trente ans, telle qu'il nous suffit de la savoir. On y entend autour de soi mille échos de pensées qu'on n'oubliera plus; un mot, entre autres, m'est resté, que je redis souvent : *La vie de l'ame est plus active que sur le trône des Césars*. Si l'on me voit tant m'arrêter à ces plus anciens écrits de Mme de Staël, au livre de l'*Influence des Passions*, et bientôt à celui *de la*

Littérature, c'est qu'à moi-même Mme de Staël m'est apparue pour la première fois par là; c'est que je les ai lus, surtout l'*Influence*, non pas à vingt-cinq ans comme elle le veut, mais plus tôt, à cet âge où tout est simple, rigoureux, en politique, en amour, et plein de solennelles résolutions; où, en se croyant le plus infortuné des êtres, on rêve ardemment le progrès et la félicité du monde; à cet âge, de plus en plus regretté, où l'excès des espérances confuses, des passions troublantes, se dissimule sous un stoïcisme qu'on croit éternel, et où l'on renonçait si aisément à tout, parce qu'on était à la veille de tout sentir. Même aujourd'hui, ces deux ouvrages de Mme de Staël, l'*Influence des Passions* et le livre *de la Littérature*, me semblent les illustres produits tout à fait particuliers à une époque qui eut sa gloire, à l'époque directoriale ou, pour mieux dire, de la Constitution de l'an III. Ils n'eussent pu être écrits auparavant; ils n'eussent pu l'être ensuite sous l'Empire. Ils me représentent, sous un air de jeunesse, la poésie et la philosophie exaltées, enthousiastes et pures de cette période républicaine, le pendant en littérature d'une marche de Moreau sur le Rhin ou de quelque premier combat d'Italie. M. de Châteaubriand et tout le mouvement réactionnaire de 1800 ne s'étaient pas produits encore. Mme de Staël seule propageait le sentiment et le spiritualisme poétiques, mais au centre de la philosophie et du siècle.

Le livre *de l'Influence des Passions* obtint un favorable accueil : le *Mercure*, non encore restauré comme il le fut en 1800, en donna des extraits accompagnés de critiques bienveillantes. Mme de Staël était revenue à Paris dès l'année 95, et elle ne cessa, jusqu'à son exil, d'y faire de fréquens et longs séjours. Nous n'avons pas à nous occuper en détail de sa conduite politique, dont elle a tracé la ligne principale dans ses *Considérations sur la Révolution française*, et il serait peu sûr de vouloir suppléer avec des particularités de source équivoque à ce qu'elle n'a pas dit. Mais dans un morceau très distingué et très spirituel sur Benjamin Constant, que cette *Revue* même a publié (1), il a été donné, de Mme de Staël et de ses relations d'alors, une idée inexacte, assez conforme du reste à un préjugé répandu, et que pour ces motifs nous ne pouvons nous

(1) *Revue des deux Mondes*, 1833, Ier volume, p. 185.

empêcher de rectifier. Le salon de Mme de Staël, à Paris, est représenté comme le centre d'une coterie de mécontens, d'hommes blasés de l'ancien et du nouveau régime, incompatibles avec une république pure et hostiles à l'établissement intègre qu'on allait, si vainement, essayer. Benjamin Constant y apparaît, au contraire, dans la candeur du noviciat, enclin de sentimens vers les républicains modérés, vers ces mêmes *patriotes* qu'on lui peint dans le salon de Mme de Staël comme des ames sanguinaires. Exact et bien dirigé en ce qui touche les sentimens politiques de Benjamin Constant, l'ingénieux écrivain n'a pas rendu la même justice à Mme de Staël. Quel qu'ait pu être, en effet, le mélange inévitable de son salon, comme de tous les salons à cette époque bigarrée, les vœux manifestes qu'elle formait n'étaient pas dans un autre sens que l'honorable et raisonnable tentative de l'établissement de l'an III. Sans nous en tenir à ce qu'elle exprime là-dessus dans ses *Considérations*, qu'on pourrait soupçonner d'arrangement à distance, nous ne voulons pour preuve que ses écrits de 95 à 1800, et les résultats ostensibles de ses actes. En général, il y a deux sortes de personnes qu'il ne faut jamais consulter ni croire, quand il s'agit des relations et du rôle de Mme de Staël durant cette période; d'une part, les royalistes restés fidèles à leurs vieilles rancunes; ceux-ci l'accusent d'alliances monstrueuses, de jacobinisme presque, d'adhésion au 18 fructidor, que sais-je? — D'autre part, ceux dont on ne doit pas moins récuser le témoignage à son sujet, ce sont les conventionnels, plus ou moins ardens, qui, favorables eux-mêmes au 18 fructidor, puis adhérens au 18 brumaire, ont finalement servi l'Empire : ils n'ont jamais rencontré cette femme insoumise que dans des rangs opposés. Les amis politiques, les plus vrais, de Mme de Staël, à cette époque, doivent se chercher dans le groupe éclairé et modéré où figurent Lanjuinais, Boissy-d'Anglas, Cabanis, Garat, Daunou, Tracy, Chénier. Elle les estimait, les recherchait; sa liaison avec quelques-uns d'entre eux était assez grande. A partir du 18 brumaire, un intérêt plus vif s'y mêla; l'opposition de Benjamin Constant au Tribunat devint un dernier nœud de rapprochement. Lorsque le livre *de la Littérature*, en 1800, et *Delphine*, en 1803, parurent, ce fut seulement parmi cette classe d'amis politiques, nous le verrons, qu'elle trouva de

zélés défenseurs contre le déchaînement et la virulence du parti contraire. Après cela, hâtons-nous de le dire, nous ne voulons faire, à aucun moment, Mme de Staël plus circonscrite en matière de pensée, plus circonspecte en matière de relations, plus exclusive enfin qu'elle ne l'a réellement été. Elle a toujours été précisément le contraire d'être *exclusive*. En même temps que sa jeune et mâle raison se déclarait pour cette cause républicaine, son esprit, ses goûts sympathisaient par mille côtés avec des opinions et des sentimens d'une autre origine, d'une nature ou plus frivole ou plus délicate, mais profondément distincte. C'est un honneur, et un peu son faible, d'avoir pu ainsi allier les contraires. Si Garat, Cabanis, Chénier, Ginguené, Daunou, se réunissaient à dîner chez elle avec Benjamin Constant une fois par semaine ou plutôt par *décade* (on disait encore ainsi), les neuf autres jours étaient destinés à d'autres amis, à d'autres habitudes de société, à des nuances de sentiment qui ne faisaient jamais invasion dans les teintes plus sévères. Tout cela, je le crois bien, avait pour elle un certain ordre, une certaine hiérarchie peut-être : M. de Montmorency ou tel autre du même monde ne se serait jamais rencontré, par hasard, chez elle, le jour où les écrivains de la *Décade philosophique* y dînaient réunis. Ginguené en faisait parfois la remarque en s'en revenant, et ne se montrait pas trop satisfait de ces séparations exactes, un peu suspectes, à son gré, d'aristocratie. Ses compagnons le ramenaient bientôt à plus de tolérance : l'amabilité élevée, le charme sérieux de Mme de Staël maintenait tout.

Le livre *de la Littérature considérée dans ses Rapports avec les Institutions sociales* parut en 1800, un an environ avant cette autre publication rivale et glorieuse qui se présageait déjà sous le titre de *Beautés morales et poétiques de la Religion chrétienne*. Quoique le livre *de la Littérature* n'ait pas eu depuis lors le retentissement et l'influence directe qu'on aurait pu attendre, ce fut dans le moment de l'apparition un grand évènement pour les esprits, et il se livra à l'entour un violent combat. Nous tâcherons d'en retracer la scène, les accidens principaux, et d'en ranimer quelques acteurs du fond de ces vastes cimetières appelés *journaux*, où ils gisent presque sans nom.

On a souvent fait la remarque du désaccord frappant qui règne entre les principes politiques avancés de certains hommes et leurs

principes littéraires opiniâtrément arrêtés. Les libéraux et républicains se sont toujours montrés assez religieusement classiques en théorie littéraire, et c'est de l'autre côté qu'est venue principalement l'innovation poétique, l'audace brillante et couronnée. Le livre *de la Littérature* était destiné à prévenir ce désaccord fâcheux, et l'esprit qui l'a inspiré aurait certes porté fruit à l'entour, si les institutions de liberté politique, nécessaires à un développement naturel, n'avaient été brusquement rompues, avec toutes les pensées morales et littéraires qui tendaient à en ressortir. En un mot, des générations jeunes, si elles avaient eu le temps de grandir sous un régime honnêtement directorial, ou modérément consulaire, auraient pu développer en elles cette inspiration renouvelée, poétique, sentimentale, et pourtant d'accord avec les résultats de la philosophie et des lumières modernes, tandis qu'il n'y a eu de mouvement littéraire qu'à l'aide d'une réaction catholique, monarchique et chevaleresque, qui a scindé de nobles facultés dans la pensée moderne : le divorce n'a pas cessé encore.

L'idée que Mme de Staël ne perd jamais de vue dans cet écrit, c'est celle du génie moderne lui-même, toutes les fois qu'il marche, qu'il réussit, qu'il espère; c'est la perfectibilité indéfinie de l'espèce humaine. Cette idée, qui se trouve déjà éclose chez Bacon quand il disait : *Antiquitas sœculi, juventus mundi*; que M. Leroux (*Revue Encyclopédique*, mars 1833) a démontrée explicite au sein du XVIIe siècle, par plus d'un passage de Fontenelle et de Perrault, et que le XVIIIe siècle a propagée dans tous les sens jusqu'à Turgot, qui en fit des discours latins en Sorbonne, jusqu'à Condorcet qui s'enflammait pour elle à la veille du poison, cette idée anime énergiquement et dirige Mme de Staël : « Je ne pense pas, dit-elle, que « ce grand œuvre de la nature morale ait jamais été abandonné; « dans les périodes lumineuses comme dans les siècles de ténèbres, « la marche graduelle de l'esprit humain n'a point été interrom- « pue. » Et plus loin : « En étudiant l'histoire, il me semble qu'on « acquiert la conviction que tous les évènemens principaux tendent « au même but, la civilisation universelle... » — « J'adopte de toutes « mes facultés cette croyance philosophique : un de ses principaux « avantages, c'est d'inspirer un grand sentiment d'élévation. » Mme de Staël n'assujétit pas à la loi de perfectibilité les beaux-arts,

ceux qui tiennent plus particulièrement à l'imagination ; mais elle croit au progrès surtout dans les sciences, la philosophie, l'histoire même, et aussi, à certains égards, dans la poésie qui, de tous les arts étant celui qui se rattache le plus directement à la pensée, admet chez les modernes un accent plus profond de rêverie, de tristesse, et une analyse des passions inconnue aux anciens : de ce côté se déclare sa prédilection pour Ossian, pour Werther, pour l'Héloïse de Pope, la Julie de Rousseau, et Aménaïde dans *Tancrède*. Les nombreux aperçus sur la littérature grecque, très contestables par la légèreté des détails, aboutissent à un point de vue général qui reste vrai à travers les erreurs ou les insuffisances. Le caractère imposant, positif, éloquemment philosophique, de la littérature latine, y est fermement tracé : on sent que, pour en écrire, elle s'est, de première main, adressée à Salluste, à Cicéron, et qu'elle y a saisi des conformités existantes ou possibles avec l'époque contemporaine, avec le génie héroïque de la France. L'influence du christianisme sur la société, lors du mélange des nouveaux-venus Barbares et des Romains dégénérés, n'est pas du tout méconnue, mais cette appréciation, cet hommage, ne sortent pas des termes philosophiques. Une idée neuve et féconde, fort mise en œuvre dans ces derniers temps, développée par le Saint-Simonisme et ailleurs, appartient en propre à Mme de Staël : c'est que, par la révolution française, il y a eu véritable invasion de barbares, mais *à l'intérieur* de la société, et qu'il s'agit de civiliser et de fondre le résultat, un peu brute encore, sous une loi de liberté et d'égalité. On peut aisément aujourd'hui compléter la pensée de Mme de Staël : c'est la bourgeoisie seule qui a fait invasion en 89 ; le peuple des derniers rangs, qui avait fait trouée en 93, a été repoussé depuis à plusieurs reprises, et la bourgeoisie s'est cantonnée vigoureusement. Il y a aujourd'hui temps d'arrêt dans l'invasion, comme sous l'empereur Probus ou quelque autre pareil. De nouvelles invasions menacent pourtant, et il reste à savoir si elles se pourront diriger et amortir à l'amiable, ou si l'on ne peut éviter la voie violente. Dans tous les cas, il faudrait que le mélange résultant arrivât à se fondre, à s'organiser. Or, c'est le christianisme qui a agi sur cette masse combinée des Barbares et des Romains : où est le christianisme nouveau

qui rendra aujourd'hui le même service moral? « Heureux, s'écrie « Mme de Staël, si nous trouvions, comme à l'époque de l'invasion « des peuples du nord, un système philosophique, un enthousiasme « vertueux, une législation forte et juste, qui fût, comme la religion « chrétienne l'a été, l'opinion dans laquelle les vainqueurs et les « vaincus pourraient se réunir! » Plus tard, en avançant en âge, en croyant moins, nous le verrons, aux inventions nouvelles et à la toute-puissance humaine, Mme de Staël n'eût pas placé hors de l'ancien et de l'unique christianisme le moyen de régénération morale qu'elle appelait de ses vœux. Mais la manière dont le christianisme se remettra à avoir prise sur la société de l'avenir, demeure voilée encore; et pour les esprits méditatifs les plus religieux, l'inquiétude du grand problème n'a pas diminué.

Dès que le livre *de la Littérature* parut, la *Décade philosophique* donna trois articles ou extraits sans signature et sans initiale; c'est une analyse très exacte et très détaillée, avec des remarques critiques et quelques discussions où l'éloge et la justesse se mesurent fort bien. On y fait observer qu'Ossian n'est qu'un type incomplet de la poésie du nord, et que l'honneur de la représenter appartient de droit à Shakspeare. On y lit, à propos des poèmes d'Homère, cette phrase qui annonce un littérateur au courant des divers systèmes : « Mme de Staël admet sans aucun doute et sans discussion « que ces poèmes sont l'ouvrage du même homme et sont antérieurs « à tout autre poème grec. Ces faits ont été souvent contestés, et « l'une des considérations qui prouvent qu'ils peuvent l'être encore, « c'est l'impossibilité où l'on est de les concilier avec plusieurs des « faits les mieux contestés de l'histoire des connaissances humai- « nes. » Le critique reproche au livre trop peu de plan et de méthode : « Un autre genre de fautes, ajoute-t-il, c'est trop de subtilité dans « certaines combinaisons d'idées. On y trouve quelquefois, à des « faits généraux bien saillans et bien constatés, des causes trop « ingénieusement cherchées pour être absolument vraies, trop « particulières pour correspondre aux résultats connus. » Mais il y loue hautement la force, l'originalité. « Et ces deux qualités y « plaisent d'autant plus qu'on sent qu'elles sont le produit d'une « sensibilité délicate et profonde qui aime à chercher dans les

« objets leur côté analogue aux vues les plus relevées de l'esprit, « et aux plus nobles sentimens de l'ame (1). »

Le *Conservateur*, journal républicain, rédigé par Garat, Chénier et Daunou, publia un jugement de ce dernier, ou du moins une analyse bienveillante, ingénieusement exacte, avec des jugemens insinués plutôt qu'exprimés, selon la manière discrète de ce savant écrivain dont l'autorité avait tant de poids, et qui porte un caractère de perfection sobre en tout ce qu'il écrit. Le *Journal des Débats* (du 11 messidor an VIII) accueillit, en le tronquant toutefois, un article amical de M. Hochet; mais trois jours après, comme revenu de cette surprise, il publia, sous le titre de *Variétés*, un article sans signature où Mme de Staël n'est pas nommée, mais où le système de perfectibilité et les désastreuses conséquences qu'on lui suppose, sont vivement et même violemment combattues. « Le « Génie qui préside maintenant aux destinées de la France, y est- « il dit, est un Génie de sagesse. L'expérience des siècles et celle « de la révolution sont devant ses yeux. Il ne s'égare point dans de « vaines théories, et n'ambitionne pas la gloire des systèmes; il « sait que les hommes ont toujours été les mêmes, que rien ne peut « changer leur nature; et c'est dans le passé qu'il va puiser des

(1) Nous avons dû chercher quel pouvait être l'auteur anonyme de ces trois remarquables *extraits* sans initiale; ils ne sont probablement pas de Ginguené, qui parla plus tard de *Delphine* dans la *Décade*, mais dont le style est différent. Il nous avait d'abord semblé que, si Benjamin Constant avait voulu écrire alors sur le livre *de la Littérature*, il n'aurait guère autrement fait. Mais la seule personne survivante de la *Décade*, qui fût à même de nous éclairer sur cette particularité de rédaction, le respectable M. Amaury-Duval, nous a affirmé que les extraits n'étaient pas de Benjamin Constant, et il penche à croire qu'ils furent remis au journal par un M. Marigniez, médecin de Montpellier et littérateur à Paris, auteur d'une tragédie de *Zoraï* dont il est question dans Grimm, homme qui avait plus de mérite réel qu'il n'a laissé de réputation. Comme nous savons d'ailleurs, par un billet de Mme de Staël que nous avons eu sous les yeux, qu'elle était fort contente d'articles de Roussel sur son livre, de Roussel, auteur du livre *de la Femme*, médecin-littérateur aussi, et compatriote de Marigniez, il nous a paru assez vraisemblable de conjecturer que ces articles de Roussel, que nous n'avons retrouvés nulle part, ne sont autres que ceux de la *Décade*, et qu'ils avaient pu y être présentés en effet par Marigniez lui-même.

« leçons pour régler le présent..... Il n'est point disposé à nous « replonger dans de nouveaux malheurs par de nouveaux essais, « en poursuivant la chimère d'une perfection qu'on cherche main- « tenant à opposer à ce qui est, et qui pourrait favoriser beaucoup « les projets des factieux, etc. » Mais les plus célèbres articles du moment, au sujet de Mme de Staël, furent les deux *extraits* de Fontanes dans le *Mercure de France.*

La réaction monarchique, religieuse et littéraire, de 1800, se dessinait en effet sur tous les points, se déployait sur toute la ligne. Bonaparte favorisait ce mouvement parce qu'il en devait profiter, et les hommes de ce mouvement ménageaient tous alors Bonaparte qui ne leur était point contraire. Le *Journal des Débats* restaurait solennellement la critique littéraire, et déclarait dans un article de Geoffroy (30 prairial an VIII), que « l'extinction « des partis, la tranquillité publique établie sur des bases solides, « et un gouvernement fort, sage et modéré, avaient enfin donné au « peuple français le loisir de se reconnaître et de recueillir ses « idées. » Dussault, Feletz, Delalot, Fiévée, Saint-Victor, l'abbé de Boulogne, écrivaient fréquemment dans ce journal. Le *Mercure de France* avait été rétabli, ou du moins régénéré, et c'est dans le premier numéro de ce renouvellement que parut le premier article de Fontanes contre Mme de Staël. Avec Fontanes y allaient écrire Laharpe, l'abbé de Vauxelles, Gueneau de Mussy, M. de Bonald, M. de Châteaubriand, plusieurs des écrivains des *Débats.* Chaque numéro du *Mercure* était annoncé avec louange par son auxiliaire quotidien qui en donnait de longs extraits. On avait rouvert le Lycée, rue de Valois, et Laharpe y professait contre le XVIIIe siècle et contre la révolution ses brillantes et sincères palinodies, que les *Débats* du lendemain et le *Mercure* de la semaine reproduisaient ou commentaient. « Le chaos formé par dix années de trou- « bles et de confusion se démêle tous les jours, » écrivait-on dans les *Débats*, et, pour remédier aux désordres du goût, les plus prolongés et les plus rebelles, on proposait le rétablissement de l'ancienne *Académie française.* M. Michaud, de retour de l'exil où l'avait jeté le 18 fructidor, publiait ses lettres à Delille *sur la Pitié*, en préparant son poème du *Printemps d'un Proscrit*, dont il courait à l'avance des citations. A propos de la réimpression faite à

Londres du *Poème des Jardins*, on engageait le *Virgile français* à rompre enfin un exil désormais volontaire, à revoir au plus vite cette France digne de lui; on lui citait l'exemple de Voltaire qui, réfugié en son temps à Londres, n'avait point prolongé à plaisir une pénible absence. L'apparition du *Génie du Christianisme*, un an à l'avance pressentie, allait ajouter un éclat incomparable à une restauration déjà si brillante et l'environner de la seule gloire, après tout, qui éclaire pour nous dans le lointain ce qu'autrement on eût oublié.

Mme de Staël, qui sortait de la révolution, qui s'inspirait de la philosophie, qui maltraitait le règne de Louis XIV, et rêvait un idéal d'établissement républicain, devait être considérée alors par tous les hommes de ce camp comme ennemie, comme adversaire. Dès les premières lignes, Fontanes fait preuve d'une critique méticuleuse, peu bienveillante. Il exalte le premier écrit de Mme de Staël consacré à la gloire de Rousseau : « Depuis ce temps, les « essais de Mme de Staël ne paraissent pas avoir réuni le même « nombre de suffrages. » Il se prend d'abord au système de perfectibilité, il montre Mme de Staël s'exaltant pour la perfection successive et continue de l'esprit humain au milieu des plaintes qu'elle fait sur les peines du cœur et sur la corruption des temps, assez semblable en cela aux philosophes dont parle Voltaire,

Qui criaient *tout est bien*, d'une voix lamentable.

Il tire grand parti de cette contradiction qui n'est qu'apparente. Les partisans de la perfectibilité, on le conçoit en effet, blâment surtout le présent, ou du moins le poussent, le malmènent; les incrédules à la perfectibilité sont moins irascibles envers les choses existantes et les acceptent de meilleur cœur, tâchant dans le détail de s'en accommoder. Fontanes, poursuivant cette contradiction piquante, avançait que, toutes les fois que le rêve de la perfectibilité philosophique s'empare des esprits, les empires sont menacés des plus terribles fléaux : « Le docte Varron comptait de son « temps deux cent quatre-vingt-huit opinions sur le souverain « bien,... du temps de Marius et de Sylla; c'est un dédommage- « ment que se donne l'esprit humain. » Selon Fontanes qui cite

à ce sujet une phrase de Condorcet, ce serait à Voltaire le premier qu'on devrait cette *consolante* idée de perfectibilité. Le critique part de là pour amoindrir spirituellement la question, et pour la réduire petit à petit aux dimensions de ce vers du *Mondain*,

O le bon temps, que ce siècle de fer!

C'est, à son gré, le meilleur résumé, et le plus élégant, qu'on puisse faire, de tout ce qui a été débité sur ce sujet. L'esprit mâle et sérieux de Mme de Staël avait peine à digérer surtout cette façon moqueuse, mesquine, marotique, de tout ramener à un vers du *Mondain*. Elle bouillonnait d'impatience et s'écriait dans la familiarité : « Oh! si je pouvais me faire homme, quelque petit qu'il « fût, comme j'arrangerais une bonne fois ces anti-philosophes! » Le premier article du *Mercure* est terminé par ce *post-scriptum* mémorable : « Quand cet article allait à l'impression, le hasard a fait « tomber entre nos mains un ouvrage qui n'est pas encore publié « et qui a pour titre *des Beautés morales et poétiques de la Religion* « *chrétienne*. On en fera connaître quelques fragmens, où l'auteur « a traité d'une manière neuve les mêmes questions que Mme de « Staël. » Ainsi se posait du premier coup l'espèce de rivalité de Mme de Staël et de M. de Châteaubriand, qui furent, à l'origine, divisés surtout par leurs amis. Fontanes, promoteur et soutien de M. de Châteaubriand, attaquait l'auteur *de la Littérature*; dans la *Décade*, Ginguené, qui devait louer *Delphine*, s'attaquait au *Génie du Christianisme*, et ne craignait pas de déclarer que cet ouvrage, si démesurément loué à l'avance, s'était *éclipsé* en naissant. Mais nous reviendrons au long sur les rapports vrais de ces deux contemporains illustres.

Dans son second extrait ou article, Fontanes venge les Grecs contre l'invasion du *genre mélancolique et sombre*; *genre particulier à l'esprit du Christianisme, et qui pourtant est très favorable aux progrès de la philosophie moderne*. Il paraît que, dans la première édition, Mme de Staël avait écrit cette phrase depuis modifiée : « Anacréon est de plusieurs siècles *en arrière* de la philosophie que « *comporte* son genre. » « Ah! s'écrie Fontanes, quelle femme,

« digne d'inspirer ses chansons, s'est jamais exprimée de cette « manière sur le peintre de l'amour et du plaisir. » Quant à la douleur rêveuse *dans les impressions solitaires*, espèce d'inspiration que Mme de Staël refuse aux Grecs, il demande où on la peignit jamais mieux que dans le sujet de *Philoctète* : avait-il donc oublié déja la lecture confidentielle, qui venait de lui être faite, de *René?* Ces articles sont remplis au reste de détails justes et fins. Quand il soutient Homère contre Ossian, il a peu de peine à triompher; et dans cette querelle du nord contre le midi, il se souvient à propos que les poésies les plus *mélancoliques* ont été composées, il y a plus de trois mille ans, par l'Arabe Job. Il s'arrête, en remettant, dit-il, un plus ample examen à un temps où les questions les plus innocentes ne seront pas traitées comme des affaires d'état : mais il semble que c'était plutôt à Mme de Staël de se plaindre qu'on traduisît ses doctrines philosophiques en opinions factieuses. Les articles de Fontanes eurent grand éclat et excitèrent les passions en sens opposé. Mme Joseph Bonaparte lui en fit une scène à Morfontaine, la prochaine fois qu'elle le vit. Mais Bonaparte nota dès-lors, du coin de l'œil, l'habile écrivain comme un organe décent et modéré, acquis à ses futures entreprises.

Est-il besoin, après les articles de Fontanes, de mentionner deux morceaux de Geoffroy qui ne font que présenter les mêmes idées, moins l'urbanité malicieuse et la grace mondaine (1)?

En publiant la seconde édition du livre *De la Littérature*, qui parut six mois après la première, Mme de Staël essaya de réfuter Fontanes, et de dégager la question des chicanes de détail dont on l'avait embrouillée. Elle ne se venge personnellement du critique qu'en citant avec éloge son poème du *Jour des Morts dans une Campagne*. Mais elle s'élève sans pitié contre ce faux *bon goût* qui consisterait dans un style exact et commun, servant à revêtir des idées plus communes encore : « Un tel système, dit-elle, expose « beaucoup moins à la critique. Ces phrases, connues depuis si

(1) Ces morceaux de Geoffroy, datés de décembre 1800, et insérés dans je ne sais quel journal ou recueil, ont été reproduits au tome 8 du *Spectateur français au* XIXe *siècle* : on trouve dans la même collection d'autres morceaux relatifs à cette polémique d'alors sur la perfectibilité.

« long-temps, sont comme les habitués de la maison; on les laisse « passer sans leur rien demander. Mais il n'existe pas un écrivain « éloquent ou penseur, dont le style ne contienne des expressions « qui ont étonné ceux qui les ont lues pour la première fois, ceux « du moins que la hauteur des idées ou la chaleur de l'ame n'avaient « point entraînés. » Mme de Staël, on le voit, ne se contentait pas à si bon marché que Boileau écrivant à Brossette : « Bayle est un « grand génie. C'est un homme marqué au bon coin. Son style est « fort clair et fort net, on entend tout ce qu'il dit. » Elle pensait, et avec raison, qu'il y a un coin un peu meilleur, une marque de style encore supérieure à celle-là. Sa seconde édition donna lieu à un article des *Débats*, où il était dit en terminant, comme par réponse au précédent passage de la nouvelle préface : « Tous les bons litté- « rateurs conviennent que la forme de notre langue a été fixée et « déterminée par les grands écrivains du siècle dernier et de l'autre. « Il faut distinguer dans un idiome ce qui appartient au goût et à « l'imagination de ce qui n'est pas de leur ressort. Rien n'empêche « aujourd'hui d'inventer de nouveaux mots, lorsqu'ils sont deve- « nus absolument nécessaires. Mais nous ne devons plus inventer « de nouvelles figures, sous peine de dénaturer notre langue ou de « blesser son génie. » Il y eut à cette étrange assertion une réponse directe de la *Décade*, qui me paraît être de Ginguené : le critique philosophe se trouve induit à être tout-à-fait novateur en littérature, pour réfuter le critique des *Débats*, dont l'*esprit ne veut pas se perfectionner* : « S'il y avait eu des journalistes du temps de Cor- « neille, qu'ils eussent tenu un pareil langage, et que Corneille et « ses successeurs eussent été assez sots pour les croire, notre litté- « rature ne se serait pas élevée au-dessus de Malherbe, de Régnier, « de Voiture et de Brébeuf. Cet homme est le même qui veut con- « tinuer l'*Année littéraire* de Fréron, il en est digne. » On voit que c'est à Geoffroy que Ginguené imputait, peut-être à tort, l'article des *Débats*. Il est naturellement amené à citer une remarquable note de Lemercier ajoutée au poème d'*Homère* qui venait de paraître : « Les pédans, disait Lemercier alors novateur, épiloguent les mots « et n'aperçoivent pas les choses. On se donne beaucoup de peine, « en écrivant, pour faire ce qu'ils nomment *des négligences de* « *style*. Subligny trouva quatre cents fautes dans l'*Andromaque* de

« Racine; elles immortalisèrent plusieurs vers où elles se trou-
« vaient. Des critiques (et elles sont imprimées) accusaient Boileau
« de ne pas écrire en français! Le génie fait sa langue.... Qui ne sait
« que par Ennius et Lucrèce on attaquait Horace et Virgile? Leur
« latin était inconnu la veille du jour où ils parurent. On aurait à
« dire, comme de coutume, que cette remarque ouvre la porte au
« mauvais goût, si elle pouvait lui être fermée. » Ces citations ne font-elles pas entrevoir comment les hommes du mouvement politique et républicain étaient conduits peu à peu à devenir les organes du mouvement littéraire, si le développement spontané qui se faisait en eux n'avait été brisé avec toutes leurs espérances par les secousses despotiques qui suivirent?

Dans la *Bibliothèque universelle et historique* de Leclerc, année 1687, à propos des *Remarques de Vaugelas,* on trouve (car ces querelles du jour sont de tous les temps) une protestation savante et judicieuse d'un anonyme contre les réglemens rigoureux imposés à la phrase, contre ces restrictions de la métaphore auxquelles on avait prêté force de loi. Les esprits libres en littérature liront avec une agréable surprise ce morceau, comme on aime à retrouver quelque idée de 89 dans Fénelon.

J'ai plaisir en ce moment, je l'avoue, à pouvoir répondre avec des phrases qui ne sont pas de moi à ce qui me semble peu ouvert et peu étendu dans les théories littéraires formelles, acceptées par plusieurs de nos hardis politiques, et remaniées par quelques jeunes critiques déjà opiniâtres. Les défenseurs d'un goût exclusif et d'une langue fixe jouent exactement en littérature un rôle de *tories;* ils sont pour une cause qui se perd journellement. Ils font métier d'arrêter, de maintenir; à la bonne heure! Après chaque poussée en avant, où un talent se fait jour de vive force, ils veulent clôre, ils relèvent vite une barrière que de nouveaux talens forceront bientôt. Ils niaient (eux ou leurs pères), ils niaient Mme de Staël et M. de Châteaubriand il y a trente ans, et M. de Lamartine il y en a quinze; ils les subissent, ils s'en emparent, ils s'en font une arme contre les survenans, aujourd'hui. C'est là un rôle qui peut avoir son utilité et son mérite, tout talent ayant besoin en son temps d'être éprouvé et de faire sa quarantaine; mais il ne faut, convenons-en, pour ce rôle d'officiers de la quarantaine littéraire, qu'une

part d'imagination et de pensée plus restreinte que dans le rôle opposé.

Le plus remarquable article auquel donna lieu le livre de la *Littérature* est une longue lettre de M. de Châteaubriand insérée dans le *Mercure de France*, nivôse an IX. La lettre, adressée *au citoyen Fontanes*, a pour signature *l'Auteur du Génie du Christianisme* : ce livre tant annoncé n'avait point paru encore. Le jeune auteur, au milieu de la plus parfaite politesse et d'hommages fréquens à l'imagination de celle qu'il combat, y prend position contre le système et les principes professés par elle : « Mme de Staël donne à la philosophie ce que j'attribue à la religion... Vous n'ignorez pas que « ma folie à moi est de voir Jésus-Christ partout, comme Mme de « Staël la perfectibilité..... Je suis fâché que Mme de Staël ne nous « ait pas développé religieusement le système des passions; la perfectibilité n'était pas, selon moi, l'instrument dont il fallait se « servir pour mesurer des faiblesses. » Et ailleurs : « Quelquefois « Mme de Staël paraît chrétienne; l'instant d'après, la philosophie « reprend le dessus. Tantôt inspirée par sa sensibilité naturelle, « elle laisse échapper son ame; mais tout à coup *l'argumentation* se « réveille et vient contrarier les élans du cœur... Ce livre est donc « un mélange singulier de vérités et d'erreurs. » Les éloges accordés au talent s'assaisonnent parfois d'une malice galante et mondaine : « En amour, Mme de Staël a commenté *Phèdre*... Ses observations sont fines, et l'on voit par la leçon du scoliaste qu'il a « parfaitement entendu son texte. » La lettre se termine par une double apostrophe éloquente : « Voici ce que j'oserais lui dire, si « j'avais l'honneur de la connaître : Vous êtes sans doute une « femme supérieure. Votre tête est forte, et votre imagination « quelquefois pleine de charme, témoin ce que vous dites d'Herminie déguisée en guerrier. Votre expression a souvent de l'éclat, « de l'élévation... Mais, malgré tous ces avantages, votre ouvrage « est bien loin d'être ce qu'il aurait pu devenir. Le style en est monotone, sans mouvement, et trop mêlé d'expressions métaphysiques. Le sophisme des idées repousse, l'érudition ne satisfait pas, « et le cœur est trop sacrifié à la pensée.... Votre talent n'est qu'à « demi développé, la philosophie l'étouffe. Voilà comme je parlerais à Mme de Staël sous le rapport de la gloire. J'ajouterais :...

« Vous paraissez n'être pas heureuse; vous vous plaignez souvent « dans votre ouvrage de manquer de cœurs qui vous entendent. « C'est qu'il y a certaines ames qui cherchent en vain dans la nature « des ames auxquelles elles sont faites pour s'unir... Mais comment « la philosophie remplira-t-elle le vide de vos jours? Comble-t-on « le désert avec le désert? etc., etc. »

Mme de Staël, accessible et empressée à toutes les admirations, désira connaître l'auteur de la lettre du *Mercure*; ce premier exploit de polémique devint ainsi l'origine d'une liaison entre les deux génies dont nous sommes habitués à unir les noms et la gloire. Cette liaison ne fut pourtant pas ce qu'on imaginerait volontiers; leurs camps, à tous deux, restèrent limités et distincts. Leurs amis moins précautionnés se poussaient maintefois à la traverse. Raillant *Delphine* du même ton acéré que Chénier retournait ensuite contre *Atala*, M. Michaud écrivait : « Vous avez voulu faire la contre-par- « tie du *Génie du Christianisme;* vous avez donné les *Beautés poéti-* « *ques et morales de la Philosophie;* vous avez complètement battu « ce pauvre Châteaubriand, et j'espère qu'il se tiendra pour mort. » Adorateur du génie grec, du beau homérique et sophocléen, chantre de Cymodocée, d'Eudore et des pompes lumineuses du catholicisme, M. de Châteaubriand, artiste déjà achevé, n'était pas gagné aisément à cette teinte parfois nuageuse des héros de Mme de Staël, au vague de certains contours, à cette prédominance de la pensée et de l'intention sur la forme, à cette multitude d'idées spirituelles, hâtives et entrecroisées comme dans la conversation; il admirait moins alors Mme de Staël qu'elle ne l'admirait lui-même. D'une autre part, soit hasard et oubli involontaire, soit gêne de parler à ce sujet convenablement, elle s'exprime bien rarement sur lui dans ses nombreux ouvrages. Lorsque les soirs, à Coppet, on lisait par comparaison *Paul et Virginie* et l'épisode de *Velléda*, Mme de Staël mettait avec transport la fougueuse et puissante beauté de la prêtresse, bien au-dessus des douceurs, trop bucoliques pour elle, de l'autre chef-d'œuvre; le célèbre article, qui fit supprimer le *Mercure* en 1807, lui arrachait aussi des cris d'admiration. Mais on retrouve à peine en ses écrits quelque témoignage. Dans la préface de *Delphine*, il est dit un mot du *Génie du Christianisme*, comme d'un ouvrage *dont ses adversaires mêmes doivent admirer l'imagina-*

tion originale, éclatante, extraordinaire. M. de Châteaubriand, dans un article du *Mercure*, sur M. de Bonald (décembre 1802), releva en quelques lignes cet éloge de Mme de Staël; mais à travers les hommages réciproques, c'est toujours la même position d'adversaires. Ne se figure-t-on pas déjà ces deux beaux noms, comme deux cimes à des rivages opposés, deux hauteurs un moment menaçantes, sous lesquelles s'attaquaient et se combattaient des groupes ennemis, mais qui de loin, à notre point de vue de postérité, se rapprochent, se joignent presque, et deviennent la double colonne triomphale à l'entrée du siècle? Nous tous, générations arrivant depuis *les Martyrs* et depuis *Corinne*, nous sommes devant ces deux gloires inséparables, sous le sentiment filial dont M. de Lamartine s'est fait le généreux interprète dans ses *Destinées de la Poésie.*

S'il y a, comme fonds naturel et comme manière d'artiste, de grandes différences entre M. de Châteaubriand et Mme de Staël, on est frappé d'ailleurs par les ressemblances bien essentielles qu'ils présentent : tous deux aimant la liberté, impatiens de la même tyrannie, capables de sentir la grandeur des destinées populaires, sans abjurer les souvenirs et les penchans aristocratiques; tous deux travaillant au retour du sentiment religieux, dans des voies plutôt différentes que contraires. A la Restauration, il se revirent; Mme de Duras fut une sorte de lien, et c'est à M. de Châteaubriand que, dans sa dernière maladie, Mme de Staël a pu dire ces belles paroles : « J'ai toujours été la même, vive et triste; j'ai « aimé Dieu, mon père et la liberté. » Pourtant la politique alors traça une séparation entre eux, comme autrefois la philosophie. Dans ses *Considérations sur la Révolution française*, qui parurent peu après la mort de l'auteur, M. de Châteaubriand n'est pas nommé; et dans un morceau de lui, inséré au *Conservateur* (1819), on retrouve un de ces hommages à Mme de Staël, toujours respectueux et décens, mais d'une admiration tempérée de réserves, un hommage enfin de parfait et courtois adversaire. Ce trop long désaccord a cessé. Une femme qui, par une singulière rencontre, avait vu pour la première fois M. de Châteaubriand chez Mme de Staël en 1801, qui l'avait revu pour la seconde fois chez la même en 1814, est devenue le nœud sympathique de l'une à l'autre. Dans son noble atta-

chement pour l'amie intime de cette ame de génie, pour la dépositaire de tant de pensées aimantes, M. de Châteaubriand a modifié et agrandi ses premiers jugemens sur un caractère et un talent mieux connus; toutes les barrières précédentes sont tombées. La préface des *Études historiques* fait foi de cette communication plus expansive; mais surtout, le monument dernier qu'il prépare contiendra, de Mme de Staël, un portrait et un jugement, le plus grandiose, le plus enviable assurément, le plus définitif pour une telle mémoire. Il y a du moins, entre tant de tristesses, cela de bon à survivre à ses contemporains illustres, illustre soi-même, et quand on a la piété de la gloire, c'est de pouvoir à loisir couronner leur image, réparer leur statue, solenniser leur tombe. Les éloges sentis de M. Châteaubriand sur Mme de Staël, son pélerinage à Coppet en 1831 avec l'amie attentive qui forme le lien sacré entre tous deux, avec celle qu'il n'accompagna pourtant pas jusqu'au fond de l'asile funèbre, et qui, par pudeur de deuil, voulut seule pénétrer dans le bois des tombeaux; tout cela, au bord de ce lac de Genève, si proche des lieux célébrés par le peintre de Julie, ce seront, aux yeux de la postérité, de mémorables et touchantes funérailles. Notons bien, à l'honneur de notre siècle, ces pieuses alliances des génies rivaux, Goethe et Schiller, Scott et Byron, Châteaubriand et Mme de Staël. Voltaire insultait Jean-Jacques, et c'est la voix seule du genre humain (pour parler comme Chénier) qui les réconcilie. Racine et Molière, qui ne s'aimaient pas, se turent l'un sur l'autre, et on leur sait gré de cette convenance morale. Il y a certes une grandeur poétique de plus dans ce que nous voyons.

SAINTE-BEUVE.

(La suite au prochain numéro.)

LUTHER

A LA DIÈTE DE WORMS.[1]

Martin Luther était né à Eisleben, dans le comté de Mansfeld, le 10 novembre 1483. Son père, Jean Luther, était mineur dans les montagnes de Saxe. Les commencemens de Luther furent durs et pauvres. Ils contribuèrent, comme tous les commencemens des grands hommes, à préparer sa destinée future. Ce fut le moment où le chêne poussa dans le sol les racines qui devaient le rendre plus tard inébranlable aux tempêtes.

La mère de Luther, femme grave et pieuse, dirigea sa première éducation. Elle la rendit très religieuse. Envoyé d'abord aux écoles de Magdebourg et d'Eisenach, il fut obligé, pour subvenir lui-même à ses besoins, de réciter des prières et de chanter des cantiques devant les maisons des bourgeois. Il reçut ainsi sa première instruction à l'aide de la charité. Il avait une voix fort belle, et il aima toujours beaucoup la musique, qui, dans sa jeunesse, était venue au secours de son indigence.

(1) Fragment historique lu le 25 avril à la séance annuelle de l'Académie des sciences morales et politiques.

A l'âge de dix-huit ans, il se rendit à l'université d'Erfurt. Il y apprit la philosophie scholastique, et il y étudia l'antiquité et la jurisprudence. Il avait une pénétration extrême; dès qu'il s'appliquait à une chose, il la savait; dès qu'il la savait, il ne l'oubliait plus.

La Bible, qu'il lut pour la première fois à Erfurt, saisit son imagination par sa simplicité, sa grandeur, et le rendit encore plus profondément religieux. Mais ce qui décida de sa vocation, ce fut la mort d'un de ses amis, frappé de la foudre à côté de lui. Il quitta alors le monde pour le cloître, et la jurisprudence pour la théologie. Il se fit moine-mendiant. Il entra dans l'ordre des Augustins. Il suivit les pratiques, il remplit les devoirs, il subit les privations de la vie monastique avec la plus rigoureuse austérité. Cet homme, qui devait remplir bientôt l'Europe de son nom et d'une immense révolution, se condamnait, avec une soumission humble, aux travaux les plus abjects de son couvent, pour lesquels il quittait la lecture de saint Augustin et de saint Paul, le père de l'Église et l'apôtre qu'il aimait le mieux et qu'il lisait le plus.

Il fut envoyé, en 1508, par le vicaire provincial de son ordre, Jean de Staupitz, à l'université de Wittemberg, que l'électeur de Saxe venait de fonder, afin d'y professer d'abord la philosophie et ensuite la théologie. Il avait appris le grec et l'hébreu, les deux grands instrumens d'innovation de l'époque, les deux langues qui, remises alors en honneur, conduisirent à des idées nouvelles en faisant remonter à la source des idées anciennes. Elles le ramenèrent peu à peu, par la connaissance des textes, au christianisme primitif, et commencèrent à le détacher du catholicisme.

En 1510, il fit un voyage à Rome, dans l'intérêt de son ordre. C'est alors qu'il éprouva, pour les opinions et les mœurs du clergé romain, cette répugnance, et pour les pompes de la cour pontificale qu'alimentaient surtout les tributs de l'Allemagne, cette haine qu'il renferma pendant sept ans en lui-même, mais qui en sortirent, en 1517, par une soudaine explosion. Après son retour, il fut fait docteur aux frais du duc Frédéric, qui l'avait déjà pris en affection, parce que l'éclat de son savoir et de ses leçons attiraient à Wittemberg la jeunesse allemande et illustraient son université naissante. Comme Luther aimait le combat, et qu'il ne craignait pas les

grands adversaires, il s'attaqua d'abord à Aristote; et, quand survint la querelle des indulgences, il s'attaqua au pape.

Au moment où il engagea cette seconde lutte, il avait trente-quatre ans. Sa stature était moyenne, sa poitrine large, son front vaste, ses yeux pleins de feu, d'énergie et de fierté. Sous cette vigoureuse enveloppe, il y avait une intelligence puissante, un cœur indomptable, une ame ardente et profonde. Luther était la force même. Il alliait les qualités les plus contraires. Il était violent et bon, austère et enjoué, convaincu et adroit, persuasif et impérieux; il avait l'humilité du chrétien et l'orgueil du grand homme. Aussi cette nature énergique, qui avait acquis encore plus de ressort sous les compressions du cloître, lui permit de faire deux choses, dont l'une suffit pour la gloire, de renverser et de construire. Il établit l'examen, et il sut maintenir l'obéissance; il se fit suivre comme révolutionnaire, et il s'imposa comme législateur; il alla réveiller dans le cœur des hommes des passions qui y étaient endormies depuis des siècles; mais ces passions et ces idées qu'il avait soulevées, il les renferma dans les limites de ses desseins.

La forme catholique avait été la plus belle, la plus complète, la plus poétique, la plus imposante des formes revêtues par le christianisme; elle avait porté le plus loin l'esprit de sacrifice et d'union, le plus heureusement mêlé les arts terrestres aux sentimens divins, le plus obtenu des forces de l'homme et le plus fait pour l'organisation de la société. Elle avait formé l'Europe. D'un bout du continent à l'autre, elle avait établi cette homogénéité de civilisation qui exigeait une seule pensée sous une seule autorité, la soumission de l'esprit à la loi, du pouvoir politique au pouvoir religieux, pour repousser tant d'invasions, transformer tant de peuples, assouplir tant de rudesses, maîtriser tant de passions, surmonter tant de désordres. Mais après avoir accompli cette grande tâche par l'unité de l'Europe et la sécurité de la civilisation, elle avait perdu de sa force. L'esprit de Luther s'y trouva à l'étroit; il la brisa, et les éclats de cette puissante unité allèrent frapper toutes les vieilles institutions du monde et le couvrirent de leurs débris.

Luther attaqua d'abord seulement la vente et le mérite des indulgences par ses prédications et ses thèses contre le dominicain Tetzel. Mais la contestation s'étendit bientôt de ce point de la doc-

trine catholique à tous les autres, et du dominicain Tetzel au pape Léon X.

Pendant trois années, il se sépara peu à peu de la cour de Rome par la publication de ses idées et l'opiniâtreté de sa désobéissance. Il ne reconnut pour règle de la doctrine que le texte des Ecritures, et non les décisions du Saint-Siége. Léon X lui commanda vainement de se rétracter et de se taire. Il délégua le cardinal Cajetan à Augsbourg pour le ramener à l'obéissance. Le cardinal l'ayant condamné, sans le réfuter, Luther en appela du cardinal au pape. Le pape l'ayant à son tour condamné par sa bulle du 9 novembre 1519, sans l'entendre, il en appela du pape au concile général. Enfin, le pape, voyant que, par son livre *de la Liberté chrétienne,* Luther s'enfonçait de plus en plus dans son hérésie, et se séparait de l'Église, fulmina contre lui, le 15 juin 1820, une bulle dans laquelle il condamna quarante et une propositions extraites de ses ouvrages. Il exigeait qu'il les rétractât dans l'espace de soixante jours, et s'il n'envoyait pas cette rétractation à Rome, il le déclarait excommunié et le livrait au bras séculier. Il ordonnait que ses livres fussent brûlés publiquement, et il plaçait sous l'interdit tous les pays qui lui donneraient asile.

Dès que Luther connut cette bulle, il écrivit : « Le sort en est jeté. Je méprise la fureur de Rome comme j'ai méprisé sa faveur. Je ne veux ni me réconcilier avec elle, ni continuer auprès d'elle d'inutiles démarches. Qu'on y condamne, qu'on y brûle mes écrits; moi, à mon tour, je condamnerai, et à moins que je ne puisse trouver du feu, je brûlerai publiquement tout le droit pontifical. » Il prêcha à Wittemberg et il écrivit contre la bulle. Enfin, ayant appris que ses livres avaient été brûlés à Rome, dans quelques états ecclésiastiques de l'Allemagne et dans les Pays-Bas, fidèle à l'engagement qu'il avait pris, il brûla solennellement, le 10 décembre, sur la place publique de Wittemberg, en présence d'une foule immense enthousiasmée de ses idées et ravie de son courage, la bulle du pape et le droit canon.

C'est ainsi qu'il se séparait irrévocablement de Rome par un acte jusque-là sans pareil. Après cette démarche, il fallait que Luther triomphât du Saint-Siége ou qu'il périt. Il allait commencer une nouvelle lutte avec la puissance séculaire, auxiliaire jusque-là obli-

gée de la puissance ecclésiastique, qui lui enjoignait de réprimer par la force ceux qu'elle avait condamnés au nom de la religion. L'empereur, auquel s'adressa Léon X, était donc appelé à devenir, à la suite du pape, l'adversaire de Luther.

Cet empereur était Charles-Quint. Il avait alors vingt-un ans, et il était le plus puissant souverain de l'Europe. Il avait acquis, en 1506, les Pays-Bas; en 1516, les royaumes d'Espagne, de Naples, de Sicile et de Sardaigne; en 1519, les états de la maison d'Autriche, et il venait d'obtenir l'empire. Christophe Colomb, Fernand Cortès, François Pizarre avaient ajouté presque tout un continent nouveau à ses états d'Europe. Quatre grandes maisons, les maisons d'Aragon, de Castille, de Bourgogne, d'Autriche, étaient venues se réunir en lui. Voisines de la France, effrayées de son agrandissement sous Charles VII et sous Louis XI, et de ses conquêtes sous Charles VIII, ces maisons s'étaient alliées par des mariages, et elles avaient laissé Charles-Quint comme l'héritier de leur puissance et le représentant de leurs craintes. Né d'un système d'alliances politiques, il était à lui seul une coalition. Les races royales qu'il résumait en sa personne ne lui avaient pas seulement transmis leurs possessions, mais leurs qualités. Il avait l'habileté et la ruse de cette maison d'Aragon qui avait produit, dans Ferdinand-le-Catholique, le plus politique et le plus astucieux des souverains de son temps; la gravité et la tristesse de cette maison de Castille qui s'était éteinte dans Jeanne-la-Folle, et qui le firent plus tard assister vivant à ses propres funérailles; la bravoure et le caractère entreprenant de cette maison de Bourgogne qui était allée expirer à Morat et à Nancy avec Charles-le-Téméraire; l'esprit de conduite de cette maison d'Autriche qui, arrivée avec sa seule épée en Allemagne, dans le XIIIe siècle, y était la plus puissante au XVIe. Il était jeune, brillant, sérieux, adroit, courageux, plein d'éclat et de projets. Les états qu'il avait reçus n'étaient pour lui que des moyens d'en acquérir d'autres. L'Autriche, les Pays-Bas, l'Espagne, l'Italie furent comme de fortes colonnes sur lesquelles il travailla pendant vingt ans à élever le vaste édifice de la monarchie universelle.

Charles-Quint, qui venait d'être couronné (le 21 octobre) à Aix-la-Chapelle, avait convoqué la première diète de son règne à Worms. Le pape lui ayant écrit d'exécuter la sentence qu'il avait

portée contre Luther, il s'adressa à l'électeur de Saxe et lui manda qu'invité, à plusieurs reprises, par le nonce du pape, à faire brûler les livres du docteur Martin Luther dans toute l'étendue du Saint-Empire, il en avait déjà donné l'ordre dans ses pays héréditaires de Bourgogne. Mais il ajouta qu'en sa considération il voulait entendre Luther avant de procéder contre lui, et il l'engagea à le conduire à la diète de Worms pour y être examiné.

L'électeur désira connaître les dispositions de Luther et savoir si l'exemple de Jean Huss ne l'empêcherait pas d'obéir à cette périlleuse citation. Spalatin, son secrétaire intime, lui écrivit donc pour lui demander s'il se rendrait à Worms sur l'ordre de l'empereur. Luther lui répondit, le 21 décembre 1520 :

« J'irai à Worms si j'y suis appelé, fussé-je même malade. Si l'on veut employer contre moi la violence, comme le ferait croire cette citation, j'abandonnerai l'affaire à la direction de Dieu. Il vit et il règne encore, celui qui a conservé les trois jeunes gens dans la fournaise ardente. S'il ne veut pas me conserver, ma vie est peu de chose. D'ailleurs, il n'est question ici ni de ce que j'ai à craindre, ni de ce qui me convient : il s'agit de l'Evangile. Il ne faut pas que nos adversaires trouvent l'occasion de dire que nous n'osons pas confesser ce que nous enseignons, et que nous craignons de verser notre sang pour notre foi. Je ne sais, du reste, ce qui, de ma vie ou de ma mort, sera plus avantageux à la cause de l'Evangile et du bien public.

« Je souhaite seulement et je prie Dieu que l'empereur Charles ne tache point de mon sang le commencement de son règne. J'aurais mieux aimé, comme je l'ai dit souvent, périr par les mains seules des Romains, et ne pas le voir mêlé dans cette affaire. Vous savez quelles misères ont accablé l'empereur Sigismond après avoir fait mourir Jean Huss. Il n'a plus eu de bonheur; il est mort sans héritiers; son petit-fils Ladislas a péri; son nom s'est éteint en une seule génération; sa femme est devenue la honte de son sexe et de toutes les reines. Mais, quand il serait arrêté que je dois être livré non-seulement aux pontifes, mais aux rois, que la volonté de Dieu s'accomplisse. Maintenant, vous savez mon dessein et vous connaissez mon cœur; attendez tout de moi, excepté la fuite ou la

rétractation. Que le seigneur Jésus-Christ me fortifie dans cette résolution. »

Cependant la cour de Rome, instruite de la convocation de cette espèce de concile séculier et de ses projets, ne voulut pas laisser la puissance civile empiéter sur la puissance ecclésiastique. Aussi, Léon X s'empressa-t-il de prononcer sa sentence définitive. Il fulmina contre Luther une bulle irrévocable d'excommunication; il prescrivit à tous les prêtres de déclarer solennellement, en présence du peuple assemblé, au son de toutes les cloches, devant l'étendard déployé de la croix et en éteignant tous les cierges, Luther et ses adhérens, de quelque rang qu'ils fussent, même le plus haut, excommuniés et maudits.

Le nonce Aleander, qui depuis plusieurs mois s'opposait à ce que Luther fût appelé devant l'assemblée de Worms, demanda alors à l'empereur l'exécution pure et simple de la sentence du pape. Il fut admis, le 13 février, devant la diète pour prouver la justice et la nécessité de la bulle. Il y parla pendant trois heures contre Luther. Il demanda que ses livres fussent immédiatement brulés et que sa personne fût mise au ban de la société chrétienne. Il dit que Luther renouvelait les hérésies condamnées de Jean Huss et de Wiclef; qu'il n'attaquait pas seulement le pape et la cour de Rome, mais les dogmes principaux de la religion chrétienne; que son hérésie, en niant les sacremens, detruisait les moyens de rédemption et de salut; qu'en donnant à tout chrétien le pouvoir d'absoudre, elle détruisait le sacerdoce; qu'en faisant chacun juge de la foi, elle détruisait l'autorité de l'église dans l'interprétation de l'écriture, et devait produire autant de religions qu'il se présenterait d'interprètes; qu'en proclamant la liberté des fidèles, elle menaçait la sûreté des princes, après avoir détruit la puissance du pape; qu'elle jetterait le monde dans la confusion, et qu'il demeurerait sans lois, sans hiérarchie, sans obéissance, si cette dangereuse hérésie, que la cour de Rome avait vainement essayé d'éteindre pendant quatre ans, n'était pas étouffée avec son auteur.

Il finit en s'élevant contre le projet de mander Luther, de l'entendre, de lui accorder un sauf-conduit, et il conjura l'empereur

d'ordonner immédiatement, par un édit, l'exécution de la sentence du pape.

L'empereur, ne voulant mécontenter ni l'électeur de Saxe qui n'assista point à cette séance, ni le nonce Aleander, les satisfit en partie l'un et l'autre. Il résolut d'appeler Luther devant la diète, avant de faire brûler ses livres et de prononcer son bannissement. Mais en même temps il ne voulut l'y appeler que pour apprendre de lui s'il était le véritable auteur des propositions condamnées par la bulle, et s'il persistait à les soutenir. Il espéra que la crainte de l'autorité impériale arracherait à Luther une rétractation qu'il n'avait pas voulu accorder aux menaces lointaines de la cour de Rome. S'il refusait, Charles-Quint était décidé à agir. Il cita donc Luther à Worms, non pour y voir examiner sa doctrine, mais pour l'y désavouer, ou pour y entendre sa condamnation.

Le 6 mars 1521, il lui écrivit la lettre suivante :

« Charles-Quint, par la grace de Dieu, empereur des Romains, toujours auguste, etc., à notre honorable, cher et pieux docteur Martin Luther, de l'ordre des Augustins.

« Attendu que nous et les états du saint empire, maintenant assemblés ici, avons proposé et résolu, à cause de la doctrine et des livres publiés par toi depuis quelque temps, de prendre une décision à ton égard, nous t'accordons, pour te rendre ici, et de plus pour la sûreté de ton retour, notre libre et impériale sauve garde que nous t'envoyons avec cette lettre.

« Désirant que tu te mettes aussitôt en route pour te rendre auprès de nous, sous vingt-un jours et de la manière fixée par le sauf-conduit, et que tu viennes sans craindre ni violence ni injure, nous voulons fermement tenir la main à l'exécution de notre sauf-conduit et nous persuader que tu viendras. Car, si tu y manquais, tu rendrais notre justice sévère. »

La lettre et le sauf-conduit de l'empereur furent remis à Luther par le héraut impérial Gaspard Strum, chargé de le protéger pendant la route. Luther obéit sans hésiter aux ordres de l'empereur et de la diète. Mais quelques-uns de ses amis, ne partageant pas son intrépidité, et croyant sa vie menacée, cherchèrent à le détourner de ce dessein en lui faisant craindre le sort de Jean Huss.

Il leur répondit : — *Quand ils allumeraient un feu jusqu'à la hauteur du ciel entre Wittemberg et Worms, j'irais.*

Il partit donc sur un chariot découvert que lui fournit le sénat de Wittemberg. Le duc Jean de Weimar pourvut aux frais de son voyage. Luther était accompagné des professeurs Just Jonas et Nicolas Amsdorf, ses disciples, et du jurisconsulte Jérôme Schurf. Le héraut impérial, avec son habit armoirié, le précédait à cheval. Sur toute la route, il fut l'objet de la curiosité du peuple et de son enthousiasme. On lui fit à Erfurt une réception magnifique. Le recteur de l'université vint à sa rencontre à deux lieues de la ville, suivi d'un cortége considérable à cheval et à pied. Quoiqu'il lui fût interdit de prêcher, il céda aux prières des habitans d'Erfurt, et monta en chaire dans l'église des Augustins. Partout la foule accourut au-devant de lui, émue d'admiration et de crainte. A Oppenheim, Spalatin lui fit dire de ne pas s'avancer si inconsidérément; mais il répondit : « Je me rendrai à Worms, quand il y « aurait autant de diables qu'il y a de tuiles sur les maisons. » A Mayence on lui conseilla de se retirer dans le château d'Ebernburg, où François de Sikingen lui fit offrir un asile par le docteur Martin Bucer, qu'il avait envoyé au-devant de lui avec quelques cavaliers pour lui servir d'escorte. Mais il répondit constamment qu'il irait où il était mandé.

Il entra le 16 avril dans Worms, sur son chariot découvert, vêtu de son habit de moine, toujours précédé par le héraut impérial et suivi de plus de deux mille personnes. Ce cortége, grossi par les habitans de la ville, l'accompagna jusqu'à la maison des chevaliers teutoniques, où il descendit. Le jour même, il fut visité par plusieurs dignitaires de l'empire et beaucoup de gentilshommes allemands. Chacun voulait voir cet homme qui, depuis quatre ans, affrontait seul la puissance du pape et s'était rendu célèbre dans toute l'Europe par sa science, son austérité, son courage. Le poète Ulric de Hutten, son ami, l'ingénieux et belliqueux auteur des *Epistolæ obscurorum virorum,* sous lesquelles avaient été accablés les moines en Allemagne, lui écrivit pour l'entretenir dans ses hardies résolutions. Sa lettre, qui portait pour suscription : — *Au théologien et à l'évangéliste Martin Luther, mon saint ami,* finissait par ces mots : *Dans cette occurrence, très cher Luther, soyez confiant et de-*

venez fort, vous pouvez compter sur moi. Si vous restez constant, je tiendrai avec vous jusqu'à mon dernier soupir.

Le lendemain, 17 avril, Luther fut conduit, à quatre heures après midi, devant la diète, par le maréchal de l'empire Ulric de Papenhéim et le hérault Gaspard Sturm. Une foule immense remplissait les rues et couvrait même les toits. L'encombrement était tel que Luther fut obligé de traverser des maisons et des jardins pour parvenir au lieu de l'assemblée. Pendant qu'il passait au milieu de cette foule, on lui adressait de toutes parts des paroles ou des signes d'encouragement. Arrivé à la porte de la salle, George Frundsberg, l'un des hommes de guerre les plus renommés de l'Allemagne, lui dit en lui frappant sur l'épaule : — *Moine, tu vas affronter un danger tel que ni moi, ni aucun capitaine n'en avons couru de pareil dans une bataille. Si, cependant, ton opinion est vraie, et si tu en es bien certain, continue toujours au nom de Dieu, et il ne t'abandonnera pas.* Sa personne et sa cause inspiraient un intérêt universel.

La diète était très nombreuse au moment où il y entra. La plupart des électeurs, des princes et des députés des villes impériales, siégeaient sur les bancs assignés aux trois colléges de l'empire, et chacun à son rang avec les marques et d'après l'ordre de sa dignité. Ils avaient tous été attirés à cette séance par une curiosité vive ou une sympathie secrète. L'empereur, placé sur son trône, dans tout l'éclat de sa puissance, entouré de ses ministres et des principaux dignitaires de sa cour, présidait la séance. Plus de cinq mille personnes remplissaient la salle ou en obstruaient les avenues. Luther parut devant cette assemblée imposante avec simplicité, avec respect, mais sans aucun embarras. Il se sentait élevé par la mission à laquelle il se croyait appelé au-dessus de toutes les timidités humaines.

Le maréchal de la diète l'avertit de ne pas parler avant qu'on le questionnât. Ses livres étaient sur une table. Après quelques momens de silence, Jean de Eck, official de l'électorat de Trèves, chargé de l'interroger, lui dit : — « Martin Luther, l'empereur vous a fait appeler pour savoir de vous si vous reconnaissez les livres publiés sous votre nom. » — Le jurisconsulte Jérôme Schurf, qui était placé à côté de lui, réclama la lecture de leurs titres.

Après qu'elle eut été faite, Luther s'en reconnut l'auteur. Interrogé s'il était disposé à en rétracter le contenu, il répondit : — « Comme cette question concerne la foi, le salut des ames et tout ce qu'il y a de plus grand sur la terre et dans le ciel, la parole de Dieu, il serait téméraire à moi de donner une réponse irréfléchie. En le faisant, sans y être préparé, je pourrais ne pas dire assez pour l'utilité de ma cause et encore trop pour l'honneur de la vérité; et je craindrais d'encourir cet anathème du Christ : — *Celui qui me reniera devant les hommes, je le renierai devant mon père, qui est au ciel.* Je demande donc humblement que votre majesté impériale me donne le temps d'y penser, afin que je puisse répondre sans m'écarter de la parole de Dieu. »

L'empereur lui accorda vingt-quatre heures. Il dit en sortant : *Cet homme ne me rendra pas hérétique.* La simplicité de Luther, à qui ses amis avaient recommandé de modérer sa fougue, ne frappa point l'imagination de ce jeune empereur, qui s'attendait à trouver plus d'éclat et plus d'éloquence dans un si hardi et si célèbre novateur. Le délai que Luther demanda fut même regardé par quelques personnes comme un commencement de faiblesse, et leur donna l'espérance d'un désaveu.

Le lendemain, vers le soir, Luther fut conduit devant l'assemblée. La salle était éclairée aux flambeaux. L'official de Trèves lui ayant demandé ce qu'il avait résolu, il répondit en ces termes :

« Très illustre empereur, sérénissimes électeurs, gracieux princes et seigneurs, je me rends aux ordres qui m'ont été donnés hier au soir, et je prie votre majesté et vos seigneuries, par la miséricorde de Dieu, d'écouter avec bienveillance une cause juste et vraie, et de vouloir bien me pardonner si je n'ai pas donné à chacun les titres qui lui sont dus. Je ne suis qu'un pauvre moine, élevé dans la solitude d'un cloître, et connaissant peu les usages des cours. Dans tout ce que j'ai enseigné et écrit jusqu'à présent, je n'ai eu en vue que la gloire de Dieu, et le salut des chrétiens que j'ai voulu ramener dans la voie de la vérité. Je peux m'en rendre témoignage. »

Après ce préambule, il dit que ses écrits étaient de plusieurs espèces; que les premiers étaient relatifs à la foi et à la morale, et qu'il ne pouvait pas les désavouer sans condamner l'ap-

probation que leur avaient donnée ses ennemis mêmes; que les seconds censuraient la papauté et la doctrine des papistes qui avaient dénaturé le christianisme, opprimé le monde, dévasté surtout l'Allemagne par des exactions insupportables, et qu'il ne voulait pas les désavouer non plus, de peur de laisser un libre cours à la rapacité et à la tyrannie de la cour de Rome; que les troisièmes, enfin, avaient été composés contre les adversaires de ses opinions; qu'il avouait s'être, en plusieurs rencontres, montré trop dur et trop véhément à leur égard, et être allé plus loin qu'il ne convenait à sa profession, mais qu'il ne se donnait pas pour un homme sans défaut, ni pour un saint, et qu'il ne s'agissait point, dans cette cause, de son caractère, mais de sa doctrine. Il refusa tout aussi formellement de les désavouer.

Arrivant alors à la défense même de ses livres, il dit : — « Je ne peux pas mieux me défendre qu'en imitant mon maître qui, frappé par un des serviteurs du grand-prêtre pendant qu'il parlait, se tourna vers lui et dit : *Si j'ai mal parlé, faites voir ce que j'ai dit de mal; et si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous?* — Celui qui ne pouvait pas se tromper, n'a pas refusé d'entendre le témoignage d'un simple serviteur contre sa doctrine. Moi, qui ne suis que terre et poussière, et qui peux si facilement me tromper, je demande si quelqu'un veut rendre témoignage contre la mienne. Je conjure donc votre majesté impériale et vos altesses, et qui que ce soit, hautement ou humblement placé, de vouloir bien me convaincre par les paroles des prophètes et des apôtres que je me suis trompé. Qu'on me le prouve, et je suis tout prêt à désavouer mes erreurs, et je serai le premier à jeter mes livres au feu. »

Il ajouta qu'il n'avait pas embrassé témérairement cette cause et qu'il n'y persistait pas par orgueil; qu'il en avait pesé la grandeur, prévu les périls, qu'il savait quels troubles elle devait jeter dans le monde, mais qu'il ne s'en épouvantait pas, parce que la vérité ne pouvait pas s'établir sans dissension; que son maître l'avait annoncé aux hommes en leur disant qu'il n'était pas venu leur apporter la paix, mais la guerre; que c'était là l'effet, la marche et la fortune de la parole de Dieu. Il supplia la diète de ne pas attirer, en la persécutant, de grands malheurs sur l'Allemagne, et ouvrir ainsi sous de funestes auspices le règne du jeune empereur. Il finit en se re-

commandant à la protection de l'empereur et de l'assemblée contre les violences de ses ennemis.

Lorsqu'il eut achevé, les partisans du saint-siége dans la diète, et surtout les Italiens et les Espagnols de la suite de l'empereur, qui écoutaient impatiemment Luther depuis plus d'une heure, murmurèrent tout haut, et reprochèrent à l'official de Trèves de ne l'avoir point interrompu. Ils trouvaient qu'appelé simplement pour la vérification de ses écrits et le désaveu de sa doctrine, il avait été imprudemment admis à la défendre et à la louer. Sur leur interpellation, l'official de Trèves dit à Luther qu'il n'avait pas répondu à ce qu'on lui avait demandé, et le somma, au nom de l'empereur et de la diète, de déclarer s'il voulait ou non se rétracter.

Luther répliqua alors : « Puisque votre illustre majesté et vos altesses exigent de moi une réponse catégorique, je la leur donnerai sans ambiguité et sans détour. A moins que je ne sois convaincu par le témoignage des Ecritures ou par des raisons évidentes, car je ne puis me soumettre aux décisions seules du pape et des conciles, lorsqu'il est constant qu'ils ont souvent erré et qu'ils se sont même contredits, je demeure ferme dans ma foi, qui repose sur les paroles mêmes de Dieu. Je ne peux donc ni ne veux me rétracter, car il n'est ni sûr ni honnête d'agir contre sa conscience. » Après cette déclaration, il ajouta : « Me voici, je ne peux pas agir autrement; que Dieu me soit en aide. »

Ainsi Luther refusa solennellement le désaveu qu'on exigeait de lui. Il ne consentit pas plus à se rétracter sur la sommation de l'empereur que sur celle du pape. Il fut aussitôt reconduit hors de la salle par deux officiers de la diète, qui l'accompagnèrent à son logement. Il avait gagné par son courage, sa conviction, son éloquence, la faveur ou l'admiration de beaucoup de membres de la diète. Le vieux duc Erick de Brunswick lui envoya un vase d'argent rempli de bierre d'Eimbeck, après en avoir bu lui-même. Luther dit en le recevant : — *Que Dieu se souvienne du duc Erick à sa dernière heure, comme il s'est souvenu aujourd'hui de moi.* La maison des chevaliers Teutoniques ne désemplissait pas. « Le docteur Martinus (c'est ainsi qu'on appelait Luther dans toute l'Allemagne), écrivait Spalatin, eut plus de visiteurs que tous les princes durant son séjour à Worms. J'ai vu chez lui, outre un très

grand nombre de comtes et de seigneurs, le landgrave Philippe de Hesse, le duc Guillaume de Brunswick, le comte Guillaume de Henneberg, et mon gracieux souverain l'électeur Frédéric, qui était en admiration de la réponse chrétienne du docteur Martinus, devant sa majesté impériale et les états de l'empire, mais qui l'aurait voulu moins courageuse. » Comme on craignait qu'après le refus définitif de se soumettre, Luther ne fût exposé au même sort que Jean Huss, quatre cents gentilhommes allemands se confédérèrent pour le défendre, et François de Sikinghen, dont le château était placé dans le voisinage, tint ses troupes prêtes pour marcher à son secours.

Ces témoignages de faveur n'arrêtèrent pas Charles-Quint. Il n'avait recouru à l'intervention de la diète que pour remplir une formalité propre à satisfaire l'Allemagne. Le lendemain de cette séance, il annonça aux états de l'empire qu'il était résolu d'enjoindre à Luther de quitter Worms sur-le-champ; d'observer, sur sa route, les conditions du sauf-conduit; et le sauf-conduit expiré, de le poursuivre comme un hérétique manifeste, dans quelque pays qu'il se trouvât.

La déclaration de l'empereur fut le sujet d'une discussion fort vive dans la diète. Quelques princes ecclésiastiques et l'électeur de Brandebourg lui-même conseillèrent de violer le sauf-conduit accordé à Luther. Ils citèrent, à l'appui de leur opinion, le décret du concile de Constance, qui permettait de ne pas garder la foi promise aux hérétiques; mais cette opinion fut repoussée avec indignation par la plupart des princes séculiers. L'électeur Palatin et le duc George de Saxe, quoique ce dernier fût ennemi déclaré de Luther, dirent qu'ils ne souffriraient pas qu'on couvrît de cette honte la première diète tenue par l'empereur, et qu'on portât une pareille atteinte à la loyauté germanique. La contestation s'anima tellement entre l'électeur Palatin et l'électeur de Brandebourg, qu'ils en vinrent, dit Luther, jusqu'à tirer les couteaux. De son côté, Charles-Quint était très éloigné d'une aussi odieuse perfidie; il voulait bien condamner la doctrine de Luther, dans l'intérêt du Saint-Siége et pour sa propre utilité, mais il ne voulait pas souiller sa réputation par une trahison.

Sa mise au ban de l'empire ne trouvait pas dans la diète beau-

coup plus de faveur que la violation du sauf-conduit. Cette assemblée en redoutait les suites pour l'Allemagne, et elle aurait mieux aimé ramener Luther que le proscrire. Afin de l'essayer, elle obtint de l'empereur qu'il pourrait rester quelques jours de plus à Worms. Pendant cet intervalle, l'archevêque de Trèves, plusieurs princes séculiers, plusieurs évêques et docteurs entrèrent en conférence avec lui pour le faire céder amiablement; mais leurs efforts furent inutiles. Luther resta inébranlable, et dit à l'électeur de Trèves en le quittant : — « Il en sera de ceci comme de la prédiction de Gamaliel aux Scribes et aux Pharisiens. Si ma cause n'est pas de Dieu, elle ne durera point au-delà de deux ou trois ans; mais si elle est de Dieu, vous ne serez pas en état de l'étouffer. »

Luther, après plusieurs conférences, n'ayant pas plus cédé à la persuasion qu'à l'autorité, l'empereur lui fit donner, par l'official de Trèves et par un secrétaire impérial, l'ordre de quitter Worms. Il lui accorda vingt et un jours pour se mettre en sûreté. Luther, en parlant de cette issue de la diète, écrivit à son ami le fameux peintre Lucas Kranach, à Wittemberg : — « J'aurais cru que l'empereur eût appelé un docteur ou en eût appelé cinquante pour vaincre loyalement un moine. Mais il n'était question que de ceci : — Est-ce que ce sont là tes livres? — Oui. — Veux-tu les désavouer, oui ou non? — Non. — Va-t-en! — O aveugles Allemands que nous sommes! »

Le 26 avril, au matin, Luther sortit de Worms, après avoir pris congé de ses amis. La foule qui se pressait sur son passage était émue des dangers qu'il allait courir. Il avait noblement défendu sa cause, il s'était montré simple, convaincu, éloquent, intrépide; il avait préféré la proscription à un désaveu; il partait pour l'exil, et après vingt et un jours, il ne devait plus trouver d'asile en Allemagne. Ces sentimens agitaient toutes les ames et les livraient à l'héroïque novateur. Ainsi, la révolution de ses pensées s'achevait par l'intérêt qu'inspiraient ses infortunes.

Le 28 avril, arrivé à Friedberg, sur le territoire de Hesse, il écrivit à l'empereur et aux états de l'empire pour les remercier de lui avoir gardé leur foi. Se regardant comme en sûreté, il renvoya le héraut impérial et prit le chemin de la Saxe. Son projet était d'aller visiter sa famille et ses amis dans le comté de Mansfeldt ;

mais, après avoir passé Eisenach, non loin d'Altenstein, sur les bords de la forêt de Thuringe, il fut enveloppé par une troupe de cavaliers qui y étaient en embuscade. Ces cavaliers, déguisés, l'enlevèrent de sa voiture, le mirent sur un cheval, et le conduisirent à travers la forêt, où ils le gardèrent jusqu'à onze heures du soir dans un château construit sur la crête la plus élevée de ces montagnes. Ce château servait anciennement de demeure au landgrave de Turinge, et s'appelait la Wartburg. C'était l'asile que l'électeur de Saxe avait ménagé à Luther.

Ce prince, qui s'était attaché de plus en plus à lui, avait résolu de ne point l'abandonner, quand il serait mis au ban de l'empire. Mais, afin de concilier ce dessein avec l'obéissance qu'il devait à un décret de la diète, il se proposa de le soustraire à ses persécuteurs, sans toutefois le protéger publiquement. Il chargea Spalatin de lui procurer un refuge dans ses états, et il voulut que ce refuge restât secret même pour lui. Spalatin avait ponctuellement exécuté ses ordres en faisant transporter, dans le château de la Wartburg, Luther, qui déposa son habit de moine pour prendre le costume de gentilhomme, et changea son nom de docteur Martin en celui de chevalier George, afin de n'être pas reconnu.

Après que Luther avait quitté Worms, la diète s'était occupée de la sentence qu'elle devait porter contre lui. Le nonce Aléander avait été chargé de la rédiger; mais beaucoup de princes, ne voulant pas tremper dans cette condamnation, étaient partis de Worms avant qu'elle fût prononcée. L'électeur de Saxe était de ce nombre; il écrivit, le 5 mai, à son frère le duc Jean : — « Sachez que non-seulement Anne et Caïphe se déclarent contre Martinus, mais aussi Pilate et Hérode. »

L'édit de l'empereur fut publié le 26 mai dans la cathédrale de Worms. On lui donna, cependant, la date du 6, afin qu'il parût avoir été fait en pleine diète et approuvé par tous les princes de l'empire. Charles-Quint, au nom duquel cet édit était publié, déclarait qu'en exécution de la sentence prononcée par le souverain pontife, juge légitime de cette cause, Luther était séparé de l'église et banni de l'empire. Il défendait, sous peine d'exil perpétuel, de lui donner asile, de lui fournir de la nourriture, de lui prêter aucune assistance; il ordonnait de s'emparer de sa personne, de

brûler ses écrits, d'arrêter ses protecteurs ou ses partisans, de se saisir de leurs biens, et défendait d'imprimer désormais aucun livre en matière de foi, sans l'autorisation des évêques.

Cet édit causa plus de mécontentement que de frayeur en Allemagne; on fut indigné de voir proscrire, au nom d'une diète allemande, l'homme religieux qui, tout en soutenant ses propres opinions, avait défendu l'argent et la liberté de son pays contre les exactions et la tyrannie de la cour de Rome. Ulrich de Hutten, se rendant l'organe des sentimens éprouvés par ses compatriotes, écrivit : — « Parce qu'il ne s'est pas rétracté, on a condamné l'homme de Dieu; on l'a renvoyé en lui défendant de prêcher sa parole sur la route! O indignité qui mérite la colère irréconciliable de Dieu! J'ai honte de ma patrie! Le moment est arrivé où nous verrons si l'Allemagne possède encore des princes, ou si elle est gouvernée par des statues magnifiquement habillées. »

Après la publication de l'édit, la diète se sépara. — L'empereur Charles-Quint quitta l'Allemagne pour se rendre dans ses pays héréditaires d'Espagne, qu'agitait alors un grand mouvement d'indépendance. Il crut avoir détruit l'hérésie en la proscrivant, et arrêté l'élan des esprits en les replaçant sous l'autorité des évêques; mais il se trompa. Luther était plus puissant que lui, car lorsque la pensée d'un homme se rencontre avec le besoin d'un siècle, rien ne saurait lui résister. Aussi, peu de temps après le départ de l'empereur, Luther sortit triomphant de sa retraite, et, ce qui n'était à Worms que l'opinion d'un novateur, devint la foi de tout un peuple.

Ainsi, vers le même temps, Colomb ouvrait les mers à l'activité de l'homme, Copernic, les cieux à ses recherches, et Luther des régions sans bornes à son indépendance. Ces trois grands représentans du mouvement moderne donnèrent alors au genre humain, Colomb, un continent nouveau; Copernic, la loi des mondes; Luther, le droit d'examen. Cette dernière et périlleuse conquête fut le prix d'une volonté indomptable. Sommé pendant quatre ans de se soumettre, Luther, pendant quatre ans, dit non. Il avait dit non, au légat; il avait dit non, au pape; il dit non, à l'empereur. Dans ce *non* héroïque et fécond se trouvait la liberté du monde.

MIGNET.

VOYAGE EN ORIENT[1]

DE M. A. DE LAMARTINE.

Après un séjour de seize mois en Orient, M. de Lamartine vient de publier les notes recueillies pendant son voyage, écrites au jour le jour, en présence des hommes et des choses qu'il raconte. A l'en croire, il n'a voulu composer ni un livre d'enseignement, ni un poème; il ne prétend ni à la science ni à l'inspiration. Ce n'est qu'à regret qu'il soumet à l'opinion publique ces feuilles éparses et qui jamais n'auraient dû être réunies. Pourquoi, face à face avec une conviction de cette nature, jugé par lui-même si sévèrement, s'est-il décidé à passer outre? Croit-il que la multitude trouvera fertiles et dorées les landes qui semblent à sa pensée incultes et désertes? Espère-t-il d'aventure que les débris du festin où il s'est assis seront encore pour le plus grand nombre une nourriture savoureuse? Je ne sais. J'ai beau chercher en tout sens, j'ai beau interroger par voie d'induction et de conjecture la conscience du poète et du voyageur, je ne réussis pas à m'expliquer le motif de sa détermination.

(1) Librairie de Ch. Gosselin.

Ni enseignement ni poème, c'est-à-dire ni vérité, ni beauté; qu'est-ce donc? Est-ce au moins un ensemble de réalités, étudiées attentivement, entassées pêle-mêle, mais entières, mais irrécusables, et d'où le philosophe et le poète pourront un jour tirer des leçons et des poèmes enfouis? Je me résigne difficilement à prendre pour l'expression d'une fausse modestie les très humbles salutations de M. de Lamartine. Mon embarras est grand, je l'avoue. Chacune des paroles prononcées dans la préface de ce voyage par l'illustre auteur des *Méditations* et des *Harmonies*, est empreinte d'une telle sincérité, il se condamne avec une candeur si parfaite, il enveloppe toute cette liasse de notes dans un dédain si sûr de lui-même, que je suis volontiers tenté de le prendre au mot. C'est donc un mauvais livre? un livre qui n'apprend rien, qui ne laisse aucune trace dans la mémoire? Ici, je le sens, il ne faut pas se prononcer à la légère; il faut mesurer ses coups, pour ne pas frapper à faux. La position littéraire de M. de Lamartine, le rang glorieux qu'il a conquis dans la poésie française depuis 1819, ses tentatives récentes pour atteindre la renommée politique, ou du moins la renommée oratoire, tout m'impose le devoir d'examiner sérieusement les pièces du procès. Assez d'autres approuveront à l'étourdie, sur la signature du livre, assez d'autres se laisseront aller aveuglément à l'indolence de leur admiration. La foule paresseuse qui s'agite dans les salons de Paris, et qui discute à la même heure la couleur d'un ruban, la forme d'un gilet, la créance américaine et la recomposition du ministère anglais, fera bon marché de ses louanges; elle ne luttera pas contre l'entraînement de ses habitudes. Rien ne s'oppose à ce qu'une voix grave et franche essaie de se faire entendre parmi les chuchotemens et les causeries.

Or, savez-vous quels pays M. de Lamartine a visités dans le court espace de seize mois? Savez-vous quelles villes il a parcourues, quels paysages il a traversés? La Grèce, la Syrie, la Judée, la Turquie et la Servie.

Pourquoi cette promenade plutôt qu'une autre? Pourquoi l'Orient plutôt que l'Italie ou l'Allemagne? Était-ce pour se consoler de sa défaite aux élections, était-ce pour oublier l'échec de ses nombreuses candidatures, que M. de Lamartine se décidait à fréter un navire? Allait-il apprendre dans l'*agora* d'Athènes le secret des

désappointemens résignés? Se croyait-il condamné à l'ostracisme par l'inviolable générosité de ses opinions, et voulait-il demander à la patrie de Socrate et d'Aristide une leçon de sagesse et de patience? ou bien, par un retour naturel vers les premières impressions de son enfance, désirait-il voir de ses yeux et toucher de ses mains le sol merveilleux où s'était accompli le drame de la religion chrétienne? Éprouvait-il le besoin de consacrer, par un pieux pélerinage, les croyances de ses jeunes années? Espérait-il fortifier sa foi contre le doute envahissant? Allait-il assister à l'agonie du colosse ottoman, écouter le râle d'un empire qui s'éteint, et dérober à la mort le mystère de la longévité? Voulait-il recueillir, sur la maladie de cette nation qui se décompose, des documens salutaires à la France? Avait-il dit en lui-même, le 20 mai 1832, en saluant le port de Marseille : Je vais savoir comment s'y prennent les monarchies pour s'user en trois siècles? Je découvrirai dans les yeux du mourant, dans les pulsations ralenties de ses artères, quelles blessures il a reçues, et je rapporterai, à mon retour, des conseils austères pour une monarchie naissante? Était-ce l'amour de l'art antique, le culte de Phidias et de Polyclète qui le menait aux rives de la Grèce? Voulait-il contempler dans une muette extase les débris du Parthénon? Voulait-il s'asseoir parmi les marbres inanimés, et demander à ces ruines éloquentes le génie des demi-dieux qui leur avait donné la vie?

Les questions se multiplient et demeurent sans réponse. Religion, philosophie, histoire, poésie, tout est parti de l'Orient, tout y retourne aujourd'hui, sinon pour s'éclairer, du moins pour s'instruire de sa naissance et de ses premiers bégaiemens. Tant de projets peuvent se tourner vers ce berceau de l'humanité, que le voyageur le mieux préparé peut bien changer, chemin faisant, d'ambition et de volonté. Mais ce n'est pas moi qui devinerai quelle pensée a présidé au voyage de M. de Lamartine. J'incline à croire qu'il n'a vu dans ce déroulement de paysages qu'une distraction, un délassement, et rien de plus. Il est parti pour ne pas rester, parti parce qu'il ne trouvait plus d'émotions dans le spectacle de l'Italie, parce que Naples et Florence n'avaient plus rien à lui apprendre. La curiosité qui l'entraînait était vague et maladive, et c'est ce qui explique en partie l'extrême rapidité de son voyage. Il ne s'est

guère inquiété de pénétrer les institutions et les mœurs qu'il a vues; il a perpétué le changement, dans l'espérance de perpétuer le plaisir.

Il a traversé au pas de course des nations entières, dont chacune, pour être dignement interprétée, demanderait plusieurs années d'étude. Comme si chacune de ses journées comptait les heures par centaines, comme s'il était sûr que sa pensée ne s'endort jamais, après un séjour de quelques semaines il se prononce hardiment. Il estime d'un premier regard les traditions qui régissent les familles, les lois qui veulent corriger les traditions sans les détruire; dans son ardeur de sagacité, il va plus loin, il prophétise l'avenir de ses hôtes. A moins que les langues de feu ne soient descendues sur sa tête, je ne sais comment expliquer l'inépuisable inspiration qui anime le voyageur; il devine les institutions qu'il coudoie, comme s'il n'avait qu'à fouiller dans ses souvenirs; il éclaire, il analyse les peuples qui lui donnent asile, comme s'il les connaissait de longue main; on dirait que toute sa tâche se réduit à vérifier, non pas des idées préconçues, mais des idées lentement développées dans l'étude et le recueillement. Sans doute, en quittant Marseille, il savait l'Orient tout entier. Il avait amassé dans sa mémoire tous les documens rassemblés par l'Allemagne, l'Angleterre et la France; il avait comparé, contrôlé l'une par l'autre toutes les leçons de l'érudition moderne. S'il en était autrement, il n'oserait pas trancher délibérément comme il fait; il ne résoudrait pas en quelques mots les questions religieuses, politiques et militaires; il ne déciderait pas d'un trait de plume les problèmes qui arrêteraient long-temps la sagacité d'un concile, d'un parlement ou d'un conseil de guerre.

Il y a, je l'avoue, dans cette manière leste et hardie de saccager les questions, quelque chose de séduisant pour le plus grand nombre. La réflexion, je ne l'ignore pas, a ses fatigues et ses ennuis. Trop souvent c'est un labeur ingrat, et qui n'aboutit qu'au doute désespéré; mais parfois aussi la réflexion est bonne à quelque chose : il lui arrive de conseiller sagement, et de forcer au silence une idée confuse ou obscure. Cela vaut bien un remerciement, n'est-ce pas?

Est-ce dans les *Antiquités attiques* de Stuart que M. de Lamar-

tine a puisé ce qu'il dit des monumens de la Grèce? Les rapides alternatives de son admiration et de son dédain ont de quoi étonner les plus sereines clairvoyances. Les temples de Thésée, de Minerve et de Jupiter ne trouvent pas grace devant le goût sévère du voyageur; il accuse de mesquinerie et de pauvreté ce que tout-à-l'heure il caressait de ses louanges. Il ne conteste pas la beauté des sculptures qui gisent à ses pieds; il contemple avec une joie clémente les figures héroïques et divines amoncelées comme une grève sous les pas de son cheval. Mais, après une heure tout au plus donnée à l'indulgence, son front se rembrunit, il tance l'art grec ainsi qu'un écolier indocile; il s'apitoie avec colère sur les proportions tout humaines de ces temples déserts. Il regrette de ne pas trouver sur le sol athénien les majestueuses cathédrales de Reims, de Cologne, de Durham, de Westminster et de Milan. Étrange et singulier caprice! Bouderie d'enfant gâté! Demander au ciel de la Grèce les créations austères de l'Europe du moyen-âge! Vouloir, pour une religion dont la beauté était le premier dogme, les portails, les ogives et les rosaces destinés à multiplier la grandeur du Dieu sans forme et sans séjour! Par quel renversement d'idées M. de Lamartine est-il arrivé à déplacer ainsi des questions si nettement posées? Pourquoi ne reproche-t-il pas à l'épopée homérique de ne pas ressembler à la *Divine Comédie* ou à *Lara?*

Ce qu'il dit de la Syrie, et des établissemens religieux assis sur le Liban, n'est guère qu'une suite de renseignemens recueillis à la hâte, rédigés séparément, et cousus après coup, sans unité, sans prévoyance, sans volonté. Il semble que le voyageur, à peine arrivé à Bayruth, ait prié ses compagnons de faire une battue parmi les anciens du pays, afin de découvrir les légendes et les traditions locales. Pour lui, sans s'épuiser en courses haletantes, il accueille, sans trop d'empressement ni de curiosité, les notes qui lui sont apportées; il les assemble avec une attention indolente; puis, quand il a noué la gerbe des épis qu'il n'a pas moissonnés, il se repose complaisamment, il s'applaudit dans son œuvre, et le lendemain, au lever du jour, il plie sa tente et va camper sous les murs de Jérusalem.

Une fois qu'il a touché la Terre-Sainte, le flot de sa pensée ne

s'arrête plus. Chacune de ses promenades est un commentaire du Pentateuque, des Rois ou des Prophètes. Il reconnaît à chaque pas les lieux qu'il a visités dans les rêves de son enfance. Il désigne du doigt à ses compagnons la grotte d'Elie, le tombeau des Machabées, le temple de Salomon, comme s'il avait enseveli les guerriers ou sculpté le cèdre pour le sage des sages. Il n'hésite pas un instant à baptiser chacune des pierres qu'il rencontre devant lui. Il dénombre les ruines comme ferait un amiral des vaisseaux de sa flotte. C'est une merveilleuse et imperturbable assurance. D'Anville, parcourant la campagne d'Athènes, n'aurait pas, dans le regard ou dans la voix, plus de hardiesse et de sérénité. Il semble que M. de Lamartine se promène, après un exil de quelques années, dans un parc où il aurait passé sa jeunesse. Il sait l'âge des arbres, il sait quelle main les a plantés. Jamais, je crois, la divination ne s'est montrée si pénétrante.

Ses conjectures sur les ruines de Balbek dépassent de bien haut ses réflexions chagrines sur l'architecture grecque. Il commence par avouer son ignorance; mais son aveu le met à l'aise. Une fois décidé à ne pas épeler les questions qui se présentent, il les résout hardiment. Il est peut-être difficile de saisir ce qu'il pense du type de ces monumens gigantesques. L'esprit flotte incertain et n'ose pas se prononcer. Mais, en revanche, il est impossible de ne pas admirer le dédain dans lequel il enveloppe tous les érudits assez patiens pour apprendre la valeur d'un triglyphe ou d'un stylobate. Qu'il vaut bien mieux parler d'architecture sans l'avoir étudiée! L'étude est un labeur mesquin, c'est le procédé des petits esprits.

Les pensées de M. de Lamartine sur la Turquie ont un caractère plus direct et plus facile à saisir. A Bayruth, à Jérusalem, et parmi les ruines d'Athènes, il soutenait de son mieux son rôle de poète; l'histoire, le sentiment religieux, suffisaient à défrayer la plupart de ses pages. Sur les rives du Bosphore, sa prédilection pour la discussion politique se déploie plus librement. Il entame d'un ton cavalier, comme pourrait le faire un homme vieilli dans les chancelleries, la question russe, anglaise et française. Nesselrode, Metternich ou Talleyrand hésiteraient à se prononcer; mais l'illustre voyageur applique à la solution des difficultés militaires et diplomatiques la seconde vue des prophètes. Là où la sagesse de Mon-

tesquieu se déclare impuissante, l'épée d'Alexandre tranche le nœud gordien.

J'arrive aux paysages; car, outre ses souvenirs, ses pensées et ses impressions, M. de Lamartine nous a donné ses paysages *pendant* son voyage. J'ai quelque peine, je l'avoue, à concevoir comment il se souvient, *pendant* son voyage, des hommes et des choses qu'il *va* visiter, à moins qu'il ne *prévoie* ce qu'il *va* voir. Pour les paysages, mon embarras redouble. Est-ce que l'Orient tout entier avait mis, pour recevoir M. de Lamartine, ses vêtemens de fête? Est-ce que les paysages de la Grèce, de la Syrie, de la Palestine et de la Turquie sont rentrés au logis, ou bien ont repris leurs vêtemens vulgaires? — Qu'on ne m'accuse pas de chicaner puérilement. Les choses mal nommées sont rarement bien observées. Plus j'avance dans l'analyse de ce livre, et plus j'ai peine à deviner ce qu'il veut, ce qu'il prétend. De quoi M. de Lamartine s'est-il *souvenu?* Des chevaux arabes achetés pendant son voyage. C'est là, si je ne me trompe, le plus clair de ses souvenirs. Je sympathise pleinement avec le plaisir de l'écuyer. J'ai pour les étalons arabes et turcomans de première et seconde espèce une estime très haute; mais je trouve que *cette noble conquête* occupe un espace un peu trop large sur la scène où le voyageur s'est placé. Les impressions et les pensées du narrateur ont besoin d'être discutées séparément. Revenons aux paysages.

Je commence par déclarer franchement mon incrédulité. Je ne puis me décider à prendre pour un journal de voyage les descriptions pittoresques datées d'Athènes, de Bayruth, de Jérusalem et de Stamboul. Je ne révoque pas en doute l'abondance et la spontanéité du génie; mais il n'est pas plus permis à Claude Lorrain ou au Poussin d'improviser à toute heure du jour qu'à Platon ou à Kant de continuer sans relâche le *Livre des Lois* ou la *Critique de la raison pure*. Le paysagiste, aussi bien que le poète et le philosophe, a besoin de répit, s'il ne veut pas succomber à la tâche. Eh bien! M. de Lamartine aurait pu se dispenser de nous donner comme spontanées les pages laborieusement négligées qu'il date de Syrie et de Grèce, mais qu'il a parées patiemment. A quoi bon cette coquetterie? Je me range volontiers à l'avis d'Alceste : Le temps ne fait rien à l'affaire. Mais, pour prendre ici le change, il

faudrait une singulière inexpérience. Il y a telle page dans les nouveaux volumes de M. de Lamartine qui a dû être déchirée plusieurs fois avant d'arriver à bien. Je citerais plus d'un *éblouissement* dont le programme, arrêté dix-huit mois d'avance, ne s'est réalisé qu'au retour.

Je pardonnerais de grand cœur cette petite supercherie, si, dans tout ce désordre arrangé, j'entrevoyais un travail sérieux. Mais, par malheur, il n'en est rien. Ce n'est plus l'inspiration, et ce n'est pas encore la réflexion. C'est une demi-volonté qui défend aux paroles de se confondre et de se contrarier en se pressant, mais trop paresseuse encore pour leur commander de s'ordonner selon des lois prévues. L'*étude* a disparu, et nous n'avons pas le tableau.

La Grèce, la Syrie et la Turquie offraient au pinceau du paysagiste trois types achevés et distincts. Mais, pour peindre ces trois types, il eût fallu les contempler plus de huit jours, et surtout ne pas se hâter de dessiner. Les premières lignes qui s'offrent à la vue ne sont pas toujours les meilleures. Le modèle ne révèle pas du premier coup son aspect le plus heureux et le plus vrai. Pour avoir méconnu cette leçon donnée par tous les maîtres sérieux, M. de Lamartine a composé sur l'Orient des paysages confus, vagues et luxurians. La même formule d'admiration et d'extase embrasse tous les spectacles. Qu'il s'agisse des lignes sobres du Parthénon ou des flancs boisés du Liban, des plaines ardentes de la Palestine ou du splendide amphithéâtre de Constantinople, ni la parole ni la pensée ne consentent à se varier. C'est une suite monotone de superlatifs qui s'égorgent en se succédant. C'est toujours le plus beau et le plus magnifique des paysages. La crédulité complaisante du lecteur ne sait auquel entendre. Les couleurs s'effacent en se multipliant. Quand la mémoire essaie de rassembler ce que l'œil a vu, elle est forcée d'avouer son impuissance. Elle ne réfléchit que des plans ondulés, mais indistincts; le fleuve de la pensée charrie pêle-mêle le sable des plaines, les cèdres de la montagne, les marbres mutilés, les toitures peintes et dorées; mais il ne dépose sur la rive curieuse rien qui puisse figurer une ville ou une vallée, un temple ou un monastère. Il y a dans cette confusion désespérée tous les élémens d'une belle et grande peinture; le temps et surtout la volonté ont manqué à l'achèvement de l'ou-

vrage. Mais juger comme une esquisse un ensemble de traits dont pas un n'est tracé sans viser à l'effet, ce serait une coupable indulgence.

Est-ce à dire que le journal de M. de Lamartine est absolument dépourvu d'intérêt? N'y a-t-il aucun profit dans cette lecture? Non sans doute. Seulement ce journal n'est pas venu en son temps. Le recueil misérable publié par Thomas Moore contient plusieurs lambeaux du journal de Byron. Ces lambeaux n'ont guère par eux-mêmes plus de valeur que le *Voyage en Orient*; à la vérité, ils ont pour le philosophe l'inestimable mérite de n'être pas destinés au public; ils sont vraiment tracés avec désintéressement, pour l'unique mémoire du narrateur. C'est la conscience manuscrite du poète. Mais ils ont en outre un immense avantage sur les fragmens de M. de Lamartine; ils servent de commentaire à des poèmes achevés. Prenez au hasard dans ce journal informe, déchiré par la main d'un ami, telle page que vous voudrez, et vous y trouverez l'explication triviale peut-être, mais à coup sûr intelligible, d'une inspiration qui, sans ce naturel interprète, serait pour nous mystérieuse et impénétrable. *Lara* n'est pas encore complètement révélé. Mais *Manfred*, par exemple, est indiqué presque jour par jour dans les notes de Byron. Ce qu'il dit du spectacle de la nature alpestre, et de la merveilleuse harmonie des montagnes désolées et des ames désertes ou dévastées par d'invisibles orages, se superpose avec une rigueur toute scientifique à toutes les parties de *Manfred*. On voit poindre le bourgeon de la pensée. L'épanouissement des premières feuilles, la pousse des branches, rien ne manque à la curiosité du lecteur. L'œil suit d'heure en heure toutes les transformations de la plante. Il semble qu'après avoir assisté à toutes les métamorphoses de la pensée poétique, le procédé soit trouvé. Les ames simples se persuaderaient volontiers qu'il suffit d'aller voir les Alpes pour en rapporter un autre *Manfred*, tant le développement des idées poétiques est lent, naturel, continu; tant il est facile de noter l'itinéraire suivi par l'intelligence de Byron. Il ne reste plus qu'une condition à remplir pour atteindre le poète, une condition bien aisée à définir : voir avec les mêmes yeux que lui, c'est-à-dire avoir vécu comme lui avant de voir, ou, en d'autres termes, être lui avant de regarder. Mais au-delà de cette illusion

bien pardonnable assurément, et qui ne peut enivrer que les orgueils vulgaires, il reste pour les esprits sérieux une instruction solide et durable. Après avoir suivi attentivement la transition de la réalité à la beauté, après avoir appris comment la vie s'élève jusqu'au poème, le lecteur fait un retour sur lui-même, et fouille dans ses souvenirs. Il contemple avec une tristesse résignée toutes les journées ensevelies à jamais, et qui, pour vivre glorieusement, n'attendaient que la fécondation. Il compare page à page le livre de sa conscience avec le livre splendide qu'il vient de parcourir. Et loin de se trouver humilié en rassemblant pour lui seul les épisodes dispersés de cette épopée sans Homère, il se console dans une pensée austère : c'est que peut-être ses souffrances n'avaient pas comblé la mesure, c'est que le vase n'était pas rempli, c'est qu'il n'y avait pas assez de larmes amassées pour déborder en flots harmonieux.

Et puis il y a pour la critique des profits sans nombre dans cette anatomie de la pensée. Bien des questions obscures, bien des problèmes sans issue s'éclairent d'un jour inattendu en présence de ces deux natures dont une seule d'abord nous avait été livrée. Nous avions le poète, et nous l'admirions; maintenant l'homme est devant nous. Nous pouvons compter les rides de son front, les plis dédaigneux de sa lèvre, les sillons de sa joue amaigrie; nous touchons du doigt les plaies naguère ruisselantes, aujourd'hui cicatrisées, mais non pas guéries. Nous savons quelle blessure est cachée sous le pli de son manteau, quel souvenir furieux, quelle révolte insolente se dissimule dans son attitude héroïque : il n'est pas moins grand, mais il est mieux compris; il n'est plus demi-dieu, mais il domine encore le reste de l'humanité de toute la hauteur de ses souffrances; car la douleur n'est pas un des moindres priviléges du génie.

Plût à Dieu que tous les artistes éminens eussent laissé sur eux-mêmes des notes pareilles à celles de Byron! Plût à Dieu que Mozart, Raphaël et Milton nous eussent livré le secret de leurs inspirations! *Don Juan*, les *Loges* et *le Paradis Perdu* ne perdraient rien à ce vivant commentaire du poète glorieux par l'homme misérable. Quelle blonde fille de l'Angleterre a posé devant le maître d'école aveugle pour l'idéale figure de la première femme? Quelle conta-

dine a prêté son visage au favori de Léon X, pour ses divines madones? Si nous le savions, Milton et Raphaël garderaient encore le rang qui leur appartient dans l'histoire de l'art; mais nous aurions pour leurs ouvrages immortels une admiration plus familière et plus pénétrante.

Si donc, M. de Lamartine avait écrit sur l'Orient un grand poème égal aux *Méditations* et aux *Harmonies*, et qu'il nous eût donné quelques fragmens de son voyage, plus naïvement tracés, comme pièces justificatives, comme une confidence tout à la fois modeste et hardie sur les procédés de son intelligence, il y aurait dans cette lecture le double charme d'une révélation et d'une étude. Nous aimerions à épier, dans un esprit d'élite, l'impression des lieux et des hommes, à écouter dans cette ame harmonieuse le retentissement de la vie quotidienne. Il ne l'a pas voulu; il a interverti l'ordre naturel, l'ordre légitime et logique; il nous a donné le commentaire d'un livre que nous n'avons pas, les pierres d'un temple qui n'est pas bâti.

Il y a, je ne veux pas le nier, une parenté intime entre les *Méditations* et l'histoire biblique. M. de Lamartine s'est de bonne heure assimilé la substance la plus précieuse de la poésie chrétienne. Il s'est nourri assidument du Cantique des Cantiques, et des Psaumes de David. Mais on ne saurait, sans aveuglement, chercher dans le *Voyage en Orient* l'interprétation et le complément d'un recueil d'élégies dont la plupart appartiennent à des souffrances toutes personnelles. Les *Méditations* et les *Harmonies* sont complètes par elles-mêmes, et n'ont besoin d'aucune histoire, ni d'aucune géographie, pour se révéler pleinement. C'est un dialogue de l'homme avec Dieu et la nature, dont chaque verset domine la science humaine, dont l'espérance et la prière sont les thèmes éternels; c'est une mélodie qui ne s'enseigne nulle part, et dont chaque note jaillit avec les sanglots.

Il semble que M. de Lamartine, plein de confiance dans son génie, ait cru qu'il pouvait le sommer à toute heure de chanter à pleine voix les merveilles de l'Orient. Ce n'est pas moi qui lui conseillerai jamais, non plus qu'aux hommes de sa trempe, une fausse modestie. Quand on est, comme lui, en possession de l'admiration européenne, il ne faut pas douter de ses forces, il faut marcher hardi-

ment, invoquer son étoile, et ne pas reculer devant l'avenir, dans la crainte de gâter le présent. S'il est sage de s'arrêter à temps et de ne pas découronner, par une ambition démesurée, un front glorieux et vénéré, c'est une misérable pusillanimité de contempler chaque matin l'ombre silencieuse des années évanouies, de s'adorer dans le passé, et de s'agenouiller devant sa renommée sans essayer de l'agrandir. Les hommes qui se divisent ainsi en deux parts, et qui trouvent en eux-mêmes l'autel et le prêtre, seront toujours, quoi qu'ils fassent, des natures incomplètes et boiteuses. La foule aura toujours le droit de railler leur oisiveté; et la postérité, fille de leur paresse, oubliera ce qu'ils ont été en voyant ce qu'ils sont. Cette immobilité qu'ils appellent sainte, où ils s'enferment comme dans un tabernacle, ne les défendra pas contre l'ingratitude. Ils assisteront vivans aux funérailles de leur nom, et le flot des générations naissantes les enveloppera comme un immense linceul. — Je remercie donc bien sincèrement M. de Lamartine de ne s'être pas endormi au bruit de son nom, et d'avoir tenté des voies nouvelles. La puissance la plus réelle gagne toujours à s'exercer. Mais dans ces voies nouvelles qu'a-t-il fait? De ces villes qu'il a parcourues, de ces peuples qu'il a interrogés, quels enseignemens ou quels poèmes nous a-t-il rapportés? A-t-il pris parti pour la réflexion ou l'invention? A-t-il recueilli, chemin faisant, des données inattendues pour l'histoire des races? A-t-il ajouté quelque lumière nouvelle aux travaux de l'Allemagne savante? A-t-il trouvé au berceau du christianisme des légendes ignorées de l'Europe? Rien de tout cela; il a murmuré doucement sur les rochers de Josaphat, sur les cèdres de Salomon, des prières à peine articulées.

Il a chanté d'une voix nonchalante le néant des empires ensevelis, la grandeur de Dieu, et la misère de l'homme. Il a répété, comme un écho lointain, les Psaumes du prophète-roi, mais si bas et si doucement, que l'oreille la plus vigilante laisse échapper la moitié des sons qui glissent de ses lèvres. Par malheur, le chrétien, le philosophe et le poète se disputent à chaque page la pensée du voyageur. Après une heure de marche sous le soleil brûlant de Jérusalem, après une fervente invocation à celui qui a souffert et qui est mort pour le salut de tous, le pélerin oublie tout à coup son rôle, il discute l'authenticité des traditions, il révoque en doute la désignation des

lieux, il accuse de mensonge les récits populaires qui se distribuent et se vendent au pied du saint tombeau. Si le temps et l'érudition ne lui manquaient pas, il ramènerait aux proportions de l'histoire humaine la promulgation de la loi nouvelle, il ne verrait plus dans Jésus-Christ que l'héritier de Socrate; il commenterait le Phédon par l'Évangile, et absoudrait le proconsul romain qui n'a pas hésité devant le supplice d'un nouveau sage pour assurer la sécurité de la métropole. Et qu'on ne dise pas que j'intente gratuitement un procès invraisemblable à la foi de l'illustre voyageur. Qu'on ne dise pas que je déchire à plaisir les pages où sont inscrites les croyances de toute sa vie. La pente de l'incrédulité est glissante et rapide. La discussion, une fois commencée, ne s'arrête plus. Il fallait choisir entre la méditation chrétienne et la restitution archéologique. Vouloir concilier saint Mathieu et Volney, c'est une prétention trop haute, et qui ne peut se réaliser. Dans l'intérêt de son livre aussi bien que de sa pensée, M. de Lamartine devait se prononcer décidément pour la vérification défiante ou pour la foi sans restriction. Dès qu'il doute, il n'a plus le droit de chanter. Le savant impose silence au poète; l'Évangile n'est plus qu'un beau livre, un roman ingénieux, d'un style pur et châtié; mais le verset de l'apôtre n'a plus rien d'impérieux. La Passion n'est plus qu'une tragédie, dont les épisodes habilement enchaînés n'ont rien à envier ni au Prométhée d'Eschyle, ni à l'Œdipe de Sophocle.

En se dépouillant de sa crédulité, M. de Lamartine se condamne fatalement au rôle de spectateur. Il s'interdit l'enthousiasme poétique. Ou s'il veut revenir aux inspirations de sa jeunesse, s'il veut recommencer les chants de ses premières années, le cantique s'arrête sur ses lèvres, la prière bégaie sourdement, l'espérance ose à peine s'avouer, le poète a disparu avec le chrétien.

Si la forme seule manquait aux inspirations du voyageur, si la pensée s'offrait à nous demi-vêtue, si elle ne craignait pas de se révéler dans une pudique nudité, si elle se fiait à sa beauté native pour commander à nos yeux l'admiration et la ferveur, ce ne serait plus entre elle et nous qu'une querelle de coquetterie et de dédain. Nous pourrions trouver dans la contemplation de cette grace négligée une joie inattendue et sérieuse. L'ame se reposerait avec bonheur dans ce spectacle familier. Mais rien, chez M. de

Lamartine, ne ressemble à l'étourderie, à l'oubli de soi-même. Il ne marche jamais sans composer son attitude. Dès qu'il s'arrête, il pose.

Il est difficile, je l'avoue, de traduire avec précision le caractère de cette pensée vagabonde, et cependant attentive à ne jamais s'oublier. Bien qu'elle manque d'énergie et de vivacité, elle ne se résigne jamais à une complète modestie. Elle a toujours en vue l'ame de ceux qui l'écoutent. Elle ne se résout pas aux mouvemens laborieux, mais elle s'agite en tous sens pour simuler de son mieux une force qu'elle n'a pas. Elle va et vient sans avancer, et quand la sueur ruissèle de son front, elle s'assied triomphante, et donne le signal des applaudissemens.

La poésie embryonaire, qui envahit toutes les pages du *Voyage en Orient*, n'est pas seulement malheureuse par elle-même, elle atteint jusqu'au passé du poète. Sans doute les *Méditations* et les *Harmonies* ne perdent rien dans cette déplorable défaite. Sans doute les vrais amis de la rêverie religieuse et tendre ne détacheront pas leur admiration de ces deux beaux monumens; mais pour le plus grand nombre la poésie embryonaire du *Voyage* se confondra irrésistiblement avec la poésie vivante et vigoureuse des *Méditations* et des *Harmonies*.

M. de Lamartine tient, je le sais, pour sa justification une excuse toute prête. Il entrevoyait au terme de son Odyssée un enseignement politique. Il fait bon marché lui-même de ses *souvenirs*, de ses *impressions* et de ses *paysages*; il consent de bonne grace à demeurer au-dessous de tous les voyageurs qui l'ont précédé; il se résigne à descendre au-dessous de lui-même, à mêler confusément les couleurs que jusqu'ici il avait si habilement ordonnées, à peindre avec nonchalance et gaucherie les larges horizons qu'il peignait si bien autrefois. Les seules pages qu'il estime sérieusement, les seules qu'il voudrait *jeter à l'Europe* attentive, sont celles où il expose sa théorie politique.

Quelle est cette théorie? Je ne parle pas des parenthèses capricieuses où l'auteur veut conquérir l'Asie avec six mille hommes, ou bien imposer au monde entier le christianisme *législaté*. C'est dans l'épilogue du *Voyage* que cette théorie se montre franchement, c'est là qu'il faut la prendre. En voici les principales propositions.

1°. L'Asie est déserte, et l'Europe regorge d'habitans. Ne serait-il pas sage de verser en Asie le trop plein de l'Europe? Oui, répond M. de Lamartine.

2°. Comment réaliser ce projet? En assemblant un congrès européen.

3°. Que devra décider le congrès? La fondation en Asie de villes modèles tellement gouvernées, tellement heureuses, qu'elles entraîneraient, par leur exemple, la *conversion* de l'Asie entière.

En réduisant à ces trois paragraphes la théorie politique de M. de Lamartine, je suis sûr de ne pas altérer sa pensée. En la dégageant des ambages oratoires, je la présente sous une forme presque scientifique. Je la dépouille, il est vrai, du charme de la diction; mais, dans de pareilles matières, ce n'est pas l'élégance d'Isocrate qu'il faut chercher, c'est la sagacité de Montesquieu.

Cette doctrine, on le voit, systématise avec une naïveté enfantine la plupart des plaintes et des vœux de Saint-Simon et de Fourier. Elle découpe en projet de loi ce que ces deux philosophes ont demandé à plusieurs reprises; elle prend par la main le type idéal de la réforme sociale, et lui livre du même coup la royauté diplomatique et administrative du globe. Elle veut relier le genre humain tout entier en une seule famille. C'est un dessein très louable à coup sûr, mais qui prendra sa place à côté de la langue universelle de Leibnitz et de la paix perpétuelle de l'abbé de Saint-Pierre.

Cette politique est aujourd'hui représentée par MM. Janvier, Sauzet et de Lamartine. Elle procède par la prédication, et veut inscrire dans la loi toutes les vérités religieuses et philosophiques. Il n'y a là rien que la philantropie puisse réprouver. Mais je crains fort que les discussions législatives ne rencontrent dans la politique *sociale* un embarras plutôt qu'un auxiliaire. Je crains fort que M. de Lamartine, en particulier, ne discrédite et ne démonétise la plupart des vérités qu'il professe et qu'il prêche. En généralisant sur une échelle indéfinie tous les conseils de l'Evangile et de la raison, il arrive, il faut bien le dire, à ce que les Anglais appellent ingénieusement des *truisms,* à des vérités trop vraies, à des préceptes excellens sans doute, mais applicables seulement en dehors de l'espace et du temps.

Que les ambassadeurs et les ministres sourient dédaigneusement

à ces prédications, je ne m'en étonne pas. C'est leur droit et leur devoir. Comment discuter sérieusement le rêve angélique, le rêve céleste que je viens de raconter? Comment prier la Russie, la Prusse, l'Autriche, l'Angleterre, la France, l'Espagne et le Portugal de moraliser l'Orient, de le catéchiser, et d'attendre, l'arme au bras, sans colère, sans impatience, que l'Inde, la Perse, la Turquie et la Syrie, face à face avec la sagesse européenne, abandonnent leurs croyances, leurs institutions, leurs mœurs, s'excitent mutuellement au progrès, au savoir, à l'industrie, et, comme des enfans mutins et repentans, demandent à genoux à entrer dans la famille occidentale? L'ironie la plus sévère ne peut pas aller au-delà de cette question. Pétrir dans sa main l'humanité tout entière, la modeler au gré de son caprice comme une pâte obéissante, imprimer aux nations la forme de ses rêves; tarir les mers et rapprocher les continens, abolir les religions dissidentes, confondre les langages, réconcilier les lois ennemies, réunir dans une sympathie permanente les races façonnées dès long-temps à la haine et à la guerre, effacer de la mémoire humaine l'histoire qui perpétue par ses louanges les ressentimens victorieux, assembler un concile souverain et infaillible, un aréopage clairvoyant et loyal, qui veille nuit et jour à l'accomplissement de ses arrêts, c'est un rôle digne d'envie, n'est-ce pas? C'est un rôle magnifique, glorieux, incomparable, auprès duquel toutes les religions, toutes les lois, toutes les royautés ne sont rien? Quel acteur assez hardi voudra le prendre ou l'essayer seulement? De quel masque d'airain couvrira-t-il son visage pour lancer sa voix jusqu'aux oreilles de la foule indifférente? Dans quel théâtre appellera-t-il ses auditeurs? Si quelque jour cette *moralité* devait se jouer, ce serait dans le ciel, Dieu seul serait en scène. C'est donc le rôle de Dieu que vous voulez prendre? Orgueil ou folie, votre ambition ne mérite pas de réponse.

GUSTAVE PLANCHE.

L'OR

DES PINHEIROS.

La dernière moitié du XVIe siècle constitue l'époque la plus remarquable de l'histoire du Brésil après celle de la découverte. Ceux qui ont étudié à fond cette histoire, ou qui ont lu simplement Southey, connaissent seuls le courage dont il faut s'armer pour en affronter la longue monotonie. Les Portugais ne se trouvèrent pas en face de demi-civilisations capables de résistance, telles que celles du Pérou et du Mexique; les riches dépouilles qui affluèrent tout à coup en Espagne, et qui faillirent la rendre maîtresse de l'Europe, ne furent point leur partage. Il leur fallut gagner pied à pied le sol brésilien, et demander des richesses à l'agriculture plutôt qu'aux mines que la nature avait placées loin du littoral. C'est ce qui explique l'aridité de leurs annales en Amérique : de petits et interminables combats contre des peuplades barbares dont les noms sont tout ce qui en reste aujourd'hui; quelques explora-

tions aventureuses dont les déserts qui en furent le théâtre connaissent seuls les détails; çà et là un petit nombre de grandes et généreuses actions; puis, dominant tout cela, le spectacle perpétuel de l'oppression, de tout ce que le fort peut se permettre contre le faible; tel est, en peu de mots, l'esquisse historique des premières années du Brésil.

On doit pourtant rendre cette justice aux Portugais que leur conduite en Amérique ne fut ni plus violente ni plus cruelle en général que celle des Français, des Anglais et des autres nations européennes, autres que les Espagnols. Ils ne furent pas toujours les agresseurs dans leurs guerres avec les indigènes, et ils n'eussent pas demandé mieux que de les civiliser. Les Martim Affonso de Souza, les Mendez de Sà, les Albuquerque, les Coutinho, sont des hommes dont le nom est passé avec honneur jusqu'à nous. On trouverait même difficilement, parmi les premiers colons portugais, quelques-uns de ces hommes de sang et de dévastation à mettre en parallèle avec ceux que l'Espagne vomissait à cette époque, avec une si déplorable fécondité, sur la malheureuse Amérique.

Vers la fin donc du XVIe siècle, les premières difficultés de la colonisation étaient vaincues au Brésil. Les peuplades du littoral résistaient bien encore sur un grand nombre de points, mais les plus redoutables d'entre elles, telles que les Tapuyas, les Goytacazes, les Tupinambas, étaient en partie exterminées, ou s'étaient retirées dans l'intérieur. Déjà commençait, parmi la plupart de ces nations abruties, cette émigration gigantesque qui, des bords de l'Atlantique, les a conduites jusque sur ceux de l'Amazone, où leurs débris se sont conservés jusqu'à nos jours. Celles de mœurs plus douces s'étaient réunies dans des villages à la voix des missionnaires, ou supportaient patiemment le joug des Portugais; ceux-ci, en un mot, commençaient à respirer. Néanmoins la civilisation, comme une plante étrangère transportée dans un sol rebelle, avait peine à prendre racine; une étroite lisière du littoral en offrait seul des traces incontestables.

Ce que cette lisière perdait en profondeur, elle le gagnait en étendue. Pendant six cents lieues, un navire qui eût longé la côte à vue de terre, eût aperçu çà et là des éclaircies dans les forêts, apparaissant comme des taches sur leur sombre verdure, des co-

lonnes de fumée s'élevant du sein des plantations naissantes, des sucreries en pleine activité, quelques bâtimens transportant d'un point à un autre les produits de l'Europe; puis, séparées par d'énormes distances, un petit nombre de cités, d'apparence encore modeste, mais déjà assez florissantes. Au nord, Itamarica, Olinda, Pernambuco, Bahia, alors capitale de la colonie entière; plus bas, Porto-Seguro, Rio-Janeiro, qui commençait à se développer au bord de sa magnifique baie; enfin, aux dernières limites du territoire déjà colonisé, Santos et San-Vicente en face l'une de l'autre, sans compter d'autres points moins importans où se déployait également l'activité européenne.

De l'intérieur, les colons ne connaissaient presque rien encore. Quelques missionnaires, un petit nombre d'aventuriers intrépides s'étaient, il est vrai, enfoncés à d'assez grandes distances dans le pays; mais la plupart avaient péri massacrés par les sauvages, ou succombé à leurs fatigues; à quelques lieues de la côte, il n'y avait aucune sûreté pour le voyageur. On savait seulement qu'aussi loin qu'on s'avançât à l'ouest, rien ne changeait d'aspect dans le désert: les forêts succédaient aux forêts, les montagnes aux montagnes, et une fois lancé dans ces solitudes sans bornes, l'homme était, comme le navire en plein océan, perdu pour ses semblables, sous la main seule de Dieu.

Dans les premières années du XVIIe siècle, le mouvement colonial continua de progresser; de nouvelles tribus indiennes disparurent ou furent mises hors d'état de nuire; un grand nombre d'autres établissemens se formèrent; les villes fondées dans le siècle précédent échangèrent leurs maisons en pisé et aux toits de chaume contre des édifices réguliers; des églises surtout, que n'eût pas désavouées l'Italie, s'élevèrent dans les villes les plus importantes, à Bahia, entre autres, qui plus tard devait posséder une magnifique cathédrale qui long-temps n'eut point de rivale en Amérique. La connaissance de l'intérieur s'accrut dans la même proportion. Des aventuriers affamés d'or se dispersèrent dans toutes les directions, et le succès couronna plus d'une fois leurs recherches, que le gouvernement encourageait de tout son pouvoir.

Entre tous se signalèrent les habitans de la province de Saint-Paul, alors San-Vicente. Récemment encore, sur la foi de Charle-

voix et d'autres écrivains qui eux-mêmes avaient copié les missionnaires jésuites du Paraguay, les Paulistas étaient représentés comme ayant été dans l'origine un ramas de déserteurs de toutes les nations, de criminels fuyant le châtiment dû à leurs forfaits, de brigands en un mot. Il a fallu que, vers la fin du siècle dernier, un moine brésilien, Fray Gaspar de Madre de Deos, zélé pour l'honneur de son pays, vînt laver ses compatriotes des accusations portées contre leurs pères (1) : cependant Fray Gaspar n'a réussi complètement qu'à réhabiliter les premiers fondateurs de Saint-Paul, qui, en effet, n'a pas eu l'origine impure qu'on lui attribuait.

En 1555, deux missionnaires d'une vie admirable, les pères Nobrega et Anchieta, partirent de Santos pour reconnaître l'intérieur du pays. Après avoir franchi une âpre chaîne de montagnes dont les chemins encore aujourd'hui sont à peine praticables, ils virent s'étendre devant eux une vaste plaine entrecoupée de collines et d'ondulations de terrains, de savanes et de forêts. A l'ouest, les flancs escarpés et noirâtres de la Serra de Mantiqueira servaient de cadre au tableau. Rendant graces à Dieu de ce qu'ils voyaient, les deux missionnaires résolurent d'établir là le centre de leurs travaux, et en hommes d'action qu'ils étaient, se mirent aussitôt à l'œuvre. Au sommet d'une éminence en pente douce, située au milieu de la plaine, et au pied de laquelle coulait le Piratininga, ils élevèrent de leurs propres mains, et à l'aide d'un petit nombre d'Indiens convertis, quelques huttes en branchages et en terre. Treize autres missionnaires, envoyés de Bahia, vinrent bientôt se joindre à eux, et la nouvelle ville prit le nom de Piratininga, de la rivière qui serpentait à ses côtés, nom qu'elle échangea plus tard contre celui de Saint-Paul, qu'elle porte aujourd'hui. Vasconcellos, qui a écrit la vie d'Anchieta, nous a laissé un tableau intéressant du genre de vie de ces premiers missionnaires. Une étoffe grossière de coton composait tout leur vêtement; leurs sandales étaient faites des fibres rudes d'une espèce de chardon sauvage; une natte de paille, suspendue à la toiture de leurs huttes, en défendait seule l'entrée; des feuilles de bananier, étalées à terre, servaient à la fois de table

(1) *Memorias para a historia da capitânia de San Vincente*, etc. 1 vol. in-4°, Lisboa, 1797.

et de serviettes; leur nourriture frugale dépendait des Indiens, qui leur apportaient les produits de leur pêche et de leur chasse, et qui souvent les laissaient manquer du strict nécessaire. Cependant, sous ces misérables cabanes, le luxe de la civilisation s'était glissé en même temps que la religion. Anchieta, qui avait fait de bonnes études à Coïmbre, enseignait le latin aux enfans de quelques créoles du voisinage, et même à ceux des Indiens. Manquant de livres, il passait les nuits à écrire ses leçons, faisant autant de copies de chacune qu'il avait d'élèves. Lui-même apprenait la langue des Indiens, et la sut bientôt assez pour composer des chants qui devinrent aussitôt populaires. On lui doit une des meilleures grammaires de cette langue qui ait été publiée, sans parler d'un poème latin de cinq mille vers qu'il composa pendant un séjour de plusieurs mois au milieu des Indiens, et qu'il grava dans sa mémoire jusqu'à ce que, de retour à Saint-Paul, il pût le jeter sur le papier.

La plaine de Piratininga n'était cependant pas entièrement déserte, lorsque les missionnaires vinrent s'y établir. Depuis peu d'années, quelques colons s'y étaient fixés, ou plutôt y menaient une vie intermédiaire entre celle de l'Indien et de l'homme civilisé, négligeant la culture, sauf celle du manioc, absolument indispensable à leurs besoins, suppléant au reste par la chasse, sans cesse en quête de mines, et se battant avec les peuplades indiennes qu'ils réduisaient en esclavage, quoique la plupart d'entre eux eussent pris femme parmi elles. Il est à peu près certain, malgré l'autorité de Fray Gaspar, que ces premiers colons étaient un mélange d'hommes de toutes les nations, qu'une vie désordonnée avait conduits naturellement à embrasser cette existence sauvage.

La ville naissante attira sur les lieux un grand nombre d'autres colons qui, pour la plupart, imitèrent ceux dont je viens de parler. Il paraît même, d'après une attaque que les Paulistas de la campagne firent contre ceux de la ville, en 1590, qu'il existait une violente inimitié entre ces deux classes de la population, inimitié dont les missionnaires étaient la cause indirecte. A Saint-Paul, en effet, comme dans le reste de l'Amérique, les missionnaires s'interposaient sans cesse entre les Indiens et leurs oppresseurs.

Occupés seuls sérieusement de la civilisation des premiers, il leur fallait sans relâche arrêter la main des seconds, qui, en quelques instans, détruisaient, par un acte de violence, le fruit de longues années de travaux. Ces luttes n'étaient pas sans dangers pour ces religieux, qui assez souvent couraient risque de la vie malgré le respect qu'inspirait alors leur habit. L'attaque dont il vient d'être question était principalement dirigée contre eux, et un chef indien se signala en les défendant.

Quoi qu'il en soit, en moins d'un demi-siècle, il se forma dans la province de Saint-Paul une population mélangée de Portugais qui avaient conservé la pureté de leur sang, d'Indiens et de métis issus des alliances des deux races. Ces derniers, presque aussi nombreux à eux seuls que les autres, reçurent le nom de *Mamalucos* ou *Mamelucs* que les historiens de l'Amérique appliquent quelquefois sans distinction à tous les Paulistas de cette époque.

Les mœurs de cette race de fer, son courage indomptable, sa haine pour toute espèce de joug, ses courses gigantesques dans l'intérieur du pays, ont fait de son histoire un épisode à part dans celle du Brésil. Les Paulistas, pendant un siècle et demi, furent sur terre ce que, dans le même intervalle, les flibustiers furent sur les côtes de l'Océan et de l'Amérique espagnole : se procurer des esclaves, et chercher des mines, telles étaient à peu près leurs seules occupations. Lorsqu'ils eurent découvert le petit nombre de celles qui existaient dans leur voisinage, et réduit à rien les peuplades indiennes qui les environnaient, ils étendirent leurs excursions plus loin. Vers 1620 environ, ils commencèrent à envahir les célèbres Réductions indiennes que depuis près de quarante ans les jésuites avaient fondées sur les frontières du Paraguay, et pendant un demi-siècle il ne se passa guère d'années sans qu'ils y fissent des apparitions, pendant lesquelles ils pillaient les riches églises des missionnaires, et emmenaient en captivité tous les Indiens qu'ils pouvaient saisir, sans distinction d'âge ni de sexe. Ce fut une des raisons qui engagèrent les jésuites à armer leurs néophytes, et qui leur ont fait peindre les Paulistas sous de si noires couleurs. Plus tard ces derniers s'avancèrent jusqu'aux frontières du Haut-Pérou, et traitèrent de la même façon les missions naissantes du Gran-

Chaco et de Santa-Cruz de la Sierra. Enfin au nord, quelques-uns d'entre eux atteignirent, dans leurs aventureuses excursions, les bords du fleuve des Amazones. C'est à peu près comme si, l'Europe étant couverte de forêts sans chemins tracés, un habitant de la France se frayait une route jusqu'au centre de la Sibérie.

Une ressemblance de plus entre les Paulistas et les flibustiers, c'est la manière dont s'organisaient leurs expéditions, et le mélange de superstition, de mépris de la vie, et de férocité qui formait le fonds de leur caractère. De même que chez les *frères de la côte*, c'était ordinairement quelque vieux coureur des bois, bronzé de corps et d'ame, et initié à tous les secrets du désert, qui concevait le plan de l'expédition, ou bien quelque jeune débutant dans la carrière, désireux de se signaler. Il ne manquait jamais de volontaires pour s'enrôler sur leurs pas. Les conditions de partage du butin futur arrêtées et tous les préparatifs terminés, une dernière formalité restait à remplir, celle de règler ses comptes avec le ciel et d'attirer sa faveur sur l'entreprise. Une messe, à laquelle assistaient avec recueillement tous les intéressés, faisait ordinairement l'affaire. Les plus dévots allaient ensuite purifier leur ame de ses vieux péchés auprès d'un prêtre, qui souvent recevait en même temps leur vœu de consacrer aux autels une partie du produit de l'expédition. Si le moine était sévère, avant de donner l'absolution, il s'enquérait soigneusement de l'objet de l'entreprise, et n'absolvait qu'autant qu'il était simplement question de découvrir des mines; mais le plus grand nombre passaient prudemment cette question sous silence, recommandant seulement, en termes généraux, de traiter avec douceur les Indiens qui se présenteraient sur la route, afin de les attirer au giron de l'église. Le pénitent n'avait d'ordinaire en ce moment aucune objection à faire; une fois en route, Dieu sait comment il tenait ses promesses!

Enfin, soit par terre, soit par eau, l'expédition se mettait en campagne. Les parens, les amis, l'accompagnaient à quelque distance, faisant des vœux pour sa réussite : tous savaient le peu de chances qu'ils avaient de se revoir. Alors commençait dans toute son énergie la lutte de l'homme avec la nature sans frein et terrible du désert. Il fallait souvent, la hache à la main, s'ouvrir une route dans l'épaisseur des forêts, camper pendant des semaines entières

dans des terres noyées et pestilentielles, affronter les rivières débordées, les chutes d'eau, la flèche de l'Indien caché en embuscade, les feux d'un soleil vertical pendant l'été, les pluies diluviennes de la saison opposée, la famine, les maladies; braver en un mot tout ce que l'imagination peut se représenter de dangers de toute espèce. Partout où la terre était rouge et offrait certains indices à lui connus, le chef de l'expédition faisait fouiller le sol : si un peu d'or s'offrait à ses regards, les fatigues passées étaient oubliées, et les travaux d'exploitation commençaient aussitôt; dans le cas contraire, on poussait plus avant. Des mois, des années entières se passaient de la sorte; enfin on voyait arriver à Saint-Paul quelques malheureux hâves, méconnaissables aux yeux mêmes de leurs proches, restes de l'expédition déjà à moitié oubliée. S'ils avaient de l'or à montrer, des promesses brillantes à faire, peu importait la distance; une fièvre générale s'emparait de toute la province; des familles entières, y compris les femmes et les enfans, se mettaient en route pour le nouvel Eldorado. Ce qui survivait aux dangers du trajet s'établissait sur les lieux, et une nouvelle colonie était fondée. Quelquefois, lorsque les expéditions se composaient d'un petit nombre d'individus, on n'en entendait plus jamais parler. Cependant tous n'avaient pas péri; mais séparés de leur patrie par un intervalle immense, les aventuriers se dispersaient de côté et d'autre, et chacun d'eux s'établissait là où lui en venait la fantaisie. C'est ainsi que dans les provinces les plus éloignées du Brésil, on rencontre assez souvent des familles qui, loin d'avoir oublié leur origine, rappellent encore avec une sorte de fierté que le sang des Paulistas coule dans leurs veines.

De retour dans ses foyers, le Paulista y rapportait une humeur altière, une indépendance sauvage, hostile à tous les liens sociaux. Il était rare qu'il n'eût pas quelque compte à régler avec ses voisins, soit à propos d'esclaves enlevés, soit pour toute autre offense reçue, et l'on savait qu'il eût été dangereux pour les objets de sa haine de le rencontrer le soir, à la brune, dans un lieu écarté. Un long stylet, caché dans l'une de ses bottes ou sous le cuir de sa selle, eût alors inévitablement vu le jour, et n'eût pas brillé en vain dans l'ombre. Si l'occasion favorable ne se présentait pas, malgré son irritabilité naturelle, il savait l'attendre long-temps. Maintes

fois il est arrivé qu'après des années d'attente mutuelle, deux ennemis de cette espèce se rencontrèrent inopinément dans les forêts loin de tout séjour habité. L'un d'eux devait alors renoncer à la vie; le vainqueur, après le combat, omettait rarement de déposer le vaincu dans sa dernière demeure; il s'agenouillait ensuite sur la fosse, y récitait quelques prières, et après y avoir planté une croix formée à la hâte de deux morceaux de bois, il s'éloignait sans y penser davantage. Le désert gardait fidèlement le secret, et tout était dit.

Des individus, ces haines implacables s'étendaient aux familles qui épousaient fidèlement la cause de chacun de leurs membres, quel que fût le degré de parenté. Presque sans interruption, la ville était remplie de troubles et de dissensions; ce que la *vendetta* produit encore de nos jours en Corse, se voyait donc alors à Saint-Paul, avec cette différence néanmoins qu'elle empruntait aux mœurs rudes de ce siècle une énergie dont notre époque est à peine susceptible.

Hâtons-nous d'ajouter que cette esquisse incomplète des Paulistas d'autrefois ne convient en aucune façon à ceux d'aujourd'hui. Ces derniers n'ont hérité de leurs pères qu'une noble fierté, une bravoure d'autant plus remarquable, que cette qualité n'est pas la vertu dominante des Brésiliens, et une certaine ardeur aventurière qui s'épanche en louables entreprises. Saint-Paul, par beaucoup d'endroits, ressemble à une ville de l'Andalousie : par la molle sérénité de son climat, son amour de la danse et la gaieté franche qui anime les réunions de ses habitans. Il n'est pas rare d'y entendre, comme à Cadix, les sons de la guitare, à une heure avancée de la nuit, sous quelque fenêtre grillée qu'entr'ouvre à demi une main incertaine. Les femmes qui reçoivent ces hommages sont célèbres dans tout le Brésil par la vivacité de leurs graces, témoin le triple proverbe qui dit pour Pernambuco : *elles et non eux:* pour Bahia : *eux et non elles:* enfin pour Saint-Paul : *elles et encore elles.*

Les premiers Paulistas s'entendaient mieux à manier l'épée ou le marteau du mineur que la plume, et n'ont laissé aucune relation de leurs exploits, ainsi que l'ont fait quelques-uns des flibustiers, Raveneau de Lussan entre autres. Faute, sans doute, de documens

précis, les historiens du Brésil n'ont parlé qu'en termes généraux des expéditions de cette peuplade; on peut juger seulement, par la foule de mines dont ils lui attribuent la découverte, combien elles furent nombreuses. Le reste se trouve dans l'histoire des Missions, que les Paulistas envahissaient souvent, ainsi que nous l'avons vu plus haut. On chercherait vainement dans ces récits quelques traces d'itinéraires d'une précision satisfaisante, et encore moins d'aventures personnelles; on ne peut que deviner, par la nature et l'audace de ces entreprises, les épisodes romanesques dont elles devaient être remplies.

Je dois donc m'estimer heureux d'avoir fait, pendant mon séjour au Brésil, la connaissance d'un vénérable père du couvent de San-Bento de Rio-Janeiro, homme instruit, curieux surtout de vieilles relations concernant les premières années de sa patrie. Parmi les marques de bienveillance que je reçus de lui, je mets au premier rang la libre disposition d'une bibliothèque assez vaste, qu'il avait formée à la longue de ses modestes économies. La partie la plus précieuse en était, sans contredit, un assez grand nombre de manuscrits, presque tous écrits par des missionnaires. Bien peu, à dire vrai, eussent mérité de voir le jour : c'étaient de monotones et interminables récits de conversions de sauvages, de miracles et autres faits semblables, de nature à intéresser seulement le couvent auquel appartenait l'auteur. Enfin, je tombai sur un véritable trésor, un mince cahier d'une centaine de pages environ, écrit en latin, une espèce de chronique de la province de Saint-Paul. L'absence de date me mit d'abord en défaut; mais je reconnus bientôt que cette chronique ne pouvait être que du premier quart du XVIIe siècle. Un passage faisait allusion à la première expédition des Hollandais au Brésil, qui eut lieu en 1624; il y était en outre souvent question du père Anchieta, mort, comme on sait, en 1596, et que l'auteur paraissait avoir connu. Je ne crois pas me tromper beaucoup en fixant la date de ce curieux manuscrit aux environs de l'année 1650.

Par une rare exception, il y était peu question de miracles et beaucoup des mœurs privées des Paulistas, ainsi que de quelques-unes de leurs expéditions. En maints endroits, le bon père qui avait composé cette histoire, après avoir rapporté quelque énormité, priait le ciel de ne pas se hâter de punir cette race perverse,

et d'attendre qu'elle vînt à résipiscence. Un fait, entre autres, me frappa en ce qu'il me donna l'explication de plusieurs dictons populaires qui avaient souvent frappé mon oreille sans que je pusse remonter à leur origine. On entend assez fréquemment dire à Saint-Paul, et même dans la province de Rio-Janeiro, d'un homme qui s'est enrichi subitement, et sans moyens ostensibles, qu'il a *trouvé l'or des Pinheiros,* de celui qui tente une entreprise difficile, qu'il *cherche l'or des Pinheiros*, et ainsi du reste. Voici l'évènement tragique qui a donné naissance à ces proverbes. Les notes que j'en pris à l'instant, et le souvenir fidèle qu'en a gardé ma mémoire, me permettent de le rapporter, à peu de chose près, dans les termes mêmes du manuscrit.

A aucune époque, depuis sa colonisation, la province de Saint-Paul n'avait été remplie de plus de troubles qu'à celle dont il s'agit ici. Deux familles, les plus puissantes du pays, les Ramalhos et les Pinheiros, mettaient tout en combustion par leurs discordes et leurs querelles particulières. On n'entendait parler que d'attaques contre les personnes et les propriétés, et nul n'eût été si imprudent que de s'aventurer quelque part, même en plein jour, sans être armé jusqu'aux dents, et entouré d'esclaves pourvus pareillement de moyens de défense. Une singulière conformité de position régnait entre ces deux familles. Toutes deux remontaient aux premiers temps de la colonie. Le chef de la première était le fils de ce Joao Ramalho qui était déjà établi dans la plaine de Piratininga avant l'arrivée des missionnaires, et qui dès 1553 avait été nommé *alcaide môr* de la Villa de Santandré. Celui des Pinheiros se vantait, de son côté, que son père avait élevé la première maison de Saint-Paul après les missionnaires. Tous deux avaient eu, de femmes indiennes, une postérité nombreuse, avaient passé leurs années de vigueur en excursions dans les bois; tous deux, enfin, avaient acquis des richesses égales en or, en diamans et en esclaves.

Il fallait que la cause qui avait donné naissance à la haine des deux vieillards fût bien grave et bien ancienne, car jusque-là ils s'étaient montrés inflexibles à toutes les tentatives qu'on avait faites pour les rapprocher. « L'arbre de l'oubli ne peut plus croître

là où le sang a coulé. » Ce proverbe, emprunté aux Indiens, avait été leur seule réponse à toutes les propositions de paix. Il eût fallu d'ailleurs que le compte des morts fût égal entre eux suivant la loi de la *vendetta*, et il paraît que les Ramalhos devaient, sous ce rapport, un solde assez considérable à leurs adversaires. Dans les premières années d'une colonie, il est rare que les liens du sang ne s'étendent pas à tous les habitans. Ceux de Saint-Paul se trouvaient donc, qui plus, qui moins, alliés à l'une ou à l'autre des deux familles, de sorte que la ville, divisée en deux camps ennemis, ressemblait moins, au dire du manuscrit, à une réunion de chrétiens qu'à une horde de Tapuyas.

L'autorité civile avait fait de vains efforts pour réprimer ces fureurs et ces discordes intestines. Dans un moment d'énergie, le gouverneur ayant voulu faire pendre un des Pinheiros pris en flagrant délit de meurtre, les parens du coupable s'étaient réunis en armes, l'avaient arraché au supplice, et pendant deux jours le gouverneur s'était vu assiégé dans son logis, où il serait mort de faim sans une vieille esclave qui trouva moyen de lui faire passer quelques fruits. L'évêque, de son côté, eût volontiers lancé une excommunication contre les fauteurs de troubles; mais il n'était rien moins que sûr de l'effet des armes de l'église contre ces mécréans, quoique le premier venu d'entre eux eût répondu par un bon coup de poignard à quiconque l'eût traité d'hérétique.

Le mal devint cependant intolérable à ce point qu'il fallut à tout prix y trouver un remède. Le gouverneur ne vit rien de mieux que de mettre à profit l'ardeur des deux partis pour les aventures, et de leur proposer une double expédition dans l'intérieur, espérant qu'au moins quelques-uns des plus turbulens ne reparaîtraient jamais à Saint-Paul.

Le soin de négocier avec les chefs des deux familles fut confié à un religieux universellement respecté pour ses vertus, le père Rafaël Macedo, ancien compagnon d'Anchieta dans ses derniers travaux au milieu des Indiens. La chronique ne disait cependant pas qu'il eût, comme ce dernier, le don de prophétie, ni celui d'entendre le langage des oiseaux, encore moins la faculté de rester

pendant trois quarts d'heure au fond de l'eau en lisant paisiblement son bréviaire (1); mais elle vantait son zèle infatigable pour la conversion des indigènes. Pris en effet une fois par ceux-ci avec deux de ses compagnons, le père Macedo avait vu ces derniers attachés à des arbres et tués à coup de flèches par les sauvages. Lui-même n'avait dû son salut qu'à un caprice de leur part, et en avait été quitte pour quelques mois de captivité, pendant lesquels il avait opéré des changemens miraculeux dans les mœurs de ces barbares.

La négociation fut longue et faillit plus d'une fois échouer. Après de nombreux pourparlers, l'éloquence du père Macedo réussit néanmoins à persuader les deux vieillards qui craignaient quelque perfidie secrète de la part du gouverneur. Chacun d'eux jura solennellement, pour lui et pour les siens, de suspendre toute hostilité envers ses adversaires jusqu'au départ et au retour des deux expéditions. Cette trève de Dieu réglée, on tira au sort la route que prendrait chacune d'elles. Afin d'éviter tout conflit dans le désert, l'une devait se diriger à l'ouest, l'autre au nord, sans s'écarter de cette double direction jusqu'à ce qu'elles fussent parvenues à une distance qui fut fixée. La première s'engageait en outre, sous peine d'excommunication, à respecter les Indiens des Missions qu'elle pourrait rencontrer; celle-ci tomba en partage aux Ramalhos.

Saint-Paul respira lorsque le père Macedo annonça que tout était terminé. Pendant un mois que durèrent les préparatifs de départ, on n'entendit en effet parler ni de sang répandu ni d'attaques contre les propriétés. Les Ramalhos mirent sur pied soixante-quinze hommes, et les Pinheiros environ quatre-vingts; ces derniers étaient sous les ordres d'un neveu du vieux Pinheiro : c'est le seul dont la chronique ait conservé le nom; il s'appelait Jose Manoel Cabral.

A peu de jours l'un de l'autre, les deux partis quittèrent Saint-Paul. Les Ramalhos se rendirent sur les bords du Tiete, qui coule à quelques lieues de la ville, et s'embarquèrent dans un lieu alors inhabité, le même probablement où existe aujourd'hui le petit

(1) Voyez *Vida de Joseph Ancheta*, 1 vol. in-18, Salamanca, 1610.

hameau de Porto Feliz, destiné par sa position à prendre un jour quelque importance. Le Tiete devait les conduire en peu de temps dans le Parana, auquel il porte ses eaux. Là commençaient les déserts inconnus dans lesquels ils devaient s'enfoncer. Les Pinheiros, de leur côté, se mirent en route par terre, se dirigeant sur le vaste territoire qui forme aujourd'hui la province de Minas.

Le calme dont jouit Saint-Paul après le départ des deux expéditions fut un témoignage suffisant de la sagacité du gouverneur. Les mois s'écoulèrent, et aucune nouvelle de l'intérieur ne vint rassurer ceux qui étaient restés; c'était chose accoutumée en pareil cas, et nul n'en conçut d'inquiétude. Un an, puis quinze, puis dix-huit mois se passèrent. Ceci devenait plus grave: avaient-ils péri sans qu'un seul eût survécu pour en apporter la nouvelle? L'or, l'or surtout qu'ils devaient infailliblement avoir trouvé était-il à jamais perdu? Des rumeurs vagues commencèrent à circuler de toutes parts et à prendre crédit sur les esprits. Tantôt on apprenait que loin, bien loin dans l'intérieur, des dépouilles ayant appartenu à des blancs avaient été vues entre les mains de quelque horde indienne; tantôt un moine avait fait un rêve horrible, qui s'appliquait évidemment aux deux expéditions; enfin un miracle eut lieu publiquement, qui remplit d'effroi les plus intrépides. Des nègres chantant un soir des cantiques, suivant l'usage du pays, devant une madone placée dans une niche au coin d'une rue, virent la sainte image changer plusieurs fois de couleur et finir par fondre en larmes. Toute la ville accourut pour voir ce prodige, qui persista pendant une demi-heure entière.

A mesure que ces bruits prenaient de la consistance, la haine des deux partis se réveillait plus ardente que jamais; leurs armes, qu'ils négligeaient souvent de porter depuis le départ de leurs frères, ne les quittaient plus. Sur ces entrefaites, un Pinheiro frappa en pleine rue un Ramalho d'un coup de stylet, à la suite d'une dispute. A partir de ce moment, les deux familles semblèrent plus acharnées que jamais à leur destruction mutuelle.

Trois ans s'étaient écoulés, tout espoir de revoir les absens était perdu, lorsque, vers la fin d'une de ces admirables journées qui n'existent que sous les tropiques, au moment où le soleil disparaissait derrière le rideau de palmiers qui couronnent la cime de la

Serra de Mantiqueira, un canot indien aborda sur la rive méridionale du Tiete, au lieu même où les Ramalhos s'étaient embarqués long-temps auparavant. Dans le fond de l'embarcation gisait étendu un homme en apparence accablé par la maladie, qu'à son teint cuivré et à sa nudité presque complète on eût pris pour un Indien, si ses traits, quelques haillons qui couvraient son corps, et sa longue barbe, n'eussent indiqué clairement son origine en partie européenne. Au moment où le canot toucha la terre, la secousse sembla le tirer de sa stupeur; il leva péniblement la tête et adressa quelques mots dans leur langue aux Indiens qui le conduisaient. Sur la réponse de ceux-ci, ses forces parurent renaître subitement; il s'élança hors du canot, tomba à genoux sur la terre, l'embrassa en fondant en larmes, et perdit connaissance. Quand il fut revenu à lui, les Indiens le placèrent dans un hamac qu'ils avaient tendu entre deux arbres, et se dispersèrent de côté et d'autre, en quête de quelque gibier et de poisson pour le repas du soir. Cette petite troupe paraissait devoir passer la nuit dans ce lieu désert.

Le lendemain de cet évènement si insignifiant en apparence, une étrange agitation régnait dans Saint-Paul. Une foule nombreuse était rassemblée sur la grande place de la ville; les deux familles ennemies se trouvaient en présence, comme si un engagement décisif allait avoir lieu entre elles. Malgré la confusion qui semblait exister au premier coup d'œil entre les groupes, les partisans de l'une ne se mêlaient pas à ceux de l'autre; tous les regards se portaient vers le centre de la place, où les Pinheiros entouraient un homme hâve, décharné, ayant peine à se tenir debout. Cet homme était Jose Manoel Cabral, débarqué la veille sur les bords du Tiete. L'aspect du sol natal et l'impatience de revoir les siens avaient agi si vivement sur lui, qu'après quelques heures de repos il s'était senti la force de se remettre en route. Porté dans un hamac par les Indiens qui l'avaient conduit jusque-là, il avait franchi, pendant la nuit, les neuf lieues environ qui le séparaient de Saint-Paul. Le bruit de son arrivée s'était répandu aussitôt avec la rapidité de l'éclair, et avant d'avoir pu gagner le logis de son oncle, Manoel s'était vu entouré d'une foule, moitié amie, moitié ennemie, avide d'entendre le récit de ses aventures. Ses parens avaient évidemment seuls ce droit; mais les Ramalhos paraissaient décidés à le leur

contester, et à exiger une explication publique sur ce qui s'était passé dans le désert.

Le vieux Pinheiro, entouré des siens, était cependant parvenu à s'emparer momentanément de son neveu. Il n'était guère d'usage, parmi ces hommes rudes, de perdre le temps en de longs embrassemens; et, allant droit au fait, le vieillard avait adressé coup sur coup ces trois questions à Manoel : — Où sont tes compagnons? Avez-vous trouvé de l'or? Qu'est-il devenu? —

— Tous sont morts, avait répondu Manoel; après dix-huit mois de courses, incertains des lieux où nous errions, réduits à moitié par les maladies et les combats avec les Indiens, nous avions découvert des mines telles que le Brésil n'en connaît pas encore; nous revenions chargés de richesses, lorsque nous avons rencontré les Ramalhos, égarés comme nous, de moitié moins nombreux qu'au moment de leur départ, et furieux de n'avoir rien trouvé; ils nous ont attaqués : la bataille n'a fini qu'avec le dernier d'entre eux. Resté seul avec six des nôtres, j'ai enfoui nos richesses dans un lieu que je reconnaîtrais entre mille. Mes six compagnons sont morts ensuite de leurs fatigues et de leurs blessures, et moi je suis mourant; au nom du ciel! tirez-moi d'ici.

Le vieillard se tourna vers la foule, et s'adressant aux Ramalhos :

— Depuis quand, leur dit-il, les Pinheiros ne peuvent-ils s'entretenir de leurs affaires sans que des étrangers viennent prêter l'oreille et chercher à surprendre leurs secrets? Place donc, et qu'un Ramalho s'oppose à notre passage, s'il l'ose.

Ces paroles devinrent le signal d'un grand tumulte. Les Ramalhos accueillirent avec des huées la menace indirecte du vieillard, et loin de livrer un passage, le pressèrent davantage lui et les siens. C'était plus qu'il n'en fallait des deux côtés pour qu'on en vînt aux voies de fait. Cent rapières sortirent aussitôt de leurs fourreaux, et brillèrent au soleil. Ceux qui avaient oublié leurs armes coururent en toute hâte les chercher, car un Paulista de cette époque eût rougi d'assister en témoin oisif à des coups d'épée tels que ceux qui se préparaient. En un clin d'œil la mêlée devint générale. Au bruit, le père Macedo, qui se trouvait dans une maison voisine, assistant un malade, devina ce dont il s'agissait, et saisissant un

grand crucifix appendu à la muraille, il s'élança dans la rue. Intrépide en ce moment, comme il l'avait été sous les flèches des Indiens, il courait se précipiter au milieu de la mêlée dans l'espoir d'en imposer par l'autorité de son habit à ces insensés. Mais leur fureur avait produit ses effets plus vite que ne pouvait accourir le charitable père. Lorsqu'il arriva sur la place, Manoel venait de tomber d'un coup d'escopette tiré à bout portant dans la poitrine. Son oncle, qui, malgré son grand âge, avait déjà porté de rudes estocades aux Ramalhos, l'avait reçu dans ses bras, et l'emportait hors de la mêlée.

La blessure était mortelle. Le moine, voyant un homme si près de trépasser, courut à lui comme au plus pressé; mais le vieillard le repoussa avec violence.

— Un instant, père! lui cria-t-il, cet homme possède un secret qui vaut le royaume des cieux pour celui qui l'obtiendra; qu'il le livre et je te l'abandonne.

— Les choses du ciel avant celles de la terre! répondit le moine; par ton Dieu que je porte dans mes mains, tu n'oserais charger ta conscience de la damnation de ton neveu!

— Fais donc vite, reprit Pinheiro : je te donne cinq minutes; je vais prier en même temps pour son ame.

Le père, se baissa sur le mourant, lui soutenant la tête d'une main, et de l'autre approchant le crucifix de sa bouche pour qu'il le baisât. Il lui adressait les paroles de consolation et d'exhortation à bien mourir, en usage en pareils cas. Manoel s'efforçait évidemment d'y répondre : il avait sans doute commis, dans le cours de sa vie errante, plus d'une action dont il eût voulu purger sa conscience; mais le râle de la mort entrecoupait ses paroles et les rendait inintelligibles.

Le vieux Pinheiro, l'œil à la fois sur lui et sur les combattans, roulait entre ses doigts les grains d'un immense chapelet pendu à sa ceinture et murmurait des *pater* et des *ave* entremêlés de juremens d'impatience. Il ne s'était interrompu qu'une seule fois dans cette pieuse occupation pour abattre d'un revers de sa lame un des Ramalhos qui s'était approché de trop près. Il frappait la terre du pied à chaque instant. Enfin, voyant que son neveu n'avait plus que le souffle, il ne put se contenir plus long-temps, et quoique les

cinq minutes ne fussent pas écoulées, il prit le père par sa robe, et l'arracha à son saint ministère.

—Manoel!... mon enfant!... disait-il au moribond déjà plus d'à moitié dans l'autre monde, cet or!... Fais un dernier effort, mon fils!... Cet or, où l'as-tu laissé?... Il a répondu, je crois!... Ne dis-tu pas sur les bords du Parana?... Malédiction sur moi! il expire!... Sans toi, moine de l'enfer! je savais son secret!... Ce sont ces chiens qui l'ont tué; à moi les Pinheiros! à feu et à sang les Ramalhos!...

Et il s'élança en furieux au plus fort de la mêlée, où presque aussitôt il tomba percé d'un grand coup d'épée au travers du cœur.

La mort d'un homme aussi considérable produisit sur les combattans un effet que toute l'éloquence du père Macedo n'aurait pu obtenir. Ils cessèrent à l'instant leur sanglant démêlé, qui d'ailleurs était désormais sans but; Manoel avait emporté son secret avec lui. Une douzaine de morts étaient étendus sur le carreau sans parler des blessés. Privés de leur chef, les Pinheiros ne purent désormais contrebalancer l'influence toujours croissante de leurs adversaires : ils abandonnèrent insensiblement Saint-Paul, et long-temps après, lorsque fut fondée à trente lieues de là la petite ville de Taubaté, la plupart de leurs descendans y cherchèrent un asile. Ceux-ci y portèrent la haine des Paulistas que leur avaient léguée leurs pères, et l'ont transmise fidèlement à leur postérité. Elle subsiste encore aujourd'hui; seulement le temps, qui use tout à la longue, l'a changée en une simple antipathie dont les deux villes auraient peine à préciser la cause.

Quant à l'or des Pinheiros, il gît encore dans le lieu où il fut abandonné, et les génies du désert ont fait si bonne garde à l'entour, que jamais homme n'a pu se vanter de l'avoir découvert. Et comme s'il eût dû être fatal jusqu'au bout aux Paulistas, il leur coûta par la suite plus de sang qu'il n'en avait déjà fait répandre lors de l'échauffourée dont je viens de parler. Pendant près d'un quart de siècle, cette nouvelle toison d'or devint l'objet des ardentes recherches d'une foule d'aventuriers. Dire combien jonchèrent de leurs os les forêts vierges du Brésil, combien peu revirent les bords du Piratininga, serait inutile après ce qui précède. Saint-Paul eût fini par se dépeupler dans cette vaine poursuite, si les

magistrats n'eussent usé de tout leur pouvoir pour y mettre un terme; et même leurs efforts eussent été inutiles sans la superstition qui vint à leur aide. Ne voyant revenir presque aucun de ceux qui s'enfonçaient dans le désert à la recherche du trésor, le peuple finit insensiblement par croire qu'il était enchanté. Aujourd'hui encore il vous dira que certains oiseaux qui, dans les forêts, poursuivent le voyageur de leurs cris, sont les ames de ceux qui ont péri dans ces tentatives, et qui préviennent ainsi les passans de ne pas les imiter.

TH. LACORDAIRE.

ANGELO MALIPIERI

DE M. VICTOR HUGO.

Oserons-nous bien parler d'*Angelo?* La question est grave et veut être examinée religieusement; car les amis et les disciples de M. Hugo n'en sont plus à traiter la critique de retardataire. Les accusations de cette sorte étaient bonnes tout au plus à l'époque où l'Académie suppliait Charles X de protéger le Théâtre-Français contre l'invasion de la poésie nouvelle. Il y avait de l'adresse à confondre dans une commune ironie tous les adversaires d'*Hernani*. Mais la discussion a changé de terrain : personne n'invoque plus le passé contre le débordement de l'hérésie ; personne ne combat plus pour les lois aristotéliques, pour la régularité militaire de l'alexandrin. Ce n'est plus au nom de *Cinna* et de *Britannicus* que la dialectique littéraire attaque les œuvres dramatiques de M. Hugo. La sympathie publique est acquise d'avance à toutes les tentatives, si hardies qu'elles soient. M. Hugo avait promis de régénérer la scène ; il a eu toute liberté de réaliser sa pensée. Pourquoi donc, après avoir défié les dédains de la foule, après avoir bravé toute comparaison, en est-il venu à proclamer haute-

ment, par la bouche de ses disciples, l'incompétence absolue de la critique? car c'est là vraiment l'unique pensée de la cour du nouveau roi; c'est pour lui la plus douce et la plus assidue des flatteries; c'est la consolation qui l'accueille chaque matin à son réveil. Il ne chante plus l'hymne des morts sur le linceul de la tragédie; il a trouvé parmi ses adversaires des hommes aussi dévoués que lui au progrès, à l'innovation, occupés autant et plus que lui peut-être d'études historiques; le reproche d'ignorance n'aurait plus de valeur dans sa bouche. Que faire donc? et comment cicatriser les plaies saignantes de cette jeune royauté? Comment étouffer le murmure confus des voix qui s'élèvent pour se plaindre? N'est-il pas sage et bien avisé de proclamer l'incompétence de cette magistrature révoltée, qui s'appelle modestement la critique?

Pour une royauté née d'hier, et qui n'est pas encore consacrée par l'assentiment populaire, c'est peut-être aller bien vite. Qu'il nous soit permis au moins de protester contre ce caprice de la couronne avant l'entier envahissement de nos libertés.

M. Hugo ne procède que de lui-même. Il a en lui sa raison d'être; il n'a pas d'aïeux et n'aura pas d'héritiers; il veut être vénéré comme le chef d'une dynastie, mais il ne promet à personne le trône qu'il occupe aujourd'hui. Après lui, les peuples seront plongés dans les ténèbres et la confusion. C'est pourquoi la discussion de sa conduite n'est rien moins qu'une impiété. Impiété ou incompétence, c'est même chose, vous le savez, quand il s'agit d'une royauté de droit divin: or, il y a huit ans bientôt que M. Hugo s'est résigné au gouvernement de la poésie; la préface de *Cromwell* a signalé son avénement.

Comme je n'ai pas l'honneur d'être admis au château, j'ai dû questionner, pour m'instruire, les familiers de S. M. Or, voici ce que j'ai recueilli sur la doctrine de l'incompétence. Comprendre M. Hugo, c'est l'approuver, et réciproquement. Discuter la valeur de ses œuvres, regretter dans un de ses drames l'absence d'un épisode qui semblait naturellement amené, ne pas s'extasier devant les bizarreries préméditées d'une métaphore, c'est confesser son ignorance, c'est avouer qu'on n'a pas encore participé aux bienfaits de l'initiation. Mais sans doute vous êtes curieux de savoir en quoi

consiste l'initiation. Eh bien! je ne suivrai pas le conseil de Fontenelle: ma main droite est pleine de vérités, je ne la fermerai pas. Pour pénétrer le sens mystérieux des drames de M. Hugo, il faut commencer par bien méditer ce verset de l'Évangile : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi. » Car le maître n'accepte pas une admiration partagée; il veut une foi sans réserve, une obéissance illimitée. Si vous gardez encore pour quelques morts illustres ou pour des noms aujourd'hui glorieux un respect hérétique, ne demandez pas les honneurs de l'initiation, vous n'êtes pas digne de recueillir la manne céleste; vous aurez beau méditer, vous préparer par des lectures laborieuses à l'intelligence des paroles divines, vous n'irez jamais au-delà du sens littéral et mort; votre clairvoyance n'atteindra pas *l'esprit* de la loi nouvelle. Balayez comme une poussière inutile tous les souvenirs qui se pressent dans les avenues de votre pensée; rayez du livre de votre conscience tous les noms splendides qui depuis soixante siècles ont pris place dans la famille humaine; humiliez-vous devant votre néant; prenez en pitié le passé où M. Hugo n'était pas, en espérance l'avenir où il sera, et vous communierez avec ses disciples.

Il vous dira, ce que la foule ignore, pourquoi, par exemple, ayant sous la main des événemens et des hommes révélés par l'histoire, il s'abstient d'y toucher; pourquoi il refait, selon sa volonté, les générations lointaines que les studieux croyaient connaître, et dont ils ne savaient pas le premier mot. Il vous racontera pourquoi le XVIIe siècle de l'Espagne, dont il voulait faire quelque chose, est ajourné dans ses projets. Vous apprendrez que les bibliothèques de France ne possèdent, sur l'époque choisie par M. Hugo, que des documens authentiques, des témoignages officiels, mais pas un libelle, pas une chanson de taverne, pas une satire de favori disgracié, de courtisane vendue aux laquais de l'Escurial. Honte et pitié, n'est-ce pas? A quoi donc s'occupent les chambres? à brasser des lois de finances, tandis qu'elles devraient se dévouer à l'ambition universelle de M. Hugo. Ne serait-il pas dans les droits de la France de réveiller ces législateurs assoupis? Que vous semble d'une pétition déposée sur le bureau du président, pour obtenir que M. de Rayneval soit autorisé à feuilleter les bibliothèques de la Péninsule? Au lieu de mugueter au Prado,

les secrétaires d'ambassade ne devraient-ils pas recueillir la semence que le génie de M. Hugo demande à féconder?

Vous apprendrez que la pensée du poète, inviolable et sacrée comme la personne des rois, n'a rien à démêler avec les bourdonnemens du parterre. Les rimes qu'il daigne assembler pour nos plaisirs et notre enseignement ne relèvent pas de notre goût. Il nous ouvre les portes de son palais; il allume pour nos yeux éblouis les lustres et les candelabres de ses galeries; nous sommes chez lui, il nous admet à ses fêtes : nous serions mal venus à blâmer l'ordonnance des divertissemens. Soyez contens ou restez chez vous. Si vous charbonnez les murs du palais de grossières caricatures, si vous souriez insolemment aux quadrilles de la soirée, si vous demandez l'âge des vins qui vous sont versés, vous n'êtes qu'un manant et un mal appris.

M. Hugo n'a pas encore rencontré un courtisan de la force de M. le comte Rœderer; mais, pour n'être pas promulguées, ses volontés ne sont ni moins sûres ni moins inflexibles. La critique est duement avertie. Si elle s'aventure désormais dans le guépier de la discussion, elle ne devra s'en prendre qu'à elle-même.

Pourtant il y a parmi nous plus d'une conscience rétive, plus d'une mémoire obstinée qui ose comparer M. Hugo à Corneille, et qui ne rougit pas de cette profanation. Quelques-uns, et des plus hardis, vont jusqu'à lui demander compte de ses engagemens de 1827 : Vous nous aviez promis de dramatiser l'histoire, et depuis que la scène est à vous, l'histoire est pour votre génie dédaigneux comme si elle n'avait jamais été. Vous vouliez donc nous endormir avec des contes, et vous couronner pendant notre sommeil?

N'y a-t-il aucun moyen d'établir la compétence de la critique? Faudra-t-il nous récuser chaque fois que l'opinion nous interrogera? J'ai reproduit fidèlement la doctrine du château, je dois reproduire avec la même franchise l'opinion de la majorité ignorante, je le veux bien, mais certainement sincère, à laquelle j'appartiens.

Si M. Hugo, au lieu de tailler dans l'histoire des romans et des drames, ou, pour parler plus nettement, d'emprunter aux chroniqueurs le baptême de ses drames et de ses romans, s'appelait Galilée, Newton ou Herschell; s'il avait consumé les plus belles années de sa vie dans une laborieuse solitude, et s'il venait à nous

avec une nouvelle théorie de la mécanique céleste, je comprendrais très bien qu'il dît à la majorité : Vous n'êtes pas compétens. S'il avait fabriqué lui-même pour son œil avare et persévérant des lentilles ignorées du monde entier ; s'il avait construit sur ses études égoïstes une série de formules toutes puissantes, il pourrait sans folie dire encore, même à la minorité savante : Vous n'êtes pas compétens; vous ne savez pas d'où je suis parti, vous ne savez pas quelles routes j'ai frayées et parcourues : abstenez-vous et attendez. Mais l'étoffe brodée par la fantaisie de M. Hugo est maniée par tout le monde. Il n'a pas inventé la famille et la patrie, il n'a pas créé de toutes pièces les sentimens qu'il met aux prises. La trame où il promène son aiguille est de laine ou de soie. Il n'a pas dérobé la toison d'une brebis mystérieuse pour tisser la pourpre de son manteau. L'airain qu'il coule dans le sable est tiré d'une mine où nous pouvons fouiller comme lui. Qu'il donne au métal des formes savantes, qu'il imprime à son œuvre le sceau d'un génie tout puissant; mais si la statue qu'il signe de son nom représente l'un de nous, qu'il se résigne à être jugé. Si les héros qu'il nous montre ne sont d'aucun pays ni d'aucune race connue, la foule indifférente ne prendra pas la peine de les oublier; elle ne les regardera pas.

Si la critique est incompétente, comme le disent les disciples de M. Hugo, il faut de toute nécessité que les drames du maître soient au-dessus de l'humanité, c'est-à-dire monstrueux ou divins. Le dilemme implacable où s'enferme le novateur n'a que deux issues, toutes les deux terribles et difficiles à franchir : qu'il monte au ciel, et nous inscrirons son assomption parmi les fêtes de l'église; ou qu'il descende jusqu'au ridicule, et nos voix ne craindront pas de s'enrouer dans la moquerie.

Que les ames bienveillantes et timides s'inclinent respectueusement devant l'attitude impérieuse de M. Hugo, je n'ai pas de peine à le comprendre ; que des esprits jeunes et enthousiastes prennent la volonté pour la puissance et se dévouent à la fortune de l'aventurier; que des orgueils parasites se greffent sur l'orgueil du maître et se glorifient dans son espérance, tout cela est simple et pouvait se prévoir. Autour des novateurs, il y a toujours des curiosités bruyantes qui ne chaussent pas l'éperon, mais qui regardent la bataille; qui ne vont pas au-devant de l'épée, mais qui maudissent courageusement

le vaincu avant qu'il ne tombe, qui remercient le ciel du triomphe où ils n'ont rien risqué. Mais les esprits indépendans ont le droit de défendre leur enjeu; or, dans la partie engagée entre la critique et le poète, l'enjeu n'est autre que la dignité de la raison.

C'est pourquoi nous retenons la cause, et nous parlerons d'*Angelo* en toute liberté.

Les caractères de cette pièce sont inégalement développés; Angelo et Rodolfo n'ont pas le même relief que la Tisbe et Catarina. Il est visible que l'auteur a surtout voulu appeler l'attention sur les deux femmes. Avant le lever du rideau, les amis officieux disaient d'une voix fière et triomphante : « Cette fois-ci, messieurs, vous serez bien étonnés. M. Hugo va donner un éclatant démenti à toutes les prophéties. Il va montrer ce qu'il peut faire dans l'analyse des passions. Il a usé du spectacle avec une sobriété exemplaire; mais il a fouillé le cœur avec une hardiesse inattendue. » Il n'y avait pas, dans toute la salle, un seul spectateur qui ne hâtât de ses vœux l'accomplissement de cette promesse merveilleuse. Voyons si l'amitié s'est trompée.

Tisbe est une comédienne applaudie, enviée, riche, ingénieuse en prodigalités, mais tristement partagée entre deux amours : elle est publiquement la maîtresse d'Angelo, tyran de Padoue pour le compte de Venise; mais cette livrée splendide pèse comme une chappe de plomb sur ses épaules. Son cœur est engagé sans retour à Rodolfo, qui vit près d'elle sous le nom de son frère. Comment et pourquoi a-t-elle accepté ce honteux marché? Comment s'est-elle résignée à vendre sa beauté? nous ne le savons pas. Est-ce la misère ou l'orgueil qui l'a jetée dans les bras d'Angelo? A-t-elle gardée son ame en livrant son corps? Veut-elle apprivoiser avec ses caresses le tigre furieux qui déchire en lambeaux les libertés de Padoue? Cache-t-elle sous la courtisane insouciante une Judith vengeresse? Le poète ne le dit pas. Mais, par un juste châtiment, Tisbe est dédaignée de celui qu'elle aime. Rodolfo, qu'elle voudrait enchaîner, qu'elle épie chaque jour d'un œil jaloux, dont elle suit tous les pas, n'a qu'un mépris hautain pour ses importunes flatteries. Il n'aspire qu'à se débarrasser de cet amour comme d'un vêtement usé. De quels traits se compose le caractère de Tisbe? qu'y a-t-il au fond de

son ame? Est-ce le dévouement romanesque ou l'égoïsme libertin? Qu'aime-t-elle dans Rodolfo? Est-ce la beauté, la jeunesse ou le courage? Est-ce l'abandon qu'elle veut consoler, ou la fierté sauvage qu'elle a résolu d'amener à ses pieds? Je ne sache pas que la divination la plus habile puisse aller jusqu'à décider ces questions.

Catarina, mariée de bonne heure à Angelo, invoque chaque jour, comme une céleste vision, l'image adorée d'un jeune cavalier qu'elle avait connu autrefois et qu'elle a retrouvé dans un bal. Elle subit sans colère, mais non pas sans larmes, l'autorité impérieuse de son mari. Quoiqu'elle n'écoute jamais sans trembler la voix de son maître, elle garde pour le serment qu'elle a prononcé un respect religieux. Elle souffre silencieusement, et n'entrevoit pas l'adultère comme le terme de ses douleurs. Lorsqu'enfin elle revoit l'amant dont elle avait rêvé les baisers, elle s'abandonne au bonheur avec une imprévoyance enfantine. Sûre de sa pureté, elle ne peut croire à la vengeance qui plane sur sa tête; elle ne comprend pas le châtiment pour une faute qu'elle n'a pas commise.

Angelo, délégué de la république vénitienne, gouverne Padoue avec une verge de fer. Il s'explique à lui-même, comme un théoricien consommé, toute la servilité de son despotisme. Il frappe pour n'être pas frappé. Il inflige à la ville gémissante son implacable volonté; il est trop lâche pour risquer une clémence qui ne lui serait pas pardonnée. Tyran subalterne, et dévoué aux maîtres qui l'ont envoyé, sa main tremblante n'oserait pas signer une grace. Il sait que la révocation d'une sentence de mort le perdrait sans retour près du Conseil des Dix. Il ne s'abuse pas sur la terreur qu'il inspire. Il se fait honte, et sans doute c'est pour imposer silence aux cris de son cœur dépravé qu'il essaie de conquérir l'amour de Tisbe. Il achète sa beauté, et il veut être aimé pour son argent. Mais, comme la plupart des égoïstes opulens qui pourvoient leur couche ainsi que leurs écuries, il se laisse tromper niaisement.

Rodolfo, las de Tisbe, poursuit Catarina; mais il n'a pu apprendre dans les bras d'une courtisane l'art de réduire une vertu rebelle. Il a toute l'inexpérience du libertinage. En aimant Catarina, il est entré dans un monde nouveau. Son ardeur imprudente multiplie les dangers, au lieu de les combattre.

C'est avec ces personnages que M. Hugo a construit son nou-

veau drame. Jamais, je crois, l'indécision des caractères n'a conduit plus directement à l'indécision de la fable. L'analyse d'*Angelo* est une des épreuves les plus désespérantes qui se puissent offrir à la réflexion.

Après une scène d'explication entre Angelo et Tisbe, ingénieuse, délicate, élégante et animée, survient un homme mystérieux, un agent secret du Conseil des Dix, Omodei, qui surprend la tristesse de la courtisane en flagrant délit. Elle est seule, il l'accoste librement, comme s'il la connaissait dès long-temps. Il lui propose et lui promet de lui prouver l'infidélité de Rodolfo. Tisbe avoue son amour et sa jalousie sans craindre la colère d'Angelo. Il faut obtenir du podesta une clé qui ouvre toutes les portes. Omodei disparaît, et Tisbe se fait donner la clé toute puissante. Cette dernière scène est, comme la première, bien posée et bien menée. Il y a dans ce premier acte une finesse d'élocution qui n'est pas habituelle chez M. Hugo. Mais l'espérance de l'auditoire a été promptement déçue. Les trois actes qui suivent sont pitoyables. Le courage manque pour les raconter, le blâme hésite devant le néant sonore et hautain qui voudrait simuler le drame, et qui ne réussit qu'à étourdir.

Tisbe entre chez Catarina. A l'anxiété peinte sur la figure de la jeune femme, elle devine la présence de Rodolfo, quoiqu'elle ne l'aperçoive pas; mais elle a juré à sa mère mourante de se dévouer à la personne qui posséderait un crucifix d'ivoire, transmis de génération en génération comme une sainte relique, arrosé des larmes de son enfance, et que sa mère a donné comme un gage de gratitude. Or, ce crucifix est devant elle. Sa jalousie se tait devant le serment inviolable. Entre Angelo; et Tisbe, au lieu de perdre Catarina, dénonce à son amant une conjuration imaginaire.

Cependant le manteau de Rodolfo accuse Catarina. Tisbe emmène Angelo pour laisser à sa rivale le temps de sauver son amant; mais Angelo est implacable : il veut la mort de sa femme et demande à sa maîtresse un poison sûr et rapide. Tisbe pousse la générosité jusqu'au bout. Elle décide Catarina à boire le poison et substitue à la liqueur mortelle un narcotique irrésistible. Catarina s'endort; la fosse est creusée pour la recevoir, le linceul préparé

pour l'envelopper; Angelo part satisfait de sa vengeance, qu'il croit complète.

Transportée chez Tisbe, Catarina, qui s'était résolue au sacrifice de sa vie, repose sans connaissance sur le lit de la courtisane. Rodolfo, en apprenant le supplice de la femme qu'il aime, accourt chez Tisbe. Il l'interroge d'une voix haletante et furieuse. Il lui redemande la vie qu'elle a tranchée. Tisbe profère des paroles de haine et de colère contre sa rivale. Rodolfo ne doute plus : il poignarde Tisbe, et à peine a-t-elle rendu le dernier soupir que tout à coup Catarina se réveille et vient se jeter dans les bras de Rodolfo.

N'est-ce pas là, je le demande, un mélodrame de boulevard? Comptons sur nos doigts : une clé, un crucifix, une fiole de poison, une subite résurrection. N'est-ce pas l'arsenal entier du répertoire qui a fait la renommée de M. Marty? Un tyran, une courtisane, un sbire, rien n'y manque. Omodei, après avoir allumé l'incendie, meurt assassiné au milieu de la pièce. Angelo ne reparaît plus dès que sa femme est endormie du sommeil qu'il espère éternel. C'est tout bonnement le conte de Barbe-Bleue.

D'*Hernani* à *Angelo*, la route parcourue est incalculable. Comment des cimes de la poésie lyrique M. Hugo est-il descendu jusqu'aux tréteaux du mélodrame? Comment, après avoir proclamé à son de trompe l'avènement de l'histoire au théâtre, en est-il venu à créer pour la curiosité oisive des personnages qui ne sont d'aucun temps ni d'aucun pays? Est-il bien vrai, comme le répètent ses amis, qu'il viole délibérément l'histoire, ou plutôt qu'il la méconnaît constamment, pour suspendre l'intérêt, et pour atteindre les dénouemens imprévus? Mais si cet aveu est sincère, c'est un aveu d'impuissance et de puérilité. L'art dramatique aux mains de M. Hugo n'est plus qu'un escamotage de place publique. Entre les portes innombrables de ses planches peintes, les acteurs jouent le même rôle que les muscades sous les gobelets.

Eschyle, Sophocle et Euripide, Shakespeare et Schiller ont tenu à l'aise dans les traditions héroïques et historiques. Depuis *Électre* jusqu'à *Wallenstein*, il n'y a pas un grand poète qui ait dédaigné l'histoire ou la légende comme un manteau trop étroit pour ses épaules. Derrière cette fierté percée à jour j'aperçois un

dessein déplorable; si M. Hugo évite l'histoire, ce n'est pas pour la dominer, c'est pour éviter, du même coup, l'humanité qui, à toutes les époques de sa biographie, a ses lois irrésistibles et constantes. En imposant à l'Italie du XVIe siècle des mœurs qui ne sont d'aucune date, il se donne de son plein gré le droit de créer des personnages qui n'ont jamais pu vivre nulle part. La décoration et le costume sont le seul code qu'il respecte. Pourvu qu'il ait à sa disposition une salle gothique et une demi-douzaine de pourpoints brodés, il ramène à tout propos son éternelle antithèse de la passion dans le vice, de la magnanimité dans l'humiliation. *Lucrèce Borgia, Marie Tudor* et *Angelo* sont de la même famille, mais à coup sûr ne sont pas de la famille humaine. C'est une génération de monstres bavards. La fille d'Alexandre VI a changé de robe et s'appelle Tisbe. Marie Tudor a changé de sexe et s'appelle Angelo. Les types de ces impossibles tragédies sont rangées dans la pensée de M. Hugo comme les coins d'une collection monétaire. Quand il veut frapper l'effigie d'un roi ou d'une courtisane, il n'a qu'à changer le nom; le ciseau demeure oisif et ne fouille pas l'acier. Le profil inflexible sert à toutes les dynasties, à toutes les prostitutions renommées.

Il ne reste plus maintenant à la critique sérieuse qu'une seule arme contre les œuvres dramatiques de M. Hugo, c'est le silence. Quand la discussion ne soulèvera plus de bruit autour des mélodrames qu'il jette sur la scène, l'indifférence et l'ennui feront bonne et sévère justice. Le jour où il perdra ses adversaires, il sera forcé de battre en retraite.

GUSTAVE PLANCHE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 avril 1835.

Les difficultés s'effacent devant le ministère, les impossibilités de vivre qui l'ont contraint trois fois à se démettre, à retrancher quelques-uns de ses membres, et à se renouveler, tombent une à une. Ses divisions intérieures disparaissent, et tout semble annoncer que son avenir sera plus long qu'il ne le pensait lui-même.

Pour ce qui est des difficultés, voilà le ministère en possession des 25,000,000 qu'il s'était engagé à payer à l'Union américaine, car la chambre des pairs, qui n'a pas encore voté la loi, n'est plus qu'un bénévole parlement chargé d'enregistrer, et qu'il ne sera jamais nécessaire d'exiler à Pontoise. Il est vrai qu'un amendement formulé par M. Leyraud, et réuni à un autre amendement du général Valazé, embarrasse un peu les ministres. Il s'agit de l'obligation d'exiger préalablement des explications du général Jackson, avant que de payer le premier terme de l'indemnité américaine; mais il est évident qu'on passera outre. On est même si bien décidé sur ce point, qu'on ne daignera pas faire rejeter cet amendement par la chambre des pairs. Le général Bernard, aide-de-camp du roi, qui se rend aux États-Unis avec M. Pichon, notre ancien commissaire à Al-

ger, se chargera de régler cette affaire en même temps que quelques intérêts particuliers qui se rattachent au paiement des 25,000,000, et réparera ainsi la dernière faute de M. de Broglie, car c'est encore à l'inhabile M. de Broglie que le ministère doit ce nouvel embarras.

M. de Rigny, qui pèche par excès d'habileté au contraire, avait cependant soigneusement préparé le terrain à M. le duc de Broglie. La veille du jour où les amendemens devaient être discutés, il se rendit auprès du général Valazé, lui prouva le plus ingénieusement du monde que son amendement n'était qu'un double emploi de celui de M. Leyraud, qui demandait aussi une réparation à l'Amérique, et obtint de l'honorable député la promesse de laisser confondre les deux amendemens en un seul. Une démarche près de M. Leyraud eut pour résultat une seconde correction. On promit à ce dernier de donner toujours, à la chambre, dès qu'elle le demanderait, communication de la correspondance du ministère avec le président des États-Unis; cette promesse fut faite en présence de plusieurs députés. Cela fait, on convint avec les députés ministériels de faire passer l'amendement Valazé, devenu par la concession du général, le moins explicite des deux, et de laisser M. Leyraud s'endormir sur les promesses ministérielles. Malheureusement M. de Broglie entama gauchement la question, et s'embrouilla dans les deux amendemens. Les centres déroutés prirent l'un pour l'autre, et votèrent par méprise. Il en résulta une confusion qui dure encore, et que faute de mieux le ministère voudrait augmenter maintenant, s'il est possible. M. de Rigny, voulant réparer, autant qu'il est en lui, la maladresse du président du conseil, s'est chargé de l'exposé des motifs à la chambre des pairs, où il est venu dire, il y a deux jours, que le gouvernement avait écarté, par un noble sentiment de dignité, un amendement qui tendait à soumettre les explications de Jackson à une publicité officielle. Qu'on juge de l'humeur de M. Leyraud à qui la promesse de la publicité officielle avait été faite devant ses collègues. Sans une officieuse intervention, ses dénégations eussent été vives; il s'est borné, comme on l'a vu, à protester contre l'exposé des motifs de M. de Rigny, et M. de Broglie s'est trouvé forcé de déclarer qu'il y avait eu méprise. M. de Broglie, qui se vantait, en entrant dans ce ministère, d'en sortir sans aucune altération, et qui voulait, disait-il, imiter le Rhône dont les eaux ne se mêlent pas à celles du lac de Genève qu'elles traversent, M. de Broglie verra encore plus d'une fois sa loyauté mise à de rudes épreuves.

Le ministère avait encore attaché son existence à la question des fonds secrets; en d'autres termes, il lui fallait 1,200,000 francs à gaspiller sans contrôle, pour vivre. Puisqu'il ne s'agit que de cette bagatelle, le minis-

tère vivra. Sans doute, il s'est vu forcé d'entendre quelques vérités dures dans cette discussion; les paroles austères de M. Dupont de l'Eure ont été terribles; c'était, comme on l'a fort bien dit, la franchise d'un ancien ministre resté pauvre, parlant à de jeunes ministres déjà riches; mais un peu de honte est bientôt bue, et d'ailleurs la majorité s'associe à cette honte avec tant de magnanimité et de dévouement, qu'on ne sait à qui en restera la plus grosse part.

Une partie des fonds secrets servira à défrayer le procès-monstre et à subvenir aux frais de construction de la salle provisoire qui ont dépassé considérablement le crédit fixé par M. Thiers lui-même, et voté par la chambre. Beaucoup de fonctionnaires se sont déplacés pour venir au procès, les fonds secrets dédommageront ces fonctionnaires. Les fonds secrets serviront aussi à ranimer quelques consciences timorées, à consolider des fidélités que la pénurie où se trouve la caisse ministérielle, est à la veille d'ébranler. Cette pénurie est si grande, que les subventions des feuilles ministérielles sont, dit-on, en arrière de plus de deux mois. Depuis ce temps, les gratifications ont cessé de couler; les dévouemens les plus purs sont restés sans récompense, et certains votes ont été, bien involontairement, désintéressés. Depuis deux mois, la main du ministre ne s'ouvre que pour serrer cordialement celle de ses serviteurs et de ses amis, mais ces témoignages stériles d'affection commencent à ne plus leur suffire, et le ministère était vraiment fondé à supplier la chambre de faire cesser un état de choses si dangereux pour lui. La troisième question d'existence ministérielle, c'est, on le sait, le procès. Le procès marche à ravir. Les pairs arrivent à souhait à leur poste, les uns de Vienne et de Rome, les autres de Stuttgart et de Stockholm. M. de Saint-Aulaire, M. Latour-Maubourg, M. de Saint-Priest, M. de Montebello, ont déjà fait leur rentrée au foyer de l'Opéra et dans les salons de Paris. Le ministère n'a qu'un chagrin, c'est de ne pouvoir faire revenir M. de Saint-Simon qui est aux Indes orientales; mais si l'ajournement du procès a lieu, comme il se peut faire, on enverra un bâtiment à Pondichéry, qui ramènera un juge de plus. Si M. Sébastiani remplissait la promesse qu'il a faite aux électeurs de Vervins, nous n'aurions pas un seul ambassadeur à son poste; mais n'importe, pourvu que le procès ait lieu. Au 1er mai, jour de sa fête, le roi jouira d'un plaisir que ne pourrait se donner en ce moment aucun souverain en Europe; il se verra entouré de ses ambassadeurs en Russie, en Autriche, en Suède et en Suisse, de ses ministres à Turin, à Stuttgard et à Rome. Il ne manque à cette bonne fête que M. Sébastiani, qui sommeille à Londres, et M. de Rayneval qui joue un maigre rôle à Madrid.

A propos de M. Sébastiani, nous devons faire observer à M. Thiers, qui vantait l'autre jour les exploits de ce grand général en le faisant figurer près de Bonaparte au pont d'Arcole, que M. Sébastiani était alors occupé à se faire battre ailleurs. Si M. Thiers veut ouvrir sa propre *Histoire de la Révolution*, il y trouvera les noms des officiers qui figuraient à Arcole. C'étaient Masséna, Augereau, Lannes, Verne, Bon, Verdier, Muiron, Belliard; mais M. Sébastiani ne s'y trouvait pas. Il faut retrancher des belles pages de la vie militaire de M. Sébastiani sa part de ce haut fait, que M. Thiers lui accordait si libéralement l'autre jour; mais ce que personne ne contestera à M. Sébastiani, c'est sa glorieuse journée d'Almanacid.

Enfin, la dernière difficulté disparaît comme les autres. L'acceptation du maréchal Maison paraît certaine. Seulement, elle n'est que temporaire. Il paraît que le maréchal tient à retourner à Saint-Pétersbourg au mois de décembre prochain. Le maréchal Maison n'aime pas les longs ministères; il a été quinze jours ministre des affaires étrangères; il consent à garder le ministère de la guerre pendant huit mois. C'est déjà du progrès. Au reste, rien n'est désespéré avec le maréchal Maison, et il n'est pas très difficile de faire changer ses résolutions. On peut le penser du moins; car, à Saint-Pétersbourg, le maréchal disait partout hautement, et souvent sans nécessité, qu'il n'accepterait pas le ministère, et que toutes les offres des ministres, qui sont maintenant ses collègues, seraient bien inutiles. Le voilà ministre cependant. Qui sait si son goût pour Saint-Pétersbourg lui durera long-temps?

Une petite circonstance, assez insignifiante en elle-même, avait un peu diminué tout récemment, à Saint-Pétersbourg, le crédit de notre ambassadeur. On sait que les rangs sont parfaitement tranchés en Russie, et qu'il ne s'y trouve pas de classe intermédiaire entre la noblesse, la cour et la plus humble bourgeoisie. Dans cette dernière classe, nous écrit-on de Saint-Pétersbourg, l'ambassadeur avait distingué une personne qui excitait son intérêt, et il la voyait avec quelque assiduité. Son intérêt pour elle alla même si loin, qu'il ne refusa pas de présider un petit bal qu'elle donna pendant cet hiver, et dont le maréchal, entouré de petits marchands et d'ouvrières endimanchées, fit les honneurs avec une bonhomie populaire, digne d'un représentant de la révolution de juillet. Ce goût de l'égalité fut peu admiré à la cour de Russie, et le maréchal eut à essuyer quelques froideurs, qui diminueront peut-être le regret que lui cause son départ.

Ce n'est pas assez que le concours, peu attendu, du maréchal Maison vienne en aide à ce bienheureux ministère; il faut encore que le maréchal Soult, ce candidat redouté, ait pris à tâche de se détruire lui-même. Le maréchal, dans son dernier voyage à Paris, était poursuivi de deux idées

fixes. Il voulait à toute force présider un ministère de la gauche, et à toute force aussi persuader à tout le monde que sa ruine est complète. Le maréchal disait, à qui voulait l'entendre, que les affaires de l'état l'avaient tant absorbé, que les siennes en ont terriblement souffert. Son dernier ministère lui coûte sa fortune; c'est là ce qu'il affirme du moins. Il ajoute qu'il sera désormais forcé de vivre du produit de sa terre de Saint-Amand, de ses fruits et de ses légumes, et d'augmenter, au fond de sa province, le nombre de nos vieux soldats laboureurs. Touchés de la détresse du maréchal, Mme Adélaïde et M. le duc d'Orléans voulaient qu'on lui achetât pour un million de tableaux. On sait comment le roi réduisit cette somme à cinq cent mille francs. Ce prêt, selon le roi, ce don, d'après le maréchal, ne se réalisera qu'en cinq paiemens annuels, comme l'indemnité américaine. Qui sait même si ces termes de paiement n'ont pas été savamment combinés avec ceux de l'indemnité? Toujours est-il que, pendant cinq ans, le maréchal ne sera pas maître de ses mouvemens, qu'on le tiendra à sa solde et dans une sorte de dépendance qui l'éloignera du ministère. Il faut espérer que le pauvre duc de Dalmatie emploiera ces cinq années à refaire sa fortune, et à sortir de l'indigence où il se trouve.

Le roi subit patiemment M. de Broglie et M. Guizot; la chambre est dévouée, la majorité compacte et si disciplinée, qu'on la dirait formée des mains même de M. de Villèle; la chambre des pairs est à deux genoux; les concurrens s'effacent, les rivaux et l'opposition sont divisés, le pays semble plongé dans une insouciance profonde, et demande à peine si on le gouverne et qui le gouverne. Qui pourrait donc maintenant s'opposer à l'accomplissement des vues du ministère, à sa puissance, à la réalisation de son système, s'il a un système? Personne, si ce n'est le ministère lui-même. En France, on ne tue guère les pouvoirs; ils se suicident. Ainsi ont fini tous les ministères de corruption qui se sont écroulés les uns sur les autres, laissant sur le sol cette épaisse couche de fange sur laquelle repose tout l'édifice politique que nous voyons. Personne donc ne renversera le ministère, ni les écrivains, ni les orateurs de l'opposition, ni la magistrature, ni la pairie, ni la chambre. Lui-même, lui seul se renversera. Qui peut nuire maintenant à M. Thiers, si ce n'est M. Thiers? Quel autre que M. de Broglie fera choir M. de Broglie à force de faux pas? Qui peut mieux que M. de Rigny compromettre le titulaire actuel du ministère de la guerre? Qui pourrait écrire contre M. Persil des factums plus violens que les ordonnances et les circulaires du garde-des-sceaux. Quels sont les pamphlets qu'on lit à la tribune contre le ministre de l'instruction publique, si ce n'est la volumineuse collection des pamphlets de M. Guizot? Pour nous, adversaires de ces hommes et de ce système, nous ne leur

souhaitons d'autre mal que l'accomplissement rapide de tous leurs projets; nous espérons que tous leurs projets de lois seront votés, que les fonds leur seront prodigués à pleines mains; nous désirons qu'on les seconde dans tout ce qu'ils tentent; leur règne sera plus court, et ils auront plus tôt trouvé le terme de leur chemin.

Cette quinzaine s'est passée fort tranquillement, en dépit des patrouilles et des ordres du jour destinés à jeter l'alarme dans la garde nationale. Les théâtres et les églises ont été remplis d'une foule immense, et l'on compte à Paris plus de vingt mille étrangers arrivés depuis peu de temps. Il va sans dire que ce n'est pas dans les environs du Luxembourg qu'ils établissent leur demeure. Là les habitans paisibles déménagent, effrayés qu'ils sont de l'appareil militaire et du déploiement de la police qui se fait dans ce quartier. Dans le jardin du Luxembourg, on trace des enceintes pour l'artillerie, en dehors on dispose des quartiers pour la cavalerie, on dresse des tentes, on forme des postes sans nombre pour les fantassins. On dirait qu'on veut se venger sur la population du quartier latin des insolences qu'on souffre des Etats-Unis d'Amérique. C'est dommage qu'on ne puisse faire venir nos flottes à Paris; on leur ferait aussi prendre part à cette campagne qu'on est impatient de commencer. Il y avait si long-temps que ce belliqueux ministère n'avait guerroyé sur le pavé de Paris! Vienne une occasion favorable, et nous le verrons bientôt faire flotter au vent le glorieux drapeau de la rue Transnonain.

A défaut de troubles séculiers, nous avons failli voir l'émeute dans l'église. Une double émeute même menaçait de troubler la tranquillité du diocèse de Paris; deux émeutes de vicaires, dirigées, l'une contre le curé de Saint-Roch, l'autre contre le curé de l'Assomption. Heureusement, l'archevêque de Paris est un habile stratégiste. Par une savante combinaison, il a transporté les vicaires de Saint-Roch à l'Assomption, et ceux de l'Assomption à Saint-Roch; et, grace à ces deux coups d'état, les pasteurs sont rentrés en possession de l'autorité que leur contestaient leurs suppléans. Si M. de Quélen voulait prendre le commandement du Luxembourg, il éviterait peut-être beaucoup d'embarras au ministère.

Un de nos amis, traversant, il y a deux jours, ce quartier proscrit, a trouvé sous ses pas une pièce dont la lecture nous prouve que les accusés d'avril se préparent à faire une énergique défense devant la chambre des pairs. La main qui a tracé cet écrit est peu exercée; les caractères sont presque illisibles, l'orthographe défectueuse, mais le style est d'une curieuse énergie, et la pensée, souvent logique, au milieu de l'emphase et des déclamations qui l'obscurcissent. Ce morceau est sans doute l'ouvrage d'un ouvrier de Lyon ou d'un soldat compromis dans les troubles;

son défenseur ou son conseil, à qui il l'avait peut-être confié, l'aura perdu sur sa route. Nous nous hasardons à donner, sans les approuver, quelques fragmens de cette défense, destinée d'ailleurs à la publicité; nous tenons la pièce entière à la disposition de celui qui l'a perdue. En voici le début :

« Les accusés d'avril, en présence de l'avenir qui se prépare et s'accélère, doivent-ils accepter moralement la juridiction que la force brutale leur impose, et forcés de comparaître devant un tribunal exceptionnel, doivent-ils se choisir ou accepter des défenseurs? enfin, la chambre des pairs, convertie en tribunal, est-elle compétente? Bien plus, un tribunal, quel qu'il soit dans l'ordre de choses actuel, après la révolution de 1830, est-il compétent? Telles sont les questions qui s'offrent à la pensée, au moment où juges et accusés vont bientôt se trouver en présence.

. . . . . .

« Accusé d'avril, ayant à répondre de mes actes devant la chambre des pairs, n'aurai-je pas, avant tout, à leur demander compte, de quel droit ils m'accusent et quel est leur mandat? n'aurai-je pas à leur dire : Non, vous n'êtes pas mes juges, vous qui vous prétendez issus du pouvoir populaire, et qui voulez appliquer la justice en son nom?

. . . . . .

« Non, vous n'êtes pas mandataires du peuple, vous qu'on a vus sous toutes les formes, et variant selon les révolutions, associer constamment vos noms aux actes. . . . . .

« Vous qui prétendez défendre et continuer l'œuvre des révolutionnaires de juillet; vous qui, semblables aux stériles frélons, venez jouir sans travail des fruits de la victoire; dites-nous donc, défenseurs privilégiés du pouvoir actuel, quels sont les bienfaits dont la France glorieuse ait à bénir ce régime.

. . . . . .

« Sous la restauration, le sang des patriotes a coulé de l'échafaud sur la place publique. Mais depuis 1830, il n'est point de ville où le domicile du citoyen n'ait été violé, et qui n'ait vu son pavé rougi du sang de ses habitans.

« Sous la restauration, le parquet, insatiable de vengeance, appelait

incessamment sur la tête des vaincus la rigueur des lois, et les patriotes échappés au glaive de la loi, ou à la baïonnette du soldat, comptaient leurs glorieuses campagnes d'apostolat par les années de prison.

. . . . . .

« Les deux grands pouvoirs du royaume, oubliant leur mission, se transforment en juges criminels, et l'on voit aussi l'ancien palais des rois transformé en prison d'état.

« Sous la restauration, la police, limitée, ne comptait à la rigueur que la gendarmerie, et dans les grandes circonstances, la garde royale et les gardes-du-corps. . . . . .

« La quasi-légitimité, plus large, plus progressive dans l'art de gouverner les hommes, sut augmenter l'ancienne police, et lui associer les troupes de ligne et la garde nationale, prenant les premiers par l'obéissance passive, et les seconds par la peur, l'égoïsme et le mensonge. Aux cours prévotales ont succédé les conseils de guerre, et si les exécutions n'ont point décimé les accusés des 5 et 6 juin, ce n'est que par la crainte de l'opinion publique. Si le sang des accusés n'a point coulé par la main du bourreau, cela n'a pas tenu à ces magistrats et soldats à la fois. Si nous comptons encore vivans parmi nous ces jeunes hommes dont le crime est le nôtre, et dont nous acceptons la solidarité; si l'espérance nous reste encore de presser un jour sur nos cœurs nos frères, nos amis; si l'espérance nous reste encore de voir un jour la France heureuse, libre et glorieuse, non, cela n'aura pas dépendu de vous, hommes du sabre et de l'obéissance passive, vous qui, pendant vingt ans, n'avez cessé de prêter votre appui à nos oppresseurs; vous qui, dans l'oisiveté d'une paix sans gloire, avez ameuté vos soldats contre nous, ainsi qu'on voit les chiens d'un berger capricieux mordre à plaisir, et pour obéir seulement, le troupeau inoffensif marchant, guidé par l'instinct, à la plus simple liberté.

. . . . . .

« Eh quoi! défenseurs de l'ordre public, vous-mêmes nés du désordre, vous nous accusez de vouloir l'anarchie, parce que nous voulons largement, c'est-à-dire pour le peuple, ce que vous n'avez voulu que pour vous; vous qui, au nom du peuple, et pour vous seuls, avez usurpé le pouvoir populaire, vous nous accusez de vouloir le désordre!

« Hommes aveugles, ouvrez donc les yeux et voyez! L'anarchie que vous

détestez s'est, avec vous, assise au pouvoir, elle vous suit comme une ombre et vous enveloppe de toutes parts.

. . . . . .

« Et c'est vous tous, défenseurs intéressés du monopole et du privilége, vous, fauteurs de l'anarchie sociale, qui nous accusez et qui prétendez nous juger !

« Est-ce donc nous seuls qui avons porté le trouble dans la vieille société et déchiré le vieux pacte social ? Imprudens ! c'est vous, qui, semblables à des larrons, avez porté le trouble et la désolation dans la maison du maître, que vous avez dépouillé et chassé pour vous approprier son bien, que lui-même, dans l'origine des temps, avait usurpé sur le peuple, seul et grand propriétaire naturel de la richesse sociale; et lorsque la vieille société agonise et meurt dans vos débiles mains, nous voulons, nous, régulariser ce mouvement qui vous déborde de toutes parts. Et de quel droit nous accusez-vous? N'agissons-nous pas en vertu du même droit que celui en vertu duquel vous avez renversé un pouvoir impopulaire, moins détestable cependant que celui par lequel vous l'avez remplacé ?

. . . . . .

« Accusés d'avril, et traînés devant les hommes qui se croient le droit de nous juger, devons-nous choisir ou accepter des défenseurs? non, sans doute, et leur incompétence radicale nous en dispense naturellement.

« Accusé d'avril, non, je n'ai point à accepter ou à choisir d'avocat, car la défense en pareille matière toujours est immorale. Qu'on laisse à des criminels l'art mensonger de nier ou défigurer leurs actes.... Permis à eux, dans leurs crimes détestables, de chercher à tromper à la fois, s'il se peut, eux-mêmes et le public accusateur par la voie de ses magistrats; mais un vrai républicain, en l'absence de ses juges naturels (les vrais mandataires du peuple), ne doit chercher de défenseurs que dans sa propre conscience, et, fort de ce conseiller incorruptible, il fera pâlir devant lui ses accusateurs timorés. Cependant, loin de moi l'idée de flétrir l'ordre des avocats! Oui, par cela seul qu'ils se consacrent à la défense des malheureux, quels qu'ils soient, leur état est honorable. . . . . .

« Accusé d'avril, seul devant mes accusateurs dorés, fier de mon droit, qui est celui du peuple, confiant dans la cause sacrée de la liberté, je n'attendrai mon jugement que de l'opinion populaire, qui déjà vous

flétrit; et, sous l'accusation d'un crime qui entraîne la peine capitale, je vous apporterai hardiment ma tête, sans crainte toutefois que votre justice en fasse tomber un seul de ses cheveux.

En publiant ces notes, nous n'avons eu d'autre pensée que celle de faire connaître quelle sorte d'hommes la cour des pairs s'apprête à citer devant elle. L'exaltation d'idées qui règne dans cet écrit, et la direction de ces idées, indiquent une éducation politique toute spéciale, qui ne peut avoir été faite dans les journaux, même dans les feuilles de la couleur la plus prononcée. *La Tribune* et *le Réformateur* sont encore fort loin du langage de ce plaidoyer tout-à-fait authentique. Il prouve que la presse, quelle que soit sa nuance, est une puissance modératrice; le talent naturel qu'on ne peut méconnaître dans ce morceau prouve aussi que le langage de la raison et de la justice ne serait pas perdu, si on l'employait avec de tels hommes, eux que les rigueurs du cachot, une longue captivité et les traitemens les plus durs, n'ont pu dépouiller de leur constance, et d'une sorte de dignité.

— On annonce pour demain une immense promotion de membres de la Légion-d'Honneur. Cinq cents chevaliers seront nommés, sans compter les grand'croix et les commandans. On compte sur ces nominations pour stimuler le zèle de la garde nationale, car c'est sur elle particulièrement que doit tomber cette pluie de faveurs. Quelques peintres seront également décorés; un directeur de spectacle, M. Jouslin de la Salle, un musicien, M. Halévy, sont compris, dit-on, dans cette promotion. On ne nomme pas un seul homme de lettres, destiné par le ministère à subir cette distinction. La mauvaise presse est proscrite, et pour la bonne, les fonds secrets sont votés. La fête du roi sera complète.

— Mme Malibran vient d'être engagée à Londres, pour jouer à Drury-Lane le rôle de Mlle Falcon, dans l'Opéra de la *Juive*. Mme Malibran recevra 2,000 livres sterling pour la saison.

PUBLICATIONS NOUVELLES.

— Nous croyons faire plaisir aux amis des livres religieux, à ceux qui aiment à méditer sur des pensées élevées et intérieures, en leur annonçant deux livres d'un même auteur anonyme : *Arthur, ou Religion et solitude*, et un recueil de *Pensées choisies de Saint-Martin*. Ces deux volumes qui se trouvent à la librairie religieuse de Toulouse (rue du Foin-Saint-Jacques, 16) contiennent un grand nombre de sujets de méditation morale, de passages tirés des anciens pères, ou des théosophes modernes. L'auteur anonyme qui, après avoir vécu de la vie du monde et des passions, paraît s'être retiré dans la solitude, et qui unit une sensibilité très tendre à une imagination poétique encore émue, commente les pensées qu'il cite, les orne de ses souvenirs et y ajoute des développemens de même source, en une langue parfois négligée, mais heureuse et pleine d'onction.

— La dixième livraison des *Suites à Buffon* vient de paraître; elle forme le quatrième volume de *l'Histoire des végétaux phanérogames*, par M. Spach. Nous ne nous sommes pas trompés dans nos prévisions, en annonçant, dès son apparition, à cette entreprise, tout à fait hors de ligne, un succès complet. Expression de la science actuelle la plus avancée, elle satisfait pleinement le besoin que sentent chaque jour davantage ceux qui se livrent à l'étude de l'histoire naturelle, de trouver réunis sur un seul point les faits et les idées dispersées dans une multitude effrayante d'ouvrages particuliers et de recueils académiques. Plusieurs des traités spéciaux dont se compose cette importante collection, seront incessamment terminés, et nous attendons ce moment pour en entretenir nos lecteurs d'une manière approfondie.

Voyages en Arabie, par Burckhardt. — Ce livre n'était encore connu en France que par les extraits plus ou moins étendus qu'en donnèrent divers journaux, lors de son apparition en Angleterre, il y a quelques années. La *Revue* elle-même lui a consacré en 1831 un article étendu. Mais ces morceaux détachés n'ont pu donner qu'une idée imparfaite de son mérite éminent. Burckhardt est un voyageur tout-à-fait hors de ligne; savant et consciencieux comme Niebhur, parlant arabe comme le célèbre

Aly-Bey, il est avec ce dernier le seul Européen qui, dans ces derniers temps, ait pu pénétrer, déguisé en pélerin, jusqu'au tombeau du prophète, sans éveiller les soupçons des fidèles, grâce à sa profonde connaissance de la langue du pays. Faisant profession ouverte de l'islamisme, il a pu lever impunément les plans des deux villes saintes, la Mecque et Médine, et cela avec tant d'exactitude, que peu de grandes cités d'Europe nous sont maintenant aussi bien connues. Non content de décrire les édifices sacrés, objets de la vénération des musulmans, et les autres lieux publics, il n'omet aucun détail sur les mœurs des habitans, et cela souvent à propos d'un fait insignifiant qui eût échappé à un observateur moins profond. Ce sont surtout les notes sur les Bédouins qui méritent de fixer l'attention. Il n'a pas, il est vrai, pénétré dans les plaines du Nedjd où vivent leurs principales tribus; il s'est mis en communication avec eux dans les deux cités saintes, et en a obtenu une foule de renseignemens précieux qui laisseront peu de chose à faire à ses successeurs. M. Léon de Laborde, le dernier voyageur en Arabie, a trouvé le souvenir de Burckhardt encore vivant parmi les Bédouins, que ce dernier avait visités, et il est probable qu'on parlera encore long-temps dans le désert du scheickh Ibrahim. C'est le nom que Burckhardt avait pris en adoptant le costume et les mœurs musulmanes.

Avant de visiter le Hedjaz, ce voyageur, dont on ne peut trop déplorer la perte, avait visité l'Égypte et la Nubie. Ce premier voyage, dont il avait envoyé le récit complet à la société d'Afrique à Londres, a également vu le jour avant celui dont nous parlons en ce moment, et est encore moins connu parmi nous. Il est vivement à désirer que le traducteur de ce dernier, à qui nous devons d'avoir déjà fait passer tant de bons ouvrages de ce genre dans notre langue, veuille bien se charger de ce nouveau travail. Ce serait rendre un service considérable aux amis des sciences géographiques que de leur donner Burckhardt tout entier.

— Il se publie actuellement, sous le titre de *Théâtre européen*, une nouvelle collection des meilleures pièces des théâtres étrangers, beaucoup plus complète et plus satisfaisante que celle qui a paru sous la restauration. Ainsi la seconde livraison nous donne tout entière la belle pièce de Calderon, *le Médecin de son honneur*, qu'on ne connaissait qu'imparfaitement. Cette entreprise littéraire ne peut manquer de réussir.

— M. Roques vient de publier une nouvelle édition de sa magnifique *Phytographie médicale*, ou traité des champignons et plantes vénéneuses. Nous en reparlerons prochainement.

— On vient de mettre en vente, chez le libraire Henri Dupuy, rue de la Monnaie, un volume in-8°, en vers, intitulé *la Cité des Hommes*, par M. Adolphe Dumas. Nous reviendrons sur cette publication.

On vient de placer aux Tuileries trois nouvelles statues de MM. Pradier, Debay et Foyatier. Le *Cincinnatus* de M. Foyatier vaut mieux que le *Spartacus* du même auteur; il y a moins d'emphase dans l'attitude, moins de vulgarité dans le détail musculaire : mais rien absolument ne personnifie Cincinnatus. — Le *Périclès* de M. Debay n'est autre chose que le travail d'un ouvrier patient; la tête est maigrement copiée sur un buste antique, l'ajustement est mesquin, la draperie sèchement traitée; les nus sont d'une rondeur qui exclut toute finesse. L'expression du Périclès de M. Debay est celle d'un esclave obéissant. — Il est fort à regretter que le *Phidias* de M. Pradier manque d'idéalité, et que la tête en particulier soit insignifiante, car il y a dans cette statue plusieurs morceaux d'un mérite supérieur. Le bras droit est un chef-d'œuvre de modelé; les plis du manteau ramassés sur la partie gauche du torse ont de la souplesse et de la légèreté; mais le manteau s'ajuste mal sur l'épaule droite.

— M. Berlioz donnera dimanche son dernier concert, dans la salle des Menus-Plaisirs. On sait avec quel intérêt le public a accueilli les trois séances que ce jeune compositeur a données au commencement de l'hiver. Celle qu'il annonce est de nature à vivement émouvoir la curiosité : on y entendra la Symphonie fantastique avec tous ses développemens. M. Listz s'est chargé de l'intermède; il exécutera les variations sur la *Marche d'Alexandre* de Moschelès.

F. BULOZ.

NOUVELLES LETTRES

SUR

L'HISTOIRE DE FRANCE.

Scènes du sixième Siècle.

QUATRIÈME LETTRE.[1]

HISTOIRE DE PRÆTEXTATUS, ÉVÊQUE DE ROUEN.

(577 — 586.)

Pendant que le fils du roi Hilperik, sans asile dans le royaume de son père et dans le royaume de son épouse, errait à travers les bruyères et les forêts de la Champagne, il n'y avait guère en Neustrie qu'un seul homme qui eût le courage de se dire hautement son ami. C'était l'évêque de Rouen, Prætextatus, qui, depuis le jour où il avait tenu le jeune prince sur les fonts de baptême, s'était lié à lui d'un de ces attachemens dévoués, absolus, irréfléchis, dont une mère ou une nourrice semble seule capable. L'entraînement de sympathie aveugle qui l'avait conduit à favoriser, en dépit des lois de l'Église, la passion de Merowig pour la veuve de

(1) Voir les livraisons de la *Revue* des 1er et 15 décembre 1833, et du 15 juillet 1834.

son oncle, ne fit que s'accroître avec les malheurs qui furent la suite de cette passion inconsidérée. Ce fut au zèle de Prætextatus que, selon toute probabilité, le mari de Brunehilde dut les secours d'argent au moyen desquels il parvint à s'échapper de la basilique de Saint-Martin de Tours et à gagner la frontière d'Austrasie. A la nouvelle du mauvais succès de cette évasion, l'évêque ne se découragea point; au contraire, il redoubla d'efforts pour procurer des amis et un asile au fugitif dont il était le père, selon la religion, et que son propre père persécutait. Il prenait peu de soin de dissimuler ses sentimens, et des démarches qui, de sa part, lui semblaient un devoir. Pas un homme, tant soit peu considérable parmi les Franks qui habitaient son diocèse, ne venait lui rendre visite sans qu'il entretînt longuement le visiteur des infortunes de Merowig, sollicitant avec instance pour son filleul, pour son cher fils, comme il disait lui-même, de l'affection et un appui. Ces paroles étaient une sorte de refrain que, dans sa simplicité de cœur, il répétait sans cesse et mêlait à tous ses discours. S'il arrivait qu'il reçût un présent de quelque homme puissant ou riche, il s'empressait de le lui rendre au double, en lui faisant promettre de venir en aide à Merowig et de lui rester fidèle dans sa détresse (1).

Comme l'évêque de Rouen gardait peu de mesure dans ses propos et se confiait sans précaution à toutes sortes de gens, le roi Hilperik ne tarda pas à être informé de tout, soit par le bruit public, soit par d'officieux amis, et à recevoir des dénonciations mensongères ou du moins exagérées. On accusait Prætextatus de répandre des présens parmi le peuple pour l'exciter à la trahison, et d'ourdir un complot contre le pouvoir et contre la personne du roi. Hilperik ressentit à cette nouvelle une de ces colères mêlées de crainte, durant lesquelles, incertain lui-même du parti qu'il fallait prendre, il s'abandonnait aux conseils et à la direction de Fredegonde. Depuis le jour où il était parvenu à séparer l'un de l'autre Merowig et Brunehilde, il avait presque pardonné à l'évêque Prætextatus la célébration de leur mariage; mais Fredegonde, moins

(1) *Gregor. Turon.* Hist. Francor. ecclesiast., lib. V; apud script. rerum francic., tom. II, pag. 244 et 245. — *Adriani Valesii* rerum francic. lib. X, pag. 89 et seq.

oublieuse que lui, et moins bornée dans ses passions à l'intérêt du moment, s'était prise contre l'évêque d'une haine profonde, d'une de ces haines qui, pour elle, ne finissaient qu'avec la vie de celui qui avait eu le malheur de les exciter. Saisissant donc l'occasion, elle persuada au roi de traduire Prætextatus devant un concile d'évêques comme coupable de lèse-majesté, selon la loi romaine, et de requérir tout au moins le châtiment de son infraction aux canons de l'Église, si l'on ne parvenait pas à lui trouver d'autre crime (1).

Prætextatus fut arrêté dans sa maison et conduit à la résidence royale, pour y subir un interrogatoire sur les faits qui lui étaient imputés, et sur ses relations avec la reine Brunehilde depuis le jour où elle était partie de Rouen pour retourner en Austrasie. Les réponses de l'évêque apprirent qu'il n'avait pas entièrement rendu à cette reine les effets précieux qu'elle lui avait confiés à son départ; qu'il lui restait encore deux ballots remplis d'étoffes et de bijoux, qu'on évaluait à trois mille sols d'or, et, de plus, un sac de pièces d'or au nombre d'environ deux mille (2). Joyeux d'une pareille découverte plus que de toute autre information, Hilperik s'empressa de faire saisir ce dépôt et de le confisquer à son profit; puis, il relégua Prætextatus loin de son diocèse et sous bonne garde jusqu'à la réunion du synode qui devait s'assembler pour le juger (3).

Des lettres de convocation, adressées à tous les évêques du royaume de Hilperik, leur enjoignirent de se rendre à Paris dans les derniers jours du printemps de l'année 577. Depuis la mort de

(1) Audiens Chilpericus, quòd Prætextatus, Rothomagensis episcopus, contra utilitatem suam populis munera daret, eum ad se arcessiri præcepit (*Greg. Turon.* Hist. lib. V, pag. 243.)

(2) Quo discusso, reperit cum eodem res Brunichildis reginæ commendatas (*ibid*). — Duo volucla speciebus et diversis ornamentis referta : quæ adpreciabantur ampliùs quàm tria millia solidorum. Sed et sacculum cum numismatis auri pondere tenentem quasi millia duo. (*Ibid.*, pag. 245.)

Trois mille sols (*solidi*) équivalent à 45,000 francs. Il y avait des pièces d'or d'un *solidus* (15 fr.) et d'un tiers de *solidus*.

(3) Ipsisque (rebus) ablatis, eum in exsilio usque ad sacerdotalem audientiam retineri præcepit. (*Ibid.*, pag. 243.)

Sighebert, le roi de Neustrie regardait cette ville comme sa propriété, et ne tenait plus aucun compte du serment qui lui en interdisait l'entrée. Soit que réellement il craignît quelque entreprise de la part des partisans secrets de Brunehilde et de Merowig, soit pour faire plus d'impression sur l'esprit des juges de Prætextatus, il fit le voyage de Soissons à Paris, accompagné d'une suite tellement nombreuse, qu'elle pouvait passer pour une armée. Cette troupe établit son bivouac aux portes du logement du roi. C'était, selon toute apparence, l'ancien palais impérial, dont les bâtimens s'élevaient au sud de la cité de Paris sur la rive de la Seine. Sa façade orientale bordait la voie romaine qui, partant du petit pont de la Cité, se dirigeait vers le midi. Devant la principale entrée, une autre voie romaine, tracée vers l'orient, mais tournant ensuite au sud-est, conduisait, à travers des champs de vigne, sur le plateau le plus élevé de la colline méridionale. Là se trouvait une église dédiée sous l'invocation des apôtres saint Pierre et saint Paul, et qui fut choisie pour salle d'audience synodale, probablement à cause de sa proximité de l'habitation royale et du cantonnement des troupes (1).

Cette église, bâtie depuis un demi-siècle, renfermait les tombeaux du roi Chlodowig, de la reine Chlothilde et de sainte Ghenovefe ou Geneviève. Chlodowig en avait ordonné la construction, à la prière de Chlothilde, au moment de son départ pour la guerre contre les Wisigohts. Arrivé sur le terrain désigné, il avait lancé sa hache droit devant lui, afin qu'un jour on pût mesurer la force et la portée de son bras par la longueur de l'édifice (2). C'était une de ces basiliques du ve et du vi^e^ siècle, plus remarquables par la richesse de leur décoration que par la grandeur de leurs proportions architectoniques, ornées à l'intérieur de colonnes de marbre, de mosaïques et de lambris peints et dorés, et à l'extérieur d'un toit

(1) Voyez l'*Histoire de Paris* par Dulaure, tome Ier, aux articles *Palais des Thermes*, *rue Saint-Jacques*, *rue Galande*, et *rue de la Montagne-Sainte-Geneviève*.

(2) Tunc rex projecit à se in directum bipennem suam, quod est francisca; et dixit: *Fiatur Ecclesia beatorum apostolorum, dùm auxiliante Deo revertimur.* (Gesta regum francor., apud script. rerum francic., tom. II, pag. 554.)

de cuivre et d'un portique (1). Le portique de l'église de Saint-Pierre consistait en trois galeries, l'une appliquée à la face antérieure du bâtiment, et les deux autres formant de chaque côté des ailes saillantes en guise de fer à cheval. Ces galeries, dans toute leur longueur, étaient décorées de peintures à fresques, divisées en quatre grands compartimens, et représentant les quatre phalanges des saints de l'ancienne et de la nouvelle loi, les patriarches, les prophètes, les martyrs et les confesseurs (2).

Tels sont les détails que fournissent les documens originaux sur le lieu où s'assembla ce concile, le cinquième de ceux qui furent tenus à Paris. Au jour fixé par les lettres de convocation, quarante-cinq évêques se réunirent dans la basilique de Saint-Pierre. Le roi vint, de son côté, à l'église; il y entra accompagné de quelques-uns de ses leudes armés seulement de leurs épées; et la foule des Franks, en complet équipage de guerre, s'arrêta sous le portique, dont elle occupa toutes les avenues. Le chœur de la basilique formait, selon toute probabilité, l'enceinte réservée pour les juges, le plaignant et l'accusé; on y voyait figurer, comme pièces de conviction, les deux ballots et le sac de pièces d'or saisis dans la maison de Prætextatus. Le roi, à son arrivée, les fit remarquer aux évêques en leur annonçant que ces objets devaient jouer un grand rôle dans la cause qui allait se débattre (3). Les membres du synode, venus soit des villes qui formaient primitivement le partage du roi Hilperik, soit de celles qu'il avait conquises depuis la mort de son frère, étaient en partie Gaulois et en partie Franks d'origine. Parmi les premiers, de beaucoup les plus nombreux, se trouvaient Grégoire, évêque de Tours, Félix de Nantes, Domnolus du

(1) Vid. D. Theod. Ruinart præfat. ad Greg. Turon., pag. 95 et 96. — *Greg. Turon.* Hist. lib. II, cap. 14 et 16. — *Fortunati Pictav.* episc. carmina, apud script. rerum francic., tom. II, pag. 479. — *Ibid.*, tom. III, pag. 437.

(2) Cui est porticus applicata triplex; necnon et patriarcharum et prophetarum, et martyrum atque confessorum, veram vetusti temporis fidem, quæ sunt tradita libris et historiarum paginis, pictura refert. (Script. rerum francic., tom. III, pag. 370.) — V. *Dulaure*, Hist. de Paris, tome Ier, pag. 277.

(3) Ostenderat autem nobis ante diem tertiam rex duo volucla, etc. (*Greg. Turon.* Hist. lib. V, pag. 245.)

Mans, Honoratus d'Amiens, Ætherius de Lisieux, et Pappolus de Chartres. Parmi les autres, on voyait Raghenemod, évêque de Paris, Leudowald de Bayeux, Romahaire de Coutance, Marowig de Poitiers, Malulf de Senlis, et Berthramn de Bordeaux. Ce dernier fut, à ce qu'il semble, honoré par ses collègues de la dignité et des fonctions de président (1).

C'était un homme de haute naissance, proche parent des rois par sa mère Inghelthrude, et devant à cette parenté un immense crédit et de grandes richesses. Il affectait la politesse et l'élégance des mœurs romaines, il aimait à se montrer en public dans un char à quatre chevaux, escorté par les jeunes clercs de son église, comme un patron entouré de ses cliens (2). A ce goût de luxe et de pompe sénatoriale, l'évêque Berthramn joignait le goût de la poésie et composait des épigrammes latines qu'il offrait avec assurance à l'admiration des connaisseurs, quoiqu'elles fussent pleines de vers pillés et de fautes contre la mesure (3). Plus insinuant et plus adroit que ne l'étaient d'ordinaire les gens de race germanique, il avait conservé de leur caractère le penchant à la débauche sans pudeur et sans retenue. A l'exemple des rois ses parens, il prenait des servantes pour concubines, et, non content de cela, il cherchait des maîtresses parmi les femmes mariées (4). Il passait pour entretenir

(1) Conjuncto autem concilio, exhibitus est. Erant autem episcopi qui advenerant apud Parisius, in basilicâ sancti Petri apostoli. (*Greg. Turon.* Hist. lib. V, pag. 243.) — *Ibid*, lib. VII, cap. 16 et passim. — *Adriani Valesii*, rerum francic. lib. X, pag. 90 et seq.

(2) Hùc ego dùm famulans comitatu jungor eodem
Et mea membra citò dùm veherentur equo.

(*Fortunati* carmen ad Bertechramnum Burdigal. Episc., apud script. rerum francic. tom. II, pag. 487.)

(3) Sed tamen in vestro quædam sermone notavi,
Carmine de veteri furta novella loqui.
Ex quibus in paucis superaddita syllaba fregit,
Et, pede læsa suo, musica clauda jacet.

(*Ibid.*)

(4) *Greg. Turon.* Hist. lib. VIII, pag. 316 — Abstulisti uxorem meam cum famulis ejus, et ecce, quòd sacerdotem non decet, tu cum ancillis meis, et illa cum famulis tuis dedecus adulterii perpetratis. (*Ibid.*, lib. IX, pag. 352.) — Tùm

un commerce adultère avec la reine Fredegonde, et soit pour cette raison, soit pour une autre cause, il avait épousé, de la manière la plus vive, les ressentimens de cette reine contre l'évêque de Rouen. En général, les prélats d'origine franke, peut-être par l'habitude du vasselage, inclinaient à donner gain de cause au roi en sacrifiant leur collègue. Les évêques romains avaient plus de sympathie pour l'accusé, plus de sentimens de la justice et de respect pour la dignité de leur ordre; mais ils étaient effrayés par l'appareil militaire dont le roi Hilperik s'entourait, et surtout par la présence de Fredegonde, qui, se défiant, comme toujours, de l'habileté de son mari, était venue travailler elle-même à l'accomplissement de sa vengeance.

Lorsque l'accusé eut été introduit, et que l'audience fut ouverte, le roi se leva, et, au lieu de s'adresser aux juges, apostrophant brusquement son adversaire : « Évêque, lui dit-il, comment t'es-tu avisé de marier mon ennemi Merowig, qui aurait dû n'être que mon fils, avec sa tante, je veux dire avec la femme de son oncle? Est-ce que tu ignorais ce que les décrets des canons ordonnent à cet égard? Et non-seulement tu es convaincu d'avoir failli en cela, mais encore tu as comploté avec celui dont je parle, et distribué des présens pour me faire assassiner. Tu as fait du fils un ennemi de son père; tu as séduit le peuple par de l'argent, afin que nul ne me gardât la fidélité qui m'est due; tu as voulu livrer mon royaume entre les mains d'un autre (1).....» Ces derniers mots, prononcés avec force au milieu du silence général, parvinrent jusqu'aux oreilles des guerriers franks, qui, en station hors de l'église, se pressaient par curiosité le long des portes qu'on avait fermées dès l'ouverture de la séance. A la voix du roi qui se disait trahi, cette multitude armée répondit aussitôt par un murmure d'indignation et par des cris de mort

Bertechramnus Burdigalensis civitatis episcopus cui hoc cum reginâ crimen impactum fuerat. (*Ibid.*, lib. V, pag. 263.)

(1) Cui rex ait : « Quid tibi visum est, ô episcope, ut inimicum meum Merovechum, qui filius esse debuerat, cum amitâ suâ, id est patrui sui uxore, conjungeres? An ignarus eras, quæ pro hâc causâ canonum statuta sanxissent... . (*Greg. Turon.* Hist. lib. V, pag. 243.)

contre le traître; puis, s'exaltant jusqu'à la fureur, elle se mit en devoir d'enfoncer les portes pour faire irruption dans l'église, et en arracher l'évêque afin de le lapider. Les membres du concile, épouvantés par ce tumulte inattendu, quittèrent leurs places, et il fallut que le roi lui-même se portât au-devant des assaillans pour les apaiser et les faire rentrer dans l'ordre (1).

L'assemblée ayant repris assez de calme pour que l'audience continuât, la parole fut donnée à l'évêque de Rouen pour sa justification. Il ne lui fut pas possible de se disculper d'avoir enfreint les lois canoniques dans la célébration du mariage; mais il nia formellement les faits de complot et de trahison que le roi venait de lui imputer. Alors Hilperik annonça qu'il avait des témoins à faire entendre, et ordonna qu'ils fussent introduits. Plusieurs hommes d'origine franke comparurent, tenant à la main différens objets de prix qu'ils mirent sous les yeux de l'accusé en lui disant : « Reconnais-tu ceci? voilà ce que tu nous as donné pour que nous promissions fidélité à Merowig (2). » L'évêque, sans se déconcerter, répliqua : « Vous dites vrai, je vous ai fait plus d'une fois des présens, mais ce n'était pas afin que le roi fût chassé de son royaume. Quand vous veniez m'offrir un beau cheval ou quelque autre chose, pouvais-je me dispenser de me montrer aussi généreux que vous-mêmes, et de vous rendre don pour don (3)? » Il y avait bien sous cette réponse un peu de réticence, quelque sincère qu'elle fût d'ailleurs; mais la réalité d'une proposition de complot ne put être établie par des témoignages valables. La suite des débats n'amena aucune preuve à la charge de l'accusé; et le roi, mécontent du peu de succès de cette première tentative, fit lever la séance et sortit de l'église pour

(1) Hæc eo dicente, infremuit multitudo Francorum, voluitque ostia basilicæ rumpere, quasi ut extractum sacerdotem lapidibus urgeret : sed rex prohibuit fieri. (*Greg. Turon.* Hist. lib. V, pag. 243.)

(2) Cùmque Prætextatus episcopus ea quæ rex dixerat facta negaret, advenerunt falsi testes, qui ostendebant species aliquas, dicentes : « Hæc et hæc nobis dedisti; ut Merovecho fidem promittere deberemus. » (*Ibid.*)

(3) Ad hæc ille dicebat : « Verum enim dicitis, vos à me sæpiùs muneratos, sed non hæc causa exstitit, ut rex ejiceretur à regno..... » (*Ibid.*)

retourner à son logement. Ses leudes le suivirent, et les évêques allèrent tous ensemble se reposer dans la sacristie (1).

Pendant qu'ils étaient assis par groupes, causant familièrement, mais avec une certaine réserve, car ils se défiaient les uns des autres, un homme, que la plupart d'entre eux ne connaissaient que de nom, se présenta sans être attendu. C'était Aëtius, Gaulois de naissance, et archidiacre de l'église de Paris. Après avoir salué les évêques, abordant avec une extrême précipitation le sujet d'entretien le plus épineux, il leur dit : « Écoutez-moi, prêtres du Seigneur qui êtes ici réunis, l'occasion actuelle est grande et importante pour vous. Ou vous allez vous honorer de tout l'éclat d'une bonne renommée, ou bien vous allez perdre dans l'opinion de tout le monde le titre de ministres de Dieu. Il s'agit de choisir; montrez-vous donc judicieux et fermes, et ne laissez pas périr votre frère (2). » Cette allocution fut suivie d'un profond silence; les évêques, ne sachant s'ils avaient devant eux un provocateur envoyé par Fredegonde, ne répondirent qu'en posant le doigt sur leurs lèvres en signe de discrétion. Ils se rappelaient avec terreur les cris féroces des guerriers franks, et les coups de leurs haches d'arme retentissant contre les portes de l'église. Presque tous, et les Gaulois en particulier, tremblaient de se voir signalés comme suspects à la loyauté ombrageuse de ces fougueux vassaux du roi; ils restèrent immobiles et comme stupéfaits sur leurs siéges (3).

Mais Grégoire de Tours, plus fort de conscience que les autres, et indigné de cette pusillanimité, reprit pour son compte la harangue et les exhortations de l'archidiacre Aëtius. « Je vous en prie, dit-il, faites attention à mes paroles, très saints prêtres de Dieu, et surtout vous qui êtes admis d'une manière intime dans la fami-

(1) Recedente verò rege ad metatum suum, nos collecti in unum sedebamus in secretario basilicæ beati Petri. (*Greg. Turon.* Hist. lib. V, pag. 243.)

(2) Confabulantibusque nobis, subitò advenit Aëtius archidiaconus Parisiacæ ecclesiæ, salutatisque nobis, ait : « Audite me, ô sacerdotes Domini, qui in unum collecti estis..... » (*Ibid.*)

(3) Hæc eo dicente, nullus sacerdotum ei quicquam respondit. Timebant enim reginæ furorem, cujus instinctu hæc agebantur. Quibus intentis, et ora digito comprimentibus..... (*Ibid.*)

liarité du roi. Donnez-lui un conseil pieux et digne du caractère sacerdotal ; car il est à craindre que son acharnement contre un ministre du Seigneur n'attire sur lui la colère divine, et ne lui fasse perdre son royaume et sa gloire (1). » Les évêques franks, auxquels ce discours s'adressait d'une manière spéciale, restèrent silencieux comme les autres, et Grégoire ajouta d'un ton ferme : « Souvenez-vous, mes seigneurs et confrères, des paroles du prophète qui dit : Si la sentinelle, voyant venir l'épée, ne sonne point de la trompette, et que l'épée vienne et ôte la vie à quelqu'un, je redemanderai le sang de cet homme à la sentinelle. Ne gardez donc point le silence, mais parlez haut, et mettez devant les yeux du roi son injustice, de peur qu'il ne lui arrive malheur, et que vous n'en soyez responsables (2). » L'évêque s'arrêta pour attendre une réponse, mais aucun des assistans ne répondit mot. Ils s'empressèrent de quitter la place, les uns pour décliner toute part de complicité dans de semblables propos, et se mettre à couvert de l'orage qu'ils croyaient déjà voir fondre sur la tête de leur collègue, les autres, comme Berthramn et Raghenemod, pour aller faire leur cour au roi, et lui porter des nouvelles (3).

Hilperik ne tarda pas à être informé en détail de tout ce qui venait d'avoir lieu. Ses flatteurs lui dirent qu'il n'avait pas dans cette affaire, ce furent leurs propres paroles, de plus grand ennemi que l'évêque de Tours. Aussitôt le roi, saisi de colère, dépêcha un de ses courtisans pour aller en toute diligence chercher l'évêque et le lui amener. Grégoire obéit et suivit son conducteur d'un air tranquille et assuré (4). Il trouva le roi hors du palais, sous une hutte

(1) Ego aio : « Adtenti estote, quæso, sermonibus meis, ô sanctissimi sacerdotes Dei, et præsertim vos, qui familiariores esse regi videmini : adhibete ei consilium sanctum et sacerdotale..... » (*Greg. Turon.* Hist. lib. V. pag. 243.)

(2) Illis verò silentibus adjeci : « Mementote, Domini mei sacerdotes, verbi prophetici quod ait : si viderit speculator..... » (*Ibid.*) — Ezechiel, cap. 33, v. 6.

(3) Hæc me dicente, non respondit ullus quicquam, sed erant omnes intenti et stupentes. Duo tamen adulatores ex ipsis, quod de episcopis dici dolendum est, nuntiaverunt regi..... (*Greg. Turon. ibid.* pag. 244.)

(4) Dicentes : « Quia nullum majorem inimicum in suis causis quàm me haberet. » Illicò unus ex aulicis cursu rapido ad me repræsentandum dirigitur. (*Ibid.*)

construite en branchages, au milieu des tentes et des baraques de ses soldats. Hilperik se tenait debout, ayant à sa droite Berthramn, l'évêque de Bordeaux, et à sa gauche, Raghenemod, l'évêque de Paris, qui tous les deux venaient de jouer contre leur collègue le rôle de délateurs. Devant eux était un large banc couvert de pains, de viandes cuites et de différens mets destinés à être offerts à chaque nouvel arrivant; car l'usage et une sorte d'étiquette voulaient que personne ne quittât le roi, après une visite, sans prendre quelque chose à sa table (1).

A la vue de l'homme qu'il avait mandé dans sa colère, et dont il connaissait le caractère inflexible devant la menace, Hilperik se composa pour mieux arriver à ses fins; et affectant, au lieu d'aigreur, un ton doux et facétieux : « O évêque, dit-il, ton devoir est de dispenser la justice à tous, et voilà que je ne puis l'obtenir de toi; au lieu de cela, je le vois bien, tu es de connivence avec l'iniquité, et tu donnes raison au proverbe : le corbeau n'arrache point l'œil au corbeau (2). » L'évêque ne jugea pas convenable de se prêter à la plaisanterie; mais avec ce respect traditionnel des anciens sujets de l'empire romain pour la puissance souveraine, respect qui du moins chez lui n'excluait ni la dignité personnelle, ni le sentiment de l'indépendance, il répondit gravement : « Si quelqu'un de nous, ô roi, s'écarte du sentier de la justice, il peut être corrigé par toi; mais si c'est toi qui es en faute, qui est-ce qui te reprendra? Nous te parlons, et si tu le veux, tu nous écoutes; mais si tu ne le veux pas, qui te condamnera? Celui-là seul qui a prononcé qu'il était la justice même (3). » Le roi l'interrompit, et répli-

(1) Cùmque venissent, stabat rex juxtà tabernaculum ex ramis factum, et ad dexteram ejus Bertechramnus episcopus, ad lævam verò Ragnemodus stabat : et erat antè eos scamnum pane desuper plenum cum diversis ferculis. (*Greg. Turon.* Hist. lib. V, pag. 244.)

(2) Visoque me rex ait : « O episcope, justitiam cunctis largiri debes, et eccè ego justitiam à te non accipio; sed, ut video, consentis iniquitati, et impletur in te proverbium illud, quòd corvus oculum corvi non eruit. » (*Ibid.*)

(3) Ad hæc ego : « Si quis de nobis, ô rex, justitiæ tramitem transcendere voluit, à te corrigi potest : si verò tu excesseris, quis te corripiet? Loquimur enim tibi, sed si volueris audis; si autem nolueris, quis te condemnabit ?.... » (*Ibid.*)

qua : « La justice, je l'ai trouvée auprès de tous, et ne puis la trouver auprès de toi; mais je sais bien ce que je ferai pour que tu sois noté parmi le peuple, et que tous sachent que tu es un homme injuste. J'assemblerai les habitans de Tours, et je leur dirai : Elevez la voix contre Grégoire, et criez qu'il est injuste et ne fait justice à personne; et pendant qu'ils crieront ainsi, j'ajouterai : Moi qui suis roi, je ne puis obtenir justice de lui, comment vous autres qui êtes au-dessous de moi, l'obtiendriez-vous (1)? » Cette espèce d'hypocrisie pateline, par laquelle l'homme qui pouvait tout essayait de se faire passer pour opprimé, souleva dans le cœur de Grégoire un mépris qu'il eut peine à contenir, et qui fit prendre à sa parole une expression plus sèche et plus hautaine. « Si je suis injuste, reprit-il, ce n'est pas toi qui le sais, c'est celui qui connaît ma conscience et qui voit au fond des cœurs; et quant aux clameurs du peuple que tu auras ameuté, elles ne feront rien, car chacun saura qu'elles viennent de toi; mais c'est assez là-dessus, tu as les lois et les canons, consulte-les avec soin, et si tu n'observes pas ce qu'ils ordonnent, sache que le jugement de Dieu est sur ta tête (2). »

Le roi sentit l'effet de ces paroles sévères; et comme pour effacer de l'esprit de Grégoire l'impression fâcheuse qui les lui avait attirées, il prit un air de cajolerie, et montrant du doigt un vase rempli de bouillon qui se trouvait là parmi les pains, les plats de viandes et les coupes à boire, il dit : « Voici un potage que j'ai fait préparer à ton intention, l'on n'y a mis autre chose que de la volaille, et quelque peu de pois chiches (3). » Ces derniers mots

(1) Ad hæc ille, ut erat ab adulatoribus contra me accensus, ait : « Cum omnibus enim inveni justitiam, et tecum invenire non possum. Sed scio quid faciam, ut noteris in populis..... » (*Greg. Turon.* Hist. lib. V, pag. 244.)

(2) Ad hæc ego : « Quòd sim injustus, tu nescis. Scit enim ille conscientiam meam, cui occulta cordis sunt manifesta. Quod verò falso clamore populus te insultante vociferatur, nihil est, quia sciunt omnes à te hæc emissa... » (*Ibid.*)

(3) At ille quasi me demulcens, quod dolosè faciens putabat me non intelligere, conversus ad juscellum quod coràm erat positum, ait : « Propter te hæc juscella paravi, in quibus nihil aliud præter volatilia, et parumper ciceris continctur. » (*Ibid.*)

étaient calculés pour flatter l'amour-propre de l'évêque; car les saints personnages de ce temps, et en général ceux qui aspiraient à la perfection chrétienne, s'abstenaient de la grosse viande comme trop substantielle, et ne vivaient que de légumes, de poissons et de volatilles. Grégoire ne fut point dupe de ce nouvel artifice, et faisant de la tête un signe de refus, il répondit : « Notre nourriture doit être de faire la volonté de Dieu, et non de prendre plaisir à une chère délicate. Toi qui taxes les autres d'injustice, commence par promettre que tu ne laisseras pas de côté la loi et les canons, et nous croirons que c'est la justice que tu poursuis (1). » Le roi, qui tenait à ne point rompre avec l'évêque de Tours, et qui au besoin ne se faisait pas faute de sermens, sauf à trouver plus tard quelque moyen de les éluder, leva la main et jura, par le Dieu tout puissant, de ne transgresser en aucune manière la loi et les canons. Alors Grégoire prit du pain et but un peu de vin, espèce de communion de l'hospitalité, à laquelle on ne pouvait se refuser sous le toit d'autrui, sans pécher d'une manière grave contre les égards et la politesse. Réconcilié en apparence avec le roi, il le quitta pour se rendre à son logement dans la basilique de Saint-Julien, voisine du palais impérial (2).

La nuit suivante, pendant que l'évêque de Tours, après avoir chanté l'office des nocturnes, reposait dans son appartement, il entendit frapper à coups redoublés à la porte de la maison. Etonné de ce bruit, il fit descendre un de ses serviteurs, qui lui rapporta que des messagers de la reine Fredegonde demandaient à le voir (3). Ces gens, ayant été introduits, saluèrent Grégoire au nom de la reine, et lui dirent qu'ils venaient le prier de ne point se montrer contraire à ce qu'elle désirait, dans l'affaire soumise au concile. Ils

(1) Ad hæc ego, cognoscens adulationes ejus, dixi : « Noster cibus esse debet facere voluntatem Dei, et non his deliciis delectari..... » (*Greg. Turon.* Hist. lib. V, pag. 244.)

(2) Ille verò, porrectâ dextrâ, juravit per omnipotentem Deum, quòd ea quæ lex et canones edocebant, nullo prætermitteret pacto. Post hæc, accepto pane, hausto etiam vino, discessi. (*Ibid.*)

(3) Ostium mansionis nostræ gravibus audio cogi verberibus : missoque puero, nuntios Fredegundis reginæ adstare cognosco. (*Ibid.*)

ajoutèrent en confidence qu'ils avaient mission de lui promettre deux cents livres d'argent, s'il faisait succomber Prætextatus en se déclarant contre lui (1). L'évêque de Tours, avec sa prudence et son sang-froid habituels, objecta d'une manière calme qu'il n'était pas seul juge de la cause, et que sa voix, de quelque côté qu'elle fût, ne saurait rien décider. « Si vraiment, repliquèrent les envoyés, car nous avons déjà la parole de tous les autres; ce qu'il nous faut, c'est que tu n'ailles pas à l'encontre. » L'évêque reprit sans changer de ton : « Quand vous me donneriez mille livres d'or et d'argent, il me serait impossible de faire autre chose que ce que le Seigneur commande; tout ce que je puis promettre, c'est de me réunir aux autres évêques en ce qu'ils auront décidé conformément à la loi canonique (2). » Les envoyés se trompèrent sur le sens de ces paroles, soit parce qu'ils n'avaient pas la moindre idée de ce qu'étaient les canons de l'église, soit parce qu'ils s'imaginèrent que le mot *seigneur* s'appliquait au roi, que, dans le langage usuel, on désignait souvent par ce simple titre; et, faisant beaucoup de remerciemens, ils sortirent, joyeux de pouvoir porter à la reine la bonne réponse qu'ils croyaient avoir reçue (3). Leur méprise délivra l'évêque Grégoire de nouvelles importunités, et lui permit de prendre du repos jusqu'au lendemain matin.

Les membres du concile s'assemblèrent de bonne heure pour la seconde séance, et le roi, déjà tout remis de ses désappointemens, s'y rendit avec une grande ponctualité (4). Pour trouver un moyen d'accorder son serment de la veille avec le projet de vengeance que

(1) Deindè precantur pueri, ut in ejus causis contrarius non existam, simulque ducentas argenti promittunt libras, si Prætextatus me impugnante opprimeretur. (*Greg. Turon.* Hist. lib. V, pag. 244.)—Deux cents livres d'argent (livre gauloise de douze onces) équivalent à un peu plus de 16,000 francs.

(2) Dicebant enim : « Jàm omnium episcoporum promissionem habemus : tantùm tu adversus non incedas. » Quibus ego respondi : « Si mihi mille libras auri argentique donetis, numquid aliud facere possum, nisi quod Dominus agere præcipit?..... » (*Ibid.*)

(3) At illi non intelligentes quæ dicebam, gratias agentes discesserunt. (*Ibid.*)

(4) Convenientibus autem nobis in basilicâ sancti Petri, manè rex adfuit. (*Ibid.*)

la reine s'obstinait à poursuivre, il avait mis en œuvre tout son savoir littéraire et théologique. Il avait feuilleté la collection des canons, et s'était arrêté au premier article, décernant contre un évêque la peine la plus grave, celle de la déposition. Il ne s'agissait plus pour lui que de charger sur nouveaux frais l'évêque de Rouen d'un crime prévu par cet article, et c'est ce qui ne l'embarrassait guère; assuré, comme il croyait l'être, de toutes les voix du synode, il se donnait libre carrière en fait d'imputations et de mensonges. Lorsque les juges et l'accusé eurent pris place comme à l'audience précédente, Hilperik prit la parole, et dit avec la gravité d'un docteur commentant le droit ecclésiastique : « L'évêque convaincu de vol doit être destitué des fonctions épiscopales; ainsi en a décidé l'autorité des canons (1). » Les membres du synode, étonnés de ce début, auquel ils ne comprenaient rien, demandèrent tous à la fois quel était cet évêque à qui l'on imputait le crime de vol. « C'est lui, répondit le roi, en se tournant vers Prætextatus avec une singulière impudence, lui-même, et n'avez-vous pas vu ce qu'il nous a dérobé (2)? »

Ils se rappelèrent en effet les deux ballots d'étoffe et le sac d'argent que le roi leur avait montrés sans expliquer d'où provenaient ces objets, et quel rapport ils avaient dans sa pensée aux charges de l'accusation. Quelque outrageante que fût pour lui cette nouvelle attaque, Prætextatus répondit patiemment à son adversaire : « Je crois que vous devez vous souvenir qu'après que la reine Brunehilde eut quitté la ville de Rouen, je me rendis près de vous, et vous informai que j'avais en dépôt chez moi les effets de cette reine, c'est-à-dire cinq ballots d'un volume et d'un poids considérables; que ses serviteurs venaient souvent me demander de les rendre, mais que je ne voulais pas le faire sans votre aveu. Vous me dites alors : Défais-toi de ces choses, et qu'elles retournent à la femme à qui elles appartiennent, de crainte qu'il n'en résulte de l'inimitié

(1) Dixitque : « Episcopus enim in furtis deprehensus, ab episcopali officio ut evellatur canonum auctoritas sanxit. » (*Greg. Turon.* Hist. lib. V, pag. 244.)

(2) Nobis quoque respondentibus, quis ille sacerdos esset cui furti crimen inrogaretur, respondit rex : « Vidistis enim species quas nobis furto abstulit. » (*Ibid.*, pag. 245.)

entre moi et mon neveu Hildebert. De retour dans ma métropole, je remis aux serviteurs un des ballots, car ils n'en pouvaient porter davantage (1). Ils revinrent plus tard me demander les autres, et j'allai de nouveau consulter votre magnificence. L'ordre que je reçus de vous fut le même que la première fois : Mets dehors, mets dehors toutes ces choses, ô évêque, de peur qu'elles ne fassent naître des querelles. Je leur ai donc remis encore deux ballots, et les deux autres sont restés chez moi. Maintenant, pourquoi me calomniez-vous et m'accusez-vous de larcin, puisqu'il ne s'agit point ici d'objets volés, mais d'objets confiés à ma garde (2)? »

« Si ce dépôt t'avait été remis en garde, répliqua le roi, donnant sans se déconcerter un autre tour à l'accusation, et quittant le rôle de plaignant pour celui de partie publique, si tu étais dépositaire, pourquoi as-tu ouvert l'un des ballots, et en as-tu tiré une bordure de robe tissue de fils d'or, que tu as coupée par morceaux, afin de la distribuer à des hommes conjurés pour me chasser de mon royaume (3)? »

L'accusé reprit avec le même calme : « Je t'ai déjà dit une fois que ces hommes m'avaient fait des présens; n'ayant à moi, pour le moment, rien que je pusse leur donner en retour, j'ai puisé là, et je n'ai pas cru mal faire. Je regardais comme mon propre bien ce qui appartenait à mon fils Merowig, que j'ai tenu sur les fonts de baptême (4). » Le roi ne sut que répondre à ces paroles, où se pei-

(1) Hæc enim dicebat rex, sibi ab episcopo fuisse furata. Qui respondit : « Recolere vos credo, discedente à Rothomagensi urbe Brunichilde reginâ, quòd venerim ad vos, dixique vobis, quia res ejus, id est quinque sarcinas, commendatas haberem..... » (*Greg. Turon.* Hist. lib. V, pag. 245.)

(2) « Reversi iterùm requirebant alia : iterùm consului magnificentiam vestram. Tu autem præcepisti dicens: Ejice, ejice hæc à te, ô sacerdos, ne faciat scandalum hæc causa... Tu autem quid nunc calumniaris, et me furti arguis, cùm hæc causa non ad furtum, sed ad custodiam debeat deputari? » (*Ibid.*)

(3) Ad hæc rex : « Si hoc depositum penes te habebatur ad custodiendum, cur solvisti unum ex his, et limbum aureis contextum filis in partes dissecasti, et dedisti per viros, qui me à regno dejicerent? » (*Ibid.*)

(4) « Jàm dixi tibi superiùs, quia munera eorum acceperam; ideòque cùm non haberem de præsenti quod darem, hinc præsumpsi; et eis vicissitudinem munerum

gnait avec tant de naïveté le sentiment paternel qui était pour le vieil évêque une passion de tous les instans, et comme une sorte d'idée fixe. Hilperik se sentait à bout de ressources : à l'assurance qu'il avait montrée d'abord succéda un air d'embarras et presque de confusion. Il fit lever brusquement la séance, et se retira encore plus déconcerté et plus mécontent que la veille (1).

Ce qui le préoccupait surtout, c'était l'accueil qu'après une semblable déconvenue il allait infailliblement recevoir de l'impérieuse Fredegonde, et il semble qu'en effet son retour au palais fut suivi d'un orage domestique dont la violence le consterna. Ne sachant plus que faire pour écraser, au gré de sa femme, le vieux prêtre inoffensif dont elle avait juré la perte, il appela auprès de lui ceux des membres du concile qui lui étaient le plus dévoués, entre autres Berthramn et Raghenemod. « Je l'avoue, leur dit-il, je suis vaincu par les paroles de l'évêque, et je sais que ce qu'il dit est vrai. Que ferai-je donc pour que la volonté de la reine s'accomplisse à son égard (2)? » Les prélats, embarrassés, ne surent que répondre; ils restaient mornes et silencieux, quand tout à coup le roi, stimulé et comme inspiré par ce mélange d'amour et de crainte qui formait sa passion conjugale, reprit avec feu : « Allez le trouver, et faisant semblant de lui donner conseil de vous-mêmes, dites-lui : « Tu sais « que le roi Hilperik est bon et facile à émouvoir, qu'il se laisse « aisément gagner à la miséricorde; humilie-toi devant lui, et dis « pour lui complaire que tu as fait les choses dont il t'accuse; alors « nous nous jetterons tous à ses pieds, et nous obtiendrons ta « grace (3). »

tribui. Proprium mihi esse videbatur, quod filio meo Merovecho erat, quem de lavacro regenerationis excepi. » (*Greg. Turon.* Hist. lib. V, pag. 245.)

(1) Videns autem rex Chilpericus, quòd eum his calumniis superare nequiret, adtonitus valdè, à conscientiâ confusus, discessit à nobis. (*Ibid.*)

(2) Vocavitque quosdam de adulatoribus suis, et ait : « Victum me verbis episcopi fateor, et vera esse quæ dicit scio; quid nunc faciam, ut reginæ de eo voluntas adimpleatur? » (*Ibid.*)

(3) Et ait : « Ite, et accedentes ad eum dicite, quasi consilium ex vobismetipsis dantes : Nosti quòd sit rex Chilpericus pius atque compunctus, et citò flectatur ad

Soit que les évêques eussent persuadé à leur crédule et faible collègue que le roi, se repentant de ses poursuites, voulait seulement n'en pas avoir le démenti, soit qu'ils l'eussent effrayé en lui représentant que son innocence devant le concile ne le sauverait pas de la vengeance royale s'il s'osbtinait à la braver, Prætextatus, intimidé d'ailleurs par ce qu'il savait des dispositions serviles ou vénales de la plupart de ses juges, ne repoussa point de si étranges conseils. Il réserva dans sa pensée, comme une dernière chance de salut, la ressource ignominieuse qui lui était offerte, donnant ainsi un triste exemple du relâchement moral qui gagnait alors jusqu'aux hommes chargés de maintenir, au milieu de cette société à demi dissoute, la règle du devoir et les scrupules de l'honneur. Remerciés comme d'un bon office par celui qu'ils trahissaient, les évêques allèrent porter au roi Hilperik la nouvelle du succès de leur message. Ils promirent que l'accusé, donnant à plein dans le piége, avouerait tout à la première interpellation; et Hilperik, délivré par cette assurance du souci d'inventer quelque nouvel expédient pour raviver la procédure, résolut de l'abandonner à son cours ordinaire (1). Les choses furent donc remises pour la troisième audience précisément au point où elles se trouvaient à la fin de la première, et les témoins qui avaient déjà comparu furent assignés de nouveau pour confirmer leurs précédentes allégations.

Le lendemain à l'ouverture de la séance, le roi, comme s'il e repris simplement son dernier propos de l'avant-veille, dit à l'accusé en lui montrant les témoins qui se tenaient debout : « Si tu ne voulais que rendre à ces hommes présent pour présent, pourquoi leur as-tu demandé le serment de garder leur foi à Merowig (2)? » Quelque énervée que fût sa conscience depuis son entrevue avec les évêques, Prætextatus, par un instinct de pudeur

misericordiam : humiliare sub eo, et dicito ab eo objecta à te perpetrata fui-se... » (*Greg. Turon.* Hist. lib. V, pag. 245.)

(1) His seductus Prætextatus episcopus, pollicitus est se ità facturum. (*Ibid.*)

(2) Mane autem facto, convenimus ad consuetum locum : adveniensque et rex, ait ad episcopum : « Si munera pro muneribus his hominibus es largitus, cur sacramenta postulasti ut fidem Merovecho servarent? » (*Ibid.*)

plus fort que toutes ses appréhensions, recula devant le mensonge qu'il devait proférer contre lui-même. « Je l'avoue, répondit-il, je leur ai demandé d'avoir de l'amitié pour lui, et j'aurais appelé à son aide non-seulement les hommes, mais les anges du ciel, si j'en avais eu la puissance, car il était, comme je l'ai déjà dit, mon fils spirituel par le baptême (1). »

A ces mots qui semblaient indiquer de la part du prévenu la volonté de continuer à se défendre, le roi, outré de voir son attente trompée, éclata d'une manière terrible. Sa colère, aussi brutale en ce moment que ses ruses jusque-là avaient été patientes, frappa le débile vieillard d'une commotion nerveuse qui anéantit sur-le-champ ce qui lui restait de force morale. Il tomba à genoux, et se prosternant la face contre terre, il dit : « O roi très miséricordieux, j'ai péché contre le ciel et contre toi, je suis un détestable homicide, j'ai voulu te tuer et faire monter ton fils sur le trône (2)... » Aussitôt que le roi vit son adversaire à ses pieds, sa colère se calma, et l'hypocrisie reprit le dessus. Feignant d'être emporté par l'excès de son émotion, il se mit lui-même à genoux devant l'assemblée, et s'écria : « Entendez-vous, très pieux évêques, entendez-vous le criminel faire l'aveu de son exécrable attentat? » Les membres du concile s'élancèrent tous hors de leurs siéges et coururent relever le roi qu'ils entourèrent, les uns attendris jusqu'aux larmes, et les autres riant peut-être en eux-mêmes de la scène bizarre que leur trahison de la veille avait contribué à préparer (3). Dès que Hilperik fut debout, comme s'il lui eût été impossible de supporter plus long-temps la vue d'un si grand coupable, il ordonna que

(1) Respondit episcopus : « Petii, fateor, amicitias eorum haberi cum eo ; et non solum hominem, sed, si fas fuisset, angelum de cœlo evocassem, qui esset adjutor ejus : filius enim mihi erat, ut sæpè dixi, spiritalis ex lavacro. » (*Greg. Turon.* Hist. lib. V, pag. 245.)

(2) Cùmque hæc altercatio altiùs tolleretur, Prætextatùs episcopus, prostratus solo, ait : « Peccavi in cœlum et coràm te, ô rex misericordissime, ego sum homicida nefandus ; ego te interficere volui, et filium tuum in solio tuo erigere. » (*Ibid.*)

(3) Hæc eo dicente, prosternitur Rex coràm pedibus sacerdotum, dicens : « Audite, ô piissimi sacerdotes, reum crimen exsecrabile confitentem. » Cùmque nos flentes regem elevassemus à solo..... (*Ibid.*)

Prætextatus sortît de la basilique. Lui-même se retira presque aussitôt, afin de laisser le concile délibérer selon l'usage avant de rendre son jugement (1).

De retour au palais, le roi, sans perdre un instant, envoya porter aux évêques assemblés un exemplaire de la collection des canons pris parmi les livres de sa bibliothèque. Outre le code entier des lois canoniques admises sans contestation par l'église gallicane, ce volume contenait, en supplément, un nouveau cahier de canons attribués aux apôtres, mais peu répandus alors en Gaule, peu étudiés et mal connus des théologiens les plus instruits. Là se trouvait l'article disciplinaire cité par le roi avec tant d'emphase à la seconde séance, lorsqu'il s'avisa de transformer l'imputation de complot en celle de vol. Cet article, qui décernait la peine de la déposition, lui plaisait fort à cause de cela ; mais comme son texte ne cadrait plus avec les aveux de l'accusé, Hilperik, poussant à bout la duplicité et l'effronterie, n'hésita pas à le falsifier soit de sa propre main, soit par la main d'un de ses secrétaires. On lisait dans l'exemplaire ainsi retouché : « L'évêque convaincu d'homicide, d'adultère ou de parjure, sera destitué de l'épiscopat. » Le mot *vol* avait disparu remplacé par le mot *homicide*, et chose encore plus étrange, aucun des membres du concile, pas même l'évêque de Tours, ne se douta de la supercherie. Seulement, à ce qu'il paraît, l'intègre et consciencieux Grégoire, l'homme de la justice et de la loi, fit, mais inutilement, des efforts, pour engager ses collègues à s'en tenir au code ordinaire, et à décliner l'autorité des prétendus canons apostoliques (2).

La délibération terminée, les parties furent appelées de nouveau pour entendre prononcer la sentence. L'article fatal, l'un de ceux du vingt-unième canon des apôtres, ayant été lu à haute voix, l'é-

(1) Jussit eum basilicam egredi. Ipse verò ad metatum discessit..... (*Greg. Turon.* Hist. lib. V, pag. 245.)

(2) Transmittens librum canonum, in quo erat quaternio novus adnexus, habens canones quasi apostolicos, continentes hæc : « Episcopus in homicidio, adulterio, et perjurio deprehensus, à sacerdotio divellatur. » (*Ibid.*) — *Adriani Valesii* rerum francic. lib. X, pag. 94. — D. Theod. Ruinart. præfat. ad Greg. Turon, pag. 86.

vêque de Bordeaux, comme président du concile, s'adressant à l'accusé, lui dit : « Écoute, frère et co-évêque, tu ne peux plus demeurer en communion avec nous et jouir de notre charité jusqu'au jour où le roi, auprès de qui tu n'es pas en grace, t'aura accordé son pardon (1). » A cet arrêt prononcé par la bouche d'un homme qui la veille s'était joué si indignement de sa simplicité, Prætextatus resta silencieux, et comme frappé de stupeur. Quant au roi, une victoire si complète ne lui suffisait déjà plus, et il s'ingéniait encore pour trouver quelque moyen accessoire d'aggraver la condamnation. Prenant aussitôt la parole, il demanda qu'avant de laisser sortir le condamné, on lui déchirât sa tunique sur le dos, ou bien qu'on récitât sur sa tête le psaume CVIII^e^, qui contient les malédictions appliquées par les Actes des apôtres à Judas Iscariote : « Que ses jours soient en petit nombre; que ses fils deviennent orphelins et sa femme veuve. Que l'usurier dévore son bien, et que des étrangers enlèvent le fruit de ses travaux; qu'il n'y ait pour lui ni aide ni pitié; que ses enfans meurent et que son nom périsse en une seule génération (2). »

La première de ces cérémonies était un symbole de dégradation infamante, l'autre s'appliquait seulement dans les cas de sacrilége. Grégoire de Tours, avec sa fermeté tranquille et modérée, éleva la voix pour qu'une semblable aggravation de peine ne fût point admise, et le concile ne l'admit point. Alors Hilperik, toujours en veine de chicanes, voulut que le jugement qui suspendait son adversaire des fonctions épiscopales fût rédigé par écrit avec une clause portant que la déposition serait perpétuelle. Grégoire s'opposa encore à cette demande, en rappelant au roi sa promesse formelle de renfermer l'action dans les bornes marquées par la

(1) His ita lectis, cùm Prætextatus staret stupens, Bertheehramnus episcopus ait : « Audi, ô frater et co-episcope, quia regis gratiam non habes, ideòque nec nostrâ caritate uti poteris, priusquàm regis indulgentiam merearis. (*Greg. Turon.* Hist. lib. V, pag. 245.)

(2) His ita gestis, petiit rex, ut aut tunica ejus scinderetur, aut centesimus octavus psalmus, qui maledictiones Ischariotichas continet, super caput ejus recitaretur. (*Ibid.*, pag. 246.)

teneur des lois canoniques (1). Ce débat, qui prolongeait la séance, fut interrompu tout à coup par un dénouement où l'on pouvait reconnaître la main et la décision de Fredegonde, ennuyée des lenteurs de la procédure et des subtilités de son mari. Des gens armés entrèrent dans l'église et enlevèrent Prætextatus sous les yeux de l'assemblée qui n'eut plus qu'à se séparer. L'évêque fut conduit en prison au-dedans des murs de Paris dans une geôle dont les restes subsistèrent long-temps sur la rive gauche du grand bras de la Seine. La nuit suivante, il tenta de s'évader et fut cruellement battu par les soldats qui le gardaient. Après un jour ou deux de captivité, il partit pour aller en exil aux extrémités du royaume dans une île voisine des rivages du Cotentin : c'était probablement celle de Jersey, colonisée depuis un siècle, ainsi que la côte elle-même, jusqu'à Bayeux, par des pirates de race saxonne (2).

L'évêque de Rouen devait, selon toute apparence, passer le reste de sa vie au milieu de cette population de pêcheurs et de forbans; mais après sept ans d'exil, un grand évènement le rendit tout à coup à la liberté et à son église. En l'année 584, le roi Hilperik fut assassiné avec des circonstances qui seront racontées ailleurs, et sa mort, que la voix publique imputait à Fredegonde, devint, partout le royaume de Neustrie, le signal d'une espèce de révolution. Tous les mécontens du dernier règne, tous ceux qui avaient à se plaindre de vexations ou de dommages se faisaient justice eux-mêmes. On courait sus aux officiers royaux qui avaient abusé de leur pouvoir, ou qui l'avaient exercé avec rigueur et sans ménagement pour personne. Leurs biens étaient envahis, leurs maisons pillées et incendiées. Chacun profitait de l'occasion pour se livrer à des représailles contre ses oppresseurs ou ses ennemis.

(1) Aut certè judicium contra eum scriberetur, ne in perpetuum communicaret. Quibus conditionibus ego restiti, juxta promissum regis, ut nihil extra canones gereretur. (*Greg. Turon.* Hist. lib. V, pag. 246.)

(2) Tunc Prætextatus à nostris raptus oculis, in custodiam positus est. De quâ fugere tentans nocte, gravissimè cæsus, in insulam maris, quod adjacet civitati Constantinæ, in exsilium est detrusus. (*Ibid.*) — V. Dulaure, Hist. de Paris, tom. 1er. — V. l'Hist. de la conquête de l'Angleterre, liv. I et II.

Les haines héréditaires de famille à famille, de ville à ville et de canton à canton, se réveillaient et produisaient des guerres privées, des meurtres et des brigandages (1). Les condamnés sortaient de prison et les proscrits rentraient comme si leur ban se fût rompu de lui-même par la mort du prince au nom duquel il avait été prononcé. C'est ainsi que Prætextatus revint d'exil, rappelé par une députation que lui envoyèrent les citoyens de Rouen. Il fit son entrée dans la ville, escorté d'une foule immense, au milieu des acclamations du peuple, qui, de sa propre autorité, le rétablit sur le siége métropolitain, et en chassa comme intrus le Gaulois Melantius que le roi avait mis à sa place (2).

Cependant la reine Fredegonde, chargée de tout le mal qui s'était fait sous le règne de son mari, avait été contrainte de se réfugier dans la principale église de Paris, laissant son fils unique, âgé de quatre mois, aux mains des seigneurs qui le proclamèrent roi et prirent le gouvernement en son nom. Sortie de cet asile quand le désordre fut devenu moins violent, il fallut qu'elle allât se faire oublier au fond d'une retraite éloignée de la résidence du jeune roi. Renonçant avec un extrême chagrin à ses habitudes de faste et de domination, elle se rendit au domaine de Rotoïalum, aujourd'hui le Val de Reuil, près du confluent de l'Eure et de la Seine. Ainsi les circonstances l'amenèrent à quelques lieues de cette ville de Rouen où l'évêque, qu'elle avait fait déposer et bannir venait d'être rétabli en dépit d'elle. Quoiqu'il n'y eût dans son cœur ni pardon ni oubli, et que sept ans d'exil sur la tête d'un vieillard ne l'eussent pas rendu pour elle moins odieux qu'au premier jour,

(1) Qui (Odo Judex) post mortem regis ab ipsis (Francis) spoliatus ac denudatus est, ut nihil ei præter quod super se auferre potuit remaneret. Domos enim ejus incendio subdiderunt; abstulissent utique et ipsam vitam, ni cum reginâ ecclesiam expetisset. (*Greg. Turon.* Hist. lib. VIII, pag. 299.) — Defuncto igitur Chilperico..... Aurelianenses cum Blesensibus juncti super Dunenses inruunt, eosque inopinantes proterunt; domos annonasque, vel quæ movere facilè non poterant, incendio tradunt; pecora diripiunt. (*Ibid.*)

(2) Quem cives Rothomagenses post excessum regis de exsilio expetentes cum grandi lætitiâ et gaudio civitati suæ restituerunt. (*Ibid.*, pag. 299.)

elle n'eut pas d'abord le loisir de songer à lui; sa pensée et toute sa haine étaient ailleurs (1).

Triste de se voir réduite à une condition presque privée, elle avait sans cesse devant les yeux le bonheur et la puissance de Brunehilde, maintenant tutrice, sans contrôle, d'un fils âgé de quinze ans. Elle disait avec amertume : « Cette femme va se croire au-dessus de moi. » Une pareille idée pour Fredegonde était une idée de meurtre; dès que son esprit s'y fut arrêté, elle n'eut plus d'autre occupation que d'atroces et sombres études sur les moyens de perfectionner les instrumens d'assassinat et de dresser au crime et à l'intrépidité des hommes d'un caractère enthousiaste (2). Les sujets qui paraissaient le mieux répondre à ses desseins étaient de jeunes clercs de race barbare, mal disciplinés à l'esprit de leur nouvel état, et conservant encore les habitudes et les mœurs du vasselage. Il y en avait plusieurs parmi les commensaux de sa maison; elle entretenait leur dévouement par des largesses et une sorte de familiarité; de temps en temps elle faisait sur eux l'essai de liqueurs enivrantes et de cordiaux dont la composition mystérieuse était l'un de ses secrets. Le premier de ces jeunes gens qui lui parut suffisamment préparé reçut, de sa bouche, l'ordre d'aller en Austrasie, de se présenter comme transfuge à la reine Brunehilde, de gagner sa confiance et de la tuer dès qu'il en trouverait l'occasion (3). Il partit, et réussit en effet à s'introduire auprès de la reine; il entra même à son service : mais après quelques jours, on se défia de lui; on le mit à la question, et quand il eut tout avoué, on le renvoya sans lui faire d'autre mal, en lui disant : « Retourne à ta patronne. » Fredegonde, outrée jusqu'à la fureur de cette clémence, qui lui

(1) *Greg. Turon.* Hist. lib. VII, pag. 294. — *bid.*, pag. 299. — *Adriani Valesii* rerum francic. lib. XII, pag. 214.

(2) Postquam autem Fredegundis regina ad supradictam villam (Rotoïalensem) abiit, cùm esset valdè mœsta, quòd ei potestas ex parte fuisset ablata, meliorem se existimans Brunichildem... (*Greg. Turon.* Hist. lib. VIII, pag. 299.)

(3) Misit occultè clericum sibi familiarem, qui eam circumventam dolis interimere posset, videlicet ut cùm se subtiliter in ejus subderet famulatum..... (*Ibid.*)

semblait une insulte et un défi, s'en vengea sur son maladroit émissaire, en lui faisant couper les pieds et les mains (1).

Après quelques mois, quand elle crut le moment venu de faire une seconde tentative, recueillant tout ce qu'il y avait en elle de génie pour le mal, elle fit fabriquer, sur ses indications, des poignards d'une nouvelle espèce. C'étaient de longs couteaux à gaîne, semblables pour la forme à ceux que d'ordinaire les Franks portaient à la ceinture, mais dont la lame, ciselée dans toute sa longueur, était couverte de figures en creux. Innocent en apparence, cet ornement avait une destination véritablement diabolique; il devait servir à ce que le fer pût être empoisonné plus à fond, et de telle sorte que la substance vénéneuse, au lieu de glisser sur le poli, s'incrustât dans les ciselures (2). Deux de ces armes, frottées d'un poison subtil, furent remises par la reine à deux jeunes clercs, dont le triste sort de leur compagnon n'avait pas refroidi le dévouement. Ils reçurent l'ordre de se rendre, accoutrés en pauvres gens, à la résidence du roi Hildebert, de le guetter dans ses promenades, et quand l'occasion serait propice, de s'approcher de lui tous les deux, en demandant l'aumône, et de le frapper ensemble de leurs couteaux. « Prenez ces poignards, leur dit Fredegonde, et partez vite, pour qu'enfin je voie Brunehilde, dont l'arrogance vient de cet enfant, perdre tout pouvoir par sa mort et devenir mon inférieure. Si l'enfant est trop bien gardé pour que vous puissiez l'approcher, vous tuerez mon ennemie; si vous périssez dans l'entreprise, je comblerai de biens vos parens, je les enrichirai de mes dons et les ferai monter au premier rang dans le royaume: soyez donc sans crainte, et n'ayez aucun souci de la mort (3). »

(1) Redire permissus est ad patronam : reseransque quæ acta fuerant, effatus quòd jussa patrare non potuisset, manuum ac pedum abscissione multatur. (*Greg. Turon.* Hist. lib. VII, pag. 300.)

(2) Fredegundis duos cultros ferreos fieri præcepit : quos etiam caraxari profundiùs, et veneno infici jusserat, scilicet si mortalis adsultus vitales non dissolveret fibras, vel ipsa veneni infectio vitam posset velociùs extorquere. (*Ibid.* lib. VIII, pag. 324.)

(3) Quos cultros duobus clericis cum his mandatis tradidit, dicens : « Accipite

A ce discours, dont la netteté ne laissait voir d'autre perspective que celle d'un danger sans issue, quelques signes de trouble et d'hésitation parurent sur le visage des deux jeunes clercs. Fredegonde s'en aperçut, et aussitôt elle fit apporter une boisson composée avec tout l'art possible, pour exalter les esprits en flattant le goût. Les jeunes gens vidèrent chacun une coupe de ce breuvage, dont l'effet ne tarda pas à se montrer dans leurs regards et dans leur contenance (1). Satisfaite de l'épreuve, la reine reprit alors : « Quand le jour sera venu d'exécuter mes ordres, je veux qu'avant de vous mettre à l'œuvre, vous buviez un coup de cette liqueur, afin d'être fermes et dispos. » Les deux clercs partirent pour l'Austrasie, munis de leurs couteaux empoisonnés et d'un flacon renfermant le précieux cordial ; mais on faisait bonne garde autour du jeune roi et de sa mère. A leur arrivée, les émissaires de Fredegonde furent saisis comme suspects, et cette fois, on ne leur fit aucune grace; tous deux périrent dans les supplices (2).

Ces choses se passèrent dans les derniers mois de l'année 585; vers le commencement de l'année suivante, il arriva que Fredegonde, ennuyée peut-être de sa solitude, quitta le Val de Reuil, pour aller passer quelques jours à Rouen. Elle se trouva ainsi plus d'une fois dans les réunions et les cérémonies publiques en présence de l'évêque, dont le retour était une sorte de démenti donné à sa puissance. D'après ce qu'elle savait par expérience du caractère de cet homme, elle s'attendait au moins à lui voir devant elle une contenance humble et mal assurée, des manières

hos gladios, et quantociùs pergite ad Childebertem regem, adsimulantes vos esse mendicos..... ut tandem Brunichildis, quæ ab illo adrogantiam sumit, eo cadente conruat, mihique subdatur. Quòd si tanta est custodia circà puerum, ut accedere nequeatis, vel ipsam interimite inimicam..... » (*Greg. Turon.* Hist. lib. VIII, pag. 324.)

(1) Cùmque hæc mulier loqueretur, clerici tremere cœperunt, difficile putantes hæc jussa posse complere. At illa dubios cernens, medificatos potione direxit quò ire præcepit; statimque robur animorum adcrevit..... (*Ibid.*)

(2) Nihilominùs vasculum hâc potione repletum ipsos levare jubet, dicens : « In die illâ cùm hæc quæ præcipio facitis, manè priusquàm opus incipiatis, hunc potum sumite..... » (*Ibid.*)

craintives comme celles d'un proscrit amnistié de fait seulement et par simple tolérance : mais au lieu de lui témoigner cette déférence obséquieuse dont elle était encore plus jalouse depuis qu'elle se sentait déchue de son ancien rang, Prætextatus, à ce qu'il semble, se montra fier et dédaigneux ; son ame, autrefois si molle et si peu virile, s'était retrempée en quelque sorte par la souffrance et le malheur (1).

Dans une des rencontres que les solennités civiles ou religieuses amenèrent alors entre l'évêque et la reine, celle-ci, laissant déborder sa haine et son dépit, dit assez haut pour être entendue de toutes les personnes présentes : « Cet homme devrait savoir que le temps peut revenir pour lui de reprendre le chemin de l'exil (2). » Prætextatus ne laissa pas tomber ce propos, et affrontant le courroux de sa terrible ennemie, il lui répondit en face : « Dans l'exil comme hors de l'exil, je n'ai point cessé d'être évêque, je le suis et je le serai toujours ; mais toi, peux-tu dire que tu jouiras toujours de la puissance royale? Du fond de mon exil, si j'y retourne, Dieu m'appellera au royaume du ciel, et toi, de ton royaume, en ce monde, tu seras précipitée dans les gouffres de l'enfer. Il serait temps désormais de laisser là tes folies et tes méchancetés, de renoncer à cette jactance qui te gonfle sans cesse, et de suivre une meilleure route, afin que tu puisses mériter la vie éternelle et conduire à l'âge d'homme l'enfant que tu as mis au monde (3). » Ces paroles, où l'ironie la plus acerbe se mêlait à la gravité hautaine d'une admonition sacerdotale, soulevèrent tout ce qu'il y avait de passion dans l'ame de Fredegonde ; mais loin de s'emporter en discours furieux et de donner en spectacle sa honte et sa colère, elle sortit sans proférer un seul mot, et alla dans

(1) Dùm hæc agerentur, et Fredegundis apud Rothomagensem urbem commoraretur..... (*Greg. Turon.* Hist. lib. VIII, pag. 326.)

(2) Verba amaritudinis cum Prætextato pontifice habuit, dicens venturum esse tempus, quando exsilia in quibus detentus fuerat, reviseret. (*Ibid.*)

(3) Et ille : « Ego semper et in exsilio et extra exsilium episcopus fui, sum, et ero : nam tu non semper regali potentiâ perfrueris. Nos ab exsilio provehimur, tribuente Deo, in regnum ; tu verò ab hoc regno demergeris in abyssum..... » (*Ibid.*)

le secret de sa maison dévorer l'injure et préparer la vengeance (1).

Melantius, qui, pendant sept années, avait occupé induement le siége épiscopal, ancien protégé et client de la reine, s'était rendu auprès d'elle à son arrivée au domaine de Reuil, et depuis ce temps, il ne la quittait plus. Ce fut lui qui reçut la première confidence de ses sinistres desseins. Cet homme, que le regret de n'être plus évêque tourmentait jusqu'à le rendre capable de tout oser pour le redevenir, n'hésita pas à se faire le complice d'un projet qui pouvait le conduire au but de son ambition. Ses sept années d'épiscopat n'avaient pas été sans influence sur le personnel du clergé de l'église métropolitaine. Plusieurs des dignitaires promus durant cette époque se regardaient comme ses créatures, et voyaient avec déplaisir l'évêque restauré, à qui ils ne devaient rien, et dont ils attendaient peu de faveurs. Prætextatus, simple et confiant par caractère, ne s'était pas inquiété, à son retour, des nouveaux visages qu'il rencontra dans le palais épiscopal; il n'avait point songé aux existences qu'un pareil changement ne pouvait manquer d'alarmer, et comme il était bienveillant pour tous, il ne se croyait haï de personne. Pourtant, malgré l'affection vive et profonde que le peuple de Rouen lui portait, la plupart des membres du clergé avaient pour lui peu de zèle et d'attachement. Chez quelques-uns, surtout dans les rangs supérieurs, l'aversion était complète; l'un des archidiacres ou vicaires métropolitains la poussait jusqu'à la fureur, soit par dévouement à la cause de Melantius, soit parce qu'il aspirait lui-même à la dignité épiscopale (2).

Quels que fussent les motifs de cette haine mortelle qu'il nourrissait contre son évêque, Fredegonde et Melantius crurent ne pouvoir se passer de lui, et l'admirent en tiers dans le complot. L'archidiacre eut avec eux des conférences où se discutèrent les moyens d'exécution. Il fut décidé qu'on chercherait, parmi les serfs attachés

(1) Hæc effatus, cùm verba illius mulier graviter acciperet, se à conspectu ejus felle fervens abstraxit. (*Greg. Turon.* Hist. lib. VIII, pag. 326.)

(2) Ibique relinquentes eam (Fredegundem) cum Melantio episcopo, qui de Rothomago submotus fuerat. (*Ibid.* lib. VII, pag. 299. — *Adriani Valesii* rerum francic. lib. XIII, pag. 303.)

au domaine de l'église de Rouen, un homme capable de se laisser séduire par la promesse d'être affranchi avec sa femme et ses enfans. Il s'en trouva un que cette espérance de liberté, quelque douteuse qu'elle fût, enivra au point de le rendre prêt à commettre le double crime de meurtre et de sacrilége. Ce malheureux reçut comme encouragement deux cents pièces d'or, cent de la part de Fredegonde, cinquante données par Mélantius, et le reste par l'archidiacre. Toutes les mesures furent prises, et le coup arrêté pour le dimanche suivant, qui était le 24 février (1).

Ce jour-là, l'évêque de Rouen, dont le meurtrier guettait la sortie depuis le lever du soleil, se rendit de bonne heure à l'église. Il alla s'asseoir à sa place accoutumée, à quelques pas du maître-autel, sur un siége isolé au-devant duquel se trouvait un prie-dieu. Le reste du clergé occupa les stalles qui garnissaient le chœur, et l'évêque entonna, suivant l'usage, le premier verset de l'office du matin (2). Pendant que la psalmodie, reprise par les chantres, continuait en chœur, Prætextatus s'agenouilla en appuyant les mains et en inclinant la tête sur le prie-dieu placé devant lui. Cette posture, dans laquelle il resta long-temps, fournit à l'assassin, qui s'était glissé par derrière, l'occasion qu'il épiait depuis le commencement du jour. Profitant de ce que l'évêque, prosterné en prières, ne voyait rien de ce qui se passait à l'entour, il s'approcha de lui insensiblement jusqu'à la portée du bras, et tirant le couteau suspendu à sa ceinture, il l'en frappa sous l'aisselle. Prætextatus, se sentant blessé, poussa un cri; mais soit malveillance, soit lâcheté, aucun des clercs présens n'accourut à son aide, et l'assassin eut le temps de s'esquiver (3). Ainsi abandonné, le vieillard se releva

(1) *Greg. Turon.* Hist. lib. VIII, pag. 331. — *Adriani Valesii* rerum francic. lib. XIII, pag. 303.

(2) Cùm sacerdos ad implenda ecclesiastica officia, ad ecclesiam maturiùs properasset, antiphonas juxta consuetudinem incipere per ordinem cœpit. (*Greg. Turon.* Hist. lib. VIII, pag. 326.)

(3) Cùmque inter psallendum formulæ decumberet, crudelis adfuit homicida qui episcopum super formulam quiescentem, extracto balthei cultro, sub ascellâ percutit. Ille verò vocem emittens, ut clerici qui aderant adjuvarent, nullius auxilio de tantis adstantibus est adjutus. (*Ibid.*)

seul, et appuyant les deux mains contre sa blessure, il se dirigea vers l'autel dont il eut encore la force de monter les degrés. Arrivé là, il étendit ses mains pleines de sang pour atteindre au-dessus de l'autel le vase d'or suspendu par des chaînes, où l'on gardait l'Eucharistie réservée pour la communion des mourans. Il prit une parcelle du pain consacré et communia. Puis rendant grace à Dieu de ce qu'il avait eu le temps de se munir du saint-viatique, il tomba en défaillance entre les bras de ses fidèles serviteurs, et fut transporté par eux dans son appartement (1).

Instruite de ce qui venait d'avoir lieu, soit par la rumeur publique, soit par le meurtrier lui-même, Fredegonde voulut se donner l'affreux plaisir de voir son ennemi agonisant. Elle se rendit en hâte à la maison de l'évêque, accompagnée des ducs Ansowald et Beppolen, qui ne savaient ni l'un ni l'autre quelle part elle avait prise à ce crime, et de quelle étrange scène ils allaient être témoins. Prætextatus était dans son lit, ayant sur le visage tous les signes d'une mort prochaine, mais conservant encore le sentiment et la connaissance. La reine dissimula ce qu'elle ressentait de joie, et prenant avec un air de sympathie un ton de dignité royale, elle dit au mourant : « Il est triste pour nous, ô saint évêque, aussi bien que pour le reste de ton peuple, qu'un pareil mal soit arrivé à ta personne vénérable. Plût à Dieu qu'on nous indiquât celui qui a osé commettre cette horrible action, afin qu'il fût puni d'un supplice proportionné à son crime (2). »

Le vieillard, dont tous les soupçons étaient confirmés par cette visite même, se souleva sur son lit de douleur, et attachant ses

(1) Ex quo lethali ictu erumpente cruore.... propiùs ad aram accessit divinaque humiliter expetiit sacramenta. Factus igitur aræ et mensæ dominicæ ex voto particeps. (Bollandi Acta Sanctor., tom. III, pag. 465.) — At ille plenas sanguine manus super altarium extendens, orationem fundens, et Deo gratias agens, in cubiculum suum inter manus fidelium deportatus..... (*Greg. Turon.* Hist. lib. VIII, pap. 326.) — V. Ducange, glossar., verbo *Columba.*

(2) Statimque Fredegundis cum Beppoleno duce et Ausovaldo adfuit, dicens : « Non oportuerat hæc nobis ac reliquæ plebi tuæ, ô sancte sacerdos, ut ista tuo cultui evenirent. Sed utinam indicaretur qui talia ausus est perpetrare, ut digna pro hoc scelere supplicia sustineret. » (*Greg. Turon.* Hist. lib. VIII, pag. 327.)

yeux sur Fredegonde, il répondit : « Et qui a frappé ce coup, si ce n'est la main qui a tué des rois, qui a si souvent répandu le sang innocent et fait tant de maux dans le royaume (1)? » Aucun signe de trouble ne parut sur le visage de la reine, et comme si ces paroles eussent été pour elle vides de sens, et le simple effet d'un dérangement fébrile, elle reprit du ton le plus calme et le plus affectueux : « Il y a auprès de nous de très habiles médecins qui sont capables de guérir cette blessure; permets qu'ils viennent te visiter (2). » La patience de l'évêque ne put tenir contre tant d'effronterie, et dans un transport d'indignation qui épuisa le reste de ses forces, il dit : « Je sens que Dieu veut me rappeler de ce monde; mais toi qui t'es rencontrée pour concevoir et diriger l'attentat qui m'ôte la vie, tu seras dans tous les siècles un objet d'exécration, et la justice divine vengera mon sang sur ta tête. » Fredegonde se retira sans dire un mot, et après quelques instans, Prætextatus rendit le dernier soupir (3).

A cette nouvelle, toute la ville de Rouen fut dans la consternation; les citoyens, sans distinction de races, Romains ou Franks, s'unirent dans le même sentiment de tristesse mêlée d'horreur. Les premiers, n'ayant hors des limites de leur cité aucune existence politique, ne savaient exprimer qu'une douleur impuissante à la vue du crime dont une reine était le principal auteur; mais parmi les autres, un certain nombre au moins, ceux à qui leur fortune ou leur noblesse héréditaire faisait donner le titre de seigneurs, pouvaient, selon le vieux privilége de la liberté germanique, parler haut à qui que ce fût, et atteindre en justice tous les coupables (4).

(1) Sciens autem eam sacerdos hæc dolosè proferre, ait : « Et quis hæc fecit, nisi is qui reges interemit, qui sæpiùs sanguinem innocentem effudit?... » (*Greg. Turon.* Hist. lib. VIII, pag. 327.)

(2) Respondit mulier : « Sunt apud nos peritissimi medici, qui huic vulneri mederi possunt; permitte ut accedant ad te. » (*Ibid.*)

(3) Et ille : « Jam, inquit, me Deus præcipit de hoc mundo vocari. Nam tu quæ his sceleribus princeps inventa es, eris maledicta in sæculo, et erit Deus ultor sanguinis mei de capite tuo..... » (*Ibid.*)

(4) Magnus tunc omnes Rothomagenses cives, et præsertim seniores loci illius Francos, mœror obsedit. (*Ibid.*)

Il y avait aux environs de Rouen plusieurs de ces chefs de famille, propriétaires indépendans, qui siégeaient comme juges dans les causes les plus importantes, et se montraient aussi fiers de leurs droits personnels que jaloux du maintien des anciennes coutumes et des institutions nationales. Parmi eux se trouvait un homme de cœur et d'entraînement, doué au plus haut degré de cette sincérité courageuse que les conquérans de la Gaule regardaient comme la vertu de leur race, opinion qui, devenue populaire, donna naissance par la suite à un mot nouveau, celui de *franchise*. Cet homme réunit quelques-uns de ses amis et de ses voisins, et leur persuada de faire avec lui une démarche éclatante, et d'aller porter à Fredegonde l'annonce d'une citation judiciaire.

Ils montèrent tous à cheval et partirent d'un domaine situé à quelque distance de Rouen pour se rendre au logement de la reine dans l'intérieur de la ville. A leur arrivée, un seul d'entre eux, celui qui avait conseillé la visite, fut admis en présence de Fredegonde, qui, redoublant de précautions depuis son nouveau crime, se tenait soigneusement sur ses gardes; tous les autres restèrent dans le vestibule ou sous le portique de la maison. Interrogé par la reine sur ce qu'il voulait d'elle, le chef de la députation lui dit avec l'accent d'un homme profondément indigné : « Tu as commis dans ta vie bien des forfaits, mais le plus énorme de tous est ce que tu viens de faire en ordonnant le meurtre d'un prêtre de Dieu. Dieu veuille se déclarer bientôt le vengeur du sang innocent! Mais nous tous, en attendant, nous rechercherons le crime et nous poursuivrons le coupable, afin qu'il te devienne impossible d'exercer de pareilles cruautés. » Après avoir proféré cette menace, le Frank sortit, laissant la reine troublée jusqu'au fond de l'ame d'une déclaration dont les suites probables n'étaient pas sans dangers pour elle dans son état de veuvage et d'isolement (1).

Fredegonde eut bientôt retrouvé son audace et pris un parti dé-

(1) Ex quibus unus senior ad Fredegundem veniens, ait : « Multa enim mala in hoc sæculo perpetrasti, sed adhùc pejus non feceras, quàm ut sacerdotem Dei juberes interfici. Sit Deus ultor sanguinis innocentis velociter. Nam et omnes erimus inquisitores mali hujus, ut tibi diutiùs non liceat tàm crudelia exercere. » (*Greg. Turon.* Hist. lib. VIII, pag. 327.)

cisif. Elle envoya l'un de ses serviteurs courir après le seigneur frank, et lui dire que la reine l'invitait à dîner. Cette invitation fut accueillie par le Frank qui venait de rejoindre ses compagnons comme elle devait l'être par un homme d'honneur; il refusa (1). Le serviteur ayant porté sa réponse, accourut de nouveau le prier, s'il ne voulait point rester pour le repas, d'accepter au moins quelque chose à boire, et de ne pas faire à une demeure royale l'injure d'en sortir à jeun. Il était d'usage qu'une pareille requête fût toujours agréée; l'habitude et le savoir-vivre, tel qu'on le pratiquait alors, l'emportèrent cette fois sur le sentiment de l'indignation, et le Frank, qui était près de monter à cheval, attendit sous le vestibule avec ses amis (2).

Un moment après, les serviteurs descendirent, portant de larges coupes remplies de la boisson que les hommes de race barbare prenaient le plus volontiers hors des repas. C'était du vin mélangé de miel et d'absinthe. Celui des Franks à qui venait de s'adresser le message de la reine fut servi le premier. Il vida sans réflexion, et tout d'un trait, la coupe de liqueur aromatisée; mais à peine eut-il bu la dernière goutte qu'une souffrance atroce et comme un déchirement intérieur lui apprit qu'il venait d'avaler le poison le plus violent (3). Un instant muet, sous l'empire de cette sensation foudroyante, quand il vit ses compagnons se disposer à suivre son exemple et à faire honneur au vin d'absinthe, il leur cria : « Ne touchez pas à ce breuvage, sauvez-vous, malheureux, sauvez-vous, pour ne pas périr avec moi! » Ces paroles frappèrent les Franks d'une sorte de terreur panique; l'idée d'empoisonnement, dont celle de sortilége et de maléfice était alors inséparable, la présence d'un danger mystérieux qu'il était impossible de repousser avec

(1) Cùm autem hæc dicens discederet à conspectu reginæ, misit illa qui eum ad convivium provocaret. Quo renuente.... (*Greg. Turon.* Hist. lib. VIII, pag. 327.)

(2) Rogat ut si convivio ejus uti non velit, saltèm vel poculum hauriat, ne jejunus à regali domo discedat. Quo expectante..... (*Ibid.*)

(3) Accepto poculo, bibit absinthium cum vino et melle mixtum, ut mos barbarorum habet: sed hic potus veneno imbutus erat. Statim autem ut bibit, sensit pectori suo dolorem validum imminere: et quasi si incideretur intrinsecùs..... (*Ibid.*)

l'épée, fit prendre la fuite à ces hommes de guerre, qui n'eussent point reculé dans un combat. Ils coururent tous à leurs chevaux, celui qui avait bu le poison fit de même, et parvint à se placer sur le sien, mais sa vue se troublait, ses mains perdaient la force de soutenir la bride. Mené par son cheval qu'il ne pouvait plus diriger et qui l'emportait au galop à la suite des autres, il fit quelques centaines de pas et tomba mort (1). Le bruit de cette aventure causa au loin un effroi superstitieux. Parmi les possesseurs de domaines du diocèse de Rouen, personne ne parla plus de citer Fredegonde à comparaître devant la grande assemblée de justice, qui, sous le nom de *mâl*, se réunissait au moins deux fois chaque année.

C'était l'évêque de Bayeux, Leudowald, qui, à titre de premier suffragant de l'archevêché de Rouen, devait prendre le gouvernement de l'église métropolitaine durant la vacance du siége. Il se rendit dans la métropole, et de là il adressa officiellement à tous les évêques de la province une relation de la mort violente de Prætextatus; puis, ayant réuni le clergé de la ville en synode municipal, il ordonna, d'après l'avis de cette assemblée, que toutes les églises de Rouen fussent fermées, et qu'on n'y célébrât aucun office jusqu'à ce qu'une enquête publique eût mis sur la trace des auteurs et des complices du crime (2). Quelques hommes de race gauloise et d'un rang inférieur furent arrêtés comme suspects, et soumis à la question; la plupart avait eu connaissance du complot contre la vie de l'archevêque et reçu même à cet égard des ouvertures et des offres : leurs révélations vinrent à l'appui du soupçon général qui pesait sur Fredegonde; mais ils ne nommèrent aucun de ses deux complices, Melantius et l'archidiacre. La reine, sentant qu'elle

(1) Exclamat suis, dicens : « Fugite, ô miseri, fugite malum hoc, ne mecum pariter perimamini. » Illis quoque non bibentibus, sed festinantibus abire, ille protinùs excæcatus, ascensoque equo, in tertio ab hoc loco stadio cecidit, et mortuus est. (*Greg. Turon.* Hist. lib. VIII, pag. 327.)

(2) Post hæc Leudovaldus episcopus epistolas per omnes sacerdotes direxit, et accepto consilio, ecclesias rothomagenses clausit, ut in his populus solemnia divina non spectaret, donec indagatione communi reperiretur hujus auctor sceleris. (*Ibid.*)

aurait bon marché de cette procédure ecclésiastique, prit sous son patronage tous les accusés, et leur procura ouvertement les moyens de se dérober à l'information judiciaire, soit par la fuite, soit en opposant la résistance à main armée (1).

Loin de se laisser décourager par les obstacles de tous genres qu'il rencontrait, l'évêque Leudowald, homme consciencieux et attaché à ses devoirs sacerdotaux, redoubla de zèle et de soins pour découvrir l'auteur du meurtre et s'enquérir à fond des mystères de cette horrible trame. Alors Fredegonde mit en usage les ressources qu'elle réservait pour les occasions extrêmes; on vit des assassins rôder autour de la maison de l'évêque et tenter de s'y introduire; il fallut que Leudowald se fît garder jour et nuit par ses domestiques et par ses clercs (2). Sa constance ne tint pas contre de pareilles alarmes; les procédures, commencées d'abord avec un certain éclat, se ralentirent, et l'enquête, selon la loi romaine, fut bientôt abandonnée, comme l'avaient été les poursuites devant les juges de race franke, assemblés selon la loi salique (3).

Le bruit de ces évènemens, qui de proche en proche se répandaient par toute la Gaule, arriva au roi Gonthramn, dans sa résidence de Châlons-sur-Saône. L'émotion qu'il en ressentit fut assez vive pour le tirer un moment de l'espèce de nonchalance politique où il se complaisait. Son caractère était, comme on l'a déjà vu, formé des plus étranges contrastes, d'un fonds de piété douce et d'équité rigide, au travers duquel bouillonnaient, pour ainsi dire, et se faisaient jour par intervalle les restes mal éteints d'une nature sauvage et sanguinaire. Ce vieux levain de férocité germanique révélait sa présence dans l'ame du plus débonnaire des rois mérovingiens, tantôt par des fougues de fureur brutale, tantôt par des

(1) Sed et aliquos adprehendit, quibus supplicio subditis, veritatem extorsit, qualiter per consilium Fredegundis hæc acta fuerant; sed eâ defensante, ulcisci non potuit. (*Greg. Turon.* Hist. lib. VIII, pag. 327.)

(2) Ferebant etiam ad ipsum percussores venisse, pro eo quòd hæc inquirere sagaciter destinaret; sed custodiâ vallato suorum, nihil ei nocere potuerunt. (*Ibid.*)

(3) In mallo, hoc est ante *Theada*, vel Tungiuum. (Lex salica, apud script. rerum francic., tom. IV, pag. 151.)

cruautés de sang-froid. La seconde femme de Gonthramn, Austrehilde, atteinte en l'année 580 d'une maladie qu'elle sentait devoir être mortelle, eut la fantaisie barbare de ne vouloir pas mourir seule, et de demander que ses deux médecins fussent décapités le jour de ses funérailles. Le roi le promit comme la chose la plus simple, et fit couper la tête aux deux médecins (1). Après cet acte de complaisance conjugale, digne du tyran le plus atroce, Gonthramn était revenu avec une facilité inexplicable à ses habitudes de royauté paternelle et à sa bonhomie accoutumée. En apprenant le double crime de meurtre et de sacrilége dont la clameur générale accusait la veuve de son frère, il éprouva une véritable indignation, et, comme chef de la famille mérovingienne, il se crut appelé à un grand acte de justice patriarcale. Il fit partir en ambassade, auprès des seigneurs qui exerçaient la régence au nom du fils de Hilperik, trois évêques, Artemius de Sens, Agrœcius de Troyes, et Veranus de Cavaillon dans la province d'Arles. Ces envoyés reçurent l'ordre de se faire autoriser, par les seigneurs de Neustrie, à rechercher, au moyen d'une enquête solennelle, la personne coupable du crime, et à l'amener de gré ou de force en présence du roi Gonthramn (2).

Les trois évêques se rendirent à Paris, où était élevé l'enfant au nom duquel depuis deux ans se gouvernait le royaume de Neustrie. Admis devant le conseil de régence, ils exposèrent leur message en insistant sur l'énormité du crime dont le roi Gonthramn demandait la punition. Lorsqu'ils eurent cessé de parler, celui des chefs neustriens qui avait le premier rang parmi les tuteurs du jeune roi, et qu'on appelait son nourricier, se leva et dit : « De tels méfaits nous déplaisent aussi au dernier point, et de plus en plus nous désirons qu'ils soient punis; mais s'il se trouve parmi nous quelqu'un qui en soit coupable, ce n'est pas en présence de votre roi

(1) *Greg. Turon.* Hist. lib. V, pag. 254.

(2) Itaque cùm hæc ad Guntchramnum regem perlata fuissent, et crimen super mulierem jaceretur, misit tres episcopos ad filium, qui esse dicitur Chilperici..... ut scilicet cum his qui parvulum nutriebant perquirerent hujus sceleris personam, et in conspectu ejus exhiberent. (*Ibid.* lib. VIII, pag. 327.)

qu'il doit être conduit, car nous avons le moyen de réprimer, avec la sanction royale, tous les crimes commis chez nous (1). »

Ce langage, ferme et digne en apparence, couvrait une réponse évasive, et les régens de Neustrie avaient moins de souci de l'indépendance du royaume que de ménagemens pour Fredegonde. Les ambassadeurs ne s'y méprirent pas, et l'un d'eux répliqua vivement : « Sachez que si la personne qui a commis le crime n'est pas découverte et amenée au grand jour, notre roi viendra avec une armée ravager tout ce pays par le glaive et par l'incendie ; car il est manifeste que celle qui a fait mourir le Frank par des maléfices est la même qui a tué l'évêque par l'épée (2). » Les Neustriens s'émurent peu d'une pareille menace ; ils savaient que le roi Gonthramn manquait toujours de volonté lorsque venait le moment d'agir. Ils renouvelèrent leurs précédentes réponses, et les évêques mirent fin à cette inutile entrevue en protestant d'avance contre la réintégration de Melantius dans le siége épiscopal de Rouen (3). Mais à peine étaient-ils de retour auprès du roi Gonthramn, que Melantius fut rétabli, grace à la protection de la reine et à l'ascendant qu'elle venait de reprendre par l'intrigue et par la terreur. Cet homme, digne créature de Fredegonde, alla chaque jour, pendant plus de quinze ans, s'asseoir et prier à la même place où le sang de Prætextatus avait coulé (4).

Fière de tant de succès, la reine couronna son œuvre par un dernier trait d'insolence, signe du plus incroyable mépris pour

(1) Quod cùm sacerdotes locuti fuissent, responderunt seniores : « Nobis prorsùs hæc facta displicent, et magìs ac magìs ea cupimus ulcisci. Nam non potest fieri ut si quis inter nos culpabilis invenitur, in conspectum regis vestri deducatur..... (*Greg. Turon.* Hist. lib. VIII, pag. 327.)

(2) Tunc sacerdotes dixerunt : « Noveritis enim, quia si persona quæ hæc perpetravit in medio posita non fuerit, rex noster cum exercitu hùc veniens, omnem hanc regionem gladio incendioque vastabit ; quia manifestum est hanc interfuisse gladio episcopum, quæ maleficiis Francum jussit interfici. (*Ibid.*)

(3) Et his dictis discesserunt, nullum rationabile responsum accipientes ; obtestantes omninò ut nunquam in ecclesiâ illâ Melantius, qui priùs in loco Prætextati subrogatus fuerat, sacerdotis fungeretur officio. (*Ibid.* pag. 328.)

(4) Fredegundis verò Melantium, quem priùs episcopum posuerat, ecclesiæ instituit. (*Ibid.* pag. 331.)

tout ce qui avait osé s'attaquer à elle. Elle fit saisir publiquement et amener en sa présence le serf de la glèbe qu'elle-même avait payé pour commettre le crime, et que jusque-là elle avait aidé à se soustraire à toutes les recherches. « C'est donc toi, lui dit-elle, feignant la plus vive indignation, toi qui as poignardé Prætextatus, l'évêque de Rouen, et qui es cause des calomnies répandues contre moi? » Puis elle le fit battre sous ses yeux, et le livra aux parens de l'évêque, sans plus s'inquiéter de ce qui s'ensuivrait que si cet homme n'eût rien connu du complot dont il avait été l'instrument (1). Le neveu de Prætextatus, l'un de ces Gaulois à l'humeur violente, qui, prenant exemple des mœurs germaniques, ne respiraient que vengeance privée, et marchaient toujours armés comme les Franks, s'empara de ce malheureux, et le fit appliquer à la torture dans sa propre maison. L'assassin ne fit pas attendre ses réponses et ses aveux : « J'ai fait le coup, dit-il, et pour le faire, j'ai reçu cent sous d'or de la reine Fredegonde, cinquante de l'évêque Melantius, et cinquante de l'archidiacre de la ville ; on m'a promis en outre la liberté pour moi et pour ma femme (2). »

Quelque positives que fussent ces informations, il était clair désormais qu'elles ne pouvaient amener aucun résultat. Tous les pouvoirs sociaux de l'époque avaient tenté vainement d'exercer leur action dans cette épouvantable affaire. L'aristocratie, le sacerdoce, la royauté elle-même, étaient demeurés impuissans pour atteindre les vrais coupables. Persuadé qu'il n'y aurait pas pour lui de justice hors de la portée de son bras, le neveu de Prætextatus termina tout par un acte digne d'un sauvage, mais dans lequel la part du désespoir était peut-être aussi grande que celle de la

(1) Illa quoque quò facilius detergeretur à crimine, adprehensum puerum cædi jussit vehementer, dicens : « Tu hoc blasphemium super me intulisti, ut Prætextatum episcopum gladio adpeteres. » Et tradidit eum nepoti ipsius sacerdotis, (*Greg. Turon.* Hist. lib. VIII, pag. 331) — Grégoire de Tours me semble s'être mépris sur les motifs de cette étrange action.

(2) Qui cùm eum in supplicio posuisset, omnem rem evidenter aperuit, dixitque : A reginâ enim Fredegunde centum solidos accepi, ut hoc facerem ; à Melantio verò episcopo quinquaginta ; et ab archidiacono civitatis alios quinquaginta ; insuper et promissum habui ut ingenuus fierem, sicut et uxor mea. (*Ibid.*)

férocité : il tira son épée, et coupa en morceaux l'esclave qu'on lui avait jeté comme une proie (1). Ainsi qu'il arrivait presque toujours dans ce temps de désordre, un meurtre brutalement commis fut l'unique réparation du meurtre. Le peuple seul ne manqua pas à la cause de son évêque assassiné ; il le décora du titre de martyr, et pendant que l'église officielle intrônisait l'un des assassins, et que les évêques l'appelaient frère, les citoyens de Rouen invoquaient dans leurs prières le nom de la victime, et s'agenouillaient sur son tombeau (2). C'est avec cette auréole de vénération populaire, que le souvenir de saint Prétextat, objet de pieux hommages pour les fidèles qui ne savaient guère de lui que son nom, a traversé les siècles. Si les détails d'une vie tout humaine par ses malheurs et par ses faiblesses peuvent diminuer la gloire du saint, ils attireront du moins sur l'homme un sentiment de sympathie ; car n'y a-t-il pas quelque chose de touchant dans le caractère de ce vieillard, qui mourut pour avoir trop aimé celui qu'il avait tenu sur les fonts de baptême, réalisant ainsi l'idéal de la paternité spirituelle instituée par le christianisme?

(1) In hâc voce illius, evaginato homo ille gladio prædictum reum in frusta concidit. (*Greg. Turon.* Hist. lib. VIII, pag. 331.)

(2) Vid. Gregorii magni papæ I. Epist. XXIX, apud script. rerum francic., tom. IV, pag. 29.

AUGUSTIN THIERRY.

POÈTES

ET ROMANCIERS MODERNES

DE LA FRANCE.

XVIII.

MADAME DE STAËL.

Seconde partie.

Mme de Staël, lors de la publication du livre *de la Littérature*, entrait dans une disposition d'ame, dans une inspiration ouvertement et noblement ambitieuse, qu'elle conserva plus ou moins entière jusqu'en 1811 environ, époque où un grand et sérieux changement se fit en elle. Dans la disposition antérieure et plus exclusivement sentimentale où nous l'avons vue, Mme de Staël n'avait guère considéré la littérature que comme un organe pour la sensibilité, comme une exhalaison de la peine. Elle se désespérait, elle se plaignait d'être calomniée; elle passait du stoïcisme mal soutenu à la lamentation éloquente; elle voulait aimer, elle croyait mourir. Mais elle s'aperçut alors que, pour tant souffrir, on ne mourait pas; que les facultés de la pensée, que les puissances de l'ame

grandissaient dans la douleur, qu'elle ne serait jamais aimée comme elle aimait, et qu'il fallait pourtant se proposer quelque vaste emploi de la vie. Elle songea donc sérieusement à faire un plein usage de ses facultés, de ses talens, à ne pas s'abattre; et, puisqu'il était temps et que le soleil s'inclinait à peine, son génie se résolut à marcher fièrement dans les années du milieu : « Relevons-nous « enfin, s'écriait-elle en sa préface du livre tant cité, relevons-nous « sous le poids de l'existence; ne donnons pas à nos injustes enne- « mis et à nos amis ingrats le triomphe d'avoir abattu nos facultés « intellectuelles. Ils réduisent à chercher la gloire ceux qui se se- « raient contentés des affections ; eh bien! il faut l'atteindre! » La gloire en effet entra dès-lors en partage ouvert dans son cœur avec le sentiment. La société avait toujours été beaucoup pour elle, l'Europe devint désormais quelque chose, et c'est en présence de ce grand théâtre qu'elle aspira aux longues entreprises. Son beau vaisseau, battu de la tempête au sortir du port, long-temps lassé en vue du rivage, s'irrita d'attendre, de signaler des débris, et se lança à toutes voiles sur la haute mer. *Delphine, Corinne,* le livre de *l'Allemagne* furent les conquêtes successives d'une si glorieuse aventure. Mme de Staël, en 1800, était jeune encore, mais cette jeunesse de plus de trente ans ne faisait pas une illusion pour elle ni un avenir; elle substituait donc à temps l'horizon indéfini de la gloire à celui, déjà restreint et un peu pâlissant, de la jeunesse; ce dernier s'alongeait et se perpétuait ainsi dans l'autre, et elle marchait en possession de toute sa puissance durant ces années les plus radieuses, mais qu'on ne compte plus. *Corinne* et le moment qui suivit cette apparition marquent le point dominant de la vie de Mme de Staël. Toute vie humaine, un peu grande, a sa colline sacrée; toute existence, qui a brillé et régné, a son Capitole. Le Capitole, le cap Misène de *Corinne,* est aussi celui de Mme de Staël. A partir de là, le reste de jeunesse qui s'enfuyait, les persécutions croissantes, les amitiés dont plusieurs faillirent, dont la plupart se décolorèrent, la maladie enfin, tout contribua, nous le verrons, en mûrissant le talent encore, à introduire ce génie, majestueux et couronné, dans les années sombres. A dater de 1811 surtout, en regardant au fond de la pensée de Mme de Staël, nous y découvrirons par degrés le recueillement que la religion procure,

la douleur qui mûrit, la force qui se contient, et cette ame, jusque-là violente comme un Océan, soumise aussi comme lui, et rentrant avec effort et mérite dans ses bornes. Nous verrons enfin, au bout de cette route triomphale, comme au bout des plus humblement pieuses, nous verrons une croix. Mais, au sortir des rêves du sentiment, des espérances et des déceptions romanesques, nous n'en sommes encore qu'aux années de la pleine action et du triomphe.

Si le livre *de la Littérature* avait produit un tel effet, le roman de *Delphine,* publié à la fin de 1802, n'en produisit pas un moindre, Qu'on juge de ce que devait être cette entraînante lecture dans une société exaltée par les vicissitudes politiques, par tous les conflits des destinées, quand le *Génie du Christianisme* venait de remettre en honneur les discussions religieuses, vers l'époque du Concordat et de la modification de la loi sur le divorce. Benjamin Constant a écrit que c'est peut-être dans les pages qu'elle a consacrées à son père, que Mme de Staël se montre le plus elle-même. Mais il en est ainsi toujours selon le livre qu'on lit d'elle; c'est dans le volume le dernier ouvert qu'on croit à chaque fois la retrouver le plus. Cela pourtant me paraît vrai surtout de *Delphine.* « *Corinne,* dit « Mme Necker de Saussure, est l'idéal de Mme de Staël ; *Delphine* « en est la réalité durant sa jeunesse. » *Delphine,* pour Mme de Staël, devenait une touchante personnification de ses années de pur sentiment et de tendresse au moment où elle s'en détachait, un dernier et déchirant adieu en arrière, au début du règne public, à l'entrée du rôle européen et de la gloire, quelque statue d'Ariane éperdue, au parvis d'un temple de Thésée.

Dans *Delphine,* l'auteur a voulu faire un roman tout naturel, d'analyse, d'observation morale et de passion. Pour moi, si délicieuses que m'en semblent presque toutes les pages, ce n'est pas encore un roman aussi *naturel,* aussi réel que je le voudrais, et que Mme de Staël me le présageait dans l'*Essai sur les Fictions.* Il a quelques-uns des défauts de la *Nouvelle Héloïse,* et cette forme par lettres y introduit trop de convenu et d'arrangement littéraire. Un des inconvéniens des romans par lettres, c'est de faire prendre tout de suite aux personnages un ton trop d'accord avec le caractère qu'on leur attribue. Dès la première lettre de Mathilde, il faut que

son âpre et sec caractère se dessine; la voilà toute raide de dévotion. De peur qu'on ne s'y méprenne, Delphine, en lui répondant, lui parle de cette règle rigoureuse, nécessaire peut-être à *un caractère moins doux;* choses qui ne se disent ni ne s'écrivent tout d'abord entre personnes façonnées au monde comme Delphine et Mathilde. Léonce, dès sa première lettre à M. Barton, disserte en plein sur le préjugé de l'honneur, qui est son trait distinctif. Ces traits-là, dans la vie, ne se dessinent qu'au fur et à mesure, et successivement par des faits. Le contraire établit, au sein du roman le plus transportant, un ton de convention, de genre; ainsi, dans la *Nouvelle Héloïse,* toutes les lettres de Claire d'Albe sont forcément rieuses et folâtres; l'enjouement, dès la première ligne, y est de rigueur. En un mot, les personnages des romans par lettres, au moment où ils prennent la plume, se regardent toujours eux-mêmes, de manière à se présenter au lecteur dans des attitudes expressives et selon les profils les plus significatifs : cela fait des groupes un peu guindés, classiques, à moins qu'on ne se donne carrière en toute lenteur et profusion, comme dans *Clarisse.* Ajoutez la nécessité si invraisemblable, et très fâcheuse pour l'émotion, que ces personnages s'enferment pour écrire lors même qu'ils n'en ont ni le temps ni la force, lorsqu'ils sont au lit, au sortir d'un évanouissement, etc., etc. Mais ce défaut de forme une fois admis pour *Delphine,* que de finesse et de passion tout ensemble! que de sensibilité épanchée, et quelle pénétration subtile des caractères! A propos de ces caractères, il était difficile dans le monde d'alors qu'on n'y cherchât pas des portraits. Je ne crois guère aux portraits complets chez les romanciers d'imagination féconde; il n'y a de copié que des traits premiers plus ou moins nombreux, lesquels s'achèvent bientôt différemment et se transforment; l'auteur seul, le créateur des personnages, pourrait indiquer la ligne sinueuse et cachée où l'invention se rejoint au souvenir. Mais alors on dut chercher et nommer pour chaque figure quelque modèle existant. Si Delphine ressemblait évidemment à Mme de Staël, à qui donc ressemblait, sinon l'imaginaire Léonce, du moins M. de Lebensei, Mme de Cerlèbe, Mathilde, Mme de Vernon? On a trouvé que Mme de Cerlèbe, adonnée à la vie domestique, à la douce uniformité des devoirs, et puisant d'infinies jouissances dans l'éducation

de ses enfans, se rapprochait de Mme Necker de Saussure, qui de plus, comme Mme de Cerlèbe, avait encore le culte de son père. On a cru reconnaître chez M. de Lebensei, dans ce gentilhomme protestant aux manières anglaises, dans cet homme *le plus remarquable par l'esprit qu'il soit possible de rencontrer,* un rapport frappant de physionomie avec Benjamin Constant. Mais il n'y aurait en ce cas qu'une partie du portrait qui serait vraie, la partie brillante; et une moitié, pour le moins, des louanges accordées aux qualités solides de M. de Lebensei ne pouvait s'adresser à l'original présumé qu'à titre de regrets ou de conseils. Quant à Mme de Vernon, le caractère le mieux tracé du livre, d'après Chénier et tous les critiques, on s'avisa d'y découvrir un portrait, retourné et déguisé en femme, du plus fameux de nos politiques, de celui que Mme de Staël avait fait rayer le premier de la liste des émigrés, qu'elle avait poussé au pouvoir avant le 18 fructidor, et qui ne l'avait payée de cette chaleur active d'amitié que par un égoïsme ménagé et poli. Déjà, lors de la composition de *Delphine,* avait eu lieu cet incident du dîner dont il est question dans les *dix Années d'Exil* : « Le jour, « dit Mme de Staël, où le signal de l'opposition fut donné dans le « Tribunat par l'un de mes amis, je devais réunir chez moi plu- « sieurs personnes dont la société me plaisait beaucoup, mais qui « tenaient toutes au gouvernement nouveau. Je reçus dix billets « d'excuse à cinq heures; je reçus assez bien le premier, le second; « mais à mesure que ces billets se succédaient, je commençai à me « troubler. » L'homme qu'elle avait si généreusement servi s'éloigna d'elle alors de ce ton parfaitement convenable avec lequel on s'excuse de ne pouvoir dîner. Admis dans les nouvelles grandeurs, il ne se commit en rien pour soutenir celle qu'on allait bientôt exiler. Que sais-je? il la justifiait peut-être auprès du Héros, mais de cette même façon douteuse qui réussissait si bien à Mme de Vernon justifiant Delphine auprès de Léonce. Mme de Staël, comme Delphine, ne put vivre sans pardonner. Elle s'adressait de Vienne en 1808 à ce même personnage, comme à un ancien ami sur lequel on compte (1); elle lui rappelait sans amertume le passé : « Vous « m'écriviez, il y a treize ans, d'Amérique : *Si je reste encore un*

(1) Voir *Revue Rétrospective*, n° IX, juin 1834.

« *an ici, j'y meurs*; j'en pourrais dire autant de l'étranger, j'y succombe. » Elle ajoutait ces paroles si pleines d'une tristesse clémente : « Adieu, — êtes-vous heureux? Avec un esprit si supérieur, « n'allez-vous pas quelquefois au fond de tout, c'est-à-dire jusqu'à « la peine? » Mais, sans nous hasarder à prétendre que Mme de Vernon soit en tout point un portrait légèrement travesti, sans trop vouloir identifier avec le modèle en question cette femme adroite dont l'amabilité séduisante ne laisse après elle que sécheresse et mécontentement de soi, cette femme à la conduite si compliquée et à la conversation si simple, qui a de la douceur dans le discours et un air de rêverie dans le silence, qui n'a d'esprit que pour causer et non pas pour lire ni pour réfléchir, et qui se sauve de l'ennui par le jeu, etc., etc., sans aller si loin, il nous a été impossible de ne pas saisir du moins l'application d'un trait plus innocent : « Personne ne sait mieux que moi, dit en un endroit Mme de Vernon « (lettre XXVIII, 1re partie), faire usage de l'indolence : elle me sert « à déjouer naturellement l'activité des autres... Je ne me suis pas « donné la peine de vouloir quatre fois en ma vie; mais quand j'ai « tant fait que de prendre cette fatigue, rien ne me détourne de « mon but, et je l'atteins; comptez-y. » Je voyais naturellement dans cette phrase un trait applicable à l'indolence habile du personnage tant prôné, lorsqu'un soir j'entendis un diplomate spirituel, à qui l'on demandait s'il se rendait bientôt à son poste, répondre qu'il ne se pressait pas, qu'il attendait : « J'étais bien jeune « encore, ajouta-t-il, quand M. de Talleyrand m'a dit, comme « instruction essentielle de conduite : *N'ayez pas de zèle!* » N'est-ce pas là tout juste le principe de Mme de Vernon?

Puisque nous en sommes à ce qu'il peut y avoir de traits réels dans *Delphine*, n'en oublions pas un, entre autres, qui révèle à nu l'ame dévouée de Mme de Staël. Au dénouement de *Delphine* (je parle de l'ancien dénouement qui reste le plus beau et le seul), l'héroïne, après avoir épuisé toutes les supplications près du juge de Léonce, s'aperçoit que l'enfant du magistrat est malade, et elle s'écrie d'un cri sublime : « Eh bien! votre enfant, si vous livrez Léonce au tribunal, votre enfant, il mourra! il mourra! » Ce mot de Delphine fut réellement prononcé par Mme de Staël, lorsqu'à la suite du 18 fructidor, elle courut près du général Lemoine, pour

solliciter de lui la grace d'un jeune homme qu'elle savait en danger d'être fusillé, et qui n'est autre que M. de Norvins. Le sentiment d'humanité dominait impétueusement chez elle, et, une fois en alarme, ne lui laissait pas de trève. En 1802, inquiète pour Chénier menacé de proscription, elle courait dès le matin, lui faisant offrir asile, argent, passeport (1). Combien de fois, en 92, et à toute époque, ne se montra-t-elle pas ainsi! « Mes opinions politiques sont des noms propres, » disait-elle. Non pas;... ses opinions politiques étaient bien des principes; mais les noms propres, c'est-à-dire les personnes, les amis, les inconnus, tout ce qui vivait et souffrait, entrait en compte dans sa pensée généreuse, et elle ne savait pas ce que c'est qu'un principe abstrait de justice devant qui se tairait la sympathie humaine.

Lorsque *Delphine* parut, la critique ne put pas se contenir. Toutes ces opinions, en effet, sur la religion, sur la politique, sur le mariage, datées de 90 et de 92 dans le roman, étaient d'un singulier apropos en 1802, et touchaient à des animosités de nouveau flagrantes. Le *Journal des Débats* (décembre 1802) publia un article signé A, c'est-à-dire de M. Feletz, article persifflant, aigre-doux, plein d'égratignures, mais strictement poli : « Rien de plus « dangereux et de plus immoral que les principes répandus dans « cet ouvrage... Oubliant les principes dans lesquels elle a été élevée, même dans une famille protestante, la fille de M. Necker, « de l'auteur des *Opinions religieuses*, méprise la révélation; la « fille de Mme Necker, de l'auteur d'un ouvrage contre le divorce, « fait de longues apologies du divorce. » En somme, *Delphine* était appelée « un très mauvais ouvrage écrit avec beaucoup d'esprit et « de talent. » Cet article parut peu suffisant, je pense; car la même feuille inséra quelques jours après (4 et 9 janvier 1803) deux lettres adressées à Mme de Staël et signées *l'Admireur*; elles sont de M. Michaud. L'homme d'esprit et de goût, qui s'est porté à ces attaques, jeune, sous une inspiration de parti et dans l'entraînement des querelles dont il est revenu en sage, nous excusera de noter une trop blessante virulence. La première lettre se prenait aux caractères du roman qui est jugé immoral; *Delphine* s'y voit con-

(1) Voir la notice sur M. J. Chénier, en tête de ses œuvres, par M. Daunou.

frontée avec l'héroïne d'un roman injurieux, de laquelle on a également voulu, de nos jours, rapprocher *Lélia*. La seconde lettre tombe plus particulièrement sur le style; elle est parfois fondée, et d'un tour cavalier assez agréable : « *Quel sentiment que l'amour!* « *quelle autre vie dans la vie!* Lorsque vos personnages font des « réflexions douloureuses sur le passé, l'un s'écrie : *J'ai gâté ma vie*; « un autre dit : *J'ai manqué ma vie*; un troisième renchérissant sur les « deux autres : *Je croyais que j'avais seul bien entendu la vie.* » La *hauteur des principes*, les *images basées sur les idées éternelles*, le *terrain des siècles*, les *bornes des ames*, les *mystères du sort*, les *ames exilées de l'amour*, cette phraséologie en partie sentimentale, spiritualiste, et certainement permise, en partie génevoise, incohérente et très contestable, y est longuement raillée. L'abbé Feletz avait lui-même relevé un certain nombre d'incorrections réelles de style, et quelques mots comme *insistance*, *persistance*, *vulgarité*, qui ont passé malgré son véto. On pourrait reprendre dans le détail de *Delphine* des répétitions, des consonnances, mille petites fautes fréquentes que Mme de Staël n'évitait pas, et où l'artiste-écrivain ne tombe jamais.

Mme de Staël, pour qui le mot de rancune ne signifiait rien, amnistia plus tard avec grace l'auteur des *Lettres de l'Admireur*, lorsqu'elle le rencontra chez M. Suard, dans ce salon neutre et conciliant d'un homme d'esprit auquel il avait suffi de vieillir beaucoup et d'hériter successivement des renommées contemporaines pour devenir considérable à son tour. Le journal que M. Suard rédigeait alors, *le Publiciste*, bien qu'il eût pu, d'après ses habitudes littéraires, chicaner légitimement *Delphine* sur plusieurs points de langage et de goût, n'entra pas dans la querelle, et se montra purement favorable dans un article fort bien senti de M. Hochet.

Vers le même temps, *le Mercure* en publiait un, signé F., mais tellement acrimonieux et personnel, que le *Journal de Paris*, qui, dans un article signé *Villeterque*, avait jugé le roman avec assez de sévérité, surtout sous le point de vue moral, ne put s'empêcher de s'étonner qu'un article écrit de ce style se trouvât dans *le Mercure*, à côté d'un morceau signé de La Harpe, et sous la lettre initiale d'un nom cher aux amis du goût et de la décence. On y lisait en effet (et je ne choisis pas le pire endroit) : « Delphine parle de l'a- « mour comme une bacchante, de Dieu comme un quaker, de la

« mort comme un grenadier, et de la morale comme un sophiste. » Fontanes, qui se trouvait désigné à cause de l'initiale, écrivit au *Journal de Paris* pour désavouer l'article, qui était effectivement de l'auteur de *la Dot de Suzette* et de *Frédéric*. N'avons-nous pas vu de nos jours un déchaînement semblable, et presque dans les mêmes termes, contre une femme la plus éminente en littérature qui se soit rencontrée depuis l'auteur de *Delphine?* Dans les *Débats* du 12 février 1803, Gaston rendit compte d'une brochure in-8° de 800 pages (serait-ce une plaisanterie du feuilletouiste?), intitulée *Delphine convertie*; il en donne des extraits; on y faisait dire à Mme de Staël : « Je viens d'entrer dans la carrière que plusieurs femmes ont « parcourue avec succès, mais je n'ai pris pour modèles ni la « *Princesse de Clèves*, ni *Caroline*, ni *Adèle de Senanges*. » Cette brochure calomnieuse, si toutefois elle existe, où l'envie s'est gonflée jusqu'au gros livre, paraît n'être qu'un ramas de phrases disparates, pillées dans Mme de Staël, cousues ensemble et dénaturées. Mme de Genlis, revenue d'Altona pour nour prêcher la morale, faisait insérer dans *la Bibliothèque des Romans* une longue nouvelle, où, à l'aide d'explications tronquées et d'interprétations artificieuses, elle représentait Mme de Staël comme l'apologiste du suicide. Mme de Staël qui, de son côté, citait avec éloge *Mademoiselle de Clermont*, disait pour toute vengeance : « Elle m'attaque, et moi « je la loue, c'est ainsi que nos correspondances se croisent. » Mme de Genlis reprocha plus tard dans ses *Mémoires* à Mme de Staël d'être *ignorante*, de même qu'elle lui avait reproché d'être *immorale*. Mais grace lui soit faite! elle s'est repentie à la fin dans une bienveillante nouvelle, intitulée *Athénaïs*, dont nous reparlerons : une influence amie, et coutumière de tels doux miracles, l'avait touchée.

Nous demandons pardon, à propos d'une œuvre émouvante comme *Delphine*, et sans nous confiner de préférence aux scènes mélancoliques de Bellerive ou du jardin des Champs-Élysées, de rappeler ces aigres clameurs d'alors, et de soulever tant de vieille poussière. Mais il est bon, quand on veut suivre et retracer une marche triomphale, de subir aussi la foule, de montrer le char entouré et salué comme il était.

La violence appelle la répression; les amis de Mme de Staël s'indignèrent, et elle fut énergiquement défendue. Des deux articles

insérés par Ginguené dans la *Décade,* le premier commence en ces termes: « Aucun ouvrage n'a depuis long-temps occupé le public autant « que ce roman; c'est un genre de succès qu'il n'est pas indiffé- « rent d'obtenir, mais qu'on est rarement dispensé d'expier. Plu- « sieurs journalistes, dont on connaît d'avance l'opinion sur un « livre d'après le seul nom de son auteur, se sont déchaînés contre « Delphine ou plutôt contre Mme de Staël, comme des gens qui « n'ont rien à ménager.... Ils ont attaqué une femme, l'un avec « une brutalité de collége (*Ginguené paraît avoir imputé à Geoffroy, « qu'il avait sur le cœur, un des articles hostiles que nous avons men- « tionnés plus haut*), l'autre avec le persifflage d'un bel esprit de « mauvais lieu, tous avec la jactance d'une lâche sécurité. » Après de nombreuses citations relevées d'éloges, en venant à l'endroit des locutions forcées et des expressions néologiques, Ginguené remarquait judicieusement : « Ce ne sont point, à proprement par- « ler, des fautes de langue, mais des vices de langage, dont une « femme d'autant d'esprit et de vrai talent n'aurait, si elle le vou- « lait une fois, aucune peine à revenir. » Ce que Ginguené ne disait pas et ce qu'il aurait fallu opposer en réponse aux banales accusations d'impiété et d'immoralité, c'est la haute éloquence des idées religieuses qu'on trouve exprimées en maint passage de *Delphine*, comme par émulation avec les théories catholiques du *Génie du Christianisme:* ainsi la lettre de Delphine à Léonce (XIV, 3e partie), où elle le convie aux croyances de la religion naturelle et à une espérance commune d'immortalité; ainsi encore, quand M. de Lébensei (XVII, 4e partie), écrivant à Delphine, combat les idées chrétiennes de perfectionnement par la douleur, et invoque la loi de la nature comme menant l'homme au bien par l'attrait et le penchant le plus doux, Delphine ne s'avoue pas convaincue, elle ne croit pas que le système bienfaisant qu'on lui expose réponde à toutes les combinaisons réelles de la destinée, et que le bonheur et la vertu suivent un seul et même sentier sur cette terre. Ce n'est pas, sans doute, le catholicisme de Thérèse d'Ervins qui triomphe dans Delphine; la voie y est déiste, protestante, d'un protestantisme unitairien qui ne diffère guère de celui du Vicaire savoyard : mais parmi les pharisiens qui criaient alors à l'impiété, j'ai peine à en découvrir quelques-uns pour qui ces croyan-

ces, même philosophiques et naturelles, sérieusement adoptées, n'eussent pas été déjà, au prix de leur foi véritable, un gain moral et religieux immense. Quant à l'accusation faite à *Delphine* d'attenter au mariage, il m'a semblé, au contraire, que l'idée qui peut-être ressort le plus de ce livre, est le désir du bonheur dans le mariage, un sentiment profond de l'impossibilité d'être heureux ailleurs, un aveu des obstacles contre lesquels le plus souvent on se brise, malgré toutes les vertus et toutes les tendresses, dans le désaccord social des destinées. Cette idée du *bonheur dans le mariage* a toujours poursuivi Mme de Staël, comme les situations romanesques dont ils sont privés poursuivent et agitent d'autres cœurs. Dans l'*Influence des Passions* elle parle avec attendrissement, au chapitre *de l'Amour*, des deux vieux époux, encore amans, qu'elle avait rencontrés en Angleterre. Dans le livre *de la Littérature*, avec quelle complaisance elle a cité les beaux vers qui terminent le premier chant de Thompson sur le printemps, et qui célèbrent cette parfaite union, pour elle idéale et trop absente! En un chapitre de l'*Allemagne*, elle y reviendra d'un ton de moralité et comme de reconnaissance qui pénètre, lorsque surtout on rapproche cette page des circonstances secrètes qui l'inspirent. Dans *Delphine*, le tableau heureux de la famille Belmont ne représente pas autre chose que cet éden domestique toujours envié par elle, du sein des orages. M. Necker, en son *Cours de Morale religieuse*, aime aussi à traiter ce sujet du bonheur garanti par la sainteté des liens. Mme de Staël, en revenant si fréquemment sur ce *rêve*, n'avait pas à en aller chercher bien loin des images. Son ame, en sortant d'elle-même, avait tout auprès de quoi se poser; à défaut de son propre bonheur, elle se rappelait celui de sa mère, elle projetait et pressentait celui de sa fille.

Qu'après tout, et nonobstant toute justification, *Delphine* soit une lecture troublante, il faut bien le reconnaître; mais ce trouble, dont nous ne conseillerions pas l'épreuve à la parfaite innocence, n'est souvent qu'un réveil salutaire du sentiment, chez les ames que les soins réels et le désenchantement aride tendraient à envahir. Heureux trouble, qui nous tente de renaître aux émotions aimantes et à la faculté de dévouement de la jeunesse!

En retour des bons procédés de la *Décade* et de l'aide qu'elle

avait trouvée chez les écrivains, littérateurs ou philosophes, de cette école, Mme de Staël a toujours bien parlé d'eux en ses écrits. A part Chénier, sur le compte duquel elle s'est montrée un peu sévère dans ses *Considérations,* elle n'a jamais mentionné aucun des noms de ce groupe littéraire et philosophique qu'honorablement et comme en souvenir d'une ancienne alliance. Mais son exil à la fin de 1803, ses voyages, son existence de suzeraine à Coppet, ses relations germaniques, aristocratiques, moins contrebalancées, tout la jeta dès-lors dans une autre sphère, et dissipa vite en elle cette inspiration de l'an III, que nous avons essayé de ressaisir. Forcée de quitter Paris, elle se dirigea aussitôt vers l'Allemagne, s'exerça à lire, à entendre l'allemand, visita Weimar et Berlin, connut Goëthe et les princes de Prusse. Elle amassait les premiers matériaux de l'ouvrage, qu'un second voyage en 1807 et 1808 la mit à même de compléter. Se lancer ainsi du premier bond au-delà du Rhin, c'était rompre brusquement d'une part avec Bonaparte irrité, c'était rompre aussi avec les habitudes de la philosophie du XVIIIe siècle, qu'elle venait en apparence d'épouser par un choix d'éclat. Ainsi ces grands esprits se comportent. Ils sont déjà à l'autre pôle quand on les croit encore tout à l'opposite. Comme les rapides et infatigables généraux, ils allument des feux sur les hauteurs, et on les suppose campés derrière, quand ils sont déjà à bien des lieues de marche et qu'ils vous prennent par les flancs. La mort de son père ramena subitement Mme de Staël à Coppet. Après le premier deuil des funérailles et la publication des manuscrits de M. Necker, elle repartit en 1804 pour visiter l'Italie. L'amour de la nature et des beaux-arts se déclara en elle sous ce soleil nouveau. Delphine confesse quelque part qu'elle aime peu la peinture, et, quand elle se promène dans les jardins, elle est bien plus occupée des urnes et des tombeaux que de la nature elle-même. Mais cette vapeur d'automne, qui enveloppait l'horizon de Bellerive, s'évanouit à la clarté des horizons romains; tous les dons, toutes les muses qui vont faire cortége à Corinne, se hâtent d'éclore.

Revenue à Coppet en 1805, et s'occupant d'écrire son roman-poème, Mme de Staël ne put demeurer plus long-temps à distance de ce centre unique de Paris où elle avait brillé, et en vue duquel elle aspirait à la gloire. C'est alors que se manifeste en elle cette

inquiétude croissante, ce *mal de la capitale*, qui ôte sans doute un peu à la dignité de son exil, mais qui trahit du moins la sincérité passionnée de tous ses mouvemens. Un ordre de police la rejetait à quarante lieues de Paris. Instinctivement, opiniâtrément, comme le noble coursier au piquet qui tend en tout sens son attache, comme la mouche abusée qui se brise sans cesse à tous les points de la vitre en bourdonnant, elle arrivait à cette fatale limite, à Auxerre, à Châlons, à Blois, à Saumur. Sur cette circonférence qu'elle décrit et qu'elle essaie d'entamer, sa marche inégale avec ses amis devient une stratégie savante ; c'est comme une partie d'échecs qu'elle joue contre Bonaparte et Fouché, représentés par quelque préfet plus ou moins rigoriste. Quand elle peut s'établir à Rouen, la voilà, dans le premier instant, qui triomphe, car elle a gagné quelques lieues sur le rayon géométrique. Mais ces villes de province offraient peu de ressources à un esprit si actif, si jaloux de l'accent et des paroles de la pure Athènes. Le mépris des petitesses et du médiocre en tout genre la prenait à la gorge, la suffoquait; elle vérifiait et commentait à satiété la jolie pièce de Picard. L'étonnante conversation de Benjamin Constant conjurait à grand'peine cette vapeur : « Le pauvre « Schlegel, disait-elle, se meurt d'ennui; B. Constant se tire mieux « d'affaire avec les bêtes. » Voyageant plus tard, en 1808, en Allemagne, elle disait : « Tout ce que je vois ici est meilleur, plus « instruit, plus éclairé peut-être que la France, mais un petit mor- « ceau de France ferait bien mieux mon affaire. » Deux ans auparavant, en France, en province, elle ne disait pas cela, ou elle le disait alors de Paris, qui seul existait pour elle. Enfin, grace à la tolérance de Fouché, qui avait pour principe de faire le moins de mal possible quand c'était inutile, il y eut moyen de s'établir à dix-huit lieues de Paris (quelle conquête!), à Acosta, terre de M. de Castellane : elle surveillait de là l'impression de *Corinne*. — « Oh! le ruisseau de la rue du Bac (1)! s'écriait-elle quand on lui « montrait le miroir du Léman. » A Acosta comme à Coppet, elle disait ainsi; elle tendait plus que jamais les mains vers cette rive si prochaine. L'année 1806 lui sembla trop longue pour que son imagination tînt à un pareil supplice, et elle arriva à Paris un soir,

(1) Mme de Staël demeurait, avant son exil, rue de Grenelle-Saint-Germain, près de la rue du Bac.

n'amenant ou ne prévenant qu'un très petit nombre d'amis. Elle se promenait chaque soir et une partie de la nuit à la clarté de la lune, n'osant sortir de jour. Mais il lui prit, durant cette aventureuse incursion, une envie violente qui la caractérise, un caprice, par souvenir, de voir une grande dame, ancienne amie de son père, Mme de Tessé, celle même qui disait : « Si j'étais reine, j'ordonne-« rais à Mme de Staël de me parler toujours. » Cette dame, pourtant, alors fort âgée, s'effraya à l'idée de recevoir Mme de Staël proscrite, et il résulta de la démarche une série d'indiscrétions qui firent que Fouché fut averti. Il fallut vite partir, et ne plus se risquer désormais à ces promenades, au clair de la lune, le long des quais, du ruisseau favori, et autour de cette place Louis XV si familière à Delphine. Bientôt la publication de *Corinne* vint confirmer et redoubler pour Mme de Staël la rigueur du premier exil; nous la trouvons rejetée à Coppet, où, après tout, elle nous apparaît dans sa vraie dignité, au centre de sa cour majestueuse.

Ce que le séjour de Ferney fut pour Voltaire, celui de Coppet l'est pour Mme de Staël, mais avec bien plus d'auréole poétique, ce nous semble, et de grandiose existence. Tous deux ils règnent dans leur exil. Mais l'un dans sa plaine, du fond de son château assez mince, en vue de ses jardins taillés et peu ombragés, détruit et raille. L'influence de Coppet (*Tancrède* à part et Aménaïde qu'on y adore) est toute contraire; c'est celle de Jean-Jacques continuée, ennoblie, qui s'installe et règne tout près des mêmes lieux que sa rivale. Coppet contrebalance Ferney et le détrône à demi. Nous tous du jeune siècle, nous jugeons Ferney en descendant de Coppet. La beauté du site, les bois qui l'ombragent, le sexe du poète, l'enthousiasme qu'on y respire, l'élégance de la compagnie, la gloire des noms, les promenades du lac, les matinées du parc, les mystères et les orages inévitables qu'on suppose, tout contribue à enchanter pour nous l'image de ce séjour. Coppet, c'est l'Élysée que tous les cœurs, enfans de Jean-Jacques, eussent naturellement prêté à la châtelaine de leurs rêves. Mme de Genlis, revenue de ses premiers torts et les voulant réparer, a essayé de peindre, dans une nouvelle intitulée *Athénaïs* ou *le château de Coppet en* 1807 (1),

(1) Imprimerie de Jules Didot, 1832.

les habitudes et quelques complications délicates de cette vie que de loin nous nous figurons à travers un charme. Mais on ne doit pas chercher une peinture fidèle dans cette production, d'ailleurs agréable. Les dates y sont confuses, les personnages groupés, les rôles arrangés. M. de Schlegel y devient un grotesque, sacrifié sans goût et sans mesure. Le tout enfin se présente sous un faux jour romanesque, qui altère, à nos yeux, la vraie poésie autant que la réalité. Pour moi, j'aimerais mieux quelques détails précis, sur lesquels ensuite l'imagination de ceux qui n'ont pas vu se plairait à rêver ce qui a dû être. La vie de Coppet était une vie de château. Il y avait souvent jusqu'à trente personnes, étrangers et amis; les plus habituels étaient Benjamin Constant, M. Aug. Will. de Schlegel, M. de Sabran, M. de Sismondi, M. Bonstetten, les barons de Voght, de Balk, etc.; chaque année y ramenait une ou plusieurs fois M. Mathieu de Montmorency, M. Prosper de Barante, le prince Auguste de Prusse, la beauté célèbre tout à l'heure désignée par Mme de Genlis sous le nom d'*Athénaïs*, une foule de personnes du monde, des connaissances d'Allemagne ou de Genève. Les conversations philosophiques, littéraires, toujours piquantes ou élevées, s'engageaient déjà vers onze heures du matin, à la réunion du déjeuner; on les reprenait au dîner, dans l'intervalle du dîner au souper, lequel avait lieu à 11 heures du soir, et encore au-delà souvent jusqu'après minuit. Benjamin Constant et Mme de Staël y tenaient surtout le dez. C'est là que Benjamin Constant, que nous, plus jeunes, n'avons guère vu que blasé, sortant de sa raillerie trop invétérée par un enthousiasme un peu factice, causeur toujours prodigieusement spirituel, mais chez qui l'esprit, à la fin, avait hérité de toutes les autres facultés et passions plus puissantes (1), c'est là qu'il se montrait avec feu et naturellement ce que Mme de Staël le proclamait sans prévention, *le premier esprit du monde :* il était certes le plus grand des hommes distingués. Leurs esprits du moins, à tous les deux, se convenaient toujours; ils étaient sûrs de s'entendre par là. Rien, au dire des témoins, n'était éblouissant et supérieur comme leur conversation engagée dans ce cercle choisi,

(1) Dans cette disposition d'esprit plus fine et railleuse qu'on n'aimerait, furent écrites par lui quelques pages qu'on trouvera au *Livre des Cent-et-Un*, tom. VII.

eux deux tenant la raquette magique du discours, et se renvoyant, durant des heures, sans manquer jamais, le volant de mille pensées entrecroisées. Mais il ne faudrait pas croire qu'on fût là de tout point sentimental ou solennel; on y était souvent simplement gai; Corinne avait des jours d'abandon où elle se rapprochait de la signora *Fantastici*. On jouait souvent à Coppet des tragédies, des drames, ou les pièces chevaleresques de Voltaire, *Zaïre, Tancrède* si préféré de Mme de Staël, ou des pièces composées exprès par elle ou par ses amis. Ces dernières s'imprimaient quelquefois à Paris, pour qu'on pût ensuite apprendre plus commodément les rôles; l'intérêt qu'on mettait à ces envois était vif, et quand on avisait à de graves corrections dans l'intervalle, vite on expédiait un courrier, et, en certaines circonstances, un second, pour rattraper ou modifier la correction déjà en route. La poésie européenne assistait à Coppet dans la personne de plusieurs représentans célèbres. Zacharias Werner, l'un des originaux de cette cour, et dont on jouait l'*Attila* et les autres drames avec grand renfort de dames allemandes, Werner écrivait, vers ce temps (1809), au conseiller Schneffer (nous atténuons pourtant deux ou trois traits, auxquels l'imagination, malgré lui sensuelle et voluptueuse, du mystique poète, s'est trop complue) : « Mme de Staël est une reine, et tous les hommes d'intelligence qui « vivent dans son cercle ne peuvent en sortir, car elle les y retient « par une sorte de magie. Tous ces hommes-là ne sont pas, comme « on le croit follement en Allemagne, occupés à la former; au con- « traire, ils reçoivent d'elle l'éducation sociale. Elle possède « d'une manière admirable le secret d'allier les élémens les plus « disparates, et tous ceux qui l'approchent ont beau être divisés « d'opinions, ils sont tous d'accord pour adorer cette idole. Mme de « Staël est d'une taille moyenne, et son corps, sans avoir une élé- « gance de nymphe, a la noblesse des proportions... Elle est forte, « brunette, et son visage n'est pas, à la lettre, très beau. Mais on « oublie tout, dès que l'on voit ses yeux superbes, dans lesquels « une grande ame divine, non-seulement étincelle, mais jette feu et « flamme. Et si elle laisse parler complètement son cœur, comme « cela arrive si souvent, on voit comme ce cœur élevé déverse en- « core tout ce qu'il y a de vaste et de profond dans son esprit, et « alors il faut l'adorer comme mes amis A.-G. Schlegel et Benjamin

« Constant, etc. » Il n'est pas inutile de se figurer l'auteur galant de cette peinture, Werner, bizarre de mise et volontiers barbouillé de tabac, muni qu'il était d'une tabatière énorme où il puisait à foison durant ses longues digressions érotiques et platoniques sur l'*androgyne*; sa destinée était de courir sans cesse, disait-il, après cette autre moitié de lui-même, et, d'essai en essai, de divorce en divorce, il ne désespérait pas d'arriver enfin à reconstituer son tout primitif. Le poète danois Œlenschlæger a raconté en détail une visite qu'il fit à Coppet, et il y parle du bon Werner en ce sens; nous emprunterons au récit d'Œlenschlæger quelques autres traits :

« Mme de Staël vint avec bonté au-devant de moi, et me pria de « passer quelques semaines à Coppet, tout en me plaisantant avec « grace sur mes fautes de français. Je me mis à lui parler allemand; « elle comprenait très bien cette langue, et ses deux enfans la « comprenaient et la parlaient très bien aussi. Je trouvai chez « Mme de Staël, Benjamin Constant, Auguste Schlegel, le vieux « baron Voght d'Altona, Bonstetten de Genève, le célèbre Sis- « monde de Sismondi, et le comte de Sabran, le seul de toute « cette société qui ne sût pas l'allemand... Schlegel était poli à « mon égard, mais froid... Mme de Staël n'était pas jolie, mais il « y avait dans l'éclair de ses yeux noirs un charme irrésistible; et « elle possédait au plus haut degré le don de subjuguer les carac- « tères opiniâtres, et de rapprocher par son amabilité des hommes « tout-à-fait antipathiques. Elle avait la voix forte, le visage un « peu mâle, mais l'ame tendre et délicate... Elle écrivait alors son « livre sur l'Allemagne et nous en lisait chaque jour une partie. « On l'a accusée de n'avoir pas étudié elle-même les livres dont « elle parle dans cet ouvrage, et de s'être complètement soumise « au jugement de Schlegel. C'est faux. Elle lisait l'allemand avec « la plus grande facilité. Schlegel avait bien quelque influence « sur elle, mais très souvent elle différait d'opinion avec lui, et « elle lui reprochait sa partialité... Schlegel, pour l'érudition « et pour l'esprit duquel j'ai un grand respect, était, en effet, « imbu de partialité. Il plaçait Calderon au-dessus de Shakspeare; « il blâmait sévèrement Luther et Herder. Il était, comme son « frère, infatué d'aristocratie... Si l'on ajoute à toutes les qualités « de Mme de Staël, qu'elle était riche, généreuse, on ne s'étonnera

« pas qu'elle ait vécu dans son château enchanté, comme une reine, « comme une fée, et sa baguette magique était peut-être cette petite « branche d'arbre qu'un domestique devait déposer chaque jour « sur la table, à côté de son couvert, et qu'elle agitait pendant la « conversation. » A défaut du rameau de feuillage, du gui sacré, c'était l'éventail, ou le couteau d'ivoire ou d'argent, ou simplement un petit étendard de papier qu'agitait sa main, cette main inquiète du sceptre. Quant au portrait de Mme de Staël, on voit combien tous ceux qui le crayonnent s'accordent dans les traits principaux, depuis M. de Guibert jusqu'à Œlenschlæger et Werner. Deux fidèles et véritables portraits par le pinceau dispenseraient, d'ailleurs, de toutes ces esquisses littéraires : le portrait, peint par Mme Lebrun (1807), qui nous rend Mme de Staël en Corinne, nue tête, la chevelure frisée, une lyre à la main, et le portrait à turban par Gérard, composé depuis la mort, mais d'après un parfait souvenir. En réunissant quelques ébauches de diverses plumes contemporaines, nous croyons pourtant n'avoir pas fait inutilement : on n'est jamais las de ces nombreuses concordances, à l'égard des personnes chéries, admirées et disparues.

La poésie anglaise qui, durant la guerre du continent, n'avait pu assister à ce congrès permanent de la pensée dont Coppet fut le séjour, y parut en 1816, représentée par Lewis et par Byron. Ce dernier, dans ses mémoires, a parlé de Mme de Staël d'une manière affectueuse et admirative, malgré quelques légèretés de ton pour l'*oracle*. Il convient, tout blasé qu'il est, qu'elle a fait de Coppet le lieu le plus agréable de la terre par la société qu'elle y reçoit et que ses talens y animent. De son côté, elle le jugeait l'homme *le plus séduisant* de l'Angleterre, ajoutant toutefois : « Je « lui crois juste assez de sensibilité pour abîmer le bonheur d'une « femme. »

Mais ce qu'on ne peut exprimer de Coppet, aux années les plus brillantes, ce que vous voudriez maintenant en ressaisir, ô vous tous, cœurs adolescens ou désabusés, rebelles au présent, passionnés du moins des souvenirs, avides d'un idéal que vous n'espérez plus pour vous, — ô vous tous qui êtes encore, on l'a dit justement, ce qu'il y a de plus beau sur la terre après le génie, puisque vous avez puissance de l'admirer avec pleurs et de le sentir, c'est le secret et l'entrecroisement des pensées de ces hôtes sous ces

ombrages; ce sont les entretiens du milieu du jour le long des belles eaux voilées de verdure. Un hôte habituel de Coppet, qu'interrogeait en ce sens ma curiosité émue (il n'est pas de ceux que j'ai nommés plus haut), me disait : « J'étais sorti un matin du château pour prendre le frais; je m'étais couché dans l'herbe épaisse, près d'une nappe d'eau, à un endroit du parc très écarté, et je regardais le ciel en rêvant. Tout d'un coup j'entendis deux voix; la conversation était animée, secrète, et se rapprochait. Je voulais faire du bruit pour avertir que j'étais là; mais j'hésitai, jusqu'à ce que, l'entretien continuant et s'établissant à quelques pas de moi, il fut trop tard pour interrompre, et il me fallut tout écouter, reproches, explications, promesses, sans me montrer, sans oser reprendre haleine. » — « Heureux homme! lui dis-je; et quelles étaient ces deux voix? Et qu'avez-vous entendu? » — Puis, comme le délicat scrupule du promeneur ne me répondait qu'à demi, je me gardai d'insister. Laissons au roman, à la poésie de nos neveux, le frais coloris de ces mystères; nous en sommes trop voisins encore. Laissons le temps s'écouler, l'auréole se former de plus en plus sur ces collines, les cimes, de plus en plus touffues, murmurer confusément les voix du passé, et l'imagination lointaine embellir un jour, à souhait, les troubles, les déchiremens des ames, en ces édens de la gloire.

Corinne parut en 1807. Le succès fut instantané, universel; mais ce n'est pas dans la presse que nous devons en chercher les témoignages. La liberté critique, même littéraire, n'existait plus. Mme de Staël ne pouvait, vers ces années, faire insérer au *Mercure* une spirituelle, mais simple analyse, du remarquable essai de M. de Barante sur le XVIIIe siècle. On était, quand parut *Corinne*, à la veille et sous la menace de cette censure absolue. Le mécontentement du souverain contre l'ouvrage, probablement parce que cet enthousiasme idéal n'était pas quelque chose qui allât à son but, suffit à paralyser les éloges imprimés. M. de Feletz, dans les *Débats*, continua sa chicane méticuleuse et chichement polie; M. Boutard loua et réserva judicieusement les opinions relatives aux beaux-arts. Un M. C. (dont j'ignore le nom) fit dans le *Mercure* un article sans malveillance, mais sans valeur. Eh! qu'importe dorénavant à Mme de Staël cette critique à la suite? Avec *Corinne* elle est décidément entrée dans la gloire et dans l'empire. Il y a un moment

décisif pour les génies, où ils s'établissent tellement, que désormais les éloges qu'on en peut faire n'intéressent plus que la vanité et l'honneur de ceux qui les font. On leur est redevable d'avoir à les louer; leur nom devient une illustration dans le discours; c'est comme un vase d'or qu'on emprunte et dont notre logis se pare. Ainsi pour Mme de Staël à dater de *Corinne*. L'Europe entière la couronna sous ce nom. *Corinne* est bien l'image de l'indépendance souveraine du génie, même au temps de l'oppression la plus entière, *Corinne* qui se fait couronner à Rome, dans ce Capitole de la Ville éternelle, où le conquérant qui l'exile ne mettra pas le pied. Mme Necker de Saussure (*Notice*), Benjamin Constant (*Mélanges*), M.-J. Chénier (*Tableau de la littérature*), ont analysé et apprécié l'ouvrage, de manière à abréger notre tâche après eux : « Corinne, « dit Chénier, c'est Delphine encore, mais perfectionnée, mais in- « dépendante, laissant à ses facultés un plein essor, et toujours « doublement inspirée par le talent et par l'amour. » Oui, mais la gloire elle-même pour Corinne n'est qu'une distraction éclatante, une plus vaste occasion de conquérir les cœurs : « En cherchant la « gloire, dit-elle à Oswald, j'ai toujours espéré qu'elle me ferait « aimer. » Le fond du livre nous montre cette lutte des puissances noblement ambitieuses ou sentimentales et du bonheur domestique, pensée perpétuelle de Mme de Staël. Corinne a beau resplendir par instans comme la prêtresse d'Apollon, elle a beau être dans les rapports habituels de la vie la plus simple des femmes, une femme gaie, mobile, ouverte à mille attraits, capable sans effort du plus gracieux abandon; malgré toutes ces ressources du dehors et de l'intérieur, elle n'échappera point à elle-même. Du moment qu'elle se sent saisie par la passion, *par cette griffe de vautour sous laquelle le bonheur et l'indépendance succombent*, j'aime son impuissance à se consoler, j'aime son sentiment plus fort que son génie, son invocation fréquente à la sainteté et à la durée des liens qui seuls empêchent les brusques déchiremens, et l'entendre, à l'heure de mourir, avouer en son chant du cygne : « De toutes les facultés de « l'ame que je tiens de la nature, celle de souffrir est la seule que « j'aie exercée tout entière. » Ce côté prolongé de Delphine à travers Corinne me séduit principalement et m'attache dans la lecture; l'admirable cadre qui environne de toutes parts les situations d'une

ame ardente et mobile y ajoute par sa sévérité. Ces noms d'amans, non pas gravés, cette fois, sur les écorces de quelque hêtre, mais inscrits aux parois des ruines éternelles, s'associent à la grave histoire, et deviennent une partie vivante de son immortalité. La passion divine d'un être, qu'on ne peut croire imaginaire, introduit, le long des cirques antiques, une victime de plus, qu'on n'oubliera jamais; le génie, qui l'a tirée de son sein, est un vainqueur de plus, et non pas le moindre, dans cette cité de tous les vainqueurs.

Ce n'est point à propos de *Corinne* qu'il y a lieu de reprocher à Mme de Staël un manque de consistance et de fermeté dans le style, et quelque chose de trop couru dans la distribution des pensées. Elle est tout-à-fait sortie, pour l'exécution de cette œuvre, de la conversation spirituelle, de l'improvisation écrite, comme elle faisait quelquefois (*stans pede in uno*) debout, et appuyée à l'angle d'une cheminée. S'il y a encore des imperfections de style, ce n'est que par rares accidens; j'ai vu notés au crayon, dans un exemplaire de *Corinne*, une quantité prodigieuse de *mais*, qui donnent en effet de la monotonie aux premières pages. Toutefois, un soin attentif préside au détail de ce monument; l'écrivain est arrivé à l'art, à la majesté soutenue, au nombre.

Le livre de l'*Allemagne*, qui n'a paru qu'en 1813 à Londres, était à la veille d'être publié en 1810. L'impression, soumise aux censeurs impériaux, Esménard et autres, s'achevait, lorsqu'un brusque revirement de police mit les feuilles au pilon et anéantit le tout. On sait la lettre du duc de Rovigo et cette honteuse histoire. L'Allemagne ayant été de plus en plus connue, et ayant, d'ailleurs, marché depuis cette époque, le livre de Mme de Staël peut sembler aujourd'hui moins complet dans sa partie historique; l'opinion s'est montrée dans ces derniers temps plus sensible à ces défectuosités. Mais à part même l'honneur d'une initiative, dont personne autre n'était capable alors, et que Villers seul, s'il avait eu autant d'esprit en écrivant qu'en conversant, aurait pu partager avec elle, je ne crois pas qu'il y ait encore à chercher ailleurs la vive image de cette éclosion soudaine du génie allemand, le tableau de cet âge brillant et poétique, qu'on peut appeler le siècle de Goëthe; car la belle poésie allemande semble, à peu de chose près, être née et morte avec ce grand homme et n'avoir vécu qu'une vie de patriarche;

depuis, c'est déjà une décomposition et une décadence. En abordant l'Allemagne, Mme de Staël insista beaucoup aussi sur la partie philosophique, sur l'ordre de doctrines opposées à celles des idéologues français; elle se trouvait assez loin elle-même, en ces momens, de la philosophie de ses débuts. Ici se dénote chez elle, remarquons-le bien, un souci croissant de la moralité dans les écrits. Un écrit n'est suffisamment moral, à son gré, que lorsqu'il sert par quelque endroit au perfectionnement de l'ame. Dans l'admirable discours qu'elle fait tenir à Jean-Jacques par un solitaire religieux, il est posé que « le génie ne doit servir qu'à manifester la bonté « suprême de l'ame. » Elle paraît très occupée, en plus d'un passage, de combattre l'idée du suicide. « Quand on est très jeune, « dit-elle excellemment, la dégradation de l'être n'ayant en rien « commencé, le tombeau ne semble qu'une image poétique, qu'un « sommeil, environné de figures à genoux qui nous pleurent; il « n'en est plus ainsi, même dès le milieu de la vie, et l'on apprend « alors pourquoi la religion, cette science de l'ame, a mêlé l'hor- « reur du meurtre à l'attentat contre soi-même. » Mme de Staël, dans la période douloureuse où elle était alors, n'abjurait pas l'enthousiasme, et elle termine son livre en le célébrant; mais elle s'efforce de le régler en présence de Dieu. L'*Essai sur le Suicide*, qui parut en 1812 à Stockholm, était composé dès 1810, et les signes d'une révolution morale intérieure chez Mme de Staël s'y déclarent plus manifestes encore.

L'amertume que lui causa la suppression inattendue de son livre fut grande. Six années d'études et d'espérances détruites, un redoublement de persécution au moment où elle avait lieu de compter sur une trève, et d'autres circonstances contradictoires, pénibles, faisaient de sa situation, à cette époque, une crise violente, une décisive épreuve, qui l'introduisait sans retour dans ce que j'ai appelé les années sombres. Qu'elle aille, qu'elle aille! il n'y a plus désormais, malgré la gloire qui ne la quitte pas, il n'y a plus de station ni de chant au Capitole. Jusque-là les orages même avaient laissé jour pour elle à des reflets gracieux, à des attraits momentanés, et, selon sa propre expression si charmante, à quelque *air écossais* dans sa vie. Mais à partir de là tout devient plus âpre. La jeunesse d'abord, cette grande et facile consolatrice, s'enfuit.

Mme de Staël avait horreur de l'âge et de l'idée d'y arriver. Un jour qu'elle ne dissimulait pas ce sentiment devant Mme Suard, celle-ci lui disait : « Allons donc, vous prendrez votre parti, vous serez « une très aimable vieille. » Mais elle frémissait à cette pensée; le mot de jeunesse avait un charme musical à son oreille; elle se plaisait à en clore ses phrases, et ces simples mots : *Nous étions jeunes alors,* remplissaient ses yeux de larmes : « Ne-voit on pas souvent, « s'écriait-elle (*Essai sur le Suicide*), le spectacle du supplice de « Mézence, renouvelé par l'union d'une ame encore vivante et d'un « corps détruit, ennemis inséparables? Que signifie ce triste avant-« coureur dont la nature fait précéder la mort? si ce n'est l'ordre « d'exister sans bonheur et d'abdiquer chaque jour, fleur après « fleur, la couronne de la vie. » Elle se rejetait le plus long-temps possible en arrière, loin de *ces derniers jours qui répétent d'une voix si rauque les airs brillans des premiers.* Le sentiment, dont elle fut l'objet à cette époque de la part de M. Rocca, lui rendit encore un peu de l'illusion de la jeunesse; elle se laissait aller à voir dans le miroir magique de deux jeunes yeux éblouis le démenti de trop de ravages. Mais son mariage avec M. Rocca, ruiné de blessures, le culte de reconnaissance qu'elle lui voua, sa propre santé altérée, tout l'amena à de plus réguliers devoirs. L'*air écossais,* l'*air brillant* du début devint bientôt un hymne grave, sanctifiant, austère. Il fallait que la religion pénétrât désormais, non plus dans les discours seulement, mais dans la pratique suivie. Plus jeune, moins accablée, il lui avait suffi d'aller, à certaines heures de tristesse, faire visite de l'autre côté du parc au tombeau de son père, ou d'agiter avec Benjamin Constant, avec M. de Montmorency, quelque conversation mystiquement élevée. En avançant dans la vie, une fois le ressort brisé contre les souffrances positives et croissantes, quand tout manque, et se fane jour par jour, et se décolore, les inspirations passagères ne soutiennent plus; on a besoin d'une croyance plus ferme, plus continuellement présente : Mme de Staël ne la chercha qu'où elle la pouvait trouver, dans l'Évangile, au sein de la religion chrétienne. Avant la résignation complète, le plus fort de sa crise fut durant la longue année qui précéda sa fuite. L'active constance de quelques amis frappés pour elle, l'abandon, les chétives excuses, les *peurs déguisées en mal de poitrine,* de quelques

autres, l'avaient touchée au cœur et diversement contristée. Elle se voyait entourée d'une contagion de fatalité qu'elle communiquait aux êtres les plus chers; sa tête s'exaltait sur les dangers. « *Je suis* « *l'Oreste de l'exil*, s'écriait-elle au sein de l'intimité qui se dévouait » pour elle. » Et encore : « *Je suis dans mon imagination comme* « *dans la tour d'Ugolin.* » Trop à l'étroit dans Coppet et surtout dans son imagination terrible, elle voulait à toute force ressaisir l'air libre, l'espace immense. Le préfet de Genève, M. Capelle, qui avait succédé à M. de Barante père révoqué, lui insinuait d'écrire quelque chose sur le roi de Rome; un mot lui eût aplani tous les chemins, ouvert toutes les capitales; elle n'y songea pas un seul instant, et dans sa saillie toujours prompte, elle ne trouvait à souhaiter à l'enfant qu'une bonne nourrice. *Les dix Années d'Exil* peignent au naturel les vicissitudes de cette situation agitée; elle s'y représente étudiant sans cesse la carte d'Europe comme le plan d'une vaste prison d'où il s'agissait de s'évader. Tous ses vœux tendaient vers l'Angleterre, elle y dut aller par Saint-Pétersbourg.

C'est dans de telles dispositions long-temps couvées, et après cette crise résolue en une véritable maturité intérieure, que la Restauration trouva et ramena Mme de Staël. Elle avait vu Louis XVIII en Angleterre : « Nous aurons, annonçait-elle alors à un ami, un « roi très favorable à la littérature. » Elle se sentait du goût pour ce prince, dont les opinions modérées lui rappelaient quelques-unes de celles de son père. Elle s'était entièrement convertie aux idées politiques anglaises, dans cette Angleterre qui lui semblait le pays par excellence à la fois de la vie de famille et de la liberté publique. On l'en vit revenir apaisée, assagie, pleine sans doute d'impétuosité généreuse jusqu'à son dernier jour, mais fixée à des opinions semi-aristocratiques, qu'elle n'avait, de 95 à 1802, aucunement professées. Son hostilité contre l'Empire, son absence de France, sa fréquentation des souverains alliés et des sociétés étrangères, la fatigue extrême de l'ame qui rejette la pensée aux impressions moins hardies, tout contribua chez elle à cette métamorphose. Mme de Staël, en vieillissant, devait volontiers se rapprocher des idées anciennes de son père. De même qu'on a remarqué que les tempéramens, à mesure qu'on vieillit, reviennent au type primitif qu'ils marquaient dans l'enfance, se dépouillant ainsi par degrés des

formes et des variations contractées dans l'intervalle, de même que les révolutions, après leur élan, reviennent à un moindre but que celui qu'elles croyaient d'abord atteindre ou qu'elles avaient dépassé; de même nous voyons Mme de Staël, vers la fin de sa vie, se réfugier dans un système plus mixte, plus tempéré, mais pour elle presque domestique : c'était, pour la fille de M. Necker, s'en revenir simplement à Saint-Ouën que d'accepter en plein la Charte de Louis XVIII.

Les *Considérations sur la Révolution Française*, dernier ouvrage de Mme de Staël, celui qui a scellé le jugement sur elle et qui classe naturellement son nom en politique entre les noms honorés de son père et de son gendre, la donnent à connaître sous ce point de vue libéral-mitigé, anglais, et un peu *doctrinaire*, comme on dit, beaucoup mieux que nous ne pourrions faire. Aussitôt après son retour en France, elle ne tarda pas à voir se dessiner les exigences des partis, et toutes les difficultés qui compliquent les restaurations. Les ménagemens, les mesures de conciliation et de prudence, furent dès l'abord la voie indiquée, conseillée par elle. Dans son rapprochement de Mme de Duras et de M. de Châteaubriand, elle cherchait à s'entendre avec la portion éclairée, généreuse, d'un royalisme plus vif que le sien. « Mon système, disait-elle en 1816, est toujours « en opposition absolue avec celui qu'on suit, et mon affection la « plus sincère pour ceux qui le suivent. » Elle eut dès-lors à souffrir incessamment dans beaucoup de ses relations et affections privées par les divergences qui éclatèrent. Le faisceau des amitiés humaines se relâchait, se déliait autour d'elle. Jours pénibles, et qui arrivent tôt ou tard dans chaque existence, où l'on voit les êtres préférés, qu'on rassemblait avec une sorte d'art au sein d'un même amour, se rallentir, se déplaire, se rembrunir l'un après l'autre, se tacher, en quelque sorte, dans la fleur d'affection où ils brillaient d'abord! Ces déchets inévitables, qui ne s'arrêtent pas aux amitiés les plus chères, affectaient singulièrement Mme de Staël et la détachaient, sinon de la vie, du moins des vanités et des douceurs périssables. Elle avait fini par prendre moins de plaisir à écrire à M. de Montmorency, à *l'admirable ami* lui-même, à cause de ces malheureuses divergences auxquelles, lui, il tenait trop. M. de Schlegel en voulait beaucoup à cette politique envahissante, et se montrait moins

à l'aise, ou parfois amer, en ces cercles troublés qui ne lui représentaient plus la belle littérature de Coppet. Mme de Staël, sensible à ces effets, et atteinte déjà d'un mal croissant, se réfugiait ou dans la famille, ou plus haut, dans la fidélité à *Celui qui ne peut nous être infidèle.* Elle mourut, environnée pourtant de tous les noms choisis qu'on aime à marier au sien; elle mourut, en 1817, le 14 juillet, jour de liberté et de soleil, pleine de génie et de sentiment dans des organes minés avant l'âge, se faisant, l'avant-veille encore, traîner en fauteuil au jardin, et distribuant aux nobles êtres qu'elle allait quitter des fleurs de rose en souvenir et de saintes paroles.

La publication posthume des *Considérations*, qui eut lieu en 1818, fut un événement, et constitua à Mme de Staël de bruyantes et publiques funérailles. Elle y proposait à la Révolution française et à la Restauration elle-même une interprétation politique destinée à un long retentissement et à une durable influence. C'était une *Monarchie selon la Charte* à sa manière; hors de celle-là et de celle de M. de Châteaubriand, il n'y avait guère de salut possible pour la Restauration. Au contraire, la marche contenue entre ces deux limites aurait pu se prolonger indéfiniment. Chaque parti, alors dans le feu de la nouveauté, s'empressa de demander au livre des *Considérations* des armes pour son système. Les louanges furent justes, et les attaques passionnées. Benjamin Constant, dans *la Minerve,* M. de Fitz-James, dans *le Conservateur,* en parlèrent vivement, et sous des points de vue assez opposés l'un à l'autre, comme on peut croire. M. Bailleul et M. de Bonald firent à ce sujet des brochures en sens contraire; il y eut d'autres brochures encore. L'influence de pensée que par cet ouvrage Mme de Staël exerça sur le jeune parti libéral philosophique, sur celui que la nuance du *Globe* représenta plus tard, fut directe. L'influence conciliante, expansive, irrésistible, qui serait résultée de sa présence, a bien manqué, en plus d'une rencontre, au parti politique qui, pour ainsi dire, émane d'elle, et qui eût continué d'être le sien.

Mais c'est dans le domaine de l'art que son action de plus en plus, je me le figure, eût été belle, efficace, cordiale, intelligente, favorable sans relâche aux talens nouveaux, et les recherchant, les modifiant avec profit pour eux et bonheur. Parmi tous ceux qui brillent aujourd'hui, mais disséminés et sans lien, elle eût été le

lien peut-être, le foyer communicatif et réchauffant. On se fût compris les uns les autres, on se fût perfectionné à l'union de l'art et de la pensée, autour d'elle. Oh! si Mme de Staël avait vécu, admirative et sincèrement aimante qu'elle était, oh! comme elle eût recherché surtout ce talent éminent de femme, que je ne veux pas lui comparer encore! comme, à certains momens de sévérité du faux monde et des faux moralistes, le lendemain de *Lélia*, comme elle fût accourue en personne, pleine de tendre effroi et d'indulgence! Delphine, seule entre toutes les femmes du salon, alla s'asseoir à côté de Mme de R.. Au lieu des curiosités banales ou des malignes louanges, comme elle eût franchement serré sur son cœur ce génie plus artiste qu'elle, je le crois, mais moins philosophique jusqu'ici, moins sage, moins croyant, moins plein de vues sûres et politiques et rapidement sensées! comme elle lui eût fait aimer la vie, la gloire! comme elle lui eût abondamment parlé de *la clémence du ciel* et d'*une certaine beauté de l'univers, qui n'est pas là pour narguer l'homme, mais pour lui prédire de meilleurs jours!* comme elle l'eût applaudi ensuite et encouragé vers les inspirations plus sereines! O Vous, que l'opinion déjà unanime proclame la première en littérature depuis Mme de Staël, vous avez, je le sais, dans votre admiration envers elle, comme une reconnaissance profonde et tendre pour tout le bien qu'elle vous aurait voulu et qu'elle vous aurait fait! Il y aura toujours dans votre gloire un premier nœud qui vous rattache à la sienne.

SAINTE-BEUVE.

SIX MOIS

DE LA SESSION

PARLEMENTAIRE.

La chambre des députés actuelle s'est assemblée pour la première fois le 31 juillet 1834; elle a donc six mois d'existence accomplis, en y comprenant l'intervalle de l'ajournement du 16 août au 1er décembre. Cette durée est suffisante pour qu'on puisse largement apprécier l'esprit parlementaire de ses discussions, juger ses actes et son personnel, suivre enfin les nuances diverses des opinions et des partis qui, plus ou moins ouvertement, ont levé leur bannière. L'histoire commence pour la chambre de 1833 : majorité et minorité doivent porter la responsabilité de leurs votes.

Diverses questions se présentent toujours quand il s'agit d'examiner l'esprit d'une chambre et la tendance de ses opinions. 1° Sous l'empire de quelles idées les élections ont-elles été faites? 2° Quel personnel ont-elles jeté sur les bancs de la représentation nationale? 3° Quelles ont été les fautes de tactique et d'habileté que les divers partis ont à se reprocher? 4° Enfin, quels actes la chambre a-t-elle votés? quels services a-t-elle rendus au pays? quelle importance y a-t-elle conquise? Toutes questions graves et qui touchent à l'histoire parlementaire des pouvoirs.

La chambre de 1831 fut dissoute au mois de mai 1834. Les élections générales s'accomplirent le 21 juin de la même année, sur tous les points de la France. Alors la société bourgeoise venait d'être profondément agitée par des événemens dont le ministère avait assombri la physionomie déjà si triste. Le mois d'avril avait vu les scènes sanglantes de la rue Transnonain, les journées plus épouvantables encore de Lyon; cet ordre public, pour lequel tant de consciences faisaient d'innombrables sacrifices, avait été violemment compromis. La bourgeoisie, qui compose le corps électoral, s'était alarmée; elle craignait pour ses intérêts remis en question. Le ministère exploita avec une incontestable habileté cette situation des esprits.

A toutes les époques, la bourgeoisie se préoccupe de certaines idées qui l'empêchent de distinguer les vérités les plus simples. Le peuple a ses instincts du vrai; l'aristocratie, son esprit de convenance fin et délicat, qui lui tient souvent lieu d'intelligence haute et ferme dans les questions sociales; mais la classe moyenne se dessine tout d'une pièce: quand elle a peur, aucun autre sentiment ne l'atteint; quand ses intérêts sont menacés, elle jetterait au pied du pouvoir liberté, garanties; elle permet tout, elle autorise tout. Dans les journées d'avril, il eût suffi de signaler le républicanisme de quelques jeunes hommes, pour les exposer à toutes les réactions de la bourgeoisie de Paris. Ce fut sous l'impression de ces idées que les élections de 1834 s'accomplirent. On a dit que la chambre des députés n'était pas l'expression exacte de la société; ce n'est pas notre avis: selon nous, cette chambre reproduisit dans toute sa vérité l'esprit de la classe moyenne à l'époque où elle fut élue. Il y avait alors une préoccupation passagère, et le pouvoir l'exploita; rien de plus simple. La durée de nos parlemens est trop longue: dans l'espace de cinq ans, les opinions se modifient, les circonstances changent; une chambre pouvait être l'expression de la société il y a un an, elle ne l'est plus aujourd'hui. Il faut avouer que le renouvellement fractionnaire par cinquième avait des avantages; il faisait pénétrer lentement les opinions du pays dans une chambre déjà vieillie; il la rajeunissait chaque année par une masse de votes suffisans pour modifier sa majorité.

Toute chambre nouvelle est difficile à étudier, parce que ses nuances ne se sont pas encore parfaitement dessinées, parce que les opinions n'ont pas eu le temps de se grouper avec une netteté tellement constante, qu'il soit possible de les apprécier avec exactitude. Nous ne croyons pas que le ministère mixte du maréchal Gérard, sous l'empire duquel se firent les élections, pût d'avance compter sur une majorité. Ce ministère avait souvent parlé de son homogénéité; il n'était dans le fait qu'un

cabinet de coalition; le maréchal Gérard n'appartenait pas à la même école que M. Guizot, M. Thiers que M. Humann. Les sympathies du maréchal pour le tiers-parti étaient visibles. Ce même amalgame, ce même pêle-mêle se produisit dans la chambre des députés, car si le parti légitimiste avait obtenu quelques voix de plus, la gauche extrême s'était amoindrie dans une proportion plus grande encore. Le parti doctrinaire, rajeuni par les élections, avait formé un noyau compacte, une opinion unie par une communauté de principes et de doctrines. La coterie qui s'appelait tiers-parti avait aussi gagné bon nombre de voix; puis restait une grande masse flottante, de ces votes que tout pouvoir peut acquérir, soit par la satisfaction donnée à des intérêts individuels, soit par quelques concessions de principes faites avec habileté.

Dans son esprit primitif, la chambre n'était pas complètement ministérielle. Le cabinet n'avait point, il est vrai, à craindre les légitimistes, ni l'extrême gauche; mais il avait devant lui le tiers-parti, qui, par son activité incessante, par les intimités qu'il avait jusque dans le sein du conseil, au moyen du maréchal Gérard, se rendait redoutable à un ministère qui ne le faisait point entrer dans ses élémens. Le tiers-parti était un véritable embarras pour le cabinet; il le menaçait à chaque question, parce que les opinions dynastiques de ce tiers-parti plaisaient à ces députés de *province*, *indépendans gentlemen*, comme les appelait Pitt dans le parlement anglais, unités honorables qui, sans prendre la livrée ministérielle, voulaient toutefois servir le pouvoir. Tant que le ministère ne l'aurait point usé, ce tiers-parti pouvait donner ou refuser la majorité, et dès-lors il était plus fort que le pouvoir même.

C'est pour essayer d'une situation toute nouvelle que le ministère convoqua cette première session, qui se résuma en une nomination à la présidence, une vérification de pouvoirs, et une adresse. Le cabinet disait : « Il est essentiel de tâter et d'assouplir la chambre de 1834; il faut voir où est la majorité, et si nous pouvons marcher avec elle. » La chambre se dessina dans la courte session du mois d'août. Le ministère n'osa point tout d'abord heurter M. Dupin; ne pouvant l'empêcher d'arriver à la présidence, il le seconda d'une fraction de ses votes, car beaucoup de récalcitrans dans le camp ministériel ne voulurent point faire cette concession au tiers-parti. M. Dupin fut élu. Le ministère put s'apercevoir, dans quelques vérifications de pouvoirs, que le tiers-parti gagnait de l'ascendant, et ce progrès se développa plus nettement encore dans la grande querelle de l'adresse.

Il n'y avait plus ici le moindre doute; la rédaction de l'adresse était amère pour le cabinet; elle blâmait son régime financier, son système po-

litique, l'administration publique tout entière. Et d'où venait ce coup? du tiers-parti, armé de la puissance qu'il avait prise sur certaines fractions des centres. C'est un fait dont l'histoire parlementaire offre plus d'un exemple, que cette adhésion des centres à une opinion qui a des chances d'avènement au pouvoir; et cela explique bien des changemens qui depuis se sont opérés. Le parti Dupin était alors grandi de toute la force que donne l'espérance d'un ministère prochain; l'opinion Dupin est aujourd'hui descendue de tout le désappointement qu'apporte un ministère manqué. La réponse du roi à l'adresse fut l'expression des inquiétudes et du mécontentement du cabinet à l'égard du tiers-parti; les ministres ne se prononcèrent sur rien, et bientôt la prorogation du parlement jusqu'au mois de décembre suspendit la lutte qui s'était engagée face à face entre le tiers-parti et le ministère.

La crise devait néanmoins éclater; tout le monde n'était pas franc dans le conseil. Les ministres n'avaient ni les mêmes amitiés, ni les mêmes sentimens; le maréchal Gérard conservait ses rapports avec le tiers-parti; M. Thiers n'avait aucune affection pour les doctrinaires. Or, au premier accident, à la première question un peu grave, le cabinet devait se dissoudre, et le maréchal Gérard allait devenir le pivot d'une combinaison qui aurait reposé sur l'adresse. Cette adresse était exploitée par l'opinion Dupin; c'était le programme dont on se servait pour ébranler un cabinet si peu homogène. Sur ces entrefaites survint la question de l'amnistie; si celle-là n'avait pas été agitée, d'autres seraient venues, car il fallait une solution à cette crise. Le maréchal Gérard donna sa démission, et nous avons raconté autre part toutes les petites intrigues qui préparèrent la combinaison Bassano (1). Le ministère abandonnait ainsi le pouvoir au tiers-parti, aux principes de l'adresse, à la combinaison Dupin; mais avec une habileté remarquable, il saisissait un moment où le tiers-parti n'était prêt à rien, où il n'avait ni ses hommes de résolution, ni ses caractères d'élite. Il le jeta dans une situation embarrassante; il lui laissa un pouvoir affaibli, aux prises avec les prétentions du roi, avec les amitiés du château; sauf deux ou trois noms, on réunit des hommes inconnus; on leur donna pour guide un vieillard que l'empire avait usé; et pour couronner l'œuvre, M. Dupin, chef de file du tiers-parti, n'osa point avouer ce ministère, en se plaçant nettement à la tête d'un des grands départemens politiques.

L'histoire ministérielle des dix jours du cabinet Bassano imprima un ridicule indélébile sur le tiers-parti. M. Dupin eut beau se défendre de toute participation directe à une administration qu'il avait lui-même im-

(1) Voyez la *Crise ministérielle*, nos de novembre 1834.

diquée au roi; son crédit en reçut une rude atteinte; la chambre comprit que son président ne dirigeait pas un parti organisé, professant hautement une théorie gouvernementale, mais une coterie d'hommes qui n'osaient ni prendre le pouvoir, ni le soutenir. Dès ce moment, un grand nombre de ces unités honorables des centres dont nous avons parlé plus haut, qui, à l'origine, avaient secondé le parti Dupin, s'en séparèrent; presque toutes passèrent au camp ministériel, et pour constater ce résultat, l'ancien cabinet, qui s'était reconstitué sous la présidence du maréchal Mortier, avança la convocation de la chambre, qui fut fixée au 1er décembre. Alors la querelle s'engagea encore nettement. L'adresse restait comme une arme au tiers-parti, c'était le programme sur lequel il s'appuyait pour défendre ses prétentions et faire parade de ses forces. Le ministère demanda hautement que cette adresse fût interprétée, que la chambre déclarât si elle adhérait au système du cabinet, ou si elle le blâmait; après quelques explications obscures, un vote de confiance fut donné au ministère. La même majorité qui avait voté l'adresse donna ses suffrages dans un sens opposé; on cria à la contradiction, et pourtant ce vote est facile à expliquer. Avant novembre, le tiers-parti était une espérance; dès-lors il n'était plus qu'une puissance déchue. Les votes flottans étaient allés se grouper là où ils avaient trouvé des doctrines et un abri. C'est la conséquence de toute position nette en face d'un parti qui n'ose se dessiner. Les doctrinaires marchaient haut à la victoire; ils devaient l'obtenir.

On a parlé souvent de corruption, de ces transactions secrètes qu'emploient les gouvernemens pour entraîner les majorités à leur aide; on a dit que la chambre actuelle était corrompue. Nous ne partageons pas cette opinion; la chambre est seulement préoccupée, c'est-à-dire qu'elle est sous l'empire de fausses idées, de craintes exagérées, sous l'empire d'une ignorance complète des affaires d'administration surtout; et c'est là un mal plus grand peut-être, car, avec la corruption intelligente, il y a des ressources; il n'y en a pas avec la peur. La majorité a étouffé tous ces instincts qui, dans l'esprit de l'homme, lui font discerner le juste de l'injuste, le droit d'avec ce qui ne l'est pas; elle se dit : « Il y a une minorité de républicains; il faut nous défendre contre elle, c'est de là que peut venir le danger. Nous avons subi des émeutes, nous craignons le désordre; donc toutes les lois sévères sont bonnes, il faut aider le gouvernement de toutes les manières; on ne peut rien lui refuser sans menacer la sécurité publique. » Dès-lors, la majorité se passionna contre ses adversaires; au besoin, elle les proscrirait. Des préoccupations à peu près semblables dominèrent la majorité de M. de Villèle. Cette majorité des 500

ne fut guère plus corrompue que la chambre actuelle ; mais elle eut aussi ses craintes et son ignorance des faits; elle voulut rétablir la religion, le vieil ordre social, comme la chambre de 1835 veut rétablir le culte dynastique et un ordre matériel que personne ne veut plus troubler. Il y a une parfaite similitude entre la majorité de 1823 et celle de 1835. Il ne faut pas croire que M. de Villèle fût le maître de ces 300 voix. Il en disposait pour ses lois de finances, pour ses indemnités; mais qu'il eût présenté un projet contre les principes de cette majorité, vous l'eussiez vue se prononcer vivement contre le président du conseil. Ce que les 300 faisaient par amour du clocher et du château, la *majorité Fulchiron* le ferait en haine du mouvement et de la république.

A compter du jour où l'adresse fut interprétée dans le sens du cabinet, on peut dire que la chambre se dessina ministérielle. S'il y eut quelquefois hésitation dans ses membres, c'est que le cabinet lui-même n'était pas parfaitement d'accord; l'anarchie qui était dans le ministère se faisait également sentir dans la chambre; l'unité du cabinet était nécessaire pour amener l'unité de la majorité parlementaire.

Un des caractères saillans de cette chambre, c'est une sorte de honte de s'avouer ce qu'elle est réellement, c'est-à-dire ministérielle; elle a toujours conservé certains faux-semblans d'indépendance. Dans les questions décisives, véritablement parlementaires, jamais son vote ne faillit au ministère, tandis que, dans les questions de détail, elle se montrait raisonneuse, récalcitrante, toujours disposée à inquiéter partiellement le pouvoir, qu'elle servait de toutes ses forces dans l'ensemble de son système.

Cette allure indécise tenait à l'influence expirante du tiers-parti; comme il n'espérait plus triompher dans les grandes questions politiques, il s'essayait dans les incidens; il avait perdu sa cause dans l'interprétation de l'adresse, il choisit un autre terrain pour engager son débat avec le pouvoir qui lui échappait. Cette tactique lui réussit quelquefois; il y eut des scrupules dans certaines consciences, et de là quelques-uns de ces votes qui, sans ébranler le ministère, lui faisaient douter de sa majorité.

D'ailleurs le cabinet du duc de Trévise lui-même n'était point définitif et en complète harmonie; sous main, chacun de ses membres arrangeait ses petites affaires, préparait sa combinaison. Le tiers-parti, toujours sous le patronage du maréchal Gérard, cherchait à pousser M. Thiers dans une combinaison qui exclurait M. Guizot; M. Guizot, qui sentait l'importance de réduire M. Thiers à un rôle secondaire, appuyait la présidence de M. de Broglie. La démission du maréchal Mortier amena une nouvelle

dissolution du cabinet, et nous avons aussi raconté les particularités de cette nouvelle crise ministérielle.

Quelle fut ici la position de la chambre? quel rôle jouèrent les différens partis dans le mouvement ministériel qui pouvait porter les uns ou les autres aux affaires? La place étant vacante, naturellement toutes les ambitions s'ameutèrent pour remplacer le ministère qui tombait; il n'y avait de chances possibles que pour les chefs parlementaires qui restaient dans les conditions dynastiques; ainsi la ligne ne pouvait s'étendre au-delà de MM. Odilon Barrot et Mauguin. On se rappelle que M. Molé et le duc de Dalmatie furent tour à tour chargés de la composition du cabinet; la pensée de M. Molé était qu'il fallait chercher des combinaisons gouvernementales avec les élémens de la majorité telle qu'elle existait, en y adjoignant quelques hommes d'importance de la chambre, tels que MM. Bérenger, Passy, expression de principes flottans, sorte d'opinion Stanley dans le parlement. A l'aide de cet appui et d'une ordonnance d'amnistie, M. Molé croyait pouvoir reconstituer une puissante majorité favorable au système de résistance intelligente contre l'action exagérée des idées révolutionnaires. Le parti Dupin s'était trop complètement compromis dans les journées de novembre pour que M. Molé mît une grande importance à obtenir son appui. Cette combinaison échoua. Le duc de Dalmatie, qui voulait également faire son cabinet, procéda sur des bases plus larges. Personnellement odieux à la majorité ministérielle, aux doctrinaires surtout, il vit bien, en profond tacticien, qu'il fallait changer le front de bataille; il fit des propositions à M. Dupin, s'entendit avec le tiers-parti, et fut au moment de former un ministère. Mais des obstacles d'intérieur imprévus l'empêchèrent d'arriver à un résultat définitif, et l'on a vu que sa mission, loin d'aboutir à une formation de cabinet, se résuma en un brocantage de tableaux.

Dans cette situation, il fut facile aux doctrinaires, noyau parfaitement uni, de reprendre la haute main dans les affaires; ils entraînèrent M. Thiers; et ainsi complètement séparés de tout élément étranger, ils laissèrent au maréchal Gérard la petite vanité des éloges de journaux, à M. Dupin les petits sarcasmes parlementaires, et s'établirent dans le cabinet avec la ferme volonté de s'y maintenir ou de tomber devant un vote de chambre. La position était nette, et c'est parce qu'elle était nette que les doctrinaires obtinrent gain de cause en face de ces nuances dont aucune n'avait d'opinions précises et de système arrêté d'administration publique. La majorité qui se dessina fut plus forte encore, plus énergique qu'elle ne l'avait jamais été; c'est que l'unité était dans le ministère; le tiers-parti était vaincu, le petit groupe Bérenger et Passy sans influence; M. Odilon Barrot,

impossible dans la pensée royale; M. Dupin, entièrement effacé. La chambre se porta donc là où il y avait une pensée absolue, impérative, si l'on veut, mais enfin qui composait un corps de système, un ensemble d'idées gouvernementales. Ici se produisit encore cette vérité pratique, qu'un système, quel qu'il soit, est une force.

La majorité est actuellement ministérielle, avec des nuances sans doute, mais qui toutes se confondent également dans cette pensée, qu'il faut fortifier l'unité gouvernementale en quelque point qu'elle se présente, et en quelque nom qu'elle se personnifie. Il y a bien encore des gens qui répugnent à se dire ministériels, qui, appuyant le pouvoir dans les grandes questions, ont des larmes dans la voix pour l'émancipation des nègres ou tel autre sujet indifférent au ministère; au fond, ceux-là ne sont pas moins ministériels, seulement ils veulent ménager une double position et un double intérêt. Cet esprit de la chambre se manifeste particulièrement toutes les fois qu'il se présente une de ces petites économies qui, ne tourmentant pas beaucoup le ministère, donnent néanmoins aux députés une allure d'examinateurs intègres et de contrôleurs de la fortune publique; on a vu des députés suer sang et eau pour faire rejeter un crédit de 3,000 francs, le lendemain où la chambre avait voté 25,000,000 pour les États-Unis : c'est une certaine manière de se préserver de l'impopularité absolue; c'est une situation sans franchise, c'est de la pudeur jetée sur un vote invariablement acquis au pouvoir.

Ainsi, pour bien résumer la majorité ministérielle, elle compte d'abord les bancs purement doctrinaires, liés de principes, hommes honorables parce qu'ils votent de conviction, et qu'au-dessus de leur ministérialisme domine un sentiment élevé d'harmonie sociale et d'ordre, reposant peut-être sur des bases illusoires, mais enfin qui touchent profondément à leurs convictions. A côté d'eux siége une autre espèce de députés, ministériels par état, mais non vendus au ministère, qui se passionnent pour les idées qu'ils ont conçues et pour la peur qu'ils éprouvent. M. Fulchiron, par exemple, est un honnête caractère; mais malheur au pays qui est gouverné par d'honnêtes gens sans intelligence! Mieux vaudrait des hommes moins probes, avec plus d'esprit et de capacité; car ceux-là, au moins, voient et jugent, tandis que les autres sont sous l'empire de leurs petites idées comme sous le coup d'une fatalité; ils frappent de droite et de gauche; la justice pour eux n'est plus qu'une idée relative; la vérité n'a qu'un sens. De là ces cris, ces clameurs qui partent d'une portion du centre et qui couvrent la voix des orateurs assez osés pour contrarier leur manière de voir, ou pour blesser leurs sympathies politiques. Avec la meilleure foi du monde, cette majorité proscrirait ses collègues, voterait

des lois impitoyables, renouvellerait le 18 fructidor; et le soir, tous ces députés, rentrés chez eux, seraient pourtant bons pères de famille, d'excellens citoyens.

Il y a encore une fraction de la majorité que j'appellerai les *gardes du corps du ministère*, espèce de ferrailleurs qui veulent non-seulement soutenir le cabinet de leurs boules, mais encore qui brûlent de briser une lance pour l'honneur du système. Ceux-là ne souffrent pas qu'on dise qu'il y a de la bêtise et de la corruption au fond de certains actes et de certaines affaires, que le traité avec les États-Unis est une transaction honteuse qu'une majorité ne vote qu'en se compromettant. Ils répondent à tout en jetant le gant à leurs adversaires. La minorité ne peut pas se plaindre, et nous ne serions pas étonnés qu'ils provoquassent un jour en champ clos les contribuables récalcitrans qui ne voudraient pas bénir les actes paternels et économiques de la majorité.

Une autre nuance se compose tout entière de bons bourgeois éblouis des fêtes du château, des amitiés qu'on daigne faire à ses membres, des politesses affectueuses d'une royauté de famille. Aux uns on a daigné faire danser leurs filles, aux autres on a délicatement concédé une fourniture de bougies ou de tapis pour une grande soirée; l'autre habille la livrée. En descendant un peu plus bas, tel député a des primes sur l'exportation du sucre, un autre a des mines de fer; celui-ci fera les sabres-poignards, celui-là, les pantalons garance. Ce n'est certes pas là de la corruption, car il y a du travail; mais comment refuser une boule à qui vous fait légitimement gagner quelques centaines de mille francs?

Ensuite arrivent des auxiliaires passagers; un projet de loi intéresse tel port de mer, tel département pour la canalisation; le cabinet caresse ces intérêts, multiplie les promesses. Il est si doux, même pour les commettans, que les députés conservent des rapports avec les ministres, et qu'ils votent avec eux! Si un membre de l'opposition se présente dans les bureaux d'un ministère, avec quelle hauteur ne le reçoit-on pas? Demande-t-il une pièce? on refuse de la lui communiquer; une faveur pour une commune? cette commune est mise à l'index, car elle a contribué à l'élection du député proscrit. Il est si doux, je le répète, d'être ministériel, quand de toutes parts les faveurs pleuvent; rien n'est refusé à qui prête appui : combien est puissante l'apostille de M. Fulchiron!

Que le *parti social* nous le pardonne, nous le rangeons dans la chambre au nombre des ministériels; et, en effet, est-il autre chose? Nous concevons très bien un parti de progrès et à grandes idées; devant les générations s'ouvre une ère de perfectibilité humaine; de bons et grands esprits peuvent envisager l'avenir des peuples dans un vaste but de civilisation; mais au sein

d'une chambre où tout se réduit à des proportions parlementaires, il n'y a pas d'autre distinction à faire, *on est ou on n'est pas ministériel*, c'est-à-dire qu'on défend le système que le gouvernement développe et applique, ou qu'on professe les théories de l'opposition. C'est ce qui rend si admirable l'aspect politique du parlement anglais, où tous votent par division, ce qui ne permet à aucune fraction mixte de la chambre de se tenir dans une ligne mitoyenne de conduite. Et qu'importent quelques lamentations sur l'humanité, quelques pleurs versés sur des ruines orientales, sur la création de villes-modèles? Ces beaux et poétiques rêves, que deviennent-ils devant la réalité? Voilà un ministère qui s'établit. Il résume son système dans le procès pendant devant la cour des pairs, c'est-à-dire en cette étrange procédure où tout est exceptionnel, juges, témoins, arrêts, exécution. Or, la fraction qui s'appelle *parti social* est-elle pour ou contre ce triste procès, base du cabinet? Si elle est contre, qu'elle se dessine donc, qu'elle vienne à la tribune protester. L'esclavage des nègres est fort intéressant; mais l'esclavage de ces malheureux jeunes hommes qui gémissent au Luxembourg n'appelle-t-il pas également quelques larmes? C'est chose fâcheuse à dire : il y a trois hommes, et nous les jugeons ici parlementairement, trois hommes en qui le pays avait placé de généreuses espérances, et qui ne les ont pas réalisées. Le premier est M. Sauzet; il arrivait à la chambre avec une belle réputation de courage et de talens oratoires : qu'a-t-il fait de cet intrument tant vanté? quelle influence a-t-il conquise? quelle position a-t-il gagnée? On l'improvise ministre des sept jours; il accourt tout haletant pour saisir le pouvoir, et le pouvoir lui échappe au moment même de son arrivée. On l'annonce comme grand orateur : il paraît à la tribune; mais ce n'est pas l'éloquence claire, positive du parlement. Sa phrase est vide et sonore. M. Sauzet ne sait pas assez les affaires. Il y a en lui de l'avocat et du rhéteur tout à la fois, de l'avocat sans la science et l'érudition piquante de M. Dupin, du rhéteur sans la phrase élégante et achevée de M. Villemain. Je crois la carrière de M. Sauzet finie pour un ministère. Voudrait-il aussi la perdre pour l'opposition?

M. Janvier avait brillamment débuté avec les mêmes défauts et le même mérite que M. Sauzet; son premier discours lui fit concevoir de lui-même une opinion un peu haute, et il s'empara de la tribune. Une seconde épreuve, mais malheureuse, le jeta dans le découragement. Il y avait exagération dans l'opinion brillante qu'il s'était faite de son talent, il y eut également exagération dans le sentiment qu'il éprouva de sa faiblesse. M. Janvier fréquentait certains salons de pairie; des hommes habiles s'emparèrent de lui, lui firent croire que sa carrière était perdue, s'il ne se

rattachait au pouvoir, qu'il n'y avait de force que dans un principe de gouvernement; qu'il fallait se réserver pour des questions de faits, pour des améliorations positives. Quelques éloges donnés à son talent, quelques regrets sur sa dernière chûte oratoire dominèrent tout-à-fait un esprit facile à se laisser décourager; sans se l'avouer à lui-même, M. Janvier fut porté à soutenir le ministère; l'opposition lui déplut, parce qu'il ne lui vit pas de système; le ministérialisme lui sourit, parce qu'il y trouva un doux oreiller pour reposer ses idées incertaines; et on en a besoin toutes les fois que quelque triste désappointement vient arrêter une carrière qu'on avait rêvée trop large.

Dans quelle nuance classerons-nous le talent de M. de Lamartine? Toutes les opinions de la chambre l'écoutent avec plaisir : les ministériels, parce que son opposition est innocente; il prête secours avec tant de bonhomie aux projets du gouvernement! il sympathise si puissamment avec le juste-milieu! il y aurait, en vérité, mauvaise grace aux ministériels de ne pas donner attention au langage fleuri avec lequel M. de Lamartine a soutenu la créance américaine. Quant à l'opposition, comment n'applaudirait-elle pas aussi M. de Lamartine! L'orateur saisit avec un généreux bondissement toutes les idées sociales, ces vagues théories, ces philanthropiques déclamations qui appellent une ère nouvelle, si difficile à réaliser. M. de Lamartine appartient moins à l'école anglaise et positive qu'aux idées de la Constituante; il ne prend pas la société telle qu'elle est avec ses infirmités; il rêve un monde meilleur, une patrie céleste qu'il aperçoit comme un de ces beaux nuages bleus dont il parle avec tant de poésie et d'abondance dans ses *méditations* sur l'Orient.

En résumé, le banc ministériel ne compte que deux orateurs véritablement positifs, M. Guizot et M. Thiers; l'un, théoricien avec la ferme volonté d'appliquer son système aux affaires, ayant réussi parfaitement dans cette application; l'autre. offrant tous les contrastes; esprit tout matériel, professant une sorte d'épicuréisme de doctrines, vivant au jour le jour, sautant d'un principe à un autre, d'une position vieillie à une position nouvelle, sans tenue aucune, caquetant de tout et sur tout. Dans le semestre qui vient de s'écouler, M. Thiers a dû s'apercevoir qu'il n'avait plus le même crédit sur les chambres; son talent s'est usé autant que celui de M. Guizot s'est agrandi; M. Thiers a trop parlé. Ces causeries perpétuelles, quelque spirituelles qu'elles puissent être, affaiblissent la foi politique et la gravité des paroles. M. Guizot s'est peu engagé; il a laissé son collègue marcher en étourdi. Qui sait? Peut-être n'a-t-il pas vu, sans une secrète joie, les chances diverses de ce talent inégal, qui s'est plus d'une fois compromis dans le pugilat de la tribune. C'est un grand

malheur pour le ministère qu'il n'y ait pas dans la chambre des orateurs qui le dispensent de venir lui-même défendre un à un tous ses actes. Au parlement anglais, même à l'époque de Pitt, le ministère avait des amis qui, non-seulement soutenaient le vote dans l'instant décisif où la division s'opérait, mais encore des défenseurs qui avouaient hautement le système du cabinet et le soutenaient. Quel était le rôle de Dundas auprès de M. Pitt? de Sheridan, lors du ministère de coalition? Chez nous, au contraire, il y a un centre bruyant et peu d'orateurs; on prête appui par des murmures éclatans, par des rires d'une grande indécence parlementaire; on est orateur par le bruit; mais le ministère n'a aucun défenseur avoué, homme de talent qui s'immole sur la brèche pour les doctrines qui triomphent dans le cabinet. C'est un mal pour les ministres qu'une telle situation appelle trop souvent à la tribune et qui exposent là leur vie parlementaire.

A ses côtés, le ministère trouve toujours le tiers-parti. Nous avons dit les causes qui avaient annihilé cette coterie. Maintenant elle compte à peine cinquante membres, séparés en quatre nuances; car il est évident, pour quiconque a suivi les débats de la chambre, que le parti Dupin se sépare de la nuance Ganneron, que M. Ganneron est loin de M. Bérenger, et que M. Bérenger ne s'entend pas avec M. Jacqueminot. De ces quatre fractions se détachent, dans les votes décisifs, un bon nombre de boules qui passent au ministère; car on a la prétention là de ne pas faire de l'opposition systématique : non-seulement on est dynastique, c'est-à-dire pour la royauté que tout parti constitutionnel doit admettre, mais encore pour certaines mesures du ministère, pour son esprit et sa tendance; en un mot, on veut la chose sans admettre les moyens. Le tiers-parti appelle une forte répression, l'unité gouvernementale, l'ordre public, la paix au dehors, et avec cela il proclame tout ce qui n'est ni l'ordre au dedans, ni la paix à l'extérieur; il a un faible pour la propagande, un instinct pour la révolution; il n'a point de systèmes, mais des peurs. Ce n'est pas qu'il ne compte dans son sein des hommes véritablement distingués : qui peut contester à M. Dupin une verve remarquable, une érudition vaste, une puissance de moquerie et de sarcasme éminente? Qui peut contester à M. Passy un esprit d'ordre et de méthode, une aptitude spéciale pour les questions de finances et de budget; à M. Bérenger une connaissance profonde de notre législation, une haute conscience des droits de la société et des libertés individuelles, dans les questions criminelles surtout? Certes, M. Ganneron est un homme probe également, le colonel Jacqueminot un brave et excellent officier; mais composez un ministère avec ces élémens, demandez-lui un système, un programme

politique à l'intérieur et à l'extérieur; pourront-ils vous l'offrir? C'est pourquoi nous ne croyons pas possible un système intermédiaire entre les doctrinaires sous M. de Broglie et M. Guizot, et l'opposition nette et franche qui veut la réalisation des formes républicaines avec la pensée monarchique. Il faut opter; ce sont les *tories* et les *whigs* au petit pied. Dans la grande lutte de l'Angleterre, le parti Stanley a été complètement effacé: l'opinion Dupin subit la même fortune; la question est trop largement engagée pour que les intermédiaires suffisent: il y a deux systèmes en face, les doctrinaires ou la république plus ou moins déguisée doivent à la fin triompher.

On dira : Mais ne comptez-vous pour rien l'opposition Odilon Barrot? n'y a-t-il pas ici l'espérance d'un ministère? car enfin cette fraction a des doctrines, et, au besoin même, un programme. Nous répondons que le ministère Odilon Barrot serait une expérience hasardée pour le pays. Il faut à un parti des doctrines gouvernementales : où les trouve-t-on dans ce parti? N'est-il pas vrai qu'il veut souvent les choses les plus contraires? Lui parlez-vous de république? il s'indigne; lui proposez-vous les garanties indispensables à tout système monarchique? il les repousse souvent encore. Ce parti semble n'être ni en dehors ni en dedans du système établi; il proclame la dynastie comme une nécessité, et, sans le vouloir, il contribue à la miner sourdement. Il demande la force du pouvoir, et quand il l'a eu, le pouvoir a-t-il eu une pensée? Il veut l'ordre, et l'émeute n'a-t-elle pas été un des accidens de sa vie? Il demande la paix, et le jour qu'il viendrait aux affaires, il y aurait redoublement d'inquiétude au sein des cabinets européens. Quand il exprime des doctrines écrites en dehors de la tribune parlementaire, ces doctrines sont toutes empreintes de la vieille école libérale, sans avoir le talent didactique et correct de M. Jay, et l'esprit journaliste de M. Etienne. Cependant il peut arriver que les élections donnent un jour le pouvoir à ce parti. Cela s'est vu en Angleterre, et cette circonstance peut se reproduire en France. La présidence du conseil peut arriver au duc de Dalmatie; l'intérieur peut être dévolu à M. Odilon Barrot, le commerce à M. Baude, les affaires étrangères à M. Bignon, les sceaux à M. Dupont de l'Eure; nous le demandons, mais, serait-ce là un système? Personne ne refuse au duc de Dalmatie une grande puissance sur l'armée, une force d'administration remarquable; à M. Odilon Barrot, un beau talent de tribune et une certaine activité d'administration; à M. Baude, une aptitude incontestable pour l'économie politique, les travaux industriels, la science des faits, et de longues études dans toutes les difficultés commerciales; et M. Bignon n'a-t-il pas donné assez de preuves de sa facilité pour traiter les plus ardues questions de diplo-

matie? Ce ministère peut arriver, nous le répétons; mais une telle combinaison aurait-elle de la durée? Elle aurait contre elle l'opposition compacte du côté doctrinaire, les exigences de la république; elle ne vivrait pas trois mois; elle tomberait haletante devant une coalition de boules.

Reste l'opposition légitimiste. Celle-ci est tout en dehors des combinaisons ministérielles, même dans le plus lointain avenir. Comme ses doctrines ne sont point dans la condition des faits accomplis, elle n'a pas à s'inquiéter de tous ces petits incidens de tactique qui retardent la marche des doctrines; elle va en avant; elle se sert d'une parole puissante; elle est toujours un auxiliaire pour l'opposition, car elle ne peut devenir gouvernement. Dans les six mois qui viennent de s'écouler, l'opposition légitimiste n'a pas manqué d'habileté; elle s'est effacée à la tribune comme parti, car elle n'a point parlé de ses sympathies ni de ses espérances. Les légitimistes savaient qu'ils ne seraient point écoutés; perdus en si petit nombre au sein de la majorité, ils ont gardé le silence dans toutes les questions de détail, pour se montrer dans quelques circonstances importantes et décisives. Il est constant maintenant qu'ils n'ont que deux orateurs; M. de Lamartine et M. Sauzet ont abandonné leurs rangs; M. de Laboulie a besoin de se former aux habitudes de la tribune; il y a de la verve dans cet esprit méridional, mais cette verve doit se façonner aux formes plus correctes, plus tempérées, de la tribune. Viennent donc M. de Fitz-James et M. Berryer. Si le premier n'a laissé qu'un court retentissement, c'est que M. Berryer est arrivé après lui, et qu'il a jeté tant d'éclat, que la parole de M. de Fitz-James s'est perdue dans l'écho qu'a laissé la grande voix de son jeune collègue. Il y a dans M. de Fitz-James une aristocratie de formes et de manières, un certain dédain, type du grand seigneur, qui tout de suite se fait remarquer au milieu des habitudes bourgeoises; sa phrase est travaillée, méditée; elle va vite et droit; le sarcasme poli du faubourg Saint-Germain s'y montre sous cette écorce transparente dont cette vieille école enveloppe l'éloge comme la censure. Que dire de M. Berryer? Toutes les formules ont été épuisées; une semaine tout entière, la presse quotidienne a vécu de commentaires sur le discours qu'il a prononcé contre le projet de loi américain. On a reproché cependant à ce discours de n'être qu'un beau plaidoyer : les questions de droit public y sont traitées dans la langue du palais. Mais l'admirable dialectique de l'orateur était foudroyante alors surtout qu'il s'agissait de questions de détail, de recueillir les faits historiques, et de les appliquer aux circonstances spéciales de la cause; sa voix sonore, son geste animé donnait une action dramatique qu'on était fâché de ne plus retrouver le lendemain dans son discours imprimé; on

cherchait en vain cet organe puissant qui remuait les entrailles des centres, et excitait les trépignemens ministériels : les discours de M. Berryer veulent surtout être entendus, et c'est peut-être en quoi il est éminemment orateur. On l'a comparé à Mirabeau ; cette comparaison ne me paraît pas juste : Mirabeau avait une grande intelligence de toutes les questions qui touchent aux sociétés humaines; il eût été fort mauvais avocat pour plaider une cause de détail; ses discours de législation s'élèvent comme subitement au droit primordial, s'agrandissent et s'éclairent à la lueur des principes éternels; c'est le véritable orateur dans l'ordre politique. M. Berryer tient de son époque le positif des affaires, une curieuse entente des détails; dans tous ses discours, il y a, comme aux jugemens du palais, un point de droit, un point de fait et des conclusions, et c'est ce qui le rend si redoutable à un ministère. Mirabeau serait peut-être aujourd'hui déplacé dans la chambre. S'il a fait marcher son siècle, s'il a grandement avancé l'époque politique, il serait peu redoutable à un ministère tout environné de budgets et de chiffres. M. Berryer est l'homme de son temps, et c'est en quoi il est supérieur.

Cette chambre ainsi appréciée dans son personnel, qu'a-t-elle fait pour l'organisation constitutionnelle du pays, pour l'amélioration des lois et l'ordre administratif? Les travaux d'une chambre se divisent toujours en lois de circonstance, qui répondent aux besoins du moment, aux nécessités de certain ordre politique, puis en lois permanentes, c'est-à-dire qui se rattachent à la réalisation d'un système qui a son commencement, son milieu et sa fin. Ainsi, par exemple, tel besoin financier impose le vote d'un crédit supplémentaire; voilà une mesure instantanée, et elle se présente souvent dans les nécessités de l'administration. Au contraire, le gouvernement rédige-t-il une loi de commerce, un système de responsabilité ministérielle; ces projets appartiennent à l'organisation générale de la société; ils sont permanens; ils restent inhérens à la constitution.

Un premier reproche que l'histoire adressera à la chambre qui vient d'accomplir ses six premiers mois d'existence, c'est d'avoir concentré tout-à-fait ses facultés, son examen, sur ces mesures d'exception qu'un gouvernement demande pour soutenir son crédit ou faciliter sa position; elle aura voté un corps auxiliaire de gendarmerie, une garnison nouvelle pour les colonies, 25 millions pour les États-Unis, un supplément pour les fonds de police. La majorité semblait proclamer ce déplorable principe : « Nous avons assez de lois générales, d'institutions politiques; ce qu'il nous faut, c'est un système de répression, l'ordre matériel de la société. » Voyez aussi avec quelle indifférence les lois générales ont été discutées et votées? Pour amuser et distraire les députés, le ministère leur avait jeté

en pâture une loi de responsabilité. Qu'est-il résulté de cette discussion? Des amendemens tellement absurdes en matière de gouvernement, que le projet ne sera pas discuté à la chambre des pairs, et qu'il restera dans les cartons du ministère. Ce que la restauration n'avait jamais osé sur l'inviolabilité des agens de l'administration a été admis d'une manière absolue par la chambre comme une maxime du droit constitutionnel. Mille contradictions se montrent dans le projet; on a discuté tout cela étourdiment, parce qu'il ne s'agissait pas de politique active et dévorante; l'ennui se mêlait aux discussions; on n'allait même plus à la chambre.

Ainsi, depuis six mois, il y a eu de l'argent donné; dans les trois mois qui vont suivre, il y aura un budget voté; mais les députés n'auront pas laissé un seul gage à l'ordre politique constitué par la Charte. Le cri des centres, c'est que la France a trop de libertés, qu'elle périt par ses franchises. Ils porteront une terrible responsabilité au jour de l'histoire, car enfin les pouvoirs politiques ne sont pas uniquement institués pour pressurer les peuples; ils sont appréciés par les institutions dont ils ont doté un pays, par le mouvement qu'ils ont imprimé à l'industrie, par l'amélioration qu'ils ont opérée dans les conditions sociales. La main sur la conscience, qu'ont fait les députés de 1834? La chambre septennale de M. de Villèle avait au moins un système, elle obéissait à une inspiration; attachée à la pensée religieuse et aristocratique, elle cherchait à fonder la société sur ces élémens; ses projets de loi se ressentaient tous de cette situation, tous étaient homogènes, la loi du sacrilége comme celle du droit d'aînesse. Quelle est la mission de la chambre de 1834? Quelle pensée réalise-t-elle dans une série de lois et d'actes médités? Elle veut rétablir l'ordre; mais ce sont les lois de morale publique, de prévoyance sociale, qui fondent précisément cet ordre. Croit-elle, cette chambre, qu'il suffit de quelques fonds secrets, de quelques dispositions de police pour assurer la société et préparer son avenir? Les conditions morales sont indispensables à un système. Vous voulez la dynastie et la paix, d'accord; mais donnez au moins à ces deux principes des conditions de vie et de puissance dans l'ordre des lois et en dehors de la police.

Les formes de notre constitution donnent deux origines aux travaux de la chambre; ces travaux peuvent être produits à la suite de quelques propositions individuelles, faites par un ou plusieurs membres du parlement, ou bien par les projets réguliers que les ministres viennent apporter à la chambre. Quand la proposition est individuelle, elle est discutée d'abord dans les bureaux, puis elle arrive en séance publique, où le débat s'engage sur de plus larges bases. Nous avons parcouru avec quelque attention la série de ces propositions pour la session présente; elles se ratta-

chent presque toutes à des intérêts secondaires : l'une avait trait au défrichement des bois, l'autre à la législation des cours d'eaux, une autre enfin demandait une modification du code de commerce. Presque toutes sont demeurées sans résultat; le ministère s'occupe peu de ces débats : quand l'objet discuté lui déplaît, comme dans la question des majorats, il s'arrange de manière à le faire modifier ou rejeter absolument par la chambre des pairs. Ai-je besoin de dire que l'esprit des deux chambres est tout opposé? Toutes deux sont ministérielles sans doute, mais la pairie l'est dans un sens tout antipathique à la manière de voir de la chambre des députés. La pairie voit dans le ministère un point d'arrêt contre le mouvement de juillet; les députés n'ont point en haine ce mouvement, mais ils en ont peur. La chambre haute voudrait une aristocratie, coûte que coûte, avec le trône de juillet comme avec la restauration; la chambre basse, une démocratie, mais une démocratie toute bénévole, des libertés à l'eau tiède, comme a dit spirituellement un membre du parlement anglais. Le ministère profite de cette différence d'esprit dans les deux chambres; et quand l'une adopte un principe qui le gêne, il est toujours sûr de le faire rejeter par l'autre.

La seule proposition qui fût vraiment hors de ligne, c'est la réforme électorale, cri impuissant de l'opinion publique qui ne peut même se faire voie dans la chambre des députés. La même demande se renouvelle à chaque session, elle n'obtient pas même les honneurs d'une discussion publique; elle meurt dans les bureaux, car il faut que deux de ces bureaux soient favorables à la proposition pour que le débat commence. La chambre se montre impitoyable contre la réforme; c'est dans son esprit : elle est le produit du monopole qui est aujourd'hui comme le principe de nos lois. Il est inconcevable qu'après le mouvement de juillet, nous en soyons encore au principe électoral de la restauration. Certes ce n'est pas se montrer trop exigeant que de demander que toutes les personnes capables de faire partie du jury soient également appelées à l'électorat politique : l'impôt unique est une base mensongère; l'intelligence est-elle toujours dans l'impôt? Et s'il y a dans la terre garantie d'ordre, il n'y a pas toujours esprit de progrès. Eh bien! le croirait-on? cette proposition si modérée, la chambre des députés n'en permet pas même la discussion en séance publique; elle a peur des vérités qui s'y feraient entendre, de la popularité que pourrait y gagner l'opposition. Est-ce à dire que la réforme ne triomphera pas? Je crois, tout au contraire, que l'avenir lui appartient. Pendant trente ans, en Angleterre, les tories ont lutté contre la réforme; est-ce que la réforme ne se développe pas aujourd'hui dans sa plénitude? et est-il une puissance humaine capable d'en comprimer les principes

fécondans? Ce que l'Angleterre a conquis, la France à son tour l'acquerra; on ne fait pas long-temps violence à la nature des choses : quand l'esprit de progrès est dans les masses, il faut bien que les gouvernemens s'y conforment; l'éternelle voix de la vérité ne peut être étouffée. Qui sait? quelques années encore, et la réforme, qu'une chambre médiocre repousse, sera adoptée avec enthousiasme par une majorité plus intelligente, plus en rapport avec son époque.

Les projets de lois présentés par le gouvernement rentrent presque tous dans l'ordre financier. La session s'est ouverte par le monopole des tabacs. Ici se présentait une des hautes questions d'économie politique. Dans les sociétés modernes, le monopole peut-il être légitimement un impôt? Est-ce qu'il appartient à un gouvernement, quel qu'il soit, de s'emparer d'une industrie et de la prohiber à tous les citoyens? La question ainsi posée était facile à résoudre; le monopole du tabac avait fait le sujet des plaintes de l'opposition sous la restauration pendant quinze ans; M. Humann, député, avait été le plus implacable adversaire du monopole, et M. Humann, ministre, est venu en demander la continuation. Le ministre, il est vrai, a dit que le député s'était trompé; le ministre a trop de modestie, et l'expression qu'il emploie est impropre : il a voulu dire seulement que le député et le ministre ont eu des intérêts divers aux deux époques, ce qui explique tout-à-fait le changement d'opinion. Ces apostasies de doctrines ne se voient point en Angleterre : l'homme d'une idée la garde au pouvoir comme dans l'opposition; et ce qui a fait le plus de mal aux tories, dans la dernière crise, c'est précisément cette contradiction dans les antécédens, qui brisait toute la puissance morale de leur parole. Néanmoins le monopole des tabacs a été voté pour un terme qui s'étend au-delà même des limites posées par les lois de la restauration.

Ensuite sont venus les crédits supplémentaires. En bonne comptabilité, il ne devrait y avoir qu'un budget régulier; le gouvernement doit préparer les ressources, et prévoir les dépenses; les crédits supplémentaires devraient se limiter à des cas rares, nécessités par des circonstances imprévues. Il n'en est rien pourtant, et chaque année ces crédits se multiplient et deviennent de véritables plaies financières pour l'état. Quelquefois les ministres se font autoriser par simple ordonnance royale, soumise ensuite à la ratification des chambres; quelquefois ils demandent l'autorisation préalable. Il se passe, dans la plupart de ces circonstances, un petit manége qu'on ne saurait trop dévoiler. Les ministres, le plus souvent, pour ne pas effrayer leur majorité, demandent des crédits modérés; ces crédits, ils les outrepassent; et que font-ils ensuite? Ils viennent demander le complément à la session suivante. L'opposition se plaint; mais que lui

répond-on? « Que voulez-vous? la dépense est faite; serait-il raisonnable de la refuser? Voulez-vous laisser un vide sans le remplir? » Puis, M. Thiers vient vous jeter quelques gasconnades, comme il a fait à l'occasion de la salle provisoire de la chambre des pairs, pour laquelle on a seulement loué les matériaux sans les acheter définitivement. La chambre vote tout cela avec une docilité vraiment remarquable. Nous avons eu, cette année, des crédits supplémentaires, grands et petits: 25,000,000 pour les États-Unis, et 12,000 francs pour l'installation de M. Persil. On ne s'est fait faute de rien; on a eu un véritable budget supplémentaire.

Le grand budget, le budget du milliard, comment sera-t-il discuté? La chambre a étalé un luxe de commissions, et tout cela pour des retranchemens sans importance; j'en excepte pourtant le budget de la guerre, où l'on rejette plus de 5,000,000, afin de préparer l'abandon d'Alger. La chambre, qui se montre si prodigue, s'arrêtera sans doute sur cette discussion plus grave qu'on ne pense; il faudra savoir s'il y a des engagemens pris envers les puissances, si le gouvernement français n'a pas lui-même, sous main, favorisé cette opinion qui nous fait désespérer d'Alger, sans avoir essayé des moyens efficaces pour une bonne colonisation. L'examen du budget est toujours imparfait, parce qu'il est fait sans toutes les pièces nécessaires, parce que les commissions s'arrêtent à la superficie, sans aborder franchement le mécanisme administratif. Matériellement parlant, notre comptabilité est admirable; les chiffres y sont bien groupés, bien alignés; le vice est au fond des choses, et la chambre n'est pas assez instruite pour pénétrer ce dédale de l'administration intérieure: on lui dit des faits, et sa paresse les accepte avec une merveilleuse facilité.

M. P.

VOYAGE

DU CAPITAINE ROSS

DANS LES RÉGIONS ARCTIQUES.[1]

Première Partie.

Près de deux ans se sont écoulés depuis le retour presque miraculeux du capitaine Ross et de son équipage, et nos lecteurs n'ont sans doute pas oublié l'effet que produisit dans le temps la nouvelle de leur arrivée en Angleterre. Le long séjour de cette expédition dans les régions arctiques, la situation particulière de son chef dont un premier voyage, malheureusement non couronné de succès, avait quelque peu compromis la réputation maritime aux yeux de certaines personnes, le long silence qu'il gardait sur ses nouvelles découvertes, tout avait contribué à exciter au plus

(1) *Narrative of a second Voyage in search of a north-west passage and of a residence in the Arctic Regions during the years* 1829—1833, by captain John Ross : in 4°, London. — L'édition anglaise de Baudry paraîtra prochainement.

haut point l'impatience du public anglais qui prend à ces sortes de matières un intérêt bien autrement vif et général que le nôtre. Le capitaine Ross vient enfin de publier sa relation; elle a paru à Londres il y a quelques jours à peine, et nous avons été assez heureux pour en obtenir un exemplaire. Le luxe de typographie et de gravures qui brille dans ce magnifique volume suffirait seul pour expliquer le retard qu'a éprouvé cette publication.

D'autres raisons donnent encore à cette expédition une grande importance : si elle n'a pas résolu le problème du passage, elle a du moins éclairci un point de géographie du plus haut intérêt; ensuite tout annonce qu'elle sera probablement la dernière dont la génération actuelle sera témoin. Le gouvernement anglais, qui, pendant quinze ans, a pris noblement à sa charge tout le fardeau de cette découverte, qui, dans cet intervalle, a expédié Parry à trois reprises différentes, Beechey, Richardson, Franklin et Ross lui-même; le gouvernement anglais, disons-nous, s'est lassé de ces expéditions coûteuses dont aucune n'a pu atteindre complètement le but, et nul autre probablement ne prendra sa place. Depuis la dernière tentative de Parry, en 1827, pour pénétrer jusqu'au pôle boréal, il a cessé de prendre part à ces entreprises. En 1828, d'un autre côté, le parlement a retiré la prime de 20,000 livres sterling qu'il avait votée depuis 1745 en faveur de celui qui découvrirait le passage. C'est sous cette influence de découragement de la part de son gouvernement, que le capitaine Ross a conçu le plan de son dernier voyage, et c'est à un généreux citoyen de Londres, sir Félix Booth, qui a bien voulu en faire les frais, qu'il a dû de pouvoir l'exécuter, ainsi qu'on le verra plus loin. Cette question du passage a du reste complètement changé de nature dans ces derniers temps; de commerciale qu'elle a été pendant plus de deux siècles, elle est devenue purement scientifique, et il n'est aujourd'hui personne de sensé qui s'imagine que, quand bien même il existerait une solution de continuité entre le continent américain et les terres polaires, les nations de l'Europe pourraient jamais en retirer quelque avantage immédiat. Il n'est donc pas étonnant que les gouvernemens se lassent d'une poursuite toute théorique.

Notre intention est d'offrir à nos lecteurs un résumé complet de ce voyage, abstraction faite des détails nautiques et par trop géographiques qui seraient d'un intérêt médiocre pour eux. Si tout ce qui se rattache à cette question du passage au nord-ouest leur était familier, nous nous abstiendrions de tous préliminaires et nous entrerions tout de suite en matière; mais pensant qu'il en est autrement pour la plupart d'entre eux, nous allons tracer en peu de mots l'historique de cette recherche, afin

qu'ils aient une idée précise de la question avant et après l'expédition du capitaine Ross. Nous regrettons de ne pouvoir mettre sous leurs yeux une carte qui leur fasse saisir dans leur ensemble ces terres arctiques dont aucune description ne pourrait leur donner une idée satisfaisante. Ils pourront y suppléer en consultant les dernières cartes de Brué, qui sont à cet égard les plus complètes que nous ayons.

Pénétrer dans les mers de l'Inde en traversant les mers du pôle boréal, est un projet dont l'idée remonte au commencement de ce XVIe siècle si fécond en merveilles de tous genres, et il a été suivi dans l'origine avec une ardeur égale au moins à celle qu'il a excitée de nos jours. On a cherché à l'exécuter par trois voies différentes, au nord-est, en faisant le tour des côtes septentrionales de l'Asie; au nord, en suivant la direction du méridien, et passant sous le pôle arctique; enfin, au nord-ouest, en suivant les côtes boréales de l'Amérique. Nous n'avons pas à nous occuper des tentatives de la première et de la seconde espèce, qui n'ont jamais abouti à aucun résultat satisfaisant, et qui depuis long-temps n'ont pas été renouvelées.

Quant à celles de la troisième espèce, Colomb vivait encore que déjà de hardis navigateurs exploraient au nord les côtes du continent qu'il venait de découvrir. Jean et Sébastien Cabot (1496-1498), les frères Gaspard et Michael Cortereal (1500-1502) reconnaissaient les côtes du Labrador; et le détroit d'Anian, découvert par les seconds, n'est probablement pas autre chose que celui qui conduisit plus tard Hudson dans la baie qui porte son nom. Entre ces voyages et ceux de Frobisher qui eurent lieu de 1576 à 1678, il en existe plusieurs autres de moindre importance, et dont des relations, plus ou moins complètes, se trouvent dans les anciennes collections de Ramusio, Hackluyt et Purchus. Aucun d'eux n'avança en rien la solution du problème. Frobisher, dont nous venons de parler, eut le premier la gloire de faire des découvertes positives dans les régions arctiques, et l'une de ces nombreuses passes qui existent sur la côte occidentale du détroit de Davis porte encore son nom.

Davis vint ensuite, et fit trois voyages (1585-1587) dans le dernier desquels il assura s'être avancé jusque par les 73° lat. N., ce qui n'est pas absolument prouvé. Plusieurs points lui doivent les noms qu'ils portent encore aujourd'hui, et le détroit qui forme l'entrée de la mer de Baffin a immortalisé le sien. C'est de lui que date dans ces parages la pêche de la baleine, dont les mers du Groenland et du Spitzberg avaient été jusqu'alors l'unique théâtre. Nous passerons sous silence les efforts de Weymouth (1602), Hall (1605-1607), Knight (1606), qui n'ajoutèrent rien ou que peu de chose aux découvertes de leurs prédécesseurs, pour arriver au célèbre

Hudson. Ce grand marin, récemment engagé au service de l'Angleterre (1608), au lieu de suivre les traces de ses devanciers en se dirigeant au nord, fit voile à l'ouest en longeant la côte du Labrador, et entrant dans un détroit jusqu'alors inaperçu, pénétra dans l'immense baie ou plutôt la mer intérieure à laquelle son nom est resté, et où il devait plus tard trouver la mort. Abandonné dans un troisième voyage (1611) à la merci des flots par son équipage révolté, Hudson ne reparut jamais.

De 1611 à 1615, Poole, Button, Hall, Gibbons, Bylot et Baffin parurent sur la scène, mais revinrent tous sans avoir accompli leur mission. Plus heureux en 1616, les deux derniers, prenant la même route que Davis, et pénétrant bien au-delà du point atteint par celui-ci, s'avancèrent jusqu'au fond de la mer qui porte le nom de Baffin, et en reconnurent les rivages dans toute leur étendue. Peu s'en fallut même qu'ils n'enlevassent à leurs successeurs la gloire que quelques-uns d'entre eux se sont acquise, car ils eurent connaissance du fameux détroit de Lancastre; mais le prenant pour une simple baie, ou du moins n'appréciant pas son importance, ils passèrent outre, et à leur retour ils émirent l'opinion que la mer immense dont ils venaient de déterminer les contours n'était qu'un golfe sans issue. Cette idée erronée a retardé de deux siècles les découvertes que Parry a eu le bonheur de faire de nos jours. A partir de ce moment, toutes les vues se tournèrent du côté de la baie d'Hudson. La gloire même de Baffin en souffrit par la suite; la plupart des géographes effacèrent de leurs cartes une partie de ses découvertes, et ce n'est qu'à une époque récente que justice lui a été complètement rendue.

Aux expéditions nombreuses dont nous venons de parler, et qui avaient eu lieu à de courts intervalles, succéda une longue période de repos. Depuis le dernier voyage de Baffin jusqu'en 1631, quelques-unes se présentent encore, à savoir celles de Fotherby, Munk, Fox et James, mais toutes dirigées dans la baie d'Hudson et n'offrant rien de remarquable. Près d'un siècle s'écoula pendant lequel le passage semblait être oublié, et le seul événement ayant quelque rapport avec les régions arctiques qui mérite d'être signalé dans cet intervalle, est l'établissement, en 1668, de la célèbre *compagnie de la baie d'Hudson*. On espérait, lors de sa création, qu'intéressée par la nature de ses entreprises et sa position géographique à la recherche du passage, elle ferait quelques efforts dans ce but; mais elle agit comme le font en général toutes les sociétés de marchands, qui n'ont d'autre objet en vue que le lucre: entièrement absorbée par ses opérations mercantiles, elle montra la plus complète indifférence à cet égard. Plus tard, les plaintes que cette conduite suscita, l'obligèrent en quelque sorte à sortir de son rôle étroit, et elle fit un ou

deux efforts, mais qui n'amenèrent aucun résultat et ne méritent point de mention particulière. On lui doit cependant le voyage de Hearne, dont il sera question plus loin.

L'histoire n'a conservé que les noms des navigateurs qui, les premiers, dans le XVIIIe siècle, s'aventurèrent à la recherche du passage au nord-ouest. On sait seulement que Knight, Vaughan, Barlow et Scroggs, exécutèrent leurs voyages dans ce but, mais on n'a point de détails sur leurs découvertes, et il est probable qu'ils n'en firent aucune. Midleton, en 1741, ne fut pas plus heureux. Quatre ans plus tard, le parlement anglais vota cette prime de 20,000 livres sterling dont nous avons parlé. Dès l'année suivante, en 1746, Francis et Moor répondirent à cet appel, et prirent la route accoutumée de la baie d'Hudson; ils échouèrent comme Midleton.

La connaissance des côtes boréales de l'Amérique se lie intimement à la question qui nous occupe. Behring, en découvrant en 1722 le passage qui porte son nom, avait prouvé que le continent américain est séparé de l'Asie, chose soupçonnée long-temps avant lui; mais jusqu'en 1770, on ignorait complètement quelles étaient les limites de ce continent au nord, et plus d'un géographe n'était pas éloigné de croire qu'il s'étendait sans interruption jusqu'au pôle. Hearne fixa toutes les incertitudes à ce sujet en découvrant la Coppermine, et en la suivant jusqu'à son embouchure dans la mer polaire occidentale, qu'il contempla le premier. La conséquence immédiate de cette découverte fut de changer le plan d'après lequel on avait procédé jusqu'alors à la recherche du passage. Le détroit de Behring parut une voie plus certaine et attira l'attention des navigateurs. En 1779, le célèbre Cook, déjà immortalisé par ses deux précédens voyages autour du monde, et exécutant alors son troisième, prit cette route; mais arrêté par les glaces, il ne put dépasser un point situé par les 70° 29' N. et 158° 20' O. (1), qu'il nomma le *Cap des glaces* (ICY CAPE). Il retourna de là aux îles Sandwich, où il trouva la mort. Clerke et King, qui prirent le commandement de l'expédition, firent une seconde tentative l'année suivante et pénétrèrent à peine quelques milles plus loin. Instruite à l'avance du projet de Cook, l'amirauté envoyait en même temps à sa rencontre, dans une direction opposée, Pickersgill (1776) et Young (1777). Tous deux rencontrèrent dans la baie d'Hudson les mêmes obstacles que leurs devanciers, et revinrent sur leurs pas sans avoir pénétré

(1) Les latitudes mentionnées dans cet article sont toutes prises du méridien de Greenwich.

plus avant que ceux-ci. Ces deux expéditions sont les dernières qui aient été entreprises jusqu'à nos jours dans cette direction.

En 1789, Mackenzie confirmait sur un autre point l'existence déjà établie par Hearne de la mer polaire occidentale, en découvrant la rivière qui a reçu son nom, et dont il suivit le cours jusque dans l'Océan boréal. Enfin, dans ce siècle, en 1816, le capitaine Kotzebue, pendant son expédition, organisée aux frais du comte Romanzoff, tenta également la fortune dans le détroit de Behring, mais sans pouvoir même atteindre le Cap des glaces de Cook.

Tel est le résumé succinct des tentavives faites à la recherche du passage nord-ouest, jusqu'à l'époque récente où le gouvernement anglais reprit, avec une nouvelle ardeur, ce projet qu'il avait abandonné depuis Cook. Nous avons dû passer sous silence les noms d'un grand nombre d'hommes qui ne paraissent pas sur le premier plan du tableau, mais qui, examinant scientifiquement la question, ne cessèrent de soutenir l'opinion publique, souvent découragée par tant d'efforts infructeux, et eurent la plus grande influence sur tout ce qui concerne ces entreprises. Tels furent récemment les Banks, les Barrow, et avant eux une foule d'autres personnages qu'il serait trop long d'énumérer. Avant de parler de ces voyages, qui ont si vivement occupé l'Europe savante dans ces quinze dernières années, jetons un coup d'œil sur les résultats géographiques qu'avaient produits trois siècles d'efforts et de travaux. Voici quel était, en 1818, l'état de nos connaissances relativement aux régions arctiques et aux limites boréales du continent américain. La mer de Baffin n'était pas mieux connue qu'au XVIIe siecle, et elle ne figurait plus que d'une manière douteuse sur un grand nombre de cartes; quelques-unes même en offraient à peine des vestiges. Les contours de la baie d'Hudson étaient assez exactement déterminés, et sa côte occidentale avait été relevée jusque par les 66° 50' lat. N. au nord de *Repulse-Bay;* la passe de Chesterfield, celle du Wager, qui se trouvent au sud de cette baie, avaient été explorées d'une manière satisfaisante, et l'on avait une idée assez exacte de l'île Southampton, qui est située par leur travers. Quelques autres terres voisines étaient moins bien déterminées; on accordait, entre autres, à l'île Mansfield, une étendue considérable que les reconnaissances récentes lui ont fait perdre. Quant au continent américain, le Cap des glaces formait à l'ouest la limite de l'exploration de ses côtes, et l'on ne connaissait, à l'est de cette limite, que les embouchures de la Mackenzie et de la Coppermine, telles que les avaient déterminées Mackenzie et Hearne. Ni l'un ni l'autre de ces deux voyageurs n'avait exploré la côte adjacente à l'ouest ou à l'est. En comparant les cartes d'alors avec celles d'aujourd'hui, on

voit au premier coup d'œil combien sont considérables les acquisitions faites par la science dans ces parages.

En 1817 et dans les années précédentes, les mers polaires avaient été remarquablement dégagées de glaces; le moment paraissait venu de résoudre enfin le problème si long-temps agité. C'est à M. Scoresby, l'un des marins les mieux au fait de tout ce qui concerne les régions arctiques, qu'est dû l'honneur d'avoir réveillé à ce sujet l'attention du gouvernement anglais. Secondé par le célèbre sir Joseph Banks, il réussit à déterminer l'amirauté à tenter de nouveau l'entreprise. Deux bâtimens, *l'Isabelle* et *l'Alexandre*, furent aussitôt armés et mis sous les ordres du capitaine Ross, l'auteur de la nouvelle relation. Le lieutenant, depuis capitaine Parry, lui fut donné pour second, et nommé commandant de *l'Alexandre*. L'expédition fit voile le 18 avril, entra dans le détroit de Davis et longea la côte occidentate du Groenland jusqu'au fond de la mer de Baffin, non sans avoir eu à lutter sans cesse contre les glaces et le mauvais temps. En revenant au sud, le long de la côte opposée, elle se trouva tout à coup par le travers d'une ouverture d'environ quinze lieues de large, que bordaient de chaque côté des terres élevées fuyant à l'ouest: c'était le détroit de Lancastre, déjà aperçu par Baffin, qui, ainsi que nous l'avons dit, l'avait pris pour une baie sans issue. Les navires y entrèrent le 20 août; mais à peine avaient-ils fait dix lieues dans l'intérieur, qu'ils découvrirent, à une distance d'environ huit lieues, des glaces qui s'étendaient d'un bord du détroit à l'autre et paraissaient le barrer complètement. Rien n'est plus fréquent dans ces parages que de prendre les glaces pour des terres et réciproquement; le capitaine Ross commit malheureusement cette erreur, et donna l'ordre de virer immédiatement de bord. Il donna, sur la carte qui accompagne la relation de ce premier voyage, le nom de *Montagnes de Crooker* à ces terres imaginaires. Le résultat de cette expédition excita un profond mécontentement en Angleterre. Plus d'un bruit injurieux pour la réputation maritime du capitaine courut dans le public, et il fut l'objet de vives attaques, les unes avouées, les autres anonymes. On sent qu'il ne nous appartient pas même d'émettre une opinion dans une affaire aussi délicate. Les lords de l'amirauté, juges suprêmes dans ces sortes de matières, approuvèrent d'ailleurs la conduite du capitaine, et peu de temps après son retour il fut promu à un grade plus élevé.

Une nouvelle expédition fut organisée sur-le-champ; deux nouveaux bâtimens, *l'Hécla* et *le Griper*, furent mis sous le commandement du lieutenant Parry, qui mit à la voile le 5 mai 1819. A la fin de juillet, il arriva à l'entrée du détroit de Lancastre, qu'il avait pour mission principale d'ex-

plorer. La mer était dégagée de glaces, comme la première fois, et dès le premier jour, il dépassa le point atteint par le capitaine Ross. Sur la gauche, au sud, se présenta bientôt une ouverture de dix lieues de large, qui fut examinée pendant quelques lieues, et nommée *Passe du Prince-Régent;* plus loin, sur la droite, une autre s'offrit aux regards, et reçut le nom de *Canal Wellington.* Continuant sa route au milieu d'une mer encombrée de glaces, l'expédition découvrit l'île *Bathurst*, puis l'île *Melville;* et, le 4 septembre, elle dépassa de quelques milles les 113° 46′ de long. O., point le plus extrême qui ait encore été atteint dans ces parages. Forcés de s'arrêter par l'hiver qui s'approchait à grands pas, les navires gagnèrent non sans peine, et en brisant les glaces, une baie sur la côte sud-ouest de l'île Melville, et y restèrent jusqu'au mois de juillet de l'année suivante. Après de vains efforts pour s'avancer plus loin, lorsque la mer fut redevenue praticable, Parry revint sur ses pas, et arriva heureusement en Angleterre.

Dans le même intervalle de 1820 à 1821, Franklin, parti par terre des bords de la baie d'Hudson, reconnaissait la côte de l'Amérique, à l'est de la Coppermine, depuis l'embouchure de cette rivière jusqu'au cap Turnagain. Dans les deux années suivantes, 1822 et 1823, il relevait celle comprise entre la Mackenzie et le cap Back à l'ouest, tandis que son compagnon de voyage, Richardson, en faisait autant pour celle située entre cette dernière rivière et la Coppermine.

Aussitôt après le retour de Parry, le gouvernement se décida à une nouvelle expédition. *L'Hécla,* qui avait parfaitement soutenu la dernière campagne, fut encore choisi pour celle-ci, et on lui adjoignit *le Fury*, construit sur le même modèle. Les instructions données au capitaine Parry portaient qu'après avoir gagné un point faisant partie d'une manière certaine du continent américain, il longerait la côte de ce continent en se dirigeant au nord, et en examinant avec attention toutes les ouvertures qu'elle présenterait, afin de vérifier si l'une d'elles ne fournirait pas un passage dans la mer polaire occidentale. En conformité de ces instructions, l'expédition, partie le 8 mai 1821, se dirigea sur la baie d'Hudson, et atteignit, le 2 août, l'entrée du canal (*Roe's Welcome*) qui sépare l'île de Southampton du continent américain. Ce voyage fut encore plus pénible que le premier : deux ans de suite les bâtimens passèrent le long hiver de ces parages, emprisonnés dans les glaces. Cette expédition produisit la découverte de la presqu'île Melville, du *Détroit de l'Hécla et du Fury*, qui la sépare au nord de l'île Cokburn, sans parler de la reconnaissance de deux cents lieues de côtes en partie inconnues. Pendant trois étés de suite, Parry s'efforça de franchir le Détroit de l'Hécla et du Fury, et

trois fois sa courageuse constance fut obligée de céder devant les obstacles insurmontables que lui offraient les glaces.

Repoussé de ce côté, Parry reçut le commandement d'une troisième expédition, destinée à tenter la fortune dans la passe du Prince-Régent, seul point qui laissât quelque espoir de succès. Il partit en 1824 avec les mêmes bâtimens, et après avoir hiverné dans le détroit de Lancastre et Barrow, il pénétra, au mois de juillet 1825, dans la passe en question. Parvenu par les 72° 30' latit. N., près du cap Garry, *le Fury* eut le malheur de toucher sur les glaces et se perdit. Les agrès et les provisions furent sauvés et mis en sûreté à terre, où le capitaine Ross les a retrouvés à son dernier voyage. Privé de l'un de ses bâtimens et voyant venir l'hiver, Parry revint sur ses pas sans avoir fait de nouvelles découvertes importantes.

Pendant son absence, le gouvernement avait envoyé à sa rencontre, dans le détroit de Behring, le capitaine Beechey. Celui-ci, dépassant le Cap des glaces, atteignit les 71° 25' 50" lat. N. et 156° 21' 50" long. O., s'approchant ainsi à cinquante lieues environ de la limite occidentale des découvertes de Franklin.

Tels étaient les progrès que ces tentatives, coup sur coup répétées, avaient fait faire à la question du passage nord-ouest, lorsqu'en 1829, le capitaine Ross, après dix ans de repos, rentra dans la carrière. Son projet, conçu en 1827, fut, à deux reprises différentes, présenté par lui à l'amirauté, qui lui déclara que le gouvernement avait pris la résolution de ne plus se charger de pareilles entreprises. Le capitaine trouva heureusement dans son ami M. Booth, shériff de la Cité de Londres, un de ces hommes rares chez qui une immense fortune s'allie aux idées les plus élevées. M. Booth prit à sa charge tous les frais de l'expédition, qui ont dépassé 18,000 livres sterling (450,000 fr).

Le capitaine, convaincu par expérience qu'un bâtiment à vapeur etait préférable à toute autre espèce de navire, en acheta un du tonnage de 150 tonneaux, qu'il nomma *le Victory*; et ses préparatifs terminés, il mit à la voile, de la Tamise, le 29 mai 1829. Il devait rejoindre, dans un des ports de la côte occidentale d'Écosse, un baleinier qu'il avait également acheté, et qui était destiné à porter des approvisionnemens pendant le cours du voyage.

Les premiers momens du départ furent signalés par des accidens, tristes présages des malheurs futurs de l'expédition. La machine du *Victory* se trouva exécrable (ce sont les propres expressions du capitaine Ross), et refusa le service au bout de quelques heures. Après en avoir raccommodé cent fois les pièces qui se brisaient ou se dérangeaient les unes après les

autres, il fallut plus tard la jeter à la mer pour débarrasser le bâtiment d'un poids inutile. Pour surcroît de contrariétés, l'équipage du baleinier se révolta au moment du départ, et refusa de sortir du port; il fallut partir sans lui. Non découragé par ces évènemens, et une foule d'autres de même nature, le capitaine Ross poursuivit résolument son entreprise. Dans les premiers jours de juillet, il entra dans le détroit de Davis, qu'il trouva entièrement libre de glaces, et le 23 il toucha à Holsteinborg, l'un de ces petits établissemens que les Danois ont fondés sur la côte orientale du Groenland. Celui-ci est situé par les 66° 58' lat. N. Nous nous y arrêterons un instant en laissant parler le capitaine Ross.

« L'aspect du pays était plus beau que notre expérience passée de cette côte inhospitalière ne nous permettait de l'espérer, et nous rappela les contrées plus heureuses que nous avions quittées un mois auparavant, et l'été que nous croyions avoir laissé derrière nous. Partout le sol, à moins que ce ne fussent des précipices ou des rochers à pic sur le bord de la mer, était couvert de verdure; une multitude de plantes sauvages en fleur faisaient un parterre d'un lieu où nous ne comptions rencontrer que des amas de neige et de rochers en désordre; nous ne nous étonnâmes plus qu'on eût donné le nom de Groenland (1) à un pays que nous et bien d'autres avaient toujours cru ainsi appelé par dérision. C'était en effet une *terre verte*, et nos yeux contemplaient d'autant plus avidement cette verdure, que depuis long-temps ils n'avaient vu que le ciel et l'eau, et que nous savions parfaitement qu'à peu de distance de là ils n'eussent rencontré que des scènes de désolation. Il n'y manquait pas même le fléau ordinaire des pays chauds, c'est-à-dire des légions de moustiques qui nous poursuivaient avec un acharnement tel que beaucoup d'entre nous en avaient rarement vu de pareils aux Indes occidentales.

« A peine étais-je de retour à bord, que nous fûmes surpris par l'arrivée subite d'une embarcation portant pavillon danois et accompagnée d'une foule de canots. Nous vîmes avec plaisir que dans cette foule, qui, au premier coup d'œil, ne paraissait composée que d'Esquimaux, il se trouvait deux Européens. Tous deux portaient le costume ordinaire des naturels. Ils se firent connaître l'un pour le gouverneur, l'autre pour le curé du district de Holsteinborg, en ajoutant qu'ils étaient venus s'informer qui nous étions et si nous avions besoin de quelques secours. Ils ne nous avaient pas vus entrer; mais ayant aperçu le sommet de nos mâts, qui dominaient les rochers, ils avaient pensé que nous avions fait côte, jamais aucun navire n'ayant paru dans cette crique. Nous trouvâmes dans le gouverneur,

(1) *Groenland*, dans les langues du nord, signifie terre verte.

qui se nommait Kalle, un homme de bonne mine et de manières très attrayantes. Il paraissait âgé d'environ trente ans, sur lesquels il en avait passé six dans le pays à administrer son district, sous la dépendance du gouverneur de Leifly, qui a le rang de major dans la marine danoise. L'ecclésiastique, nommé Kijer, paraissait du même âge et avait les façons et le langage d'un homme intelligent et bien élevé. Il résidait depuis le même espace de temps sur les lieux avec sa femme et une famille peu nombreuse.

« Le gouverneur m'offrit avec bienveillance le passage dans son canot, et je m'y embarquai avec le commandant Ross. Pendant la route, ces messieurs, qui parlaient anglais, nous apprirent les noms des îles, des rochers, des montagnes, des baies devant lesquels nous passions; à ces renseignemens utiles ils ajoutèrent la plus agréable nouvelle que nous eussions reçue depuis notre départ de la Tamise, en nous confirmant ce que nous avions déjà soupçonné d'après l'absence des glaces. Ils nous assurèrent que la saison actuelle était la plus douce que de mémoire d'homme on eût jamais vue dans l'établissement, et qu'il en avait été de même de la précédente. Leur conviction était que si jamais le passage devait être découvert, ce serait pendant cet été. Dans la dernière partie de l'année précédente, le froid avait été si peu rigoureux, que la navigation du hâvre où nous nous trouvions n'avait été interrompue que trois jours pour les bateaux qui ont coutume de le traverser; le thermomètre de Réaumur n'avait été qu'un seul jour à 18° au-dessous de zéro, et depuis cette époque il n'était jamais descendu au-dessous de 9°. Il en avait été bien autrement dans les années antérieures, pendant lesquelles il s'était maintenu, à plusieurs reprises et durant de longs intervalles, à 32° au-dessous de zéro.

« Après avoir remonté la passe pendant environ trois milles, nous aperçûmes le pavillon danois et la ville, qui est exposée au nord-ouest et située sur une petite hauteur à environ cinq cents pas du lieu où l'on débarque, au fond d'une petite crique qui, décrivant une courbe au sud-ouest, est à l'abri de la mer et forme un bassin commode pour les canots et les petits bâtimens qui y entrent sans peine à la haute mer. Au moment où nous mettions le pied sur le rivage, nous fûmes salués de plusieurs coups de canon, honneur auquel nous étions loin de nous attendre, et que nous rendîmes, cela va sans dire, à la première occasion. Nous fûmes reçus par Mme Kijer, qui nous attendait pour nous conduire dans sa demeure hospitalière. Heureusement je parlais le danois, et je pus causer avec cette dame qui ne comprenait pas l'anglais. On nous servit un dîner composé de gibier et d'autres plats,

dîner qui pouvait passer pour recherché dans ce lieu, et pendant lequel nous fûmes servis par de jeunes filles esquimaux dans le costume de leur pays; mais celles-ci étaient infiniment plus propres que celles que nous avions vues dans d'autres circonstances. Elles étaient chargées de verroteries, et coiffées de mouchoirs d'indienne.

« Au sortir de table, nous visitâmes l'établissement qui se compose des maisons du gouverneur et du curé, d'une église, de deux magasins, d'un four destiné à cuire le pain, et d'environ quarantes huttes d'Esquimaux. Les deux maisons étaient construites en bois et avaient deux étages; le rez-de-chaussée contenait une salle à manger commode, une bonne chambre à coucher, un petit parloir et une cuisine. Celle du gouverneur offrait une pièce de plus pour le logement des équipages de ses deux embarcations et de deux pilotes. L'étage supérieur était destiné aux domestiques. Les appartemens étaient bas, et les poutres, qui faisaient saillie sur le plafond, leur donnaient l'apparence de la cabine d'un vaisseau de cinquante canons. L'église est surmontée d'un petit clocher qui domine quelque peu son toit; l'intérieur en est simple et décent; à l'une des extrémités se trouve l'autel, et à l'autre un orgue. Elle peut contenir environ deux cents personnes, et est assiduement fréquentée. Les prières et les sermons ont lieu tous les dimanches, alternativement en danois et dans la langue des Esquimaux. Le magasin situé près du lieu de débarquement reçoit tous les objets de poids ou de fort volume; et l'autre, placé un peu plus haut, sert de demeure à plusieurs familles. On n'aperçoit pas la mer depuis la ville, mais seulement le hâvre : elle est protégée, à l'ouest et à l'est, par des rochers élevés, et au sud, mais à une plus grande distance, par une énorme montagne appelée le *Capuchon de la vieille femme*. En face le hâvre, à l'ouest, on découvre également une rangée de collines d'une grande hauteur. Sa situation la rend ainsi très intéressante et éminemment pittoresque; néanmoins ce serait un séjour à peine supportable, quand même une grande partie de l'année y serait telle que nous la trouvâmes par hasard. Les Esquimaux nomment cette ville *Tirieniak Pudlit*, ce qui signifie, ainsi qu'on nous l'apprit, terriers de renards.

« *24 juillet.* — Les Esquimaux, qui étaient accourus en foule autour de nous depuis le moment de notre arrivée, aidaient nos hommes aux manœuvres, ou dans leurs autres travaux, montrant en ceci leur bonne volonté, et nous étant en réalité assez utiles. Beaucoup d'entre eux apportèrent également, pour les vendre, les objets qu'ils avaient à leur disposition; et nos hommes se fournirent ainsi de bottes et de gants, en échange de mouchoirs de coton et de vieux habits. Le plus grand nombre de ces naturels paraissaient ne pas connaître la valeur de l'argent; l'un d'eux,

qui avait offert une paire de gants à M. Thom, prit un vieux mouchoir de préférence à un schelling, puis à un souverain d'or que celui-ci lui présenta successivement.

« En soupant dans la soirée chez le gouverneur, nous apprîmes de lui et de M. Kijer la manière dont ils passaient leur temps dans cette solitude. Leur principale occupation était la chasse des animaux sauvages, ou la pêche des baleines, des phoques et du poisson, suivant que la saison le permettait. Il nous dirent qu'ils exportaient chaque année, en Danemarck, environ trois mille peaux de rennes, mais que la quantité d'huile de baleine qu'ils pouvaient se procurer variait beaucoup : dans certaines années, ils ne prenaient que deux de ces cétacés, et dans d'autres ils allaient jusqu'à douze. Les années les plus tempérées étaient à cet égard les moins favorables.

« Personne ne s'attendra à apprendre qu'il y eût des arbres dans le jardin du gouverneur, puisque les îles Shetland elles-mêmes passent pour n'en posséder qu'un seul; mais nous y trouvâmes de la salade, des radis et des raves. L'angélique sauvage abonde ici comme en Laponie, ainsi que le cochlearia et l'oseille, plantes éminemment utiles à des hommes qui font une énorme consommation de la nourriture animale la plus grossière. L'hiver est pour eux la saison la plus saine; et c'est pendant l'été que leurs principales maladies, qui sont en général des affections pulmonaires, ont coutume de régner. Que la médecine puisse leur être d'un grand secours, c'est une question qui regardait notre chirurgien et non pas moi; mais les malades ne peuvent du moins avoir beaucoup à souffrir des médecins, car le plus voisin qu'ils aient à leur portée réside à deux cents milles de là sur la rivière de Baal, et sa clientelle n'est pas assez considérable pour qu'il puisse faire beaucoup de mal.

« 25 *juillet.* — En montant sur le pont ce matin à six heures, tandis que l'équipage dormait encore, j'apercus un pauvre Esquimaux attendant dans son canot, le long du bord, et tenant une rame qu'un de nos bateaux avait perdue, et qu'il avait trouvée par hasard. Il va sans dire que sa probité fut généreusement récompensée, bien qu'il ne parût pas s'attendre au présent qui lui fit le plus vif plaisir. J'ignore jusqu'à quel point il faut attribuer aux efforts du digne ecclésiastique d'Holsteinborg l'action honnête de ce naturel, ainsi que la conduite régulière de tous ceux de l'établissement en général; mais, quelle qu'en soit la cause, je ne fais que rendre justice au bon caractère de cette nation, partout où je fus à même de l'observer, en disant qu'elle est du nombre des meilleures peuplades sauvages qui aient été visitées jusqu'à ce jour par les voyageurs, sur n'importe quel point du globe.

« 26 *juillet*. — Le calme parfait qui régnait aujourd'hui dimanche, dans la matinée, nous ôtant l'espoir de partir avant deux heures de l'après-midi, j'accompagnai le gouverneur à l'église. J'aurais été surpris du chant des femmes esquimaux, si je ne n'eusse connu depuis long-temps leurs talens naturels à cet égard, et l'extrême facilité avec laquelle elles apprennent à exécuter même la musique sacrée la plus difficile de l'école allemande. Depuis que les missionnaires moraves, au Labrador, ont reconnu les mêmes dispositions dans leurs néophytes, qui apprennent rapidement, non-seulement à chanter et à s'accompagner sur le violon, mais encore à fabriquer leurs instrumens, personne ne peut mettre en doute les facultés musicales de cette race d'hommes, quoique toutes les tribus ne les possèdent peut-être pas au même degré. On sait que ces dignes missionnaires n'ont pas traité cela comme un simple objet de curiosité ou d'amusement, mais que, dans leur expérience éclairée, ils en ont tiré un parti puissant pour l'instruction religieuse et la civilisation de ces peuplades, autant toutefois qu'il est permis d'espérer cette civilisation dans les circonstances où ces peuplades sont placées.

« La brise s'étant faite, il fallut partir sans délai; nous ne pouvions perdre un seul jour ni même une seule heure, tant la saison était avancée, et tant il nous restait de route à faire avant d'atteindre le lieu, quel qu'il pût être, où nous nous verrions contraints d'hiverner; nos bienveillans amis nous accompagnèrent à bord, et nous levâmes l'ancre, tandis que la ville nous adressait un nouveau salut que nous rendîmes aussitôt. Nos hôtes restèrent avec nous jusqu'à l'entrée de la passe, où nous nous séparâmes après de sincères adieux. »

L'expédition continua sa route sous les auspices les plus favorables, en se tenant en vue de la côte occidentale du Groenland. Le surlendemain de son départ d'Holsteinborg, par les 73° 53' lat. N., elle aperçut pour la première fois quelques montagnes flottantes de glace, mais en petit nombre, et dans un état de dégradation annonçant une dissolution prochaine. Cette circonstance était d'autant plus remarquable, que, dans son troisième voyage, Parry avait été arrêté un instant dans ces mêmes parages, par une barrière de glaces. La mer était généralement belle, et la température parfois si douce, que les hommes de l'équipage restaient pieds nus et sans autres vêtemens que leur pantalon et leur chemise, comme ils eussent pu le faire sous les tropiques. Le 6 août, *le Victory* se trouvait à l'entrée du détroit de Lancastre. Ici, le capitaine Ross se livre à quelques réflexions qui sont de nature à faire connaître les dispositions de l'opinion publique en Angleterre à son égard; cette sorte de justification de sa conduite antérieure étant la seule qui se trouve dans

sa relation, un sentiment de justice nous engage à ne pas la passer sous silence.

« En entrant dans le détroit de Lancastre, je me rappelai naturellement l'époque analogue de mon premier voyage, et me trouvant près de l'endroit où nous nous étions décidés à retourner en arrière, dans la ferme conviction qu'il était impossible de s'avancer plus à l'ouest dans cette direction, je ne pus m'empêcher d'inscrire dans mon journal les réflexions que je transcris en ce moment. — Sir Edward Parry fait observer que le détroit de Lancastre « a acquis une célébrité bien au-delà de celle qui lui eût été accordée sans les opinions contradictoires qui ont été émises à son sujet. » Ce langage est, à tout le moins, quelque peu ambigu, et, à tort ou à raison, quelques personnes, qu'intéressait mon premier voyage, en ont conclu que dans cette expédition, où nous étions employés sir Edward et moi, son opinion avait été différente de la mienne. En tirant de ce passage une telle conclusion, les mêmes personnes ont dû penser naturellement qu'il avait dû me faire part de cette opinion, puisque tel était son devoir en sa qualité d'associé dans l'entreprise, quoique sous mes ordres, d'où elles auront encore conclu qu'en agissant comme je l'ai fait, je me suis mis en opposition avec son avis ouvertement déclaré.

« S'il en est ainsi, il faut que ces personnes soient détrompées, car cet officier ne me fit connaître à cette époque aucune opinion de ce genre, et je suis obligé d'en conclure qu'il n'en avait point de semblable. Il ne pouvait croire qu'il y eût un passage dans le détroit de Lancastre sans me le déclarer aussitôt; autrement ce serait le supposer capable de se manquer à lui-même de la manière la plus grave, comme officier, que de croire qu'il a pu cacher rien de ce qui concernait l'entreprise dont nous étions chargés tous deux, et surtout une opinion que sa haute importance l'obligeait d'autant plus impérieusement à me faire connaître. Je dis plus, il n'est pas un officier de l'expédition qui, en disant aujourd'hui que son opinion différait alors de la mienne, ne soit également coupable, car c'était leur devoir à tous de me déclarer tout ce qui pouvait concourir à la réussite du voyage.

« Il est possible que, même aujourd'hui, je ne réussisse pas à détruire les conclusions dont je viens de parler, car il est dans la nature de l'esprit humain de s'attacher aux jugemens qu'il a formés, et qui, pendant longtemps, n'ont point trouvé de contradicteurs; mais ici, sur le lieu même où chaque souvenir se réveille comme s'il n'était que d'hier, j'affirme de nouveau, avec une assurance entière, qu'aucun officier n'exprima la plus légère croyance qu'il y eût un passage dans ce détroit, ni ne dit rien qui pût faire seulement soupçonner qu'il eût cette idée; bien plus, je dus

conclure des remarques générales qui furent faites à mon propre bord, et des expressions de ceux qui pensaient devoir plus particulièrement être consultés, que je m'étais avancé non-seulement assez loin, mais trop loin. Il est en outre vrai, et je dois le répéter ici, que, quand bien même l'opinion de mon second en commandement eût été, ainsi qu'on l'a supposé, contraire à la mienne, ce qui n'est pas, j'étais parfaitement justifié par mes instructions et les circonstances dans lesquelles se trouvait l'expédition, en agissant comme je l'ai fait. Les ordres étaient clairs et péremptoires; la saison d'ailleurs était trop avancée pour pénétrer plus avant dans les glaces, et mon devoir le plus impérieux était de veiller au salut des navires et de leurs équipages.

« Personne ne conteste en même temps qu'à cette époque, tout l'espace à l'ouest des navires, était couvert de glaces, de sorte que nous n'eussions pu pénétrer que quelques milles plus loin si nous l'eussions essayé. Il n'est nullement probable, d'après l'aspect de ces terres éloignées que j'ai en ce moment sous les yeux, que mon jugement sur la nature de ce détroit eût été différent de celui qui me fit virer de bord, quand même je me serais approché plus près des limites de la glace. On sait combien l'apparence des terres est trompeuse dans ces régions, et si Cook lui-même a commis, dans plus d'une occasion, des erreurs à cet égard, cela suffit pour prouver que la difficulté de les juger est grande, pour ne pas dire insurmontable. Dans le fait, l'histoire de la navigation abonde en exemples d'erreurs semblables, et celui qui voudrait en prendre la peine, pourrait les rassembler par centaines; celui-là n'a qu'une bien faible connaissance de ces sortes de matières qui ne se rappelle pas une foule de ces erreurs, sans même se donner la peine de consulter les livres.

« J'aurais pu dire cela depuis long-temps, et je l'eusse dit, si je m'étais vu appelé devant qui de droit pour défendre mes opinions et ma conduite. Convaincu de la justice de ma cause, j'ai suivi la marche la meilleure, quoique la plus difficile en pareil cas : je me suis tu; et si je romps le silence maintenant pour revenir sur un fait déjà si loin de notre temps, c'est que l'aspect des lieux me rappelle vivement les dures épreuves dont ils ont été pour moi l'occasion, et me donne en même temps l'espoir que la tentative que je fais en ce moment sera accueillie, si jamais je reviens en Angleterre, d'une manière bien différente. »

Le Victory, retardé par des calmes qui ne l'eussent pas arrêté, si sa machine eût pu lui servir, remonta lentement le détroit de Lancastre. Le 10 août, il se trouvait à l'entrée de la passe du Prince-Régent, et le 15 il jeta l'ancre au lieu même où *le Fury* s'était perdu quatre ans auparavant.

« Le bâtiment étant mouillé et parfaitement en sûreté, à un quart de mille

de l'endroit où les provisions du *Fury* avaient été débarquées, nous avions hâte de visiter ce lieu. Après avoir fait faire un bon repas à l'équipage, je me rendis à terre à neuf heures avec le commandant Ross (1), M. Thom et le chirurgien. Nous trouvâmes la côte jonchée de charbon de terre, et nous nous dirigeâmes, non sans une vive anxiété, vers la seule tente qui fût restée intacte. Elle avait servi aux officiers du *Fury* pour prendre leurs repas, mais il n'était que trop évident que les ours y avaient fait de fréquentes visites. Il y avait eu près de la porte un sac de nuit dans lequel le commandant Ross avait laissé son portefeuille et quelques oiseaux empaillés; mais il avait été mis en pièces sans qu'il restât un fragment de ce qu'il contenait. Les côtés de la tente avaient été également arrachés du sol en plusieurs places. Du reste, elle était bien conservée. Rien n'avait été dérangé dans l'endroit où l'on avait déposé les viandes et les végétaux conservés. Les boîtes avaient été empilées de manière à former deux amas, et quoiqu'elles eussent été exposées à toutes les intempéries du climat, elles n'avaient pas souffert la plus légère altération. L'eau n'avait pu les rouiller, et la solidité de leurs jointures avait empêché les ours d'en flairer le contenu. S'ils eussent connu ce qu'elles renfermaient, il est certain que notre part de ces provisions n'eût pas été considérable, et qu'ils eussent dû plus de reconnaissance que nous aux talens de M. Donkin (2). En les examinant, nous trouvâmes qu'elles n'étaient nullement gelées, et que la saveur des différens articles n'avait absolument rien perdu de ce qu'elle était dans l'origine. Nous n'en éprouvâmes pas une médiocre satisfaction, car cette découverte n'était pas pour nous une affaire de luxe, mais d'elle dépendaient notre existence et le succès de l'entreprise. Le vin, les liqueurs spiritueuses, le sucre, la farine et le cacao étaient également en parfait état. Le suc de limon et les articles marinés avaient souffert, mais peu, et les voiles elles-mêmes, qui avaient été rassemblées avec soin, étaient non-seulement sèches, mais paraissaient même n'avoir jamais été mouillées. Nous remarquâmes, comme une chose assez singulière, qu'en même temps que la toile avait pris une blancheur éclatante, elle avait perdu complètement l'odeur du goudron dont elle avait été imprégnée.

« Nous nous rendîmes ensuite sur le point du rivage où *le Fury* avait été abandonné, mais nous n'aperçûmes aucun vestige de sa coque. Les opinions se partagèrent à cet égard; chacun pouvait se livrer à mille conjec-

(1) Le commandant Ross, neveu de l'auteur de la relation et son second, était le lieutenant du *Fury*, lors de la perte de ce bâtiment.

(2) Fabricant de préparations alimentaires pour la marine, aussi célèbre en Angleterre que MM. Appert et Colin le sont en France parmi nos marins.

tures sur le sort de ces débris. Ayant vu souvent, néanmoins, les effets que produisent dans ces mers les glaces flottantes, il n'était pas difficile de deviner le sort du bâtiment naufragé; il avait dû être emporté d'un seul coup, ou réduit en pièces, et dans ce dernier cas ses débris avaient augmenté la masse des bois flottans que charient constamment les mers de ces parages. Ce qu'il y avait de certain, c'est qu'on ne le voyait plus. Nous n'en avions aperçu aucune trace pendant les dix milles que nous avions parcourus au sud, à portée de pistolet du rivage, et nous ne fûmes pas plus heureux en examinant la côte au nord sur un espace de deux milles.

« Nous retournâmes donc à bord, et nous préparâmes à embarquer les objets nécessaires à notre approvisionnement pendant deux ans et trois mois, ayant calculé que c'était la quantité dont nous aurions besoin pour l'avenir. Il est inutile de dire que c'était une circonstance aussi nouvelle qu'intéressante de trouver ainsi dans ces régions désolées, au milieu de la solitude, des glaces et des rochers, une sorte de marché où nous pouvions satisfaire tous nos besoins, et de voir rassemblés sur un seul point tous les objets que nous aurions cherchés à Londres dans les magasins de Wapping ou Rotherhithe; le tout prêt à être embarqué à notre volonté et libre de tous frais. C'était sur la certitude de cette rencontre, qui se trouva, comme on voit, bien fondée, que reposait le plan de notre voyage.»

Le ravitaillement du *Victory* fut achevé en deux jours; outre la tente dont il vient d'être question, il en existait, à quelque distance, une seconde où la poudre du *Fury* avait été déposée. Le capitaine Ross, après en avoir extrait la quantité dont il avait besoin, fit détruire le reste, afin de prévenir les accidens qu'il aurait pu causer aux Esquimaux que le hasard eût conduits sur les lieux; cette mesure d'humanité avait été recommandée par le capitaine Parry.

Ici commence la portion la plus intéressante du voyage, mais cette partie est principalement géographique et par conséquent difficile à comprendre sans l'aide de cartes. Parry avait poussé ses découvertes jusqu'au cap Garry, par les 72° 30' lat. N., à quelques milles au sud-ouest du point où son bâtiment s'était perdu. A partir de ce cap, la côte court à peu près au sud-sud-est, et le capitaine Ross l'a relevée avec une exactitude minutieuse jusque par les 69°. Le résultat de cette reconnaissance a été de prouver que la passe du Prince-Régent n'est que l'entrée d'une vaste baie ou d'un golfe dont le point extrême au sud n'est pas encore exactement connu, et qui a pour limites à l'est, la presqu'île Melville, découverte par Parry, et à l'ouest, une autre presqu'île que le capitaine Ross a nommée Boothia, du nom de M. Booth, l'armateur de l'expédition. Cette dernière ne tient au continent américain que par un isthme étroit, occupé

en grande partie par des lacs, et que le commandant Ross a traversé par terre. Au-delà, à l'ouest, la mer paraît libre, et la côte de l'Amérique se dirige à l'ouest-sud-ouest, en rejoignant, probablement sans interruption remarquable, le cap Turnagain, limite des découvertes de Franklin. Entre ce cap et le point atteint par le commandant Ross, il n'existe qu'une faible distance de deux cent vingt-deux milles géographiques. Si cette intervalle était relevé, toute la côte boréale de l'Amérique serait connue, à l'exception des cinquante lieues encore inexplorées que nous avons dit exister à l'est et non loin du détroit de Behring.

C'est le long de la côte orientale de la presqu'île de Boothia que se dirigeait le capitaine Ross, au milieu des mille obstacles de chaque instant qui sont inhérens à la navigation de ces parages. Quoique la latitude fût plus méridionale de quelques degrés que celle du détroit de Lancastre, la température était en général plus froide que sur ce dernier point; les enfoncemens des côtes étaient obstrués par les glaces, et d'immenses blocs, détachés des rivages, flottaient au large, changeant fréquemment de direction suivant les courans ou les marées, et mettant à chaque instant le navire dans le plus imminent danger. Le passage suivant suffira pour donner au lecteur une idée de cette alternative d'efforts, de craintes, d'espérances, de désappointemens et de périls qui, pendant cette navigation, furent le partage de l'expédition.

« Jusqu'à ce moment nous avions évité notre perte d'une manière ou d'une autre; mais malgré cela nous sentions chaque fois autant de surprise que de reconnaissance envers la Providence de nous voir ainsi sauvés sans avaries considérables. Il est malheureux pour le lecteur qu'aucune description ne puisse donner une idée des scènes de cette nature; quant au pinceau, il ne peut rendre ni le mouvement ni le bruit. Pour ceux qui n'ont point vu l'Océan arctique pendant l'hiver, ou, pour mieux dire, qui ne l'ont point vu pendant une tempête de l'hiver, ce mot de glace, ne réveillant d'autre souvenir que ce qu'ils ont vu sur un lac ou dans un espace limité, ne leur donne aucune notion exacte de ce qu'un navigateur dans ces parages est condamné à voir et à sentir; mais qu'ils se rappellent que cette glace est un rocher, un rocher flottant lorsque le courant l'entraîne, et quand elle touche le fond, une île ou un promontoire aussi solide que s'il était de granit. Qu'ils se représentent ensuite, s'ils le peuvent, ces montagnes de cristal entraînées par un courant rapide dans une passe étroite, se rencontrant, comme le pourraient faire des montagnes, avec le bruit du tonnerre, détachant réciproquement des fragmens énormes de leurs masses respectives, ou se brisant en deux, de sorte que, perdant leur équilibre, elles chavirent sur elles-mêmes, font jaillir au loin les lames, et creusent des

gouffres immenses où la mer se précipite en tourbillonnant. Qu'on ajoute à cela que les champs de glaces moins élevés, poussés par le vent et les courans contre ces montagnes ou les rochers, se dressent au-dessus des flots jusqu'à ce qu'ils retombent en arrière et se brisent en mille pièces, comme pour ajouter encore à cette scène inexprimable de bruit et de mouvement.

« Il n'est guère plus facile de se peindre notre impuissance absolue en pareille circonstance. Il n'est pas un seul instant où l'on puisse prévoir ce qui doit arriver dans le moment qui va suivre; il n'en est pas un seul qui ne puisse être le dernier, et cependant l'instant d'après peut apporter le salut et la sécurité. C'est une position aussi étrange que pleine de saisissement, et si elle est terrible, elle ne donne, d'un autre côté, pas le temps de ressentir la crainte, tant les événemens sont inattendus et les transitions rapides. Si le fracas et le désordre, dans tout ce qu'on aperçoit, causent des vertiges; si l'attention se trouble en voulant s'attacher à quelque objet au milieu d'une telle confusion, il faut en même temps qu'elle soit sans cesse éveillée, afin de saisir le seul moment de salut qui peut se présenter. Cependant, avec tout cela, et c'est la partie la plus pénible du rôle, il n'y a rien à faire, il ne faut tenter aucun effort; et quoique la vue seule du mouvement qui l'environne suffise pour engager le marin à s'agiter, sans parler de l'instinct qui nous porte à repousser le péril, il doit prendre patience, comme s'il était simple spectateur, et attendre, du mieux qu'il peut, sa destinée, quelle qu'elle puisse être.

« Telle est la glace; mais elle a en même temps ses compensations aux fréquens assauts qu'elle livre aux navigateurs, et aux obstacles qu'elle crée sur leurs pas. C'est un mal qui est loin d'être sans mélange; et, tout bien calculé, je ne me tromperais pas en disant qu'elle a été plus souvent notre sauveur que notre ennemi. Nous ne pouvions, il est vrai, commander aux montagnes de glaces de nous prendre à la remorque, de s'arranger autour de nous de manière à nous former un bassin tranquille au milieu d'une mer en fureur, ni, quand nous avions besoin d'un abri, de venir à notre aide et de nous entourer de remparts de cristal; mais elles recevaient les ordres de celui qui commande à toute la création, et elles obéissaient. »

Les mois d'août et de septembre se passèrent dans ces luttes continuelles contre les courans et les glaces dont le capitaine Ross vient de faire un tableau si animé. Jusqu'au 15 de ce dernier mois, l'air avait été assez doux; la pluie tombait fréquemment, mais l'expédition n'avait point encore vu de neige. Ce jour-là elle parut pour la première fois; des orages furieux en couvrirent les rivages dans toutes les directions; le thermomètre baissa

rapidement de plusieurs degrés; tout annonçait l'hiver et la fin de la campagne. Les progrès du *Victory* devenaient à chaque instant plus lents. Enfin le 30 il se trouva en présence d'une barrière compacte de glace, n'offrant aucune ouverture où le navire pût pénétrer. Il fallut renoncer à aller plus loin. L'expédition se trouvait alors par les 69° 59' N. dans un havre commode, qui fut nommé le *havre Félix*.

« Nulle part, dit le capitaine Ross, on n'apercevait un seul atome d'eau; excepté quelques pointes noirâtres de rochers, se dressant de loin en loin, rien n'apparaissait tout à l'entour de l'horizon qu'une couche uniforme et éblouissante. C'était, à vrai dire, un triste tableau. Malgré l'éclat dont elle brille, cette terre, la terre des neiges et des glaces éternelles, a toujours été et sera toujours un désert morne, désolé et accablant pour l'ame; sous son influence, la pensée elle-même est paralysée; elle cesse d'agir, de percevoir, de se soucier même de ce qui pourrait la stimuler par sa nouveauté : partout l'uniformité, le silence et la mort. Une imagination poétique s'efforcerait en vain de trouver matière à description dans ce qui n'offre aucune variété, où rien ne se meut, rien ne change, mais où tout est à jamais le même, mort et glacé. »

Les préparatifs pour l'hivernage commencèrent aussitôt; la poudre fut débarquée et mise en sûreté dans un magasin construit sur une île voisine; un observatoire fut élevé à peu de distance. La machine à vapeur, qui depuis long-temps n'était qu'un fardeau inutile pour le navire, fut mise à terre, et la place qu'elle occupait accrut d'autant l'espace destiné à l'équipage; on passa ensuite une revue exacte des vivres, et il s'en trouva assez pour deux ans et dix mois, en accordant la ration entière aux matelots. Le navire se trouvant considérablement allégé, il fallut rompre la glace à l'entour, afin qu'il pût se mettre au niveau de sa ligne de flottaison. Cette opération terminée, il s'éleva de neuf pouces; on l'entoura alors d'une muraille de glaces et de neige pour le mettre à l'abri du froid, et une sorte de toiture fut construite dans le même but.

Il n'est personne qui n'ait lu avec intérêt les précautions prises par le capitaine Parry, pour le bien-être de son équipage, pendant son hivernage à l'île Melville; celles du capitaine Ross ne furent pas moins ingénieuses, ainsi qu'on en jugera par les détails suivans.

« Notre toiture avait été achevée dans le cours de ce mois (octobre), mais il nous restait encore à couvrir le pont de neige, et à mettre la dernière main à notre muraille. D'autres dispositions avaient été prises en même temps dans l'intérieur du navire : une chambre avait été construite sur l'avant pour recevoir les coffres de l'équipage, ainsi que la cuisine et le four; des tuyaux en cuivre, partant de ceux-ci, circulaient autour de l'apparte-

ment pour le transport de la vapeur; des ouvertures furent faites dans le pont au-dessus de la cuisine et du four, et nous y placâmes des vases en fer, ayant leurs concavités dirigées en bas; la vapeur était reçue dans ces vases et s'y condensait aussitôt. Nous espérions dans l'origine que nous pourrions l'en retirer convertie en eau, mais nous trouvâmes bientôt qu'elle s'y gelait complètement, de sorte que nous ne pûmes en tirer aucun parti.

« Ce moyen fut un des meilleurs de ceux que nous adoptâmes; en tenant à sec la chambre de l'équipage, il nous épargna la nécessité de forcer la température comme on l'avait fait en d'autres circonstances, afin de maintenir la vapeur à l'état gazeux jusqu'à ce qu'elle se condensât sur les parois intérieures du pont; il en résultait en même temps une grande économie de combustible, car nous trouvâmes qu'une température de 40° à 50° (de Farenheit) suffisait pour rendre la chambre sèche, chaude et très confortable, tandis que, dans les bâtimens qui nous avaient précédés, il avait fallu l'élever jusqu'à 70°.

« Quant aux autres dispositions que nous adoptâmes, voici en quoi elles consistaient, et je les indique ici afin que ceux qui s'aventureront après nous dans ces régions, acquièrent sans peine l'expérience qui avait été pour nous le fruit de plusieurs voyages successifs. Les hommes couchaient dans des hamacs qui étaient enlevés à six heures du matin, et remis en place à dix heures du soir; on les aérait deux fois par semaine. L'entrepont, qui servait de plancher, était couvert de sable chaud tous les matins, et gratté jusqu'à huit heures que déjeûnait l'équipage. Le lundi fut choisi par la suite pour laver le linge, qui se séchait près des poëles; cette opération durait jusqu'à midi. Le pont ayant été recouvert d'une couche de neige de deux pieds et demi d'épaisseur, cette couche fut battue et foulée avec les pieds, jusqu'à ce qu'elle devînt une masse compacte de glace; elle reçut ensuite une couche de gravier qui lui donna l'apparence d'un chemin sablé. Au-dessus se trouvait le toit mentionné plus haut, dont les bords rejoignaient le mur extérieur de neige, et s'unissaient avec lui de manière à former un abri parfait contre le vent et les impressions du froid du dehors; sur l'arrière, le toit de la cabine était également couvert de neige; mais nous ne fermâmes pas le passage qui de la cabine conduisait sur le pont, le froid n'étant pas assez intense pour rendre cette precaution nécessaire; les portes extérieures furent seulement garnies de poulies et de cordes, afin qu'elles se fermassent d'elles-mêmes.

« Nous trouvâmes que pendant le jour, c'est-à-dire de six heures du matin à neuf heures du soir, la cuisine à vapeur suffisait à la fois pour cuire les alimens et maintenir une température convenable. Pendant la nuit, le four la remplaçait, et chauffait en même temps le sable pour la matinée

du lendemain. Au lieu de laisser pénétrer par les portes, dans l'intérieur de la chambre, l'air nécessaire à la combustion, je fis poser un fort tuyau de cuivre communiquant avec l'extérieur, et j'obtins ainsi un double avantage, d'abord celui d'empêcher le froid de faire irruption dans l'appartement, ensuite de rendre l'air de celui-ci plus sec, le tuyau en question s'échauffant assez pour amener ce résultat.

« Au moyen de ces dispositions, la vapeur s'élevait avec plus de facilité, et se rendait dans les condensateurs, au lieu de se convertir en eau dans la chambre elle-même; d'un autre côté, ce qui n'était pas moins important, les feux se maintenaient à un degré uniforme de combustion. Le fait suivant prouvera l'utilité des condensateurs : nous avions coutume de les nettoyer tous les samedis, et nous en retirions chaque fois une quantité de glace qui s'y était accumulée à raison d'un boisseau par jour, terme moyen; cette glace représentait une quantité d'eau égale, qui eût été non-seulement fort incommode, mais encore réellement pernicieuse, si elle se fût répandue à l'état liquide dans la chambre.

Tout le gréement, y compris les moindres pièces, avait été démonté, nettoyé, numéroté, et mis en magasin. J'avais adopté le plan suivant pour le service et les repas de l'équipage. Il était divisé en cinq quarts; les trois contre-maîtres, l'ingénieur et le harponneur avaient, chacun à son tour, avec un matelot, la garde du pont, leur service consistant à veiller le feu, à signaler les animaux sauvages et les naturels, à tenir note de la direction et de la force du vent, des apparences du ciel et du temps, de la température, ainsi que des apparitions des aurores boréales. Les officiers, avec leurs domestiques, les charpentiers, les armuriers et le cuisinier, trouvaient assez d'occupations dans leurs fonctions respectives.

« Le déjeûner dont j'ai déjà indiqué l'heure, se composait de cacao et de thé, et le dîner avait lieu à midi. Quand le temps permettait de s'aventurer hors du bâtiment, les hommes travaillaient dehors, après ce repas, jusqu'à trois ou quatre heures; si la chose était impossible, ils étaient obligés de se promener un certain nombre d'heures sur le pont à l'abri de la toiture. A cinq heures, ils prenaient le thé, et enfin à six heures ils assistaient à une école qui durait jusqu'à neuf. Celle-ci terminée, ils tendaient leurs hamacs et se couchaient à dix heures.

« Le dimanche aucun travail n'était permis. L'équipage se réunissait à dix heures, en grande tenue, et j'en passais la revue, après quoi on récitait des prières suivies d'un sermon. Pour occuper le reste du jour, il y avait une collection de traités sur divers sujets que nous avions reçue d'un ami au moment de notre départ, et dont le choix se trouva parfaitement judicieux. A six heures du soir, il y avait, comme le reste de la semaine, une école, et le jour se terminait par la lecture des psaumes

et des prières indiquées dans la liturgie. Ce système de devoirs religieux et d'instruction produisit tout le bon effet que j'en attendais; nos hommes paraissaient réellement sentir qu'ils ne formaient tous qu'une même famille, se montrant pleins d'égards les uns envers les autres, et apportant dans toute leur conduite un ordre et une régularité qu'on est loin de rencontrer toujours à bord d'un navire. »

Plus loin le capitaine Ross, revenant encore sur ce sujet après deux mois d'expérience, ajoute : « Le système d'économie et de bien-être que nous avions suivi était aussi parfait qu'on pouvait le désirer, et nos hommes se montraient complètement satisfaits de leur régime, d'eux-mêmes, et de leurs officiers. Leur éducation avait fait des progrès surprenans, et il était facile d'apercevoir en eux une amélioration sensible sous le rapport religieux et moral; ils avaient commencé, entre autres, à perdre une habitude d'autant plus difficile à vaincre qu'elle était invétérée, celle de jurer. »

Les mois de novembre et de décembre se passèrent ainsi sans aucun événement remarquable. Le froid, jusque-là, avait été assez supportable, le thermomètre de Fahrenheit n'étant descendu qu'accidentellement à —37°, et se maintenant en général à —16°,22°. Nos prisonniers sortaient presque chaque jour pour prendre de l'exercice à terre ou chasser; mais le gibier était très peu abondant; il avait émigré dans le sud pour y chercher un climat plus doux, ou se tenait caché. Un seul ours blanc se présenta et fut mis à mort. Le 25 novembre, le soleil disparut sous l'horizon, astronomiquement parlant, car la réfraction horizontale, qui est très grande dans ces régions, rendit son limbe supérieur visible encore pendant quelques jours. Quand l'astre se fut évanoui tout-à-fait, la nuit commença son règne de plusieurs mois, mais une nuit des régions polaires, illuminée par les aurores boréales, l'éclat de la neige, et plutôt semblable à un demi-jour qu'aux nuits obscures de nos climats quand la lune est absente.

Rien n'annonçait qu'il y eût des êtres humains dans le voisinage, lorsque dans les premiers jours de janvier, la sentinelle signala l'approche d'une troupe d'Esquimaux.

TH. LACORDAIRE.

(*La seconde partie à la prochaine livraison* (1).)

(1) Ayant eu, la première, communication de l'important voyage du capitaine Ross, la *Revue des Deux Mondes* donnera la suite du récit du hardi navigateur, et nous annonçons en même temps que M. Félix Bonnaire, éditeur, rue des Beaux-Arts, en publiera prochainement une édition complète, avec la carte et les planches de l'édition originale.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 mai 1835.

Toutes les prévisions des véritables partisans de l'ordre et du calme ne se sont réalisées que trop promptement. Le ministère, et les pairs qui se dévouent avec tant de zèle à l'accomplissement de ses projets, savent enfin quels embarras les attendaient dans le procès qui vient de commencer d'une manière si défavorable. Ces embarras, tout le monde les avait annoncés, le ministère seul était aveugle. Aujourd'hui, il faut les surmonter, marcher en avant, et se jeter dans une voie dont l'issue est bien douteuse. Les ministres actuels viennent quelquefois parler, à la tribune, de la sagesse du pays. Sa sagesse est vraiment grande et digne d'admiration, en ce moment surtout. Il reste calme et impassible en face d'un ministère qui se plaît à soulever toutes les passions. Aujourd'hui, c'est le pouvoir qui est en émeute, qui tracasse, qui tourmente toutes les classes, tous les corps de l'état; et c'est la nation qui joue le rôle modérateur du pouvoir, et qui le regarde se démener sans partager les violences auxquelles il se livre. En voyant tout ceci, on se demande où sont les révolutionnaires les plus turbulens, sur le banc des accusés ou sur le banc des ministres? Assurément, si la paix publique se trouvait troublée, par

suite du procès, ce dont nous doutons fort, ce ne serait pas de la prison du Luxembourg, mais bien de la salle et des siéges dorés de la pairie que seraient partis les premiers brandons.

Un homme d'esprit et haut placé disait tout récemment qu'il voyait bien, dans un avenir plus ou moins éloigné, la possibilité de la chûte du gouvernement, mais qu'il ne comprenait pas qu'on pût admettre la pensée de la chûte du ministère. Aujourd'hui, disait-il, au point où en sont les choses, on ne pourrait créer un nouveau cabinet sans faire une fournée de pairs, et sans dissoudre la chambre des députés, ainsi que la garde nationale, ou du moins, tout son état-major, tant ces différens pouvoirs ont été compromis par le ministère. Aussi le ministère est maître des choses, et il restera.

Dans la chambre des députés, le ministère avait posé la question de son existence sur le traité des vingt-cinq millions. Ce pas a été victorieusement franchi. La chambre des députés s'est généreusement dévouée à toutes les flétrissures qui devaient résulter d'un tel vote. Dès ce jour, elle a appartenu corps et ame au ministère. Le réglement des comptes de 1834, et toutes les discussions qui ont lieu depuis quinze jours, l'ont bien fait voir; c'est un marché si bien conclu, que les ministres se donnent tout au plus la peine de se montrer au palais Bourbon; leur partie se joue maintenant au Luxembourg.

Cette partie était difficile à engager. La chambre des pairs renferme un grand nombre d'hommes tranquilles, qui ne demandent que la sécurité et le repos qu'ils croient avoir bien gagné par tant d'années consacrées à la guerre ou aux travaux de la science et de l'administration. Elle se compose, en partie, d'ambitions satisfaites, qu'on ne saurait plus stimuler. La crainte et la peur ne pouvaient y servir de levier, comme dans le cercle rétréci des idées mercantiles et bourgeoises qui règnent dans l'autre chambre. Les pairs les plus influens étaient, en outre, opposés au procès. M. Decazes, établi paisiblement dans les grands appartemens du Luxembourg, se souciait peu de se voir troublé dans son nouvel établissement. Sa conduite à l'égard des accusés qu'il avait interrogés, prouvait suffisamment qu'il blâmait toutes les rigueurs de cette procédure. M. Pasquier, il faut bien le croire, avait présenté au roi plusieurs mémoires en faveur de l'amnistie. M. de Talleyrand haussait les épaules de pitié, quand on lui parlait du procès-monstre. Tout semblait s'opposer à ce procès; mais il était nécessaire à l'existence du ministère, et il devait se faire en dépit de ceux qui le repoussaient; il devait même se faire par eux, et aujourd'hui nous les voyons entraînés à le soutenir. Ils vont plus loin encore que ne voulaient les ministres, et demain peut-être, ceux-ci seront forcés de les

calmer. On dirait que le feu a pris tout à coup à la pairie. Qui sait jusqu'où la passion va maintenant l'entraîner?

Nous n'avons pas besoin de rapporter les détails de ce procès, ils se trouvent partout; nous ferons donc seulement remarquer par quelle gradation rapide, la procédure est arrivée au désordre et à l'état de violence où elle se trouve. La pairie était traînée malgré elle à ce procès; M. Pasquier, cédant à une nécessité politique qui le dominait, se voyait forcé de présider les étranges débats qui se préparaient; les nobles magistrats voulurent au moins juger à leur aise, et s'arrangèrent pour ne pas renoncer trop complètement à leur vie douce et molle. Les accusés avaient choisi pour leurs conseils et leurs avocats, des hommes énergiques comme eux, peu accoutumés aux ménagemens du barreau, disposés à faire entendre de rudes vérités aux juges. M. Pasquier commença par se débarrasser des défenseurs, au moyen d'un bon arrêt discrétionnaire, rendu uniquement par sollicitude pour cette bonne chambre qu'il affectionne et qu'il mène presque à son gré. Le motif du premier arrêt de M. Pasquier n'est pas plus large et plus élevé que nous le disons; entre lui et M. Decazes, c'est à qui rembourrera le plus doucement le siège de la pairie, et le rendra plus commode. Malheureusement, les touchantes précautions de M. Pasquier ont déjà produit des effets bien amers.

On a vu avec quelle âcreté s'est poursuivi ce premier débat, et quelles coërcitions successives il a fallu exercer contre les avocats, les conseils de discipline, les accusés rebelles, les défenseurs qui les ont appuyés par une protestation, contre la presse qui défend leurs droits, contre la garde nationale qui demande qu'on ne viole pas les siens; peu s'en est fallu que les pairs absens n'eussent leur part de ces rigueurs, et ne fussent sommés de se rendre sur leurs siéges sous peine de déchéance. La vieille pairie a eu peine à se mettre en campagne; mais maintenant elle a l'épée au poing, et elle paraît décidée à exterminer tout ce qui ne voudra pas se soumettre.

Explique qui pourra le rôle de M. Pasquier dans toute cette affaire. Les journaux lui font dire aux ministres qu'en poussant ce procès comme ils le font, ils creusent sa tombe et préparent son cercueil. Nous pouvons affirmer à ceux qui font tenir ce langage à M. le président de la chambre des pairs, que M. Pasquier est l'homme de France qui songe le moins à sa tombe et à son cercueil, et qui a le moins envie d'y entrer. M. le baron Pasquier est un jeune barbon plein de vigueur, qui serait parfaitement en état de lutter avec le ministère, s'il en avait la moindre envie, et dont l'esprit, sain et ferme, trouverait autant d'expédiens contre le procès qu'il en trouve contre les accusés, si cela lui semblait convenable.

Nul doute que M. Pasquier n'ait dit quelques bonnes paroles dans la salle des délibérations; mais nous l'avons vu à l'œuvre dans la salle d'audience, et on nous permettra de le juger par ses actions. Nous n'avons pas lu ses mémoires en faveur de l'amnistie, mais nous savons que, de son chef, il a privé de défenseurs ces accusés qu'il eût voulu voir amnistiés, dit-on. On ajoute qu'il ne s'est pas montré l'un des moins ardens à soutenir la proposition du duc de Montebello, à créer par conséquent un second procès-monstre, lui que le premier effrayait tant! Tout ceci s'accorde bien peu avec l'esprit des quatre mystérieux mémoires de M. Pasquier en faveur de l'amnistie.

Où s'arrêteront toutes ces violences? Après avoir cité à la barre les accusés et les défenseurs des accusés, il faudra bien en venir à la garde nationale, qui prétend, dans ses protestations, que tout le procès n'est qu'une illégalité, aux pairs qui tiennent le même langage dans leurs lettres à la chambre, sans compter les journalistes, qui s'expriment assez net et assez haut. Ne craint-on pas que le procès-monstre ne finisse par produire une protestation-monstre des pairs, des avocats, des gardes-nationaux et de tous les partisans de l'amnistie? Déjà le maréchal Gérard, aidé de M. Etienne, prépare une brochure où il prouve, pièces en main, que les ministres lui ont proposé l'amnistie au moment où ils espéraient le raccoler pour la présidence, dévolue depuis au maréchal Mortier. Voilà déjà le procès qui va passer dans la chambre des députés par la demande de mise en accusation de MM. Cormenin et Audry de Puyraveau. La minorité de la chambre des députés n'aura-t-elle pas sa protestation aussi? Et alors ne faudra-t-il pas à son tour la mander à la barre de la chambre des pairs? *Cur non?* comme dit M. Dumas, pourquoi pas? La déraison, l'ivresse et la violence ont-elles des limites? En présence de tels faits, il ne reste plus aux soutiens du pouvoir qu'à déchirer le droit et à monter à cheval, et c'est ce qu'on veut peut-être. L'empire fait déjà seller ses vieux chevaux de bataille; et dans sa circulaire aux officiers de l'armée, le maréchal Maison recommandait un dévouement absolu et une obéissance sans bornes. Tout ceci sent fort l'état de siége, qu'on regrette chaque jour, en disant qu'il eût été facile d'employer ces journées d'exception à se débarrasser de beaucoup de gens qui incommodent fort le pouvoir aujourd'hui. Il n'y a pas deux jours qu'on a trouvé sur la table de M. Thiers sa propre histoire de la révolution, ouverte à la page qui contient le récit du coup-d'état du 18 fructidor.

Le ministère a trouvé, dans la chambre des pairs, des élémens très favorables aux combinaisons qui s'exécutent à cette heure, et qu'il a seulement fallu exciter un peu pour les mettre en action. Deux classes de

généraux; d'abord les officiers de l'empire, employés par la restauration, irrités à double titre contre la révolution de juillet, par les traditions du gouvernement impérial, et par les ressentimens que leur a laissés la chute du trône des Bourbons; puis, ceux que la restauration avait exilés ou laissés dans l'oubli, et qui n'ont jamais admis le gouvernement constitutionnel. Ceux-là proposent un moyen bien simple de sortir d'embarras, et de terminer le procès. La chambre des pairs nommerait une commission composée de maréchaux de France et d'officiers-généraux, laquelle se formerait en conseil de guerre; en deux jours les accusés seraient jugés, et le jugement exécuté à deux pas, dans la grande allée de l'Observatoire où la chambre a déjà fait fusiller le maréchal Ney. Les jeunes fils de pairs qui se forment aux grandes affaires dans la tribune qui leur est réservée, sont grands partisans de ce projet, et on peut les entendre dans les corridors de la nouvelle salle, où ils vantent hautement ce mode de procéder. Le général Lascours, qui semble destiné à remplir à la chambre des pairs le rôle de M. Bugeaud dans l'autre chambre, le général Guilleminot, MM. de Sparre, Ségur, Pajol, Athalin, Gazan, Rumigny, Baudrand, Lallemand, occupent les premières places dans ces deux catégories.

Ce n'est ni chez M. Decazes, dans un grand dîner, ni dans le salon de M. le duc de Broglie, que la proposition Montebello a été conçue et élaborée, comme l'ont annoncé quelques feuilles. Ce jour-là M. Decazes et M. de Broglie étaient presque seuls, et leurs salons à peu près abandonnés. C'était dans un lieu plus central que le Luxembourg, et plus fréquenté que l'hôtel des affaires étrangères, que les meneurs de cette affaire étaient assemblés. Tous les généraux de la chambre haute s'y trouvaient; M. de Montalivet, M. Barthe, M. d'Argout et les ministres, assistaient à la séance. Ce fut M. Cousin qui en fit l'ouverture. A lui appartient l'honneur de l'initiative de ce second procès. Rien n'est plus curieux que M. Cousin depuis l'ouverture des débats du Luxembourg. A son langage, on le prendrait pour un de ces vieux et coriaces généraux de l'empire, dont je viens de parler, pour une de ces *culottes de peau*, passez-moi le terme, dont tout le parfum aristocratique de la chambre des pairs n'a pu adoucir la rudesse. A le voir arriver à son banc, les yeux baissés, à pas de loup, n'osant regarder ni les accusés, ni le public, ni ses collègues, on dirait, au contraire, un saint qui va s'agenouiller devant l'autel. M. Cousin a certainement oublié le temps où il recrutait activement pour le carbonarisme parmi ses jeunes adeptes, et il serait sans doute fort étonné si quelques-uns des accusés de Paris lui rappelaient que c'est à lui qu'ils ont dû autrefois leur initiation dans les *ventes*. M. Cousin compte aussi quelques amis, qu'il se plaît encore à nommer tels, parmi les signa-

taires de la protestation des défenseurs; mais, se fondant sur un classique exemple, il s'est dit sans doute : *Amicus Plato, sed magis amica veritas.* En conséquence, il a eu l'honneur de proposer la mise en accusation des défenseurs et des gérans de journaux qui ont inséré la protestation du 11. Dans l'assemblée dont nous parlons, on se prononça tout d'une voix pour la proposition de M. Cousin.

Il s'agissait de la faire agréer à la chambre des pairs. M. Cousin, ne se souciant pas d'attacher le grelot, avisa son ancien élève, M. le duc de Montebello, qu'il faut se garder de confondre avec son frère, M. Alfred de Montebello, jeune homme spirituel, qui a figuré pendant une année dans l'opposition modérée de la chambre des députés. M. de Montebello, qui arrive de Stockholm, où son ton tranchant lui a fait peu d'amis, ne pouvait que gagner une plus importante ambassade en prenant sur lui la responsabilité des idées politiques de son ancien pédagogue. On convint qu'il serait soutenu par tous les hommes de l'empire, et que le général Lallemand, l'un des grand'croix de la Légion-d'honneur nommés le 1er mai, ferait auprès de lui les fonctions de chef d'état-major. On a vu les résultats de cette proposition. Comme tout se prépare de longue main à la chambre des pairs, il a été question, dès le premier jour, de la pénalité qu'on infligerait aux nouveaux accusés. On a parlé de 10,000 francs d'amende, sans compter l'emprisonnement. Quatre-vingt-onze signataires sont cités, plus dix gérans de journaux environ; ce qui procurerait au fisc un bénéfice d'un million. Ce serait autant de trouvé sur la grosse amende de vingt-cinq millions que nous a infligée l'Amérique.

Nous voyons avec douleur la pairie se jeter si aveuglément dans cette voie, et se laisser entraîner par ses membres les plus violens et les moins indépendans, à de telles mesures. Il semble que cette assemblée, dont la majorité se compose de vieillards, et où devraient dominer la modération et la prudence, soit livrée à une fougue de jeunesse. On en est à se demander ce qu'elle a fait de ses lumières et de son expérience. Que voulait-elle en privant si induement les accusés de leurs défenseurs? Se dispenser d'entendre les discours un peu vifs et hardis qu'elle attendait de M. Carrel, de l'abbé de La Mennais, de M. de Cormenin et de quelques autres? Et voilà qu'elle les amène par la main à sa barre dans l'intérêt de leur propre défense, avec de nouveaux griefs et de nouveaux motifs d'irritation. Nous savons que la cour des pairs est de force à tout entendre, et que son existence ne dépend pas de l'effet de ces plaidoiries; mais il faut être logique : si elle voulait repousser ce calice, nous ne voyons pas pourquoi elle se décide tout à coup à le boire. Elle craignait le scandale, et elle le fait naître maintenant. Or donc, puisqu'elle le veut, elle en-

tendra de nouveau M. Carrel, elle écoutera M. de La Mennais, *qui lui fera voir ce que c'est qu'un prêtre*, et M. de Cormenin avec sa parole mordante, si la chambre des députés consent toutefois à livrer humblement un de ses membres à la chambre haute. Bien loin est le temps où M. de Cormenin rayait, en sa qualité de député, de la liste de la pairie, les membres nommés par Charles X.

Voyez de quelle haute considération vont jouir les pairs de France qui retourneront à leurs ambassades, en commençant par M. de Montebello. Cette campagne judiciaire, si bien menée, donnera un grand lustre à notre diplomatie en Europe! Les dépêches des ambassadeurs étrangers auront précédé nos plénipotentiaires; si ces dépêches répondent au ton de dédain des envoyés qui les expédient chaque jour, on peut en deviner d'avance le contenu.

Les jeunes princes sont restés parfaitement étrangers au procès; ils évitent même d'en parler. Le duc d'Orléans, retiré à Saint-Cloud, où il habite un pavillon, ne reçoit pas de visites; il ne voit que quelques intimes, lit, se promène, tire le pistolet, et ne vient à Paris que pour rendre ses devoirs au roi, et faire exécuter des manœuvres au Champ-de-Mars. Ses serviteurs ont ordre de dire que le prince est fatigué des plaisirs de cet hiver, et qu'il a besoin de repos; mais le fait est qu'il s'isole. Les généraux de l'empire et les partisans du conseil de guerre disaient cependant bien haut qu'on pouvait compter sur lui.

On a parlé d'une scène qui a eu lieu entre la femme de l'accusé Beaune et M. le grand-référendaire. M. Decazes lui aurait conseillé de s'habiller en homme pour assister aux séances de la cour, où la présence des femmes est interdite; il aurait ajouté, dit-on, quelques complimens de mauvais goût en cette occasion, et que certainement M. Decazes ne s'est pas permis. Quoi qu'il en soit, Mme Beaune aurait interpellé le grand-référendaire avec beaucoup de dignité, et lui aurait demandé si les pairs de France n'avaient ni mères ni femmes, eux qui traitent ainsi les infortunées qui sollicitent de leur pitié un coin près du tribunal où l'on traîne leurs maris. Cette allocution fort touchante, avait, dit-on, ému vivement le grand-référendaire, et s'il eût dépendu de lui, sans doute la demande de Mme Beaune n'eût pas été refusée aussi durement.

On a aussi beaucoup parlé d'une loge voilée où l'on suppose que se cachaient de grands personnages intéressés au procès, du moins on le présume par l'action de l'un d'eux, qui a vivement porté la main à l'un des rideaux de cette tribune, au moment de la tumultueuse protestation des accusés. Nous croyons savoir que cette loge était occupée par des dames. Qui sait? nous avons assez bonne opinion de M. le grand-référendaire

pour supposer que peut-être Mme Beaune se trouvait parmi les spectateurs inconnus.

Il faut renoncer pour aujourd'hui à toucher une autre question que le procès. Le procès renferme tout l'avenir; il absorbe tous les autres événemens.

Un fait grave s'est produit le mois dernier à Bougie; la dignité nationale vient d'y être abaissée vis-à-vis des Arabes et des Cabaïles à la hauteur de la paix à tout prix. Le gouvernement d'Alger vient de donner, sans doute pour l'édification et la conversion de l'orgueil musulman, un grand exemple d'humilité chrétienne.

Peu de personnes en France savent ce que c'est que Bougie, ce coin de rochers nus et brûlans, où, pour l'élévation de quelques-uns et la perte du plus grand nombre, l'aveuglement de l'intérêt personnel et la précipitation ignorante ont jeté quelques milliers de Français entre les griffes de la maladie et sous le feu presque incessant des Cabaïles.

Heureusement que le choix d'un chef distingué vint mêler aux embarras presque inextricables de l'occupation quelques chances de succès. Le colonel Duvivier, nommé par le maréchal Soult commandant supérieur à Bougie, est un homme de haute probité, d'un caractère fier, d'un esprit élevé, d'une intelligence prête à tout; connaissant mieux qu'aucun Français, peut-être, les hommes et les choses de l'Afrique; sachant négocier avec les Arabes; sachant les battre; capable enfin de sauver Bougie, si l'on eût permis que Bougie fût sauvée.

Dès l'origine, de graves difficultés s'élevèrent. On désirait la pacification du pays, mais à des conditions qui la rendaient presque impossible. Des ordres arrivés de Paris interdisaient formellement les moyens de rigueur. Beaucoup de philantropes *quand même* veulent qu'aux incendies, aux pillages et aux massacres des Barbares, la civilisation n'oppose que ses protocoles, ses écoles d'enseignement mutuel et quelque peu de régime représentatif. Ces gens-là, une fois qu'ils tiennent une déclamation, ne consentent pour rien au monde à lâcher prise. Quelle que soit la réalité, il faut à toute force qu'ils achèvent, même en Afrique, la phrase qu'ils ont commencée en Europe. Cet amour pour les moissons, les vignes et les maisons des Cabaïles, fut la première cause de la prolongation de toutes nos misères.

Cependant le colonel Duvivier, quoique traînant au pied le boulet de quasi-impossibilité qu'y avait attaché le pouvoir, n'en marchait pas moins vers son but. Par ses négociations, il divisait l'ennemi. Par ses heureux

et brillans combats, il les dégoûtait de la guerre, et en même temps, par la fermeté de sa contenance et de sa volonté, il soutenait nos troupes au milieu des privations, des épidémies et des rudes labeurs qui les minaient de toutes parts. Toujours travaillant, veillant ou combattant, à travers les périls, les souffrances physiques et d'indicibles ennuis moraux, avec une surabondance merveilleuse de courage et d'efforts, il mûrissait, par les sueurs et le sang, ce résultat si difficile de la paix, mais d'une paix fière et durable.

Il ne devait pas cueillir ce fruit. Le comte d'Erlon, gouverneur-général de nos possessions, avait donné des missions secrètes, qu'il avait niées officiellement, à un intrigant arabe et à un jeune homme de vingt-cinq ans, commissaire du roi à Bougie; ceux-ci s'apprêtaient dans l'ombre à s'emparer frauduleusement de l'œuvre si péniblement et si habilement élaborée par le colonel Duvivier. Ils étaient entrés en relation avec un scheïk du pays, nommé Ouled-Reïba, et avaient obtenu de lui cette déclaration : qu'il ne voulait pas traiter avec le commandant supérieur de Bougie. Un jour les deux ambassadeurs improvisés montèrent dans une chaloupe, sur laquelle ils déployèrent fièrement le drapeau tricolore, et allèrent de l'autre côté de la rade s'aboucher avec le scheïk. Pour cette infraction aux lois militaires, qui dans une place en état de siége défendent, sous peine de mort, toute communication avec l'ennemi, le commissaire du roi fut arrêté; mais il fut relâché après quelques heures de captivité. Deux ou trois jours après, il partit pour Alger et il en revint bientôt, rapportant cette fois des lettres officielles. Le gouverneur avouait enfin les pouvoirs qu'il avait antérieurement donnés en cachette au commissaire du roi et à l'entremetteur arabe. En même temps il envoyait, pour renouer les négociations entamées avec Ouled-Reïba, M. le colonel du génie Lemercier, afin de satisfaire le caprice de l'Arabe, et de ne pas contrarier l'antipathie qu'il manifestait contre le colonel Duvivier. Voyant la complaisance des Français, le scheïk en profita pour exiger que leurs plénipotentiaires vinssent seuls et sans troupes le trouver sur son terrain, où il les attendait à la tête de ses cavaliers. Il fut fait selon son désir. Alors sûr de la soumission aveugle des Français à ses ordres, il annonça que non-seulement il ne voulait pas traiter directement avec le colonel Duvivier, mais que même il ne traiterait jamais avec les Français, tant que le colonel Duvivier serait commandant supérieur à Bougie. En vain le colonel Lemercier hasarda quelques timides controverses en faveur du condamné; en vain il pria que la sentence fût révoquée, si c'était possible; en vain il demanda grace pour le colonel Duvivier; le scheïk fut inexorable. Après avoir fièrement enfermé le représentant du gouvernement français dans

le cercle de sa condition immuable, il rompit la conférence. Il avait raison en effet de chercher à éloigner à tout prix un homme, qui, au lieu de consentir à ramasser la paix sous les pieds de l'ennemi, la lui aurait tendue au bout de son épée victorieuse.

Il n'y avait, ce semble, qu'une seule réponse à une si insolente proposition : marcher sur la tribu et camper sur son village, au milieu de ses figuiers et de ses moissons, jusqu'à ce qu'elle vînt à composition. Mais que la philantropie se rassure ; nous serons clémens. Un bâtiment à vapeur a été expédié sur-le-champ à Alger pour annoncer la bonne nouvelle : Ouled-Reïba consentait à accorder la paix à la France, pourvu qu'on lui sacrifiât tout d'abord le commandant supérieur de Bougie. Sans doute, le même navire emportait une lettre du colonel Duvivier, demandant à être rappelé plutôt que d'être un obstacle à cette pacification si ardemment désirée et implorée à deux genoux. Sans doute le gouverneur, loin de sentir dans cette simple requête une ironie amère, n'y aura vu qu'un motif de joie et une facilité de plus pour arriver à l'accomplissement de ses honorables vœux. En effet, le bateau à vapeur est revenu d'Alger à Bougie avec une étonnante célérité; le colonel Duvivier est révoqué de ses fonctions, et le colonel Lemercier est nommé commandant supérieur à sa place.

Mais on ne recueillera pas le fruit de lèze-dignité nationale, dont on a déjà en plein assumé la honte. Ceux qui ont agi ainsi ont trahi leur inexpérience du pays et de ses habitans. Ils ignorent la valeur d'un traité conclu avec un scheïk et la nature de cette autorité versatile non organisée, basée sur le simple caprice d'une population avide de nouveautés. Un scheïk n'a nullement mission pour faire la paix, et sa signature n'a tout au plus qu'un sens individuel, comme indice de son désir particulier, en supposant encore qu'il arrive quelquefois à un Arabe de faire concorder ses actes extérieurs avec sa disposition intime. D'ailleurs, une tribu n'est pas le pays ; en sorte qu'en admettant qu'un traité ait quelque importance, il en faudrait non pas un, mais cinquante. Or, l'accession d'une tribu à un parti, loin d'être pour les autres une raison d'attraction vers le même centre, n'est le plus souvent qu'une cause de répulsion plus vive.

Voici les probabilités de l'avenir : Ouled-Reïba exploitera la passion du gouvernement français pour la paix; il alongera sans fin, au fur et à mesure de ses besoins, la série de ses prétentions. Les belliqueuses tribus de M'zaïa, en haine de notre nouvel allié Ouled-Reïba, rompront la neutralité dans laquelle elles se renfermaient depuis huit ou dix mois, et nous aurons la guerre. Ouled-Reïba exigera que nous l'aidions à soumettre ses ennemis, et par là nous aurons encore la guerre. Nous nous battrons,

seulement ce ne sera pas pour notre compte, ce ne sera pas pour notre gloire, ce sera pour consolider le principe de notre humiliation. Puis, quand nous aurons vaillamment guerroyé pour la plus grande puissance du scheïk, l'allié s'évanouira; l'Arabe, le musulman, l'ennemi des chrétiens restera, mais plus redoutable, plus hostile qu'auparavant, et fort de toute la force que nous lui aurons communiquée à nos dépens.

FRITHIOF'S SAGA, OR THE LEGEND OF FRITHIOF (1). — Parmi les monumens de l'ancienne littérature du Nord, connus sous le nom de Saga, celui peut-être qui offre le plus d'intérêt romanesque et dramatique, tout en conservant un caractère d'héroïsme primitif, c'est la Saga de Frithiof. Frithiof est bien un personnage de ces temps presque fabuleux de la Scandinavie, où elle avait ses Thésée et ses Jason. Fils d'un paysan norwégien, mais ne craignant ni les hommes ni les dieux même, il fend de son glaive le bouclier du roi son rival, brûle le temple de Balder, lutte en chantant avec les vagues et contre les puissances magiques qui l'attaquent du sein de la tempête. Le vaisseau Ellida, nef animée et intelligente comme la nef Argo, s'élance et combat sous lui, comme un coursier de guerre foule à ses pieds les ennemis de celui qu'il porte à travers la mêlée. Au milieu de ces scènes où éclatent une vaillance et une force plus qu'humaines, s'allume au cœur du farouche *roi de la mer* un amour dont la constance et même la délicatesse ne laissent rien à désirer. Ce récit rude et touchant des aventures de Frithiof a fourni, il y a quelques années, à M. Tegnér, le premier poète de la Suède, le sujet d'un poème où il a reproduit heureusement le caractère de l'antique original, en l'adoucissant. Ce poème a eu un succès d'enthousiasme en Suède. En peu de temps, on en a fait en Allemagne trois traductions. Aujourd'hui, une traduction élégante et fidèle vient de mettre ce produit de deux âges de la littérature scandinave à la portée de tous ceux qui connaissent la langue anglaise. Cette traduction servira à faire apprécier à la fois le caractère des anciennes traditions héroïques du Nord, et celui de la poésie suédoise moderne, presque entièrement ignorée sur le continent, où les noms de Staguelius, de Kellgren, de Lidner, d'Atterbœm, de Tegnér, mériteraient d'être plus connus.

RICHELIEU ET MAZARIN, par M. Capefigue, paraîtra lundi prochain.

(1) London, A.-H. Bayly, and co. Cornhill.

F. BULOZ.

PORTRAITS

DE ROME

A DIFFERENS AGES.

Première Partie.

(425 — 1600.)

Rome n'est pas une ville comme les autres villes : Rome a un charme malaisé à définir, et qui n'appartient qu'à elle. Ceux qui éprouvent ce charme s'entendent à demi-mot ; pour les autres, c'est une énigme. Quelques-uns avouent naïvement ne pas comprendre l'attrait mystérieux qui attache à une ville comme à une personne ; un plus grand nombre affichent la prétention de le sentir, mais les véritables fidèles reconnaissent bien vite ces faux dévots et sourient en les écoutant, comme les personnes qui aiment véritablement la peinture ou la musique sourient quand certains connaisseurs se placent à contre-jour devant le tableau qu'ils admirent, ou battent à faux la mesure de l'air qui les transporte.

Il y aurait encore des volumes à écrire sur Rome, après tout ce qu'on a écrit; et je ne renonce pas à donner un jour mon impression personnelle, comme tant d'autres l'ont fait. Mais pour aujourd'hui je n'ai pas cette ambition. Je me contenterai de passer rapidement en revue les impressions que Rome a produites sur un certain nombre d'hommes différens de nation, de caractère et de génie, pendant un espace de quatorze siècles.

Ce n'est pas Rome même que je présente au lecteur, ce sont les reflets de Rome dans les imaginations du moyen-âge et dans les imaginations modernes. Parmi ceux que divers motifs ont attirés vers cette ville extraordinaire, il y a des barbares et des saints, des pélerins sans nom et de grands poètes, des philosophes et des artistes; chacun a vu et compris Rome à sa manière. La comparaison de ces points de vue, si dissemblables, d'où le même objet a été envisagé, peut être piquante et instructive : elle peut aider ceux qui n'ont point vu Rome à s'en faire une idée, comme on se forme l'idée d'un caractère en rapprochant les témoignages qui le concernent, les jugemens qu'il a inspirés. C'est ainsi qu'on a fait l'histoire des historiens d'Alexandre. Et pour ceux qui connaissent Rome et qui l'aiment, n'y a-t-il pas quelque intérêt à parcourir cette galerie de portraits, à les comparer à l'original, à retrouver en eux quelque chose de ce qu'on admire en lui? J'ai connu un admirateur de Napoléon qui avait une collection de bustes et de gravures représentant l'homme extraordinaire à toutes les époques de sa carrière. Dans le couvent de Vallombreuse, j'ai trouvé un recueil énorme de toutes les images de la Vierge, depuis les gravures, d'après les chefs-d'œuvre des grands maîtres, jusqu'aux représentations populaires du type sacré, tel que l'ont diversifié à l'infini les dévotions individuelles et les légendes locales. L'auteur du recueil était un bon moine vallombrositain, qui, indigné de voir qu'on rassemblait avec soin les images de Vénus, avait voulu, par un hommage rival, venger de cet hommage profane sa madone adorée. Chacun est comme ce moine; chacun a sa religion; chacun a son héros, sa déesse, sa sainte, dont il suspend les images à son sanctuaire domestique. Rome a, comme Napoléon, des portraits de ses différens âges. Comme Vénus, sa mère, comme la madone, qu'on pourrait presque nommer sa fille, elle a révélé sous bien des

aspects son éternelle beauté. Rome a donc droit à un culte semblable; elle peut attendre qu'on recueille les peintures tracées par la main des siècles, et qu'on les appende au portique du temple que d'autres achèveront.

Le premier voyageur que je rencontre est un Gaulois, un homme de Poitiers probablement, qui se nommait Rutilius Numatianus. Après avoir rempli à Rome des charges importantes, il revint, vers 425, dans sa patrie. Nous possédons un fragment fort curieux, à plusieurs égards, d'un poème qu'il avait composé sur son retour en Gaule. Ce fragment commence par son adieu à Rome. Depuis Rutilius, bien des voyageurs ont éprouvé un douloureux attendrissement au moment de cet adieu. Quand on s'est accoutumé à vivre à Rome, on ne peut s'en éloigner sans un serrement de cœur; c'est comme si on quittait une patrie. Étranger, on éprouve quelque chose qui ressemble à la tristesse de l'exil, et il arrive de pleurer en regardant Rome pour la dernière fois. Eh bien! ce sentiment est déjà dans le Gaulois du ve siècle, et il a inspiré à la muse latine de cette époque déchue quelques vers d'une mélancolie pénétrante. Rutilius regrette Rome comme le pourrait faire un voyageur moderne. Son ami, Venerius Rufus, s'étonnait qu'il y fût resté si long-temps. « Étonne-toi plutôt, lui dit-il, de la promptitude de mon retour..... L'éternité tout entière serait courte à qui admire Rome; rien n'est long qui plaît sans fin..... » Il envie ceux qui sont nés sur le sol sacré, ceux qui y ont obtenu des demeures..... « Mais, ajoute-t-il en vers d'une mélodie plaintive comme un regret, mais moi, ma destinée m'enlève à ces bords chéris..... Je cède et je m'arrache aux embrassemens de la ville bien-aimée... Je baise mille fois ces portes qu'il faut quitter.... Mes pieds franchissent à regret le seuil sacré. » Puis, le soir de son départ, au moment de s'embarquer sur le Tibre, à quelque distance de Rome, arrêté par le vent contraire, il s'applaudit d'être retenu... « Je me plais, dit-il, à tourner souvent la tête vers la ville encore peu éloignée, et à suivre les contours des montagnes dans la lueur qui s'évanouit. » Le Gaulois avait remarqué la beauté particulière des horizons romains, de la lumière romaine. « Une région du ciel, plus éclatante et plus sereine, s'écrie-t-il, fait resplendir les sept collines. Là sont de constans soleils, et Rome semble se créer un

jour plus pur. » Cependant c'est l'heure du cirque... Il entend les applaudissemens et les cris retentir : « soit qu'ils me parviennent réellement, dit-il, soit illusion de mon désir. » Et cependant Rutilius aime son pays; il aime cette triste Gaule où il retourne, et que le flot des Barbares vient d'inonder; il l'aime d'autant plus qu'elle est plus désolée, et ce sentiment lui inspire même quelques vers touchans et ces nobles paroles : « C'est un moindre crime de négliger ses concitoyens quand ils sont à l'abri du péril, mais les malheurs publics font un appel à la foi de tous. » Il revient donc pieusement dans cette malheureuse patrie à laquelle il appartient; mais ce n'est pas sans éprouver un vif attendrissement au partir de la *ville bien-aimée*. Rutilius n'est pas le dernier qui, en quittant Rome, ait senti ces deux émotions se combattre et se mêler dans son cœur.

Pour le magistrat gallo-romain du ve siècle, Rome était toujours la capitale du monde, *caput orbis*. Païen encore, cent ans après le concile de Nicée, il avait foi aux destinées du Capitole; il ne pouvait croire à la chute prochaine de Rome, qui lui apparaissait s brillante et si magnifique, « avec ses trophées nombreux commei les étoiles, ses temples qui éblouissaient les regards,.... les voûtes aériennes de ses aquéducs, qui s'élevaient vers le ciel comme des montagnes, apportaient des fleuves dans ses murs, et au sein de ses édifices retentissant du bruit de mille fontaines. » Cette peinture de Rome, inspirée par l'enthousiasme du polythéisme et du patriotisme romains à un des derniers zélateurs de ces deux religions, cette peinture nous frappe, et par les traits qui en subsistent, et par ceux que le temps a effacés. Les trophées et les temples qu'admirait Rutilius sont dans la poussière; la plupart de ces merveilleuses lignes d'aquéducs qu'il vit debout, sont brisées!... Deux seulement, que les papes ont imparfaitement réparées, suffisent pour abreuver la Rome moderne avec une profusion qu'on admire encore, car c'est même aujourd'hui un grand charme de cette ville, que les nombreuses fontaines dont elle est toute remplie et toute résonnante, comme au temps de Rutilius.

Rutilius, aveugle au présent et crédule à l'avenir, promettait des destins éternels aux dieux qui tombaient, et il faisait l'apothéose de Rome entre Alaric, qui l'avait prise quinze ans plus tôt, et Gen-

seric, qui devait la ravager quinze ans plus tard. Païen, il ne parlait pas de la Rome chrétienne, déjà plus puissante que l'autre (1), même sur les esprits de ses barbares vainqueurs. En effet, ce n'était pas Jupiter Capitolin ou la mère des Énéades qui avait adouci la furie des Goths d'Alaric, maîtres de Rome : c'était au nom de saint Pierre et de saint Paul qu'ils s'étaient modérés au sein du désordre et du pillage, et qu'on les avait vus portant processionnellement les vases sacrés dans les rues de la ville conquise. C'était la Rome chrétienne, la Rome nouvelle, qui commençait à parler à l'imagination des peuples germaniques qu'elle devait long-temps dominer.

Mais la Rome des arts et de la civilisation antique en imposait aussi à ces peuples. Dans le siècle suivant, nous voyons Théodoric occupé à soutenir Rome dans sa chute, à réparer sa ruine déjà commencée. Ce n'est pas lui seulement, l'homme extraordinaire, l'Ostrogoth civilisateur, le Charlemagne anticipé, qui témoigne de son respect et de son amour pour la ville où il voulut entrer en successeur des Césars. S'il fit revivre les lois des empereurs contre ceux qui détruisaient les monumens publics, s'il releva le théâtre de Pompée, sa fille, ses successeurs, Amalasonthe, Athanaric, Théodat, suivirent son exemple; ils firent venir de la Grèce des marbres précieux pour en parer cette Rome où ils étaient fiers de régner. Toute cette héroïque famille des Amales, la plus noble d'entre les Barbares, paraît avoir partagé jusqu'à un certain point le sentiment d'admiration et de tendresse que Rome, au nom de son ancienne gloire et d'un reste de splendeur, inspirait encore à tous ceux qui la contemplaient.

Ce sentiment était énergique, surtout chez ces hommes fidèles aux lettres antiques dont Théodoric aimait à s'entourer, jusqu'au jour où le barbare reparaissant tout à coup sous la pourpre, il leur faisait trancher la tête, comme à Symmaque, ou jaillir les yeux du front, comme à Boece. Ces hommes, qu'on peut regarder

(1) Saint Jérôme, un peu auparavant, exagérait, au contraire, l'abandon des temples païens, qu'il disait pleins de poussière et de toiles d'araignées, tandis que le peuple, passant devant eux sans s'y arrêter, se précipitait vers les tombeaux des martyrs. (Lettre 7, à Læta.)

comme les derniers des Romains, devaient en effet conserver pour Rome un attachement pieux et filial; un d'entre eux, dont la fin fut plus paisible, Cassiodore, sorti de son cloître de Ravenne pour être consul et secrétaire d'un roi goth, et pour aller ensuite terminer ses jours dans un couvent de l'Apulie; Cassiodore, bien que son christianisme ne soit pas douteux comme celui de Boece, dans les lettres qu'il écrivait au nom de Théodoric, se montre à nous transporté d'une admiration un peu profane en présence des merveilles de la sculpture et de l'architecture païennes que, de son temps, Rome possédait encore.

Parlant d'un architecte que Théodoric chargeait d'entretenir et de réparer les monumens romains, Cassiodore s'écrie (1) : « Il verra certainement des choses qui surpassent tout ce qu'il a lu, et des merveilles au-delà même de ses pensées. » Puis, oubliant au nom de qui il écrit, le secrétaire ampoulé de Théodoric déclame sur les statues et les monumens, mais déclame en homme pénétré d'une admiration véritable; il montre quelque sentiment de l'art en dépeignant « les veines exprimées dans l'airain, les saillies des muscles, les nerfs comme tendus par la marche; l'homme ainsi moulé en diverses formes, et qui paraît plutôt produit par une sorte de génération. » Puis, il vante les statues équestres qui semblent courir, les colonnes élancées comme d'immenses roseaux. Il rappelle les sept merveilles du monde : « Rome tout entière, dit-il, est une merveille.... » Mais c'est déjà la Rome du passé; déjà l'étendue de ses murailles est trop vaste pour le peuple qu'elle contient; déjà Cassiodore mesure par cette grandeur, désormais inutile, l'immensité de la foule qui la remplissait.... « L'ampleur des murailles de Rome, dit-il, la vaste enceinte des théâtres, la grandeur merveilleuse des thermes, attestent quelle était la multitude des citoyens. » Il compare ingénieusement les édifices d'une cité aux vêtemens qui donnent la mesure du corps, et de ces vêtemens vides il conclut à un corps de géant. N'est-ce pas ce que fait encore aujourd'hui le voyageur errant parmi les grands débris des thermes de Caracalla, ou égaré dans ces masses de décombres qui, en s'accumulant, ont élevé au-dessus du Palatin une autre montagne de ruines. Ce

(1) Livre VI, lettre 15.

sentiment d'une existence éteinte, plus grande que l'existence présente, ce sentiment qui écrase notre petitesse sous le poids des ruines romaines, il était déjà dans l'ame de Cassiodore.

On ne trouve rien de pareil chez un de ses contemporains, le Lyonnais Sidoine Apollinaire, qui vint à Rome pour affaires vers la fin du ve siècle. Celui-ci était un bel esprit gaulois, un grand propriétaire ambitieux et intrigant, qui, après avoir eu pour gendre un empereur romain, fut à la fin évêque par hasard et saint par circonstance.

Sidoine, dans une lettre écrite de ce style précieux qu'il affectait, raconte à son ami un voyage à travers l'Italie; il fait, sur la route, étalage d'érudition classique, à peu près comme un *scholar* anglais de nos jours. A Crémone, il cite Virgile et rappelle ce voisinage de Mantoue déploré par le poète; au bord de l'Eridan, car il lui donne son nom poétique, il sourit en voyant les peupliers de son rivage, ces sœurs de Phaéton, dont il avait chanté maintes fois à table les larmes fabuleuses. Les souvenirs de l'histoire ne sont pas moins présens au bel esprit gaulois que les traditions de la mythologie. Rimini lui rappelle César, et Fano Asdrubal. On s'attendrait qu'à Rome il va se livrer à toute la verve de sa mémoire : Rome est favorable aux citations pédantesques, et on ne les lui a pas épargnées; mais Sidoine, de meilleure foi en cela que beaucoup d'autres voyageurs, avoue qu'en arrivant à Rome il pensait à tout autre chose qu'aux souvenirs; il avait la fièvre, il était dévoré d'une soif ardente, et quand Rome, comme il le dit, *s'étala devant son regard*, il ne pouvait songer qu'à l'eau de ses puits et de ses fontaines; « il aurait bu non-seulement les thermes, mais les naumachies. » Le fleuve historique, le Tibre, ne lui inspira qu'une réflexion; c'est que l'eau en était bien trouble et pourrait l'incommoder. Cependant, à peine se fut-il prosterné sur les tombeaux des apôtres, avant même de pénétrer dans la ville, qu'il fut soudain guéri; guérison merveilleuse, qu'il nous sera permis d'attribuer au repos d'abord, puis à l'effet que put produire sur l'imagination de Sidoine la pensée qu'il était à Rome, pensée qui, les premiers jours, ne laisse froid presque aucun voyageur. Bientôt, du moins, l'enthousiasme l'eut gagné, car, dans une autre lettre, il presse un ami de venir à Rome, qu'il appelle « le domicile des lois, le

gymnase des lettres, la curie des honneurs, le point culminant du monde, la patrie de la liberté, l'unique ville de l'univers où seuls les Barbares et les esclaves sont étrangers. » Au temps de Sidoine, on faisait déjà les honneurs du soleil d'Italie aux dépens de celui de nos régions transalpines, et un certain Caudidianus de Césène félicite le *buveur des eaux de la Saône* de ce qu'il verra quelquefois le soleil : épigramme exagérée contre les brouillards de Lyon, qu'en bon Lyonnais je repousse comme Sidoine. Ces ultramontains ont toujours regardé *nos beaux pays* comme l'antre ténébreux des Cimmériens. Un Napolitain, qui avait été en Angleterre, ne prétendait-il pas qu'à Londres on tirait le canon toutes les fois que le soleil paraissait !

Avant de suivre plus loin la série des voyageurs qui affluent de toutes les parties du monde romain dans la ville de saint Pierre, je veux jeter ici épisodiquement un fragment de saga scandinave, qui montrera l'impression que produisait de loin l'ancien nom de Rome sur les imaginations de ces peuples restés en dehors de son influence. Ces enfans des régions inconnues, où ni sa langue et sa civilisation anciennes, ni sa foi nouvelle, n'avaient pénétré, ces pirates du VIIe et du VIIIe siècle, seconde irruption et seconde menace de la barbarie, se sentaient, comme les premiers Barbares, attirés vers Rome par quelque chose qui leur disait de l'aller renverser. C'était surtout la renommée de ses richesses qui les tentait à cette entreprise. Mais en même temps ils étaient découragés par l'idée de sa distance ; Rome se perdait pour eux dans un lointain fabuleux, comme une espèce d'Eldorado chimérique. C'est ce que me paraît exprimer assez vivement la bizarre aventure racontée dans la *saga* de Ragnar Lodbrok, aventure dont les héros sont les fils de ce roi de la mer, célèbre par le chant de mort qu'un scalde lui a prêté. La *saga* de Ragnar est une de celles qui peignent le plus fidèlement les sentimens, les mœurs et les idées des Normands à cette époque de leurs expéditions et de leurs conquêtes, qu'on peut appeler l'âge héroïque de la piraterie moderne.

Les fils de Ragnar forment le projet de prendre la ville de Rome.

« Alors ils s'embarquèrent, et ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent arrivés à une ville nommée *Luna* (1), et ils eurent bientôt détruit toute ville et tout château dans le royaume du sud (2), et ils devinrent si fameux dans le monde, qu'il n'y avait pas d'enfant qui ne sût leur nom. Ils formèrent la résolution de ne pas s'arrêter qu'ils ne fussent arrivés à la ville de Rome. Ils avaient entendu vanter cette ville pour sa grandeur, le nombre de ses habitans, sa richesse et la célébrité de son nom. Cependant, comme ils ne savaient pas bien exactement la longueur du chemin qui y conduisait, et comme ils n'avaient pas assez de provisions pour leur nombreuse multitude, ils restèrent un temps dans la ville de Luna à parler de leur expédition. Alors vint un vieux homme à cheveux gris; ils lui demandèrent qui il était; il répondit qu'il était un mendiant, et qu'il avait passé sa vie à courir le monde. « Tu peux donc, lui dirent-ils, nous apprendre beaucoup de choses que nous désirons savoir? » Le vieillard répondit : « Je ne pense pas que vous puissiez m'interroger sur un pays dont je ne puisse vous raconter quelque chose. — Nous désirons, lui dirent-ils, que tu nous dises combien de chemin il y a d'ici jusqu'à Rome. » Il répondit : « Je puis vous dire quelque chose à ce sujet. Vous voyez ces souliers de fer que j'ai aux pieds ; ils sont maintenant vieux, et ceux que je porte sur mon dos sont entièrement usés : eh bien! quand je suis parti de Rome, j'ai mis à mes pieds ces souliers de fer, maintenant usés, que je porte sur mon dos, et j'ai toujours marché de là jusqu'ici. » Lorsque le vieillard eut dit ces choses, ils pensèrent qu'il fallait renoncer au voyage de Rome. C'est pourquoi ils se mirent en route avec toute leur armée, et prirent maintes villes qui jusque-là n'avaient jamais reçu d'ennemis dans leurs murs; et on en voit les traces jusqu'à nos jours. »

(1) Luni, ville aux confins de l'Étrurie et du pays génois, détruite par les Normands.

(2) L'Italie.

Tel est le récit naïf de la saga. Ne traduit-il pas merveilleusement cette idée que les peuples du nord se faisaient de Rome comme de quelque chose de très riche, de très puissant, de très célèbre, mais de si éloigné, qu'on n'y pouvait arriver? Le vieillard aux souliers de fer, c'est la poesie de cette idée. La distance, a-t-on dit, augmente le respect : *Major è longinquo reverentia.* Ici, c'est une sorte de respect superstitieux qui s'exprime en agrandissant la distance, en repoussant Rome dans un lointain presque infini, comme une puissance supérieure à l'humanité, que l'imagination, qu'elle accable, repousse dans les vagues profondeurs de l'immensité.

Tandis que le fantôme de Rome occupait ainsi les imaginations barbares, les misères de Rome arrachaient de tristes plaintes aux témoins de sa ruine. Ici commence cette longue suite de lamentations, qui se prolongent et se répètent de siècle en siècle, comme les mille échos d'un même gémissement. Celui qui entonne ce chant de deuil sur le cadavre de Rome, c'est le pape Grégoire-le-Grand, à la fin du VIe siècle. Une peste venait de ravager la ville; Grégoire prononçait une homélie devant le peuple; il commentait ces sombres paroles d'Ezéchiel menaçant Samarie : « Mettez les os les uns sur les autres, afin que je les fasse brûler dans le feu. La chair sera consumée; on en arrangera toutes les pièces, on les fera cuire ensemble, et les os seront réduits à rien.

« Mettez aussi la chaudière vide sur les charbons ardens, afin qu'elle s'échauffe, que l'airain brûle, que son ordure se fonde au dedans, et que la rouille se consume. »

A ces terribles images, le saint évêque s'interrompit, et, par un rapide et touchant retour sur la ville désolée, il s'écria : « Mais de quelle manière est tombée Rome, qui semblait autrefois la souveraine du monde? c'est ce que nous voyons avec nos propres yeux : elle est frappée de mille façons par un inépuisable malheur, par le deuil de ses citoyens, l'oppression de ses ennemis, la multitude de ses ruines, de sorte que nous voyons accompli sur elle ce que le prophète Ezéchiel avait prophétisé sur Samarie..... Où est le sénat? où est le peuple? Toute splendeur de gloire terrestre est éteinte en elle; et nous en petit nombre, nous qui restons encore, chaque jour l'épée nous presse, chaque jour d'intarissables cala-

mités fondent sur nous. Placez la chaudière vide sur les charbons ardens, dit le prophète.... Rome brûle maintenant comme une cité vide. Mais que parlons-nous des hommes, quand nous voyons les monumens eux-mêmes écrasés par les ruines qui s'amoncellent chaque jour? »

C'est là une peinture déjà bien lugubre de Rome; et que de maux l'attendent encore!... que d'incendies, d'inondations, de tremblemens de terre, de troubles intérieurs! que de causes de misère et de ruine! Peu de villes ont autant souffert dans le moyen-âge; et chacune des catastrophes qu'elle a traversées a contribué à lui donner ce caractère sévère et triste qui perce encore sous les embellissemens magnifiques dont on a voulu la décorer et la rajeunir. C'est ce qui, pour nous, contemplateurs oisifs, produit un charme melancolique dont nous ne nous rendons pas toujours compte; mais cette malheureuse ville a payé cher notre rêverie, et il a fallu, dans le passé, bien des désastres et bien des douleurs réelles pour amener les élégies sentimentales de notre temps.

Voici un fragment d'une élégie du VIIIe siècle. L'anonyme auteur de ces vers montre quelque humiliation de l'assujétissement de Rome à ses nouveaux maîtres, et quelque jalousie contre la jeune capitale grecque, qui a détrôné la vieille capitale latine. On sent se remuer obscurément dans cette ame un reste de ferment païen, et une rivalité envieuse de la Grèce. Enfin, une attaque assez énergique contre le gouvernement des successeurs de saint Pierre termine ce fragment.

« Rome, autrefois construite par de nobles patrons, maintenant soumise à des esclaves, tu te précipites tristement. Il y a longtemps que les souverains t'ont abandonnée; ton nom et ta gloire ont passé aux Grecs; il ne t'est resté personne de ceux qui te gouvernaient glorieusement. Tes *ingénus* habitent les champs pélasgiques; une populace rassemblee des extrémités du monde, des esclaves d'esclaves, voilà aujourd'hui tes maîtres! La florissante Constantinople s'appelle la nouvelle Rome, et toi, vieille Rome, tes mœurs s'écroulent comme tes murailles;... ton empire a passé, mais tu as gardé ton orgueil. Le culte de l'or te domine trop. Tu as autrefois infligé aux saints, lorsqu'ils vivaient, un trépas cruel, et maintenant tu enseignes à trafiquer de leurs membres morts. »

Ainsi, dès cette époque, on opposait la Rome du passé à la Rome du présent. Des voix s'élevaient pour regretter l'époque de la gloire antique, et pour maudire l'abaissement moderne.

A ces regrets, à ces malédictions, se joignaient déjà d'amères invectives contre le commerce des reliques. On conçoit l'union de ces sentimens; le culte et le deuil de l'antiquité nourrissaient la haine et le mépris de ce qui l'avait remplacée. Cette alliance du paganisme des souvenirs, et de l'opposition frondeuse dirigée contre l'autorité chrétienne, s'est plusieurs fois reproduite au moyen-âge, et au XVIe siècle, siècle érudit et novateur à la fois, elle a aidé la réforme, plus puissamment qu'on ne pense.

Nous la retrouvons dans les beaux vers élégiaques inspirés, vers le commencement du XIIe siècle, à Hildebert, évêque de Tours, par le spectacle de Rome après les dévastations de Guiscard.

« Rien n'est égal à toi, ô Rome! quoique tu ne sois presque rien qu'une ruine..... tes debris montrent ce que tu fus dans ton intégrité..... tes chefs prodiguèrent les trésors, le destin sa faveur, les artistes leur génie, le monde entier ses richesses, et elle est tombée cette ville de laquelle, si je cherche à dire quelque chose qui soit digne d'elle, je dirai seulement : Elle fut Rome! Et cependant, ni la suite des années, ni la flamme, ni le glaive, n'ont pu entièrement abolir sa splendeur; il en reste trop, et trop en est tombé, pour qu'on puisse détruire ce qui est debout, ou relever ce qui est gisant. »

Jusqu'ici Hildebert exprime seulement une tendre commisération pour les ruines qu'il a devant les yeux, et un noble respect pour la gloire ancienne de Rome. Mais voici ce qu'il ajoute, et ce qui pour un évêque est peut-être un peu plus extraordinaire : « Ici les dieux eux-mêmes admirent les formes des dieux, et ils voudraient ressembler aux traits que l'art leur a prêtés. La nature n'a pu créer des dieux égaux en beauté aux images merveilleuses que l'homme à faites; ces dieux semblent respirer, *et on les honore plutôt pour le talent des artistes que pour leur propre divinité.*

Dans ces vers où une expression malhabile s'efforce de rendre un sentiment profond, d'exprimer, comme en tâtonnant, l'admiration des chefs-d'œuvre de l'art antique; dans ces vers n'est-il pas curieux de voir les dieux du paganisme, évoqués pour ainsi dire,

et comparés, comme des êtres réels, avec leurs images? Plus tard, quand nous rencontrerons ce culte de l'antiquité romaine, poussé jusqu'à la superstition, nous ne nous en scandaliserons pas trop, car nous nous rappellerons les paroles de l'évêque du XIIe siècle. De même, l'âpreté des sarcasmes des âges suivans contre le pouvoir des papes dépassera difficilement l'amertume de deux vers qui suivent ceux que nous venons de citer. « Heureuse ville si elle manquait de maîtres, ou s'il était honteux à ses maîtres de manquer de foi! »

Au moyen-âge on ne voyageait pas pour voyager; on n'allait pas à Rome pour admirer les antiquités, pour rêver sur les ruines; mais il y avait une classe d'hommes qui apportaient dans la ville apostolique une imagination ouverte aux impressions solennelles des lieux, avide surtout de légendes saintes, mais curieuse aussi de merveilles de tous genres. C'étaient les pélerins.

Dans les premiers âges du christianisme, Jérusalem surtout fut le but sacré de ces pieux voyages. Déjà au IVe siècle, saint Grégoire de Nysse, dans une lettre fameuse, en relevait sévèrement l'abus, et prévenait les pélerins et les pélerines contre les dangers de plus d'un genre qui les attendaient sur le chemin, et jusque dans les murs de la ville sainte. Mais pendant les quatre premiers siècles, il n'y eut point de pélerinage à Rome; les protestans l'ont remarqué : dans les siècles suivans, quand Rome eut commencé à se constituer comme la tête et le cœur de la chrétienté, ce fut vers elle que se tournèrent les pélerinages, surtout ceux des hommes de race germanique. Tout le Borgo, faubourg réuni plus tard à la ville par Sixte-Quint, était peuplé de Francs, de Saxons, de Frisons, que la dévotion attirait au tombeau de saint Pierre. Les noms de certaines rues, de certaines églises, attestent encore quelle était la patrie des habitans de ce quartier. Bède nous apprend que les pélerinages à Rome étaient très fréquens en Angleterre au VIIe siècle. Loup de Ferrière, au IXe, recommande à tous les évêques deux prêtres de son monastère, qui, poussés par un mouvement divin, avaient résolu d'aller à Rome prier sur le tombeau des apôtres. Il paraît que c'était la formule consacrée en parlant de ceux qui se décidaient à faire ce pélerinage, car elle se reproduit plusieurs fois. De grands personnages donnaient l'exemple de cette dévotion aux

monumens chrétiens de Rome. Saint Augustin et saint Jean Chrysostome avaient célébré ce zèle « qui amenait dans la royale ville de Rome, au tombeau du pêcheur, des empereurs, des consuls, des généraux d'armée. » Charlemagne, dit Eginhart, employa plusieurs jours à visiter les lieux saints, et Knut-le-Grand, roi de Danemark et d'Angleterre, qui, féroce comme Clovis et politique comme Charlemagne, comprit, comme tous deux, le parti qu'il pouvait tirer de l'église, s'achemina vers Rome du fond du Danemark; et dans une lettre assez curieuse adressée à tout le peuple d'Angleterre, il s'exprime ainsi : « Je vous fais connaître que je suis allé récemment à Rome, prier pour la rédemption de mes péchés, et pour le salut de mes peuples..... Il y a long-temps que j'avais fait vœu à Dieu d'entreprendre ce voyage; mais diverses circonstances m'en avaient empêché jusqu'à ce jour. Maintenant je rends de très humbles actions de graces à mon Dieu tout puissant, de ce qu'il m'a accordé de pouvoir visiter dans ma vie, et, selon mon désir, vénérer et adorer en réalité (*presentialiter*) Saint-Pierre, Saint-Paul, et tous les lieux saints, qui sont dans les murs et hors des murs de la ville. » Le rusé Scandinave avait eu d'autres intentions, en allant à Rome, que de visiter les tombeaux et les églises. Cependant on ne peut croire qu'il ait été insensible aux émotions du pelerin. L'énergie barbare des expressions qu'il emploie, rend assez bien ce que ces hommes rudes et simples devaient éprouver en voyant, en touchant ces lieux réellement présens (*presentialiter*), et le soin de notifier à tout un peuple un semblable voyage prouve l'importance que lui et son temps y attachaient.

Le récit d'un de ces pélerins serait une chose bien curieuse; malheureusement je n'ai pu en trouver un seul : il est vrai qu'un homme d'Einsiedeln en Suisse est venu à Rome au IXe siècle; mais sa curieuse notice, publiée par Mabillon dans ses *Analecta*, ne contient que des détails topographiques, des relevés d'inscriptions, et nulle impression personnelle; elle est très importante pour la détermination scientifique de quelques monumens, nullement pour l'histoire de Rome, dans l'imagination des différens âges, et c'est cette histoire que nous avons en vue.

Si on veut se faire une idée du sentiment dont Rome affectait ces pélerins, et dont ils ne nous ont pas conservé l'expression, on n'a

qu'à se les figurer marchant par bandes dans les rues solitaires de Rome, et chantant ce cantique dont Niebuhr a déterré une strophe dans la poussière du Vatican. « O noble Rome, maîtresse du monde, la plus excellente des villes, rouge du sang des martyrs, blanche de la blancheur des lis des vierges, nous te saluons, nous te bénissons à travers tous les siècles, à jamais! »

Cette strophe a, dans l'original latin, un caractère attendrissant, qu'elle doit à ses consonnances en *a*, et à une certaine douceur plaintive d'expression, unissant la gravité de l'hymne à la langueur de l'élégie.

Aujourd'hui l'étranger a, pour s'orienter dans Rome, ou les indications du valet de place qui a hérité du nom de Cicéron, ou un de ces itinéraires qui souvent sont de la force des *ciceroni;* pour les pélerins du moyen-âge, il y avait aussi des secours de ce genre; il y avait très probablement des ciceroni populaires qui expliquaient à leur manière les monumens et les ruines. S'ils savaient rarement la véritable origine et le véritable nom d'un édifice, ils avaient cela de commun avec un grand nombre de leurs successeurs, et même avec certains antiquaires respectables; les légendes qu'ils racontaient n'étaient pas beaucoup plus fabuleuses que bien des systèmes, et elles étaient plus divertissantes et plus poétiques; de la tradition orale, elles passaient dans les recueils qui servaient de guide, d'itinéraire aux pélerins, et qui nous sont parvenus, sous le titre de *Merveilles de Rome* (MIRABILIA URBIS ROMÆ); ils figuraient dans la classe nombreuse de livres qui portaient ce nom au moyen-âge. Il y avait les *Merveilles de l'Orient*, les *Merveilles de l'Irlande*, les *Merveilles du monde*. Tout ce qu'on pouvait apprendre des contrées lointaines et peu connues, apparaissait sous un jour merveilleux; on ne savait le monde que par ouï-dire, on le rêvait peuplé de prodiges. A cette époque d'ignorance et d'imagination, la géographie était une poésie, et les voyages ressemblaient à des contes de fées ou à des romans; bien plus, les voyages et les romans se prêtaient mutuellement les trésors de leurs fictions. Ainsi cette masse d'imaginations extravagantes sur l'Inde, que les récits mensongers des Grecs et les rêveries orientales ont concouru à former, se trouve à la fois dans le roman d'Alexandre et dans le voyage de Mandeville; le voyage de Benja-

min de Tudèle s'est aussi enflé de beaucoup de traditions fabuleuses sur la Rome du moyen-âge.

Dans les *Merveilles de Rome* que Mabillon a publiées, il se rencontre, chose remarquable, peu de légendes chrétiennes : ce sont les antiquités profanes qui jouent le principal rôle : seulement elles sont présentées avec peu de méthode, et entremêlées d'anecdotes étranges. On croit, en lisant ce curieux petit livre, entendre quelques-uns de ces ciceroni populaires dont j'ai parlé, quelque moine d'une ignorance bien profonde et bien assurée, expliquer les antiquités romaines aux pélerins ébahis et encore plus ignorans que leur guide. Les noms sont appliqués à tort et à travers aux lieux et aux monumens; tantôt l'Aventin est pris pour le Quirinal et tantôt pour le Janicule; les thermes de Caracalla s'appellent le cirque de Vespasien et de Titus, par une confusion évidente avec le Colysée; le théâtre de Marcellus est devenu le théâtre d'Antonin : mais ce qui est plus curieux, ce sont les légendes qu'on raconte à propos de divers édifices dont on indique l'emplacement ou les ruines.

Quelquefois on cherchait à rattacher les monumens païens ou leur souvenir à l'avènement du christianisme; ainsi on disait que Romulus avait placé dans son temple sa propre statue en or, et qu'il avait dit : Cette statue tombera quand une vierge aura enfanté. A la naissance du Christ, la statue était tombée. Ici on reconnaît cette opinion qui, depuis les premiers siècles de l'église jusqu'au seizième, n'a pas cessé d'être celle de l'église : à savoir, que l'antiquité païenne avait pressenti et prédit le rédempteur du monde. De là, les sibylles citées à côté des prophètes dans les écrivains ecclésiastiques, dans Lactance, par exemple; de là le fameux vers de l'hymne des morts,

Teste David cum sybillâ.

et Michel-Ange peignant alternativement un prophète et une sibylle au plafond de la chapelle Sixtine. Ou bien on cherchait à donner aux débris antiques une interprétation chrétienne. Ainsi fit-on pour les deux colosses et les deux chevaux de la place du Quirinal, à laquelle ils donnent leur nom (*Monte Cavallo.*) Ces colos-

ses, qui représentent probablement Castor et Pollux, portent sur leur base les noms de Phidias et de Praxitèle. Ces deux noms ont été mis là fort témérairement pour indiquer les sculpteurs auxquels on attribuait ces statues; mais au temps des *Mirabilia*, on ne connaissait ni Phidias ni Praxitèle, et voici l'explication que l'imagination légendaire avait inventée pour rendre compte des deux colosses, de ces noms, et d'une autre statue assise et entourée de serpens qui était placée à leurs pieds, ayant une conque de marbre devant elle.

Phidias et Praxitèle étaient deux philosophes, venus à Rome sous Tibère, et noyés par son ordre, à qui le pape fit élever des statues après leur mort. Mais cette explication historique, toute satisfaisante qu'elle fût, ne suffisait pas à l'archéologie populaire; il lui fallait aussi, comme à la docte archéologie de notre temps, une explication symbolique, et voici celle dont elle s'avisa : Les chevaux qui foulent la terre sont les puissances du siècle. Il viendra un prince des puissances qui montera les chevaux mythiques. Les bras élevés, les doigts repliés des deux philosophes, font voir qu'ils comptent tout ce qui a été et qui sera. Ils sont nus, parce que la science humaine est nue et sans voile devant eux. La femme assise à leurs pieds, c'est l'église; les serpens dont elle est entourée, ce sont les saints volumes (*volumina.*) La conque de marbre qui est devant elle, c'est la cuve baptismale. C'est ainsi qu'on interprétait les monumens de Rome au XIIe siècle. Cela est décourageant pour le symbolisme de nos jours; il ne fera jamais mieux.

La plus belle légende du recueil est celle qui concerne le Capitole : je vais traduire exactement.

« Le Capitole est le lieu où s'assemblaient les sénateurs et les consuls pour gouverner la ville et le monde. Il était couvert de remparts élevés et solides, d'édifices revêtus d'or et de cristal, et de lambris merveilleusement travaillés. Au-dessous de la citadelle était le palais qui était d'or en grande partie, et orné de pierres précieuses, et on disait qu'il valait le tiers du monde... Là étaient autant de statues qu'il y avait de provinces dans l'empire, et chacune avait une cloche suspendue à son cou, et elles avaient été disposées par un art magique, de telle sorte que dès qu'une contrée de l'empire romain s'était révoltée, aussitôt l'image de cette province

se tournait de son côté, et la cloche suspendue à son cou sonnait... »

Je ne sais, mais malgré son côté puéril et quasi grotesque, je suis singulièrement frappé de cette énergique légende. Que pouvait inventer de mieux le moyen-âge pour exprimer selon ses mœurs l'idée qui lui restait confusément de la puissance romaine, présente à toutes les parties de l'univers? De même qu'à l'approche de l'ennemi, on sonnait la cloche du château ou de la commune, de même, sitôt qu'une des extrémités du monde remuait, le beffroi magique du Capitole sonnait le glas d'alarme.

Le plus grand résultat et la plus imposante manifestation de l'esprit de pélerinage furent le jubilé. Le génie fiscal de Benoît VIII imagina d'exploiter en grand cette branche de dévotion populaire, et le concours de l'an 1300 dépassa ses espérances. Nous avons pu voir de nos jours, sept cent vingt-cinq ans après le jubilé de Boniface, le jubilé de Léon XII. Quoique la suprématie morale de Rome ait reçu, depuis ce temps, des atteintes bien profondes; quoique la défiance des gouvernemens s'unît à la tiédeur des peuples pour diminuer le nombre des pélerins, il s'en est trouvé dix mille à Rome en 1826, et pendant trois jours, cette multitude a été nourrie et logée par le saint père. Mais en 1300 ce fut bien autre chose : l'Europe entière était à Rome (1); et dans cette foule immense, il y avait un homme qui devait éterniser la mémoire de ce grand spectacle, en le rattachant au spectacle encore plus merveilleux de sa vision. Dante a daté son voyage dans le monde invisible de l'année du jubilé, et il s'est souvenu dans son *Enfer* de ces files innombrables de pélerins, qui allaient et venaient le long du pont d'Adrien durant cette solennité. C'est, du reste, si l'on excepte les beaux vers sur le paysan qui s'ébahit dans l'église de Saint-Jean-de-Latran, le seul passage où Dante, qui a mis dans son poème tant d'impressions personnelles reçues des diverses contrées où il a erré, ait parlé de celle que la vue de Rome avait pu produire sur lui. Rome, dont il avait tant à se plaindre, en a été punie; elle n'a inspiré au poète aucun de ces grands traits pittoresques dont il a été prodigue pour immortaliser les lieux qu'il aimait. Une

(1) Villani parle de 200,000 pélerins.

terzine de Dante eût peint la désolation majestueuse de Rome comme on ne la peindra jamais; mais cette terzine, il ne l'a point écrite, et quand il a parlé de Rome, ce n'a été que pour la flétrir; quand il l'a personnifiée, il en a fait la grande prostituée que flagelle son brutal amant. Dante n'a éprouvé qu'un sentiment pour Rome : ce sentiment hostile et moqueur qui remplit nos fabliaux du moyen-âge, d'où il a passé dans Boccace et Chaucer. Dante aussi a des invectives railleuses et quelquefois presque bouffonnes contre l'église romaine. Alors il se rattache à toute cette lignée satirique dont je parlais tout à l'heure, car le burlesque n'était pas étranger à ce grave génie; le burlesque se cachait çà et là dans les recoins de son œuvre sublime, comme se cache et grimace une figure grotesque ou monstrueuse dans les angles d'une cathédrale gothique. Dante est un représentant trop complet du moyen-âge, pour que le gros rire de cette époque ne retentisse pas jusque dans son ciel et parmi ses ineffables harmonies. Quand, par exemple, il interrompt son extatique contemplation du paradis pour adresser aux cardinaux ces moqueries plus énergiques que relevées : « Ils étendent leurs manteaux sur leurs palefrois, de sorte que deux bêtes marchent sous la même peau, » ne semble-t-il pas se faire l'écho de ces conteurs malins, esprits forts d'un siècle dévot, enfans perdus de la satire, sentinelles avancées de la réforme, à qui Rome inspirait surtout de vives paroles, quand ils avaient été témoins de sa corruption? Guyot de Provins, dans sa Bible satirique, où il attaque toutes les conditions en commençant par l'apostoile (le pape), a placé des vers contre Rome d'une grande vigueur. Quelques détails portent à croire que, dans sa vie vagabonde, le moine champenois avait visité Rome. On sait qu'il était allé jusqu'en Grèce. A l'emportement de ses injures, il semble ne pas parler par ouï-dire.

Rome nous suce et nous englot (engloutit).
Rome détruit et occit tot (tout).
Rome est le nid de la malice
D'où sordent (découlent) tous les mauvais vices.
C'est un vivier plein de vermine.

Bien plus, un pieux narrateur de légendes suspend le récit plein d'onction d'un miracle de sainte Léocadie pour s'écrier :

Tout le mont Rome mâche et ronge (1).

On se souvient aussi de cette plaisante nouvelle de Boccace, où un juif, pressé de se convertir, veut voir Rome avant de se décider. Grande inquiétude chez l'ami qui l'exhortait à changer de foi; quel effet produira sur lui le spectacle de la dissolution romaine?... Mais le juif revient fermement convaincu de la vérité de la religion chrétienne : Il faut bien, dit-il, que Dieu se mêle de la soutenir, pour qu'elle subsiste malgré tout ce que les hommes font pour la déshonorer.

On ne pouvait représenter d'une manière plus vive, et par une plus sanglante ironie, le scandale de la corruption romaine, et le danger où le spectacle de cette corruption mettait les croyances. La conversion du juif, ainsi motivée, faisait pressentir la séparation de la moitié de l'Europe; bien avant que Luther eût commencé à son insu cette séparation en attaquant les indulgences, Chaucer, l'ami et le complice de l'hérésiarque Wiklef, leur avait porté de rudes coups dans la personne de son *pardoner* (indulgencier), l'un des personnages grotesques de ses *Contes de Canterbury*.

Le *pardoner* vient de Rome, tout chargé d'indulgences, et portant dans sa valise grande provision de reliques, au nombre desquelles se trouvent un morceau de la robe de la sainte Vierge, et un lambeau de la voile du bateau de saint Pierre, pauvre nef que l'on commençait alors à dépecer. Ce personnage, dont les anciens manuscrits offrent la représentation figurée, paraît souvent dans les moralités dramatiques, autre forme de la satire au moyen-âge; c'est un type du pélerin venant de Rome, telle que la malice populaire l'avait souvent observé. Enfin, dans cette grande épopée satirique, dont le Renard est le héros, le voyage de Rome est parodié comme les tournois de la chevalerie, les cérémonies de la religion, l'autorité de la justice féodale, comme la société de ce temps tout

(1) Rome mâche et ronge tout le monde.

entière. Renard échappe à la potence, que ses méfaits lui avaient bien méritée, en alléguant un vœu qu'il a fait d'aller à Rome; mais avant de partir, il trouve moyen de se faire tailler, pour son pélerinage, des sandales et un capuchon dans la peau de ses ennemis.

Après avoir dit un mot de la Rome des pélerins, il fallait bien parler des grotesques portraits, des *charges* moqueuses qu'en traçait la malignité contemporaine.

J'arrive à l'époque où l'antiquité reparaît au jour, et inspire à l'érudition renaissante un véritable culte. Rome va redevenir un des principaux objets de cette dévotion nouvelle : aussi l'admiration de ses débris, les lamentations sur ses ruines, enfin une sorte de paganisme poétique chez les plus orthodoxes, toutes ces choses que nous avons relevées avec soin quand elles se montraient de loin en loin dans les siècles obscurs de la barbarie, nous allons les rencontrer à chaque pas dans l'âge de la science. La multiplicité même des exemples nous dispensera de les citer tous, et nous fera une loi de ne nous arrêter qu'aux plus remarquables.

Le premier des hommes que nous allons voir paraître, à qui l'amour de l'érudition et de l'antiquité inspirera pour Rome des paroles de compassion et de tendresse, c'est Pétrarque.

La célébrité des sonnets et des amours de Pétrarque a mis dans l'ombre toute une portion de son talent, de son caractère et de sa vie, qui fut considérée par ses contemporains et par lui-même comme la plus importante et la plus sérieuse; la plus active passion de l'amant de Laure fut peut-être la passion de l'antiquité. Pétrarque et Boccace, ces deux continuateurs du moyen-âge, ont été les précurseurs de la renaissance. L'un fut le dernier et le plus achevé des troubadours, l'autre le dernier et le plus classique des conteurs de fabliaux, et par là ils se rattachent tous deux à l'âge littéraire qui les a précédés; mais tous deux se rattachent aussi à l'âge qui les a suivis par leur zèle pour les lettres antiques, dont ils furent les premiers instaurateurs.

Pétrarque vivait avec les anciens dans un commerce intime et familier. Une partie de sa correspondance est adressée aux grands hommes de la Grèce et de Rome; il leur écrivait comme à des compatriotes et à des amis. Il faut lire ce qu'il raconte de son émotion profonde, quand il approchait d'un couvent où il imaginait pouvoir

découvrir quelque manuscrit précieux; son cœur battait de désir et d'incertitude; il se disait : Là peut-être est renfermé l'objet que j'ai tant cherché. Un chevalier n'aurait pas parlé autrement du donjon renfermant la dame de ses pensées; l'enthousiasme romanesque de ce temps enflammait ce culte nouveau de la beauté antique; elle sortait de son cercueil jeune, radieuse, immortelle, comme une fée enchantée durant des siècles dans un tombeau, et l'âge de la chevalerie, avant d'expirer, inclinait le genou devant elle et l'adorait.

C'était Rome surtout qui parlait à l'imagination de Pétrarque; le nom romain était encore imposant et sérieux pour lui. Il rêva et chanta la résurrection de la république par Rienzi; et Florentin, il choisit le Capitole pour y être couronné.

Comment s'étonnerait-on des plaintes passionnées qu'arrache à Pétrarque le spectacle de Rome livrée aux ravages de ses propres citoyens, qui achèvent de détruire ce qui lui reste de monumens? « Après que les palais habités autrefois par les plus grands hommes, s'écriait-il, sont tombés par la violence ou par le temps; après qu'ils ont renversé les arcs triomphaux d'où ils ont précipité peut-être les statues de leurs aïeux, ils n'ont pas eu honte, pour obtenir un misérable profit, de trafiquer des débris de l'antiquité et de leur propre infamie. » Dans une lettre au pape Urbain, il lui adresse un touchant et vif appel, au nom des calamités de Rome qu'il lui dépeint : « Père miséricordieux, pardonne-moi cette audace... De quel cœur peux-tu dormir mollement sur les rives du Rhône, sous les paisibles toits de tes appartemens dorés, tandis que le Latran s'en va en debris, que la mère de toutes les églises manque de toit, et est livrée aux vents et aux tempêtes; tandis que les sanctuaires des apôtres chancellent, et que ce qui était auparavant leur temple est maintenant un amas informe de pierres et de décombres qui arracheraient des soupirs à un cœur de pierre? »

Il y a de la déclamation dans ces paroles, et le concetto qui les termine n'est pas heureux; mais on y sent une passion et une douleur véritable, et on ne peut les accuser d'exagération, car, dans le mémoire officiel adressé en 1376 par la bourgeoisie de Rome à Grégoire XI, on trouve ces paroles : « Les églises cardinales sont abandonnées de ceux qui tiennent d'elles leurs titres et leurs hon-

neurs, au point qu'elles manquent de toits, de portes, de murailles, et sont ouvertes aux troupeaux, qui souvent viennent paître sur l'autel. »

Pendant tout le xve siècle, ce ne sont plus les églises dont on déplore l'abandon : le pape et les cardinaux sont revenus veiller à leur entretien; mais la passion toujours croissante de l'érudition et de l'antiquité, pendant ce siècle qui prépare si puissamment le xvie, cette passion fait pousser des gémissemens et des imprécations à tous ceux qui sont témoins du triste état des antiquités romaines. L'aimable et savant Picolomini, avant d'être pape, s'écriait mélancolique et indigné : « Rome, il me plaît de contempler tes ruines, dont la chute révèle ton antique gloire; mais ton peuple brûle tes marbres arrachés à tes vieux murs pour en faire de la chaux; si cette race impie agit ainsi encore trois fois cent ans, il ne restera pas de trace de ta grandeur! » Il y a quatre cents ans qu'Æneas Sylvius écrivait ces vers, et si on n'avait pas arrêté la destruction des ruines de Rome, il n'en resterait en effet nulle trace aujourd'hui.

Un homme qui avait tout des érudits du xve siècle, leur esprit licencieux et hardi, leurs haines féroces, leur passion pour l'antiquité, le Pogge a dû au spectacle des debris de Rome des paroles plus touchantes et plus émues qu'on ne serait en droit de les attendre du grossier auteur des *Facéties* et de l'âpre ennemi de Philelphe; c'est que tout homme peut toucher quand il exprime ce qu'il sent. Or, le Pogge sentait Rome; dans un repli de ce cœur barbare d'érudit il y avait une veine de délicate tendresse, non peut-être pour une créature vivante, mais pour une ville morte. C'était sa Laure à lui, l'antiquaire, que cette ville gissant à ses pieds, et il trouvait sur son tombeau des paroles d'une mélancolie élevée, à propos de cette grande destinée, fragile comme toutes les destinées.

Ce qui me plaît aujourd'hui dans la Rome actuelle, c'est ce qui ressemble à la Rome de Pétrarque et de Pogge; ce sont les quartiers déserts, les monumens abandonnés, les vignes couvrant les fûts des colonnes renversées, les buffles dans le Forum, et surtout les fragmens antiques enfouis dans l'architecture moderne : l'architrave d'un temple servant de linteau à une porte d'église; un

tronçon de colonne faisant l'office de borne au coin d'une rue; des échoppes nichées sous les gradins du théâtre de Marcellus, ou de petites maisons perchées sur les tombeaux de la voie Appienne. Ce sont ces accidens et ces contrastes qui donnent à Rome ce caractère à part, qui la distingue entre toutes les villes. Maintenant elle va le perdant chaque jour. On n'a que trop déblayé, fouillé, restauré. Il y a dix ans, j'ai vu encore le Corso avec des trottoirs inégaux, mal commodes, j'en conviens, mais pavés de débris. C'était une cannelure de colonne ou un bout d'inscription sur lesquels le regard aimait à tomber. C'était un fragment de rouge antique ou de porphyre faisant saillie sur le sol, et contre lequel, je conviens, pouvait heurter le pied du promeneur distrait; mais quelle rapide et immense rêverie éveillait en lui, mieux que tous les discours, ce heurt contre le passé, cet achoppement contre les siècles! Aujourd'hui on peut marcher en toute sécurité dans une belle rue à trottoirs bien égaux, comme dans la rue Vivienne. On a tout disposé pour l'écoulement des eaux avec une adresse qui fait honte à nos ingénieurs; mais cette rue, si belle et si commode, ne dit rien. Il en est de même de beaucoup de déblaiemens et de toutes les restaurations. Ces choses enlèvent à Rome sa physionomie, et aux ruines leur poésie. Les antiquaires et les architectes peuvent avoir raison dans l'intérêt de leur science et de leur art; mais quel effet, je le demande, produit la basilique Trajanne au fond de la cuvette où s'élèvent, entourées d'une belle grille de fer, ses colonnes, bien proprement redressées sur leurs bases? Ceci du moins peut servir comme un modèle en carton pour montrer comment une basilique était faite; mais qu'ont appris les paresseuses et inintelligentes fouilles du Forum? L'énorme trou qu'on y a creusé a permis de voir la base de la colonne de Phocas et de lire une inscription, mais il a donné à ce lieu si poétique l'aspect d'une grande carrière. Quant aux restaurations, c'est bien pis. L'Anglais qui disait : Le Colysée sera une belle chose quand on l'aura terminé, doit être satisfait. Il semble que ce soit pour lui qu'on ait travaillé; le Colysée est maintenant comme neuf; on l'a épaulé, nettoyé, sarclé; il n'y manque qu'un peu de ce badigeon blanc dont on a sali l'intérieur du mausolée d'Auguste. Que dire de la *restitution* de l'arc de Titus ? On sait que les juifs évitent de pas-

ser sous cet arc, monument triomphal de la prise de Jérusalem : j'éprouvais presque la même répugnance. Aux malédictions qu'ils adressent à l'empereur qui l'a élevé, je mêlais ma malédiction contre l'architecte qui l'a restauré. Profanation que tout cela! ne laissera-t-on pas une fois les os de cette vieille Rome en paix dans son tombeau?

Au XVIe siècle, Rome se ressentit plus que jamais du mouvement général qui portait les esprits vers l'étude de l'antiquité. On se mit à décrire et à expliquer des monumens : on porta souvent dans ces recherches une profondeur qui, depuis, n'a guère été surpassée; mais ce fut une époque de curiosité érudite, plus que d'enthousiasme poétique. Or, je ne fais pas ici l'histoire de l'archéologie romaine; je n'ai point à mentionner les nombreux traités d'André de Volterre, de Fulvius, de Marlianus, de Panvinius, de Donatus; je vais chercher dans les siècles qui suivent, comme je l'ai fait pour les précédens, les reflets variés de Rome dans les imaginations; un intérêt nouveau et inverse, pour ainsi dire, vient se joindre à celui-ci : à présent que les voyageurs et les documens abondent, je m'adresserai surtout aux hommes éminens en divers genres des trois derniers siècles, d'où il suit que Rome me sera aussi un miroir, où l'on verra se réfléchir tour à tour ces grandes individualités.

Je commencerai par l'homme du XVIe siècle, par celui qui l'a fait ce qu'il a été, par Luther.

Quand Luther vint à Rome, le réformateur futur était un jeune moine obscur et fervent; rien ne l'avertit, en mettant le pied dans la grande Babylone, que dix ans plus tard, il brûlerait la bulle du pape sur la place publique de Wittemberg. Son cœur ne ressentit que des émotions pieuses; il adressa à Rome le salut de l'ancien hymne des pélerins, il s'écria : « Je te salue, ô Rome sainte, Rome, vénérable par le sang et le tombeau des martyrs. » Mais après s'être prosterné sur le seuil, il se releva, il entra dans le temple... il n'y trouva pas le Dieu qu'il cherchait : la ville des saints et des martyrs était la ville des meurtriers et des prostituées. Les arts qui masquaient cette corruption, étaient sans puissance sur les sens grossiers, et scandalisaient l'esprit austère du moine germain; à peine donna-t-il en passant un coup d'œil aux ruines païennes de Rome, entassées, selon son expression assez pittoresque, à la hau-

teur de trois lances de lansknets. Intérieurement révolté de tout ce qu'il voyait, il quitta Rome dans une situation d'esprit bien différente de celle qu'il y avait apportée; il s'agenouillait alors avec la dévotion des pélerins, maintenant il s'en retournait dans une disposition analogue à celle des frondeurs du moyen-âge, mais plus sérieuse que la leur. Cette Rome dont il avait été dupe, et dont il était désabusé, devait entendre parler de lui; et il devait un jour, parmi ses joyeux propos de table, s'écrier jusqu'à trois fois : Je ne voudrais pas pour mille florins n'avoir pas été à Rome, car j'aurais toujours l'inquiétude d'avoir fait une injustice au pape.

Après Luther, Rabelais, cet autre adversaire du passé, Rabelais, l'héritier direct de toute la gausserie du moyen-âge, bouffon enfroqué, qui raille son siècle en langage burlesque pour être compris, en langage allégorique pour ne pas être brûlé; Rabelais, comme tous ses devanciers des fabliaux et des moralités, Rabelais en veut surtout à l'église; on n'est jamais trahi que par les siens; nul ne persiffle bien que ce qu'il connaît par expérience. Le chevaleresque Cervantes fera une parodie sublime de la chevalerie, et le curé de Meudon tracera la satire la plus sanglante du clergé; mais pour qu'il remplît complètement sa mission, il fallait qu'il fût à Rome, et le sort l'y envoya. Il y trouva double pâture : pour sa verve moqueuse, la cour du pape; pour son ardeur de savoir, les antiquités romaines; car Rabelais n'avait pas seulement, de son siècle, l'audace de l'esprit et la licence du langage: il en avait encore l'érudition universelle, et ce goût délicat d'antiquité, qui imprègne son style d'atticisme, lors même que sa pensée est la plus grossière. Il est assez curieux que sa première publication ait été une édition de la Topographie de Rome de Marliani. Du reste, chez le joyeux auteur de Gargantua, on ne voit nulle trace d'une impression grave reçue en présence des débris qu'il avait étudiés en érudit, mais dont il ne pouvait sentir la sérieuse poésie. Tout ce que la tradition a conservé de ce voyage, ce sont des anecdotes ou des paroles bouffonnes, attribuées à Rabelais, et portant toutes ce caractère de raillerie licencieuse contre la cour de Rome, qu'on trouve surtout répandue dans les derniers livres de Pantagruel. C'est là qu'il faut chercher l'impression de la Rome papale sur cet esprit bizarre et hardi; lui aussi, après tout le moyen-âge, se

moquera des pélerins romipètes, comme les appellent les canons, et des saintissimes décrétales. C'est lui qui parle, cette fois, comme souvent, par la bouche de Panurge, quand il dit : « Oui dea messieurs, j'en ai vu trois (papes) à la vue desquels je n'ai guères profité. »

Quand on a entendu les milles cloches de Rome, dont le retentissement ne cesse pour ainsi dire jamais, et accompagne si bien la rêverie que cette ville inspire, on comprend pourquoi Rabelais, qui ne prenait pas les choses par le côté de la rêverie, frappé à sa manière de ce bruit perpétuel de cloches, a appelé Rome l'île sonnante, pourquoi il dit : « Nous entendions un bruit de loin, venant fréquent et tumultueux, et nous semblait, à l'ouïr, que ce fussent cloches, grosses, petites et médiocres ensemble, sonnantes comme l'on fait à Tours, à Paris, à Nantes et ailleurs ès jours de grandes fêtes; plus nous approchions, plus nous entendions cette sonnerie merveilleuse. »

« Cette isle où ce sont les cloches suspendues au-dessus de leur cage qui font chanter les monagaux; cette isle des prestergaux, des capucingaux, des evesgaux, des cardingaux..... cette isle enfin où l'on montre, avec grande difficulté, l'oiseau merveilleux, unique, comme le phénix d'Arabie, le papegau... » c'est la Rome de Rabelais.

Montaigne alla aussi à Rome, Montaigne, qui avançait à sa manière l'œuvre de démolition à laquelle concoururent Luther et Rabelais, plus réservé, moins licencieux que le dernier dans la forme, mais au fond aussi épicurien, aussi sceptique, et païen, comme Pascal le lui a reproché; Montaigne, moins érudit que Rabelais, était aussi un homme nourri des lettres antiques, et surtout des lettres romaines; enfant, il avait parlé latin, et malgré l'originalité prodigieuse de son esprit, ses saillies ne se produisent qu'à travers une masse de citations. Dans ses capricieux Essais, il ne marche qu'accompagné de Cicéron, d'Horace, de Juvénal, car Montaigne est homme du XVIe siècle, homme des nouveautés et de l'antiquité, chez qui il y a de l'esprit fort et de l'érudit, déjà du révolutionnaire, et encore du compilateur. Lui aussi était donc à Rome comme dans sa patrie; il le sentit si bien, qu'il voulut en emporter le titre de citoyen romain; il employa, dit-il, ses cinq sens de nature

pour obtenir ce titre, « ne fût-ce que pour l'ancien honneur et religieuse mémoire de son autorité. » Il fut jugé très digne d'être admis au droit de cité romaine, par les suffrages et le jugement souverain du peuple et du sénat, l'an de la fondation de Rome 2331. L'emploi dérisoire de ce formulaire antique par les représentans modernes du sénat et du peuple romain, fait naître dans l'ame un sentiment qui tient de l'ironie et de la pitié. « C'est ce que j'éprouvais en voyant le sénateur de Rome venir du Capitole, en perruque et en lunettes, avertir le peuple romain que le carnaval pouvait commencer... » Montaigne ne se faisait pas illusion sur cette dignité tant désirée: « c'est un titre vain, » disait-il; puis il ajoutait avec sa naïve franchise: « Tant y a que j'ai reçu beaucoup de plaisir de l'avoir obtenu. »

Montaigne est le premier voyageur, proprement dit, qui ait écrit sur Rome; son voyage en Italie est, comme ses Essais, un *livre de bonne foi*; il n'y embouche point sans cesse la trompette de l'admiration, comme se sont crus obligés de le faire tant d'autres voyageurs; il parle froidement des choses qui ne l'émeuvent point. Ainsi il ne dit pas un mot de Raphaël, ni de Michel-Ange; il ne sent point la campagne de Rome avec son grand caractère de sublime solitude, avec la splendeur de ses teintes, la tristesse de ses ruines, la beauté de ses horizons, telle qu'elle s'est révélée au pinceau du Poussin, et mieux encore au pinceau de Chateaubriand. La campagne romaine n'a inspiré à Montaigne que cette description plus exacte que poétique : « Nous avions, loin sur notre main gauche, l'Apennin, le prospect du pays, mal plaisant, bossé, plein de profondes fandasses, incapable d'y recevoir nuls gens de guerre en ordonnance; le terroir nud, sans arbre, une bonne partie stérile; le pays fort ouvert tout autour, plus de dix milles à la ronde, et quasi tout de cette sorte, fort peu peuplé de maisons. »

Dans tout ce qu'il dit de Rome, il conserve en général ce ton tranquille; il paraît plus curieux que transporté; mais ses impressions sont justes, et l'expression, pour être simple, ne manque pas d'énergie, quand il dit, par exemple, du quartier montueux qui était le siége de la vieille ville, et où il faisait tous les jours mille promenades et visites, qu'il est « *scisi* (coupé) de quelques églises et anciennes maisons rares, et jardins des cardinaux; » quand il dit

« qu'on marche sur la tête des vieux murs que la pluie découvre, etc. »

Il y a pourtant un morceau assez ambitieux qui tranche sur le ton général par un tour légèrement déclamatoire; on voit que Montaigne, se sentant à Rome, a voulu dire sur Rome quelque chose de beau, et que, dans un moment d'enthousiasme un peu forcé, il a dicté à son secrétaire cette tirade, où il y a, parmi de l'enflure, quelques traits assez beaux, et qui se trouvent là un peu étrangement jetés dans son journal, entre le récit de sa bourse perdue et celui de quelques accidens de santé, qu'il ne manque jamais d'enregistrer.

« Il disait (M. de Montaigne) (1) qu'on ne voyait rien de Rome que le ciel sous lequel elle avait été assise, et le plan de son gîte; que cette science qu'il en avait, était une science abstraite et contemplative, de laquelle il n'y avait rien qui tombât sous les sens; que ceux qui disaient qu'on y voyait les ruines de Rome, en disaient trop, car les ruines d'une si épouvantable machine rapporteraient plus d'honneur et de révérence à sa mémoire : ce n'était rien que son sépulcre. Le monde, ennemi de sa longue domination, avait premièrement brisé et fracassé toutes les pièces de ce corps admirable, et parce qu'encore tout mort renversé et défiguré, il lui faisait horreur, il en avait enseveli la ruine même; que ces petites montres de sa ruine, qui paraissent encore au-dessus de la bière, c'était la fortune qui les avait conservées pour le témoignage de sa grandeur infinie, que tant de siècles, tant de feux, la conjuration du monde réitérée tant de fois à sa ruine, n'avaient pu universellement éteindre; mais qu'il était vraisemblable que ces membres dévisagés qui en restaient, c'étaient les moins dignes, et que la furie des ennemis de cette gloire immortelle les avait portés premièrement à ruiner ce qu'il y avait de plus beau et de plus digne; que les bâtimens de cette Rome bâtarde, qu'on allait à cette heure attachant à ces masures antiques, quoiqu'ils eussent de quoi ravir en admiration nos siècles présens, lui faisaient ressouvenir proprement des nids que les moineaux et corneilles vont suspendant aux voûtes et parois des églises, que les huguenots viennent d'y

(1) C'est son secrétaire qui parle.

démolir; encore craignait-il, à voir l'espace qu'occupe ce tombeau, qu'on ne le reconnût pas tout, et que la sépulture ne fût elle-même pour la plupart ensevelie. »

J'aime mieux les réflexions plus naïves de Montaigne, sur l'aspect de la ville de Rome, telle qu'elle était de son temps. « C'est une ville toute cour et toute noblesse; chacun prend sa part de l'oisiveté ecclésiastique; il n'y a nulle rue marchande, ou moins qu'en une petite ville; ce ne sont que palais ou jardin; il ne se voit nulle rue de la Harpe, ou de Saint-Denis; il me semble toujours être dans la rue de Seine ou sur le quai des Augustins, à Paris. »

Certains traits de cette description sont encore applicables aujourd'hui, comme l'oisiveté ecclésiastique, dont chacun prend part..... Quant aux comparaisons avec Paris, il faut songer que les deux villes ont bien changé depuis Montaigne; il ne dirait plus : « Les logis y sont communément meublés un peu mieux qu'à Paris, » ni que « la forme des rues en plusieurs choses, et notamment pour la multitude d'hommes, lui représentait plus Paris que nulle autre où il eût jamais été. »

Du reste, dans ses observations sur les mœurs et la physionomie de Rome, on retrouve fréquemment sa manière de donner, par l'expression, du relief et de la saillie à la justesse de la pensée.

« Rome est la plus commune ville du monde, et où l'étrangeté et la différence de nation se considère le moins, *car c'est une ville rappiécée d'étrangers.* » Peut-on mieux dire?

Enfin cette grace qui ne l'abandonne jamais quand il se montre dans sa vie habituelle, avec son laisser-aller de tous les jours, quand il pose en négligé; cette grace de Montaigne racontant confidentiellement sa journée à son lecteur, n'est-elle pas tout entière dans ce passage où il peint sa vie de Rome.

« Je n'ai rien si ennemi à ma santé, que l'ennui et l'oisiveté; là j'avais toujours quelque occupation, sinon si plaisante que j'eusse pu le désirer, au moins suffisante à me désennuyer, comme à visiter les antiquités, les vignes qui sont des lieux de plaisir, de beauté singulière, et là où j'ai appris combien l'art se pouvait servir bien à point d'un lieu bossu, montueux et inégal; car eux, ils en tirent des graces inimitables à nos lieux plains (planes), et se prévalent très artificiellement de cette diversité. Ce sont beautés

ouvertes à quiconque s'en veut servir... ou aller ouïr des sermons, de quoi il y en a en tout temps, ou des disputes de théologie... Tous ces amusemens m'embesoignaient assez.... De mélancolie qui est la mort, et de chagrin, je n'en avait nulle occasion, ni dedans, ni hors de la maison.... c'est ainsi une plaisante demeure, et puis argumentez par là, si j'eusse goûté Rome plus privément, combien elle m'eût agréé. » Il n'y a rien à ajouter à cette peinture si bien sentie de la vie indolente et occupée, calme et variée, paisible sans ennui, et remplie sans fatigue, qu'on mène à Rome, et qu'on ne mène que là. Enfin Montaigne avait bien raison de dire qu'il eût encore aimé davantage Rome s'il l'eût connue plus *privément*, car son charme devient d'autant plus profond et plus pénétrant qu'on le savoure plus long-temps. On peut ne pas se plaire à Rome; mais qui s'y est plu quelque temps, s'y plaira toujours davantage; qui s'y est attaché une fois, ne s'en détachera jamais.

La littérature française fut, au XVIe siècle, moitié italienne et moitié latine; à ce double titre, Rome devait être visitée, et l'a été en effet par presque tous nos hommes célèbres de cette époque. Nous avons mentionné Rabelais et Montaigne; il faudrait y joindre l'Hôpital, de Thou, et l'ami de Ronsard, l'auteur du manifeste en faveur de l'école nouvelle qui voulait ressusciter l'antiquité, de l'école qui a été dite romantique pour avoir été trop classique, le bon Joachim Dubellay.

Quelques lignes insignifiantes de la vie de de Thou écrite par lui-même, et quelques vers latins pleins d'humeur, dans les épîtres de l'Hôpital, sont tout ce que l'un et l'autre ont laissé sur Rome. Dubellay a fait plus; nous avons de lui deux recueils bien différens consacrés à chanter cette ville où il passa plusieurs années, attaché à son parent le cardinal Dubellay. L'un de ces recueils est intitulé les *Antiquités de Rome, contenant une générale description de sa grandeur et comme une déploration de sa ruine.* Ici, il prend Rome au sérieux, il enfle sa voix pour en déplorer la chute. Celui qui parle, c'est le poète devenu presque païen à force d'érudition, qui entonnait le pœan ou le dithyrambe et chantait Evoe dans ces réunions où l'on immolait un bouc à Bacchus. De ce point de vue élégiaque, ce qui devait le frapper, c'était l'absence, pour ainsi dire, de la Rome antique; lui-même était comme un vieux Romain qui

reviendrait errer sur ces débris, et chercherait, selon ses propres expressions, *Rome dans Rome,* sans la pouvoir trouver ; il rencontre quelquefois un langage assez pittoresque et assez hardi, quand, par exemple, il peint la ville géante comme écrasée par Jupiter, sous le poids de ses sept montagnes ;

Sur le ventre il planta l'antique Palatin,
Quirinal sur un pied, et sur l'autre Aventin.

C'est la traduction mythologique d'un fait vrai ; c'est la terre éboulée des collines de Rome, qui a couvert l'ancien sol ; ce sont ces collines qui ont, pour ainsi dire, enseveli l'ancienne ville sous des amas de ruines.

Il y a de la grandeur, et un sentiment assez profond de l'aspect de la campagne romaine, aperçue des hauteurs de Rome, dans ces vers adressés aux *pâles esprits* des anciens Romains :

Ne sentez-vous augmenter votre peine,
Quand, quelquefois de ces côtes romaines,
Vous contemplez l'ouvrage de vos mains,
N'être plus rien qu'une poudreuse plaine?

Le retentissement sourd et prolongé du dernier vers, produit le même effet que certains vers lugubres de Dante.

Dubellay connaissait celui qu'il appelle le *Triste Florentin,* dans un de ces sonnets qu'il a réunis sous le titre de *Vision,* et où il il cherche à imiter son génie allégorique : en effet chacun de ces sonnets a pour objet d'exprimer figurément la grandeur et la chûte de Rome. Mais tout cela, c'est la partie solennelle et un peu convenue des peintures de Dubellay, et cette partie devait s'y rencontrer. Celui qui voulait que les écrivains français se fissent Romains, ou au moins s'emparassent des dépouilles de Rome; celui qui leur criait à la fin de ses illustrations de la langue française : « Là donc, Français, marchez courageusement vers cette superbe cité romaine, et des *serves* dépouilles d'elle, comme vous avez fait plus d'une fois, ornez vos temples et vos autels ! » celui-là devait parler de la Rome antique avec pompe et révérence, et nous venons de voir en

quels termes il l'avait fait. Mais Dubellay ne pensait pas toujours à la Rome antique; il vivait aussi dans la Rome moderne, s'amusait parfois, et parfois s'indignait de ses désordres qu'il partageait; il en traçait une peinture plus animée que ses lamentations pompeuses, et formant avec elles un piquant contraste.

Dubellay, d'abord enchanté du séjour de Rome, en fut bientôt aux *regrets*, et dans les sonnets auxquels il a donné ce titre, il exprime son désappointement avec beaucoup de franchise, et souvent beaucoup de verve.

Je n'écris d'amitié ne trouvant que feintise,
Je n'écris de vertu n'en trouvant point ici,
Je n'écris de savoir entre les gens d'église.

Il est encore plus vif dans quelques sonnets. Voici un des plus piquans parmi ceux que l'on peut citer :

Marcher d'un grave pas et d'un grave souci,
Et d'un grave souris à chacun faire fête,
Balancer tous ses mots, répondre de la tête,
Avec un *messer non*, ou bien un *messer si*,

Entremêler souvent un petit *et cosi*,
Et d'un *son servitor* contrefaire l'honnête,
Et comme si l'on eût sa part à la conquête,
Discourir sur Florence et sur Naples aussi :

Seigneuriser chacun d'un baisement de main,
Et, suivant la façon du courtisan romain,
Cacher sa pauvreté d'une brave apparence;

Voilà de cette cour la plus grande vertu,
Dont souvent mal monté, mal sain et mal vêtu,
Sans barbe et sans argent, on s'en retourne en France.

Quelquefois la satire prend un ton moins enjoué, et parle un langage plus énergique :

Ici de mille fards trahison se déguise :
Ici mille forfaits pullulent à foison,

Ici ne se punit l'homicide ou poison,
Et la richesse ici par usure est acquise.

C'est bien la Rome corrompue du XVIe siècle, telle qu'avaient achevé de la faire les Borgia. Du reste, la position personnelle de l'auteur contribuait à lui rendre le séjour de Rome insupportable. Voici le tableau animé qu'il fait de la vie qu'il y mène, vie dépendante et tracassée, pleine de soins et de soucis.

Panjas, veux-tu savoir quels sont mes passe-temps?
Je songe au lendemain, j'ai soin de la dépense
Qui se fait chaque jour, et il faut que je pense
A rendre sans argent cent créditeurs contens.

Je vais, je viens, je cours, je ne perds point le temps;
Je courtise un banquier, je prends argent d'avance;
Quand j'ai dépêché l'un, un autre recommence,
Et ne fais pas le quart de ce que je prétends.

Qui me présente en compte une lettre en mémoire,
Qui me dit que demain est jour de consistoire,
Qui me rompt le cerveau de cent propos divers,
Qui se plaint, qui se deult, qui murmure, qui crie.
Avecque tout cela, dis Panjas, je te prie,
Ne t'esbahis-tu point comment je fais des vers.

Il paraît qu'il avait fondé sur son parent le cardinal, des espérances qui ne se réalisèrent point. Aussi s'écrie-t-il :

Malheureux l'an, le mois, le jour, l'heure, le point,
Et malheureuse soit la flatteuse espérance,
Quand pour venir ici j'abandonnai la France,
La France et mon Anjou dont le désir me point.

Une fois en proie au mal du pays, Dubellay devint insensible à l'intérêt des ruines qu'il avait chantées dans sa *déploration*. Quand

on prend Rome en grippe, ce n'est pas à demi. Il ne voyait plus dans ses ruines que

De vieux monumens un grand amas pierreux.

et dans lui-même qu'un *Prométhée cloué sur l'Aventin.*

Dans ce qui précède, Dubellay nous a montré, à l'occasion de Rome, tous les côtés de l'ame d'un littérateur du XVIe siècle. Ces hommes, qui vivaient au sein de l'antiquité, étaient en même temps presque tous de joyeux compères, aimant à railler et à s'ébaudir. Nous avons vu Dubellay prendre par le côté comique la plus tragique des cités : c'étaient aussi de bonnes gens attachés à leur province, à leur manoir, à leur clocher, non des pédans sans entrailles, étrangers aux affections du pays et de la famille. Dubellay, au bord du Tibre, regrettait son Anjou, comme Belleau ou Ronsard revenaient volontiers de leurs excursions imaginaires sur le Pinde grec, dans leurs maisons du Perche et du Vendômois. Ce touchant triomphe de la bonhomie sur l'imagination, des affections domestiques de l'homme sur les jouissances cosmopolites du savant, est exprimé avec bien du charme dans le sonnet suivant. On ne peut sacrifier de meilleure grace l'antiquité au présent, et les souvenirs poétiques de Rome aux simples émotions de la patrie.

Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage
Ou comme celui-là qui conquit la toison,
Et puis est retourné plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parens le reste de son âge.

Quand reverrai-je, hélas! de mon petit village
Fumer la cheminée? Et en quelle saison
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison?
Qui m'est une province et beaucoup davantage?

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux,
Que des palais romains le front audacieux,
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine,

Plus mon Loyre gaulois que le Tibre latin,
Plus mon petit Lyré que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

Mais ce qui est fâcheux, c'est de voir ce rêve attendrissant du pays natal déçu par le retour tant désiré; rien de plus triste que cette plainte du pauvre Dubellay, tombé des ennuis de la dépendance à l'étranger dans les tribulations casanières du coin du feu, s'écriant : *Adieu doncques, Dorat, je suis encore Romain.*

Deux autres poètes du XVIe siècle, bien autrement célèbres que celui que nous venons de nommer, ont trouvé à Rome des désappointemens semblables; chacun d'eux les a exprimés à sa manière. Ces deux poètes sont l'Arioste et le Tasse.

Jamais peut-être, on ne vit mieux qu'en ces deux grands hommes, quelle est sur la vie, les actions, les ouvrages, l'influence du caractère indépendamment des circonstances. Leur situation dans la vie était à peu près la même. Ils furent exposés à des traverses et à des contrariétés fort semblables : tracasseries de cour, ingratitude des grands; oubli, indifférence pour le malheur et le génie; l'un et l'autre éprouvèrent toutes ces choses. L'ame tendre, mélancolique, irritable du Tasse, ploya sous le fardeau. L'ame forte, douce et sereine de l'Arioste résista : c'est au milieu d'ennuis sans cesse renaissans, c'est sous le poids d'une situation précaire et pénible, c'est au fond des montagnes de la Garafagna où il fut relégué durant de longues années pour exercer une mince charge de justice dans un pays perdu; en un mot, c'est au sein de une vie toute pleine d'agitations, de misères, qu'il a conservé cette gaieté d'humeur, cette placidité d'imagination, empreintes dans chaque stance du Roland furieux.

Rien n'est plus douloureux que de lire les lettres du Tasse. C'est un perpétuel gémissement; c'est un cri de détresse non interrompu. Le divin malade s'agite en désespéré sur sa couche, sans trouver une situation où il puisse se reposer. L'Arioste, dans ses satires qui sont de véritables épîtres, et un peu des confessions intimes, raconte gaiement ses tribulations et ses mécomptes; Rome joue dans ceux-ci un grand rôle, comme nous l'avons vu pour Dubellay, comme nous le verrons pour le Tasse. Du reste, il s'en venge par en médire; et petite est l'édification que la cour du Vatican lui inspire; il parle même assez familièrement du prince des apôtres, quand il demande à un ami de lui faire préparer un logis près

du temple *qui doit son nom à ce vaillant prêtre qui fit sauter l'oreille de Malchus....* Puis il se peint gaiement allant faire une visite à un prélat, et reçu par un camérier qui le renvoie au lendemain. Il insiste : « Qu'il sache au moins que je suis à sa porte. » Le camérier répond que son maître ne veut permettre qu'aucun message pénètre jusqu'à lui, quand viendraient Pierre, Paul, Jean et le docteur de Nazareth en personne. » Mais, ajoute l'Arioste avec l'énergique indignation de l'honnête homme, à laquelle se joint la mauvaise humeur du solliciteur exclus, si j'avais des yeux de lynx pour pénétrer par la vue là où je pénètre par la pensée..., peut-être je les verrais tellement occupés dans leurs maisons, qu'ils auraient lieu de se cacher, non seulement de mes regards, mais de ceux du jour. »

L'Arioste comptait sur les promesses de Léon X dont il avait été l'ami avant son élévation à la papauté; mais il ne tira pas grand fruit de cette amitié, qui, s'il eût voulu entrer dans les ordres, eût pu, dit-il, le conduire à un évêché.

Messer Ludovico Ariosto évêque! il faudra bien croire que Voltaire a eu la chance d'être cardinal.

L'Arioste n'avait pas le fanatisme de l'antiquité, heureusement pour lui. Son poème y a gagné en originalité; il n'a pas, comme le Tasse, emprisonné la fantaisie chevaleresque dans le cadre mal approprié de l'épopée antique. On ne peut donc s'étonner qu'il ne se soit pas mis en grands frais d'enthousiasme pour les souvenirs de la vieille Rome : il le dit très franchement et très cruement à son ami Galasso. Ce qui l'a poussé à voir le mont Aventin, c'est le désir d'obtenir une bulle qui lui assure certains deniers, *certi bajocchi*, qu'il prend volontiers, dit-il, encore que peu nombreux. Voilà l'Aventin mentionné sans beaucoup d'exaltation ; là où l'on pouvait penser à Hercule vainqueur de Cacus, au peuple romain triomphant du patriciat, l'Arioste ne pense *qu'à quelques bajocques.*

Cependant l'Arioste ne pouvait être entièrement insensible aux souvenirs de l'antiquité romaine; tout indépendant de Virgile qu'il se montre dans son épopée, il imita Plaute dans ses comédies, il écrivit des élégies latines : il était l'ami de Sadolet, de Bembo, de Paul Jove, de Vida, de ces hommes dont le latin était comme la

langue maternelle; et on voit qu'il avait pris plaisir à explorer avec eux les antiquités romaines. Du fond de ces montagnes de la Garafagna où il est confiné, s'il souhaite un docte loisir, c'est pour se retrouver à Rome avec cette illustre élite, et prendre, dit-il, tour à tour, chacun d'eux pour guide à travers les sept collines. « Qui, le livre en main, me montre Rome divisée en ses différens quartiers; qui me dise: Ici fut le cirque, ici le Forum, là Suburra; ceci est la Voie Sacrée; ici Vesta, plus loin Janus, avaient leur temple. » On voit que la contagion savante avait gagné l'aimable indifférent, et qu'Arioste ne pensait pas seulement à ses bajocques sur le mont Aventin.

Le Tasse, dans sa vie errante, visita plusieurs fois cette Rome où l'attendait le triomphe après la mort. Le Tasse vit à Rome le jubilé, comme Dante l'y avait vu près de trois cents ans auparavant; mais il ne paraît pas que l'imagination de l'auteur de la *Jérusalem* ait été touchée, autant que celle de son grand devancier, par les pompes de cette solennité déjà déchue. La fin du XVIe siècle était loin de la foi naïve des commencemens du quatorzième.

Le Tasse revint à Rome en 1586. Dès cette époque, il s'exprime dans ses lettres comme ayant renoncé à toutes les espérances de fortune qui l'y avaient attiré. Les souhaits ambitieux du gentilhomme et du poète se sont réduits aux humbles désirs du solitaire. « Je voudrais, dit-il, (1588) deux chambres dans un couvent. » Il semblait, saisi d'un sentiment funèbre, chercher déjà dans la ville éternelle la petite cellule où il devait mourir. Toutes ses lettres de cette année et de la suivante (1589), datées de Rome, contiennent l'expression multipliée et douloureusement monotone de son dénuement et de son désespoir. Il y est peu question des merveilles de Rome, et cependant le chantre du saint tombeau devait être ému en présence de la *confession* de saint Pierre. Celui qui vivait assiduement dans le commerce de l'antiquité, comme le prouvent ses écrits en prose, et un Platon grec, que j'ai vu à la bibliothèque Barberine, annoté de sa main, devait être sensible au spectacle des ruines.

Nous avons vu Pétrarque se passionner pour les débris de Rome. Comment le Tasse est-il resté froid et muet devant ces débris? Hélas! c'est que Pétrarque était heureux! Ami des papes et des

princes, correspondant des rois et des empereurs, le premier homme de lettres qui ait joué en Europe un rôle analogue à celui qu'y joua depuis Voltaire, Pétrarque, n'ayant d'autre souci qu'une belle passion, qu'il célébrait dans ses sonnets limés divinement, et qui exaltait son imagination, sans gêner ses plaisirs, Pétrarque avait l'insouciance et l'oisiveté nécessaires pour s'apitoyer sur la chute des arcs de triomphe ou la désolation des basiliques. Il n'en était pas ainsi du malheureux Torquato. Son humeur inquiète et irritable l'avait brouillé avec les princes; il fuyait le duc de Ferrare, et le duc revendiquait son poète domestique, son fou échappé, pour lui emprunter une gloire qu'il lui payait en malheur. Le Tasse, afin de rester à Rome, où il était libre, afin de retarder le moment où il reprendrait ses chaînes, où il irait de nouveau se faire écrouer dans le palais de son geôlier, alléguait d'un ton soumis « qu'il était encore malade, ce que prouvait sa main tremblante. » Il s'efforçait de démontrer qu'il serait un bien inutile serviteur, étant absorbé par certaines études auxquelles il ne pouvait cependant renoncer qu'en renonçant à la vie; du reste très pauvre, et infirme autant que pauvre. « Je suis à Rome, écrivait-il alors, avec un déplaisir incroyable... Je voudrais me retirer dans un désert, tant je suis las des cours, du monde et de moi-même : plaise à Dieu qu'il me rappelle bientôt à lui!... » Mais Dieu ne devait pas encore l'exaucer, et Rome lui réservait bien des douleurs avant la dernière agonie. Le cardinal Scipion de Gonzague l'avait admis à faire partie de sa maison; mais bientôt il le chassa... non, il le fit chasser par ses domestiques (1). Et le Tasse, qui nous apprend ces détails, se trouva pendant l'été à Rome, malade, sans asile, sans argent, et il faut bien l'écrire, puisque lui-même l'a écrit, *sans chemise* (2). Que voulez-vous que le pauvre grand homme, jeté à la porte comme un laquais, mourant de misère et de tristesse, trouvât à sentir et à chanter dans cette Rome où sa grande affaire était de se procurer un logis, des vêtemens et du pain? Dans les momens où sa fortune, sans être jamais bien brillante, était un peu moins désespérée, c'étaient, et on le comprendra sans

(1) OEuvres du Tasse, t. X, p. 530, éd. in-4°.

(2) Ne roba d'estate, ne Camiccie, t. IX, p, 526.

peine, les cérémonies de la Rome chrétienne, qui seules savaient parler à cette ame affligée une langue qui la consolât. Les divertissemens et les joies profanes ne pouvaient l'intéresser. Aux approches des fêtes de Noël, il écrivait : « Plût à Dieu qu'il me fût au moins donné de recevoir quelque consolation des fêtes sacrées, puisque dans les fêtes mondaines je n'ai pu trouver aucun plaisir. » Par ces dernières, il entendait parler de ces joies turbulentes d'octobre, espèce de carnaval d'automne, où revivent les bacchanales antiques. Ces fêtes à demi païennes avaient été sans charme pour le poète chrétien et malheureux. Mais il espérait quelques émotions fortifiantes de la vue du saint enfant dans la crèche. On sait qu'aux fêtes de Noël l'usage, à Rome, est d'exposer le *bambino* avec une grande pompe. C'est une vive joie pour tout le peuple. On voit les pâtres des montagnes qui viennent de loin s'agenouiller devant le saint berceau, comme ces autres bergers qui s'agenouillèrent devant la crèche de Bethléem; sans doute le chantre de Sion, confondu parmi cette foule rustique, se prosterna dévotement comme elle devant le bambino de l'église d'*Ara Cœli*; et peut-être cette commémoration naïve de la naissance de celui qui vint pour affranchir les esclaves, consoler les affligés et les pauvres, apporta-t-elle au grand homme pauvre, affligé, esclave, un peu des consolations qu'il en espérait.

On trouve une expression touchante de la dévotion aux souvenirs de la Rome chrétienne qu'inspiraient si naturellement au Tasse les infortunes de sa vie, et la religion de sa pensée, dans un sonnet qu'il est difficile de lire sans émotion, surtout quand on songe à sa date. Il l'écrivit à son arrivée à Rome, dans cette année 1589 où ses lettres nous l'ont montré si malheureux. Après avoir demandé à Rome de recueillir et d'abriter son infortune, le poète lui dit : « Ce ne sont pas les colonnes, les arcs de triomphe, les thermes, que je recherche en toi, mais le sang répandu pour le Christ, et les os dispersés dans cette terre maintenant consacrée. Bien qu'une autre terre l'enveloppe et la recouvre de partout, oh! puissé-je lui donner autant de baisers et de larmes que je puis faire de pas en traînant mes membres infirmes. » Oui, ce que tu cherchais à Rome, ô Tasse, ce n'était pas la poussière de l'empire romain, c'était la terre pétrie des débris et du sang des martyrs; et quand tu te sen-

tis près de quitter la vie, si tu te retiras sur le Janicule, dans le petit couvent de Saint-Onuphre, ce ne fut pas pour contempler en face de toi le Capitole, pour y rêver le triomphe qui t'y attendait si tu pouvais guérir; ce fut, comme on le lit dans la dernière lettre que tu écrivis peu de jours avant ta mort, ce fut pour commencer avec les bons pères des entretiens qui devaient s'achever dans le ciel... Ainsi, Rome ne fut pas pour toi un lieu de rêverie, d'étude ou d'inspiration, elle fut le lieu de ton épreuve sur la terre. Un moment, son Capitole sembla devoir être le trône de la gloire du poète; mais Rome n'eut pas cet honneur dont elle était digne: elle n'eut que les derniers regards, les dernières larmes du martyr, et son tombeau.

J. J. Ampère.

(*La seconde partie à un prochain numéro.*)

VOYAGE

DU CAPITAINE ROSS

DANS LES RÉGIONS ARCTIQUES.

Seconde partie.

Nous avons laissé l'expédition engagée dans les glaces par les 69° 59' latit. N., préparée à se suffire à elle-même pendant un isolement de plusieurs mois, loin du reste des hommes, et ne se doutant pas qu'à peu de distance, il y eût une petite horde des habitans de ces régions inhospitalières. Nous allons reprendre la suite du récit en laissant, comme par le passé, le capitaine Ross parler lui-même, le plus souvent qu'il nous sera possible.

« 9 *janvier* 1830. Au moment où je me rendais à terre, ce matin, un des matelots m'annonça que de l'observatoire on apercevait des étrangers. Je me dirigeai en conséquence vers le point indiqué, et je vis quatre Esquimaux près d'une petite montagne de glace, non loin du rivage et à environ un mille du navire. Ils battirent en retraite aussitôt qu'ils m'aperçurent, mais comme je continuais d'avancer, toute la troupe sortit subitement de son abri, sur trois rangs de dix de front et trois de profondeur;

il y avait en outre, du côté de la terre et un peu à l'écart, un homme qui paraissait assis dans un traîneau. J'envoyai alors le matelot qui m'accompagnait, chercher le commandant Ross ainsi que quelques hommes, avec ordre à ces derniers de se tenir un peu en arrière de lui. Je poursuivis mon chemin seul jusqu'à environ cent cinquante pas des étrangers; chacun d'eux était armé d'une lance et d'un couteau, mais je ne leur vis ni arcs ni flèches.

« Sachant que les diverses tribus d'Esquimaux, lorsqu'elles se rencontrent, se saluent par les mots de *Tima, Tima*, je m'adressai à eux dans leur langue, et j'eus aussitôt pour réponse un cri général; l'homme isolé de la troupe s'en rapprocha aussitôt et se mit en avant des rangs. Ayant été rejoint en ce moment par les hommes que j'avais demandés, nous nous avançâmes jusqu'à la distance de quatre-vingts pas, et nous jetâmes nos fusils en criant : *Aja*, *Tima*, sachant que tel est l'usage lorsqu'on veut ouvrir des communications amicales avec ces peuplades. Là-dessus, ils jetèrent en l'air leurs lances et leurs couteaux dans toutes les directions en criant *aja*, et écartant leurs bras pour montrer qu'ils étaient sans armes. Cependant, comme ils ne bougeaient pas de place, nous nous approchâmes et embrassâmes successivement tous les hommes du premier rang en frappant sur leurs vêtemens, cérémonial d'amitié qui nous fut rendu aussitôt. Ceci parut leur faire un vif plaisir, à en juger par leurs éclats de rire et leurs clameurs, accompagnés des gestes les plus étranges. Nous nous trouvâmes ainsi et sans la moindre hésitation en possession de leur confiance la plus entière.

« L'expérience du commandant Ross nous fut ici d'un grand secours; nos nouveaux amis, ayant appris que nous étions Européens (*Kabluna*), nous firent savoir, en retour qu'ils étaient des *Innuit*. Ils étaient au nombre de trente-un; le plus vieux qui s'appelait Illicta, était âgé de soixante-cinq ans; six autres paraissaient en avoir de quarante à cinquante, et vingt de trente à quarante; le reste se composait de jeunes gens; deux étaient boîteux, et leurs compagnons les voituraient avec un vieillard dans des traîneaux; l'un avait eu la jambe emportée par un ours, à ce que nous apprîmes, et l'autre s'était brisé ou mutilé une cuisse. Ils étaient tous pourvus de doubles vêtemens, faits, pour la plupart, d'excellentes peaux de daim; celui de dessus entourait exactement le corps depuis le menton jusqu'au milieu des cuisses, et se terminait en arrière par une pointe assez semblable aux basques des habits militaires d'autrefois; les manches recouvraient les doigts. Des deux peaux qui composaient ce vêtement, l'une, celle de dessous, avait le poil tourné en dedans, tandis que l'autre était en sens inverse. Ils avaient deux paires de

bottes, toutes deux avec le poil en dedans, et par-dessus des caleçons de peaux de daim descendant très bas sur les jambes; quelques-uns portaient en outre des espèces de chaussons par-dessus leurs bottes; d'autres avaient remplacé la peau de daim par celle de phoque.

« Ainsi recouverts d'une énorme quantité de vêtemens, ces naturels paraissaient beaucoup plus volumineux qu'ils ne l'étaient en réalité. Tous étaient armés de lances ressemblant assez à une canne ordinaire, et munies, d'un côté, d'une boule de bois ou d'ivoire, et de l'autre d'une pointe en corne. En les examinant de près, néanmoins, nous trouvâmes qu'elles étaient, non d'une seule pièce, mais formées de petits fragmens de bois ou d'os d'animaux artistement ajustés. Les premiers couteaux que nous vîmes étaient faits d'os ou de corne de rennes et constituaient une arme peu redoutable; mais nous découvrîmes bientôt que chaque individu en portait, suspendu par derrière, un autre beaucoup plus à craindre, et dont la pointe et quelquefois le tranchant étaient en fer. Nous en remarquâmes un, entre autres, qui avait été fait avec la lame d'un couteau anglais, portant encore la marque du fabricant, et qui avait été converti en une sorte de poignard.

« Ceci prouvait que cette tribu communiquait avec d'autres peuplades en rapport avec les Européens, si elle-même n'était pas dans ce cas. Le commandant Ross ne reconnut, il est vrai, parmi les individus présens, aucune de ses anciennes connaissances, et il était évident qu'ils ne le connaissaient pas davantage; mais quand il leur cita divers endroits de *Repulse-Bay* (1), ils le comprirent aussitôt et indiquèrent par leurs gestes cette direction. Il put aussi deviner par leurs réponses qu'ils étaient venus du sud et avaient aperçu le navire la veille; que leurs huttes étaient à quelque distance au nord, et enfin qu'ils en étaient partis le matin même.

« N'ayant pu prévoir cette visite, nous n'avions apporté aucun présent avec nous. J'envoyai, en conséquence, un de nos hommes au navire, pour y chercher trente-un morceaux de fer, afin que chaque individu eût le sien. Mais dans l'intervalle ils consentirent à nous accompagner à bord, et nous arrivâmes bientôt près de notre mur de neige. Ils ne témoignèrent aucune surprise en le voyant; c'était en effet un ouvrage trop semblable à ceux qu'ils exécutaient journellement, pour qu'ils en fussent frappés. L'aspect du bâtiment et la quantité de fer qu'ils avaient

(1) Le commandant Ross accompagnait le capitaine Parry dans son second voyage pendant lequel eut lieu la découverte de la presqu'île Melville, voisine de Repulse-Bay.

sous les yeux ne leur arrachèrent non plus aucune de ces marques d'étonnement dont nous avions été témoins parmi les tribus sauvages du nord de la baie de Baffin en 1818.

« Les morceaux de fer que nous leur donnâmes provoquèrent cependant parmi eux une joie universelle. En retour, ils nous offrirent leurs lances et leurs couteaux que nous refusâmes; ce qui ne leur causa pas moins de surprise que de satisfaction. Nous pûmes voir alors qu'ils avaient infiniment meilleure mine que nous, étant aussi bien vêtus et beaucoup mieux nourris, ce qu'indiquaient leurs figures rebondies et aussi roses que le permettait la couleur obscure de leur teint. Comme chez toutes les autres tribus d'Esquimaux, leur visage formait un ovale régulier; ils avaient les yeux de couleur foncée et rapprochés l'un de l'autre, le nez petit et les cheveux noirs; leur peau n'était pas non plus d'un cuivré aussi sombre que celle des tribus que j'avais observées jadis plus au nord. Ils paraissaient également beaucoup plus propres, et, ce que je n'avais pas encore vu, leurs cheveux étaient coupés courts et assez proprement tenus.

« Trois des naturels furent admis dans la chambre du navire où ils donnèrent enfin des signes nombreux d'admiration. Des gravures représentant des Esquimaux et choisies dans plusieurs relations de voyages antérieurs, leur firent grand plaisir; ils reconnurent aussitôt que c'étaient des portraits d'individus de leur race. Les miroirs furent néanmoins, comme de coutume, ce qui les surprit davantage, surtout quand ils se virent dans le plus grand de ceux que nous avions. La lampe et les chandeliers n'excitèrent pas un moindre étonnement; du reste, ils ne montrèrent jamais le désir de s'emparer de la moindre chose, recevant simplement ce qu'on leur offrait avec des marques de reconnaissance non équivoques. Nos viandes conservées ne leur plurent pas : un d'eux qui en goûta, sembla le faire par politesse, et dit qu'il la trouvait très bonne; cependant le commandant Ross lui fit convenir qu'il n'avait pas dit la vérité, sur quoi tous les autres, après en avoir obtenu la permission, jetèrent les morceaux qu'ils avaient pris; mais de l'huile ayant été offerte au même individu, il la but avec grand plaisir, en ajoutant qu'elle était véritablement bonne. C'est ainsi que les goûts de ces tribus sont admirablement adaptés à leurs grossiers alimens, et leurs idées de bonheur aux moyens qu'ils ont reçus en partage. Bien certainement, ces hommes au milieu de leur lard et de leur huile de baleine, de leur nourriture malpropre et de leur odeur repoussante, n'avaient aucun motif pour envier les raffinemens de notre manière de vivre; ils n'en auraient éprouvé que du dégoût; ils auraient pris en pitié notre barbarie et notre ignorance, et le besoin le plus extrême eût seul pu les engager à faire usage de nos mets.

« Trois autres individus de la troupe furent ensuite traités comme l'avaient été les trois premiers. Pendant que ceux-ci amusaient leurs compagnons par le récit de ce qu'ils avaient vu, l'un d'eux disputa un instant le prix de la course à un de nos officiers; mais il y eut tant de politesse des deux côtés, que ni l'un ni l'autre ne fut vainqueur. Le violon s'étant alors fait entendre, ils se mirent à danser avec les matelots, et firent ainsi preuve d'un goût plus vif pour la danse que nous ne pouvions nous y attendre d'après les observations de nos prédécesseurs parmi les autres tribus.

« Le moment de la séparation étant venu, nous leur proposâmes de les accompagner pendant une partie du chemin qu'ils avaient à faire pour gagner leurs huttes, dont ils indiquaient la direction, en nous faisant entendre que leurs femmes, leurs enfans, leurs chiens et leurs traîneaux étaient restés dans le village, et qu'ils avaient des provisions en abondance. Sur la route, nous aperçûmes un trou à phoques (1), et ils nous montrèrent la manière de se servir de la lance pour élargir ces trous, y introduire une nasse, et atteindre l'animal. Mais nous ne pûmes, malgré nos demandes réitérées, apprendre d'eux le fait qui nous intéressait le plus, à savoir dans quelle direction la mer se trouvait dégagée de glaces. Ils nous indiquaient bien le nord, mais ne pouvant les faire expliquer sur ce qui se trouvait à l'ouest et au sud, nous remîmes nos questions à un autre jour. Après les avoir accompagnés pendant deux milles, nous fîmes une marque sur la glace en leur indiquant que le lieu du rendez-vous était fixé là pour le jour suivant, et que nous visiterions leurs huttes, proposition qui fut reçue avec le plus grand plaisir. Nous les quittâmes alors avec le même cérémonial qu'au premier moment de notre entrevue.

« Cette journée était des plus satisfaisantes, car nous avions renoncé à tout espoir de rencontrer des habitans dans ce lieu, et nous savions que c'était des naturels que nous devions attendre les renseignemens géogra-

(1) Les Esquimaux mettent à profit la nécessité où sont les phoques de venir souvent respirer à la surface de l'eau. Ils font dans la glace, à peu de distance les uns des autres, plusieurs trous d'environ deux ou trois pieds de diamètre, et y introduisent un filet qu'ils poussent le plus avant qu'ils peuvent au moyen d'un long bâton. Le phoque pris en ce filet s'y embarrasse d'autant plus, qu'il fait des efforts violens pour en sortir, et finit par se noyer. Les Esquimaux visitent de temps en temps ces trous, pour voir si quelque phoque n'est pas tombé dans le piège. Quelquefois ils se contentent de guetter ces animaux, en se tenant patiemment des journées entières sur le bord des trous, et lorsqu'il s'en présente un, ils le tuent à coups de lance.

phiques qui pouvaient nous tirer d'embarras, et nous mettre à même de continuer notre route.

« 10 *janvier.* — Après le service divin qui eut lieu beaucoup plus tôt que de coutume, nous nous mîmes en mesure de remplir notre promesse de la veille, quoique le thermomètre fût tombé à 37° au-dessous de zéro. Nous trouvâmes les naturels au lieu indiqué, et à notre approche, l'un d'eux, qui paraissait être un guide ou un chef, fit une centaine de pas à notre rencontre en ouvrant les bras pour montrer qu'il était désarmé. Nous jetâmes alors nos fusils, sur quoi tout le reste de la troupe lança ses armes en l'air, comme la première fois, et attendit notre arrivée en poussant les cris accoutumés. Leur nombre s'était accru d'environ vingt enfans, et nous les abordâmes avec les formalités d'usage.

« Nous découvrîmes bientôt le village, qui consistait en douze huttes de neige bâties au fond d'une petite crique sur le rivage, à deux milles et demi de distance du navire. Ces huttes avaient la forme de calottes renversées, et étaient disposées sans régularité; chacune d'elles était munie extérieurement d'un long conduit tortueux servant de passage, à l'entrée duquel se tenaient les femmes avec les jeunes filles et les petits enfans. Nous avions apporté des verroteries et des aiguilles que nous leur distribuâmes, ce qui fit disparaître aussitôt la réserve et la timidité qu'elles avaient montrées en nous voyant.

« Le passage, toujours long et en général tortueux, conduisait dans la pièce principale dont la forme était celle d'un demi-cercle de dix pieds de diamètre, quand elle ne contenait qu'une seule famille, et d'un ovale de quinze pieds sur dix, quand elle était destinée à en loger deux. En face de l'entrée était un banc de neige, occupant environ un tiers de la largeur de l'aire, élevé de deux pieds et demi, uni en dessus et recouvert de diverses espèces de peaux. Ce banc servait de lit ou de lieu de repos pour tous les habitans de la hutte. La maîtresse de la maison était assise à l'une des extrémités, en face de la lampe, où brûlait, suivant l'usage universel dans ces régions, de la mousse imbibée d'huile, qui donnait assez de flamme pour éclairer et chauffer à la fois, de sorte que la pièce était parfaitement confortable. Au-dessus de la lampe était placé le chaudron de pierre contenant de la chair de daim et de phoque nageant dans de l'huile. Ces deux sortes de provisions paraissaient ne pas leur manquer. Tout le reste, vêtemens, ustensiles, vivres, gisait pêle-mêle dans une confusion inexprimable, et montrait que l'ordre du moins ne figurait pas parmi les vertus de cette peuplade.

« Au milieu de ce désordre, nous fîmes la découverte intéressante de quelques saumons frais; puisque les naturels pouvaient s'en procurer, rien

n'empêchait que nous n'en fissions autant de notre côté, et c'était une ressource précieuse de plus; nous apprîmes d'eux que ce poisson était abondant. Ils nous engagèrent alors, en retour de nos présens, à prendre ce qui nous ferait plaisir parmi les objets qui étaient sous nos yeux, et nous choisîmes en conséquence quelques lances et quelques arcs avec leurs flèches. J'obtins en même temps un ornement d'oreille fait en mine de fer, et consistant en une boule attachée à une cordelette, ainsi que quelques échantillons pour notre collection d'histoire naturelle : le premier de ces objets était en outre orné de dents de renard et d'une frange de tendons d'animaux. Quelques aiguilles que nous ajoutâmes à nos premiers cadeaux, achevèrent de nous gagner leur amitié.

« J'ajouterai, au sujet de ces huttes en neige, que toutes étaient éclairées par un large morceau ovale de glace transparente, fixé à mi-hauteur dans la muraille du côté de l'est. Il y avait à peine quelques différences entre toutes celles que nous visitâmes. Nous découvrîmes ensuite qu'au milieu de chaque passage, il existait une antichambre conduisant à un abri pour les chiens. Il était évident aussi que l'ouverture extérieure du passage pouvait au besoin être tournée dans toutes les directions, de manière à se trouver toujours sous le vent et à lui défendre l'entrée. Nous apprîmes que ces huttes venaient d'être bâties; elles avaient à peine un jour d'existence; ce qui montre que les procédés d'architecture du pays sont fort expéditifs. Nous nous assurâmes également que la provision de viande de daim et de phoque pour l'hiver était faite par les naturels pendant l'été, et qu'ils y avaient ensuite recours pendant la mauvaise saison. On n'avait pas encore remarqué cet usage parmi les autres habitans de ces régions, soit qu'on n'y eût pas fait attention, soit qu'il n'existât réellement pas : c'est ce que nous ne pûmes décider.

« Les femmes n'étaient certainement pas belles, mais, après tout, elles n'étaient pas plus mal partagées que leurs maris, et leur conduite n'était pas moins décente. Toutes celles au-dessus de l'âge de treize ans paraissaient être mariées, et dans chaque hutte il y en avait trois ou quatre; nous ne pûmes décider si elles faisaient ou non partie d'un même ménage, mais elles semblaient être de jeunes femmes dans une maison où il y avait une épouse plus âgée. Leur taille était petite, et elles étaient bien inférieures aux hommes sous le rapport de la propreté et de la toilette; leur chevelure surtout était mal soignée et dans le plus grand désordre. Leurs traits respiraient la douceur, et elles avaient, comme les hommes, la figure vivement colorée; une jeune fille de treize ans pouvait même passer pour jolie. Toutes étaient plus ou moins tatouées, principalement au-dessus des sourcils et de chaque côté de la bouche et du menton. Ce tatouage

consistait en de simples lignes, sans aucun dessin particulier, et se rapprochait ainsi de celui des Esquimaux de la partie nord-ouest de l'Amérique, tels que les ont décrits plusieurs voyageurs. Leur costume ne différait pas entièrement de celui des hommes; seulement leur vêtement de dessus se terminait en pointe aussi bien par devant que par derrière.

« Le moment était venu néanmoins de leur faire les questions qui nous intéressaient principalement, et leurs réponses, mélangées de bonnes et de mauvaises nouvelles, furent les suivantes. Ils connaissaient Igloolik, l'île de l'hiver, Repulse-Bay, et avaient quitté Ackoolee, point opposé au précédent, seulement depuis treize jours, afin de se rapprocher de l'eau qui se trouvait, à ce qu'ils nous apprirent, à quelque distance au nord. Ils ajoutèrent que la terre à l'est était une île nommé Kajaktagavik, qu'ils étaient venus le long de la côte à l'ouest de cette île, et que la côte en question présentait plusieurs grandes rivières; mais nous ne pûmes savoir d'eux s'il y avait un passage au nord de cette île ou de l'endroit qui était en ce moment en vue. Ceci nous contraria d'une manière toute particulière, car c'était dans cette direction que nous avions l'espoir d'avancer plus loin, et nous ne pouvions douter que la terre à l'est ne fût le continent américain.

« Les naturels nous dirent encore qu'au sud les bœufs musqués abondaient sur les collines, et que les rennes venaient tous par ce chemin en avril. Une peau de glouton qu'ils nous vendirent témoignait aussi de l'existence de cet animal dans le pays. Leur manière de chasser le renne est exactement la même que celle adoptée par les autres tribus d'Esquimaux, et comme elle a été souvent décrite, il suffit ici de dire qu'elle consiste à imiter la forme de l'animal : deux chasseurs se réunissent pour cela, le premier porte sur ses épaules une tête de renne armée de ses cornes, et ils parviennent ainsi jusqu'au milieu d'une troupe de ces animaux, sans éveiller même leurs soupçons.

« Nous étant mis en devoir de dessiner le village, les naturels en parurent vivement inquiets; mais lorsque nous leur eûmes expliqué ce dont il s'agissait, ils reprirent à l'instant leur gaieté, et se montrèrent charmés de la fidélité du dessin : chacun d'eux reconnut à l'instant sa maison. Lorsque le moment de retourner à bord fut venu, beaucoup d'entre eux s'offrirent pour nous accompagner, et nous prîmes congé des femmes et des enfans, en engageant l'individu qui avait perdu la jambe à venir nous voir le lendemain, afin que notre chirurgien l'examinât. Les hommes, au nombre de huit, vinrent avec nous au navire; six d'entre eux furent confiés aux soins de l'équipage, et nous fîmes entrer les deux autres dans notre cabane où le dîner était servi. La vue des couteaux, des assiettes

et des autres objets posés sur la table, excita naturellement chez eux un vif étonnement; ils parurent aimer la soupe et apprirent bien vite à se servir de la cuiller sans montrer trop de gaucherie. L'usage du couteau et de la fourchette ne les embarrassa pas plus. La viande conservée parut ensuite de leur goût; mais ils rejetèrent absolument la viande salée, le pudding, le riz et le fromage. Après avoir dîné, ils témoignèrent le désir de quitter la table, et nous les suivîmes près de leurs compagnons qui avaient également été bien traités par les matelots et dansaient en ce moment avec eux.

« Avant ces incidens, et tandis que nous revenions à bord, une bouffée de vent glacial ayant fondu sur nous d'une vallée, un des naturels m'avertit qu'une de mes joues était gelée, et aussitôt prenant une boule de neige, il en frotta l'endroit affecté; je lui dus, pour le moins, d'être préservé de vives douleurs. Il se tint ensuite constamment près de moi, me recommandant de temps à autre de mettre ma main sur la partie malade, afin d'éviter une nouvelle attaque du froid. Cette action partait d'un bon cœur, et contribua, avec tout le reste, à nous donner une idée favorable de ce peuple; tous montraient les mêmes dispositions, et nous aidaient à porter les différens objets dont nous étions chargés, comme s'ils n'avaient rien pu faire de trop pour nous obliger.

« 11 *janvier*. — A une heure de l'après-midi, l'individu qui avait perdu la jambe, et qui se nommait Tulluahiu, arriva, accompagné d'un autre naturel très intelligent, appelé Tiaguashu, qui le tirait dans un traîneau. Le chirurgien, ayant examiné le moignon, le trouva en bon état et cicatrisé depuis long-temps; le genou étant ployé naturellement, il n'y avait aucun empêchement à y adapter une jambe de bois. Le charpentier fut aussitôt mandé pour en prendre la mesure, opération pendant laquelle le patient, anticipant sur le résultat, témoigna la satisfaction la plus vive. Nos hôtes paraissant disposés à être plus communicatifs, la carte fut exhibée; nous découvrîmes alors qu'ils connaissaient tous les points entre Igloolik et Repulse-Bay, ou du moins leurs noms, ainsi que la plupart de ceux des habitans. Quand nous leur indiquâmes Ackoolee en le leur montrant sur la carte, ils reconnurent aussitôt leur position actuelle et celle du navire. L'un d'eux, Tulluahiu, prit alors le crayon et traça la route par laquelle ils étaient venus, en y faisant des points de distance en distance, et comptant sur ses doigts pour indiquer qu'ils n'avaient dormi que huit fois dans le cours du voyage. Tiaguashu dessina à son tour une ligne de côte le long de laquelle nous devions naviguer pendant l'automne; sa direction était à l'ouest, et elle renfermait plusieurs caps, baies et rivières; plus au large, il traça plusieurs îles dans l'une desquelles il plaça un lac. Pendant cette démonstration, il avait soin de nous indiquer les points où

les saumons et le poisson en général se trouvaient en abondance. La ligne se dirigea ensuite au nord, à une distance considérable dans cette direction, ainsi qu'à l'ouest du point où nous étions; il ajouta que la distance était de deux jours, et qu'il y avait sur la route plusieurs rivières portant leurs eaux à la mer.

« Le premier individu reprit alors le crayon et dessina plusieurs grands lacs dans la partie du pays où nous nous trouvions, marquant en même temps les endroits où nous rencontrerions des habitans, et traçant une route par laquelle on pouvait arriver à l'eau salée dans l'espace de neuf jours. Tous deux, du reste, finirent par nous dire qu'un des hommes de leur troupe était plus instruit dans la géographie du pays qu'eux-mêmes et promirent de nous le faire connaître.

« Au moment de nous séparer, nous leur expliquâmes que la jambe de bois ne pouvait être prête que dans trois jours, et que nous aurions alors le plaisir de l'essayer; leur ayant ensuite fait don à chacun d'une boite de fer-blanc qui avait contenu de la viande conservée, ils nous quittèrent dans un véritable ravissement. Il est doux, sans doute, de pouvoir combler d'or le malheureux qui est dans le besoin; mais, à ce que j'imagine, la bienfaisance ne conserve pas moins ses charmes quand elle ne coûte rien; et dans le cas actuel, nous rendîmes ces pauvres gens aussi heureux avec un objet qui ne valait guère mieux qu'une vieille casserole, que s'il eût été d'argent et eût valu son pesant d'or. Celui-là ne connaît pas la valeur d'un présent, qui n'a pas l'expérience des heureux qu'on peut faire avec un grain de verroterie, un bouton de cuivre, une aiguille ou un morceau de vieux fer. »

Ces relations amicales avec les naturels durèrent tant qu'ils restèrent dans le voisinage, se resserrant chaque jour à mesure que la somme des services rendus s'augmentait de part et d'autre. La valeur réciproque des objets d'échange était régulièrement fixée des deux côtés et ne donnait jamais lieu à aucune discussion; les Esquimaux se montraient toujours satisfaits des bagatelles, précieuses, il est vrai, pour eux, qu'ils recevaient en échange du gibier, du poisson et des vêtemens qu'il fournissaient à l'expédition. On s'aperçut par la suite, ainsi que nous le verrons bientôt, que leur honnêteté n'était pas aussi grande qu'elle l'avait paru d'abord; mais la passion du vol n'était rien chez eux, comparée à ce qu'on l'a trouvée chez une foule de peuplades plus favorisées par la nature, et par conséquent bien moins excusable que chez des hommes à qui le climat refuse même un morceau de bois pour fabriquer leurs armes.

Le 20 janvier, le soleil se montra pour la première fois après une absence de cinquante-un jours; la moitié de son diamètre apparut au-dessus

de l'horizon. On eût pu, par conséquent, voir son limbe supérieur quelques jours plus tôt, mais le ciel avait été constamment brumeux. Cet événement heureux pour l'expédition produisit un effet tout opposé sur les Esquimaux, qui regardent l'hiver comme la saison la plus favorable pour eux, l'obscurité leur permettant de surprendre plus facilement les phoques, qui sont très rusés et très difficiles à approcher de jour. La température moyenne de ce mois, qui passe pour le plus froid dans ces régions, avait été de 25° F. au-dessous du zéro. Le temps avait été presque constamment orageux, mais il n'était pas tombé de neige. La santé de l'équipage déjà emprisonné dans les glaces depuis trois mois s'était plutôt améliorée qu'elle n'avait souffert. L'armurier était mort, mais par une cause étrangère au climat, d'une maladie de poitrine dont il était atteint long-temps avant le départ de l'expédition.

« 2 *février*.—Une lentille de grande dimension, dont nous nous servions pour lire, avait disparu depuis quelque jours. Mes soupçons tombèrent sur le sorcier Otookiu, qui était resté seul et sans lumière dans la cabine, quelques instans après que je lui avais montré l'usage de cet instrument. Sa répugnance à me recevoir dans sa hutte lors de ma prochaine visite au village, me confirma dans mon opinion. Je lui dis alors que le gonflement de la face dont il souffrait en ce moment était causé par le verre magique, et qu'il eût à le rendre, s'il voulait guérir. Il avoua aussitôt sa faute, et je lui fis promettre de rapporter la lentille le lendemain, sans quoi je l'assurai que son autre joue enflerait comme la première. La lentille fut effectivement rendue le jour suivant, avec un marteau qui avait également disparu, et nous apprîmes que les mouchettes étaient en la possession d'une femme, ainsi qu'un des verres de mes lunettes qui était tombé, et qu'un enfant avait trouvé par hasard. La terreur du sorcier était si grande, qu'il rapporta par la même occasion un hameçon et une tête de harpon que je lui avais donnés en échange d'un arc. Afin de le confirmer dans cette impression de crainte salutaire, je consentis à annuler le marché. Le lendemain, le verre de mes lunettes fut rendu, et je donnai au porteur une boîte de ferblanc comme si ce n'eût pas été de sa part une simple restitution. Nous recouvrâmes également les mouchettes, et je fis savoir aux naturels que, si quelque objet disparaissait encore à l'avenir, aucun d'eux ne serait plus admis à bord.

« 17 *février*.—Nous fîmes quelques achats aux naturels, mais sans leur permettre d'entrer dans le navire. Leur visite avait néanmoins un autre but, celui de faire une restitution générale des différens objets qu'ils avaient dérobés, parmi lesquels un couteau de table était le seul instrument dont nous eussions remarqué la disparition. Nos canons, que nous

avions tirés les jours précédens pour faire des expériences sur le son, avaient, à ce que nous apprîmes, provoqué ce repentir et cette restitution. Un des naturels qui avait accompagné le commandant Ross à l'observatoire, lui ayant demandé « ce que les canons disaient, » celui-ci lui répondit qu'ils nommaient tous les voleurs qui nous avaient dérobé quelque chose; sur quoi il y avait eu au village un conseil général dans lequel il avait été résolu que tous les objets en question nous seraient restitués. Nous regrettâmes de ne pas avoir à notre disposition des moyens de conjuration semblables contre les voleurs infiniment moins excusables de notre chère patrie; mais, entre autres avantages, « le progrès des lumières » a privé les bons de moyens analogues contre les méchans de ce monde. »

Les mois de février et de mars se passèrent sans autres incidens que les rapports journaliers avec les naturels. Ceux-ci, suivant leur usage au retour du printems, s'étaient divisés en plusieurs troupes et avaient quitté leur ancien village pour s'établir de côté et d'autre, dans les endroits les plus propices pour la pêche des phoques. Ces nouveaux établissemens étaient tous, comme le premier, à peu de distance du navire. Le capitaine Ross raconte ainsi la formation de l'un d'eux dont il fut témoin.

« 31 *mars.* — Dans la soirée, quatre familles de naturels, composées de quinze individus, passèrent près du navire, se rendant à environ un demi-mille plus au sud pour y construire de nouvelles huttes. Ils avaient quatre traîneaux lourdement chargés, attelés chacun de deux ou trois chiens, et voyageaient lentement. Nous les suivîmes, curieux que nous étions de voir bâtir leurs maisons de neige. Nous fûmes surpris de leur dextérité; un d'eux eut terminé la sienne dans l'espace de quarante-cinq minutes. Il faut moins de temps dans ce pays pour élever une maison que chez nous pour dresser une tente. Cette espèce d'architecture vaut peut-être la peine d'être décrite. Après s'être assuré, au moyen du bâton qui leur sert à sonder les ouvertures dans lesquelles ils font la pêche des phoques, que la neige a une épaisseur et une solidité suffisante, ils nivellent l'endroit qu'ils ont choisi avec une pelle de bois, en laissant sur le sol une masse compacte de neige d'au moins trois pieds d'épaisseur. Se plaçant alors au centre du cercle qu'ils ont tracé, et qui a dix pieds ou plus de diamètre, ils coupent des blocs en forme de coins d'environ deux pieds de long sur un pied de large à la base; puis, après avoir façonné proprement ces blocs avec leurs couteaux, ils commencent leur construction en les inclinant graduellemement vers l'intérieur, de manière à former un dôme parfait. La porte, qu'ils découpent sur l'un des côtés avant que le dôme ne soit complètement fermé, leur fournit les matériaux néces-

saires pour le terminer. Dans cet intervalle, les femmes sont occupées à boucher toutes les jointures avec de la neige, et les petits garçons à construire des niches pour les chiens. Il ne reste plus ensuite qu'à recouvrir de peaux le banc de neige qui règne à l'intérieur de la hutte, et à poser les morceaux de glace qui tiennent lieu de fenêtres. Quand le tout est terminé, on ajoute à l'extérieur le conduit qui sert de passage, et l'on bâtit à peu de distance quelques autres cabanes plus petites, destinées à recevoir les vivres et d'autres objets. Pendant cette opération, les enfans imitaient leurs parens et s'amusaient à construire des huttes en miniature. Nous leur fournîmes l'eau dont ils avaient besoin, afin de leur épargner la peine de faire fondre de la glace, et nous emmenâmes à bord l'un d'eux qui avait été mordu par un chien. »

Pendant ces deux mois, l'air s'était adouci graduellement; quelques journées cependant avaient été plus froides que dans le mois de janvier même. Le minimum de la température en mars avait été de 40° au-dessous de zéro, le maximum de 20° au-dessus, et le terme moyen de 20° au-dessous. A la fin de ce mois, la glace commença à se dissoudre, quoique lentement, sur le côté du bâtiment exposé au sud, et la neige qui couvrait le sommet des rochers à se fondre. Des renseignemens pris auprès des naturels, il résultait qu'à l'ouest se trouvait une vaste étendue d'eau salée qui ne pouvait être que la mer polaire occidentale, et qu'à quelques lieues au sud du bâtiment il existait un passage par lequel on pouvait s'y rendre. Les Esquimaux parlaient encore d'un autre passage au nord, mais situé à une telle distance, qu'il était douteux que ce ne fût pas le détroit de Lancastre et Barrow dont ils entendaient parler. Il était de la plus haute importance pour l'expédition de vérifier ces renseignemens, et le commandant Ross fit dans ce but plusieurs voyages par terre dont nous allons donner une idée.

Dans le premier qui eut lieu du 5 au 10 avril, il se dirigea au sud-ouest, et le troisième jour il arriva sur les bords d'une vaste baie entièrement glacée, mais que la présence des phoques lui fit reconnaître comme appartenant à l'Océan. Là, son guide, lui montrant du doigt le nord-ouest et le sud-ouest, lui dit qu'entre cet espace il existait une mer non interrompue et entièrement dégagée de glaces pendant l'été, et qu'à une courte distance au-delà d'un cap élevé qui terminait la baie au nord-est, on n'apercevait aucune terre à l'ouest, mais que du sud-ouest au sud-est, il existait une étendue de terre unissant le point où il se trouvait alors avec les rivages de Repulse-Bay, sans qu'il y eût aucun passage au sud pour se rendre dans la mer à l'ouest. Des assertions de son guide que l'aspect des lieux semblait d'ailleurs confirmer, le commandant conclut

naturellement qu'il avait en ce moment sous les yeux le grand Océan polaire occidental; que la terre sur laquelle il se trouvait faisait partie du continent américain, et que, s'il existait quelque passage à l'ouest dans ces parages, c'était au nord et non au sud qu'il fallait le chercher.

Les naturels établis sur la côte à quelques milles au sud du navire dans un lieu nommé Shav-a-goke, avaient aussi parlé souvent d'un enfoncement dans les terres se dirigeant à l'ouest. Dans l'espoir que cet enfoncement pourrait être l'entrée d'un passage, le commandant Ross entreprit une seconde expédition qui démontra que ce n'était qu'une baie sans issue placée en face de celle qu'il avait reconnue précédemment à l'ouest, et que l'espace de terre qui les séparait l'une de l'autre formait cet isthme étroit qui joint la presqu'île de Boothia au continent américain.

Tout espoir de trouver un passage au sud étant ainsi détruit, il ne restait plus qu'à vérifier les renseignemens des Esquimaux en ce qui concernait la possibilité d'en rencontrer un au nord. Le commandant Ross se mit en conséquence une troisième fois en route dans cette direction, accompagné d'un des maîtres d'équipage du *Victory*, nommé Abernethy. Ils devaient prendre des guides dans un des villages d'Esquimaux élevés récemment au nord du navire. Nous nous étendrons un peu plus sur cette expédition que sur les précédentes en laissant le commandant Ross parler lui-même :

« Nous partîmes de bonne heure dans la matinée du 27 avril, et, en arrivant près des huttes, nous fûmes excessivement désappointés en n'entendant pas les cris joyeux dont les naturels avaient coutume de saluer notre approche. A ce premier étonnement succéda une surprise désagréable lorsque nous découvrîmes que les femmes et les enfans avaient tous disparu; c'était un signe de guerre, et nous fûmes bientôt convaincus du fait, en voyant tous les hommes armés de leurs couteaux. Leurs regards sombres et sauvages indiquaient de mauvaises intentions; quant à la cause de ce singulier changement, il nous était impossible même de la conjecturer.

« Le soleil leur donnait dans les yeux, et nous pouvions les voir presque sans en être vus. Ce furent les aboiemens des chiens qui leur annoncèrent notre arrivée : aussitôt l'un des naturels se précipita hors de sa hutte, brandissant un grand couteau dont ils se servent pour attaquer les ours. Les larmes inondaient sa figure vieille et ridée qu'il tournait de tous côtés comme pour chercher l'objet de sa colère. Bientôt il aperçut à quelques pas de lui le chirurgien et moi qui nous étions approchés pour nous assurer de la cause de tout ce désordre, et déjà il levait le bras pour nous frapper de son arme, lorsqu'ébloui par le soleil, il hésita

un moment; sur quoi un de ses fils lui retint le bras, ce qui nous donna le temps de nous reconnaître. Notre premier mouvement fut de nous mettre en défense, quoique nous eussions peu de chances de salut en présence d'ennemis aussi nombreux. Nous battîmes en retraite jusques vers le traîneau où j'avais laissé mon fusil; et n'osant plus le quitter, car M. Abernethy était sans armes, nous attendîmes les suites de cette affaire en nous perdant en conjectures sur l'offense que nous avions pu commettre envers les naturels depuis la veille que nous nous étions séparés en bons amis.

« Le vieux Pow-weet-yah, toujours en fureur, était en ce moment tenu en respect par ses deux fils à la fois qui lui avaient attaché les bras derrière le dos, quoiqu'il se débattît violemment. Le reste de la troupe paraissait se tenir prêt à seconder l'attaque qu'il pourrait faire contre nous. Il était clair cependant, d'après la conduite des deux jeunes gens, qu'ils étaient d'avis différens, et que tous n'étaient pas animés des mêmes sentimens hostiles, de sorte que nous pouvions encore espérer de parlementer avant d'en venir aux dernières extrémités. Ils commencèrent à parler entre eux, et se séparèrent de manière à être en mesure de nous entourer, ce qu'ils avaient déjà presque fait, lorsque, ne me souciant pas qu'ils nous coupassent le chemin du bâtiment, je signifiai à ceux qui étaient sur nos derrières de s'arrêter. Ils s'arrêtèrent en effet et prirent conseil les uns des autres; mais bientôt ils recommencèrent à nous entourer en brandissant leurs couteaux en signe de défi, suivant leur usage habituel. Ils avaient presque atteint leur but, lorsque, jugeant qu'une plus longue patience serait dangereuse, je mis mon fusil en joue; j'allais faire feu lorsque heureusement je m'aperçus qu'il suffisait de la menace seule pour les tenir en arrêt. Sans perdre de temps, ceux qui nous serraient de plus près, rompirent leurs rangs en désordre et se retirèrent vers leurs huttes, en nous laissant le passage libre.

« Ne pouvant cependant persuader à aucun d'eux de s'avancer ou de répondre à mes questions, nous étions depuis près d'une demi-heure dans cet état de perplexité et d'attente, lorsque nous fûmes tirés d'embarras par le courage ou la confiance d'une femme qui sortit d'une hutte, au moment où je mettais de nouveau mon fusil en joue, et qui, me criant de ne pas tirer, s'avança près de nous sans donner le plus léger signe de frayeur.

« Nous apprîmes bientôt d'elle la cause vraiment absurde de tout ce tumulte, qui eût pu néanmoins se terminer d'une manière fatale, surtout pour nous. Un des fils adoptifs de Pow-weet-yah, bel enfant de sept ou huit ans, que nous connaissions, avait été tué la nuit précédente par une pierre qui lui était tombée sur la tête. On nous attribua cet accident, à cause des pouvoirs surnaturels que nous étions censés posséder, et le

père, agissant d'après cette conviction, ce qui était assez naturel, avait résolu de se venger de la manière qu'on vient de voir.

« J'eus beaucoup de peine à persuader à la bonne femme que nous étions tout-à-fait innocens de la catastrophe, et que nous la ressentions vivement. Cependant elle répéta ce que nous venions de lui dire à deux hommes qui n'avaient pris aucune part à l'attaque, et qui s'approchèrent aussitôt de nous sans armes en signe de paix. Leur but était de nous engager à retourner à bord et de revenir dans trois jours, nous promettant de nous conduire alors où nous voulions aller. Mais beaucoup de raisons s'opposaient à cet arrangement : la principale était que ce malentendu étant le premier qui arrivait entre eux et nous, il était important de s'expliquer et de redevenir bons amis comme auparavant, sans aucun délai, de peur que l'occasion ne se représentât plus. Je rejetai donc la proposition et déclarai que je ne m'en retournerais pas avant que notre ancienne amitié ne fût rétablie, et m'apercevant que le parti hostile s'approchait peu à peu de nous, dans la seule intention, probablement, d'entendre notre conversation, je traçai une ligne sur la neige et leur signifiai qu'aucun d'eux n'eût à la franchir sans jeter son couteau. Après quelques pourparlers entre eux, leurs physionomies farouches commencèrent à s'éclaircir, et les couteaux furent mis de côté; enfin, paraissant convaincus, du moins en apparence, que nous n'étions pour rien dans la mort de l'enfant, ils se montrèrent empressés à détruire la mauvaise opinion que leur conduite avait pu nous faire concevoir.

« Ils nous pressèrent néanmoins de regagner le navire, attendu, dirent-ils, qu'il leur était impossible de faire usage de leurs chiens tant que trois jours ne s'étaient pas écoulés après la mort d'un membre de leur famille. Quoique ce fût probablement un usage funéraire ou une période fixée pour le deuil, je ne me sentais pas disposé à céder sur ce point, s'il y avait moyen de surmonter la difficulté. Une perte de trois jours dans cette saison était trop importante; j'exhibai, en conséquence, une grosse lime, et l'offris à celui d'entre eux qui voudrait m'accompagner, les assurant en même temps que, si tous refusaient, nous partirions seuls, et qu'ils perdraient ainsi la récompense promise. Là dessus eut lieu une contestation de quelques minutes, pendant laquelle j'entendis souvent répéter le mot : « Eck-she » (fâché), accompagné de mon nom. Enfin un individu nommé Poo-yet-tah, cédant aux prières de sa femme, offrit de m'accompagner, pourvu que je voulusse permettre à Il-lik-tah, beau jeune homme de seize ou dix-sept ans, de se joindre à nous.

« J'y consentis d'autant plus volontiers que deux compagnons de voyage valaient mieux qu'un seul, et ils se rendirent aussitôt dans leurs huttes pour

se préparer au voyage. Il n'y avait pas à douter que la paix ne fût parfaitement rétablie, car tous s'empressaient autour de nous et avaient repris avec leur conduite amicale et pleine de confiance cette expression de gaieté bienveillante qui leur était habituelle.

« Il était dix heures quand nous nous mîmes en route. Le bagage et les provisions furent placés sur deux traîneaux attelés chacun de six chiens, et nous glissâmes avec une grande vélocité sur la glace unie de la baie. Après que nous eûmes ainsi parcouru dix à douze milles, notre guide Poo-yet-tah arrêta son traîneau et dit qu'il allait visiter un trou à phoques qu'il connaissait à quelque distance sur la gauche. Comme je ne pouvais m'empêcher de lui soupçonner l'intention de nous quitter et de s'en retourner au village, je lui proposai de l'accompagner, ce à quoi il consentit sans hésiter. Nous marchions depuis quelque temps, lui en avant, lorsqu'il se retourna, et me frappant sur la poitrine, il me dit que j'étais « bon; » remarquant en même temps pour la première fois que j'avais laissé mon fusil en arrière, il mit sa lance dans ma main, en ajoutant que, puisqu'il était armé, il fallait que je le fusse aussi : il tira alors, pour lui servir d'arme, son long couteau qu'il tenait caché sous ses vêtemens. Arrivé au trou à phoques, il approcha son nez de la mince couche de glace qui le recouvrait, et dit que l'animal était parti depuis quelques jours. Comme il n'y avait pas de remède, nous regagnâmes nos traîneaux. »

Nos voyageurs continuèrent leur course et ne s'arrêtèrent qu'à dix heures du soir, après avoir parcouru un espace de trente milles. Les Esquimaux bâtirent en quelques instans une excellente hutte en neige, et hommes et chiens, accablés de fatigue, se livrèrent au repos. Une tempête violente qui dura toute la nuit, les empêcha de se remettre en route le jour suivant avant neuf heures du matin.

« Nous fîmes halte à cinq heures du soir afin de faire des observations de longitude. Il n'était pas surprenant que la vue de nos instrumens réveillât dans l'esprit de notre guide la croyance que nous étions des sorciers. Comme l'idée de manger est toujours celle qui prédomine dans le cerveau d'un Esquimaux, et que la chasse et la pêche sont l'unique occupation de sa vie, ses questions roulèrent naturellement sur ce sujet. Devions-nous découvrir des bœufs musqués au moyen de cette inexplicable machine de cuivre? ou était-ce pour les apercevoir sur les collines que nous regardions si attentivement à travers ces tubes et ces verres? Nous étions en effet dans les parages fréquentés par ces animaux, et il était naturel de croire que nous étions venus aussi loin et avions pris tant de peine dans ce but le plus important de tous, un dîner. Poo-yet-tah avait

encore à apprendre qu'un Européen a une suite d'opérations beaucoup plus compliquées à exécuter pour gagner son dîner. Je ne me souciais cependant en aucune façon de passer pour sorcier, et lui avouai mon ignorance complète sur tout ce qui avait rapport aux bœufs musqués. Là-dessus il parut très désappointé et me proposa de bâtir une hutte pour guetter ces animaux; mais sur mon observation que je désirais aller plus loin ce jour-là, il reprit toute sa bonne humeur, et nous nous remîmes en route.

« Ses yeux perçans découvrirent bientôt des traces de bœufs musqués sur le penchant d'une colline escarpée que nous avions devant nous. En les examinant, il s'aperçut que ces animaux étaient passés là depuis plusieurs jours; mais une inspection plus attentive lui fit bientôt trouver les traces de deux autres qu'il assura avoir été sur les lieux le soir même. Nous rejoignîmes en conséquence les traîneaux, et après avoir choisi un endroit pour y élever une hutte dont la construction fut laissée au soin d'Il-lik-tah, il prit son arc et ses flèches, conduisant en lesse deux de ses chiens attachés ensemble, et me priant de suivre avec mon fusil et mon chien favori Tap-to-ach-na.

« Lorsqu'il eut rejoint les traces, il découpla aussitôt les chiens, et à son exemple je lâchai le mien. Ils partirent à toutes jambes et furent bientôt hors de vue. L'honnête Poo-yet-tah crut que j'étais trop fatigué pour suivre la chasse avec lui, et il ralentit son pas en refusant de me laisser en arrière, quoique je l'engageasse à le faire dans la crainte que nous ne perdissions notre proie. Il répondit à cela que les chiens sauraient bien veiller à leur affaire. Nous continuâmes donc de marcher péniblement pendant deux heures sur un terrain très inégal et couvert d'une épaisse couche de neige. Voyant tout à coup que les traces des chiens ne suivaient plus celles des bœufs, mon guide en conclut qu'ils avaient atteint ces animaux et tenaient probablement l'un d'eux ou tous deux à la fois en arrêt. Au détour d'une colline, nous vîmes bientôt qu'il avait deviné juste; la vue d'un superbe bœuf aux prises avec les trois chiens nous fit oublier à l'instant notre fatigue, et nous courûmes en toute hâte au secours de ces derniers.

« Poo-yet-tah arriva le premier, et était sur le point de décocher sa seconde flèche lorsque je le rejoignis. Elle atteignit le bœuf sur une côte et tomba sans même détourner l'attention de l'animal des chiens qui aboyaient et tournaient autour de lui, le saisissant par les jambes quand il cherchait à s'échapper, et battant en retraite quand il se précipitait sur eux. Il était facile de voir que les armes de mon compagnon étaient insuffisantes pour ce combat, ou du moins que la victoire nous coûterait quel-

ques heures, car il continuait de tirer sans produire d'effet apparent, trouvant avec peine l'instant propice, et perdant un temps considérable à ramasser ses flèches. Je ne fus pas fâché de trouver cette occasion de lui montrer la supériorité de nos armes, et j'envoyai deux balles au bœuf à la distance d'environ trente pas; il tomba sur le coup, mais se relevant aussitôt, il se précipita brusquement sur mon compagnon et moi qui étions l'un à côté de l'autre. Nous évitâmes le danger en nous retirant derrière un rocher qui se trouvait heureusement près de nous; l'animal, lancé de toute sa force, vint frapper si violemment la pierre de sa tête, qu'il tomba avec un fracas qui ébranla le sol à quelque distance. Mon guide s'élança aussitôt sur lui pour le percer de son couteau, mais ayant manqué son coup, il chercha un refuge derrière les chiens qui étaient revenus à l'attaque. Le bœuf saignait avec une telle abondance, que les longs poils de son cou et de ses flancs étaient inondés de sang; mais sa force et sa rage ne paraissaient nullement affaiblies, et il continuait d'avancer et de donner des coups de tête avec la même férocité qu'auparavant.

Dans cette intervalle, j'avais rechargé mon fusil à l'abri du rocher, et je m'avançais pour faire feu, lorsque l'animal fondit sur moi comme la première fois, à la grande frayeur de Poo-yet-tah qui me cria de me cacher de nouveau. Mais j'avais assez de temps pour viser de sang-froid. J'attendis l'animal à dix pas, et tirai mes deux coups, qui le firent tomber immédiatement. En voyant la chute de l'ennemi, mon compagnon se mit à pousser des cris de joie et à sauter; en s'approchant, il le trouva mort; une balle lui avait traversé le cœur, et l'autre avait fracassé l'épaule. Poo-yet-tah restait confondu de l'effet des armes à feu; il examina avec soin les trous qu'avaient faits les balles, et me fit remarquer que quelques-unes avaient percé l'animal de part en part; mais ce fut l'état où se trouvait l'épaule, qui le frappa davantage, et je n'oublierai jamais l'expression d'horreur et d'étonnement avec laquelle il me dit en me regardant en face : « Now-ek-poke, » elle est brisée.

« Nous n'avions rien pris depuis dix-huit heures, et je m'attendais naturellement à ce que mon compagnon commençât par dîner aux dépens du bœuf : mais je lui faisais injure; sa prudence l'emportait sur son appétit. Il se contenta de mêler un peu de sang chaud avec de la neige, de manière à faire fondre de cette dernière, ce qu'il lui fallait pour apaiser sa soif, et se mit à écorcher l'animal, sachant très bien que s'il différait cette opération, le froid la rendrait impossible, en gelant le mort, et le convertissant en une masse solide. Par la même raison, il partagea le cadavre en quatre portions, puis il en fit autant de la panse et des intestins, après en avoir retiré ce qu'ils contenaient. Les matières analogues qui se trou-

vent dans l'estomac des rennes passent parmi les Esquimaux pour une grande friandise, et quelque dégoût que puisse inspirer un plat de végétaux préparé de cette manière, il faut convenir qu'il forme un correctif salutaire à la nourriture animale grossière dont ces hommes font usage; il leur est en effet à peu près impossible de se procurer autrement des végétaux mangeables. Ne pouvant emporter notre proie, nous fûmes obligés de construire une hutte de neige pour la mettre à l'abri, et après avoir fait quelques marques, afin de reconnaître l'endroit, nous partîmes pour rejoindre nos compagnons. Pendant la route, nous aperçûmes un autre bœuf à un quart de mille de distance sur le bord d'un précipice, mais nous étions trop fatigués pour songer à lui donner la chasse. Mon guide m'assura que cela n'était pas nécessaire, que l'animal resterait là quelque temps, et que nous l'y retrouverions le lendemain.

« Nous arrivâmes à la hutte à cinq heures du matin, accablés de fatigue et mourans de faim. Nous avions apporté quelques morceaux de bœuf, et nous les trouvâmes excellens; la chair n'avait aucune odeur de musc, ce qui était sans doute un effet de la saison.

« A peine avions-nous dormi quatre ou cinq heures, que nous fûmes éveillés par les cris de Poo-yet-tah et les aboiemens des chiens au dehors. Ayant demandé au jeune Esquimaux qui était resté avec moi ce que cela signifiait, il me répondit que notre guide s'était glissé en silence hors de la hutte, environ une heure auparavant, et s'était mis en quête du bœuf que nous avions aperçu la veille. Poo-yet-tah rentra peu après, et nous dit qu'il avait trouvé l'animal paissant sur le sommet de la colline, qu'il s'était approché de lui par le seul endroit accessible, en se tenant au milieu de ses chiens, et qu'il avait exécuté cette manœuvre avec tant de célérité, que l'animal n'avait trouvé d'autre moyen pour s'échapper que de s'élancer dans le précipice. Nous nous rendîmes sur le lieu, et nous trouvâmes le cadavre à la place indiquée. Une chute de trente pieds de haut sur un bloc irrégulier de granit l'avait considérablement mutilé; mais pour ce que nous en voulions faire, il était aussi bon que s'il eût été entier. Nous le dépeçâmes comme l'autre et en transportâmes la chair dans notre hutte, ce qui nous occupa tout le reste du jour. »

Le lendemain une tempête furieuse retint nos voyageurs dans leur étroite prison de neige pendant toute la journée. Le vent hurlait au dehors et couvrait souvent de ses sifflemens aigus la conversation, qui allégeait pour eux le poids des heures. Dans cette circonstance, le commandant Ross eut un exemple frappant de la voracité monstrueuse des Esquimaux.

« Le babil de nos amis ne les empêcha cependant pas de se servir de

leurs mâchoires dans un but bien différent. Ils passèrent toute la journée à découper la chair du bœuf en longues lanières qu'ils introduisaient dans leurs bouches le plus avant possible; puis, les coupant avec leurs couteaux à la hauteur de leur nez, ils les engloutissaient comme l'eussent fait des chiens affamés. A force de se passer de ces tranches l'un à l'autre, ils parvinrent à dévorer toute la chair qui recouvrait le cou, l'épine du dos et les flancs d'une des moitiés du bœuf; cependant de temps en temps ils s'arrêtaient, et étendus sur le dos, ils se plaignaient de ne pouvoir plus manger; puis, retournant à la charge avec le couteau d'une main et le morceau inachevé de l'autre, ils recommençaient avec autant d'énergie qu'auparavant, aussitôt qu'ils se sentaient capables d'avaler une nouvelle bouchée. Dégoûtantes brutes! L'hyène se serait contentée de remplir son ventre et se serait livrée au sommeil; mais il n'y avait que l'impossibilité absolue de faire parvenir les morceaux au-delà de l'entrée de leur gosier, qui pût mettre un terme à la voracité de ces êtres censés humains et raisonnables.

« Au moment même où ils paraissaient incapables de manger davantage, notre soupe fut prête; je leur offris de la partager avec nous. Poo-yet-tah en prit deux ou trois cuillerées, et avoua qu'il lui était impossible d'en avaler plus. Je tâtai son estomac avec la main, et je fus réellement étonné de l'énorme distension qu'il avait subie, distension que, sans cet examen, j'aurais cru une créature humaine incapable de supporter. En effet, si je n'avais pas connu leurs habitudes, j'aurais été persuadé que la mort seule pouvait être la conséquence d'une pareille gloutonnerie. »

Le 4 mai, le commandant Ross et son compagnon de voyage étaient de retour à bord du *Victory*. Ils s'étaient assurés que le passage au nord dont parlaient les naturels n'existait pas, du moins sur le point qu'ils avaient visité dans cette excursion. Il restait encore à examiner les rivages de cette baie, sur les bords de laquelle le commandant était arrivé lors de son premier voyage, et qu'il avait reconnu d'une manière positive appartenir à la mer polaire occidentale. Il partit, en conséquence, le 17 mai, accompagné de quelques hommes de l'équipage et muni de vivres pour trois semaines. Arrivé sur les bords de la baie, et après en avoir suivi le rivage septentrional pendant quelque temps, il reconnut qu'elle s'élargissait considérablement, et que cette route le conduirait insensiblement dans la direction du nord. Il passa alors sur l'autre bord de la baie et le suivit également pendant plusieurs jours. Le 29 mai, il se trouvait par les 69°, 46', 19" lat. nord et les 98°, 32', 49" long. ouest.

« La certitude où nous étions alors d'avoir doublé la pointe la plus

boréale de cette partie du continent américain, et que la côte se dirigeait à l'ouest, nous causa la plus vive satisfaction. La vaste étendue de mer libre de toutes terres que nous découvrions depuis le cap Félix, nous confirmait dans l'espoir de pouvoir relever entièrement, pendant la saison suivante, la côte boréale de l'Amérique. Désirant acquérir la certitude la plus complète que je n'étais pas induit en erreur par quelque vaste enfoncement des terres, je consacrai le reste du jour à examiner les lieux le plus minutieusement qu'il me fut possible. On comprendra sans peine combien il me coûtait de revenir sur mes pas avant d'avoir atteint le but principal de l'expédition, qui était en quelque sorte à notre portée; mais il faut s'être trouvé en pareilles circonstances pour comprendre toute l'intensité de ce regret. Notre éloignement du cap Turnagain n'était pas plus grand que l'espace que nous avions parcouru depuis le navire. Avec quelques jours de plus à notre disposition, nous retournions triomphans à bord et rapportions en Angleterre un résultat vraiment digne de nos longs et pénibles travaux.

« Mais ces jours, nous ne les avions pas; ce n'était pas le temps qui nous manquait, mais bien les moyens d'existence. Nous n'avions pris avec nous que pour vingt et un jour de vivres, et plus de la moitié était déjà consommée; il nous avait fallu treize jours pour atteindre le point où nous nous trouvions, et nous n'y aurions même pas réussi sans les retranchemens que nous avions faits sur nos rations; car nous n'avions compté que sur onze jours de marche en avant. Force était donc de se soumettre, et quoi qu'il m'en coutât de prendre une pareille résolution, je me déterminai à retourner sur nos pas. Nous estimions notre éloignement du navire à deux cents milles par le plus court chemin, et il nous restait tout au plus pour dix jours de vivres.

« Après avoir déployé notre pavillon et pris possession avec les cérémonies d'usage de tout l'espace que nous avions en vue, nous élevâmes un monticule de pierres haut de six pieds dans lequel nous plaçâmes une boîte contenant un exposé succinct des travaux de l'expédition depuis son départ d'Angleterre. L'usage l'exigeait ainsi, et nous devions nous y conformer, quoique nous n'eussions pas le plus léger espoir que cette courte relation tombât jamais entre des mains européennes, quand même elle eût pu échapper à celles des Esquimaux. Combien n'eussions-nous pas été encouragés à ce travail, si nous eussions su qu'en ce moment nous passions pour des hommes perdus, et que notre ancien et fidèle ami le capitaine Back était sur le point de partir à notre recherche pour nous rendre à la société et à nos familles! Et s'il n'est pas impossible que dans le cours de son exploration actuelle depuis le cap Turnagain à l'est,

il parvienne au lieu où nous nous sommes arrêtés, nous lui envions presque le bonheur qu'il éprouvera, car nous savons avec quels transports le voyageur errant dans ces solitudes rencontre tout à coup des traces de ses amis et du sol natal. Nous nous réjouirions en même temps d'apprendre qu'il a réussi dans l'entreprise où nous avons échoué, et peut-être autant que si nos pénibles efforts eussent été couronnés de succès (1). »

Le 13 juin, le commandant Ross était de retour à bord du *Victory*. Il y avait, à cette époque, un an passé que l'expédition avait quitté l'Angleterre, et rien n'annonçait qu'elle pût de si tôt reprendre le cours de ses travaux, quoique l'été fût sur le point de commencer. Le froid était de quelques degrés plus vif que les expéditions antérieures ne l'avaient trouvé à pareille époque et à de plus hautes latitudes. La surface extérieure de la neige commençait cependant à se fondre; mais la glace conservait encore sept ou huit pieds d'épaisseur sur les lacs et dans les rivières. Un petit nombre de plantes étalaient leur pâle verdure dans les endroits où le sol était à nu. De petites troupes de daims et de rennes, venant du sud et se dirigeant au nord, passaient de temps en temps à quelque distance du navire, suivies de loups affamés qui les accompagnaient dans leur migration pour vivre à leurs dépens. Les Esquimaux s'étaient dispersés dans toutes les directions le long des rivières et des lacs pour faire la pêche des saumons qui y fourmillent à cette époque en quantités incroyables. Les rapports de l'expédition avec eux devenaient de plus en plus rares. Le capitaine Ross résolut, dans les premiers jours de juillet, d'aller les trouver pour leur acheter une partie de leur pêche, et le récit de cette excursion va nous fournir une nouvelle preuve de la voracité de cette nation, non moins frappante que celle déjà citée plus haut.

« Au détour d'un de ces monticules alluvionnaires que j'ai déjà décrits, nous découvrîmes la rivière et les huttes des Esquimaux situées à environ un mille du bord opposé. Sur l'invitation de notre guide, nous tirâmes un coup de fusil auquel ils répondirent par une acclamation générale. Laissant le traîneau en arrière, j'arrivai bientôt au village, où je fus reçu à bras ouverts par notre ancien ami Ikmalik. Il nous apprit que la saison de la pêche dans les rivières était arrivée à sa fin, et qu'ils allaient partir pour les lacs, mais qu'ils resteraient un jour de plus si nous voulions demeurer avec eux. Notre traîneau arriva au même instant, nous dressâmes notre

(1) On sait que le capitaine Back, dont il est ici question, s'est généreusement dévoué à aller par terre à la recherche du *Victory*, en traversant le continent américain depuis Quebec jusqu'au cap Turnagain, et qu'il n'est pas encore de retour après deux ans d'absence.

tente, et nos amis commencèrent à relever les leurs qu'ils avaient déjà abattues. Ils formaient quatre familles. Nous leur causâmes le plus vif plaisir en déployant le pavillon au-dessus de la tente d'Ikmalik, au lieu de le placer sur la nôtre. Ils nous offrirent alors deux beaux saumons que nous nous mîmes à préparer dans notre cuisine portative, opération qui excita au plus haut degré leur attention; la promptitude avec laquelle nous fîmes bouillir un de ses poissons, et frire l'autre, parut surtout les surprendre.

« Ils nous proposèrent de dîner avec nous, ce que nous acceptâmes naturellement, quoique assez embarrassés de savoir comment, avec notre appareil, nous préparerions à dîner à tant de monde. Nous invitâmes néanmoins les douze Esquimaux présens à entrer dans notre tente où nous étions déjà cinq, et qui se trouva ainsi complètement remplie. Nous fûmes bientôt tirés d'embarras au sujet de la cuisine, en voyant que nos hôtes préféraient le poisson cru. Nos deux dîners marchèrent donc de front, mais pour le temps seulement, et non pour la quantité; car tandis qu'à cinq Anglais que nous étions, nous fûmes rassasiés avec un saumon et demi, ces animaux voraces en mangèrent chacun deux. D'après cette consommation, il n'est pas étonnant que tout leur temps se passe à se procurer de la nourriture. Chacun d'eux avait englouti quatorze livres de saumon cru, et ce n'était probablement après tout qu'un goûter ou repas supplémentaire fait dans l'intention de nous tenir compagnie. Il ne faut pas s'étonner non plus qu'ils souffrent fréquemment de la famine; s'ils mettaient plus d'économie dans l'emploi de leurs vivres et songeaient un peu au lendemain, la même étendue de terrain nourrirait deux fois autant d'individus qu'elle le fait, sans que ces individus fussent exposés à la disette. L'ours blanc lui-même passerait pour un animal d'appétit modéré, en comparaison de ces hommes, et je suis persuadé que s'ils avaient toujours de la nourriture à leur disposition, ils surpasseraient en voracité un glouton et un boa réunis.

« Cette énorme faculté de digestion ne peut être que le résultat d'une longue habitude; mais malheureusement une fois qu'elle est prise, la souffrance, la faiblesse et même la mort sont la conséquence d'un régime plus modéré; c'est ce qui est suffisamment prouvé par les appétits des bateliers canadiens. L'Esquimaux est un animal de proie qui ne connaît d'autre satisfaction que celle de manger; dépourvu de principes et de raison, il dévore, tant que cela lui est possible, tout ce qu'il peut se procurer, comme le tigre et le vautour. Le Canadien, à demi sauvage, mange de même tout ce qui lui tombe sous la main; mais il n'y gagne rien en force et en pouvoir de supporter la fatigue, et quand il a contracté cette

habitude, il devient incapable de soutenir des privations passagères, et même en persévérant dans une diète plus raisonnable, de replacer son estomac et sa constitution dans un état plus naturel. D'un autre côté, avec les six livres de viande ou les huit livres de poisson qui forment sa ration journalière, il n'est pas plus à même de résister aux fatigues de son état, qu'un Anglais placé dans une situation analogue, et qui est amplement nourri avec une livre des mêmes alimens.

« Quoi qu'il en soit, nous ne fûmes pas peu divertis pendant le dîner par les usages de table à la mode dans le pays. Après avoir enlevé la tête et l'épine dorsale de deux poissons, un des convives les passait à Ikmalik et à Tulluahiu, qui les divisaient longitudinalement en deux parties égales; chaque partie était ensuite partagée de même en deux autres; puis ils roulaient les morceaux de manière à former de chacun d'eux une espèce de cylindre de deux pouces de diamètre, qu'ils enfonçaient dans leur bouche aussi avant que possible, et qu'ils coupaient avec leurs couteaux au raz des lèvres, non sans mettre leur nez en danger; après quoi ils passaient le surplus à leurs voisins. Ils continuèrent de la sorte jusqu'à ce que toute la provision de poisson fût consommée. L'un d'eux se mit ensuite à en manger les restes, qu'il trempait dans une de nos assiettes où se trouvait, par hasard, un peu de jus de limon, en faisant des grimaces qui réjouirent infiniment toute la compagnie. L'homme est un animal rieur, ainsi qu'on l'a dit quelque part, même quand il s'abaisse jusqu'à ses inférieurs les animaux à quatre pattes. »

Dans le cours de cette excursion, dont le but était, ainsi qu'on l'a vu plus haut, de se procurer un supplément de vivres, le capitaine Ross acheta des naturels deux cent soixante saumons, pesant l'un dans l'autre cinq livres, surcroît de provisions précieux pour l'équipage, qui commençait à ressentir les premières atteintes du scorbut. A cette époque de l'année, les saumons remontent les rivières, pour y déposer leur frai, en légions si serrées, que les Esquimaux n'emploient, pour les prendre, que des lances terminées par deux pointes divergentes, qu'ils lancent au hasard au milieu de la foule, sans jamais manquer de faire quelque capture.

Le mois de juillet n'amena aucun changement dans la situation de l'expédition. La glace s'était insensiblement fondue autour du *Victory*, assez du moins pour permettre de réparer ses avaries, le peindre à neuf et le mettre en état de prendre la mer au premier moment favorable; mais rien n'annonçait que ce moment, si impatiemment attendu, arrivât bientôt. Dans la baie et au dehors, la mer n'était qu'un champ solide de glace, immobile comme au milieu de l'hiver. La température, brûlante aujour-

d'hui, était glaciale le lendemain, et le thermomètre tombait de dix, quinze et vingt-cinq degrés dans le court espace de quelques heures. Dans les premiers jours du mois d'août, la glace commença à s'ébranler avec d'horribles craquemens; une forte brise du nord la mit en mouvement à l'est, mais elle se rétablit promptement dans son premier état. Tout le mois d'août et une partie de celui de septembre se passèrent dans ces alternatives subites d'espoir et de désappointement amer; enfin, le 17 septembre, après des efforts cent fois répétés, *le Victory* se trouva hors de la baie où il était emprisonné depuis onze mois et demi, et sous voiles.

« Sous voiles! s'écrie le capitaine Ross. Nous pouvions à peine le croire, et nous rendre compte des sensations que nous éprouvions. Sentir que le navire, qui bondit sous nos pieds, qui obéit au plus léger mouvement de notre main, qui semble ne se mouvoir qu'à notre volonté, est un être ayant vie, obéissant à nos moindres désirs, et non pas un corps inerte, jouet des vents et des lames, c'est là une de ces choses qu'un marin seul peut comprendre. Qui devait l'éprouver plus que nous, après avoir vu cet être qui nous portait comme en triomphe sur l'océan, immobile pendant une année entière comme les glaces et les rochers qui l'entouraient, impuissant, sourd à nos désirs, mort en un mot? Il semblait maintenant revenu à la vie, il nous obéissait de nouveau, il exécutait toutes nos volontés, et outre cela, nous aussi, nous étions libres. Tels furent les premiers sentimens qui éclatèrent en nous en recouvrant notre liberté, mais nous ne fûmes pas long-temps sans éprouver que cette liberté ne devait, pas plus que cette autre si ardemment poursuivie de nos jours, nous apporter le bonheur. »

Dix jours après, en effet, *le Victory* se trouvait à trois milles de l'endroit qu'il venait de quitter, étreint de toutes parts par la glace qui s'était refermée sur lui. L'hiver recommençait dans toute son horreur, et avec lui la perspective d'une seconde année de captivité, sans la même énergie morale pour la supporter. Il était à craindre que l'ennui, le découragement, l'affaissement de tous les ressorts de l'ame, produits par l'éternelle monotonie d'une scène toujours la même, ne s'emparassent des esprits de l'équipage. Les anciennes dispositions contre le froid furent reprises, et tout rentra dans le même ordre qu'auparavant. Cet hiver fut sensiblement plus froid que le premier, et la température moyenne de chaque mois fut constamment de quelques degrés plus bas que celle des époques correspondantes de l'année antérieure. Pour comble d'infortune, les Esquimaux, qui jetaient quelque variété dans l'existence uniforme et accablante de nos prisonniers, ne se montrèrent pas pendant près de sept mois. Ne voyant plus le navire à son ancienne place, ils s'étaient imaginés qu'il était parti

pour faire le tour de la presqu'île de Boothia, et s'étaient transportés, pour la plupart, sur les bords de la mer de l'ouest, dans l'espoir de l'y voir bientôt paraître. Ils ne revinrent qu'au mois d'avril 1831, et les anciennes relations d'amitié entre eux et l'expédition reprirent leurs cours, quoique un peu moins fréquentes et privées surtout de ce charme de la nouveauté qu'elles avaient eu dans l'origine. Les mois de mai, juin, juillet et août s'écoulèrent sans autres événemens remarquables que quelques excursions dans l'intérieur, dont une seule mérite d'être mentionnée ici, ayant eu pour but la solution d'un des plus importans problêmes qui aient jamais occupé les physiciens, la détermination du pôle magnétique. Les expéditions précédentes s'étaient activement occupées de ce problême, et Parry, dans son premier voyage, avait approché plus près de la vérité que ses prédécesseurs. Le commandant Ross, dans l'excursion dont nous parlons, se convainquit, par une suite d'expériences qui ne sont pas de nature à être rapportées ici, qu'il était enfin arrivé sur le lieu même où la nature a placé le centre de cette force mystérieuse qui joue un si grand rôle sur notre globe. La latitude de ce lieu est 70° 5' 17" N. et sa longitude 96° 46' 45" O. Ceux de nos lecteurs que cette question intéresse, trouveront sur ce sujet tous les détails désirables dans un mémoire présenté à la Société royale de Londres par le capitaine Ross, et inséré dans les *Transactions* de cette société pour l'année 1834.

Quant à l'état moral de l'expédition, quoiqu'il soit facile à nos lecteurs de s'en faire une idée, ils ne liront probablement pas sans intérêt le tableau énergique qu'en trace, en différens endroits de cette partie de sa relation, le capitaine Ross.

« Est-il rien qui puisse peindre d'une manière plus frappante notre privation absolue de tout ce qui intéresse les hommes, que d'avouer que nous trouvions du soulagement contre nos propres pensées et celles que nous échangions dans la société les uns des autres, contre cette éternelle et fatigante répétition d'observations thermométriques, de vents, de marées, de glaces, de gréement et de repas, dans la conversation de ces Esquimaux, dégoûtans de graisse et de gloutonnerie, dont nous comprenions à peine le langage, et dont les idées cependant avaient à peine besoin d'un langage quelconque pour se faire comprendre? Et si je n'ai pas parlé jusqu'à présent de ces tourmens moraux, si je les ai passés sous silence, qu'on ne suppose pas que nous ne les avons pas éprouvés dans toute leur étendue. Nous souffrions du froid, nous souffrions de la faim, nous souffrions du travail; et quoique nous ne soyons pas morts et que nous n'ayons pas perdu quelques-uns de nos membres, ainsi qu'il est arrivé à d'autres avant nous dans ces régions, nous avions en partage, comme le reste des hommes,

ces milles petites douleurs, qui n'en sont pas moins un lourd fardeau tant qu'elles se font sentir, bien qu'elles ne soient pas d'un grand poids dans la somme totale de l'existence, et à plus forte raison dans une entreprise du genre de la nôtre. Une surtout surpassait toutes les autres, et celle-là ne nous quittait jamais. Nous étions fatigués faute d'occupation, faute de variété, faute d'excitations morales, faute de pensées, et pourquoi ne l'avouerai-je pas? faute de société. Aujourd'hui était semblable à hier, et demain devait ressembler à aujourd'hui. Est-il donc étonnant que les visites des sauvages fussent bien venues? et rien peut-il montrer plus fortement la nature de nos jouissances, que d'ajouter qu'elles nous transportaient de plaisir, comme eût pu le faire la société la plus choisie de Londres? »

Plus loin : « Je crains que cette maigre relation ne porte trop souvent les marques de la monotonie de notre existence; mais que peut faire l'écrivain de plus que le navigateur? Non-seulement les incidens étaient en petit nombre, mais encore sans variété, et n'avaient rien qui pût les différencier entre eux ou attirer l'attention et exciter la pensée. L'uniformité de toutes choses pesait sur l'ame, et si quelque événement la tirait de son état de torpeur, ce n'était que la répétition fatigante de ce qui était déjà arrivé cent fois. Jamais, même dans l'origine où tout était nouveau, rien ne nous avait offert beaucoup d'intérêt; à plus forte raison en était-il ainsi en ce moment que nous venions d'être enchaînés si long-temps sur un même point. Sans rien à contempler, sans rien capable d'alimenter la réflexion, quelle imagination eût pu trouver, à moins de se lancer dans les fictions du roman, de quoi faire une relation intéressante? A terre, nul objet qui méritât d'être décrit, n'attirait les regards; les collines étaient sans effets pittoresques, les rochers n'en présentaient guère davantage, et les lacs, ainsi que les rivières, étaient sans beautés. De végétation, à peine y en avait-il, et d'arbres, pas un seul. D'ailleurs, quand bien même la scène eût possédé quelque beauté, celle-ci eût été enfouie et étouffée sous le fardeau éternel, accablant et désolé de la glace et de la neige. Sur mer il n'y avait point de variété, car tout était glace pendant la presque totalité de l'année, et alors il n'existait nulle différence entre la terre et l'eau. Rarement trouvions-nous dans le ciel de quoi nous dédommager de ce qui manquait sur la terre; tout ce qui eût pu prêter au pittoresque, était revêtu des caractères de l'hiver. Quant au côté moral, qu'était-ce, sinon les rares apparitions de misérables créatures qui n'avaient rien qui pût nous intéresser long-temps, et dont les idées étaient épuisées presque dès la première entrevue? Quel écrivain, réduit à de si tristes matériaux, pourrait espérer de produire un livre digne d'intéresser et de plaire?

« Existe-t-il quelqu'un qui aime le spectacle de la neige et de la glace? Pour mon propre compte, j'avoue que j'en ai souvent douté ; à présent je me prononce hardiment pour la négative. Il est possible que la pensée de la glace fasse naître d'agréables sensations pendant une journée brûlante de la canicule; la vue d'un glacier de la Suisse, à la même époque, est « rafraîchissante, » je n'en doute pas; j'accorderai encore que l'aspect des sommets glacés des Alpes est éminemment pittoresque, surtout quand le soleil à son lever ou à son coucher les colore de mille teintes brillantes. Mais à tout cela je connais une compensation : la neige gâte tous les paysages, en confondant les distances, en altérant les proportions, et surtout en détruisant toute l'harmonie des couleurs; elle nous donne en un mot un tableau grossièrement marqueté de blanc et de noir, au lieu de ces douces gradations et combinaisons de couleurs dont la nature revêt, pendant l'été, même les paysages les plus insignifians ou les plus âpres.

« Telles sont les objections qu'un seul jour d'expérience suffit pour suggérer contre les effets de la neige dans un paysage ; que sera-ce donc lorsque, pendant plus de la moitié de l'année, le ciel au-dessus de notre tête est chargé de neige, le vent un vent de neige, la brume une brume de neige; que l'haleine se convertit en neige; que la neige s'attache aux cheveux, aux vêtemens, aux cils des paupières; que nous la retrouvons partout, dans notre appartement, dans nos lits, dans nos plats; qu'au lieu de ruisseau pour étancher notre soif, nous n'avons qu'un chaudron de neige suspendu sur une lampe remplie d'huile fétide; que tout en un mot est neige, et que le tombeau qui nous attend est un tombeau de neige? Ne voilà-t-il pas assez de neige pour contenter l'admiration la plus insatiable? Qui plus que moi a admiré les glaciers du nord, qui a plus aimé à contempler les montagnes de glace, lorsque, poussées par les vents et les marées du pôle, elles flottent dans l'océan, poursuivant leur route dans le calme et dans les orages, brillant de couleurs splendides, imposantes et souvent capricieuses dans leurs formes gigantesques? Et lorsque les tempêtes bouleversaient l'océan chargé de ces mases mouvantes qui s'entrechoquaient et se brisaient avec le fracas du tonnerre, n'ai-je pas senti comme un autre tout le sublime de cette scène, et que la nature ne pouvait aller plus loin? Il y avait là beauté, horreur, danger, tout ce qui peut remuer l'ame; celle d'un poète se fût élevée aux dernières limites de l'en-s thousiasme. Mais avoir vu de la glace et de la neige, les avoir senties san fin, sans interruption pendant tous les mois de l'année; que dis-je? pendant tous les mois de quatre mortelles années, voilà ce qui a fait pour moi de la vue de ces deux objets un tourment qui pèse encore sur ma pensée, comme si le souvenir devait en être éternel. »

Ce passage nous dispensera d'insister sur le sentiment voisin du désespoir qu'éprouvèrent l'équipage du *Victory* et son chef, lorsqu'au mois de septembre, ils se virent condamnés à passer un troisième hiver dans ces affreuses régions. Vers la fin du mois d'août, les glaces s'étaient mises en mouvement comme l'année précédente à pareille époque. Le navire, libre une seconde fois, sortit de la baie où il était emprisonné, non sans peine, et seulement pour gagner un point éloigné de quelques milles où il se vit enchaîné de nouveau dans les premiers jours d'octobre. Aucune expédition dans les régions arctiques n'a souffert, à notre connaissance, une série aussi acharnée de contre-temps que celle-ci. Parry, lors de son hivernage à l'île Melville, située à quatre degrés plus au nord, n'en avait pas éprouvé de pareils; dans son second voyage, il avait hiverné deux ans de suite, mais cet hivernage avait été en très grande partie volontaire, et il n'avait éprouvé que les difficultés ordinaires pour se dégager des glaces. Le problème de la différence de température entre les diverses années n'est nulle part plus inexplicable que dans les régions polaires. L'année 1829 avait été très douce, comme nous l'avons vu, et avait été précédée de plusieurs autres semblables. Le capitaine Ross se présenta donc dans ces parages au moment où il était naturel que des saisons plus rigoureuses succédassent à celles qui venaient de s'écouler. Il est probable qu'il eût évité une grande partie de ses malheurs, si son voyage avait eu lieu quelques années plus tôt. Le mois de septembre de l'année 1831, dont il s'agit en ce moment, présenta une différence frappante de température avec le mois correspondant des deux années précédentes : il fut de six et de quatre degrés plus froid qu'en 1829 et qu'en 1830.

Il ne fallait plus espérer que la glace permît jamais au navire de sortir de ce lieu fatal; deux hivernages consécutifs, pendant lesquels il avait été pressé violemment dans tous les sens, l'avaient d'ailleurs fatigué; il faisait eau d'une manière assez inquiétante. La résolution fut donc prise de l'abandonner au retour du printemps, et de gagner en canot et en traîneau le lieu où était encore la plus grande partie des provisions du *Fury*. La distance à parcourir était d'environ soixante lieues. Les préparatifs de départ commencèrent aussitôt que la température fut devenue supportable. Les mois d'avril et mai 1832 furent employés à transporter sur le chemin que devait prendre l'expédition les provisions dont elle aurait besoin. Tous les objets qui n'étaient pas d'une utilité indispensable, ou que leur volume ne permettait pas d'emporter, tels qu'une partie des chronomètres et autres instrumens astronomiques, les mâts, le gréement, la poudre, furent placés en lieu de sûreté, afin de les retrouver, si jamais on

était obligé de revenir au bâtiment. Le 28 mai, tout se trouva prêt, et le départ fut fixé au lendemain.

« 29 *mai.* — Nous avions maintenant déposé à terre en un lieu sûr tout ce qui pouvait nous servir en cas de retour, ou être utile aux naturels, si nous ne revenions pas. Le pavillon fut hissé et cloué au mât; nous bûmes ensuite pour la dernière fois à notre pauvre navire, et sur le soir, après que tout l'équipage l'eut quitté, je fis mes adieux au *Victory*, qui méritait un meilleur sort. C'était le premier bâtiment que j'eusse jamais été obligé d'abandonner, quoique j'eusse servi sur trente-six, pendant un espace de quarante-deux années. C'était comme un adieu éternel à un vieil ami, et je ne passai pas la pointe qui allait le cacher à mes yeux sans m'arrêter pour prendre une esquisse de ces tristes déserts, rendus plus tristes encore par l'abandon de ce bâtiment, si long-temps notre asile, et maintenant solitaire et immobile dans les glaces, jusqu'à ce que le temps exerçât sur lui ses ravages accoutumés. »

Le voyage fut plus pénible que toutes les excursions entreprises précédemment par l'expédition. Il fallait tirer plusieurs traîneaux pesamment chargés sur une surface de glace hérissée d'aspérités et de monticules, s'arrêter fréquemment, et revenir sur ses pas chercher les objets laissés en arrière; enfin, après la fatigue du jour, passer la nuit sans abri suffisant contre le froid. Aussi nos voyageurs n'atteignirent-ils leur destination que le 30 juin, après un mois de route. Les provisions du *Fury* étaient à peu près dans le même état qu'ils les avaient laissées; les animaux sauvages, dans leurs fréquentes visites, n'étaient parvenus qu'à ouvrir quelques caisses de chandelles et à en dévorer le contenu; tout le reste était en bon état. La tente seule, qui était pourrie, avait été emportée en lambeaux par le vent.

Le premier soin auquel on se livra fut de la remplacer par une maison en bois recouverte en toile à voile et ayant trente-un pieds de long sur seize de large. Les charpentiers se mirent immédiatement à l'ouvrage, et l'eurent terminée dès le lendemain; elle fut divisée en deux pièces, l'une pour l'équipage, l'autre pour les officiers: celle-ci contenait quatre cabines. Une tente à part fut dressée provisoirement pour la cuisine et on y déposa les provisions. Il existait aussi plusieurs canots qui avaient appartenu jadis au *Fury;* mais la mer, dans une de ses irruptions, les avait emportés, puis rejetés sur le rivage à quelque distance au nord. On fut les chercher, et on s'occupa activement de les remettre en bon état. Ces divers travaux remplirent tout le mois de juillet. Dans cet intervalle, la température fut variable comme de coutume; la neige et la pluie tom-

baient tour à tour; à terre, la première se fondait insensiblement, et des torrens pittoresques se précipitaient des ravins et des falaises de la côte dans la mer; mais celle-ci, aussi loin que la vue pût s'étendre, n'offrait qu'une masse solide de glace sans aucune apparence d'eau nulle part. Dans les premiers jours d'août, cependant, la glace se brisa subitement près du rivage, laissant assez d'espace aux canots pour pouvoir naviguer. Tout était préparé pour profiter du premier instant favorable, et l'on s'embarqua sans retard. Entre le lieu où le *Fury* avait fait naufrage, et le détroit de Lancastre et Barrow, il n'existe qu'une faible distance d'environ vingt lieues, et cependant l'équipage du *Victory* mit un mois à la franchir. Outre les dangers ordinaires dont nous avons trop souvent entretenu nos lecteurs pour y revenir ici, il eut à en courir d'une nouvelle espèce. Forcé à chaque instant, par les glaçons, de descendre à terre et d'y hâler les canots, il lui arriva souvent de n'avoir pour lieu de refuge qu'une grève étroite dominée par des falaises à pic de quatre à cinq cents pieds de haut, d'où se précipitaient des fragmens de rochers détachés de la terre par la fonte des neiges qui avait ramolli le sol. Le 1er septembre, le capitaine Ross gravit une montagne élevée qui forme l'extrémité nord-est de la presqu'île de Boothia, et par conséquent du continent américain dont cette presqu'île fait partie. De ce point on apercevait distinctement la côte opposée de la passe du Prince-Régent, et le rivage septentrional du détroit de Lancastre. La passe et le détroit étaient couverts à perte de vue d'une couche immobile de glace et présentaient le même aspect qu'en 1818, lors du premier voyage du capitaine Ross. La saison médiocrement avancée laissait cependant encore quelque espoir de voir cette barrière livrer enfin un passage, et le mois de septembre se passa tout entier dans cette attente. L'expédition n'avait jamais autant souffert du froid. Elle n'avait pu emporter la quantité de vêtemens nécessaire, et la constitution affaiblie des hommes les rendait plus sensibles qu'auparavant aux impressions de la température. On observa dans cette circonstance un fait physiologique déjà remarqué dans des situations analogues, à savoir que l'affaissement de l'énergie morale prédispose singulièrement le corps à percevoir la sensation du froid. Ce mois de septembre fut d'ailleurs plus sévère qu'aucun de ceux que l'équipage avait passés dans ces régions.

Tout espoir de délivrance étant perdu pour cette saison, il fallut retourner, pour y passer l'hiver, à l'endroit où *le Fury* avait fait naufrage. L'expédition y arriva le 7 octobre. La maison construite deux mois auparavant fut protégée contre le froid à peu près comme l'avait été *le Victory;* un mur de neige fut construit à l'entour, et l'on prit les mêmes moyens que par le passé pour l'échauffer à l'intérieur. Le service fut organisé sur le même

pied qu'auparavant; tout rentra, en un mot, dans l'ordre accoutumé. Mais les dispositions morales et physiques de l'équipage n'étaient plus les mêmes : les plus courageux montraient encore quelque énergie; ceux d'une trempe moins vigoureuse s'étaient complètement affaissés sous ce poids d'infortunes prolongées et sans terme dans l'avenir. Une irritabilité morbide, du genre de celles dont la retraite de Russie et le naufrage de *la Méduse* ont offert de si tristes exemples, faisait chaque jour des progrès parmi ces hommes condamnés à vivre ensemble depuis bientôt quatre ans dans un espace de quelques pieds carrés. Le scorbut, qui s'était à peine montré pendant les hivernages précédens, se développa dans le cours de celui-ci à un point assez alarmant.

« Nos hommes, dit le capitaine Ross, n'avoient pu sortir et prendre de l'exercice depuis long-temps, et ce défaut de mouvement, ajouté au manque d'occupations suffisantes, à une faible ration de vivres, à cette tristesse insurmontable produite par l'aspect éternel et accablant de la neige et de la glace, nous avait tous réduits à un état de santé assez triste. M. Thom était malade; mes anciennes blessures me faisaient vivement souffrir, et deux de nos matelots étaient atteints du scorbut, au point que nous désespérions de leur guérison.

« Nous étions tous fatigués de ce misérable séjour. Nous l'avions salué avec joie en arrivant, parce qu'il formait un contraste avec celui que nous venions de quitter. Il nous avait reçus fatigués, sans abri, à moitié morts de faim, et il nous promettait du moins un état relatif de repos et de bien-être. Mais la nouveauté de cette sensation s'était promptement effacée, et depuis plusieurs mois les jours avaient été presque sans différences; chacun d'eux était plus pesant que celui qui l'avait précédé, et la nuit n'arrivait que pour nous annoncer qu'un autre jour semblable lui succéderait. Les orages même étaient sans variété au milieu de l'éternelle monotonie de la glace et de la neige; il n'y avait rien à voir au dehors, même quand nous pouvions braver la température; et au dedans, nous avions beau chercher des distractions, il était impossible d'en trouver aucune. Ceux qui, pourvus de moins d'énergie morale, pouvaient passer leur temps dans cette sorte de torpeur éveillée que produit une pareille existence, étaient les plus heureux; mais nous enviions davantage encore ceux qui avaient la faculté si digne d'envie de dormir en tout temps, qu'ils fussent ou non tourmentés par leurs pensées. »

Les préparatifs pour quitter ce lieu d'exil recommencèrent au mois d'avril; les canots employés dans le voyage de l'année précédente avaient été laissés, au retour, sur les bords la baie Batty, à quelques lieues au nord. On résolut d'y transporter à l'avance des vivres en quantité suffisante

pour une expédition de plusieurs mois, opération qui dura jusqu'à la fin de mai. A cette époque, tout l'équipage se trouva réuni sur le point où étaient les canots. Vers le milieu de juillet, la glace commença à se diviser; mais pendant plusieurs semaines, le vent du nord-est l'accumula dans la baie, qui fut complètement bloquée. Enfin, le 14 août, une nappe d'eau liquide parut dans la direction du nord, à peu de distance. Nos prisonniers se hâtèrent de briser la barrière de glace qui les en séparait, et le lendemain matin les canots se trouvèrent en liberté : l'heure de la délivrance avait enfin sonné. Poussée par une forte brise de l'ouest qui acheva de disperser la glace, l'expédition, après avoir longé la côte pendant quelque temps, atteignit en un seul jour le bord opposé de la passe du Prince-Régent. Elle doubla le cap York et se trouva bientôt presque à moitié chemin du détroit de Lancastre. Elle ne comptait guère néanmoins rencontrer des baleiniers qui ne se hasardent que rarement dans ces parages reculés, lorsque, le 21 juillet, elle vit tout à coup le terme de ses malheurs.

« A quatre heures du matin, tandis que nous étions tous endormis, le matelot en vigie, David Wood, crut distinguer un bâtiment dans nos eaux, et en donna tout de suite avis au commandant Ross, qui, au moyen de sa lunette d'approche, vit bientôt que c'était en effet un navire. Nous sortîmes tous à l'instant des tentes et nous précipitâmes sur le rivage, chacun donnant son avis sur le gréement du navire en vue, sa nation et la route qu'il tenait; il se trouvait néanmoins encore quelques esprits chagrins qui soutenaient que ce n'était qu'une montagne de glace. Sans perdre de temps, les canots furent mis à l'eau, et nous fîmes des signaux en brûlant de la poudre mouillée; à six heures nous quittâmes la petite crique où nous avions passé la nuit. L'air était calme, et les faibles brises qui se levaient et tombaient bientôt, souflaient dans toutes les directions, ce qui rendait notre marche très lente. Nous gagnions cependant le navire, et s'il fût resté à la place où il était, nous l'eussions promptement rejoint. Malheureusement le vent se fit tout à coup, et le bâtiment se dirigea, toutes voiles dehors, au sud-est; celui de nos canots qui se trouvait en tête, perdit bientôt l'avance qu'il avait gagnée, et les deux autres mirent le cap à l'est dans l'espoir de couper la route du navire qui fuyait. Vers les dix heures, nous en découvrîmes un autre au nord; il était en panne et paraissait attendre ses canots, ce qui nous fit croire un instant qu'il nous avait aperçus. Nous nous trompions cependant, car bientôt il mit toutes ses voiles dehors et fit route. Nous ne fûmes pas long temps sans voir qu'il nous laissait en arrière; ce moment fut un des plus cruels : deux navires étaient sous nos yeux, dont un seul eût suffi pour mettre fin

à toutes nos craintes et à toutes nos souffrances, et il était probable que nous n'atteindrions ni l'un ni l'autre.

« Afin de soutenir le courage de nos hommes, nous les assurions de temps en temps que nous gagnions le navire; heureusement un calme plat survint, et nous le gagnâmes en effet si vite, qu'à onze heures nous le vîmes mettre en panne et descendre à la mer un canot qui se dirigea aussitôt de notre côté. Il nous eut bientôt atteints, et le second qui le commandait, nous hêla en nous demandant si nous avions éprouvé quelque malheur et perdu notre navire. Après avoir répondu affirmativement, je le priai de me dire le nom de son bâtiment, et j'exprimai le désir d'être reçu à bord. Il me répliqua que c'était « *l'Isabelle*, de Hull, jadis commandée par le capitaine Ross. » Sur quoi, je lui dis que j'étais le capitaine lui-même, et que les hommes qui m'accompagnaient formaient l'équipage du *Victory*. Je ne doute pas que l'étonnement du second ne fût là-dessus aussi grand qu'il parut l'être; et avec l'étourderie accoutumée de la plupart des hommes en pareille circonstance, il m'assura que j'étais mort depuis deux ans. Je le convainquis néanmoins sans peine que ce qu'il regardait comme une vérité était, à tout le moins, une supposition un peu hasardée, et que l'aspect sauvage de tous tant que nous étions eût pu lui démontrer, s'il eût pris la peine d'y faire attention, que nous n'étions pas des pêcheurs de baleine, et encore moins des revenans, mais bien de véritables hommes de chair et d'os. Ces explications nous valurent aussitôt les plus chaudes félicitations dans le vrai style marin, et après quelques questions bien naturelles, le second nous apprit que *l'Isabelle* était commandée par le capitaine Humphreys; il retourna ensuite à bord pour annoncer qui nous étions, en ajoutant que non-seulement parmi eux, mais dans toute l'Angleterre, nous passions pour morts.

« Nous le suivîmes lentement, et nous le vîmes s'élancer rapidement à bord. En un instant les manœuvres furent couvertes des hommes de l'équipage qui nous saluèrent de trois acclamations, lorsque nous fûmes à une longueur de câble du navire; nous arrivâmes enfin à bord où nous fûmes tous reçus par le capitaine Humphreys de la manière la plus cordiale.

« A dire vrai, quand bien même nos malheurs ne nous eussent pas donné des droits aux attentions dont nous étions l'objet, nous eussions pu les réclamer au nom de la charité seule; car on ne vit jamais une réunion de misérables plus dignes de pitié, et plus faits pour inspirer l'horreur: le dernier des mendians qui erre en Irlande ne nous eût certainement pas surpassés sous ce rapport. Non rasés depuis je ne sais combien de temps, sales, couverts de lambeaux empruntés aux bêtes sauvages,

au lieu des haillons de la civilisation, et n'ayant que la peau sur les os, nous formions, avec l'équipage bien vêtu et bien nourri de *l'Isabelle*, un contraste qui nous fit sentir, pour la première fois peut-être, ce que nous étions et ce que nous devions paraître aux yeux d'autrui. La misère n'est qu'à moitié hideuse tant qu'on ne la compare pas à la richesse, et nous avions en quelque sorte oublié les ravages que la nôtre avait exercés sur nous, lorsque la comparaison dont je viens de parler nous la remit à l'instant devant les yeux.

« Toutefois le côté comique de la situation prit bientôt le dessus. Au milieu d'une telle foule et d'une telle confusion, toute pensée sérieuse était impossible; chacun de nous d'ailleurs, dans l'exaltation de son esprit, ne demandait pas mieux que de se divertir de la scène que présentait le navire. Nous étions tous affamés et en guenilles, et il fallait nous donner à manger et nous vêtir; il n'en était pas un qui n'eût besoin de se laver et de se délivrer de la longue barbe qui lui ôtait toute ressemblance avec un Anglais. On ne voyait que des individus se lavant, s'habillant, se rasant et mangeant, et faisant toutes ces opérations à la fois. D'interminables questions s'échangeaient en même temps de part et d'autre sur les aventures du *Victory*, notre délivrance, les évènemens politiques de l'Angleterre, mille nouvelles enfin, anciennes de quatre ans pour nous. Peu à peu tout rentra dans l'ordre. Les malades furent mis en lieu convenable; on assigna à chaque matelot ses fonctions; nous fûmes, en un mot, l'objet de tout ce que pouvait inventer de plus ingénieux une bienveillance affectueuse. La nuit nous rendit enfin à des réflexions plus graves; et je suis persuadé qu'il n'y eut aucun de nous qui n'adressât alors des actions de graces à celui qui nous avait tirés de notre situation désespérée, et des bords du tombeau près de nous recevoir, pour nous rendre à la vie, à nos amis et à la civilisation.

« Accoutumés néanmoins, depuis un long espace de temps, à reposer sur la neige glacée ou sur le roc nu, bien peu d'entre nous purent goûter le sommeil dans les lits plus moelleux qui nous avaient été préparés. Pour mon compte, je fus obligé de quitter le mien, et de m'installer sur une chaise pendant toute la nuit. Il fallut quelque temps pour nous accoutumer à ce changement de situation brusque et violent, pour rompre des habitudes contractées pendant quatre ans, et nous réconcilier avec celles de notre ancienne vie. »

L'Isabelle, qui s'était aventurée dans le détroit de Lancastre et Barrow, en compagnie d'un autre bâtiment, rejoignit quelques jours après la grande flotte des baleiniers qui se trouvait réunie dans le détroit de Davis, sa station habituelle. Elle s'en sépara le 30 septembre, et après douze

jours de traversée, elle arriva à Stromness, en Écosse. De là le capitaine Ross et son équipage se rendirent à Londres, où leur arrivée produisit cette sensation dont tous les journaux ont parlé dans le temps.

Les résultats de ce voyage peuvent se résumer ainsi en peu de mots. Depuis la découverte du *détroit de l'Hécla et du Fury*, faite par Parry dans son second voyage, la presqu'île Melville était regardee comme la limite la plus boréale du continent américain, qui était par conséquent censé se terminer par 70° lat. N. La reconnaissance de la péninsule de Boothia et de l'isthme de même nom étend cette limite jusque par le 74°, et ce qui est encore plus important, tout porte à croire qu'à l'ouest de cet isthme la côte va rejoindre, sans accidens remarquables, le cap Turnagain. Ainsi que nous l'avons déjà dit, si le faible espace de deux cent vingt-deux milles, qui se trouve encore inexploré, entre ce cap et la limite atteinte par l'expédition, était relevé, toute la côte boréale de l'Amérique serait connue. La passe du Prince-Régent, qui, selon toutes les probabilités admises dans ces derniers temps, devait offrir un passage, perd également son importance, et il reste démontré que la route suivie par Parry, lors de son premier voyage, est la seule qui puisse conduire au but désiré, si tant est que ce but soit jamais l'objet de nouvelles expéditions. Le champ des conjectures relatives au passage se trouve donc considérablement rétréci, et à défaut de tous les résultats ci-dessus, la reconnaissance de près de deux cents lieues de côtes et d'un grand nombre d'îles, de lacs, de rivières, serait une acquisition géographique assez importante pour assigner une place éminente à l'entreprise du capitaine Ross, sans parler de la détermination du pôle magnétique, et des observations météorologiques de toute espèce que lui doit le monde savant.

Quant au courage et à l'esprit d'enthousiasme déployés dans le cours de l'entreprise, ce sont choses trop vulgaires dans la marine anglaise comme dans la nôtre, pour qu'il soit nécessaire de s'y arrêter. Une circonstance qui mérite d'être connue, a néanmoins signalé cette expédition. Tous les officiers du *Victory*, depuis le capitaine jusqu'au chirurgien inclusivement, servaient sans appointemens, mus par le seul désir de la gloire, et s'en remettant à leur pays pour les recompenser de leurs travaux à leur retour. L'Angleterre, il faut le dire, n'a jamais trompé, à l'égard des siens, les nobles attentes de ce genre. Aussitôt après le retour de l'expédition, une justice généreuse a été rendue à chacun, et le public, continuant ce qu'avait commencé le gouvernement, a entouré d'une vive sympathie la relation du capitaine Ross.

TH. LACORDAIRE.

AU-DELA DU RHIN.

Ce nouvel ouvrage de M. Lerminier paraîtra dans peu de jours. Il ne nous appartient pas de faire l'éloge d'un livre signé par un de nos collaborateurs; nous préférons citer un long fragment qui pourra, avec le sommaire que nous y joignons, en donner à nos lecteurs une idée plus juste que tout ce que nous pourrions dire. Nous croyons, du reste, que ce livre sur l'Allemagne répondra à de nombreuses sympathies dans le public et ne manquera pas de jeter une vive lumière sur une question européenne.

Au-delà du Rhin forme deux volumes. Le premier, LA POLITIQUE, comprend les divisions suivantes : I. ENCHAINEMENT DES TEMPS. — II. ASPECT GÉNÉRAL. — III. NAPOLÉON ET L'ALLEMAGNE. — IV. L'ALLEMAGNE ET LA LIBERTÉ. — V. DE L'UNITÉ ALLEMANDE.

Le second volume, LA SCIENCE, se divise ainsi : I. PRÉAMBULE. — II. LES UNIVERSITÉS. — III. LA PHILOLOGIE. — IV. L'HISTOIRE. — V. LA JURISPRUDENCE. — VI. PHILOSOPHIE ALLEMANDE. — VII. DEUX CHRISTIANISMES. — VIII. SITUATION LITTÉRAIRE. — IX. CONCLUSION GÉNÉRALE.

(*N. du D.*)

ASPECT GÉNÉRAL DE L'ALLEMAGNE.

Le Rhin, depuis Cologne jusqu'à Mayence, s'étend et se replie comme un serpent onduleux; il court, il vous entraîne au milieu

des merveilles accumulées de la nature et de l'histoire, et il vous jette en Allemagne.

La Germanie moderne offre au voyageur la même variété de peuples que la Grèce antique. Les contrastes affluaient dans cette Grèce étendant ses limites jusqu'à la chaîne de l'Œta et du Pinde, dessinant la presqu'île du Péloponèse, associant l'Attique, la Mégaride, la Béotie, la Phocide, et semant ses îles sur les mers. A Sparte, on parlait la même langue qu'à Athènes, mais la constitution et la république ne se ressemblaient pas; la Grèce du nord se comportait autrement que les villes de la mer Egée, et Thessaliotis avait d'autres règles, d'autres coutumes, que Délos. Cependant une vaste et profonde analogie de mœurs religieuses et nationales soutenait toutes les diversités qui s'agitaient à la superficie; la Grèce se sentit une vis-à-vis de l'Asie; la civilisation italique, plus rapprochée de la sienne, concourait néanmoins à lui affirmer à elle-même son originalité.

Ainsi l'Allemagne se trouve une entre la France et la Russie; mais, au dedans d'elle-même, elle a peine à saisir sa propre unité. Le Souabe frémit à la pensée de subir jamais le joug du Brandebourgeois; Munich se raille de Berlin qui lui renvoie avec usure ses dédains et ses mépris. Cependant on parle la même langue depuis la riante Bade jusqu'à l'austère Kœnigsberg. Quand, dans la guerre du Péloponèse, Alcibiade alla porter ses conseils et ses talens aux Lacédémoniens, il agit comme un général prussien qui passerait aux intérêts de l'Autriche ou de la Bavière dans une guerre intestine de l'Allemagne.

J'entreprends de donner une expression concise et vraie à ces choses si diverses : puissé-je les écrire aussi sincèrement que j'ai cru les sentir!

Francfort est comme les Propylées de l'Allemagne. C'a été la route des Francs pour entrer dans les Gaules; c'est aujourd'hui le passage traversé en tous sens par les voyageurs de l'Europe. Ville allemande, Francfort semble néanmoins appartenir à tout le monde; on y entre, on en sort comme d'un lieu public dont la propriété n'est à personne; on s'y coudoie, on s'y rencontre, Anglais, Américains, Russes, Allemands, Polonais, Italiens, Français; on se sert de cette ville comme d'une hôtellerie.

Là, cependant, a régné, dans sa pompe et sa majesté, le génie germanique; là on a fait des empereurs; les électeurs s'y rassemblaient pour choisir la main capable de porter le globe des Césars. Aujourd'hui Francfort est sous la double discipline de l'Autriche et de la Prusse; cette ville est *libre* sous la baguette impériale et prussienne. Mais pourquoi regretter sa liberté, quand elle-même n'y songe guère? Avec son sénat qui gouverne, son corps législatif qui discute et vote les lois, et ses députés permanens de la bourgeoisie, Francfort a toute la police nécessaire à un caravansérail.

Goëthe y naquit : admirable occurrence! Goëthe ne saurait être ni Prussien, ni Saxon, je vous laisse à penser s'il pouvait être Autrichien; il devait être le moins Allemand possible, en poussant à son apogée le génie de l'Allemagne. Dans Francfort Goëthe passa son enfance; il écoutait les rumeurs venant de la Saxe et de la Silésie qui répandaient en Europe le nom de Frédéric; il nous a raconté lui-même dans *sa vie* (1) comment les entreprises du roi de Prusse avaient mis la division dans toutes les familles et dans la sienne; on se partageait entre l'empire et la nouvelle monarchie; le père de Goëthe tenait pour l'empereur; l'enfant bondissait à la lecture des victoires de Frédéric. L'oreille de Goëthe devait encore être remplie par le bruit d'autres triomphes. Les habitans de Francfort ont à peine aujourd'hui pardonné à l'auteur de *Werther* et de *Goëtz de Berlichingen* de les avoir quittés de bonne heure pour ne plus les revoir. Eh! messieurs, il allait vaquer loin de vous et de votre négoce aux affaires de son esprit; contentez-vous d'être ses concitoyens; briguez encore l'honneur de lui élever un tombeau qui témoigne de votre gloire, ou plutôt gardez vos statues, bourgeois et bourguemestres, elles semblent trop vous coûter, et vous les faites trop attendre.

Sur les rives du Rhin règnent des contrées fertiles où l'homme, pour répondre à la force de la nature, s'est toujours montré énergique et actif. Là se sont passées les grandes scènes des migrations germaniques du cinquième siècle; les hordes qui s'apprêtaient à devenir des nations se serrèrent les unes contre les autres sur ces

(1) Mein Leben.

terres dont la beauté les invitait; la puissance humaine s'y établit bientôt en maîtresse, n'ayant pas assez de les traverser comme un torrent furieux; elle y sema des villes pour l'homme, des cathédrales pour Dieu; elle y développa des états florissans, des mœurs robustes et pures, une religion tendre et fortifiante, une poésie naïve, superstitieuse et idéale. L'Allemagne méridionale n'a jamais été oisive et languissante dans la continuité de la civilisation européenne; elle a brillé au moyen-âge, et ne s'est pas éteinte dans les temps plus modernes; le voyageur français éprouve, en la parcourant, un contentement indicible, car il y rencontre l'originalité attrayante d'une sociabilité qui n'est pas la sienne, et il y trouve en même temps une inclinaison sensible vers les idées et le génie de la France.

Il est remarquable de voir le droit constitutionnel moderne prendre racine dans la terre des Franks, des Ripuaires et des *Allemanni*. Nous tenons cette importation pour salutaire à la France et à l'Allemagne, non par un fol engouement des transactions constitutionnelles; mais ces formes sont ici une enveloppe et une procédure nécessaire pour faire admettre dans le cours légal des choses quelques-uns des principes généraux du siècle et de l'humanité.

Les petites principautés constitutionnelles de l'Allemagne jouent un rôle plus considérable que leur puissance effective. Quelquefois dans l'ensemble des affaires générales on méprise les petits états; mais ici le dédain doit céder la place à l'estime. Si l'on rit en voyant une frêle existence vouloir se donner la même importance et la même attitude qu'un grand corps, le ridicule doit être réservé tout entier aux ducs et aux princes, qui, dans les compartimens étroits de leurs cours et de leurs châteaux, imitent et enfermement la royauté. Mais il faut honorer les hommes courageux qui se donnent la peine d'une grande énergie sur un petit théâtre et qui combattent à l'étroit. Ainsi dans le duché de Hesse-Darmstadt, le pouvoir, se pavanant dans une capitale en miniature, est risible; mais la liberté, parlant à une tribune peu retentissante, est sacrée. Quant à Mayence, qui depuis 1815 appartient au grand-duché, c'est une tête de pont, un poste militaire gardé par la Prusse sur les bords du Rhin. Il est douteux que cette ville ait donné le jour à

l'inventeur de l'imprimerie; mais il est certain qu'elle n'a guère produit elle-même de chefs-d'œuvre et d'auteurs dignes de cette invention; à Mayence on lit peu, on se remue pour le commerce et la navigation; il y règne une sorte d'agitation sourde; on semble toujours y attendre les Français.

Où la nature a-t-elle pris plus de souci du bonheur et de l'habitation de l'homme que dans cette vallée du Rhin qui s'étend depuis Bâle jusqu'à Manheim? Descendez un jour des hauteurs de Schwarzwald, quittez la triste et chétive Freudenstadt, qui, pour se railler elle-même, s'appelle ville de la joie; avancez toujours sur la pente des monts, et vous découvrirez à vos pieds le plus riant vallon qui puisse porter l'allégresse au cœur. Descendez encore de ruine en ruine, de village en village, vous vous trouverez enfermés dans un dédale de moissons, de rochers, de vignes et de torrens.

Une fois à Baden, quittez l'accoutrement du voyageur pédestre, la guêtre, la casquette et le bâton; bien qu'aux pieds de la forêt Noire, vous êtes comme dans *Portland-Place*, ou *Kohlmarck*, ou dans la rue de la Paix. Les bains ne ressemblent-ils pas à ces salons d'où l'on est heureux de s'enfuir après y avoir paru? espèce d'infirmerie et de bazar où la santé se répare et se perd tristement, où le plaisir semble prendre à tâche de se discréditer par sa facilité, par les fastidieuses avances dont il vous assiége à toute heure.

Carlsruhe et ses vingt-quatre rues qui dérivent toutes du château ducal, présentent une physionomie si monotone, qu'il ne serait guère possible d'y rester plus de deux heures sans les graves intérêts qui s'y agitent d'intervalle en intervalle. Depuis 1818, l'Europe a accordé son estime à la tribune parlementaire de Carlsruhe. Le caractère germanique s'y est essayé noblement à l'opposition constitutionnelle et à la pratique de la liberté : il a montré de la persévérance, du tact, de l'adresse et de la dignité : les difficultés sont grandes; les hommes politiques de Baden vivent sous l'œil soupçonneux et menaçant de l'Autriche et de la Prusse; jusqu'ici presque tous les écueils ont été tournés; M. de Rotteck, par l'éclat de son éloquence et de son style, M. Mittermaier, par les tempéramens de sa modération, ont également servi la liberté.

Comment la science ne sortirait-elle pas de cette terre comme une plante précieuse et nécessaire? Heidelberg la cultive. Oh! si vous êtes jeune, si les idées et le sang circulent dans vos veines et dans votre tête par des ardeurs accélérées; si vous aimez la science avec la fureur qui précipite dans les bras d'une maîtresse, et la nature avec l'impétuosité qui vous fait chercher le sein d'un ami; si encore vous désirez lier commerce avec le génie germanique, sans trop vous éloigner de la douce patrie, afin que, de temps à autre, il vous en revienne à l'oreille et à l'ame des sons affaiblis et purs; oh! courez dans la vallée du Necker vous y enfermer et y vivre; la pensée y sera toujours fraîche comme le torrent qui jette à vos pieds son écume; la science y prendra la saveur et la fermeté d'une nourriture vivante bénie par le soleil; studieux et inspiré, vous contracterez de l'érudition et vous doublerez la vie. L'histoire semble planer sur vos têtes, sous l'image d'une magnifique ruine; de nobles vieillards passent auprès de vous, que vous pouvez interroger sur les temps et l'antiquité des choses, le philologue Creuzer, le jurisconsulte Zachariæ, le théologien Paulus; de plus jeunes serviteurs de la science ravivent de temps à autre les traditions de ces vénérables maîtres; là rien des connaissances humaines ne saurait vous échapper, et vous y puisez, pour les épreuves futures de la vie, pour les jours moins rayonnans et plus sévères, des souvenirs, des émotions et des espérances qui ne sauraient mourir.

Une civilisation intelligente anime le pays de Bade. Freybourg, qui met sa petite cathédrale à côté de celle de Cologne et de Strasbourg comme un gracieux échantillon, met aussi son université à côté de celle de Heidelberg. Manheim et Constance ont des lycées, des gymnases, et les écoles abondent dans l'étendue du duché. Cette terre est heureuse; elle a les prospérités du présent et dans le passé des réminiscences glorieuses, car enfin elle a été le champ de bataille des Romains et des Allemands, de Turenne et de Montecuculli, de Moreau et de l'archiduc Charles; elle a donc le droit d'être féconde, puisque toujours l'épée, la charrue et la pensée, la remuèrent.

Quand du pays de Bade le voyageur passe dans celui de Wurtemberg, la nature reste belle en devenant plus sévère. Les pentes ombreuses de la forêt Noire impriment à la contrée une mâle gra-

vité, et puis le travail de l'homme, dont on rencontre le témoignage, redouble la vigueur du tableau. Dans les montagnes sont des fabriques d'horlogerie; dans les sinuosités des vallées, des forges et des usines; partout la force, partout la fécondité, tant celle de Dieu que celle de l'homme. Le Wurtembergeois est revêtu d'une puissante nature : il a le front haut, les épaules larges, l'œil vif. La terre du Wurtemberg produit avec abondance le froment, le vin et le génie. Schiller, Hegel et Schelling sont Souabes, et aussi Wieland, Spittler, Moser, Paulus; et encore le poète Uhland, le Béranger de l'Allemagne.

Les libertés constitutionnelles n'ont point été en 1819 une nouveauté pour le Wurtemberg; dès le commencement du XVIe siècle, les princes qui gouvernaient le duché étaient soumis à de nombreuses restrictions de leur pouvoir, et les Souabes avaient leurs franchises. Aujourd'hui ils se montrent plus fermes que d'autres Allemands dans la défense de leurs droits; ils y portent la constance et la facilité de l'habitude. Les députés Uhland, Menzel, Pfizer, sont l'honneur de la seconde chambre de Stuttgard; les discussions y sont ingénieuses; le ton en est plus vif qu'à Carlsruhe.

On ne saurait porter trop d'estime aux hommes politiques de l'Allemagne qui défendent la liberté. Ils prévoient pour leur pays une longue oppression, plusieurs me l'ont dit, mais ils persistent dans leur devoir avec une gravité qui n'est pas sans tristesse.

Le caractère national sème aussi autour d'eux des difficultés douloureuses. Le loyal Allemand n'a pas l'habitude, mais la peur de la résistance constitutionnelle contre le pouvoir; il la tient presque pour un scandale; c'est toujours le fidèle Germain, le féal des anciens jours. Prendre en Allemagne le rôle de l'opposition, c'est accepter le martyre pour les grandes occasions comme pour les petites circonstances de la vie : en dehors des situations officielles du gouvernement, l'Allemand vit, pour ainsi dire, en paria. A Londres, à Paris, l'opposition est une puissance, et les hommes qui la représentent se meuvent dans une sphère indépendante; ils traitent d'égal à égal avec les détenteurs du pouvoir. Et puis les distractions d'une large vie, les longues distances qui, séparant les hommes, leur épargnent les désagrémens et les aigreurs de trop fréquentes rencontres, tout concourt à corriger l'amertume et les irritations

de la carrière politique; mais à Stuttgard, à Carlsruhe, l'opposant et le ministériel se croisent à toute heure. *Voilà un de nos jacobins,* me disait, en me conduisant dans les rues de Stuttgard, un honnête banquier; j'appris le soir que ce jacobin était, de tous les députés de l'opposition, l'homme le plus accommodant et le plus doux.

Le pays de Wurtemberg est parsemé de petites villes qui prospèrent par le travail, et de beaux villages d'une propreté resplendissante. A Esslingen, qu'environne une ceinture de vignobles et de forêts, la mention qu'en fait de Thou dans ses Mémoires me revint en la pensée... « Pour venir à Esslingen, de Thou passa sur le Necker un pont de communication avec Stuttgard. Esslingen est un lieu renommé par la fabrique de l'artillerie, et par l'abondance de ses vins. Dans les celliers de l'hôpital on en conserve une grande quantité dans des tonneaux d'une grandeur extraordinaire; le plus grand est placé le premier, et les autres dans une longue suite, diminuant à proportion : le vin s'y garde très long-temps. On en but à la santé de M. de Thou, du numéro 40, d'un vin qu'on disait être de quarante années. Les princes d'Allemagne le prennent par remède, et, à mesure qu'on en tire du plus grand tonneau, on en remet du tonneau voisin, mais qui est plus nouveau. » C'était en 1579 que Jacques Auguste de Thou parcourait une partie de l'Allemagne méridionale; il avait salué le duc Louis à Stuttgard avant d'arriver à Esslingen, puis il vit Ulm, Augsbourg, Lindaw, Constance, suivit le Rhin jusqu'à Baden, et par Colmar revint à Plombières, où l'attendait sa famille. Au XVIe siècle, comme dans le nôtre, on jetait de rapides voyages au milieu des agitations de la jeunesse et de la vie.

Stuttgard, comme assemblage de monumens et de maisons, est une pauvre capitale; c'est un grand village dégingandé où l'on est surpris de trouver une rue à proportions royales, un beau château et l'atelier du grand et vieux sculpteur Dancker, qui a fait vivre par le marbre Schiller, Ariane et Jésus-Christ. Mais l'animation et la vie, un peu absentes de la capitale, se retrouvent entières dans l'esprit et dans l'ame des Wurtembergeois. Ces Souabes, dont on raille aujourd'hui le ton brusque et le dialecte un peu grossier, se rappellent avec orgueil le rôle de leurs ancêtres dans l'histoire de la

poésie de l'Allemagne. Ils supportent en frémissant l'insolente suprématie du Nord ; l'orgueil de Berlin les offusque de loin, et quelquefois, dans leur colère, ils appellent les Prussiens des Russes allemands.

L'alliance de la France et de l'Allemagne méridionale est cimentée par la nature des choses. La France, méditant la conquête au-delà du Rhin, serait folle ; refusant son appui, elle manquerait à un devoir européen. L'intérêt de l'humanité peut réunir un jour sous le même drapeau la patrie des Hohenstaufen, de Schiller, et la nation de Napoléon et de Mirabeau.

La Franconie, l'un des neuf cercles de l'ancienne Allemagne, s'est illustrée depuis l'occupation des Francs jusqu'à la fin du XVIe siècle. Là, les grands corps de l'empire germanique, la féodalité, tant ecclésiastique que séculière, assirent leur puissance, le grand maître de l'ordre teutonique de Mergentheim, l'évêque de Wurtzbourg, l'évêque de Bamberg, puis les états séculiers et les villes impériales. C'est la Franconie que Goëthe nous montre remuée par la main de fer de Goëtz de Berlichingen : cette terre eut plus qu'une autre toutes les agitations de la fin du XVe siècle et celles du XVIe : elle reçut l'empreinte fraîche et profonde de la foi de Luther; les passions envahissantes de la réforme et les résistances de la religion catholique s'y choquèrent avec violence. Ces émotions passées ont un témoignage dans les églises qui au XVIe siècle cessèrent d'être le sanctuaire du vieux culte pour devenir l'écho des croyances de Melanchton. On demeure long-temps rêveur et pensif dans l'enceinte de ces temples dont les murs semblent s'être émus comme les ames, des hommes pour enfermer comme elles une expression plus nouvelle et plus vivante de la vérité. La Franconie offre partout les souvenirs et les inspirations de l'esprit allemand. Schiller a mis en Franconie le château du vieux Moor, il y a mis aussi le berceau et la patrie de cet indomptable Charles qu'il érigeait, huit ans avant la révolution française, en vengeur de l'humanité. Quand Schiller écrivait ses *Rauber,* il avait en dégoût son siècle qu'il appelait un siècle de castrats, siècle ne sachant autre chose que commenter les actions de l'antiquité, incapable lui-même d'en produire qui lui appartinssent. Schiller appelait un changement, une vengeance. D'honnêtes personnes ont élaboré contre le poète des dé-

clamations édifiantes; mais certains critiques, blâmant les œuvres du génie, ressemblent à ce professeur vaporeux qui tient sous son nez à chaque mot un flacon de vinaigre en faisant un cours sur la *force* (1).

Nuremberg est l'ornement de la Franconie. Dans ses murs l'histoire du passé vous enveloppe; cette ville a résisté au temps qui n'a pu parvenir à lui déchirer encore sa robe des jours antiques. Vous reconnaissez Nuremberg, qui, au XIIIe siècle, de compagnie avec Augsbourg et Ulm, commerçait avec Venise, que Rodolphe de Hapsbourg déclarait ville impériale, où Charles IV décrétait la bulle d'or; cité du moyen-âge qui s'épanouit radieusement sous la bénédiction de la réforme, qui rajeunit le christianisme avec les enseignemens nouveaux, qui l'exprime par le pinceau d'Albrecht Dürer, le ciseau de Kraft, et le génie de Fischer élevant en bronze le tombeau de saint Sebald. A Nuremberg seulement, l'esprit germanique apparaît tout entier; il semble s'élancer devant l'œil comme la fusée de sculpture de l'église de Saint-Laurent. Ici rien de grec ou d'italien, tout est allemand : vous êtes face à face avec les rivaux et les contemporains de Raphaël et de Michel-Ange, et il devient sensible qu'au XVIe siècle, l'art, l'art moderne, frappait à sa gloire, dans la même époque, deux types différens, en Italie et en Allemagne, à Rome et à Nuremberg. Mais devant ces signes du passé on éprouve, du moins nous l'avons enduré, une douleur sourde, car on n'a plus la foi de ces hommes qui élevèrent ces monumens et qui s'en délectèrent; les sentimens et les idées qui les animaient ne sont plus les nôtres; aussi l'admiration première se convertit en satiété du spectacle; elle se convertit encore en avidité d'œuvres et de simulacres qui représentent des idées à nous, nos aspirations, nos élans. Non, nous ne sommes pas religieux aujourd'hui à la manière de Melanchton; nous ne concevons plus ni la religion, ni l'art, comme Dürer; envoyez-nous d'autres émotions, artistes et penseurs. Jamais on ne sent mieux la vie et l'avenir qu'en présence des témoignages des âges écoulés; car ces testamens vous

(1) Ein schwindsüchtiger professor halt sich bei jedem Wort ein Flaschen Salmiakgeist vor die Nase, und liest ein collegium über die Kraft.

SCHILLER.

irritent après vous avoir charmé, et vous demandez au génie de votre siècle pourquoi il ne s'est pas encore fait l'architecte de ses propres inspirations. Adieu, Nuremberg, adieu, nous reviendrons peut-être te voir un jour, mais quand nous aurons vécu, et s'il nous est donné jamais de choisir après les ardeurs du jour un lieu de recueillement et de repos, nous pourrons hésiter entre toi, Rome, et Athènes. Adieu, aujourd'hui ton séjour ne nous convient pas; partons, tu n'as pas la vie de notre siècle à nous donner, vénérable aïeule du moyen-âge.

Quarante lieues plus loin, Munich oppose un contraste frappant à la merveille de la Franconie. Si à Nuremberg tout est vieux et porte l'empreinte du temps, à Munich, tout est nouveau, frais et blanc; on est au milieu de monumens élevés à demi; on se croirait transporté dans ces villes naissantes de l'antiquité que se bâtissaient les sociétés dans leur enfance vigoureuse.

Instant ardentes Tyrii : pars ducere muros
Molirique arcem et manibus subvolvere saxa.
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . Hic alta theatri
Fundamenta locant alii, immanesque columnas
Rupibus excidunt, scenis decora alta futuris.

La monarchie bavaroise a été créée en 1806 par l'empereur Napoléon, après la bataille d'Austerlitz; mais le duché de Bavière est, de tous, le plus ancien de l'Allemagne. Du mélange des *Boii*, race gauloise qui avait émigré vers le Danube, des Romains, et des hordes germaniques, sortit un peuple qui fut appelé *Bojaaren*. Voilà les Bavarois. Le duché dépendit d'abord des Francs, puis de l'empire germanique : au XIIIe siècle, il fut divisé en deux parties; à la fin du XVIIIe, il retrouva l'unité : la Prusse l'a protégé, l'Autriche l'a déchiré, la France en a fait une monarchie. Napoléon, par le traité de Presbourg, donnait à la Bavière, déclarée royaume, le Burgau, le territoire de Lindaw, le Tyrol : la nouvelle monarchie obtint encore plus tard Nuremberg, Augsbourg, Ratisbonne et Salzbourg. Par quelle étrange ingratitude les Bavarois voulurent-ils fermer le chemin de la France à Napoléon

malheureux? Mais à Hanau ils furent hachés : châtiment mérité par ceux qui oubliaient qu'en politique le succès final appartient toujours à la moralité du dévouement et de la fidélité.

La Bavière a quatre millions d'habitans et une armée de quarante-cinq mille hommes; elle a trois universités. En 1818, elle reçut une constitution où la liberté lui était parcimonieusement mesurée. Deux chambres, convoquées tous les trois ans, l'aristocratie siégeant dans la seconde (1) comme dans la première, indiquent avec quelles restrictions les franchises constitutionnelles ont été octroyées. Le Bavarois est franc et généreux; sa gaieté le fait parfois tomber dans des facéties un peu lourdes; il aime à danser, à boire cette bierre de Munich qui lui semble si bonne et qui le plonge dans une douce quiétude, ou dans des joies bruyamment paisibles, qu'il termine volontiers par d'autres plaisirs.

Je voudrais peindre avec vérité le roi. On ne saurait nier que Louis de Bavière n'ait toujours aimé sincèrement la gloire : il la désirait quand à la fête d'Interlaken il se plaignait à de jeunes femmes de combattre dans les rangs français contre la liberté allemande; il voulait la conquérir d'un coup, quand, au théâtre de Munich, les applaudissemens prodigués au marquis de Posa réclamant la liberté de la pensée, le poussèrent précipitamment hors de la salle pour signer sur-le-champ l'abolition de la censure. Le régime constitutionnel lui parut aussi une occasion de popularité. Mais c'est surtout aux arts, à des monumens nouveaux et immortels, dont il veut peupler Munich, que le roi Louis semble confier la perpétuité de son nom. Il demande la gloire aux travaux des sculpteurs et du peintre, aux efforts de l'architecture, à l'acquisition des merveilles mutilées de l'art antique. L'amour de la gloire est louable dans tout homme, surtout dans un roi, mais il ne saurait se passer du consentement et des dons de la nature pour arriver à se satisfaire un peu. Or, Louis de Bavière n'a reçu de la grace de Dieu que le trône; et sous sa couronne, il manque de la royauté du génie. Son esprit est médiocre, non pour avoir écrit de méchans vers, Frédéric en faisait de détestables, mais parce qu'il ne montre

(1) La chambre des députés se compose de 115 membres, dont un huitième est pris dans la noblesse.

dans son gouvernement ni persévérance, ni solidité, ni grandeur. Il a cessé d'aimer la liberté après en avoir embrassé le culte avec l'enthousiasme d'un noble enfant des universités. On l'a vu récemment afficher contre la France une haine ridicule et vraiment pitoyable dans un prince de Bavière qui devrait avoir bonne mémoire des bienfaits de Napoléon. Le roi Louis est irrésolu, inconstant, défiant. L'ingratitude de son organisation physique ne le laisse pas sans inquiétude et sans amertume; il bégaie, entend mal, et ne voit pas bien. Il est vrai qu'au milieu de ces infirmités il trouve l'appui de la reine, femme pleine de grace et de bienveillance, que bénit la Bavière, et qui vient au secours de son mari avec la plus aimable délicatesse. Néanmoins le roi n'est pas heureux, car la malignité du sort lui a donné plus d'ambition que de puissance.

L'art partage avec la philosophie l'honneur de décorer Munich, et quand nous visitions tour à tour la demeure de Schelling et la Glyptothèque, nous sentions comme des affinités secrètes entre les marbres d'Égine et le génie de ce moderne Platon. Le Vatican peut seul en Europe donner sur le monde antique des impressions plus profondes que la Glyptothèque de Munich. Le musée de peinture n'égalera pas en harmonie et en nouveauté celui que la sculpture habite. Les fresques de Schnorr et de Cornelius sont humides encore dans la nouvelle résidence, palais dont la magnificence semble deborder la royauté qui le construit. En général, Munich est dans un élan de croissance qui réclame de nouveaux efforts et les faveurs de la fortune; s'il lui arrivait de s'arrêter et de s'interrompre dans l'ambition de son développement, elle se trouverait un jour sans force, mais non pas sans quelque ridicule, entre la modestie et la grandeur. Cela nous conduit à qualifier la situation politique de la Bavière.

Parmi les fautes qui ont été commises dans la dernière répartition d'hommes et de provinces faite à Vienne après les désastres de la France, il faut compter l'adjonction à la Bavière du cercle du Rhin. Cette partie de la monarchie bavaroise qui lui est annexée surpasse en fécondité, en civilisation, le centre de la monarchie même. En certains points, les extrémités sont plus nobles que le cœur. L'habitant des provinces rhénanes est plus vif, plus intelligent que le Bavarois; il aime plus la liberté; à Landaw il regrette

la France. L'association de Munich et de Speyer blesse la nature des choses; elle a jeté le gouvernement bavarois dans d'indignes persécutions contre l'amour de la liberté; tout cela est faux, violent, inepte.

La diplomatie européenne est tombée dans une autre erreur, quand elle a commis à la Bavière le soin d'apporter à la Grèce la civilisation moderne. Cette tâche est au-dessus des forces du Bavarois, dont la nature loyale, mais molle, et pour ainsi parler un peu pâteuse, n'a pas l'énergie nécessaire à une puissance initiatrice. Puisque l'on voulait donner à la Grèce des leçons et un appui contre la Russie, il fallait choisir entre les trois seuls foyers de force et de lumière, assez riches et assez énergiques pour se répandre au loin, Londres, Paris et Berlin. Ces trois nations avaient seules la vigueur capable d'élever et de protéger la Grèce. Mais on a évité de donner à un état puissant l'occasion d'une gloire utile à tous, comme si la grandeur et la vérité des choses se payaient de ces petites raisons!

Dans une guerre générale où elle ne serait pas notre alliée, la Bavière se trouverait dans de sérieux embarras; elle ne pourrait défendre contre nous ses provinces du Rhin; nous pourrions aller porter en Grèce nos flottes et nos soldats. La monarchie bavaroise ne saurait se sauver de l'étreinte de l'Autriche qu'avec l'appui de Berlin ou de Paris. Si elle se laissait entraîner encore dans une coalition contre la France, elle serait à la merci d'une bataille. En tout cas, sa situation n'est pas dans la mesure de ses forces, c'est trop pour elle d'avoir à s'occuper du Rhin et d'Athènes.

Rester intérieurement l'ennemie de l'Autriche, attendre le moment où doivent se détraquer les parties de cet empire, être prêt à devenir le centre et la force de l'Allemagne méridionale et constitutionnelle, s'assurer à jamais l'amitié de la France en lui rendant Speyer et Landaw, voilà la véritable politique de la Bavière.

Si j'étais roi, je n'aurais jamais consenti à céder Salzbourg: c'est trop beau pour être abandonné. Cette contrée, qui a passé du sceptre de la Bavière à celui de l'Autriche, a des enchantemens qui demandent, pour les quitter, un héroïque courage. A quoi bon partir pour aller ailleurs? La nature vous retient avec instance; la pensée devient plus lente, et ne vous sollicite plus au changement; la religion catholique, présentant à chaque pas ses images, engage

le cœur à la foi naïve, à l'oubli du monde, aux illusions superstitieuses. En vérité, à Salzbourg, on perdrait la mémoire du siècle, sans deux avertissemens qui parlent haut, le berceau de Mozart et le tombeau de Paracelse. Penser à Mozart, c'est penser à tout; le musicien vous rejette dans l'univers, dans la vie, et *Don Juan* vous arrache aux mystiques langueurs. Dans l'année 1541, un homme vint frapper à la porte de l'hôpital Saint-Étienne; il était pauvre, souffrant, malheureux; on lui donna un lit et du pain, mais quelques jours après, il n'avait plus besoin ni de l'un ni de l'autre, il mourut. Il put se reposer enfin de son enthousiasme et de ses travaux, du ravage des passions et de la science, de ses conceptions sur la solidarité des astres qui roulent dans les cieux et des destinées qui s'accomplissent sur la terre, de ses pressentimens sur l'harmonie qui doit régner entre la nature, ouvrage de Dieu, et l'ame, sanctuaire de l'homme. Enfant du XIXe siècle, ne méprise pas Paracelse.

A vingt lieues de Salzbourg, Linz offre un autre caractère; c'est une ville de commerce et de guerre, c'est un entrepôt, c'est une forteresse. Linz a un chemin de fer qui va se perdre en Bohême, une riche manufacture de drap et de tapis, une forte garnison, le Danube pour fleuve, une ceinture de montagnes, une belle jeunesse, des femmes magnifiques, la richesse, comme récompense de son industrie, le plaisir, comme but de son activité. On ne rêve pas dans cette ville aux choses idéales et platoniques : on y prend un avant-goût de la vie de Vienne. J'appellerais volontiers Linz le faubourg de la capitale de l'Autriche, qui a déjà tant de faubourgs. Enfin nous voici au cœur de la monarchie des Césars, nous voici à Vienne.

On éprouve dans Vienne je ne sais quelle langueur. Il circule dans cette ville un souffle de mollesse et de plaisir qui vous gagne, et vous pénètre. Le peuple mange, boit, se promène et dort; il s'estime heureux. La noblesse demeure dans ses châteaux et dans son orgueil. Une nature resplendissante enveloppe une population dont les mœurs sont bienveillantes et faciles, dont les plaisirs sont la musique, la danse, la promenade et la bonne chère. Aujourd'hui, Vienne est encore la même ville dont Eneas Sylvius traçait au XVIe siècle la peinture, dont il disait : « C'est par charretées

que l'on apporte à Vienne les œufs et les écrevisses, le pain, la viande, le poisson et les volailles de toute espèce, et, toutefois, à la chute du jour, il ne reste plus vestige de ces provisions... On n'exige aucun droit de ceux qui vendent du vin dans leurs maisons; aussi presque tous les citoyens tiennent-ils cabaret. Ils chauffent leurs étuves, y font la cuisine, et y reçoivent les ivrognes et les filles de joie.... Le nombre de courtisanes est très considérable. Outre cela, il y a peu de femmes qui se contentent de leurs maris. » Un siècle après, Guy-Patin disait de Vienne : « Vienne est une ville de plaisir, s'il y en a au monde; et comme je prétends qu'à moins d'être Français, il faudrait souhaiter d'être né Allemand, de même je dis qu'à moins de passer la vie à Paris, il la faudrait passer à Vienne. »

Il est singulier de voir la capitale d'un aussi grand empire destituée d'un caractère moral dont la précision puisse la désigner entre toutes les villes. Londres, Berlin, Paris, ont leur génie et le montrent aux yeux. Vienne est un corps immense dont on cherche l'ame; je l'appellerais, pour ainsi parler, une ville athée. Elle est sans unité; elle réunit dans son sein le Hongrois, le Bohême, le Grec, l'Italien, l'Allemand; elle enveloppe tout dans sa variété anarchique et ses trente-deux faubourgs, sauf un esprit qui lui appartienne. A peine si à l'entour et dans l'enceinte de la magnifique cathédrale de Saint-Stéphane, le génie primitif de la cité paraît quelquefois. Tout s'est évaporé au vent du Danube, de cet Ister, fleuve bien moins allemand que le Rhin; tout a revêtu aux rayons du soleil, je ne sais quel prisme italien, grec, ou slave; ce qui s'y produit le moins, c'est le génie germanique.

Étrange cité! le bonheur matériel y siége. La justice positive des rapports civils n'est pas absente; le peuple est bon, la bourgeoisie bienveillante; elle aime les concerts, la campagne, les bords du Danube et le poulet frit; les arts ont dans le château impérial (Burg) et les palais de la noblesse leurs merveilles et leurs trésors; les médailles, les statues et les tableaux ne manquent pas; des savans et des poètes dont toute littérature pourrait s'honorer, accueillent l'étranger avec une grace affectueuse; la haute aristocratie a des causeries dont l'élégance ne saurait guère être effacée par aucune autre société de l'Europe. Eh bien! au milieu

de ces choses agréables, l'ame ne saurait être contente à moins de se laisser tout-à-fait engourdir.

Que manque-t-il donc à Vienne? Il lui manque la liberté de la pensée; ou plutôt l'absence de la pensée s'y fait voir. Tout y est permis, tout y est possible, sauf de diriger son esprit sur les graves et mâles objets d'où dépendent les destinées de l'homme et du genre humain. Des spéculations profondes à Vienne? erreur! De l'enthousiasme? folie! Il faudrait écrire sur les poteaux de la route de Vienne : *On ne pense point ici.*

La monarchie autrichienne exerce une vaste et sourde proscription contre le génie : elle ne le tue pas, elle le déprime. Un poète avait commencé de s'élancer dans les divins pays de l'imagination et de l'idéal : un instant, on le laissa faire, puis on l'avertit, on l'inquiéta, on l'invita amicalement de ne pas se rendre suspect par trop de verve et d'impétuosité; quand le poète voulait lever les yeux au ciel, il rencontrait autour de lui les regards immobiles d'une inquisition secrète; il a fini par comprendre que la monarchie lui dictait le silence : il se tait, il vit ainsi ou plutôt il meurt tous les jours, sans se plaindre et sans chanter.

Comme au temps de Wan-Swieten et de Métastase, la médecine et l'opéra sont l'objet des soins et des faveurs de la cour et du pouvoir. La musique, la danse et les sciences naturelles ont seules conservé le privilége de l'innocence.

La politique du cabinet de Vienne est habile et laborieuse; M. le prince de Metternich montre, dans la gestion de la monarchie, un talent peu commun. Il a pour but l'immobilité de l'empire et de l'Europe; il s'attache à ce que rien ne remue, et quand il ne peut prévenir un changement, il travaille à ce que du moins ce soit le dernier. « Le maintien de ce qui subsiste doit être le premier comme le plus important de nos soins, écrivait M. de Metternich à un ministre d'une des cours de l'Europe; par là nous entendons non-seulement l'ancien ordre de choses qui a été respecté dans quelques pays, mais encore toutes les institutions nouvellement créées. Dans les temps actuels, le passage de l'ancien ordre au nouveau est accompagné d'autant de dangers que le retour du nouveau à ce qui n'existe plus. » M. de Metternich n'a pas le thème politique d'un Alberoni ou d'un Richelieu; il ne veut rien

envahir, mais tout conserver, et dans cette immobilité, si artificiellement entretenue, il dépense beaucoup de génie. Il a pour les faits un respect idolâtre; il déteste les mouvemens des peuples; mais si une révolution est triomphante, il aimera mieux la reconnaître que de la corriger par une autre révolution. Il n'adore en politique que le repos, il n'a pas de Dieu; il rit intérieurement des sollicitations et des espérances fanatiques des serviteurs des royautés proscrites; sans les décourager, il les ajourne toujours; l'usurpation qui dure est à ses yeux une légitimité qui commence. Au milieu de l'Europe, il demeure impassible, froid, poli, ironique, incrédule; il n'a pas la grandeur que donne la foi, mais il a toutes les habiletés et les ressources d'un inaltérable athéisme.

Cette politique n'est pas arbitraire, elle est prescrite par l'état de la monarchie. Jamais empire n'a été composé de parties plus dissemblables; il réunit la Lombardie et la Hongrie, Venise et Prague; autour des états héréditaires de l'archiduché d'Autriche, se groupent forcément la Styrie haute et basse, le Tyrol, la Bohême, la Moravie, une partie de la Silésie, la Hongrie, la Transylvanie, l'Esclavonie, la Croatie septentrionale, la Gallicie orientale, le royaume d'Illyrie, la Dalmatie, et des îles de la mer Adriatique. Quel est le ciment qui pourrait toujours tenir ensemble ces pièces de rapport? A peine si la pensée la plus vaste et la plus ardente en aurait la puissance.

Elle appartient à l'Autriche cette Milan fondée par nos pères, par les Gaulois d'Autun, qui passa de la domination romaine à celle des Ostrogoths; reine, au xe siècle, des républiques lombardes, arrachée par Charles-Quint à la France, et dont Napoléon termina, en 1810, la blanche cathédrale, commencée par Galéasse dans la première année du xive siècle. L'empereur, non plus d'Allemagne, mais d'Autriche, gouverne aussi Venise et venge Maximilien. Cependant Rome contemple ce spectacle dans une obéissance imbécille, tant elle a dans la mémoire et dans le cœur qu'elle fut la ville de Marius et d'Hildebrand!

La patrie de Jean Hus et de Jérôme appartient aussi à l'Autriche. La Bohême, que l'acte fédératif de 1815 a incorporé dans la confédération germanique, se repose de ses antiques agitations, de ses révoltes de Ziska, de sa guerre de trente ans, des batailles

de Napoléon, dans les travaux d'une industrie dont les progrès sont récens. Prague, qu'on nous a dit ressembler à la vieille Moscou, voit se presser entre ses églises et ses palais une population qui n'a guère d'autre souci que le retour quotidien de ses jouissances et de ses plaisirs. Elle fut troublée en 1833 par une agitation extraordinaire; elle vit accourir chez elle de jeunes Français venant saluer un enfant qu'ils appelaient leur roi. Jamais on ne commit un acte d'insubordination et de guerre civile avec une gaieté plus bruyante et plus communicative. Nos jeunes compatriotes faisaient plus de bruit dans Prague que tous les Bohémiens, qui n'avaient jamais vu de sédition si aimable et si élégante. J'y rencontrai un camarade qui déjà au collége disputait avec moi sur la légitimité et la liberté, il me conta spirituellement tous les détails de l'expédition sentimentale : il était sans fanatisme, j'avais de la tolérance; nous nous quittâmes en riant. Cependant la légèreté de ces jeunes gens était digne de blâme, car elle aggravait en Europe la preuve de nos dissensions intestines. Français, quand serons-nous unis?

La race slave forme la majorité des habitans de la Bohême. Le Hongrois frémit sous la domination autrichienne. Il adore à la diète de Presbourg les maximes de sa vieille constitution, et sa défiance ne veut rien y changer. Vienne lui refuse dans les tribunaux et au théâtre l'usage de l'idiome national (le *maggyare*). Le paysan du Tyrol est plus attaché à ses montagnes qu'à l'empire. L'Autrichien seul est dévoué à l'Autriche.

Vienne a pour adversaires naturels la Russie, la Prusse et la France; ces trois puissances marchent nécessairement sur elle.

La Russie pense que le protectorat de la race slave lui convient mieux qu'au duché d'Autriche. Elle nourrit l'espoir d'attirer un jour à elle tout ce qu'il y a de Slaves sous la domination de Vienne, elle les flatte sourdement. Elle inquiète aussi la ville du Danube par la possession de la Pologne et bientôt de Constantinople : quand le czar aura succédé au sultan, il n'y aura plus pour Vienne de Sobiesky (1).

(1) Depuis long-temps l'Autriche sent les dangers dont la menace la Russie. « Le prince de Kaunitz, qui se trouvait aussi à Neustadt, eut de longues conférences avec sa majesté prussienne, dans lesquelles, étalant avec emphase le

La Prusse n'a pas encore pris toute la Silésie : elle médite d'envahir la Saxe et de pousser l'aigle noire jusqu'aux confins de la Bohême : elle enveloppe l'Allemagne dans son système de douanes et exclut l'Autriche de la solidarité des intérêts germaniques. Vienne, par représailles, cherche assiduement à compromettre Berlin dans de communes entreprises contre la liberté de l'Allemagne. Ces inimitiés secrètes éclateront un jour par de vives ruptures.

L'Autriche blesse la France par l'inique détention de l'Italie qui doit un jour dans Rome relever son indépendance et sa liberté. Que les Français et les trois couleurs paraissent sur la cime des Alpes, les vallées italiques retentiront d'un cri d'allégresse et de bataille qui pourra faire sourire Napoléon dans sa tombe. Italie, n'accuse pas la France; si tu ne l'as pas encore vue descendre, c'est qu'à la façon des héros, elle dort avant de combattre.

Enfin, l'Autriche a devant elle le génie même du siècle : elle en est troublée, elle se compare, elle a peur. Cet esprit d'innovation et de liberté l'alarme et la confond, elle se voit sans idées, sans alliances naturelles, sans unité, sans avenir, sans ces fidélités de peuples qui peuvent désespérer la trahison et la fortune; voilà pourquoi elle embrasse le repos et l'immobilité avec fureur et désespoir; voilà la raison de sa politique; voilà aussi la cause du pieux et tendre respect dont elle entoure son vieil empereur, le bon François (*guter Franz*), qu'elle aime pour sa simplicité, pour sa longue vie traversée par tant d'épreuves, et couronnée par des prospérités qui ne lui survivront pas. Le XIXe siècle sera fatal à la monarchie autrichienne (1).

système de sa cour, il le présenta comme un chef-d'œuvre de politique dont il était l'auteur; il insista ensuite sur la nécessité de s'opposer aux vues ambitieuses de la Russie, et déclara que jamais l'impératrice-reine ne souffrirait que les armées russes passassent le Danube, ni que la cour de Pétersbourg fît des acquisitions que la rendissent voisine de la Hongrie. Il ajouta que l'union de la Prusse et de l'Autriche était l'unique barrière que l'on pût opposer à ce torrent débordé qui menaçait d'inonder toute l'Europe. » Frédéric. — Mémoires de 1763 jusqu'à 1775. — Chap. 1er, pag. 47-48. — Edition de Berlin. — 1788.

(1) La mort de l'empereur François ouvre la série de vicissitudes que doit éprouver dans notre siècle la monarchie autrichienne.

En entrant de la Bohême dans la Saxe, je méditais comment cette Saxe, toujours illustre par l'effort du courage, de la nature, de la religion et de la science, n'avait jamais pu saisir une domination durable dans les affaires européennes. Elle a donné Luther au monde; c'est beaucoup : elle a, par Witikind, opposé le génie d'une résistance héroïque aux cruautés triomphantes du grand Karl; mais elle n'a jamais pu rencontrer la grandeur politique. C'est qu'elle perdit l'unité, dès le xve siècle, par le partage de l'électorat dans les deux branches *Ernestine* et *Albertine*, et cependant jamais pays ne dut davantage concentrer ses forces; enclavé entre le Brandebourg, la Bavière et la Bohême, il ne pouvait sauver son intégrité que par une cohésion énergique. Si Maurice eût vécu, la Saxe eût étonné l'Allemagne. Il est surprenant qu'au-delà du Rhin un poète de génie n'ait pas encore composé un drame avec la vie de cet homme.

Un jeune prince se laisse aller aux séductions de la gloire et du génie; il sert Charles-Quint, il foule aux pieds pour lui la liberté de l'Allemagne et la foi nouvelle pourtant chère à son cœur; il se fait l'instrument le plus actif de la défaite des princes réformés et de la ligue de Smalkade; il est récompensé par l'électorat de Saxe : mais une fois couronné, il se sent un autre devoir que la reconnaissance; il songe à l'Allemagne, à la liberté, à la religion; il conçoit la pensée de s'en faire le représentant et le vengeur; il prépare en silence un éclat terrible; il trompe Charles-Quint, le grand trompeur de l'Europe; il trompe Granvelle, un des plus raffinés politiques du siècle; enfin il se décide, il court surprendre l'empereur dans Inspruck; il le manque de quelques heures, mais toujours il le contraint de fuir la nuit, à travers les ténèbres et des torrens de pluie, de traverser les Alpes à la lueur des flambeaux par des sentiers détournés, et d'aller cacher dans la Carinthie ses angoisses, sa goutte et son désespoir. L'Allemagne a tressailli. La réforme a trouvé son Achille; elle arrache à Charles-Quint la convention de Passau, et les yeux fixés sur Maurice, elle attend de nouveaux triomphes. Un an après, Maurice recevait la mort en achevant sa victoire contre Albert de Brandebourg, prince furieux, toujours funeste à l'Allemagne; Maurice mourait à trente-deux ans, à cet âge de maturité pour les grandes choses. Durant sa

courte vie, il avait mêlé dans son caractère l'héroïsme germanique et la ruse italienne; il s'élevait sur le déclin de Charles-Quint; il lui eût succédé dans la gloire, peut-être sur le trône impérial, et la Saxe eût ainsi donné à la réforme chrétienne, non-seulement un Moïse, mais un César. Voilà pour le drame un autre Wallenstein : pourquoi n'y aurait-il pas un autre Schiller?

Le nerf de l'unité a toujours manqué à la Saxe autant dans sa politique que dans son territoire. A la fin du XVIIe siècle, ses princes abjurent le protestantisme pour l'appât du trône de Pologne : princes impolitiques qui s'affublaient du catholicisme dans la patrie de Luther! Elle eut tour à tour pour ennemis et pour vainqueurs Charles XII et le grand Frédéric; elle eut pour ami Napoléon, qui l'entraîna dans sa chûte.

Au congrès de Vienne, il se donna un curieux spectacle de convoitises et d'avidités politiques. Le roi de Saxe n'avait abandonné Napoléon que le dernier; il avait été contraint, après la bataille de Leipsig, de quitter ses états, et il attendait au château de Frederichfeld, à quelques lieues de Berlin, ce que les souverains rassemblés décideraient de sa couronne. Le prince de Hardenberg demandait l'incorporation de la Saxe à la Prusse, en s'appuyant sur les principes du droit des gens, sur l'intérêt politique de l'Allemagne, sur l'intérêt de la Saxe elle-même. Le principe du droit des gens invoqué par la Prusse était le droit de conquête; elle citait Grotius et Wattel, afin de prouver que la conquête est un titre légal pour acquérir la souveraineté d'un pays. On frémissait à Berlin à l'idée de rendre le prix de la victoire dont on s'était nanti rapidement. La Saxe a été conquise, écrivait en 1826 M. de Stein (1), par six mois de combats et de luttes sanglantes. Le roi a été fait prisonnier le 18 octobre dans Leipsig emporté d'assaut; il avait perdu la couronne, il avait cessé de régner; son consentement n'était pas nécessaire pour ratifier la perte de ses états. L'Angleterre favorisait les prétentions de la Prusse, la Russie ne les contrariait pas; mais l'Autriche ne pouvait consentir à laisser la monarchie prussienne étendre ses limites jusqu'aux frontières de la Bohême;

(1) *Die Briefe des Freiherrn, von Stein an den Freiherrn von Gagern*, von 1813-1831, Stuttgardt, 1835.

et Louis XVIII avait recommandé au prince de Talleyrand de défendre le principe de la légitimité dans la personne du roi de Saxe. Aussi, une fois passées les plus vives effervescences de la victoire et de la colère, il devint impossible à la Prusse de s'approprier la Saxe entière ; elle n'en put emporter que des lambeaux : elle n'eut pas Dresde, elle n'eut pas Leipsig, mais elle eut la troisième partie du territoire qu'elle érigea en duché de Saxe, et huit cent mille ames sur une population de deux millions d'hommes.

Aujourd'hui la Saxe est un des pays les plus civilisés de l'Europe et les plus dénués d'énergie politique. Une instruction saine circule partout ; ce pays en a le goût et la longue habitude. Ce n'est pas en vain que, depuis le XVIe siècle, la réforme a remué les esprits ; la civilisation morale a fleuri sous l'influence de l'esprit évangélique. Mais tant de dons heureux ne peuvent constituer à cette terre l'unité politique qui lui manque ; la patrie de Luther est morcelée (1), sans force, et sans autre avenir qu'une soumission prochaine à la monarchie de Frédéric.

Cependant, au milieu de l'impuissance de la Saxe, Berlin fut contrarié, il y a quelques années, par l'invasion du régime constitutionnel à Dresde. Au mois de juin 1830, la Saxe avait encore son ancien gouvernement ; mais dès 1817, les états du royaume avaient demandé que la vieille constitution fût révisée ; des écrivains donnèrent l'appui de l'opinion à ces sollicitations légales, que ce concours rendit plus vives. Les esprits étaient échauffés ; quelques troubles avaient éclaté à Dresde, dans la soirée du 25 juin 1830, au milieu des processions et des fêtes qui célébraient le troisième anniversaire séculaire du jour où la confession d'Augsbourg avait été remise à Charles-Quint ; des émotions plus turbulentes encore s'étaient manifestées à Leipsig, quand arriva la nouvelle de la révolution de Paris et de la France. Le peuple, la bourgeoisie, et une partie de la jeune noblesse l'accueillirent avec enthousiasme ; Leipsig fut le théâtre d'une nouvelle effervescence ; on y cria :

(1) La Saxe est partagée en royaume de Saxe, grand duché de Saxe-Weimar, duché de Saxe-Meiningen Hildbourghausen, duché de Saxe-Altenbourg, duché de Saxe-Cobourg-Gotha.

Vivent les princes protestans, vive Paris, vive le roi de Prusse, acclamations décelant l'instinct d'un peuple qui voulait réunir la religion, la liberté et la puissance. Dresde prit feu de son côté. Enfin, le 13 septembre 1830, un décret royal annonça l'adoption que faisiat le roi du prince Frédéric, en qualité de co-régent (*mit-regent*), et la renonciation du prince Maximilien au trône en faveur de son fils. En même temps, M. de Lindenau était nommé premier ministre. M. de Lindenau représente la liberté loyale et modérée dont voudrait jouir le tiers-état de la Saxe; il a l'amour du bien, l'expérience des affaires, la connaissance des théories et des constitutions, l'esprit élevé. S'il savait plus les hommes, s'il se défiait davantage de leurs passions mauvaises, et luttait contre elles avec une volonté plus ferme, on pourrait l'appeler un grand homme d'état. La constitution nouvelle, en établissant deux chambres, leur a refusé le droit d'initiative dans le pouvoir législatif, et ne leur a octroyé qu'une faculté fort restreinte d'ajourner leur consentement aux impôts.

Dresde n'a pas été nommée sans justice la Florence de l'Allemagne. Dans ces deux villes, l'art est la consolation d'un éclat politique éclipsé. Le musée saxon regorge de beautés et de chefs-d'œuvre; là seulement on connaît le Corrège, et l'on reçoit de ces miracles de la couleur une révélation nouvelle de la puissance de l'art. Dresde est une ville ouverte et riante comme la capitale d'un grand empire qui n'aurait rien à redouter, ou plutôt elle est ouverte comme un champ de bataille, et semble une proie riche et facile à la merci d'un vainqueur. Le peuple saxon n'a pas tant l'ambition de la prépondérance politique que l'amour de sa foi et de ses mœurs religieuses. Il a donné la réforme à l'Allemagne, et veut en garder dans ses foyers l'autorité souveraine. Il supporte difficilement le catholicisme de ses princes; entre lui et la maison royale la différence du culte a répandu une froideur qui sera mortelle à celle-ci. Si le prince Frédéric est populaire, c'est qu'il passe pour incliner à la réforme et vouloir l'embrasser un jour. Il faut voir chaque dimanche la famille royale assister aux pompes de la religion catholique au milieu du silence moqueur d'un peuple blessé dans sa foi. Pour comble de disgrace, la musique sacrée est chan-

tée par une de ces voix sans caractère et sans sexe, qu'à peine on entend encore à Rome : quel tact! un castrat pour des oreilles saxonnes! dans la patrie de Luther!

Nulle part la pensée ne pourrait trouver plus d'alimens que dans Leipsig. Le commerce, la science et la guerre y tiennent toujours l'esprit actif par leurs occupations et leurs souvenirs. Toutes les nations envoient des représentans à Leipsig : la Russie, l'Angleterre, la Turquie, la Pologne, la France. On y apporte tous les fruits du travail et de l'industrie pour les échanger. Au nouvel an, à la Saint-Michel, à Pâque, les commerçans de tous pays se rencontrent. Cependant la ville est riante et joyeuse; elle fête ses hôtes avec empressement, on y spécule en se divertissant; les plaisirs viennent s'offrir au milieu de tous les trafics; on les achète aussi. La science tient son bazar dans Leipsig; elle y entasse ses conceptions, ses rêveries, ses pauvretés, ses richesses; elle y accouple la philosophie et le roman, l'histoire, le mysticisme, la chimie, l'apologie du despotisme, la défense de la liberté; c'est le produit brut de l'esprit humain associé au coton et au café. La ville possède une université, et n'a pas toujours assez de place pour loger ensemble les écoliers et les marchands. La science et le commerce se disputent le terrain. Enfin l'histoire vivante, cette large biographie des grands peuples et des grands hommes, déroule là ses pages qui sont des champs de bataille. D'abord, à cinq lieues de Leipsig, tomba Gustave-Adolphe, il y a deux siècles. A Bautzen, Napoléon vainquit encore, presque pour la dernière fois; victoire indécise, n'ayant plus le front radieux et l'œil étincelant, dernière condescendance de la fortune, qui enfin, le 18 octobre, à Leipsig, se tourna contre nous avec autant de promptitude que le canon des Saxons. L'Allemagne fut un moment incrédule au bruit de sa propre victoire; elle n'osait se fier à la renommée, tant il lui semblait difficile de surmonter Napoléon. Enfin elle se leva dans l'ivresse de la vengeance et de la certitude; elle se précipita sur les pas de l'homme qui gardait son génie, mais qui perdait son bonheur. Mais l'Allemagne a-t-elle recueilli toute la moisson due à ses efforts et à son sang? elle a sauvé son indépendance, mais a-t-elle trouvé la liberté? Dieu et les rois lui doivent encore la moitié de son salaire.

I pray thee, stay with us; go not to Wittenberg.

Je t'en prie, reste avec nous : ne retourne pas à Wittemberg, dit la mère d'Hamlet au prince de Danemarck. Les fictions créées par le génie contractent sous son empreinte une telle réalité, qu'elles préoccupent l'esprit avec le même empire que l'histoire elle-même. A Wittemberg on se souvient d'Hamlet; on est certain qu'il a été un des étudians de cette université, ce triste et aimable jeune homme sur la tête duquel Shakspeare a mis toutes les mélancolies du genre humain : là il s'occupait de philosophie avant de méditer sur le crâne d'Iorick et sur la poussière d'Alexandre; là il se débattait avec la métaphysique, avant de croiser le fer avec Laërtes; la métaphysique! cette fille si vigoureuse et si fière, dont la force a toujours aimé les étreintes et qui n'a jamais été outragée que par l'impuissance! Les Allemands portent à Shakspeare une reconnaissance orgueilleuse pour avoir montré Hamlet, cet autre Oreste des traditions du Nord, s'élevant dans Wittemberg avec les disciplines germaniques. L'anachronisme n'est rien ici.

L'université de Wittemberg fut instituée en 1508, et n'attendit pas long-temps la célébrité. Huit ans après, un homme en avait fait l'adversaire de Rome, l'école et le siége d'un christianisme nouveau : il collait ses thèses factieuses aux murailles de l'université; par ses cris, il remuait l'Allemagne, il consternait le Vatican. Dans l'ancien cloître des Augustins nous avons visité la chambre de Luther, nous avons vu la place où il avait coutume de s'asseoir et de méditer comment il changerait la religion et l'Europe. Nous y avons trouvé le nom de Pierre-le-Grand tracé par le Moscovite. Sympathie naturelle : Pierre devait aimer Luther; même tempérament, même audace, même génie; l'empereur créait un peuple, une capitale, un empire; le moine créait une nouvelle manière d'adorer Dieu. Pour aller au cloître des Augustins, on passe devant la maison où mourut Mélanchton, cet homme si pur, si flexible et si tendre, dont les éternelles incertitudes ne firent jamais suspecter la candeur et la sincérité, et qui put manquer de caractère impunément, sans dommage pour sa mémoire, tant l'Allemagne savait que les inconstances et les variations de Mélanchton étaient de continuels hommages à la vérité qu'il poursuivait toujours!

Wittemberg est vraiment la patrie du XVIe siècle; c'est de là qu'il est parti comme un torrent pour aboutir à tous les points de l'Europe. Tout est muet aujourd'hui; mais ce silence rend encore plus sensible le retentissement du passé : on écoute l'histoire sans être troublé. Pourquoi donc la statue de Luther érigée au milieu de la grande place n'est-elle pas belle? On a eu raison de la frapper en airain, car pour cet homme, le marbre était trop délicat; mais le génie manque à l'œuvre : il faut un artiste qui, s'inspirant de l'image si vivante laissée par le pinceau de Cranach, rende à l'Allemagne son Luther factieux, habile, savant, emporté, patient, brutal, contemplatif, éloquent, aimant le vin, les femmes et la musique (1), inspiré, volontaire, politique religieux.

Huit heures de poste vous amènent dans Potsdam : Potsdam et Vittemberg, deux mondes! deux siècles! la théologie et la guerre! Luther et Frédéric! Potsdam est tout ensemble une ville de guerre et de plaisance; les troupes et les maisons s'y alignent avec la même régularité, et rien ne vient troubler la double uniformité de l'architecture et de la discipline au milieu d'une nature pittoresque, dont les beautés sont vraiment exceptionnelles dans les sables du Brandebourg.

On connaît mieux Frédéric après avoir vu *Sans-Souci*. On y trouve non plus le roi, mais l'homme. Frédéric n'a pas voulu élever un palais pour les représentations de la royauté, une imitation de Versailles; il s'est bâti une maison à sa convenance, où il pût travailler et se reposer à sa guise. *Sans-Souci* est un bâtiment d'un seul étage. La chambre à coucher où mourut le héros, sa bibliothèque, sont d'une simplicité antique; là, tout élève l'ame et l'esprit, le silence des lieux, la sérénité paisible de la nature, le souvenir de la visite de Napoléon et de la présence de Voltaire. A une des extrémités de la maison était la chambre du philosophe; mais le philosophe se trouvait trop près du roi; l'espace était trop petit pour réunir ces deux puissances faites sans doute pour s'estimer et s'adorer, mais de loin.

En entrant à Berlin par la porte de Brandebourg, il est impos-

(1) Wer nicht liebt Wein, Weiber, und Gesang, der bleibt ein Narr, sein Lebenlang. LUTHER.

sible de n'être pas frappé d'un aspect de force et de grandeur. Une longue et large avenue plantée de tilleuls, des deux côtés, *unter den Linden,* vous conduit au centre de la ville. Le premier monument qui frappe vos regards est l'arsenal avec les statues des généraux Bulow et Scharnhorst; Blücher est en face et seul. L'université vient après l'arsenal. Plus loin, on aperçoit le musée, dont la construction récente, magnifique et commode, atteste un culte intelligent de l'art; seulement, à l'exception de quelques chefs-d'œuvre, la collection acquise d'un seul coup n'est pas toujours digne de son habitation. En transportant à Berlin les tableaux de Dresde, on aurait un des plus beaux musées de l'Europe. Le palais du roi, élevé sous le règne de plusieurs princes, sépare la ville de Frédéric de l'ancienne ville. La statue du grand-électeur, sur un des ponts de la Sprée, rappelle celle de Henri IV sur la Seine, et, comme elle, représente des souvenirs qui ont plus d'un siècle.

Berlin avec ses larges rues, ses maisons neuves et alignées, a quelque chose des beaux quartiers de Londres, moins l'immense population qui se déploie sur les bords de la Tamise; même il faudrait verser cent mille hommes de plus dans la capitale de la Prusse; elle en a besoin, et, telle qu'elle est aujourd'hui, elle peut les tenir.

Au surplus, ne cherchez point ici tant la beauté des monumens que la force et le mérite des hommes. A Berlin, pas de nature, peu d'art; des hommes et des idées; l'armée et l'université; la science et la guerre.

La volonté a créé la Prusse : l'esprit et le fer la défendent. Frédéric pourrait sortir de son tombeau de Potsdam; il retrouverait sa Prusse avec ses soldats et ses savans, sa discipline et son intelligence; et son adhésion ardente au régime de la force qui civilise.

Dans aucun autre endroit de l'Europe, l'effort du travail et de la pensée ne se fait plus sentir qu'à Berlin; les ressorts de l'empire et de l'esprit y semblent toujours tendus, trop peut-être : on dirait que la moindre négligence et la moindre distraction peuvent tout compromettre et tout perdre; mais cet emploi si fier de l'énergie et de la volonté a du charme pour l'intelligence et lui procure de vigoureux plaisirs. N'allez point à Berlin si les voyages ne sont

pour vous qu'une diversion futile à l'uniformité d'une molle existence, et si les excitations de la pensée vous sont une sensation trop impétueuse et trop mordante : l'ennui vous gagnerait, ou plutôt vous seriez jeté dans un monde dont les qualités mâles et sévères vous opprimeraient. Mais allez à Berlin si vous aimez le spectacle de la force, la fierté des armes, la profondeur de la pensée, le culte ferme et persévérant de la science, les exaltations orgueilleuses de l'intelligence; si vous vous plaisez à chercher la raison des choses, la suite des traditions et des destinées du monde; si la grande histoire et la forte métaphysique vous émeuvent; si les causes, les mystères et les délicatesses de la religion ébranlent votre ame intimement; si encore vous aimez les longues conversations qui s'alimentent de science et de poésie, où une imagination active, savante et mobile, peut parcourir avec vélocité le cercle entier des idées et des passions humaines. On cause admirablement à Berlin, autrement, mais aussi bien qu'à Paris. C'est dans ces deux capitales que la vie de l'intelligence européenne a le plus d'ardeur et de puissance. L'esprit à Berlin va plus directement à son but, avec plus de précision, de rigueur; à Paris avec plus de grâce et d'abandon, mais il arrive aussi; à Berlin, plus de profondeur sur un point donné; à Paris, plus d'étendue sur toute la surface. Le Prussien met dans ses idées la même discipline et la même tenue que dans ses armées et ses pratiques militaires; c'est la même exactitude et la même roideur; le Français manie toujours la science ou la force avec une confiance facile; nos soldats et nos penseurs laissent parfois la négligence s'introduire dans leurs exercices et dans leurs méthodes, parce qu'ils se croient sûrs de pouvoir ressaisir d'un seul coup la position nécessaire. Nous avons cru remarquer dans l'homme du Brandebourg un mélange de la précision britannique et de la vivacité française, sans que ces deux élémens aient suffisamment trouvé un équilibre harmonieux; quoi qu'il en soit, la Prusse est aujourd'hui la tête du corps germanique, et si Munich et Dresde sont les musées de l'Allemagne, si Vienne en est l'auberge et la promenade, Berlin en est l'arsenal, le salon et l'université.

La monarchie prussienne a pour devise : *Suum cuique*, mais elle s'est formée elle-même par des usurpations successives; la con-

quête et la guerre l'ont créée. Les chevaliers de l'ordre Teutonique emportèrent au XIIIe siècle la possession de la Prusse à la pointe de l'épée; Thorn et Marienbourg étaient la résidence de ces terribles porte-glaives : ils prévalurent durant trois siècles; en 1525, la paix de Cracovie les abolit en réalité, et la Prusse devint un duché héréditaire sous le protectorat de la Pologne. Un siècle après, elle appartint à la maison électorale de Brandebourg; encore un siècle après, elle devint royaume; aujourd'hui elle est une des cinq grandes puissances de l'Europe : voilà comment s'élèvent les empires.

La Prusse orientale, la Prusse occidentale, le Brandebourg, la Silésie, la Poméranie, le duché de Posen, une partie de la Westphalie, les états de Clèves, une partie de la Saxe, le duché du Rhin, composent la monarchie prussienne, laborieux assemblage, élevé par la conquête et le temps, et toujours à la merci des chances inconnues des temps et de la guerre.

La monarchie de Brandebourg ressemble à un de ces corps élancés dont la vie jeune et irrégulière n'a pu trouver encore son assiette, son embonpoint et son harmonie; elle se fatigue à toucher en même temps les bords de la Baltique et les bords du Rhin; il est peu commode de régir à la fois Dantzig et Cologne; elle le sait, aussi les conquêtes qu'elle médite ne sont pas lointaines; elle désire Leipsig et Dresde qui avoisinent sa capitale : Gœttingue, Hanovre et Brunswick ne lui déplairaient pas.

En 1801, le premier consul de la république française offrait le Hanovre à la Prusse pour prix d'une amitié sincère. La Prusse désirait cette proie, mais sans oser la prendre. En 1805, le prince de Hardenberg avouait que la monarchie de Brandebourg épiait toujours l'occasion d'acquérir le Hanovre, pourvu que cette acquisition n'imprimât pas une tache à l'honneur et à la bonné foi du roi. Frédéric-Guillaume écrivait, de son côté, qu'il nourrisait pour le Hanovre une affection paternelle. La Prusse, acceptant les offres de Napoléon, avait l'Angleterre pour ennemie, l'amitié de la France; elle pouvait mécontenter la Russie, mais elle intimidait l'Autriche.

La position de la monarchie prussienne est celle-ci : que la Russie veut s'étendre jusqu'à l'Oder, la France jusqu'au Rhin : elle

doit choisir entre l'alliance de Saint-Pétersbourg et celle de Paris pour combattre Vienne.

« Pourquoi Canning n'était-il pas à Vienne en 1815, à la place de Castlereagh? écrivait en 1827 le baron de Stein; les princes allemands devraient cependant songer que l'indépendance de l'Allemagne vis-à-vis la Russie et la France repose surtout sur les forces morales et matérielles de la Prusse, et ils devraient renoncer à la misérable et dangereuse opposition qui se manifeste partout. »

M. de Stein représente avec exactitude l'esprit national de la Prusse, qui sut se relever après la bataille d'Iéna; il contribua puissamment à rétablir les vieilles franchises municipales du royaume, et à donner ainsi au patriotisme un aliment et une récompense; il figura au congrés de Vienne; il portait à la France une haine dont les motifs ne sauraient nous étonner, mais dont les emportemens sauvages choquent le goût et la raison. L'an dernier, une publication indiscrète mit dans le monde littéraire de l'Allemagne le trouble et le scandale. M. de Gagern, père du courageux député de Hesse-Darmstadt, publia, dans les intérêts de sa vanité, des lettres et des billets confidentiels de M. de Stein : dès 1815, il avait brigué avec une insistance extraordinaire l'honneur de l'amitié du ministre prussien; il le pressait de s'ériger en Luther de la nouvelle émancipation allemande, se contentant pour sa part, disait-il, d'être son Mélanchton. M. de Stein, moitié fatigue, moitié condescendance, consentit à nouer commerce avec lui : il lui écrivait tantôt avec abandon, tantôt avec hauteur; peu à peu, en se livrant davantage, il épancha sa confiance et sa bile dans des lettres courtes, de petits billets, dont les phrases ont le laconisme et la négligence d'une causerie : et voilà qu'aujourd'hui M. de Gagern livre au public ces témoignages et ces lambeaux d'une confiance trahie; il les appelle sa *participation à la politique* (*mein Antheil an der Politik*), excitant le courroux des uns, la gaieté des autres, et la curiosité de tous. Personne n'est épargné par l'amertume de M. de Stein, pas plus le prince de Metternich que M. Ancillon. Voici quelques traits qui pourront faire connaître cet homme d'un patriotisme si âpre et d'une humeur aristocratique si hautaine :

« La monarchie prussienne me présente dix millions d'hommes qui ont une histoire politique, militaire, intellectuelle, et une consistance indépendante, auxquels la Providence a donné au XVIIe et au XVIIIe siècle trois grands rois; ces rois ont procuré à la Prusse un présent glorieux, et ont jeté les fondemens d'un avenir peut-être plus grand encore.... »

« Le bon homme se plaint de l'universalité du service militaire, je la tiens pour excellente. Il est excellent qu'il y ait une institution qui entretienne chez tous l'esprit guerrier, qui développe chez tous les qualités guerrières, et qui habitue tout le monde aux privations, aux efforts et à l'égalité de l'obéissance. »

« La politique du prince de Metternich est frappée de paralysie; il n'avait pas besoin, pour empêcher l'agrandissement de la Russie, d'opprimer la Grèce. »

Voici maintenant le tour du prince de Hardenberg : ce brillant ministre, chef d'une famille si riche en personnes distinguées et spirituelles, est ici maltraité par son plus cruel ennemi.

« Mon antipathie contre le chancelier ne repose pas sur un fait isolé : elle a pour motifs l'abandon de ses mœurs, qui l'entraînait à de mauvaises sociétés; sa fierté, qui lui faisait écarter des affaires tous les hommes capables et indépendans, et le portait à choisir des hommes médiocres ou indignes; sa fausseté, qui l'a toujours empêché de lier des amitiés durables; sa prodigalité de la fortnne publique, sa légèreté, ses connaissances superficielles, car il ne savait rien à fond. »

« Avez-vous lu les *Extrêmes en politique* d'Ancillon? L'ouvrage ressemble à l'homme; cela sent le prêtre, cependant il y a de bonnes choses. »

Je citerai des choses disgracieuses pour la France : les peuples, ces nouveaux rois du monde, doivent savoir tout entendre.

« Les fanfaronnades françaises sont risibles. Si l'unité existe en Allemagne, les Français ne seront jamais en état de prendre la rive gauche du Rhin, comme le montre l'histoire même de Louis XIV. A cette époque, la constitution intérieure de l'Allemagne était beaucoup plus faible qu'aujourd'hui; l'Autriche faisait la guerre en Hongrie et vit l'ennemi aux portes de Vienne; dans le nord, la Suède appuyait la France; la Prusse commençait à peine à se dé-

velopper ; l'Allemagne n'était pas encore guérie des blessures que lui avait faites la guerre de trente ans ; Louis XIV avait acheté la neutralité de Charles II et de Jacques II..... Et que gagnerait la France par la possession de la rive gauche? deux millions d'hommes de plus? N'est-elle pas assez forte avec trente millions?»

Je demande pardon à la France des lignes que je vais citer, mais elle est assez grande pour se donner le spectacle des injustices les plus haineuses. Stein caractérise ainsi les membres de l'opposition libérale de la restauration.

« C'est un mélange de jacobins, de constitutionnels, de napoléonistes, de théoriciens, tous animés par l'égoïsme, par l'esprit d'intrigue et de mensonge, tous incapables de liberté. »

« Je ne me fie pas au bon sens et à l'intelligence pratique du peuple français, car il est mobile, égoïste, vain, sans courage, sans énergie politique, et n'ayant qu'une instruction superficielle. Dans la crise d'aujourd'hui (mai 1830), il ne tiendra pas le milieu, mais il penchera aveuglément d'un côté. »

« La chute des Bourbon est donc accomplie ; je la trouve tragique, non méritée..... L'esprit de mensonge peut seul trouver quelque ressemblance entre Charles X et Jacques II. Où est le furieux Jeffries? où est la tentative d'opprimer l'église nationale sous la domination d'une église étrangère? où est l'alliance avec des rois étrangers pour renverser la constitution et la religion nationale? où est l'argent de l'étranger reçu dans ce dessein? »

« Je ne suis point ami de la licence du journalisme : la liberté de la presse peut être très avantageuse pour les libraires, mais je la crois faite pour égarer l'opinion, qui déjà trouve d'assez détestables alimens dans les feuilles françaises. »

« Au XVIe siècle, les paysans révoltés brûlaient, pillaient, détruisaient tout pour conquérir la liberté évangélique. Au XVIIIe et au XIXe, nous tuons, nous volons, nous faisons la guerre, pour la liberté et la constitution républicaine. Pauvre humanité ! toujours fustigée par les passions ! toujours dans le mensonge ! Et cependant nos prêtres rationalistes certifieront en son honneur qu'elle est pure du péché originel ! Voilà les vrais auxiliaires des jacobins, car en minant sourdement tout respect de

la religion révélée, ils ouvrent l'arène aux perturbateurs pour s'élancer en furieux contre l'ordre légal. »

Voilà Stein : loyal et borné, vertueux et dur, aimant ce qui est antique, traditionnel, les coutumes particulières, les franchises domestiques ; ennemi du siècle nouveau, de ses passions et de ses idées ; poussant la haine de la France jusqu'au délire, et puni de cette inimitié extravagante par l'ignorance complète des destinées et de la grandeur future du genre humain ; chagrin, humoriste, faisant de la religion un appui des vieilles choses, espèce de Caton l'Ancien, dont le patriotisme honnête, mais étroit, est déconcerté par les mouvemens du monde.

Tel n'était pas le prince de Hardenberg, esprit vaste et ouvert, aimable, vraiment noble, portant dans les affaires une facilité brillante et toujours sereine, dans les plaisirs les restes fougueux de l'ardeur que n'avait pas usée le travail, ayant des inclinations naturelles pour tout ce qui était grand et beau, aimant la science et l'art, et cherchant le secret de diriger les états et la vie dans l'harmonieuse satisfaction des facultés humaines.

Le cabinet de Berlin a confié aujourd'hui les affaires extérieures à un ministre que les lettres et la théologie ont occupé avant la politique ; M. Ancillon est toujours l'homme des tempéramens et du milieu : il tient honorablement sa place entre le génie et la médiocrité ; sa philosophie n'est pas plus décidée que sa politique ; son style n'a pas plus de vigueur que son administration ; tout reste dans une mesure honnête et convenable, toujours à l'abri de la force et de la grandeur.

Les vues personnelles du roi s'accommodent de la gestion modérée de M. Ancillon ; le roi veut continuer paisiblement le cours de sa vieillesse, et ne pas compromettre les prospérités qui ont réparé les disgrâces de la première partie de sa vie ; heureux, justement vénéré de son peuple, il s'attache à conserver les avantages acquis : ses goûts sont simples et ne dépassent pas les limites de la vie intérieure ; sa maison, qu'il préfère à son palais de roi, inspire, par sa noble modestie, une estime profonde pour celui qui l'habite. Le prince royal est l'objet de beaucoup d'espérances et de conjectures : on s'épuise à le deviner, il faut l'attendre sur le trône. L'habileté aux affaires humaines ne saurait se présumer, elle doit donner

d'elle-même de vivans témoignages : la guerre, la politique et la tribune ne connaissent que le succès et la puissance.

Il y a dans la vie de la Prusse une contradiction qu'il faut saisir : c'est un état nouveau cherchant à s'appuyer sur de vieilles mœurs. Ainsi en 1808, une ordonnance organisa le régime municipal (*Statdteordnung*) ; elle établit en principe que les intérêts municipaux seraient gérés par la bourgeoisie elle-même, et que cette gestion serait confiée à une assemblée de députés représentant la commune ; vingt-trois ans après, une autre ordonnance révisa la première (*revidirte Statdteordnung*, 17 mars 1831), et donna beaucoup plus d'empire aux coutumes particulières, à ce qui dans chaque ville et chaque province se trouve différent et individuel (1). Mais la vie générale de l'état est un problême plus sérieux pour la Prusse ; voici ses embarras :

La monarchie prussienne est composée de pièces de rapport jointes ensemble par la conquête ; le Brandebourg est le berceau et le siége de la monarchie, mais il n'en est pas le centre. Berlin est une métropole isolée qui reçoit avec orgueil les hommages de sujets lointains. La capitale est trop aux extrémités de la monarchie et de l'Allemagne ; dans cette position, l'unité de l'état est tout entière dans la main d'un roi militaire. Figurez-vous une tribune à Berlin, un forum, une arène qui réunirait le Silésien et l'homme des bords du Rhin, l'habitant de Mémel et celui de Clèves ; quelle collision ! La faiblesse de la monarchie serait trahie sur-le-champ : il est de la destinée de la Prusse si intelligente et si instruite de ne pouvoir tolérer le gouvernement de la parole et de la liberté.

En vain le prince de Hardenberg présenta à la signature du roi l'octroi d'une constitution représentative, il ne put triompher des ajournemens de la royauté, qui n'avait pas tort dans sa répugnance.

Chaque état a sa loi ; la Prusse est faite pour la guerre et la science, mais non pour la tribune.

Il est impossible de tourner cette difficulté avec plus d'art que

(1) Voyez dans *l'Historiche politische zeitschrift von Ranke*, un travail de M. de Savigny, intitulé : *Die Preussische-Staedtordnüng*.

ne l'a fait la politique du cabinet de Berlin : le roi a créé spontanément des représentations particulières qui puissent faire oublier l'absence d'une représentation générale; par une ordonnance du 5 juin 1823, il établit des états provinciaux; la propriété foncière fut la condition nécessaire pour y siéger; il appartient à ces états de délibérer sur les projets de loi qui intéressent chacune des provinces; ils peuvent adresser des pétitions et des plaintes sur leurs affaires particulières; ils délibèrent avec indépendance sur leurs droits et intérêts communaux. Il y a des provinces où les états se composent de quatre états, d'autres où seulement de trois. Dans toutes les conditions, les qualités de propriétaire et de chrétien sont indispensables. Les députés sont élus pour six ans. Les délibérations sont secrètes, mais leur résultat est rendu public.

Le pouvoir exécutif est énergique et vigilant. L'administration centrale a toujours auprès d'elle des hommes de chaque province, dont les indications l'empêchent de froisser par ignorance des intérêts réels; rien n'est épargné qui puisse ajouter à la vigueur et à l'habileté du gouvernement.

La justice est un mélange de traditions féodales et de quelques imitations des institutions françaises. Le Code Napoléon régit les bords du Rhin; le *Landrecht,* l'intérieur de la monarchie.

Jamais gouvernement ne s'est montré plus soucieux de l'instruction et de la science. Dans aucun autre état de l'Europe, l'enseignement primaire et l'enseignement supérieur ne fleurissent avec tant d'éclat.

En Prusse, tous les jeunes gens sont soldats à vingt ans; solliciter une exemption serait courir après le déshonneur. Ceux qui ne veulent pas poursuivre la vie guerrière restent un an sous les drapeaux, et mêlent les exercices militaires avec les études de leur éducation ; ils obtiennent ensuite un congé de deux ans; à la fin de ces trois années, on les incorpore dans la *Landwehr* du premier ban; ils y sont classés jusqu'à trente-deux ans, époque à laquelle ils entrent dans la *Landwehr* du second ban, où ils restent jusqu'à trente-neuf ans. Ainsi la Prusse a une armée active, deux bans de *Landwehr,* et dans une lutte contre une invasion, la levée en masse, *Landsturm*; ainsi contre l'ennemi, elle se meut comme un seul homme, prompte, aguerrie, ardente. Pourquoi donc les Français

aussi ne seraient-ils pas tous soldats de plein droit, par droit de naissance et de courage? Qui mieux que l'enfant de la France aime les armes et les jeux de la guerre? Voulons-nous être invincibles contre l'Europe, bannissons de nos lois l'injurieuse loterie de la conscription, qui semble faire du service militaire une disgrace; ayons, comme la Prusse, l'égalité devant les armes; qu'à vingt ans, tout Français connaisse l'épée, le cheval et le canon; soyons soldats pendant ces belles années de la jeunesse, où la vie, dans ses impétueux élans, appelle l'homme à tout embrasser et à tout conquérir. Il n'est pas de hordes si épaisses qui ne reculent devant la France en armes, comme les Troyens devant la poitrine nue d'Achille.

Une des faiblesses de la Prusse est la pauvreté de ses finances; aussi l'économie de l'administration est aussi sévère que la discipline de l'armée. Les charges de l'état sont immenses. La monarchie, dont la composition est récente, s'est trouvée depuis dix-neuf ans dans la condition d'un ménage nouveau qui s'organise: elle est obligée de faire face en même temps aux dépenses les plus diverses; ainsi l'université de Bonn a dû être établie avec une rapidité dispendieuse. Il a fallu donner à Berlin la magnificence convenable à la capitale d'un grand empire; et le rideau de baïonnettes toujours tendu devant l'Europe cache quelquefois l'épuisement sous les apparences de la force.

Sans marine, sans colonies (1), la Prusse a imaginé d'envelopper l'Allemagne dans une vaste association de douanes qui, sous le prétexte de l'unité, mette en sa main la circulation des produits du commerce, de l'industrie et de l'agriculture. Elle a presque tout envahi; elle poursuit avec persévérance auprès des états dissidens les accessions qui lui manquent; elle demande même à l'Angleterre son consentement pour le Hanovre, au Danemarck pour le Holstein.

Quand le cabinet de Berlin eut commencé de concevoir sa ligue commerciale, il joua l'Autriche avec un art infini: M. de Metter-

(1) Le prince Puckler-Muskau demande pourquoi la Prusse n'aurait pas de colonies, dans les mers de Chine, par exemple: il lui désire aussi un Botany-Bay. *Tutti frutti*, t. I, pag. 198, 199. Stuttgardt, 1834.

nich ne vit dans les propositions de la Prusse à quelques petits états qu'une mesure de police. Depuis deux ans seulement, il a compris que la monarchie de Frédéric poussait doucement la monarchie de Marie-Thérèse en dehors de la solidarité germanique.

Au congrès de Vienne, l'empereur François ne put accepter le titre d'empereur d'Allemagne que lui demandaient de reprendre quelques anciennes maisons de l'empire : il n'aurait jamais obtenu le consentement de la puissance nouvelle qui affecte le protectorat de l'unité allemande. Il y a un siècle, Voltaire écrivait à Frédéric (5 août 1738) : « Il faut que votre altesse royale pardonne une idée qui m'a passé par la tête plus d'une fois. Quand j'ai vu la maison d'Autriche prête à s'éteindre, j'ai dit en moi-même : Pourquoi les princes de la communion opposée à Rome n'auraient-ils pas leur tour? ne pourrait-il se trouver parmi eux un prince assez puissant pour se faire élire? La Suède et le Danemarck ne pourraient-ils pas l'aider? Et, si ce prince avait de la vertu et de l'argent, n'y aurait-il pas à parier pour lui? Ne pourrait-on pas rendre l'empire alternatif comme certains évêchés qui appartiennent tantôt à un luthérien, tantôt à un romain? Je prie votre altesse royale de me pardonner ce tome de *Mille et une Nuits.* »

> Cum canerem reges et prælia, Cynthius aurem
> Vellit et admonuit.

Aujourd'hui la monarchie de Frédéric ne considère plus comme un rêve le projet de dominer l'Allemagne, abandonnant au temps le soin de consommer son ouvrage et sa puissance : les noms des choses sont les secrets de Dieu révélés par le temps. Le titre d'empereur est vieux; il est d'ailleurs attaché à la profession de foi catholique, et la force de la Prusse est de représenter le génie du protestantisme.

Jamais un grand empire ne s'est trouvé dans une situation plus délicate : la Prusse a du fer et pas assez d'argent; intelligente, elle craint la liberté; savante, elle redoute l'application de la science et des idées aux destinées humaines; elle défend l'indépendance religieuse, et poursuit de rigueurs implacables l'indépendance politique; elle est pressée entre l'Autriche, la Russie et la France; du fond du Brandebourg, elle pousse aujourd'hui ses frontières

presque jusqu'aux portes de Metz : cette position la fait incliner à l'amitié de la Russie, elle ne s'aperçoit pas que Saint-Pétersbourg est plus menaçant pour Berlin que Paris. Cependant elle n'a pris sur rien encore un parti irrévocable; mais cette démocratie militaire ne saurait vivre long-temps sans une direction décidée et sans un grand homme.

Les bords du Rhin semblent devoir être entre la Prusse et la France un débat éternel. Le Rhin fait l'orgueil de l'Allemagne, et sur l'une et sur l'autre rive, l'histoire et la civilisation germanique ont semé d'elles-mêmes de vivans témoignages.

Nous sommes médiocrement touchés de la théorie des limites naturelles tracées par les fleuves et les montagnes : les configurations du sol et du climat peuvent être un indice de la vérité politique, mais ne la font pas. Sans nier que la nature semble inviter l'empire de France à se prolonger jusqu'à la rive gauche du Rhin, nous aimons mieux chercher dans l'intérêt et l'esprit des peuples la raison de ce qui doit être.

Il faut avouer que les villes rhénanes portent sur le front l'empreinte du génie germanique. Ainsi Cologne, cette colonie romaine, attestant son origine par un magnifique débris de temple antique dont elle a fait un hôtel-de-ville, jetait au moyen-âge le double éclat de la religion et du commerce; elle contenait cent cinquante mille habitans et deux cents églises ; commerciale et catholique, elle était la plus illustre cité de l'Allemagne et méritait ce dicton : Qui n'a pas vu Cologne, ne connaît pas la Germanie; *qui non vidit Coloniam, non vidit Germaniam.* Aix-la-Chapelle retient encore dans ses souvenirs tout l'orgueil de l'empire; elle offre à l'adoration du monde le tombeau du grand Karl, *Carolo magno*, et dans sa fierté semble tenir pour indifférent d'appartenir aujourd'hui à la patrie de Napoléon ou à celle de Frédéric.

Mais si les traditions du passé sont germaniques, l'esprit nouveau des provinces rhénanes ne reste pas immobile sous leur charme. Voici la situation : le Rhin n'est pas enfermé dans un empire; mais il sépare deux nations. Les bords du Rhin ne peuvent s'appartenir à eux-mêmes; les provinces de la rive gauche, nous ne voulons point parler ici de la rive droite, doivent être de grandes municipalités fleurissant sous le protectorat d'un grand état. Quel

sera ce protectorat? celui de la France, ou celui de la Prusse? celui de Paris, ou celui de Berlin? Voilà la question.

Sur les bords du Rhin les réminiscences de l'histoire, les habitudes de la religion, les méthodes de la science sont allemandes; mais la législation, les idées politiques et positives, sont françaises. La Prusse a dû respecter l'influence du Code Napoléon, comme nous devrions à notre tour respecter et cultiver les traditions de la science allemande qui fleurit à Bonn. Cologne, qui ne compte aujourd'hui que soixante-quatre mille habitans, incline à la liberté et à l'indépendance, et les rencontrerait mieux du côté de la France que du côté de la Prusse. Trèves aime peu la domination protestante de Berlin, et croirait respirer plus librement sous une influence catholique. La Prusse a voulu établir sur les bords du Rhin le règne moral de la science et du protestantisme germanique : le 18 octobre 1818, anniversaire de la bataille de Leipsig, elle a fondé l'université de Bonn; mais elle a été contrainte de la partager entre la foi catholique et la foi de Luther. De même, au milieu de ses soins pour rallumer le fanatisme allemand, elle a été forcée de laisser debout la loi française.

Les peuples de la rive gauche n'aiment ni ne haïssent la France et la Prusse pour elles-mêmes; mais elles désireront l'amitié de la puissance la plus bienfaisante. Il serait insensé de faire de la conquête des provinces rhénanes le but unique d'une guerre, et de vouloir administrer Cologne et Aix-la-Chapelle comme une ville de Champagne ou de Normandie. Hormis Landaw, Sarrlouis, et Sarrbruch, anciennes possessions françaises, la France ne doit rien demander qu'aux intérêts positifs des populations riveraines. Qu'elle se relève elle-même de l'abaissement de sa politique; qu'en s'abandonnant au cours heureux de ses qualités naturelles, elle se montre bonne, vaillante, humaine, désintéressée, alors elle verra venir les peuples à elle; ce n'est pas une condition malheureuse que la protection de la France. Les peuples de la rive gauche pourront trouver un jour plus de douceur et de félicité à reconnaître la suzeraineté de Paris que celle de Berlin.

Entre la Prusse et la France, il y aura nécessairement une émulation ardente. A qui la palme de la civilisation et de l'intelligence?

à qui un jour le prix du combat? On peut dire de la rive du Rhin comme de la succession d'Alexandre : *Au plus digne.*

La grandeur de la Prusse, s'accomplissant dans ses voies naturelles, ne saurait répugner à la France. Si les stipulations du congrès de Vienne n'eussent point amené la Prusse sur les bords du Rhin, nous n'aurions pas géographiquement de raison pour la combattre. Puisque la monarchie prussienne aspire à s'élever de plus en plus comme la tête du corps germanique, elle doit chercher à s'enraciner au milieu de l'Europe, et non pas à se prolonger dans des extrémités qu'elle ne pourrait pas toujours défendre. Elle doit représenter la race allemande entre la race slave et la race romano-celte.

La vraie politique consiste dans l'obéissance à la nature des choses. Les petits états sont les satellites nécessaires des grands empires. La Saxe incline à la domination prussienne inévitablement, et Dresde un jour doit obéir à Berlin. La même cause entraînera le Hanovre.

La même cause doit, dans l'avenir, investir la France de la Belque, et Bruxelles doit dépendre de Paris, comme Dresde de Berlin. La Belgique est une province fertile, connaissant les prospérités de la vie civile et matérielle, mais ne pouvant obtenir seule l'efficacité de la vie politique. Elle a besoin de tenir à un autre corps; la Hollande ne lui convient pas: lier ensemble Bruxelles et Amsterdam, c'est en vérité attacher un quadrupède à un poisson. Mais la France offre naturellement son protectorat à un pays qui parle sa langue et se nourrit de sa littérature.

Le lion de Waterloo n'est point un obstacle éternel à ce que la France attire la Belgique; on peut le renverser. Waterloo a été l'épilogue pathétique d'une lutte de vingt années où tour à tour la France a défendu et sacrifié la liberté, où elle a secouru et opprimé l'indépendance des peuples, où les principes de droit et de justice finirent par se confondre et se déplacer violemment. Si de nouvelles guerres s'entamaient, la cause en serait claire à tous, et jamais les hommes ne se seraient battus avec plus de réflexion. Quant à la fortune, puisqu'elle a souvent protégé les folies de notre gloire, pourquoi refuserait-elle ses faveurs à l'excellence de notre droit?

L'Allemagne est assise au milieu de l'Europe; elle a pour elle l'antiquité des souvenirs, la force dans le présent, et un avenir obscur dont les ténèbres se dissiperont à la lumière d'une gloire inconnue. La Prusse lui prête la puissance acérée de l'épée, l'Autriche les traditions de l'empire des Césars, la Saxe la foi vivante de la réforme, la Bavière la poésie d'un catholicisme presque italien. Nouvelle avec la monarchie de Frédéric, antique par les successeurs de la maison de Hapsbourg, protestante avec Luther, catholique avec Munich et le Tyrol, l'Allemagne a tous les aspects. De jeunes monarchies constitutionnelles s'efforcent de se développer dans son sein; les duchés et les principautés travaillent à retenir leur importance individuelle; quatre villes, reste de l'ancienne Hanse, et qu'on appelle encore libres, représentent, comme dans la Grèce antique, l'opulence indépendante du travail et du commerce : cependant l'Autriche cherche à retenir la nation sur le penchant du siècle; la Prusse, se trompant de mission et de devoir, veut, de son côté, enfermer la liberté dans le cercle de la métaphysique et de la religion. C'est avec ces forces et ces dispositions entre le passé et l'avenir, entre la Russe et la France, entre le Rhin et l'Oder, que l'Allemagne féodale et métaphysique, morcelée et vivante, idéaliste, rêveuse, jeune, pleine d'espoir et de vigueur, cherche la loi de ses destinées et de sa grandeur.

LERMINIER.

LUCIE.

ÉLÉGIE.

Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière.
J'aime son feuillage éploré;
La pâleur m'en est douce et chère,
Et son ombre sera légère
A la terre où je dormirai.

Un soir, nous étions seuls; j'étais assis près d'elle.
Elle penchait la tête, et sur son clavecin
Laissait, tout en rêvant, flotter sa blanche main.
Ce n'était qu'un murmure; on eût dit les coups d'aile
D'un zéphyr éloigné glissant sur des roseaux,
Et craignant en passant d'éveiller les oiseaux.
Les tièdes voluptés des nuits mélancoliques
Sortaient autour de nous du calice des fleurs.
Les marronniers du parc et les chênes antiques
Se berçaient doucement sous leurs rameaux en pleurs.
Nous écoutions la nuit; la croisée entr'ouverte
Laissait venir à nous les parfums du printemps;
Les vents étaient muets; la plaine était déserte;
Nous étions seuls, pensifs, et nous avions quinze ans.

Je regardais Lucie. — Elle était pâle et blonde.
Jamais deux yeux plus doux n'ont du ciel le plus pur
Sondé la profondeur, et réfléchi l'azur.
Sa beauté m'enivrait; je n'aimais qu'elle au monde.
Mais je croyais l'aimer comme on aime une sœur,
Tant ce qui venait d'elle était plein de pudeur!

Nous nous tûmes long-temps; ma main touchait la sienne.
Je regardais rêver son front triste et charmant,
Et je sentais dans l'ame, à chaque battement,
Combien peuvent sur nous, pour guérir toute peine,
Ces deux signes jumeaux de paix et de bonheur,
Jeunesse de visage, et jeunesse de cœur.
La lune, en se levant dans un ciel sans nuage,
D'un long réseau d'argent tout à coup l'inonda.
Elle vit dans mes yeux resplendir son image;
Son sourire semblait d'un ange; elle chanta.

Elle chanta cet air qu'une fièvre brûlante
Arrache, comme un triste et profond souvenir,
D'un cœur plein de jeunesse et qui se sent mourir;
Cet air qu'en s'endormant Desdemona tremblante,
Posant sur son chevet son front chargé d'ennuis,
Comme un dernier sanglot soupire au sein des nuits.

D'abord ses accens purs, empreints d'une tristesse
Qu'on ne peut définir, ne semblèrent montrer
Qu'une faible langueur, et cette douce ivresse
Où la bouche sourit, et les yeux vont pleurer.
Ainsi qu'un voyageur, couché dans sa nacelle,
Qui se laisse au hasard emporter au courant,
Qui ne sait si la rive est perfide ou fidèle,
Si le fleuve à la fin devient lac ou torrent;
Ainsi la jeune fille, écoutant sa pensée,
Sans crainte, sans effort, et par sa voix bercée,
Sur les flots enchantés du fleuve harmonieux
S'éloignait de la rive en regardant les cieux.

Déjà le jour s'enfuit; le vent souffle! silence!

La terreur brise, étend, précipite les sons;
Sous les brouillards du soir le meurtrier s'avance,
Invisible combat de l'homme et des démons!

A l'action, Iago! Cassio meurt sur la place.
Est-ce un pêcheur qui chante? est-ce le vent qui passe?
Ecoute, moribonde! il n'est pire douleur
Qu'un souvenir heureux dans les jours de malheur.

Mais lorsque au dernier chant la redoutable flamme
Pour la troisième fois vient repasser sur l'ame
Déjà prête à se fondre, et que, dans sa frayeur,
L'enfant presse en criant sa harpe sur son cœur...
La jeune fille alors sentit que son génie
Lui demandait des sons que la terre n'a pas;
Soulevant jusqu'à Dieu des sanglots d'harmonie,
Mourante, elle oubliait l'instrument dans ses bras.
O Dieu! mourir ainsi, chaste et pleine de vie!...
Mais tout avait cessé, le charme et les terreurs,
Et la femme en tombant ne trouva que des pleurs.

Pleure, le ciel te voit! pleure, fille adorée!
Laisse une douce larme au bord de tes yeux bleus
Briller et s'écouler comme une étoile aux cieux!
Bien des infortunés dont la cendre est pleurée
Ne demandaient, pour vivre et pour bénir leurs maux,
Qu'une larme, — une seule! — et de deux yeux moins beaux!

Fille de la douleur, harmonie! harmonie!
Langue que pour l'amour inventa le génie!
Qui nous vint d'Italie, et qui lui vint des cieux!
Douce langue du cœur, la seule où la pensée,
Cette vierge craintive, et d'une ombre offensée,
Passe en gardant son voile, et sans craindre les yeux!
Qui sait ce qu'un enfant peut entendre et peut dire,
Dans tes soupirs divins nés de l'air qu'il respire,
Tristes comme son cœur, et doux comme sa voix?
On surprend un regard, une larme qui coule;
Le reste est un mystère ignoré de la foule,

Comme celui des flots, de la nuit et des bois!

Nous étions seuls, pensifs; je regardais Lucie.
L'écho de sa romance en nous semblait frémir.
Elle appuya sur moi sa tête appesantie...
Sentais-tu dans ton cœur Desdemona gémir,
Pauvre enfant? Tu pleurais; sur ta bouche adorée
Tu laissas tristement mes lèvres se poser,
Et ce fut ta douleur qui reçut mon baiser.
Telle je t'embrassai, froide et décolorée,
Telle deux mois après tu fus mise au tombeau.
Telle, ô ma chaste fleur, tu t'es évanouie.
Ta mort fut un sourire aussi doux que ta vie,
Et tu fus rapportée à Dieu dans ton berceau.

Doux mystères du toit que l'innocence habite,
Chansons, rêves d'amour, rires, propos d'enfant,
Et toi, charme inconnu dont rien ne se défend,
Qui fit hésiter Faust au seuil de Marguerite,
Candeur des premiers jours, qu'êtes-vous devenus?

Paix profonde à ton ame, enfant! à ta mémoire!
Adieu! ta blanche main sur le clavier d'ivoire
Durant les nuits d'été ne voltigera plus...

Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière;
J'aime son feuillage éploré;
La pâleur m'en est douce et chère,
Et son ombre sera légère
A la terre où je dormirai.

ALFRED DE MUSSET.

THÉATRES

DE LONDRES.

Mme MALIBRAN A COVENT-GARDEN.

Le succès récent des *Puritani* ne peut aveugler aucun esprit sérieux sur le mérite réel de Bellini. La popularité acquise à ce dernier ouvrage appartient aux voix admirables de Rubini, de Tamburini et de Lablache au moins autant qu'au jeune maestro. Mais on ne peut contester à Bellini une certaine grace mélodieuse, qui explique suffisamment la fortune de ses opéras. Il est fâcheux que la *Norma*, le plus sérieux de ses ouvrages avant les *Puritani*, n'ait pas encore été chantée en France. Cependant il est probable qu'*Il Pirata*, *la Straniera*, *la Sonnambula* et les *Puritani* présentent, à peu de choses près, toutes les formules musicales de Bellini. On peut, sans trop de hardiesse, dire maintenant qu'on sait à quoi s'en tenir sur son compte; depuis que Rossini se repose, Bellini partage avec Donizetti le sceptre de la mode. Pour combien de temps? Il est assez peu important de le prévoir et de le présager. Mais il n'est pas inutile de caractériser la réaction à laquelle Bellini prête son nom, puisqu'on lui fait l'honneur de lui attribuer des projets révolutionnaires. *La Sonnambula* est aujourd'hui chantée à Londres sur trois théâtres à la fois, en anglais par miss Romer et Mme Malibran, en italien par Julie Grisi. Avec un peu de bonne volonté, l'auteur peut se prendre pour un grand maître. A quoi se réduit pourtant la valeur de ses œuvres? On l'accuse d'une réaction mélodiste; je le crois très innocent de cette gloire qu'on lui jette à la tête, et j'ai vu sans étonnement Rossini applaudir de toutes ses forces à la première représentation des *Puritani*. L'auteur de la *Semiramide* peut dormir tran-

quille; si la fin de son règne approche, ce n'est pas Bellini qui le détrônera.

Que Bellini ait substitué aux formules rossiniennes des phrases plus simples et d'un rhythme moins rapide, je ne veux pas le nier; qu'il ait tenté quelquefois avec bonheur d'exprimer la tendresse et les douces émotions, à la bonne heure! Mais de là à la conquête d'un rang glorieux dans l'histoire de la musique il y a loin, n'est-ce pas? Je reconnais bien volontiers que Rossini a souvent abusé de son incroyable fécondité, qu'il lui est arrivé de terminer en queue de rat, par des crescendo assez uniformes, le développement d'un thème inventé avec génie; qu'en distribuant à la voix humaine des parties instrumentales, il a quelquefois pressé les doubles croches de façon à rendre l'expression impossible: mais avec tous ces défauts il a créé le *Barbiere*, la *Gazza*, *Otello*, *Semiramide* et *Mosè*. Il a trouvé moyen de mettre sur la scène et dans l'orchestre toutes les variétés de la passion acceptables et traduisibles pour la musique. Or Bellini est-il de force à réagir contre une gloire aussi légitime, aussi bien assise que celle de Rossini? Si la tâche était départie à Weber, la partie serait sérieuse; mais de Bellini, Rossini n'a pas même à craindre une égratignure.

L'auteur de *la Sonnambula* a commencé par où finissent d'ordinaire les maîtres éminens, par une entière confiance en lui-même. Il a entendu parler des improvisations de Rossini, et il improvise pour lui ressembler. Mais qui osera dire le temps de l'enfantement? Qui osera compter les insomnies laborieuses au prix desquelles s'achète la rapidité apparente de la composition? Vous parlez du *Barbier* écrit en six semaines; et les semaines précédentes dépensées en rêveries, en motifs caressés amoureusement, et répudiés plus tard avec un dédain irrévocable, vous les comptez pour rien? Bellini, comme tous les hommes à qui sourit la popularité, est entouré de courtisans, et rarement de conseillers. La flatterie est de moitié dans la précipitation habituelle de son travail. Sa musique est aujourd'hui sur tous les pianos, elle est facile à chanter; elle est ornée avec sobriété, et prépare aux gosiers de salon de nombreux triomphes. Faut-il s'étonner si les femmes s'empressent à louer l'auteur de *la Sonnambula?* La musique de ses opéras est blonde, souriante, inoffensive; elle blesse rarement le goût ou les habitudes de l'auditoire. Les tentatives les plus excentriques de Bellini ne vont guère au-delà de l'unisson de deux voix, et quand ces deux voix emplissent la salle comme dans les *Puritani*, les loges prennent pour un trait de génie un thème de chanson à boire, qui n'irait pas mal dans la bouche de deux chantres avinés après un baptême seigneurial.

La musique de Bellini est, dit-on, expressive. Mais l'expression de cette musique n'est-elle pas toujours la même? Qu'il s'agisse d'effroi ou d'amour, de fierté ou de jalousie, de menace ou de prière, n'est-ce pas toujours et à tout propos le même ruisseau de notes gazouillantes, qui coulent avec une limpidité uniforme, comme une source naissante sur un lit de cailloux? Bellini atteint-il jamais à la solennité? Oui; mais à quelles conditions? Quand il est chanté par Mme Pasta ou Mme Malibran. Et dans

la bouche de ces deux cantatrices, ce n'est pas la note qui est solennelle, c'est le timbre de la voix. La phrase originale dite simplement, mais fidèlement, est vulgaire et vide. Qu'une femme de génie brode sur la trame nue et déserte de quelques phrases insignifiantes la tragédie ou le drame, c'est une bonne fortune pour l'auditoire et pour l'auteur, mais qui n'agrandit pas de l'épaisseur d'un cheveu la pensée du musicien. Il est arrivé aussi à Mrs. Siddons de faire trembler toute une salle avec deux lignes de Rowe. Est-ce que Rowe est devenu le frère de Shakspeare? Talma était admirable en récitant les alexandrins de Lafosse et même de M. Lucien Arnault, comme Rubini en chantant *le Pirate;* qu'en faut-il conclure pour M. Lucien Arnault et M. Bellini?

Oui, Bellini est un homme heureusement doué. Oui, il y a dans sa nature une grace incontestable. Mais la science et la méditation n'ont pas fécondé cette nature. Mais, à force de s'exagérer le mérite de la simplicité, il arrive au vide, au néant, et il laisse pleine carrière à la *prima donna*, au *primo tenore*, et tant mieux s'il tombe aux mains de Mme Malibran ou de Mme Pasta. Est-ce là vraiment une musique expressive par elle-même?

Mme Malibran est encore aujourd'hui telle que nous l'avons connue à Paris; c'est toujours la même richesse de nature, la même abondance dans l'invention, la même puérilité de coquetterie, mais aussi la même imprévoyance dans les moyens qu'elle emploie pour agir sur l'auditoire. M. Bishop, chargé d'adapter la musique de Bellini aux paroles anglaises, a respecté religieusement toute la partition italienne. Il n'a fait qu'une faute, bien vénielle assurément, et que je lui pardonne de grand cœur; il a fait prendre l'ouverture d'un morceau de sa composition, où se trouvent entassées pêle-mêle toutes les trivialités d'un orchestre de mélodrame. Ce serait une symphonie admirable pour les chiens savans ou les serpens à sonnettes, une vraie symphonie foraine. Mais que cette faute soit remise à M. Bishop! car il n'a pas commis le grand opéra de M. Barnett, *le Sylphe de la montagne*. Le poète anglais, chargé du libretto de *la Sonnambula*, a traduit avec une littéralité scrupuleuse les vers de Romani. Quelquefois, il est vrai, la lettre a tué l'esprit; mais il ne faut pas se montrer trop sévère pour l'inélégance de cette imitation, en songeant que la partition originale, grace à cette littéralité, s'est conservée toute entière.

Je ne puis pas non plus me plaindre des scènes dialoguées ajoutées au libretto italien. Alessio est devenu un niais très amusant, quoique très banal sous les traits de M. Duruset. Miss Betts est très bien placée dans le rôle de Liza; quand elle aperçoit Amina, après l'aventure de la chambre, elle dit avec une pruderie parfaite : *I won't be seen even speaking to her* (je ne veux pas qu'on me voie même lui parler); il y a dans l'accent de miss Betts une chasteté furieuse que rien ne peut rendre. Je ne crois pas qu'il soit jamais donné à une actrice française d'atteindre cette pruderie radicale. Le comte Rodolfo, M. Seguin, ne fait pas tache dans l'ensemble, mais ne mérite pas l'enthousiasme du parterre et des loges; il se résigne d'assez bonne grace aux applaudissemens, et nous devons lui tenir compte de sa modestie; sa voix est une assez belle basse, mais il la conduit gauchement. Dans Elvino, Templeton fait grand plaisir, même

après Rubini; c'est, je crois, un mérite assez glorieux : il seconde parfaitement Mme Malibran, et souvent il lui arrive de trouver des accens vraiment pathétiques.

Mme Malibran, en choisissant le rôle d'Amina, était sûre de réussir; mais elle avait beaucoup à faire pour élever la musique jusqu'à elle. Après avoir pratiqué, en France et en Italie, Mozart, Cimarosa et Rossini, elle devait se sentir trop à l'aise dans une opérette comme *la Sonnambula*. Cette musique indécise ne va guère à sa taille; mais, comme la plupart des virtuoses de premier ordre, elle préfère sans doute la musique secondaire, parce qu'elle la traite plus librement, parce qu'elle la chante avec une franchise plus cavalière. C'est, je crois, un mauvais calcul; charmante et mutine dans Rosina, adorable de tristesse et de passion dans Ninetta, puérile quelquefois comme une petite fille grondée, mais le plus souvent pathétique et sublime dans Desdemona, pourquoi maintenant va-t-elle prendre sous son patronage le rôle d'Amina? Est-ce pour lutter avec Julie Grisi ou avec miss Romer? Mais, malgré les caprices de la presse, il n'y a pas de comparaison possible entre Mme Malibran et la belle Milanaise. Mlle Grisi possède un très agréable talent; elle est pleine de grace, de zèle pour son art, mais les applaudissemens qu'elle recueillait à Paris cet hiver, et qu'elle reçoit maintenant à Londres, ne s'adressent-ils pas aussi un peu à sa jeunesse et à sa beauté. Miss Romer est gracieuse, mais son talent musical est tout-à-fait sans conséquence. Je crois plutôt que Mme Malibran a choisi le rôle d'Amina, écrit en anglais, pour montrer que rien ne résiste à la toute-puissance de ses facultés, et en effet elle a su imprimer aux consonnes multipliées de l'Amina anglaise un caractère singulièrement mélodieux; il y a, dans sa manière de prononcer les mots, quelque chose de personnel et de facile, qui n'est pas précisément l'accent anglais, mais qui ne se heurte à aucune syllabe; elle réduit à son obéissance les mots les plus rebelles, par la fraîcheur et la jeunesse de ses intonations; elle multiplie les richesses de la prosodie, et pas une voix dans l'auditoire ne songe à discuter la légitimité de son accent.

Elle n'a pour elle ni la beauté sculpturale, ni la beauté pittoresque. Il y a dans ses attitudes et dans ses gestes une rapidité presque virile, qui d'abord ne prévient pas pour elle. Mais elle a mieux que la beauté, elle a une exubérance de facultés qui se réfléchit sur son visage, et qui la fait supérieure à tout ce qui l'entoure. Son regard est si vif, sa voix si passionnée, sa lèvre si palpitante, sa respiration si hâtée, qu'elle semble vivre à chaque minute une heure de la vie commune. Les singularités qui déplairaient chez une autre femme, charment en elle comme une grace de plus.

Dans la scène de jalousie entre Elvino et Amina, elle est ravissante. Elle dit avec une finesse inexprimable tous les mots du dialogue, et son regard accompagne sa voix avec une précision qui défie la critique la plus difficile. Quand elle rappelle son amant pour lui avouer une faute imaginaire, elle a très bien chuchotté : *Yes, j will acknowledge* (eh bien! oui, j'avouerai); puis, avec une bouderie délicieuse, elle ajoute : *Y can't acknowledge so far* (je ne puis pas avouer de si loin).

Je supprimerais sans regret la pirouette d'Amina devant le comte Rodolfo. C'est une pirouette bien faite, une espièglerie charmante, mais inutile, je crois, et que Mme Malibran doit rayer de sa mémoire.

Dans la partie sérieuse de *la Somnambula*, elle a été toujours puissante, plusieurs fois sublime. Je dois ajouter cependant qu'il lui est arrivé de dépasser le but. Était-ce, de sa part, défaut de goût? je ne le pense pas. Tous les ornemens de son chant, qui, pour la plupart, sont improvisés, brillent en général par une rare élégance. Et puis elle ne manque jamais un effet dramatique, elle pose admirablement les scènes les plus difficiles. Ainsi, par exemple, quand elle se jette aux genoux d'Elvino, sa pantomime est d'une exquise simplicité, son cri est déchirant, l'auditoire frissonne comme devant un danger réel; elle comprend à merveille ce qu'il faut faire, et le fait mieux que personne. Je ne puis pas douter de l'étendue et de la netteté de son intelligence. Pourquoi donc va-t-elle au-delà? Pourquoi? C'est qu'elle chante à Covent-Garden.

En résolvant par cette laconique réponse une question aussi grave dans le domaine de l'art dramatique, je suis loin de vouloir faire une injure à l'auditoire anglais. Une rapide analyse de ma réponse suffira, je l'espère, pour la rendre parfaitement claire, et pour la justifier.

Quand Amina se réveille pour la seconde fois, aperçoit Elvino, craint de rêver, et, sûre enfin de la réalité, s'élance dans les bras de son amant, elle pourrait courir à lui simplement, comme une jeune fille amoureuse, d'un pas rapide, je le veux bien; mais il est au moins inutile qu'elle prenne son élan comme pour franchir un fossé. Pourquoi Mme Malibran, qui sait cela aussi bien que nous, se résout-elle, contre l'évidence, à forcer un effet si naturellement indiqué?

A Favart, à San-Carlo, à la Scala, elle ne ferait pas ce qu'elle fait à Covent-Garden; car la France, l'Italie et l'Angleterre jugent diversement l'art dramatique.

A Paris, nous sommes sévères, et même nous allons volontiers jusqu'à la pruderie. Les cantatrices les plus sûres d'elles-mêmes, applaudies chaque soir à Naples ou à Milan, redoutent le théâtre italien de Paris comme une épreuve hasardeuse, et cependant, par une fierté glorieuse, elles ne veulent pas décliner la compétence de ce tribunal austère. Elles ont raison de venir à nous, et nous devons les remercier. Mais elles pourraient, sans se révolter contre la justice, contester bien souvent notre juridiction. A Paris, en effet, nous tenons bien plus à notre avis qu'à notre plaisir. Quand nous écoutons le plus bel opéra du monde, *don Giovanni*, chanté par les premiers gosiers de l'Europe, nous sommes sur le qui vive et nous faisons bonne garde. Nous épions Mlle Sontag et Mme Malibran comme des professeurs de solfége. Ni la douleur de dona Anna, ni la coquetterie de Zerlina, ne réussissent à nous captiver. Avant tout, nous demandons aux virtuoses une correction irréprochable; car le moment le plus important de notre soirée n'est pas celui où l'émotion nous arrache des larmes : toute notre joie se concentre dans les causeries du foyer. Là nous étalons à notre aise notre incorruptible sagesse. Nous faisons gloire de

n'être pas des hommes, mais de pures oreilles. Beau triomphe, et bien digne de pitié!

L'auditoire de San-Carlo a plus de bienveillance et de laisser-aller. Ce qu'il désire surtout, c'est le plaisir et l'émotion. Il ne se montre pas trop scrupuleux sur les lois de la vocalisation, pourvu que la note soit pénétrante, pourvu surtout qu'il soit ému. Il pardonne sans bouderie les traits les plus hasardés, si l'actrice identifiée avec son rôle fait preuve de passion et d'entraînement.

La Scala est plus sévère que San-Carlo. La patrie de Léonard n'est pas si facile à contenter que celle de Salvator. Mais Milan, il faut le reconnaître, met l'art au-dessus de la discussion; il vaut mieux que nous pour les cantatrices. Il les traite avec une paternelle indulgence. L'auditoire de Covent-Garden ne brille ni par la sagacité, ni par la mélomanie. Il n'y a, dans ce partage, rien de honteux pour l'Angleterre. Dans la poésie et dans l'industrie, elle tient un rang assez élevé pour se consoler sans peine de ne pas juger comme Favart, et de ne pas applaudir comme la Scala. Peut-être Mme Malibran s'est-elle exagéré la difficulté d'émouvoir le parterre et les loges de Covent-Garden, peut-être a-t-elle conçu une idée trop sévère de l'impassibilité musicale des ames auxquelles elle s'adresse. J'inclinerais à le penser en me rappelant les frémissemens électriques de la salle à la seconde représentation de *la Sonnambula*. Quoi qu'il en soit, je ne puis expliquer le jeu forcé, dans quelques scènes, de la délicieuse Amina, qu'en me persuadant qu'elle a voulu agir sur les yeux; si elle n'avait pas désespéré d'arriver à l'ame par l'oreille, elle eût mis dans ses attitudes une simplicité plus constante, dans ses gestes plus de modération. Elle n'aurait pas engagé avec Elvino une lutte à bras le corps. Elle n'aurait pas essayé sur son bras et son épaule ce doigté furieux qu'on applaudit à Covent-Garden, mais dont, à coup sûr, elle ne s'applaudit pas, si le soir, avant de s'endormir, elle pèse les battemens de main. L'Angleterre est la patrie *adoptive* de Handel, elle a donné à ses cendres un tombeau dans Westminster-Abbey. Mais elle est la patrie *réelle* de Bishop et de Barnett. C'est là un plaidoyer puissant en faveur de Mme Malibran.

Si Amina n'était pas si parfaite et si divine quand elle veut, je ne lui reprocherais pas les fautes légères que j'ai aperçues chez elle, et qui, chez une autre, ne se compteraient pas. Qu'elle se moque donc de ma sévérité, qu'elle se rie de mes chicanes, et qu'elle continue long-temps encore d'être, comme aujourd'hui, admirable.

Londres, 25 mai. A. B.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 mai 1835.

Le procès-monstre n'est pas fini; à peine est-il commencé, et déjà l'on ne parle plus du procès-monstre. Il est noyé sous une autre question plus importante. Le ministère lui-même a senti le besoin d'un nouvel embarras, car le ministère vit d'embarras, de complications; la vue du pays tranquille l'épouvante : il a besoin de trouble, de rumeur et de bruit; il ne trouve de sécurité que dans l'effroi général, de douceur et de repos que dans la guerre civile et dans l'émeute; il n'a qu'une crainte, une seule, c'est que la France vive et dorme en paix : ce jour-là il serait inutile.

Voyez comme les choses passent vite et comme les évènemens s'accomplissent avec promptitude dans le temps où nous vivons! Ce procès, ce grand procès, élaboré avec tant de peine, mûri à si grands frais, ce procès sur lequel on avait accumulé tout ce qu'on avait trouvé de niaises terreurs disponibles en France, ce procès n'a pas suffi quinze jours à l'existence de ce ministère, terrible consommateur d'événemens, il est vrai, et qui dévore ce règne avec une gloutonnerie effrayante. Il y a quinze jours, l'existence du ministère était attachée au procès, et quand la chambre des pairs s'est piteusement soumise à la torture morale que le ministère lui inflige, quand la chambre des députés s'est plus piteusement encore mise à genoux devant la barre des pairs; quand toute la France a été bouleversée; quand toutes les passions ont été mises en jeu pour satisfaire aux exigences des ministres, les voilà qui tournent lestement le dos aux deux chambres, aux magistrats, aux fonctionnaires, et à tous ceux qu'ils ont compromis. Il s'agit maintenant d'autre chose : le ministère ne demande plus cent quarante condamnations, il n'en a que faire, elles l'embarrassent; ce qu'il veut à présent, c'est un mouvement militaire, un embarras et une complication vers les Pyrénées. Il trouve le terrain encore trop net et trop uni. Il faut dégoûter les aspirans au pouvoir, et rendre les approches du cabinet encore plus difficiles. On a jugé qu'une intervention armée en Espagne était un merveilleux expédient, et vous verrez que dans deux jours, le ministère nous posera l'alternative de cette intervention ou de sa retraite. M. de Villèle était moins cruel quand il nous proposait la guerre sur le Rhin ou aux Pyrénées.

Ce n'est pas qu'on soit tout-à-fait d'accord sur cette question dans le monde ministériel, mais dans peu de jours l'intervention prévaudra. Déjà le *Journal des Débats*, cet avant-coureur des volontés du pouvoir, a pris les devans, et demain les autres journaux du ministère doivent don-

ner dans le même sens. M. Thiers et M. Guizot ont décidé que l'intervention aura lieu, et nous verrons s'exécuter l'intervention.

Le roi est cependant d'un avis contraire; M. de Broglie, le président du conseil, partage l'avis du roi. M. Humann, qui tient les clés du trésor, ce nerf de la guerre, M. Humann pense comme le roi et M. de Broglie. Le maréchal Maison a des vues toutes pacifiques, M. Duperré aussi; mais M. Thiers et M. Guizot tiennent bon pour une expédition militaire, et ils ont entraîné à eux M. Duchâtel. Voilà les trois hommes de guerre du conseil, les boute-feux et les sabreurs de ce temps! Si l'on s'est brouillé avec le maréchal Soult, si l'on néglige le maréchal Gérard, c'est que l'on comptait sur MM. Guizot, Thiers et Duchâtel. Comment ne pas vaincre l'Europe avec MM. Duchâtel, Thiers et Guizot?

M. de Talleyrand a beau redire toutes ses remontrances à Napoléon lors de la première guerre d'Espagne; M. Molé a beau répéter ses plus belles paroles du temps de la seconde guerre, on ne fera pas moins la troisième. Ils ont cependant l'un et l'autre de bonnes raisons à alléguer en cette affaire. M. de Talleyrand dit avec franchise que ce gouvernement ne se fonde pas sur des affections, mais sur des intérêts matériels, base solide tant qu'on ne l'ébranle pas par des actes contraires à la prospérité publique. Or, l'intervention en Espagne est un de ces actes: elle épuisera le trésor déjà si chargé; elle augmentera la crise commerciale que le procès et l'affaire des 25 millions ont fait naître; déjà les fabriques sont désertes, la bourse baisse, et les spéculateurs murmurent. Que sera-ce si le Nord s'ébranle, et si nous éprouvons des résistances en Espagne? Mais la vieille prudence du doyen des diplomates a beau montrer de loin les orages, M. Thiers se rit de ces prophéties sinistres. Il met sa démission dans la balance, et la balance penchera de son côté.

Les raisons de M. Molé ne sont pas moins bonnes. On sait avec quelle noblesse et quelle fermeté M. Molé a posé, en 1830, le principe de non-intervention; il montre le danger de violer ce principe qui pourrait devenir encore au besoin la sauve-garde de la France, et il démontre surtout l'impossibilité de former un ministère d'hommes politiques et éminens après le ministère qui aurait causé tous ces embarras au pays. Mais c'est justement ce que demandent les ministres actuels, et les argumens spécieux ne manquent pas à M. Guizot, pour réfuter les assertions de M. Molé.

Pendant ce temps, on s'agite, on met en mouvement la presse ministérielle, on donne l'espoir d'un commandement aux généraux des deux chambres, et les *interventionnistes* s'efforcent de circonvenir le roi. On rapporte à ce sujet que le jeune ministre du commerce s'étant montré très belliqueux en sa présence, il lui fut dit d'un ton de bienveillance paternelle: « M. Duchâtel, vous êtes un bien bon garçon; mais, si vous m'en croyez, vous nous laisserez ces matières-là. » Ce mot a du moins couru le château et tous les ministères.

Le jour de l'Ascension, M. Thiers a réuni au ministère de l'intérieur, dans un grand dîner, tous les ministres et les dissidens les plus prononcés, pour traiter de cette grande affaire. C'a été un véritable conseil de guerre.

M. Thiers a discuté, point à point, toutes les objections; il a nommé les généraux, fait manœuvrer les corps d'armée, pris les villes; il ne manquait qu'une carte d'Espagne sur la table, encore s'est-on levé pour la consulter. Au dessert, don Carlos était expulsé, et nos troupes établies dans les places fortes de la Navarre et de la Catalogne. La désunion règne cependant encore dans le conseil, et M. de Broglie lui-même continue de tenir tête à M. Guizot.

De tout ceci, il résultera peut-être une démission de M. de Broglie, démission que le roi et M. Thiers désirent en secret. Les doctrinaires seraient encore affaiblis dans le cabinet, et le maréchal Maison serait porté à la présidence du conseil. Le roi et M. Thiers désirent la présidence du maréchal Maison, par le même motif. Ils espèrent, l'un et l'autre, gouverner avec lui, par lui, et sans lui; et c'est ce qu'on ne peut faire avec M. de Broglie, qui se soumet souvent, presque toujours, mais qui se sent atteint parfois de quelques velléités de présidence.

M. Thiers ne part pas de si haut que M. Guizot. Il veut envoyer nos troupes en Espagne, et risquer une intervention dans ce pays, parce que c'est, dit-il, une diversion utile. On occupera les soldats, on distraira le pays, on fera de l'avancement aux officiers; en un mot, ce sera un *exutoire*. M. Thiers veut dire sans doute un exutoire pour notre argent, car l'Espagne nous doit encore les frais de l'expédition qui a rétabli Ferdinand VII sur le trône où chancelle aujourd'hui sa fille.

Le roi, qui voit avec peine l'obstination de M. Thiers, l'a emmené un jour, tout un jour, à Versailles, dans l'espoir de le faire revenir à des idées plus pacifiques. Les bosquets de Versailles, qui ont encore les échos des conversations politiques de Louis XIV et de Colbert, ont vu Louis-Philippe et M. Thiers s'asseoir sous leurs ombrages à la place où furent peut-être discutées les chances de la guerre de la succession, pour raisonner de cette nouvelle guerre d'Espagne. Il paraît toutefois que ces deux grands et habiles discoureurs n'ont pas réussi à se convertir l'un l'autre, car on les a vus revenir avec leurs opinions respectives. Dans cet état de choses, on attend le retour du courrier expédié au ministère anglais; on aura par la même occasion l'avis de M. Sébastiani, cette vieille et caduque nymphe Égérie, qui souffle ses oracles, tantôt de Naples et tantôt de Londres.

Pendant ce temps, le roi consulte tous les militaires qui viennent au château, et il a appelé près de lui quelques-uns de ceux qui n'ont pas coutume de s'y rendre, particulièrement les généraux qui ont fait la guerre en Espagne. Dans les réceptions même, on le voit conférer avec eux dans l'embrasure d'une croisée, et on l'entend dire : « Nous autres généraux, qui avons vu des batailles, et qui avons commandé, nous ne décidons pas si légèrement la guerre; » épigramme qui va droit à M. Thiers, lequel ne s'en émeut nullement.

Il faut dire que la position de M. Thiers est très favorable et vraiment importante dans ce ministère. Le roi et les ministres, sans en excepter un, sentent que, si l'on ne peut encore renverser le pouvoir des doctrinaires, il serait, d'un autre côté, impossible de composer un cabinet pris uniquement dans le parti de la doctrine. La chambre le repousserait, et le roi

ne voudrait jamais le subir. M. Thiers est donc regardé par les doctrinaires eux-mêmes comme un alliage qui leur est nécessaire en cet instant; et pour le roi, M. Thiers est un serviteur particulier, qui représente sa pensée particulière dans ce ministère où il n'est plus le maître absolu. Il est inutile d'ajouter que M. Thiers, passé maître en roueries, profite largement ou plutôt abuse de cette situation.

M. Guizot s'est formé, selon sa coutume, de grandes convictions politiques sur l'intervention. Il rappelle au roi que c'est à lui, le roi, qu'on doit la pensée première d'une ligue constitutionnelle du midi de l'Europe contre le Nord absolutiste, et l'exécution de cette pensée formulée par la quadruple alliance. Le roi, dit-il, se refuserait au développement de ses propres idées et de son système, s'il laissait compromettre en Espagne, faute d'une intervention, le régime représentatif. Vous pensez bien que les développemens et les faits historiques ne manquent pas à M. Guizot, et que de belles et abondantes paroles viennent à l'appui de son dire, paroles qui seraient concluantes pour son noble auditeur, si celui-ci n'avait pas un autre système pour se mettre à l'abri de la colère des puissances du Nord : c'est de se soumettre à elles, et de satisfaire à toutes leurs prétentions.

Il y a quelques jours, un pair, un ancien ministre, qui s'est rendu fameux par ses expédiens, proposait un moyen ingénieux de sortir des embarras de l'intervention. La Prusse et la Russie, disait-il, forment un camp de plaisance à Kalish. La garde impériale russe à pied s'embarque à Cronstadt, et descendra à Dantzig, en Prusse; la cavalerie est déjà en route, pour se rendre par terre aux frontières prussiennes. L'Autriche fournira aussi son contingent. N'est-ce pas là une intervention véritable? Qu'un mouvement séditieux éclate dans le royaume de Prusse, même vers les bords du Rhin, les troupes étrangères, rassemblées pour le plaisir des souverains, ne profiteront-elles pas de l'occasion pour aller étouffer la sédition? Que la régente d'Espagne ne fait-elle ainsi? que ne propose-t-elle à ses alliés de se donner le divertissement de grandes manœuvres militaires en Navarre ou en Catalogne? Que ne forme-t-elle à son tour un camp de plaisance à Pampelune ou à Vittoria? Nous enverrions cinquante mille hommes et le prince royal à ces fêtes militaires; l'Angleterre et le Portugal se feraient aussi un véritable plaisir d'y participer. Pourquoi l'Europe occidentale n'aurait-elle pas à son tour ses délassemens d'été? Rien ne défend aux rois constitutionnels de jouer aux soldats, comme le font les rois absolus. Ce ne serait pas là une intervention, et l'on aurait bien mauvaise grace si l'on se plaignait, au camp de Kalish, des manœuvres du camp de Catalogne. Voilà ce que disait le personnage dont nous parlons; et, en vérité, avec la bonne foi qui règne dans les affaires, ce serait la matière d'une excellente note diplomatique.

Du reste, cette question apparaîtra sans doute demain dans les chambres, et les rappellera à la vie, car elles succombent de lassitude et d'ennui. La chambre des députés semble épuisée par sa dernière incartade. Elle a honte des fougueux et violens personnages qui l'ont compromise dans une lutte corps à corps avec les journalistes, où l'on a vu un fonc-

tionnaire frapper à grands coups de canne un jeune homme sans défense, et un autre député empoigner un citoyen, et l'arrêter avec toute la grace d'un gendarme. Que dire de cette section de la chambre, étrangère à la chambre, il faut le dire, et bien faible, heureusement, qui ressemble plus à une bande de reîtres ivres qu'à des législateurs? A Sparte, on donnait aux citoyens le spectacle salutaire d'un esclave abruti par le vin; la chambre, nous nous plaisons à le reconnaître, a tiré un moral enseignement de la vue de cet homme, qui ne monte à la tribune que pour parler de ses duels et pour pousser des cris de rage. Entraînée un moment, la chambre semble revenue à des idées plus calmes, et tout promet qu'elle se séparera de plus en plus des énergumènes qui l'ont un moment échauffée. Les intelligences élevées telles que celles de M. Guizot, de M. de Broglie et de M. Royer-Collard, ont repris l'influence qu'elles n'auraient pas dû perdre un moment, et tout promet que l'avenir sera exempt de tant d'affreux scandales.

La chambre des pairs, d'un naturel plus calme, prend aussi une attitude qui convient mieux à sa haute situation. On a remarqué avec satisfaction un grand adoucissement dans les manières de son président, et on lui sait gré de l'attention qu'elle a prêtée au discours de Me Michel (de Bourges). On ne peut se faire, en lisant les journaux, une idée de ce morceau, dont l'esprit vigoureux et incisif était encore augmenté par le ton âpre et ironique de l'avocat. Il faut avoir vu Me Michel se promenant de long en large, devant la barre, et lançant tour à tour sa parole aux deux extrémités de la noble assemblée, allant, venant avec plus ou moins de rapidité, selon que sa véhémence croissait ou diminuait, pour bien sentir toute la force de ce plaidoyer. M. Duvergier de Hauranne se trouvait dans une tribune, en face de l'avocat, et l'apostrophe qui lui était adressée, est parvenue directement à son adresse; réponse terrible, et que le jeune député ne s'attendait pas sans doute à recevoir, en venant dans l'autre chambre. — M. Duvergier aura payé bien cher sa place sur les bancs de la pairie, où sans doute il viendra s'asseoir quelque jour.

Cet incident, ce procès sur procès, une fois terminé, la chambre sentira retomber plus lourdement que jamais sur ses épaules le lourd fardeau du procès-monstre. Après le long ennui des interrogatoires et du jugement des accusés dociles, il faudra bien en revenir à ces redoutables accusés récalcitrans. On espère que quelques prévenus de Lyon accepteront le bénéfice de l'obéissance, et on les traitera avec toute la douceur possible. Mais enfin viendront les accusés de Paris, ceux-là ne composent pas; ils résisteront jusqu'au bout, et il faut qu'à leur égard la chambre se détermine. On ne peut songer à les juger sur pièces. M. Moié a si bien posé la question, il a si nettement posé le droit, que sa retraite, qui aurait certainement lieu alors, entraînerait la moitié de la chambre. Déjà, dans la dernière discussion, il ne lui manquait que quatre voix pour former une majorité. Ce n'est donc qu'avec beaucoup de peine qu'on est parvenu à écarter sa proposition, qui consistait à demander aux chambres une loi de procédure pour la chambre des pairs; et comme les lois de procédure s'appliquent aux causes entamées, on se trouverait dans la légalité, d'où l'on sort chaque

jour si étrangement. Quatre voix en plus ont écarté cette proposition, et l'on s'est arrêté à la combinaison suivante.

La cour absoudra, ou à peu près, tout ce qui consentira à l'accepter comme tribunal compétent; les autres seront entendus sur pièces, jugés sur pièces et condamnés sur pièces. La cour leur donnera un délai d'un an pour appeler de ce jugement, comme par défaut, et pour se présenter volontairement devant elle. Passé ce terme, la condamnation sera définitive et exécutoire sans appel. Ainsi les condamnés par défaut auront encore une année de détention, après laquelle commencera l'application de la peine judiciaire, et le grand procès dégénérera en procillons que la chambre traînera à loisir. On croit allier ainsi la modération à la sévérité, et l'on s'applaudit beaucoup de ce biais qu'on doit, dit-on, à M. de Bastard. On doute encore, et avec raison, que M. Molé et ses amis acceptent cette combinaison, et l'on s'efforce d'en trouver d'autres. C'est dire assez que les embarras de la chambre des pairs sont loin d'être finis.

L'affaire de la vente des tableaux du maréchal Soult est enfin terminée, c'est-à-dire que le maréchal a repris ses Murillo et son Ribeira, et la liste civile ses 150,000 francs d'à-compte. Il paraît certain que le roi s'était résigné à cette vente, et que de bonne foi il comptait payer au maréchal les 500,000 francs stipulés pour prix de ses tableaux. De son côté, le maréchal tenait tant à établir que cette vente était une vente, et non pas un prêt, qu'il avait fait compter les intérêts qui lui revenaient pour les autres paiemens. C'est M. de Montalivet qui a tout gâté par ses propos, et on peut dire par ses indiscrétions. Les esprits bienveillans, et nous sommes de ce nombre, prêtent à M. de Montalivet une pensée politique dans cette affaire. Il s'agissait de ruiner politiquement le maréchal, qui était venu à Paris proposer au roi un ministère de gauche; il fallait faire de lui un exemple, et dégoûter tous ceux qui seraient tentés de l'imiter. Peut-être ne l'enferra-t-on pas dans cette affaire qu'il proposa lui-même naturellement au roi, par suite de cette habitude des généraux de l'empire qui pressuraient de temps en temps Napoléon, et lui arrachaient de grosses sommes; mais l'idée vint plus tard, on trouva l'occasion bonne, et on en profita. Aujourd'hui le maréchal se trouve jeté tout-à-fait hors des affaires. On marchera en Espagne sans lui : c'était cependant une belle occasion pour compléter, au prix d'achat, sa magnifique galerie de tableaux!

On remarque que M. Dupin se rapproche beaucoup du château; il va publier une apologie du roi, de ses libéralités, et de la protection que donne aux arts la liste civile. On le voit souvent aux Tuileries, et il s'y montre moins frondeur. Les temps sont bien changés pour M. le président de la chambre des députés; il ne s'agit plus de refuser des portefeuilles, mais de se défendre contre la majorité qui veut lui arracher sa présidence, et de rester au palais Bourbon. Nous espérons qu'il y réussira, car il faut rendre à M. Dupin cette justice, qu'il préside la chambre des députés avec une vigueur peu commune.

F. BULOZ.

LA

COMÉDIE

AU IVe SIÈCLE.

Presque tous les écrivains qui ont traité de la comédie et de la tragédie anciennes ont cru leur tâche achevée au siècle d'Auguste. Ce n'est pas qu'ils ne connussent fort bien, pour la plupart, ce qui nous reste de fragmens et de monumens dramatiques postérieurs au Ier siècle; mais ils pensaient que ces ouvrages, comme les déclamations dialoguées qui portent le nom de Sénèque, n'avaient pas été composés pour la scène; ils estimaient que, depuis la chute de la république, l'art des Roscius avait disparu comme la tribune et la liberté.

Cette opinion, je me hâte de le reconnaître, repose sur plusieurs faits incontestables, et dont on a seulement eu le tort, à mon avis, de tirer des conséquences trop générales et trop absolues.

Il est très vrai que la vogue dont jouirent les pantomimes au Ier siè-

cle porta un coup funeste à la comédie et à la tragédie. Ce spectacle, qui n'admettait pas de paroles, convenait mieux qu'aucun autre à la politique ombrageuse des empereurs, et il avait, de plus, l'inappréciable avantage de fournir un lien, et comme une sorte de langue intelligible et commune aux nations si diverses de mœurs et d'idiomes qui composaient l'empire romain.

Il est très vrai que les dépenses excessives qu'exigeait la mise en scène des tragédies et des comédies, jointes à la pénurie des provinces livrées aux exactions des proconsuls et des préteurs, ne permettaient plus qu'à de longs intervalles l'emploi de ces plaisirs qui supposaient l'indépendance et la richesse.

Il est très vrai que l'usage alors introduit des lectures publiques, soit au Capitole, soit dans les maisons des riches particuliers, s'était peu à peu substitué à l'épreuve plus hasardeuse des représentations théâtrales.

Enfin, il n'est pas douteux que l'amour croissant des Romains pour les spectacles sanguinaires et matériels (1), la passion des courses de chars et de chevaux, la fureur des naumachies, l'habitude des combats d'animaux et de gladiateurs, n'eussent fort attiédi le goût plus noble des jouissances intellectuelles et idéales que faisait naître jadis la muse des Ménandre et des Sophocle. Mais de cette triste préférence accordée généralement sous les empereurs aux spectacles muets et brutaux, est-on en droit de conclure l'entier abandon des spectacles plus délicats dont le génie d'Athènes avait doté l'Italie et le monde romain? Je ne le pense pas.

J'ai eu récemment l'occasion et le devoir de chercher les vestiges de la comédie et de la tragédie anciennes pendant le Ier, le IIe et le IIIe siècle de notre ère (2). J'ai eu peu de peine à réunir les preuves les plus évidentes et les plus nombreuses de l'existence

(1) On peut voir dans Martial d'horribles exemples du goût des Romains pour les spectacles réels. Lisez aussi dans Tertullien comment on forçait des condamnés à paraître sur le théâtre avec une tunique brûlante pour représenter au naturel la mort d'Hercule.

(2) Dans un cours sur les *Origines du théâtre moderne* professé à la faculté des lettres de Paris, en 1834 et 1835. Ce cours sera publié chez M. Hippolyte Prévost; 3 volumes in-8°.

non interrompue pendant ces trois siècles de la comédie et même de la tragédie dépouillée, il est vrai, de ses anciens chœurs, mais encore environnée de son appareil imposant et colossal.

Aujourd'hui, je me propose non-seulement de montrer ce que furent la comédie et la tragédie au IVe siècle, mais d'étudier le développement complet du génie dramatique païen, depuis Constantin jusqu'aux successeurs de Théodose.

I.

On éprouvera peut-être quelque surprise à m'entendre employer cette expression quelque peu emphatique, « le développement du génie dramatique *païen,* » dans un siècle où les idées opposées, où les idées chrétiennes, atteignirent, en tous sens, un si complet, un si admirable développement : on s'étonnera que, dans ce siècle où un art nouveau sortait des catacombes, transformait et embellissait les basiliques; où la beauté et la nouveauté des légendes bibliques et évangéliques appelaient et retenaient la foule dans les temples; où la vie cénobitique créait une poésie nouvelle, la poésie de la solitude et des cloîtres; où les voûtes des jeunes cathédrales retentissaient de la parole des Grégoire, des Basile, des Ambroise, des Chrysostôme, il soit resté quelque place pour le développement d'un autre art que celui qui envahissait le monde à la voix du christianisme. Il est très vrai, cependant, qu'à côté de l'art chrétien il y eut place encore pour un art rival. En face de l'idée jeune, de l'idée nouvelle, de l'idée conquérante, il y eut l'idée ancienne, l'idée dépassée, l'idée sur la défensive. Ce fut un curieux et beau spectacle que cette lutte, cet antagonisme, ce combat bien qu'inégal de deux idées se disputant, pendant trois siècles, la direction du genre humain. Le polythéisme, vaincu au IIe et IIIe siècles, par l'éloquence des Pères de l'église et surtout par l'héroïsme des confesseurs, fit, pendant le IVe siècle, un effort désespéré pour ressaisir la puissance, et conserver au moins par les arts son empire sur l'imagination, cette partie la plus légère et la plus frivole de notre nature.

Au reste, cet antagonisme de deux idées n'est pas un phénomène particulier au IVe siècle. Ici seulement la lutte est plus éclatante, les champions plus illustres, la solution plus imminente; mais le duel des idées est la loi de tous les siècles. Dans ces derniers temps, une école philosophique, je dirai, si l'on veut, religieuse, qui a soulevé de hautes questions et commencé d'utiles travaux dont il est à désirer que la science accepte l'héritage, a établi une distinction que je crois peu exacte entre les siècles d'antagonisme, ou époques critiques, et les siècles organiques, ou époques de reconstitution. Je crois fermement, pour ma part, qu'il n'y a pas de siècles où ne se fasse à la fois ce double travail. Je pense que le combat des idées ne peut cesser un seul instant. Dès qu'une lutte est terminée par le triomphe d'un des principes belligérans, de nouvelles idées se rangent en bataille. Ainsi, même avant que la civilisation chrétienne eût complètement triomphé au Ve siècle, une nouvelle lutte s'engageait entre la barbarie occidentale et la civilisation romano-chrétienne. S'il est quelques époques où l'on n'aperçoive pas clairement cette guerre des intelligences, la faute en est à l'inattention ou au manque de perspicacité des historiens; mais la lutte intellectuelle existe: le mécanisme social ne peut pas plus se passer de l'antagonisme des idées, que la mécanique céleste de l'attraction.

Revenons au IVe siècle.

Au commencement de ce siècle, l'idée chrétienne était arrivée avec Constantin à la puissance politique; elle continua de grandir par la parole, par la science, par les arts, par tous les genres de poésie, même de poésie dramatique. Je n'ai pas aujourd'hui à dérouler ce beau spectacle. Ce que je veux montrer, c'est, au contraire, la résistance, la ténacité, les derniers combats de l'idée en retraite, de l'idée vaincue, de l'idée en décadence. Nous allons voir le paganisme expirant recueillir ses forces, soit pour ressaisir le pouvoir politique, ce qu'il parvint à faire un moment sous Julien, soit pour conserver la seule position qu'il pût encore défendre, l'empire qu'il exerçait, depuis mille ans et plus, sur l'imagination humaine.

Il semble aux esprits exacts, qui n'admettent que des divisions nettes et tranchées, qu'après la victoire si décisive rem-

portée par le christianisme sous Constantin, toute lutte ait dû cesser, et que le monde entier ait dû subir une transformation totale et soudaine. Ce n'est pas ainsi que procèdent les réalités; croire possibles de pareils coups de théâtre, c'est ne pas connaître la force de résistance qui appartient aux idées, même vaincues.

Constantin commença par accorder à l'immense association chrétienne qui remplissait ses légions l'exercice public de ses rites, et lui permit d'élever plusieurs églises. Bientôt même son esprit violent passa de la protection du christianisme à la persécution de l'ancien culte : il fit abattre plusieurs temples païens ; il en ferma d'autres, ou les livra au culte chrétien ; il associa, en un mot, le christianisme à l'empire. Mais les idées païennes avaient si longtemps dominé les mœurs ; elles étaient tellement infiltrées dans les esprits, enracinées dans les institutions, que Constantin lui-même, malgré sa ferme volonté d'être chrétien, commit, durant son règne, une foule d'actes semi-païens. Ce prince eut si peu l'intelligence véritable du christianisme, qu'après la défaite de Maxence, il souffrit que les villes d'Afrique élevassent des temples à la famille Flavienne, et permit que le sénat de Rome lui décernât les honneurs divins.

Le fond de la politique de Constantin et de ses successeurs, en présence des deux croyances qui se disputaient le monde, fut, d'une part, d'accorder sans restriction au christianisme l'exercice de son culte; de l'autre, de retrancher du polythéisme ce qui choquait le plus ouvertement les idées nouvelles comme, par exemple, les sacrifices. Mais, en même temps, ils crurent devoir accorder aux habitudes populaires le maintien des jeux publics et la célébration des solennités païennes qui se liaient aux institutions civiles ou aux coutumes domestiques.

Aussi, pendant toute la durée du IVe siècle, les empereurs chrétiens, ceux même qui firent abattre ou fermer le plus de temples, Constantin, Jovien, Théodose, ne laissèrent pas de maintenir les jeux du cirque et de la scène. Zosime (1) nous apprend que Constantin, entre autres, embellit l'Hippodrome. Il y fit trans-

(1) Liv. II.

porter les statues des dieux enlevées des sanctuaires et notamment le fameux trépied de Delphes où l'on voyait une figure ciselée d'Apollon.

Sous les successeurs de Constantin, il s'opéra une sorte de réaction favorable au polythéisme, réaction qui s'appuya sur la seule force réelle qui restât encore à l'idolâtrie, sur l'attachement profond que conservait le peuple romain pour les spectacles (1).

Par une anomalie singulière, le plus emporté des adversaires du christianisme, Julien, qui détrôna un moment la foi nouvelle, eut une antipathie non moins violente pour les divertissemens du théâtre que pour le christianisme lui-même. Cette austérité philosophique, qu'il tenait peut-être, à son insu, de son éducation chrétienne et des fonctions de lecteur qu'il avait exercées, étant enfant, dans l'église de Nicomédie, priva ses tentatives de restauration polythéiste de leur unique chance de succès. La révolution qu'il tenta eut contre elle tous les chrétiens et la plupart des païens, plus attachés aux plaisirs scéniques et sensuels qu'à l'immolation des victimes et aux cérémonies mystiques.

La première victoire remportée par le christianisme sur les théâtres date des règnes de Gratien et de Valentinien. Ce ne fut qu'à cette époque que le clergé chrétien se crut assez fort pour réclamer ouvertement des empereurs une mesure évidemment impopulaire, l'abolition des jeux et des spectacles. Ce n'est que sous les règnes de ces deux empereurs que commencèrent les attaques formelles, systématiques, en quelque sorte officielles, du christianisme contre le théâtre païen. Jusque-là, l'église, par la voix des conciles et des Pères, s'était bien élevée contre le théâtre, mais elle ne s'était encore adressée qu'à la conscience des fidèles. Le concile d'Elvire en 313, celui d'Arles en 314, avaient

(1) La teneur de ce décret est remarquable : « Quoique toute superstition doive être abolie, néanmoins nous voulons que les temples situés hors des murs subsistent, et ne soient ni abattus ni dégradés; car puisque plusieurs de ces temples sont la source d'où les jeux du théâtre et du cirque tirent leur origine, il ne convient pas de détruire ces lieux d'où vient la solennité des divertissemens dont jouit de tous temps le peuple romain. Donné le 1er jour de novembre sous le 4e consulat de l'empereur Constantius, et sous le 3e de l'empereur Constans. » *Cod. Theodos.*, lib. III, tit. x, de Paganis.

bien défendu d'admettre dans la communion chrétienne les mimes, les conducteurs de chars et tous les gens attachés aux jeux de la scène : saint Cyprien, Tertullien, tous les Pères, avaient tonné contre les boucheries de l'amphithéâtre et la luxure de l'orchestre ; mais il n'y avait pas eu jusque-là de plaintes portées à l'autorité civile, ni de demandes faites à l'empereur de supprimer ces restes de gentilité. Gratien obtempéra en partie aux instances de l'église : il défendit de célébrer aucun spectacle les jours de Noël, de l'Épiphanie, de Pâques, de la Pentecôte, le dimanche, les fêtes des apôtres, ni pendant tout le temps que les nouveaux baptisés portaient les habits blancs. Valentinien, qui, dans sa jeunesse, avait aimé passionnément les jeux du cirque, revint plus tard à des sentimens tellement chrétiens, qu'il ne pensait pas (ainsi nous l'apprend saint Ambroise dans son discours sur la mort de ce prince) que l'on dût célébrer les jeux, même aux fêtes destinées à solenniser la naissance de l'empereur.

Sous Théodose, il y eut une sorte de redoublement dans l'amour des peuples pour les folies du cirque et du théâtre. A cette époque où le christianisme s'était recruté de toute cette masse indifférente qui suit l'impulsion du pouvoir, il y eut une sorte de relâchement dans la discipline et dans les mœurs. Cependant Théodose maintint l'interdiction des jeux le dimanche et essaya même par plusieurs lois de refréner la fureur des spectacles, particulièrement dans les magistrats qui négligeaient les affaires pour capter une popularité plus facile au moyen des jeux et des fêtes (1).

Cet engouement général qui entraînait les chrétiens eux-mêmes sur les gradins des amphithéâtres, ranima un moment les espérances du parti païen. Non-seulement il y eut relâchement chez les fidèles, mais il y eut parmi les gentils des tentatives plus hardies de retour au paganisme. Sans les talens admirables, sans le zèle apostolique des grands docteurs du IVe siècle, il y aurait eu péril pour la foi naissante. Nous voyons alors Libanius et un certain nombre de païens distingués par leur talens, se coaliser pour faire triompher cette réaction. Nous voyons Symmaque, devenu préfet et consul de Rome en 391, faire les derniers

(1) *Cod. Theodos.*, lib. I, tit. VII, lix. 2; et *ibid.*, lib. XV, tit. V, lix. 2.

efforts pour rouvrir les temples et relever dans la cité rivale de Constantinople l'autel abattu de la Victoire. Cette conjuration d'un patriotisme étroit et dévot, qui espérait repousser ainsi le flot des barbares, échoua devant le cosmopolisme plus élevé de saint Ambroise. Symmaque fut banni de Rome et de l'Italie.

Quant à l'idolâtrie du cirque et du théâtre, elle subsista à peu près intacte. Les jeux publics continuèrent d'être regardés comme un droit imprescriptible du peuple romain. Nous voyons même, sous les successeurs de Théodose, un décret d'Honorius adressé au proconsul d'Afrique Apollodore, dans lequel le maintien des anciens jeux est expressément ordonné : seulement l'empereur recommande de retrancher de ces plaisirs les sacrifices et les pratiques trop visiblement idolâtres. « Bien que nous ayons aboli les rites profanes, nous ne voulons pas toutefois détruire la joie publique, ni les assemblées que font les citoyens aux jours de fêtes. Nous ordonnons donc que ces plaisirs du peuple soient célébrés, selon les anciennes coutumes, et même avec les festins solennels, quand les vœux et les réjouissances le requerront, mais sans faire aucun sacrifice, ni pratiquer aucune superstition condamnable. »

Quelles étaient ces pratiques que l'église, au IVe siècle, avait obtenu qu'on retranchât des jeux publics ?

Les plus importantes de ces réformes portaient sur les combats de gladiateurs. Constantin le premier avait essayé d'abolir cet horrible usage. Il avait défendu de condamner personne, et pour aucun délit, à la profession de gladiateur ; de plus il voulut qu'on n'admît aucun gladiateur volontaire. Cette double prescription aurait assuré l'abolition complète et rapide de cette institution barbare. Mais ces deux lois de Constantin ne reçurent pas d'exécution. Ce ne fut guère qu'un siècle plus tard, sous Honorius, en 404, que furent à peu près abolis les combats de gladiateurs. Je dis à peu près, car, au Ve siècle, du temps de saint Augustin, et même encore au temps de Salvien, nous trouvons sinon de vrais spectacles de gladiateurs, c'est-à-dire des combats d'hommes contre des hommes, au moins des *venationes*, ou des combats d'hommes contre des bêtes (1).

(1) Voyez dans Baillet, tom. Ier, p. 32 et suivantes, et dans Baronius à l'année

Vers le même temps, Arcadius à Constantinople retrancha des solennités publiques la fête impure de Majuma, tout en consacrant, dans cette loi même d'abolition, l'inviolabilité des jeux publics (1). C'étaient là les seules réformes que le christianisme au IVe siècle eût encore obtenues dans les jeux païens.

Cependant le sacerdoce chrétien ne négligeait rien pour attirer à soi les imaginations séduites par les pompes de l'idolâtrie. L'église faisait appel à tous les arts, à la poésie, à la musique, à la peinture, à la sculpture, afin de dominer les ames par toutes les voies.

Même avant l'établissement public du culte chrétien, avant le IVe siècle, où le sacerdoce put déployer ses pompes dans l'intérieur des basiliques et même au dehors dans de solennelles processions aux tombeaux des martyrs, dès la fin du IIIe siècle, on voit, dans les discours des Pères que déjà l'église essayait de balancer, par la magnificence de ses liturgies, l'effet des spectacles païens et d'opposer son art naissant aux arts épuisés du polythéisme. On remarque même dans les éloquentes invectives des Pères contre la poésie et les spectacles de l'ancienne religion, comme une sorte d'émulation, et, si je l'ose dire, de jalousie d'artistes à artistes.

Voyez comme les Pères du IIIe siècle opposaient déjà les mystères chrétiens aux mystères païens.

« Venez, disait Lactance, venez, je vous montrerai les *mystères* du Verbe et je vous les exposerai sous la figure des vôtres. C'est ici qu'il y a une montagne agréable à Dieu, couverte d'un ombrage céleste. Nos bacchantes sont des vierges pures; elles célèbrent les offices du Verbe divin; elles chantent les hymnes du roi de

399, l'*Histoire de saint Alamaque*, ou plutôt *Télémaque*, martyr et saint allégorique dont le nom signifie *la fin du combat*.

(1) « Nous permettons les arts scéniques pour ne pas engendrer par leur suppression une trop grande tristesse. Mais nous défendons ce honteux spectacle à qui une insolente licence a donné le nom de Majuma. Donné à Constantinople, le 2 octobre sous le consulat du très illustre Théodose l'an 399. » Rescript. lib. 2 de Mujumâ *cod. Theodos.* La suppression de ce reste impur de la fête de Flore n'empêche pas que nous ne trouvions encore beaucoup plus tard, sous Justinien, les nudités les plus incroyables sur le théâtre.

l'univers; elles dansent avec les justes et font leurs courses sacrées... O les saints mystères! j'y vois Dieu et le ciel! Je suis sanctifié par cette initiation; le Seigneur en est l'hiérophante; voilà nos saints mystères et nos bacchanales. »

A la même époque, Tertullien opposait aux tragédies païennes la scène tout autrement vaste, tout autrement tragique du jugement dernier. Vous allez voir dans cette rude éloquence du prêtre africain éclater contre le théâtre une haine exprimée, il faut le dire, en des termes plus poétiques que charitables :

« . . . . . Ce sera bien un autre spectacle quand viendra le jour du jugement dernier, du jugement éternel; ce jour, que les nations n'attendent point, et dont elles se moquent; ce jour, où ce monde si vieux, et tout ce qui a été créé, sera consumé par un commun embrasement! Quelle sera l'immensité de cette scène? Avec quelle admiration, quels rires, quels transports de joie et d'allégresse verrai-je tant de rois, qu'on disait avoir été admis au ciel, gémir dans les ténèbres profondes de l'enfer avec Jupiter et les témoins de leur fausse divinité? Alors la voix des acteurs tragiques sera plus éclatante, ayant à gémir sur leurs propres infortunes! alors les histrions feront mieux paraître leur souplesse, allégés par le feu qui les pénétrera!... Non, il n'y a point de préteur, de consul, de questeur, de pontife, quelque libéralité qu'il déploie, qui vous puisse montrer de telles choses; et cependant la foi vous les représente, dès à présent, par les images qu'elle en offre à vos esprits. Au reste, quelles qu'elles soient, vous les verrez après cette vie ces scènes que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, que le cœur de l'homme n'a jamais senties. En vérité, les représentations du cirque, de l'amphithéâtre et du stade n'approchent pas de ces spectacles (1). »

Il est donc bien démontré que non-seulement les jeux du cirque, *ludi circenses*, mais les jeux du théâtre, *ludi scenici*, subsistaient presque sans atteinte au IVe siècle, en face du christianisme triomphant. Il nous reste, à présent, à rechercher en quoi consis-

(1) Tertullien, *lib. de spect.* cap. XXX.

taient ces jeux et ce théâtre, dans lesquels, comme dans un dernier fort, se retranchait si opiniâtrément l'idée païenne.

II.

Pour être sûr qu'aucun des filons du gé e dramatique n'échappe à nos investigations, j'ai cru nécessa de diviser toutes les recherches relatives au théâtre en trois sections : théâtre hiératique, théâtre aristocratique, théâtre public ou populaire. Je vais parcourir ces trois divisions et considérer séparément ces diverses branches du théâtre païen au IVe siècle.

THÉATRE HIÉRATIQUE.

La fermeture ou la destruction de presque tous les temples païens au IVe siècle rétrécit considérablement le champ du drame sacerdotal. Il ne subsista guère de toutes les cérémonies païennes plus ou moins empreintes du génie mimique, que celles qui pouvaient se célébrer dans l'intérieur de la famille ou sur les théâtres publics. On peut voir dans les œuvres d'Ausone, consul sous Gratien et évêque sous Théodose (1), un petit poème imité des *Fastes* d'Ovide, *Liber de feriis romanis*, qui contient un catalogue assez étendu des féries païennes encore subsistantes. Les principales étaient les Florales, les réjouissances des calendes et les Saturnales, dans lesquelles les esclaves, comme on sait, jouaient le rôle de maîtres et les maîtres celui d'esclaves. Nous trouvons en 387, sous Honorius, alors Auguste, et en 406, sous Théodose-le-Jeune, la solennisation des Quinquennales. Les jeux séculaires sont célébrés en 404, sous Honorius, par les dévots païens effrayés des invasions des Goths. Les vers sibyllins y furent, selon l'usage, chantés à deux chœurs, par de jeunes garçons et de jeunes filles. Les fêtes de la Grèce n'étaient pas non plus toutes abolies : l'Élide avait encore ses

(1) Il nous reste d'Ausone des poésies chrétiennes et des poésies obscènes. Quant au fait de son épiscopat, il a été l'objet de controverses.

jeux olympiques. Enfin, nous trouvons, sous Théodose, la célébration d'une ancienne fête semi-dramatique. Après le pardon accordé à la ville d'Antioche par l'empereur, la joie des habitans fut si grande, qu'ils ornèrent la place publique de couronnes, allumèrent des lampes de toutes parts, et dressèrent devant leurs boutiques des lits ornés des statues des dieux : c'étaient les *Lectisternia* des anciens Romains, ou les banquets de l'Olympe imités sur la terre.

Enfin, les grands drames hiératiques du paganisme, les Mystères, bien que de plus en plus décriés, ne cessèrent complètement qu'à la fin du IVe siècle. Un petit nombre de temples avaient été réservés pour leur célébration. Constance et Gratien s'étaient bornés à défendre qu'on célébrât de nuit ces drames orgiaques (1). Mais sur l'avis de Prétextat leurs édits ne furent pas exécutés à Éleusis (2). Enfin, la proscription générale et finale des Mystères de l'antiquité eut lieu sous Théodose, qui fit raser ce petit nombre de temples réservés, derniers théâtres des représentations païennes hiératiques (3).

Le drame aristocratique n'éprouva pas les mêmes empêchemens au IVe siècle.

THÉATRE ARISTOCRATIQUE.

Il y avait deux occasions principales, où les hommes riches de l'antiquité appelaient près d'eux les histrions, les grands repas et les funérailles. Ce double usage existait encore au IVe siècle. Libanius, dans son long discours en l'honneur de la danse pantomime, décrit avec beaucoup de détails les repas de son temps où les pantomimes étaient admis. Saint Grégoire de Nazianze (4) et saint Chrysostôme (5) s'élèvent contre les mimes et les danseurs que les riches louaient des directeurs de troupes pour égayer leurs banquets.

(1) *Cod. Theodos.*, lib. XVI, tit. v, leg. 5 et 6.

(2) Zosime, *hist.*, lib. IV, c. III.

(3) *Cod. Theodos.*, loc. cit.

(4) *Carm.* I, ad episcop. v. 615 seqq.

(5) *Expl. psalm.* 41.

C'était surtout des comédiennes du plus bas étage, *mimæ dictæ pedaneæ*, qui remplissaient cet office. Quelquefois un ou plusieurs citharedes chantaient en s'accompagnant des hymnes en l'honneur des dieux. Saint Chrysostôme, qui nous a conservé de précieux détails sur le luxe incroyable de ces festins, nous apprend qu'en ces occasions le *triclinium* était rempli de chanteurs et de musiciens venus de l'Inde, de l'Arabie et de la Perse (1). A la sollicitation du clergé chrétien, l'autorité civile chercha à poser des bornes aux désordres de ces représentations domestiques. Une loi de Théodose interdit à de certaines comédiennes, ou musiciennes, *psaltriæ*, l'entrée des maisons particulières et des banquets.

Les chrétiens eux-mêmes paraissent avoir conservé au IVe siècle ces vieux usages. Le 54e canon du concile de Laodicée, tenu en 320, nous apprend que les pantomimes, *thymelici*, étaient admis aux repas, surtout les jours de noces. Ce canon prescrit aux prêtres et aux clercs de se lever de table avant l'arrivée de ces baladins.

Aux obsèques des riches, les comédiennes ou pleureuses, que l'on nommait *præfixæ*, et qui figuraient aux funérailles dans l'antiquité grecque et romaine, étaient encore de mode au IVe siècle. Ces femmes imitaient la douleur des parens; de leurs bras nus elles s'arrachaient les cheveux et se meurtrissaient le sein et le visage. Saint Chrysostôme s'élève avec force contre les chrétiens qui conservaient ces pratiques.

Comme il ne nous reste aucun monument écrit de ces deux espèces de drame aristocratique, nous passerons rapidement sur ce sujet, ainsi que sur les tours de force ou d'adresse exécutés par les bateleurs populaires et ambulans, schœnobates ou funambules, cotylistes ou joueurs de gobelets, pétauristes ou voltigeurs, qui tantôt donnaient leurs représentations sur les théâtres des villes, tantôt dans les foires et sur les tréteaux des marchés. Nous

(1) *Hom. l. in epist. ad Coloss.* Les tables des riches étaient couvertes de vases d'or et d'argent; elles étaient demi-circulaires (en forme de *sigma* C): nous voyons dans les peintures des catacombes plusieurs tables de cette forme qui servaient aux agapes. Au reste, l'usage de ces tables en fer-à-cheval, comme nous les appelons à présent, s'était conservé au moyen-âge. Nous en trouvons un exemple dans la tapisserie de Bayeux.

rappellerons seulement, comme un trait de mœurs, curieux pour nous autres Français, la surprise mêlée d'effroi que causa à nos aïeux les Gaulois un faiseur de tours venu des environs d'Antioche à Paris, à l'époque où Julien habitait le palais des Thermes (1).

Je viens de dire qu'il ne nous reste aucun monument écrit du théâtre aristocratique au IVe siècle; cet aveu a besoin d'être accompagné d'une explication. L'avis que je vais émettre n'est qu'une conjecture, mais qui ne me paraît pas sans vraisemblance. J'ai réuni ailleurs tous les documens que nous fournit l'antiquité sur les petits drames qu'on représentait en Grèce et en Italie dans les festins; j'ai, de plus, émis l'opinion que certaines idylles de Théocrite, imitées du mimographe Sophron, *la Pharmaceutrie*, par exemple, *l'Amour de Cynisca*, *les Syracusaines*, idylles qui sont de véritables mimes, de véritables petits drames, avaient été destinées à ces représentations intimes et convivales, et avaient dû être jouées, soit devant Hiéron à Syracuse, soit dans les petits appartemens de Ptolémée à Alexandrie. Je pense qu'au IVe siècle des compositions de même nature ont dû être récitées dans les repas par les histrions qu'on y appelait. Plusieurs églogues de Calpurnius, par exemple, ont une marche parfaitement dramatique, et paraissent bien répondre à la destination que je leur suppose ici. Ce sont des dialogues, qui, la plupart, n'ont rien de bucolique, de pures conversations entre citadins. Lisez, entre autres, les églogues 3e et 7e. Je suis fort tenté de croire qu'elles donnent une idée assez juste des petits drames joués dans les banquets. Je n'ajoute qu'un mot à l'appui de ma conjecture. Plus tard, au VIIIe, au IXe, au XIe siècles, nous trouvons des églogues récitées dans les monastères aux convois des abbés et des abbesses. En Espagne, au XVIe siècle, l'usage subsistait encore de représenter des églogues dans les châteaux. Il existe des preuves nombreuses de cet ancien usage espagnol, attesté d'ailleurs, comme tout le monde peut s'en souvenir, par Cervantes dans *Don Quixote*.

Mais je me hâte d'arriver au vrai théâtre, au théâtre public.

(1) *Misopogon*.

THÉATRE PUBLIC.

Drame muet.

Je m'étendrai peu sur le théâtre muet, sur les ballets des pantomimes. Ce genre de spectacle avait conservé au IVe siècle le même éclat qu'aux IIe et IIIe siècles, alors qu'Apulée décrivait avec tant de grace ce charmant ballet des *Amours de Vénus et de Mars*, qui semble le programme d'un de nos ballets modernes (1), programme écrit comme il serait à souhaiter que le fussent plus souvent les nôtres. Si vous désirez plus de détails sur l'extrême perfection où s'était maintenu cet art, ouvrez Libanius et lisez le long discours qu'à l'exemple de Lucien il a consacré aux pantomimes. La précision, la grace, le sentiment exquis du beau, empreint dans tous leurs mouvemens et tous leurs gestes, lui font comparer les pantomimes aux statuaires; et, en rhéteur peu judicieux, il préfère l'art fugitif et instantané des premiers à l'art durable et presque éternel des seconds : « Le statuaire, dit-il, imite la beauté des formes et les mouvemens des passions au moyen du marbre; c'est avec ses propres membres que le pantomime parvient à les exprimer. Chaque pose du danseur est une statue d'un moment à laquelle une autre statue succède. » Toutes les exagérations de louanges dont on accabla les pantomimes, dans les Ier, IIe et IIIe siècles, nous les retrouvons dans les poètes et les écrivains des IVe et Ve siècles. Voyez dans quels termes parle des pantomimes un poète du temps de Théodose, Nonnus de Panopolis, dans le livre 8 de ses *Dionysiaques* : « Ce sont des gestes qui ont un langage, des mains qui ont une bouche, des doigts qui ont une voix. »

Bien que l'usage du masque permît aux pantomimes romains de jouer indifféremment des rôles d'hommes et de femmes, il y eut cependant au IVe siècle des actrices pantomimes. L'incroyable licence de cette époque rendait la présence des femmes nécessaire aux plai-

(1) *Ane d'or*, liv. X.

sirs de la foule. Elles paraissaient la tête découverte, et souvent, chose incroyable ! se montraient tout-à-fait nues. Elles nageaient ainsi devant les spectateurs, dans une espèce de cuve ou de bassin placé sur le bord de l'orchestre. « Chrétiens, s'écriait saint Chrysostôme, chrétiens qui venez de voir Jésus-Christ crucifié ! vous quittez l'église et vous courez voir des femmes qui nagent et qui déshonorent leur sexe ! ah ! fuyez cette piscine théâtrale !.... (1) »

Remarquez-vous l'amertume de cette apostrophe : « vous quittez l'église ! » Les Pères de la fin du IVe siècle se plaignent sans cesse, et avec un dépit profond, de la préférence que beaucoup de nouveaux chrétiens donnaient alors aux jeux scéniques sur les saintes liturgies. Saint Chrysostôme, entre autres, a consacré plusieurs homélies à déplorer l'abandon que les fidèles faisaient souvent de l'église pour courir au cirque. Enfin le 83e canon du 4e concile de Carthage punit de l'excommunication ceux qui, les jours de fêtes, quitteraient les églises pour les spectacles.

Le nombre des pantomimes à Rome, au IVe siècle, est à peine croyable. Ammien Marcellin rapporte, comme une chose honteuse aux Romains, que, sous le règne de Constance, on fut obligé, dans la crainte de la famine, de faire sortir de Rome tous les étrangers qui professaient les arts libéraux, et que l'on conserva, sans les inquiéter, six mille pantomimes (2).

Drame parlé.

Indépendamment de ces spectacles muets, y eut-il au IVe siècle des drames parlés ? y eut-il des mimes, ou farces improvisées ? y eut-il des comédies et des tragédies proprement dites ? Pour répondre à la première de ces questions, il suffit de jeter les yeux sur les écrits des saints Pères. Leurs invectives et leurs reproches ne s'adressent pas moins au mal que les chrétiens commettent sur les gradins des théâtres par le sens de l'ouïe, que par celui de la vue.

« Les chants obscènes, dit saint Jean Chrysostôme, sont aussi

(1) *Homil. VII, in Matth.*

(2) *Hist. lib. XIV.*

repoussans que ce qui blesse le plus nos organes (*stercora*). Et néanmoins lorsque vous *entendez* de pareils chants au théâtre, non-seulement vous n'en éprouvez nulle peine, mais vous en riez : loin d'éprouver pour eux de l'éloignement et de l'horreur, vous les retenez dans votre mémoire et vous les louez. Que ne descendez-vous donc aussi sur l'orchestre? Que n'imitez-vous ce que vous approuvez? Allez seulement en public avec ces gens qui vous font rire ; vous en rougiriez. Pourquoi donc estimez-vous tant ce que vous auriez honte de faire? Quoi ! les lois des gentils déclarent ces gens infâmes, et vous allez en foule, avec toute la ville, vous répandre dans leurs théâtres, comme si c'étaient des ambassadeurs ou des généraux d'armée! et vous voulez avec tout le monde *remplir vos oreilles* des ordures qui sortent de la bouche de ces bouffons !..... Que dirai-je du bruit et du tumulte de ces spectacles? de ces cris et de ces applaudissemens diaboliques? de ces habits qu'il n'y a que le démon qui ait inventés? On y voit un jeune homme, qui, ayant rejeté ses cheveux derrière sa tête, prend une coiffure étrangère, dément ce qu'il est et s'étudie à paraître une fille dans ses habits, dans son marcher et dans ses regards. On y voit un vieillard qui, ayant perdu toute pudeur, avec ses cheveux qu'il a fait couper, se ceint la taille, s'expose à toutes sortes d'insultes, et se montre prêt à tout *dire*, à tout faire et à tout souffrir. On y voit des femmes qui ont essuyé toute honte, paraissent hardiment sur le théâtre devant le peuple et semblent avoir fait une étude de l'impudence; des femmes qui, par leurs regards et *leurs paroles*, répandent le poison de l'impudicité dans les yeux et dans les oreilles de tous ceux qui les voient et les écoutent, et qui semblent conspirer, par tout l'appareil dont elles s'environnent, à détruire la chasteté, à déshonorer la nature, et à se rendre les organes visibles du démon, dans le dessein qu'il a de perdre les ames ; enfin, tout ce qui se fait dans ces représentations malheureuses ne porte qu'au mal : *les paroles*, les habits, le marcher, la voix, les chants, les regards, les mouvemens du corps, le son des instrumens, les sujets mêmes et les intrigues des pièces, tout est plein de poison, tout y respire l'impudicité (1). »

(1) *Homel.* 38e sur le 11e chap. de S. Matth.

Il est bien évident par ce passage, et je pourrais en citer vingt autres tout aussi concluans, que l'on représentait au IVe siècle des pièces parlées, dialoguées, souvent accompagnées de chants; mais rien ne prouve dans le morceau que je viens de transcrire, que ces paroles fussent composées à l'avance, et que ces dialogues bouffons et licencieux fussent autre chose que des scènes improvisées, des *mimes*.

Mimes.

En effet, les *mimes* ou petits drames familiers, dans le genre des canevas du théâtre italien ou de nos proverbes dramatiques, étaient encore en vogue sur les théâtres grecs et romains au IVe siècle. Ces petites pièces se jouaient sans grand appareil, dans l'orchestre même et sur le *thymélé*, non sur le *pulpitum*, comme la haute comédie. Les acteurs, ainsi plus rapprochés des spectateurs, n'avaient pas besoin du brodequin pour se grandir; ce qui leur fit donner le nom de *planipedes*. L'absence du masque fut aussi cause que presque toujours les rôles féminins dans les mimes purent être joués par des femmes. Telles étaient les différences de mise en scène qui distinguaient les mimes de la comédie véritable. Quant au fait de l'improvisation, il est loin d'être universel. Ces pièces furent tantôt écrites, tantôt improvisées. Il nous reste de très beaux et très nombreux fragmens des mimographes anciens grecs et romains. Quant aux sujets de ces pièces, le témoignage unanime des Pères de l'église prouve qu'elles roulaient sur des intrigues de galanterie et des mésaventures de tuteurs et de maris trompés. Il parait aussi que les philosophes et les médecins y étaient souvent ridiculisés. Les mimes offraient déjà, comme on voit, à peu près les mêmes sujets et les mêmes personnages que ceux qui ont passé depuis sur la scène italienne et de là sur la nôtre.

Ce sont là, direz-vous, de simples parades populaires, de ces parades comme il n'en a jamais manqué, à aucune époque, sur aucun tréteau; mais la tragédie! mais la comédie véritable! la comédie écrite, la comédie littéraire! mais la tragédie avec son appareil colossal et grandiose! pouvez-vous prouver qu'elles existassent encore au IVe siècle?

Tragédie.

Je dois d'abord convenir que les passages qui font bien évidemment allusion à la tragédie véritable, deviennent de plus en plus rares depuis le IIe siècle jusqu'au IVe, et que l'on cesse absolument d'en rencontrer après la première moitié du Ve siècle.

En effet, ce genre de drame, dans les proportions gigantesques qu'il avait reçues dès son origine et qu'il avait conservées, ne produisait, à grand renfort de dépenses, que des émotions de terreur poétique et de pitié idéale, qui répondaient de moins en moins aux dispositions des masses. Vous savez que pour élever la mise en scène au niveau du grandiose de la poésie des Eschyle et des Sophocle, l'acteur tragique grandissait sa taille au moyen du cothurne. Quelquefois même, comme le prouvent quelques monumens, entre autres une mosaïque du IIe siècle, publiée par M. Millin, l'acteur montait sur des espèces d'échasses ou de supports cylindriques, appelés par les écrivains (1) qui les ont décrits ἐμβὰς ou ὀκρίβας. Un masque énorme, semblable à un casque, enveloppait toute la tête. Le front de ce masque était surmonté d'une éminence en forme de lambda, d'où pendait une chevelure abondante, comme on en vit chez nous au temps de Louis XIV; on appelait ὄγκος ce sommet conique, qui alongeait encore le masque. La bouche offrait une immense ouverture. Les yeux étaient deux grands trous par où entrait la lumière; ils ne répondaient pas aux yeux de l'acteur, qui voyait par l'ouverture de la bouche et des narines. Et ce ne fut pas assez d'élever ainsi la taille; il fallut ajouter aux autres membres pour prévenir leur disproportion. De là les ventres postiches que décrivent si plaisamment Lucien (2) et le pseudo-saint Justin (3); de là, les alonges, ou fausses mains, χειρίδιες, assez semblables aux gants rembourrés, aujourd'hui en usage dans nos salles d'armes : telles étaient, en abrégé, les pièces singulières dont se composait l'affu-

(1) J. Pollux, Lucien, Philostrate.

(2) *Jupit. tragi.*

(3) *Lettre à Zena et Serenus.*

blement tragique. L'attirail comique était plus simple. Cependant le masque et le brodequin, *soccus*, contribuaient à grandir l'acteur comique. Cela posé, dans la recherche que nous allons faire de la tragédie et de la comédie au IVe siècle, nous n'admettrons comme leur étant applicables que les passages qui rappelleront ces traits caractéristiques.

En effet, les simples mots de comédiens et de tragédiens ne suffiraient pas pour établir l'existence de la tragédie et de la comédie au IVe siècle. Ces mots ont souvent changé d'acception; celui de tragédien, en particulier, a souvent désigné, du Ier au Ve siècle, les acteurs de pantomimes qui dansaient des ballets tragiques, ou les musiciens qui chantaient des airs pris dans des sujets de tragédie. Aussi ne voudrais-je pas tirer des conclusions trop expresses de ce passage de Claudien, où il semble indiquer que, dans les jeux donnés sous Arcadius et Honorius, on n'oublia pas la tragédie: *Hi tragicos meminere modos....* (1). Mais je crois trouver quelque chose de plus concluant dans un passage où saint Ambroise fait allusion à la déclamation tragique. Cet orateur compare les gens qui commencent à s'adonner à la débauche aux tragédiens qui ne donnent leur voix que peu à peu, *sensim, sensimque*, pour remplir ensuite la scène de leurs cris, *ut postea possint* clamoribus *personare.* Voici de plus des vers de Prudence, où le poids et la majesté du masque tragique sont très heureusement exprimés :

. . . . . .

Mentitumque gravis personæ inducere pondus,
Ut tragicus cantor ligno tegit ora cavato
Grande aliquid, cujus per hiatum carmen anhelat (2).

Nous avons trouvé le masque; nous allons à présent voir le cothurne. Déjà à la fin du IIIe siècle, Tertullien, dans son livre contre les spectacles, s'était élevé contre la chaussure tragique, et savez-vous par quel bizarre argument? « Le diable, avait-il dit, a guindé les tragédiens sur leurs cothurnes pour donner un démenti à

(1) *In Eutropium*, lib. II.
(2) *Contra Symmachum*, liv. II.

Jésus-Christ qui a dit que nul ne peut ajouter à sa taille la hauteur d'une coudée (1). »

Au commencement du IVe siècle, Lactance s'élève contre la comédie et la tragédie de son temps, dans des termes qui ne permettent pas de douter qu'on ne représentât encore alors des pièces dans le goût de Térence et d'Euripide. Voici ses paroles :

« Je ne sais s'il y a sur la scène moins de déréglement que dans les autres spectacles; car il n'est parlé dans les comédies que de vierges violées et d'amours de courtisanes; et plus les auteurs de ces pièces criminelles ont d'éloquence, plus il persuadent ceux qui les écoutent par l'élégance de leurs pensées, et plus aisément leurs vers élégans se gravent dans la mémoire de leurs auditeurs. Il n'y a pas moins à reprendre dans les tragédies où les poètes étalent aux yeux du peuple les parricides et les incestes des mauvais rois, et font montre de tous les crimes grandis par le cothurne (*et cothurnata scelera demonstrant*) (2). »

L'an 399 Claudien, faisant l'énumération de tous les genres de spectacles usités de son temps, sans oublier même les feux d'artifices, mentionne expressément la tragédie et la comédie. « Que des plaisirs plus doux aient leur tour; qu'un bouffon excite le rire par ses saillies joyeuses, un autre par le jeu muet de sa figure et de ses mains; celui-ci animera la flûte de son souffle, celui-là le luth de son archet; l'un ébranlera la scène de son brodequin; l'autre s'avancera majestueusement grandi par le cothurne. »

Non egeat.....
..... qui pulpita socco
Personat, aut altè graditur majore cothurno (3).

Je pourrais tirer des auteurs de la même époque une foule de passages semblables, mais qui ne prouveraient rien de plus : je m'arrête donc; je crois seulement utile de transcrire encore le morceau suivant de saint Chrysostôme, qui donne de curieux ren-

(1) Cet argument fut répété plus tard contre les souliers à la poulaine.

(2) *Institut. div.* l. VI, ch. xx.

(3) *Consulatus Manlii Theodosi.*

seignemens sur les personnages le plus habituellement mis en scène et sur la condition des comédiens. L'orateur compare les déceptions du monde aux illusions du théâtre :

« De même, dit-il, qu'au théâtre, à l'heure de midi, les toiles étant roulées, les acteurs entrent en scène, et, le visage couvert de leur masque, commencent une ancienne pièce et récitent l'exposition, l'un représentant un philosophe sans être philosophe, l'autre un roi sans être roi, mais en ayant les insignes de par la volonté du poète; celui-ci faisant l'office de médecin, quoique personne ne voulût confier à ses soins même un soliveau; celui-là jouant le rôle d'esclave, bien qu'il soit de condition libre; cet autre représentant un docteur, quoiqu'il ne sache pas même lire; de sorte que chacun d'eux se présente sous une apparence empruntée et qui n'a aucun rapport avec sa situation véritable : car; celui qui a l'air d'un médecin n'est pas médecin; celui qui a l'air d'un philosophe n'a d'un philosophe que la chevelure qui pend le long de son masque, et celui qui fait un guerrier, n'a de militaire que son habit. Cependant cette imposture du masque ne trompe pas la nature, et ne change point la vérité. Tant que les spectateurs restent joyeusement assis sur les gradins, les masques restent sur les visages; mais quand, à la venue du soir, le spectacle cesse, et que la foule se retire, les masques sont ôtés. Alors celui que vous preniez pour un roi sur la scène, n'est plus dans la rue qu'un batteur de cuivre. Une fois les masques déposés, le mensonge s'éloigne, la vérité apparaît; celui qui sur le théâtre avait l'apparence d'un homme libre, redevient esclave à la porte. Je l'ai dit, le mensonge est dans l'intérieur, la vérité dehors. A la chute du jour le prestige s'évanouit, la vérité se montre. Il en est de même de la vie et de sa fin. Les évènemens présens sont l'action de la pièce; les acteurs sont la richesse et la pauvreté, le prince et le sujet. Mais lorsque la journée est finie, lorsque la nuit redoutable est arrivée, ou plutôt le jour (car la nuit est pour les pécheurs et le jour pour les justes), lorsque la représentation est achevée, alors les masques sont ôtés, et chacun est appelé à rendre compte de ses œuvres (1). »

(1) *In terræ motum et Lazarum, Homel.* VI.

Dans un autre endroit qui n'est que la répétition presque littérale de ce passage, saint Chrysostôme avait dit : « Cet acteur que vous avez pris sur la scène pour un roi ou pour un général d'armée, n'est souvent que le valet d'un de ces gens qui envoient vendre des figues et du raisin sur le marché (1). »

Je crois qu'on aurait tort de conclure de ces deux passages que l'art tragique et comique eût tellement dégénéré au IVe siècle que l'emploi des premiers rôles fût confié aux plus vils artisans. Il devait y avoir, alors comme aujourd'hui, incompatibilité entre les études si longues, si laborieuses de l'acteur tragique et comique et l'exercice d'un métier mécanique quel qu'il fût. Comment donc expliquer les paroles de l'orateur? Très aisément. Saint Chrysostôme n'a probablement entendu parler que des comparses ou figurans, que l'on prenait, comme nous prenons les nôtres, parmi les artisans et les gens du peuple. Ces deux passages ainsi expliqués prouvent que l'on jouait encore au IVe siècle des pièces de l'ancien répertoire, ou du moins des pièces composées dans l'ancien système. En effet, ce qui dans ces deux passages a trompé quelques modernes, c'est qu'ils ont cru que ces batteurs de cuivre et ces vendeurs de légumes, chargés des personnages de rois, remplissaient les premiers rôles, tandis qu'au contraire dans le système de l'ancienne tragédie républicaine, presque toujours les rôles de rois ou de tyrans ne sont que des rôles de troisième ordre, abandonnés aux acteurs les plus subalternes (2), et que Démosthène reprochait si malignement à Eschine d'avoir remplis.

Il me semble que j'ai prouvé surabondamment l'existence, rare, à la vérité, mais certaine, des représentations tragiques au IVe siècle. Quant à l'existence de la comédie à la même époque, il m'est encore plus facile d'en apporter les preuves.

Comédie.

Et d'abord, la plupart des autorités que je viens d'alléguer pour démontrer l'existence de la tragédie, déposent en même

(1) *Homel.* XVIII, *ad popul. Antioch.*

(2) *Actores tertiarum partium.*

temps de l'existence de la comédie, de la comédie écrite, solennelle, exhaussée sur le brodequin et récitée sous le masque. Je dois seulement ajouter à ces autorités une observation remarquable de Donat, qui commentait Térence au IVe siècle. Cet écrivain nous avertit que, de son temps, les rôles de femmes, joués autrefois par des acteurs masqués, étaient remplis par des femmes (1). Cela dénote une modification importante dans la mise en scène; et de plus prouve que l'on jouait encore, à cette époque, les comédies de Térence ou, tout au moins, des comédies composées dans le même système.

Au reste, nous avons pour prouver l'existence de la haute comédie, de la comédie écrite et littéraire au IVe siècle, quelque chose de plus concluant que des inductions; nous possédons des monumens. Je puis vous présenter deux comédies entières du IVe siècle, deux comédies dont une au moins, de beaucoup la plus longue et la plus belle, a été incontestablement représentée. Ces deux monumens sont : 1° le Jeu des sept sages, *Ludus septem sapientium*, petite comédie composée par Ausone dans le genre de celles que nous appelons à tiroir; 2° une grande et belle comédie intitulée *Querolus*.

Je ne dirai rien ici de la première; j'ai donné et je répéterai ailleurs les motifs qui me font croire qu'elle a été représentée sur un théâtre public, bien qu'elle ne consiste qu'en une suite de monologues sans action, sans nœud, sans dénouement, peut-être destinés à être récités l'un après l'autre par un seul acteur. Je passe à l'examen du *Querolus*. J'ai hâte de vous faire assister à la représentation d'une grande et vraie comédie du IVe siècle.

J'ajourne, par ce motif, toutes observations préliminaires sur cet ouvrage; j'exposerai en détail dans un autre lieu les singulières méprises de l'érudition qui a d'abord attribué cette comédie à Plaute, puis à Guildas, moine du VIe siècle, puis à Vital de Blois, écrivain du XIIe siècle. J'ajourne également toute discussion sur la date, fixée d'ailleurs d'une manière précise, aux premières années du

(1) Voici ses paroles : « Vide non minimas partes in hac comœdia Mysidi attribui, hoc est, personæ fæmineæ : sive hæc personatis viris agitur, ut apud veteres, sive per mulierem, ut nunc videmus. (*Andria*, act. IV, sc. III.)

IVe siècle, par un passage même de la pièce. Seulement, avant de vous faire asseoir avec moi sur les gradins du théâtre, nous allons lire ensemble l'épître dédicatoire qui la précède. Il était alors d'usage, comme aujourd'hui, de publier, après la représentation, les ouvrages dramatiques sous forme de livre, avec préface et dédicace. Celle-ci est adressée à Rutilius, qui n'est pas, comme l'ont cru Schœll et d'autres critiques, Claudius Rutilius Numatianus, préfet de Rome sous Théodose II.

« Rutilius, toi que je dois sans cesse combler des plus respectueux éloges; toi qui me procures cet honorable repos que je consacre aux jeux de l'esprit; toi qui m'honores entre tous tes parens et tes commensaux; ces témoignages de ton estime et cette intimité sont pour moi, je l'avoue, un double bonheur. C'est une véritable dignité. Comment te témoigner ma reconnaissance pour de tels bienfaits? L'argent, ce mobile de toutes les actions, cet objet de toutes les sollicitudes, n'abonde pas chez moi et n'est que d'un faible prix à tes yeux. J'ai composé dans de pénibles veilles ce petit ouvrage, dont j'ai retiré de l'honneur et du profit (1). C'est lui qui acquittera la dette de ma reconnaissance. J'ai, pour donner plus de grace et de prix à mon travail, tiré mon sujet de tes conversations philosophiques. Te rappelles-tu combien tu as ri souvent de ceux qui déplorent sans cesse leur destinée? selon l'usage de l'Académie, tu les réfutais et examinais, autant que possible, la question sous ses deux faces. Mais qui a raison? de quel côté est la vérité? celui-là seul qui sait tout, le sait (2).

« J'ai écrit cet ouvrage pour le théâtre et pour les festins (3). Voici le sujet : l'avare Euclion fut le père de notre Querolus. Cet Euclion cacha un jour de l'or au fond d'une urne. Au dedans, il répandit des parfums; au dehors, il fit graver une inscription

(1) Ce passage prouve que cette pièce avait été jouée avant sa publication.

(2) Cette pensée n'est-elle pas toute chrétienne?

(3) *Nos fabellis atque mensis hunc librum scripsimus.* Il eût été impossible de jouer une pièce aussi longue que le *Querolus* pendant un repas ; peut-être faisait-on choix de quelques scènes pour ces sortes de représentations convivales.

comme si cette urne eût contenu les cendres de son père. Avant de s'embarquer pour les pays étrangers, il enterra ce dépôt dans sa maison et ne s'ouvrit de cette affaire à personne. Se sentant près de mourir dans une contrée éloignée, il institua un parasite de sa connaissance co-héritier de son fils, lui prescrivant, par une clause formelle de son testament, de montrer fidèlement à Querolus le lieu où était caché le trésor. Il se contenta d'ailleurs de lui indiquer la place où il l'avait déposé. Le rusé parasite s'embarque, vient trouver Querolus et manque à sa parole. Il se donne pour mathématicien, pour magicien, et fait tout les mensonges dont un voleur est capable. Tous les secrets de Querolus, toutes les affaires domestiques qu'il avait apprises d'Euclion, il lui en parle comme s'il les avait devinées par son art. Querolus donne sa confiance à ce fourbe et le prie de l'aider de ses conseils. Le parasite magicien purifie la maison, c'est-à-dire qu'il la vide; mais lorsqu'il examine sa capture, il devient dupe de l'ancienne ruse d'Euclion. Trompé par l'apparence, il pense n'avoir entre les mains qu'une urne funéraire et se croit joué. Alors pour se venger, il se glisse furtivement le long de la maison de Querolus et y lance l'urne par une fenêtre. Le vase se brise et au lieu de cendres laisse échapper l'or qu'il contient. Ainsi, le parasite perdit le trésor pour l'avoir voulu cacher contre toute bonne foi et toute probité, et il le rendit après l'avoir cru trop tôt perdu. Instruit de l'évènement, le parasite revole en toute hâte chez Querolus et réclame sa part du legs. Mais, comme après avoir avoué l'enlèvement de l'urne, il ne dit pas l'avoir rapportée, il est d'abord accusé de vol; puis, quand il dit l'avoir jetée dans la maison, il est accusé de la violation d'un tombeau. Voici le dénouement de la pièce: D'un côté le maître, de l'autre, le parasite reçoivent chacun du sort le prix auquel ils avaient droit. Je te dédie donc, ô Rutilius! ce livre qui s'honorera de porter ton nom; vis exempt de tous maux, et que mes vœux et les tiens soient exaucés! »

A présent que nous avons lu le programme, prêtons l'oreille et regardons: Les musiciens jouent l'ouverture, *scabilla concrepant, aulæum tollitur* (1); la toile se baisse, la pièce va commencer.

(1) Cicero *pro Cœlio.*

L'acteur chargé de réciter le prologue entre en scène et s'avance jusqu'au bord du *pulpitum* :

« Spectateurs, je viens dans une prose cadencée réclamer de vous attention et repos. Nous allons de nos bouches barbares vous raconter des fictions grecques et ressusciter de nos jours l'ancienne comédie latine. Nous espérons, et nous vous le demandons d'une voix soumise, nous espérons que vous nous saurez quelque gré des peines que nous prenons pour vous. Nous *allons jouer* aujourd'hui l'*Aululaire*. Ce n'est pas l'ancienne pièce de ce nom, mais une pièce nouvelle, dans laquelle nous avons marché sur les traces de Plaute. »

Il était impossible de mieux dire pour éviter toute méprise, et cependant la méprise a eu lieu. Au XIIe siècle, Jean de Salisbury et Vital de Blois, qui ne connaissaient pas encore l'*Aulularia* de Plaute, ont pris le *Querolus* pour cette ancienne pièce (1).

Le prologue, après avoir annoncé, selon l'usage, les acteurs qui vont paraître, finit sa harangue par ces mots :

« Que nul ne prenne pour soi ce que nous adressons au public, et ne se fasse une part personnelle dans des plaisanteries qui n'ont rien que de général. Que nul ne dise qu'il se reconnaît à tel ou tel trait, car tout est fiction dans notre pièce (*nos mentimur omnia*). C'est à vous de décider si le titre de cette pièce doit être l'*Aululaire* ou *Querolus*. Vous en jugerez. Nous n'oserions nous présenter devant vous ainsi appuyés sur un mètre boiteux (*claudo pede*), si nous ne suivions en cela les guides les plus habiles et les plus illustres. »

Au prologue succède un nouvel acteur. Celui-ci porte un habit blanc d'une forme bizarre. Nous n'avons pourtant nulle peine à le reconnaître : le prologue nous a prévenus que nous allions voir d'abord le dieu Lare. Ce personnage était ici nécessaire pour lier

(1) Cette méprise est d'autant plus étrange, qu'indépendamment de cette déclaration du prologue, rien dans le *Querolus*, ni les mœurs, ni le style, ne sont du siècle de Plaute : Cicéron et Apicius y sont cités, et on y rencontre un vers entier de Martial.

le *Querolus* à l'*Aululaire* de Plaute. Le dieu Lare jouera d'ailleurs dans notre pièce un rôle bien autrement important que dans l'ancienne.

Mais écoutons ; le dieu prend la parole :

« Je suis le protecteur et l'hôte de ce logis dont la garde m'est confiée : je règne dans cette maison d'où vous venez de me voir sortir. Je tempère les décrets du Destin. S'il y a lieu à quelque bonheur, je l'appelle ; s'il arrive un malheur, je l'adoucis. »

N'admirez-vous pas combien le dieu Lare ressemble aux bonnes fées et aux bons génies qui ont joué glus tard un si grand rôle dans les fictions féodales et chevaleresques ?

« Le sort de Querolus m'est confié ; cet homme n'est ni bon ni méchant. Il a eu jusqu'ici assez de fortune pour suffire à ses besoins, ce qui est un premier bonheur. Il deviendra bientôt fort riche. Il l'a mérité ; car si vous croyez que nous ne devons pas favoriser chacun selon son mérite, vous vous trompez. »

Suit une exposition qui était nécessaire aux spectateurs, mais par-dessus laquelle nous pouvons sauter, nous qui avons lu celle que contient la dédicace. Le Dieu continue :

« Ce Querolus, comme vous le savez, se rend à charge à tout le monde et même à Dieu, si je l'ose dire. Cet homme est ridiculement colère ; il fait d'autant plus rire qu'il se lamente davantage (1). Je prends plaisir à discuter avec lui afin de confondre en sa personne la vanité humaine. Vous allez donc entendre un homme aux prises avec la Destinée. Vous jugerez entre nous deux.

« Je me déclarerai son Génie, mais avec toute la prudence possible, de peur qu'il ne me maltraite ; car il me maudit nuit et jour. Le voici, je l'entends ; il injurie le sort et la fortune ; il vient à moi, parce qu'il a reçu la nouvelle de la mort de son père décédé en pays étranger. Oh ! comme il se plaint des malheurs attachés à l'humanité !..... J'aperçois un trident ; par Hercule ! ce secours n'est pas à dédaigner.....

QUEROLUS.

O Fortune ! Fortune ! O Destinée impie et scélérate ! Si quelqu'un

(1) De ce caractère est venu le nom de la pièce : *Querolus* signifie un grondeur, un homme chagrin, ce que nous appellons aujourd'hui un *pessimiste*.

te montrait à moi, je te ferais une destinée que tu ne pourrais vaincre.

LE DIEU LARE, à part.

Je compte sur mon trident; mais pourquoi tarderais-je à l'aborder? Salut, Querolus!

QUEROLUS.

Encore un sujet d'ennui! « *Salut,* Querolus! » Jeter à droite et à gauche cet inutile *salut!* Cela m'ennuierait même quand cela serait bon à quelque chose.

LE DIEU LARE.

Voilà un vrai misanthrope : il n'a sous les yeux qu'une personne; il croit voir une foule.

QUEROLUS.

Dites-moi, l'ami, que me voulez-vous? Vous dois-je quelque chose? Me prenez-vous pour un voleur?

LE DIEU LARE.

Vous êtes trop irascible, Querolus.

QUEROLUS.

Parce que je dédaigne sa politesse, voilà qu'il me dit des injures!

LE DIEU LARE.

Reste un moment.

QUEROLUS.

Je n'ai pas le temps.

LE DIEU LARE.

Il le faut, reste.

QUEROLUS.

Cela devient de la violence. Hé bien! que veux-tu? Parle.....

LE DIEU LARE.

Faible avorton humain! Je suis celui que tu cherches et que tu accuses!..... N'accusais-tu pas ton Destin aujourd'hui?

QUEROLUS.

Je l'accuse encore et je le maudis.

LE DIEU LARE.

Hé bien! arrive ici; c'est moi qui suis ton Destin.

QUEROLUS.

Toi !

LE DIEU LARE.

Écoute, Querolus ; je suis touché de tes plaintes, quoiqu'elles soient mal fondées. Viens, je te rendrai compte de tout ; c'est une faveur que je n'ai encore faite à personne.

QUEROLUS.

Est-ce qu'il t'a été donné de connaître les raisons des choses et de les expliquer ?

LE DIEU LARE.

Je les connais et je les explique. Dis-moi tout ce dont tu as à te plaindre.

QUEROLUS.

La journée n'y suffirait pas.

LE DIEU LARE.

Expose-moi seulement quelques-uns de tes griefs.... »

Nous allons voir se produire dès cette première scène un des caractères qui distinguent cette pièce, une tendance marquée aux discussions philosophiques les plus ardues et aux controverses presque théologiques. Cette manie d'argumentations sophistiques est le cachet du IVe siècle. D'ailleurs, ce débat de l'homme contre sa destinée ne manque ni de portée ni de grandeur. C'est une belle justification de la Providence. D'abord le Dieu cherche à prouver à ce pessimiste qu'il a tort de se plaindre et qu'il ne mérite pas d'être plus heureux. Il l'amène à faire une sorte d'examen de conscience qui ressemble fort à une *confession* chrétienne. Ensuite, il travaille à lui prouver qu'il est très heureux. N'ayant pu le convaincre, il lui promet d'exaucer tous ses désirs. Puis il lui montre successivement la folie de tous les vœux qu'il forme. Cette dernière partie de la scène est une satire fort piquante des diverses conditions sociales à cette époque. C'est dans cet endroit que se trouve le passage qui fixe avec certitude la date exacte de la pièce. Parmi les vœux extravagans qu'exprime Querolus, se trouve celui-ci :

« Si tu as quelque pouvoir, ô dieu Lare ! fais que je sois simple particulier et puissant.

LE DIEU LARE.

Quel genre de pouvoir veux-tu que je te donne ?

QUEROLUS.

Le pouvoir de dépouiller ceux qui ne me doivent rien, de frapper les étrangers et de ruiner mes voisins.

LE DIEU LARE.

Ah ! ah ! mais c'est le brigandage que tu veux, et non le pouvoir ! Je ne sais pas, en vérité, comment te donner cela. Cependant j'ai trouvé le moyen de te satisfaire. Va sur les bords de la Loire.

QUEROLUS.

Eh bien ?

LE DIEU LARE.

Là on vit hors du droit des gens; là point de fictions sociales; là on prononce sous un chêne les sentences capitales et on les écrit sur des os; là les paysans sont orateurs; les simples particuliers sont juges; là tout est permis; si tu es riche, on t'appellera *patus*, car c'est ainsi qu'on parle aujourd'hui dans notre Grèce ! O forêts ! ô solitude ! qui donc a dit que vous êtes libres ? Je passe sous silence des choses encore bien plus importantes. Ce que je t'ai dit suffit.

QUEROLUS.

Je ne suis pas riche, et je ne veux point des jugemens sous les chênes; je ne veux point de cette justice des forêts. »

Cette république anarchique des bords de la Loire était composée de paysans révoltés, que les historiens ont appelés Bagaudes, *Bagaudæ* (1). Cette Jaquerie anticipée donna lieu à une guerre, qu'on nomma *bellum bagaudicum*, et qui fut de peu de durée; seulement quelques soulèvemens partiels eurent lieu encore jusqu'à la fin du règne de Constantin. Ce passage, comme on voit, donne, à quelques années près, la date exacte de notre pièce.

Enfin, le dieu Lare, avant de quitter Querolus, lui prédit un bonheur qui doit se réaliser dans la journée même. Avant la fin du jour, il sera devenu possesseur d'un trésor ; mais, à la manière des

(1) Du Cange sous le mot *Bagaudæ* a réuni dans son glossaire tous les témoignages relatifs à ce point curieux de notre histoire.

oracles, le dieu enveloppe sa prédiction de paroles énigmatiques : « Va, lui dit-il, et fais tout ce qui sera contraire à tes intérêts ; donne ta confiance à un perfide ; favorise la fraude d'un homme qui cherchera à te tromper. Surtout si des voleurs viennent chez toi, reçois-les bien..... Que tu le veuilles ou non, la bonne Fortune entrera aujourd'hui dans ton logis.

QUEROLUS.

Et si je lui ferme ma porte ?

LE DIEU LARE.

Elle entrera par les fenêtres.

QUEROLUS.

Et si je les ferme ?

LE DIEU LARE.

Insensé ! tes fenêtres s'ouvriront, la terre elle-même s'ouvrira, avant que tu repousses ou que tu éloignes ce qui est immuable. »

Ce trait magnifique n'a-t-il pas toute la majesté et toute la grandeur des idées chrétiennes ?

Après ces paroles, le Génie rentre dans la maison et laisse Querolus stupéfait de ce qu'il vient de voir et d'entendre. Notre homme se persuade d'abord qu'il y a de la magie dans cette apparition ; puis il craint que ce prétendu dieu ne soit un voleur, et il rentre dans son logis pour l'en chasser s'il le rencontre : cette double sortie détermine la fin de l'acte.

L'acte suivant introduit trois nouveaux personnages : Mandrogerus, fripon parasite, et ses deux associés Sardanapalus et Sycophanta. Mandrogerus se vante d'avoir plus de génie que les autres chasseurs : il va, lui, hardiment à la chasse des hommes ; et de quels hommes ? des riches, des puissans, des lettrés ! Il raconte à ses chers néophytes comment il a traversé les mers pour venir enlever un trésor. Cependant ses deux compagnons ont fait des rêves de mauvais augure : l'un a vu de l'or, des fouets, des chaînes et des cachots ; l'autre a rêvé de funérailles. Mandrogerus les rassure ; il reconnaît la maison ; il croit sentir d'odeur de l'or ; il remarque, en homme expert, que les fenêtres sont basses, les barreaux faibles et très espacés. Ce soin de décrire les lieux, et d'indiquer à l'avance comment le dénouement sera possible,

dénote dans l'auteur un art très exercé et la connaissance de toutes les finesses des préparations dramatiques.

Mandrogerus laisse ses deux affidés en sentinelle, et va faire une reconnaissance autour de la maison.

Cependant Querolus sort de chez lui; il n'a pas trouvé celui qui était entré dans sa demeure; il voit bien que ce n'était pas un homme. Sycophanta et Sardanapalus reconnaissent dans Querolus celui qu'il faut tromper. Pour lui donner envie de faire connaissance avec Mandrogerus, les deux fourbes se mettent à vanter entre eux leur patron; ils parlent de lui comme du plus grand astrologue, du plus prodigieux mathématicien, du plus habile magicien du monde entier. Querolus les aborde; il les a entendus parler d'un grand astrologue; il a justement besoin d'un pareil homme pour lui expliquer les paroles du dieu Lare. Celui-ci lui avait conseillé, comme on sait, de se laisser voler, d'appeler même le voleur, et il lui avait promis que de ce vol résulterait sa richesse. La manière dont les deux amis du prétendu magicien excitent la curiosité et la passion de Querolus ne manque pas d'adresse. Ils se font prier, implorer, conjurer de le conduire près de Mandrogerus; mais, tandis qu'ils enflamment ainsi ses désirs par leurs refus, Mandrogerus arrive. La scène fort longue qui s'engage alors entre Querolus et lui est une satire et une parodie fort piquante du langage et des cérémonies bizarres, employés au IVe siècle, par la foule alors nombreuse des astrologues et des magiciens. L'entêtement de l'astrologie en était venu à un tel point, que les empereurs Valentinien et Valens furent obligés de porter des lois contre la magie (1). Le 35e canon du concile de Laodicée, tenu en 320, défendit aux clercs de s'adonner à la magie, aux mathématiques et à l'astrologie. Vers cette époque, Julius Firmicus Maternus écrivait un poème sur le pouvoir des étoiles. Cette scène, qui fait justice d'une des folies régnantes au IVe siècle, devait être alors infiniment plus amusante qu'aujourd'hui. Cependant Mandro-

(1) Une persécution violente, à laquelle le parti chrétien paraît n'avoir pas été étranger, éclata sous Valens contre les philosophes païens; on confondit dans l'accusation la philosophie et la magie. Beaucoup d'hommes de lettres périrent, et un très grand nombre de bibliothèques furent saccagées et brûlées.

gerus, après avoir persuadé aisément Querolus de sa science, grace à son bavardage amphigourique, consent à chercher un remède aux maux dont celui-ci se plaint. Il pratiquera dans la maison de certaines purifications pour en faire sortir le malheur. A cet effet, il y entrera seul pour être plus libre. Querolus acquiesce à tout, puis il prend quelque ombrage. Il charge son esclave Pantomalus d'aller prier son ami et son voisin Arbiter, de venir l'aider de ses conseils. Le charlatan, qui craint d'avoir effarouché sa dupe, n'insiste plus pour qu'il s'éloigne. Seulement il lui demande de lui donner un coffre vide pour transporter le Malheur hors du logis. Querolus lui promet un coffre ; il lui remet ses clefs, et ils entrent ensemble dans la maison.

Le troisième acte s'ouvre par le morceau le plus remarquable de la pièce, par celui qui jette le jour le plus éclatant et le plus singulier sur l'histoire des mœurs de cette époque. C'est un long monologue que prononce l'esclave Pantomalus. Je le traduis en entier malgré son extrême étendue. Ce morceau me paraît un des monumens les plus précieux du théâtre romain ; c'est la dernière grande peinture de mœurs que nous ait léguée la comédie ancienne :

PANTOMALUS, esclave.

« Il est reconnu que tous les maîtres sont des scélérats, cela est très manifeste ; mais j'ai éprouvé qu'il n'y en a pas de plus méchant que le mien. Ce n'est pas qu'on ait rien à redouter de cet homme ; mais il est d'une humeur trop désagréable et trop aigre. A-t-on volé quelque bagatelle au logis, il se répand en imprécations, comme si c'était là un grand crime ! Voit-il détruire quelque chose, aussitôt il se récrie et nous maudit de la belle manière ! Si l'un de nous jette au feu un siége, une table, un lit, il se plaint de notre précipitation; c'est le mot d'usage. S'il pleut par les toits, si les portes sont mal closes, il appelle tout le monde ; il veut voir tout lui-même. Par Hercule ! cet homme est insupportable. Il écrit de sa main toute la dépense. Ce qu'on n'a pas dépensé, il veut qu'on le lui rende. En voyage, combien n'est-il pas disgracieux et intraitable ! Quand nous devons nous lever avant le jour, nous buvons d'abord et nous dormons ensuite; c'est la cause d'une première querelle. Ensuite, entre le réveil et la libation du soir, il survient nécessairement beaucoup d'autres occasions de plaintes :

la foule effrayée, les réquisitions de bêtes de somme, la fuite des conducteurs, les mules dépareillées, les harnais mis à l'envers, un muletier qui ne sait pas se conduire lui-même; ce sont là pour lui en voyage des sujets d'inculpations perpétuelles. Avec tout autre il suffit d'avoir un peu de patience : le temps calme tout; Querolus, au contraire, trouve un germe de querelle dans une querelle! Il fait naître les reproches les uns des autres. Il ne veut pas qu'on se serve d'un chariot qui ne vaut rien, ni d'un animal trop faible: Pourquoi ne m'en as-tu pas prévenu? s'écrie-t-il; comme s'il n'avait pas pu le voir lui-même! Oh! que les maîtres sont injustes! S'il s'aperçoit par hasard d'une faute, il dissimule et se tait. Il ne vous accuse que lorsqu'il n'y a plus moyen de s'excuser et qu'on ne peut lui répondre : C'est ce que j'allais faire; j'allais vous le dire. Toutes les fois qu'il nous envoie en route d'un côté ou d'un autre, il veut qu'on revienne au jour marqué. Et, remarquez l'artifice de ce méchant homme! Il nous accorde toujours un jour de plus qu'il ne faut, pour que nous soyons de retour à l'époque fixée. Ne cherche-t-il pas des sujets de colère? Nous, en effet, quelques délais qu'on nous accorde, nous nous réservons le jour où nous devrions revenir. Aussi notre maître, qui ne veut pas qu'on le trompe ni qu'on dérange ses projets, s'il veut nous avoir auprès de lui aux calendes, nous enjoint de revenir la veille. Mais voilà bien une autre chose! Il exècre tout esclave qui s'enivre, et il reconnaît la chose sur-le-champ. Il voit du premier coup d'œil, à votre visage et à vos lèvres, la quantité et la qualité du vin que vous avez bu. Il ne veut absolument ni qu'on le trompe ni qu'on le circonvienne, selon l'usage. Est-il possible que personne le serve à son gré ou le satisfasse? Il ne veut pas que l'eau chaude sente la fumée, ni que les coupes gardent la trace des vins parfumés; et, jusqu'où ne pousse-t-il pas la recherche? un vase bossué ou ébréché, une amphore sale ou manchote, un flacon cassé, plein de lie, ou couvert d'une couche épaisse de cire, ce sont là des choses qu'il ne peut voir de sang-froid et qui font bouillonner sa bile. Je ne comprends pas comment il pourrait se faire aimer avec un si mauvais caractère. Il s'aperçoit tout de suite quand le vin est falsifié ou affaibli par l'eau. Nous mêlons ordinairement un vin avec un autre; peut-on appeler falsification alléger une bouteille de

vin vieux et la remplir de vin nouveau? Hé bien! Querolus regarde cela comme un crime abominable! Si peu qu'il y ait de fraude, il le soupçonne à l'instant. Il n'y a pas jusqu'aux monnaies d'argent qu'il croit qu'on lime et qu'on altère sans cesse, parce qu'on l'a fait une fois. La différence est pourtant bien petite. L'argent est toujours de la même couleur. Quant aux pièces d'or, il y a mille moyens de les altérer : nous les changeons et rechangeons; c'est un usage qu'on ne peut changer. Il n'y a pas moyen de distinguer deux choses si semblables: qu'est-ce qui se ressemble autant qu'une pièce d'or et une pièce d'or? Ici on prend garde à tout quand il est question d'or : on s'enquiert de l'âge, de la couleur, du titre, de la légende, de la patrie, du poids, jusqu'à un scrupule : on regarde de plus près à l'or qu'aux hommes. C'est que, quand il s'agit d'or, il s'agit de tout. »

Je ne puis m'empêcher d'interrompre un moment ce prodigieux monologue pour faire remarquer combien sont importans les détails de mœurs dont il abonde. Ces dernières railleries sur l'altération des monnaies sont surtout caractéristiques de cette époque. Chaque trait est une date. Mais continuons; ce qui suit sur le régime des esclaves, institution déjà minée par la licence générale et à demi renversée par le christianisme, est encore plus curieux :

« Autrefois Querolus n'avait pas toutes ces pensées; mais les méchans gâtent les bons. Cet Arbiter, chez qui je vais en ce moment, quelle ame scélérate! Il diminue la nourriture de ses esclaves, et il leur demande plus d'ouvrage qu'ils n'en peuvent faire. Si la loi le permettait, il retournerait le boisseau pour en tirer un lucre honteux. Aussi quand le hasard ou la volonté rassemble Querolus et lui, ils se donnent des leçons mutuelles. Et cependant, par Hercule! s'il faut tout dire, je préfère encore mon maître; car enfin, quel qu'il soit, il ne nous refuse pas le nécessaire. Seulement, il frappe trop fort et il crie toujours. Que Dieu les confonde tous deux dans sa colère!

« Et cependant nous ne sommes pas si malheureux ni si sots que quelques-uns le pensent. On nous accuse de trop dormir, parce que nous dormons le jour; mais si nous dormons le jour, c'est que nous veillons la nuit. Le serviteur qui se repose

dans la journée veille tout le reste du temps. Je ne crois pas que la nature ait rien fait de mieux au monde que la nuit. La nuit est pour nous le jour. C'est alors que nous faisons tout ce qui nous plaît. La nuit nous allons au bain, quoique ce soit l'usage d'y aller le jour. Nous nous baignons avec les jeunes servantes de nos maîtresses. N'est-ce pas là une vie libre ? Tout est alors aussi bien éclairé, aussi resplendissant qu'il convient pour ne nous pas trahir. Je presse une belle que son maître voit à peine habillée. Je parcours son flanc, je mesure le volume et les anneaux de ses cheveux déroulés; je m'assieds près d'elle; je l'embrasse et je suis embrassé; je la presse et je suis pressé. Quel maître a ce bonheur? Ce qui met le comble à notre félicité, c'est qu'entre nous il n'y a point de jalousie. Chacun de nous vole; mais personne n'en souffre, parce que tout est commun. Nous enfermons nos maîtres et nous les excluons de nos assemblées; il n'y a d'union qu'entre les esclaves des deux sexes. Malheur à ceux dont les maîtres veillent tard! tout ce qu'on retranche à la nuit, on le retranche à la vie de l'esclave. Combien d'hommes libres voudraient pouvoir être maîtres pendant le jour et esclaves pendant la nuit! Tu n'as pas le temps, Querolus, de vouloir partager ces plaisirs; toi, tu comptes ton revenu. Pour nous, toutes les nuits sont des noces, des anniversaires, des jours de jeux, de fêtes, de danses avec de belles esclaves! C'est pour cela que quelques-uns d'entre nous ne veulent pas être affranchis; car quel homme libre pourrait suffire à tant de dépenses et jouir d'une pareille impunité? »

Non, il n'y a rien dans aucun auteur de la même époque qui nous fasse mieux connaître les mœurs de la famille au IVe siècle; rien qui peigne plus à nu cette demi-révolte, ce demi-affranchissement des esclaves que le christianisme était à la veille de transformer en serfs; rien qui nous montre, avec plus de verve et de poésie, cette frénésie de plaisirs et de danses, qui transportait l'esclave ancien comme elle transporte aujourd'hui les noirs dans nos colonies. Là aussi les esclaves des deux sexes, épuisés des travaux du jour, dansent toute la nuit au bruit de bâtons qu'il frappent en mesure. Non, je ne connais rien de plus curieux que ces cinq ou six pages perdues dans cette pièce si étrangement dédaignée jusqu'ici. En vérité, ce monologue n'est pas moins caractéris-

tique des mœurs du IVe siècle que celui de Figaro des mœurs du XVIIIe.

La fin de ce morceau est un peu moins belle. La voici pourtant:

« Mais je suis resté ici trop long-temps. Je crois que mon maître a crié, selon la coutume. Je devais faire ce qu'il m'a dit, aller chez ses amis; mais qu'y faire? il faut le laisser gronder. Ils sont nos maîtres; ils peuvent dire tout ce qu'ils veulent, et aussi long-temps qu'il leur plaît. C'est à nous de le souffrir. Les justes dieux ne m'accorderont-ils jamais ce que je leur demande? Tout maître dur et revêche devrait être exclu des fonctions municipales, du barreau et des offices du Palais? Pourquoi cela? parce qu'après la prospérité, l'abaissement est plus humiliant. Que ne souhaité-je plutôt qu'il fasse toujours ce qu'il fait? Couvert de sa toge, qu'il continue de quêter des suffrages, de dîner chez les juges, d'épier l'heure où s'ouvrent les portes des grands; qu'il soit l'esclave des esclaves; que, comme un charlatan qui guette des dupes, il erre de places en places, cherchant partout et épiant les heures et le temps, le matin, à midi, le soir; qu'il salue sans pudeur ceux qui le dédaignent; qu'il aille au-devant des gens qui l'évitent: que, dans l'été, il soit brûlé dans une chaussure étroite et neuve! »

Pantomalus s'éloigne après ces imprécations. Nous, reprenons le fil de la pièce:

Querolus et le faux magicien sortent de la maison. Le premier porte l'urne, où le trésor est renfermé: il croit fermement aider Mandrogerus à mettre la mauvaise Fortune hors de chez lui; il s'étonne un peu de l'extrême pesanteur du coffre; mais le charlatan lui ferme la bouche, en lui demandant s'il connaît rien de plus lourd que la mauvaise Fortune; puis, avant de le quitter, il lui conseille de garder la maison pendant trois jours; de barricader ses portes, de repousser voisins, parens, amis, tout le monde enfin, comme des profanes; pendant trois jours, la mauvaise Fortune s'efforcera de rentrer dans sa demeure; ce terme passé, il peut être sûr de ne jamais revoir chez lui ce qu'il en fait sortir en ce moment. En effet, le fourbe espère bien, pendant ces trois jours, avoir mis sa capture en sûreté. Querolus bien enfermé dans son logis, les trois larrons s'éloignent pour examiner et partager leur proie.

Ces trois premiers actes nous ont montré surtout des caractères bien tracés et d'admirables peintures de mœurs; les deux derniers se recommandent plutôt par la vivacité du dialogue et le comique des situations. C'est une scène plaisante que celle du désespoir des trois fourbes, désolés d'avoir volé une urne funéraire au lieu d'un trésor. L'inscription funèbre et surtout l'odeur des parfums les trompent. Quand ils ont bien gémi, ils tiennent conseil, et décident qu'ils n'ont rien de mieux à faire que de se venger de la perfidie du mort, en se moquant de la crédulité du vivant. Sardanapalus frappe à la porte et crie en grossissant sa voix, qu'on lui ouvre; mais la porte est verrouillée : « ouvre, Querolus, ouvre, je suis ta Fortune! Le devin t'a prédit mon retour, me voici. » Pendant que Querolus et ses valets accourent à la porte pour la barricader de plus en plus, Mandrogerus, aidé de Sycophanta, lance dans l'intérieur l'urne, par la fenêtre basse, qui a été décrite au premier acte; puis ils se sauvent. Sardanapalus, resté seul, s'approche de la fenêtre pour jouir de la surprise et de l'effroi de Querolus et de ses gens. Mais qu'entend-il? des exclamations et le son de l'or que l'on ramasse; il voit que ce sont eux qui ont été dupes; il court rejoindre ses compagnons pour n'être pas seul à déplorer ce malheur. Alors reparaît le dieu Lare qui vient faire comme *l'épilogue* de cette première partie de la pièce, et *le prologue* de celle qui va suivre. Le dieu, qui s'est fait l'avocat de la Providence, triomphe et finit son monologue par ces paroles qu'on croirait écrites sous la dictée d'un chrétien : « Que les hommes sachent donc maintenant qu'il est indifférent de perdre ou d'acquérir, si celui qui peut tout n'intervient pas. » Puis il annonce le plaisant embarras où va se trouver le fourbe, embarras qui remplira tout le cinquième acte.

En effet, Mandrogerus revient près de Querolus, muni du testament d'Euclion. Armé de ce titre, il redemande la moitié du trésor. Mais le testament ne le nomme cohéritier qu'à la condition de découvrir fidèlement le trésor à Querolus. Celui-ci somme donc Mandrogerus, en présence d'Arbiter, de lui remettre le trésor.

MANDROGERUS.

C'est à toi plutôt d'apporter cet or.... j'ai agi de bonne foi, je ne te demande qu'une partie de la somme, et j'aurais pu garder le tout!

QUEROLUS.

Le trésor a donc été entre tes mains?

MANDROGERUS.

Certainement.

QUEROLUS.

Tu ne sortiras pas d'ici que tu ne m'aies rendu ce que tu avoues avoir été en ton pouvoir.

Pressé de questions, Mandrogerus, pour se disculper du vol, est forcé de raconter comment, après avoir emporté l'urne, il l'a jetée dans la maison. Querolus fait apporter les débris du vase: « Les reconnais-tu?

MANDROGERUS.

Oui, certes.

QUEROLUS.

Tu les reconnais! lis donc cette inscription.

MANDROGERUS.

Je l'ai déjà lue; mais je vais la relire: Ci-gît Trierinus, fils de Tricipilinus.

QUEROLUS.

Tu le vois, scélérat! tu as lésé les intérêts des vivans, et tu as mis la main sur les cendres des morts! Non content d'avoir enlevé l'urne funéraire et les cendres de mon aïeul, tu as lancé par une fenêtre ces vénérables restes! que réponds-tu à cela? tu as violé un tombeau, scélérat! non-seulement tu as pillé ma maison, tu l'as encore souillée d'un sacrilége! »

Pour bien comprendre tout ce qu'il y a de vraiment comique dans la situation de Mandrogerus, placé entre cette double accusation de vol ou de sacrilége, il faut savoir que la destruction des tombeaux était, au IVe siècle, un délit devenu si commun, que les lois les plus sévères furent alors portées pour le réprimer. On trouve même, dans les poésies de saint Grégoire de Nazianze, seize pièces en vers iambiques, contenant des imprécations contre les violateurs des sépultures. Les angoisses et l'embarras du fourbe Mandrogerus tombé dans son propre piége et qui s'estime heureux de se retirer les mains vides, terminent cette comédie, à

laquelle, pour être complète, il ne manque que les dernières lignes, qui ne se trouvent ni dans le manuscrit du Vatican, ni dans celui de la Bibliothèque royale de Paris. Cet ouvrage, comme vous le voyez, est à la fois une comédie de caractère, de mœurs et d'intrigue, étincelante d'esprit, de verve et de poésie.

Je pense que sur cet échantillon on peut se former une idée assez juste de ce que furent le théâtre et particulièrement la comédie au IVe siècle.

CHARLES MAGNIN.

HISTOIRE

ET

PHILOSOPHIE DE L'ART.

VII.

L'ÉCOLE ANGLAISE EN 1835.

EXPOSITION DE SOMERSET-HOUSE.

S'il fallait juger l'école anglaise d'après l'exhibition de cette année, sans tenir compte des précédens, on risquerait de prendre des conclusions trop sévères. Aussi je m'abstiendrai, en jugeant les artistes éminens qui ont envoyé leurs ouvrages à Somerset-House, de limiter ma pensée aux seules toiles que j'ai sous les yeux. Les plus heureux génies, on le sait, ont leurs bons et leurs mauvais jours; le privilége des jours pareils n'est accordé qu'à la médiocrité.

Le premier nom qui se présente à moi, c'est celui de D. Wilkie, nom populaire dans toute l'Europe. Le *Colin Maillard* et le *Jour de loyer*, que nous connaissons à Paris, par les admirables gravures de Raimbach, ont dès long-temps placé ce maître hors de ligne. Je n'ai pas vu sa *Prédication de John Knox*; mais sans vouloir

adopter à la lettre l'unanime suffrage de l'Angleterre, il y a sans doute au fond de cet éclatant succès autre chose que de l'engouement. Le tableau de cette année est un *Christophe Colomb*. Cet ouvrage n'est pas excellent, il s'en faut de beaucoup; mais il offre, comme les ouvrages précédens de l'auteur, une étonnante réunion de qualités remarquables : l'animation des physionomies, la simplicité naturelle des attitudes, la vérité de la mise en scène, voilà ce qui recommande à notre attention cette toile où la critique doit cependant signaler plusieurs défauts assez graves.

Christophe Colomb, le compas à la main, explique sur une carte, au prieur du couvent de Santa-Maria Rabída, la théorie sur laquelle il fonde ses espérances. A droite du prieur Garcia, Fernandez, médecin érudit, capable de comprendre les plus hardies conjectures, écoute avec une attention respectueuse les paroles qui se pressent sur les lèvres du navigateur génois; derrière lui Martin Alonzo Pinzon rêve à la gloire de l'entreprise qu'il aida de son courage, et qu'il trahit ensuite lâchement; à gauche de Christophe Colomb, son fils Diego, âgé de huit ans, se tient debout, et regarde la carte avec une curiosité distraite. Tout cela est bien entendu, chacun est à sa place, et pas un des acteurs ne manque à son rôle. La tête de Colomb est grave et pensive, celle du prieur intelligente et rusée, celle de Garcia attentive et sérieuse, celle de Pinzon ardente comme au milieu des combats, qu'elle semble appeler. Mais le dessin de ces têtes manque de largeur et d'unité; les coups de pinceau, multipliés à l'infini, donnent à l'ensemble de la toile un caractère petit et mesquin. Sans doute les physionomies qui sont devant nous ont préexisté dans le cerveau de Wilkie, telles que nous les voyons aujourd'hui; il faut laisser aux artistes médiocres le reproche d'inconséquence et d'instabilité; mais en admettant la permanence et la continuité de cette création, nous ne perdons pas le droit de blâmer ce qu'il y a dans l'exécution de successif, de mou, et parfois même de trivial.

La peinture du *Christophe Colomb*, bourgeoise et petite, ramène à de mesquines proportions une scène qui devrait avoir de la grandeur et de la solennité. Je mettrai toujours la vérité humaine au-dessus du style convenu; je n'hésiterai jamais à proclamer la supériorité des Flamands sur les tragédies académiques des Petits-Augus-

tins. Mais qu'on y prenne garde, le réalisme de Rembrandt n'est pas l'art tout entier; l'éternelle beauté de ses ténèbres lumineuses n'absout pas la bourgeoisie délibérée de quelques-unes de ses compositions. Son *Ganymède* ravi aux cieux par l'aigle de Jupiter est d'une prodigieuse énergie; mais il manque à cette figure l'idéalité poétique : on dirait un marmot mordu par un loup. Il échappe, je le sais, à la vulgarité par l'éclat inimitable de sa couleur; mais voir dans Rembrandt le modèle achevé de toutes les perfections, c'est se méprendre étrangement. Or, il y a loin du *Ganymède* ou du *Tobie* au *Christophe Colomb*. La manière de Rembrandt est large et une; celle de Wilkie, s'il fallait la caractériser d'après ce dernier ouvrage, est timide, lente, et ne va pas droit au but marqué. Wilkie a été souvent comparé à Decamps; je ne crois pas que le parallèle soit juste. Le peintre anglais n'atteindra jamais à la *Bataille des Cimbres*, et la pâte de sa peinture n'a pas la richesse et l'abondance qui assurent au peintre français un rang inaliénable. Je rapprocherais plus volontiers Wilkie de Charlet; je trouve chez tous les deux la même finesse de détails, la même curiosité patiente dans l'expression des physionomies, et aussi la même absence de largeur dans la manière, et de concentration dans l'effet.

Le *Départ des troupeaux dans les monts Grampiens*, par E. Landseer, est au nombre des meilleurs ouvrages de l'auteur. Les groupes d'animaux et de personnages sont habilement disposés et offrent à l'œil des lignes harmonieuses. Il est impossible, en voyant ce tableau, de ne pas penser aux *Pêcheurs* de Léopold Robert. Les sentimens exprimés dans ces deux compositions sont unis entre eux par une étroite parenté. La scène écossaise et la scène vénitienne sont destinées à représenter la douleur de la séparation et la prévision du danger; mais je préfère la scène écossaise. E. Landseer n'a rien trouvé d'aussi émouvant, d'aussi religieusement résigné, que la jeune femme placée à gauche de la toile de Robert; mais l'ensemble de la composition de Landseer est plus heureux et plus complet. Au centre, un montagnard d'une taille vigoureuse, à qui sa femme présente son enfant au maillot, et dont la figure offre un poétique mélange de courage et de mélancolie; à droite de ce groupe, un vieillard qui repasse dans sa mémoire toutes les courses de sa jeunesse, et qui assiste avec une tristesse prévoyante au départ

de son fils; penchée sur son épaule, une femme de vingt ans, sa fille sans doute, qui le console et le rassure; à ses pieds, un garçon de dix ans qui joue avec un chien; à gauche du groupe central, deux amans, enlacés dans une étreinte éplorée, assis au milieu des troupeaux, mêlant leurs larmes et leurs baisers, et se promettant une mutuelle fidélité; et pour fond de scène, des montagnes revêtues de verdure, des troupeaux pleins de force et de santé. C'est là, si je ne me trompe, un beau poème, inventé sans effort, pris sur le fait sans doute, mais qui satisfait à la fois l'œil et la pensée.

Je reproche à la couleur de ce tableau une teinte grise, qui se trouve peut-être dans la nature écossaise, mais que le peintre aurait pu corriger sans être accusé de tricherie. Les animaux qui, sur cette toile, ont une importance égale, sinon supérieure, à celle des personnages, sont bien dessinés, mais manquent généralement de solidité. Les taureaux, les genisses et les brebis offrent des lignes vraies, des plans bien ordonnés; mais leur peau ne semble pas soutenue, comme elle devrait l'être, par la charpente osseuse. Je ne crois pas que cette remarque soit puérile, et malheureusement elle s'applique à la plupart des ouvrages de Landseer. Il ne se défie pas assez de la facilité de son pinceau. Il fait vite et bien. En travaillant plus lentement, il ferait mieux encore.

La peinture de portrait est représentée cette année par MM. Shee, Pickersgill et Morton. Ce n'est pas la monnaie de Lawrence. Les deux miniatures envoyées par Rochard sont tellement au-dessous de ses bons ouvrages, qu'il y aurait de l'injustice à le juger sur l'exhibition de 1835. Je préfère de beaucoup, dans tous les cas, les miniatures de Mme de Mirbel, et ce que j'ai vu cette année à Somerset-House n'est pas de nature à me faire changer d'avis.

Le *Portrait de Guillaume IV*, par M. A. Shee, président de l'Académie royale, est un ouvrage plus que médiocre. L'arrangement de la figure est laborieux, pénible, et manque absolument de grace et de grandeur. Le manteau jeté sur les épaules de sa majesté est d'une telle pesanteur, qu'à moins d'avoir une force herculéenne, le roi ne pourrait le porter. La main droite, placée sur la hanche et qui relève l'hermine, accomplit une tâche rude et difficile. La pensée qui se présente naturellement au spectateur, c'est que ce manteau est une pénitence corporelle imposée au patient en ex-

piation de quelque faute bien grave sans doute, mais que le peintre n'a pas pris soin de nous révéler. L'œil a peine à se reconnaître au milieu du bagage amoncelé sur les épaules et la poitrine de Guillaume IV. Le costume militaire et le costume royal se confondent avec une fastueuse gaucherie; et ce n'est pas trop d'une étude de quelques minutes pour savoir où retrouver la fin d'une manche ou d'une broderie. Les mains de sa majesté sont dessinées et peintes avec une mollesse sans exemple. A coup sûr, si elles s'avisaient de saisir la poignée d'une épée ou le pommeau d'une selle, nous les verrions se déformer, s'aplatir comme l'argile, ou se fondre comme la cire. Il n'y a là ni phalanges, ni tendons, ni muscles, ni veines, ni artères. C'est une masse sans nom qui n'a jamais vécu. La tête est loin de racheter la misère des détails. Il est impossible de caractériser la mollesse des joues et le silence du regard. Les pommettes sont absentes, les tempes ne sont pas accusées, les yeux sont immobiles dans l'orbite, les lèvres sont scellées et ne pourraient s'ouvrir. Si M. A. Shee n'était pas président de l'Académie royale, la critique ne devrait pas s'occuper de lui.

Le portrait de Wellington par M. Pickersgill est assurément très supérieur à la toile précédente. Je ne veux pas dire pourtant qu'il soit bon; mais il faut rendre justice aux efforts de l'artiste : il a cherché dans la disposition du vêtement, dans l'attitude de la figure, autre chose que la réalité plate et triviale. C'est une intention louable, et dont il faut le remercier. M. Pickersgill s'est souvenu de Van-Dyck et de Joshua Reynolds. La volonté ne lui a pas manqué pour atteindre ces deux grands maîtres. Il est resté bien loin au-dessous d'eux, mais il faut lui tenir compte de son ambition. C'est aujourd'hui, à tout prendre, le plus habile portraitiste de l'Angleterre. Il n'a rien à faire avec M. Hayter, que nous avons vu à Paris rivaliser avec les porcelaines de Kinson. M. Pickersgill prend au sérieux tout ce qu'il fait. Il ne néglige aucune partie de ses tableaux; il combine avec une attention patiente le geste, le regard et le costume de ses modèles; il mesure toute la difficulté de sa tâche, et s'il ne l'accomplit pas tout entière, du moins il peut savoir aussi bien que personne ce qui manque à l'achèvement de ses ouvrages.

Je n'aime pas dans son portrait de Wellington le mouvement de

la jambe droite. Cette jambe, ramenée en arrière, et placée sur une éminence, donne au corps tout entier quelque chose de maniéré, et de plus la jambe gauche ne porte pas. Le manteau n'est pas lourd comme celui du roi dans le portrait de M. A. Shee; mais il est inutile, et n'ajoute rien à la grace des lignes. La tête, modelée avec soin et solidement, manque d'animation et de simplicité. J'ai tout lieu de croire qu'elle n'a pas été trouvée du premier coup. Le pinceau a plusieurs fois changé de direction et de volonté avant de se reposer. S'il fallait rendre d'un seul mot ce que je pense de ce portrait, je dirais que l'auteur a voulu trop bien faire.

Je préfère à cet ouvrage un autre portrait du même auteur, celui de sir Bryan Holme. Cette dernière toile se compose bien, et se distingue par une remarquable gravité. La tête, studieuse et recueillie, regarde sérieusement, et n'a rien de cette tracasserie procédurière qui trop souvent domine la physionomie des jurisconsultes.

La couleur des portraits de M. Pickersgill, sans être éclatante, n'est cependant pas mauvaise. Elle n'est ni hasardée, ni criarde; elle est sobre, et se reprocherait volontiers les teintes crues et tranchées comme une étourderie ou plutôt comme une improbité.

M. Morton a peint, pour le Naval-Club, un portrait de Wellington dans l'attitude d'un héros de mélodrame. C'était bien assez d'avoir placé sous les fenêtres de S. G. une statue d'Achille, fondue avec les deniers des dames anglaises. Il y avait, dans cette apothéose à bout portant, une magnificence de ridicule qui semblait avoir épuisé la raillerie. M. Morton a cru qu'il pouvait lutter dignement avec le piédestal de Hyde-Park; il a mis sous le bras droit de S. G. un canon qui voudrait menacer la foule, mais dont la couleur inoffensive simule plutôt le bois que le bronze. Si le noble duc n'a pas d'autre épouvantail que cet innocent canon pour balayer l'émeute qui lapide son palais, je le plains de toute mon ame.

Qu'après boire, dans un dîner *conservateur*, les amis du noble duc s'enrouent à chanter sa louange, qu'ils proclament Wellington au-dessus de Napoléon, qu'ils le proposent en exemple à tous les réformistes obstinés comme un modèle irréprochable de constance et de patriotisme, il n'y a, dans cet enthousiasme enfantin, rien que de naturel et de très excusable; les paroles avinées ne sont pas

justiciables de la raison à jeun; mais je ne puis pardonner à M. Morton d'avoir amaigri la figure de S. G., comme s'il eût essayé de lutter avec le *Don Quixote* de Smirke, ni surtout d'avoir amené sur le bord du cadre ce canon malencontreux et si peu terrible. Cette bouche de bois qui éclaterait sous un boulet de paille, dépasse les dernières limites de la niaiserie.

Dans la toile de M. Morton, S. G. n'a pas de manteau sur les épaules; mais, en revanche, elle a au-dessus de sa tête un ciel nébuleux, et qui, sans doute, cache dans ses profondeurs de terribles orages. Faut-il attribuer au ciel de M. Morton une valeur allégorique? Le peintre a-t-il voulu signifier à l'Angleterre mutinée que S. G., radieuse et paisible, irait d'un œil serein et d'un pas assuré au devant des dangers qui menacent la patrie?

Turner, Stanfield et Daniell jouissent parmi nous d'une réputation méritée; mais nous ne les connaissons que par la gravure : or, en présence de leurs compositions originales, si je n'ai pas absolument changé d'avis, du moins suis-je obligé de reconnaître que mon opinion s'est singulièrement modifiée. J. W. M. Turner possède, entre tous les paysagistes, la faculté d'agrandir et de métamorphoser tout ce qu'il touche. Malheureusement cette faculté s'exerce au gré d'une volonté souveraine, et ne tient aucun compte des lieux ni des climats. Sur les bords du Tibre, de la Loire ou de la Tamise, elle trouve à se réaliser avec une égale indépendance. Aussi, qu'arrive-t-il? C'est que le voyageur le plus sincère ne peut reconnaître, dans les compositions de Turner, ni Rome, ni Tours, ni Londres. La seule géographie que l'artiste admette, c'est le mépris de toutes les géographies, c'est-à-dire l'immensité. Il est, dit-on, professeur de perspective; je ne devine pas quelles leçons il donne à ses élèves. Il sait multiplier les plans et prolonger les lignes avec une prodigalité fastueuse; mais pour peu que l'horizon se rapproche de l'œil, Turner ne consent pas à s'en contenter. C'est un homme qui pétrit l'espace, qui déroule les plaines, qui élève les montagnes, qui invente pour les fleuves des sinuosités ignorées du monde entier. La réalité n'existe pas pour lui. Il est le roi d'une création invisible aux yeux vulgaires, dont il tient les clés, qu'il ouvre et ferme selon son caprice. Qu'enseigne-t-il, et que peut-il enseigner? Aurait-il d'aventure trouvé le secret de modeler sur lui-même l'organisation de

ses disciples? Si cela était, la terre ne suffirait pas à son école; car il lui faut, pour déployer librement son invention, des lieues par myriades; et le rayon de notre planète est bien étroit.

Entre ses tableaux de cette année, il en est deux surtout qui peuvent servir à caractériser sa manière. Je ne parle pas de son *Incendie du parlement,* qui ne ressemble pas à une œuvre sérieuse; c'est tout au plus un jaune d'œuf répandu sur une nappe. Mais le *Tombeau de Marceau* et la *Madonna della Salute,* à Venise, réunissent au plus haut degré toutes les qualités éparses dans ses autres ouvrages. La première de ces deux compositions est empruntée au troisième chant du *Pélerinage.* J'ignore si les touristes familiarisés avec les environs de Coblentz et la brillante pierre d'honneur — Ehrenbreitstein—retrouveront dans cette toile un souvenir quelque peu vraisemblable de leurs voyages; mais pour moi, je l'avoue, il m'est impossible de croire qu'un pareil paysage ait jamais existé ailleurs que dans le royaume des fées. Je ne dis rien des figures, qui sont informes et grossières. La plus importante des publications de Turner, *l'Angleterre et le pays de Galles,* nous avait appris dès longtemps que les soldats et les bergers ont à ses yeux moins d'importance qu'un tronc d'arbre ou un caillou. Je suis très disposé à traiter avec indulgence de pareilles peccadilles, quoiqu'il dût s'imposer au moins une grande avarice dans l'emploi des figures. Mais comment qualifier les montagnes qui servent de fond à cette toile? Est-ce de l'or, de l'acajou, du velours ou du biscuit? La pensée se fatigue en conjectures et ne sait où s'arrêter. Le ciel où nagent les lignes de l'horizon est lumineux et diaphane. Mais ni l'Espagne, ni l'Italie, ni les rives du Bosphore, n'ont pu servir de type à Turner pour la création de cette splendide atmosphère.

La *Madonna della Salute,* soumise à une analyse sévère, provoquerait à peu près les mêmes remarques. Seulement, dans cette dernière composition, la fantaisie n'est pas aussi singulière.

Est-ce à dire qu'il faille nier le mérite de Turner, ou dédaigner la popularité acquise à son nom? Faudra-t-il ranger le succès de ses ouvrages parmi les innombrables bévues que la mode enregistre chaque jour, et que le bon sens répudie avec un mépris impitoyable? non pas, vraiment. Les défauts de Turner, qui ne se peuvent contester, ne sont que la dépravation d'une nature singu-

lièrement puissante. Les feuilles de papier qu'il a peuplées de son crayon, pressées aux vitres de Pall-Mall comme la grève aux bords de l'Océan, ont de quoi confondre l'imagination la plus hardie. Pour atteindre à cette fécondité, il a fallu autre chose qu'un talent mécanique, quoique, à vrai dire, il y ait dans toutes ces productions une main infernale. Ce que James Watt a fait pour les machines à vapeur, Turner l'a fait pour le paysage. Il a trouvé des formules pour combiner les élémens du monde visible; mais, tout en déplorant l'incroyable abus de ces formules, reconnaissons que l'auteur de ces équations singulières a fait preuve d'une rare énergie. Ce qu'il a gaspillé depuis dix ans dans les *illustrations* de la librairie anglaise suffirait à défrayer plusieurs milliers d'académies.

C. Stanfield, avec moins d'abondance et de fécondité que Turner, obtient des effets plus sûrs. Il ne métamorphose pas aussi despotiquement les points de vue semés sur sa route. Le paysage qu'il a contemplé pendant quelques heures, prend possession de sa pensée, et laisse dans sa mémoire des lignes profondes et ineffaçables. Comme Stanfield procède plus lentement, comme il ne s'est pas fait de l'improvisation un devoir constant et inflexible, il est naturellement amené à une plus grande variété; et la variété chez lui n'est que la bonne foi du souvenir. *Une scène près de Livenza, dans le golfe de Venise,* atteste dans l'auteur une étude à la fois heureuse et sévère du pays qu'il a visité. Les lignes perspectives, sans être cernées mesquinement, permettent cependant à l'œil de les parcourir et de les embrasser. La couleur de Stanfield, sans avoir l'éclat de celle de Turner, est cependant d'une gamme assez élevée.

W. Daniell a pris pour thème de ses compositions une nature toute spéciale, la nature des Indes orientales. Il y aurait de notre part une véritable ingratitude à méconnaître le parti souvent très remarquable qu'il a tiré de ses études. Il copie avec une grande naïveté ce qu'il a sous les yeux; une suite de dessins, signés de son nom, remplaceraient volontiers un voyage de plusieurs mois. Mais il ne s'élève guère au-dessus du procès-verbal. Il sait et il enseigne; il n'invente pas. Or, la spécialité des sujets qu'il choisit ne le dispense pas de l'invention. — Et la littéralité est tellement le caractère distinctif de sa manière, que les drames les plus terribles,

copiés par W. Daniell, perdent sous son pinceau leur grandeur et leur animation. Je citerai, par exemple, *la Chasse au tigre*, exposée cette année à Somerset-House. Donnez à Barye un pareil sujet : il trouvera dans le marbre ou le bronze l'énergie musculaire de la nature vivante. Tout en multipliant les détails scientifiques, il saura nous émouvoir et nous épouvanter. Dans le tableau de Daniell, tout est paisible, et pourtant tout est réel. Le chasseur, monté sur l'éléphant, ajuste d'une main sûre le tigre qui va s'élancer sur lui. Mais aucun des trois acteurs ne s'élève jusqu'à la colère qu'il devrait avoir.

W. Daniell est plus à l'aise dans les sujets inanimés. Ainsi, *la Citadelle d'Agra* vaut mieux que *la Chasse au tigre*. Le caractère de l'architecture et de la végétation est fidèlement saisi, et il règne sur toute la toile une harmonie de lignes et de tons qui exclut la bizarrerie. Je ne sais pas dans quelle intention l'auteur a cru devoir ajouter sur le livret que cette citadelle, d'après les mémoires autobiographiques de l'empereur Jehanguier, avait coûté 26,550,000 livres sterling. Il aurait pu se contenter de nous dire que cette vue était prise du palais en ruines d'Islaum Khan Rami : le prix de la citadelle n'ajoute rien à sa beauté; et sans doute, parmi les visiteurs de Somerset-House, il n'y en a pas un qui soit en mesure de profiter de ces renseignemens.

Les aquarellistes de Pall-Mall-East sont pour Somerset-House une rivalité dangereuse. Non pas qu'il n'y ait dans Pall-Mall une grande profusion de riens, magnifiquement encadrés, tout aussi bien qu'à Somerset-House; mais Prout, Harding, et surtout G. Cattermole, Cophy Fielding et John Lewis, ont exposé de véritables chefs-d'œuvre. Les aquarelles de Pall-Mall ne ressemblent aucunement aux joujoux accrochés à Paris à l'extrémité de la galerie des trois écoles. Il y a plus de vraie peinture dans ces aquarelles que dans la plupart des toiles de nos salons annuels.

G. Cattermole est un artiste consciencieux qui se plaît surtout dans la représentation patiente des détails ; il sait, par la finesse de l'exécution, donner de l'intérêt et de la grace aux moindres choses. Une étude d'armure exposée dans Pall-Mall, est un morceau achevé. L'*Abbé* et la *Toilette de la mariée* soutiennent dignement la comparaison.

Cophy Fielding est, comme Turner, d'une remarquable fécon-

dité; mais il ne donne pas aussi souvent que lui dans les lazzi : il excelle à saisir dans un paysage les lignes grandes et simples, il ne s'arrête pas volontiers à l'achèvement des premiers plans; mais il ordonne savamment, avec toute la hardiesse d'un maître qui sent sa force et qui se possède, les masses et les tons de ses aquarelles. Il serait difficile de choisir entre celles qu'il a envoyées cette année, car toutes sont composées et rendues avec un égal bonheur. Les dunes, les flots et les navires sont d'une simplicité de style réellement admirable; l'eau, transparente et profonde, semble se rider sous le vent; la quille des vaisseaux, agile et rapide, sillonne la mer et trace un lumineux sillage. Il y a plus que du plaisir à contempler les aquarelles de Cophy Fielding; ce n'est pas, comme il arrive trop souvent, devant des ouvrages de cette nature, une distraction d'un instant; on y revient avec une curiosité sérieuse, et chaque fois, à mesure que le regard plonge plus avant dans ces cadres dont le fond semble reculer de minute en minute, on s'étonne des moyens employés par l'artiste pour atteindre le but qu'il se proposait. Les teintes étalées sur son papier sont en si petit nombre, la couleur est distribuée avec une telle parcimonie, qu'on se demande comment si peu de chose a pu suffire à produire un tel effet; éloge rare, et le plus grand peut-être qu'il soit donné au peintre d'obtenir. Ce n'est pas tout d'arriver dans les arts d'imitation, il faut faire le chemin à peu de frais, il faut aller par une voie directe. Or, personne, que je sache, n'apporte dans son travail une économie plus sévère que Cophy Fielding; personne ne résout plus facilement les plus difficiles problèmes; ajouterai-je pourtant qu'il lui arrive parfois de ne pas donner à ses premiers plans assez de relief, ni à ses fonds assez de variété? Lui reprocherai-je, comme à E. Landseer, une prédilection peut-être involontaire pour les tons gris? Il est assez fort pour défier de pareilles chicanes. Dans les conditions du genre qu'il a choisi, je ne connais pas un peintre qui puisse lui être comparé.

Les scènes espagnoles de Lewis sont délicieuses; facilité de pinceau, originalité des poses, nouveauté dans les physionomies, rien ne manque à ces ravissantes compositions. La tête d'une jeune femme espagnole, peinte pour le prince royal George de Cambridge, est au nombre des plus idéales figures. L'incarnat des joues,

l'ébène de la chevelure, le sourire des lèvres, invitant et pudique, le regard humide et velouté qui s'échappe des cils longs et soyeux, font de cette tête un chef-d'œuvre de grace et de beauté. — L'*Intérieur d'une posada après un combat de taureaux* est d'une composition parfaite; l'expression des physionomies est ingénieusement variée, mais sans manière et sans afféterie. La joie peinte sur le visage des buveurs n'a rien de grimaçant; ils s'entretiennent joyeusement des beaux coups qu'ils ont encouragés de leurs applaudissemens; ils vantent à l'envi l'adresse et la force des combattans; l'attitude de tous les personnages est à la fois énergique et naturelle; la vigueur et la santé sont inscrites dans tous leurs mouvemens. A tout prendre, c'est un beau et riche tableau.

Un moine de Séville prêchant pour son couvent a fourni à Lewis l'occasion de révéler une nouvelle face de son talent. La crédulité superstitieuse, l'ignorance effrayée, la confiante espérance, l'aveugle soumission, exprimées par l'auditoire, donnent à cette scène un caractère de vérité, je dirais presque d'authenticité; le prédicateur paraît profondément pénétré, non pas de ce qu'il dit, mais de la nature grossière des intelligences qu'il manie. Il n'enseigne pas, il épouvante. Il n'essaie pas de rassurer les ames tremblantes, de ramener au bercail les brebis égarées, de convertir la débauche ou d'éclairer les ténèbres; il ne tente pas d'ouvrir le ciel à l'oisiveté impénitente : il menace de l'enfer les aumônes paresseuses. Il y a dans son geste quelque chose d'impérieux et de militaire. C'est une création que Salvator n'eût pas dédaignée.

Il serait fort à souhaiter que Lewis parcourût le reste de l'Europe avec le même profit que l'Espagne. Il a eu le bon esprit de ne pas voir trop à la hâte; il n'a pas esquissé Grenade et Séville sans quitter la selle de sa mule. C'est un mérite vulgaire en apparence, mais dont nous devons pourtant le remercier; car il devient plus rare de jour en jour. Au temps où nous vivons, la plupart des voyageurs, artistes ou philosophes prétendus, ne se donnent guère le temps de regarder. A peine ont-ils mis pied à terre, qu'ils saisissent leur crayon ou leur plume. Comme s'ils étaient de la seconde vue écossaise, il concluent *à priori* sans se résigner à l'étude. Ils veulent achever en six mois ce qui suffirait à la tâche de plusieurs

années. Poussin et Montesquieu sont pour eux d'emphatiques puérilités; le recueillement et la persévérance excitent leurs risées. A cent lieues de leur patrie, ils se couronnent sages ou poètes; mais dès qu'ils ont touché la frontière, ils redeviennent ce qu'ils étaient au départ, d'orgueilleuses médiocrités.

Je reviens à Somerset-House, et j'entre dans la salle de sculpture. C'est la partie la plus triste et la plus faible de l'école anglaise. Flaxman est mort, et Chantrey n'a rien envoyé.

Un groupe en marbre de Baily, *une mère et son enfant*, a surtout attiré mon attention. C'est un ouvrage fait avec soin, mais qui ne supporte pas l'analyse. La mère est couchée nonchalamment; l'enfant, placé à gauche, lui tend les bras et joue sur son lit : l'œil cherche vainement dans ce groupe l'expression de la maternité. L'attitude de la femme est plutôt voluptueuse que maternelle; l'inflexion de sa taille se comprendrait assez bien dans un rendez-vous amoureux : pour le rôle d'une mère elle est au moins inutile; et puis la nudité serait plus chaste et plus sévère que cette chemise qui dessine les formes sans les montrer. Le modèle de cette femme manque absolument d'idéalité, sans qu'on puisse dire qu'elle soit réelle dans le sens le plus vulgaire du mot. Les épaules sont rondes, mais non pas charnues; c'est un ensemble de contours plutôt trivial que gracieux; les mains et les pieds sont particulièrement mauvais. Si cette statue se levait, elle trébucherait au premier pas; c'est tout au plus une copie assez gauche d'une femme qui viendrait de quitter son corset : ce n'est pas la nature élégante et riche, qui doit servir de modèle au sculpteur. Je ne crois pas qu'il y ait chez M. Baily affectation laborieuse de lasciveté; ce qui me semble à moi vulgaire et charnel lui a paru peut-être d'une beauté religieuse et complète; mais il n'a pas touché le but qu'il prétendait. Je ne veux pas lui opposer les madones de Raphaël ni la divine *Charité* d'Andrea; à le juger sur la seule nature, il est encore fort au-dessous de sa tâche. Dans un rayon de dix lieues aux environs de Londres, les groupes maternels ne manquent pas, et le type des figures est incomparablement supérieur au marbre de Baily. Les Anglaises n'ont pas cette taille de guêpe qui ne serait pas fort heureuse dans un bal, et qui, dans la statuaire, est

inacceptable; elles ont autre chose que la blancheur de la peau, et je m'assure qu'un artiste éminent saurait trouver dans de pareils modèles le type d'admirables statues.

La Prière, figure en marbre par Westmacott, témoigne d'une remarquable habileté de ciseau; mais ce n'est pas un bon ouvrage. La tête n'a rien de l'élévation idéale qu'on voudrait y trouver; c'est une femme agenouillée, rien de plus. Je me suis demandé pourquoi l'artiste, au lieu de choisir des traits jeunes et purs, des lignes simples et grandes, avait modelé si patiemment un visage de trente ans environ, osseux et sévère; pourquoi, lorsque, dans la nature ou dans les modèles antiques, il avait de si nobles profils, il avait capricieusement adopté une silhouette sèche et revêche, et je n'ai pu, je l'avoue, deviner les motifs de sa détermination. J'ai surtout étudié avec soin le nez de cette tête; c'est à peu de chose près celui de la Dauphine; cette comparaison en dit assez. Les orbites et les paupières sont conçues d'après le même principe. C'est peut-être la copie littérale d'une femme renommée dans un comté de la Grande-Bretagne pour la ferveur et la sincérité de sa dévotion, et si cela est vrai, il y a quelque lieu de croire que la famille et les amis du modèle doivent savoir gré à l'auteur de sa fidélité; mais pour nous, qui ne sommes pas dans le secret, notre indulgence désintéressée ne peut aller jusqu'à l'admiration. Une figure allégorique n'a rien à faire avec les détails mesquins de la réalité. Destinée à résumer sous une forme élégante un sentiment ou une idée, elle ne vaut rien dès qu'elle se rapproche trop évidemment des impressions quotidiennes. Ce que je dis du visage de cette statue, je pourrais le dire avec une égale justice des mains et de la draperie. Les plis jetés sur les épaules de cette femme enfouissent le corps et ne le dessinent pas : c'est peut-être les plis d'un plaid exactement copiés, observés et reproduits avec une scrupuleuse attention; pour moi, je n'y vois rien de souple ni de gracieux, rien qui appartienne naturellement au domaine de la sculpture. Dans cet ouvrage de Westmacott, je n'aperçois ni la simplicité antique, ni la rudesse austère du moyen-âge, ni la coquetterie de la renaissance, mais seulement une trivialité laborieuse.

R. J. Wyatt paraît avoir fait de sérieuses tentatives pour atteindre les régions idéales de son art. Son bas-relief monumental

de cette année est d'un effet sérieux, et atteste chez l'auteur une pratique familière de l'antiquité. Les lignes et les draperies des figures ont de la grace et de la légèreté, et rappellent en plusieurs parties les compositions étrusques. Il y a là autre chose que la reproduction de la réalité. Cet ouvrage est daté de Rome, et quand le livret ne le dirait pas, il ne faudrait pas une grande pénétration pour le deviner : non pas que le séjour de l'Italie soit indispensable à l'invention; mais le bas-relief de Wyatt contraste si hardiment avec les autres marbres de Somerset-House, que l'auteur a dû quitter son pays pour s'isoler dans son individualité. On peut reprocher à l'ouvrage de Wyatt un peu de maigreur et de timidité; ces défauts, quoique faciles à signaler, n'effacent pas l'harmonie générale qui d'abord vous séduit.

Un buste en marbre de lady Sydney, par le même, confirme victorieusement ce que je disais tout-à-l'heure en parlant de Baily. La tête sculptée par Wyatt offre un des types les plus gracieux et les plus purs que je connaisse. C'est un portrait, mais qui vaut tout un poème : la ligne du front et le plan des joues sont d'une finesse délicieuse. Les yeux regardent et les lèvres sourient. Les cheveux, noués à l'antique, sont rendus avec une grande simplicité. Le cou s'attache bien, et ne pèche ni par la rondeur ni par la sécheresse. J'aime mieux le buste que le bas-relief.

M. Hollins, dont le nom n'était pas venu jusqu'à nous, a prouvé, dans un buste d'enfant, qu'il mérite la célébrité. Le portrait de T. Villiers Lister, fils de T. H. Lister, esq., est un chef-d'œuvre de grace et de fraîcheur. Les lèvres et les joues sont d'une vie frémissante. Les cheveux, travaillés dans un goût qui n'est pas commun chez les sculpteurs d'aujourd'hui, bouclés et distribués ingénieusement, semblent jouer au vent, tant ils sont fins et légers.

Voilà ce que j'ai vu cette année; mais, comme je l'ai dit en commençant, il y aurait de l'injustice à tirer de ces prémisses accidentelles et relatives des conclusions générales et absolues. C'est aux hommes pris en eux-mêmes qu'il faut demander compte de l'état de l'école anglaise, et non pas aux seules toiles de Somerset-House. Or, si nous rassemblons en un faisceau commun tous les noms salués par les acclamations unanimes de la Grande-Bretagne, que trouvons-nous pour notre enseignement et notre joie? La France

a-t-elle droit de se plaindre ou de se vanter? En posant cette question, je ne veux pas substituer à l'impartiale discussion des idées un sentiment étourdi de patriotisme; non, je suis venu voir, et j'essaie de résumer l'ensemble de mes impressions : voilà tout. Eh bien! je le dis hardiment, dans la bouche de la France la plainte serait impardonnable.

Wilkie, Landseer, Turner et Stanfield sont des artistes éminens, des talens ingénieux, exercés, des hommes d'une remarquable habileté, sûrs d'eux-mêmes et de leur volonté, dont la main ne trompe jamais la pensée; mais leur pensée s'élève-t-elle bien haut? Lewis, Cattermole et Copley Fielding savent choisir admirablement et traduire avec une exquise finesse le sujet de leurs études; mais le cercle de leurs travaux est-il bien large et bien varié? Shee et Morton sont d'une médiocrité officielle. Le savoir et la persévérance de Pickersgill ne feront jamais de lui un grand peintre.

Dans la statuaire, Baily, Westmacott et Wyatt suffiraient-ils à fonder la gloire d'un pays? Faut-il chercher dans un buste de Hollins les élémens d'une conjecture glorieuse? Un seul homme répond pour l'Angleterre, c'est Chantrey. La statue de James Watt, placée dans Westminster-Abbey, est un grand et bel ouvrage. Pitt et Canning n'ont pas rencontré dans le ciseau de Chantrey un interprète aussi heureux; mais il y a dans la seule tête de Watt plus de vraie sculpture que dans tous les tombeaux de Westminster-Abbey, si pompeusement admirés. Pour cette seule tête, je donnerais de grand cœur toutes les œuvres de Roubilliac et de Scheemakers.

A ces noms que je viens d'écrire la France ne peut-elle rien opposer? N'avons-nous pas parmi nous des intelligences aussi actives, et des mains aussi heureuses? Dans l'histoire, le portrait, le pays sage ou la statuaire, les hommes nous manquent-ils? Ici, je le sens, j'ai plaisir à proclamer la supériorité de la France. Quand les voyages ne serviraient qu'à juger la patrie avec moins de colère et de sévérité, il faudrait encore les conseiller à tous les esprits sérieux comme une épreuve salutaire. A Paris, dans les salles du Louvre, en présence des milliers de toiles sans nom suspendues au-devant des Raphaël, des Rubens et des Van-Dyck, la raillerie et le dédain ne se reposent pas. Faites cent lieues seulement, entrez

à Somerset-House, et vous invoquerez le souvenir du Louvre comme une consolation; vous relèverez fièrement la tête, vous songerez aux fruits de votre verger, et vous direz : C'est mieux chez nous.

A l'heure qu'il est, la France n'a pas un homme comme Goëthe ou Byron; mais, dans la peinture et la statuaire, elle tient dignement sa place entre l'Allemagne et l'Angleterre. Aujourd'hui l'école allemande est à Rome, personnifiée dans Cornelius et Overbeck. L'abondance ingénieuse et la gravité savante de ces deux artistes ont obtenu en Europe la popularité qu'elles méritaient; mais le plus grand des deux, Overbeck, n'est pas inventeur. Comme l'illustre auteur de l'*Apothéose d'Homère*, il remonte jusqu'à Raphaël, souvent jusqu'au Pérugin; à moins que *les Arts placés sous la protection de la Vierge*, encore inachevés, ne viennent révéler dans Overbeck une manière nouvelle et inattendue, sa gloire n'ira pas au-delà de l'identification : il continuera le XVIe siècle, il n'aura pas de place marquée dans l'histoire de son temps.

La France est plus heureuse. Delacroix et Decamps n'ont rien à envier à Wilkie ou à Landseer; s'ils n'ont pas atteint, dans l'exécution, à la simplicité des deux artistes anglais, ils rachètent ce défaut apparent par la variété de leurs tentatives. Leur pensée ne s'arrête pas, et nous pouvons tout espérer d'eux.

Dans le portrait, Champmartin domine de bien haut le savoir pénible de Pickersgill.

Dans le paysage, Paul Huet, Cabat, Godefroy Jadin, Marilhat et J. Dupré peuvent regarder sans humiliation Turner, Stanfield et Copley Fielding. Huet, dans la dernière exposition de Paris, s'est montré supérieur à Turner de tout l'intervalle qui sépare l'imagination poétique de la fantaisie puérile. Turner, quoi qu'il fasse, soit qu'il continue les débauches désordonnées de son pinceau, soit qu'il essaie de se renfermer dans une sobriété laborieuse, ne composera jamais rien comme *une Soirée d'automne*.

Enfin, dans la statuaire, au seul Chantrey, la France oppose David et Pradier, Barye et Antonin Moine; la comparaison est plus qu'une victoire. Les bustes de Bentham et de Chateaubriand ont une autre beauté que la tête de Watt. Personne, dans la Grande-Bretagne, ne continue l'art antique aussi ingénieusement que

Pradier. Barye ne compte ici ni rivaux ni élèves. Rien, à Somerset-House ou à Westminster-Abbey, ne rappelle les créations ingénieuses, la grace italienne d'Antonin Moine. Le seul de ses *bénitiers* qui soit achevé maintenant, et qui malheureusement n'a pas paru au Louvre, défiera pour long-temps l'imagination de l'école anglaise.

Oui, je suis fier de la supériorité de la France; la critique ne perd pas ses droits en proclamant ce triomphe, mais l'étude et les voyages imposent à ses regrets une sévérité plus indulgente.

GUSTAVE PLANCHE.

Londres, 1er juin.

LETTRES

D'UN

VOYAGEUR.

IV.

A ÉVERARD.....

11 avril 1833.

Ton ami le voyageur est arrivé au gîte, sans accident; il est heureux et fier du souvenir que tu as gardé de lui. Il ne s'en flattait pas trop; il croyait qu'une ame aussi active, aussi dévorante que la tienne, devait recevoir vivement les moindres impressions, mais les perdre aussi vite, pour faire place à d'autres, d'autant plus que c'est un devoir et une nécessité pour toi d'être ainsi; tu n'appartiens pas à certains élus, tu appartiens à tous les hommes, ou plutôt tous t'appartiennent. Pauvre homme de génie! cela doit bien te lasser. Quelle mission que la tienne! c'est un métier de gardeur de pourceaux; c'est Apollon chez Admète.

Ce qu'il y a de pis pour toi, c'est qu'au milieu de tes troupeaux, du fond de tes étables, tu te souviens de ta divinité, et quand tu vois passer un pauvre oiseau, tu envies son essor et tu regrettes les cieux. Que ne puis-je t'emmener avec moi sur l'aile des vents inconstans, te faire respirer le grand air des solitudes, et t'apprendre le secret des poètes et des bohémiens! Mais Dieu ne le veut pas. Il t'a précipité comme Satan, comme Vulcain, comme tous ces emblèmes de la grandeur et de l'infortune du génie sur la terre. Te voilà employé à de vils travaux, cloué sur ta croix, attaché au misérable bagne des ambitions humaines. Va donc, et que celui qui t'a donné la force et la douleur en partage, entoure longtemps pour toi d'une sainte auréole de désirs et d'illusions cette couronne de gloire que tu conquerras au prix de la liberté, du bonheur et de la vie.

Car, pour la philanthropie dont vous avez l'humilité de vous vanter, messieurs les héros, je vous demande bien pardon, mais je n'y crois pas. La philantropie fait des sœurs de charité. L'amour de la gloire est autre chose et produit d'autres destinées. Sublime hypocrite, tais-toi là-dessus avec moi: tu te méconnais en prenant pour le sentiment du devoir, la pente rigoureuse et fatale de ta haute organisation. Pour moi, je sais que tu n'es pas de ceux qui observent des devoirs, mais de ceux qui en imposent. Tu n'aimes pas les hommes, tu n'es pas leur frère, car tu n'es pas leur égal. Tu es une exception parmi eux, tu es né *roi*. Ah! ah! voici ce qui te fâche; mais au fond, tu le sais bien, la royauté est d'institution divine. Dieu eût départi à tous les hommes une égale dose d'intelligence et de force, s'il eût voulu fonder le principe d'égalité parmi eux. Mais il fait les grands hommes pour commander les petits hommes, comme il a fait le cèdre pour protéger l'hysope. L'influence enthousiaste et quasi-despotique que tu exerces ici, dans ce milieu de la France, où tout ce qui sent et pense, s'incline devant ta supériorité (au point que moi-même, le plus indiscipliné *voyou* qui ait jamais fait de la vie une école buissonnière, je suis forcé, chaque année, d'aller te rendre hommage), dis-moi, est-ce autre chose qu'une royauté? Votre majesté ne peut pas le nier. Sire, le foulard dont vous vous coiffez en guise de toupet, est la couronne des Aquitaines, en attendant que ce soit mieux encore. Votre tri-

bune en plein air est un trône; Fleury le Gaulois est votre capitaine des gardes; Planet, votre fou; et moi, si vous voulez le permettre, je serai votre historiographe; mais morbleu, sire, conduisez-vous bien, car plus votre humble barde augure de vous au départ, plus il en exigera, quand vous aurez touché le but, et vous savez qu'il ne sera pas plus facile à faire taire que le barbier du roi Midas. Et ici, je vous demande pardon de donner le titre de roi à feu Midas. Celui-là, on le sait, n'est pas de vos cousins; c'est un roi d'institution humaine, un de ces beaux types de rois légitimes à qui les oreilles poussent tout naturellement sous le diadème héréditaire.

Croyez-vous donc que je conteste vos droits? Oh! non pas vraiment : nous ne disputerons jamais là-dessus. Certain roi naquit pour être maquignon; toi, tu es né prince de la terre. Moi-même, pauvre diseur de métaphores, je me sens mal abrité sous le parapluie de la monarchie; mais je ne veux pas le tenir moi-même, je m'y prendrais mal, et tous les trônes de la terre ne valent pas pour moi une petite fleur au bord d'un lac des Alpes. Une grande question serait celle de savoir si la Providence a plus d'amour et de respect pour notre charpente osseuse que pour les pétales embaumés de ses jasmins. Moi, je vois que la nature a pris autant de soin de la beauté de la violette que de celle de la femme, que les lis des champs sont mieux vêtus que Salomon dans sa gloire, et je garde pour eux mon amour et mon culte. Allez, vous autres, faites la guerre, faites la loi. Tu dis que je ne conclus jamais; je me soucie bien de conclure quelque chose! j'irai écrire ton nom et le mien sur le sable de l'Hellespont dans trois mois; il en restera autant le lendemain, qu'il restera de mes livres après ma mort, et peut-être, hélas! de tes actions, ô Marius! après le coup de vent qui ramènera la fortune des Sylla et des Napoléon sur le champ de bataille.

Ce n'est pas que je déserte ta cause, au moins; de toutes les causes dont je ne me soucie pas, c'est la plus belle et la plus noble. Je ne conçois même pas que les poètes en puissent avoir une autre, car si tous les mots sont vides, du moins ceux de patrie et de liberté sont harmonieux, tandis que ceux de légitimité et d'obéissance sont grossiers, mal sonnans, et faits pour des oreilles de gendarmes. On peut flatter un peuple de braves; mais aduler une

bûche couronnée, c'est renoncer à sa dignité d'homme et se faire académicien. Moi, je fuis le bruit des clameurs humaines et je vais écouter la voix des torrens. Sois sûr que je prierai l'esprit des lacs et les fées des glaciers de prendre quelquefois leur vol vers toi, et de te porter dans une brise, un parfum des déserts, un rêve de liberté, un souvenir affectueux et profond de ton frère le voyageur. Je ne suis plus qu'un oiseau de passage dans la vie humaine; je ne fais plus de nid, et je ne couve plus d'amours sur la terre; j'irai frapper du bec à ta fenêtre de temps en temps, et te donner des nouvelles de la création au travers des barreaux de ta prison; et puis je reprendrai ma course inconstante dans les champs aériens, me nourrissant de moucherons, tandis que tu partageras des fers et des couronnes avec tes pareils! Votre ambition est noble et magnifique, ô hommes du destin! De tous les hochets dont s'amuse l'humanité, vous avez choisi le moins puéril, la gloire! Oui, c'est beau, la gloire! Achille prit un glaive au milieu des joyaux de femme qu'on lui présentait; vous prenez, vous autres, le martyre des nobles ambitions, au lieu de l'argent, des titres et des petites vanités qui charment le vulgaire. Généreux insensés que vous êtes, gouvernez-moi bien tous ces vilains idiots, et ne leur épargnez pas les étrivières. Je vais chanter au soleil sur une branche, pendant ce temps-là. Vous m'écouterez quand vous n'aurez rien de mieux à faire; tu viendras t'asseoir sous mon arbre quand tu auras besoin de repos et d'amusement. Bonsoir, mon frère Everard, frère et roi, non en vertu du droit d'aînesse, mais du droit de vertu. Je t'aime de tout mon cœur, et suis de votre majesté, sire, le très humble et très fidèle sujet.

15 avril.

Tu m'adresses plusieurs questions auxquelles je voudrais pouvoir répondre, pour te prouver au moins que je suis attentif à toutes les paroles que trace ta plume. Pour procéder à la manière de mon cher Franklin, les voici dans l'ordre où tu les as posées: 1° Pourquoi suis-je si triste? 2° Si tu n'étais pas si différent de moi, t'aimerais-je autant? 3° Suis-je pour quelque chose dans vos

discours? 4° A quand donc la conclusion? 5° Quand pourrai-je m'asseoir, etc?

J'ai répondu hier à la première question: c'est que travailler pour la gloire est à la fois un rôle d'empereur et un métier de forçat; c'est que tu es enfermé dans ta volonté comme dans une forteresse, et que le moindre insecte qui effleure de l'aile les vitraux de ton donjon te fait tressaillir et réveille en toi le douloureux sentiment de ta captivité. Prométhée, prends courage, tu es plus grand couché sur ton roc avec les serres d'un vautour dans le cœur, que les faunes des bois dans leur liberté. Ils sont libres, mais ils ne sont rien, et tu ne pourrais être heureux à leur manière. C'est ici le lieu de répondre à ta cinquième question: *quand pourrai-je m'asseoir avec toi dans les longues herbes, sur les rives d'un torrent?* — Jamais, Éverard, à moins qu'une armée ennemie ne fût sur l'autre rive, et que tu n'attendisses là le signal du combat. Mais oublier la guerre et dormir dans les roseaux, toi? Je voudrais savoir quels rêves fit Marius dans le marais de Minturnes; à coup sûr, il ne s'entretint pas avec les paisibles naïades. Hommes de bruit, ne venez pas mettre vos pieds sanglans et poudreux dans les ondes pures qui murmurent pour nous; c'est à nous, rêveurs inoffensifs, que les eaux de la montagne appartiennent; c'est à nous qu'elles parlent d'oubli et de repos, conditions de notre humble bonheur qui vous feraient rire de pitié. Laissez-nous cela, nous vous abandonnons tout le reste, les lauriers et les autels, les travaux et le triomphe. — Si quelque jour, blessé dans la lutte, ou prisonnier sur parole, tu viens t'asseoir près de ton frère le bohémien, nous regarderons les cieux ensemble, et je te parlerai des astres qui président à la destinée des mortels. Voilà, je le sais, tout ce qui pourra t'intéresser, tout ce que tu voudras voir dans les eaux limpides; ce sera le reflet incertain et tremblant de ton étoile, et tu te hâteras de la chercher à la voûte céleste pour t'assurer qu'elle y brille encore de tout son éclat. Non, non, tu n'aimerais pas ces vallées silencieuses où l'aigle est roi et non pas l'homme, ces lacs où le cri de la plus petite sarcelle trouverait plus d'échos que ta parole. Les déserts que nous ne pouvons soumettre à la charrue ou au glaive, ces monts escarpés, ce sol rebelle, ces impénétrables forêts, où l'artiste va pieusement évoquer les sauvages divinités retranchées

là contre les assauts de l'industrie humaine, tout cela n'est pas la patrie de ton intelligence. Il te faut des villes, des champs, des soldats, des ouvriers, le commerce, le travail, tout l'attirail de la puissance, tous les alimens que les besoins des hommes peuvent offrir à l'orgueil des dieux; les dieux dominent et protègent. Quand tu dis que tu les portes avec amour dans ton sein, ces pauvres Pygmées, tu veux dire, Hercule, que tu les portes dans ta peau de lion; mais tu ne pourrais t'endormir à l'ombre des bois, sans qu'ils s'acharnassent à te réveiller. Ils te tourmenteraient dans tes rêves, et les orages de ton ame troubleraient la sérénité de l'air jusque sur la cime du Mont-Blanc. Mon pauvre frère, j'aime mieux mon bâton de pélerin que ton sceptre. Mais puisque la royauté de l'intelligence t'a ceint de sa couronne de feu, puisque la passion d'être grand est entrée dans ton sang avec la vie, puisque tu ne peux abdiquer, et que le repos te tuerait plus vite que ne le fera la fatigue, loin de contempler ta destinée avec cette froide philosophie que pourrait me suggérer le sentiment de mon impuissance, je veux sans cesse te plaindre et t'admirer, ô sublime *misérable!* Mais n'étant bon à rien qu'à causer avec l'écho, à regarder lever la lune, et à composer des chants mélancoliques ou moqueurs pour les étudians poètes et les écoliers amoureux, j'ai pris, comme je te le disais hier, l'habitude de faire de ma vie une véritable école buissonnière, où tout consiste à poursuivre des papillons le long des haies, tout en tombant parfois le nez dans les épines pour avoir une fleur qui s'effeuille dans ma main avant que je l'aie respirée, à chanter avec les grives et à dormir sous le premier saule venu, sans souci de l'heure et des pédans; ce que je puis faire de mieux, c'est de planter à ton intention un laurier dans mon jardin. A chaque belle action que l'on me racontera de toi, je t'en enverrai une feuille, et tu te souviendras un instant de celui qui rit de toutes les idées représentées par des cuistres, mais qui s'incline religieusement devant un grand cœur où réside la justice.

Deuxième question. — *Si tu n'étais pas si différent de moi à tous égards, t'aimerais-je autant?* Voici ma réponse : Non, certes, tu ne m'aimerais pas de même; tu me sais gré d'avoir un peu de force dans un corps si chétif et dans une condition si humble. Tu m'estimes d'autant plus que tu supposes qu'il m'a été plus difficile d'être

un peu estimable, dans des circonstances sociales où tout tend à dégrader les ames qui se laissent aller. Tu me crois probablement très supérieur aujourd'hui à ce que j'ai pu être auparavant, et tu ne te trompes pas; mes souvenirs ne sont pas faits pour me donner de l'orgueil : mais ce que j'ai conservé de bon dans l'ame me console un peu du passé, et m'assure encore de belles amitiés pour le présent et l'avenir. C'est tout ce qu'il me faut désormais. Je n'ai nulle espèce d'ambition, et le tout petit bruit que je fais comme artiste, ne m'inspire aucune jalousie contre ceux qui ont mérité d'en faire davantage. Les passions et les fantaisies m'ont rendu malheureux à l'excès dans des temps donnés; je suis guéri radicalement des fantaisies par l'effet de ma volonté; je le serai bientôt des passions par l'effet de l'âge et de la réflexion. A tous autres égards, j'ai toujours été et serai toujours parfaitement heureux, par conséquent toujours équitable et bon en tout, sauf les cas d'amour, où je ne vaux pas le diable, parce qu'alors je deviens malade, *spleenetic and rash.*

Suis-je pour quelque chose dans vos discours? Il n'est guère question que de toi. Les membres d'un corps ne peuvent guère oublier la tête qui les gouverne. Avant de te voir, cela m'impatientait au point que j'ai pris le parti d'aller te trouver encore cette année, afin d'avoir, au retour, le droit de dire comme les autres : *Everard pense... Everard veut... Everard m'a dit...* etc.: pourvu que toutes ces idolâtries ne te gâtent pas!

A quand donc la conclusion? et si tu meurs sans avoir conclu? Ma foi, meure le petit George quand Dieu voudra, le monde n'en ira pas plus mal pour avoir ignoré sa façon de penser ; que veux-tu que je te dise? il faut que je te parle encore de moi, et rien n'est plus insipide qu'une individualité qui n'a pas encore trouvé le mot de sa destinée. Je n'ai aucun intérêt à formuler une opinion quelconque. Quelques personnes qui lisent mes livres ont le tort de croire que ma conduite est une profession de foi, et le choix des sujets de mes historiettes une sorte de plaidoyer contre certaines lois; bien loin de là, je reconnais que ma vie est pleine de fautes, et je croirais commettre une lâcheté si je me battais les flancs pour trouver un système d'idées qui en autorisât l'exemple. D'une autre part, n'étant pas susceptible d'envisager avec enthousiasme

certains côtés réels de la vie, je ne saurais regarder ces fautes comme assez graves pour exiger réparation ou expiation. Ce serait leur faire trop d'honneur, et je ne vois pas que mes torts aient empêché ceux qui s'en plaignent le plus de se bien porter. Tous ceux qui me connaissent depuis long-temps m'aiment assez pour me juger avec indulgence et pour me pardonner le mal que j'ai pu faire. Mes écrits, n'ayant jamais rien conclu, n'ont causé ni bien, ni mal : je ne demande pas mieux que de leur donner une conclusion, si je la trouve ; mais ce n'est pas encore fait, et je suis encore trop peu avancé sous certains rapports pour oser hasarder mon mot. J'ai horreur du pédantisme de la vertu. Il est peut-être utile dans le monde ; pour moi, je suis de trop bonne foi pour essayer de me réconcilier par un acte d'hypocrisie avec les sévérités que mon irrésolution (courageuse et loyale, j'ose le dire) attire sur moi. J'en supporterai la rigueur, quelque pénible qu'elle me puisse être, tant que je n'aurai pas la conviction intime que j'attends. Me blâmes-tu? Je suis dans un tout petit cercle de choses, et pourtant tu peux le comparer, à l'aide d'un microscope, à celui où tu existes. Voudrais-tu, pour acquérir plus de popularité ou de renommée, feindre d'avoir les opinions qu'on t'imposerait, et proposer comme article de foi ce qui ne serait encore qu'à l'état d'embryon dans ta conscience? Je tenais trop à ton estime pour ne pas t'exposer ma situation ; c'est un peu long ; pardonne-moi d'avoir parlé si sérieusement du côté sérieux de ma vie ; ce n'est pas ma coutume : adieu, je t'envoie un petit paquet de pages imprimées que j'ai choisies pour toi dans ma collection, hélas ! beaucoup trop volumineuse !

18 avril.

Ami, tu me reproches sérieusement mon athéisme social, tu dis que tout ce qui vit en dehors des doctrines de l'utilité ne peut jamais être ni vraiment grand, ni vraiment bon. Tu dis que cette indifférence est coupable, d'un funeste exemple, et qu'il faut en sortir, ou me suicider moralement, couper ma main droite et ne jamais converser avec les hommes. Tu es bien sévère, mais je t'aime ainsi. Cela est beau et respectable en toi. Tu dis encore que

tout système de non-intervention est l'excuse de la lâcheté ou de l'égoïsme, parce qu'il n'y a aucune chose humaine qui ne soit avantageuse ou nuisible à l'humanité. Quelle que soit mon ambition, dis-tu, soit que je désire être admiré, soit que je veuille être aimé, il faut que je sois charitable, et charitable avec discernement, avec réflexion, avec science, c'est-à-dire philantrope. J'ai l'habitude de répondre par des sophismes et des facéties à ceux qui me tiennent ce langage; mais ici c'est différent, je te reconnais le droit de prononcer cette grande parole de vertu, que j'ose à peine répéter moi-même après toi. J'y ai toujours été des plus rétifs, et la faute en est à ceux qui m'ont voulu baptiser avec des mains impures. Quand on veut laver la souillure du péché, il faut être Jean-Baptiste pour le plus obscur catéchumène tout aussi bien que pour le Christ, et les cheveux de Magdeleine ne doivent point essuyer les pieds qui marchent dans les voies de l'erreur.

O toi, qui m'interroges, as-tu quitté les sentiers dangereux où la jeunesse se précipite? Retiré dans le sanctuaire de ta volonté, as-tu pratiqué, depuis ces années sévères de ta réflexion, les vertus antiques que tu prises au-dessus de tout : la tempérance, la charité, le travail, la constance, le désintéressement, la *sainte simplicité* de Jean Hus? — Oui, je le sais; eh bien! parle; mon orgueil se révolte contre ceux qui ne sont pas plus grands que moi et qui veulent me mettre à leurs pieds. Toi qui n'as pas seulement la puissance de l'entendement, mais la force du cœur, parle; je répondrai comme à un juge légitime et t'obéirai en te parlant de moi tant que tu le voudras, car je confesse qu'il y avait plus de paresse coupable de ma part à l'éviter, que de véritable modestie.

O mon frère! ceci est un entretien grave, une époque grave dans ma pauvre vie! Je ne suis point venu ici avec un sentiment d'abnégation enthousiaste, mais avec une sérieuse volonté de ne voir en toi que ce qu'il y aurait de vraiment beau. J'étais cuirassé contre les effets magnétiques qui sont toujours à craindre dans un contact avec les hommes supérieurs. Aussi je puis dire que je n'ai point été ébloui par le prestige que tu exerces sur les autres; les lignes romaines de ton front, la puissance de ta parole, l'éclat

et l'abondance de tes pensées ne m'ont jamais occupé. Ce qui m'a touché et convaincu, c'est ce que je t'ai entendu dire, ce que je t'ai vu faire de plus simple, une parole douce et triviale au milieu de la plus vive exaltation, une familiarité brusque et chaste, une exquise pureté dans toutes les expressions et dans tous les sentimens. On ne peut pas inventer de plus folle calomnie contre toi, que l'accusation de cupidité. Je voudrais bien que tes ennemis politiques pussent me dire en quoi l'argent peut être désirable pour un homme sans vices, sans fantaisies, et qui n'a ni maîtresses, ni cabinet de tableaux, ni collection de médailles, ni chevaux anglais, ni luxe, ni mollesse d'aucun genre? C'est beaucoup, Éverard, c'est presque tout à mes yeux maintenant que l'absence de vices. C'est de cela qu'on ne peut pas douter, tandis que les qualités peuvent se parer de tant de noms qui ne leur appartiennent pas! Mais qui peut suspecter la sobriété tranquille avec laquelle une organisation forte use des biens de la vie? De quelle équivoque, de quelle hypocrisie ont jamais besoin les obscures vertus domestiques?

Tu me parlais de l'immense organisation de Mirabeau, toute pétrie de vices et de vertus. Je ne suis pas assez enthousiaste de la bigarrure pour trouver la statue de diamant et de boue plus belle et plus imposante que la statue d'or pur. Mon ami Henri Heine a dit, en parlant de Spinosa : « Sa vie privée fut exempte de blâme, elle est demeurée pure et sans tache comme celle de son divin parent Jésus-Christ. » Ces simples paroles me font aimer Spinosa. C'est par là seulement sans doute que mon faible cerveau eût pu mesurer sa grandeur. Il y a aussi en toi, mon cher frère, un côté que je ne connais pas, parce que mon intelligence, paresseuse ou impuissante, n'a pénétré dans aucune science. Je comprends ce que tu es, et non ce que tu fais. Je vois le mécanisme de cette belle machine à idées; mais la valeur et l'usage de ses produits me sont inconnus et indifférens. Je vois que le mot de vertu en est le levier formidable, et je sais que ce mot a un sens toujours un et magnifique, quelle qu'en soit l'application; abnégation et sacrifice éternel de toutes les satisfactions vulgaires de l'esprit ou des sens à une satisfaction suprême et divine; consécration d'une existence humaine au culte d'une volonté vaste et intelligente qui en

est le foyer. C'est la vertu, c'est la force, c'est la tendance de l'ame à s'élever au plus haut possible, pour embrasser d'un regard plus de choses que le vulgaire, et pour semer sur un champ plus vaste les bienfaits de sa puissance. C'est l'ambition généreuse, c'est la foi, c'est la science, c'est l'art, c'est toutes les formes que prend la divinité humaine pour régner. C'est pourquoi régner, même en vertu des droits les plus grossiers et les plus iniques, même au prix du repos et de la vie, a toujours été le plus ardent désir des hommes, et il ne faut pas s'en étonner. Régner tant bien que mal, c'est exercer un semblant de vertu et de force morale. Si les paroles humaines ont un sens dans le grand livre de la nature, ces deux paroles sont absolument synonymes, et déjà dans notre langue elles le sont souvent. — J'ai écrit tout à l'heure, *régner en vertu d'un droit inique,* ce qui est très français, je crois, et ne présente aucun contre-sens que je sache.

Tout ce qui est difficile à faire excite l'étonnement des hommes et mérite leur admiration en raison progressive de l'avantage qu'ils retirent de cet emploi de forces; et comme rien dans les œuvres de Dieu ne peut être, aux yeux de l'homme, plus grand et plus précieux que sa propre existence, il est évident que ce qu'il appelle le sentiment de l'équité naturelle est la conscience raisonnée de ce qui lui est utile. Le plus simple effort de ce raisonnement lui prouvant qu'il ne peut vivre isolé, il a dû, au sortir de l'état le plus primitif qu'on puisse supposer, s'essayer aux associations et se grouper par peuplades autour d'un système de lois dictées par les plus habiles ou les plus forts. Ceux qui ont réussi à faire ces lois à leur avantage personnel ont commencé la guerre éternelle entre les hommes de résistance et les hommes d'oppression. A leur tour, les hommes de résistance ont combattu et sont devenus oppresseurs par le droit de la force. Dans tout cela, où est la justice?

Levez-vous, hommes choisis, hommes divins, qui avez inventé la vertu! Vous avez imaginé une félicité moins grossière que celle des hommes sensuels, plus orgueilleuse que celle des braves. Vous avez découvert qu'il y avait, dans l'amour et dans la reconnaissance de vos frères, plus de jouissance que dans toutes les possessions qu'ils se disputaient. Alors, retranchant de votre

vie tous les plaisirs qui faisaient ces hommes semblables les uns aux autres, vous avez flétri sagement du nom de vice tout ce qui les rendait heureux, par conséquent avides, jaloux, violens et insociables. Vous avez renoncé à votre part de richesse et de plaisir sur la terre, et vous étant ainsi rendus tels que vous ne pouviez plus exciter ni jalousie, ni méfiance, vous vous êtes placés au milieu d'eux comme des divinités bienfaisantes pour les éclairer sur leurs intérêts et pour leur donner des lois utiles. Vous leur avez dit que donner était plus beau que posséder, et là où vous avez commandé, la justice a régné; quels sophismes pourraient combattre votre excellence, ô sublimes vaniteux? Il n'y a rien au monde de plus grand que vous, rien de plus précieux, rien de plus nécessaire.

Allez et parlez de vertu; un jour viendra où les sensualistes qui vous raillent, aux prises avec l'avidité et la vengeance de ceux qui jusqu'ici n'ont pu satisfaire les jouissances des sens, comprendront qu'il est un sort plus digne d'envie et plus à l'abri de l'orage que le leur; ils comprendront que la raison populaire plane sur le monde, qu'elle a forcé la porte des boudoirs, qu'elle peut s'arroger le droit de jouir à son tour et de renvoyer les vaincus à la charrue, au toit de chaume et au crucifix, seule consolation du pauvre. Ils seront bien heureux alors de rencontrer, entre eux et la haine du vainqueur, la main de l'homme vertueux pour partager les biens de la terre entre le riche et le pauvre, et pour expliquer à tous deux ce que c'est que la justice.

Je ne sais s'il arrivera jamais un jour où l'homme décidera infailliblement et définitivement ce qui est utile à l'homme. Je n'en suis pas à examiner, dans ses détails, le système que tu as embrassé; j'en plaisantais l'autre jour, mais du moment que tu me forces à parler raison (ce qui, je te le déclare, n'est pas une médiocre victoire de ta force sur la mienne), je te dirai bien que la grande loi d'égalité et de partage, tout inapplicable qu'elle paraisse maintenant à ceux qui en ont peur, et tout incertain que me semble son règne sur la terre, à moi qui vois ces choses du fond d'une cellule, est la première et la seule invariable loi de morale et d'équité qui se soit présentée à mon esprit dans tous les temps. Tous les détails scientifiques par lesquels on arrive à for-

muler une pensée me sont absolument étrangers, et quant aux moyens par lesquels on arrive à la faire dominer dans le monde, malheureusement ils me semblent tous tellement soumis aux doutes, aux contestations, aux scrupules et aux répugnances de ceux qui se chargent de l'exécution, que je me sens pétrifié par mon scepticisme quand j'essaie seulement d'y porter les yeux et de voir en quoi ils consistent. Ce n'est pas mon fait. Je suis de nature poétique et non législative, guerrière au besoin, mais jamais parlementaire. On peut m'employer à tout en me persuadant d'abord, en me commandant ensuite; mais je ne suis propre à rien découvrir, à rien décider. J'accepterai tout ce qui sera bien. Ainsi, demande mes biens et ma vie, ô Romain! mais laisse mon pauvre esprit aux sylphes et aux nymphes de la poésie. Que t'importe? tu trouveras bien assez de têtes qui voudront délibérer plus qu'il ne sera besoin. Ne sera-t-il pas permis aux ménestrels de chanter des romances aux femmes, pendant que vous ferez des lois pour les hommes?

Voilà où j'en voulais venir, Everard; c'est à tè dire que la vertu n'est pas nécessaire à tous, mais à quelques-uns seulement; ce qui est nécessaire à tous, c'est l'honnêteté. Sois vertueux, je tâche d'être honnête. L'honnêteté, c'est cette sagesse instinctive, cette modération naturelle, dont je parlais tout-à-l'heure, cette absence de vices, c'est-à-dire de passions fougueuses, nuisibles à la société, en ce qu'elles tendent à accaparer les sources de jouissances réparties également entre les hommes dans les desseins de la nature providentielle. Il faut que les gouvernés soient honnêtes, tempérans, probes, *moraux* enfin, pour que les gouvernans puissent bâtir sur leurs épaules fermes et soumises un édifice durable. Je suis loin encore de ce qu'on appelle les *vertus républicaines*, de ce que j'appellerai, en style moins pompeux, les qualités de l'individu gouvernable, ou du citoyen. J'ai mal vécu, j'ai mal usé des biens qui me sont échus, j'ai négligé les œuvres de charité, j'ai vécu dans la mollesse, dans l'ennui, dans les larmes vaines, dans les folles amours, dans les vains plaisirs. Je me suis prosterné devant des idoles de chair et de sang, et j'ai laissé leur souffle enivrant effacer les sentences austères que la sagesse des livres avait écrites sur mon front dans ma jeunesse; j'ai permis à leur

innocent despotisme de dévouer mes jours à des amusemens frivoles où se sont long-temps éteints le souvenir et l'amour du bien; car j'avais été honnête autrefois, sais-tu bien cela, Éverard? *Ceux d'ici* te le diront : c'est de notoriété bourgeoise dans notre pays; mais il y avait peu de mérite, j'étais jeune, et les funestes amours n'étaient pas éclos dans mon sein. Ils y ont étouffé bien des qualités; mais je sais qu'il en est auxquelles je n'ai pas fait la plus légère tache, au milieu des plus grands revers de ma vie, et qu'aucune des autres n'est perdue pour moi sans retour. Ainsi, je réponds à la question que tu m'adressais l'autre jour : Est-ce par impuissance ou par indifférence que tu tardes à être bon? — Ni l'un ni l'autre; c'est que j'ai été détourné de ma route, emmené prisonnier par une passion dont je ne me méfiais pas et que je croyais noble et sainte. Elle l'est sans doute; mais je lui ai laissé prendre trop ou trop peu d'empire sur moi. Ma force virile se révoltait en vain contre elle : une lutte affreuse a dévoré les plus belles années de ma vie, je suis resté tout ce temps dans une terre étrangère pour mon ame, dans une terre d'exil et de servitude, d'où me voici échappé enfin, tout meurtri, tout abruti par l'esclavage et traînant encore après moi les débris de la chaîne que j'ai rompue et qui me coupe encore jusqu'au sang, chaque fois que je fais un mouvement en arrière pour regarder les rives lointaines et abandonnées. Oui, j'ai été esclave; plains-moi, homme libre, et ne t'étonne pas aujourd'hui de voir que je ne peux plus soupirer qu'après les voyages, le grand air, les grands bois et la solitude. Oui, j'ai été esclave, et l'esclavage, je puis te le dire par expérience, avilit l'homme et le dégrade. Il le jette dans la démence et dans la perversité; il le rend méchant, menteur, vindicatif, amer, plus détestable vingt fois que le tyran qui l'opprime; c'est ce qui m'est arrivé, et dans la haine que j'avais conçue contre moi-même, j'ai désiré la mort avec rage, tous les jours de mon abjection.

Cependant je suis ici, et j'y suis avec une flèche brisée dans le cœur; c'est ma main qui l'a brisée, c'est ma main qui l'arrachera, car chaque jour je l'ébranle dans mon sein, ce dard acéré, et chaque jour, faisant saigner ma plaie et l'élargissant, je sens avec orgueil que j'en retire le fer et que mon ame ne le suit pas. Ce n'est donc pas un incurable et un infirme qui est là devant toi;

c'est un prisonnier échappé et blessé qui peut guérir et faire encore un bon soldat. Ne vois-tu pas que je n'ai rapporté aucun vice de la terre d'Égypte, et que je suis encore sobre et robuste pour traverser le grand désert? Regarde seulement à qui tu parles maintenant: ce n'est plus à un efféminé et à un prodigue; ce n'est plus à un de ces jeunes Athéniens à chevelure parfumée qu'Aristophane châtiait en les interpellant au milieu de ses drames, et qu'il livrait, en les désignant par leur nom et en les montrant du doigt, à la censure publique; c'est à une espèce de garçon de charrue, coiffé d'un chapeau de jonc, vêtu d'une blouse de roulier, chaussé de bas bleus et de souliers ferrés. Ce pénitent rustique est encore capable, comme toi, de tempérance, de charité, de travail, de constance, de désintéressement et de simplicité; il sera en outre chaste et sincère, parce qu'il abdique sa grande folie, l'amour!

République, aurore de la justice et de l'égalité, divine utopie, soleil d'un avenir peut-être chimérique, salut! rayonne dans le ciel, astre que demande à posséder la terre. Si tu descends sur nous avant l'accomplissement des temps prévus, tu me trouveras prêt à te recevoir, et tout vêtu déjà conformément à tes lois somptuaires. Mes amis, mes maîtres, mes frères, salut! mon sang et mon pain vous appartiennent désormais, en attendant que la république les réclame. Et toi, ô grande Suisse! ô vous, belles montagnes, ondes éloquentes, aigles sauvages, chamois des Alpes, lacs de cristal, neiges argentées, sombres sapins, sentiers perdus, rochers terribles! ce ne peut être un mal que d'aller me jeter à genoux, seul et pleurant, au milieu de vous. La vertu ni la république ne peuvent défendre à un pauvre artiste chagrin et fatigué d'aller prendre dans son ame le calque de vos lignes sublimes et le prisme de vos riches couleurs. Vous lui permettrez bien, ô échos de la solitude, de vous raconter ses peines; herbe fine et semée de fleurs, vous lui fournirez bien un lit et une table; ruisseaux limpides, vous ne retournerez pas en arrière quand il s'approchera de vous; et toi, botanique, ô sainte botanique! ô mes campanules bleues qui fleurissez tranquillement sous la foudre des cataractes! ô mes panporcini d'Oliero que je trouvai endormis au fond de la grotte, et repliés dans vos calices, mais qui, au bout d'une heure, vous éveillâtes autour de moi comme pour me regar-

der avec vos faces fraîches et vermeilles! ô ma petite sauge du Tyrol! ô mes heures de solitude, les seules de ma vie que je me rappelle avec délices!

Mais toi, idole de ma jeunesse, amour dont je déserte le temple à jamais, adieu! Malgré moi, mes genoux plient et ma bouche tremble en te disant ce mot sans retour. Encore un regard, encore l'offrande d'une couronne de roses nouvelles, les premières du printemps, et adieu! C'est assez d'offrandes, c'est assez de prosternations! Dieu insatiable, prends des lévites plus jeunes et plus heureux que moi, ne me compte plus au nombre de ceux qui viennent t'invoquer.— Mais il m'est impossible, hélas! en te quittant, de te maudire; ô tourmens et délices! je ne peux même pas te jeter un reproche; je déposerai à tes pieds une urne funéraire, emblème de mon éternel veuvage. Tes jeunes lévites la jetteront par terre en dansant autour de ta statue, ils la briseront et continueront d'aimer. Règne, amour, règne, en attendant que la vertu et la république te coupent les ailes.

20 avril.

Qu'as-tu donc? et pourquoi tant de tristesse parfois dans ton ame? Pourquoi dis-tu que le Seigneur s'est retiré de toi? Pourquoi demandes-tu au plus faible et au plus insoumis de ses enfans de te venir en aide et de t'encourager? Maître, qu'avez-vous rêvé cette nuit, et pourquoi vos disciples, accoutumés à recevoir de vous la manne de l'espérance, vous trouvent-ils abattu et tremblant?

Hélas! tu trouves que c'est bien long à venir, l'accomplissement d'une grande destinée? Les heures se traînent, ton front se dégarnit, ton ame se consume, et le genre humain ne marche pas. Tes grands désirs se heurtent contre les murs d'airain de l'insensibilité et de la corruption. Tu te vois seul, pauvre homme de bien, au milieu d'un monde d'usuriers et de brutes. Tes frères dispersés et persécutés te font entendre de loin la voix mourante de l'héroïsme que l'avarice et la luxure étouffent dans leurs bras hideux. Encore un peu de temps peut-être, et la *triste innocence* va périr sous le vice dont les hommes ne rougissent plus. Voilà

ce qui me tue, moi! Quand la voix de l'enthousiasme se réveille dans mon sein, le contact de l'humanité hostile ou insensible à mes rêves me glace et refoule en moi ces élans juvéniles. Alors, voyant mon indignation ridicule à force d'impuissance, voyant ces hommes gras et grossiers jeter un regard de bravade et de mépris sur mes faibles bras, et proclamer le droit du plus fort quand on leur propose celui de l'équité, je me mets à rire et je dis à mes compagnons : Couvrons-nous d'or et de pourpre, buvons le nectar et le madère, étouffons dans nos ames le dernier germe de vertu; puisque aussi bien il faut que la vertu succombe, faisons-nous tuer en chantant sur les ruines de son temple.

Mais, toi, mon frère, tu n'es pas long-temps en proie à ces accès de lâcheté. Bientôt tu sors de ta langueur; bientôt ta force, engourdie par un instant de froid, se réveille, et le vieux lion secoue sa crinière. Ce serait en vain que le monde tomberait en poussière autour de toi; tu te ferais marbre alors, et comme Atlas, tu porterais la terre sur tes épaules inébranlables. Aussi, les nuages qui passent sur ton grand front n'inquiètent pas les hommes que tu rallies autour de toi. Ils jouent le même jeu que toi. Que leur importe ta tristesse, pourvu qu'au jour de l'action tu ne restes pas plus couché qu'à l'ordinaire? Moi seul, peut-être, te plains comme tu le mérites, car j'ai sondé les abîmes de ta douleur et je sais combien le doute répand d'amertume sur nos plus belles conquêtes. Je connais ces heures de la nuit où l'on se promène seul dans le silence, sous le froid regard de la lune et des étoiles qui semblent vous dire : Vous n'êtes que vanité, grains de sable; demain vous ne serez plus, et nous n'en saurons rien.

Quand cela t'arrive, maître, il faut te quitter toi-même et venir à nous. Tu lutteras en vain contre la grande voix de l'univers. Les astres éternels auront toujours raison, et l'homme, quelque grand qu'il soit parmi les hommes, sera toujours saisi d'épouvante, quand il voudra interroger ce qui est au-dessus de lui. O silence effrayant, réponse éloquente et terrible de l'éternité!

Reviens à nous, assieds-toi sur l'herbe de notre cap Sunium, au milieu de tes frères. Debout, tu les dépasses trop, et tu es seul.

Descends, descends, et laisse-toi consoler. Il y a encore autre chose que la grandeur et la force; c'est la bonté, c'est le lien le plus suave et le plus immaculé qui soit parmi les hommes. Une larme fait souvent plus de bien sur la terre que les victoires de Spartacus. Tu l'as en toi, ce trésor de la bonté, homme trop riche en grandeurs! Partage-le avec nous; aux heures où tu n'es pas obligé de ceindre la cuirasse et l'épée, oublie un peu le passé et l'avenir. Donne le présent à l'amitié. Il n'y a plus que cela dont je ne puisse pas douter. Si tu savais quels amis le ciel m'a donnés! Tu le sais, tu les connais, ils sont tes frères; mais tu ne peux savoir l'étendue de leurs bienfaits envers moi. Tu ne sais pas de quels gouffres de désespoir ils m'ont cent fois retiré, avec leur inépuisable patience, avec leur sublime miséricorde, quand je repoussais leurs bras avec colère, avec méfiance, et que je leur crachais à la figure mon ingratitude et mon scepticisme.

Bénis soient-ils! ils m'ont fait croire à quelque chose; ils ont planté dans mon naufrage une ancre de salut. Tu ne connaîtras peut-être jamais, hélas! toute la grandeur de l'amitié. Tu n'en auras pas besoin, toi. Ce que tu inspires, c'est de l'admiration et non de la pitié. La Providence envoie ce dédommagement aux êtres faibles, comme elle envoie les brises bienfaisantes du soir aux brins d'herbe abattus et couchés par la chaleur du jour. Mais aime mes amis, à cause de ce que je leur dois, et quand tu seras brisé par l'esprit de Jacob, viens chercher un peu d'oubli et de sérénité parmi eux. Ils sont plus gais que toi; ils n'ont pas étendu sur leurs os le cilice de la vertu. Ils sont bons, honnêtes, prêts à tout faire pour leur cause; mais l'heure du martyre ne sonnera peut-être pas pour eux. Si elle arrive, leur martyre ne sera pas long ni difficile à subir : le temps de s'embrasser et d'aller mourir. Qu'est-ce que cela? toi, tu es entré dans ton agonie le jour où tu es né, et le sceau de la douleur t'avait marqué au front dans le sein de ta mère. Viens, nous respecterons ta peine et nous tâcherons d'en alléger le poids.

22 avril.

Tu me demandes la biographie de mon ami ***; la voici. Le Malgache (je l'ai baptisé ainsi à cause des longs récits et des fée-

riques descriptions qu'il me faisait autrefois de l'île de Madegascar, au retour de ses grands voyages) s'enrôla de bonne heure sous le drapeau de la république. Tu l'as vu; c'est un petit homme sec et cuivré, un peu plus mal vêtu qu'un paysan; excellent piéton, facétieux, un peu caustique, brave de sang-froid, courant aux émeutes lorsqu'il était étudiant et recevant de grands coups de sabre sur la tête, sans cesser de persiffler la gendarmerie dans le style de Rabelais, pour lequel il a une prédilection particulière. Partagé entre deux passions, la science et la politique, au lieu de faire son droit à Paris, il allait du club carbonaro à l'école d'anatomie comparée, rêvant tantôt à la reconstruction des sociétés modernes, tantôt à celle des membres du palœotherium dont Cuvier venait de découvrir une jambe fossile. Un matin qu'il passait auprès d'une plate-bande du Jardin-des-Plantes, il vit une fougère exotique qui lui sembla si belle dans son feuillage et si gracieuse dans son port, qu'il lui arriva ce qui m'est arrivé souvent dans ma vie; il devint amoureux d'une plante, et n'eut plus de rêves et de désirs que pour elle. Les lois, le club et le palœothérium furent négligés, et la sainte botanique devint sa passion dominante. Un matin, il partit pour l'Afrique, et après avoir exploré les îles montagneuses de la mer du Sud, il revint efflanqué, bronzé, en guenilles, ayant supporté les plus sévères privations et les plus rudes fatigues; mais riche selon son cœur, c'est-à-dire muni d'un herbier complet de la flore madécasse, guirlande étrange et magnifique, ravie au sein d'une noire déesse. C'était peut-être une fortune, c'était du moins une ressource. Mais l'amant de la science mit sa conquête aux pieds de M. de Jussieu, et se trouva récompensé au-delà de ses désirs, lorsque le grand-prêtre de Flore accorda le nom de *Néraudia mélastomefolia* à une belle fougère de l'île Maurice, jusqu'alors inconnue à nos botanistes. Ce fut à cette époque que, voyant passer le convoi de Lallemant, il quitta la botanique pour la patrie, comme il avait quitté la patrie pour la botanique, et après avoir eu le crâne ouvert par le sabre d'un dragon, il revint dans sa famille, volatille éclopée,

Traînant l'aile et tirant le pied,
Demi-morte et demi-boîteuse.

Pour le retenir dans ses pénates, son père imagina de lui donner un carré de terre, sur un coteau ravissant, où je veux te mener promener la première fois que tu viendras nous voir. Notre Malgache y planta des arbres exotiques, fit pousser des fleurs malgaches dans notre sol berrichon, et éleva au milieu de ses bosquets un joli ajoupa indien qu'il remplit de ses livres et de ses collections. Un matin, comme je passais dans le ravin, au lever du soleil, j'arrêtai le galop de mon cheval pour contempler avec admiration des fleurs éclatantes qui s'élevaient majestueusement au-dessus de la haie. C'étaient les premiers dahlias qu'on eût vus dans notre pays et que j'eusse vus de ma vie. J'avais seize ans. O le bel âge pour aimer les fleurs! Je descendis de cheval pour en voler une, et je repartis au galop. Soit que le Malgache, caché dans son ajoupa, eût été témoin du rapt, soit qu'un ami indiscret lui dévoilât mon crime, il m'envoya bientôt après des cayeux de dahlia que je plantai dans mon jardin, et c'est de là que date notre connaissance, mais non pas notre amitié; nous n'eûmes occasion de nous voir que plusieurs années après. Dans cet intervalle, il avait pris femme, il était devenu père, et il avait augmenté son jardin d'une belle pépinière, au milieu de laquelle il a fait passer un ruisseau.

C'est alors qu'étant tous deux fixés dans le pays, et notre connaissance ayant commencé sous des auspices aussi sympathiques, nous nous liâmes d'une vive amitié. Un voyage de bohémiens que nous fîmes dans les montagnes de la Marche, jusqu'aux belles ruines de Crozant, nous révéla tout-à-fait l'un à l'autre. Quoique né dans le camp opposé, j'avais toujours eu l'ame républicaine, et je l'avais d'autant plus alors, que j'étais plus jeune et plus illusionable. Il me sut un gré extrême d'appartenir à ce type d'hommes obstinés sur lesquels les préjugés de l'éducation ne peuvent rien, et il me déclara qu'il ne me manquait, pour obtenir sa confiance et son estime entière, que d'être un peu versé dans la botanique. Je lui promis de l'étudier, et, lui aidant, je m'en occupai jusqu'au point de ne rien savoir, mais de tout comprendre dans les mystères du règne végétal, et de pouvoir l'écouter causer tant qu'il lui plairait. Je n'ai jamais connu d'homme aussi agréablement savant, aussi poétique, aussi clair, aussi pittoresque,

aussi attachant dans ses leçons. Mon précepteur m'avait fait de la nature une pédante insupportable; le Malgache m'en fit une adorable maîtresse. Il lui arracha sans pitié la robe bigarrée de grec et de latin, au travers de laquelle j'avais toujours frémi de la regarder. Il me la montra nue comme Rhéa, et belle comme elle-même. Il me parlait aussi des étoiles, des mers, du règne minéral, des produits animés de la matière, mais surtout des insectes pour lesquels il avait conçu dès-lors une passion presque aussi vive que pour les plantes. Nous passions notre vie à poursuivre les beaux papillons qui errent le matin dans les prairies, lorsque la rosée engourdit encore leurs ailes diaprées. A midi, nous allions surprendre les scarabées d'émeraude et de saphir qui dorment dans le calice brûlant des roses. Le soir, quand le sphynx aux yeux de rubis bourdonne autour des œnothères et s'enivre de leur parfum de vanille, nous nous postions en embuscade pour saisir au passage l'agile, mais étourdi buveur d'ambroisie. Rien ne donne l'idée d'un sylphe déguisé, allant en conquête, comme un grand sphynx avec sa longue taille, ses ailes d'oiseau, sa figure spirituelle, ses antennes moelleuses et ses yeux fantastiques. Des couleurs sombres et mystérieuses, semées de caractères magiques et indéfinissables, revêtent les ailes supérieures qui se replient sur son dos. Il y a un rapport extraordinaire entre la robe des sphynx et des noctuelles, et le plumage des oiseaux de nuit. Le fauve, le brun, le gris et le jaune pâle s'y mêlent toujours sous le chiffre cabalistique noir et blanc, semé en long, en biais, en travers, en triangle, en croissant, en flèche, sur toutes les coutures. Mais de même que la chouette et l'orfraie cachent sous leur sein un duvet éclatant, de même quand les sphynx ouvrent leur manteau de velours, on voit les ailes inférieures former une tunique tantôt d'un rouge vif, tantôt d'un vert tendre, et tantôt d'un rose pur orné d'anneaux azurés. Je parie, malheureux que tu es, ô ennemi des dieux! que tu n'as jamais vu un sphynx ocellé, et cependant nos vignes les voient éclore, ces merveilles de la création qui m'ont toujours semblé trop belles pour ne pas être animées par des esprits de l'air et de la nuit. Ah! c'est faute de connaître tout cela, hommes infortunés, que vous tenez vos regards invariablement fixés sur la race humaine. Il n'en était pas ainsi de mon

Malgache. Il laissait quelquefois son journal du soir dormir sous sa bande bleue jusqu'au lendemain matin, pressé qu'il était de préparer les fleurs dans l'herbier et les insectes sur leur piédestal de moelle de sureau. Quelles belles courses nous faisions à l'automne, le long des bords de l'Indre, dans les prés humides de la vallée noire! Je me souviens d'un automne qui fut tout consacré à l'étude des champignons, et d'un autre automne qui ne suffit pas à l'étude des mousses et des lichens. Nous avions pour bagage une loupe, un livre, une boîte de ferblanc destinée à recevoir et à conserver les plantes fraîches, et par-dessus tout cela, mon fils, un bel enfant de quatre ans qui ne voulait pas se séparer de nous, et qui a pris là et conservé la passion de l'histoire naturelle. Comme il ne pouvait marcher long-temps, nous échangions alternativement le fardeau de la boîte de ferblanc et celui de l'enfant. Nous faisions ainsi plusieurs lieues à travers les champs, dans le plus grotesque équipage, mais aussi consciencieusement occupés que tu peux l'être au fond de ton cabinet, à cette heure de la nuit, où je te raconte les plus belles années de ma jeunesse.....

Le rossignol a envoyé une si belle modulation jusqu'à mon oreille, que j'ai quitté le Malgache et toi, pour aller l'écouter dans le jardin. Il fait une nuit singulièrement mélancolique; un ciel gris, des étoiles faibles et voilées, pas un souffle dans les plantes, une impénétrable obscurité sur la terre. Les grands sapins élèvent leurs masses noires et vagues dans l'air grisâtre. La nature n'est pas belle ainsi, mais elle est solennelle et parle à un seul de nos sens, celui dont le rossignol parle si éloquemment à un être semblable à lui. Tout est silence, mystère, ténèbres; pas une grenouille verte dans les fossés, pas un insecte dans l'herbe, pas un chien qui aboie à l'horizon; le murmure de la rivière ne nous arrive même pas; le vent souffle du sud, et l'emporte en traversant la vallée. Il semble que tout se taise pour écouter et recueillir avidement cette voix brûlante de désirs et palpitante de joïes que le rossignol exhale. *O chantre des nuits heureuses!* comme l'appelle Oberman.... Nuits heureuses pour ceux qui s'aiment et se possèdent; nuits dangereuses à ceux qui n'ont point encore aimé; nuits profondément tristes pour ceux qui n'aiment plus! Retournez à vos livres, vous qui ne voulez plus vivre que de la pensée,

il ne fait pas bon ici pour vous. Les parfums des fleurs nouvelles, l'odeur de la sève, fermentent partout trop violemment; il semble qu'une atmosphère d'oubli et de fièvre plane lourdement sur la tête; la vie de sentiment émane de tous les pores de la création. Fuyons! l'esprit des passions funestes erre dans ces ténèbres et dans ces vapeurs enivrantes. O Dieu! il n'y a pas long-temps que j'aimais encore; qu'une pareille nuit eût été délicieuse..... Chaque soupir du rossignol frappe la poitrine d'une commotion électrique. O Dieu! mon Dieu! je suis encore si jeune!

Pardon, pardon, mon ami, mon frère! à cette heure-ci, tu regardes ces blanches étoiles, tu respires cette nuit tiède, et tu penses à moi dans le calme de la sainte amitié; moi, je n'ai pas pensé à toi, Éverard! j'ai senti des larmes sur mes joues, et ce n'était ni la puissance de ta forte parole, ni les émotions de tes tragiques et glorieux récits, qui les faisaient couler. Mais c'est un éclair pâle qui a glissé sur l'horizon; c'est un fantôme incertain qui a passé là bas sur les bruyères. Tout est dit, l'esprit du météore n'a plus de pouvoir sur moi; son rayon fugitif peut me faire tressaillir encore, comme un voyageur peu aguerri contre les terreurs de la nuit; mais j'entends du haut de ces étoiles, qui nous servent de messagers, ta voix austère qui m'appelle et me gourmande. Fanatique sublime, je vous suis, ne craignez rien pour moi des enchantemens et des embûches que l'ennemi nous tend dans l'ombre. J'ai pour patron saint George, le guerrier céleste qui écrase les dragons sous les pieds de son cheval. C'est Dieu qui conduit ton bras, c'est la bravoure et l'orgueil divin qui rendent tes pieds invulnérables, ô George le bien heureux! Ami, mon patron est un grand lutteur, un hardi cavalier; j'espère qu'il m'aidera à dompter mes passions, ces dragons funestes qui essaient encore parfois d'enfoncer leurs griffes dans mon cœur, et de l'arracher à son salut éternel.

Je reviens à toi, ami, ne t'inquiète pas de ces accès d'une émotion que tu ne connais plus; un jour viendra aussi pour moi, peut-être bientôt, où rien ne troublera plus ma sérénité, où la nature sera un temple toujours auguste, dans lequel je me prosternerai à toute heure pour louer et bénir. Voici d'ailleurs un petit vent qui se lève et qui balaie les vapeurs. Voici une étoile qui montre sa

face radieuse, comme un diamant, au front du plus haut des arbres du jardin; je suis sauvé. Cette étoile est plus belle que tous les souvenirs de ma vie, et la partie éthérée de mon ame s'élance vers elle et se détache de la terre et de moi-même. Ami, est-ce là ton astre, ou le mien? Lui parles-tu maintenant? Je reviens à l'histoire de mon Malgache, c'est-à-dire, j'y reviendrai demain; je suis las et je vais dormir de ce bon et calme sommeil d'enfant que j'ai, retrouvé au bercail, comme un ange attaché à la garde de mon chevet; je t'envoie une fleur de mon jardin. Bonsoir, et la paix des anges soit avec toi, confesseur de Dieu et de la vérité!

23 avril.

Je reviens à l'histoire de mon Malgache.... Mais je m'aperçois qu'elle est finie, car je ne fais pas entrer en ligne de compte, dans les faits de sa vie, une amourette qui faillit le rendre très malheureux, et qui, dieu merci, se borna à un épisode sentimental et platonique. Toutefois, voici l'épisode.

Une femme de nos environs, à laquelle il envoyait de temps en temps un bouquet, un papillon ou une coquille, lui inspira une franche amitié à laquelle elle répondit franchement. Mais la manie de jouer sur les mots fit qu'il donna le nom d'amour à ce qui n'était qu'affection fraternelle. La dame, qui était notre amie commune, ne se fâcha ni ne s'enorgueillit de l'hyperbole. C'était alors une personne calme et affectueuse, aimant un peu ailleurs et ne le lui cachant pas. Elle continua de philosopher avec lui, et de recevoir ses papillons, ses bouquets, et ses poulets dans lesquels il glissait toujours par-ci par-là un peu de madrigal. La découverte de l'un de ces poulets amena entre le Malgache et une autre personne qui avait des droits plus légitimes sur lui des orages assez violens, au milieu desquels la fantaisie lui prit de quitter le pays et d'aller se faire frère morave: le voilà donc encore une fois en route, à pied, avec sa boîte de ferblanc, sa pipe et sa loupe; un peu amoureux, assez malheureux, à cause des chagrins qu'il avait causés, mais se sauvant de tout par le calembour, qu'il semait comme une pluie de fleurs sur le sen-

tier aride de sa vie, et qu'il adressait aux cantonniers, aux mulets et aux pierres du chemin, faute d'un auditoire plus intelligent. Il s'arrêta aux rochers de Vaucluse, décidé à vivre et à mourir sur le bord de cette fontaine où Pétrarque allait évoquer le spectre de Laure dans le miroir des eaux. Je ne m'inquiétais pas beaucoup de cette funeste résolution. Je connais trop mon Malgache pour croire jamais à une douleur irréparable pour lui. Tant qu'il y aura des fleurs et des insectes sur la terre, Cupidon ne lui adressera que des flèches perdues. Précisément le mois de mars tapissait des plus vertes fontinales et des plus frais cressons les rives du ruisseau et les parois des rochers de Vaucluse. Le Malgache abandonna le rôle de Cardénio, fit une collection de mousses aquatiques, et vers la fin d'avril il m'écrivit : — « Tout cela est bel et bon, mais si mon inhumaine s'imagine que je vais rester ici jusqu'à ce qu'elle juge à propos de couronner ma constance, elle se trompe. Dis-lui qu'elle cesse de pleurer mon trépas, je suis encore sain et dispos. Mon herbier est complet, mes souliers tirent à leur fin, et pendant ce temps-là, ma pépinière bourgeonne sans moi. Ce n'est pas mon avis de laisser faire mes greffes par des gringalets. Oppose-toi à ce que personne y mette la main; je ne demande que le temps de faire rémouler ma serpette, et j'arrive. »

L'infortuné revint et se résigna à être adoré dans sa famille, aimé saintement de sa Dulcinée, chéri de moi, son frère et son élève. Il se bâtit un joli pavillon sur le coteau, au-dessus de son jardin, de sa prairie, de sa pépinière et de son ruisseau. Peu après, il devint père d'un second enfant. Son fils s'appelait Olivier; voulant aussi donner un nom de plante à sa fille, et n'en connaissant pas de plus agréable et de plus estimable que la plante fébrifuge à pétales roses, qui croît dans nos prés, il voulut l'appeler *Petite Centaurée*; ce fut avec bien de la peine que sa famille le décida à renoncer à ce nom étrange.

La première visite qu'il rendit à la dame de ses pensées, après l'équipée de Vaucluse, lui coûta bien un peu. Il craignait qu'elle ne fût piquée de le voir si tôt consolé et revenu. Mais elle courut à sa rencontre et lui donna en riant deux gros baisers sur les joues. Il entra dans sa chambre et vit qu'elle avait précieusement

conservé les fleurs desséchées et les papillons qu'il lui avait donnés autrefois. Elle avait mis en outre sous verre un morceau de cristal de Madegascar, un fragment de basalte de la montagne du Pouce (celle où Paul allait tous les soirs épier à l'horizon maritime la voile qui devait lui ramener Virginie le lendemain matin), et un guépier en forme de rose qui commençait à tomber en poussière. Une grosse larme coula sur la joue basanée de notre Malgache. L'amour s'y noya, l'amitié survécut calme et purifiée.

Maintenant le Malgache, réduit à l'état de momie, mais plus vert et plus actif que jamais, coule des jours purs au fond de sa pépinière. Il a été juge de paix pendant quelque temps; mais bientôt dégoûté, comme il dit, des grandeurs et des soucis qu'elles traînent à leur suite, il a donné sa démission, et ne veut plus recevoir de lettres que celles qui sont adressées à *M. ***, pépiniériste.* Comme il a beaucoup travaillé dans sa retraite, il a beaucoup appris, et c'est aujourd'hui un des hommes les plus savans de France; mais personne ne s'en doute, pas même lui. Un peu de mélancolie vient bien parfois obscurcir sa brillante gaîté, surtout lorsqu'il gêle en avril pendant que les abricotiers sont en fleur; et puis, le Malgache a une grande qualité et un grand malheur: il est ce que les marchands de porcs appellent *cerveau brûlé*; cela veut dire qu'il a l'ame républicaine, qu'il ne trouve pas la société juste et généreuse, et qu'il souffre de ne pouvoir y donner de l'air, du soleil et du pain à tous ceux qui en manquent. — Il se console au milieu d'un petit nombre d'âmes sympathiques qui souffrent et prient avec lui; mais quand il rentre dans sa solitude, il s'attriste profondément, et il m'écrit: « O mon Dieu! serions-nous des utopistes, et faudra-t-il mourir en laissant le monde comme il est, sans espoir qu'après nous il s'améliore? N'importe, allons toujours, parlons et agissons, comme si nous avions l'espérance; n'est-ce pas, *vieux?*

Il prend alors sa blouse et sa bêche pour chasser le découragement, et quand il a travaillé tout le jour, il est calme, et humblement philosophe, le soir. Il m'écrit alors avec l'encre de la joie et du contentement. Ce qu'il appelle ainsi, c'est le jus du raisin d'Amérique qu'il exprime dans un coquillage et qui produit

une belle teinture rouge, malheureusement sujette à pâlir, comme toutes les joies possibles. Voici son dernier billet.

« J'ai remarqué sur moi-même que le meilleur traitement pour les maladies morales, c'est l'exercice du corps. Ah! que j'ai brouetté d'ennuis! mes terrasses en sont farcies. Je ne prétends pas faire de toi un terrassier, mais assortir seulement tes occupations à tes forces. — Je viens de terminer mon nouveau cabinet de travail; c'est encore une sorte d'ajoupa que j'ai construit avec des troncs d'arbres recouverts de balais. Une feuille de zinc longue de six pieds me permet d'y braver les averses. Ce charmant édifice s'élève dans une petite île où j'ai transporté mes platebandes de fleurs et mes carrés de légumes. Le tout est ceint par les fossés de ma pépinière dont les arbres sont aujourd'hui d'une vigueur et d'une beauté ravissantes. Sauf quelques accès de misantropie, c'est là que je coule des heures assez paisibles. Je regrette peu le temps passé, j'en ai mal usé, mais je crois aussi que je ne pouvais mieux faire. C'était la condition de ma nature. Je ne suis point affligé de vieillir; chaque âge a ses jouissances, je n'en désire plus que de tranquilles. Ton amitié avant tout : bonsoir. »

Outre les sympathies qui nous unissent, lui et moi, et dont la principale est cet amour à la fois immense et minutieux de la nature qui nous rend tous deux rabâcheurs et insupportables (excepté l'un pour l'autre), nous avons une commune infirmité de caractère qui fait que nous nous trouvons souvent tête à tête au milieu de nos amis. Je ne sais comment l'appeler; c'est comme une timidité naturelle, spéciale à un certain genre d'expansion, comme une mauvaise honte qui nous fait craindre de dire tout haut ce que nous ressentons le plus vivement; c'est une impossibilité absolue de nous manifester par des paroles, là où nous voudrions et devrions savoir le faire.

C'est enfin tout le contraire de la qualité que tu possèdes éminemment et qui constitue ta puissance sur les hommes, l'éloquence de la conviction. Lui qui étincelle d'esprit à tous autres égards, et moi qui ai la langue assez déliée, comme tu l'as vu, quand le dépit et l'indignation s'en mêlent, nous sommes tous deux bêtes à faire plaisir, quand nous devrions nous élever au-dessus de nous-mêmes. Nos camarades en concluent que nous sommes usés,

lui par habitude de railler, moi par celle de douter. Pour lui, je te réponds que son cœur est encore fervent, jeune et brave comme à vingt ans. C'est l'homme qui a le plus laborieusement travaillé à s'assurer un bien-être modeste, fait à sa guise, et c'est pourtant celui qui fait le moins cas de la vie. Il me disait l'autre jour : *J'irais et j'irai !* — Je ne suis pas sensuel; que m'importe de dormir sur une natte, sur un pavé ou dans trois planches?

Quant à moi, peut-être.... je ne sais. Tu as cru surprendre un grand secret en moi, l'autre jour, pendant que tu lisais ce récit de la mort de tes frères. J'ai été mal à l'aise tout le temps du dîner, parce que mon silence et ma pétrification, à côté de l'enthousiasme du Gaulois, me faisaient rougir devant toi. — Mais cette larme que tu as aperçue et dont tu tires un si grand indice de chaleur intérieure, sache bien que ce n'est pas autre chose qu'une amère et profonde jalousie que j'ai raison de bien cacher, et qui, dans cet instant-là, me fit véhémentement détester mon sort, mon inaction présente, mon impuissance et ma vie passée à ne rien faire. Tu peux les aimer et pleurer de tendresse sur ces hommes-là, Everard, tu es l'un d'eux; moi, je suis un poète, c'est-à-dire une femmelette. Dans une révolution, tu auras pour but la liberté du genre humain; moi, je n'en aurai pas d'autre que de me faire tuer, afin d'en finir avec moi-même, et d'avoir, pour la première fois de ma vie, servi à quelque chose, ne fût-ce qu'à élever une barricade de la hauteur d'un cadavre.

Bah! qu'est-ce que je dis là? Ne crois pas que je sois triste et que je me soucie de la gloire plus que d'un de mes cheveux. Tu sais ce que je t'ai dit. J'ai trop vécu; je n'ai rien fait de bon. Quelqu'un veut-il de ma vie présente et future, pourvu qu'on la mette au service d'une idée, et non d'une passion, au service de la vérité, et non à celui d'un homme, je consens à recevoir des lois. Mais, hélas! je vous en avertis, je ne suis propre, par mon organisation, qu'à exécuter bravement et fidèlement un ordre. Je puis agir et non délibérer, car je ne sais rien et ne suis sûr de rien. Je ne puis obéir qu'en fermant les yeux et en me bouchant les oreilles, afin de ne rien voir et de ne rien entendre qui me dissuade; je puis marcher avec mes amis, comme le chien qui voit son maître partir avec le navire et qui se jette à la nage pour le suivre, jusqu'à ce qu'il

meure de fatigue. La mer est grande, ô mes amis! et je suis faible. Je ne suis bon qu'à faire un soldat, et je n'ai pas cinq pieds de haut.

N'importe! à vous le pygmée. Je suis à vous, parce que je vous aime et vous estime. La vérité n'est pas chez les hommes; le royaume de Dieu n'est pas de ce monde. Mais, autant que l'homme peut dérober à la Divinité le rayon lumineux qui éclaire le monde d'en haut, vous l'avez dérobé, enfans de Prométhée, amans de la sauvage Vérité et de l'inflexible Justice. Allons! quelle que soit la nuance de votre bannière, pourvu que vos phalanges soient toujours sur la route de l'avenir républicain; au nom de Jésus, qui n'a plus sur la terre qu'un véritable apôtre; au nom de Washington et de Franklin qui n'ont pu faire assez, et qui nous ont laissé une tâche à accomplir; au nom de Saint-Simon, dont les fils vont d'emblée au sublime et terrible but du partage des biens (Dieu les protége!...); pourvu que ce qui est bon se fasse, et que ceux qui croient le prouvent. Je ne suis qu'un pauvre enfant de troupe, emmenez-moi.

26 avril.

Veux-tu bien me dire à qui tu en as, avec tes déclamations contre les artistes? Crie contre eux tant que tu voudras, mais respecte l'art. O Vandale! j'aime beaucoup ce farouche sectaire qui voudrait mettre une robe de bure et des sabots à Taglioni, et employer les mains de Listz à tourner une meule de pressoir, et qui pourtant se couche par terre en pleurant, quand le moindre bengali gazouille, et qui fait une émeute au théâtre pour empêcher Otello de tuer la Malibran! Le citoyen austère veut supprimer les artistes comme des superfétations sociales qui concentrent trop de sève; mais monsieur aime la musique vocale et il fera grace aux chanteurs. Les peintres trouveront bien, j'espère, une de vos bonnes têtes qui comprendra la peinture et qui ne fera pas murer les fenêtres des ateliers. Et quant aux poètes, ils sont vos cousins, et vous ne dédaignez pas les formes de leur langage et le mécanisme de leurs périodes, quand vous voulez faire de l'effet sur les badauds. Vous irez apprendre chez eux la métaphore et

la manière de s'en servir. D'ailleurs, le génie du poète est une substance si élastique et si maniable! c'est comme cette feuille de papier blanc, avec laquelle le moindre saltimbanque fait alternativement un bonnet, un coq, un bateau, une fraise, un éventail, un plat à barbe, et dix-huit autres objets différens, à la grande satisfaction des spectateurs. Aucun triomphateur n'a manqué de bardes. La louange est une profession comme une autre, et quand les poètes diront ce que vous voudrez, vous leur laisserez dire ce qu'ils voudront; car ce qu'ils veulent, c'est de chanter et de se faire entendre.

O vieux Dante! ce n'est pourtant pas ta muse au timbre d'airain que l'on eût pu décider à se parjurer!

Mais dis-moi pourquoi vous en voulez tant aux artistes. L'autre jour, tu leur imputais tout le mal social, tu les appelais *dissolvans*, tu les accusais de désorganiser les courages, de corrompre les mœurs, d'affaiblir tous les ressorts de la volonté. Ta déclamation est restée incomplète et ton accusation très vague, parce que je n'ai pu résister à la sotte envie de disputer avec toi. J'aurais mieux fait de t'écouter: tu m'aurais donné sans doute quelque raison plus sérieuse, car c'est la seule chose avancée par toi qui ne m'ait pas fait réfléchir depuis, quelque antipathique qu'elle me pût être.

Est-ce de l'*art* lui-même que tu veux faire le procès? Il se moque bien de toi, et de vous tous, et de tous les systèmes possibles! Tâchez d'éteindre un rayon du soleil. Mais ce n'est pas cela. Si je te répondais, je n'aurais à te dire que des choses aussi neuves que celles-ci: Les fleurs sentent bon; il fait chaud en été; les oiseaux ont des plumes; les ânes ont les oreilles beaucoup plus longues que celles des chevaux, etc., etc.

Si ce n'est pas l'art que tu veux tuer, ce ne sont pas non plus les artistes; car tant qu'on croira à Jésus sur la terre, il y aura des prêtres, et nul pouvoir humain ne pourra empêcher un homme de faire, dans son cœur, vœu d'humilité, de chasteté et de miséricorde. Il paraît qu'il y a ici un mécontentement accidentel et particulier des enfans de la jeune Rome contre ceux de la vieille Babylone. Que s'est-il passé? Moi, je ne sais rien. L'autre jour, un des vôtres, c'est-à-dire un des nôtres, un républicain, dé-

clara presque sérieusement que je méritais la mort. Le diable m'emporte si je comprends ce que cela veut dire. Néanmoins, j'en suis tout ravi et tout glorieux, comme je dois l'être; et je ne manque pas, depuis ce jour-là, de dire à tous mes amis, en confidence, que je suis un personnage littéraire et politique fort important, donnant ombrage à ceux de mon propre parti, à cause de ma grande supériorité sociale et intellectuelle. Je vois bien que cela les étonne un peu, mais ils sont si bons qu'ils consentent à partager ma joie. Le Malgache m'a demandé ma protection, afin d'avoir l'honneur d'être pendu à ma droite, et Planet à ma gauche. Nous ne pouvons manquer d'échanger, dans cette situation, les plus charmans jeux de mots et les plus délicieuses facéties. Mais en attendant, je ne veux pas qu'on en plaisante, et je prétends que mes amis disent de moi: — Ce garçon-là a trop d'esprit, il ne vivra pas.

Voyons, pourtant, examinons l'affaire de mes confrères les artistes; car pour moi, je n'ai garde de me défendre. J'aurais trop peur d'être acquitté comme le plus innocent des hommes, et de ne pas avoir les honneurs du martyre pour mes idées. — Un instant! tu me feras le plaisir de formuler un peu lesdites idées après mon trépas, car jusqu'ici je t'avoue, en secret, qu'il n'y a pas l'ombre d'une idée dans ma tête et dans mes livres. Le devoir de ton amitié est d'apprendre aux gens qui, par hasard, auraient lu les livres susdits, ce qu'ils prouvent et ce qu'ils ne prouvent pas. Il ne serait peut-être pas inutile non plus de me l'apprendre à moi-même, afin que je pusse démontrer à mes juges, par mes réponses, combien mon intelligence a de profondeur, de perversité, et combien il est urgent d'éteindre une si terrible comète, capable d'embraser la terre.

Ceci posé (et ne va pas me contredire ni t'aviser de plaider pour mon innocence; le bon Dieu bénisse les obligeans! je les remercie fort de leur bonne volonté, et les prie de vouloir bien me laisser être pendu en repos), parlons des autres. Qu'ont-ils fait, les pauvres innocens? Sont-ils capables de causer la mort d'une mouche? Il n'y a que Byron et moi, sachez-le bien.....

Mais je t'ennuie avec mon incorrigible et plate facétieuseté. Donne-moi un coup de poing, et me voilà redevenu sérieux.

Je suis prêt à te confesser que nous sommes tous de grands sophistes. Le sophisme a tout envahi. Il s'est glissé jusque dans les jambes de l'Opéra, et Berlioz l'a mis en symphonie fantastique. Malheureusement pour la cause de l'antique sagesse, quand tu entendras la marche funèbre de Berlioz, il y aura un certain ébranlement nerveux dans ta petite organisation de lion de Numidie, et tu te mettras peut-être bien à rugir, comme à la mort de Desdemona, ce qui sera fort désagréable pour moi, ton compagnon, qui me pique de montrer une jolie cravate et un maintien grave et doux au Conservatoire. Le moins qui t'arrivera sera de confesser que cette musique-là est un peu meilleure que celle qu'on nous donnait à Sparte, du temps que nous servions sous Lycurgue, et tu penseras qu'Apollon, mécontent de nous voir sacrifier exclusivement à Pallas, nous a joué le mauvais tour de donner quelques leçons à ce *Babylonien*, afin qu'il égarât nos esprits en exerçant sur nous un pouvoir magique et funeste.

Tu vas me demander si c'est là parler un langage sérieux.... Je parle sérieusement. Berlioz est un grand compositeur, un homme de génie, un véritable artiste; et puisqu'il me tombe sous la main, je ne suis pas fâché de te dire ce que c'est qu'un véritable artiste, car je vois bien que tu ne t'en doutes pas. Tu m'as nommé l'autre jour de prétendus artistes que tu accablais de ta colère, un corroyeur, un marchand de peaux de lapin, un pair de France, un apothicaire. Tu m'en as nommé d'autres, célèbres, dis-tu, et dont je n'ai jamais entendu parler. Je vois bien que tu prends des vessies pour des lanternes, des épiciers pour des artistes, et nos mansardes pour des satrapies.

Berlioz est un artiste; il est très pauvre, très brave et très fier. Peut-être bien a-t-il la scélératesse de penser en secret que tous les peuples de l'univers ne valent pas une gamme chromatique placée à propos, comme moi j'ai l'insolence de préférer une jacinthe blanche à la couronne de France. Mais sois sûr que l'on peut avoir ces folies dans le cerveau, et ne pas être l'ennemi du genre humain. Tu es pour les lois somptuaires, Berlioz est pour les triples-croches : je suis pour les liliacées; chacun son goût. Quand il faudra bâtir la cité nouvelle de l'intelligence, sois sûr que chacun y viendra selon ses forces : Berlioz avec une pioche,

moi avec un cure-dent, et les autres avec leurs bras et leur volonté. Mais notre jeune Jérusalem aura ses jours de paix et de bonheur, je suppose, et il sera permis aux uns de retourner à leurs pianos, aux autres de bêcher leurs platebandes, à chacun de s'amuser innocemment selon son goût et ses facultés. Que fais-tu, dis-moi, quand tu contemples la grande constellation du ciel, à minuit, en divaguant avec nous et en parlant de l'inconnu et de l'infini? Si j'allais t'interrompre au moment où tu nous dis des paroles sublimes pour te dire cette parole bête et brutale : A quoi cela sert-il? pourquoi se creuser et s'user le cerveau à des conjectures? cela donne-t-il du pain et des souliers aux hommes? tu me répondrais : Cela donne des émotions saintes et un mystique enthousiasme à ceux qui travaillent, à la sueur de leur front, pour les hommes; cela leur apprend à espérer, à rêver à la Divinité, à prendre courage, et à s'élever au-dessus des dégoûts et des misères de la condition humaine par la pensée d'un avenir, chimérique peut-être, mais fortifiant et sublime. — Qui t'a fait ce que tu es, Everard? C'est cette fantaisie de rêver le soir. Qui t'a donné le courage de vivre jusqu'ici dans le travail et dans la douleur? C'est l'enthousiasme. Et c'est toi, le plus candide et le plus adorablement rustique des hommes de génie, qui veux faire la guerre aux lévites de ton Dieu? Saül, tu veux tuer David, parce qu'il joue trop bien de la harpe et que tu deviens insensé en l'écoutant.

A genoux, Sicambre, à genoux! nous t'y mettrons bien. Hélas! je dis *nous?* je pense à mon procès, et je me persuade que je suis déjà jugé et condamné comme artiste! — Ils t'y mettront bien, eux, les artistes véritables. Si tu savais ce que c'est que ces gens-là, quand ils observent leur évangile et qu'ils respectent la sainteté de leur apostolat! Il en est peu de ceux-là, il est vrai, et je n'en suis pas, je l'avoue à ma honte! Lancé dans une destinée fatale; n'ayant ni cupidité, ni besoins extravagans, mais en butte à des revers imprévus, chargé d'existences chères et précieuses dont j'étais l'unique soutien, je n'ai pas été artiste, quoique j'aie eu toutes les fatigues, toute l'ardeur, tout le zèle et toutes les souffrances attachées à cette profession sainte; la vraie gloire n'a pas couronné mes peines, parce que je n'ai pas toujours mis ma conscience en face de mon inspiration. Pressé,

forcé de gagner de l'or, j'ai pressé mon imagination de produire, sans m'inquiéter du concours de ma raison; j'ai violé ma muse, quand elle ne voulait pas céder; elle s'en est vengée par de froides caresses et de sombres révélations. Au lieu de venir à moi souriante et couronnée, elle y est venue pâle, amère, indignée. Elle ne m'a dicté que des pages tristes et bilieuses, et s'est plu à glacer de doute et de désespoir tous les mouvemens généreux de mon ame. C'est le manque de pain qui m'a rendu malade et spleenétique; c'est la douleur d'être forcé à me suicider intellectuellement qui m'a rendu âcre et sceptique. —Je t'ai raconté là-bas, dans la soirée, l'analyse d'un beau drame sur le poète Chatterton, représenté dernièrement au Théâtre-Français. Les marchands de drap et les journalistes, non moins froids, ont, pour la plupart, trouvé fort mauvais qu'un poète fît quelque cas de sa condition, et qu'il se plaignît avec amertume d'être forcé par la misère à y déroger. Pour moi, j'ai versé des larmes abondantes en assistant à cette lutte de l'esprit indépendant avec la nécessité fatale, qui me rappelait tant de tortures et de sacrifices. L'orgueil est aussi chatouilleux et irritable que le génie. En faisant de mon mieux, je n'aurais peut-être jamais rien fait de passable, mais à l'heure où l'artiste s'assied devant sa table pour travailler, il croit en lui-même, sans quoi il ne s'y mettrait pas; et alors, qu'il soit grand, médiocre ou nul, il s'efforce et il espère; mais si les heures sont comptées, si un créancier attend à la porte, si un enfant qui s'est endormi sans souper le rappelle au sentiment de sa misère et à la nécessité d'avoir fini avant le jour, je t'assure que, si petit que soit son talent, il a un grand sacrifice à faire et une grande humiliation à subir vis-à-vis de lui-même; il regarde les autres travailler lentement, avec réflexion, avec amour; il les voit relire attentivement leurs pages, les corriger, les polir minutieusement, y semer après coup mille pierres précieuses, en ôter le moindre grain de poussière, et les conserver afin de les revoir encore et de surpasser la perfection même. Quant à lui, malheureux, il a fait, à grands coups de bêche et de truelle, un ouvrage grossier, informe, énergique quelquefois, mais toujours incomplet, hâté

et fiévreux; l'encre n'a pas séché sur le papier qu'il faut livrer le manuscrit sans le revoir, sans y corriger une faute!

. . . . . Ces misères te font sourire et te semblent puériles. Cependant si tu avoues que l'homme, même en face des plus grandes choses, n'est mu que par l'amour de soi, tu avoueras aussi qu'en face des plus petites, l'homme souffre en faisant abnégation de cet amour-là. Et puis, il y a quelque chose de vraiment noble et saint, dans ce dévouement de l'artiste à son art, qui consiste à *bien faire* au prix de sa fortune, de sa gloire et de sa vie. La conviction, c'est toujours une vertu, *fortitudo!* c'est ton mot favori, je crois; l'artisan expédie sa besogne pour augmenter ses profits. L'artiste pâlit dix ans, au fond d'un grenier, sur une œuvre qui aurait fait sa fortune, mais qu'il ne livrera pas, tant qu'elle ne sera pas terminée selon sa conscience. Qu'importe à M. Ingres d'être riche ou célèbre? il n'y a pour lui qu'un suffrage dans le monde, celui de Raphaël dont l'ombre est toujours debout derrière lui. O saint homme! Et Urhan qui joue la musique de Beethoven avec des yeux baignés de larmes; et Béranger qui veut vieillir oublié dans sa mansarde, parce qu'il s'imagine que l'âge a affaibli sa verve, et qu'il craint de gâter son trophée en y ajoutant un laurier moins vert et moins vigoureux que les autres; et Baillot qui consent à laisser tout l'éclat de la popularité à Paganini, plutôt que d'ajouter, de son fait, un petit ornement d'invention nouvelle aux vieux thèmes sacrés de Sébastien Bach; et Delacroix, le mélancolique et consciencieux disciple de Rubens! — Et vous autres, hommes de bruit et de puissance, quand vous a-t-on vus vous éclipser derrière un plus habile ou plus ambitieux que vous par amour pour la sainte vérité? Quelques-uns de vous, je le sais, ont aimé l'humanité et la justice en *artistes*. C'est le plus bel éloge qu'on puisse leur donner.

Je pourrais te citer d'autres artistes vivans qui ont droit au respect de tout être intelligent; mais ce serait désigner par le silence ceux qui procèdent autrement et qui poursuivent le bruit et l'argent à tout prix, aveugles Babyloniens! Tu m'accuserais de camaraderie ou de rivalité, et en vain je te répondrais que je ne connais particulièrement presque aucun de ceux que je viens de te

nommer et aucun de ceux que je ne te nomme pas. J'ai vécu toujours seul au milieu du monde, amoureux, voyageur, ou serf littéraire; j'ai vu de loin rayonner ces gloires si pures, et je me suis prosterné; je n'ai pas eu le temps d'en profiter ni d'en être jaloux, car je n'ai jamais eu le temps de regarder ma profession comme quelque chose de mieux qu'un métier; pourtant je n'étais pas né pauvre, je ne suis pas naturellement sybarite, et j'aurais pu vivre et travailler en paix. Ceux à qui j'ai dévoué ma vie, consacré mes veilles, sacrifié ma jeunesse, et peut-être tout mon avenir de gloire, m'en sauront-ils jamais gré? — Non sans doute, et peu importe.

29 avril.

Tu dis que je suis un imbécile; soit. Tes lettres, il est temps de te l'avouer, font sur moi un effet magique. Elles me rendent sérieux. Quel miracle est cela? J'ai beau lutter, je ne puis parler de toi légèrement, comme je fais de tous, et ils ont trouvé ici un moyen de me faire taire quand je les blesse par mes plaisanteries. Ils me parlent de toi, ils me répètent les paroles qu'ils t'ont entendu me dire, ils me racontent (comme si je l'avais oubliée) cette dernière nuit passée à nous reconduire alternativement à nos demeures respectives jusqu'à neuf fois, cette station au pied de l'église où nous avons parlé des morts, et ce silence où nous sommes tombés au haut de l'escalier du palais, sous ce réverbère si pâle, au-dessus de cette place muette et déserte, où tu venais d'évoquer un si fantastique tableau. J'ai regretté, dans ce moment-là, en te regardant, de n'être pas susceptible d'avoir peur d'un être vivant, car tu m'aurais causé une de ces vives émotions de terreur qui ne sont pas sans plaisir et qu'on a dans les rêves. Je me souviendrai long-temps de tes paroles en descendant ce grand escalier gothique au clair de la lune. « Toi, me disais-tu, je t'aime comme Jésus aima Jean, son plus jeune et son plus romanesque disciple, et pourtant, si jamais ce pouvait être un devoir pour moi de te tuer, je t'arracherais de mes entrailles et je t'étranglerais de mes mains. » — Ma foi, mon cher maître, je vou-

drais être quelque chose de mieux qu'un pauvre hanneton, afin de voir si vraiment tu aurais ce courage et cette vertu-là. Mais bah! tu ne l'aurais pas, charlatan que tu es! — Qui sait, pourtant! toi qui ne ris jamais! peut-être. — Ce serait beau, et je donnerais ma tête de bon cœur pour le plaisir d'avoir vu dans ma vie un seul vrai Romain.

Il y a, ma parole d'honneur, des momens où je m'imagine que j'ai trouvé la vertu réfugiée et cachée en vous comme au temps où les hommes la forcèrent d'aller se fortifier dans des cavernes de rochers sauvages et inexpugnables. — Mais si vous n'étiez que des fanatiques! — Bah! c'est toujours cela: n'est pas fanatique qui veut, surtout par le temps qui court, et je serais un peu plus fier de moi que je n'ai sujet de l'être, si j'étais seulement un peu fou à votre manière. — Nous autres, qui rions toujours, nous ressemblons parfois à ces idiots qui rient en voyant les gens sensés se conduire naturellement. L'autre jour, un paysan de mes amis (j'espère que je parle en style républicain) entra dans mon cabinet, et me voyant très occupé à écrire, il se mit à hausser les épaules d'un air de pitié. Il se pencha sur moi, en regardant ce que je faisais, à peu près comme s'il eût payé pour voir les tours du singe à la foire. Il prit ensuite un livre sur ma table: c'était, Dieu me pardonne! un volume du divin Platon, et il l'ouvrit à l'envers, en tournant les feuillets d'un air attentif, puis le replaça sur la table en me disant du ton d'un profond mépris: C'est donc à ces fadaises-là, mon petit monsieur, que vous passez le temps, fêtes et dimanches? y a de drôles de gens dans la vie de ce monde! — Et il hocha la tête, en éclatant de rire, si bien que j'eus besoin de toute ma philantropie démocratique pour ne pas le pousser par les épaules à la porte.

Je me suis calmé pourtant en songeant que j'étais cent fois le jour dans le cas de ce paysan, vis-à-vis de toi et des tiens, et je me suis émerveillé de la patience avec laquelle vous supportiez l'impudente et stupide raillerie des fainéans comme nous qui ne sont bons à autre chose qu'à critiquer ce qu'ils ne comprennent pas et ce qu'ils ne sauraient faire. Mais je dirai comme Planet: — Envoyez-moi donc *promener!* — Qu'est-ce que vous faites de moi

au milieu de vous, vieux chrétiens? Dieu me punisse, si vous n'êtes pas des anges, car rien ne vous rebute, rien ne vous ébranle. Vous venez à nous avec tendresse, et te voilà m'appelant ton jeune frère et ton cher enfant, moi un polisson qu'il faudrait renvoyer à sa pipe et à ses romans. O prosélytisme! fasse des distinctions qui voudra; peu m'importe le nom qu'on te donnera, pourvu que je voie émaner de toi des leçons de vertu et des actes de charité.

Il faut pourtant que je te conte mes peines, ô mon pauvre prophète méconnu! On essaie de mettre tes enfans en méfiance contre toi. L'esprit de parti n'a pas de scrupule. On nous dit que vous êtes des glorieux, des ambitieux, des brouillons, des halbrenés; enfin qu'il faut te mettre, et nous tous qui t'aimons, avec toi, aux Petites-Maisons.

Tout cela ne serait que risible, si des hommes d'esprit et de cœur ne s'en mêlaient pas aussi sur la foi d'autrui, ou ne montraient tout au moins, par leur silence devant nous, qu'ils se méfient de nous et de toi. Cela n'attriste pas ces bons champions qui sont habitués à l'orage, mais moi qui reviens de Babylone où j'ai dormi cinq ans dans l'ivresse, et qui tombe, en me frottant les yeux, au beau milieu de notre jeune Sion, je suis tout contristé et tout abattu de voir le rempart d'airain que l'indifférence ou l'antipathie des gentils a placé autour de nous. Sortirons-nous jamais de là, mon maître? Je vois bien que nous essayons de temps en temps de braves et vaillantes sorties. Mais les meilleurs d'entre nos frères y succombent, et quand nous rentrons sous nos tentes, les clameurs, les malédictions et les huées des vainqueurs, viennent y troubler nos prières. — Ce qui me fâche le plus, moi, ce sont les huées. Je les connais, ces diables de gentils, pour avoir été en captivité chez eux. Je sais comme ils sont malins et quelles flèches acérées leur ironie décoche contre nous. — Songe bien que je ne suis pas un serviteur bien éprouvé, moi; j'entends déjà leurs lardons m'assaillir, pour la singulière figure que je fais en habit de soldat de la république; je t'en prie, mon cher maître, laisse-moi m'en aller à Stamboul. J'ai affaire par là. Il faut que je passe par Genève, que

j'achète un âne pour traverser les montagnes avec mon bagage, que je remonte la forêt Noire pour chercher une plante que le Malgache veut que je lui rapporte. J'ai à Corfou un ami islamite qui m'a invité à prendre le sorbet dans son jardin. Duteil m'a donné commission de lui acheter une pipe à Alexandrie, et sa femme m'a prié de pousser jusqu'à Alep afin de lui rapporter un schall et un éventail. Tu vois que je ne puis tarder, que j'ai des occupations et des devoirs indispensables. — Écoute : si vous proclamez la république pendant mon absence, prenez tout ce qu'il y a chez moi, ne vous gênez pas. J'ai des terres, donnez-les à ceux qui n'en ont pas; j'ai un jardin, faites-y paître vos chevaux; j'ai une maison, faites-en un hospice pour vos blessés; j'ai du vin, buvez-le; j'ai du tabac, fumez-le; j'ai mes œuvres imprimées, bourrez-en vos fusils. Il n'y a dans tout mon patrimoine que deux choses dont la perte me serait amère : le portrait de ma vieille grand'mère, et six pieds carrés de terre plantée de cyprès et de rosiers. C'est là qu'elle dort avec mon père. Je mets cette tombe et ce tableau sous la protection de la république, et je demande qu'à mon retour on m'accorde une indemnité des pertes que j'aurai faites, savoir : une pipe, une plume et de l'encre, moyennant quoi je gagnerai ma vie aussi joyeusement que jamais, et passerai le reste de mes jours à écrire que vous avez bien fait.

Si je ne reviens pas, voici mon testament. Je lègue mon fils à mes amis, ma fille à leurs femmes et à leurs sœurs, le tombeau et le tableau, héritage de mes enfans, à toi, chef de notre république aquitaine, pour en être le gardien temporaire; mes livres, minéraux, herbiers, papillons au Malgache; toutes mes pipes à Rollina; mes dettes, s'il s'en trouve, à Fleury, afin de le rendre laborieux; ma bénédiction et mon dernier calembour à ceux qui m'ont rendu malheureux, pour qu'ils s'en consolent et m'oublient.

Je te nomme mon exécuteur testamentaire; adieu donc, et je pars.

Adieu, ô mes enfans! j'ai été jusqu'ici plus enfant que vous, je m'en vais seul et loin, en pélerinage, pour tâcher de vieillir vite et de réparer le temps perdu. Adieu, mes amis, mes frères bien

aimés, parlez quelquefois autour de l'âtre de celui qui vous doit les plus beaux jours et les plus chers souvenirs de sa vie; et toi, maître, adieu! sois béni pour m'avoir forcé de regarder sans rire la face d'un grand enthousiaste, et de plier le genou devant lui en m'en allant.

O verte Bohême! patrie fantastique des ames sans ambition et sans entraves, je vais donc te revoir! J'ai erré souvent dans tes montagnes et voltigé sur la cime de tes sapins; je m'en souviens fort bien, quoique je ne fusse pas encore né parmi les hommes, et mon malheur est venu de n'avoir pu t'oublier en vivant ici.

GEORGE SAND.

LA

NUIT DE MAI.

LA MUSE.

Poète, prends ton luth, et me donne un baiser;
La fleur de l'églantier sent ses bourgeons éclore.
Le printemps naît ce soir; les vents vont s'embraser;
Et la bergeronnette, en attendant l'aurore,
Aux premiers buissons verts commence à se poser.
Poète, prends ton luth, et me donne un baiser.

LE POÈTE.

Comme il fait noir dans la vallée!
J'ai cru qu'une forme voilée
Flottait là bas sur la forêt.
Elle sortait de la prairie;
Son pied rasait l'herbe fleurie;
C'est une étrange rêverie;
Elle s'efface et disparaît.

LA MUSE.

Poète, prends ton luth; la nuit, sur la pelouse,
Balance le zéphir dans son voile odorant.
La rose, vierge encor, se referme jalouse
Sur le frelon nacré qu'elle enivre en mourant.
Écoute! tout se tait; songe à la bien-aimée.
Ce soir, sous les tilleuls, à la sombre ramée
Le rayon du couchant laisse un adieu plus doux.
Ce soir, tout va fleurir; l'immortelle nature
Se remplit de parfums, d'amour et de murmure,
Comme le lit joyeux de deux jeunes époux.

LE POÈTE.

Pourquoi mon cœur bat-il si vîte?
Qu'ai-je donc en moi qui s'agite,
Dont je me sens épouvanté?
Ne frappe-t-on pas à ma porte?
Pourquoi ma lampe à demi morte
M'éblouit-elle de clarté?
Dieu puissant! tout mon corps frissonne.
Qui vient? qui m'appelle? — Personne.
Je suis seul; c'est l'heure qui sonne;
O solitude! O pauvreté!

LA MUSE.

Poète, prends ton luth; le vin de la jeunesse
Fermente cette nuit dans les veines de Dieu.
Mon sein est inquiet; la volupté l'oppresse,
Et les vents altérés m'ont mis la lèvre en feu.
O paresseux enfant, regarde, je suis belle.
Notre premier baiser, ne t'en souviens-tu pas,
Quand je te vis si pâle au toucher de mon aîle,
Et que, les yeux en pleurs, tu tombas dans mes bras?
Ah! je t'ai consolé d'une amère souffrance!
Hélas! bien jeune encor, tu te mourais d'amour.

Console-moi ce soir, je me meurs d'espérance;
J'ai besoin de prier pour vivre jusqu'au jour.

LE POÈTE.

Est-ce toi dont la voix m'appelle,
O ma pauvre Muse, est-ce toi?
O ma fleur! ô mon immortelle!
Seul être pudique et fidèle
Où vive encor l'amour de moi!
Oui, te voilà, c'est toi, ma blonde,
C'est toi, ma maîtresse et ma sœur!
Et je sens dans la nuit profonde,
De ta robe d'or qui m'inonde,
Les rayons glisser dans mon cœur.

LA MUSE.

Poète, prends ton luth, c'est moi, ton immortelle,
Qui t'ai vu cette nuit triste et silencieux;
Et qui, comme un oiseau que sa couvée appelle,
Pour pleurer avec toi, descends du haut des cieux.
Viens, tu souffres, ami. Quelque ennui solitaire
Te ronge; quelque chose a gémi dans ton cœur;
Quelque amour t'est venu, comme on en voit sur terre,
Une ombre de plaisir, un semblant de bonheur.
Viens! chantons devant Dieu; chantons dans tes pensées,
Dans tes plaisirs perdus, dans tes peines passées,
Partons, dans un baiser, pour un monde inconnu.
Eveillons au hasard les échos de ta vie,
Parlons-nous de bonheur, de gloire, et de folie,
Et que ce soit un rêve, et le premier venu.
Inventons quelque part des lieux où l'on oublie;
Partons, nous sommes seuls; l'univers est à nous.
Voilà la verte Écosse, et la brune Italie,
Et la Grèce, ma mère, où le miel est si doux;
Argos, et Ptéléon, ville des hécatombes,
Et Messa la divine, agréable aux colombes;
Et le front chevelu du Pélion changeant;

Et le bleu Titarèse, et le golfe d'argent
Qui montre dans ses eaux où le cigne se mire
La blanche Oloossone à la blanche Camyre.
Dis-moi, quel songe d'or nos chants vont-ils bercer?
D'où vont venir les pleurs que nous allons verser?
Ce matin, quand le jour a frappé ta paupière,
Quel séraphin pensif, courbé sur ton chevet,
Secouait des lilas dans sa robe légère,
Et te contait tout bas les amours qu'il rêvait?
Chanterons-nous l'espoir, la tristesse ou la joie?
Tremperons-nous de sang les bataillons d'acier?
Suspendrons-nous l'amant sur l'échelle de soie?
Jetterons-nous au vent l'écume du coursier?
Dirons-nous quelle main, dans les lampes sans nombre
De la maison céleste, allume nuit et jour
L'huile sainte de vie et d'éternel amour?
Crierons-nous à Tarquin : « Il est temps, voici l'ombre? »
Descendrons-nous cueillir la perle au fond des mers?
Mènerons-nous la chèvre aux ébéniers amers?
Montrerons-nous le ciel à la Mélancolie?
Suivrons-nous le chasseur sur les monts escarpés?
La biche le regarde; elle pleure et supplie,
Sa bruyère l'attend; ses faons sont nouveau-nés;
Il se baisse, il l'égorge; il jette à la curée
Sur les chiens en sueur son cœur encor vivant.
Peindrons-nous une vierge, à la joue empourprée,
S'en allant à la messe, un page la suivant,
Et d'un regard distrait, à côté de sa mère,
Sur sa lèvre entr'ouverte oubliant sa prière?
Elle écoute en tremblant dans l'écho du pilier
Résonner l'éperon d'un hardi cavalier.
Dirons-nous aux héros des vieux temps de la France
De monter tout armés aux créneaux de leurs tours,
Et de ressusciter la naïve romance
Que leur gloire oubliée apprit aux troubadours?
Vêtirons-nous de blanc une molle élégie?
L'homme de Waterloo nous dira-il sa vie,

Et ce qu'il a fauché du troupeau des humains,
Avant que l'envoyé de la nuit éternelle
Vînt sur son tertre vert l'abattre d'un coup d'aile,
Et sur son cœur de fer lui croiser les deux mains?
Clouerons-nous au poteau d'une satire altière
Le nom sept fois vendu d'un pâle pamphlétaire,
Qui, poussé par la faim, du fond de son oubli,
S'en vient tout grelotant d'envie et d'impuissance,
Sur le front du génie insulter l'espérance,
Et mordre le laurier que son souffle a sali?
Prends ton luth! prends ton luth! je ne peux plus me taire.
Mon aile me soulève au souffle du printemps.
Le vent va m'emporter; je vais quitter la terre.
Une larme de toi! Dieu m'écoute; il est temps.

LE POÈTE.

S'il ne te faut, ma sœur chérie,
Qu'un baiser d'une lèvre amie,
Et qu'une larme de mes yeux,
Je te les donnerai sans peine;
De nos amours qu'il te souvienne,
Si tu remontes dans les cieux.
Je ne chante ni l'espérance,
Ni la gloire, ni le bonheur,
Hélas! pas même la souffrance.
La bouche garde le silence,
Pour écouter parler le cœur.

LA MUSE.

Crois-tu donc que je sois comme le vent d'automne,
Qui se nourrit de pleurs jusque sur un tombeau,
Et pour qui la douleur n'est qu'une goutte d'eau?
O poète! un baiser, c'est moi qui te le donne;
L'herbe que je voulais arracher de ce lieu,
C'est ton oisiveté; ta douleur est à Dieu.
Quel que soit le souci que ta jeunesse endure,
Laisse-la s'élargir cette sainte blessure,

Que les noirs séraphins t'ont faite au fond du cœur;
Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.
Mais pour en être atteint ne crois pas, ô poète,
Que ta voix ici bas doive rester muette.
Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.
Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,
Ses petits affamés courent sur le rivage
En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.
Déjà, croyant saisir et partager leur proie,
Ils courent à leur père avec des cris de joie,
En secouant leurs becs sur leurs goîtres hideux.
Lui, gagnant à pas lens une roche élevée,
De son aîle pendante abritant sa couvée,
Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux.
Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte;
En vain il a des mers fouillé la profondeur;
L'océan était vide, et la plage déserte;
Pour toute nourriture il apporte son cœur.
Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,
Partageant à ses fils ses entrailles de père,
Dans son amour sublime il berce sa douleur;
Et regardant couler sa sanglante mamelle,
Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,
Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.
Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,
Fatigué de mourir dans un trop long supplice,
Il craint que ses enfans ne le laissent vivant;
Alors il se soulève, ouvre son aîle au vent,
Et se frappant le cœur avec un cri sauvage,
Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu,
Que les oiseaux des mers désertent le rivage,
Et que le voyageur attardé sur la plage,
Sentant passer la mort, se recommande à Dieu.
Poète, c'est ainsi que font les grands poètes.
Ils laissent s'égayer ceux qui vivent un temps;

Mais les festins humains qu'ils servent à leurs fêtes
Ressemblent la plupart à ceux des pélicans.
Quand ils parlent ainsi d'espérances trompées,
De tristesse et d'oubli, d'amour et de malheur,
Ce n'est pas un concert à dilater le cœur.
Leurs déclamations sont comme des épées;
Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant;
Mais il y pend toujours quelque goutte de sang.

LE POÈTE.

O muse, spectre insatiable,
Ne m'en demande pas si long.
L'homme n'écrit rien sur le sable
A l'heure où passe l'aquilon.
J'ai vu le temps où ma jeunesse
Sur mes lèvres était sans cesse
Prête à chanter comme un oiseau.
Mais j'ai souffert un dur martyre,
Et le moins que j'en pourrais dire,
Si je l'essayais sur ma lyre,
La briserait comme un roseau.

ALFRED DE MUSSET.

DE

LA DÉMOCRATIE

AMÉRICAINE.

Deux prodigieuses puissances, la démocratie européenne et la démocratie des États-Unis, entraînent le monde occidental vers des destinées inconnues. L'une est née de la conquête, l'autre est arrivée tout d'un coup, par sa formation coloniale, aux salutaires pratiques d'une liberté sans exemple dans l'histoire. Leurs points de départ et leurs moyens sont différens; leur but est semblable.

Que pouvait tenter la démocratie européenne sans entrer en lutte avec les possesseurs de son territoire? Successivement servie et opprimée par la féodalité, l'église, la monarchie, il en est résulté qu'elle a sans cesse entrepris de refaire ses lois politiques et religieuses. Dans cette œuvre où la science et le gouvernement lui manquaient, ses idées, ses sentimens et ses mœurs, ont presque toujours été en désaccord. Combien elle a imaginé d'étranges détours pour se produire! Dominée par des pouvoirs traditionnels, expérimentés et habiles, elle s'est formée à l'école de ses maîtres, s'est efforcée de les combattre avec leurs propres armes; comme eux, enthousiaste et subtile, tour à tour orthodoxe, hérétique ou philo-

sophe, aristocrate, royaliste ou républicaine, selon ses besoins : telle est encore la démocratie du vieux monde.

La démocratie américaine, placée en face du continent désert qui réclame son industrie, poursuit des gains à la fois trop nécessaires et trop faciles, pour avoir le temps ou la volonté de renouveler les institutions religieuses et politiques dont elle n'a d'ailleurs qu'à se louer. Libre dès sa naissance, aucun pouvoir aristocratique ne s'est allié à une église dominante, afin de lui susciter ces obstacles qui ont tant de fois provoqué les soulèvemens de l'Europe. Elle est donc religieuse comme elle est républicaine, par habitude, et parce que les règles établies lui suffisent.

Voyez comme les sectes les plus véhémentes du dix-septième siècle transportées sur le sol des États-Unis, se transforment facilement en régulière république! Après avoir envoyé le roi d'Angleterre à l'échafaud, le colon puritain ou anabaptiste n'est plus, dans sa nouvelle patrie, qu'un tranquille cultivateur. Il cesse d'innover en religion, pour innover méthodiquement en politique. Assurément, la place et les facilités ne lui manqueraient pas, s'il entreprenait de réaliser d'audacieuses utopies; cependant il se renferme dans les routines nécessaires à sa laborieuse existence, tandis qu'en Europe, où le resserrement des intérêts les plus opposés ne permet pas un seul progrès qui ne soit accompagné d'une violente crise, l'ardeur révolutionnaire s'échappe des plus naïves professions et de la solitude même des cloîtres, s'accroît par les contrariétés qu'elle éprouve aussi bien que par les sacrifices qu'elle exige.

La démocratie américaine est essentiellement pratique, dans ses théories comme dans l'application, parce qu'elle fait elle-même ses affaires.

La démocratie européenne est rêveuse, incertaine et révolutionnaire, parce que le gouvernement appartient à ses ennemis.

Nul n'oserait affirmer que ces deux puissances soient arrivées à leurs fins. Chacune a sa supériorité relative, les vertus et les vices de sa situation présente ou de son état de transition. De là, les vains et contradictoires jugemens de la plupart des publicistes. Ils se figurent, en les opposant l'une à l'autre, que leur caractère est immuable; ils parlent d'elles comme si leur destinée était accomplie, et l'esprit de parti ajoute ordinairement ses iniquités aux préventions naturelles qu'inspirent des institutions et des mœurs peu connues. C'est pourquoi rien n'est plus difficile qu'un bon livre sur la démocratie américaine comparée à la nôtre.

Celui de M. Alexis de Tocqueville (1) réunit au plus haut degré les con-

(1) *De la Démocratie en Amérique*, par M. Alexis de Tocqueville; 2 vol. in-8°; chez Gosselin.

naissances spéciales et la philosophie, nécessaires pour traiter un aussi vaste sujet. Notre vive admiration pour ce noble et substantiel ouvrage sera partagée, nous en avons l'assurance. Déjà les chefs les plus opposés et les plus éminens du monde politique l'ont accueilli avec les mêmes sentimens qu'il nous est doux d'exprimer. N'est-ce pas un beau privilége que de captiver de la sorte ces esprits inquiets et de les ravir jusqu'aux régions où la science recouvre quelquefois son empire?

« Dans l'Amérique, M. de Tocquevlle a vu plus que l'Amérique, c'est-à-dire une image de la démocratie, de ses penchans, de son caractère, de ses passions, afin de savoir ce que nous devons craindre ou espérer d'elle. Il a recherché les précautions établies ou négligées par les Américains, pour diriger cette puissance abandonnée presque sans contrainte à ses instincts.

L'égalité des conditions, aux États-Unis, est en effet l'immense résultat qui agit à son tour, comme cause générale, sur l'esprit public, sur les lois et les habitudes particulières des gouvernés. Or, l'auteur, reportant sa pensée vers notre hémisphère, un spectacle analogue à celui qu'offre le Nouveau-Monde lui inspire une sorte de religieuse terreur. Partout on voit les divers incidens de la vie des peuples tourner au profit d'une semblable révolution, et la démocratie s'avancer rapidement vers le pouvoir. Tous les hommes l'ont aidée de leurs efforts; ceux qui avaient en vue de concourir à ses succès, ceux qui ne songeaient pas à la servir, et ceux même qui se sont déclarés ses ennemis.

Le développement graduel de l'égalité est donc un fait providentiel : il continue à travers les siècles et s'étend à tout l'univers chrétien. Les termes de comparaison nous manquent pour savoir où ce mouvement nous entraîne, et la grandeur de ce qui est déjà fait empêche de prévoir ce qui peut se faire encore.

Il faut pourtant une science politique nouvelle à un monde tout nouveau; mais c'est à quoi l'on ne songe guère. Parmi nous, jamais les chefs de l'état, les classes les plus intelligentes et les plus morales de la nation n'ont cherché à s'emparer de cette grande révolution sociale, afin de la diriger. On semblait ignorer l'existence de la démocratie, quand elle s'est emparée à l'improviste du pouvoir; chacun alors l'a servilement adorée comme l'image de la force. Quand ensuite elle se fut affaiblie par ses propres excès, les législateurs ne songèrent qu'à la repousser du gouvernement au lieu de lui apprendre à gouverner. Il en est résulté que la révolution démocratique s'est opérée dans le matériel de la société, sans qu'il se fît dans les idées, les lois et les mœurs, le changement nécessaire pour

rendre cette révolution bienfaisante. Ainsi, voyant déjà les maux qu'entraîne la démocratie, nous ignorons encore ses avantages naturels.

Dans ce douloureux état de transition, M. de Tocqueville croit que le seul parti sage qu'on puisse prendre, est de régulariser le mouvement qui nous est propre, d'instruire notre société irrésistiblement entraînée à la plus complète égalité des conditions, de ranimer, s'il se peut, ses croyances, de purifier ses mœurs et de substituer peu à peu la science des affaires à son inexpérience. »

Telles sont les idées générales qu'il expose dans une franche introduction. Egalement éloigné d'un aveugle esprit de résistance et de toute confiance irréfléchie en un type de gouvernement quelconque, c'est avec autant d'impartialité que de facile pénétration, dans un langage clair et digne, qu'il interroge ensuite les souvenirs de la république américaine, et la suit depuis son origine jusqu'à ses derniers développemens.

A l'époque où les premiers colons descendirent sur les rivages du Nouveau-Monde, les traits de leur caractère national étaient déjà bien dessinés. Nés dans un pays où les différens partis avaient été obligés de se placer tour à tour sous la protection des lois, leur éducation politique s'était faite à cette rude école, et l'on voyait parmi eux plus de notions des droits ou de la vraie liberté que chez la plupart des peuples de l'Europe. Ils apportaient les habitudes du gouvernement communal, ce germe fécond des institutions libres, et avec lui le dogme de la souveraineté du peuple, introduit au sein même de la monarchie des Tudors.

De grands seigneurs avaient essayé de s'y établir avec d'immenses priviléges; mais il se trouva que leurs propriétés, ne pouvant enrichir à la fois un maître et un fermier, furent bientôt morcelées en petits domaines que le propriétaire seul cultivait. Ainsi les émigrans n'avaient aucune idée de supériorité les uns sur les autres, et leur nouvel établissement repoussait l'aristocratie territoriale.

La Virginie reçut la première colonie en 1607. Ce furent des chercheurs d'or, des aventuriers, qui s'en emparèrent, puis des industriels et des cultivateurs, race plus morale, mais qui ne s'élevait presque en aucuns points au-dessus des classes inférieures de l'Angleterre. A peine étaient-ils établis, qu'on introduisit parmi eux cette plaie de l'esclavage, qui eut une si fatale influence sur les mœurs, les lois et l'avenir tout entier du sud de l'Union.

Aux colonies anglaises du Nord, plus connues sous le nom de Nouvelle-Angleterre, appartient l'honneur d'avoir combiné les idées qui forment aujourd'hui les bases de la théorie sociale des États-Unis, et qui ont en-

suite gagné, de proche en proche, les états les plus éloignés, rencontrant au sud quelques obstacles dans la triste opposition de la race blanche et de la race noire.

Tout a été singulier et original dans la fondation de la Nouvelle-Angleterre. Pour la première fois, des colons, ne relevant point d'une compagnie ou d'un gouverneur chargé de les administrer sous les ordres immédiats du roi, avaient obtenu le droit de se gouverner eux-mêmes, en tout ce qui n'était pas contraire aux lois de la mère-patrie. Pour la première fois, on voyait se former une société politique avec des familles sorties des classes les plus éclairées, les plus morales et les plus riches de leurs pays, et s'exilant, non pour acquérir de plus grandes richesses, mais pour faire triompher une idée. Elles appartenaient, en grande majorité, à cette secte puritaine qui mettait le zèle religieux au service d'une véritable théorie démocratique et républicaine.

Aussi la Nouvelle-Angleterre reconnaît et applique en naissant les principes généraux des constitutions modernes, à peine entrevus par l'Europe du XVIIe siècle. L'intervention du peuple dans ses affaires, le vote libre de l'impôt, l'élection et la responsabilité des agens du pouvoir, la liberté individuelle et le jugement par jury, y sont établis sans discussion et en fait.

Dès 1650, l'indépendance communale, qui est encore de nos jours comme la vie de la liberté américaine, est complètement constituée. La commune de la Nouvelle-Angleterre nomme ses magistrats de tout genre, se taxe, répartit et lève l'impôt sur elle-même. La loi de la représentation n'y est point admise: c'est dans l'assemblée générale des citoyens que se traitent les affaires. Le sort des pauvres est assuré, et la fréquentation des écoles par les enfans est imposée aux pères de famille comme la première des obligations sociales. Le législateur entre dans mille détails, pour faire observer la morale chrétienne; mais les mœurs sont encore plus religieuses que la loi.

La religion voit dans la liberté civile un noble exercice des facultés de l'homme; dans le monde politique, un champ livré par le créateur aux efforts de l'intelligence. La liberté voit dans la religion la compagne de ses luttes et de ses triomphes, le berceau de son enfance, la source divine de ses droits.

Dans l'ordre moral, tout est classé, coordonné, prévu, décidé d'avance. Dans l'ordre politique, tout est agité, contesté, incertain. Telle est l'origine de deux tendances différentes, mais non contraires, qui distinguent les Anglo-Américains. Ils recherchent avec une ardeur égale le ciel dans l'autre monde, la richesse, le bien-être et la liberté dans celui-ci.

Quand la révolution d'Amérique éclata, le dogme de la souveraineté du peuple sortit de la commune, et s'empara du gouvernement; il devint la loi des lois.

L'abolition de la législation anglaise sur la transmission des héritages acheva de briser les influences locales qui auraient pu lutter contre les progrès de la démocratie. Les hautes classes, trop faibles pour arracher l'empire des mains du peuple, ne songèrent plus qu'à gagner sa bienveillance.

A mesure que le temps, les évènemens et les lois ont développé le régime démocratique, l'aisance est devenue plus facile, plus générale, et la richesse aussi plus rare. Il en est résulté que l'égalité des conditions s'est étendue, jusqu'à un certain point, sur les intelligences elles-mêmes. Presque tous les citoyens, ayant besoin d'exercer une profession, entreprennent des études spéciales et lucratives. Aucun pays ne renferme aussi peu de savans et d'ignorans que l'Amérique. L'instruction primaire y est à la portée de chacun, l'instruction supérieure n'y est à la portée de personne. Ainsi, de nos jours, l'élément aristocratique, toujours faible depuis sa naissance, est affaibli de telle sorte qu'il est impossible de lui assigner une influence quelconque dans la marche des affaires.

Le dogme de la souveraineté du peuple aux États-Unis n'est point une doctrine isolée qui ne tienne ni aux habitudes, ni à l'ensemble des idées dominantes: on peut, au contraire, l'envisager comme le dernier anneau d'une chaîne d'opinions qui enveloppe le monde anglo-américain tout entier.

La Providence a donné à chaque individu le degré de raison nécessaire pour qu'il puisse se diriger lui-même dans les choses qui l'intéressent exclusivement. Telle est la grande maxime sur laquelle repose la société civile et politique de ce continent. Le père de famille en fait l'application à ses enfans, le maître à ses serviteurs, la commune à ses administrés, la province aux communes, l'état aux provinces, l'Union aux états. Étendue à l'ensemble de la nation, elle est la plus haute expression de la souveraineté du peuple. Ainsi, le principe générateur de la république est le même qui règle la plupart des actions humaines. La religion du plus grand nombre est également républicaine, puisqu'elle soumet les vérités de l'autre monde à la raison de chacun, comme la politique abandonne au bons sens de tous les intérêts de celui-ci.

Toutes les institutions qui découlent de cette autorité universellement admise de la raison individuelle ont pris naissance dans l'état. C'est donc l'état qu'il faut connaître pour avoir la clef de tout le reste. Au premier degré se trouve la commune, plus haut le comté, enfin l'état.

La commune de la Nouvelle-Angleterre, qui offre les meilleurs exemples, tient le milieu entre le canton et la commune de France; on y compte de 2 à 3,000 habitans, de sorte que, n'étant pas assez étendue pour que tous ses habitans n'aient pas, en général, les mêmes intérêts, elle est, d'un autre côté, assez peuplée pour qu'on soit sûr d'y trouver les élémens d'une bonne administration ; tandis que notre commune ne possède qu'un seul fonctionnaire administratif, le maire, la commune américaine compte dix-neuf fonctions principales, obligatoires pour tout citoyen.

A cette occasion, M. de Tocqueville fait remarquer avec quel art le système américain multiplie les fonctions utiles dans toutes les branches du gouvernement, afin d'intéresser plus de monde à la chose publique. De cette manière la vie sociale se manifeste à chaque instant, par l'accomplissement d'un devoir ou par l'exercice d'un droit. On pense avec raison aux États-Unis, que l'amour de la patrie est une espèce de culte auquel les hommes s'attachent par les pratiques. L'Américain aime sa commune parce qu'elle est forte et indépendante; il s'y intéresse parce qu'il concourt à la diriger; il place en elle son ambition et son avenir; c'est là qu'il s'essaie à gouverner la société, qu'il s'habitue aux formes sans lesquelles la liberté ne procède que par révolutions, et comprend l'harmonie des pouvoirs qu'il pratique dans leur premier élément.

Le comté américain a beaucoup d'analogie avec l'arrondissement de France; il n'est créé que dans un intêret purement administratif, et de plus, comme la commune n'était pas assez étendue pour qu'on pût y renfermer l'administration de la justice, le comté forme le premier centre judiciaire. Il n'y a point, en général, d'assemblée qui le représente; l'état et la commune suffisent à la marche habituelle des affaires.

Mais comment faire obéir les comtés et leurs administrateurs, les communes et leurs fonctionnaires, aux lois de l'Union ou de l'état? Le pouvoir de l'administration n'offre rien de hiérarchique ni de central, ce qui fait qu'on l'aperçoit à peine. En Europe, le fonctionnaire administratif est destitué, ou avancé en grade, par ses supérieurs. Aux États-Unis, il est élu, et par conséquent, les tribunaux peuvent seuls le forcer à l'obéissance, sans violer les droits de l'électeur. M. de Tocqueville établit fort clairement que l'extension du pouvoir électif exige une extension correspondante du pouvoir judiciaire, si l'on ne veut pas que l'état finisse par tomber en anarchie ou en servitude.

Ainsi, les juges de paix, nommés en certains nombre pour chaque comté, par le pouvoir exécutif, assurent l'exécution des lois administratives, soit individuellement, soit lorsqu'ils se réunissent deux fois par année, en cour des sessions.

La commune et le comté ne sont pas constitués partout de la même manière, mais on peut dire que leur organisation repose partout sur cette même idée, que chacun est le meilleur juge de ce qui n'a rapport qu'à lui-même, et le plus en état de pourvoir à ses besoins particuliers. La commune et le comté sont donc chargés de veiller à leurs intérêts spéciaux. L'état gouverne et n'administre pas. On rencontre des exceptions à ce principe, mais non un principe contraire. La première conséquence de cet état de choses, a été de faire choisir par les habitans eux-mêmes tous les administrateurs de la commune ou du comté, ou du moins de choisir ces magistrats exclusivement parmi eux; en un mot, élection des fonctionnaires administratifs ou inamovibilité de leurs fonctions, absence de hiérarchie administrative, et par conséquent, introduction des moyens judiciaires dans le gouvernement de la société, tels sont les principaux caractères auxquels on reconnaît l'administration américaine, depuis le Maine jusqu'aux Florides.

Il serait inutile d'exposer ici les lois qui régissent les états et le gouvernement central, car elles se trouvent dans des constitutions écrites. La plupart des formes qu'elles consacrent, adoptées en partie par plusieurs états européens, nous sont devenues familières, et nous avons surtout pour objet de saisir les traits saillans de la démocratie américaine.

Personne n'ignore que le pouvoir législatif de chaque état est divisé en deux branches, le sénat et la chambre des représentans, soumises l'une et l'autre aux mêmes conditions d'éligibilité, élues de la même manière, et par les mêmes citoyens. Indépendamment de leurs attributions, la seule différence qui existe entre elles, provient de ce que le mandat des sénateurs est plus long que celui des représentans. La loi a pris soin, de cette manière, de maintenir parmi les législateurs un noyau d'hommes déjà habitués aux affaires.

Par la division du pouvoir législatif en deux branches, les Américains n'ont pas voulu opposer une chambre héréditaire et aristocratique à une chambre élective, mais diviser la force législative, afin de ralentir son mouvement, et de créer un tribunal d'appel pour la révision des lois. Le temps et la pratique des affaires ont confirmé les avantages de cette précaution. New-York, la Pensylvanie et d'autres états, après avoir établi une seule assemblée législative, ont fini par lui opposer une seconde chambre. C'est donc par expérience, et non par une aveugle imitation du système anglais, ainsi que l'a prétendu M. Conseil, dans une introduction à la correspondance de Jefferson, que les Américains ont adopté la division du pouvoir législatif, comme un axiome de leur science politique.

M. de Tocqueville ne saurait concevoir qu'une nation, et surtout un

état européen, puisse vivre sans une forte concentration des pouvoirs qui lui sont nécessaires; mais il a soin de distinguer la centralisation gouvernementale de la centralisation administrative. Cette dernière n'est bonne, selon lui, qu'à énerver les peuples, parce qu'elle tend sans cesse à diminuer parmi eux l'esprit de cité. La centralisation administrative parvient, il est vrai, à réunir à une époque donnée, et dans un certain lieu, toutes les forces disponibles de la nation, mais elle nuit à la reproduction des forces. Elle la fait triompher le jour du combat en diminuant à la longue sa puissance. Qu'on y prenne garde, quand on dit qu'un état ne peut agir parce qu'il n'a pas de centralisation, on parle presque toujours de la centralisation gouvernementale qui existe au plus haut point dans la république américaine.

La puissance nationale est plus concentrée aux États-Unis qu'elle ne l'a été dans aucune des anciennes monarchies de l'Europe. Rien ne saurait l'arrêter, ni priviléges, ni immunités locales, ni influence personnelle, pas même l'autorité de la raison, puisqu'elle représente la majorité qui se prétend l'unique organe de la raison. Elle n'a d'autres limites que sa propre volonté. A côté d'elle et sous sa main, le représentant du pouvoir exécutif, soit dans l'Union, soit dans chaque état, ne peut que contraindre les mécontens à l'obéissance, par la force matérielle dont il dispose.

Le pouvoir social ainsi centralisé change souvent de mains, parce qu'il doit être l'organe de la souveraineté populaire. Il lui arrive de manquer de sagesse et de prévoyance, précisément parce qu'il peut tout. Là se trouve pour lui le danger. C'est donc à cause de sa force même, et non par suite de sa faiblesse, qu'il est menacé. Si jamais la liberté se perdait en Amérique, il faudrait s'en prendre au despotisme de la majorité qui aurait réduit de puissantes minorités au désespoir.

Deux dangers principaux menacent l'existence des démocraties : l'asservissement du pouvoir législatif aux volontés du corps électoral, et la concentration dans le pouvoir législatif de tous les autres pouvoirs du gouvernement.

Les législateurs des états ont favorisé l'accroissement de ces dangers. Les législateurs de l'Union ont fait ce qu'ils ont pu pour les rendre moins redoutables. Le pouvoir exécutif est plus faible dans les états, vis-à-vis les deux chambres, les juges sont aussi moins indépendans que dans le gouvernement fédéral. La constitution nationale est donc supérieure, selon M. de Tocqueville, à toutes les constitutions des états.

Dans les confédérations qui ont précédé, en divers pays, la constitution des États-Unis, telle qu'elle fût arrêtée en 1789, les peuples qui s'alliaient, gardaient le droit d'ordonner et de surveiller chez eux l'exécution des

lois du gouvernement fédéral. Les états américains qui existaient avant l'Union, ont non-seulement consenti à ce qu'elle leur dictât des lois, mais encore à ce qu'elle fît exécuter elle-même ses lois. Cette différence a produit d'immenses résultats. Ainsi, le gouvernement de l'Union conduit les affaires avec vigueur et facilité, parce qu'au lieu d'emprunter ses forces, il les puise en lui-même; il a ses administrateurs à lui, ses tribunaux, ses officiers de justice, son armée; il a pour gouvernés, non des états, mais de simples citoyens.

Le congrès règle les principaux actes de l'existence sociale; tout le détail en est abandonné aux législations provinciales. On ne saurait se figurer combien cette division de la souveraineté sert au bien-être de chacun des états dont l'Union se compose. Dans ces petites sociétés que ne préoccupe pas l'idée de se défendre ou de s'agrandir, toute la puissance publique et toute l'énergie individuelle sont tournées du côté des améliorations intérieures. Ce besoin d'améliorations agite sans cesse les républiques américaines, et ne les trouble pas. L'ambition du pouvoir y laisse la place à l'amour du bien-être. Si l'Union est une vaste république, quant à l'étendue, elle est renfermée en d'étroites limites à cause du peu d'objets dont s'occupe son gouvernement. Libre et heureuse comme une petite nation, elle est glorieuse et forte comme une grande. Comme tout n'y vient pas aboutir à un centre commun, on n'y voit ni vastes métropoles, ni richesses immenses, ni profondes misères, ni subites révolutions.

L'esprit public de l'Union n'est en quelque sorte qu'un résumé du patriotisme communal et provincial; il se fait sentir partout. Tandis que l'Européen n'aperçoit trop souvent dans le magistrat qu'un représentant de la force, le citoyen des États-Unis considère en lui le représentant de ses droits et de ses intérêts; à ses yeux le fonctionnaire est petit, mais son autorité immense, et en y déférant, il obéit moins à l'homme qu'à la justice et à la loi. Pour assurer la liberté, nous voudrions affaiblir le pouvoir dans son principe même. En Amérique, on s'est contenté de le diviser dans son exercice. En aucun pays, la loi ne parle un langage aussi absolu, et le droit de l'appliquer n'est divisé entre tant de mains.

Un particulier conçoit-il une entreprise ayant un rapport direct avec le bien-être de la société, jamais il n'a l'idée de s'adresser au gouvernement pour obtenir son concours; il n'appelle à son secours que des ressources individuelles, et lutte corps à corps contre tous les obstables: souvent il réussit moins bien que si l'état était à sa place; mais à la longue le résultat général de toutes les entreprises individuelles dépasse de beaucoup ce que pourrait faire le gouvernement.

La police administrative n'existe pas; les passeports sont inconnus, les

agens judiciaires peu nombreux n'ont pas toujours l'initiative des poursuites, et cependant le criminel échappe bien rarement à la peine. C'est qu'en Amérique on le considère comme un ennemi du genre humain. Il a la société tout entière contre lui.

La force qui administre l'état est bien moins réglée, moins savante, mais cent fois plus puissante qu'en Europe. Il n'y a pas de peuple qui fasse autant d'efforts pour créer le bien-être social. M. de Tocqueville n'en connaît point où l'on soit parvenu à établir des écoles aussi nombreuses et aussi efficaces, des temples plus en rapport avec les besoins religieux des habitans, des routes communales mieux entretenues.

Ce sont là, aux États-Unis, les incontestables avantages du gouvernement de la majorité par elle-même. Voici maintenant ses côtés faibles. Hâtons-nous de résumer cette partie fâcheuse des observations de M. de Tocqueville.

Le mérite est aussi commun parmi les gouvernés américains, qu'il l'est peu chez les gouvernans. Les hommes les plus remarquables de ce pays sont rarement appelés aux fonctions publiques, et la race de ses hommes d'état s'est singulièrement rapetissée depuis un demi-siècle. Quand le peuple de l'Union luttait pour son indépendance, les hommes supérieurs couraient au-devant de lui, et les prenant dans ses bras, il les plaçait à sa tête; car, en de grands périls, les nations, comme les individus, s'élèvent bien au-dessus ou tombent bien au-dessous de leur niveau habituel. Malheureusement, c'est sur l'allure ordinaire des choses, et non sur de pareils évènemens, qu'il faut juger la démocratie. Sans doute, la masse des citoyens veut le bien du pays, et les classes inférieures de la société mettent en général, à ce désir, moins de combinaisons d'intérêt personnel que les classes élevées; mais ce qui leur manque toujours plus ou moins, c'est l'art d'apprécier les moyens, tout en voulant sincèrement la fin. Ce qui importe assurément par-dessus tout, à un peuple, c'est que les gouvernans n'aient pas d'intérêt contraire aux gouvernés. Cependant l'avantage réel de la souveraineté du peuple n'est pas de favoriser la prospérité de tous les citoyens; elle ne pourvoit qu'au bien-être du plus grand nombre.

Ceux qui regardent, d'ailleurs, le vote universel comme une garantie de la bonté des choix, se font illusion. Il a d'autres avantages, sans avoir celui-là. Il ne faut pas se dissimuler que les institutions démocratiques développent à un très haut degré le sentiment de l'envie dans le cœur humain. Ce n'est pas tant parce que la démocratie offre à chacun des moyens de s'égaler aux autres, mais parce que ces moyens défaillent sans cesse à ceux qui les emploient. L'égalité complète s'échappe des mains du

peuple au moment où il croit la saisir; il s'échauffe à la recherche de ce bien, d'autant plus précieux qu'il est assez près pour être connu, assez loin pour n'être pas goûté. L'incertitude du succès l'irrite et l'aigrit. Tout ce qui le dépasse alors par quelque endroit, lui paraît un obstacle à ses désirs, et il n'y a pas de supériorité si légitime dont la vue ne fatigue ses yeux.

Quoique le peuple américain n'ait point de haine pour les classes élevées, il se sent peu de bienveillance pour elles et les tient ordinairement en dehors du pouvoir. Il ne craint pas les grands talens; seulement il les goûte peu. En général, on remarque que tout ce qui s'élève sans son appui, obtient difficilement sa faveur. Or, dans les démocraties où le souverain est abordable de toutes parts, et où il ne s'agit que d'élever la voix pour arriver à son oreille, on rencontre beaucoup plus de gens qui cherchent à spéculer sur ses faiblesses que dans les monarchies absolues. Sous ce rapport, la démocratie met l'esprit de cour à la portée du grand nombre.

Il n'y a pas de pays où il règne moins d'indépendance d'esprit et plus de véritable liberté de discussion qu'en Amérique. La majorité trace un cercle formidable autour de la pensée. Au dedans de ces limites, l'écrivain est libre, mais malheur à lui, s'il ose en sortir! Ce n'est pas qu'il ait à craindre un auto-da-fé, mais il est en butte à des dégoûts de tous les jours. La majorité vit dans une perpétuelle adoration d'elle-même; elle peut tout et se croit infaillible. Aucun écrivain ne peut échapper à l'obligation de l'encenser. C'est une des raisons du petit nombre d'hommes remarquables que l'on rencontre sur la scène politique.

D'un autre côté, la difficulté que trouve le gouvernement à vaincre les passions et à faire taire tous les besoins du moment en vue de l'avenir, se remarque dans les moindres circonstances. L'autorité qui fait les lois, étant revêtue d'un souverain pouvoir dont l'usage lui est souvent tracé par les mandats impératifs de la majorité électorale, peut se livrer rapidement à ses désirs, et tous les ans on lui donne d'autres représentans, c'est-à-dire qu'on a adopté précisément la combinaison qui favorise le plus l'inconstance de la démocratie dans ses affaires les plus importantes. Ainsi, les écrits d'Hamilton, de Madisson, et de Jefferson lui-même, attestent que l'omnipotence, en même temps que l'instabilité des diverses législatures, sont un des plus grands dangers de l'Union.

Les pauvres de l'Amérique peuvent paraître très riches, comparés à ceux de l'Europe. Cependant, comme dans tous les pays, ce sont les Américains vivant au jour le jour qui forment la majorité, et chez eux, cette majorité gouverne. Quand les citoyens de la dernière classe font ainsi la

loi, n'ayant aucune propriété imposable, tout l'argent qu'on dépense dans l'intérêt de la société semble ne pouvoir que leur profiter, sans jamais leur nuire. Le souverain cherche alors partout le mieux, parce qu'il se sent mal; il descend à des détails infinis, entreprend beaucoup de travaux mal dirigés qu'il n'achève pas, s'efforce de rejeter l'impôt sur les riches et s'applique surtout à des espèces d'améliorations qu'on n'obtient qu'en payant, car il s'agit de rendre meilleure la condition du pauvre, qui ne peut s'aider lui-même. C'est pourquoi M. de Tocqueville affirme que le gouvernement américain ne peut être un gouvernement à bon marché.

Enfin, le système fédératif met, de toute nécessité, deux souverainetés en présence : la souveraineté de l'Union, produit de l'art, exceptionnelle et bornée à un petit nombre d'attributions; la souveraineté des états, née avec le peuple lui-même, s'adressant à ses souvenirs, à ses affections, et embrassant ses plus précieux intérêts de tous les jours. N'est-il pas à craindre que le lien fédéral, qui exige tant de connaissances de la part de ceux qu'il doit tenir unis, ne vienne à se relâcher, à mesure que la confédération deviendra plus vaste et plus peuplée?

M. de Tocqueville nous rassure lui-même sur la plupart de ces périls. Après avoir étudié dans son ensemble la société américaine, il lui a semblé que les diverses lois municipales retenaient dans une sphère étroite l'ambition inquiète des citoyens, et tournaient au profit de la commune les passions qui eussent pu troubler l'état. Il croit aussi que les législateurs de l'Union sont parvenus à opposer, non sans succès, l'idée des droits aux sentimens de l'envie; aux mouvemens continuels du monde politique, l'immobilité de la morale religieuse; l'expérience du peuple à son ignorance théorique, et son habitude des affaires à la fougue de ses désirs.

Les corps municipaux et les administrations des comtés forment comme autant d'écueils cachés qui retardent ou divisent le flot de la volonté populaire. La loi fût-elle oppressive, la liberté trouverait un abri dans la manière dont cette loi serait exécutée, parce que la majorité ne descendrait jamais aux puérilités de la tyrannie administrative.

L'esprit légiste sert aussi de contrepoids à l'instabilité démocratique, car ceux qui font leur étude spéciale des lois ont puisé dans ces travaux des habitudes d'ordre, un certain goût des formes, qui les rendent fort opposés à tout entraînement révolutionnaire. Dans un pays où il n'y a point de nobles ni de littérateurs, où le peuple se défie des riches, les légistes sont appelés à devenir la classe politique supérieure de la société. Ils sont en effet les maîtres d'une science nécessaire qui leur assure un rang à part, et ils ont d'autant plus d'influence, qu'ils forment naturellement

un corps. Chaque citoyen étant électeur, éligible et juré, c'est surtout à l'aide du jury en matière civile, que la magistrature américaine fait pénétrer l'esprit légiste jusque dans les derniers rangs de la nation.

L'usage des associations, si libre et si répandu aux Etats-Unis, est encore une garantie contre le despotisme du plus grand nombre. Elles ne ressemblent point à celles de certains pays où les partis diffèrent tellement de la majorité, qu'ils songent plus souvent à la supplanter ou à la combattre, qu'à la convaincre. Les associations américaines ne sont point des armées, mais des réunions parfaitement régulières, qui s'efforcent d'affaiblir l'empire moral de la majorité, en mettant au concours les argumens les plus propres à faire impression sur elle. Plus de douze cents journaux exempts de toute espèce d'impôts ou d'entraves les secondent dans le même esprit. Nous sommes habitués à regarder comme un grand danger l'inquiétude de l'esprit, le désir immodéré des richesses, l'amour extrême de l'indépendance. Ce sont précisément ces passions inquiètes qui garantissent un paisible avenir à la république américaine. Si elles n'existaient pas, la population se concentrerait autour de certains lieux, et éprouverait bientôt, comme parmi nous, des besoins difficiles à satisfaire. Les inconvéniens qui résultent d'un morcellement excessif des héritages, sont ajournés pour longtemps par l'abondance des terres vacantes dans les contrées de l'ouest.

N'ayant pas de voisins dangereux, les Américains n'ont par conséquent à redouter ni les généraux victorieux, ni les grandes guerres avec les embarras financiers qu'elles entraînent.

Chez eux, point de haines religieuses, parce que la religion est universellement respectée, et parce qu'aucune secte ne domine; point de haines de classes, parce que le peuple est tout; point de misères publiques à exploiter, parce que l'état matériel du pays offre une immense carrière à l'industrie. C'est pourquoi toute l'habileté des hommes politiques, à défaut de grandes fonctions qui leur permettent de se produire, consiste à composer de petits partis.

Le suprême pouvoir, il est vrai, semble affaibli; on remarque qu'il cède souvent à la persévérance de quelques états, dans des questions de tarifs, de banque, ou quand il s'agit des Indiens; mais M. de Tocqueville ne doute pas que l'union ne soit dans les mœurs des confédérés, et qu'un mouvement de réaction en faveur de la force du gouvernement fédéral ne se déclare aussitôt qu'on s'apercevra de sa faiblesse. Les Américains de notre temps ont moins de difficultés à vivre unis qu'ils n'en trouvèrent en 1789. L'Union a beaucoup moins d'ennemis qu'alors.

Aucune barrière naturelle ne s'élève entre les différentes parties de son territoire; on y parle partout la même langue, et il n'existe pas de petite

nation européenne qui soit plus homogène que la population de ce vaste continent. Si les hommes qui le couvrent n'ont pas entre eux d'intérêts contraires, son étendue même doit servir à leur prospérité. L'unité du gouvernement les dispense en effet de plusieurs armées et de plusieurs lignes de douanes, favorise l'échange des divers produits du sol, et, en rendant leur écoulement plus facile, en augmente la valeur.

Or, les habitans du sud doivent désirer de conserver l'union pour ne pas demeurer seuls en face des noirs, et les habitans de l'ouest, afin de ne pas se trouver enfermés au sein de l'Amérique centrale sans communication libre avec l'univers. Le nord, de son côté, doit vouloir que l'Union ne se divise point, afin de rester comme l'anneau qui joint ce grand corps au reste du monde. Il existe donc un lien étroit entre les intérêts matériels de toutes les parties du continent américain.

On peut en dire autant pour les opinions et les sentimens qu'on pourrait appeler les intérêts immatériels de l'homme. Du Maine aux Florides, du Missouri jusqu'à l'Océan Atlantique, on croit que l'origine de tous les pouvoirs légitimes est dans le peuple; on conçoit les mêmes idées sur la liberté et l'égalité. Il n'y a pas une seule doctrine religieuse qui soit étrangère à la morale chrétienne ou hostile aux institutions républicaines, et si la religion y paraît moins puissante qu'elle ne l'a été dans certains temps et chez certains peuples, c'est de nos jours le lieu du monde où elle a conservé le plus de pouvoir sur les ames.

Le gouvernement républicain, aux Etats-Unis, est le règne régulier de la majorité; mais la majorité elle-même n'est pas toute puissante. Au-dessus d'elle, dans le monde religieux et moral, se trouvent les croyances chrétiennes, l'humanité, la justice, la raison; dans le monde politique, les droits acquis. La nation américaine tout entière place dans la raison universelle l'autorité de la morale, comme le pouvoir politique dans l'universalité des citoyens. Elle croit que chacun a reçu la faculté de se gouverner lui-même, et que nul n'a le droit de forcer son semblable à être heureux; elle a foi dans la perfectibilité humaine, se considère comme un corps en progrès, et admet que ce qui lui semble bon aujourd'hui peut être remplacé demain par le mieux qui se cache encore.

Ainsi tout concourt au maintien de la démocratie des Etats-Unis, les mœurs beaucoup plus que les lois, et les lois beaucoup plus que les circonstances physiques.

Tout en reconnaissant ce qu'il y a de vrai dans cette balance de ses prospérités et de ses inconvéniens, nous ne pouvons adhérer à plusieurs opinions de M. de Tocqueville. Sa définition du sentiment de l'envie considérée comme un défaut particulier de la démocatie nous paraît man-

quer de justesse. Dans tous les gouvernemens possibles, l'envie tourmente les classes élevées de la société avec d'autant plus d'énergie, qu'elles se proposent un but plus personnel et plus frivole. Que peut ajouter la démocratie à ce vice du cœur humain? Nous concevons qu'elle multiplie le nombre des envieux quand elle donne aux classes émancipées de nouvelles forces, sans savoir en régler l'emploi; mais elle leur offre en même temps des moyens moins dangereux de se satisfaire. C'est encore dans ces classes que l'admiration, ce penchant si contraire aux souffrances égoïstes de l'amour-propre, exerce naturellement le plus d'empire. Si le sentiment religieux du devoir et du droit dominait vraiment une société, ne serait-ce pas une raison pour que, chacun s'y tenant à sa place, l'envie n'y figurât que par exception? Nous sommes bien loin de prétendre que l'Amérique ou la France soient arrivées à cette perfection si désirable; cependant les infirmités d'un état transitoire, plus ou moins durable, ne prouvent pas que la démocratie soit incapable de se perfectionner.

Il est à regretter que M. de Tocqueville n'ait pas été conduit par ses études à s'occuper des lois financières des Etats-Unis et de leurs établissemens de crédit, que nous avons tant d'intérêt de connaître. S'il eût appliqué son excellent esprit à cette recherche, il ne se serait pas inquiété de la disposition des pauvres à rejeter l'impôt sur les riches, car les neuf dixièmes du revenu fédéral se composant des contributions indirectes de la douane, et l'impôt direct étant fort peu en usage dans les communes et les comtés, un pareil système ne permet guère à une classe de se dégrever aux dépens d'une autre.

D'un autre côté, les informations que nous avons prises ne nous permettent pas de croire que les grands travaux publics, aux Etats-Unis, soient plus mal dirigés ou plus souvent interrompus que les nôtres ne le sont. Il suffira, pour repousser cette assertion, de renvoyer nos lecteurs à l'ouvrage récemment publié par un Français, M. Poussin, ex-major au corps du génie américain. Deux canaux, complétant une ligne de navigation de plus de mille lieues, exécutés en huit années, prouvent assez combien de tels exemples pourraient nous être profitables pour tout ce qui est relatif à de semblables entreprises (1).

M. de Tocqueville convient lui-même que le pauvre d'Amérique est riche en comparaison de celui d'Europe; qu'il paie au fisc une moindre portion de son salaire ou de son revenu, et qu'en aucun pays on ne voit des routes mieux entretenues, des écoles et des temples en meilleur état.

(1) *Travaux d'améliorations intérieures, projetés ou exécutés par le gouvernement des États-Unis*, de 1824 à 1831, par M. Poussin; 1 vol. in-8° avec atlas.

Pourquoi donc ajoute-t-il que le gouvernement américain ne peut être à bon marché? Il nous semble que M. de Tocqueville enveloppe ici dans une même prévention le principe trop dédaigné du bon marché avec le principe étroit d'un aveugle et continuel rabais. Sans doute la majorité peut engager tout un pays dans des travaux qu'elle a intérêt à exécuter elle-même; mais lorsqu'elle en supporte aussi les frais, probablement ces travaux profitent à tout le monde. Il y a moyen d'employer de la sorte des sommes énormes en faisant un très bon marché.

Nous ne reviendrons pas sur des chiffres que nous avons publiés dans cette *Revue*, en faisant voir, d'après des documens que M. Livingston avait bien voulu nous confier, que dans six états tous les genres de contributions s'élevaient à environ 15 fr. par tête (1). M. de Tocqueville a trouvé un chiffre plus élevé dans le seul état de Pensylvanie. Ces diverses conjectures ont fort peu d'importance. La comparaison de l'assiette et de l'emploi reproductif des impôts dans les deux pays, voilà ce qui méritait un sérieux examen. Sous ces rapports, l'Amérique a des avantages qui ne tiennent pas seulement aux heureuses circonstances de sa situation matérielle, mais à la sagesse de son gouvernement.

Quand M. de Tocqueville signale les dangers de l'instabilité législative des États-Unis, il est bon de savoir quelles sortes de lois peuvent être ainsi compromises par de fâcheux entraînemens. Or, il reconnaît dans son ouvrage que les fondemens de la constitution fédérale ont toujours été respectés, et que les Américains, après avoir si souvent changé leurs lois politiques, n'ont pu introduire que de légères modifications dans leurs lois civiles les plus vicieuses, parce qu'en pareille matière, l'opinion conservatrice des légistes avait dû prévaloir. Ne faut-il pas en conclure que les lois secondaires sont seules exposées à l'inconstance de la majorité? Si cette chance de désordre ainsi limité est encore un mal, n'oublions pas que depuis quarante-cinq ans la France a changé huit fois de rois héréditaires et neuf fois de constitutions, à travers les plus sanglans désordres, tandis que les États-Unis n'ont eu que sept présidens sous l'empire pacifique de la même constitution. Nous savons bien que notre position et nos antécédens ne sont point ceux de l'Amérique; nous rappelons seulement, comme un fait incontestable, que chez nous l'instabilité législative se manifeste à la fois dans les lois constitutionnelles, dans les lois politiques et dans les lois administratives, dont l'immense recueil renferme tant de contradictions.

L'étendue de ces critiques ne nous permet pas de faire connaître tout ce

(1) *Revue des deux Mondes*, 1er mars 1834.

qu'il y a de jugemens lumineux, d'intentions parfaites et de salutaires avis, dans les recherches de M. de Tocqueville. Nous voudrions pouvoir reproduire ses éloquentes pages sur les vices de notre centralisation si mortelle aux vertus de l'esprit de cité. Selon lui, si le despotisme venait à s'établir de nouveau dans notre pays, dépourvu de la plupart de ses croyances et de ses vieilles garanties, il s'y montrerait sous des traits inconnus à nos pères. Il pense que nous sommes arrivés à ce point, qu'il nous est nécessaire d'opter entre la plus avilissante tyrannie ou le développement graduel d'une pleine démocratie, parce qu'une complète égalité des conditions sociales peut mener également à ces deux résultats. Il croit enfin que, s'il est difficile d'inspirer au peuple les sentimens qui lui manquent pour se bien gouverner, le législateur ne doit jamais oublier que chaque génération est comme un peuple nouveau offert à ses réformes.

M. de Tocqueville conseille à l'Amérique plusieurs moyens de centraliser davantage, dans certains cas, son administration judiciaire ou civile. Le contraste de la chambre des représentans, composée en général d'hommes assez vulgaires, avec le sénat rempli des plus illustres notabilités de l'Union, lui fournit une occasion de remarquer que la première assemblée est le produit du vote universel direct, tandis que la seconde est le produit du vote universel à deux degrés. Le sénat, qui représente particulièrement les états, étant nommé par les législatures de chacun d'eux, il suffit que la volonté populaire passe à travers cette assemblée choisie, pour s'y élaborer, en quelque sorte, et en sortir revêtue de formes plus nobles et plus belles. Les hommes ainsi élus représentent toujours exactement la majorité de la nation qui gouverne; seulement ils ne représentent que les pensées élevées, les instincts généreux qui ont cours au milieu d'elle. Cette opinion de M. de Tocqueville pourrait également s'appuyer sur l'autorité de l'assemblée constituante et de l'assemblée législative; quoiqu'elle ne descende à aucun règlement de détail, elle a l'avantage de concilier, dans l'intérêt de la société, le principe qui considère le vote électoral comme un droit naturel, avec celui qui le réserve comme une fonction.

En présence de tous les vices qui accompagnent encore l'exercice de la souveraineté populaire dans les deux mondes, combien n'a-t-on pas opposé de lugubres paradoxes et d'affreuses caricatures sur la démocratie, aux ardens courages qui, pour hâter ses progrès, ne tenaient pas compte de la difficulté des temps et des lieux! Le courage de M. de Tocqueville est celui du dévouement studieux, de la prudence persévérante et des transitions sincères.

Nous lui reprocherons toutefois la mélancolie et la contradiction de

quelques-unes de ses conjectures sur l'avenir. Il nous promet la réconciliation du pouvoir et de la société, l'exercice et le respect de tous les droits, une confiance mutuelle entre toutes les classes de citoyens, des prospérités domestiques inouies, et avec cela, il semble que ces biens lui paraissent entraîner le sacrifice de la plupart des grandeurs qui nous charment. Les vices se multiplieraient à mesure que les crimes deviendraient plus rares; l'instruction vulgaire étoufferait la haute science; les croyances feraient place aux calculs personnels; les sentimens exaltés, héroïques, les naïves merveilles de l'art et de la poésie, nos plus chères délices, disparaitraient d'une société industrieuse, confortable et rangée, mais n'ayant malheureusement qu'un seul enthousiasme, celui de ses affaires.

En vérité, nous ne rêvons pas un paradis démocratique, et pourtant nous serions au désespoir d'être réduits à de semblables espérances. Afin de nous mieux tenir en garde contre les dangers qui nous menacent, M. de Tocqueville a probablement exagéré l'expression de ses craintes, car autrement, d'aussi sages conseils n'auraient pu venir d'une prévoyance aussi triste. Que l'état présent de la démocratie et ses défauts en Amérique, un peu plus qu'en France, soient tels qu'il les décrit, nous l'admettons; mais on ne saurait juger toute la postérité d'après le moment actuel et la démocratie de tous les temps d'après les habitudes assurément perfectibles d'un seul pays.

Vous dites que la société perd ses croyances et la bonne société ses loisirs. Les croyances sont-elles donc inconciliables avec les progrès de la raison, et leur plus noble aliment ne sera-t-il jamais la vérité? Avant de désespérer de nos meilleurs penchans, attendez que la science et l'industrie aient découvert dans les vertus d'une véritable association le secret de leur nouvelle puissance. Quand l'inutile essai de tant forces récemment écloses nous aura convaincus d'un impuissant orgueil, il sera temps de renoncer à de magnifiques destinées. Jusque-là croyons que, pour vivre avec la gloire qui lui est réservée, la démocratie moderne ne peut rencontrer, dans ses incomparables ressources, des obstacles que les siècles antérieurs n'ont pas trouvés dans leur dénuement.

Parvenu au terme de ses travaux, un écrivain aussi distingué que M. de Tocqueville ne pouvait abandonner un sujet tel que le sien sans l'embrasser d'un seul regard et dans ses dernières conséquences.

« Semblable, comme il le dit lui-même, au voyageur qui, en sortant des murs d'une vaste cité, gravit la colline prochaine, il a voulu saisir l'ensemble de ce qu'il avait étudié en détail, et s'est alors demandé quel était

vraiment le but de la démocratie américaine, son emploi ou sa mission générale, son avenir probable.

« La démocratie américaine, c'est une force prodigieusement puissante et rapide en sa crue, qui, pour défricher un monde, se confie à la complète liberté de la raison humaine, à l'énergie de l'intérêt personnel, à l'inépuisable fécondité de ses ressources territoriales, à l'harmonie d'une société libre dès sa naissance, et favorisée en toutes choses dans les merveilleux élancemens de son heureuse activité.

« Elle compte aujourd'hui 14,000,000 d'habitans. A la fin de ce siècle, elle en aura 100,000,000 (1), tous égaux entre eux, parlant la même langue, professant la même religion, ayant les mêmes mœurs et soumis à de communes inspirations. Tout le reste est douteux; mais ceci est certain. Or, voici un fait entièrement nouveau dans le monde, et dont l'imagination ne saurait saisir la portée.

(1) Le territoire maintenant occupé par les États-Unis forme à peu près la vingtième partie des terres habitées. Si la population continue à doubler en vingt-deux ans, pendant un siècle encore, comme elle l'a fait depuis deux cents ans, on comptera, dans vingt ans, 24,000,000 d'Américains, 48,000,000 en 1874, 96,000,000 en 1896. Les terres propres à la culture peuvent facilement contenir ce nombre d'habitans, qui ne donnerait que 762 individus par lieue carrée. Or, la population moyenne de la France est de 1,063, celle de l'Angleterre de 1,457, celle de la Suisse, malgré ses lacs et ses montagnes, de 783 habitans par lieue carrée.

Cinquante-sept fleuves navigables apportent leurs eaux au Mississipi qui arrose plus de 1,000 lieues dans son cours. La vallée du Mississipi, renfermée entre les Montagnes Rocheuses et les Alléghanys, comprend 228,843 lieues carrées, espace environ six fois plus grand que la superficie de la France. Elle est infiniment plus fertile que le versant oriental des Alléghanys où se sont portés les premiers efforts des émigrans. Cette raison, ajoutée à toutes les autres, pousse énergiquement la population américaine vers l'ouest. On a calculé qu'elle s'avançait chaque année, dans cette direction, d'environ sept lieues.

Il y a quarante ans, la majorité des citoyens de l'Union était sur les bords de l'Atlantique, aux environs de l'endroit où s'élève aujourd'hui Washington; maintenant elle se trouve plus enfoncée dans les terres et plus au nord. On ne saurait douter qu'avant vingt ans elle ne soit de l'autre côté des Alléghanys. Dans trente ou quarante ans, la population de la vallée du Mississipi, comparée à celle des anciens états, sera dans la proportion de quarante à onze.

L'Europe a 410 habitans par lieue carrée. Avec le même nombre, l'Amérique du Nord aurait 150,000,000 d'habitans.

« Deux grands peuples semblent aujourd'hui s'avancer vers le même but : ce sont les Russes et les Anglo-Américains.'

« Tous deux ont grandi dans l'obscurité; et tandis que les regards des hommes étaient occupés ailleurs, ils se sont placés tout à coup au premier rang des nations. L'Américain lutte contre les obstacles que lui oppose la nature; le Russe est aux prises avec la civilisation européenne. Aussi les conquêtes de l'Américain se font-elles avec la charrue et la liberté, celles du Russe avec l'épée et la servitude. Malgré la différence de leurs points de départ et de leurs moyens, chacun d'eux semble appelé par la Providence à tenir un jour dans ses mains la moitié du monde. »

Est-ce là tout? N'apercevez-vous rien de plus? Ah! si nous gravissions à notre tour la colline qui s'élève au-dessus de cette grande cité démocratique où vous avez si ingénieusement dirigé nos pas, nous voudrions voir un autre ensemble, de plus consolantes merveilles et des cieux nouveaux; mais nous détournerions nos regards de ce géant peu redoutable par sa masse, puisqu'il est privé de la vie morale, seule condition des hautes et puissantes destinées. Non, la moitié du monde ne sera point sa proie; on lui demandera compte du martyre de la patrie polonaise, et il sera rejeté dans l'Orient, sa terre promise. Un empire universel et durable ne sortira jamais de ces peuplades si diverses, de la barbarie servile et des subtilités du schisme grec, mêlées à tant d'autres élémens de dissolution.

La démocratie américaine n'est comparable qu'à la démocratie européenne en France, et dans les pays voués à la même révolution.

La démocratie américaine s'adore elle-même, se croit infaillible dans ses continuelles innovations, et soumet toutefois ses volontés aux maximes tolérantes de ses pères, n'imaginant pas qu'on puisse arriver à son but par des moyens iniques. Il lui est facile de respecter des droits individuels et des intérêts établis qui ne contrarient presque jamais ceux de la société. Lorsqu'elle s'écarte de cette manière d'agir, dans ses relations avec les noirs ou les Indiens, elle prouve que sa religion n'est pas aussi vive que son patriotisme, et qu'il est plus facile aux peuples de fonder des empires que de se corriger de leurs vices.

La démocratie européenne s'effraie de ses propres inspirations, parce quelle n'a point trouvé sa loi, et souvent, dans cette incertitude, tout lui paraît permis. Elle n'a que des instincts et point de règles. Comme elle s'agite, avec sa conscience confuse et troublée, pour devenir meilleure! Cependant elle devient cruelle par la double nécessité de son entraînement et de son défaut de savoir. Pour elle, la souveraineté du peuple n'est qu'une vérité de combat. Presque tous nos partis démocratiques se réservent d'agir au nom de la majorité, en déclarant que c'est elle qui parle,

d'obtenir son obéissance en ayant l'air de lui obéir. On conçoit bien, en effet, comment la souveraineté du peuple ou le bon sens du plus grand nombre est le meilleur guide au milieu des soins habituels qui absorbent les États-Unis. Ce bon sens nous suffirait aussi dans la vie municipale et dans nos plus simples affaires; mais que peut-il dans la recherche d'une loi morale? L'ignorance, multipliée par elle-même, ne donnera jamais la vérité, et la science ne peut venir que des savans. Aussi, le premier qui prétend savoir, se pose. Il devient chef d'école, théocrate ou dictateur, selon l'étendue et la bonne volonté de son auditoire.

Tandis que la démocratie américaine se renferme dans la pratique et l'expérience, la démocratie européenne ne procède que par esprit de secte ou par insurrection. Or, les sectes sont sujettes à délirer, quoiqu'elles donnent quelquefois un salutaire mouvement aux discussions et recommandent des principes utiles, à travers leurs paradoxes.

Ce sont les voiles du navire. Le gouvernail exige un autre emploi.

On trouve assurément, dans nos lois civiles, un fonds de positive démocratie, heureux débris de nos désastres, un état normal en apparence inaccessible aux réformes des sectes. Il n'y a rien de si commode que de s'en tenir ainsi aux résultats obtenus, de suivre le courant des incertitudes de la majorité, sans rien entreprendre au-delà, de considérer enfin comme définitif ce qui a pour soi la force du pouvoir. Mais il faut être bien aveugle pour admettre que cette démocratie matérielle puisse se passer d'une ame; que le gouvernement n'ait pas besoin de sentiment populaire et de grandeur, d'institutions morales, d'esprit de cité, et d'une extension graduelle des droits du pays proportionnée aux progrès de notre commune éducation.

A défaut de ceux qui gouvernent, les esprits ardens ont repris les problèmes de notre première révolution. Démocratie conventionnelle, fédéraliste, bonapartiste, légitimiste, saint-simonienne ou ultra-chrétienne, catholique ou néo-millénaire, phalanstérienne, graduelle et sociale, combien n'avons-nous pas d'écoles diverses dont la simple énumération paraîtrait fort bizarre aux États-Unis, où l'on ne voit à peu près qu'une seule opinion démocratique!

La tâche présente qui nous est imposée est plus vaste, plus difficile aussi, que celle des Américains, puisque elle embrasse toutes les questions religieuses, morales et politiques. Pour refaire ou réparer les croyances dont ils se contentent, nous avons des loisirs particuliers, et surtout une résolution qui nous est propre. Notre démocratie, beaucoup moins expérimentée que la leur, est douée d'un instinct plus large.

Mais ne sont-ils vraiment destinés qu'à défricher un territoire de deux

à trois cent mille lieues carrées, monotone fourmilière de cent cinquante millions de citoyens, égaux en droits, en égoïsme et en vulgarité? Si nous admettons pour eux cette injurieuse conjecture, il n'existe aucune raison de la repousser pour nous et pour nos descendans.

La conciliation de la foi et de la science, de la liberté et de l'association, des droits individuels et des obligations sociales, de la souveraineté du peuple et de la souveraineté de la justice, du gouvernement et des gouvernés, des pauvres et des riches, de la propriété et de l'industrie, voilà les questions dont la poursuite nous rend si fiers et si malades. Il faut croire qu'elles seront un jour résolues, ou renoncer à tout espoir de bon ordre et de paix sur la terre.

Alors, la démocratie américaine, entraînée aussi par les mêmes nécessités qui nous pressent, devra peut-être au vieux monde cette couronne de vérités religieuses, de saintes vertus fraternelles et de gloires poétiques, unique prix des labeurs de la civilisation.

F. DE CORCELLE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 juin 1835.

L'intervention est toujours le grand mot qui préoccupe les esprits. Toutes les agitations, toutes les inquiétudes se sont effacées devant celle-ci; et à l'heure qu'il est, on est loin d'être tranquille sur cette question qui n'est pas près d'être résolue. « L'affaire de l'intervention en Espagne commence seulement aujourd'hui, » disait M. Molé à M. de Talleyrand, qui se réjouissait de la voir terminée par la réponse de l'Angleterre; et tout annonce que les prévisions de M. Molé étaient fondées.

Ce qui s'est passé depuis quinze jours dans ce ministère, au sujet de l'intervention, est assez curieux, bien que de peu d'importance encore. Ce sont de sourdes et timides menées, de petits soulèvemens silencieux qui attendaient pour éclater une heure qui n'est pas venue, et qui viendra peut-être, quoique tout le cabinet la craigne. Il y a eu, dans cette circonstance, des réticences et des restrictions pleines de hardiesses, comme il y a eu des élans et des provocations qui n'étaient que de la frayeur; et au milieu de tout cela, le roi a été ferme et inébranlable; d'un petit mot d'écrit, bien simple et bien net, il a arrêté court toutes les intrigues de France et d'Angleterre. Si S. M. de Broglie Ier joue un peu le rôle de roi fainéant dans cette affaire, il faut reconnaître

qu'il est impossible d'avoir un ministre plus éveillé et plus actif que celui qu'elle possède dans la personne de Louis-Philippe!

Mais avant d'aller plus loin, nous devons reconnaître publiquement une erreur que nous avons commise dans notre dernière chronique, et dire que nos informations, ordinairement assez exactes, on l'a pu voir, nous avaient trompés sur un point qui n'est pas sans importance. Il s'agit de l'opinion de M. Guizot au sujet de l'intervention. On croyait généralement que M. Guizot était enrôlé sous la bannière de M. Thiers en cette circonstance, et qu'il avait poussé, avec lui, ce cri de guerre qui avait tant offusqué les oreilles du roi. Nous le pensions aussi; et en cela nous aisions tort à M. Guizot. Jusqu'au dernier moment, au contraire, c'est-à-dire jusqu'au jour de la réponse de l'Angleterre, M. Guizot a eu le courage, on pourrait dire la témérité, de n'avoir pas d'avis sur l'intervention. Dans le conseil, au château et dans les salons ministériels, M. Guizot s'abstenait de formuler une opinion, de répondre par une décision à toutes les incertitudes qui s'adressaient à lui. De là notre erreur. Dans l'intimité seulement, M. Guizot émettait de hautes et solides raisons contre une intervention en Espagne; mais il ajoutait aussitôt que les raisons contraires étaient bonnes et solides aussi, et qu'il fallait les entendre. Dans une affaire aussi importante que celle-ci, où tous les intérêts de l'Europe se trouvent en question, ajoutait-il, il ne savait pas se décider avant l'heure, tant la réflexion lui semblait nécessaire; il attendrait donc le moment de signer la délibération du conseil pour avoir une opinion arrêtée, et, jusque-là, il était prêt à discuter pour et contre, avec une égale bonne foi. Pendant ce temps, M. Thiers marchait chevaleresquement à la conquête de l'Espagne, tambour battant et enseignes déployées, et portant en croupe, pour toute armée, son jeune collègue M. Duchâtel. Fidèle à ses engagemens politiques, M. Guizot annonçait hautement toutefois l'intention de se retirer si M. Thiers quittait le ministère; et M. Thiers déclarait, de son côté, qu'il remettrait son portefeuille si l'intervention n'était pas adoptée. Ainsi M. Guizot serait sorti du cabinet par le fait même de l'adoption de ses principes, car on n'en peut douter, sous le voile dont il couvrait sa pensée, M. Guizot était opposé à un acte d'intervention en Espagne.

M. Guizot faisait circuler sa pensée par M. de Broglie, ainsi qu'autrefois les hauts barons faisaient porter leur lance par un écuyer. M. de Broglie parlait hautement contre l'intervention, si hautement que, vu les réticences de M. Guizot, on crut un moment à la séparation de ces deux anciens amis politiques; mais M. de Broglie parlait

seulement, et pendant ce temps le roi et M. Thiers travaillaient activement, chacun dans son sens, et l'un contre l'autre. La lutte finie, il reste prouvé que le ministre, près du maître, n'est encore qu'un écolier.

On assure que M. Thiers avait expédié à M. Villiers, ambassadeur d'Angleterre à Madrid, une lettre dictée à M. Mignet, où celui-ci engageait le jeune envoyé, son ami, à presser lord Palmerston dans le sens de l'intervention. Une lettre fort pressante de M. Villiers a été effectivement envoyée au cabinet anglais, et lord Palmerston, qui a une grande confiance en M. Villiers, eût été fort ébranlé par ce message, sans l'arrivée d'une autre lettre tout-à-fait décisive, et dont il a été parlé dans les journaux.

Cette lettre était de l'adversaire de M. Thiers, mais elle avait été transcrite par M. Sébastiani, sous forme de note secrète. Elle était brève, succincte et péremptoire. On y faisait sentir, en peu de mots, tous les inconvéniens de l'intervention, ses dangers, et on y déclarait que le roi des Français ne donnerait jamais de sa pleine volonté les mains à cette mesure. La note de l'ambassadeur français fut déposée sur la table du conseil privé, en même temps que la lettre de M. Villiers, qui réclamait le secours de l'Angleterre en faveur de l'Espagne, et que la dépêche du ministère français, qui offrait de joindre ses forces à celles de l'Angleterre pour venir en aide à la reine Christine. On sait la réponse de l'Angleterre.

Depuis ce jour, M. Thiers ne parle plus d'intervention; une assistance indirecte lui semble suffisante, et personne n'est plus pacifique que lui à cette heure. S'il faut en croire quelques bruits, la campagne ministérielle serait déjà faite, et l'intervention n'aurait eu lieu qu'à la Bourse, où des bénéfices énormes ont été réalisés, grace à la baisse subite causée par ces vives démonstrations de guerre.

On se bornera donc à laisser le passage des frontières libre aux recrues volontaires qu'on lève déjà de tous côtés, et à céder à la reine Christine la légion étrangère que nous possédons à Alger. *Céder* est le terme qui est employé dans la dépêche adressée, il y a trois jours, au cabinet espagnol. Le gouvernement de la reine paiera lui-même la solde de ces troupes; mais il va sans dire que c'est nous qui la fournirons.

Pendant toute cette affaire, terminée par le roi en personne, le roi, comme on l'a dit, a été inébranlable. Quelqu'un qui ne l'a pas quitté depuis plus de vingt ans, disait qu'il ne l'avait jamais vu se prononcer aussi fortement. On a cité ce mot de sa majesté : « Je changerais plutôt

sept fois de ministère que de céder sur cette question. » Ce mot est vrai. Le roi a dit encore : « Je prendrais demain un ministère dans la gauche, oui, dans la gauche, si cela était nécessaire pour éviter l'intervention. »

Quoi qu'il en soit et quoi qu'il advienne, le roi ne prendra pas un ministère de la gauche, mais il est certain qu'il cherche, avec sa prévision ordinaire, à se préparer un cabinet pour remplacer celui-ci. Le maréchal Soult est tombé en ruines, le tiers-parti n'existe plus, même de nom; l'extrême gauche se divise en vingt fractions, qui sont toutes plus antipathiques au roi les unes que les autres; on voit qu'il n'est pas facile de trouver des ministres à son gré, ou même des ministres. Cependant, au milieu des débats que la question d'intervention a fait naître, et dans les craintes qu'elle a causées, on s'est encore une fois souvenu de M. Molé. On s'est rappelé que M. Molé avait posé et défendu le principe général de non-intervention à une époque où il y avait du courage et une haute habileté à le faire. L'Europe vivait alors sur un principe contraire. La sainte-alliance y dominait, et s'était engagée à comprimer toutes les révolutions qui pourraient éclater dans les états dont les souverains avaient signé le traité de Vienne. Or on sait que la France y avait accédé, et que la campagne d'Espagne lui avait été imposée en vertu de ce traité. En posant, en 1830, le principe de non-intervention, M. Molé avait créé un nouveau droit public en Europe. Il avait sapé le principe fondamental de la sainte-alliance, préparé notre coalition avec l'Angleterre, et par suite la quadruple alliance. L'indépendance de la Belgique avait été le premier résultat de ce principe fécond, fécond dans ses développemens surtout, en ce que la France, en exigeant la non-intervention des puissances, avait déclaré qu'elle interviendrait partout où une autre puissance s'aviserait d'intervenir. On peut donc juger combien la conversation de M. Molé était recherchée ces jours passés au château; comme on le citait, comme on s'appuyait de ses argumens, lui la non-intervention en personne! Il est vrai que M. Molé exerce encore une haute influence en Angleterre, où il compte beaucoup de partisans et d'amis, et qu'on espérait le faire servir à contrebalancer les menées de M. Thiers. Avec l'urgence, le crédit de M. Molé a dû diminuer; mais comme il l'a dit, la question d'intervention commence seulement, et il se peut que bien prochainement on ait recours à lui.

Le procès épisodique de la chambre des pairs s'est terminé par des rigueurs qu'on a peine à s'expliquer, tant la répartition en est peu régulière. La condamnation des deux gérans à un mois de prison et à dix mille francs d'amende satisfaisait, ce nous semble, à la loi; ou pour

vrai dire, c'était, après les révélations de l'audience, tout ce qu'un juge rigoureux pouvait tirer de la cause, la loi à la main. Mais la juridiction des pairs est une chambre étoilée, qui réunit deux ou trois mandats, applique la loi, la restreint ou la rejette à son gré, qui venge ses offenses, celles de la société, celles de ses membres en particulier, et de ses membres comme corps constitué, qui se fait solidaire de l'ancienne chambre des pairs, élaguée par la révolution de juillet, et de la nouvelle, augmentée par cette même révolution, qui tient à la fois de la chambre viagère et de la chambre héréditaire, qu'on blesse en attaquant et le conseil des anciens et le sénat, qu'on trouve sur sa route quand on flétrit l'an VI, quand on blâme 1815, quand on méprise 1820, et quand on loue 1830. D'après cette énumération de qualités ou plutôt de vices, la chambre des pairs n'a pas puni le quart des irrévérences dont elle a été l'objet dans le cours de ce procès incidentel. M. Trélat lui-même, condamné à trois ans de prison et à dix mille francs d'amende, n'a pas une peine proportionnée aux coups sans nombre dont il a frappé ce grand corps tout couvert de plaies récentes et anciennes.

Comme il y a toujours quelque chose de la faiblesse humaine dans les jugemens des hommes, quelle que soit leur dignité et l'éminence de leur position, on nous permettra de dire que, part faite aux dispositions de la loi qui a été appliquée par la chambre à MM. Michel de Bourges et Trélat, leurs condamnations respectives peuvent se résumer par leurs propres paroles. M. Trélat, les yeux baissés, la figure calme, les mains paisiblement posées sur la barre, avait dit à ses juges, d'une voix douce et timbrée : « Messieurs, ce n'est pas d'hier que datent nos inimitiés. En 1815, j'ai pris les armes pour m'opposer au retour de vos gracieux maîtres; en 1830, j'ai fait mon devoir comme beaucoup d'autres, heureusement; et huit jours après, je reprenais encore mon fusil, moi qui ne suis pas un homme de guerre, et je me rendais au poste que Lafayette nous avait assigné, pour marcher contre vous personnellement, messieurs. »

Au bout de ces paroles de M. Trélat, nous lisons dans les journaux : *Agitation dans la chambre.* C'est *frémissement* qu'il fallait dire.

M. Michel de Bourges, au contraire, de ce ton qu'on lui connaît, les épaules hautes, avec ce sublime geste naïf qui lui est familier, le bras étendu, la main ouverte, comme s'il voulait, de cette main large et nerveuse, renverser les obstacles qu'on lui oppose, M. Michel avait dit : « Voyons, messieurs les pairs, quel est le mot qui vous a le plus blessé dans notre lettre? C'est le mot ennemis. Il y est. Je ne le nierai pas. Humainement parlant, j'en conviens, c'est peu honnête. Cepen-

dant, messieurs les pairs, je ne crains pas de vous le répéter. Je vous regarde comme nos ennemis, comme nos ennemis politiques. Mais voulez-vous que je vous dise toute la vérité?... Je n'ai pas la plus légère haine contre vous. Il y a mieux. Depuis trois jours que nous avons des rapports ensemble, nous nous connaissons mieux. Peut-être trouvez-vous que je ne suis pas si terrible que vous l'avez cru d'abord, et moi, il faut vous le dire, nos rapports m'ont prouvé que vous valez mieux que votre institution. »

La salle entière a ri de cette apostrophe; M. de Lascours lui-même riait aux éclats.

Il résultera de ces interpellations habiles ou hardies, violentes ou modérées, de ces condamnations équitables ou non, que la chambre des pairs y regardera de plus près à l'avenir, avant que de compromettre sa dignité dans une lutte corps à corps avec des hommes à qui le talent ne manque pas plus que le courage. En Angleterre, si la chambre haute s'était exposée à entendre deux fois des discours du genre de ceux-ci, il y a long-temps que son existence, comme premier corps politique, serait terminée.

Il reste encore bien d'autres écueils devant la chambre des pairs. Que fera-t-elle des accusés absens? Il avait été décidé qu'on les jugerait comme contumaces, et qu'on leur donnerait un an pour en appeler à la chambre même; mais chaque jour on adopte un nouvel avis. La dernière résolution prise chez M. Decazes a été d'attirer un à un tous ceux qu'on pourrait avoir, et qui consentiraient à écouter les débats; puis d'ajourner les autres à la session prochaine, *attendu que la chambre des pairs est fatiguée.* Arrêt de grands seigneurs qui donnera six mois de repos aux juges et aux prévenus, les uns dans leurs châteaux, les autres dans d'infects cachots!

Ici se présente de nouveau l'influence de M. Molé, de qui dépend en quelque sorte l'issue de ce procès. M. Molé n'a cessé un moment de plaider contre ceux de ses collègues qui veulent juger sur pièces les accusés absens. Il s'affermit de plus en plus dans cette opinion, et se fonde surtout aujourd'hui sur le changement opéré dans la situation des accusés qui ont interrogé eux-mêmes les témoins. Aux uns, ils ont prouvé qu'ils faisaient de fausses dépositions, aux autres ils ont opposé les professions infâmes qu'ils exercent, ou leur dépendance de la police et du gouvernement. Interrogés seulement par le procureur-général, les témoins à charge sont tous des miroirs de vérité, des hommes d'une moralité reconnue, d'une probité sans tache; en face des accusés, presque tous se trahissent et succombent. En présence de tels faits com-

ment juger des accusés absens ? Tous les hommes impartiaux sont frappés de cet argument, et une majorité redoutable suivrait sans doute M. Molé, si sa conscience le forçait d'abandonner le siége du juge. On peut être assuré que M. Molé restera tant qu'il pourra le faire, que tous ses efforts tendront à amener une décision telle qu'elle lui permette de siéger jusqu'à la fin; mais M. Molé est un de ces hommes qui ne tergiversent pas dans les cas où il lui semble que l'honneur est engagé, et si on le force dans ses principes, quoi qu'il lui en coûte, il s'éloignera. Ce jour-là, la cour des pairs sera privée de la moitié de ses membres, sans excepter ceux que la fatigue physique aura écartés. On comprend maintenant pourquoi l'ajournement à une autre session a été demandé si instamment, et presque résolu chez M. Decazes.

La lettre de Mme Lionne, femme du gérant de *la Tribune*, fait prévoir les rigueurs qui attendent M. Trélat et ses amis. M. Lionne a été transféré, sans nécessité, de Sainte-Pélagie où il était détenu, à la maison de travail de Clairvaux. On l'a conduit sur une charette, comme un malfaiteur; et sa position était si misérable, qu'il excitait la pitié par toutes les villes qu'il traversait. A cette occasion, *le National* a publié deux belles pages, dignes de la plume de M. Carrel, où il rappelait les anciennes protestations de M. Thiers le journaliste, contre l'infâme traitement infligé par M. de Corbière à M. Magalon. M. Thiers a répondu, par l'organe du *Journal de Paris*, qu'il n'entendait protester à cette époque que contre la pensée de condamner des écrivains à tresser de la paille ou à creuser des sabots. Le journal ministériel élève une autre distinction. Il dit que ce n'est pas en compagnie de galériens, que ce n'est pas à pied, de brigade en brigade, que M. Lionne a été transféré dans une maison de détention; *c'est en voiture, et avec tous les égard qu'il pouvait désirer.*

Répondons ici qu'une voiture et des égards semblables avaient été offerts à M. Magalon, quand on le transféra à Poissy. La voiture était une charette jonchée de paille; les égards, deux gendarmes à cheval, le sabre nu; mais comme il fallait payer cette distinction, M. Magalon préféra faire la route à pied. M. Lionne est âgé de 50 ans, malade; s'il a accepté cet étrange adoucissement, c'est qu'il savait qu'en prenant la courageuse résolution de Magalon, il serait mort en route.

Magalon! comment ce nom ne fait-il pas frémir M. Thiers? comment ne lui inspire-t-il pas une vive commisération pour tous les gérans de journaux condamnés par la loi? Faut-il donc rappeler à M. Thiers que nous qui écrivons ces lignes, nous avons pris place avec lui et l'infortuné

Magalon autour de la table de rédaction de *l'Album* où l'on retrouverait encore de belles pages de M. Thiers? Ne sait-il pas, comme nous, que Magalon n'avait pas écrit une ligne des artices qui motivèrent les persécutions de M. de Corbière, et que nous tous, les vrais coupables, condamnés à l'impunité par la loi, nous restâmes paisiblement dans nos demeures, tandis que Magalon cheminait sur la route de Poissy, enchaîné au bras d'un hideux galérien, dévoré par la gale? Est-ce donc sous le ministère de M. Thiers que devait s'élever une réclamation du genre de celle de Mme Lionne? devait-on s'attendre à voir son nom, charbonné de la main des prisonniers, sur les murs des cachots, près du nom de M. de Corbière?

Que dire après cela des déclamations de MM. Liadières et Fulchiron sur la littérature et les arts? l'odieux efface le ridicule.

— L'étude de notre ancienne littérature des XIIe, XIIIe et XIVe siècles prend de jour en jour plus de développement, et les monumens et pièces qui s'y rapportent ne cessent de se publier dans un nombre croissant, grace au zèle et au concours de quelques érudits. Nous avons eu déjà occasion de recommander les publications si soignées de M. Paulin Paris. M. Francisque Michel s'est fait honneur et a rendu de véritables services à notre vieille littérature par les éditions excellentes qu'il a données, soit seul, soit de concert avec M. de Monmerqué; par ses publications du *Comte de Poitiers* et du *Roman de la Violette* principalement. M. Chabaille vient de publier une branche nouvelle du *Roman du Renard*, avec d'importantes rectifications et variantes du texte précédemment publié par Méon; nous reviendrons sur ce consciencieux travail. Nous ne voulons qu'appeler l'attention aujourd'hui sur les diverses pièces qu'a mises au jour, dans ces derniers temps, un jeune travailleur fort zélé en cette voie, M. Achille Jubinal. Il a publié successivement (1) : une espèce de diatribe burlesque intitulée, *des Vingt-Trois Manières de Vilains*, à laquelle M. Éloi Johanneau a joint un commentaire grammatical, et que nous aurions voulu voir accompagnée de quelques considérations littéraires plus générales sur le but et le sens de la pièce; un *Mystère de la Résurrection du Sauveur*, ou du moins un fragment de ce mystère qui date du XIIIe siècle, et sur lequel M. Magnin doit insister dans l'ouvrage qu'il consacre aux origines de la littérature dramatique moderne; un *sermon*, du XIIIe siècle également, *en vers*, qui nous a semblé plein de grace naïve et d'un rhythme agréable, et qui de plus peut jeter du jour sur la question de savoir en quelle langue les prédicateurs d'alors s'adressaient à leurs ouailles; deux *complaintes* du trouvère Rutebœuf, avec une notice détaillée sur la vie et les œuvres de ce poète satirique, et souvent famélique, à en juger par ses fréquentes doléances; enfin, sous le titre de *Jongleurs*

(1) Teschener, place du Louvre. — Silvestre, rue des Bons-Enfans.

et Trouvères, un choix de *saluts, épîtres, rêveries*, etc., des XIIIe et XIVe siècles. Ce recueil, qui est jusqu'ici la plus volumineuse publication de M. Jubinal, contient une trentaine de pièces d'un intérêt inégal, mais dont quelques-unes, comme le *Chapel à sept fleurs*, sont charmantes de délicatesse, ou, comme la *Paix aux Anglais*, sont aiguisées de bonne raillerie, ou, comme la satyre des *Taboureors*, ont une application directe à l'état et aux phases diverses de l'art de poésie en ces temps. Par les publications multipliées que nous venons de mentionner, M. Jubinal a fait voir qu'il possède les qualités peu communes d'un bon éditeur en notre vieille langue. Il s'occupe en ce moment, à ce qu'il annonce, d'une édition complète des poésies de Rutebœuf. Il est à souhaiter en effet que M. Jubinal emploie désormais à des publications de longue haleine et d'un intérêt plus général le zèle et les qualités dont il fait preuve. Nous lui conseillerons aussi plus de simplicité de style dans les notices qui, mises en tête des vieux textes naïfs, doivent, là moins qu'ailleurs, se ressentir de la phraséologie moderne. M. Jubinal, en continuant avec la même ardeur et en la dirigeant, nous semble appelé à rendre de précieux services dans une branche de plus en plus recherchée et cultivée de notre littérature.

— *Au-delà du Rhin*, par M. Lerminier, a paru chez l'éditeur F. Bonnaire. Ce livre obtient un grand succès dans le monde politique et littéraire.

— Cette même quinzaine a vu paraître deux ouvrages importans. Le premier, que nos lecteurs connaissent bien par l'intéressant travail et le curieux résumé de notre collaborateur M. Th. Lacordaire, est le *Voyage du capitaine Ross*, publié à la librairie Bellizard. Le second est *Flavien ou de Rome au désert*, par M. Alex. Guiraud. Cette nouvelle production d'un écrivain distingué mérite un examen à part, et nous y reviendrons. Nous nous contenterons aujourd'hui de constater l'apparition de *Flavien*, publié à la librairie Levavasseur, place Vendôme.

— M. H. de Latouche, qui se tenait depuis long-temps sous sa tente, vient de publier un nouveau roman, *Grangeneuve*, chez le libraire Magen, quai des Augustins. Nous examinerons une autre fois le mérite et la portée de cette nouvelle œuvre littéraire de l'auteur de *Fragoletta*.

— Une nouvelle traduction du *Robinson*, de Daniel de Foë, par Mme Tastu, se publie en ce moment, avec de nombreuses *illustrations*, chez le libraire Moutardier.

F. BULOZ.

TABLE

DES MATIÈRES DU DEUXIÈME VOLUME.

(QUATRIÈME SÉRIE.)

GEORGE SAND. — André, deuxième partie. 5
GUSTAVE PLANCHE. — De la Réforme de la comédie. 99
A. SP. — Revue littéraire de l'Allemagne. — N. II. 107
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 126

J.-J. BAUDE. — Alger. — Du Système d'établissement à suivre. 137
CH. LENORMANT. — De l'École française en 1835. — Salon annuel. 167
J.-J. AMPÈRE. — Contemplation. 210
POUJOULAT. — Visite à Lattaquié. 221
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 243

SAINTE-BEUVE. — Poètes et romanciers modernes de la France. — XVIII. Mme de Staël. — première partie. 265
MIGNET. — Luther à la diète de Worms. 302
GUSTAVE PLANCHE. — Voyage en Orient, par M. de Lamartine. 319

TH. LACORDAIRE. — L'Or des Pinheiros. 535
GUSTAVE PLANCHE. — *Angelo Malipieri*, par M. Victor Hugo. 554
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 564

AUGUSTIN THIERRY. — Nouvelles lettres sur l'histoire de France. — IVe lettre. — Prætextatus. 377
SAINTE-BEUVE. — Poètes et romanciers modernes de la France. — XVIII. Mme de Staël. — Deuxième partie. 416
M. P. — Six mois de la Session parlementaire. 443
TH. LACORDAIRE. — Voyage du capitaine Ross dans les régions arctiques. — Première partie. 462
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 486

J.-J. AMPÈRE. — Portraits de Rome à différens âges. — Première partie. 497
TH. LACORDAIRE. — Voyage du capitaine Ross dans les régions arctiques. — Deuxième partie. 538
LERMINIER. — *Au-delà du Rhin*. Aspect général de l'Allemagne. 575
ALFRED DE MUSSET. — Lucie, élégie. 617
A. B. — Théâtres de Londres. — Mme Malibran à Covent-Garden. 621
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 627

CH. MAGNIN. — La Comédie au IVe siècle. 633
GUSTAVE PLANCHE. — Histoire et philosophie de l'art. — VII. — L'Ecole anglaise en 1835. — Exposition de Somerset-House. 674
GEORGE SAND. — Lettres d'un voyageur. — IV. A Éverard... 692
ALFRED DE MUSSET. — La Nuit de mai. 732
F. DE CORCELLE. — De la Démocratie américaine. 739
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 762

FIN DE LA TABLE.

TUFTS UNIVERSITY LIBRARIES
3 9090 007 508 308